

*Bibliothèque des
Philosophes
alchimiques
ou hermétiques*

TOME I




Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCIMIQUES OU HERMÉTIQUES

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée de plusieurs Philosophes, avec des Figures et des
Notes pour faciliter l'intelligence de leur Doctrine, Par M. J. M. D. R.

1741

TOME PREMIER

TRAITÉS CONTENUS

*Dans ce premier Volume. I. À Table d'Émeraude d'Hermès, avec le Commentaire
de l'Hortulain. Les sept Chapitres attribués à Hermès. Le Dialogue de Marie et
d'Aros. La Somme de la Perfection, de Geber.*

AVERTISSEMENT

Les Amateurs de la Science Hermétique ne pouvant rassembler chacun en particulier les Écrits des meilleurs Auteurs qui en ont traité, à cause que les Éditions, qui en ont été faites séparément, et en différents temps, se trouvent maintenant dispersées dans nos Provinces et chez les Étrangers, et que les Exemplaires en étant devenus fort rares et très chers, on a cru qu'on leur épargnerait des soins et de la dépense, en ajoutant, dans une nouvelle Édition, aux Adeptes, que M. Salomon a insérés dans sa *Bibliothèque des Philosophes Chimiques*, ceux auxquels il aurait pu y donner place, si sa santé lui avait permis de la continuer. Ce savant Médecin, dans sa Préface en deux Parties, a si bien parlé dans la première de la vérité de la Science Hermétique, et dans la seconde, de l'obscurité des Philosophes [2] qui en ont écrit, qu'on n'a pas jugé à propos de la supprimer, pour en donner une nouvelle, dans laquelle on n'aurait pu dire que ce qu'il a dit lui-même avec beaucoup d'érudition. On en a seulement retranché quelques particularités, qui ne sont point essentielles, non plus que ses Leçons Latines, lesquelles ensemble n'auraient servi, dans cette Édition, qu'à en multiplier les Volumes, et en augmenter inutilement le prix. On ne s'est pas, non plus que lui, attaché à placer ici précisément les Philosophes dans l'ordre des temps où ils ont écrit, parce qu'outre qu'il ne serait pas aisé d'en fixer les Époques, la peine qu'on prendrait pour le faire, serait inutile ; cependant nous avons observé une espèce de Chronologie, afin de distinguer les Anciens d'avec les Modernes. À l'égard des Interprétations qu'il a données sur le fond de cette Science, on les a placées dans le Corps de l'Ouvrage, pour dispenser [3] le

Lecteur d'y avoir recours par *Renvoi* à la fin de chaque Traité, et on y a mis son nom pour les distinguer des autres, qu'on a parsemées dans les endroits les plus obscurs de ces Traités, pour aider ceux qui commencent à étudier les Philosophes à comprendre plus facilement le sens de leurs Écrits principalement leurs Paraboles et leurs Énigmes, qui pourraient les dégoûter d'une Étude ennuyeuse, au lieu de les encourager à démêler le vrai de leur Doctrine d'avec le faux, dont ils l'enveloppent, pour en cacher la connaissance aux Studieux, qui, pour ainsi dire ne sont pas prédestinés pour en avoir l'intelligence ; car, selon ces Philosophes, cette connaissance est un Don de Dieu, qu'il n'accorde qu'à ces Sages désintéressés, qui ne veulent, par leur Art, imiter la Nature dans ses Opérations, que pour employer en Œuvres de Miséricorde le fruit de leurs travaux, et ne pas à ces [3] Hommes avides, qui ne voudraient transmuier les Métaux que pour satisfaire leur volupté et leur ambition. Pour donner encore du courage à ces Enfants d'Hermès, et leur ôter le dégoût d'étudier dans quelques-uns de ces mêmes Traités, dont les Traductions anciennes auraient pu aussi leur paraître d'un Style embarrassant et grossier, on les a remises dans un Langage plus intelligible, et moins désagréable. Mais en lisant Philosophes, il faut prendre garde, que s'ils s'accordent sur le Principe essentiel de leur Mercure ils diffèrent sur ses Principes matériels, ce qui cause d'abord de la confusion dans l'esprit de ceux qui ne sont pas encore familiers avec eux, et les jette dans le doute d'une véritable Concordance, jusqu'à ce qu'étant devenus plus éclairés par une lecture assidue, ils parviennent à connaître ces derniers Principes, et à concevoir l'usage différent que ces Philosophes en [4] ont fait. Pour faire leur grand Œuvre, les uns se sont servi du Mercure vulgaire, rendu homogène à l'Or, par la voie que Geber enseigne dans sa *Somme de la Perfection* : Les

autres, en suivant la Doctrine du Trévisan, on fait un Mercure double, plus actif que le premier en se servant de celui-ci, comme de *Moyen*, pour extraire d'un Minéral, non encore mûr, un Mercure Principe des Métaux, avec lequel ce Mercure vulgaire, rendu homogène, s'incorpore par l'entremise des Colombe de Diane, qui en absorbant leurs Soufres arsenicaux favorisent cette incorporation : Et pour animer encore davantage ce Mercure double, d'autres, comme Basile Valentin, y ont ajouté de l'Or, préparé philosophiquement et ont tiré de ce Composé une Eau Mercurielle, pondéreuse et pénétrante, qui dissout sans violence les Métaux parfaits, et les remet en leur première matière. On [5] verra en quelque façon, dans les Éclaircissements que nous donnerons sur le Cosmopolite et sur Philalèthe, la manière de procéder pour acquérir ce double Mercure animé, dont les Philosophes ont parlé avec tant de réserve, qu'on aurait eu de la peine à en découvrir la Composition si les espèces de Disputes, qui se sont élevées entre quelques Philosophes Modernes, n'avaient donné lieu à pénétrer dans leur Secret le plus caché. Un de ceux-ci a beaucoup contribué au développement de ce Mystère ; par les Écrits qu'il a publiés contre le dernier Adepté que nous venons de nommer, et s'il en avait usé à son égard avec plus de modération, nous serions moins en état de bien faire entendre ce Philosophe, que nous placerons dans le sixième Volume de cette Bibliothèque. Ces différents Mercures s'acquièrent par deux voies, l'une *humide* et l'autre *sèche*. Le Mercure, acquis [6] par la voie humide, mouille les mains ; celui, qui s'acquiert par la voie sèche, ne les mouille point, et la plupart des Philosophes semblent préférer la première voie à la seconde. Il y a un autre Mercure, plus précieux, que les trois dont nous venons de parler ; on en prendra quelque connaissance dans cette nouvelle Bibliothèque. Artéphijs et le Cosmopolite en laissent

entrevoir quelque chose dans leurs Ouvrages ; et le Commentateur du Poème intitulé, *La Lumière sortant par soi-même des Ténèbres*, s'en explique assez clairement, en disant que la Nature ayant exercé sur l'Or son action dans toute son étendue, il serait très difficile, et presque impossible de travailler sur lui, à moins que d'avoir cette Eau éthérée, le Ciel des Philosophes, et leur vrai Dissolvant. Mais, pour ne pas amuser plus longtemps les jeunes Amateurs de la Science, nous les renvoyons à la Préface suivante par [7] la lecture de laquelle ils se formeront de la Philosophie Hermétique une idée plus juste que nous ne la leur donnerions par un Discours plus étendu : Nous leur recommandons seulement de ne point oublier de prier Dieu de leur inspirer par son Saint Esprit, l'intelligence de ce qu'ils trouveront de difficile à entendre dans les Livres des Philosophes et de se souvenir dans leurs Prières de celui qui a fait ce qu'il a pu pour éclaircir des difficultés, qui auraient retardé le progrès de leurs Études ; c'est ce qu'il attend de leur piété pour la récompense de son zèle et de son Travail.



PRÉFACE

PREMIÈRE PARTIE

De la vérité de la Science

Le dessein que j'ai de donner au Public en notre Langue un Recueil des Œuvres choisies des Philosophes, ou des Auteurs les plus approuvés, qui depuis Hermès Trismégiste jusqu'à présent ont écrit de la Transmutation des Métaux imparfaits en Argent et en Or ; ou, pour parler plus proprement, de leur Perfection, par le moyen de la Poudre de projection, qu'on appelle autrement la Pierre Philosophale ; m'oblige, avant toutes choses, d'établir la vérité de la Science, ou de l'Art, qui enseigne à faire cette Transmutation et d'en faire voir la possibilité.

Car si ce n'est qu'un pur caprice de l'imagination des Hommes, comme la plus part en sont persuadés, et de ceux-là même qui paraissent les plus sensés et qui sont d'ailleurs très habiles dans les autres Sciences : Si ce n'est qu'une tromperie inventée par des Imposteurs, pour abuser [ij] par l'espérance d'un bien immense les Avarés et les Simples, comme il ne s'en voit tous les jours que trop d'exemples : Si ce n'est du moins que l'Ouvrage de l'ambition de l'Esprit humain, qui veut s'élever avec empire au dessus du pouvoir de la Nature ; qui se flatte qu'il est plus industrieux que cette sage Mère ; qu'en une ou deux années il fera l'Or qui est son Chef-d'œuvre, et à la production de qui elle emploie plusieurs siècles ; qu'il peut par son artifice faire les Perles et les Pierreries, qu'un Ancien appelle *tout le Recueil et le Raccourci de la Majesté de la Nature* ; qu'il prolongera la durée, de sa vie, et l'étendra au-delà des bornes ordinaires : Si l'Art de la Chimie, qui doit produire un si merveilleux effet, n'est ni véri-

table ni possible : Enfin si la Pierre Philosophale n'est qu'une *Pierre d'achoppement et de scandale*, qui ruine et déshonore tous ceux qui la cherchent : Il est certain qu'on ferait un très grand mal de faire revivre des Livres si pernicieux, puisque, par la publication de ces Traités, au lieu de rendre service au Public, (qui est la fin qu'on se doit proposer en ces sortes de choses) ce serait causer un très grand préjudice à tout le Monde, et encore principalement à ceux de notre Nation, que de les engager par ces Livres dans une erreur qui sans cela [iij] serait inconnue à la plupart d'entre eux ; de les obliger, par l'espérance d'un bien imaginaire, à s'appliquer à la recherche d'une Chimère, parce qu'ils y emploieraient inutilement leur temps, y dépenseraient malheureusement leurs biens, et ne recueilleraient enfin de tout leur travail et de leur dépense, que de la fumée et de l'infamie.

Mais au contraire, si ce que ces Auteurs enseignent est effectivement possible et véritable : S'il est vrai que Dieu ait permis que les Hommes pussent en cela imiter la Nature, et l'obliger à faire un effort au de-là de ses Productions ordinaires, en l'aidant par leur industrie : S'il est vrai que l'on puisse faire la Pierre Philosophale, et par le moyen, d'un peu de sa Poudre changer en moins d'une heure les Métaux imparfaits en Argent et en Or : S'il est vrai que par son moyen l'on puisse faire les Perles et les Pierreries les plus précieuses Et si cet Élixir, qui fait un effet si surprenant sur les Métaux imparfaits, en les dépouillant de leur impureté, a la même vertu, et agit avec la même efficace sur tout ce qui est d'impur dans nos humeurs : S'il fait le même miracle sur les maladies des Hommes les plus désespérées : Si cette admirable Médecine a le pouvoir de prolonger la vie, et de conserver nos corps [iv] dans une santé parfaite ; ainsi que tous les Philosophes l'assurent : Il faut nécessairement avouer qu'on ne saurait

servir plus utilement le Public qu'en lui donnant des Maîtres qui lui apprennent une Science si merveilleuse, et qu'on ne saurait trop soigneusement recueillir les paroles et les préceptes des véritables Philosophes, ni rechercher avec trop d'empressement les Livres de ces grands Hommes, puisque ce sont les seuls qui peuvent nous apprendre le moyen d'acquérir un si rare trésor, qui nous donne tout à la fois la possession légitime des Richesses, et une santé assurée, sans laquelle les Biens nous seraient inutiles ; et la vie même, qui est le plus grand de tous les Biens, serait un supplice perpétuel.

Car quoi que tous les Philosophes retenus, comme ils disent, par la crainte de Dieu, aient tous écrit fort obscurément, pour ne pas profaner et rendre publique une chose si précieuse, si elle était commune, causerait un désordre et un bouleversement prodigieux dans la Société humaine. Quoi que, comme ils disent, ils n'aient écrit que pour les Enfants de la Science, c'est-à-dire pour ceux qui sont initiés dans leurs mystères et que par cette raison il soit fort difficile aux Apprentifs d'entendre et de déchiffrer leurs [v] Livres, qu'ils ont à dessein embarrassé d'Énigmes, et rempli de contradictions : Quoi qu'il paraisse d'abord presque impossible de pouvoir, par la lecture de leurs Écrits si embrouillés, développer un si grand Secret ; de choisir la réalité parmi tant de sophistications, et de reconnaître la vérité parmi tant de mensonges qui s'y rencontrent : Quoi qu'enfin ce ne soit principalement que du Père des Lumières que nous devons espérer la révélation d'un si grand mystère : Il est pourtant très assuré, que si Dieu, ou quelque Ami, ne nous le révèle, ce n'est que parmi toutes ces contradictions et ces mensonges apparents que nous trouverons la vérité. Nous ne pouvons voir la Lumière que parmi ces Obscurités et ces Énigmes : Ce n'est que parmi ces Épines que cuillerons cette Rose

mystérieuse : Nous ne saurions entrer dans les riches, Jardins des Hespérides pour y voir ce bel Arbre d'Or, et en cueillir les fruits si précieux, qu'après avoir défait le Dragon qui veille toujours et qui en défend l'entrée : Et nous ne pouvons enfin aller à la conquête de cette Toison d'Or que par les agitations et par les écueils de cette Mer inconnue, qu'en passant entre ces Rochers qui se choquent et se combattent, et après avoir surmonté les Monstres épouvantables qui la gardent. [vj]

Et en effet, tous ceux qui ont su et qui ont appris d'eux-mêmes la Pierre Philosophale, et qui, dans leurs Livres, ont écrit de quelle manière ils sont parvenus à cette Connaissance, avouent qu'après avoir longtemps travaillé en vain aux Sophistications, et fait un grand nombre d'Essais et d'Opérations inutiles sur de différentes Matières, c'est enfin par la seule lecture des Œuvres des véritables Philosophes qu'ils se sont détrompés de leurs erreurs. Ils confessent tous que c'est dans leurs Livres qu'ils ont appris à connaître la véritable Matière, et la seule manière de la préparer ; en quoi consiste tout le secret et tout l'artifice. Et ils disent que c'est par leurs Écrits seulement qu'ils ont été instruits des Opérations et du Régime qui sont nécessaires pour y réussir.

Mais parce que, comme il a déjà été dit, ces Livres, qui par la Science extraordinaire qu'ils enseignent, devaient être si estimés et si recherchés, si elle est véritable ; seraient au contraire très pernicieux et très préjudiciables, si cette même Science est fausse et imaginaire. Pour donner de la créance à l'autorité des Philosophes et du crédit à leurs Livres, il faut nécessairement faire voir que la Transmutation et la Pierre Philosophale, qu'ils enseignent est véritable et possible. [vij]

Pour le faire avec quelque ordre, parce qu'il faut premièrement demeurer d'accord de ce que l'on veut établir : Je commencerai par la Défi-

nition de l'Art de la Chimie, qui enseigne à faire la Transmutation : puis je donnerai l'idée de son Effet par la description exacte que je ferai de la Pierre Philosophale ; qui est la chose en question. Et ensuite, j'en prouverai la possibilité par les deux moyens dont on accoutumé de prouver une vérité contestée, qui font l'Autorité et la Raison. Et parce qu'il s'agit ici d'une Question de fait, j'y ajouterai l'Expérience, qui suffirait toute seule pour établir cette vérité, étant en ces sortes de matières la preuve la plus assurée et la plus convaincante. Et quoi que sans doute je sois le moins éclairé de tous ceux qui ont écrit pour la défense de cette vérité, j'espère néanmoins ; quelque décriée qu'elle soit, d'en faire si bien voir l'évidence et la certitude, que je me promets que ceux qui voudront se donner la peine d'examiner sans passion sans préoccupation d'esprit, les preuves que je rapporterai pour l'établir, s'ils ne sont entièrement convaincus de la vérité de la Pierre Philosophale, ils seront du moins persuadés que ce n'est pas une imposture comme la plupart qui jugent des choses sans les connaître, se l'imaginent, [viii] et que si elle est fort difficile à faire, il n'est pas pour cela impossible d'y réussir.

Je ne m'arrêterais pas d'abord à expliquer le nom de Chimie ni à en chercher l'étymologie ; mais parce que nous ne connaissons et ne parlons des choses que par leur nom, et qu'ainsi, il faut avoir la connaissance des noms auparavant que de connaître les choses ; Je dirai seulement en passant, qu'il y a plus d'apparence que ce mot de Chimie vient de celui de *Chemia*, qui est le nom que les Prêtres anciens donnaient à l'Égypte dans la Langue sacrée et mystérieuse de leur Religion, au rapport de Plutarque que du mot $\chi\upsilon\epsilon\iota\nu$ qui veut dire fondre, ni de celui de $\chi\upsilon\mu\omicron\varsigma$, qui signifie suc ou liqueur, parce que c'est l'Art de Chimie qui a appris à fondre les Métaux et à tirer et distiller les liqueurs des corps mixtes, ce qui est cause

qu'on l'appelle quelquefois *Art distillatoire*, les Chimistes *Distillateurs*. Si bien que ce mot *Chémie*, ou, pour parler comme le vulgaire, *Chimie* ou *Alchimie*, en y ajoutant l'article Arabe, *Al*, signifie proprement, l'Art ou la Science d'Égypte, où vraisemblablement elle a commencé, puisque Hermès, que les Philosophes reconnaissent pour en être l'Auteur, et que pour cette raison ils appellent leur Père, en était Roi au rapport de Cicéron, Grand Prêtre [ix] et de plus Prophète ou Philosophe. Ce qui fut cause qui fut appelé τριμεγιστος Trismégiste ; c'est-à-dire trois fois très grand, ou parce qu'il avait les trois plus grandes et plus excellentes qualités que les Hommes puissent posséder, parce que, comme il est dit dans sa Table d'Émeraude, il avait la connaissance de toutes les choses de la Nature, c'est-à-dire des Minéraux, des Végétaux et des Animaux. Et de là vient que les Philosophes appellent souvent la Chimie l'Art ou la Science Hermétique, et la manière avec laquelle ils scellent leur Vaisseau, le Sceau d'Hermès. De sorte que, pour parler proprement, il faudrait dire Chémie et non pas Chimie, puisque même Eusèbe, Suidas Héliodore, et les autres Philosophes l'écrivent χημεία avec un *éta* et non pas χυμεία avec un *upsilon*. Mais parce que dans le langage il faut suivre l'usage le plus reçu, surtout quand on n'en connaît pas moins la chose dont il s'agit ; je me sers du mot de Chimie, qui est le plus connu, et le plus usité.

On définit la Chimie un Art, ou une Science pratique, qui enseigne à résoudre les Corps mixtes dans leurs Principes naturels, et par ce moyen à les rendre très purs et très efficaces, pour servir de Médecine, ou pour les maladies ou [x] pour parfaire les Métaux imparfaits.

Ainsi la Chimie, ayant pour sa fin de faire un Ouvrage qui demeure, et qui subsiste après son action, comme ont tous les Arts, et les Sciences, qu'on appelle pratiques, il se voit par la Définition qu'on vient d'en don-

ner, qu'elle se propose deux diverses fins, et qu'elle se termine à deux Opérations différentes. La première, est de faire des Remèdes plus simples et plus épurés, et partant plus efficaces que les Remèdes ordinaires, par les Extraits, les Sels et les Essences qu'elle tire de trois Règles ou Familles de la Nature, qui sont les Minéraux, les Végétaux et les Animaux, dont je parlerai peut-être quelque jour dans un Traité particulier. La seconde, qui est celle dont nous parlons, et qui est sans comparaison plus excellente que l'autre (étant elle-même une Médecine incomparable pour toutes les maladies les plus rebelles) est de faire la Pierre Philosophale, par le moyen de laquelle les Métaux imparfaits sont convertis en Argent et en Or.

On donne plusieurs noms à cette admirable Opération, et à cet Effet prodigieux de la Chimie. Car premièrement on l'appelle le *grand Œuvre*, ou à cause de son excellence, ou parce qu'il est fort difficile, ou pour la différence qu'il y a entre ce [xj] Chef-d'œuvre, et les Teintures particulières, autrement appelés *Particuliers*, à quoi s'occupent les Sophistes. Secondement les Auteurs Grecs lui donnent le nom de *Poudre de projection*, parce que comme ils le disent, lorsque ce merveilleux Ouvrage est à sa dernière perfection, ou pour le Blanc ou pour le Rouge (qui est lorsqu'il est Fondant, Pénétrant et Tingt) il est véritablement Poudre, blanche ou rouge, réduite en très menues parties et en atomes imperceptibles, que l'on jette sur les Métaux fondus ou sur le Mercure échauffé, pour en faire la Transmutation. Troisièmement, on la nomme communément *Pierre Philosophale*, comme qui dirait une Pierre faite par la Chimie ou Philosophie ; (Car ces deux noms ne signifient souvent que la même chose ; si ce n'est que premier est plus général et plus étendu que le second ;) c'est-à-dire par l'Art ou par la Science secrète et cabalistique des Sages. Or on

l'appelle Pierre, dit Zachaire, parce que c'est une chose ; qui par la cuisson ou décoction, est enfin rendue fixe, et qui ne s'enfuit point du feu ; les Philosophes ayant, dit-il, accoutumé d'appeler Pierre toutes les choses que le feu ne peut point faire évaporer ni sublimer : Ou parce que, comme disent le Trévisan, et la Complainte [xij] ou Remontrance de Nature, c'est un Moyen digne entre Mercure et Métal. Comme s'ils voulaient dire que la Pierre Philosophale n'est pas une chose coulante et liquide ainsi que le Mercure vulgaire, parce que c'est une Poudre qui est solide ; mais aussi ce n'est pas une chose malléable, ni qui se puisse étendre sous le marteau comme le Métal, parce qu'elle est *frangible* et cassante comme une pierre, et qu'elle ressemble à une pierre mise en poudre ; quoi que d'ailleurs elle soit fondante comme de la cire, et qu'elle entre et pénètre par son extrême subtilité dans le corps des Métaux quand ils sont en fusion. On l'appelle encore *Magistère* du mot Latin *Magisterium*, comme si l'on disait Maîtrise ou Chef-d'œuvre. Et enfin Élixir, ou pour prononcer comme font les Arabes, *Aléxir* qui signifie perfection et composition de l'Or, ou Force.

Or la Pierre Philosophale, n'est autre chose, selon les Philosophes qu'une Poudre blanche ou rouge, composée du Mercure des Philosophes, et du Mercure de l'Or, unis inséparablement dans une même Essence, que la Nature fait, étant aidée de l'Art, et qu'elle élève jusqu'au souverain degré de fixité et de perfection, qui consiste en ce qu'elle est fondante et pénétrante, et qu'elle a une Teinture blanche [xiii] ou rouge surabondante, que son Soufre intérieur et incombustible, et la chaleur extérieure lui donnent, par le moyen de quoi, étant projetée sur l'Argent-vif échauffé, et sur les Métaux imparfaits, lorsqu'ils sont en fusion, elle pénètre, teint et fixe véritablement en Argent ou en Or leur Mercure, qui est de sa

même nature, et avec lequel elle s'unit et en sépare tout ce qu'ils ont de Soufre impur, et de crasse terrestre.

Voici de quelle manière les Philosophes disent que la chose se fait. Le Mercure des Philosophes (qu'ils appellent la Femelle) étant joint et amalgamé avec l'Or (qui est le Mâle) bien pur et en feuilles ou en limaille, et mis dans l'Œuf philosophal (qui est un petit Matras fait en ovale, que l'on doit sceller Hermétiquement, de peur que rien de la Matière ne s'exhale.) On pose cet Œuf dans une écuelle, pleine de cendres, qu'on met dans le Fourneau, et lors ce Mercure, par la chaleur de son Soufre intérieur, excité par le feu que l'Artiste allume au dehors, et qu'il entretient continuellement dans un degré et dans une proportion nécessaire, ce Mercure, dis-je, dissout l'Or sans violence, et le réduit en atomes, puis en son Mercure, qui est sa Semence ; ce qu'il fait, parce qu'il est de même nature que [xiv] le Mercure de l'Or, mais un peu plus âcre, n'étant pas si digéré, à raison de quoi les Philosophes, l'appellent leur Eau pontique, et leur Vinaigre très aigre. Dans cette Opération l'Aigle dévore le Lion, le Fixe devient Volatil le Corps Esprit et aussi le Volatil, devient Fixe, et l'Esprit se corporifie. Ainsi la Dissolution de l'un est la Fixation de l'autre. L'Esprit tire l'Âme hors du Corps, et l'Âme unit l'Esprit et le Corps ensemble. Ensuite la Matière devient comme de la poix fondue, puis insensiblement d'un Noir très noir. C'est ce que les Philosophes ont appelé *la Tête du Corbeau*, *leur Plomb*, ou *Saturne*, et *les Ténèbres Cimmériennes* : et cette couleur marque que la Putréfaction se fait, qui est le *Chaos* et le *Tombeau* d'où l'Esprit doit sortir et glorifier son Corps. Puis la Matière étant devenue plus liquide, elle commence à se blanchir, ce qui paraît premièrement au bord du Vaisseau et en se desséchant peu à peu, elle devient très blanche et étant lors en petits atomes, c'est la Lune

et la Teinture blanche pour l'Argent, l'Huile de Talc, et la Matière propre pour faire les Perles de la manière que l'enseigne Raymond Lulle. Il faut alors augmenter un peu le feu, et la Matière deviendra liquide et volatile, passera par plusieurs Couleurs, dont la Verte sera la première [xv] et principale, et s'étant desséchée peu à peu, elle se fera Poudre rouge de la couleur de Pavot. C'est alors la *Salamandre* qui vit dans le feu, c'est-à-dire le *Soufre incombustible*, et il ne peut plus de lui même : et étant tout seul, être porté ni élevé à une plus haute perfection. Mais en l'imbibant avec le Mercure des Philosophes, on le multiplie, et à chaque Multiplication qu'on lui donne, on augmente sa vertu et sa qualité Tingente, de dix fois autant qu'elle était auparavant. De manière, que si un grain de la Poudre de projection, pouvait (avant qu'elle soit multipliée) teindre et perfectionner en Or dix grains de Métal imparfait, après la première Multiplication, ce grain de Poudre teindra et perfectionnera en Or cent grains du même Métal Et si l'on multiplie la Poudre une seconde fois, un grain en teindra mille de Métal, et à la troisième fois, dix mille ; à la quatrième, cent mille ; et ainsi toujours en augmentant jusqu'à l'infini ; ce qui est une chose que l'Esprit humain ne saurait comprendre.

On augmente tout de même cette Poudre en quantité, en la fermentant avec l'Or de la manière que Philalèthe et les autres Philosophes l'enseignent.

Ainsi, toute la difficulté ne consiste qu'à faire, et à préparer le Mercure des Philosophes. [xvj] Il n'y a que cela seul qu'ils ont caché, et qu'ils disent qu'il est impossible aux Hommes de pouvoir trouver et s'imaginer d'eux-mêmes, si Dieu ou un Ami ne le leur révèle. C'est leur Enfant qu'ils forment, non pas en le créant (parce qu'il n'y a que Dieu qui peut tirer les choses du néant, et que l'Art ne travaille que sur une Matière qui

à déjà été produite par la Nature) mais en le tirant et faisant sortir des choses où il est enfermé. L'Art ne saurait pourtant faire cette admirable production tout seul, il faut nécessairement qu'il soit secouru de la Nature, et qu'elle y travaille, et c'est elle qui fait la plus grande partie de l'Ouvrage. Mais sa manière d'agir dans cette Opération est inconnue aux Hommes, quoi qu'ils en aient continuellement des exemples devant les yeux, parce qu'elle est trop simple et trop naturelle. Et c'est assurément le *Fourneau secret*, dont parle Philalèthe, que jamais l'œil corporel n'a vu. C'est à ce Mercure et à la préparation que l'Artiste lui donne, que doivent se rapporter la plupart des choses qui nous paraissent des Énigmes et des difficultés si embrouillées dans les Livres des Philosophes. C'est ce même Mercure, qu'ils ont pris plaisir de déguiser sous tant de différents noms, qu'ils ont appelé *le Mercure animé*, *le Mercure double*, *le [xvij] Mercure deux fois né*, *le Lion et le Serpent Vert*, *le Dragon ignée*, *le sang duquel s'incorpore avec le suc de la Saturnie végétale* ; c'est leur *Eau pontique*, leur *Vinaigre*, *le Fils et le Lait de la Vierge*. C'est dans la production de ce Mercure que les Philosophes disent que nous devons imiter la Nature ; c'est-à-dire que nous devons nous servir de la même Matière dont la Nature se sert pour faire des Métaux, qui n'est autre chose qu'une Nature Mercurielle, et que nous devons faire les mêmes Opérations que fait la Nature dans les Mines ; dont la première est *la Sublimation*, dit Zachaire. C'est enfin de ce Mercure que les Philosophes assurent qu'on peut de lui seul faire l'Œuvre plus efficacement, plus facilement et plutôt, qu'en le mêlant avec l'Or, et que c'est là leur véritable voie, mais qui est rare, et que Dieu a réservée pour les Pauvres qui le craignent. Voilà toute l'économie de cet Ouvrage mystérieux.

Tous les Philosophes lui attribuent trois vertus ou trois usages. Le premier, est la *Transmutation* ou la perfection du Mercure des Métaux imparfaits en Argent et en Or, qui se fait de la manière qu'il a été dit.

Le second, est de *guérir les maladies* qui sont incurables par les Remèdes ordinaires, [xviii] ce que cette Médecine fait par son extrême subtilité et pureté, étant le Baume universel et l'Humide radical de la Nature. Van Helmont ne peut croire qu'elle ait cette vertu, à cause qu'étant extrêmement, fixe elle ne peut, dit-il, s'unir à notre corps ; et que ceux qui l'ont ne vivent pas plus longtemps. Mais cet Élixir étant fusible et pénétrant, qui empêche que notre chaleur naturelle n'agisse sur lui ? Outre que sa fixité n'est qu'active. Les Philosophes peuvent bien se conserver la vie ; mais ils ne peuvent pas s'immortaliser, et qui sait s'ils n'en vivent pas plus ?

Le troisième usage est, que lorsqu'elle est au Blanc, on en peut *faire des Perles*, comme l'on en fait des *Rubis* et d'autres *Pierreries*, quand elle est au Rouge parfait ; ainsi que l'enseigne Raimond Lulle.

Quelques Philosophes assurent qu'outre cela cet Élixir peut rendre le *Verre malléable* ; c'est-à-dire lui donner la dureté et l'extension de Métal, ce qui serait d'une grande utilité pour faire des Vaisseaux de verre et de cristal, de toutes manières, qu'on ne pourrait assez estimer s'ils n'étaient point fragiles. Et peut-être que cela même pourrait être d'un grand usage aux Mathématiciens pour tailler des Verres hyperboliques pour leurs Lunettes ; Ce que Monsieur des Cartes a autrefois tant [xix] souhaité de pouvoir faire, parce que les Verres taillés de cette figure feraient beaucoup plus d'effet que ceux dont on se sert présentement.

J'ai vu un petit Traité de Buthler, Anglais, qui lui attribué encore d'autres vertus, que je ne rapporterai point. Car outre qu'elles sont su-

perstitieuses et impies, la précaution que cet Auteur veut qu'on apporte à faire la Multiplication de la Pierre, et l'Armure ridicule dont il dit qu'il se faut servir pour cela, fait voir évidemment qu'il n'a jamais rien su dans la Science ; et qu'ainsi il n'a pas pu faire l'expérience de ces usages.

Je ne crois pas aussi toit nécessaire de dire ici les choses prodigieuses qu'on veut que les Frères de la *Rose-Croix* (qui est, à ce qu'on croit, une Cabale de Philosophes en Allemagne) fassent par le moyen de cette Connaissance. Car on veut nous faire croire qu'ils spiritualisent leurs corps, qu'ils se transportent en peu de temps en des lieux fort éloignés, qu'ils peuvent se rendre invisibles quand il leur plaît, et qu'ils font beaucoup d'autres choses qui paraissent incroyables.

Mais voici un autre effet que les Philosophes attribuent à la Pierre Philosophale, qui n'est pas moins admirable que tous ceux dont nous venons de parler ; mais [xx] qui est sans doute d'autant plus considérable et plus inutile que tous les autres, *que la possession de toute la Terre et de toutes les Richesses ne servirait de rien aux Hommes, s'ils perdaient leurs Âmes*. Ceux, disent les Philosophes, qui sont assez heureux pour avoir la connaissance de cet Art, et la possession de ce rare Trésor ; quelques méchants et vicieux qu'ils fussent-auparavant (*s'il est possible que la Sagesse puisse entrer dans une Âme souillée de vices*, et que Dieu, qui est le juste Dispensateur de tous les Biens, fasse une grâce si particulière à un Méchant) sont changés dans leurs mœurs, et deviennent Gens de bien. De sorte que ne considérant plus rien sur la Terre qui mérite leur affection, et n'ayant plus rien à souhaiter en ce Monde, ils ne soupirent plus que pour Dieu, et pour la bienheureuse Éternité, qu'ils ont incessamment présente devant les yeux. Et ils disent comme le Prophète : *Seigneur, il ne me reste plus que la possession de votre Gloire pour être entièrement satisfait*.

Voilà les effets prodigieux de la Pierre Philosophale, ce Chef-d'œuvre admirable de la Nature et de l'Art. Ce n'en est assurément que trop, pour la faire souhaiter à tout le monde. Mais peut-être aussi qu'il en a trop, pour que personne puisse la croire véritable. Il faut donc faire [xxj] voir qu'elle est possible. C'est ce que je prétends faire maintenant, et d'en établir la preuve sur l'*Autorité*, sur la *Raison*, et sur l'*Expérience*. Commençons par la première.

Encore que la vérité ne soit pas assez solidement soutenue ni affermie sur le témoignage des Hommes, s'il n'est appuyé de la révélation de Dieu, qui seul est infaillible ; il est pourtant très assuré que si, l'on ne recevait cette preuve, qui est autorisée par les lois Divines et Humaines, il n'y aurait rien dont on ne pût douter. Et ainsi toutes les Histoires ne seraient que des Fables. Tout ce que les Anciens nous ont laissé par écrit ne (croit que des Contes faits à plaisir. Et tout ce qu'on nous raconte des Pays qui nous font inconnus, ferait des mensonges et de l'imposture. Mais ce nous serait assurément une présomption et une vanité insupportable, si parce que nous ne pouvons pas comprendre qu'une chose puisse être, nous voulions là-dessus démentir des Hommes, qui, pour leur rare doctrine sont en estime et en vénération parmi tous les Savants ; et si nous voulions rejeter comme trompeur le témoignage de plusieurs grands Personnages, qui dans tous, les Siècles se sont rendus recommandables par leur mérite et par leur vertu. Que si avec la Doctrine et la [xxij] Science, la Probité des mœurs et la Sainteté de vie se trouve jointes ; il est sans doute que leur autorité en est d'autant plus recevable, qu'il n'est pas croyables que des Hommes si savants et si pieux, aient voulu mentir à la face de toute la Terre, et faire passer à toute la Postérité une imposture de cette conséquence, pour une vérité indubitable.

Ainsi, pour ne parler point d'Hermès, qui mérita le surnom de trois fois très grand, comme il a déjà été dit, qui est un des plus anciens Auteurs que nous ayons, puisqu'on demeure d'accord qu'il était auparavant Moïse ; pour ne rien dire, de Pythagore, si estimé parmi les Anciens pour sa profonde Science ; sans faire valoir l'autorité des Arabes, de Geber, de Calid, d'Artéphijs, et d'autres, qui la plupart ont été Rois ; Que peut-on dire contre Morien, qui, animé de l'Esprit de Dieu en la fleur de son âge, quitta Rome, lors la Capitale du Monde où il était né, pour s'aller confiner dans les Déserts de la Palestine, où il consumma saintement sa vie ? Et pour ne parler que de ceux dont on ne saurait contester les Ouvrages, que dira-ton contre l'un des plus Savants Hommes de notre France, Arnaud de Villeneuve, grand Théologien et très fameux Médecin ; Que peut-on dire contre son Disciple [xxiij] S. Raymond Lulle, qui a si profondément pénétré dans toutes les Sciences, et qui poussé par le zèle du Christianisme, ayant passé dans la Barbarie pour convertir les Infidèles, a versé son sang pour la vérité de la Foi ? Et qu'alléguera-t-on contre le témoignage du bienheureux Albert, qui a mérité le surnom de Grand ; et parce qu'il a été un grand Évêque, le grand ornement d'un Ordre très illustre dans l'Église, et un grand Docteur ? Peut-on croire que des Hommes si pieux et si savants aient non-seulement voulu dire que la Pierre Philosophale était une chose possible et véritable ; mais encore d'assurer qu'ils l'ont faite, et d'en écrire des Livres pour l'enseigner, si ce n'eût été qu'une *Chimère* et qu'une imposture ? Et est vraisemblable qu'ayant écrit si doctement et si sincèrement dans les autres Sciences, ils eussent voulu, par leur autorité, engager tous les Hommes dans une telle erreur, qui n'eût pu les faire passer que pour des Fourbes, et leur attirer des malédictions. Et si *le Diable est Père du Mensonge, comme Dieu est*

l'Auteur de la Vérité ; Quelle communication peut-il y avoir entre Dieu et Belial ? Entre les Saints et les Démon ? Entre les Défenseurs de la vérité et les Protecteurs du mensonge ? Et puisqu'on leur ajoute foi, et qu'on les [xxiv] fuit avec raison dans les autres Sciences qu'ils ont professé, pourquoi refusera-t-on de les croire dans celle ci ? et d'autant plus même qu'elle ne dépend pas de la seule spéculation, qui peut être fautive ; parce que le plus souvent elle ne consiste que dans la pure imagination des Hommes ; mais qui étant appuyée sur la vérité des Sens, et fondée sur l'expérience, et sur les effets infaillibles de la Nature ; est plus assurée et moins sujette à l'erreur.

Ajoutons à ceci que dans toute l'étendue des temps et dans la suite continuelle de tous les siècles, presque tous les grands Hommes, qui ont été fameux dans toutes les Sciences, demeurent d'accord de cette vérité, et la plupart assurent même qu'ils ont vu la Transmutation.

Il est vrai qu'il y en a aussi plusieurs, et qui sont très illustres dans les Sciences, qui ne sont pas dans ce sentiment. Mais il ne s'en faut pas étonner, parce que c'est une chose, qui, quoi que simple et naturelle, est néanmoins toute extraordinaire : Et, elle paraîtra toujours impossible à ceux qui n'ont pas une assez exacte connaissance des Principes réels, et des véritables Opérations de la Nature et qui n'en savent rien de plus, que ce qu'ils s'en imaginent par ces termes confus de l'École, *Matière première, Sujet, Puissance, Forme, Acte*, [xxv] *Privation, Disposition*, semblables. D'ailleurs, comme ils n'ont aucune raison, ni convaincante ni valable pour en faire voir l'impossibilité, quelque réputation qu'ils se soient acquis dans le Monde, leur opinion ne suffit pas pour détruire le témoignage de tant de savants Hommes, qui assurent, ou qu'ils ont fait l'Œuvre, ou qu'ils en ont vu l'expérience.

Et certes, si c'est avec justice qu'on a une déférence entière pour le sentiment du grand Hippocrate dans la Médecine : Si l'autorité d'Aristote ne peut-être désavouée dans la Philosophie de l'École : Si l'on voit tous les jours que les décisions de Cujas, ou d'un autre fameux Juris-consulte, sont reçues comme des lois dans le Barreau : Si dans les Sciences l'on croit avoir raison de se soumettre aveuglément au sentiment d'un seul Homme qui est célèbre ; et si l'on ne fait point d'autre réponse à ceux qui combattent et qui détruisent sa Doctrine par l'évidence de la raison ou l'expérience, que celle des Disciples de Pythagore ΑΥΤΣ ΕΦΑ, *Il l'a dit* : Si c'est enfin une Maxime approuvée de tout le monde, et établie par les lois, Qu'il-faut croire chaque habile Homme en sa profession ; peut-on raisonnablement résister d'ajouter créance au témoignage si authentique de tant de grands Homme, qui [xxvj] se sont rendus illustres et par leur doctrine et par leur vertu, qui nous assurent tous unanimement que la Pierre Philosophale est véritable, qu'ils l'ont faite, qu'ils en ont vû les effets, et qui même ont écrit pour l'enseigner.

Cette preuve, établie sur la bonne foi serait suffisante toute seule pour persuader cette vérité. Mais parce qu'il n'est pas juste d'avoir une fourneau aveugle à la seule autorité des Hommes, quelque crédit que leur grand savoir leur ait acquis dans le monde ; et qu'au contraire on la doit rejeter comme fautive, et la condamner comme trompeuse, si elle ne se trouve pas conforme à la raison et à l'expérience, qui sont les deux Pierres de touche, et les deux seules et indubitables Épreuves de la vérité, il faut faire voir que ce que ces Auteurs ont dit est véritable ; non-seulement parce que ce sont des Gens savants et de probité qui l'ont dit ; mais encore parce que la raison démontre que ce qu'il ont dit, est Possible.

Pour le bien faire, et pour en établir fondement la preuve, il faut considérer la Nature de près, en examiner les Opérations, et suivre pas à pas toutes les démarches qu'elle fait dans la production des Métaux.

Albert le Grand, et tous ceux qui ont [xxvij] écrit des Métaux, demeurent d'accord avec les Philosophes, qu'ils sont tous faits d'une même Matière, qui est l'Argent-vif, qu'ils appellent leur Semence, et qui est uni et mêlé avec une Terre visqueuse et subtile, qu'ils appellent Soufre. Et ils assurent que toute la différence qui se rencontre entre eux, ne vient que de la différence de la cuisson, qui digérant diversement cet Argent-vif, en sépare différemment le Soufre impur, jusqu'à ce qu'il n'y en reste plus ; et alors, disent-ils, c'est de l'Or, qui n'est que de l'Argent-vif parfaitement digéré. Et en effet, l'expérience nous fait voir que l'Argent-vif est la Matière des Métaux, tant parce qu'il s'attache et s'unit à eux, et principalement à l'Or, qui est le plus parfait ; ce qu'il ne ferait pas s'il n'étaient pas tous deux d'une même nature, qu'à cause que les Fondeurs de Plomb sont sujets aux mêmes accidents et incommodités que ceux qui travaillent avec l'Argent-vif ; qu'ils ont les mêmes tremblements de Nerfs ; et que les uns et les autres deviennent perclus et entrepris des mains, ce même effet ne-pouvant venir que de la même cause.

Ce Principe étant posé : Puisque la Nature n'emploie qu'une seule et même Matière, qui est l'Argent-vif, pour faire tous les Métaux ; et qu'elle ne se sert pour cet [xxviii] effet que d'un seul moyen et d'une même action, qui est la cuisson ; il faut nécessairement avouer que son intention, en les produisant, n'est pas de faire du Plomb, du Fer, du Cuivre, de l'Étain, ni même de l'Argent, quoi que ce Métal soit dans le premier degré de perfection, mais de faire de l'Or. Car cette rage Ouvrière veut toujours donner le dernier degré de perfection à ses Ouvrages, et lorsqu'elle

y manque et qu'il s'y rencontre quelques défauts, c'est malgré elle que cela se fait. Ainsi ce n'est pas elle qu'il en faut accuser ; mais, ou l'impureté de la Matière, dont elle est obligée de se servir ; ou le manquement des Causes extérieures, qui doivent lui prêter leurs secours, et agir de concert avec elle. De sorte que s'il ne se trouvait point d'empêchements au dehors qui s'opposassent à l'exécution de ses desseins, toutes ses productions seraient toujours achevées, et elles seraient tout autant de Chefs-d'œuvre, parce que toutes ses Opérations seraient toujours fort justes et fort régulières. C'est pourquoi nous devons considérer la naissance des Métaux imparfaits, comme celle des Avortons et des Monstres ; qui n'arrive que parce que la Nature est détournée dans ses actions, et qu'elle trouve une résistance qui lui lie les mains, et des obstacles, qui l'empêchent [xxix] d'agir aussi régulièrement, qu'elle a coutume de faire. Cette résistance que trouve la Nature dans la production des Métaux imparfaits, c'est la crasse et l'ordure que l'Argent-vif, qui en est la Matière, a contracté par l'impureté de sa Matrice, c'est-à-dire du Lieu où il se trouve pour former l'Or ; et par l'alliance qu'il fait en ce même Lieu avec un Soufre mauvais et combustible. Ces obstacles, c'est le défaut de la chaleur ; soit qu'elle vienne ou du Centre, conduite par l'*Archée*, ou du Soleil ; soit qu'elle se fasse de l'union de ces deux. Parce que la chaleur n'étant pas assez forte pour réparer ces crasses et ces impuretés d'avec l'Argent-vif, elle laisse cette Matière crue ou à demi cuite, et partant imparfaite. De manière que le principal effet de la chaleur étant d'unir les choses qui sont d'une même Nature, et de désunir celles qui ne le sont pas, et qu'on appelle hétérogènes ; ainsi selon les diverses impressions que fait la chaleur sur ce Mercure, et selon les divers degrés de coccion qu'elle lui donne, elle le purifie plus ou moins de ses impuretés et en

sépare une moindre ou une plus grande quantité de ce mauvais Soufre. De là vient qu'encore qu'elle ne veuille produire qu'un seul Métal, elle est néanmoins contrainte d'en faire plusieurs. Il n'y en a [xxx] pourtant qu'un seul, qui est l'Or, qui soit l'*Enfant de ses désirs*, et son Fils légitime, parce qu'il n'y a que l'Or qui soit sa véritable production. Car une même Cause, qui, par une même action, agit sur une même Matière, doit nécessairement produire toujours le même Effet, s'il ne survient quelque empêchement du dehors. Et partant les autres Métaux (si ce n'est qu'ils agent été tirés trop tôt de leur Matrice, et qu'ils n'aient pas eu le temps de se perfectionner, comme les fruits qu'on détache encore tous verts de dessus l'arbre) sont effectivement des Monstres, ou du moins des Avortons, qui sont demeurés imparfaits, parce que cette bonne Mère manquant du secours de la chaleur qui lui était nécessaire ; travaillant dans un lieu impur et contraire à ses desseins, et ayant trop de difficultés à surmonter, elle a été trop faible pour pouvoir digérer parfaitement leur Argent-vif, et n'a pas eu assez de force pour le dégager du mauvais Soufre, et des autres impuretés qui sont unies avec lui : Et par ainsi, cet Argent-vif est demeuré volatil ; ce qui est cause qu'à la réserve de l'Argent, qui est un Métal presque parfait et fixe, tous les autres s'en vont en fumée à la Coupelle : Parce que le Plomb que l'on y met en plus grande quantité, ayant beaucoup de Mercure [xxxj] cru et fort volatil, (comme il se connaît en ce qu'il est le plus mou et le plus aisé fondre de tous) ce Mercure enlève et emporte avec soi tous les autres.

Pour pouvoir donc accomplir l'intention de la Nature, et pour perfectionner ces Métaux, il n'y a que deux choses faire, à séparer leur Mercure de son mauvais Soufre, et le détacher de ses autres impuretés, et à lui donner la Fixité et Teinture de l'Argent ou de l'Or. Car de lui-même il a

presque tout le poids de l'Or ; et il acquiert aisément ce qui lui en manque par cette séparation. Parce qu'en la dégageant de ces impuretés (parmi lesquelles il se rencontre une humidité superflue qui le rend hydropique) il se trouve réduit à un plus petit *volume* et par ainsi plus pesant.

La Poudre de projection fait ces deux choses, et elle supplée à ces deux manquements de la Nature. Car cette Poudre n'étant, ainsi qu'il a été remarqué, que l'incorporation, pour ainsi dire, du Mercure des Philosophes et de celui de l'Or, qui a acquis par la cuisson le souverain degré de Fixité et de Subtilité, avec Teinture surabondante ; Cette Poudre, jetée sur les Métaux imparfaits lorsqu'ils sont fondus, achève presque en un moment, se que la Nature n'aurait fait qu'en plusieurs [xxxij] années, si elle n'en avait pas été empêchée. Car premièrement, en ne se mêlant qu'avec le Mercure des Métaux, qui est de sa même Nature, elle en sépare tout ce qui n'en est pas ; et ainsi elle en sépare tout ce qui n'est pas Mercure c'est-à-dire le Soufre impur, et les *terrestréités*, et tout ce qui ne peut pas être converti en Or. Secondement, cette Poudre en pénétrant intimement le Mercure des Métaux, elle lui communique sa Fixité et sa Teinture, la Fixité et la Teinture de l'Or, (comme l'on fera voir ci-après) mais qui sont exaltées par la cuisson à un degré beaucoup au-delà de celles qui se trouvent dans l'Or minéral. C'est pourquoi le Mercure des Métaux imparfaits se trouve véritablement changé en Or, puisqu'en ayant la Matière, il en a aussi réellement toutes les qualités et les propriétés qui sont la Fixité, la Teinture ou la Couleur, et le Poids.

Ainsi, nous avons dans le Mercure des Métaux imparfaits une Matière capable de recevoir les impressions et les vertus de l'Élixir. Et partant voilà toutes les difficultés levées que l'on pourrait former contre la

possibilité de la Transmutation de la part de ces mêmes Métaux, comme n'étant pas une Matière propre à la recevoir.

Aussi, quand il ferait vrai que les [xxxiiij] Métaux imparfaits seraient de différentes Espèces ; et quand il serait vrai encore que les Espèces ne pourraient pas être changées les unes en les autres, ainsi qu'on le prétend, parce que chaque Espèce a ses propriétés particulières, qui la rendent différentes des autres et incommunicable aux autres, et qui par conséquent empêchent que cette métamorphose et ce changement monstrueux se puisse faire. Encore, dis-je, que cela fût véritable, on ne pourrait pas raisonnablement conclure ni inférer de là, que la Transmutation ou Perfection métallique fût impossible. Parce que la Matière, dans laquelle se fait ce changement, ou (pour parler le langage de l'École) le Sujet où se fait ce mouvement et l'introduction de cette Forme, ce n'est ni le Plomb, ni l'Étain, ni le Fer, ni le Cuivre, ni même le Mercure vulgaire tout entier. Mais c'est le Mercure du Plomb, le Mercure de l'Étain, le Mercure du Fer, le Mercure du Cuivre ; et (ce qui semblera peut-être un galimatias) le Mercure du Mercure vulgaire. Et tous ces Mercures ne sont qu'une même espèce de Mercure, et une même Matière, que la Nature a formée pour en faire de l'Or.

D'ailleurs, outre que les Métaux imparfaits ne sont différents entre eux que par les différents degrés de coction, selon qu'elle [xxxiv] purifie plus ou moins leur Mercure, ainsi qu'il a été remarqué ; on ne peut disconvenir que ces Métaux sont des Corps mixtes, qui paraissent, et que l'on peut soutenir être homogènes ; parce qu'ils ne sont pas visiblement composés de parties différentes, comme sont les Plantes de les Animaux. Et ainsi cette conséquence ne serait pas valable. *Les Espèces des Végétaux et des animaux ne peuvent être changées les unes en les autres. Donc, les Mé-*

taux imparfaits, qui sont différents en espèces, ne peuvent pas être changés en Argent et en Or. Puisque Aristote sur l'autorité duquel on établit ce raisonnement, avoue au second *Livre de la Génération et de la Corruption*, que les, Éléments se peuvent changer entre eux. Voici comme il en parle : *De l'Air s'en fera de l'Eau, si la chaleur [de l'Air] est surmontée par le Froid [de l'Eau] parce que l'Air est chaud et humide, et l'Eau froide et humide. Et ainsi la chaleur étant changée il sera Eau.* Et tous les Scholastiques sont dans ce même sentiment.

Mais il y a de quoi s'étonner, de ce que demeurant d'accord avec leur Maître de la Transmutation dès Éléments, ils osent assurer que les Espèces, [c'est-à-dire les Individus de deux Espèces différentes] ne puissent pas se changer le uns en les autres. [xxxv] Car en cela, outre qu'ils sont contraires à Aristote, ils démentent manifestement l'Expérience, et une Expérience qui se fait tous les jours chez eux-mêmes. La voici. Il est certain que le Blé et l'Eau ne sont pas de même espèce que le Sang, que la Chair, que les Os, et que les autres parties de nos corps similaires ou simples en apparence. Cependant ils ne sauraient, nier que le Blé, étant réduit en farine, de cette farine pétrie avec de l'eau, il ne s'en fasse du Pain. Que mangeant ce Pain et buvant de l'Eau, ce Pain et cette Eau se changent en Chyle dans l'Estomac, et que ce Chyle est une espèce différente du Pain et de l'Eau que nous avons pris. Ce Chyle se change ensuite en une autre espèce différente de lui, parce qu'il s'en fait du Sang dans le Cœur. Et ce Sang, étant porté dans tout le Corps par les Artères, il se change en Chair et en Os, et en toutes nos autres Parties *similaires*, qui toutes sont de différentes espèces. Car enfin, toutes les parties de notre Corps se nourrissent et s'augmentent de ce Pain et de cette Eau, par le moyen de ces divers changements. Les Laboureurs ne savent que trop,

que le Blé, qu'ils sèment dans leurs champs, se change en Ivraie. Les Jardiniers remarquent qu'il y a plusieurs graines qui dégénèrent [xxxvj] génèrent en d'autres Espèces. Tout le monde sait que les Grenouilles n'ont rien moins, au commencement qu'elles se forment, que l'apparence et la figure de Grenouilles, n'étant composées que d'une grosse tête et d'une petite queue, et qu'elles demeurent longtemps en cet état auparavant que d'être entièrement formées. La même chose arrive aux Crapauds qui se font de semence et par la voie ordinaire de la Nature. Et quand Aristote n'aurait pas dit que les Chenilles se changent en Papillons, et que de ces Chenilles il y en a qui se forment sur les feuilles vertes des herbes, et surtout du choux, personne n'en pourrait douter. Mais que dira-t-on des Macreuses, qui se font d'un bois pourri dans la Mer ? Comment faudra-t'il appeler la production des Rats, des Araignées, des Mouches, des Vers, et d'une infinité d'autres Insectes, dont parle la même Aristote au 5^e Livre de l'Histoire des Animaux qui naissent de la putréfaction de plusieurs choses qui n'ont aucune ressemblance, ni en la Matière (du moins en ce que l'École appelle *Matière seconde*) ni dans ce qu'elle nomme, *Qualité*, avec ces Insectes et ces autres Animaux qui s'en forment ?

Que si l'expérience nous fait voir que les Espèces des Végétaux et des Animaux [xxxvij] qui sont de Corps faits de parties de différente nature, et qui sont plus Composés que les Métaux, se changent tous les jours les uns aux autres, Pourquoi voudra-t-on nier que les Métaux imparfaits qui sont des Mixtes plus simples, encore que chacun d'eux fût d'une Espèce particulière, se puissent changer en Argent et en Or ? Surtout puisqu'il n'y a que leur, Mercure qui se change, et que ce changement se fait dans l'ordre et selon l'intention de la Nature. Ces Métaux ne faisant en cela que se perfectionner, et venir au partage d'un bien, dont cette bonne

Mère avait destiné de leur donner la possession si elle eût eu la liberté de le faire. De sorte que l'Art pouvant en cela faciliter les moyens à la Nature d'exécuter ses desseins, il est constant qu'il n'y a rien de la part des Métaux imparfaits qui puisse servir d'obstacle à leur perfection. Et ainsi l'on peut dire que la Matière est toute prête et toute disposée à recevoir la Transmutation.

Mais comme il ne suffit pas d'avoir les Matériaux propres, tous prêts pour faire un Palais, si l'on n'a l'Architecte pour en conduire le dessein, et les Ouvriers pour le bâtir ; aussi ce n'est pas assez que les Métaux imparfaits soient capables de recevoir la Transmutation ; que rien ne puisse [xxxviii] empêcher qu'ils soient convertis en Argent et en Or ; et que leur Mercure ait toutes les dispositions à recevoir cette dernière perfection ; Il faut encore faire voir que la Poudre de projection, qui est l'Agent qui peut faire ce merveilleux effet, en donnant la Fixité et la Teinture à ce Mercure des Métaux imparfaits, est possible, et qu'on la peut faire.

J'avoue qu'il est assez difficile de prouver démonstrativement cette possibilité ; tant parce que les Philosophes, qui sont fort réservés là-dessus, et qui font avec raison un grand mystère de leur Science, cachent soigneusement leurs Causes et les Principes de cette merveilleuse production de l'Art de la Nature ; ou, s'ils en parlent, ce n'est qu'en des termes métaphoriques et fort obscurs, et qui le plus souvent ont deux sens contraires. À cause que la Question étant ici de savoir si une chose le peut faire, il n'y a que la seule Expérience qui en soit la véritable preuve et qui puisse pleinement convaincre de cette possibilité, parce qu'il n'y a que l'Expérience qui puisse en faire voir l'effet.

Si néanmoins, en établissant cette possibilité sur la preuve que l'École appelle Négative, on pouvait en demeurer satisfait, il ne serait pas malaisé

de faire voir qu'il n'y a aucune impossibilité à faire la [xxxix] Poudre de projection. Premièrement, il n'y a point de raison convaincante qui puisse démontrer qu'elle soit impossible. Secondement, cette impossibilité ne pourrait venir que de l'impuissance ou de la Matière, ou de celle de l'Agent. Elle ne peut venir de la Matière, puisque c'est la même dont la Nature se sert à produire l'Or, et que c'est l'Or lui-même, à qui, par la préparation et par la cuisson, on donne une Fixité et une Teinture plus abondante et plus grande que celles qu'il avait reçu dans les Mines.

L'impossibilité ne peut pas venir aussi de l'Agent est double ; l'un qui agit au dehors, et l'autre au dedans, l'Art et Nature. Le premier ne fait autre chose que préparer la Matière, et entretenir la chaleur au dehors dans un degré nécessaire pour faire la cuisson, parce qu'il n'agit que pour seconder le dessein du principal Agent, qui est la Nature. Et ainsi, en suivant les règles établies par les Philosophes c'est-à-dire en proportionnant la chaleur comme ils l'ordonnent, selon l'exigence de la Matière et l'intention de la Nature, l'Art ne peut faillir. Et quand il manquerait (ce qui ne pourrait arriver que par le défaut d'expérience, ou par précipitation) sa faute ne serait pas irréparable ; et il pourrait aisément se corriger et se redresser ; [xl] puisque nous voyons que tous les Arts se perfectionnent par l'usage et par la pratique. Pour ce qui est de la Nature, il est constant qu'elle ne manque jamais dans ses productions lorsqu'elle a une Matière propre et bien préparée : et parce que c'est une sage Ouvrière, qui agit toujours fort régulièrement ; et parce que c'est une Cause nécessaire, qui ayant toutes choses prêtes et bien préparées pour faire son action, ne peut s'empêcher d'agir ; et qu'elle agit toujours d'une manière, pourvu qu'elle ne soit point interrompue par quelque empêchement.

Mais afin de prouver encore mieux cette possibilité, il faut examiner ce que c'est que la Poudre de projection. Philalèthe a dit que ce n'est autre chose que l'Or exalté et élevé à un dernier degré de pureté, qui consiste dans une Fixité très subtile, et dans une Teinture surabondante. Si l'Or peut donc être porté à cette souveraine pureté par l'artifice, il est constant que la Poudre de projection est possible. Les Philosophes assurent que cela se peut, parce que l'Or peut être dissous et réduit en son Mercure ; l'Art peut ensuite, par la cuisson, réduire ce Mercure, uni avec celui des Philosophes, en Poudre blanche ou en Poudre rouge, fondante, et qui pénétrant les Métaux imparfaits, [xlj] lorsqu'ils sont en fusion, donne à leur Mercure la véritable Teinture d'Argent et d'Or, ce qui est la Poudre de projection, Il n'y a donc qu'à voir si l'Or peut être dissous naturellement, c'est-à-dire réduit en son Mercure. Car tandis qu'il demeurera dans sa nature, et comme il est sorti de la Mine, il ne peut recevoir aucun changement ni aucune altération, puisque nous voyons que ni le plus fort des Animaux naturels, qui est le Feu, ni le plus violent que l'Art ait pu inventer, qui est l'Eau régale, ne le sauraient détruire, et que tous leurs efforts ne servent qu'à le purifier. Or le Mercure des Philosophes fait cet effet, parce qu'il dissout l'Or radicalement, doucement, et sans violence, et le réduit en son Mercure. Et quoi qu'on ne puisse point prouver cet effet que par l'expérience, les principales Causes du Mercure des Philosophes nous étant inconnues il n'est pas néanmoins difficile de faire voir que le Mercure des Philosophes peut dissoudre l'Or, par l'exemple de la glace, qui dans l'eau chaude se fond et se résout en eau, parce que ce n'est que de l'eau qui est congelée. Car l'Or n'étant tout de même qu'un Mercure très pur coagulé ; et le Mercure des Philosophes étant cette *Eau Céleste, qui est la Mère de l'Or*, comme dit le Cosmopo-

lite, dont l'Or, tous les [xlij] Métaux et toutes les choses ont pris leur origine. Il est certain que l'Or peut être dissous, et réincrudé dans ce Mercure, qui est de sa même Nature. Et d'autant plus aisément, que ce Mercure est aidé de la chaleur extérieure ; et qu'étant cru et indigeste, il a une certaine acrimonie, que les Philosophes appellent *Ponticité*, qui ronge et qui détruit l'Or sans violence, en ouvrant les pores de ce Corps, afin que sa Semence (dit le même Auteur) *qui est cuite et digérée, soit poussée dehors, et mise dans sa Matrice* ; c'est-à-dire dans ce Mercure pour être unie inséparablement avec lui, élevée par la chaleur artificielle à la dernière perfection pour recevoir cette Fixité très subtile, et cette Teinture surabondante. Ainsi le Mercure des Philosophes est à l'égard de l'Or, ce que le Verjus est à l'égard du Vin ; car le Verjus est de la même nature que le Vin et ne diffère du Vin que parce qu'il est encore cru et n'est pas assez digéré ni mûri ; ce qui fait qu'il a une âcreté (s'il est permis de se servir de ce terme) qui ne se trouve pas dans le Vin bien mûr, qui le rend en quelque façon corrosif. Et ainsi, comme il est dit dans le Ciel Terrestre *l'Or qui est victorieux sur les plus forts, est vaincu par le plus faible* : faisant comme un Brave, qui repousse vigoureusement les [xliij] Ennemis qui l'attaquent, et qui tend les bras à un Ami qui le visite ; ou comme le Voyageur de la Fable, qui résista à la violence du Vent, qui voulait lui ôter ses habits, et que le Soleil, en l'échauffant peu à peu, lui fait dépouiller de lui-même.

L'Or pouvant donc être dissout naturellement et sans violence par un Agent qui est conforme à sa Nature ; il est très assuré que cet Or, qui s'est réincrudé et remis en ses premiers Principes, s'unissant et s'incorporant avec le Mercure des Philosophes, il peut être digéré en peu de temps par la chaleur artificielle, et que cette chaleur étant plus forte, la digestion en

sera plus grande ; et ainsi l'Or peut acquérir et une Fixité plus grande et une Teinture plus abondante ; Car la chaleur artificielle y qui fait cette digestion, est la même que celle du Soleil, qui digère cette même Matière dans les Mines, et qui du Mercure en fait de l'Or. Et quoi que la plupart des Scolastiques ne soient pas de cette opinion, ces deux chaleurs sont constamment d'une même espèce. Et parce qu'elles sont également détruites par le même contraire, qui est le Froid (pour me servir de leurs propres, armes contre eux-mêmes) et parce que l'expérience nous fait voir que la chaleur du Soleil, étant ramassée ; et réfléchie par les Miroirs [xliv] ardents il s'en fait du feu, qui est le même que le feu qui l'on appelle Élémentaire, puisqu'il a les mêmes propriétés et le même effet, échauffant et brûlant de la même manière, et même avec plus de violence, parce qu'il est plus uni ; comme il se voit par l'expérience du Miroir ardent, qui est dans la Bibliothèque du Roi, qui calcine les cailloux et les briques, et les vitrifie ; et qui fond les Métaux et l'Or même presque en un instant. Et parce que la chaleur du feu vivifie et a le même effet que la chaleur naturelle de l'Animal. Car on sait que dans l'Égypte on ne fait couvrir les Œufs que dans des fours. Et Vigenère dans son Traité du Feu et du Sel, assure que par un semblable Feu il a fait éclore à Rome cent ou six vingt Poulets tout à la fois.

Il ne nous reste donc plus, pour l'accomplissement de cette preuve, qu'à faire voir comment la Multiplication de la Poudre se peut faire, et comment un seul Grain de cette Poudre peut donner la véritable Teinture et la Fixité de l'Or à plusieurs onces d'Argent-vif et de Mercure des Métaux imparfaits.

On peut aisément concevoir la première par l'exemple que la Nature nous en fournit tous les jours. Car ne voyons nous pas qu'un seul grain

de blé mis en terre [xlv] produit plusieurs autres grains de la même nature, et que chacun de ces grains, mis pareillement en terre, produit tout de même plusieurs autres grains semblables ? Et cette Multiplication se fait incessamment et plus ou moins, selon que la terre se trouve ou mieux ou plus mal préparée. Il est vrai que ce grain, pour en produire plusieurs autres, se détruit ; mais il est vrai aussi que c'est moins une destruction qui lui arrive qu'une Multiplication et une Régénération qui se fait, puisque tous ces grains qu'il produit, ne sont qu'une diffusion et un épanchement, pour ainsi dire, de ce seul grain, qui s'est partagé et divisé en plusieurs grains, par le moyen de l'aliment que la terre lui fournit, et dont ce même grain avait tiré sa nourriture et son augmentation. Il en est de même de la Multiplication de la Pierre Philosophale. Un Grain de cette Pierre est comme la Semence, qui étant mise dans le Mercure des Philosophes, qui est sa propre terre, dont ce Grain et cette Semence ont été formés ; il fructifie en cette terre et produit plusieurs autres Grains semblables. De manière que chaque Multiplication est comme une nouvelle *Semaison* (pour me servir du terme des Laboureurs) qui produit toujours une nouvelle et très abondante moisson, parce que la terre, ou germe cette Semence, [xlvj] est de la même nature que la Semence même qu'elle reçoit. De même que le Blé vient plus abondamment dans une terre qui est bien fumée, parce que le fumier vient d'une nature végétale aussi bien que le Blé ; n'étant autre chose que la paille et la chaume du Blé, qui sont pourrir et le foin et les herbes que l'Animal a digéré.

La communication et le partage qui se fait de la Teinture d'un seul Grain de Poudre à plusieurs Grains de ce Mercure ; ne sera pas plus difficile à concevoir, si l'on considère qu'elle vient de deux Causes. La première, c'est la forte Teinture de la Poudre de projection, qu'elle a beau-

coup plus abondante que l'Or vulgaire, qui lui vient de sa digestion plus parfaite qu'elle a acquise par une chaleur plus grande. Car qui ne sait pas que c'est elle qui donne le beau coloris aux fruits de nos Espaliers et de nos Arbres en les mûrissant, et qu'ils sont plus teints et plus colorés du côté qu'ils sont exposés au Soleil ? Ainsi cette poudre, qui est si fortement teinte donne la Teinture de l'Or à beaucoup de Mercure ; comme une pinte de vin rouge fort couvert, peut donner à plusieurs pintes de vin blanc la couleur de vin claret ; Et comme un peu de Safran colore une grande quantité, d'eau.

La seconde cause de la communication [xlviij] de cette Teinture c'est le Soufre pur du Mercure des Métaux imparfaits, qui de lui-même a déjà la Teinture de l'Or. Car étant une ébauche de l'Or, il est constant qu'il en a la Teinture renfermée dans lui-même, qui n'est autre chose que fon Soufre pur (ainsi que dit le Trévisan) qui est profondément caché dans son centre. C'est pourquoi les Philosophes disent, et les Chimistes le trouvent par expérience, que *le Mercure est blanc au dehors, et rouge dans son intérieur*. Ainsi cette Poudre lui communique aisément la Teinture de l'Or, parce qu'il en a déjà la première couche : Et c'est alors que se fait ce que disent les Philosophes : *Que ce qui est occulte et caché, devient apparent et manifeste*.

Pour la Fixité. Cette Poudre ayant acquis une Fixité très subtile par la très forte union des deux Mercures avec leurs Soufres purs incombustibles, et par une très parfaite digestion, qui, en cuisant, fixe ce qui est volatil, et n'étant que la Quintessence et l'Esprit de l'Or, très fixe, ainsi que l'appelle Philalèthe ; il ne faut pas s'étonner si presque dans un moment, elle peut donner la Fixité de l'Or, au Mercure, par la séparation qu'elle fait de ses impuretés et de son humidité superflue et volatile,

puisque nous voyons que la seule vapeur du Plomb, qui n'est, disent les, Philosophes, que la première coagulation [xlviij] de l'Argent-vif, le fige tout aussitôt. Qui ne sait qu'un peu de Présure, ou une petite pincée de fleur de Cardon d'Espagne caille plusieurs pintes de lait ? Et l'on voit en plusieurs endroits souterrains, l'Eau se fixer en Cristaux à mesure qu'elle découle de la voûte des Rochers, comme j'en ai vu l'expérience dans une Caverne ou Carrière à Langoiran, proche de la Garonne, à trois lieues au dessus de Bordeaux. Et tout le monde, sait ce que les Histoires rapportent du changement qui s'est fait, et même de notre temps, d'Hommes et d'Animaux, qui ont été changés et fixés tout d'un coup en sel et en pierres. Et l'on a remarqué en cette ville que l'effet si soudain du venin de la Vipère ne vient que de ce qu'il fixe et coagule le sang dans les veines, ce qui est cause de la mort si prompte de l'Animal, que la Vipère a mordu, parce que la circulation du sang ne se peut plus faire. Cependant le venin que la Vipère et l'Aspic jettent par leur morsure est si peu de chose, que ce n'est pas peut-être la quatrième partie d'un grain, qui corrompt et coagule pourtant toute la masse du sang d'un Homme, qui selon les Anatomistes est de seize à vingt livres.

Je sais bien que des Effets si surprenants et si merveilleux que produisent les Esprits, [xlxi] paraîtront incroyables à ceux qui ne reconnaissent point d'autres actions que celles qui se font par l'altération la contrariété de ce qu'ils appellent premières Qualités. Mais ces Effets, tous extraordinaires et incroyables qu'ils semblent être, ne sont pas si difficiles à concevoir que les Propriétés qu'ils attribuent à leur Matière première qui est, comme le dit M. d'Espagnet, le fondement chimérique de leur Physique. Car ils veulent que cette Matière première, qui n'est rien effectivement soit pourtant toute chose en puissance, et qu'elle donne tout ce qu'elle

n'a point. Ils disent que *C'est une chose qui n'a ni Qualités ni Accidents, et qui est néanmoins de premier Sujet des Accidents, et des Qualités : qui n'a point de Quantité, et qui donne l'Extension a toutes choses : Qui est Simple, et qui souffre néanmoins les Contraires, et est le champ de bataille où ils se combattent : Qui ne peut être connue par les Sens, et qui est pourtant la base de toute la sensibilité : Qui est diffuse partout, et qui ne se remarque en aucun lieu : Qui a un appétit de fordonné pour toutes les Formes, et qui n'en garde pas une : Qui est le fondement de tous les Corp., et qui cependant ne peut être connue que par l'imagination.* Si les Chimiques fondaient leur Science sur des Principes aussi imaginaires et aussi ruineux, [1] et s'ils avançaient des choses aussi incroyables, que pourraient-ils dire ?

Voici une autre raison, que l'on estimera peut-être la moins considérable ; mais que je crois assez puissante toute seule pour convaincre de la vérité de la Pierre Philosophale à ceux qui la voudront sérieusement examiner. Je la prends de la conformité qui se rencontre dans les Livres de tous les véritables Philosophes. Car quoi qu'ils aient presque tous écrit différemment ; et par ce qu'ils ont écrit en divers temps et en diverses langues ; et parce qu'ils se sont servis de différentes expressions, pour s'énoncer, et surtout quand ils parlent de leurs Principes et de leur Matière ; n'y en ayant presque aucun qui ne donne à leur Mercure un nom tout différent des autres, et qui même a un sens tout opposé aux autres : Néanmoins par ses divers noms, par ces termes particuliers, et par ces expressions différentes ils ne disent tous constamment que la même chose ; et dans cette diversité où ils semblent bien souvent être contraires, ils sont tous unanimement d'accord. Car de tous ces différents noms qu'ils donnent à leur Mercure, il se trouve que chacun de ces noms en explique ou un Principe, ou une Propriété, ou une Opération, ou une

Circonstance particulière. Et qu'ainsi il n'y a aucune contrariété, ni [li] entre ces noms, ni entre les Philosophes, qui se trouvent tous conformes en tout et partout. Jusque-là même que sans avoir eu aucune communication ensemble, sans s'être vus, ni connus, sans avoir lu les Ouvrages les uns des autres, ils se sont expliqués et éclaircis les uns les autres, et l'un a ajouté ce que les autres avaient omis, et bien souvent un seul a dit clairement, ce que tous les autres avaient enveloppé et dit fort obscurément. Ce qui est un témoignage évident, qu'encore qu'ils se soient expliqués différemment, ils n'ont pourtant tous connu ni voulu dire que la même chose. Et en effet, si la Pierre Philosophale n'était qu'une chose controuvée par quelqu'un d'entre eux, si ce n'était qu'une imposture que les Philosophes eussent pris les uns des autres : si ce n'était qu'une Fable qu'ils eussent empruntée et copiée les Livres de ceux qui l'auraient inventée, sans doute qu'ils se seraient servis des mêmes paroles et des mêmes expressions partout, pour ne pas découvrir leurs fourberies par la diversité de leurs discours ; et cependant, quoi que leurs termes et leur manière de s'énoncer soient tout à fait différents, il semble néanmoins qu'ils aient tous parlé par une même bouche, et tenu un même langage, et que tous ces Auteurs n'aient été qu'un même [lij] Auteur. De manière que nous pouvons dire avec quelque proportion touchant les contradictions apparentes qui se trouvent dans les Livres des Philosophes, ce que S. Jean-Chrysostome a dit de la différence qui se rencontre entre les Évangélistes dans des circonstances qui ne sont pas importantes ni considérables : Que non-seulement ces contrariétés ne détruisent pas la vérité de ce que les Philosophes enseignent : qu'au contraire c'est une preuve très forte de cette même vérité.

Ces rairons, à les examiner sans passion, seraient assurément suffisantes pour persuader cette vérité. Mais nous avons encore de quoi l'établir plus solidement sur des preuves plus fortes, puisqu'elles sont fondées sur l'Expérience, qui toute seule peut convaincre les plus obstinés et les plus ignorants.

S'il était vrai ce que l'on a dit d'un Clou, qui se voyait dans le Trésor de Florence, dont la moitié d'en bas vers la pointe était d'or ; parce que cette partie ayant été rougie au feu, avait été trempée dans une Huile ou Liqueur, qui l'avait changée en Or ; et l'autre moitié, que la Liqueur n'avait point touchée, demeurée dans sa première nature de Fer. Si cela, dis-je, était arrivé ainsi, et s'il était vrai que ce Clou fût effectivement moitié Fer et moitié [liij] Or, sans autre artifice que d'avoir été trempé de la sorte ; Cc serait une Expérience indubitable de la vérité de la Pierre Philosophale, un Clou fait de cette manière ne pouvant pas être l'ouvrage de la Nature.

Mais s'il est vrai qu'il y ait eu un Clou qui parût de cette sorte, comme plusieurs l'assurent, il faudrait que ce fût une dorure ou teinture seulement superficielle sur la moitié de ce Clou, ou une enture et soudure fort délicate. Aussi depuis quelques années on ne le montre plus ; sans doute parce que les Microscopes, qui grossissent prodigieusement les objets, en ont découvert l'artifice. Et je m'étonne qu'une telle imposture ait pu s'accréditer et subsister si longtemps, sans qu'on s'en soit aperçu. Mais ce qui est le plus surprenant, est que des Personnes, qui ont voulu passer pour Philosophes, ou du moins pour fort intelligents dans la Chimie l'aient crû véritable, et s'en soient servis comme d'une preuve convaincante de la Transmutation métallique. Car il faut être tout à fait ignorant dans la Science, pour ne pas savoir qu'une Transmutation d'une partie

d'un Clou de Fer en Or, faite par une Liqueur, le Clou demeurant tout entier en sa première figure, était impossible.

Premièrement, la Pierre Philosophale [liv] n'est pas une Liqueur, c'est une Poudre ; dont la consistance est solide, comme tous les Philosophes l'assurent, et comme la raison et l'expérience le démontrent. Parce que toute sorte de coction se fait en épaississant et en desséchant ; ainsi qu'Aristote l'a remarqué. Ce qui a fait dire aux Philosophes *que leur Œuvre doit être premièrement Eau, puis non Eau* : et que *pour faire le Magistère, il n'y a qu'à convertir les Éléments*, c'est-à-dire de l'Eau en faire de la Terre. Car le Feu est enfermé dans la Terre, comme l'Air est contenu dans l'Eau. C'est pourquoi Orfulus dit dans la Tourbe latine (*in Arte Auriferâ*) que *convertir les Éléments, c'est faire l'humide fec, et le volatil fixe*.

Secondement, il est impossible que la moitié de ce Clou eût été convertie en Or, qu'elle eût retenu la même figure qu'elle avait auparavant, pour deux raisons. La première, parce que le Métal imparfait doit être en fusion pour pouvoir être perfectionné et changé en Or. Car encore, que la Poudre de projection soit fondante et pénétrante, elle ne peut néanmoins s'unir intimement avec le Mercure du Métal, ni en séparer les impuretés, s'il n'est en fusion, ainsi que tous les Philosophes l'assurent ; puisqu'il faut que l'Argent-vif, même tout liquide qu'il est, soit échauffé [lv] pour être transmué. Ainsi, il ne suffirait pas que ce Clou eût été seulement rougi au feu, mais il devait être fondu pour être converti en Or. Et partant il n'a pu être changé en Or, et retenir la figure de Clou. La seconde raison est qu'il faudrait que la moitié de ce Clou, qui est d'Or, pour avoir retenu sa première figure, après sa Transmutation, eût été entièrement convertie en Or, sans aucune diminution. Ce qui est impossible, à cause qu'il n'y a que le seul Mercure des Métaux imparfaits qui

puisse être perfectionné et changé en Or. Parce qu'il n'y a que ce seul Mercure qui soit de même nature que l'Or, et qui avait été destiné par la Nature à le devenir. Le reste du Métal imparfait (qui est un mauvais Soufre et des crasses et terrestréités, qui n'ont aucune affinité avec l'Or, ni aucune disposition pour l'être) étant incapables de cette perfection ; puisque c'est cela même qui empêchent la Nature de pouvoir donner dans les Mines cette perfection au Métal imparfait. Voilà pour quoi il y a toujours du déchet dans la Transmutation des Métaux imparfaits, et plus aux uns qu'aux autres, selon qu'ils ont plus ou moins de Mercure et de Soufre impur, et selon qu'ils sont plus ou moins digérés, ainsi que le témoigne Zachaire. Or il est constant que le Fer est celui des Métaux [lvj] qui a le plus de mauvais Soufre et d'impuretés terrestres, et le moins de Mercure ; ce qui le rend si sec, et si difficile à pouvoir être fondu une seconde fois. Et partant la Transmutation de la moitié de ce Cloud a été impossible.

Quelques-uns rapportent pour un témoignage évident de la Pierre Philosophale les Lampes inextinguibles qu'on a trouvé dans les Tombeaux des Anciens, comme était celle qui fut trouvée près de Padoue dans le Tombeau de Maximus Olybius, laquelle, selon l'Inscription qui y était, devait avoir demeuré allumée 1500 ans, et celle qui fut trouvée de notre temps dans le Tombeau de Tulliola, fille de Cicéron. Mais c'est sans aucun fondement qu'on prétend se servir de ces Lampes pour une preuve de la Pierre Philosophale, parce que ce n'est pas une Liqueur, et que la matière de cette Lampe d'Olybius, se mit toute en menue poudre lorsqu'on y toucha, au rapport du savant Vives, dans les notes qu'il a fait sur la Cité de Dieu, de S. Augustin. Ce qui a donné lieu à cette créance ; c'est, à mon avis, les noms que les Philosophes donnent à leur Élixir de

Soufre et d'Huile incombustible comme ils l'appellent aussi *Pierre et Salamandre*, parce qu'étant très fixe, elle reste au feu. Il est vrai que dans [lvij] les vers qui étaient gravés sur cette Tombe, et au-dedans, il est parlé d'une Eau qui ne doit jamais manquer, d'une mixtion des Éléments fort exacte fort laborieuse et de Mercure avec son chapeau ; ce qui a quelque rapport au grand Œuvre ; mais ce n'en est pas une preuve suffisante, ni une conviction.

On pourrait avec plus de fondement et de raison alléguer pour une expérience et pour une preuve du grand Œuvre, la Fable de la Toison d'Or, qui était à Colchos. Car outre que les Fables ne sont fondées que sur de véritables Histoires ; qu'elles n'étaient que pour cacher les Mystères de la Théologie et de la Philosophie des Anciens ; et que Suidas assure avec beaucoup de vraisemblance, cette Toison d'Or, (qu'il est impossible qu'elle ait jamais été) n'était autre chose qu'un Livre en parchemin où était écrite la manière de faire l'Or par la Chimie. Toutes les circonstances qui se trouvent dans cette Histoire, ont un rapport si juste avec les opérations et les effets de la Pierre Philosophale, qu'on ne saurait raisonnablement l'expliquer autrement.

Voici l'application qu'en a fait un des plus savants Médecins de ce siècle. *Le Dragon qui veillait toujours pour garder cette Toison, n'est, dit-il, autre chose que le Mercure qu'il est mal aisé de pouvoir [lviii] endormir ; c'est-à-dire, qu'il est difficile de l'arrêter et de le fixer. La Toison était enfermée dans le Temple de Mars, parce qu'on met la Matière pour faire la Pierre dans un Athanor ou Fourneau. [qui est un Fort en partie de Fer, dit Zachaire.] Les Taureaux qui gardaient ce Temple, et qui jetaient le feu par les narines, c'est le feu qu'il faut conduire par degrés. Les dents du Dragon que Jason sema, dont il naquit des Soldats qui s'entretuèrent, sont les deux Dra-*

gons, qui sont la Matière de la Pierre Philosophale, lesquels se tuent l'un l'autre. Jason endormit le Dragon par l'invention que lui en donna Médée : Cela veut dire que le Mercure, par les soins de l'Artiste de volatil devient fixe et une Médecine admirable, par le moyen de laquelle, Médée (qui veut dire Médecine) fit rajeunir Æson, parce que l'un des effets de la Pierre est de conserver la santé et de prolonger la vie.

La Fable des Jardins des Hespérides, où il y avait des Arbres qui portaient des fruits d'Or, que gardait un Dragon qui veillait toujours, et qu'Hercule fut obligé de tuer pour pouvoir cueillir de ces fruits, ne peut encore être bien entendue, ni expliquée autrement que de la Pierre Philosophale. Car le Dragon veillant n'est autre chose que le Mercure, qui est dans un perpétuel mouvement et volatil, jusqu'à [lvix] ce qu'Hercule, qui est l'Artiste laborieux, ait tué ce Monstre ; c'est-à-dire, l'ait fixé, avec bien de la peine, et alors il a en sa possession l'Arbre d'Or, dont parle le Cosmopolite, qui porte des fruits d'Or, et qui multiplie sans qu'il soit besoin d'en replanter.

On pourrait rapporter ici pour une expérience de la Pierre Philosophale ; ce que dit Suidas, dans le mot χημεία que Dioclétien ayant vaincu les Égyptiens qui s'étaient soulevés, il les traita fort mal et qu'il fit chercher et brûler tous les Livres des Anciens qui traitaient de la Chimie, qui est l'Art de faire l'Or et l'Argent, afin que leur ôtant le moyen de s'enrichir, ils n'eussent plus la hardiesse de se révolter sur la confiance de leurs richesses.

Mais il faut qu'il n'y ait point de bonne foi parmi les Hommes, ou la Pierre Philosophale a été faite, puisque tant de personnes de toutes sortes de Professions et de Nations, assurent qu'ils ont vu faire la Transmutation du Mercure vulgaire et des Métaux imparfaits en Argent et en Or,

par le moyen d'un peu de Poudre de projection ; et que cet Argent et cet Or, ayant été examinés, se sont trouvés meilleurs et plus fins que l'Argent et l'Or qui viennent des meilleures Mines. Il faudrait faire un gros Volume pour rapporter toutes les [lx] Histoires de la Transmutation, qui sont dans les Livres. Je me contenterai d'en choisir trois ou quatre de celles qui sont plus aisées à vérifier dans leurs Auteurs.

Jean André, très célèbre Jurisconsulte d'Italie, comme il se voit dans les Éloges du fameux Abbé Trithème, et comme ses Ouvrages le témoignent, dit : Que de son temps à Rome Arnaud de Villeneuve, qu'il appelle très savant Théologien, habile Médecin, et très grand Chimiste, faisait des verges ou lames d'Or, qu'il soumettait à toutes sortes d'épreuves.¹
[lxi]

¹ Raymond Lulle, Disciple d'Arnaud de Villeneuve, ayant été présenté à Édouard III Roi d'Angleterre par un Abbé de Westminster, qui l'avait amené de Milan à Londres, fit des Transmutations considérables pour ce Prince, qui lui faisait entendre qu'il armait contre les Turcs. Mais quelque temps après Raymond Lulle voyant qu'Édouard tournait les Armes contre le Roi de France, il se plaignit à Édouard de l'usage qu'il faisait de la quantité d'Or qu'il ne lui avait fourni que pour faire la guerre aux infidèles. De peur que Raymond Lulle ne se retirât chez son ennemi, Édouard le fit emprisonner, et le remit ensuite en liberté sous la garde de son Médecin sur la proposition que fit Raymond Lulle de fondre une Cloche d'Or, qui serait entendue dans tout le Monde. Pendant qu'il transmuait des Métaux imparfaits pour cette Opération, il corrompit ce Médecin en lui promenant le Secret de la Transmutations. Celui-ci gagna un Maître de Barque, qui les passa l'un et l'autre d'Angleterre en France, dans le temps que ses Matières étaient sur le point d'être jetées en fonte pour, faire la Cloche qu'il avait promise. Édouard ayant appris l'évasion de Raymond Lulle, le fit poursuivre, mais inutilement. Pour conserver à la Postérité la mémoire de cet événement. Édouard fit battre une monnaie, qui s'appelle *Rosa nobilis*, et que les Curieux conservent encore aujourd'hui comme une Médaille précieuse ; sur laquelle on voit empreinte une Rose au-dessus d'une Barque, qui fait voile et s'éloigne à force de ramer. Voici ce que Raymond Lulle dit lui-même à la fin de sa treizième Expérience. *De quâ Médedinâ poteris perfectionem sacere spuper reliqua Metalla imperfecta ; praser-*

Van-Helmont, qui est connu dans toute l'Europe pour un Personne de qualité, de probité, et pour un Illustre dans les Sciences, dit en trois différents endroits de son Livre, qu'il a vu la Transmutation, et que lui-même l'a faite. Voici comme il en parle dans ce Traité, qui a pour titre *Vita æterna. J'ai vu et j'ai touché plus d'une fois la Pierre Philosophale ; la couleur en était comme du Safran en poudre, mais pesante et luisante, comme du verre pulvérisé. On m'en donna une fois la quatrième partie d'un grain. J'appelle un grain, dont les six cents font une once. Je fis la projection de cette quatrième partie de grain, que j'enveloppai dans du papier, sur huit onces d'Argent-vif, échauffé dans un Creuset. Et d'abord tout l'Argent-vif, ayant fait un peu de bruit, s'arrêta et ne fut plus coulant ; s'étant congelé, il se rassit en une masse jaune. L'ayant fait fondre à fort feu, je trouvai huit onces d'Or très pur, moins onze grains. De manière qu'un grain [lxij] de cette Poudre aurait changé en très bon Or dix-neuf mil cent quatre vingt six grains d'Argent-vif.*

George Hornius, Hollandais, dans la Dissertation qu'il a mise au commencement des Œuvres de Geber, imprimées à Leyde l'an 1668 dit : *Qu'il s'est fait une Expérience de la Transmutation à la Haye, en Hollande, en 1667, qui est indubitable. Un Homme inconnu, dit-il, qui était habillé comme un Hollandais, qui en parlait la langue ; alla trouver Jean Frédéric, Helvétius, Docteur en Médecine, et après avoir parlé de beaucoup de choses, il lui donna gros comme un grain de Millet de Teinture [Philosophique] qui lui dit de jeter sur du Plomb fondu ; ce qu'il fit, et une demie livre de plomb fut entièrement en Or sans aucun déchet. Et cet Or ayant été examiné par les Monnayeurs, qui le firent passer par toutes les épreuves ; tant s'en faut qu'il*

tim Super Martem et Venerem, et convertentur in Aurum, melius omne Auro minerali. Hocoperati sumus pro Rege Anglico, qui sinxit se contra Turcam pugnaturum, et postea contra Regem Gallie pugnavit, meque incarceravit, et tandem evasi.

perdit rien de son poids, qu'au contraire il augmenta de deux grains a l'Inquart. C'est une chose, ajoute-t-il, qui, par la relation qu'en ont fait plusieurs Personnes dignes de foi, a été sue et connue, dans toute la Haye, et qui a persuadé et convaincu tous ceux qui ne croyaient pas que la Transmutation des Métaux fût possible, puisque même elle a été faite de notre temps., Pour moi je doute que tout le [lxij] Plomb ait été changé en Or, pour les raisons que j'ai déjà dites.² Mais il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin des témoignages de cette vérité, puisque nous en avons depuis près [lxiv] trois siècles une preuve si authentique dans Paris ; qui n'est pas seulement la Ville Capitale du premier de tous les Royaumes mais la pre-

² Voici ce que dit lui-même Jean Frédéric Helvétius dans son Livre intitulé *Vitulus Aureus*, qui est dans la Bibliothèque de S. Victor à Paris. *Uxor mea involvit lapidis Materiam in ceram, et simulatque Plumbum liquefactum suerat, Ipsa globulum injecit, qui globulus cum sibilatione et flatuositate in Crucibulo bene obturato, ita persequitur Operationem, ut intra horæ quadratam tota Plumbi massa in Aurum optimum fuerit transmutata. Certè ego tametsi vel Ovidii vixissem sæculo, rariorem non credidissem Artis Chimie Metamorphosin, quinimo si centum inspectassem oculi Argi, vix admirabilius vidissem ullum Naturæ Opus.*

L'Empereur Ferdinand III ayant fait de sa propre main la projection d'une partie de Teinture sur dix mille parties d'Argent-vif, les convertit en Or très parfait, dont il fit frapper une Médaille qui se conserve dans un Cabinet du Palais Impérial. D'un côté de cette Médaille est un Apollon, tenant dans sa main droite une Lyre, et dans la gauche un Caducée, avec cette *Inscription* au-dessus de la Figure. *Divina Metamorphosis.* Et au-dessous : *Exhibita Pragæ XV: Janv. A.M.DC.XLVIII, in prefentiâ Sac. Cæs. Magest. Ferdinandi tertii.* Sur le revers de cette Médaille on lit ces paroles : *Raris hæc ut Hominibus est Ars ita raro in lucem prodit. Laudetur Deus in æternum, qui partem suam infinitæ potentiæ nobis suis abjectissimis Creaturis communicat.* L'Estampe de cette Médaille se voit dans un Livre de Jean Joachinb Bécher, intitulé *Laboratorium portatile.*

Auguste II, Roi de Pologne, fit il y a environ vingt-ans à Dresde, Capitale de la Saxe, une Transmutation en présence de toute sa Cour. On en reçût à Londres la nouvelle chez M, le Marquis de Montéleon, alors Ambassadeur d'Espagne en Angleterre. Il y a actuellement à Paris des Personnes qui ont vu faire cette Transmutation.

mière de l'Univers, par grandeur de son étendue, et par le nombre prodigieux de ses Habitants par la magnificence de ses Édifices, par l'abondance de ses Richesses, et par l'affluence des Hommes illustres et savants qui excellent en toutes sortes d'Arts et de Sciences. Et il semble qu'il aurait manqué quelque chose aux grands avantages qu'à cette merveilleuse Ville par-dessus toutes les autres, si ayant l'honneur d'être la demeure des premiers et des plus grands Rois du Monde ; du premier et du plus auguste de tous les Parlements ; de la première et de la plus célèbre de toutes les Universités, elle n'avait pas, encore cela de particulier, et que pas une autre Ville n'a qu'elle seule, d'avoir en ces Figures une École publique de la plus admirable, et de la plus curieuse, et de la plus utile de toutes les Sciences et de tous les Arts. Et en cela ces Figures sont sans doute incomparablement plus considérables que ni les Pyramides d'Égypte, ni que le Mausolée d'Artémise, ni que les Amphithéâtres et les autres ornements de l'ancienne Rome, ni que tous les superbes restes de l'Antiquité ; puisque la dépense excessive de ce grand [lxv] travail de leur structure, ne peut servir qu'à faire voir la profusion de leurs Acteurs, et l'industrie de leurs Architectes : Au lieu que ces Figures sont des leçons à tout le monde, et leur enseignent publiquement à faire tout ce que la Nature et l'Art peuvent produire de plus merveilleux ; et tout ce que l'Esprit humain peut imaginer et inventer de plus beau, de plus grand, de plus parfait, et de plus utile pour les Hommes. Et certes il y a de quoi s'étonner que l'on ait si peu de soin de conserver une chose qui, quoique grossièrement et irrégulièrement faite, est assurément l'une des plus Crieuses de cette grande Ville, et qui est la plus soigneusement visitée par les Étrangers.

On voit bien que je veux parler de Monuments de la Philosophie Chimique que Nicolas Flamel, Parisien, a laissé dans cette Ville, par les Figures Hiéroglyphiques qu'il a fait mettre au Cimetière des S. S. Innocents, telles qu'elles sont représentées dans la Planche que j'ai fait graver et ajouter dans ce Livre ; et telles qu'elles y sont encore à présents. Par ces Figures, ainsi qu'il le dit *sur la fin de l'avant propos de son Livre*, il a voulu représenter deux choses, les Mystères de la *Résurrection au dernier jour du Jugement* ; et les *principales et plus nécessaires Opérations* [lxvj] *du Magistère des Sages*. Ce qui a été très assurément son principal dessein. Car il dit au même endroit, *Que faisant bâtir en cette ville les Églises, Cimetières, et Hôpitaux*, dont il avait parlé auparavant, *il se résolut de faire peindre dans cette Arche, les vraies et essentielles marques de l'Art, sous des voiles et couvertures hiéroglyphiques*. Et ainsi il ne s'est servi de la première représentation, qui est la plus apparente, que pour être la couverture de la seconde, qui est la plus cachée, et pour avoir la liberté de mettre ces Figures dans ce, Cimetière, sans découvrir son dessein.

Car on ne peut pas nier que celui qui a fait mettre ces Figures dans ce Cimetière, ne soit celui-là même qui a fait le Livre, qui donne l'explication de ces mêmes Figures, en deux divers sens, l'un Théologique ou Moral, qui est le plus apparent et le plus manifeste ; et l'autre Philosophique ou Chimique, qui est le sens le plus enveloppé et le plus caché. Ce qui fait voir évidemment que celui qui a fait les Figures, ne les ayant fait principalement que pour cette représentation secrète, encore que d'abord il semble qu'elles ne soient rien moins que pour cela, véritablement sa la Science mystérieuse des Philosophes qu'il a fait effectivement leur grand Œuvre ; puisqu'il a su le déguiser avec tant d'artifice [lxvij] et qu'il en parle avec tant de capacité.

Il faut donc faire voir que Flamel qu'on ne peut pas nier, qui n'ait fait ces Figures Hiéroglyphiques (puisque son nom et sa figure y sont) l'Auteur du Livre qui les explique si bien. En voici les preuves.

Premièrement, outre que le nom de Flamel est dans ce Livre, il se trouve que ce même Livre a été fait précisément dans le temps de Flamel, et lorsqu'il était dans le déclin de son âge ; car il a été fait l'an 1413 trois ans ou environ avant que Flamel (que ce Livre dit qu'il était lors fort vieux) eût fait son Testament, qui est du Dimanche 22 Novembre, l'An 1416.

Secondement, le langage du Sommaire Philosophique, qui a été constamment fait par l'Auteur de ce Livre, puisqu'il le dit, est conforme à celui-du temps de Flamel. Et tout ce que ce Livre dit de Flamel se rapporte fort justement à ce que Flamel a fait dans cette Ville, et au temps qu'il est dit qu'il l'a fait. Car lorsqu'il est dit, que Flamel a fait la Projection en présence de Perrenelle l'an 1382. Perrenelle était vivante. Et lorsqu'il est dit que Flamel a fait ce Livre après la mort de Perrenelle en l'an 1413. Perrenelle était morte, comme il se vérifie par une Transaction passée [lxviii] entre Isabelle sa sœur, Flamel son mari ; ses Exécuteurs testamentaires, du 19 Janvier 1397 qui avec son Testament est dans les Archives de S. Jacques de le Boucherie, où il dit que Perrenelle était morte. L'Arche et le Charnier du Cimetière des SS. Innocents, et l'Église de Sainte Geneviève des Ardents, où est la Figure de Flamel, avec les deux lettres capitales de son nom, se trouvent avoir été bâtie non seulement du temps de Flamel, la première en l'An 1319 et la dernière en l'An 1402, mais encore quelque temps après qu'il a eu fait la Poudre de projection, et par ainsi dans le temps qu'il pouvait faire cette dépense. Et il se trouvera véritablement que dans ce même temps-là, il y a eu plus de quatorze

Hôpitaux bâtis en cette Ville. Et partant il n'est pas incroyable ni impossible que Flamel les ait fait bâtir, puisqu'il avait de quoi en faire beaucoup davantage, et qu'il dit qu'il l'a fait.

Mais la preuve la plus convaincante pour faire voir que Flamel est l'Auteur du Livre qui explique ces Figures en deux sens, se doit prendre de la conformité si juste qui se trouve entre ces Figures, et les deux explications, Morale et Philosophique, que ce Livre leur donne. Car il est impossible qu'un autre que Flamel. (c'est-à-dire, [lxix] un autre que celui qui a fait ces Figures eût) pu si bien les expliquer, non pas même dans le sens Moral, qui est le plus facile ; tant s'en faut que dans le sens Philosophique, qui que ce soit, même un Philosophe, eût pu deviner son dessein, ni donner si justement un sens si caché et si mystérieux (mais pourtant si évident, si véritable et si conforme à tous les Livres des Philosophes, et aux Opérations qui sont nécessaires pour faire leur grand Œuvre) à des Figures qui paraissent si éloignées de ce sens et de cette explication.

D'ailleurs, il se voit évidemment que la plupart de ces Figures, avec leurs couleurs, ne peuvent pas être raisonnablement expliquées que dans le sens Philosophique de ce Livre. Car pour ne parler point de la première Figure, qui n'est effectivement que la représentation du Fourneau et de l'Œuf Philosophique, de la sorte que le Livre l'explique ; comme les deux autres Niches, où sont les deux lettres capitales de ce nom *Nicolas Flamel* ne sont tout de même que les Figures de deux autres Fourneaux, pour marquer que Flamel a fait trois fois la Pierre Philosophale. On ne saurait concevoir que la seconde de ces Figures, avec les couleurs qui y sont marquées, ait été faite à autre dessein que pour signifier les deux Matières de la Pierre, [lxx] dont l'une est volatile, qui est le Dragon qui a

des ailes, et qui est dessus : Et l'autre qui est fixe représentée par le Dragon qui n'a point d'ailes, et qui est dessous, ayant sur le dos une petite marque quarrée, qui est le symbole de la Fixité. Aussi quelque peine que prenne Flamel dans le premier Chapitre de son Livre, à donner à cette Figure un sens Théologique ou Moral, pour en faire l'application, ou aux *péchés* que nous commettons, dont les uns nous quittent aisément et s'envolent ; et les autres qui sont d'habitude et plus enracinés demeurent en nous : ou bien aux *Démons* qui volent incessamment autour de nous, et qui nous les suggèrent ; on voit bien que c'est une explication forcée ; il paraît que ce sens Moral est tout à fait éloigné et tiré par les cheveux : Et il n'y a personne qui ne s'aperçoive aisément que dans le dessein que Flamel avait de donner un double sens à chacune de ces Figures, il n'a pas si bien réussi dans le déguisement de celle-ci, qu'il a fait dans celui des autres. Car est évident que cette Figure a incomparablement plus de rapport au sens Philosophique qu'il lui donne dans le quatrième Chapitre de ce Livre ; comme la dernière des Figures a aussi bien que la plus part des autres, une conformité beaucoup plus juste à ce même [lxxj] sens Philosophique et à la Pierre Philosophale, qu'elle n'en a au sens Moral, ni au Jugement final, ni au Mystère de la Résurrection. Et par ainsi il est évident que c'est Flamel qui est l'Auteur de ce Livre, qui explique si bien ces Figures, puisqu'on ne peut pas douter que c'est Flamel qui les a faites.

Cette preuve suffirait pour faire voir que Flamel a été véritablement Philosophe, et qu'il a su et fait la Pierre Philosophale, puisque par ces Figures et par son Livre il en a su bien déguiser et expliquer la Matière, le Procédé, le Régime, les Opérations, et toutes les autres circonstances.

Mais les dépenses excessives qu'il a faites en tant de Bâtimens publics, et les grands Biens que lui et sa Femme par leurs Testaments ont

légué aux Églises et aux Pauvres, n'étant qu'un simple Écrivain ou Copiste, sans avoir jamais fait d'autre fonction, et sans aucun Bien de patrimoine, en sont sans doute une preuve beaucoup plus manifeste. Et parce que c'est l'expérience la plus connue et la plus avérée que nous ayons ; pour en faire mieux voir l'évidence, il faut nécessairement faire un Récit abrégé de la vie et des principales actions de Flamel.

Nicolas Flamel est né à Paris, mais on [lxxij] ne peut pas dire au vrai ni l'année de sa naissance, ni le temps de sa mort, parce qu'il n'y a de Registres des Baptêmes ni des Morts si anciens à S. Jacques de la Boucherie, qui était sa Paroisse, et qui est lieu de sa sépulture. Néanmoins, par la date de son Testament, qui est du Dimanche 22 Novembre 1416 et par un Contrat passé par les Exécuteurs du Testament de Perrenelle sa Femme, le Mardi 2 jour d'Avril, avant Pâques, l'An 1419 où il y a ces mots, *Feu Perrenelle, Femme de feu Nicolas Flamel* ; il y a grande apparence qu'il est mort sur la fin de cette année ; c'est-à-dire au mois de Mars de l'année 1419. Et il est vraisemblable que cet Acte a été fait peu de jours après la mort de Flamel ; parce qu'il était l'un des Exécuteurs Testamentaires de sa Femme. Et que l'Avant-propos de son Livre est daté de l'An 1419, qu'il n'a fait assurément que peu de temps avant sa mort, quoi eût, fait son Livre dès l'An 1413. Ainsi, en remontant par le cours de sa vie, on peut conjecturer qu'il doit être né du temps de Philippes de Valois, qui commença à régner sur la fin de l'Année 1328 où tout au plus sous le règne de Charles-le-Bel, qui succéda à Philippes-le-Long, l'An 1322, n'étant pas croyables que Flamel ait vécu, selon cours ordinaire de la Nature [lxxiij] beaucoup plus de 91 ou 97 ans. Ses Parents étaient pauvres, et ne lui laissèrent apparemment pour tout Bien que la maison où il demeurait, et où il est mort. Cette maison, qu'il adonnée à l'Église,

est dans la rue des Écrivains, et elle fait l'un des coins de la rue Marivaux, vis-à-vis la porte de l'Église S. Jacques, que l'on appelle la Porte Marivaux, du nom de cette rue. Les Parents de Flamel n'ayant pas le moyen de le faire beaucoup étudier, il apprit assez de Latin pour se faire Écrivain ou Copiste, qui étaient ceux qui copiaient les Livres, que nous appelons maintenant Manuscrits, parce qu'alors l'Impression n'était pas encore en usage. Et en effet M. Naudé dans ses Mémoires, dont nous parlerons ci-après, dit qu'il a vu à Rome un Roman de la Rose écrit de la main de Flamel : Il n'exerça point d'autre Profession toute sa vie. Car dans son Testament, il ne prend point d'autre qualité que celle d'Écrivain.

Comme Flamel gagnait sa vie à copier des Livres, et à écrire des Inventaires et des Comptes, il trouva par hasard à quelque Inventaire le Livre d'Abraham Juif, qu'il acheta. Il y a apparence, comme il le dit, que ce Livre avait été dérobé aux Juifs, ou trouvé caché dans quelque une de leurs maisons lorsqu'ils furent [lxxiv] pillés et chassés de ce Royaume sous Philippe-le-Long, qui les bannit et confisqua tous leurs Biens l'An 13 19-1320 ou 1321. Car les Historiens ne conviennent pas tous précisément de l'une de ces trois Années. Lorsqu'il acheta ce Livre, il n'y avait pas longtemps qu'il était marié. Il ne l'eut pas plutôt lu qu'ayant connu qu'il enseignait à faire la Pierre Philosophale, il en devint si passionné qu'il l'avait toujours entre les mains, et il le lisait, ou rêvait incessamment sur cette Science, qui y était clairement expliquée, à la réserve du premier Agent, c'est-à-dire du Mercure des Philosophes, qui n'y était représenté que sous des Figures hiéroglyphiques. Cela fut cause qu'il fit peindre ces Figures en sa maison, et qu'il conféra avec plusieurs Savants pour tâcher d'en avoir l'explication. Mais comme personne ne le put satisfaire là-dessus, après avoir travaillé inutilement l'espace de vingt-un an à faire

beaucoup de brouilleries, il fit vœu de faire voyage à S. Jacques en Galice, pour en conférer avec quelque savant Juif en Espagne. Y étant allé et ayant accompli son vœu, il passa en retournant par la ville de Léon, où par le moyen. d'un Marchand de Boulogne sur la Mer, il fit connaissance avec un Prêtre Juif, nommé *Canches*, qui s'était fait Chrétien, [lxxv] à qui ayant parlé du Livre d'Abraham et lui ayant montré la Copie des Figures qu'il avait fait faire, ce Juif, transporté de joie d'apprendre des nouvelles de ce Livre qu'il croyait perdu, lui en expliqua d'abord une partie, et quitta tout pour venir à Paris avec Flamel, afin de voir le Livre qu'il y avait laissé. Mais étant tombé malade à Orléans, il y mourut le septième jour de sa maladie, sans avoir pu donner à Flamel l'entière explication du Livre et des Figures d'Abraham.

Flamel ayant fait enterrer Canches dans l'Église de Sainte Croix d'Orléans, il revint à Paris, où trois ans après ayant enfin découvert par la lecture des Livres des Philosophes le premier Agent, il n'eut pas beaucoup de peine à faire la Pierre Philosophale, parce qu'Abraham avait si clairement expliqué dans son Livre tout le reste du Procédé (ayant fait peindre jusqu'aux Vaisseaux qui sont nécessaires pour l'Œuvre, et marqué l'ordre des Couleurs qui paraissent) que Flamel dit qu'il n'aurait pu faillir quand il l'aurait voulu. Tellement que le 17 Janvier, l'An 1382 il fit la première fois la Projection sur demie livre d'Argent vif, qu'il convertit presque tout en très fin Argent. Et comme assurément il avait deux Vaisseaux tout à la fois, trois mois après il fit la Projection sur la [lxxvj] même quantité d'Argent-vif qu'il convertit en Or très pur, le 25 d'Avril de l'Année suivante 1383. Et non pas de la même Année, comme celui qui a fait la Traduction Française de Flamel, ou celui qui a écrit la Copie Latine, l'ont mis par erreur ; ayant fait une faute en voulant en corriger une

autre, parce qu'ils n'ont pas pris garde qu'en France l'Année commençait alors le jour de Pâques, et que nous ne l'avons commencée le 1 de Janvier que l'An 1563 par Déclaration de Charles IX.

Ce fut là la première fois que Flamel fit la Pierre Philosophale, car il l'a faite trois fois, comme il le dit, et comme les trois Figures de ses Fourneaux le témoignent.

Flamel ayant en sa possession un si grand Trésor, il ne songea à s'en servir que comme un véritable Philosophe, et un bon Chrétien le doit faire ; c'est-à-dire pour la gloire de Dieu, et pour le soulagement des Pauvres, qu'il assista d'une manière que *sa main gauche ne savait pas ce que faisait sa main droite*. Il fonda et renta quatorze Hôpitaux en cette Ville, y bâtit trois Chapelles, donna des Rentes à sept Églises, et fit plusieurs réparations dans leurs Cimetières. Sans ce qu'il a fait à Boulogne sur la Mer. [lxxvij]

Comme Flamel faisait ses charités sans bruit et sans éclat ; et parce qu'étant faites, de cette manière, elles sont beaucoup plus agréables à Dieu ; et parce qu'il ne se voulait pas découvrir ; Nous n'avons de témoignages connus et convaincants de tout ce qu'il a fait en cette Ville, qu'en quatre endroits, où les marques en sont évidentes et incontestables.

La I. et la principale de ces remarques se voit au Cimetière des S. S. Innocents, où il a fait bâtir une Arche du côté de la rue S. Denis, où sont ces Figures hiéroglyphiques. Au dehors de l'Arche, du côté du Cimetière, dans les deux piliers sont les statues de S. Jacques et de S. Jean, et au dessous de celle de S. Jean est la figure de Flamel, lisant dans un Livre avec un N. gothique, comme il est représenté au côté gauche de l'Estampe, où les Figures sont gravées. Mais la Procession qu'il avait fait mettre contre la muraille, ou étaient représentées par ordre les Couleurs de la Pierre, n'y

est plus. Dans ce même Cimetière il a fait bâtir un Charnier, (c'est-à-dire une Arche voutée pour mettre les Ossements des Morts) qui est du côté de la rue de la Lingerie. Sur l'un des piliers de ce Charnier il y a un N. et un F gothique, et il y a écrit : *Ce Charnier fut fait et donné à l'Église [lxxviii] pour amour de Dieu l'An 1399.*

La II. de ces remarques est sur la porte Marivaux de l'Église de S. Jacques de la Boucherie, où la figure de Flamel est côté gauche en entrant, à genoux aux pieds de S. Jacques, et un N. gothique. Et la figure de Perrenelle est de l'autre côté, aussi à genoux aux pieds de S. Jean, avec un P. gothique, l'image de la Vierge au milieu.

La III. remarque est dans la rue notre Dame, au Portail de Sainte Geneviève des Ardents (qui est appelée Sainte Geneviève la *Petite* dans le Testament de Flamel) où sa statue est à genoux dans une niche, avec une Écritoire à côté, regardant S. Jacques, et un N. et un F. gothiques au-dessus, comme il est à côté droit de l'Estampe. Au bas il y a écrit : *Ce Portail fut fait l'An 1402, des Aumônes de plusieurs.* Ce que Flamel a fait mettre pour ne paraître pas être le seul qui l'a fait bâtir.

La IV. remarque est dans la rue du Cimetière de S. Nicolas des Champs, proche la rue S. Martin, où des deux côtés il y a un Bâtiment de pierres de taille, qui n'est pas parachevé du côté gauche, qui était pour faire un Hôpital. Il y a quantité de Figures gravées dans les pierres avec un N. et un F. gothiques de [lxxix] chaque côté. Au côté droit il y a : *Fait l'An 1407*, et au côté gauche : *Fait l'An 1410.*

Flamel, employant ainsi pieusement bâtir des Églises et à fonder des Hôpitaux les grands Biens qu'il possédait si légitimement, ne crut pas avoir assez fait, s'il ne laissait à la Postérité des Monuments qui lui enseignassent le moyen d'acquérir un si grand Trésor, pour l'employer, à son

exemple, à honorer et glorifier Dieu, et à secourir les Pauvres, qui sont ses membres. C'est ce qui fit qu'il choisit plutôt qu'un autre Lieu, le Cimetière des S. S. Innocents, pour y mettre ses Figures hiéroglyphiques ; et comme un Lieu Saint, et comme un Lieu public. Et c'est ce qui l'obligea à faire les deux Livres que nous avons de lui. Il fit premièrement son Sommaire Philosophique en Rimes Françaises, à l'exemple du Roman de la Rose, qui était lors fort en vogue. Et quatre ans après, en l'An 1413, il fit son Livre, que dans l'Avant-propos (qu'il fit le dernier) il appelle Commentaire, parce qu'il donne l'explication Morale et Philosophique de ses Figures, que personne n'aurait jamais bien ; entendues sans cela.

Enfin, se voyant proche de la fin de sa vie, étant veuf il y avait plus de vingt ans, et n'ayant point d'Enfants, il choisit [lxxx] sa Sépulture dans l'Église de S. Jacques de la Boucherie, sa Paroisse, devant le Crucifix, par Contrat qu'il passa avec les Marguilliers de cette Église, dont il est fait mention dans son Testament. Il disposa ensuite de ses Biens, qu'il partagea à l'Église et aux Pauvres, comme il se voit par son Testament, qui est dans les Archives de S. Jacques de la Boucherie, avec celui de sa femme. Celui de Flamel est passé le Dimanche 22, jour de Novembre 1416, par Hugues de la Barre et Jean de la Noë, Clercs-Notaires du Roi au Châtelet, Messire Tanneguy du Chastel, étant lors Garde de la Prévôté de Paris, qui fut celui, qui étant avec Charles VII, lors Dauphin, donna le premier un coup de hache au Duc de Bourgogne, qui fut tué à Montereau Faut-yone, après l'horrible massacre des Armagnacs à Paris. Ce Testament commence : *À tous ceux qui ces présentes Lettres verront, Tanneguy du Castel, Chevalier Conseiller Chambellan du Roi notre Sire, Garde de la Prévôté de Paris ; Salut, savoir faisons que par devant Hugues, etc. Fut personnellement établi Nicolas Flamel, Écrivain, sain de corps et de pensée, bien*

parlant, de bon et vrai entendement, etc. Il est en quatre feuilles de parchemin, qui sont collées les unes à la fin des autres, comme [lxxxj] les Volumes des Anciens, et contient trente-quatre Articles. Dans le 20, il donne à ses Parents la Somme de quarante livres seulement, ce qui fait bien voir qu'il n'avait point de Bien de patrimoine : car par l'Article 291, de la Coutume de Paris, Tit. des Testam. Personne ne peut disposer par Testament de ses Biens propres *que du Quint seulement et non plus avant, encore que ce fût pour chose pitoyable.* Et ainsi les autres quatre Quints doivent appartenir aux Héritiers de la *Ligne*. Il survécut à son Testament et ne mourut que trois ans après. L'Avant-propos de son Livre étant de l'An 1419.

Voilà la véritable Histoire de Flamel, qui fait évidemment voir qu'il a su et qu'il a fait la Pierre Philosophale ; et par ainsi elle est possible.

Mais voici ce que M. Naudé, Bibliothécaire de feu Monsieur le Cardinal Mazarin et ce que ceux qui ne peuvent croire que la Pierre Philosophale se puisse faire ; et qui ne peuvent d'ailleurs démentir un témoignage si public et si avéré, se sont imaginé pour ruiner une preuve si authentique de cette vérité.

Nicolas Flamel était un Écrivain ou Copiste de Paris, qui faisait les Affaires des Juifs à Paris, environ l'An 1393. Et les années suivantes. Et parce qu'en peu de [lxxxij] temps il avait acquis beaucoup de Biens il y en avait qui soupçonnaient qu'il avait trouvé la Pierre Philosophale, ce qui est cause qu'encore présentement les Chimistes mettent Flamel après Hermès et Raymond Lulle au nombre de leurs Patriarches. Mais c'est une imposture et une folie de quelques Visionnaires trop crédules, et qui par l'avidité qu'ils ont de s'enrichir, courent passionnément après la Pierre Philosophale, qui n'est qu'une chimère. Voici la vérité de la chose par où l'on connaîtra ce qui a

donné lieu à cette supposition. Nicolas Flamel était un Copiste, comme je viens de dire, qui faisait les Affaires des Juifs. Le Roi les avait banni alors de tout le Royaume et confisqué leurs Biens. Flamel, qui savait ce qui était du aux Juifs par chaque Particulier, et qui eût pu les dénoncer dru Roi, et lui déclarer combien ils devaient aux Juifs, s'accommoda sous main avec eux, qui en furent bien aises, pour n'être pas découverts, et parce qu'ils en furent quittes à meilleur marché. C'est par cet artifice et par cette imposture, et non par l'Alchimie, comme s'imaginent ces Fous avec leurs Pierre Philosophale, que Flamel s'enrichit extraordinairement en fort peu de temps du Bien des Juifs. Et comme le monde était fort dévot en ce temps-là pour expier son péché, il fit bâtir quelques [lxxxij] Églises, comme celle de Sainte Geneviève des Ardents, et le Cimetière des S. S. Innocents, où il est enterré. Il n'y a rien de plus vrai que Flamel était un Copiste. Car j'ai vu à Rome, dans la Bibliothèque du Cardinal Bagny, un Roman de la Rose, dont Jean de Meun et Clopinel sont les Auteurs, qui est écrit de la propre main de Flamel.

C'est que dit Naudé dans ses Observations Italiques, au rapport de Georges Hornius, dans la Dissertation qu'il a faite de la vérité de la Chimie, imprimée au devant des Œuvres de Geber à Leyde 1668, que j'ai ci-devant cité.

Mais pour faire voir que Flamel ne s'est point enrichi du Bien des Juifs, comme Naudé le dit, il n'y a qu'à lire notre Histoire. Depuis l'An 1300 que Flamel n'était pas encore né, jusqu'à l'An 1420, que Flamel était mort, les Juifs ont été bannis trois fois de ce Royaume. La première fois fut 1308, sous Philippe le Bel, qui les bannit et confisqua leurs Biens, parce, dit notre Histoire, *qu'ils étaient l'exécration des Chrétiens, et particulièrement du Peuple, à cause qu'ils les écorchaient par de cruelles usures, et parce qu'ils se rendaient les Fermiers de tous les nouveaux Impôts.* Le P. le

Meur, Jésuite, dans les Notes qu'il a fait sur les Chronique de S. Antonin, croit pieusement que [lxxxiv] l'une des raisons qui obligea Philippes à chasser les Juifs, fut le Miracle de la Sainte Hostie, sur qui un Juif exerça tant de cruautés, l'ayant percée à coups de canif, fouettée et fait bouillir en sa maison, où fut bâtie l'Église des Billettes. Mais ce Miracle étant arrivé dès l'An 1290, dix huit ans auparavant, comme il se vérifie par l'Inscription qui est à Saint Jean en Grève, où fut portée et où se voit encore à présent cette Sainte Hostie.

Les Juifs ayant été rétablis peu de temps après par Louis le Hutin, Fils de Philippes, pour une Somme considérables ils furent bannis une autre fois par Philippes-le-Long, l'An 1319, 1320 ou 1321 : parce que les Historiens ne conviennent pas tous de l'une de ces trois Années. Nicole-Gilles, qui dit que ce fût en 1319, le raconte en cette sorte. *En ce temps le Roi Philippes fit brûler et mourir tous les Mézeaux, qui étaient en ce Royaume* (c'étaient les Ladres qui mendiaient leur vie, et que ce Roi obligea tous de se renfermer dans les Maladeries, à peine d'être brûlés) *parce qu'il fût su et trouvé, qu'ils avaient entrepris d'empoisonner tous les puits et fontaines. Et ce faisaient-ils, comme on disait par l'emportement des Juifs, qui leur avaient baillé poison pour ce faire. Par quoi plusieurs Juifs furent a cette cause emprisonnés et [lxxxv] bannis, et leurs Biens confisqués au Roi, et moult en fut ars.* Tous les Historiens conviennent que ce fut pour cette raison qu'ils furent bannis pour lors.

Charles V. surnommé le Sage, au commencement de son Règne, qui fut l'An 1364, les réablit pour dix ans, moyennant une taxe. Et l'An 1369 il prolongea leur rétablissement pour dix autres années, en payant une grosse Somme qu'ils, avancèrent au rapport de du Tillet et de Dupleix.

Les Juifs demeurèrent en repos jusqu'en l'An 1580 au commencement du Règne de Charles VI que dans la Sédition ; qui se fit à Paris, le Peuple demanda que les Usuriers et les Juifs fussent chassés. Mézeray, qui a recueilli plus fidèlement et qui a mieux et plus exactement écrit notre Histoire que pas un, le raconte ainsi dans son Abrégé. *Dès le lendemain une autre bande [des Séditieux] rompit les Bureaux, déchira les Tarisses et Pancartes, et au partir de là se jeta sur les maisons des Juifs. Il y en criant quarante dans une rue ; les pillà toutes, et brûla leurs Papiers, prit leurs Enfants et les traîna à l'Église pour les Baptiser, et eût assommé les Pères s'ils ne se fussent réfugiés dans les Prisons du Chatelet. Le Roi les rétablit dans leurs maisons et fit publier qu'on eût à leur rendre tout ce qui leur avait été pillé.* Nicole [lxxxj] Gilles dit en cette endroit : *Que la chose déplut au Roi et à ses Oncles, qui firent crier que tout fût rapporté par devers le Prévôt de Paris, mais peu y fut obéi.*

Les Juifs ne furent pas chassés pour lors ; mais en l'An 1393, Nicole Gilles dit : *Qu'ils firent plusieurs inhumanités à un Chrétien et le tuèrent en dépit de J. C. et de sa Loi.* (c'est ce que l'on avait toujours à dire aux Juifs, lorsqu'on leur voulait chercher querelle) *et qu'il y en eut plusieurs pris, aucuns fait mourir, les autres battus de verges, et la totalité d'eux condamnés en dix-huit mille écus, qu'ils payèrent et furent convertis en l'Édifice du petit Châtelet et de petit Pont à Paris, qui en fut fait tout de pierres.* En quoi il n'y a pas de vraisemblance ; car les Juifs furent chassés alors, et Hugues Aubriot, Prévôt de Paris, qui avait été condamné à tenir prison perpétuelle, d'où les Séditieux le retirèrent l'An 1382 : avait fait bâtir le petit Châtelet, et petit Pont, quelques années auparavant *pour contrarier et obvier aux maux et courses que faisaient les Écoliers par nuit ;* ainsi que le même Historien l'a dit en l'Année 1381. Mais Mézeray le dit plus vérita-

blement. *On ne savait à qui s'en prendre.* Il parle de la rechute de Charles VI dans sa maladie, qui était une faiblesse d'esprit, qui causa [lxxxvij] tant de malheurs à ce Royaume. *On enjoignit aux Juifs pour la septième fois de sortir de France, ou de se faire Chrétiens. Quelques-uns aimèrent mieux quitter leur Religion que le Royaume, les autres vendirent leurs meubles se retirèrent.*

Ainsi il est vrai ce que Naudé a dit que les Juifs furent chassés de Paris, en l'An 1393. Mais il n'est pas véritable que le Roi Charles VI (ou ses Oncles qui gouvernaient pendant sa maladie) aient lors confisqué le Bien des Juifs ; puisque notre Histoire ne le dit point ; ce qu'elle n'aurait pas manqué de faire, s'il l'avait été, comme elle l'a dit lorsque cela est arrivé. Mais au contraire, elle remarque qu'on leur donna le choix, ou de se retirer, ou de se faire Chrétiens ; et que ceux qui ne voulurent pas changer de Religion, eurent la permission de vendre leurs meubles, avant que de s'en aller, et ainsi ils eurent le temps de se faire payer de ce qui leur était dû. Il n'est donc pas vrai, quoi que Flamel eût fait alors les Affaires des Juifs, qu'il se soit enrichi de leurs Biens, ni que ceux qui leur devaient de l'argent, aient composé avec Flamel, de peur qu'il les allât dénoncer au Roi.

Flamel ne peut pas aussi s'être enrichi de cette manière du Bien des Juifs, qui furent chassés sous Philippe-le-Long ; car [lxxxviij] ils furent chassés 98 ou 100 ans auparavant que Flamel mourut. Et très assurément, ou il n'était pas encore né alors, ou il devait être si jeune, qu'il n'était pas capable de faire les Affaires des Juifs, parce qu'il n'est pas croyable que toute une Nation aussi attachée à ses intérêts, eût voulu commettre le maniement et la conduite de ses Affaires à un Homme qui n'eût pas eu du moins 25 ou 30 ans. Mais à ce compte là il faudrait que

Flamel eût vécu plus que Moïse c'est-à-dire près de 130 ans. Ce qui ne peut pas être selon le cours ordinaire de la Nature, si ce n'est qu'on veuille dire que Flamel ait prolongé sa vie par l'usage de l'Élixir des Philosophes, dont Naudé ne voudrait pas demeurer d'accord, parce qu'il avouerait la vérité de la Pierre Philosophale, qu'il prétend détruire.

Mais qui lui a dit que tous les Juifs ensemble eussent lors un Commis qui fit leurs Affaires ? Et d'où a-t-il appris que ce fût Flamel ? Car il n'en rapporte point de preuves, parce qu'il lui a été impossible d'en avoir pu rapporter aucune, et il n'a, pour appuyer ce qu'il dit, qu'une simple conjecture qui est, *Que Flamel n'ayant été qu'un pauvre Copiste et ayant paru si opulent tout à coup par les grandes dépense des Bâtiment publics qu'il avait fait faire [lxxx] il faut nécessairement qu'il ait eu toutes ces Richesses de la dépouille des Juifs, qui furent bannis en ce temps-là et qu'ainsi il a dû être leur Commis ou leur Homme d'Affaires.* Ce qui étant une Conséquence qu'il tire d'un faux Principe et que nous lui contenons avec raison. Sommes-nous obligés de le croire sur sa bonne foi ? Car est-ce parce que Flamel vivait de ce temps-là, qu'il a fait les Affaires des Juifs ? Il y avait alors plusieurs milliers de Personnes à Paris. Est-ce parce qu'il était. Copiste ? Il n'était pas le seul de cette Profession. Et cela même devrait faire croire que les Juifs ne l'auraient pas choisi pour leur Agent, parce qu'il n'est pas croyable que tous les Juifs, qui étaient fort opulents à cause de leurs usures eussent voulu, d'un commun accord, confier tous leurs Effets et tous leurs Biens entre les mains d'un seul Homme, qui n'avait point d'autre qualité que d'être Copiste, comme sont ceux que le Peuple appelle *Secrétaires des Innocents*, et qui n'avait pour tout Bien qu'une maison fort peu considérable.

Car de vouloir dire que Flamel n'était que comme un Solliciteur d'Affaires, qui, quoi qu'il n'eût pas entre tes mains les Effets des Juifs, n'a pas laissé de profiter de leurs Biens ; parce que faisant leurs Affaires, et sachant ceux qui devaient aux [xc] Juifs et combien ils leur devaient, et qu'ainsi les pouvant dénoncer au Roi, qui avait confisqué le Bien des Juifs, il lui aura été facile de s'accommoder sous mains : avec ces Gens-là. Ce n'est pas là une raison valable pour avoir pu obliger ceux qui devaient aux Juifs à s'accommoder avec Flamel, en lui payant une partie de ce qu'ils devaient, pour gagner et pour sauver l'autre ; parce qu'il n'en eussent pas été quittes pour cela envers leurs Créanciers. Et ainsi pour pouvoir faire cet accommodement, et pour profiter par cet artifice et cette intrigue du Bien des Juifs, que Naudé suppose que le Roi avait confisqué, il eût fallu que Flamel eût eu des preuves justificatives et convaincantes, de ce qui était dû aux Juifs par chaque Particulier. Ces preuves ne pouvaient être que des Contrat et des Promesses faites par ces Particuliers aux Juifs. Mais Flamel n'a pu avoir ces Contrat et ces Promesses, pour deux rairons. Premièrement, parce qu'il est constant que les Juifs ne prêtaient qu'à grosse usure, comme il se vérifie par notre Histoire, puisque même nous avons vu qu'ils ont été bannis pour cette seule raison sous Philippe le Bel, et qu'à la première Sédition, qui se fit à Paris, sous Charles VI le Peuple demanda que les Juifs fussent chassés de Paris à cause de leurs [xcj] usures. Or il est certain que les Contrats usuraires étaient dès lors défendus par les lois, comme il se voit par l'Ordonnance de S. Louis, de l'An 1254 qui commence *Judæis cessent ab usuris*. Et par celle de Philippes le Bel, l'An 1312 qui sont rapportées au 4 Livre de la Conférence des Ordonnances, Titre 7. des Usures, et qui toutes deux sont devant le temps dont nous parlons.

Secondement, parce que les Juifs, comme l'on sait qu'ils le pratiquent encore à présent dans les Lieux où ils ont la liberté de demeurer, ne prêtaient ordinairement que sur des gages. Ce qui se prouve par l'Histoire de ce malheureux Juif, qui fut brûlé en cette Ville du temps de Philippes le Bel, en l'an 1290, ainsi qu'il a été remarqué, pour avoir donné des coups de canif, et fait bouillir la Sainte Hostie qu'une Femme lui porta, et à qui, pour avoir cette Hostie, il rendit la Robe qu'il avait en gage pour trente sols. Et par la remarque que font nos Historiens, qu'une des raisons qu'eut Philippes Auguste de bannir les Juifs au commencement de son Règne, l'An 1180, fut que prêtant à grosses usures, et ayant chez eux des Croix, des Calices, et d'autres Vases et Ornaments d'Église en engagement, ils s'en servaient à des usages déshonnêtes ; quoi que Paul [xcij] Émile dire que ce ne fut qu'à cause qu'ils furent convaincus d'avoir crucifié un Chrétien. Et partant Flamel n'a pu s'enrichir du Bien des Juifs, soit de ceux qui furent chassé par Philippes le Long l'An 1320, puisqu'il n'était pas encore né ou qu'il n'était pas en âge d'agir pour eux : soit de ceux qui furent bannis de son temps en 1393, puisque le Bien de ceux-ci ne fût point confisqué, et qu'il n'a pu s'accommoder avec ceux qui devaient aux Juifs, n'y ayant aucune preuve qu'il ait fait leurs Affaires, et étant assuré que les Juifs ne prêtaient qu'à grosse usure, et le plus souvent que sur gages.

En voilà assez pour faire voir évidemment que ce que Naudé a dit de Flamel, il l'a dit sans aucun fondement, et contre la vérité de l'Histoire, et qu'ainsi c'est une pure supposition. Et voilà aussi ce que j'avais à dire pour faire voir *la vérité de la Science ou de l'Art de la Chimie, et de la Pierre Philosophale, qui en est effet*. Néanmoins, comme il est plus aisé de chicaner et d'embrouiller la Vérité que de la développer, ni de la bien

établir surtout quand elle est aussi cachée et aussi embarrassée qu'est celle-ci, qui a tant, d'Ennemis à combattre, et de difficultés à surmonter, on fait plusieurs Objections contre elle, auxquelles je ne m'amuserai point [xcii] à répondre, parce que cela a déjà été fait par de plus habiles Gens que moi ; et parce que sur le fondement que j'ai posé, et que j'ai tiré des sentiments des Philosophes, on pourra aisément se débarrasser de toutes les difficultés que l'on pourrait proposer à l'encontre. Cependant, voici une sorte Objection que font les Scholastiques, à quoi il faut satisfaire.

Si la Chimie, disent-ils, pouvait faire la Pierre Philosophale, ce ne pourrait être que par la chaleur du Feu bien proportionnée, qui produirait la Forme substantielle de l'Or. Ce qui ne peut être parce que la chaleur ne sert que de disposition à préparer la Matière ; et qu'étant un Accident elle ne peut pas produire une Substance : qu'il est impossible de si bien proportionner la chaleur artificielle, qu'elle soit tout à fait conforme à celle de la Nature, et qu'elle ne soit ou trop faible ou trop forte.

J'avais oublié à mettre et à résoudre cette Objection dans son lieu. Mais il n'importe où l'on combatte ses Ennemis, pourvu qu'on les vainque. Ceux qui sont instruits dans les sentiments de la véritable Philosophie, voient bien que, pour le premier point, je pourrais trancher la réponse en un mot. Mais je ne veux pas pour ce coup avoir rien à démêler avec ceux de l'École sur le sujet des Accidents. [xciv]

Je dis, donc premièrement qu'ils ne sont pas tous d'accord là dessus, et ainsi je pourrais raisonnablement les laisser aux prises les uns avec les autres, sans me mêler dans leur querelle particulière, et sans m'entremettre de les accorder ; puisque ce sont deux Partis qui sont également mes Ennemis qui se combattent. Et je devrais prendre plaisir à les

voir se détruire entre eux. Secondement, puisque c'est la chaleur du Soleil qui produit l'Or dans les entrailles de la Terre, il n'y a pas plus d'inconvénient ni d'impossibilité que la chaleur du Feu qui est de même nature, fasse le même effet. Mais cette chaleur, disent-ils, ne sert qu'à disposer la Matière de l'Or. Qu'ils me montrent donc, s'il leur plaît qui est l'Agent principal qui fait cette production. Est-ce l'Or qui est déjà formé ? Il y a plus d'apparence que c'est lui, que toute autre Cause, puisque chaque chose produit son semblable. Mais la même difficulté se rencontre pour ce premier Or. Et si c'est l'Or qui fait cet effet ; l'Or a donc la vertu de se multiplier : Outre que c'est l'Or dont les Philosophes se servent pour leurs Ouvrages. Voilà donc les Chimistes en repos de ce côté-là. Sera-ce là Cause première ? Sans doute. Car elle ne manque jamais à ceux de l'École dans le besoin. Et ils assurent qu'a point nommé [xcv] elle supplée toujours le manquement des Causes secondes. Mais la Matière des Philosophes, est la même que celle dont se sert la Nature. Elle a les mêmes dispositions (puisqu'ils veulent des dispositions) par une même chaleur. Pourquoi donc la Cause première n'agira-t-elle pas ici, s'il n'y a point d'autre Cause pour le faire puisqu'ils veulent qu'elle agisse inmanquablement et nécessairement quand toutes choses sont prêtes, et préparées, et qu'il n'y a point d'autre Cause pour agir ? Nous voilà encore une fois à couvert. Ainsi de quelque sens que l'on tourne la chose ; soit que l'on veuille que ce soit la chaleur qui fasse l'Œuvre des Philosophes ; soit que se soit l'Or qui en doive faire la production ; soit qu'il faille avoir recours à la Cause première, cet Œuvre ne saurait manquer.

Mais sans se mettre tant en peine à en deviner la Cause, les Philosophes disent que c'est la Nature qui agit dans leur Ouvrage, et que l'Art ne fait que l'aider, ôtant tous les empêchements extérieurs, et en excitant

par la chaleur du dehors le Soufre incombustible qui est dans la Matière, et qui est le principal Agent. Et quand on voudrait soutenir que c'est la chaleur extérieure qui cause toute seule cet effet ; tous les Scolastiques seraient obligés d'en demeurer, d'accord, puisqu'ils sont [xcvj] obligés d'avouer que lorsque ce qui était *Bois* devient *Feu*, c'est la chaleur qui produit ce *Feu* ; ou plutôt ce n'est que la chaleur elle-même. En effet, qu'est-ce que la chaleur, du moins au dernier degré, (qu'on a limité au huitième) que le *Feu* lui-même ? Car je les prie de me dire, si ce *Feu*, qui est produit dans le *Bois*, se détache de l'Agent, ou s'il sort de la Matière. Ce n'est assurément ni l'un ni l'autre. Ce n'est pas un détachement qui se fait de l'Agent ; parce que cette Forme qui s'en séparerait, serait quelque temps sans Sujet et sans appui ; et ainsi elle pourrait d'elle-même demeurer toute seule dans le Monde. Elle ne sort pas aussi de la Matière ; parce qu'il faudrait qu'une même Matière eût plusieurs Formes : et ainsi elle serait tout à la fois plusieurs choses. Je sais bien qu'ils disent que cette Forme est tirée de la puissance de la Matière. Mais ils ne sauraient expliquer cette puissance autrement qu'une capacité qu'a la Matière de recevoir cette Forme. Et quoi que la Matière soit capable de recevoir cette Forme, il ne s'ensuit pas que l'Agent puisse tirer du sein ou de la puissance de cette Matière, une chose positive et réelle, qui n'y est pas positivement et réellement contenue, et qui n'y est qu'à cause qu'il faut concevoir qu'elle y est, encore qu'elle n'y soit pas, [xcvij] parce qu'autrement il s'en suivrait un grand inconvénient, qui est que la production de cette Forme serait une création ; cette Forme n'étant pas devant cette production, et n'étant point tirée d'une Matière qui l'ait devancée. Mais comme cet inconvénient n'est que pour eux, qu'ils s'en débarrassent comme ils l'entendront. Nous ne sommes pas obligés d'avoir une complaisance

pour leurs sentiments si soumise et si aveugle, que de croire qu'une chose soit, que nous savons qui n'est pas, et qui ne peut être.

Il reste à les satisfaire sur la proportion de la chaleur, qu'il n'est pas impossible aux Philosophes de conduire, et de ménager avec la justesse, et dans le degré qui est nécessaire pour exciter la chaleur du Soufre incombustible, et pour faire leur Œuvre ; puisqu'on la sait bien proportionner pour faire éclore des Œufs, et faire naître des Poulets. À cela près, qu'on ait le Mercure des Philosophes, on viendra bien à bout du reste, malgré l'*Ergotisme* de l'École.

Avant que de finir cette première Partie, il y a encore quelques difficultés que l'on propose, auxquelles il faut satisfaire pour ne laisser aucun scrupule à lever.

On demande : *Puisque la Pierre Philosophale se peut faire*, d'où vient que tant [xcviii] de Personnes la cherchent, et qui n'y épargnent ni soin ni dépense, on, n'en voit pas un qui réussisse, et qu'il y en a une infinité qui s'y ruinent ? Pourquoi l'on ne voit aucun *Philosophe*, et qu'il y a tant de *Sophistes* et un si grand nombre d'*Imposteurs* ?

Je réponds que cela vient de ce que les Philosophes nous assurent qu'il n'y a qu'une seule Matière et qu'une seule Voie pour faire leur grand Œuvre, et pour y parvenir ; et qu'il y a une infinité de Matières étrangères, desquelles il est impossible de le faire : Et qu'il y a tout de même une infinité de Voies écartées pour s'en égarer. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner, si ceux qui ne suivent pas les avis des Philosophes, ne font jamais ce que les Philosophes leur enseignent, et si ceux, qui ne vont pas par le chemin que les Philosophes disent qu'il faut tenir pour les suivre, n'arrivent jamais où les Philosophes sont parvenus. Quelle merveille donc si ceux qui travaillent sur toute autre Matière que sur la véri-

table ; Qui suivent des routes toutes contraires à celles de la Nature, et à celles que les Philosophes leur montrent ; Qui commencent par où ils devraient finir ; Qui ne savent ce qu'ils cherchent ni ce qu'ils veulent faire ; Qui s'embarrassent en mille Opérations inutiles[xcix] et extravagantes, ne réussissent jamais à faire la Pierre Philosophale, quelque peine qu'ils y prennent, quelque temps qu'ils y emploient, et quelque dépense qu'ils puissent faire dans leurs Recherches. Ont : ils raison pour cela d'accuser la Science de leur égarement, comme si elle était fausse ; et de se prendre aux Philosophes de leur erreur, comme si c'étaient des Trompeurs ? Un Malade aurait-il sujet de se plaindre de son Médecin de ce qu'il ne guérirait pas, s'il ne voulait rien faire de tout ce qu'il lui ordonnerait ; et qui ferait même tout le contraire ? Et ne se moquerait-on pas d'un Homme qui s'opiniâtrerait d'aller de Paris à Orléans en prenant le chemin de Senlis, au lieu de celui d'Étampes qu'on lui aurait enseigné ?

Il est vrai qu'il y a une quantité d'*Imposteurs* dans la Chimie, comme il y a une infinité de *Charlatans* dans la Médecine. Mais comme les Charlatans sont de faux Médecins ; les Imposteurs et les Souffleurs ne sont pas de véritables Chimistes. Et il y a moins de quoi s'étonner qu'il y ait tant de Fourbes et de Trompeurs en ces deux professions. Mais où n'y en a-t-il point ? Puisque la Religion même, qui est fondée sur la parole indubitable de Dieu, a eu tant d'Hérétiques ? Il y a moins de sujet, dis-je de s'étonner y ait tant [c] d'Affronteurs dans la Médecine et dans la Chimie, que de voir qu'il y ait tant de Dupes, et tant de Gens assez faibles pour les croire et pour se laisser tromper, leur confiant leurs bourses et leurs vies. Mais comme la Médecine n'en est pas moins certaine et n'en doit pas être moins honorée, quoi qu'il y ait des Charlatans, qui sans y rien savoir, se mêlent de la pratiquer : La Chimie ne doit pas être méprisée et

n'est pas moins véritable, pour y avoir des Souffleurs, qui promettent de faire la Pierre Philosophale, qu'ils ne savent pas. Et c'est contre ces Imposteurs qu'est L'EXTRAVAGANTE *Spondent quas non exhibent divitias*, du Pape Jean XXII *au Titre de Crim. Fal.* et ce que le Savant Érasme dit de l'Alchimie dans ses Colloques ; et toutes les fourberies que l'on raconte tous les jours qui se sont faites sous le prétexte de la Chimie par des Imposteurs. Mais la Science n'en est pas moins assurée et on ne doit pas la condamner là-dessus et sous ce déguisement : car comme dit Tertulien, y a-t-il rien de si déraisonnable que de condamner et de haïr ce que l'on ne connaît pas ? *Quid est iniquius quam ut oderint Homines id quod ignorant ?*

Que si l'on ne voit jamais aucun Philosophe, il y a encore moins de raison de s'en [cj] étonner, que de ce qu'on voit tant de Souffleurs ; comme il est plus rare de trouver un Homme savant, que plusieurs Ignorants. Car un Philosophe se cache, et les Souffleurs se produisent d'eux-mêmes. Les Souffleurs n'ont rien à perdre, et ont besoin de tout, et ainsi ils cherchent continuellement de nouveaux Hommes pour les affronter. Un Philosophe n'a rien à souhaiter, et a tout à craindre de l'avarice et de la perfidie des Hommes ; c'est pourquoi il les fuit pour n'être pas découvert. Ainsi un véritable Philosophe est comme un Homme de bien qui aurait trouvé dans sa main un grand Trésor, que ses Ancêtres y avaient caché ; il le garde avec soin ; il le visite avec précaution ; il le ménage avec prudente, et il ne s'en sert qu'avec quelque sorte de crainte, de peur qu'on ne le découvre. Mais il vit néanmoins content dans la légitime possession qu'il a et dans le bon usage qu'il fait pour la gloire de Dieu et pour le soulagement des Pauvres, d'un si grand bien et qui lui appartient si justement. Au lieu que les Souffleurs ressemblent à cette sorte de Gens,

dont on dit qu'il y a un si grand nombre en cette Ville, qui promettent hardiment à ceux qui sont assez faibles pour les croire de leur découvrir des *Trésors immenses*, parce qu'ils savent, disent-ils le Lieu où on les a [cij] caché depuis plusieurs siècles. Et quoi qu'apparemment ils en fassent un fort grand mystère, que cela ne se dise qu'à l'oreille, ils associent néanmoins fort librement au partage d'un Bien qu'ils n'ont pas, tous ceux qui sont assez crédules et assez faciles pour leur fournir de l'argent, afin d'acheter des *Grimoires*, qui étant rares et difficiles à trouver, sont fort chers : mais qui pourtant sont absolument nécessaires pour conjurer les *Esprits* qui gardent, disent-ils, ces *Richesses imaginaires* ; sans quoi l'on ne peut en avoir la possession. De sorte que comme il y a toujours quelque *Cérémonie*, qui n'a pas été bien observée, et qu'à chaque fois l'on manque à quelque circonstance dans ces *Conjurations* ; aussi y a-t-il toujours de nouveaux frais à faire et c'est incessamment à recommencer.

Il y a une autre sorte de Gens qui s'appliquent à la Chimie et qui ayant quelque étude et quelque connaissance, cherchent la Pierre Philosophale par divers Essais et par plusieurs Expériences qu'ils font. Et quoi qu'ils n'y puissent jamais réussir, ne travaillant pas sur la véritable Matière, ou n'y travaillant pas de la manière qu'il faut ; ils ne sont pas blâmables d'avoir cette curiosité ; pourvu qu'ils ne fassent tort à personne, et qu'ils ne se ruinent pas à cette Recherche. Ce sont ceux, qui cherchant [ciiij] une chose qu'ils ne peuvent pas trouver parce qu'ils la cherchent où elle n'est pas et ne la cherchent pas de la manière qu'il faut chercher ne laissent pas de faire de belles Découvertes, et d'avoir trouvé par leurs Opérations le moyen de réduire les Corps mixtes en leurs Principes, *Sel*, *Soufre* et *Mercure*, dont on a fait d'excellents Remèdes plus efficaces et moins dégoutants que les ordinaires. C'est de cette Recherche et de leur

travail qu'est venue la *Poudre à canon*, qui est le Tonnerre des Souverains, et qui comme la Foudre fait des effets si prodigieux. C'est de-là que sont venues les *Eaux distillées*, et les *Eaux fortes* ; le *Verre de cendre de Fougère et des Pierres* ; l'invention de faire le *Verre rouge* en dedans comme en dehors, dont on voit encore quelques restes aux vitres des anciennes Églises et qui est présentement perdue, ; la manière d'affermir les Caractères de l'Imprimerie par le mélange du Régule d'Antimoine ; l'Étain d'Antimoine, et tant d'autres choses qui sont d'une grande utilité pour la guérison des Maladies, et pour la perfection des Arts. C'est de là enfin qu'est sortie cette autre branche de la Chimie, qui ne laisse pas de rapporter du fruit ; quoi que beaucoup moins précieux, et d'une espèce toute différente.

De forte qu'il est arrivé à ces Chimistes, [civ] comme à ceux, qui cherchant un passage pour aller aux Indes, où ils prétendaient s'enrichir d'Or, d'Argent, de Perles et de Pierreries, qui y sont en abondance s'étant égarés de leur route, ont découvert des îles et des Pays, qui jusqu'alors avaient été inconnus à notre Europe ; et d'où, quoi qu'ils n'aient pas rapporté ce qu'ils souhaitaient, y ont pourtant trouvé des Drogues et des Marchandises qui n'avaient jamais été vues, et fort utiles aux Hommes.

Ainsi, quoi que ces Chimistes ne réussissent pas dans leur premier dessein, leur égarement ne laisse pas d'être profitable au Public. Et on ne doit pas plutôt les blâmer de cette occupation, que ceux qui cherchent depuis si longtemps le *Mouvement perpétuel*, et la *Quadrature du Cercle* ; puisque même, quand on pourrait trouver cette dernière, elle ne serait d'aucune utilité. Cependant personne ne trouve étrange de voir, quoi qu'aucun n'ait encore réussi et ne puisse apparemment réussir dans ces Recherches, que beaucoup d'habiles Mathématiciens emploient plusieurs

années à cette application. Et on lit même les gros Volumes que plusieurs en ont composés, et les Démonstrations qu'ils ont faites pour cela, et où, ils se sont manifestement trompés. [cv]

Après avoir prouvé, ce me semble, la vérité de la Pierre Philosophale par *Autorité*, par *Raisons*, et par *Expérience* ; et après avoir répondu aux principales Objections que l'on peut faire contre cette vérité ; Je ne vois pas qu'il me reste plus rien à faire pour parachever la première Partie de ce Discours, qui doit servir de *Préface à la Bibliothèque des Philosophes Chimiques, et de défenses à leur grand Œuvre* ; qu'à prier ceux qui le liront de me vouloir excuser, si je ne l'ai pas fait avec toute la force et avec toute la grâce qu'un Philosophe aurait fait, s'il l'avait entrepris. Une fameuse République dans l'Antiquité refusa de recevoir un bon Avis de la bouche d'un méchant Citoyen, et elle lui ordonna de le faire proposer par un Homme de bien. Voici une Apologie de la Science ou de l'Art de la Chimie, et de la Pierre Philosophale. C'est un Ignorant et un méchant Chimiste qui la propose aux Philosophes et à la République des Savants, comme un Avis très important pour leur honneur ; et qui les prie de vouloir ordonner à quelqu'un d'entre eux de la mieux faire, pour lui donner dans le Monde et plus de croyance et plus d'autorité. [cvj]



SECONDE PARTIE

De l'Obscurité des Philosophes Chimiques

Ce n'est pas assez d'avoir prouvé que la Pierre Philosophale est véritable et possible, il faut encore enseigner les moyens de la pouvoir faire. C'est ce que feront les Auteurs que l'on a choisi pour composer cette *Bibliothèque*. Car qui peut mieux nous apprendre les moyens de la faire, que ceux qui l'ont su et qui l'ont faite ? Ainsi, comme il a déjà été dit, après l'inspiration de Dieu, ce n'est que par la lecture des véritables Philosophes que l'on peut apprendre ces moyens, qui ne consistent qu'à connaître la véritable Matière à la bien préparer et à lui donner la cuisson par un Régime et par une chaleur bien proportionnée : C'est ce que nous apprendrons dans les Livres des Philosophes, et ce que nous ne pouvons apprendre ailleurs. Et l'on peut dire avec vérité que ce qui fait que de tant de Personnes qui s'appliquent à la recherche de cette Science, s'il y en a si peu qui y réussissent, ce n'est que parce que Personne ne lit les Philosophes, et s'étudie la Nature. Ou si on lit quelques [cviiij] Auteurs de cette Science, car la plupart ne s'amusent qu'à souffler et à faire mille *Procédés* extravagants, on s'attache bien souvent à lire plutôt les mauvais, que les bons ; soit, ou parce que les bons sont plus rares, ou qu'ils paraissent plus difficiles aux Apprentifs que les mauvais. Cependant rien n'est si préjudiciable en cette Science que de commencer par la lecture des faux Philosophes, et d'avoir commerce avec des Imposteurs. Parce qu'ils impriment de faux Principes et qu'ils empoisonnent de leur mauvaise doctrine ; dont il est malaisé de se défaire, et de se désinfecter. C'est pourquoi je ne ferai pas comme ceux qui ont ramassé dans leur *Théâtre Chi-*

mique et dans leurs autres *Compilations*, indifféremment toutes sortes d'Auteurs, pourvu qu'ils parlent peu ou prou, bien ou mal de la Chimie. Car l'on ne trouvera dans tous les *Tomes* de ce *Recueil* que les Ouvrages de ceux qui ont le véritable Caractère des Philosophes et qui sont dans l'approbation générale.

Si les Philosophes avaient voulu enseigner clairement leur Magistère, et s'ils avaient eu dessein de rendre intelligible à tout le monde ce qu'ils en ont écrit, il ne serait pas nécessaire de faire un grand Recueil de leurs Œuvres, pour apprendre leur Science. Le moindre de leurs Traités [cviii] nous en eût pleinement instruit, et il leur eût été très facile de nous rendre aussi savants qu'eux en fort peu de paroles : Car toute leur Science ne consistant qu'à savoir faire leur grand Œuvre, ils n'auraient eu qu'à nous en enseigner la manière, depuis la composition de leur Mercure, jusqu'à la projection de leur Élixir ; commencer par en déclarer la Matière, en dire la Préparation, raconter par ordre les Opérations qu'il faut faire, marquer toutes les circonstances de l'Ouvrage, et les Régimes du feu, et avertir enfin des fautes qu'on y peut commettre, et qu'on doit éviter pour y réussir. Ce qui assurément n'est pas d'une si grande étendue, ni embarrassé d'un si grand nombre d'Opérations qu'il ne puisse être compris en fort peu de mots. Et certes si nous en croyons ces Maîtres de l'Art, à qui l'on doit nécessairement s'en rapporter, il n'y a que deux choses à faire pour l'accomplissement d'une Œuvre si excellente et si extraordinaire ; faire leur premier Mercure ; et le mettre dans l'Œuf Philosophique, ou seul ; ce qui est l'Ouvrage le plus facile et le plus court, mais le plus rare et le plus inconnu ; ou amalgamé et mêlé avec l'Or, qu'il dissout, et s'unit inséparablement à cet Or dissous, qui est de même nature que lui, étant comme lui un véritable Mercure. [cix]

Après quoi il n'y a plus qu'à le cuire et à le faire digérer, par un Régime de feu qui lui soit proportionné, jusqu'à ce que d'*Eau* qu'il est il devienne *Poudre*. Et c'est là ce que les Philosophes appellent convertir les Éléments, dissoudre et congeler ; faire le fixe volatil, et le volatil fixe ; de ce qu'ils nous avertissent si souvent être l'unique chose qu'il y ait à faire pour l'entière perfection de leur grand Œuvre.

Mais laquelle de ces deux Voies que l'on suive, c'est principalement à faire leur premier Mercure, que les Philosophes réduisent toute la difficulté et toute la peine, la seconde Opération étant si facile selon eux, qu'ils disent que c'est un Ouvrage de Femme, et un Jeu d'Enfants. En effet, outre qu'ils ne font pas un fort grand mystère de cette Opération, et que plusieurs d'entre eux l'ont même enseignée si clairement, qu'ils l'ont entièrement déclarée ; ayant exactement marqué tous les changements qui doivent arriver à la Matière, lorsqu'elle est enfermée dans le Vaisseau, limité le temps auquel ils doivent arriver, déterminé combien doit durer cette seconde Opération ; Il est certain d'ailleurs que le *Feu* qui est l'*Agent* extérieur, et non seulement tout ce que l'Art peut contribuer à ce second Ouvrage ; [cx] mais encore tout ce qui peut faire peine à l'Artiste, n'est pas une chose si difficile à régler qu'on voudrait le faire croire. Surtout après la règle infailible que les Philosophes nous en ont donnée, de proportionner la chaleur à la résistance du Mercure ; c'est-à-dire, de faire la chaleur telle que le Mercure la puisse souffrir ; faible lorsqu'il est volatil ; et plus forte, quand après la dissolution de l'Or, il commence d'être fixe : avec cette précaution néanmoins, que la chaleur son toujours plutôt faible que trop forte : parce que le retardement de l'Ouvrage est tout le mal qui peut arriver d'une chaleur douce ; au lieu

qu'étant violente, elle dissiperait l'*Esprit*, empêcherait qu'il ne s'unît avec le *Corps* ; et ainsi, comme dit Raymond Lulle, il ne le pourrait vivifier.

On peut dire même que quelque pénible que les Philosophes nous fassent ce premier travail, et surtout en la préparation de la principale Matière, d'où leur premier Mercure se doit tirer. Ce travail ne doit pourtant pas être ni fort difficile, ni fort embrouillé, et que pour le faire il n'est pas besoin ni d'un grand attirail de Vaisseaux, ni d'une longue suite d'Opérations.

Et il est aisé de juger que cela doit être nécessairement ainsi ; parce que les [cxj] Philosophes disent que ce premier Ouvrage se fait sur le modèle et à l'imitation de la Nature, de qui les Opérations sont fort simples et fort aisées, et dont cet Ouvrage est un dénouement, ou plutôt une liaison admirable ; que parce qu'ils assurent que la connaissance de leur Mercure s'acquiert tout à coup. Car soit que cette connaissance se découvre par une impétuosité d'esprit, comme le dit un Auteur moderne ; soit qu'elle vienne de l'inspiration de Dieu, comme il est beaucoup plus croyable, et plus conforme au témoignage qu'en rendent tous ceux qui l'ont sue, pour l'avoir apprise par leur étude ; une facilité si prompte à comprendre d'abord ce Mercure, et à envisager presque d'une seule vue la manière de le faire, et tout ce qui contribue à sa composition, est une preuve évidente que ce doit être une chose fort simple et nullement embarrassée d'une multitude de différentes Opérations, comme la plupart se le persuadent très fausement.

Il est vrai néanmoins qu'il faut beaucoup de temps pour faire l'une et l'autre de ces deux Opérations, et il en faut peut-être autant pour la première que pour la seconde. Car Morien assure qu'il y a une très grande conformité entre ces deux Ouvrages. Ce qui se doit entendre de [cxij]

l'égalité de l'un et de l'autre, aussi bien que de la ressemblance qu'ils ont dans leur Matière, dans leurs Opérations, et dans leurs autres Circonstances. Et l'on sait d'ailleurs que la Nature (qui travaille conjointement avec l'Art à faire le Mercure des Philosophes, et qui contribue assurément le plus à sa Composition) tout le monde sait dis-je, que la Nature règle toutes ses productions sur le cours annuel du Soleil, qui en est le véritable Père. Car qui ne sait point que c'est le Soleil, qui, par sa chaleur vivifiante, fait naître et croître toutes choses ici bas ? Que c'est lui qui rend la Terre et les Eaux fécondes ? Que c'est lui, qui, selon le sentiment de l'École, engendre les Minéraux dans les entrailles de la Terre ? Que c'est lui qui produit les Plantes, qui en fait éclore les fleurs, qui en forme et en mûrit les fruits, qui en digère les semences, et qui les fait germer dans le sein de la Terre pour en faire une production nouvelle ? Que c'est lui enfin qui contribue tout de même à la génération des Animaux, qui sont la troisième Famille de la Nature ? Ce qui a fait dire à Aristote que le Soleil et l'Homme sont l'Homme ?

Mais le longtemps qu'il faut employer à faire l'une et l'autre Opération du Magistère, n'a pas ce qui en fait la difficulté [cxiiij] ni l'embarras. à considérer sérieusement ce que les Philosophes disent de ces deux Opérations, qui font l'Œuvre toute entière trouvera que la première, qui comprend la Composition et la Préparation extérieure de leur premier Mercure, se devant faire comme se font les Ouvrages, et les Productions ordinaires et naturelles, pour longue que fois cette Opération en sa durée, et, pénible en la préparation de la principale Matière de ce Mercure (qui est tout ce que l'Art y contribue) on trouvera, dis-je, qu'elle tient plus néanmoins en toute son étendue de la simplicité de la Nature, que des soins et de l'empressement de l'Artiste. Et son verra aussi que la seconde,

n'étant autre chose que la Dissolution de l'Or par le premier Mercure, et la digestion du second ; ce qui se fait par le seul Régime du feu elle doit pareillement être très simple. Et l'on doit inférer de là que ces deux Opérations ne consistent qu'en fort peu de chose, et que dans l'une et dans l'autre l'Artiste doit être la plupart du temps Spéculateur oisif, sans avoir nulle autre chose à faire, qu'à considérer la complaisance que la Nature a pour l'Art, et à admirer l'obéissance et l'assujettissement que Dieu permet qu'elle ait à la volonté des Hommes. Et ainsi on peut dire avec certitude, [cxiv] ne faut pas un fort long Discours pour expliquer ces deux Opérations, ni par conséquent pour enseigner le Magistère tout entier.

Ce n'est pas que les Philosophes n'eussent pu traiter leur Science dans l'ordre et de la manière qu'on enseigne les autres Sciences dans les Écoles, par la Définition et la Division de leur Doctrine et de son Objet, par l'établissement de ses Principes, et par l'explication de ses Causes et de ses Propriétés, et appuyer tout cela sur des preuves et des raisonnements solides. Aussi, quoi que la Science des Philosophes consiste plus dans la pratique et l'exécution de leurs Maximes, que ni dans les preuves ni dans le raisonnement ; parce que la Démonstration la plus certaine et la plus convaincante que l'on puisse faire de la possibilité et des vertus d'une chose douteuse ou contestée, c'est d'en faire voir la certitude et les effets par expérience. Et quoi que la fin de cette Science, qui se termine à une Opération, la faire souvent mettre au nombre des Arts, ne pouvant pourtant jamais se trouver par hasard ; mais s'apprenant seulement ou par révélation, ou par une longue étude, et une profonde méditation ; cela n'empêche pas qu'elle ne soit une véritable Science, qui a ses Principes et ses Démonstrations [cxv] aussi bien que les autres. Ses Principes sont mêmes plus assurés, et ses Démonstrations sont d'autant plus cer-

taines que celles des autres, que ses Démonstrations et ses Principes sont fondés sur les Opérations et sur les Productions de la Nature, qui sont toujours fort régulières et infaillibles ; puisque, selon les Philosophes, toute la Science ne consiste qu'à connaître les Opérations de cette sage Ouvrière ; et à les imiter.

De quelque manière néanmoins que les, Philosophes eussent enseigné leur Science, et quelque Méthode qu'ils eussent suivie en leurs Livres pour nous l'apprendre, s'ils s'étaient expliqués assez nettement pour vouloir se faire entendre à tout le monde, il est certain que nous aurions appris en moins d'un quart d'heure tout ce qui aurait coûté à ces grands Génies plusieurs années d'étude, de méditation et d'expérience. Et sans avoir eu besoin de lire plusieurs volumes, et même presque sans nulle application, nous aurions su ce que des Hommes consommés dans la spéculation et dans la pratique, n'auraient eu découvert qu'après une étude opiniâtre et une peine incroyable.

Mais, soit que les Philosophes aient été jaloux d'une chose, qui leur avait tant coûté, et d'une chose, qui d'ailleurs est [cxvj] plus précieuse que tous les trésors de la Terre, soit qu'ils l'aient fait pour quelque autre motif ce que nous examinerons ensuite, ils sont bien éloignés d'avoir voulu enseigner leur Science d'une manière si régulière et si instructive, et de la rendre si évidente et facile à concevoir. Ils disent au contraire fort sincèrement qu'exprès ils l'ont enveloppée d'Énigmes pour la rendre obscure. Ils avouent de bonne foi qu'ils l'ont cachée, bien loin d'avoir eu dessein de la divulguer, et qu'ils ne l'ont écrite que pour les Fils de la Science ; c'est-à-dire, pour ceux qui ont déjà quelque connaissance de leur Mercure. Ils confessent ingénument qu'ils renseignent en ne faisant pas semblant d'en rien dire ; et ils assurent que quand ils semblent parler le plus

clairement et le plus sincèrement, c'est alors qu'ils sont le moins intelligible, et le moins croyable. Ils avertissent que ce que l'on comprend d'abord et sans peine dans leurs Livres doit être suspect, et qu'il ne s'y faut pas fier. Et ils ne se sont pas même contentés d'avoir déguisé et obscurci la vérité dans leurs Écrits ; ils ont encore conjuré et engagé tous ceux qui auraient un jour la connaissance de leurs Mystères, ou par les instructions qu'ils leur en auraient laissées, ou par la révélation de Dieu, ou [cxvij] d'un Ami, à garder inviolablement le silence à leur exemple et à ne s'expliquer que par des termes ambigus et énigmatiques. Et ils ont prononcé des malédictions et des anathèmes contre ceux qui seraient assez dépourvus de sens et de raison pour découvrir un si grand Secret.

C'est par cette considération que dans de forts grands Traités, que plusieurs Philosophes ont fait de leur Science, ils n'ont rien dit de leur première Opération ; et que même dans quelques-uns de leurs Livres, qui ne laissent pas d'être fort estimés et recherchés, il ne s'en trouve rien du tout, tant ils ont appréhendé d'en trop dire, et de se trop découvrir là-dessus. Aussi leur premier Mercure, qui se fait par cette Opération, est le principal Agent de l'Œuvre ; c'est lui qui la commence, c'est lui qui la finit, et c'est lui enfin qui en est la seule Clef, n'y ayant que lui *qui puisse ouvrir le Palais du Roi qui est fermé*, ou comme Philalèthe l'explique autrement, de rompre les barrières de l'Or. Je veux dire qu'il n'y a que lui qui puisse dissoudre naturellement ou réduire en ses Principes l'Or, qui est le Roi du Règne Minéral, dont la composition est très forte, et ainsi fort difficile à détruire, à cause que ses parties, qui sont très pures et toutes de même nature, n'étant désunies [cxiiij] par le mélange d'aucune impureté, sont parfaitement liées et incorporées ensemble. Et la raison en est, qu'il n'y a aucun autre Dissolvant que ce seul Mercure qui soit de

même nature que l'Or ; et par conséquent il n'y a que lui qui, en le pénétrant et en divisant ses parties, puisse le dissoudre, et s'unir ensuite inséparablement à la dissolution qu'il en aura faite ; sans quoi les Philosophes assure que le Dissolvant n'est ni naturel ni véritable. Et ainsi étant absolument impossible de faire l'Œuvre sans ce Mercure et pouvant facilement être faite avec lui, et même seulement de lui ; il est sans doute que ce Mercure est tout ce qu'il y a de plus nécessaire et de plus important dans l'Art des Philosophes. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si dans le dessein qu'ils ont eu de cacher leur science, ils ont fait un grand secret et un grand mystère de ce Mercure, et s'ils se sont étudiés si soigneusement à ne le pas divulguer, parce que s'ils l'avaient une fois déclaré, leur Science, facile d'ailleurs comme elle l'est, deviendrait aussitôt commune et publique ; et si elle était sue, leur Magistère pourrait être fait indifféremment et également par les Savants comme par les Ignorants. C'est ce qui a obligé ceux qui ont écrit de ce Mercure d'en parler avec tant de [cxix] circonspection, que presque tous en ont parlé différemment, et d'en parler avec tant de retenue, qu'ils n'en ont dit chacun qu'un mot ou deux, ou au moins que bien peu de chose ; et que ce qu'ils en eut dit est d'ailleurs si obscur, qu'ils avouent eux-mêmes qu'il est presque impossible d'en rien découvrir parce qu'ils en ont dit. Ainsi l'on peut assurer que tout ce que les Philosophes ont écrit de leur Mercure, ils l'ont écrit plutôt pour confirmer dans leur opinion ceux qui l'ont déjà découvert et qui le savent par avance, que pour en instruire ceux qui l'ignorent, et qui n'en savent pas assez pour entendre leur langage particulier, et pour pénétrer dans leur intention. De manière qu'ils donnent à ceux qui ont, selon les termes de l'Écriture ; et à ceux qui n'ont pas, ils leur ôtent cela même qu'ils n'ont pas.

Le Traité qui a paru depuis quelques années sous le nom de Philalèthe est une preuve bien convaincante de cette vérité. Car encore que le Philosophe, qui en est l'Auteur, ait écrit avec plus d'ordre et de méthode, et qu'il ait eu plus de sincérité et d'ingénuité que nul de ceux de qui nous avons les Écrits, et qu'il ait traité beaucoup plus amplement et plus clairement que pas un du premier Mercure, et qu'il ait découvert des choses de la Composition [cxx] et de la Préparation de ce Mercure ; dont personne n'avait parlé avant lui ; et quoi qu'il l'ait fait tant pour les *Enfants de la Science*, comme il le dit lui-même, que principalement pour tendre la main à ceux qui sont misérablement engagés dans l'erreur, afin de les en retirer ; et que hormis qu'il ne nomme pas les choses par leurs noms propres, il enseigne, dit-il la Science si clairement, qu'il ne laisse nul sujet de douter à ceux qui s'appliqueront à l'étudier, parce qu'il résout toutes les difficultés et les doutes qu'ils pourraient avoir ; ce qu'il en a dit ne laisse pourtant pas de paraître fort obscur et fort difficile à entendre. Et il y en a peu de ceux qui se sont égarés, qui puissent voir la lumière qu'il leur a donnée pour les éclairer, et les ramener dans la Voie des Philosophes.¹

Mais outre toutes les précautions que les Philosophes ont prises, parlant de leur premier Mercure, par l'obscurité et l'ambiguïté qu'ils ont affectée dans la manière de s'énoncer, et par les ténèbres que de dessein formé ils ont répandues dans leurs Écrits il y a principalement trois [cxxj] choses qui embarrassent extrêmement ceux qui s'appliquent à étudier leur Science, et qui leur en rendent encore la connaissance plus difficile,

¹ Des Envieux ont tronqué le Traité de ce Philosophe pour le rendre obscur et c'est ce que M. Salomon à peut-être ignoré. On rétablit ce Traité dans cette édition, et l'on y lève en partie le voile dont Philalèthe enveloppe la Matière de son Mercure Philosophique.

ou, pour parler comme eux, presque impossible à acquérir par les Livres qu'ils nous en ont laissés. La première est que parmi les vérités qu'ils y ont enseignées, ils ont entremêlé plusieurs choses, non seulement inutiles, mais qui paraissent même bien souvent toutes opposées et toutes contraires à ces vérités. L'autre, qu'ils ont embrouillé les deux Ouvrages de leur Magistère en multipliant les Opérations qui sont nécessaires pour les faire, et en donnant le change lorsqu'ils parlent de ces Ouvrages et de ces Opérations. Et la dernière, qu'ils n'ont pas même enseigné leur Doctrine par ordre et de suite, s'étant tous accordés à ne mettre ce qu'ils disent de leur premier Mercure qu'en désordre et en confusion ; et encore à ne le mettre que par pièces et par lambeaux, qu'ils ont dispersés çà et là, et loin en loin dans leurs Livres ; ici un mot, et là un autre, afin qu'ils parussent inintelligible, et que leur Secret en fût d'autant plus méconnaissable, et plus difficile à découvrir. De sorte que s'ils n'ont pas eu la même cruauté que Médée, lorsque s'enfuyant de Colchos, elle emporta la fameuse Toison d'Or et que j'ai fait voir [cxxij] ailleurs être un Emblème de la Pierre Philosophale, on peut dire qu'ils en ont au moins imité l'adresse et l'artifice. Car cette cruelle Fille craignant que son Père qui la poursuivait, ne lui enlevât ce Trésor, pour l'amuser et l'empêcher de reconnaître le chemin qu'elle avait tenu, elle tua son Frère, et en ayant mis le corps en pièces, elle les jeta en différents endroits, afin que tandis que ce malheureux Père serait occupé à chercher et à ramasser soigneusement les membres dispersés d'un corps si cher, elle lui échappât, et que de cette manière elle rendit ses poursuites vaines et son dessein inutile.

Ce n'est donc qu'en ramassant, et qu'en réunissant soigneusement toutes ces différentes pièces du Mercure des Philosophes (qui est leur véritable Enfant) qu'ils ont dispersées dans leurs Écrits, qu'on peut en con-

cevoir une véritable idée, pour en faire la Composition. Comme le portrait de Phidias ne se formait au milieu du bouclier de Pallas que par le rapport et le concours de toutes les pièces, dont cet excellent Ouvrier l'avait fait ; ce n'est que dans les Ouvrages de ces grands Hommes, quelques obscurs et difficiles qu'ils nous paraissent, comme je l'ai déjà dit ailleurs, que nous pouvons trouver ce qu'ils y ont si soigneusement caché ; comme ce n'est [cxxij] ordinairement que dans le sein obscur de la Terre qu'on trouve l'Or, quelque peine et quelque difficulté qu'il y ait d'en fouiller les Mines. Et ce n'est enfin que le choix que nous, devons faire de la conformité de leur Doctrine, parmi tout ce qui est contenu dans leurs Livres, qui nous fera découvrir une Vérité qu'ils ont embrouillée parmi tant de choses superflues, en nous fournissant de quoi former une parfaite idée de leur Mercure. Comme le Peintre Zeuxis conçut autrefois le dessein d'un portrait admirable de la Déesse Vénus, par le choix qu'il fit de tout ce que les belles Filles d'une Ville célèbre avaient de mieux fait et de plus achevé, qu'il réunit, et qu'il proportionna ensuite selon les règles de son Art. C'est cette conformité qui nous donnera entrée dans leurs mystères, parce que, dit un Philosophe, c'est en cette conformité toute seule que se rencontre la vérité, qui est l'unique chose que nous devons chercher.

Ainsi l'on peut dire qu'il est de la difficulté qui se trouve à déchirer la Doctrine des Philosophes, comme de l'artifice de ces petits Cadenas, dont on se servait autrefois par curiosité. Ils étaient composés d'un certain nombre de cercles, sur chacun desquels il y avait plusieurs lettres gravées ; et l'on ne pouvait les ouvrir [cxxiv] qu'en tournant si justement tous ces petits cercles, que de la rencontre ; et de l'arrangement d'une lettre de chacun d'eux, il se formât un mot qui en était la clef. Car

comme pour composer ce mot mystérieux chaque cercle ne contribuait qu'une seule lettre de toutes celles qu'il avait, et fallait choisir cette lettre parmi un nombre d'autres, qu'il n'y étaient ajoutées que pour la faire méconnaître, et pour embarrasser, par leur pluralité et leur différence, ceux qui voudraient entreprendre d'ouvrir ces Cadenas sans en savoir le secret : On peut dire tout de même que dans les divers Traités que les Philosophes ont fait de leur Magistère, quelque grands que soient ces Traités, il n'y a assurément que peu de mots, et bien souvent qu'un seul mot qui soit utile, et qui étant joint à d'autres mots, qui se trouvent dans les Écrits des autres, puissent servir à nous donner l'entrée dans leur Science, et l'intelligence de leur Secret : tout le reste étant superflu, et n'ayant été mis que pour embrouiller davantage la chose, et la rendre plus difficile et plus méconnaissable : ou n'étant au moins que pour expliquer ou raconter les Opérations de leur seconde Œuvre, qui est presque la seule chose dont ils aient parlé. De sorte que le tout est de trouver le moyen de les accorder si bien tous, en arrangeant et [cxxv] ajustant de telle manière leurs mots mystérieux les uns avec les autres, que nous découvrons enfin la conformité de leurs sentiments, et que des diverses notions que nous en ramasserons, nous puissions former une idée parfaite de leur premier Mercure, et en connaître évidemment la nature et la composition, parce que, comme j'ai déjà dit plusieurs fois, les Philosophes nous assurent que c'est en cela seulement que consiste l'éclaircissement de toutes leurs obscurités, et que c'est l'unique Clef pour *ouvrir la porte du Palais fermée du Roi*, et pour nous donner entrée en leurs Mystères.

On, voit évidemment, par les choses que nous venons de dire, la nécessité qu'il y a de faire un Recueil, et de ramasser, comme dans un

Corps, les Œuvres des véritables Philosophes, de ceux encore principalement qui sont les moins diffus et les moins embarrassés ; tant afin que les uns suppléent à ce qui manque aux autres, et qu'ils s'entraident ainsi mutuellement ; qu'afin aussi qu'on puisse plus facilement conférer leurs opinions entre elles, et examiner en quoi ils sont tous d'accord, puisque ce n'est qu'en cela qu'ils ont dit la vérité, et que ce n'est par conséquent qu'en cela que nous la pourrons trouver. Ce qui doit néanmoins s'entendre avec cette [cxxvj] restriction et cette règle, qu'ils nous ont eux-mêmes prescrite. Qu'on doit toujours rapporter leurs sentiments à la possibilité de la Nature. Comme s'ils nous, disaient que nous les devons croire pourvu que ce qu'ils nous enseignent se puisse faire naturellement. Car si c'est une chose qui excède le pouvoir et la manière ordinaire d'agir de la Nature, c'est une marque indubitable, ou que ce qu'ils disent est contraire à la vérité ou que nous ne les entendons pas. Et la raison en est que leur Œuvre, et principalement la première, n'étant véritable qu'autant qu'elle est possible et n'étant possible qu'en ce qu'elle est conforme à la Nature, c'est-à-dire, qu'en ce que la Nature la peut faire, et qu'elle se fait de la même manière, et par les mêmes Opérations que la Nature fait toutes ses Productions : Il est certain par conséquent que si ce qu'ils en ont écrit est une chose qui se trouve contraire aux Opérations et au pouvoir de la Nature, elle est constamment fausse et impossible : Quoique les mêmes Philosophes nous assurent que d'elle même la Nature ne peut faire leur Œuvre si l'Art ne l'aide. Et c'est sans doute ce qui en augmente encore la difficulté, parce que nous devons imaginer une chose qui se puisse faire naturellement, et qui est néanmoins impossible à la Nature si [cxxvij] l'Art ne lui fournit la Matière propre et nécessaire, s'il ne la prépare, et s'il ne lui donne son secours dans toute l'étendue de

l'Opération. Comme nous voyons que si le Laboureur ne donnait fort exactement, et dans les Saisons propres tous les labours, et toutes les façons à son Champ, s'il n'avait soin de l'engraisser, et de l'échauffer par le fumier qu'il y répand et qu'il y mêle ; et s'il n'arrachait soigneusement les méchantes herbes qui y naissent ; ce serait inutilement qu'il y sèmerait du Blé, et qu'il espérait d'en recueillir la moisson. Il serait assurément trompé, et il perdrait sa semence, sa peine, et son temps.

Ce sont là les Maximes que les Philosophes nous prescrivent, et ce sont les précautions qu'ils nous avertissent de prendre, si nous voulons découvrir leurs véritables intentions, et pénétrer dans leurs Mystères. C'est la lumière qu'ils nous donnent, et dont nous devons nous servir pour dissiper les ténèbres dont ils ont obscurci leur Science. C'est le chemin qu'ils nous montrent pour aller cueillir ce merveilleux *Rameau d'Or*, au milieu de cette Forêt épaisse et sombre qui le couvre, et qui le cache aux yeux de tout le monde. Si nous suivons ces sages conseils et si nous ne nous égarons point de leur route, [cxxviii] il est sans doute que les *Colombes de Diane*¹ se présenteront à nos yeux, et elles nous conduiront infailliblement à cet *Arbre mystérieux et Philosophique* qui produit incessamment de nouvelles branches à mesure qu'on lui en ôte.

Car enfin, quoi que les Philosophes n'aient pas enseigné leur Science d'ordre ni de suite, qu'ils l'aient dispersée par lambeaux et qu'ils aient confondu les Opérations des deux Ouvrages, qui sont absolument nécessaires pour faire le Magistère ; et quoi qu'enfin ils aient entremêlé dans leurs Livres beaucoup de choses inutiles, et qui semblent même toutes opposées à leur Doctrine ; il ne serait pas néanmoins si difficile qu'on le pense, d'accorder ce qui paraît contraire dans leurs Opérations, ni de ra-

¹ Vous apprendrez dans les Notes sur Philalèthe ce que c'est que ces Colombes.

masser toutes les pièces de leur premier Mercure, qu'ils ont répandus en divers endroits de leurs Livres, ni de les ajuster et les réunir ensemble, si l'on voulait se donner la peine de bien examiner leurs sentiments là dessus et de considérer sérieusement en quoi ils sont tous unanimement d'accord. Car je le répète encore, ce n'est qu'en ce consentement général des Philosophes que nous découvrirons la vérité ; et c'est une pure folie de nous amuser à toute autre chose. [cxxix]

Cependant, quoi que tous ceux qui s'appliquent à la recherche de cette Science, doivent être fortement persuadés que c'est l'unique moyen d'y réussir et qu'ils n'y réussiront jamais autrement. Personne néanmoins ne veut prendre cette peine, et Personne ne veut étudier les Philosophes. Et sans étude et sans application tout le monde veut savoir une chose si cachée, si embarrassée, si difficile à concevoir, et qui ne peut s'apprendre que par une étude opiniâtre, et que par une longue et laborieuse méditation de la Nature.

On prend même des routes toutes opposées à celles des Philosophes. On travaille sur des Matières étrangères, c'est-à-dire qui n'ont aucune affinité avec ce qu'on veut faire, et dont la Nature elle-même ne saurait faire le moindre Métal ; et ainsi l'on prétend trouver dans une chose ce qui n'y est pas, et ce qu'elle ne peut pas donner. On donne une explication et un sens tout contraire aux paroles des Philosophes, et à ce qu'ils nous enseignent et au lieu d'imiter la Nature en ses Opérations et suivre sa Voie toute pure et toute simple, on s'embarrasse en mille subtilités extravagantes, et l'on quitte volontairement le chemin qu'elle montre, où l'on s'en égare aveuglément. Ainsi l'obscurité que nous imputons aux Philosophes [cxxx] est bien moins en eux, qui peut-être dont pu parler guères plus clairement ni plus intelligiblement qu'ils ont fait, qu'en nous

mêmes, qui ne pouvons pas apercevoir ce que nous, voyons tous les jours ; qui nous aveuglons pour ne pas voir la lumière et qui nous infatuons pour ne pas connaître la vérité. Et après cela avons-nous sujet de nous plaindre que les Philosophes ont affecté d'écrire obscurément pour se rendre inintelligibles.

Il est vrai que les Philosophes n'ont pas enseigné mot à mot, ni de suite, toute la manière de faire leur Magistère, parce qu'ils n'ont pas voulu que ce fût une chose si publique. Et certes ils ont eu très grande raison d'en user ainsi. Car outre qu'ils nous assurent que c'est Dieu (de qui dépend la révélation de leur Science, aussi bien que la distribution des autres grâces) qui veut qu'elle soit cachée, puisque depuis tant de siècles qu'elle a été connue, elle est toujours demeurée fort secrète et que tous les Philosophes, tant ceux qui avec la bénédiction de Dieu l'ont apprise par leur étude et par leur travail, que ceux à qui on l'a déclarée, se sont tous accordés en cela de la cacher, et de ne l'enseigner que par Énigmes, et en des termes qui paraissent ambigus et obscurs à tous les autres. Ce qu'il n'est pas [cxxxj] possible qui fut arrivé après que tant de milliers d'Hommes de toutes Nations, de toutes Religions, de toutes sortes d'états et de conditions, jusques aux Femmes mêmes qui l'ont su, sans un effet particulier et visible de la providence de Dieu, qui n'a pas permis qu'elle fût divulguée. Outres. dis-je, que Dieu, qui est le Maître des pensées et des paroles des Hommes, ne veut pas que cette Science soit si commune, et qu'il ne serait pas juste ni raisonnable que les Stupides et les Paresseux eussent le même avantage que les Personnes éclairées et laborieuses ; Il est certain qu'un Philosophe causerait le plus grand désordre qui fut jamais, qui enseignerait clairement le moyen de faire autant d'Or et d'Argent qu'on en pourrait souhaiter ; en sorte que ces deux Métaux,

qui servent d'ornements à toutes les Dignités, et qui sont le lien du commerce et de la société humaine, fussent aussi communs que les pierres ; comme l'Écriture nous apprend qu'ils étaient dans la Judée pendant le Règne de Salomon.

Ce n'est pas qu'il ne fût à souhaiter pour la paix et la tranquillité des Hommes, ou que l'Or et l'Argent leur eussent toujours été inconnus, ou qu'au moins ils leur eussent toujours été inutiles ; puisque ce sont ces deux Métaux qui, par nécessité que [cxxxij] l'on en a, et par le mauvais usage qu'ont en fait, sont la cause des plus grands maux qui arrivent sur la Terre : Que ce sont eux qui font maintenant presque toute la distinction des conditions des Hommes ; qui font la différence des Riches et des Pauvres ; des Maîtres et des Serviteurs, des Grands et des Petits ; des Magistrats et du Peuple, et que ce sont enfin les Idoles de ce Monde. Mais après tout, ce serait absolument détruire la Société qui est établie depuis tant de siècles parmi les Hommes par les Lois divines et humaines, et ce serait renverser tous les États, que de rendre si communs l'Or et l'Argent, qui les entretiennent et les font subsister par leur commerce.

Et en effet, une abondance si grande et si générale ferait tous les Hommes également riches, ou plutôt elle les rendrait tous également pauvres. Les Villes demeureraient désertes, les Communautés seraient désunies : Chacun serait obligé de cultiver la terre pour sa subsistance particulière, chacun serait contraint de faire divers métiers pour pouvoir vivre. Et cette contrainte et cette nécessité serait encore plus grande dans les Climats où nous sommes, où par l'intempérie des Saisons, on peut dire que l'Homme ne peut pas vivre de pain seulement et que les vêtements, et les autres [cxxxij] secours, qu'il reçoit des Arts mécaniques, ne lui sont pas moins nécessaires pour la vie que la nourriture. Cependant

comme le nombre des Méchants et des Fainéants sera toujours beaucoup plus grand que celui des Gens de bien, et de ceux qui voudraient vivre du travail et de l'industrie de leurs mains, les plus forts opprimeraient les plus faibles ; de sorte qu'en rendant les autres malheureux, ils se feraient misérables eux mêmes, et ainsi tout serait en confusion. Car la Pêche et la Chasse ne pourraient pas en notre Europe, comme elles sont dans l'Amérique, fournir de quoi vivre à tant de millions de Personnes qui l'habitent. Ainsi il faudrait nécessairement de deux choses l'une, ou revenir à la permutation des choses, qui ne pourrait pas en faire subsister plusieurs, ni fort longtemps, toutes les choses n'étant pas d'une égale nécessité ; ou établir une manière de Société et de Gouvernement semblable à celui dont l'illustre Chancelier d'Angleterre *Thomas Morus* a laissé un projet dans son *Utopie* : ou à celui qu'une Relation, qu'on a faite depuis peu des Terres Australes, nous veut faire croire, qui est établie parmi les Peuples qu'elle nomme *Sararambes*.

Mais parce que ces innovations ne se pourraient faire sans bouleverser l'ordre [cxxxiv] établi depuis si longtemps dans le Monde, et par conséquent sans être accompagnées de très grands malheurs ; et parce que dans l'état où sont maintenant les choses, par le commerce de l'Or ou de l'Argent, chacun en ne faisant qu'un seul métier, et qu'une seule profession, peut avoir facilement toutes les choses nécessaires à la vie ; et qu'un seul Homme jouit par ce moyen du travail de tous les autres, comme s'il faisait lui-même tous les métiers et toutes les professions ; ce qui fait que chacun peut vivre content et en repos dans sa Famille selon sa condition. Il est sans doute qu'on doit considérer le silence et l'obscurité des Philosophes, comme un très grand bien pour le repos et la tranquillité commune de tous les Hommes.

Et néanmoins c'est cette obscurité qui a attiré aux Philosophes la médisance, la haine et le mépris de presque tous les Hommes : Et c'est cette même obscurité qui est cause de toutes les calomnies et de toutes les injures qu'on leur a dites. Car comme les Hommes ne souhaitent rien tant que de vivre longtemps et fort heureusement sur la Terre, et qu'ils envisagent la Pierre Philosophale comme le seul et infaillible moyen pour leur procurer un si grand bonheur ; considérant en même temps cette obscurité comme un obstacle [cxxxv] invincible qui leur ôte la possession d'un si grand bien ; ils déclament et fulminent contre cette obscurité, et ils s'emportent à dire mille injures, et à faire mille imprécations contre les Philosophes, qui en sont les Auteurs. Ils les appellent Fourbes, menteurs, Ignorants et Enfants de ténèbres. Ils disent qu'ils se sont servis de cette obscurité comme d'un voile et d'un prétexte pour couvrir leur ignorance et leur imposture. Et ils disent enfin qu'il est de leur Science comme de certains Mystères de la Religion des Païens, qui obligeaient par serment tous ceux, à qui ils les déclaraient, de ne les révéler jamais et qu'en effet personne n'a jamais révélé, parce que ce n'était rien du tout. Et, certes si les Philosophes avaient écrit obscurément de leur Science à dessein de l'enseigner clairement à tout le monde, j'avoue qu'on aurait raison de leur faire ces reproches. Mais il sont bien éloignés de promettre un si grand éclaircissement de leur Doctrine : Au contraire, ils disent et ils avertissent fort sincèrement qu'ils n'ont eu intention d'écrire que pour les Fils de la Science seulement ; c'est-à-dire, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, pour ceux qui ont déjà quelque connaissance de leur premier Mercure, qui est ce qu'ils ont le plus caché ; et qu'à l'égard des autres, ils n'ont [cxxxvj] voulu ni n'ont pu écrire autrement, moins obscurément qu'ils ont fait. Quel sujet donc de blâmer les Philosophes, de leur obscu-

rité, puisqu'il n'y a que ceux qui ne les entendent pas qui les blâment, et que ce n'est pas pour ceux qui ne les peuvent entendre qu'ils ont écrit ? Pourrait-on avec justice trouver à redire qu'un Homme, qui, par la bénédiction que Dieu aurait donnée à son industrie et à son travail, ayant amassé légitimement, de très grandes Richesses, qu'il tiendrait cachées, laissât toutes ces Richesses à ses Enfants seulement, qui auraient seuls la connaissance du lieu où il les aurait mises, et qui saurait qu'ils en feraient un bon usage ? Pourrait-on, dis-je, blâmer cet Homme de laisser par son Testament ce Trésor à ses Enfants, à l'exclusion de tous les autres ?

Mais quand il n'y aurait pas autant de danger, que j'ai fait voir qu'il y en aurait à rendre la Science du Magistère commune à tout le monde, les Philosophes ne seraient pas blâmables de l'avoir déguisée, ni d'en avoir écrit avec obscurité, puisque Aristote n'a pas fait difficulté de rendre fort obscur ce qu'il a écrit de la Physique, quoiqu'il n'y eût aucun inconvénient pour la Société humaine, que ce qu'il en a écrit fut très clair et très intelligible. [cxxxvij] Et sans parler de l'Écriture Sainte, ne sait-on pas quo les Égyptiens n'écrivaient autrefois que par Hiéroglyphes que personne, que leurs seuls Disciples ne pouvait déchiffrer ?

Voilà quel a été l'esprit et la conduite des Philosophes en écrivant de leur Science pour l'enseigner et la communiquer aux Hommes. Ne l'ayant apprise que par la bénédiction que Dieu avait donnée à leur étude, ils n'ont voulu aussi en faire part qu'à ceux qui de la même manière en auraient assez découvert pour les pouvoir entendre. Ainsi, ce qui est obscurité ténèbres pour les autres, ce qui les aveugle, ce qui les fait égarer, et ce qui les met au désespoir, cela même est pour les Fils de la Science une lumière qui leur dissipe tous les nuages, et leur découvre tous les Mystères les plus cachés ; c'est pour eux un sujet de consolation et de

joie particulière toute extraordinaire. Car ils ont tout à la fois la satisfaction de savoir une Science la plus excellente, la plus utile, mais la plus cachée et la plus inconnue que l'Esprit humain ait jamais pu inventer, et qui leur donne tout ensemble des Richesses immenses avec la volonté d'en bien user et une longue et heureuse vie, qui sont les plus grands Biens qu'on puisse souhaiter pour [cxxxiiij] ce Monde. Et ils ont en même temps la satisfaction de se voir exempts de l'aveuglement et de l'erreur où sont généralement les autres Hommes, qui tous, ou ne connaissent pas, ou méprisent une Science rare et si précieuse, ou la cherchent vainement par mille voies fautives, et par mille moyens inutiles. Car comme l'a dit Excellemment Lucrèce :

*Suave Mari magno turbanibus æquora ventis
E terrâ magnum alterius spectare laborem,
Non quia quemquam est jucubda voluptas.
Sed quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.
Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa tuâ parte pericli :
Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrinâ Sapientum templa sevenâ,
Despicere unde queas alios possimque videre
Errare.*

Ce que j'ai traduit ainsi pour ceux qui n'entendent pas le Latin.

Un Homme assis sur le rivage

*Sent du plaisir à voir, menacé du naufrage,
Un Vaisseau que les vents tourmentent dans la Mer. [cxxxix]
Son plaisir ne vient pas de le voir dans la peine ;
Mais il a de la joie, et sans être inhumaine,*

*À n'être pas dans le danger.
On a plaisir à voir du haut d'une muraille
Donner bien loin une bataille,
Étant en sûreté du péril et des coups ;
Mais rien ne peut être si doux,
Que de voir les faux pas de l'aveugle Ignorance,
Ses chûtes, ses égarements,
Et comme dans un Fort, être en pleine assurance,
Des Sages en suivant l'infailible Science,
Et leurs solides sentiments.*

De sorte que l'on peut dire qu'il est de l'obscurité des Philosophes, à l'égard des Fils de la Science et des autres Hommes, ce qu'était cette Nuée miraculeuse que Dieu mit autrefois entre son Peuple, lorsqu'il sorti d'Égypte, et l'Armée de Pharaon qui le poursuivait. Cette Nuée était claire et lumineuse du côté des Israélites afin de les éclairer et de les conduire ; et cette même Nuée était ténébreuse du côté des Égyptiens, pour les aveugler, et pour les jeter dans le désordre et dans la conclusion. [cl]

Quelque peine que j'aie prise à m'expliquer le plus clairement et le plus succinctement que j'ai pu, et quelque soin que j'aie eu de diversifier ce Discours pour le rendre moins désagréable ; je ne doute point qu'il ne paraisse beaucoup trop long, et qu'il ne soit fort ennuyeux. Je sais même qu'il sera inutile à ceux qui font déjà avancés. Aussi n'est-ce pas pour eux que je l'ai fait, mais seulement pour ceux qui commencent, et qui voudront sérieusement s'appliquer à cette Science, et à la recherche de la Pierre Philosophale. C'est à ceux-là que je puis dire que ce Discours, qui est fondé sur l'Autorité des Philosophes ne devra pas être inutile ni déplaisant : Parce que, les confirmant dans cette vérité, et leur fournissant

par avance une véritable idée du grand Œuvre, ils feront plus de progrès dans leur lecture, ils seront plus assurés dans les vues qu'ils en auront, et ils ne s'écarteront pas si aisément de la seule Voie qu'il faut suivre pour parvenir à cette Connaissance. Et afin qu'ils puissent encore plus utilement lire les Livres des Philosophes, et s'éloigner de toutes les erreurs et les Sophistications, je finirai cette Préface par quelques Maximes, que j'ai tirées de nos Auteurs, et qui serviront aux Apprentifs, et à moi, de Guide dans notre Étude, et dans le Projet, que par la lecture [clj] des Philosophes, nous pourrons former de leur grand Œuvre.

- I. MAXIME. Il n'y a rien de réel et de véritable dans la Philosophie, que la seule Pierre Philosophale. *Je savais bien*, dit le Trévisan, *que toute autre chose que la Pierre était fausse*. Et ailleurs, *Il n'y a point d'autre Teinture que la nôtre*. Ainsi tout ce que l'on appelle *Particuliers*, toutes les *Graduations*, *Augmentations*, *Teinture de Lune*, qui se font autrement que par la véritable Poudre de Projection, sont fausses. Et la raison en est, parce qu'il n'y a que l'Or, élevé et exalté par la Nature et l'Art, qui puisse donner la véritable Teinture de l'Or. Et l'on ne peut l'exalter que par le Mercure des Philosophes qui est son seul et véritable Dissolvant. Quoique l'on puisse faire l'Œuvre de ce seul Mercure, qui est Hermaphrodite, et qui a en soi les deux Teintures.
- II. MAXIME. Il ne faut point s'entremettre à travailler, dit Zachaire, que l'on ne sache véritablement la chose, et que l'on n'en voie la possibilité, et toutes les Opérations et les suites de l'Ouvrage jusqu'à sa dernière perfection, comme si on l'avait présente devant les yeux. Et qu'on n'entende l'Œuvre par les

Philosophes, et les Philosophes par l'Œuvre, qu'on puisse les accorder tous, et qu'on ne trouve [clij] plus de contradictions dans leurs Écrits. Ce n'est pas qu'il y a beaucoup de choses dans les Livres des Philosophes, dit Nathanael Albineus, qui est l'Auteur de la Bibliothèque Chimique, que les Philosophes mêmes ne sauraient entendre, parce qu'ils font allusion à de certaines choses, à de certaines circonstances, qu'il n'est pas aisé de deviner ; mais ce ne font pas des choses essentielles.

- III. MAXIME. Quiconque saura la Science ne le dira jamais, si ce n'est à un fidèle Ami, parce que les Philosophes sont si jaloux de leur Science, qu'ils se la cacheraient à eux-mêmes s'il leur était possible. Et ainsi, tous ceux qui disent qu'ils savent la Pierre Philosophale, et qui demandent de l'argent pour la faire, font évidemment voir par-là qu'ils ne la savent pas ; parce qu'ils aimeraient mieux ne la faire jamais, que de la dire pour de l'argent. Le secret est la marque essentielle d'un Philosophe. Ce qui vient assurément de la trop grande facilité et simplicité de la chose.
- IV. MAXIME. Il n'y a qu'une seule Matière, qui est Métallique, et qu'une seule Voie pour faire le grand Œuvre, qui est naturelle, simple, et aisée, bien loin d'être embarrassée de tant d'Opérations fantastiques, que les Sophistes imaginent, [cliij] et parce que les Philosophes l'assurent, et parce qu'autrement ils ne l'auraient, jamais pu découvrir. Toute la difficulté n'est qu'à faire le Mercure des Philosophes.
- V. MAXIME. La Pierre Philosophale ne se trouve point par hasard dit Philalèthe. Parce que c'est une Science certaine et véri-

table, et qui est fondée sur les Principes, infaillibles de la Nature, Et elle n'est vraie et possible, que parce qu'elle est naturelle. Ainsi, ceux qui travaillent sans savoir ce qu'ils doivent faire, et sans savoir la chose, ne trouveront jamais rien.

- VI. MAXIME. Il en coûte peu de frais pour faire la Pierre Philosophale, dit Philalèthe. Et sans doute ils ne vont pas à vingt ou trente pistoles en tout. Et ainsi, ceux qui nous veulent engager en de grandes dépenses pour faire l'Œuvre, sont des Ignorants et des Imposteurs qu'il ne faut pas croire. Le plus sûr est de garder son argent, et de ne faire aucune folle dépense pour cela ; se souvenant du Proverbe Espagnol qui dit *Alquimia probada, tener Renta, y nogastar nada*. Que c'est une Pierre Philosophale assurée que d'avoir bien du Revenu, et n'en rien dépenser, ou du moins le bien ménager.
- VII. La dernière MAXIME, et devrait être la première parce qu'elle est [cliv] la plus considérable de toutes : Est que sans la bénédiction de Dieu, il est impossible que nous puissions jamais réussir dans un si grand dessein : Que c'est, comme il a été dit, de ce seul Père des lumières que nous devons espérer la connaissance et la révélation de ce grand Mystère : Et que ce n'est que de ce Souverain Maître, et juste Dispensateur de tous les Biens, que nous devons attendre la possession d'un si grand Trésor. Ainsi nous lui devons demander, cette grâce, si c'est pour notre salut, et attirer sur nous sa sainte bénédiction par nos prières, par la pureté et l'innocence : de notre vie, et ne lui demander et ne souhaiter un si grand Bien, que pour

l'employer pour sa gloire, et pour nous en servir à secourir les véritables Pauvres, pour son amour.



[1]

LA TABLE D'ÉMERAUDE
DE
HERMÈS TRISMÉGISTE
PÈRE DES PHILOSOPHES

Il est vrai sans mensonge, certain et très véritable.

Ce qui est en bas, est comme ce qui est en haut : et ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas, pour faire les Miracles d'une seule chose.

Et comme toutes les choses ont été, et sont venues d'un, par la médiation d'un ; ainsi toutes les choses ont été nées de cette chose unique, par adaptation.

Le Soleil en est le Père, la Lune est sa Mère, le Vent l'a porté dans son ventre ; la Terre est sa Nourrice. Le Père de tout le *Thélème* de tout le monde est ici. Sa force ou puissance est entière, si elle est convertie en Terre. [2]

Tu sépareras la Terre du Feu, le Subtil de l'Épais doucement, avec grande industrie. Il monte de la Terre au Ciel, et derechef il descend en Terre, et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures. Tu auras par ce moyen la gloire de tout le Monde ; et pour cela toute obscurité s'enfuira de toi.

C'est la Force forte de toute force : car elle vaincra toute chose subtile, et pénétrera toute chose solide.

Ainsi le Monde a été créé.

De ceci seront et sortiront d'admirables adaptations, desquelles le moyen en est ici.

C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste, ayant les trois parties de la Philosophie de tout le Monde. Ce que j'ai dit de l'opération du soleil est accompli, et parachevé.



EXPLICATION DE LA TABLE

d'Émeraude par Hortulain

PRÉFACE

Louange, honneur et gloire vous soit à jamais rendue, ô Seigneur Dieu tout-puissant ! avec votre très cher Fils, notre sauveur JÉSUS CHRIST, vrai Dieu et seul, Homme parfait, et le Saint Esprit Consolateur, Trinité sainte, qui êtes [3] le seul Dieu, je vous rends grâces de ce qu'ayant eu la connaissance des choses passagères de ce Monde notre ennemi, vous m'en avez retiré par votre grande miséricorde, afin que je ne fusse pas perverti par ses voluptés trompeuses. Et parce que j'en voyais plusieurs de ceux qui travaillent à cet Art, qui ne suivent pas le droit chemin ; je vous supplie, ô mon Seigneur, et mon Dieu ! qu'il vous plaise que je puisse détourner de cette erreur par la Science que vous m'avez donnée, mes très chers et bien-Aimés ; afin qu'ayant connu la vérité, ils puissent louer votre saint Nom qui est béni éternellement.

Moi donc Hortulain, c'est-à-dire Jardinier, ainsi appelé à cause des Jardins maritimes, indigne d'être appelé Disciple de Philosophie, étant ému par l'amitié que je porte à mes très Chers, j'ai voulu mettre en écrit la déclaration et explication certaine des paroles d'Hermès, Père des Philosophes, quoi-qu'elles soient obscures ; et déclarer sincèrement toute la Pratique de la véritable Œuvre. Et certes il ne sert de rien aux Philosophes de vouloir cacher la Science dans leurs Écrits, lorsque la doctrine du Saint Esprit opère. [4]

CHAPITRE PREMIER

L'Art d'Alchimie est vrai et certain

Le PHILOSOPHE dit : *Il est vrai*, à savoir que l'Art d'Alchimie nous a été donné. *Sans mensonge*, il dit cela pour convaincre ceux qui disent que la science est mensongère ; c'est-à-dire, fausse. *Certain*, c'est-à-dire expérimenté, car tout ce qui est expérimenté est très certain. *Et très véritable*, car le très véritable Soleil est procréé par l'Art.

Il dit très véritable au superlatif, parce que le Soleil engendré par cet art, surpasse tout Soleil naturel en toutes propriétés, tant médicinales qu'autres.

CHAPITRE II

La Pierre doit être divisée en deux parties

Ensuite il touche l'Opération de la pierre disant, *Que ce qui est en bas est comme ce qui est en haut*. Il dit cela parce que la Pierre est divisée en deux parties principales, par le Magistère ; savoir en la partie supérieure qui monte en haut, et en la partie inférieure qui demeure en bas fixe et claire. Et toutefois [5] ces deux parties s'accordent en vertu. C'est pourquoi il dit, *Et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas*. Certainement cette division est nécessaire. *Pour faire les miracles d'une chose*. C'est-à-dire de la Pierre ; car la partie inférieure c'est la Terre, qui est la Nourrice et le ferment ; et la partie supérieure c'est l'Âme, laquelle vivifie toute la Pierre, et la ressuscite. C'est pourquoi la Séparation, et la Conjonction étant faites, beaucoup de Miracles viennent à se faire en l'Œuvre secrète de Nature.

CHAPITRE III

La Pierre a en soi les quatre Éléments

Et comme toutes choses ont été et sont venues d'un par la méditation d'un. Il donne ici un exemple disant ; Comme toutes choses ont été et sont sorties d'un, c'est à savoir, d'un globe confus, ou d'une masse confuse, *par la méditation*, c'est-à-dire, par la pensée et création *d'un*, c'est-à-dire, de Dieu tout-puissant. *Ainsi toutes choses sont nées.* C'est-à-dire, sont sorties, *de cette chose unique*, c'est-à-dire d'une Masse confuse, *par adaptation* ; c'est-à-dire, par le seul commandement et miracle de Dieu. Ainsi notre [6] Pierre est née et sortie d'une Masse confuse, contenant en soi tous les Éléments, laquelle a été créée de Dieu, et par son miracle, notre Pierre en est sortie et née.

CHAPITRE IV

La Pierre a Père et Mère, qui sont le Soleil et la Lune

Comme nous voyons qu'un Animal engendre naturellement plusieurs autres Animaux semblables à lui : ainsi le Soleil artificiellement engendre le Soleil par la vertu de la Multiplication de la Pierre. C'est pourquoi il s'ensuit, *Le Soleil en est le Père*, c'est-à-dire l'Or des Philosophes. Et pour ce qu'en toutes Générations naturelles, il doit y avoir un lieu propre à recevoir les Semences, avec quelque conformité de ressemblance en partie ; ainsi faut-il qu'en cette Génération artificielle de la Pierre, le Soleil ait une Matière qui soit comme une Matrice propre à recevoir son Sperme et sa Teinture. Et cela c'est l'argent des Philosophes. Voilà pourquoi il s'ensuit, *et la Lune en est la Mère.* [7]

CHAPITRE V

La conjonction des Parties est la conception et la génération de la Pierre

Quand ces deux se recevront l'un l'autre en la conjonction de la pierre, la Pierre s'engendre au ventre du Vent, et c'est ce qu'il dit puis après : *Le Vent l'a porté en son ventre*. On sait assez que le Vent est Air, et l'Air est vie, et la vie est l'Âme, de laquelle j'ai déjà dit ci-dessus, qu'elle vivifie toute la Pierre. Ainsi il faut que le Vent porte toute la Pierre, et la rapporte, et qu'il engendre le Magistère. C'est pourquoi il s'ensuit qu'il doit recevoir aliment de sa Nourrice, c'est à savoir de la Terre. Aussi le Philosophe dit : *La Terre est sa Nourrice*. Car de même que l'Enfant sans l'aliment qu'il reçoit de sa Nourrice ne parviendrait jamais en âge : aussi notre Pierre ne parviendrait jamais en effet sans la fermentation de la Terre ; et le ferment est appelé aliment. De cette sorte s'engendre d'un Père avec la conjonction de sa Mère, *la chose*, c'est-à-dire, les Enfants semblables aux Pères ; lesquels, s'ils n'ont la longue décoction, seront faits semblables à la Mère, et retiendront le poids du Père. [8]

CHAPITRE VI

La Pierre est parfaite si l'Âme est fixée dans le Corps

Après il s'ensuit, *le Père de tout le Thélème du monde est ici* ; c'est-à-dire, en l'Œuvre de la Pierre il y a une voie finale. Et notez que le Philosophe appelle l'Opération *le Père de tout le Thélème*, c'est-à-dire, de tout le Secret ou Trésor, *de tout le Monde* ; c'est à savoir de toute Pierre qu'on a pu trouver en ce Monde. *Est ici*. Comme s'il disait, Voici je te le montre. Puis le philosophe dit, Veux-tu que je t'enseigne quand la force de la Pierre est achevée et parfaite ? C'est quand elle sera convertie et

changée en sa terre. Et pour ce dit-il, *sa force et puissance est entière* ; c'est-à-dire, parfaite et complète, si elle est convertie et changée en terre. C'est-à-dire, si l'Âme de la Pierre (de laquelle a été fait ci-dessus mention, que l'Âme est appelée Vent, et Air, en laquelle est toute la vie et la force de la Pierre) est convertie en terre, c'est à savoir de la Pierre, et qu'elle se fixe en telle sorte que toute la Substance de la Pierre soit si bien unie [9] avec sa Nourrice (qui est la Terre) que toute la Pierre soit trouvée et convertie en ferment. Et comme lorsque l'on fait du pain, un peu de levain nourrit et fermente une grande quantité de pâte ; et en cette sorte change toute la substance de la pâte en ferment : Aussi veut le Philosophe que notre Pierre soit tellement fermentée qu'elle serve de ferment à sa propre multiplication.

CHAPITRE VII

La mondification de la Pierre

Ensuite il enseigne comme la Pierre se doit multiplier : Mais auparavant il met la mondification d'icelle et la séparation des parties, disant : *Tu sépareras la Terre du Feu, le Subtil de l'Épais, doucement avec grande industrie.* Doucement c'est-à-dire peu à peu, non pas par violence, mais avec esprit et industrie, c'est à savoir au fient ou fumier philosophal. *Tu sépareras*, c'est-à-dire, dissoudras, car la dissolution est la séparation des parties. *La Terre du Feu, le Subtil de l'Épais* ; c'est-à-dire la lie et l'immondicité du Feu, et de l'Air, et de l'Eau, et de toute la Substance de la Pierre, en sorte qu'elle demeure entièrement sans ordure. [10]

CHAPITRE VIII

La Partie non fixe de la Pierre doit séparer la partie fixe et l'élever

La Pierre étant ainsi préparée, elle se peut lors multiplier. Il met donc maintenant la Multiplication, et il parle de la facile liquéfaction ou fusion d'icelle par la vertu qu'elle a d'être entrante et pénétrante dans les corps durs et mous, disant : *Il monte de la Terre au Ciel, et derechef descend en Terre*. Il faut bien remarquer ici, que quoique notre Pierre en sa première Opération se divise en quatre parties, qui sont les quatre Éléments : néanmoins (ainsi qu'il a été dit ci-dessus) il y a deux Parties principales en elle ; une qui monte en haut, qui est appelée la non fixe, ou la volatile ; et l'autre qui demeure en bas fixe, qui est appelée la terre ou ferment, comme il a été dit. Mais il faut avoir grande quantité de la Partie non fixe, et la donner à la Pierre, quand elle est très nette et sans ordure, et il lui en faut donner tant de fois par le Magistère, que toute la Pierre, par la vertu de l'Esprit, soit portée en haut, la sublimant et la faisant subtile. Et c'est ce que dit le Philosophe : *Il monte de la Terre au Ciel*. [11]

CHAPITRE IX

La Pierre volatile doit derechef être fixée

Après tout cela, il faut incérer cette même Pierre (ainsi exaltée et élevée, ou sublimée) avec l'Huile, qui a été tirée d'elle en la première Opération, laquelle est appelée l'Eau de la Pierre. Et il la faut tourner si souvent en sublimant, jusqu'à ce que par la vertu de la fermentation de la Terre (avec la Pierre élevée ou sublimée) toute la Pierre par réitération descende du Ciel en Terre, demeurant fixe et fluente. Et c'est ce que dit le Philosophe, *et derechef descend en Terre*. Et ainsi, *Elle reçoit la force des choses*

supérieures, en sublimant ; *et des inférieures*, en descendant ; c'est-à-dire, que ce qui est corporel, sera fait spirituel dans la Sublimation, et le spirituel sera fait corporel dans la *Descension*, ou lorsque la Matière descend.

CHAPITRE X

Utilité de l'Art et de l'efficace de la Pierre

Tu auras par ce moyen la gloire de tout le Monde. C'est-à-dire, par [12] cette Pierre ainsi composée, tu posséderas la gloire de tout le Monde. Et pour cela toute obscurité s'enfuira de toi ; c'est-à-dire, toute pauvreté et maladie. Ceci est la Force forte de toute force. Car il n'y a aucune comparaison des autres forces de ce Monde à la force de cette pierre : Car elle vaincra toute chose subtile, et pénétrera toute chose solide. Vaincra, c'est-à-dire, en vainquant et surmontant elle changera et convertira le Mercure vif en le congelant, lui qui est subtil et mou, et pénétrera les autres Métaux, qui sont des corps durs, solides et fermes.

CHAPITRE XI

Le Magistère imite la Création de l'Univers

Le PHILOSOPHE donne ensuite un exemple de la Composition de sa Pierre, disant, *Ainsi le Monde a été créé* ; c'est-à-dire que notre Pierre est faite de la même manière que le Monde a été créé. Car les premières choses de tout le Monde, et tout ce qui a été au Monde, a été premièrement une Masse confuse, et un Chaos sans ordre, comme il a été dit ci-dessus. Et après, par l'artifice du souverain Créateur, cette Masse confuse, [13] ayant été admirablement séparée et rectifiée, a été divisée en quatre Éléments : et à cause de cette séparation, il se fait diverses et différentes

choses. Ainsi aussi se peuvent faire diverses choses par la production et disposition de notre Œuvre, et ce par la séparation de divers Éléments de divers Corps. *De ceci seront et sortiront d'admirables adaptations.* C'est-à-dire, si tu sépares les Éléments, il se fera d'admirables Compositions propres à notre Œuvre, en la Composition de notre Pierre, par la conjonction des Éléments rectifiés. *Desquelles* : c'est-à-dire desquelles choses admirables propres à ceci. *Le moyen*, c'est à savoir d'y procéder, *en est ici.*

CHAPITRE XII

Déclaration énigmatique de la Matière de la Pierre

C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste, c'est-à-dire, Mercure trois fois très grand. Après que le Philosophe a enseigné la Composition de la Pierre, il montre ici couvertement de quoi se fait notre Pierre, se nommant soi-même. Premièrement afin que ses Disciples qui parviendront à cette science, se souviennent toujours de son nom. Mais [14] néanmoins il touche de quoi c'est que se fait la Pierre, disant ensuite : *Ayant les trois parties de la Philosophie de tout le Monde*, pour ce que tout ce qui est au Monde, ayant Matière et Forme, est composé des quatre Éléments. Or quoique dans le Monde il y ait une infinité de choses qui le composent et qui en sont les Parties, le Philosophe les divise et les réduit pourtant toutes à trois Parties ; c'est à savoir en la Partie minérale, végétale, et animale, de toutes lesquelles ensemble ou séparément il a eu la vraie Science, en l'Opération du Soleil, ou Composition de la Pierre. Et c'est pour cela qu'il dit, *Ayant les trois Parties de la Philosophie de tout le Monde*, lesquelles toutes trois sont contenues dans la seule pierre ; c'est à savoir au Mercure des Philosophes.

CHAPITRE XIII

Pourquoi la Pierre est appelée parfaite

Cette Pierre est appelée parfaite, parce qu'elle a en soi la nature des choses minérales, végétales et animales. C'est pourquoi elle est appelée triple, autrement trine-une ; c'est-à-dire triple et unique, ayant quatre Natures, c'est à [15] savoir les quatre Éléments, et trois Couleurs, la noire, la blanche et la rouge. Elle est aussi appelée le grain de froment, lequel s'il ne meurt demeurera seul ; et s'il meurt (comme il a été dit ci-dessus, quand elle se conjoint en la conjonction) il rapporte beaucoup de fruit, c'est à savoir, quand les Opérations dont nous avons parlé, sont parachevées. O Ami lecteur ! si tu sais l'Opération de la Pierre, je t'ai dit la vérité ; et si tu ne la sais pas, je ne t'ai rien dit. *Ce que j'ai dit de l'Opération du Soleil est accompli et parachevé.* C'est-à-dire, ce qui a été dit de l'Opération de la Pierre de trois Couleurs et de quatre Natures, qui sont en une chose unique ; c'est à savoir au seul Mercure Philosophal, est achevé et fini. [16]



LES SEPT CHAPITRES ATTRIBUÉS À HERMÈS

CHAPITRE PREMIER

Voici ce que dit Hermès. Pendant le long temps que j'ai vécu, je n'ai cessé de faire des expériences et j'ai toujours travaillé sans m'épargner.

Je ne tiens cet Art et cette Science que de la seule inspiration de Dieu. C'est lui qui a daigné la révéler à son Serviteur.

C'est lui qui a donné, à ceux qui savent se bien servir de leur raison, le moyen de connaître la vérité : mais il n'a jamais été cause que personne ait suivi l'erreur ni le mensonge.

Pour moi, si je ne craignais le jour du Jugement et d'être damné pour avoir caché cette Science, je n'en aurais rien dit et je n'écrais point pour l'enseigner [17] à ceux qui viendront après moi.

Mais j'ai voulu rendre aux Fidèles ce que je leur devais, en leur enseignant ce que l'auteur de la fidélité a daigné me révéler.

Écoutez donc, Fils des sages Philosophes nos Prédécesseurs, non pas corporellement ni inconsidérément, la Science des quatre Éléments¹ qui

¹ Les Philosophes appellent ainsi leur Science, parce qu'ils assurent qu'elle ne consiste qu'à transmuier les Éléments. Cette transmutation se fait en changeant la Terre en Eau et l'Eau en Terre, parce qu'il n'y a que ces deux Éléments sensibles et apparents et que les deux autres, qui sont l'Air et le Feu, sont renfermés en ces deux là. Ainsi, pour faire l'Œuvre des Philosophes, il n'y a qu'à dissoudre l'Or, qu'ils appellent Terre ou Corps, et à le réduire en Mercure (ce qui ne peut se faire que par leur premier Mercure, qu'ils appellent Eau, à cause qu'il est liquide et qu'il est le véritable et

sont passibles *et qui peuvent être altérés et changés* par leurs Formes et qui sont cachés avec leur action.

Car leur action est cachée *dans notre Élixir*, parce qu'il ne saurait agir s'il n'est composé *de l'union très exacte de ces mêmes Éléments* ; et il n'est point parfait qu'il n'ait passé par toutes ses Couleurs, *dont chacune marque la domination d'un Élément particulier*.

Sachez, Fils des Sages, qu'il y a une division [18] de l'Eau des anciens Philosophes, qui la partage en quatre autres choses. Une est à deux et trois à une. Et à la Couleur de ces choses, c'est-à-dire à l'humeur qui coagule, appartient la troisième partie, et les deux autres troisièmes parties sont pour l'Eau. Ce sont là les poids des Philosophes.¹

Prenez de l'Humeur une once et demie et de la Rougeur méridionale ou de l'Âme du Soleil la quatrième partie, qui est une demi-once, et de la Gomme orangée aussi une demi-once et la moitié d'Orpiment, qui sont huit, c'est-à-dire trois onces. [19]

unique Dissolvant de l'Or), puis à changer en Terre ou en Poudre ces deux Mercures qui sont Eau et parfaitement unis ensemble et que le Trévisan appelle *Mercurus double*.

¹ L'Auteur détermine ici quelle doit être la dose ou la quantité des deux Matières qui entrent dans la Composition de l'Œuvre. Il appelle cette Composition l'Eau des anciens Philosophes, ou à cause que leur premier Mercure, qui est leur Eau, est la première et principale partie de cette Composition et qu'il y est en double portion du Soufre ou de l'Or, qui en est l'autre partie, ce qui est, dit-il, le poids des Philosophes, ou bien parce que le mélange du premier Mercure et de l'Or ne peut point être appelé la Composition de l'Œuvre qu'après que l'Or est dissous ; n'y ayant effectivement que les choses liquides, et encore celles qui sont de même nature, qui puissent s'unir parfaitement et faire une véritable Composition. Et c'est sans doute pour cette raison qu'il nomme le Soufre ou l'Or la Teinture des Matières et l'Humeur coagulante, parce que c'est le Soufre qui teint et qui fixe. D'où il est évident qu'il faut nécessairement que l'Or soit dissous pour pouvoir être exactement uni avec le Mercure, qui est son Dissolvant et, par conséquent, pour faire ensemble la véritable Composition de l'Œuvre.

Et sachez que la Vigne des Sages se tire en trois et que son vin est parfait à la fin de trente.

Concevez comment l'Opération s'en fait. La Cuisson le diminue *en quantité* et la Teinture l'augmente *en qualité* ; parce que la Lune commence à décroître après son quinzième jour et elle croît au troisième. C'est donc là le commencement et la fin.

Voici, je viens de vous déclarer ce qui avait été celé. Car l'Œuvre est avec vous et chez vous, de sorte que, la trouvant en vous-même, *où elle est continuellement*, vous l'avez aussi toujours quelque part où vous soyez, soit en Terre ou en Mer.¹

Gardez donc l'Argent vif, qui se fait dans les Lieux ou Cabinets intérieurs, c'est-à-dire *dans les Principes des Métaux qui en sont composés*, et dans lesquels il est coagulé. Car c'est là cet Argent vif que [20] l'on dit être de la Terre qui reste.

Que celui donc qui n'entend pas mes paroles en demande l'intelligence à Dieu, qui ne justifie les œuvres d'aucun Méchant et qui ne refuse à nul Homme de bien la récompense qui lui est due.

Car j'ai découvert tout ce qui avait été caché de cette Science. J'ai déclaré un très grand Secret et j'ai dit même toute la Science à ceux qui sauront l'entendre.

¹ M. Salomon pense que par ces paroles, *l'Œuvre est avec vous et chez vous*, l'auteur veut dire que, dans la conformation de nos Corps et dans le changement des aliments, qui se fait continuellement en notre substance, il se trouve une représentation de l'Œuvre des Philosophes. Si j'osais ajouter ma pensée à celle de ce savant commentateur, je dirais qu'il me semble qu'Hermès ou celui qui a écrit sous son nom entend parler ici de l'Esprit Universel (*principe essentiel de notre vie*), que nous respirons en tout temps et en tous lieux et qui est la véritable origine du Mercure Philosophique.

Vous donc, Inquisiteurs de la Science, et vous, Enfants de la Sagesse, sachez que le Vautour, étant sur la Montagne, crie à haute voix : Je suis le blanc du noir et le rouge du blanc et l'orangé du rouge. Certes, je dis la vérité.

Sachez aussi que le Corbeau qui vole sans ailes dans la noirceur de la nuit et dans la clarté du jour est la tête ou *le commencement* de l'art.

Le Coloris se prend de l'amertume qui est en son gosier et la teinture est sortie de son corps et il se tire une Eau véritable et toute pure de son dos.

Comprenez donc ce que je dis et recevez par même moyen le don de Dieu *que je vous communique*. Mais celez-le à tous les imprudents.

C'est une Pierre que l'on doit honorer, qui est cachée dans les Cavernes ou *dans* [21] *le profond* des Métaux. Sa couleur la rend éclatante. C'est une Âme ou un *Esprit* sublime et une Mer ouverte.

Voici, je vous l'ai déclarée. Rendez grâces à Dieu de ce qu'il vous a enseigné cette science, car il aime ceux qui ont de la reconnaissance de ses grâces.

Mettez donc *cette Pierre*, c'est-à-dire *sa Matière*, dans un feu humide et l'y faites cuire. Ce feu augmente la chaleur de l'humidité et il tue la sécheresse de l'incombustion, jusqu'à ce que la racine paraisse : C'est-à-dire, *jusqu'à ce que le corps soit résous en son Mercure*. Après cela, faites sortir de cette Matière la rougeur et sa partie légère, *Continuant* à le faire jusqu'à ce qu'il n'y en ait que la troisième partie qui reste.

Enfants des Sages, *la raison pour laquelle* on a appelé les Philosophes (*Envieux*), ce n'a pas été à cause qu'ils aient jamais eu dessein de rien sceller aux gens de bien ni à ceux qui vivent pieusement ni aux légitimes *et véritables Enfants de la Science*, ni aux Sages.

Mais parce qu'ils la cachent aux Ignorants. C'est-à-dire, à ceux qui *n'en savent pas assez pour la connaître*, aux Vicieux et à ceux qui vivent sans loi et sans charité, de crainte que, par ce moyen, les Méchants ne devinssent puissants pour [22] commettre toutes sortes de crimes, dont les Philosophes seraient responsables à Dieu. Car tous les Méchants sont indignes de *posséder* la sagesse.

Sachez que je nomme cette Pierre par son nom. Car les Philosophes l'appellent la Femme de la Magnésie ou la Poule ou la Salive blanche, le Lait des choses volatiles et la cendre incombustible, afin de la cacher aux Imprudents, qui n'ont ni sens ni loi ni humanité.

Mais moi, je l'ai nommée d'un nom fort connu, en l'appelant la Pierre des Sages. Conservez donc dans cette Pierre la Mer, le Feu et le Volatil du Ciel, jusqu'au moment de sa sortie.

Or je vous conjure tous, ô fils des Philosophes, au nom de notre Bienfaiteur, qui vous fait une grâce si singulière, de ne jamais déclarer le nom de cette Pierre à aucun Fou, à aucun Ignorant ni à aucun qui en soit indigne.

Pour ce qui est de moi, je puis dire que personne ne m'a rien donné que je ne lui aie rendu tout ce qu'il m'a donné. Je n'ai jamais manqué au respect que je lui devais et j'ai toujours parlé fort honorablement de lui.

Mon Fils, cette Pierre est enveloppée de plusieurs Couleurs qui la cachent. Mais il n'y en a qu'une seule qui marque [23] sa naissance et son entière perfection. Connaissiez quelle est cette Couleur et n'en dites jamais rien.

Avec l'aide de Dieu tout-puissant, cette Pierre vous délivrera et vous garantira de maladies, pour grandes qu'elles soient, elle vous préservera

de toutes tristesses et afflictions et de tout ce qui pourrait vous nuire au corps et à l'esprit.

Elle vous conduira encore des ténèbres à la lumière, du désert à la maison et de la nécessité à l'abondance.

CHAPITRE II

Mon Fils, avant toutes choses, je vous avertis de craindre Dieu, car c'est lui qui fera réussir votre Opération et qui fera l'union de chaque Élément séparé.

Mon Fils, comme je ne vous crois pas privé de raison ni insensé, vous devez raisonner sur tout ce que l'on vous dira de notre Science. Recevez même mes exhortations et méditez si bien les leçons que je vous fais que vous les entendiez, comme si c'était vous-même qui en fussiez l'Auteur.

Car, comme ce qui est naturellement chaud ne peut devenir froid sans être altéré, de même celui qui use bien de sa [24] raison doit fermer la porte à l'ignorance, de peur que, se croyant assuré, il ne soit trompé.

Mon Fils, prenez le volatil, submergez-le lorsqu'il vole et séparez-le de sa rouille qui le tue. Ôtez-la et chassez-la de lui, afin qu'il devienne vivant, comme vous le souhaitez. Après quoi, il ne faut plus qu'il s'élève dans le Vaisseau, mais il doit retenir *et fixer* visiblement ce qu'il y a de volatil.

Car, si vous le tirez d'une seconde affliction, après l'avoir tiré d'une première, et si, pendant les jours dont vous savez le nombre, vous le gouvernez avec adresse, ce vous sera une compagnie telle qu'il vous la faut. Et en le séparant, vous en serez le maître et il vous servira d'ornement.

Mon Fils, séparez du rayon son ombre et ce qu'il a d'impur, parce qu'il y a des nuées au-dessus de lui, qui le salissent et qui l'empêchent de luire, à cause qu'il est brûlé par l'oppression et par sa rougeur.

Prenez cette rougeur, qui a été corrompue par l'Eau, de même que la cendre vive contient en soi du feu. Que si vous l'ôtez toujours, jusqu'à ce que la rougeur soit nette et purifiée, vous ferez une union dans laquelle il s'échauffe et se repose. [25]

Mon Fils, remettez dans l'Eau, pendant les trente jours que vous savez, le Charbon de qui la vie est éteinte. Ainsi, *ô notre Œuvre !* vous reposant sur le puits de cet Orpiment, qui n'a point d'humidité.

Voici, j'ai comblé de joie les cœurs de ceux qui espèrent en vous, *ô notre Élixir !* et j'ai réjoui les yeux de ceux qui vous considèrent par l'espérance du bien que vous renfermez en vous-même.

Mon Fils, soyez assuré que l'Eau était premièrement dans l'Air, puis dans la Terre. C'est pourquoi faites-la aussi remonter en haut par ses conduits et changez-la avec discrétion et, ensuite, unissez-la peu à peu à son premier Esprit rouge, qui a été ramassé.

Mon Fils, je vous apprend que l'Onguent de notre Terre est un Soufre, Orpiment, Gomme, Colcotar, qui est Soufre, Orpiment et même *divers* Soufres et semblables choses ; chacune desquelles est plus vile que n'est l'autre et il y a diversité entre elles.

De ces choses vient encore l'Onguent de la Colle, qui est Poils, Ongles et Soufre. De là vient aussi l'Huile des pierres et le Cerveau qui est Orpiment. De là même vient l'Ongle des Chats, qui est Gomme, et l'Onguent des blancs et [26] l'Onguent des deux Argents vifs Orientaux, qui pourchassent les Soufres, contiennent les Corps.

Je dis, de plus, que le Soufre teint et fixe et qu'il est contenu *et renfermé* et qu'il se fait par l'union de Teintures. Or les Onguents¹ teignent et fixent ce qui est contenu dans le Corps et c'est par ce seul moyen que se fait l'union des choses volatiles avec les Soufres alumineux, qui retiennent et fixent tout ce qu'il y a de volatil.

Mon fils, la disposition que les Philosophes recherchent est unique de notre Œuf, ce qui ne se rencontre pas en l'œuf de Poule. Il y a néanmoins quelque ressemblance en notre divine Œuvre, qui est l'ouvrage de la Sagesse et l'œuf de Poule, en ce qu'en l'une et en l'autre, les Éléments y sont unis et arrangés avec ordre.

Sachez donc, mon Fils, que de cette ressemblance et de cette proximité de nature l'on peut tirer un grand avantage pour la connaissance de notre Œuvre. Car, dans l'œuf de Poule, il y a une substance qui représente la matière *aqueuse de l'Œuvre*, qu'on appelle Spirituelle ou Esprit. Il y en a une autre semblable à l'Or, *qui est la Terre des Philosophes*. [27] Et en ces deux substances, on remarque visiblement l'assemblage et l'union des quatre Éléments.² [28]

¹ Le soufre des philosophes.

² La comparaison que les Philosophes font de leur grand Œuvre avec l'œuf est fort juste, mais non pas tant, à mon avis, parce que les quatre Éléments se trouvent dans leur Œuvre de même que dans l'œuf, qu'à cause qu'il y a deux matières dans l'Œuvre des Philosophes, leur Mercure et l'Or, comme il y en a deux dans l'œuf, le Jaune et le Blanc ; que ces Matières ont grand rapport les unes aux autres et qu'il y a beaucoup de ressemblance entre elles, outre les autres choses qui contribuent à cette conformité. Car premièrement, le Mercure des Philosophes étant, selon Philalèthe, semblable à l'Argent vif vulgaire et en ayant l'apparence et toutes les propriétés, il représente parfaitement le blanc de l'œuf, non seulement parce que, comme lui, il est blanc, aqueux, liquide et d'une consistance un peu épaisse et que d'ailleurs, dans la composition de l'Œuvre, il y a plus de ce premier Mercure que d'Or, comme dans l'œuf le blanc est en plus grande quantité que n'est le jaune, mais principalement parce que le

Le Fils a demandé à Hermès : Les Soufres qui conviennent à notre Œuvre sont-ils célestes ou terrestres ? Et Hermès répondit : Il y en a de célestes et il y en a aussi qui sont terrestres.¹

Mercuré vivifie l'Or, disent les Philosophes, et qu'il a en lui tout ce qui est nécessaire pour la composition et perfection de l'Œuvre. Ce qui a donné lieu à cette Maxime : *Tout ce que les Sages cherchent est dans le Mercure*, de même que le blanc de l'œuf a en soi tout ensemble et la matière dont est entièrement formé le Poulet et le principe qui lui donne la vie. Secondement, l'or, qui est l'autre Matière de l'Œuvre, ressemble pareillement au jaune de l'œuf, tant par sa Couleur et sa consistance, qui est plus resserrée et plus solide que n'est celle du Mercure, qu'à cause qu'il lui sert de ferment et même de nourriture, ce qu'il fait en l'épaississant, le fixant et s'unissant intimement à lui : comme le jaune de l'œuf est plus épais que le blanc, et que, dans l'œuf, il sert d'aliment au Poulet, qui se forme du blanc, jusqu'à ce qu'il soit éclos. Ainsi, le jaune de l'œuf, en nourrissant le Poulet et s'unissant à sa substance, reçoit la vie, comme l'Or, selon les Philosophes, est vivifié lorsqu'il est si exactement uni à leur Mercure que tous deux ne font plus qu'une même Substance. Enfin, comme le blanc et le jaune de l'œuf sont contenus dans une taie et dans la coque, qui enveloppe le tout, de même aussi les Philosophes renferment la composition de leurs deux Matières dans un Vaisseau de verre, bouché fort exactement et que, pour cette raison et pour la figure ovale, ils appellent leur Œuf ; et ils le posent dans un Fourneau, sur une écuelle pleine de cendres, qui servent *d'intermède*, comme les Artistes l'appellent, c'est-à-dire de milieu entre le Feu et le Vaisseau, et ces deux choses, dit Flamel en son Poème, sont comme la Paille et le Nid de la Poule, où est l'œuf qu'elle couve. Les Philosophes entretiennent au commencement, dans leur fourneau, un feu doux et continu, pour exciter peu à peu les esprits qui sont dans leur Mercure et qui doivent faire la dissolution de l'Or et le vivifier, qui sont les principales Opérations de leur œuvre. Comme la Poule échauffe doucement ses œufs dans son nid, en les couvant, pour réveiller et faire agir le principe de vie qui est renfermé dans le blanc et qui doit faire la conformation de toutes les parties du Poulet et l'animer. Et comme la poule ne cesse de couvrir ses œufs, jusqu'à ce que les Poulets soient arrivés à leur terme et qu'ils soient éclos, les Philosophes continuent toujours à entretenir le feu dans leur Fourneau, jusqu'à ce que leur Élixir, qu'ils appellent aussi leur Poulet, soit arrivé au temps limité de sa perfection. *M. Salomon.*

¹ Le Soufre céleste est celui que contient l'Esprit Universel et qu'on en tire facilement. Le Soufre terrestre est celui qu'on extrait de l'Or. Lorsqu'on le réincruste, on remet

Le Fils lui dit là-dessus : Mon Père, [29] je crois que le ciel est le cœur dans les choses supérieures et que la Terre l'est dans les inférieures. À quoi Hermès répondit : Vous ne dites pas bien. Car le Mâle est le Ciel de la Femelle, et la Femelle est la Terre du Mâle.

Le Fils lui demanda ensuite : Lequel des deux est le plus digne, d'être le Ciel ou d'être la Terre ? Hermès répondit : Ils ont besoin l'un de l'autre, parce qu'en tous les Préceptes, l'on ne commande que la médiocrité. Comme qui dirait : Le Sage commande à tous les Hommes. Car le médiocre est le meilleur, parce que quelque Nature que ce soit s'associe et s'unit beaucoup mieux avec celle qui lui est semblable. Et notre Science, qui est appelée Sagesse, nous fait voir qu'il n'y a que les choses médiocres et tempérées qui s'unissent.

Le Fils dit alors : Mon Père, lequel de ceux-là est le médiocre ? Hermès répondit : À chaque Nature, il y en a trois de deux. L'Eau est premièrement nécessaire, puis l'Onguent ou Soufre ; et les fèces ou impuretés demeurent en bas.

Or le Dragon se trouve en toutes ces choses. Les ténèbres sont sa maison, et la noirceur est en elles. Et par cette noirceur, il monte en l'Air. Et cet Air est le Ciel, où il commence de paraître [30] comme en son Orient. Mais, tandis que ces choses s'élèvent comme une fumée *et s'évaporent*, elles ne sont pas permanentes *ni fixes*.

Mais faites rasseoir la fumée de l'Eau, ôtez la noirceur à l'Onguent et chassez la mort des fèces *et de l'impureté*. Et la dissolution étant faite, par la victoire *que les deux Matières ont remportée l'une sur l'autre*, et s'étant

dans ses premiers Principes, par le moyen du Mercure des Philosophes, son unique et véritable Dissolvant.

unie ensuite, de sorte qu'elles s'entretiennent toutes deux, alors elles sont vivantes.

Mon Fils, vous devez savoir que l'Onguent médiocre, c'est-à-dire le Feu, tient le milieu entre les fèces et l'Eau, et c'est lui qui recherche l'Eau, parce qu'on les appelle Onguent et Soufre et qu'il y a une grande affinité entre le Feu, l'Huile et le Soufre, car, de même que le Feu jette une flamme, aussi fait le Soufre.

Sachez, mon Fils, que toutes les sagesse du monde sont au-dessous de la sagesse que je possède et que tout ce que son Art peut faire consiste à rendre ces Éléments occultes et cachés, ce qui est une chose merveilleuse.

Celui donc qui désire être introduit en cette sagesse cachée, que nous possédons, doit fuir le vice d'arrogance, être Pieux, être Homme de bien, d'un [31] profond raisonnement, et garder les Secrets qui lui ont été découverts.

Je vous avertis encore, mon Fils, que qui ne sait pas mortifier, faire une *nouvelle* génération, vivifier les Esprits, purifier, introduire la lumière, jusqu'à ce que les Éléments se combattent, qu'ils soient colorés et qu'ils soient nettoyés de leurs taches, telles que sont la noirceur et les ténèbres, celui-là ne sait rien et n'avance rien. Mais, s'il sait faire ce que je viens de dire, il sera élevé en grande dignité, tellement que les Rois auront de la vénération pour lui.

Mon Fils, nous sommes obligés de garder ces Secrets et de les sceller à tous les Méchants et à ceux qui n'ont pas assez de sagesse ni assez de discrétion *pour les garder et en bien user*.

Vous devez savoir, de plus, que notre Pierre est faite de plusieurs choses et de plusieurs couleurs, qu'elle est faite et composée de quatre

Éléments unis, que nous devons séparer ces Éléments, les désunir et, comme autant de pièces différentes, les mettre chacun à part.

Nous devons aussi mortifier en partie la nature ou les principes qui sont en cette Pierre, conserver l'Eau et le Feu qui demeure en elle, et qui sont faits des [32] quatre Éléments, et retenir *ou fixer* leurs Eaux par son Eau, laquelle n'est pas pourtant Eau quant à la forme *extérieure, ou apparente*, mais un Feu qui monte sur les Eaux et qui les contient dans un vaisseau, qui doit être entier *et sans fêlure*, de peur que les Esprits ne s'échappent et ne sortent des Corps. Étant ainsi retenus, ils deviennent tingents et fixes.

Ô bénite forme ou apparence d'Eau Pontique, qui dissous les éléments ! Or, afin qu'avec cette Âme aqueuse nous possédions la Forme sulfureuse, c'est-à-dire *afin que la Composition, qui était semblable à de l'Eau, devienne Terre ou Soufre*, il faut que nous la mêlions avec notre Vinaigre.

Car lorsque, par la puissance et la vertu de l'Eau, le Composé est dissous, c'est alors la clef *ou le moyen assuré* pour le rétablir et le refaire. Alors, la Mort et la noirceur les quittent et la Sagesse, *c'est-à-dire l'Ouvrage de la Sagesse*, commence de paraître. Je veux dire, *que l'Artiste connaît par là qu'il a bien et sagement conduit son Opération et qu'il est dans la véritable voie que les Philosophes ont tenue*. [33]

CHAPITRE III

Sachez, mon Fils, que les Philosophes font *des liaisons* ou des nœuds forts et serrés pour combattre contre le feu, parce que les Esprits aiment d'être dans les Corps qui sont lavés et ils se plaisent à y demeurer.

Et dès que les Esprits sont unis à eux, ces Esprits les vivifient et ils demeurent en eux et les Corps retiennent ces Esprits, sans jamais les quitter.

Alors, les Éléments qui sont morts deviennent vivants et ils teignent les Corps composés de ces Éléments. Ils sont altérés et changés et ils font des œuvres admirables et qui sont permanentes, comme dit le Philosophe.¹

O forme aqueuse d'Eau permanente, qui crées les Éléments dont est fait notre Roi, et qui, par un régime tempéré ayant acquis la Teinture et t'étant unie à tes Frères, te reposes ensuite, *parce que tu es parvenue à ta fin !* [34]

Notre Pierre très précieuse, étant jetée sur le fumier, est très chère et tout ensemble vile et même très vile, parce que nous devons tout à la fois mortifier et vivifier deux Argents vifs, qui sont l'Argent vif de l'Orpiment et l'Argent vif Oriental de la Magnésie.

Oh ! que la Nature est une grande Ouvrière, puisqu'elle crée les Principes naturels, qu'elle retient ce que ces Principes ont de médiocre, après les avoir séparés *des crasses et impuretés grossières*. Cette Nature est revenue avec la lumière et elle a été produite avec la lumière qu'a enfantée une Nuée ténébreuse. Et cette Nuée est la Mère de toute l'Œuvre.

Mais, lorsque nous unirons le Roi couronné à notre Fille rouge. Cette Fille, par le moyen d'un régime de feu si bien tempéré qu'il ne puisse rien gâter, concevra un Fils, qui sera uni à elle, et qui sera pourtant

¹ S'il est vrai qu'Hermès ait été le premier des Philosophes, comme c'est l'opinion commune, fondée sur tous les Écrits que nous avons des anciens Philosophes, qui pour cette raison l'appellent *Père*, les derniers mots de ce verset font voir que cet Ouvrage n'est pas de lui.

au-dessus. Elle nourrit ce Fils et le rend fixe et permanent avec ce petit feu. Et ainsi, le Fils vit de notre feu.

Or, quand on laisse le feu sur la feuille de Soufre, il faut que le terme des cœurs entre sur lui, qu'il en soit lavé et qu'ainsi, son ordure sorte hors de lui. Il se change alors et, quand il est tiré du [35] feu, sa teinture demeure rouge comme les chairs *vives*.

Notre Fils, qui est né Roi, reçoit sa teinture du feu, après quoi, et la mort et la mer et les ténèbres le quittent ; *parce qu'il devient vivant, il se dessèche et se fait poudre : et il a une lueur vive et éclatante*.

Le Dragon, qui garde les trous, fuit les rayons du Soleil. Notre Fils, qui est mort, reprendra la vie. Il sortira du feu, étant Roi, et il se réjouira de son union et de son mariage. Ce qui était occulte et caché deviendra manifeste et apparent et le lait de la Vierge sera blanchi.

Ce Fils, ayant reçu la vie, combat contre le feu ; il a une teinture, la plus excellente de toutes les teintures. Car, alors, il a le pouvoir de faire du bien, *en communiquant cette teinture à ses Frères*. Et il contient en soi la Philosophie, *puisque'il en est le fruit et l'ouvrage*.

Venez, Fils des Sages, réjouissons-nous tous ensemble ; faisons éclater notre joie par des cris d'allégresse, car la mort est consumée. Notre Fils règne. Il a sa robe rouge et il est revêtu et paré de sa pourpre. [36]

CHAPITRE IV

Écoutez, Fils des Sages, comme cette Pierre crie : Défendez-moi et je vous défendrai.¹ Voulez-vous me donner ce qui m'appartient afin que je vous aide ? [37]

¹ Quoique la Nature ne produise pas seulement la Matière du premier Mercure des Philosophes et l'Or, qui sont, dit Philalèthe, les matériaux du Magistère, mais qu'elle en soit même la principale Ouvrière, il est certain néanmoins qu'elle ne le saurait faire toute seule et il faut nécessairement que l'art lui aide ; ce qu'il fait dans toute l'étendue et la durée de l'Œuvre. Car, dans la première Opération, l'Art aide à la Nature à faire la Composition du premier Mercure, par la préparation qu'il donne à sa Matière et, sans doute, encore par d'autres secours qui, pour être moins pénibles, ne sont pas moins nécessaires. Et dans la seconde, l'Art contribue à parachever l'ouvrage, tant par le régime du feu, qu'il entretient et conduit, que par la jonction qu'il fait de ce premier Mercure avec l'Or, qui est par où commence cette dernière Opération. Et c'est là cette jonction que la pierre (c'est-à-dire ce Mercure, qui est la principale partie de la Pierre) demande ici à l'Artiste qu'il fasse, afin qu'elle lui aide ensuite, la Pierre (ou cette Matière) ne pouvant être utile, si elle n'est parfaite, ni parfaite sans cette union du Mercure et de l'Or au moins par la voie ordinaire, qui est ou la seule que les premiers Philosophes ont sue ou qu'ils ont voulu que l'on sût. Et c'est assurément celle dont parle notre Auteur, puisqu'il assure dans le Chapitre 7, que, *sans le Ferment de l'Or, l'Élixir ne se peut faire*. Or ce Philosophe fait dire ici au Mercure que l'Or lui appartient, parce que l'Or est le fils du Mercure, étant fait de sa propre Substance ; et que, d'ailleurs, c'est de l'Or seul de qui le Mercure attend sa fixité et sa teinture. Aussi est-ce l'Or, comme il est dit sur la fin de ce Chapitre, *qui retient la Substance de sa Mère*, lorsqu'il est uni à elle, c'est-à-dire qu'il fixe le Mercure au même temps que ce Mercure le dissout, car, par ce moyen, ils s'unissent ensemble pour n'être jamais séparés. Et c'est pareillement *le Laiton* ou l'Or, dit notre auteur ensuite, *qui est la teinture de l'Eau permanente*, c'est-à-dire du second Mercure des Philosophes, qui est fixe et duquel la dissolution de l'Or fait une partie : ce second Mercure étant composé de l'union du premier Mercure, qui est le Dissolvant de l'Or, et du Mercure de l'Or ou de sa dissolution ; ce qui a été cause que le Trévisan appelle ce second Mercure des Philosophes *le double Mercure*. L'or donne, dis-je, la teinture à ce Mercure, à cause du Soufre très pur et parfaitement digéré que l'Or a dans lui-même et qui lui donne sa couleur et son éclat. Et quoique l'Or soit dissous, son Soufre ne perd rien néanmoins

Mon Soleil et mes rayons sont intimement en moi et la Lune, qui m'est [38] propre et particulière, est ma lumière qui surpasse quelque lumière que ce soit et mes biens valent mieux que tous les autres biens.

Je donne la joie, la satisfaction, la gloire, les richesses et les plaisirs solides à ceux qui me connaissent et je leur donne encore la parfaite intelligence de ce qu'ils cherchent, *avec tant d'empressement*, et je leur donne, enfin, la possession des choses divines.¹

Écoutez, je vais vous découvrir ce que les anciens Philosophes avaient celé de leur Science. C'est une chose dont le nom est compris en sept lettres. Car elle en suit deux Alpha et Êta.

pour cela et ne déchoit nullement de sa teinture ni de sa fixité. Car la dissolution de l'Or, qu'on appelle autrement *réincrudation*, n'est autre chose que la réduction qui se fait de l'Or en ses principes, sans que ces principes soient détruits ni altérés et qu'ils perdent rien de leur première perfection, comme nous voyons que, dans la dissolution des autres Mixtes, leurs principes demeurent tous entiers. Aussi, les Philosophes assurent que *la dissolution du Corps est la fixation de l'Esprit*, c'est-à-dire qu'au même temps que le Mercure, qui est l'Esprit, dissout l'Or, que l'on nomme Corps, l'Or fixe le Mercure, ce qu'il ne fait que par le moyen de son Soufre, parce que c'est le Soufre qui teint et qui fixe ; de sorte que le Soufre de l'Or retient sa vertu fixative dans le temps même que l'Or est dissous, puisque alors il fixe le mercure, en s'unissant à lui et le rendant par ce moyen *Eau permanente*. Et par conséquent, il doit aussi retenir sa teinture, puisque, après avoir fixé ce Mercure, il le teint en lui donnant la perfection d'Élixir, avec le secours du feu extérieur, que l'Artiste entretient continuellement et sans lequel la Nature, c'est-à-dire les Esprits et la chaleur qui sont intimement dans la Matière, ne saurait rien faire.

¹ Il veut dire que la Science, comme le dit Morien, inspire aux Philosophes un grand détachement et un grand mépris du monde et de ses vanités et qu'elle les élève à la contemplation des choses divines, c'est-à-dire à la connaissance de Dieu, qu'en cette vue ils glorifient comme Dieu, parce qu'ils savent bien que d'eux-mêmes ils n'ont pas été capables d'acquérir une science si admirable et si extraordinaire, mais que cette capacité, comme parle l'Apôtre, leur a été donnée du Père des lumières, qui est l'Auteur et le juste Dispensateur de tous les biens. *M. Salomon*.

Le Soleil suit tout de même la Lune *et il vient après elle*. Mais il veut pourtant avoir la domination et être le maître [39] *de l'Œuvre*. Il veut conserver Mars et teindre le Fils de l'Eau vive, qui est Jupiter, et c'est là le Secret que les Philosophes ont caché.¹

Comprenez-moi donc, vous qui m'écoutez, et dorénavant mettons en pratique ce que nous savons. Je vous ai déclaré ce que j'ai écrit, après l'avoir recherché fort curieusement et l'avoir fort subtilement médité. C'est que je connais une certaine chose qui est unique.

Car qui est-ce qui comprend *notre* [40] *Science*, ceux qui l'étudient sérieusement, la recherchant avec une si grande application qu'ils emploient toute la force de leur esprit et de leur raisonnement pour la découvrir ?

¹ Il est parlé ici des Couleurs de l'Œuvre, que l'Auteur marque, comme font ordinairement les Philosophes, par le nom des Métaux, puisqu'il nomme ici la Lune, le Soleil et Jupiter et que Vénus est nommée ensuite ; que c'est de la Couleur rouge dont il s'agit principalement, *qui veut*, dit-il, *avoir la domination*, et que la Couleur de Mars, qui est appelée *rouille*, dans la Tourbe, *et le rouge diminué*, est une ébauche et un commencement de la Couleur rouge. De manière que, lorsque la couleur de Mars commence à paraître dans l'Œuvre, la Matière ne la quitte plus ; mais cette couleur se fortifie et s'augmente toujours en elle par la cuisson, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la rougeur parfaite, et Jupiter doit être teint tant en Lune qu'en Soleil, parce qu'encore que Jupiter précède la lune, on peut dire aussi en quelque façon qu'il la suit. Car la Couleur blanche parfaite de Lune, qui est une augmentation de la Couleur de Jupiter et qui le teint, ne peut passer à la Couleur rouge que par degrés et en diminuant peu à peu, de manière que cette diminution qui suit la blancheur parfaite peut être appelée Jupiter, aussi bien que la diminution qui la précède. Et c'est proprement cette dernière diminution de la blancheur qui reçoit les premières impressions de la couleur rouge et, par conséquent, Jupiter est teint de la rougeur solaire. *M. Salomon*.

Voyez comme¹ d'un Homme il ne peut provenir que son semblable ni d'un autre Animal non plus. Et s'il arrive que deux Animaux de différentes espèces s'accouplent, il en naîtra un qui ne ressemblera ni à l'un ni à l'autre.

Maintenant Vénus dit : J'engendre la lumière et les ténèbres ne sont pas de ma nature. Et n'était que mon Métal est sec, tous les *autres* Corps auraient besoin de moi.

Car je les fonds, j'efface leur rouille et je tire leur substance. Rien n'est donc meilleur ni ne mérite d'être plus honoré que mon Frère et moi, lorsque nous sommes unis.

Mais le Roi, qui a la domination de *l'Œuvre*, dit à ses Frères qui, par *leur transmutation*, rendent témoignage *de cette vérité*. Je suis couronné, je suis [41] paré du diadème², je porte le manteau royal et je remplis les cœurs de joie.

Et quand je me trouve entre les bras et sur le giron de ma mère et que je suis uni à sa substance, je retiens et j'arrête cette substance en la fixant.³ Et de ce qui est visible, j'en fais et j'en compose l'invisible.

¹ Les philosophes se servent souvent de cette comparaison, qu'ils prennent tant des animaux que des végétaux, pour nous faire voir évidemment que, comme dans ces deux familles de la nature, chaque chose produit son semblable, le même aussi se doit nécessairement faire dans les minéraux et qu'ainsi, leur œuvre ne peut être faite d'une matière étrangère et qui ne soit pas de même espèce et de même nature qu'elle. *M. Salomon*.

² Les Métaux imparfaits, qui sont les Frères de ce Roi, étant formés de la même matière que lui, rendent témoignage de sa Royauté, lorsque, par leur transmutation, il les y associe et leur fait part de son Diadème et de sa Pourpre Royale.

³ L'Or fixe la substance de sa Mère, c'est-à-dire du Mercure, qui est naturellement volatil. Il est vrai que l'on peut dire que l'Or ou, du moins, son soufre fixe aussi sa Substance, tant parce qu'il fixe pareillement son Mercure, je veux dire le Mercure en quoi il est résous, qu'à cause que le Mercure qui le dissout est de même nature et de

Alors, ce qui est occulte et caché sera manifesté et apparaîtra et tout ce que les Philosophes ont scellé *de leur Œuvre* sera *évidemment* produit et engendré de nous deux. [42]

Comprenez bien ces paroles, vous qui m'écoutez, conservez-les soigneusement dans votre cœur, méditez-les attentivement et ne cherchez rien autre chose.

Ne voyez-vous pas que l'Homme, dont les entrailles sont de chair, est engendré du principe de Nature, *lequel est fait de sang, dont la chair a été faite elle-même*. Et l'Homme ne saurait avoir été fait autrement, *ni formé d'autre chose*. Méditez ce que je viens de dire et rejetez tout ce qui est superflu et étranger.¹

même substance ou, pour parler comme la Tourbe, de même sang que lui. Car, autrement, ces deux mercures ne s'uniraient pas inséparablement, comme ils font. *Et de ce qui est visible, j'en fais et j'en compose l'invisible*. Il semble qu'il faudrait dire tout le contraire et qu'il y eût : *de l'invisible, j'en fais le visible*, parce qu'il est dit ensuite que *ce qui est occulte devient manifeste*. Mais le visible qui devient invisible se doit entendre, à mon sens, de la couleur de l'Or, qui se perd en sa dissolution et qui est comme ensevelie dans la noirceur, mais qui se dégage et qui paraît dans la suite de l'Opération. *M. Salomon*.

¹ L'exemple que notre Auteur prend ici de la conformation du corps de l'Homme, qui n'est ni ne peut être fait que des principes qui sont de sa même nature, confirme ce qu'il a dit dans le Chap. I, que *l'Œuvre est dans nous et chez nous* : et fait voir l'aveuglement de ceux qui prétendent faire le Magistère des Philosophes, qui doit donner la perfection aux Métaux imparfaits (c'est-à-dire donner à leur Mercure la fixité et la teinture de l'Or et de l'Argent et le dégager du mauvais soufre et des crasses et impuretés qu'il a contractées dans sa Matrice), en se servant de toute une autre Matière que de celle dont sont formés les Métaux, tant ceux qui doivent recevoir cette perfection que ceux qui ont une perfection semblable à celle qu'ils doivent recevoir. Et cette Matière différente et étrangère est appelée ici *le superflu*, que l'Auteur commande de rejeter ou de ne s'en point servir, comme étant une chose superflue et entièrement inutile à l'Œuvre. *M. Salomon*.

C'est pourquoi le Philosophe a dit : Botri¹ est fait de l'orangé, qui est [43] tiré du nœud rouge et non d'ailleurs. Que si vous le pouvez faire orangé, ce sera un effet de votre sagesse et un témoignage de la certitude de votre science.

Ne vous souciez et ne vous appliquez uniquement qu'à tirer et à faire sortir du rouge *cette couleur orangée*. Voyez, je ne me suis point servi d'un circuit de paroles et, si vous m'entendez, vous verrez que peu s'en faut que je ne l'aie découvert.

Fils des sages,² brûlez le corps [44] du Laiton à fort feu et il vous donnera ce que vous cherchez. Empêchez que celui qui fuit ne s'envole de celui qui ne fuit pas et *qu'il ne le quitte et ne se sépare de lui*.

¹ Il est difficile de dire ce que les Philosophes entendent par ce mot *botri*, les Arabes ne le connaissant pas et n'étant ni Grec ni Latin. Il est vrai qu'il s'approche du Grec. Car *Botris*, en cette langue, signifie un *raisin* et une sorte d'herbe, dans Dioscoride et dans Pline. Mais, quoique les Philosophes parlent de vigne et de vin, je ne me souviens point d'avoir lu le mot de *raisin* dans leurs livres ni qu'ils s'en soient servis pour signifier ni l'Œuvre ni quelque-une de ses circonstances. *Joli* a expliqué ce mot *Botri* par celui du Soufre, ce que, sans doute, il n'a pas dit de lui-même. Il y a même apparence qu'en cet endroit, il signifie le *Soufre parfait*, parce qu'il est dit que Botri est fait de l'orangé et que cet orangé est fait du rouge, c'est-à-dire de l'Or, lequel, par sa dissolution, perd sa couleur rouge et qui, ayant passé par plusieurs couleurs, devient orangé, avant que d'arriver à la rougeur parfaite. C'est pourquoi il est dit dans la suite *que l'on doit s'appliquer uniquement à faire en sorte que le rouge devienne orangé*, parce que ce sera une marque infaillible que l'Or a été dissous, ce qu'il n'y a que les Philosophes qui puissent faire. *M. Salomon*.

² Les Philosophes, par ce mot *Laiton*, entendent le plus souvent l'Or, quoiqu'ils le prennent aussi quelquefois pour sa dissolution. L'Auteur dit ici qu'il *le faut brûler à fort feu*, c'est-à-dire le dissoudre par le Mercure des Philosophes, parce que la Tourbe latine assure, comme il a déjà été dit, que l'Argent vif est de la nature du feu et qu'il brûle les Corps ou Métaux, mieux que ne fait le feu. Mais le Laiton ou l'Or, de son côté, retient et fixe le Mercure, qui est naturellement volatil et qui s'enfuit de dessus le feu. Et afin que la dissolution du Laiton se puisse faire par le Mercure, notre Au-

Mais faites en sorte qu'il se repose et qu'il demeure sur le feu, quelque âpre qu'il soit. Et ce qui sera corrompu par la chaleur violente du feu, c'est Cambar.¹

Sachez que le Laiton est une partie de cette Eau permanente, qu'il est sa teinture et que ce qui lui a fait sa noirceur [45] se change alors en véritable rouge.²

Je proteste, devant Dieu, que je n'ai dit que la vérité et que les choses qui détruisent sont celles-là même qui perfectionnent.³ Et c'est pour cela

teur donne ici une règle pour le régime et la conduite du feu, que l'on doit exactement observer lors de cette opération : qui est qu'il faut empêcher que celui qui fuit ne s'envole et ne s'enfuie pas de celui qui ne fuit point. Il veut dire qu'il faut faire le feu si doux, au commencement de la seconde Opération, que le Mercure qui est volatil ne s'élève pas tout seul, sans enlever peu à peu l'or avec lui ; parce que, si le Mercure se sublimait tout seul, il laisserait le Corps, qui est le Laiton ou l'Or, au fond du vaisseau, sans qu'il fût nullement altéré, et ainsi, la dissolution ne se ferait point ni l'Œuvre par conséquent. *M. Salomon.*

¹ *C'est Cambar.* Ce mot est encore l'un de ceux dont les Philosophes se servent et que l'on peut dire qui n'est que de leur Langue et de leur Idiome. Flamel en parle dans son Chap. 5, selon notre édition. Et il dit que c'est un des noms que les philosophes envieux ont donné à l'opération qu'il décrit en cet endroit là. Joli a traduit *Cambar* par *Mercur*. Mais je ne sais quelle autorité il a eue pour cela. *M. Salomon.*

² Le Laiton ou l'Or, étant dissous et uni avec son Dissolvant, compose *le double Mercur*, comme le Trévisan l'appelle et que notre Auteur nomme *Eau permanente*, parce que ce Mercure est fixe et permanent. Ainsi, le Laiton est véritablement une partie de cette eau, qui est le second Mercure des Philosophes.

³ Ces choses qui détruisent l'Or ou le Laiton et qui lui donnent ensuite la perfection de l'Élixir, ce sont le premier Mercure des Philosophes et le feu extérieur. Car ce sont ces deux Agents qui font la dissolution de l'Or et qui vivifient et digèrent cette dissolution. De sorte que, l'Or ne pouvant teindre s'il n'est teint, c'est-à-dire s'il n'est élevé à une plus forte couleur que celle que la Nature lui a donnée, et ne pouvant recevoir cette teinture s'il n'est détruit et dissous et s'il ne reçoit un nouveau Soufre par le premier Mercure et que le sien ne soit plus cuit et plus digéré par la cuisson, il est

que rien ne peut être amendé ni rendu meilleur, s'il n'est corrompu auparavant, et cette corruption fera paraître l'amendement et la perfection ; et l'un et l'autre est une marque essentielle de la vérité de l'Art. [46]

CHAPITRE V

Mon Fils, ce qui naît du Corbeau est le commencement de cet Art. Voici, j'ai obscurci ce que je vous ai dit et je lui ai ôté sa clarté¹ par un circuit de paroles et j'ai dit que ce qui est conjoint était désuni et que ce qui est très proche était fort éloigné.

Rôtissez donc ces Matières et cuisez-les ensuite, par l'espace de sept jours, de quatorze et de vingt et un, dans ce qui vient du ventre des Chevaux.²

Lors se fait le Dragon qui mange ses ailes,³ et qui se mortifie soi-même. [47] Après quoi, mettez-le dans un morceau de drap et dans le feu

évident que sa corruption est la cause de sa perfection et que ce qui le détruit est ce qui le perfectionne. *M. Salomon.*

¹ Cette circonlocution par laquelle il a obscurci ce qu'il voulait dire est, à mon avis, qu'au lieu de dire que le Corbeau est le commencement de l'Œuvre, il a dit que c'était ce qui naît du Corbeau, c'est-à-dire la noirceur. Car, en disant : ce qui naît du Corbeau, il dit deux choses, le Corbeau et ce qui naît de lui. Et cependant, il n'y a qu'une seule chose par où commence l'Œuvre, qui est la noirceur, que les Philosophes appellent le Corbeau ou la tête du Corbeau. *M. Salomon.*

² On se sert souvent, dans la Chimie vulgaire, du fumier de Cheval, pour mettre les Matières en digestion. Les Artistes l'appellent, ordinairement, *le ventre de Cheval et le Vicaire du Bain-Marie*. Notre Auteur veut dire ici que la chaleur doit être douce au commencement, semblable à celle du fumier de Cheval échauffé. *M. Salomon.*

³ Les Philosophes appellent leur premier Mercure un Dragon volant, non seulement à raison de la Matière d'où il est tiré, qui est, disent-ils, un poison, mais encore parce qu'il est volatil et qu'il ronge et dissout l'Or, qu'il enlève peu à peu, en se sublimant par une chaleur douce. Mais, lorsque la dissolution de l'Or est faite et que la Matière

du fourneau et prenez soigneusement garde qu'il ne sorte du vaisseau.¹
[48]

Et sachez que les temps de la Terre sont dans l'Eau et que l'Eau se fait toujours, jusqu'à ce que vous mettiez la Terre sur elle.²

est noire, le Mercure ne s'élevant plus, à cause que cet Esprit est devenu fixe par la dissolution du Corps, qui lui a communiqué sa fixité, le Dragon mange alors ses ailes et se mortifie, c'est-à-dire devient noir, ce qui marque la mortification de la matière. *M. Salomon.*

¹ Je n'entends point ce que l'Auteur veut dire par *petia panni*, c'est-à-dire une *pièce* ou un *morceau de drap*. Car quel sens peut avoir ici le mot de *drap*, même par figure, où il ne s'agit que de cuire les deux Matières, ou Mercures, exactement mêlées ensemble par la corruption ou la fermentation qui s'en est faite, comme le marque la noirceur qui a précédé ? Peut-être qu'au lieu de in *petia panni*, il faudrait lire in *bocia stanni*, ce qui voudrait dire qu'alors, il faudrait mettre la Matière de l'Œuvre dans un bocal ou vaisseau d'Étain, par une façon de parler qui est assez ordinaire aux Philosophes, pour marquer que le Régime de Jupiter doit commencer immédiatement après celui de Saturne, c'est-à-dire que, de la noirceur, la Matière doit passer à la blancheur, telle qu'est celle de Jupiter, qu'autrement l'Œuvre ne se fera point : le mot *Bocia* étant usité par ceux qui ont traduit les Livres des Arabes en Latin, qu'ils ont peut-être pris du mot Espagnol *Bocal*, dont nous nous servons aussi. L'Auteur ajoute qu'alors, *on doit mettre la Matière dans le feu du fourneau*, voulant dire que, comme la Matière est fixe, puisque c'est alors le double Mercure et l'Eau permanente, on doit augmenter le feu, afin que la cuisson s'en fasse mieux, n'y ayant plus à craindre que le premier Mercure s'élève et qu'il se sépare de l'Or qui est dissous et avec lequel il est uni. *M. Salomon.*

² Il veut dire, à mon avis, que la Terre ne paraît point dans l'Œuvre que par le dessèchement de l'Eau, de manière que la conversion des Éléments dépend de la coagulation et de la cuisson du Mercure, qui est l'Eau des Philosophes, laquelle devient Terre en se desséchant, par la digestion qui s'en fait. *L'eau se fait donc toujours*, comme il est dit ensuite, *jusqu'à ce que la Terre soit mise sur elle*, c'est-à-dire que, dans l'Œuvre, il ne paraît que de l'Eau, au commencement et dans la suite de l'Ouvrage, lorsque le premier Mercure qui est liquide dissout l'Or et le réduit en Mercure ou en Eau, jusqu'à ce que cette Eau devienne fixe et permanente par l'action du Soufre et qu'elle s'épaississe par la cuisson et que la Terre apparaisse. Ce qui n'arrive qu'après que la noirceur est dissipée et que la Matière a blanchi : Et c'est de là, en partie, que

Quand la Terre sera donc réduite en Eau et brûlée, prenez son Cerveau et broyez-le par le Vinaigre très fort et l'Urine d'Enfants, jusqu'à ce qu'il s'obscurcisse.¹ [49]

Cela étant fait, votre Magistère vit dans la pourriture ; les nuées noires, qui étaient en lui avant qu'il mourût, seront changées et converties en son Corps. Or, étant refait de la manière que je l'ai décrit, il meurt une seconde fois et, après, il reçoit la vie, ainsi que je l'ai dit.²

Au reste, nous nous servons d'esprits, et dans sa vie et dans sa mort. Car, de même qu'il meurt lorsque ses esprits lui sont ôtés, il se revivifie aussi lorsqu'ils lui sont rendus et il s'en réjouit.

quelques Auteurs ont pris sujet de dire que l'Œuvre ressemble à la Création du Monde, où tout était Eau et ténèbres au commencement, jusqu'à ce que, Dieu ayant produit la Lumière, la Terre parût peu après, toute sèche. *M. Salomon.*

¹ Le Cerveau de la Terre est, à mon sens, l'Or qui a été sublimé et élevé au haut du Vaisseau, par le premier Mercure. Et c'est ce que l'Auteur dit qu'il faut broyer ou mettre en poudre, par le Vinaigre très fort, il veut dire par le même Mercure, que la Tourbe appelle *Vinaigre très aigre et l'Urine des Enfants*, à cause de son acrimonie et *ponticité*. Ainsi, par une manière de parler des Philosophes, l'Auteur dit ici que, lorsque la Terre est réduite en Eau (il veut dire quand l'Or est dissous), il faut faire ce qui est déjà fait. Ou, par le cerveau de l'Œuvre, il entend l'Élixir, qui se fait par la dissolution ou liquéfaction du Corps ou de l'Or et par la combustion de l'Esprit, c'est-à-dire par la conversion du second Mercure en terre ou en poudre, parce que, comme le cerveau est la principale partie du corps de l'Homme, où l'Âme exerce ses plus nobles fonctions, aussi l'Élixir est l'Âme et la Quintessence de l'Œuvre. Ainsi, l'Auteur enseignerait ici la manière de faire la multiplication (comme, en effet, il en parle ensuite), en dissolvant l'Élixir dans le premier Mercure et le faisant cuire et digérer de la manière que la Pierre a été faite du premier Mercure et de l'Or. *M. Salomon.*

² Il parle ici de la Multiplication, qui est une réitération abrégée de l'Œuvre, dans laquelle la Matière (qui est composée du premier Mercure des Philosophes et de l'Élixir) reçoit les mêmes changements et les mêmes couleurs qu'à la première fois, n'y ayant d'ailleurs nulle autre différence, entre ces deux Opérations, que de l'espace du temps, qui est plus court dans la seconde que dans la première, qui diminue à mesure qu'on refait la Multiplication. *M. Salomon.*

Si vous pouvez parvenir jusque-là,¹ [50] je vous assure que vous aurez la satisfaction de voir ce que vous cherchez. Je vous dis ici les signes qui réjouissent ceux qui les voient et ce qui fixe son Corps.

Or, quoique vos Prédécesseurs soient arrivés par cette Opération à ce qu'ils s'étaient proposé de faire, ils sont pourtant morts.² [51]

Je vous ai déjà montré *l'accomplissement* ou la fin de *l'Œuvre*. J'ai ouvert le Livre à ceux qui savent, j'ai scellé *aux autres* les choses qui leur sont cachées et *inconnues*. J'ai joint et incorporé ensemble celles qui

¹ L'Auteur veut dire ici que, si l'Artiste peut faire par son Opération que l'Esprit vivifie le Corps, il verra ce qu'il souhaite et qu'il fera indubitablement le Magistère. Car les Philosophes nous assurent que toute la difficulté et tout le secret de l'Œuvre consiste à dissoudre et à rendre volatil le Corps qui est fixe et à fixer l'esprit qui est volatil, à mortifier ou à faire mourir le vif et à vivifier le mort. Car qui pourrait faire ces Opérations, il saura faire le premier Mercure des Philosophes, qui est le seul et véritable Dissolvant de l'Or et ce qui le rend volatil et qui le vivifie. Et ainsi, il saura tout ce qu'il y a de caché et de mystérieux dans l'Œuvre, n'y ayant que le seul premier Mercure que les Philosophes aient celé, c'est-à-dire dont ils n'ont pas parlé si ouvertement que du reste, quoiqu'ils l'aient peut-être dit aussi intelligiblement. *M. Salomon.*

² L'Auteur veut peut-être dire qu'encore que les Philosophes aient su le secret d'animer et de vivifier une Matière morte, comme l'est l'une de celles qu'ils emploient à faire leur grand Œuvre, ils n'ont pas pu s'empêcher de mourir et n'ont pu se revivifier eux-mêmes, n'y ayant que Dieu seul qui puisse le faire. Et ainsi, quoique l'élixir ait la vertu d'entretenir la santé, de garantir des maladies et de les guérir, il ne peut pas immortaliser l'Homme pour cela, puisque, comme le dit l'Apôtre, c'est une loi et une nécessité à l'Homme de mourir une fois. J'aurais occasion de parler ici de l'immortalité que quelques-uns ont attribuée aux Rose-croix, qui fixent, disent-ils, leurs Âmes dans leurs corps par le moyen de l'Élixir. Mais, outre que ceux qui ont écrit de cette confrérie (véritable ou imaginaire) rapportent la mort des premiers de cette société, le lieu de leur sépulture et leurs épitaphes, il faudrait faire un trop long discours, qui ne servirait de rien, ceux qui auront cette curiosité pouvant voir ce que Mayerus, Fludd et quelques autres en ont écrit. *M. Salomon.*

étaient séparées et qui avaient des figures différentes et j'ai uni les Esprits. Recevez ce don des mains de Dieu.¹

CHAPITRE VI

Nous sommes obligés de rendre grâces à Dieu, qui donne à tous ceux qui sont sages une Science si admirable [52] qu'elle nous délivre de la misère et de la pauvreté et de ce qu'il a renfermé tant de merveilles dans la Pierre des Sages.²

Quoique ceux à qui il ne fait pas une grâce si singulière n'aient pas moins de sujet de le remercier de toutes les choses qu'il produit continuellement pour leur subsistance et qui sont comme autant de miracles qu'il fait incessamment pour tous les Hommes.

Que si, non contents de tous ses bienfaits, ils aspirent à cette Science, ils doivent demander cette grâce à Dieu par de continuelles et ferventes prières, pour en obtenir la connaissance pendant leur vie.

¹ Les Philosophes assurent tous qu'ils n'ont écrit que pour les Enfants de la Science. Ils appellent ainsi ceux qui ont quelque connaissance de la manière de faire et de composer leur premier Mercure, parce que c'est la clef et toute l'intelligence de l'Œuvre. Ainsi, ils ont écrit pour confirmer ceux qui savent et non pour instruire ceux qui ne savent rien. L'Auteur fait ensuite une récapitulation de tout le Magistère en peu de mots, en disant, *Qu'il a joint les choses qui étaient séparées*, il entend les deux Matières, *qui ont des figures différentes*, c'est-à-dire dont l'une est liquide et l'autre solide, et *qu'il a uni les Esprits*, appelant Esprit le Corps qui a été spiritualisé par la sublimation, comme l'Esprit a été pareillement corporifié. *M. Salomon.*

² Ce Chapitre est tout tronqué et presque corrompu partout. Ainsi, il est bien difficile de donner un sens raisonnable à ce qui nous en reste, la plus grande partie consistant en des mots qui n'ont nulle liaison avec ce qui précède ni avec ce qui suit. J'ai été même obligé de laisser des lacunes en deux endroits, où il est évident qu'il manque quelque chose. *M. Salomon.*

Au reste, afin que ce que j'ai dit *ci-devant* des Onguent, que nous tirons des Ongles, des Poils, du Verdet, du Tragacant et des Os, *ne les jette dans l'erreur, je les avertis que* ce sont des mots dont les Anciens Philosophes se sont servis figurativement dans leurs Livres, que l'on ne doit pas prendre à la lettre.

Il nous reste encore à expliquer plus amplement la disposition ou préparation de [53] l'Onguent, qui contient en soi les Teintures, qui coagule et fixe les choses volatiles et qui embellit les Soufres.

C'est un Onguent caché et enseveli, duquel il semble qu'il n'y ait aucune préparation à faire. Et il demeure dans son Corps, comme le feu dans les Arbres et dans les Pierres. Et il faut tirer cet Onguent par une industrie très subtile et par un grand artifice et prendre garde qu'il ne soit brûlé.

Et sachez que le Ciel est joint à la Terre par ce qui est médiocre¹, parce que [54] l'Eau, qui est le médiocre, a une figure *commune* avec le Ciel et la Terre.

¹ J'aurais occasion de parler ici des figures qu'ont les atomes ou petits corps, qui sont les principes dont les corps sont composés et qui ne s'unissent que par le moyen de ces figures, ceux dont les figures sont semblables s'unissant plus facilement et faisant la composition des Corps plus resserrée et plus forte, au lieu que ceux qui ont des figures différentes la font plus poreuse, plus lâche et moins pressée. Mais, comme il y a apparence que cet endroit est corrompu, je me contenterai d'expliquer l'intention de l'Auteur autant que je la puis connaître. Il veut donc dire, à mon sens, que c'est l'Eau (qu'il appelle *le médiocre*, c'est-à-dire le moyen unissant, comme parlent les Chimistes) qui joint et unit l'Esprit ou le Mercure avec le Corps ou l'Or, par la dissolution qu'il en fait. Car, par ce moyen, le Corps est réduit en son Mercure, qui est liquide et coulant et de nature d'Eau, n'y ayant que les choses liquides qui puissent s'unir inséparablement et n'être plus qu'une même Substance. Or il appelle le premier Mercure des Philosophes, *Ciel*, parce qu'étant fort spirituel, il s'élève par la cha-

leur au haut du Vaisseau. Et c'est ainsi qu'il l'a ci-devant appelé dans le Chapitre où il a dit qu'il y a des Soufres célestes et terrestres, voulant dire qu'il y a des Soufres dans le premier Mercure, comme il y en a un dans l'Or. Et il y a ajouté, en ce lieu-là, que *le Mâle est le Ciel de la Femelle et la Femelle la Terre du Mâle*, parce que dans la génération ordinaire des Animaux, d'où il prend cette comparaison, le Mâle tient toujours le dessus, comme le Ciel ou l'Air est au-dessus de la Terre, et la Femelle est au-dessous, de même que la Terre est à l'égard du Ciel ou de l'Air ; de sorte que c'est le mâle qui rend la Femelle féconde, comme c'est par la vertu que la Terre reçoit du Ciel, c'est-à-dire par la chaleur du Soleil et par les pluies qui s'élèvent et qui se forment dans l'Air, qu'elle devient fertile et qu'elle fait toutes ses productions. Néanmoins, comme le dit M. d'Espagnet, dans son traité qui a pour titre *Arcanum Hermeticum Philosophix Opus*, cet ordre est renversé dans l'Œuvre des Philosophes, parce que la Femelle, par un emportement d'amour, fait de la fonction Mâle et prend le dessus. Je veux dire que c'est le premier Mercure qui, s'élevant dans le Vaisseau, emporte l'Or qui est en bas, qui le dissout, qui l'engrosse et l'anime. Ce qui me fait croire que dans le chapitre 2, que je viens de citer, il faudrait qu'il y eût, *la Femelle est le Ciel du Mâle et le Mâle est la Terre de la Femelle*, parce qu'ordinairement, les Philosophes appellent l'Or, Terre et Corps ; et le Mercure, Eau et Esprit. Je dis ordinairement, car quelquefois ils appellent leur premier Mercure Terre, comme Philalèthe, dans le chapitre XI, dit que *les anciens Philosophes jugèrent que le Mercure était la Terre dans laquelle ils devaient semer leur Or, afin qu'il s'y vivifiât*. Notre Auteur suit ici la manière ordinaire, en appelant l'Or, Terre parce qu'il est fixe, solide et pesant et que, naturellement, il se tient en bas. Et par le médiocre, il entend l'Eau, comme il l'explique lui-même, parce que l'eau est sur la Terre et qu'elle est placée entre la Terre et l'Air que l'on appelle Ciel. Ou plutôt, par le médiocre, il entend le second Mercure des Philosophes, qui est une Eau permanente et qui tient le milieu entre l'Or, qui est solide, et le Mercure, qui est une Eau vaporeuse et volatile, parce que ce second Mercure est une Eau fixe, moins solide que l'or, qui est la terre, mais plus épaisse que le premier Mercure, qui est le Ciel, et qu'elle unit ensemble, puisqu'elle les contient tous deux, étant faite du mélange et de l'union de tous les deux. L'Auteur ajoute à ceci que l'Eau est ce qui sort le premier de la Pierre, c'est-à-dire de l'Or, qui en est une des matières, parce que la première opération qui se fait dans le Vaisseau, après que le mélange des deux Matières y est enfermé, c'est la réduction de cette Composition en Eau, ce qui a fait dire à un Philosophe qu'au commencement de l'Œuvre, *il n'y a qu'eau et qu'il ne se voit que de l'Eau*. Il dit ensuite que l'Or est la seconde chose qui en sort, parce que les Philosophes appellent proprement l'Or vulgaire leur Or, lorsqu'il est animé, dit Philalèthe, qui est lorsque l'Or est entièrement dissous et uni au premier Mercure, et

L'Eau est la première chose qui sort de cette Pierre. L'Or est la seconde. La troisième, [55] c'est une chose qui est presque or et médiocre, qui est pourtant plus noble que l'Eau et que les fèces ou impuretés.

La fumée, la noirceur et la mort se trouvent en ces trois choses. Il faut donc [56] que nous ôtions la fumée, qui est sur l'Eau¹, que nous séparions la noirceur d'avec l'Onguent et que nous chassions la mort hors des fèces, ce que nous ferons par le moyen de la Dissolution. Et par là, nous aurons une souveraine Philosophie et le Secret de tous les Secrets.

J'ai laissé dans ce Chapitre deux lacunes, marquées par plusieurs étoiles, à cause qu'il manque quelque chose en ces deux endroits ; et que la Traduction de Joli est plus ample. Comme elle est même différente au commencement, j'ajoute ici ce Chapitre tout entier, comme il l'a traduit. Le voici, où l'on remarquera que ce qui est en lettre différente est ce qui

c'est ce que notre Auteur dit dans le chapitre 7 : qui est plus pesant que le Plomb. Pour la troisième chose, qui sort de la Pierre et qu'il appelle *le médiocre*, j'ai déjà dit que c'était le second Mercure des Philosophes, mais ce n'est que lorsqu'il commence à sortir de la noirceur, parce qu'en cet état, il est encore un peu liquide, mais pourtant plus noble que l'Eau, c'est-à-dire plus que le premier Mercure, puisque ce premier Mercure est lui-même une partie de cette Eau qui est faite de lui et de la dissolution de l'Or. Et elle est plus noble que les fèces, c'est-à-dire qu'en cet état, la Matière s'approche plus de la perfection que lorsque la dissolution se faisait et que tout était noir. De sorte que cette Eau est presque Or, y ayant peu à dire qu'elle ne soit Élixir, tous les changements intérieurs étant presque faits et n'y ayant plus autre chose à faire, pour la perfection du Magistère, qu'à lui donner le régime du feu, pour en faire la digestion et *pour rendre Manifeste* ce qui est *Occulte*, c'est-à-dire pour faire paraître la couleur de l'Or qu'elle renferme au-dedans, puisque l'Or, pour être dissous, ne perd rien de sa première perfection. *M. Salomon.*

¹ Il veut dire qu'il faut empêcher que le Mercure ne s'élève en vapeur, ce qu'il appelle la fumée, et qu'ainsi, il faut lui ôter sa volatilité et le fixer; qu'il faut faire sortir la Composition de la noirceur et chasser la mort des fèces, c'est-à-dire que, de la corruption, la Matière vienne à la perfection, qu'elle soit vivifiée et qu'elle passe de la mort à la vie. *M. Salomon.*

n'est pas dans les Exemplaires Latins ni, par conséquent, dans la Traduction que j'en ai faite. [57]

TRADUCTION DU CHAPITRE

sixième par Joli

Il faut que vous rendiez grâces à Dieu, qui donne cette Science à tout sage, qui nous délivre de misère et pauvreté. Remerciez-le de tous ses dons et grands miracles qu'il a mis en cette Nature et le priez que, pendant que nous vivons, nous parvenions à lui. En après, mon Fils, les Onguents, desquels nous extrayons ès Livres des Auteurs, sont écrits d'Ongles, Poils, Laiton vert, Tragacantes et Os. Outre plus, il nous faut exposer la disposition de l'Onguent, qui coagule les Natures fugitives et orne les Soufres *et les préfère à tous autres Onguents parfaits. Car nous savons l'essence de son vase et combien il est précieux, qui est appelé divin Soufre et figures aux autres Onguents*, qui est l'Onguent occulte et enseveli, duquel il ne se voit aucune disposition, et habite en son Corps, comme le feu dans les Arbres et Pierres, qu'il nous faut extraire par un Art et entendement subtil, sans combustion aucune. *Sachez, mon Fils, que qui ne connaît point la différence ne connaît pas si bien les deux Soufres ; non pas que les Onguents qui se subliment des Pierres soient* [58] *Soufres, pour accomplir la Teinture. Or, les deux mêlés avec leurs Corps, il s'en fait un parfait. Et faut savoir que deux Soufres teignent, mais ils s'enfuient, lesquels il faut fort bien séparer et les retenir de leur fuite.* Et sachez que le Ciel se joint médiocrement avec la Terre et le médiocre est figuré avec le Ciel et avec la Terre, ce qui est l'Eau. Et toute la première est Eau, qui sort de cette Pierre, et le second est vraiment l'Or et le troisième, l'ordure ; et le médiocre est l'Or, qui est plus noble que l'ordure. Or en ces trois sont la

fumée, la noirceur et la mort. Il nous faut donc chasser la fumée, qui est au-dessus de l'Eau, la noirceur de l'Onguent et des fèces, la mort, et ce par Dissolution. Ce qui étant, nous avons une très grande Philosophie et le Secret des Secrets.

CHAPITRE SEPTIÈME ET DERNIER

Fils des Philosophes, il y a sept Corps ou Métaux, entre lesquels l'Or tient le premier rang, comme étant le plus parfait de tous. C'est pourquoi on l'appelle leur Roi et leur Chef.¹ [59]

La Terre ne saurait le corrompre, les choses brûlantes ne le détruisent point. L'Eau ne l'altère ni ne le change, parce que sa complexion est

¹ Tous les Philosophes ne sont pas d'accord du nombre des Métaux. Ceux qui, comme notre Auteur, veulent qu'il y en ait sept y comprennent l'Argent vif, qu'on appelle autrement Mercure, mais quelques-uns soutiennent que ce n'est pas un Métal et qu'il est seulement la Matière des Métaux, parce que la définition du Métal, d'être *un Corps minéral, composé d'Argent vif et de Soufre, dur, malléable et fusible*, ne lui peut convenir. Et ceux-là ne reconnaissent que six Métaux, qu'ils appellent autrement corps, pour les distinguer du Soufre, de l'Arsenic et de l'Argent vif, qu'ils appellent Esprits. Les uns et les autres les divisent en Métaux parfaits et imparfaits. Les parfaits sont ceux à qui la Nature a donné une fixité et une teinture parfaite, qui sont l'Argent et l'Or, qui demeurent à toutes épreuves. Les imparfaits sont ceux qui n'ont pu atteindre à cette perfection, n'ayant qu'une teinture ébauchée et qui n'est pas permanente, et, parce que leur argent vif est demeuré volatil, ils s'en vont à la Coupelle et ne souffrent pas les autres épreuves. Les imparfaits se divisent en rouges et en blancs. Les premiers sont le Fer, qu'on appelle Mars, et Vénus, que l'on nomme Cuivre ou Airain. Les blancs sont le Plomb et l'Étain, qui sont appelés Saturne et Jupiter. Ceux qui mettent l'Argent vif au nombre des Métaux disent qu'il a en lui les deux Teintures, la blanche et la rouge, la première extérieure et l'autre intérieure, et qu'il est Androgyne ou Hermaphrodite, c'est-à-dire qu'il a les deux Sexes, étant mâle et femelle. *M. Salomon.*

tempérée et qu'il est également composé de chaleur, de froideur, de *sécheresse* et d'humidité et il n'y a rien de superflu en lui.¹ [60]

C'est pourquoi les Philosophes l'ont préféré à tous les autres, et ils l'ont fort estimé, nous assurant que l'Or, par sa splendeur, était à l'égard des Métaux ce que le Soleil était entre les Astres, par sa lumière, qu'il a beaucoup plus éclatante que tous eux.

Aussi, comme c'est le Soleil qui, par la volonté de Dieu, fait naître et croître tous les Végétaux et qui produit et mûrit tous les fruits de la Terre, l'Or contient aussi tous les Métaux en *perfection*.² [61] C'est lui qui les vivifie, parce que c'est lui qui est le Ferment de l'Élixir, et, sans lui, l'Élixir ne peut être parfait.

Car, de même que la pâte ne saurait être fermentée sans levain, ainsi, quand vous aurez sublimé le Corps, que vous l'aurez nettoyé, que vous

¹ L'Or est composé d'un Argent vif et d'un Soufre très purs, parfaitement digérés et si exactement unis que l'un est changé en la nature de l'autre, son Argent vif étant véritablement Soufre et son Soufre Argent vif, comme nous avons dit que, dans la Composition de l'Argent vif, la Terre est Eau et l'Eau est Terre ; de sorte que, l'Or étant homogène, c'est-à-dire les parties de l'Or étant toutes de même nature, il s'ensuit nécessairement qu'il n'y a rien de superflu ni d'étranger en lui. *M. Salomon*.

² Tous les Métaux étant faits d'une même principale Matière, la Nature les aurait tous formés parfaits, si elle n'en avait pas été empêchée par les impuretés et les mauvais soufres, dont cette Matière a été infectée dans les Mines ; ce qui a fait la différence et la pluralité des Métaux imparfaits, selon le divers mélange de ces impuretés et de ce mauvais Soufre avec un Argent vif impur et plus ou moins volatil. La moindre ou la plus grande pureté du Soufre et de l'Argent vif, et la diversité de leur Teinture, a fait deux sortes de Métaux parfaits. L'Or étant le plus parfait de tous, par la pureté de ses principes et par sa fixité et sa teinture, qui sont dans le dernier degré de perfection (c'est-à-dire aussi grande que la Nature l'a pu donner à cette commune Matière de tous les Métaux) et qui ne peuvent être détruites ni corrompues par nul Agent naturel ni artificiel, quelque violent qu'il puisse être, il est évident que l'Or contient tous les autres Métaux en perfection et qu'il est à leur égard ce qu'est le Soleil entre les Astres, comme le dit notre auteur. *M. Salomon*.

aurez ôté aux fèces la noirceur qui les rendait désagréables, afin de joindre et unir ce Corps et ces fèces ensemble, mettez-y du Ferment et, de la Terre, faites-en de l'Eau, jusqu'à ce que l'Élixir devienne ferment, comme la pâte devient levain, *par le levain que l'on mêle avec elle*.

Que si vous considérez et que vous examinez bien la chose, vous trouverez que le Ferment que l'on doit ajouter à l'Œuvre ne se doit prendre d'autre chose que de ce qui est de sa propre Nature. Car ne voyez-vous pas que le levain ne se prend que de la pâte, *qui a été fermentée ?*

Et remarquez que le Ferment blanchit la Composition, il empêche qu'elle ne se brûle, il retient la Teinture et la rend fixe et permanente. Il réjouit les Corps, il les unit ensemble et les fait entrants et pénétrants.¹
[62]

¹ Il y a dans le Latin : *Et nota quod fermentum confectionem dealbat*. J'aurais cru qu'il y aurait eu faute en cet endroit et qu'il eût fallu lire *deaurat*, c'est-à-dire *doré*, au lieu de *dealbat*, qui veut dire *blanchit*, parce que tous les Philosophes assurent que c'est l'*Azoth*, c'est-à-dire leur eau ou premier Mercure, comme l'explique *Artéphi*, qui blanchit le Laiton. Voici ses paroles : *Nihil est quod a Corporibus perfectis, id est a Sole et Lunâ, colorem possit auferre nisi Azoth, id est Aqua nostra, quæ colorat et album reddit Corpus rubeum secundum regimina sua*. C'est-à-dire : *Rien ne peut ôter la couleur au Soleil et à la Lune, qui sont les deux Corps parfaits, si ce n'est l'Azoth, je veux dire notre Eau, qui, selon ses divers régimes, teint et rend blanc le Corps qui est rouge*. Mais l'auteur ajoute ensuite : *combustionem vetat*, c'est-à-dire : *empêche la combustion*. Il veut dire que le Ferment empêche que la composition ne se brûle, de sorte qu'il semble que ce philosophe appelle ici *Ferment* ce que les autres nomment *Azoth*. Ou du moins que, par ce mot *Ferment*, il entend le *second Mercure*, étant certain, comme *Geber* le prouve dans sa *Somme* et comme l'assurent les autres Philosophes, que ce n'est que le Mercure ou Eau Mercurielle qui empêche la combustion, puisque c'est l'Argent vif, tout impur qu'il soit, qui, dans les Métaux imparfaits, empêche qu'ils ne soient brûlés et consumés par le feu, lorsqu'ils se fondent ou qu'ils demeurent longtemps rouges dans un fourneau. Ce que l'Auteur ajoute dans ce verset, que le Ferment unit les deux Corps (car, assurément, ils se servaient des deux Corps) et qu'il les rend pénétrants et

Et c'est là la clef des Philosophes et la fin, à quoi se terminent toutes les Opérations qui se font dans l'Œuvre. C'est par le moyen de cette Science que les Corps sont rendus plus parfaits qu'ils n'étaient et qu'avec l'aide de Dieu, l'Œuvre est accomplie, comme c'est par le mépris et la mauvaise opinion, que l'on a de ce Ferment, [63] que l'Ouvrage est gâté et qu'il ne se fait pas.¹

entrants, me fait croire qu'il parle du premier Mercure qui, étant Esprit, spiritualise les Corps et les rend capables de pénétrer les Métaux imparfaits pour en faire la transmutation. *M. Salomon.*

¹ S'il n'y a point de faute en cet endroit, l'Auteur veut dire que ceux-là ne peuvent jamais réussir à faire l'Œuvre des Philosophes qui ne connaissent pas le Ferment dont ils parlent et qui ne l'emploient pas en leur Ouvrage, parce que, comme il a dit auparavant, l'Élixir ne se peut faire sans lui. On doit dire la même chose, si l'on explique le Ferment par le premier Mercure des Philosophes, que ceux-là ne feront jamais le Magistère qui ne connaissent ni la véritable Matière ni comment se doit faire la Composition de ce Mercure, parce que, disent les Philosophes, c'est *la clef de l'Œuvre*, sans quoi il est impossible de la faire. Cependant, sans parler des autres choses qui doivent entrer en sa Composition, combien y a-t-il d'opinions fausses et erronées sur la Matière dont il se faut servir pour le faire ? Car, quoique les Philosophes aient parlé fort intelligiblement là-dessus, il y en a pourtant très peu qui la veuillent connaître. Les uns la veulent trouver en des choses étrangères et qui n'ont nulle affinité avec les Métaux ; et les autres, dans l'Esprit Universel, c'est-à-dire de la manière qu'ils le conçoivent, dans une pure imagination. *M. Salomon.*

Mr. Salomon qui, dans toutes ses remarques sur la Philosophie Hermétique, fait paraître une érudition profonde, semble, par ce qu'il dit ici, croire que l'usage qu'un vrai Philosophe fait de l'Esprit Universel soit une chimère. Ce savant Médecin ignore apparemment, comme l'ignorent encore beaucoup de gens, qu'il y a des Aimants avec lesquels on attire cet Esprit Universel, dont un habile artiste extrait un Mercure et un Soufre et un sel purement célestes, desquels il compose un Dissolvant qui réduit si radicalement l'Or en ses premiers Principes qu'il n'est plus possible de le remettre en Corps, si ce n'est par la voie des Régimes du grand Œuvre ; Réduction, dit l'Auteur de la *Lumière sortant des Ténèbres*, que le Mercure vulgaire ne saurait faire, parce qu'il a perdu sa première simplicité et pureté et qu'il a passé dans une autre Substance, étant devenu un Corps métallique, abondant en une humidité superflue et

Car ce qu'est le levain à la pâte, la présure au lait, à l'égard du fromage, *qui s'en fait*, et ce qu'est le musc dans les parfums, la couleur de l'Or l'est assurément pour [64] la Teinture rouge et sa nature n'est pas une douceur.¹

C'est pourquoi de lui nous faisons la Soie, c'est-à-dire l'Élixir, et de lui nous avons fait la peinture dont nous avons écrit et nous teignons la boue du Sceau Royal et nous avons mis en elle la couleur du Ciel, laquelle fortifie la vue de ceux qui la regardent.²

L'Or est donc la Pierre très précieuse [65] qui n'a point de taches et qui est tempérée. Et ni le Feu ni l'Air ni l'Eau ni la Terre ne sauraient corrompre ce Ferment universel, lequel, par sa composition tempérée, rectifie et met tous les corps imparfaits en une justesse et température modérée et égale, *en les transmuant en Or*. Et ce Ferment est jaune ou est véritable orangé.

en une lividité qui le rendent incapable d'opérer une véritable Réduction de l'Or. *Cependant, selon Geber, on peut l'en rendre capable.*

¹ Je crois que notre Auteur, par toutes ces manières de parler, fait allusion à des choses qui se trouvaient dans les Livres des Philosophes, comme ce qu'il avait dit des Onguents, qu'ils tiraient des poils, des ongles etc., étaient des façons de parler des Anciens. *M. Salomon.*

² L'Auteur appelle ici boue la dissolution de l'Or, quand elle est dans la noirceur. Et c'est ce que Philalèthe appelle *le Plomb des Philosophes*, qu'il dit *qui est plus précieux que le plus fin et le plus pur Or du monde*. On teint cette boue du Sceau Royal, quand, par la cuisson, on lui donne cette couleur éclatante, qui brille dans le vaisseau et qui le fait paraître tout doré, dit Philalèthe, avant que d'être Élixir parfait. Mais il faut que la Matière ait passé auparavant par la couleur du Ciel. Il veut dire : par la couleur blanche brillante, s'il prend ce mot de *Ciel* figurativement, comme il a fait ci-devant pour le premier Mercure ou pour la couleur verte et azurée, qui est la couleur que l'on attribue ordinairement au Ciel et qui est effectivement fort agréable à la vue, ce qui est plus vraisemblable. *M. Salomon.*

L'Or des Sages, étant cuit et bien digéré¹, par le moyen de l'Eau ignée ou de l'Eau-feu, fait et compose l'Élixir. Car l'Or des Philosophes est plus pesant que le Plomb et, par sa composition tempérée et égale, il est le Ferment de l'Élixir. Comme, au contraire, ce qui n'est pas tempéré est fait par une composition inégale.

Au reste, le premier Ouvrage se fait du Végétale et le second, de l'Animal, dont nous avons un exemple (dans l'œuf de Poule, *duquel se forme le Poulet*), des Éléments qui s'y voient visiblement. Et notre Terre est Or, duquel nous faisons la Soie, qui est le Ferment de l'Élixir. [66]

Observation sur les motifs qui engagent à reconnaître Hermès pour l'Auteur des Sept Chapitres

Tous ceux qui ont parlé des *Sept Chapitres* ou qui en ont cité quelque passage l'ont toujours fait sous le nom d'Hermès Trismégiste, qui est aussi l'Auteur de la *Table d'Émeraude*, et ce consentement général de tous les Philosophes est une preuve suffisante pour faire voir qu'Hermès en est l'Auteur. Il s'y trouve néanmoins des choses, touchant notre religion, qu'il n'est pas vraisemblable qu'Hermès, au temps qu'il a été (s'il en faut croire *Cédrénus*, qui le fait plus ancien qu'Abraham), ait pu connaître si précisément qu'elles y sont énoncées. Car il y est parlé du jugement final, que Dieu doit faire de tous les Hommes, et de la damnation des Réprouvés, qui sont deux choses lesquelles ne se trouvent point dans l'Ancien

¹ Les Philosophes appellent l'Or vulgaire leur or, lorsqu'il a été dissous et vivifié par leur premier Mercure, et il ne manque à cet Or que la digestion pour être Élixir parfait. C'est pourquoi ils disent que l'Azoth et le Feu suffisent pour faire leur Magistère, donnant indifféremment le nom d'Azoth, tant à cette Dissolution ou second Mercure qu'au premier, qu'ils appellent Eau-Feu ou Eau ignée. *M. Salomon*.

Testament ; au moins n'y sont-elles pas si clairement. Il est vrai que, dans le *Pimandre*, l'*Asclépius* et les autres Ouvrages qu'on attribue au même Hermès, les plus hauts Mystères de notre Religion y sont aussi clairement expliqués. Et c'est, sans contredit, l'une des plus fortes raisons que *Cassaubon* [67] allègue, dans les Essais qu'il a faits contre *Baronius*, pour prouver qu'Hermès n'en est pas l'Auteur. Et en effet, quoique, selon les Philosophes, leur Élixir, qui prend naissance d'une Vierge, qui meurt après avoir été élevé et qui ressuscite ensuite glorieux et tout spirituel de son tombeau, soit un symbole et une représentation de la Naissance, de la Mort et de la Résurrection du Sauveur, je ne crois pas néanmoins que *Bon de Ferrare*, dans sa *Marguerite précieuse*, ni quelques autres Auteurs aient eu raison pour cela de dire que les anciens Philosophes ont eu le Don de Prophétie et qu'ils ont connu la naissance du Verbe Éternel, le Jugement dernier, la Trinité et les autres Mystères de la Religion Chrétienne ; si ce n'est qu'on voulût dire que Dieu eût révélé ces Mystères aux Philosophes, que son peuple ne connaissait pas si clairement, comme il leur avait révélé une Science si merveilleuse et si cachée au reste des Hommes. On pourrait encore douter qu'Hermès, que tous les Philosophes dont nous avons les Écrits reconnaissent pour le Père de la Philosophie Chimique, fût l'auteur de ces *Sept Chapitres*, puisque celui qui les a faits parle souvent des anciens Philosophes, qu'il appelle ses Prédécesseurs, et qu'on sait que c'est Pythagore (qui a été longtemps [68] après Hermès, puisqu'il était du temps de Tarquin, dernier roi de Rome) qui le premier prit le nom de Philosophe, c'est-à-dire Amateur de la Sagesse, tous ceux de sa profession ayant accoutumé, avant lui, de s'appeler Sages. D'ailleurs, ce Traité commençant par ces paroles : *Voici ce que dit Hermès*, on pourrait présumer de là que ce serait quelque autre Philosophe,

beaucoup moins ancien, qui aurait fait un Recueil et un Abrégé des Œuvres d'Hermès, qui, comme on sait, avait fait plusieurs Livres, que cet abrégiateur aurait réduits en ces *Sept Chapitres*. Outre que dans les *Allégories*, imprimées après la Tourbe Latine, au cinquième volume du Théâtre Chimique, il y a des passages entiers cités d'Hermès, qui sont semblables à d'autres qui se trouvent dans les *Sept Chapitres*, et qui sont même plus amples et plus étendus. Mais il n'est pas difficile de résoudre ces difficultés. Car, pour ce qui est du nom de *Philosophe*, qui se trouve en plusieurs endroits des *Sept Chapitres*, il est certain que ceux qui ont traduit ce Traité se sont servis de ce mot (qui, ayant paru plus modeste, avait été communément reçu depuis Pythagore) au lieu de celui de *Sage*, qui était plus vain et qui n'était plus usité de leurs temps, quoique ce mot de *Sage* se trouve aussi en ce Traité. Et quand les [69] Philosophes reconnaissent Hermès pour l'Auteur de la Philosophie Chimique, ils veulent dire, sans doute, qu'Hermès est celui qui en a écrit le premier ou qu'il est l'auteur le plus ancien dont les Ouvrages soient venus jusqu'à eux. Que si le premier de ces *Sept Chapitres* commence par ces mots : *Voici ce que dit Hermès*, tant s'en faut qu'il ne soit pas de lui qu'au contraire, c'est une preuve qu'il en est véritablement l'Auteur, puisque l'on sait que c'était la manière d'écrire des Anciens. Car, sans parler des Prophètes, qui ont commencé leurs livres de la même manière, les Proverbes et l'Ecclésiaste commencent ainsi. Le premier, *Les Paraboles de Salomon, Fils de David, roi d'Israël*, et le dernier : *Voici les paroles de l'Ecclésiaste, fils de David, Roi de Jérusalem*. Et Hérodote, le premier Historien des Grecs et que, pour cette raison, Cicéron appelle le Père de l'Histoire, n'a-t-il pas commencé *Clio* ou son premier Livre de cette sorte : *Voici l'histoire qu'Hérodote d'Halicarnasse a mise en lumière* ? Pour ce qui est des passages qui se trou-

vent semblables dans les Allégories et dans ce Traité, il n'y a nul inconvénient qu'un même Auteur dise les mêmes choses en divers Traités et qu'il les dise même un peu diversement et qu'ainsi, l'expression en soit ou plus étendue [70] ou plus resserrée. Mais il se peut faire aussi que cette diversité ne provient que de la faute ou que de l'ignorance des Copistes, qui ont mal écrit ou qui ont abrégé les passages du même Livre. Quoi qu'il en soit (car je ne veux point m'engager ici dans une dispute qui serait d'une trop longue discussion, qui serait difficile à débrouiller et qui ne servirait de rien), ou qu'Hermès soit l'Auteur de ce Traité, comme la tradition et l'autorité des anciens Philosophes le veulent, ce qui suffit pour le persuader, ou bien, que quelque Philosophe Chrétien l'ait fait sous le nom d'Hermès ou qu'il y ait seulement ajouté ce que nous venons de dire touchant notre Religion, à quoi il y a plus d'apparence, il est sans doute que c'est l'Ouvrage d'un véritable et fort ancien Philosophe, puisque les Auteurs les plus anciens que nous ayons le citent comme tel, qu'il est dans l'approbation générale et qu'il ne faut que le lire pour le connaître. Voilà ce que dit M^r. Salomon pour favoriser l'opinion de ceux qui prétendent que ces *Sept Chapitres* ont été composés par Hermès, contre le sentiment de ceux qui pensent que ce Traité n'est pas de la composition de ce Philosophe. Et voici ce que le président d'Espagnet a écrit avant M. Salomon, pour convaincre d'erreur ceux [71] qui refusent de reconnaître Hermès pour l'Auteur de ce même traité. La différence, dit-il, qu'il y a entre la Philosophie vivante des Herméticiens et la Philosophie morte des Païens est que la première a été divinement inspirée aux premiers Maîtres de la Chimie, cette Reine de toutes les Sciences, qu'elle ne reconnaît pour son auteur que l'Esprit Saint de la vérité, lequel, soufflant où il lui plaît, verse dans les esprits la véritable Lumière de la Na-

ture, par laquelle les ténèbres de l'Erreur sont dissipées, et que la seconde doit son invention aux Païens qui, négligeant et abandonnant les Sources pures de la Doctrine, ont introduit pour véritables des Principes faux, qui ne sont que les productions de leur imagination, au grand dommage de la République des Lettres. Mais que pourraient produire de bon ceux qui n'ont jamais été éclairés d'aucun rayon de la Sagesse éternelle de Dieu, qui n'ont jamais connu *Jésus-Christ*, source de toute science et de toute intelligence ? Il ne faut donc pas être surpris de ce qu'ils n'ont rien établi de solide et de ce qu'ils nous ont débité des rêveries et des fictions, dont ils ont tellement défiguré la Philosophie sacrée qu'on ne retrouve plus en elle aucun trait de sa première beauté. Vous m'objecterez qu'Hermès même, le Prince [72] de notre Philosophie vivante, a été Païen et qu'il a précédé, de beaucoup de siècles, des Auteurs dont la Philosophie ne doit aucunement être reçue. Que cela soit, que s'ensuit-il de là ? Hermès, à la vérité, est né dans le Paganisme, mais, par un privilège de Dieu tout particulier, il a été tel que, dans sa vie, dans ses mœurs et dans sa Religion, il faisait paraître parfaitement le Culte du vrai Dieu. Il reconnaissait Dieu le Père et disait qu'il ne faisait aucun autre participant de sa Divinité. Il le reconnaissait pour le Créateur de l'homme. Il reconnaissait aussi le Fils de Dieu, par lequel tout ce qui est créé a été fait universellement et dont le nom, comme merveilleux et ineffable, était inconnu aux Hommes et même aux Anges, qui admiraient avec étonnement sa génération. Que veut-on davantage ? Tel a été notre Hermès qui, par une grâce spéciale et par une révélation de Dieu très bon et très grand, a prédit que ce même Fils devait venir en chair dans les derniers siècles, afin de rendre les Hommes pieux éternellement heureux. C'est lui qui a enseigné avec clarté le Mystère adorable de la très sainte Trinité, tant selon la pluralité des

Personnes que selon l'unité de l'Essence divine en trois Hypostases, comme ceux qui ont tant soit peu de discernement et [73] d'intelligence pourront le conjecturer par les choses suivantes. Car à peine le peut-on trouver ailleurs plus ouvertement et plus clairement. De la *Lumière intelligente*, dit-il, qui a été de toute éternité, a procédé une Lumière intelligente et cette Lumière intelligente ou cet entendement lumineux est aussi éternel que son Principe, en ayant procédé de toute éternité et n'étant rien d'autre que sa Vérité et son Esprit, qui embrasse et contient toutes choses. Hors de lui, il n'y a point d'autre Dieu, point d'Ange ni aucune Essence. Car il est le Seigneur de toutes choses et le Père et le Dieu de toutes les Créatures. Toutes choses sont au-dessous de lui et en lui. Je t'atteste, ô Ciel, qui es le sage Ouvrage du grand Dieu. Je t'atteste, Voix du Père, toi qu'il proféra, pour la première fois, lorsqu'il forma le Monde. Je t'atteste par la Parole uniquement engendrée du Père et par le Père même, qui contient toutes choses et lequel je réclame pour qu'il me soit propice et favorable. Feuilletez maintenant autant qu'il vous plaira, chers Enfants d'Hermès, et lisez jour et nuit les Livres des Philosophes Païens, vous verrez si vous y trouverez des choses si saintes, si pieuses et si chrétiennes. Notre Hermès a été Païen, je l'avoue, mais cela a été un Païen qui a connu la puissance [74] et la grandeur de Dieu, tant par soi-même que par les autres Créatures. Il a glorifié Dieu en tant que Dieu et, même, je ne ferai point de difficulté de dire qu'il a de beaucoup surpassé par sa piété plusieurs Chrétiens, qui ne le sont que de nom, et qu'il a rendu à Dieu, comme à la source de tous les biens, des grâces et des remerciements pour les bienfaits reçus, avec une profonde soumission et tout autant qu'il l'a pu. Apprenez du Prophète, ô Amateurs de la Doctrine, si Dieu n'a pas conversé et agi parmi les Gentils, aussi bien qu'avec

son Peuple, quand il s'exprime ainsi Depuis : le Soleil levant jusqu'au Couchant, mon nom est grand entre les nations. Partout, on sacrifie et l'on offre en mon Nom des Oblations pures, parce que mon Nom est grand parmi les Nations, dit le Dieu des Armées. Rappelez, je vous prie, dans votre mémoire et nous dites si les mages qui vinrent d'Orient, conduits par une Étoile, pour adorer JÉSUS-CHRIST, n'étaient pas Gentils et si son Peuple lui-même ne l'a pas attaché sur la Croix ? Voyez, fidèles Nourrissons de la véritable Sagesse, la différence qu'il y avait d'Hermès aux autres Gentils, qui n'avaient pas ses sentiments, et quelle est la source d'où ils ont puisé les fondements de leur Doctrine. Cherchez diligemment dans leurs [75] écrits et vous verrez que ces philosophes-là ne rapportent pas à Dieu les Principes de leur Science, mais qu'ils pensent seulement les avoir acquis par leurs études et par leurs travaux. Au contraire, si vous jetez les yeux sur le commencement de l'excellent Traité de votre Père Hermès, contenant *Sept Chapitres*, dans lesquels il parle du Secret de la Pierre Physique, vous y verrez avec quels sentiments de piété il parle de Dieu, Distributeur de cette Science Secrète, car il s'exprime de cette sorte : Pendant tout le cours de ma vie, je n'ai cessé de faire des expériences et je n'ai jamais donné de relâche à mon esprit dans le travail. J'ai eu cet Art et cette Science par l'inspiration de Dieu seulement, qui a daigné me la révéler, comme à son Serviteur. Il donne à ceux qui se servent de leur raison la liberté de juger de cette Science et il ne met personne dans l'occasion de s'y tromper. Pour moi, si je ne craignais le jour du Jugement et la damnation de mon âme, pour avoir caché cette même science, je n'en écrirais en aucune manière et je n'en révélerais aucune chose à qui que ce pût être. Mais j'ai voulu rendre aux Fidèles ce que l'Auteur de la Foi a daigné me départir. C'est ainsi que parle Hermès et je

ne pense pas qu'on puisse rien proférer de plus raisonnable et de plus conforme [76] à la Religion Chrétienne. Et c'est pour cela que tous les Esprits les plus sublimes, qui sont et qui ont été, ont embrassé cette Philosophie vivante, sacrée et divine d'Hermès, de tout leur cœur, de toute leur âme et de toutes leurs forces, et qu'ils ont rejeté la Doctrine morte, profane et humaine des Gentils. Par ce discours du président d'Espagnet, qui appuie celui de M. Salomon, on peut raisonnablement attribuer à Hermès les *Sept Chapitres* dont il s'agit ici et se persuader, selon sa Doctrine, que la connaissance de la Pierre des Philosophes vient immédiatement de Dieu, dans la recherche de laquelle nous travaillons inutilement, si nous ne méritons, par la prière et par une vie pure, qu'il nous conduise, comme par la main, dans les détours d'un Labyrinthe où nous ne saurions que nous égarer sans son secours. [77]



DIALOGUE

DE MARIE ET D'AROS

Sur le Magistère d'Hermès

Le Philosophe Aros alla trouver Marie la Prophétesse, Sœur de Moïse, et l'ayant saluée civilement, il lui dit¹ :

Madame, j'ai ouï dire fort souvent que vous blanchissiez la Pierre en un jour.

Oui, répondit Marie, et même en moins d'un jour.

Je ne conçois pas, *repartit Aros*, comment ce que vous dites se peut faire ni par quel moyen on puisse blanchir si promptement par le Magistère.

Marie répondit : Et ne savez-vous pas [78] qu'il se fait une Eau ou une chose qui blanchit en un mois ?

Il est vrai, *dit Aros*, mais il faut longtemps pour faire la chose dont vous parlez.

Hermès, *reprit Marie*, dit dans tous ses Livres, que les Philosophes blanchissent la Pierre en une heure.

Ô Madame, *dit Aros*, que vous me dites là une belle chose !

Très belle, *répliqua Marie*, pour celui qui ne la sait pas.

¹ Il n'est pas certain que cette Marie fût Sœur de Moïse. Mais, dit M. Salomon, quelle que soit la Femme qui a fait ce Traité, elle est fort ancienne, puisqu'elle a été auparavant Morien, qui la cite et qui vivait dans le VII^e ou VIII^e Siècle. On dira, ajoute ce savant Commentateur, que cette Femme Philosophe a véritablement su la Science et qu'elle en a parlé en personne qui la possédait et avait fait l'Œuvre philosophique.

Mais, Madame, *répondit Aros*, s'il est vrai que tous *les Corps des Métaux*, aussi bien que le Corps humain, sont composés des quatre Éléments, il faut avouer qu'ils peuvent être fixés et modérés et leurs fumées coagulées et retenues en un jour, jusqu'à ce que ce qui en doit être fait soit parachevé.

Je vous assure, Aros, *dit Marie*, et j'en prends Dieu à témoin, que, si vous n'étiez tel que vous êtes, je ne vous déclarerais point ce que je vais vous dire et que j'attendrais à vous le révéler jusqu'à ce que Dieu m'eût inspiré de le faire. Prenez donc de l'Alun, de la Gomme blanche et de la Gomme rouge, qui est le Kibric des philosophes, leur Or et leur plus grande Teinture, et joignez par un véritable mariage la Gomme blanche avec la rouge. Je ne sais si vous m'entendez. [79]

Oui, Madame, *dit Aros*, j'entends et je comprends ce que vous dites.

Réduisez tout cela en Eau coulante, *poursuivit Marie*, et purifiez sur le Corps fixe cette eau véritablement divine, tirée des deux Soufres ; et faites que cette Composition devienne liquide, par le secret des Natures, dans le Vaisseau de Philosophie. M'entendez-vous, Aros ?

Oui, Madame, *répondit Aros*, je vous entends fort bien.

Conservez la fumée, *reprit Marie*, et n'en laissez rien échapper et faites votre feu à proportion qu'est la chaleur du Soleil dans les mois de Juin et de Juillet. Tenez-vous auprès de votre Vaisseau et vous y verrez des choses qui vous surprendront. Car, en moins de trois heures, votre Matière deviendra noire, blanche et orangée et la fumée pénétrera le Corps et l'Esprit sera fixé. Le tout se fera ensuite comme du lait, qui se fera incérant, fondant et pénétrant. Et c'est là le Secret caché.

Aros, prenant la parole, dit : Je ne saurais croire que cela se fasse toujours de la sorte.

Voici une chose bien plus admirable, *dit Marie*, qui n'a point été connue par les Anciens, *devant Hermès*¹, et qui ne leur a jamais [80] entré dans l'Esprit. Prenez de l'Herbe blanche, claire, honorée, qui croît sur les petites Montagnes. Broyez-la toute fraîche, comme elle est à son heure déterminée, car en elle est le véritable Corps, qui ne s'évapore ni ne s'enfuit point du feu.

N'est-ce pas là la Pierre de vérité, dont vous parlez ? *dit Aros*.

Oui, Aros, ce l'est, *reprit Marie*, mais les Hommes n'en savent pas le régime, parce qu'ils ont trop de hâte et qu'ils veulent faire l'Œuvre trop tôt.

Qu'y a-t-il à faire après cela ? *dit Aros*.

Il faut, *lui dit Marie*, rectifier sur ce corps Kibrich et Zubeth, c'est-à-dire les deux fumées, qui comprennent et qui embrassent les deux Lumières, et mettre dessus ce qui les ramollit et qui est l'accomplissement des Teintures et des Esprits et les véritables poids de la Science. Puis, ayant broyé le tout, il faut le mettre au feu et l'on verra des choses admirables. Au reste, tout le régime consiste à savoir faire le feu modéré. Après quoi, ce sera [81] une chose surprenante de voir comment, en moins d'une heure, cette *Composition* passera d'une couleur à une autre, jusqu'à ce qu'elle vienne à la rougeur et à la blancheur parfaite. Il faut alors défaire le feu et ouvrir le vaisseau, quand il sera refroidi, et on trouvera le

¹ J'ai ajouté ces deux mots, (*devant Hermès*), qui ne sont dans aucun Exemplaire, parce qu'Hermès ayant fait le Magistère, qui ne se peut faire sans cela, comme il est dit ensuite, il faut qu'il ait eu cette connaissance. Peu après, il y a, *broyez-la toute fraîche*, parce que, comme dit Philalèthe, si les Colombes de Diane sont mortes, lorsqu'on les prend, elles ne peuvent de rien servir. L'Auteur ajoute : *Est à son heure déterminée*, ce qui se rapporte à ce que dit Zachaire, qu'il n'y a qu'une heure pour faire la conjonction des deux Matières. *M. Salomon*.

Corps clair et luisant, comme une perle, de couleur de Pavot des champs, entremêlé de blanc. Il est lors incérant, fondant et pénétrant et un poids de ce corps ira sur douze cents *de Métal imparfait et les convertira en Or*. Voilà le Secret caché.

Ici Aros s'étant prosterné le visage contre terre, Marie lui dit : Levez-vous, Aros. Je vais encore vous abrégé l'Œuvre. Prenez le Corps clair, pris sur les petites Montagnes, qui ne se fait point par la putréfaction¹, mais par le seul mouvement. Broyez ce Corps avec la Gomme Elzaron, et les deux fumées. Car la Gomme Elzaron est le Corps qui saisit et qui prend l'esprit : Broyez le tout, approchez-le du feu, tout se fondra et, si vous en faites projection sur sa Femme, le tout viendra comme de l'Eau que l'on distille et il se congèlera à l'air et ce ne sera plus qu'un Corps. Que si vous en faites projection [82] sur les *Corps imparfaits*, vous verrez des merveilles. Car c'est là le Secret caché de la Science. Sachez que les deux fumées, dont je viens de parler, sont les racines de cet Art et ce sont le Kibric blanc et la Chaux humide, à qui les Philosophes ont donné toutes sortes de noms. Mais le corps fixe vient du cœur de Saturne, qui comprend la Teinture et qui parfait l'Œuvre de la sagesse. Le Corps que l'on prend sur les petites Montagnes est clair et blanc. Et ce sont là les Médecines ou les deux *Matières de cet Art*, dont l'une s'achète et l'autre se prend sur les petites Montagnes. Et je vous avertis, Aros, que les Sages ne les ont appelées l'Œuvre de la Philosophie qu'à cause que la Science ne peut point être parfaite sans ces choses et que c'est en elle que se font

¹ Si la chose dont il est parlé ici ne se fait pas par la putréfaction, elle se doit faire par le mouvement local, je veux dire par la sublimation Philosophique. *M. Salomon*.

toutes ces merveilles *de l'Art*. Car il y entre quatre Pierres¹ et son régime est véritable, comme je l'ai dit. Et Hermès a fait plusieurs allégories là-dessus en ses Livres. Et les Philosophes ont toujours prolongé leur régime, *en disant qu'il faut bien plus de temps pour le faire qu'il n'en faut effectivement*. [83] Et ils ont dit même qu'il fallait faire des Opérations qui ne sont point nécessaires et ils ont toujours dit qu'il fallait un an pour faire leur Magistère ; ce qu'ils n'ont fait que pour le cacher au Peuple ignorant, en leur faisant accroire que leur Œuvre ne peut point être parfait qu'en un an. Aussi est-ce un grand Secret et il n'y a que Dieu qui le puisse révéler, ceux qui en entendent parler ne pouvant pas en faire l'expérience, à cause qu'ils n'y savent rien. M'avez-vous entendue, Aros ?

Oui, Madame, *lui dit-il*, mais je vous prie de me dire ce que c'est que le Vaisseau, sans lequel l'Œuvre ne se peut faire.

Ce Vaisseau, *dit Marie*, est le Vaisseau d'Hermès, que les Philosophes ont caché et que les ignorants ne sauraient comprendre, car c'est la mesure du feu *Philosophique*.

Aros dit alors : O Prophétesse ! Dites-moi, je vous prie, si vous avez trouvé dans les Livres des Philosophes que l'on pût faire l'Œuvre d'un seul Corps ?

Oui, *dit-elle*, et cependant, Hermès n'en a point parlé, parce que la racine de la Science est... et un Venin qui mortifie tous les Corps, qui les réduit en poudre et qui coagule le Mercure par son odeur. Et je vous proteste, par le Dieu vivant, que lorsque ce Venin se dissout en une Eau [84]

¹ Ces quatre Pierres qui entrent dans l'Œuvre sont, à mon avis, les quatre Éléments, les Philosophes ayant accoutumé de donner à la Matière de l'Œuvre le nom de l'Œuvre même. On sait que l'Œuvre des Philosophes ne consiste que dans le changement des Éléments. *M. Salomon*.

subtile, de quelque manière que cette Dissolution se fasse, il coagule le Mercure en véritable Lune à toute épreuve. Et si l'on en fait projection sur Jupiter, il le change en Lune. Je vous dis, de plus, que la Science se trouve en tous les Corps. Mais les Philosophes n'en ont rien voulu dire, à cause de la brièveté de la vie et de la longueur de l'Ouvrage. Et ils l'ont trouvée *plus facilement* dans la Matière qui contient le plus évidemment les quatre Éléments et ils ont multiplié *et obscurci cette Matière par les divers noms qu'ils lui ont donnés*. Ce n'est pas que tous les Philosophes ont assez parlé de tout ce qu'il faut faire pour l'Œuvre, hormis du Vaisseau d'Hermès, parce que c'est une chose divine et que Dieu veut qui soit inconnue aux Gentils et Idolâtres, ce Vaisseau étant d'une si grande nécessité pour le Magistère que ceux qui ne le connaissent pas n'en sauront jamais le véritable régime.¹ [85]



¹ Dans le Mercure des Philosophes et même dans l'Argent vif commun, les Éléments sont plus apparents qu'en nul autre Mixte ou Corps composé qui soit dans la Nature.

LA SOMME DE LA PERFECTION

OU L'ABRÉGÉ
DU MAGISTÈRE PARFAIT DE GEBER
PHILOSOPHE ARABE

Divisé en deux Livres

LIVRE PREMIER

AVANT PROPOS ET CHAPITRE I

*De la manière d'enseigner l'Art de Chimie, et de ceux qui sont capables de
l'apprendre*

J'ai réduit brièvement en cette *Somme de la Perfection* toute la Science de *Chimie*, ou de la *Transmutation des Métaux*. Dans mes autres Livres, j'en avais fait plusieurs Recueils que j'avais tirés et abrégés des [86] Écrits des Anciens : mais en celui-ci j'ai achevé ce que je n'avais qu'ébauché en ceux-là. J'y ai ajouté en peu de paroles ce que j'avais omis dans les autres ; j'y ai mis tout au long ce que je n'avais dit ailleurs qu'imparfaitement, et j'y ai déclaré entièrement et aux mêmes endroits ce que j'avais celé dans mes autres Œuvres. Et je l'ai fait afin de découvrir aux personnes intelligentes et sages l'accomplissement et la perfection d'une si excellente et si noble partie de la Philosophie. Ainsi, ô mon cher Fils ! Je puis t'assurer avec vérité que dans les Chapitres généraux de ce Livre, j'ai mis suffisamment le Procédé de cet Art tout entier et sans nulle diminution. Et je proteste devant Dieu, que quiconque travaillera comme ce Livre enseigne de le faire, aura la satisfaction d'avoir trouvé la véritable fin de cet Art, et d'y arriver. Mais, mon Cher, je t'avertis aussi que celui qui ignorera

les Principes naturels de la Philosophie, est fort éloigné de cette Connaissance, parce que le véritable fondement, sur lequel il doit appuyer son dessein, lui manque ; comme au contraire en est bien près celui qui connaît déjà les Principes naturels des Minéraux. Ce n'est pas que pour cela il ait encore la véritable racine, ni la fin profitable de cet Art très caché : mais ayant plus de facilité à en découvrir les Principes, [87] que celui qui forme quelque projet de notre Œuvre sans en connaître la voie ni la manière, il est aussi moins éloigné que lui de l'entrée de cette Science. Mais que celui qui connaîtra tous les Principes de la Nature,¹ quelles sont les Causes des Minéraux, et de quelle manière la Nature les forme, il n'y a que fort peu à dire qu'il ne sache l'Œuvre toute entière, quoique sans ce peu là qui lui manque, il soit absolument impossible de faire notre Magistère. Parce que l'Art ne peut pas imiter la Nature en toutes ses Opérations, mais il l'imite seulement autant qu'il lui est possible. Et c'est ici un Secret que je te révèle, mon Fils, qui est que ceux qui recherchent cet Art, et les Artistes même, manquent tous en ce qu'ils prétendent imiter la Nature en toute l'étendue et en toutes les différences et les propriétés de son action. Applique-toi donc soigneusement à étudier nos Livres, et attache-toi surtout à celui-ci.² Considère et médite mes paroles attentivement [88] et très souvent, afin que t'étant rendu familière notre manière de parler, et entendant notre idiome ou langage particulier, tu puisses pénétrer dans notre véritable intention et la découvrir. Car tu trouveras dans les Livres sur quoi faire un Projet

¹ Outre les quatre Éléments, qui sont la Terre, l'Eau, l'Air, et le Feu, qui sont les seuls Principes que reconnaît la Philosophie de l'École ; il y a les Principes Chimiques, qui sont le Sel, le Mercure et le Soufre, dont la connaissance n'est pas moins nécessaire à celui qui prétend parvenir à la Science de l'Œuvre Physique. *M. Salomon.*

² Geber ayant mis au commencement de ce Chapitre, qu'il a mis dans ce Livre le Procédé de l'Art tout entier, autant qu'il est nécessaire, et qu'il y a ajouté ce qu'il avait omis dans ses autres Traités, et déclaré en celui-ci ce qu'il avait scellé dans les autres, il est sans doute que cette Somme, ou Abrégé est le meilleur et le plus utile de tous les Livres que ce Philosophe a composés sur la Transmutation des Métaux imparfait. *M. Salomon.*

assuré de ce que tu cherches ; tu y apprendras à éviter toutes les erreurs, et par ce même moyen tu sauras en quoi tu peux imiter la Nature dans l'artifice de notre Œuvre.

CHAPITRE II

Division de ce Livre en quatre Parties

Voici l'ordre que je tiendrai en ce livre : Premièrement, je parlerai succinctement des obstacles qui peuvent empêcher l'Artiste de réussir et de parvenir à la fin véritable (de l'Art). À quoi j'ajouterai les qualités que doit avoir celui veut s'y appliquer. Secondement, je convaincray les Ignorants et les Sophistes, lesquels, à cause qu'ils ne peuvent comprendre cet Art, et que par toutes les recherches qu'ils en font, ils n'en retirent jamais l'avantage ni le profit qu'ils s'étaient proposés, [89] prétendent en détruire la vérité, en soutenant que ce n'est rien du tout. Pour cet effet, je rapporterai premièrement toutes leurs raisons, que je détruirai si évidemment qu'il n'y a personne de bon sens qui ne voie que tout ce qu'ils allèguent contre, n'a ni en tout, ni en partie, nulle apparence de vérité. Troisièmement, je traiterai des Principes naturels, c'est-à-dire des Principes dont la Nature sert à faire ses productions ; j'expliquerai la manière dont ils se mêlent ensemble dans les Mixtes, selon qu'il se connaît par les Ouvrages de la Nature ; et je parlerai de leurs Effets suivant l'opinion des Anciens Philosophes. En quatrième et dernier lieu, je déclarerai quels sont les Principes que l'on doit employer pour la Composition de notre Magistère, en quoi nous pouvons imiter la Nature, et la manière de mêler et d'altérer ces Principes selon le cours et la manière d'agir ordinaire de la Nature ; avec leurs Causes et les Expériences manifestes qu'on en peut faire, afin de donner moyen à l'Artiste industrieux d'appliquer ces choses, et de s'en servir à l'usage de notre Œuvre. [90]

PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER LIVRE

Des empêchements à cet Art

CHAPITRE III

Division des empêchements

Ces empêchements en général viennent, ou de l'impuissance naturelle de l'Artiste, ou de ce qu'il n'a pas le moyen de faire la dépense nécessaire, ou de ce qu'il n'y peut vaquer à cause de ses autres occupations. À l'égard de l'impuissance naturelle de l'Artiste, elle vient, ou de ses organes, qui sont ou faibles, ou tout à fait corrompus ; ou elle vient de son esprit qui ne peut agir librement, soit par la mauvaise disposition des mêmes organes, qui sont ou pervertis, ou gâtés, comme je l'ai dit, ainsi qu'il se voit aux Fous et Insensés ; soit parce que l'Esprit est plein de fantaisies, et qu'il passe facilement d'une opinion à une autre toute contraire ; soit enfin qu'il ne sache ce qu'il veut précisément, ni à quoi se devoir déterminer. [91]

CHAPITRE IV

Des Empêchements à l'Œuvre, qui peuvent venir de la mauvaise disposition du Corps de l'artiste

Voilà en gros quels sont les Empêchements à cet Œuvre. Nous allons maintenant les examiner en détail, et l'un après l'autre. Je dis donc que l'Artiste ne pourra jamais faire notre Œuvre, s'il n'a ses organes entiers et sains : Par exemple, s'il est aveugle, ou s'il est estropié des mains et des pieds ; parce que devant être le Ministre de la Nature, il ne pourra pas s'en aider pour faire les travaux nécessaires, et sans lesquels l'Œuvre ne peut être parfaite. Il en sera de même, s'il a le Corps infirme ou malade, comme ceux qui ont la fièvre, ou qui sont ladres, à qui les membres tombent par pièces ; s'il est dans la décrépitude,

et dans une extrême vieillesse : car il est certain qu'un Homme qui aura quelques-unes de ces imperfections ne pourra de lui-même, (et travaillant seul), faire l'Œuvre, ni la conduire à sa dernière perfection. [92]

CHAPITRE V

Des Empêchements qui viennent de l'esprit

Ce sont là les Empêchements que l'Artiste peut avoir de la part du Corps. Ceux qui peuvent lui survenir du côté de l'Esprit sont encore plus considérables et plus nuisibles à l'accomplissement de l'Œuvre. Les voici. Un Homme, qui n'a pas l'esprit naturellement assez bon pour rechercher subtilement les Principes naturels, et pour découvrir quels sont les fondements de la Nature, et les artifices par lesquels on peut imiter cette grande Ouvrière dans ses Opérations, celui-là ne trouvera jamais. La véritable racine, ni le commencement de cet Art très précieux. Car il y en a beaucoup qui ont la tête dure, qui n'ont pas l'Esprit de faire aucune recherche, qui ont de la peine à concevoir ce qu'on leur dit le plus clairement, et dans les termes les plus intelligibles et les plus usités ; et qui ne sauraient qu'avec difficulté comprendre les ouvrages qui se font ordinairement devant leurs yeux. Il y en a d'autres qui conçoivent aisément tout ce qu'ils veulent, et qui, à cause de cette facilité qu'ils ont, croyant bien souvent avoir découvert la vérité, ils se heurtent opiniâtement à leur [93] sens, quoique ce qu'ils s'imaginent ne soit qu'une fantaisie vaine, absurde, et tout à fait éloignés de la raison ; parce qu'elle n'a aucune conformité avec les Principes naturels. Cela vient de ce que ces Gens-là, ayant la tête remplie d'imaginations et de vapeurs, sont incapables de recevoir les impressions et les véritables notions des choses naturelles. Il y en a aussi qui n'ont pas l'esprit ferme ni arrêté, qui passent facilement d'une opinion et d'un dessein à un autre ; qui croient parfois une chose comme certaine, et qui s'y attachent sans nulle raison ; puis ils changent aussitôt de sentiment et de volonté, avec aussi

peu de fondement. Et comme ils ont l'esprit volage, ils entreprennent plusieurs ouvrages qu'ils ne font seulement qu'ébaucher, sans en achever jamais aucun. Il y en a d'autres, stupides comme des Bêtes, qui ne sauraient comprendre aucune vérité en ce qui concerne les choses naturelles ; comme sont les Fous, les Imbéciles et les Enfants.¹ D'autres ont simplement du mépris pour notre Science, ne pouvant croire [94] qu'elle soit Possible ; et ceux-là, la Science les méprise tout de même, et elle les éloigne d'elle, comme indignes d'arriver jamais à l'accomplissement d'une Œuvre si précieuse Enfin il y en a qui sont Averses et Esclaves de leur argent. Ceux-là voudraient bien trouver notre Art, ils sont persuadés qu'il est véritable, et ils le cherchent même par raisonnement ; mais ils craignent la dépense, et leur avarice est cause qu'ils ne font rien. Tous ces Gens-là ne sauront jamais notre Œuvre. Car comment ceux qui l'ignorent, ou qui ne se soucient pas de la chercher, pourraient-ils en avoir la connaissance ?

CHAPITRE VI

Des Empêchements extérieurs

Après avoir parlé dans les deux chapitres précédents de tous les Obstacles Subvenant des deux parties essentielles de l'homme, qui peuvent l'empêcher de réussir en cette Œuvre, il nous reste à dire un mot des Empêchements qui, lui survenant de dehors, peuvent tout de même rendre son dessein inutile. Il y a des Gens spirituels et adroits, qui ne sont pas même ignorants dans les Ouvrages de la Nature, qui la suivent et l'imitent en ses Principes, [95] et en toutes ses Opérations, autant qu'on le peut faire ; et qui outre cela, ont

¹ Il faut entendre ceux qui sont nés pour être ignorants, c'est-à-dire, qui sont naturellement incapable de comprendre les Vérités les plus claires et les plus intelligibles. Les Hommes n'ayant pas les Sciences infusées, naissent dans l'ignorance de toutes choses ; mais ils sont capables d'en acquérir la connaissance par leur étude et par leur travail, à moins qu'ils ne soient tout à fait stupides. *M. Salomon.*

l'imagination assez forte pour pénétrer dans toutes les choses qui se font régulièrement ici-bas par les actions de la Nature. Et cependant ces Gens-là, avec toutes ces lumières et tous ces avantages, sont contraints d'abandonner le Magistère, tout admirable qu'il est, et ils ne sauraient y travailler, pour être dans la dernière nécessité, et ne pouvoir faire la moindre dépense. Il s'en trouve d'autres qui ont de la curiosité pour cette Science ; mais soit parce qu'ils sont ou embarrassés dans les vanités du monde, ou occupés dans les grands emplois, ou accablés de soins ; soit parce qu'ils se donnent entièrement aux affaires de la vie, notre Science les fuit et s'éloigne d'eux. Voilà tous les Obstacles qui empêchent les Hommes de réussir dans notre Art.

CHAPITRE VII

Conclusion de cette première Partie

Quel doit être l'artiste

On voit par les choses que nous venons de dire, que celui qui se veut appliquer à notre Œuvre doit avoir plusieurs qualités. Premièrement, il doit être savant et consommé dans la Philosophie [96] naturelle. Car quoiqu'il fût riche, qu'il eût bien de l'esprit et beaucoup d'inclination pour notre Art, il ne le saura jamais, n'ayant pas étudié ni appris la Philosophie naturelle : parce que cette Science lui donnera des lumières et des ouvertures que son esprit, quelque vif qu'il soit, ne lui saurait suggérer. Et ainsi l'étude réparera le défaut de l'intelligence naturelle. En second lieu, il faut que l'Artiste ait naturellement un esprit vif, pénétrant et industrieux, parce que quand il posséderait toutes les Sciences, si naturellement il n'a de l'industrie et de l'adresse, il ne sera jamais Philosophe. Car venant à faillir dans son travail, il y remédiera sur l'heure par son industrie ; ce qu'il ne ferait pas, si, pour corriger sa faute, il n'avait nulle autre aide que sa Science toute seule. Comme par la Science, qu'il aura acquise, il lui sera pareillement facile d'éviter beaucoup de fautes, où il pourrait tomber

sans elle, et s'il n'avait que sa seule industrie pour l'en garantir. Parce que l'Art et l'Esprit s'entraident mutuellement, et suppléent au défaut l'un de l'autre. Il est encore nécessaire que notre Artiste soit ferme et résolu dans ce qu'il aura entrepris, et qu'il ne s'amuse pas à changer incessamment, en faisant tantôt un essai et tantôt un autre. Étant très certain que notre Art ne consiste point [97] en la pluralité des choses. Et ce n'est point assurément en cela que gît sa perfection. Car il n'y a qu'une seule Pierre, qu'une seule Médecine, et qu'une seule Cuisson : Et c'est en cela uniquement que consiste tout notre Magistère, auquel nous n'ajoutons aucune chose étrangère, et nous n'en diminuons rien aussi, si ce n'est que dans la préparation que nous lui donnons, nous en ôtons ce qui est d'inutile et de superflu.

Une des choses qui est encore fort nécessaire à l'Artiste, c'est qu'il doit s'attacher soigneusement à son travail, jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement achevé ; et il ne doit point l'abandonner à moitié fait, autrement son Ouvrage, ainsi imparfait, au lieu de lui donner du profit et de l'instruction, ne lui causerait que du dommage et du désespoir.

Il est encore nécessaire qu'un Artiste connaisse les Principes et les Racines principales, et qui sont de l'essence de notre Œuvre. Car celui qui ne saura par où il faut le commencer, n'en trouvera jamais la fin. C'est pourquoi je te parlerai bien au long de tous ces Principes en ce Livre, et ce que j'en dirai sera assez clair et intelligible aux Sages et aux Avisés, et suffira pour leur donner l'intelligible de notre Art.

Il faut, de plus, que l'Artiste soit modéré, [98] et qu'il ne soit pas sujet à s'emporter, de peur que venant à se dépiter, il ne gâtât, *dans son emportement*, l'ouvrage qu'il aurait commencé.

Il ne lui est pas moins nécessaire de conserver et d'épargner son argent, qu'il ne doit pas dissiper en de folles dépenses, et mal à propos, sur la vaine confiance du succès de son Ouvrage, de crainte que s'il ne réussisse pas il ne tombât dans la nécessité et dans le désespoir ; ou que peut-être, lorsque par son

industrie et par son raisonnement il approcherait de la vérité, et qu'il l'aurait presque découverte, il n'ait pas de quoi la mettre en exécution, pour s'être inconsiderément épuisé. Il en est de même de ceux qui ne sachant rien, lorsqu'ils commencent de s'appliquer à cet Art, font des dépenses excessives et se ruinent en mille choses inutiles. Car s'ils viennent ensuite à découvrir la vérité, et la véritable voie qu'il faut tenir, ils n'ont pas de quoi pouvoir travailler. Ce qui les afflige en deux manières ; et parce qu'ils ont inutilement dépensé leur argent, et qu'ils ont perdu le moyen d'acquérir facilement et bientôt une Science si admirable. Cette Science n'est donc pas pour les Pauvres ni pour les Misérables ; au contraire elle est leur Ennemie, et leur est entièrement opposée. [99]

Mais je t'avertis qu'il n'est point nécessaire que tu dépenses ton bien à cette recherche Car je t'assure que si tu sais une fois les Principes de cet Art, et que tu comprennes bien ce que je t'enseignerai, tu parviendras à l'entière perfection de l'Œuvre sans qu'il t'en coûte guère, et sans que tu sois obligé à faire aucune dépense considérable en tout ton travail. Après cela, si tu perds ton argent pour avoir méprisé de suivre les avis et les enseignements que je te donne dans ce Livre, tu auras tort de me maudire et de t'en prendre à moi, de ce que tu devras n'imputer qu'à ton ignorance et à ta sotte présomption.

Voici un autre avis fort important que j'ai encore à te donner. Ne t'amuse point aux Sophistications qu'on peut faire en cet Art ; mais applique-toi uniquement à la seule perfection. Car notre Art ne dépend que de Dieu seul, qui le donne et qui l'ôte à qui lui plaît. Et comme il est tout puissant et infiniment adorable, et juste autant que miséricordieux, il te punirait infailliblement des tromperies que tu ferais par tes Ouvrages sophistiques. Et non seulement il ne permettrait pas que tu eusses la connaissance de notre Art, mais il t'aveuglerait et te ferait tomber de plus dans l'erreur, et de l'erreur il te plongerait dans la [100] misère et dans le malheur, d'où tu ne sortirais jamais. Et certes il n'est rien de si misérable et de si malheureux qu'un Homme à qui Dieu refuse la

grâce de pouvoir connaître et de voir la vérité, *et de savoir s'il a bien ou mal fait*, après avoir longtemps travaillé, et avoir poussé son Ouvrage jusqu'à la fin parce qu'il demeure toujours dans l'erreur. Et quoiqu'il travaille incessamment, il ne sort jamais de la misère et du malheur où il est ; et perdant ainsi la plus grande consolation et la plus grande joie qu'on puisse avoir en ce Monde, il passe toute sa vie dans la pauvreté et dans l'affliction, sans avoir de quoi se survenir ni se pouvoir consoler.

Au reste, lorsque tu travailleras, prend bien garde à tous les signes qui paraissent en chaque Opération ou Cuisson ; retiens-les soigneusement en ta mémoire, et tâche d'en découvrir la Cause, en étudiant attentivement les Livres de cette Science.

Ce sont là les qualités nécessaires à un véritable Artiste. Que s'il lui en manque quelque'une, je lui conseille de ne se point appliquer à notre Art. [101]

SECONDE PARTIE DU PREMIER LIVRE

Où sont rapportées et réfutées les Raisons de ceux qui nient l'Art de Chimie

CHAPITRE VIII

Division de ce qui sera contenu en cette seconde Partie

Ayant traité dans la première Partie de ce Livre de ce qui peut empêcher de réussir en notre Art ; et ayant suffisamment parlé des qualités que doit avoir celui qui s'y veut appliquer, suivant l'ordre que nous nous sommes proposés, il faut maintenant examiner ce que les Sophistes et les Ignorants ont à dire contre la possibilité de notre Science. Voyons donc premièrement quelles sont leurs raisons, et nous les réfuterons ensuite, faisant voir clairement aux Personnes intelligentes qu'elles n'ont rien de solide ni de véritable. [102]

CHAPITRE IX

Raisons de ceux qui nient simplement l'art

Il y a de deux sortes de Gens qui nient notre Art, et qui tâchent de le détruire. Les uns le nient absolument, et les autres ne le nient que sur diverses suppositions qu'ils font. Voici comment raisonnent les premiers.

1. Toutes les choses, disent-ils, sont distinguées en plusieurs Espèces différentes. Et cela vient de ce que dans la composition des Mixtes les Éléments ne sont pas mêlés ni unis en même proportion en tous. Ainsi, ce qui fait qu'un Cheval est d'une espèce différente que celle d'un homme, c'est que la proportion des Éléments est toute autre dans la composition d'un Cheval que dans celle d'un Homme. Il en est généralement de même des autres différences qui se remarquent en toutes choses, et il en est par conséquent de même dans les Minéraux. Car le mélange et la proportion des Éléments dans les Mixtes est ce qui leur donne la forme et la perfection ; et par ainsi c'est ce qui en fait la différence d'avec les autres choses. Or il est certain que cette proportion nous est entièrement inconnue. Comment donc pouvoir former un [103] Mixte, et en faire le mélange et la composition ? Que s'il est vrai, comme il l'est en effet, que nous ignorions quelle est la véritable proportion des Éléments dans l'Or et dans l'Argent, il s'ensuit nécessairement de là que nous ne saurons jamais comment il les faut former. Et partant, concluent-ils, l'Art que vous dites, qui fait l'Or et l'Argent, est inutile et impossible.

2. D'ailleurs, quand on connaîtrait même exactement la véritable proportion des Éléments, et combien il entre de chacun d'eux dans la Composition de l'Or et de l'Argent, on ne saurait pas pour cela la manière de bien mêler et unir ces mêmes Éléments ensemble pour en faire ces deux Métaux ; parce que la Nature ne les formant que dans les Mines, qui sont cachées dans le profond de la Terre, on ne la voit point travailler Ne sachant donc de quelle manière se

fait le mélange des Éléments, dans la composition de l'Or et de l'Argent, il est certain, par conséquent, qu'on ne les saurait faire.

3. Mais supposé qu'on sût au juste, et la proportion des Éléments, et la manière de les mêler, il ne s'ensuivrait pas qu'en faisant leur mélange, on pût bien proportionner la chaleur, qui est l'Agent par le moyen duquel le Mixte se fait tel qu'il est, et est rendu parfait. Car pour former les [104] Métaux, la Nature se sert pour chacun d'eux d'un certain degré de chaleur qui nous est inconnu. Comme nous ne connaissons point non plus toutes les autres différentes Causes efficientes, sans le concours desquelles la Nature ne saurait produire ni achever ses Ouvrages. Et partant, puisque toutes ces choses nous sont inconnues, il s'ensuit évidemment que nous devons aussi ignorer la manière de faire le Magistère.

4. Outre ces raisons qu'ils allèguent, ils se servent encore de l'expérience. Car ils disent premièrement que depuis plus de mille ans en ça, on sait que plusieurs Personnes fort sages se sont appliquées à la recherche de cette Science ; de sorte que si on l'eût pu faire par quelque manière que ce fût, il est sans doute que depuis un si longtemps, elle devrait avoir été faite plus de mille fois ; cependant on n'en a jamais ouï parler. Ils disent secondement qu'il y a plusieurs Princes et plusieurs Rois qui ne manquaient ni de richesses ni d'Hommes fort savants et forts éclairés, lesquels ont souhaité passionnément de trouver cet Art, qui ne l'ont pourtant jamais trouvé, quelque étude et quelque dépense qu'ils aient faite pour cela. Ce qui est une preuve convaincante que ce n'est qu'une pure imagination. [105]

5. De plus, les Philosophes qui ont fait semblant d'enseigner cette Science dans leurs Livres ne l'ont pourtant point enseignée, et on n'y a jamais pu découvrir cette vérité. Ce qui fait voir évidemment que cette Science n'est rien du tout.

6. Voici une autre de leurs raisons. Nous ne saurions imiter la Nature dans les Compositions les plus faibles et les plus aisées à détruire. Par exemple, nous

ne saurions faire un Cheval, ni quelque autre Mixte semblable, quoiqu'ils soient d'une Composition très faible, et qui est presque sensible. Donc à plus forte raison nous en saurions faire la mixtion des deux Métaux, laquelle est très forte ; comme il se voit par la grande difficulté qu'il y a de les résoudre, et de les réduire en leurs propres Éléments et en leurs premiers Principes. Outre que nous ne saurions même connaître leur mixtion, ni par nos sens, ni par aucune épreuve.

7. On ne voit point, disent-ils, qu'une Espèce se change en une autre, ni qu'elle puisse y être réduite par aucun artifice. Par exemple, que d'un Bœuf il s'en fasse une Chèvre. Comment donc pouvoir changer les uns en les autres les Métaux qui sont de différente espèce entre eux, et du Plomb en faire de l'Argent ? C'est une chose qui paraît ridicule et qui est tout à fait éloignée [106] de la vérité, fondée sur les Principes même de la Nature.

8. Ils disent de plus : Il est certain que la Nature emploie mille ans à purifier les Métaux imparfaits, et à leur donner la perfection de l'Or. Comment donc un Homme, qui pour l'ordinaire ne vit pas cent ans, pourra-t-il vivre assez de temps pour transmuier en Or les Métaux, imparfaits, puisqu'il lui faudrait mille ans pour le faire ? Que si on voulait dire que les Philosophes achèvent en peu de temps, par leur Art, ce que la Nature ne fait qu'en un grand nombre d'années, parce qu'en beaucoup de choses l'Art supplée au manquement de la Nature. Ils répondent que cela ne se peut point faire, surtout dans les Métaux ; parce que les Métaux n'étant faits que de vapeurs très subtiles, et par ainsi n'ayant besoin, pour leur cuisson, que d'une chaleur tempérée, qui épaisse également en eux-mêmes leur humidité particulière, afin qu'elle ne s'enfuie ni ne les quitte point, par quelque chaleur que ce soit, et qu'ils ne demeurent pas privés de cette humidité, qui n'est autre chose que le Mercure, qui leur donne la malléabilité et l'extension, il est certain que si par artifice on veut abrégier le temps que la Nature met à faire la cuisson des Minéraux, et des Corps métalliques, cela ne se pourra faire qu'en se servant [107] d'une chaleur

plus forte que celle dont la Nature se sert. Et ainsi cette chaleur excessive, au lieu d'épaissir également le Mercure, qui est l'humidité métallique, elle le dissoudra et le dissipera en le faisant sortir de la composition. Car c'est une Maxime assurée, qu'il n'y a que la chaleur douce et modérée qui puisse épaissir l'humidité (Mercurielle) et lui faire prendre Corps, ni qui en fasse une parfaite mixtion ; et que la chaleur trop violente la détruit.

9. Ils font encore une autre objection. L'Être et la perfection des choses vient, disent-ils, des Astres, comme étant les premières Causes qui, dans les Corps sublunaires, influent la Forme et la perfection, et qui impriment dans la Matière le mouvement qui tend à la génération et à la production, pour produire ou pour détruire (les Individus) des Espèces. Or cela se fait tout à coup et dans un instant, lorsqu'un seul ou plusieurs Astres, par leur mouvement régulier, sont arrivés dans le Firmament à un certain point fixe et déterminé, duquel vient l'Être ou la forme et la perfection. Car toutes les choses d'ici-bas reçoivent dans un moment leur Forme et leur Être d'une certaine position des Astres. Et comme il y a plusieurs de ces positions, et non pas une seule, et que toutes sont différentes les unes des autres, de [108] même que leurs Effets sont aussi différents entre eux, il n'est pas possible que l'on puisse remarquer ni distinguer exactement une telle diversité, et une si grande différence de positions ; parce qu'y en ayant une infinité, elles nous sont inconnues. Quelle apparence donc qu'un Philosophe supplée et répare en son Œuvre le défaut qui y arrivera, pour ne pas connaître la différence des diverses positions où les Astres se trouvent successivement par leur mouvement continu. Mais supposons qu'un Philosophe connaisse même certainement quelle est la véritable position d'une ou de plusieurs Étoiles qui donne la perfection aux métaux ; il ne fera pas encore pour cela ce qu'il prétend. Car l'artifice ne saurait en un instant préparer ni disposer quelque Matière que ce puisse être à recevoir une forme. Parce que la disposition, que l'on donne à la Matière, est un mouvement qui ne se peut faire que successivement et peu à peu. Et partant, les Astres influant la Forme

en un instant, et l'Artiste ne pouvant en un instant disposer la Matière à la recevoir, il est certain que la Matière, sur laquelle on prétend introduire la Forme de l'Or, ne la recevra jamais.

10. Enfin, nous voyons, disent-ils, que régulièrement dans les choses naturelles, il [109] est bien plus facile de détruire une chose que de la faire. Or il est constant que c'est une chose très difficile que de détruire l'Or : Comment donc prétendre de le faire ?

C'est par ces raisons, et par quelques autres, qui n'ont pas plus d'apparence, que ceux qui nient simplement notre Art, prétendent en faire voir l'impossibilité. Mais toutes ces raisons ne sont que des Sophismes, que je réfuterai après avoir premièrement établi la vraie intention pour l'accomplissement de notre Œuvre. Après quoi je rapporterai et réfuterai aussi les raisons de ceux qui nient cet Art sous quelques conditions.

CHAPITRE X

Que l'Art ne doit et ne peut pas même imiter exactement la Nature en toute l'étendue de ses différentes actions ; où il est parlé des Principes des Métaux

Avant de répondre à toutes ces questions, il faut remarquer les Principes qui servent de Matière et de fondement à la Nature pour former les Métaux, et qui selon quelques Philosophes sont le Soufre et l'Argent-vif, ont une composition et une union très forte et resserrée par ensemble. Et de là vient qu'il est fort [110] difficile de dissoudre et de définir ces Principes. Parce que ces deux Matières étant mêlées, elles ne s'épaississent et ne s'endurcissent ensemble autant qu'il est nécessaire pour être rendues malléables, (c'est-à-dire pour pouvoir être étendues sous le marteau) sans se casser sans se désunir, qu'à cause que leur mélange et leur digestion ne se faisant dans les Mines que peu à peu, que successivement et durant un long temps, par une chaleur fort douce et fort modéré qui les épaissit ; il ne se perd et ne s'exhale rien de leur humidité visqueuse.

Mais il faut tenir pour une Maxime générale et assurée : Premièrement, que nulle Matière humide ne peut s'épaissir qu'auparavant ses plus subtiles parties ne s'évaporent et que les plus grossières ne demeurent, si dans la Composition il y a plus d'Humide que de Sec. Secondement, que le véritable et l'exact mélange du Sec et de l'Humide consiste en ce que l'Humide soit tempéré par le Sec, et le Sec par l'Humide ; et que des deux il se fasse une seule Substance, laquelle soit homogène en toutes ses parties, qui soit tempérée entre le dur et le mou, et qui puisse s'étendre sous le marteau. Ce qui n'arrive que par le mélange, qui se fait durant un long temps, de l'Humide gluant et visqueux, et d'une Terre très subtile, qui se mêlent ensemble exactement [111] par leurs moindres parties, jusqu'à ce que l'Humide soit la même chose que le Sec, et le Sec le même que l'Humide. Or cette Substance subtile, que nous avons dit qui devait s'exhaler de l'Humide ne se résout et ne s'évapore pas tout à coup ; mais cela se fait lentement et peu à peu, et en plusieurs milliers d'années ; parce que la Substance des Principes dont la Nature se sert est homogène et toute uniforme ; c'est-à-dire entièrement semblable. Si donc cette Substance subtile s'exhalait soudainement, comme l'Humide n'est pas une chose différente du Sec (puisqu'à cause de leur mélange si exact, ils ne sont tous deux qu'une même chose) il est sans doute que l'Humide ne pourrait s'exhaler qu'avec le Sec : et par ainsi tout s'en irait en fumée ; et dans la résolution qui se ferait de l'Humide, il ne pourrait point être détaché ni séparé du Sec, étant si fortement unis l'un avec l'autre. Nous en avons une expérience convaincante dans la *Sublimation* des Esprits. Car ces Esprits venant à se résoudre soudainement par la Sublimation, (c'est-à-dire une partie de ces Esprits, qui s'élèvent dans le Vaisseau, se détachant de l'autre qui demeure au fond) l'Humide n'est point séparé du Sec, ni le Sec de l'Humide, en sorte qu'ils soient divisés entièrement dans les [112] parties dont ils sont faits, c'est-à-dire séparés dans leurs premiers Principes ; mais leur Substance monte toute entière, ou s'il se fait quelque dissolution de leurs parties, ce n'est que bien peu. Il est donc vrai que ce qui fait

épaissir les Métaux, (ou leur Matière), c'est l'évaporation qui se fait successivement et également de l'Humide subtil et vaporeux. Or nous ne pouvons point faire cet épaississement de la manière que la Nature le fait ; et par conséquent nous ne saurions imiter la Nature en cela. Aussi il ne nous est pas possible de l'imiter en toutes les différences de ses propriétés : comme nous l'avons dit dans *l'Avant-propos* de ce Livre. Nous ne prétendons donc pas imiter la Nature à l'égard de ses Principes, ni dans la proportion qu'elle garde lorsqu'elle mêle les Éléments, ni dans la manière dont elle les mêle les uns avec les autres, ni dans l'égalité de la chaleur par laquelle elle épaissit et corporifie les Métaux, d'autant que ce sont des choses qui toutes nous sont impossibles, et qui nous sont absolument inconnues. Cela étant présupposé, nous allons maintenant réfuter les raisons de ceux qui, par leur ignorance, nient un Art si excellent. [113]

CHAPITRE XI

Réfutation des Raisons de ceux qui nient l'Art absolument

Quand ils disent donc que nous ignorons la proportion des Éléments, que nous ne savons pas de quelle manière ils sont mêlés, que nous ne connaissons point au juste le degré de la chaleur qui épaissit et corporifie les Métaux, et que plusieurs autres causes, aussi bien que les accidents que la Nature produit par ses actions, nous sont inconnues : nous en demeurons d'accord. Mais il ne s'ensuit pas pour cela que notre Science soit impossible. Car si nous ne pouvons pas savoir toutes ces choses, nous ne nous soucions pas aussi de les savoir ; puisque la connaissance que nous en aurions ne pourrait de rien servir à notre Œuvre : et que pour la faire, nous nous servons d'un autre Principe et d'une autre manière de produire les Métaux ; en quoi nous pouvons imiter la Nature.

À ce qu'ils nous objectent que les Philosophes et les Rois ont recherché cette Science inutilement, je réponds en un mot, [114] que cela n'est point vrai ; parce qu'il est certain qu'il y a eu des Rois (quoique fort peu), surtout

parmi les Anciens, qui l'ont sue, et que de notre temps, même, s'il y a des Personnes sages qui l'ont trouvée par leur seule industrie. Mais ils n'ont point voulu la révéler ni de vive voix, ni par écrit à ces sortes de Gens, comme en étant indignes. De sorte que ces Gens-là, n'ayant jamais connu personne qui la sût, se sont imaginés faussement que personne ne l'a jamais sue.

Pour ce qui est de ce qu'ils disent avec aussi peu de raison que, ne pouvant imiter la Nature dans les plus faibles mixtions qu'elle fait des Éléments, comme dans la composition d'un Âne et d'un Bœuf, il s'ensuit que nous pouvons encore moins l'imiter dans les mixtions qui sont plus fortes (telles que sont celles de Métaux), il est aisé de leur faire voir qu'ils se trompent lourdement en plusieurs choses : Car premièrement leur raisonnement n'étant fondé que sur une comparaison qu'ils font, ou sur une conséquence qu'ils tirent du plus au moins. Cette conséquence n'est pas de nécessité, mais de contingence ; c'est-à-dire que cela ne conclut pas nécessairement ; mais il prouve seulement que cela peut être, comme il peut être en plusieurs occurrences. Et ainsi ce n'est pas une conviction [115] qui puisse nous forcer à avouer l'impossibilité de notre Art. Secondement, il y a un autre moyen de leur faire connaître leur erreur, en ce qu'ils ne font point voir qu'il y ait aucune ressemblance, pas même apparente, entre la composition faible des Animaux et la mixtion forte et serrée des Minéraux. Et la raison en est parce que ce qui donne la perfection aux Animaux et aux Végétaux, qui ont une Composition faible, ce n'est pas la proportion (des Éléments), ni la Matière qui est mêlée avec proportion, ni les qualités de cette Matière dont la mixtion est faite, ni la mixtion même qui est l'effet de l'action et de la passion de ses qualités, et qui n'est que l'union et l'assemblage des premières qualités. Ce n'est, dis-je, nulle de ces choses qui donne la perfection aux Animaux et aux Végétaux : mais, selon l'opinion de plusieurs, c'est l'Âme sensitive et végétative, laquelle vient des secrets de la Nature ; c'est-à-dire, ou de la Quintessence, ou du premier Agent. Ce que nous avançons sur le sentiment de plusieurs, parce que c'est une chose que nous avouons qui nous est

cachée et inconnue. C'est pourquoi encore que la composition des Animaux et des Végétaux soit faible, nous ne saurions pourtant ni les faire, ni leur donner la perfection ; parce [116] que nous ne saurions leur donner l'Âme, qui est ce qui les rend parfaits. D'où il est évident que si nous ne pouvons donner, la perfection à un Bœuf, ou à une Chèvre, le défaut n'en vient pas de ce que nous n'en saurions faire la mixtion, mais de la part de l'Âme, que nous ne saurions leur donner. Car pour ce qui est de faire une Composition moins forte, ou plus forte, comme d'en faire une moins faible, ou une plus faible, nous en viendrons aisément à bout par notre artifice, en imitant la voie et le cours de la Nature. N'est donc pas vrai ce qu'ils disent, qu'il y a plus de perfection dans les Métaux que dans les choses vivantes ; puisqu'au contraire il y en a moins, à cause que la perfection des Métaux consiste plus dans la proportion et dans la composition des Éléments qu'en autre chose : c'est-à-dire que dans l'Âme, qui donne la vie. Et partant, comme les Métaux ont moins de perfection que les Animaux et les Végétaux, il nous est aussi plus facile de les parfaire qu'eux. C'est ainsi que Dieu diversifie les perfections de ses Créatures. Car dans celles dont la Composition naturelle est faible, il a mis une plus noble et une plus grande perfection, par le moyen de l'Âme qu'il leur a donnée. Et à celles dont il a fait la Composition plus forte et plus ferme (comme [117] sont les Pierres et les Minéraux), il leur a donné une perfection beaucoup moindre et moins noble, parce qu'elle ne consiste que dans la seule manière de leur mixtion. La comparaison qu'ils font n'est donc pas juste ni bonne ; car la composition d'un Bœuf et d'une Chèvre n'est pas ce qui nous empêche de former un Bœuf et une Chèvre ; mais c'est la Forme (ou l'Âme) qui donne la perfection à ce Bœuf et à cette Chèvre, laquelle est plus excellente et plus inconnue que n'est la Forme qui donne la perfection au Métal.

Ils ne sont pas plus véritables lorsqu'ils disent qu'une Espèce ne se change point en une autre Espèce. Car une Espèce se change en une autre lorsqu'un Individu d'une Espèce se change dans l'Individu d'un autre. Car nous voyons

qu'un Ver se change naturellement, et même par artifice, en une Mouche, laquelle est d'une Espèce différente du Ver. D'un Taureau, qu'on suffoque, il en naît des Mouches à miel. Le Blé dégénère en Ivraie, et d'un Chien mort il se forme des Vers, par la fermentation de la putréfaction. Il est vrai que ce n'est pas nous qui les faisons ; mais c'est la Nature, à laquelle nous fournissons les choses nécessaires pour agir. Il en est la même chose de la Transmutation des Métaux. Ce n'est pas nous qui les [118] transmuons, c'est la Nature, à laquelle, par notre artifice, nous préparons la Matière et lui disposons les voies ; parce que d'elle-même elle agit toujours inmanquablement, et nous ne sommes que ses Ministres dans les Opérations que nous lui faisons faire par notre Art.

Ils prétendent fortifier ce raisonnement par cet autre, qui n'est pas moins imaginaire, en disant que la Nature emploie mille ans à former et à parfaire les Métaux, qui est un terme auquel la vie d'un Homme ne saurait atteindre. À quoi je réponds que selon l'opinion des anciens Philosophes, il est vrai que la Nature, agissant sur ces Principes, y met ce temps là. Mais soit que la Nature fasse la perfection des Métaux en mille ans, ou en plus de temps, ou en moins, ou même dans un moment, cela ne fait rien contre nous ; parce que nous ne pouvons point imiter la Nature en ses Principes ; ainsi que nous l'avons déjà prouvé, et comme nous le ferons encore voir plus amplement dans la suite. Il y en a pourtant, et qui sont même sages et bien éclairés, qui soutiennent que la Nature fait bientôt son Opération ; c'est-à-dire en un jour, et même en moins de temps. Mais quand cela serait vrai, il ne nous serait pas moins impossible d'imiter la Nature, en la mixtion de ces Principes, comme nous [119] l'avons suffisamment prouvé. Le surplus de leur raisonnement étant véritable, je ne le veux point aussi contester.

À ce qu'ils disent que la production et la perfection des Métaux vient de la position d'une ou de plusieurs Étoiles, que nous ignorons, je réponds que nous ne nous mettons point en peine de la position ni du mouvement des Astres, et

que cette connaissance ne nous servirait de rien en notre Art, et par conséquent elle n'est point nécessaire. Car il n'y a point d'Espèce de choses sujettes à la génération et à la corruption, dont il n'y en ait tous les jours de particulières, qui soient produites, et d'autres qui ne soient détruites ou corrompues. Ce qui fait voir évidemment que la position des Astres est tous les jours très propre, tant pour la production que pour la destruction des choses particulières, en toute sorte d'Espèce. Il n'y a donc nulle nécessité que l'Artiste observe, ni qu'il attende la position des Étoiles ; quoique néanmoins cela pût servir Mais il suffit de préparer les choses à la Nature, afin qu'elle, qui est sage et prévoyante, les dispose aux positions propres, et aux aspects favorables des Corps mobiles. Car la Nature ne saurait faire son action, ni donner la perfection à quoi que ce soit sans le mouvement et la position des Corps [120] mobiles. Et par ainsi, si vous préparez comme il faut votre artifice à la Nature, et que vous preniez bien garde que tout ce qui doit se faire dans le Magistère soit bien disposé, il est sans doute qu'il recevra sa perfection par la Nature, sous une position qui lui sera convenable, sans qu'il soit nécessaire que vous observiez cette position.

Aussi quand on voit un Ver se former d'un Chien, ou d'un autre Animal pourri, nous n'avons que faire d'observer immédiatement la position des Étoiles pour connaître comment ce Ver a été produit. Mais il suffit seulement de remarquer les qualités de l'air où est cet Animal qui pourrit, et les autres Causes qui en sont la pourriture, sans le concours de la position des Astres. Et cela seul nous apprend tout ce qu'il faut faire pour produire des Vers à l'imitation de la Nature. Parce que la Nature trouve d'elle-même la position des Astres qui est nécessaire pour cela, encore qu'elle nous soit inconnue.

Pour l'autre Objection qu'ils font, en disant que la perfection s'acquiert en un instant, et cependant que notre préparation ne se pouvant pas faire en un instant, il s'ensuit nécessairement de là, que le Grand Œuvre ne saurait être parfaite par l'artifice, et par conséquent que l'Art de [121] Chimie n'est rien du tout. Je réponds qu'ils ne sont pas raisonnables, et que c'est parler en Bêtes

et non pas en Hommes. Car les propositions d'où ils tirent cette conséquence n'ont nulle liaison avec elle. Ainsi leur raisonnement est comme qui dirait : Un Âne court, donc tu es une Chèvre. Et la raison en est, qu'encore que la préparation ne puisse se faire en un instant, cela n'empêche pas toutefois que la Forme ou la perfection n'arrive en un instant à la chose qui est préparée pour la recevoir. Car la préparation n'est pas la perfection ; mais c'est une *habilité* ou une disposition à recevoir la Forme.

Enfin, ils allèguent pour dernière raison qu'il est plus facile à l'Art de détruire les choses naturelles que de les faire : ainsi, comme ils soutiennent que nous ne pouvons détruire l'Or, ils concluent qu'il nous est encore moins possible de le faire. À quoi je réponds que leur raisonnement ne conclut pas nécessairement pour nous forcer à croire que l'on ne puisse pas faire l'Or par artifices. Car il est vrai que comme il est difficile de le détruire, il est encore plus difficile de le faire : Mais il ne s'ensuit pas de là qu'il soit impossible. Et la difficulté qu'il y a à détruire l'Or vient de ce que ses parties ayant une forte union entre elles, il est évident que sa dissolution [122] doit être difficile à faire. Et par ainsi il est malaisé de dissoudre l'Or. Et l'erreur où ils sont de croire qu'il soit impossible de faire l'Or ne provient que de ce qu'ils ne savent pas l'artifice de le dissoudre, suivant la manière d'agir ordinaire de la Nature. Ils auront bien pu connaître, par divers essais qu'ils auront fait pour détruire l'Or, que la Composition de l'Or était très forte ; mais ils n'ont pas reconnu jusqu'où pouvait aller cette force, et ce qui la pouvait vaincre, et en faire la dissolution.

J'ai ce me semble répondu suffisamment aux raisons imaginaires des Sophistes : Il reste maintenant, mon Fils, à satisfaire à ce que je vous ai promis, qui est d'examiner les raisons qu'ont ceux qui nient notre Art à de certaines conditions, et selon quelques suppositions qu'ils font. Ensuite nous traiterons des Principes dont la Nature se sert à la Composition des Métaux, lesquels nous examinerons encore plus à fond dans la suite ; après quoi nous parlerons des Principes de notre Magistère, et nous traiterons premièrement de chacun

de ses Principes en particulier, nous réservant d'en faire un Discours général dans le Livre suivant. Commençons par mettre les raisons des premiers, et par les réfuter. [123]

CHAPITRE XII

Différents Sentiments de ceux qui supposent l'Art véritable

Ceux qui supposent que cet Art est véritable ne sont pas tous de même sentiment. Ce qui fait qu'il se trouve différentes opinions touchant la véritable Matière pour faire l'Œuvre. Car les uns soutiennent qu'il faut la prendre dans les *Esprits*. D'autres assurent que c'est dans les *Corps*, ou *Métaux*, qu'elle se trouve : D'autres dans les *Sels et Aluns*, les *Nitres* et les *Borax*. Et d'autres enfin, disent que c'est *dans toutes les choses végétales* qu'il faut la chercher. De tous ces Gens-là, il y en a qui disent vrai en partie, mais qui se trompent aussi en partie ; et il y en a d'autres qui se trompent en tout, et qui trompent tous ceux qui lisent leurs Livres, et qui suivent leur Doctrine. Une si grande diversité d'opinions fausses m'a bien donné de la peine et m'a fait faire bien de la dépense. Et ce n'a été que par une longue conjecture, et après plusieurs expériences bien pénibles et bien ennuyeuses, que j'ai développé la vérité parmi tant de faussetés. Je puis dire même que de fausses opinions m'ont souvent détourné du bon [124] chemin où j'étais, parce qu'elles étaient opposées à mon raisonnement, et qu'elles m'ont souvent jeté dans le désespoir. Que tous ces Fourbes soient donc maudits à jamais, puisque par leur fausse Doctrine ils n'ont laissé à toute la Postérité que des sujets de leur donner des malédictions, et qu'au lieu d'enseigner la vérité, ils n'ont laissé dans leurs Écrits que des erreurs et des mensonges diaboliques pour abuser tous ceux qui s'appliquent à la Philosophie. Et que je sois maudit moi-même si je ne corrige leurs erreurs, et si en traitant de cette Science, je ne dis et je n'enseigne entièrement la vérité, autant qu'on le peut faire dans une chose si admirable. Car on ne doit pas traiter

notre Magistère en des termes qui soient tout à fait obscurs ; ni on ne doit pas aussi l'expliquer si clairement qu'il soit intelligible à tous. Je l'enseignerai donc de telle manière qu'il ne sera nullement caché aux Sages, quoiqu'il soit pourtant bien obscur aux Esprits médiocres ; mais pour les Stupides et les Fous, je déclare qu'ils n'y pourront jamais rien comprendre.

Revenons à notre propos. Ceux qui ont cru que la Matière de notre Œuvre se devait prendre dans les *Esprits* sont différents entre eux. Car les uns ont dit que c'était dans l'*Argent-vif*, les autres dans [125] le *Soufre*, et d'autres dans l'*Arsenic*, qui a grande affinité avec ce dernier. Quelques uns ont soutenu que c'était dans les *Marcassites*, d'autres dans la *Tutie*, d'autres dans la *Magnésie*, et d'autres enfin dans le *Sel Ammoniac*. Il n'y a pas moins de diversité entre ceux qui ont cru que c'était dans les *Corps ou Métaux* qu'on trouvait cette Matière ; parce qu'il y en a qui ont dit que c'était *Saturne*, d'autre *Jupiter*, et d'autres enfin, quelqu'un des autres Corps. Il y en a encore d'autres qui assurent qu'il faut la chercher dans le *Verre* ; d'autres dans les *Pierres précieuses* ; d'autres dans les *Sels*, dans les différentes sortes d'*Aluns*, de *Nitres*, et de *Borax*. Il y en a d'autres enfin, qui croient que l'Art se fait indifféremment de toutes sortes de *Végétaux* ; de sorte que dans les différentes suppositions qu'ils font, ils sont tous opposés les uns aux autres, et ceux qui ne croient nulle de ces différentes opinions, ou qui en combattent quelqu'une, se persuadent que par ce moyen ils détruisent absolument la Science. Et à dire le vrai, ni les uns ni les autres ne disent presque rien de véritable. [126]

CHAPITRE XIII

Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Soufre

Ceux qui ont cru que le *Soufre* était notre véritable Matière, après avoir travaillé sur ce Minéral sans connaître en quoi consiste la perfection de sa préparation, ont laissé leur Ouvrage imparfait. Car ils s'imaginaient qu'en le net-

toyant et le purifiant, il serait parfaitement préparé. Et comme cette préparation se fait par la Sublimation, ils crurent qu'il n'y avait qu'à sublimer le Soufre pour lui donner toute la perfection qu'il peut acquérir par la préparation, et que c'était la même chose de l'Arsenic, qui est semblable au Soufre. Mais venant à faire la projection, ils ont vu que leur Soufre, ainsi préparé, au lieu d'altérer les Corps métalliques et les transmuier, comme il le devait faire, se brûlait et s'en allait tout en fumée, et que non seulement il ne s'attachait pas inséparablement aux Métaux, mais même qu'il s'en séparait en peu de temps, sans qu'il en restât rien du tout ; et que les Corps, sur lesquels ils en avaient fait la projection, se trouvaient plus impurs qu'ils ne l'étaient auparavant. Comme ils virent donc qu'ils s'étaient trompés [127] à faire leur Œuvre, et étant néanmoins persuadés (pour avoir longtemps pensé et ruminé là-dessus) que la Science consistait dans *le Soufre* tout seul, et ne s'y trouvant pas, et croyant d'ailleurs qu'elle ne peut se trouver en nulle autre chose, ils ont inséré de là quelle était impossible.

CHAPITRE XIV

Réfutation de ce que l'on vient de dire

C'est ainsi que raisonnent ceux qui cherchent notre Science dans *le Soufre*. Mais il est aisé de faire connaître en peu de mots à ces Gens-là qu'ils n'entendent rien du tout dans le Magistère : et parce qu'ils supposent que *le seul Soufre vulgaire* est notre Matière, et à cause qu'encore que ce qu'ils supposent fût vrai, ils se trompent dans la manière de le préparer, croyant qu'il n'y a autre chose à faire qu'à le sublimer. Ressemblant en cela à un Homme qui depuis sa naissance jusqu'à sa vieillesse aurait demeuré enfermé dans une maison : lequel s'imaginerait que tout le Monde n'aurait pas plus d'étendue que la maison où il serait, et qu'il n'y aurait autre chose au Monde que ce qu'il voit dans cette maison. Car ces Gens-là n'ont jamais travaillé sur plusieurs Matières, et

[128] ils ne se sont jamais appliqués à beaucoup d'opérations, ni ne se sont pas beaucoup peînés à faire des expériences. Ainsi ils n'ont pu connaître d'où notre Matière se doit tirer et d'où elle ne peut pas être prise. Et comme d'ailleurs ils n'ont pas beaucoup travaillé, ils ne savent pas aussi quelle est l'Opération nécessaire pour donner la perfection à l'Œuvre, et qui sont celles qui ne la peuvent pas donner. Mais ce qui a fait que leur Ouvrage est demeuré imparfait, c'est (qu'après leur préparation) leur Soufre est demeuré adustible et volatil, qui est ce qui gâte et corrompt les Corps métalliques au lieu de les perfectionner.

CHAPITRE XV

Raisons de ceux qui nient que l'Arsenic soit la Matière de l'Art, et leur Réfutation

Il y en a d'autres qui étant persuadés que notre Médecine se devait nécessairement trouver dans le *Soufre et dans l'Arsenic*, qui lui est semblable, et considérant plus attentivement que les premiers ce qui empêchait sa perfection, ils l'ont non seulement purgé de sa sulfuréité brûlante en le sublimant, mais ils ont encore tâché de le dépouiller de sa *terrestréité*, ou de ses parties terrestres et grossières, n'ayant [129] pu néanmoins lui ôter la volatilité. Et ceux-là ont été trompés aussi bien que les autres, lorsqu'ils ont voulu en venir à la projection, parce que leur Médecine ne s'est pas intimement ni fortement unie aux Corps sur lesquels ils l'ont jetée ; mais elle s'est évaporée peu à peu, et a laissé les Corps métalliques tels qu'ils étaient et sans aucun changement. Ce qui leur a fait dire, comme aux premiers, que la Science n'était rien. Nous leur faisons aussi la même réponse que nous avons déjà faite aux premiers ; et nous assurons de plus que notre Science est véritable, par ce que nous la savons indubitablement, pour l'avoir vue de nos yeux, et touchée de nos propres mains.

CHAPITRE XVI

*Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans le Soufre,
L'Argent-vif, la Tutie, la Magnésie, la Marcassite, le Sel Ammoniac ; et leur
Réfutation*

Il s'en est trouvé d'autres, qui ayant pénétré plus avant dans la nature du Soufre, l'ont purifié, lui ont ôté sa volatilité et son *adustion*, et l'ont par ce moyen [130] rendu fixe, terrestre et mort : de sorte qu'étant mis sur le feu, il ne se fondait pas bien, mais il se vitrifiait. Ce qui était Cause que dans la projection qu'ils faisaient de cette Médecine sur les Corps, elle ne pouvait Pas se mêler avec eux, ni par conséquent les altérer ni changer. D'où ils tirent la même conséquence que les premiers (que l'Art est impossible), et nous leur répondons aussi comme nous avons fait aux premiers, qu'ils ont laissé l'Ouvrage imparfait et tronqué, ne sachant pas comment il le fallait parachever ; parce qu'ils n'ont pas su rendre leur Médecine entrante et pénétrante, qui est sa dernière perfection. Il en est de même touchant la préparation des autres Esprits, et on y fait les mêmes fautes, si ce n'est que dans l'Argent-vif et dans la Tutie, nous sommes délivrés du plus grand travail qu'il y ait à faire (dans la préparation des autres), qui est de leur ôter *l'adustion*. Car ces deux choses-là n'ont point de Soufre *adustible* et inflammable : mais ils ont seulement une Matière volatile et une terrestréité impure.

À l'égard des Magnésies et des Marcassites, elles ont toutes un Soufre *adustible*, et la Marcassite en a encore plus que la Magnésie. Toutes sont aussi volatiles, mais l'Argent-vif et le Sel Ammoniac le sont davantage que la Magnésie. Le Soufre est [131] moins volatil que l'Argent-vif ni que le Sel Ammoniac ; l'Arsenic, qui ressemble au Soufre, est moins volatil que lui, la Marcassite moins que l'Arsenic ; la Magnésie ne l'est pas tant que la Marcassite, et la Tutie l'est moins que la Magnésie, et que tous les autres Esprits. Toutes ces choses ont pourtant de la volatilité, mais les unes en ont plus que les autres. Et c'est

cette volatilité qu'ont tous les Esprits qui a fait que ceux qui ont voulu faire des expériences et travailler dessus, se sont lourdement trompés dans les Opérations qu'ils ont faites pour les préparer, et dans la projection qu'ils ont essayé d'en faire. Et de là ils ont inféré l'impossibilité de l'Art, de même que ceux, que nous avons dit, qui supposaient l'Œuvre dans le Soufre. Ainsi nous n'avons autre chose à leur répondre que ce que nous avons déjà répondu à ceux-là.

CHAPITRE XVII

Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans les Esprits, conjointement avec les Corps qu'ils doivent fixer

Il y en a d'autres qui, s'étant appliqués à faire des expériences, ont tâché de [132] fixer les Esprits dans les Corps, sans avoir donné auparavant nulle préparation aux Esprits pour arrêter leur volatilité : mais s'étant trompés tout de même, ils n'en ont eu que du déplaisir et du chagrin. De manière que, désespérant de réussir, ils ont été forcés de mépriser la Science et de déclamer contre elle, comme la croyant fausse. Ce qui les a troublé, et qui les a jeté dans cette incrédulité, c'est que dans la fusion des Corps, laquelle ne se fait que par un feu violent, les Esprits qu'on Jette alors dessus, ne pouvant souffrir l'ardeur du feu à cause de leur volatilité qu'on ne leur a point ôtée, ne s'attachent point fortement aux Corps, mais les quittent et s'évaporent, et il n'y a que les Corps qui restent tous seuls dans le feu. Ces Gens-là se trouvent encore parfois abusés d'une autre manière. Car il arrive souvent que les Corps même s'en vont du feu avec les Esprits ; parce que les Esprits qui ne sont pas fixes, et dont les parties sont très subtiles, s'étant attachés et unis intimement aux Corps, ces Esprits, venant à s'évaporer par la violence du feu, enlèvent et emportent nécessairement les Corps avec eux (à cause que dans cette Composition des Corps et des Esprits) ; il y a plus de volatil que de fixe. Ce qui leur fait dire, comme aux

premiers, que l'Œuvre est [133] impossible. À quoi nous répondons aussi comme nous avons fait à ce qu'ont dit les premiers.

Voici la cause de leur erreur. Le Philosophe dit : *Fils de la Science, si vous voulez faire la Conversion ou la Transmutation des Corps, d'imparfaits en parfaits, si cette Transmutation se peut faire par quelque matière que ce puisse être, il faut nécessairement qu'elle se fasse par les Esprits.* Or il n'est pas possible que les Esprits, qui ne sont pas fixés auparavant, s'attachent et s'unissent si bien aux Corps que leur union puisse être de quelque utilité ; comme il a été dit ci-dessus, puisqu'ils s'exhalent et s'enfuient au feu, et qu'ils laissent les Corps sans les avoir nullement changés, et sans leur avoir rien ôté de leurs impuretés. Que si les Esprits sont rendus fixes, ils sont encore inutiles ; parce qu'en cet état ils ne peuvent pas pénétrer les Corps, étant par la fixation devenus Terre, qui n'a point de fusion. Et quand bien même ils paraîtraient être fixes, après avoir pénétré les Corps, à cause qu'étant dans une chaleur faible ils ne s'évaporent pas, ils ne sont pourtant point fixes ; parce qu'étant mis dans une forte chaleur, ils se séparent des Corps, ou bien eux et les Corps s'en vont ensemble en fumée. Donc, puisque l'Art ne se peut trouver dans la Matière la plus prochaine, [134] et qui a le plus d'affinité avec les Métaux, à plus forte raison ne se trouvera-t-il pas dans une Matière éloignée et étrangère. Et par conséquent il ne peut se trouver en nulle chose.

C'est le raisonnement qu'ils font. À quoi je réponds qu'ils ne savent pas tout ce qu'on peut savoir là-dessus : C'est pourquoi ils ne trouvent pas tout ce qui se peut faire. Et parce qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils ne savent pas, ils tirent de leur incapacité une preuve, qu'ils croient très forte, de l'impossibilité de l'Art.

CHAPITRE XVIII

*De ceux qui nient que la matière de l'Art se trouve dans les Corps
Et premièrement dans le Plomb blanc, ou l'Étain
qu'on appelle Jupiter, et leur réfutation*

Quelques-uns ont cru que la Matière de l'Art se trouvait dans les Corps : mais ayant essayé d'y travailler, ils se sont trompés, parce qu'ils croient que les deux Espèces de Plomb, c'est-à-dire, le *livide* ou noir, et le blanc (qui n'a pourtant pas une blancheur nette et pure), étaient fort semblables et s'approchaient fort de la nature du Soleil et de la Lune ; le *livide* beaucoup de Soleil, et non pas tant de la [135] Lune ; et le blanc beaucoup de la Lune, et peu du Soleil. C'est ce qui fit croire à quelques uns d'entre eux, que Jupiter n'était différent de la Lune que par ce qu'il avait *le cric*, qu'il était mou, et qu'il se fondait fort promptement. De sorte que s'imaginant que sa fusion si prompte et sa mollesse ne provenaient que d'une humidité superflue qu'il avait ; et que ce qui causait son *cric*, c'était un Argent-vif volatil, qui était entremêlé dans sa Substance : ils le mirent au feu et le calcinèrent, après quoi ils le tinrent dans un feu tel qu'il le pouvait souffrir, jusqu'à ce que sa chaux fût devenue blanche. Mais après cela, le voulant remettre en son premier état, c'est-à-dire le remettre en Corps malléable, comme il était auparavant, ils ne le purent faire : ce qui leur persuada que c'était une chose impossible. D'autres ont fait reprendre Corps à quelque peu de sa chaux par un feu fort violent ; mais ils ont trouvé qu'il avait encore *le cric*, comme auparavant, et qu'il était aussi facile à fondre, et cela leur a fait croire qu'on ne saurait lui ôter ces deux défauts par cette voie-là, et qu'il était impossible de trouver le moyen de l'endurcir.

D'autres s'étant opiniâtrés à travailler sur ce Métal, l'ont calciné et remis en son premier état, puis ôtant sa Scorie, ils l'ont [136] recalciné à plus grand feu, et remis une seconde fois en Corps : de manière qu'en réitérant ces opérations, ils ont trouvé qu'il s'était endurci, et qu'il n'avait plus *le cric*. Mais

n'ayant pu lui ôter entièrement sa prompte fusion, ils se sont faussement persuadés qu'on ne le saurait faire.

Il y en a eu d'autres, qui ayant essayé de lui donner de la dureté, et le rendre en état de ne pouvoir être fondu que difficilement, en mêlant avec lui des Corps durs, se sont trompés tout de même, parce qu'il a rendu aigre et cassant quelque Corps que ce soit qu'on lui ait ajouté ; sans que toutes les préparations, qu'ils aient pu leur donner, leur aient de rien servi. Ainsi n'ayant pu lui donner la perfection, ni par le mélange des Corps durs, ni par aucun régime de feu, étant rebutés par la longueur du temps qu'il faudrait pour découvrir le Magistère (qu'ils croient trouver par là), ils ont assuré que c'était une chose impossible.

D'autres enfin s'étant avisés de mêler plusieurs drogues différentes avec l'Étain, et voyant que non seulement il n'en était point changé, et qu'elles n'avaient nul rapport ni affinité avec lui, mais qu'au contraire elles le gâtaient, et faisaient un effet tout contraire à ce qu'ils en attendaient, ils ont jeté les Livres par dépit, [137] et secouant la tête, ils ont dit que notre divin Art n'était qu'une niaiserie toute pure. Et à tous ces Gens-là je réponds comme j'ai déjà fait aux autres ci-devant.

CHAPITRE XIX

Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Plomb

On ne réussit pas mieux à travailler sur le Plomb. Il est vrai qu'étant mêlé avec les Corps, il ne les rend pas cassants comme fait l'Étain, et qu'après sa calcination il reprend corps, et revient plutôt à sa nature que lui. Mais ceux qui travaillent sur ce Métal ne sauraient lui ôter sa noirceur, parce qu'ils n'en savent pas le moyen. Ainsi ils ne peuvent point lui donner de blancheur qui soit *permanente*, et quoi qu'ils aient pu s'imaginer, il ne leur a pas été possible de l'unir si fortement aux Corps fixes, qu'étant mêlé avec eux, il ne s'enfuie à fort

feu. Et ce qui, dans la préparation de ce Métal, a le plus trompé ceux qui ont cru que la Science ne pouvait se trouver que dans lui seul, c'est qu'après qu'il a été deux fois calciné, et autant de fois remis en Corps, tant s'en faut qu'il s'endurcisse en nulle manière, qu'au contraire il devient plus mou [138] qu'il n'était auparavant ; et qu'avec tout cela il ne perd aucune de ses mauvaises qualités, qui sont la noirceur et la facilité qu'il a à se fondre soudainement. C'est pourquoi n'ayant pu rien faire de bon de ce Métal, dans lequel ils avaient cru qu'on pouvait facilement trouver la plus véritable et plus prochaine Matière de la Science, ils ont conclu de là que l'Art n'était qu'une pure imagination. De manière que ces Gens-là étant dans la même erreur que ceux dont nous venons de parler, nous ne leur répondrons que la même chose.

CHAPITRE XX

Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est pas dans le mélange des Corps durs avec les durs, et des mous avec les mous

Il y en a qui ont essayé de mêler les Corps durs ensemble, et les mous aussi ensemble, à cause de la ressemblance qui est entre eux, et qui ont cru que par ce moyen ils se perfectionneraient les uns les autres, et qu'ainsi ils seraient mutuellement transmués. Mais ils ont été pareillement trompés, parce que cela n'est pas possible. Pour mêler, par exemple, le Cuivre ou [139] quelque autre Métal semblable avec l'Or et l'Argent, ces Métaux imparfaits ne sont pas transmués véritablement en Or ou en Argent pour cela ; et ils ne peuvent point soutenir longtemps un feu violent sans se séparer d'avec les parfaits, qui demeurent toujours, au lieu que les imparfaits sont ou entièrement consumés, ou réduits en leur première nature, qu'ils reprennent. Il y en a néanmoins qui durent et qui subsistent plus longtemps dans la composition et dans le mélange qu'on en fait : et d'autres moins, pour les raisons que nous dirons ensuite. Les mauvais succès, que par leur ignorance ces Gens-là ont eus, dans toutes leurs

brouilleries, les ont obligés à douter de la vérité de la Science, et à soutenir que ce n'était qu'une imposture.

CHAPITRE XXI

Pourquoi ceux qui ont mêlé les Corps durs avec les mous, et les parfaits avec les imparfaits ont nié la Science

Il y en a eu d'autres qui ont cherché plus avant, et qui ont cru mieux rencontrer. Ceux-ci se sont imaginés, en unifiant les Corps durs avec les mous, de trouver le moyen de donner à cette composition une dureté stable à toute épreuve, [140] et de donner aussi la perfection aux Métaux imparfaits, en les unissant tout de même avec les parfaits ; et que généralement ils se transmueraient, et seraient transmués les uns par les autres d'une véritable transmutation. Pour cet effet, ils ont tâché de trouver la ressemblance et l'affinité qui est entre les Métaux, en subtilisant les Corps grossiers et durs ; tels sont le Cuivre et le Fer, et en épaississant ceux de qui la substance est plus subtile, comme est l'Étain et le Plomb, qui est son semblable. Ce qu'ils ont essayé de faire (tant par des drogues qu'ils y ont ajoutées) que par le régime du feu. Mais ceux qui ont fait ces essais se sont trompés dans le mélange qu'ils ont fait des Corps. Car ou ils ont rendu leur composition entièrement aigre et cassante, ou bien ils l'ont trouvée trop molle, sans avoir été altérée par le mélange des Corps durs, ou trop dure sans avoir été changée par les Corps mous qu'ils y avaient mêlés. Et par ainsi, n'ayant pu rencontrer la convenance ni l'affinité des Métaux, ils ont dit que l'Art n'était qu'une supposition. [141]

CHAPITRE XXII

Que l'Art ne se trouve ni dans l'extraction de l'âme (ou Teinture), ni dans le régime du feu

D'autres ayant encore considéré la chose de plus près, ont prétendu altérer ou changer les Corps par l'extraction de leurs Ames (c'est-à-dire de leurs Teintures), et par ce même moyen d'altérer encore tous les autres Corps. Mais quelques essais qu'ils en aient faits, ils n'ont pu y réussir. Et ainsi ils ont été trompés dans leur espérance et dans leurs opérations, aussi bien que ceux qui ont tenté de donner la perfection aux imparfaits par le seul régime du feu. Ce qui a été cause que les uns et les autres ont cru l'Art impossible. Et à tous ceux-là, nous faisons la même réponse que nous avons faite ci-devant.

CHAPITRE XXIII

Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est ni dans le Verre, ni dans les Pierreries

Ceux qui ont cru que la Matière de l'Art se devait chercher dans le Verre [142] et dans les Pierreries, s'étant imaginé que ces deux choses pouvaient altérer les Corps, se sont trompés tout de même. Parce que ce qui n'entre pas dans les Corps et ne les pénètre pas, ne les peut altérer, ni y faire aucun changement. Or il est certain que ni le Verre, ni les Pierreries, n'étant pas véritablement fusibles, ne peuvent ni entrer dans les Corps, ni les pénétrer. Et par conséquent, ces deux choses ne peuvent point altérer les Corps. Et quoique ceux qui ont travaillé là-dessus aient fait tous leurs efforts pour unir le Verre avec les Corps, quand ils l'auraient pu faire (quoique ce soit pourtant une chose très difficile), ils n'eussent pas fait pour cela ce qu'ils prétendaient. Parce que tout ce qu'ils auraient pu faire, c'eût été de vitrifier les Corps (c'est-à-dire les réduire en une Matière semblable au Verre, transparente et cassante comme est le verre). Ce-

pendant, quoique ce défaut vienne de la Matière dont ils se servent, ils l'attribuent à la Science, et ils soutiennent qu'elle ne saurait faire autre chose. Ainsi ils infèrent, de là qu'elle est fausse. Mais je réponds à ces Gens-là que, ne travaillant pas sur la véritable Matière, on ne doit pas s'étonner s'ils finissent mal et s'ils ne réussissent pas ; outre qu'ils n'ont pas raison d'accuser la Science de leur propre erreur. [143]

CHAPITRE XXIV

Motif de ceux qui nient que l'Art soit dans les moyens Minéraux, dans les Végétales, et dans le mélange de quelque chose que ce soit

En voici d'autres qui s'imaginent qu'ils feront l'Œuvre avec les Sels, les Aluns, les Nîtres et les Borax ; mais quelque opération qu'ils puissent faire sur ces Minéraux, je suis sûr qu'ils n'y trouveront pas ce qu'ils cherchent. Et partant, si après avoir bien fait des expériences sur ces Matières par leur *Solution*, leur *Coagulation*, leur *Assation*, et par plusieurs autres opérations, ils ne trouvent presque rien qui puisse servir à la Transmutation, ils ne doivent pas inférer de là que ce divin Art n'est pas véritable, puisque c'est un Art qui se fait nécessairement, et qu'il y en a plusieurs qui le savent. Ce n'est pas qu'à prendre tout cela en général, on ne puisse y trouver de quoi faire quelque altération ; mais il faudrait l'aller chercher bien loin, et se donner bien de la peine pour cela.

Ceux qui soutiennent que l'Œuvre se peut faire de tous les Végétaux, réussiraient encore plus difficilement. Ainsi, quoique [144] ce qu'ils disent soit possible, on peut dire néanmoins que c'est une chose impossible à leur égard. Parce que leur vie ne suffirait pas pour pouvoir faire ce qu'ils prétendent. Et ainsi, si ces Gens-là ne trouvent jamais l'Œuvre en se servant seulement des Végétaux, ils ne doivent pas conclure pour cela qu'on ne la puisse jamais faire par nul autre moyen.

Au reste, tous ceux de qui nous venons de rapporter les erreurs, n'ont supposé chacun qu'une seule Matière pour être la véritable, et ils ont condamné généralement toutes les autres, et nous les avons tous réfutés les uns après les autres. Il y en a plusieurs, et même presque une infinité d'autres, qui prétendent que pour faire l'Œuvre, on doit faire une Composition de toutes ces diverses choses, ou au moins de la plus grande partie, et les mêler en différentes proportions. Mais ces Gens-là sont tout à fait ignorants et ne savent ce qu'ils veulent faire. On peut dire même qu'ils se trompent infiniment, parce qu'il y a une infinité de différentes choses qui peuvent être mêlées les unes avec les autres, et elles peuvent être mêlées en tant de sortes, et par tant de différentes proportions, que ces manières et ces proportions sont tout de même infinies en nombre. Et de là il s'ensuit évidemment qu'ils [145] peuvent se tromper en une infinité de façons ; soit dans le trop, soit dans le moins. Quoique pourtant ils se puissent redresser, pourvu qu'ils commencent à travailler dans la véritable Matière. Pour moi, sans m'amuser à faire de longs discours là-dessus, à réfuter cette infinité, j'enseignerai en peu de mots toute la Science, et ce qui peut servir pour la connaître. Et par ce moyen, les Personnes sages qui m'entendent, pourront éviter une infinité d'erreurs qu'ils commettraient dans le choix 'de la Matière et dans leur travail. Mais nous examinerons auparavant les Principes naturels des Métaux ; nous en donnerons la Définition, et nous en rapporterons les Causes, autant qu'il est expédient pour notre divin Magistère ; comme je l'ai fait espérer au commencement de ce Livre. [146]

TROISIÈME PARTIE DU PREMIER LIVRE

Des principes naturels et de leurs effets.

CHAPITRE XXV

Des Principes naturels et des Corps Métalliques, selon l'opinion des Anciens.

Suivant l'opinion des Anciens, qui, comme nous, ont soutenu la vérité de notre Art, je dis que les premiers Principes naturels, je veux dire ceux dont la Nature se sert pour former les Métaux, sont l'Esprit fétide et l'Eau vive, qu'on appelle autrement Eau sèche. Or j'ai dit ci-devant qu'il y a deux Esprits fétides, l'un qui est blanc en son intérieur, et rouge au dehors ; et l'autre qui est noir. L'un et l'autre, néanmoins, dans l'Œuvre du Magistère, ont disposition à devenir rouge. J'expliquerai succinctement, mais suffisamment et sans rien omettre, la Nature de, ces deux Principes, comment et de quelle Matière ils sont formés. Je serai obligé, pour cet effet, d'étendre mon Discours, [147] et de faire un Chapitre particulier de chaque Principe naturel. Ces Principes ont néanmoins en général cela de commun entre eux, que chacun d'eux est d'une Composition très forte, et d'une Substance qui est uniforme et homogène : parce que dans leur Composition, les plus petites parties de la Terre sont tellement et si fortement unies avec les moindres parties de l'Air, de l'Eau et du Feu, que nulle d'entre-elles ne peut être séparée d'aucune des autres, dans la résolution qui se fait de tout le Composé. Au contraire, elles se résolvent toutes ensemblement, et l'une avec l'autre, à cause de l'étroite liaison qu'elles ont par ensemble, ayant été mêlées et unies par leurs plus simples et plus petites parties. Et cela par le moyen de la chaleur naturelle, laquelle dans les entrailles de la Terre, a été condensée et multipliée également, selon le cours et la manière ordinaire d'agir de la Nature, et que leur Essence le requiert. Ce que je dis conformément au sentiment de quelques anciens Philosophes. [148]

CHAPITRE XXVI

Des Principes naturels des Métaux, selon l'opinion des Modernes

Il y en a d'autres qui ne sont pas de ce sentiment, et qui croient que ni le Vif-argent, ni le Soufre, tels qu'ils sont naturellement, ne sont pas les Principes (c'est-à-dire la Matière prochaine des Métaux), mais qu'auparavant ils doivent être altérés et changés en une Matière terrestre. Ainsi, ils soutiennent que le Principe dont la Nature se sert pour former les Métaux est une chose toute différente de l'Esprit fétide (c'est-à-dire du Soufre) et de l'Esprit fugitif (ou de l'Argent-vif). Et ce qui les a obligé à le croire, cela a été premièrement que dans les Mines d'Argent, et dans celles des autres Métaux, l'on n'a jamais trouvé un Argent-vif ni un Soufre tels que nous les voyons et que la Nature les a produits ; et qu'au contraire on ne les trouve faits comme ils sont que séparément, et chacun dans sa Mine particulière. Secondement à cause, disent-ils, qu'on ne va point d'une extrémité à l'autre sans passer par une disposition qui tienne le milieu (entre ces deux extrémités). Et partant, il est impossible (qu'une [149] Matière) passe de la mollesse de l'Argent-vif à la dureté d'aucuns des Métaux, que par une disposition moyenne entre la mollesse de l'un, et la dureté de l'autre. Or dans les Mines on ne trouve aucune Matière qui ait cette consistance entre le dur et le mou, et qui participe également de ces deux choses. D'où ils concluent que ni le Vif-argent, ni le Soufre ne sont les Principes que la Nature emploie à former les Métaux ; mais que ce doit être quelque chose qui se fait par l'altération de leur Essence ; laquelle se change naturellement en une Substance terrestre. Ce qui, selon eux, se fait de cette sorte.

L'Argent-vif et le Soufre se changent premièrement en une espèce de Terre. Et ensuite, de ces deux Substances terrestres, il sort une vapeur fort subtile et fort pure par le moyen de la chaleur renforcée dans les entrailles de la Terre, et cette double vapeur est la Matière prochaine, ou le principe des Métaux. Car cette vapeur étant cuite et digérée par la chaleur tempérée de la

Mine, il s'en fait une certaine manière de Terre, et par ce moyen elle devient en quelque façon fixe. Après quoi l'Eau minérale venant à couler au travers de la Mine, et des pores de la Terre, elle la dissout et s'unit ainsi avec elle également, par une union naturelle et solide. [150] Ils disent donc que l'Eau, qui coule par les cavités de la Terre, venant à trouver une Substance terrestre, aisée à dissoudre, elle la dissout et s'unit avec elle en égale proportion, jusqu'à ce que cette Substance ainsi dissoute de la Terre, et de l'Eau qui y coule et qui la dissout, ne fassent qu'une même chose par une union naturelle, et que ces deux choses soient changées en nature Métallique, dans laquelle tous les Éléments se rencontrent dans une proportion nécessaire ; y étant mêlés et unis par leurs moindres parties, jusqu'à ce que de ce mélange, il se fasse une Substance uniforme et homogène. Ensuite ce mélange s'épaissit et s'endurcit en Métal, par une continuelle et longue digestion de la chaleur des Mines. Voilà quelle est leur opinion, qui n'est pas tout à fait conforme à la vérité, quoiqu'elle en approche beaucoup.

CHAPITRE XXVII

Division de ce qu'il y a dire des trois Principes

Nous avons dit en général quels sont les Principes naturels des Métaux ; il faut maintenant en traiter en particulier. Ainsi, comme il y a trois Principes, nous [151] ferons un Chapitre de chacun, dont le premier sera du Soufre, le second de l'Arsenic, et le troisième de l'Argent-vif. Après quoi nous parlerons des Métaux, qui sont les effets, et qui sont formés de ces Principes et nous ferons tout de même un Chapitre particulier de chacun d'eux. Et enfin nous parlerons des fondements et des opérations du Magistère, et nous en déclarerons les causes.

CHAPITRE XXVIII

Du Soufre

Le Soufre est une graisse de la Terre qui s'est épaissie dans les Mines par le moyen d'une cuisson modérée, jusqu'à ce qu'elle devienne dure et sèche, et lors elle s'appelle Soufre. Or le Soufre a une composition très forte, et il est d'une Substance qui est semblable et homogène en toutes ses parties. C'est pourquoi on n'en saurait tirer l'huile par la distillation, comme on fait des autres choses qui en ont. Et ceux qui entreprennent de le calciner sans rien perdre de sa Substance qui soit utile et considérable perdent leur peine, ne pouvant être calciné qu'avec beaucoup d'artifice, et (sans) qu'il ne se fasse une grande dissipation de sa Substance. Car de [152] cent livres de Soufre que l'on mettra à calciner, à peine en trouvera t on trois de reste après la calcination. On ne saurait non plus le fixer, qu'il n'ait été 'calciné auparavant. Néanmoins, en le mêlant avec quelque autre Substance, on peut empêcher qu'il ne s'envole et ne s'enfuie si promptement, et le garantir de l'*adustion*. Il se calcinera même étant mêlé. Mais si on voulait tirer de lui la Matière de l'Œuvre, en le préparant par lui-même, on n'y réussirait pas. parce qu'il ne se parfait qu'étant mêlé avec autre chose, et sans lui le Magistère est si long à faire, qu'on est contraint d'en abandonner l'Ouvrage. Que si on le joint avec son pareil, l'Arsenic, il se change en Teinture, et il donne à chaque Métal le poids des Métaux parfaits ; il lui ôte ses impuretés, et il le rend resplendissant. Il est rendu parfait par le moyen du Magistère, sans lequel il ne peut rien faire de tout ce que je viens de dire au contraire, il gâte et noircit les Corps avec qui on le mêle. C'est pourquoi on ne doit jamais s'en servir sans le Magistère.

Mais si, dans la préparation, on peut trouver le moyen de le mêler et de le joindre amiablement aux Corps, c'est-à-dire de l'unir si bien à eux qu'il n'en puisse plus être séparé, on découvrira par ce moyen [153] un des grands Secrets de la Nature ; et on saura une des voies de la perfection : parce qu'il y a

plusieurs voies qui tendent et qui conduisent au même effet.¹ Il y en a pourtant une qui est plus parfaite que l'autre.

Un autre effet du Soufre est qu'il augmente assurément le poids de quelque Métal que ce soit que l'on calcine avec lui, et qu'avec le Soufre on peut rendre le Cuivre semblable à l'Or. Il se joint aussi avec le Mercure. Et si on les sublime tous deux ensemble, on en fait du Cinabre. Enfin on calcine aisément tous les Corps ou Métaux avec le Soufre, hormis l'Or et l'Étain ; et le premier encore plus difficilement que l'autre. Mais il n'est point vrai que le Soufre puisse coaguler véritablement, et avec quelque profit le Vif-argent en Soleil et en Lune, et que cela se fasse aisément et sans beaucoup d'artifice, comme quelques Fous se le sont imaginés. Néanmoins, les Métaux qui ont moins d'Argent-vif, et par conséquent moins d'humidité, [154] se calcinent plus facilement par le Soufre ; et au contraire, ceux qui ont beaucoup d'Argent-vif ou d'humidité, se calcinent aussi plus difficilement. Mais je proteste par le Dieu très haut, que c'est le Soufre qui illumine, c'est-à-dire qui donne l'éclat, et qui perfectionne tous les Corps, ou Métaux ; parce qu'il est de lui-même Lumière et Teinture.

Le Soufre a cela de plus qu'il ne se dissout qu'avec peine ; parce que parmi ses parties, il n'y en a point qui tiennent de la nature du Sel, en ayant seulement d'oléagineuses, lesquelles ne se dissolvent pas aisément dans l'Eau. J'en dirai la raison ci-après dans le Chapitre du Dissolvant, où je ferai voir manifestement ce qui peut être dissous dans l'Eau, et ce qui ne le peut point être.

Au reste le Soufre se sublime, parce que c'est un Esprit. Si on le mêle avec Vénus, et que des deux on en fasse une Composition, on en fait une couleur violette fort belle. Il se mêle tout de même avec le Mercure, et par la cuisson il s'en fait un Azur fort agréable. Il ne faut pas pourtant s'imaginer pour cela que

¹ Geber parle ici des différentes Médecines, du premier, du second et du troisième Ordre, par lesquels il prétend qu'on peut donner la perfection aux Corps imparfaits, et desquels la dernière est la plus parfaite.

le Soufre puisse lui-même servir à faire l'Œuvre des Philosophes. Car ce serait une erreur, comme je le ferai voir clairement dans la suite. Pour le choisir, il le faut prendre massif et clair. En voilà assez pour le Soufre. [155]

CHAPITRE XXIX

De l'Arsenic

L'Arsenic est fait tout de même d'une Matière subtile, et il est fort semblable au Soufre. C'est pourquoi on ne doit point le définir autrement. Il y a néanmoins cette différence entre eux, que l'Arsenic donne facilement la Teinture blanche, et fort difficilement la rouge ; au lieu que le Soufre teint aisément en rouge, et difficilement en blanc. Or il y a de deux sortes de Soufre et d'Arsenic ; l'un qui est jaune et l'autre rouge, qui tous deux servent à notre Art, les autres espèces n'y pouvant de rien servir. L'Arsenic se fixe comme le Soufre ; mais l'un et l'autre se subliment mieux si on les mêle avec des Métaux réduits en chaux. Mais ni le Soufre, ni l'Arsenic ne sont la Matière qui donne la perfection à notre Œuvre, parce qu'ils ne sont pas parfaits pour pouvoir donner la perfection. Ils peuvent néanmoins y contribuer avec condition. On doit choisir l'Arsenic qui soit clair, par écaille, et point pierreux. [156]

CHAPITRE XXX

De l'argent-vif

L'Argent-vif, qui selon l'usage des Anciens s'appelle autrement Mercure, est une Eau visqueuse, faite d'une Terre blanche sulfureuse, très subtile, et d'une Eau très claire, lesquelles ont été cuites et digérées dans les entrailles de la Terre par la chaleur naturelle des Mines, et mêlées et unies fort exactement par leurs moindres parties, jusqu'à ce que l'Humidité ait été également tempérée par le Sec, et le Sec par l'Humide. C'est pourquoi il coule fort aisément sur

une superficie égale et unie, à cause de la fluidité et de l'humidité de son Eau : et il ne s'attache point à ce qu'il touche, encore que sa matière soit visqueuse et gluante ; parce que la sécheresse qui est renfermée dans lui tempère cette humidité et l'empêche de s'attacher à ce qu'il touche. C'est lui, qui selon l'opinion de quelques Anciens, étant joint avec le Soufre, est la Matière des Métaux. Il s'attache facilement à Saturne, à Jupiter et au Soleil ; plus difficilement à la Lune, et plus difficilement encore à Vénus qu'à la Lune, mais jamais à Mars, si ce n'est par artifice ; et de là l'on peut [157] découvrir un grand secret. Car il est ami des Métaux, et étant de leur nature, il s'unit aisément avec eux, et il sert de moyen ou milieu pour joindre les Teintures : Et il n'y a que l'Or seul qui aille au fond du Mercure, et qui se noie dans lui. Il dissout Jupiter, Saturne, la Lune et Vénus, et ces Métaux se mêlent avec lui, et sans lui l'on ne saurait dorer nul Métal. Il se fixe, et il devient une Teinture d'une rougeur très exubérante, pour parfaire les Corps imparfaits, et d'une très grande splendeur : Et il ne se sépare jamais du Corps auquel il est joint, tandis qu'il demeure en sa nature. Le Mercure n'est pas néanmoins notre Matière, ni notre Médecine, à le prendre tel que la Nature le produit : mais il peut y contribuer avec condition, aussi bien que le Soufre.

CHAPITRE XXXI

Des Effets des Principes naturels, qui sont les Corps Métalliques

Nous avons maintenant à parler des Corps Métalliques, qui sont les effets, et qui sont formés de ces Principes. Il y en a six en tout : l'Or, l'Argent, le Plomb, l'Étain, l'Airain ou Cuivre, et le Fer. Le Métal est un Corps minéral [158] fusible, et qui se forge et s'étend sous le marteau en toute dimension. Il est d'une Substance serrée, et d'une très forte et ferme composition. Les Métaux ont grande affinité entre eux. Les parfaits ne communiquent pourtant point la perfection aux imparfaits, étant mêlés avec eux. Par exemple, si l'on

mêle du Plomb avec de l'Or, lorsque ces deux Métaux sont en fusion, le Plomb ne deviendra pas Or par ce mélange. Car en mettant après cette Composition au feu, le Plomb se séparera de l'Or et se consumera, partie par évaporation, et partie par *adustion*, l'Or demeurant tout entier en cette Opération qui est une de ses épreuves. Il en est de même des autres Métaux imparfaits, selon la voie ordinaire de la Nature. Mais il n'en est pas ainsi en notre Magistère, où le Parfait aide et perfectionne l'Imparfait, et où l'Imparfait reçoit de soi-même la perfection, sans qu'on lui ajoute rien d'étranger, et où enfin l'Imparfait est encore élevé à la perfection par notre même Magistère. Et je prends Dieu à témoin, qu'en ce Magistère le Parfait et l'Imparfait se changent et se perfectionnent l'un l'autre ; qu'ils sont changés et perfectionnés l'un par l'autre, et que chacun d'eux se perfectionne par soi-même, sans le secours d'aucun autre. [159]

CHAPITRE XXXII

Du Soleil ou de l'Or

Nous avons parlé en général des Corps, ou des Métaux ; il faut maintenant faire un Discours particulier de chacun d'eux. Commençons par l'Or. L'or est un Corps métallique jaune, pesant, qui n'a point de son, et fort brillant, qui a été également digéré dans la Mine et lavé pendant un long temps par une Eau minérale, qui s'étend sous le marteau, qui se fond par la chaleur du feu, et qui, sans se diminuer, souffre la Coupelle et le Ciment. C'est là la Définition de l'Or, d'où l'on doit inférer que nulle chose ne doit être censée. Or, si elle n'a toutes les Causes et les Différences ou Propriétés qui sont contenues en cette Définition, il est certain néanmoins que ce qui peut donner véritablement et radicalement la Teinture, l'uniformité et la pureté de l'Or à quelque Métal que ce soit, peut généralement de tous les Métaux en faire de l'Or. Et j'ai remarqué que le Cuivre, ayant été converti en Or par un effet de la Nature, il s'ensuit

qu'il peut l'être aussi par l'artifice. Car j'ai vu dans les Mines de Cuivre, d'où il coulait de l'Eau qui, entraînant avec elle des paillettes de Cuivre fort déliées, et les ayant lavées et nettoyées continuellement [160] et pendant un long temps ; cette Eau venant ensuite à tarir, et ces paillettes ayant demeuré trois ans ou environ dans du Sable tout sec, j'ai reconnu, dis-je, que ces paillettes ont été cuites et digérées par la chaleur du Soleil, et j'ai trouvé parmi ces mêmes paillettes de l'Or très pur. Ce qui m'a fait croire qu'ayant été nettoyées par l'Eau qui coulait, et puis également digérées par la chaleur du Soleil, dans la sécheresse du Sable, elles avaient acquis l'homogénéité et l'uniformité que nous voyons qu'à l'Or dans toutes ses parties. C'est pourquoi, en imitant la Nature, autant qu'il nous est possible, nous faisons la même altération et le même changement, quoiqu'en cela pourtant nous ne puissions ni ne devions pas même imiter la Nature en tout.

L'Or est encore le plus précieux de tous les Métaux, et c'est lui qui donne la Teinture rouge, parce qu'il communique sa Teinture et sa perfection à tous les autres Corps métalliques. On le calcine, et on le dissout même ; mais cela se fait sans nulle utilité, et c'est une Médecine qui réjouit et qui conserve le Corps dans la vigueur de la jeunesse. L'Or se rompt et se met en pièces facilement, si on l'amalgame avec le Mercure ; l'odeur du Plomb fait aussi le même effet. De tous les Métaux [161] il n'y en a point qui approchent effectivement de sa Substance que Jupiter et la Lune, ni qui se mêlent mieux avec lui. Saturne lui ressemble dans le poids, et en ce qu'il n'a point de son, non plus que lui, et qu'il est aussi bien que lui exempt de rouille et de pourriture. Vénus approche plus de l'Or par la Couleur, comme elle lui est encore plus semblable en puissance ; et après elle la Lune, puis Jupiter et Saturne, et enfin Mars le moins de tous. Et en cela gît l'un des secrets de la Nature. Les Esprits peuvent aussi être mêlés et unis à l'Or, et il les rend fixes par un grand artifice, qui ne tombera jamais dans l'esprit d'un Homme qui aura l'intelligence sure et qui sera hébété.

CHAPITRE XXXIII

De la Lune ou Argent

La Lune, qu'on appelle ordinairement Argent, est un Corps Métallique blanc d'une blancheur pure, qui est net, dur, sonnante, qui souffre la Coupelle, qui s'étend sous le marteau, et qui est fusible par la chaleur du feu. La Lune est donc la Teinture de la blancheur. Elle endure Jupiter, et par artifice elle le change en sa nature. Elle se mêle avec le Soleil, sans le [162] rendre aigre ni cassant mais à moins que d'en savoir l'artifice, elle ne demeure pas avec lui à toutes épreuves. Qui pourrait néanmoins la subtiliser, puis l'épaissir et la fixer, en l'unissant ensuite à l'Or, elle demeure avec lui dans le feu, et elle ne s'en sépare plus du tout. On la met sur le suc des acides, tels que sont le Vinaigre, le Sel Ammoniac et le Verjus, et il s'en fait un fort beau Bleu céleste. L'Argent est un Corps fort noble, mais il l'est moins que l'Or. Il a sa Mine particulière et séparée, encore que parfois il s'en trouve dans les Mines des autres Métaux ; mais cet Argent-là n'est pas si bon que l'autre. On peut le calciner et le dissoudre par un grand travail, mais cela ne peut servir de rien.

CHAPITRE XXXIV

De Saturne ou du Plomb

Le Plomb est un Corps noirâtre, métallique, terrestre, pesant, qui n'a point de son, et fort peu de blancheur, mais beaucoup de *lividité*, qui ne souffre ni la Coupelle ni le Ciment, qui est mou et aisé à étendre sur le marteau, sans beaucoup d'effort ; et enfin qui se fond facilement sans s'enflammer auparavant, ni rougir au feu. [163] Quelques Ignorants s'imaginent que de sa nature, le Plomb *s'approche* de l'Or, et qu'il lui est fort semblable ; mais ce sont des Gens qui n'ont ni sens ni entendement, et qui ne sauraient d'eux-mêmes découvrir aucune vérité, ni l'inférer des choses qui sont un peu subtiles : ainsi ils en ju-

gent seulement selon leur sens, et selon les apparences extérieures. Car ce qui les oblige à croire qu'il y a beaucoup d'affinité entre ce Métal et l'Or, c'est qu'ils voient qu'il est fort pesant, qu'il n'a point de son, et qu'il ne pourrit point non plus que l'Or. Mais ils se trompent manifestement en cela ; comme nous le ferons voir ensuite. Le Plomb a beaucoup de terrestréité ; c'est pourquoi on le lave, et par ce moyen on le change en Étain. Ce qui fait voir que l'Étain est plus proche que lui de la perfection. On brûle le Plomb, et il s'en fait du *Minium*, et en le mettant sur la vapeur du Vinaigre, il s'en fait de la *Céruse* ; et quoiqu'il soit beaucoup éloigné de la perfection, il se change pourtant fort aisément en Argent par notre Art, et dans la transmutation qui s'en fait, il ne retient pas le même poids qu'il avait étant Plomb : mais son poids diminue, et il se réduit au véritable poids de l'Argent, et cela se fait par le moyen du Magistère. Le Plomb sert aussi à éprouver l'Argent dans la Coupelle, [164] nous en dirons la raison ci-après.

CHAPITRE XXXV

De Jupiter ou de l'Étain

L'Étain est un Corps Métallique blanc d'une blancheur impure, livide, un peu sonnante, participant d'un peu de terrestréité, qui a radicalement en soi le *Cric*. Il est mou, et se fond aisément et soudainement sans se rougir au feu ; il ne souffre ni la Coupelle ni le Ciment, et s'étend en toute dimension sous le marteau ; de sorte qu'il peut être réduit en feuilles fort déliées. Jupiter donc de tous les Corps ou Métaux imparfaits, est celui qui a le plus de ressemblance naturelle avec les Corps parfaits, et qui s'approche le plus du Soleil et de la Lune. Mais pourtant plus de la Lune que du Soleil, comme je le ferai voir clairement ci-après. Au reste, comme ce Métal a reçu beaucoup de blancheur par les Principes de sa composition, cela fait qu'il blanchit les autres Corps ou Métaux qui ne sont pas blancs. Il a néanmoins ce défaut qu'il rend aigres et cas-

sants les Corps à qui on le joint, hormis Saturne et le Soleil très pur. Jupiter a encore cette propriété, qu'il s'attache fortement au Soleil et à la Lune. C'est pourquoi il [165] ne s'en sépare pas facilement dans les *épreuves*. Dans la Transmutation qui s'en fait par notre Magistère, il reçoit une Teinture rouge, qui le rend fort brillant, et il acquiert le véritable poids de l'Or. On peut l'endurcir et le purifier plus aisément que Saturne, comme je le dirai ensuite. Et qui saurait le Secret de lui ôter le défaut qu'il a de rendre aigres et cassants (les Métaux auxquels on le mêle), il aurait un moyen infailible de s'enrichir bientôt. Parce qu'ayant beaucoup d'affinité avec le Soleil et la Lune, il s'attacherait à eux, sans pouvoir jamais en être séparé.

CHAPITRE XXXVI

De Vénus ou du Cuivre

Vénus est un Corps métallique livide, qui tient beaucoup d'une rougeur obscure, qui rougit au feu, s'étend sous le marteau, résonne fortement, et ne souffre ni *Coupelle* ni *Ciment*. Vénus contient donc en apparence, dans la profondeur de sa Substance, la couleur et l'essence de l'Or. Elle se forge et s'enflamme sans se fondre, comme font l'Argent et l'Or. D'où l'on peut tirer un Secret. Car elle est le milieu du Soleil et de la Lune ; elle se change facilement en l'un et [166] en l'autre de ces deux Métaux, et la transmutation qui s'en fait est fort bonne, sans beaucoup de déchet, et est aisée à faire. Elle a une très grande affinité avec la Tutie, qui lui donne une bonne couleur d'Or ; d'où l'on peut tirer du profit. Et comme elle n'a point besoin d'être endurcie pour pouvoir rougir au feu sans se fondre, on doit se servir d'elle plutôt que des autres Métaux, dans la petite Œuvre et dans la moyenne (dont il sera parlé dans le second Livre), mais non pas dans la grande. Elle a néanmoins un défaut, que n'a pas Jupiter, qui est qu'elle devient aisément livide, et que les

choses âcres et acides la tachent. Et ce n'est pas un petit artifice que de lui pouvoir ôter ce défaut-là, tant il est profondément enraciné en elle.

CHAPITRE XXXVII

De Mars ou de Fer

Mars ou le Fer est un Corps métallique fort livide, qui a peu de rougeur, qui participe d'une blancheur impure, qui est dur et inflammable, qui n'est pas fusible au moins d'une fusion, laquelle se fasse directement (ou sans addition), qui est malléable, et qui a beaucoup de son. Or le Fer est d'un rude travail (et difficile à être [167] mis en Œuvre), à cause qu'il ne peut pas être fondu. Que si on le fond sans y ajouter la Médecine qui change sa nature, on le joindra au Soleil et à la Lune, et il n'en pourra être séparé par quelque épreuve que ce soit, qu'avec un grand artifice. Que si on le prépare auparavant que de le joindre (aux Corps imparfaits), on ne saurait plus trouver le moyen de l'en séparer ; pourvu que, sans changer sa nature et sa fixité, on ne lui ôte seulement que les impuretés qu'il a. Il peut donc aisément servir de Teinture pour le rouge, mais difficilement pour le blanc ; et si on le mêle avec le Soleil et la Lune, il ne change point leur couleur ; au contraire, il l'augmente en quantité.

CHAPITRE XXXVIII

De la différence des Métaux imparfaits à l'égard de la perfection

De ce que nous venons de dire, il est évident que de tous les Corps imparfaits, Jupiter est le plus éclatant, le plus lumineux, et qui a le plus de perfection. Ainsi, dans la transmutation, il se change en Soleil et en Lune avec bien moins de déchet que pas un. Mais quoique l'Œuvre, que l'on fait de lui, ne soit pas [168] difficile à faire, toutefois le travail en est long, à cause qu'il se fond fort promptement. Après Jupiter, Vénus se transmue le plus parfaite-

ment. Elle est néanmoins difficile à manier : mais le travail en est plutôt fait que celui de Jupiter. Saturne vient ensuite, car il ne se transmue pas si bien ni si parfaitement que Vénus ; il se manie pourtant fort aisément, mais le travail qu'on fait sur lui dure fort longtemps, et est long à faire. Enfin Mars est celui de tous les Métaux imparfaits qui se transmue avec le plus de déchet, qui est le plus malaisé à manier, et celui de qui le travail dure le plus. Moins donc les Corps imparfaits ont de disposition à être promptement fondus, tels que sont Vénus et Mars, plus ils sont difficile à être transmués. Et ceux qui se fondent plus aisément reçoivent très facilement la transmutation. Ceux aussi qui sont plus livides, plus impurs, et qui ont le plus de crasses terrestres, se transmuent avec plus de peine, et reçoivent le moins de perfection. Or toutes les différences de perfections que nous venons de remarquer se trouvent dans la moindre et la moyenne Œuvre seulement : car dans la grand Œuvre, toutes les perfections sont égales ; c'est-à-dire que les Métaux imparfaits, qui sont transmués, reçoivent tous une même et égale perfection, [169] quoiqu'ils ne soient pas aussi aisément et aussi entièrement transmués les uns que les autres, comme nous venons de le faire voir. Il reste à dire quelle est la disposition, dans les Métaux imparfaits, qui fait qu'il y en a qui sont plus aisés à manier les uns que les autres, et que le travail en est ou plus long et plus court.

Nous avons parlé des Principes naturels des Corps métalliques, et nous avons traité de chacun de ces Principes et de ces Corps séparément dans autant de Chapitres particuliers, et nous n'avons rien avancé qui ne soit conforme au sentiment et à la doctrine de ceux qui ont pénétré dans le plus profond de la nature, et qui l'ont vue à découvert, et que nous n'ayons appris et éprouvé par les longues et laborieuses expériences que nous en avons faites. Il reste maintenant, pour l'accomplissement de cet Ouvrage, à expliquer par ordre, en cette dernière Partie, de tous les Principes du Magistère, et à découvrir la perfection que nous avons vue, et en déclarer les Causes. [170]

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DU PREMIER LIVRE

Qui traite des Principes artificiels de l'Art

CHAPITRE XXXIX

Division des choses contenues en cette Partie, où il est parlé en passant de la perfection, de laquelle il sera traité dans le second livre

Nous avons deux choses à faire en cette dernière Partie. Premièrement à parler des Principes (artificiels) du Magistère, et en second lieu de la perfection. Ces Principes sont les diverses Opérations dont l'Artiste se sert pour faire le Magistère. Il y en a de plusieurs sortes, car la *Sublimation*, la *Descension*, la *Distillation*, la *Coagulation*, la *Fixation*, et la *Cération*, sont autant d'Opérations particulières, et qui sont toutes différentes les unes des autres. Nous traiterons de chacune séparément. Pour ce qui est de la perfection ; elle consiste à avoir la connaissance de [171] plusieurs choses : premièrement de celles par le moyen desquelles on peut parfaire l'Œuvre ; secondement de celles qui contribuent à la perfection ; puis de la chose même qui donne la dernière perfection. Et enfin des choses par le moyen desquelles on connaît si le Magistère a toute la perfection qu'il doit avoir, ou s'il ne l'a pas. Les choses par lesquelles on parvient à l'accomplissement de l'Œuvre consistent dans une Substance manifeste, dans les couleurs pareillement manifestes, et dans les Poids de chacun des Corps (ou Métaux) qui doivent être transmués, et de ceux qui ne doivent point recevoir de transmutation, les considérant dans la Racine de leur nature ; je veux dire tels qu'ils sont naturellement, sans qu'il intervienne aucun artifice ; et les considérant aussi dans leur Racine, tels qu'ils peuvent devenir par l'artifice ; en considérant encore les Principes de ces mêmes Corps, selon leur profondeur, et tels qu'ils sont dans leur intérieur ; et selon leur manifeste ou extérieur, comme ils sont dans leur nature, tant sans artifice que par artifice. Car si l'on ne con-

naissait les Corps et leurs Principes dans le profond, et dans l'extérieur de leur nature, tels qu'ils peuvent être par l'artifice, et tels qu'ils sont sans artifice, l'on ne connaîtrait pas ce [172] qu'ils ont de superflu, ni ce qui les approche de la perfection, ni ce qui les en éloigne ; et ainsi l'on ne pourrait jamais parvenir à la perfection de leur transmutation.

La considération des choses qui aident à la perfection consiste à connaître, premièrement la nature des choses que nous voyons d'elles-mêmes et sans artifice s'attacher au Corps, et y causer quelque changement , comme sont la Marcassite, la Magnésie, la Tutie, l'Antimoine et la Pierre Lazuli. Secondement à connaître ce qui nettoie les Corps, sans néanmoins s'y attacher, comme sont les Sels, les Aluns, les Nitres, les Borax et toutes les autres choses qui sont de même nature. Et enfin à connaître la vitrification, laquelle purifie et nettoie par la ressemblance de nature.

À l'égard de ce qui fait la perfection, elle consiste dans le choix de la pure Substance, c'est une Matière qui a pris son origine de la Matière de l'Argent-vif, et qui en a été produite. Cette matière n'est pas pourtant l'Argent-vif en sa nature, ou tel qu'il est naturellement, ni en toute sa Substance ; mais c'en est seulement une partie. Encore n'est-ce pas une partie de l'Argent-vif à le prendre tel qu'il est présentement, [173] c'est-à-dire au sortir de la Mine, mais lorsque notre Pierre est faite. Car c'est notre Pierre qui illumine et qui empêche que les Métaux imparfaits ne soient brûlés, et qu'ils ne s'enfuient de dessus le feu, ce qui est une marque de la perfection.

Enfin, ce qui fait connaître si le Magistère a ou n'a pas toute sa perfection, consiste dans les épreuves que l'on fait par la *Coupelle*, par le *Ciment*, par l'*Ignition*, par l'*Exposition* que l'on fait du Métal transmué *sur la vapeur des Acides*, par l'*Extinction*, par l'*Addition* ou le mélange du *Soufre* qui brûle les Corps ; par la *Réduction* qui se fait *des Corps* (en leur propre nature) après avoir été calcinés ; et enfin par *la facilité ou la difficulté* qu'ont les Corps à *s'attacher à l'Argent-vif*. Nous allons expliquer toutes ces choses, avec leurs Causes, et avec

des expériences aisées, par le moyen de quoi l'on connaîtra qu'en tout ce que j'ai avancé, je n'ai rien dit qui ne soit véritable. Car ces expériences seront si évidentes qu'il n'y aura personne qui n'en demeure d'accord. Mais premièrement nous parlerons des Principes (extérieurs ou artificiels) du Magistère, ou des Opérations (dont on se sert pour le faire), en commençant par la *Sublimation*, et continuant de suite [174] dans l'ordre que nous jugerons être le plus nécessaire.

CHAPITRE XL

De la Sublimation en général, et pourquoi on l'a inventée

La raison pour laquelle on a imaginé et inventé la Sublimation, cela a été parce que ni les Anciens ni nous n'avons rien, trouvé, et que ceux qui viendront après nous ne pourront jamais rien trouver qui puisse s'unir aux Corps que les Esprits, ou au moins que ce qui a tout ensemble la nature du Corps et de l'Esprits Or l'expérience nous fait voir que les Esprits, sans être purifiés par quelque préparation, étant projetés sur les Corps, ou Métaux imparfaits, où ne leur donnent pas de couleur parfaite, ou les corrompent entièrement, et les brûlent, et les noircissent. Et cela plus ou moins selon la diversité des Esprits. Car il y a des Esprits qui brûlent et qui noircissent, comme le Soufre, l'Arsenic et la Marcassite ; et ceux là corrompent et salissent entièrement les Corps. Et il y en a d'autres qui ne brûlent pas mais qui sont volatils, et qui s'enfuient par la chaleur, telles que sont toutes les sortes de Tuties et le Vif-argent. [175] Et ceux là ne donnent aux Corps que des Couleurs imparfaites. En voici les raisons. La première sorte d'Esprits brûlent et noircissent (les Corps sur lesquels on les projette), ou parce que l'on ne leur a pas ôté leur onctuosité *adustive* et brûlante qui s'enflamme facilement, et par conséquent qui noircit ; ou parce qu'on leur a laissé leur terrestréité, laquelle noircit tout de même. Et ce qui fait que la seconde sorte d'Esprits ne donne pas de Couleur qui soit parfaite, c'est

la seule terrestréité (qui ne leur a pas été ôtée), et qui donne aux Corps une Couleur livide et noirâtre, lorsqu'on en fait projection sur eux. L'*adustion* fait aussi le même effet.

Pour éviter ces inconvénients, les Chimistes ont imaginé un moyen d'ôter l'onctuosité (qui est ce qui fait l'*adustion*) aux Esprits qui en ont, et d'ôter à tous les Esprits en général les fèces terrestres qui causent cette couleur livide. Ce qu'ils n'ont pu faire par nulle autre opération que par la Sublimation seule. Car le feu, en élevant les Esprits, lorsqu'on les sublime, en élèvent toujours les parties les plus subtiles. Et par conséquent les parties les plus grossières demeurent dans le fond du vaisseau. Ce qui fait voir évidemment que la Sublimation purifie [176] les Esprits, en séparant d'eux la terrestréité qui empêchait qu'ils ne fussent entrants ; c'est-à-dire qu'ils ne pussent pénétrer les Corps, et qui était la cause de la couleur imparfaite et impure que ces Esprits leur communiquaient. Or on voit manifestement que par la Sublimation les Esprits sont dépouillés de cette terrestréité ; parce qu'ayant été sublimés, ils sont plus resplendissants et plus diaphanes ; qu'ils entrent et pénètrent avec plus de facilité dans l'épaisseur des Corps, et qu'ils ne leur impriment pas une couleur désagréable, comme ils faisaient avant que d'avoir été sublimés. Il est encore évident que la Sublimation ôte l'*adustion* aux Esprits parce que l'Arsenic, qui, avant que d'être sublimé, était mauvais et prenait feu tout aussitôt ; après l'avoir été, il ne s'enflamme plus : mais étant mis sur le feu, il s'évapore sans brûler. Ce qui se fait tout de même dans le Soufre, comme on le trouvera, si l'on veut l'éprouver. Les Chimistes ayant donc remarqué qu'il n'y avait que les Esprits tous seuls qui, en s'attachant aux Corps et en les pénétrant, peuvent les changer et les altérer ; et n'ayant rien trouvé qu'ils pussent substituer aux Esprits, et avec quoi ils pussent faire le même effet, il a fallu nécessairement les préparer et les purifier [177] par la Sublimation, n'y ayant que cette Opération qui le puisse faire. Et partant cela a été la cause pour laquelle on l'a inventée. Nous

allons dire maintenant ce que c'est, et de quelle manière elle se fait, sans rien omettre.

CHAPITRE XLI

Ce que c'est que la Sublimation. Comment se fait celle du Soufre et de l'Arsenic, et des trois degrés du feu qu'il y faut observer

La Sublimation est l'élévation qui se fait par le feu d'une chose sèche, en sorte qu'elle s'attache au vaisseau. Il y a de diverses sortes, selon la différence des Esprits que l'on doit sublimer. Car l'une se fait avec une forte *ignition*, ou inflammation du (Vaisseau et de la Matière), l'autre avec un feu médiocre ; et l'autre enfin par un feu lent et doux. Le Soufre et l'Arsenic doivent être sublimés de cette dernière façon. Car comme ils ont de deux sortes de parties, les unes très subtiles, et les autres grossières, qui toutes sont jointes ensemble également et très fortement, si l'on venait à sublimer ces deux sortes d'Esprits par un feu violent, toute leur Substance monterait sans aucune [178] séparation de leurs parties subtiles d'avec les grossières ; elle monterait même non seulement sans être purifiée, mais encore étant toute noire et brûlée. Pour pouvoir donc séparer la Substance terrestre et impure de ces Esprits d'avec la partie subtile, il faut nécessairement se servir de deux moyens. Le premier est d'avoir un régime de feu bien proportionné, et l'autre de purifier ces deux Esprits en les mêlant avec des *fèces*, parce que les *fèces* avec lesquelles on les mêle (ayant auparavant mis le tout en poudre) s'attachent aux parties les plus grossières et les retiennent avec elles, affaissées dans le fond de l'*Aludel* (c'est-à-dire du Vaisseau sublimatoire) et les empêchent de monter. C'est pourquoi l'Artiste se doit servir de trois différents degrés de feu pour la Sublimation de ces Esprits. Le premier doit être proportionné de telle sorte qu'il n'y ait que ce qui a été altéré, purifié, et rendu plus *lucide*, qui monte, et que l'on voit manifestement que ce qui s'élève est effectivement purifié et nettoyé, par les *fèces* terrestres qu'on y a mê-

lées. Le second degré de feu consiste à faire élever et sublimer par un feu plus fort tout ce qui est de pure Substance, qui, dans la première Sublimation, a demeuré engagé dans les *fèces*, de manière que l'*Aludel* [179] et les fèces même rougissent, ce que l'Artiste remarquera visiblement. Le troisième degré est de faire un feu fort doux, sans mêler plus aucunes *fèces* à ce qui a été déjà sublimé et purifié par leur moyen et leur mélange dans les précédentes Sublimations ; de manière qu'il n'en monte presque rien, et que ce qui montera par ce degré de feu soit très subtil. Ce qui est une chose absolument inutile à l'Œuvre, parce que c'est cela même, qui dans l'Arsenic et dans le Soufre, est cause qu'ils s'enflamment et se brûlent. La raison donc pour laquelle on fait la Sublimation du Soufre et de l'Arsenic, c'est afin qu'en séparant leur terrestréité impure par un régime de feu qui soit propre et convenable, et font exhaler leurs parties les plus subtiles et vaporeuses (qui est ce qui les rend adustible, et qui cause la corruption), il ne nous en reste que cette partie qui consiste en une égalité (c'est-à-dire qui n'est ni trop subtile, ni trop grossière, et qui fait une simple fusion sur le feu sans aucune *adustion*, qui s'exhale et s'en aille en fumée, et sans qu'elle s'enflamme).

Au reste, il est aisé de faire voir que ce qui est le plus subtil est ce qui rend *adustible*, ou qui cause l'*adustion*. Car le feu change facilement en sa nature tout [180] ce qui lui est semblable. Or dans toutes les choses *adustibles*, c'est-à-dire qui brûlent facilement, tout ce qu'elles ont de subtil est plus semblable au feu et ce qui est encore plus subtil lui est encore plus semblable : Et par conséquent, ce qui sera très subtil le sera aussi beaucoup plus. L'expérience le démontre tout de même. Car le Soufre et l'Arsenic, qui n'ont point été sublimés, s'enflamment et prennent feu tout d'abord, et le Soufre encore plutôt que l'Arsenic ; mais quand on les a sublimés, ils ne s'enflamment plus directement, c'est-à-dire d'eux-mêmes ; mais ils se fondent et se *liquéfient*, puis ils s'évaporent, et s'exhalent sans s'enflammer. D'où il est évident que ce que nous avons avancé est véritable.

CHAPITRE XLII

Des Fèces des Corps Métalliques, qu'il faut ajouter aux Esprits pour les sublimer, et quelles doivent être leur quantité et leur qualité

Il faut prendre les *fèces* d'une Matière qui ait le plus de rapport avec les Esprits que l'on veut sublimer et avec laquelle ils se puissent mêler mieux et plus [181] intimement ; parce qu'une Matière, à laquelle les Esprits s'uniront plus exactement, retiendra beaucoup mieux leurs *fèces* et leurs *terrestréités* quand on les sublimera, qu'une autre qui n'aurait aucune affinité avec eux. Et la raison en est assez évidente d'elle-même. Il est d'ailleurs aisé de faire voir qu'il faut mêler des *fèces* dans la Sublimation des Esprits ; parce que si on sublimait le Soufre et l'Arsenic avec les *fèces* de quelque chose de fixe, leur Substance se sublimerait nécessairement toute entière sans être purifiée et sans aucune séparation du pur d'avec l'impur, comme le savent ceux qui en ont fait l'expérience. Or qu'il faille que les *fèces* aient du rapport avec ces deux Esprits, et qu'ils se mêlent ensemble exactement et en toute leur Substance, la raison en est parce que si ce mélange ne se faisait pas de la sorte, il vaudrait autant n'y rien ajouter : à cause que la Substance des Esprits monterait et se sublimerait toute entière, sans qu'il se fit nulle séparation du pur d'avec l'impur, et sans être nullement purifiée. Car puisque lorsqu'on sublime ces Esprits sans les mêler avec les *fèces*, leur Substance monte et se sublime toute, il faudrait aussi qu'il arrivât la même chose en les sublimant avec des *fèces* avec lesquelles ils ne seraient pas mêlés [182] parfaitement. J'en parle comme savant, et comme l'ayant vu par expérience. Car ayant fait ma Sublimation sans y ajouter des *fèces*, ou en y en mettant, sans que les Esprits s'unissent à elles jusque dans le profond, j'ai perdu ma peine, n'ayant point trouvé que les Esprits eussent été purifiés après avoir été sublimés de la sorte. Mais les ayant sublimés ensuite avec *la Chaux* de quelque Corps Métallique, mon Opération a bien réussi, et j'ai trouvé que ces Esprits avaient été facilement et parfaitement purifiés par ce moyen. Les *fèces*

doivent donc être prises de la Chaux des Métaux, parce qu'avec ces *Chaux*, la Sublimation se fait facilement, et elle est fort difficile à faire avec quelque autre chose que ce soit. Il n'y a donc rien dont on se puisse servir au lieu de ces *fèces* ou de ces *Chaux*. Ce n'est pas que la Sublimation ne se puisse absolument faire sans la *Chaux* des Corps, mais je puis assurer que sans cela elle est 'fort difficile, et d'un travail à désespérer ceux qui le feront, à cause de sa longueur. Il est vrai que la Sublimation qui se fait sans *fèces* et sans aucune *Chaux* des Corps a cet avantage qu'elle est plus abondante, au lieu qu'elle est beaucoup moindre encore avec les *fèces*, et moindre encore avec les *Chaux*. Mais aussi il n'y a pas tant de peine, et il ne [183] faut pas tant de temps à la faire.

Après la *Chaux* des Corps, il n'y a rien dont on se puisse plus utilement servir dans la Sublimation, que des *Sels préparés*, et de tout ce qui est de même nature qu'eux. Car avec les Sels, la Sublimation est fort abondante, et on sépare fort facilement ce qui a été sublimé d'avec les *fèces* et d'avec les *Sels*, parce que ceux-ci se dissolvent, ce que ne fait nulle autre chose dont on se sert pour intermède.

Pour ce qui est de la proportion des *fèces*, on les doit mettre en égale quantité, c'est-à-dire poids pour poids, avec ce qui doit être sublimé. Mais il suffira à un Artiste, qui saura tant soit peu son métier, de ne mettre que la moitié de *fèces* à proportion de ce qu'il sublimera. Et il fera un mal habile Homme s'il s'y trompe. Mais un Artiste expert ne mettra qu'une fort petite portion de *fèces*, à l'égard de ce qu'il doit sublimer : parce que moins il y en aura, et plus abondante sera la Sublimation, pourvu toutefois qu'on diminue le feu à proportion de la diminution des *fèces*. Car il faut donner le feu dans la Sublimation, à proportion des *fèces*. Ainsi il faut faire le feu doux, quand il y a peu de *fèces*, et l'augmenter s'il y en a plus, et le faire fort quand il y en a beaucoup. [184]

Mais parce que l'on ne saurait mesurer le feu, et qu'un Homme, qui n'est pas Artiste, s'y peut facilement tromper, tant à cause de la diverse proportion des *fèces* (que l'on doit observer) qu'à cause de la différence des Fourneaux, et

du bois dont on se sert, et même de la diversité des Vaisseaux, et de la manière de les ajuster dans le Fourneau : qui sont des choses à quoi l'Artiste doit soigneusement prendre garde. Voici une règle générale que l'on doit suivre pour tout cela. Il faut d'abord faire un feu fort doux, pour tirer tout ce qu'il y a de *phlegme* dans ce que l'on veut sublimer. Après quoi, si par ce premier degré de feu l'on voit qu'il ait monté quelque autre chose que le *phlegme*, il ne faudra pas augmenter le feu tout à coup, mais peu à peu, afin de pouvoir tirer, par le même degré du feu fort doux, la partie la plus subtile de la Matière que l'on sublime, et qu'il faut ou mettre à part, ou jeter, parce que c'est ce qui fait l'adustion. Et il faudra augmenter le feu quand il aura monté quelque peu de cette partie subtile, ou du moins une quantité qui ne soit pas considérable. Pour le connaître, on n'aura qu'à passer *une languette de drap* ou un tuyau enveloppé de soie ou de laine, dans le trou qui est au haut de l'*Aludel*. [185] Car s'il ne s'attache que peu de chose à *la languette*, ou que ce qui s'y attachera soit bien pur, ce sera une marque que le feu est trop doux, et qu'il faut l'augmenter. Que si au contraire il s'en attache beaucoup, ou si ce qui s'y attachera est impur, c'est un signe que le feu est trop fort, et qu'il le faut diminuer. Mais s'il s'en attache beaucoup, et de bien pur, on aura trouvé le véritable degré du feu, selon la proportion des *fèces*. Or on connaîtra, en retirant la *languette* de l'*Aludel* si ce qui sublime est pur ou impur : Comme de la quantité et de la pureté ou de l'impureté de ce qui s'y attachera, on pourra facilement imaginer y trouver quel doit être le véritable régime du feu dans toute la Sublimation sans s'y pouvoir tromper.

À l'égard de la nature des *fèces*, dont on se doit servir pour la Sublimation, les meilleures sont les *Écailles* ou *Paillettes de Fer*, ou bien de *Cuivre brûlé*, qu'on appelle communément (*Æs Ustum*) parce qu'ayant moins d'humidité, elles boivent plus aisément le Soufre et l'Arsenic, et s'y attachent plus fortement comme le savent ceux qui en ont fait l'expérience. [186]

CHAPITRE XLIII

Des fautes que l'on peut faire, et qu'il faut éviter, à l'égard de la quantité des fèces et de la disposition du Fourneau en sublimant le Soufre et l'arsenic. De la manière de faire les Fourneaux, et de quel bois on se doit servir

Afin donc que l'Artiste évite toutes les fautes qu'il pourrait faire par ignorance en sublimant ces deux Esprits, je l'avertis premièrement que s'il y mêle beaucoup de *fèces*, rien de l'Esprit ne se sublimera, à moins qu'il n'augmente le feu à proportion, comme je l'ai déjà dit en enseignant la manière de bien proportionner le feu. Que s'il se met fort peu de *fèces* ou que ces *fèces* ne soient de la *chaux* des Métaux, et s'il manque à trouver la proportion du feu, les Esprits, qu'on veut sublimer, monteront tous tels qu'ils sont, sans être nullement purifiés. J'ai tout de même enseigné le moyen de trouver cette proportion. On peut encore manquer par le *Fourneau*. Car un grand Fourneau fait un grand feu, et s'il est petit, il en fait un petit, pourvu que le bois qu'on y met, et que les *Registres* (ou les trous) qu'on fait aux Fourneaux [187] pour donner de l'air, soient faits à proportion. Si l'on mettait donc beaucoup de Matière à sublimer sur un petit Fourneau, il ne donnerait pas assez de chaleur pour la pouvoir élever. Et si l'on en mettait peu dans un grand Fourneau, le trop grand feu dissiperait toute la Matière, et la réduirait en fumée. De même, quand le Fourneau est fort épais, il fait un feu resserré fort, et s'il est mince, le feu en est rare et faible ; et en cela on se peut aussi tromper. Si les *Registres* du Fourneau sont grands, il fera un feu clair et grand, et le feu sera faible s'ils sont petits. De même, quand le Vaisseau est posé, s'il y a une grande *distance* entre lui et les côtés du Fourneau, il fera un grand feu, qui sera moindre s'il y a moins d'espace entre eux. Et en tout cela on fait souvent de grandes fautes.

Pour les éviter, l'Artiste doit faire son *Fourneau* conforme au degré du feu qu'il veut donner. Ainsi, s'il veut faire un feu fort et violent, il doit faire son Fourneau épais avec de grands *Registres*, et si large qu'il ait un grand *espace*

entre son Vaisseau sublimatoire et les côtés du Fourneau. Que s'il veut que son feu soit médiocre ou faible, il doit donner à toutes ces choses une étendue plus médiocre et plus petite. [188]

Je vais t'enseigner le moyen de trouver toutes ces proportions, et celle qui sera la plus propre pour quelque Opération que tu veuilles faire, et je te dirai comment tu en dois faire l'expérience pour en être assuré.

Si tu veux donc faire une grande Sublimation, tu dois avoir un *Aludel* si grand, que toute la Matière que tu mettras dans le fond de ton Vaisseau ne tienne qu'un empan de hauteur. Tu mettras ensuite cet *Aludel* dans un Fourneau si large que, le Vaisseau étant posé au milieu, il y ait tout au moins deux pouces de distance entre lui et les côtés du Fourneau, auquel il faudra faire des trous, ou *Registres*, qui soient espacés également, afin que la chaleur se communique également partout. Après tu mettras une barre de fer épaisse d'un pouce au milieu du Fourneau, qui soit fortement appuyée sur les deux côtés et élevée au-dessus du fond du Fourneau d'un bon empan, sur laquelle tu poseras ton *Aludel*, que tu joindras d'espace en espace au Fourneau, afin qu'il soit plus ferme. Alors fais du feu, et prends garde si la fumée sort bien, et si la flamme va librement par tout le Fourneau, et si elle est tout autour de l'*Aludel*. Car si cela est, ce sera une marque que la proportion est bien observée ; sinon [189] la proportion n'est pas bonne, et il faudra élargir les *Registres*. Après quoi, si l'opération se fait mieux, cela sera bien de la sorte ; sinon la faute proviendra de ce qu'il n'y aura pas assez d'intervalle entre le Fourneau et l'*Aludel*. Ainsi il faudra ratisser les côtés du Fourneau, pour donner plus d'ouverture et de jour ; puis essayer comment cela fera continuant à ratisser les côtés du Fourneau et à agrandir les *Registres* jusqu'à ce qu'il ne reste plus de fumée au dedans, que la flamme paraisse claire autour de l'*Aludel*, et que la fumée sorte librement par les *Registres*. Cette instruction suffit, quelque quantité de Matière que l'on veuille sublimer, pour imaginer et pour trouver la juste proportion du Four-

neau, celle de la grandeur des *Registres* qu'il y faut faire, et celle encore de la distance qu'il doit y avoir entre l'*Aludel* et le Fourneau.

Pour ce qui est de l'*épaisseur du Fourneau*, elle dépend du feu que vous y voulez faire. Car si votre feu doit être grand, il faut que le Fourneau ait plus d'épaisseur ; et cette épaisseur doit être toujours d'un bon empan. Que si le feu est médiocre, le Fourneau sera assez épais de la largeur de la main. Et si le feu est petit, il suffira que le Fourneau ait deux pouces d'épaisseur. Cette même proportion [190] se doit encore prendre *du bois* dont l'Artiste se sert. Car le bois solide et serré fait un feu fort, et qui dure beaucoup. Celui qui est spongieux et léger fait un feu faible et qui ne dure guère. Le bois sec fait un grand feu, mais de peu de durée. Le bois vert, au contraire, fait le feu faible, et qui dure longtemps.

C'est donc par l'espace qui est entre l'*Aludel* et les côtés du Fourneau, par la grandeur et la petitesse des *Registres*, par l'épaisseur ou la délicatesse des murs du Fourneau, et par la diversité du bois, que l'on connaîtra véritablement les divers *régimes* et les différents *degrés du feu*. Comme ce sera de l'ouverture, grande ou petite, tant des *Registres* que des *Portes*, par où l'on met le bois dans le Fourneau, et de la quantité et différence du bois dont on se sert, que l'on connaîtra quelle doit être précisément la durée du feu, et combien chaque sorte de feu durera également, dans un même degré. Ce qui est très nécessaire et d'une grande utilité à l'Artiste ; parce que cette connaissance lui épargnera plus de peine qu'on ne saurait croire. C'est pourquoi on doit mettre en pratique, et faire expérience de tout ce que nous venons de dire ; n'y ayant que la pratique et l'exercice qui puisse rendre un Homme habile et expert en toutes ces choses.

[191]

CHAPITRE XLIV

De quelle matière et de quelle figure l'Aludel doit être

Pour avoir un bon *Aludel*, ou Vaisseau sublimatoire, il faut qu'il soit fait de verre et fort épais. Car il ne serait pas bon de toute autre matière, n'y ayant que le verre qui soit capable de retenir les Esprits, les empêcher de s'exhaler et d'être consumés par le feu ; à cause que le verre n'a point de *pores* ; au lieu que les autres matières étant *poreuses*, les Esprits sortent et s'en vont peu à peu au travers de leurs pores. Les Métaux même ne valent rien à faire ces sortes de Vaisseaux ; parce que les Esprits ayant une grande affinité avec eux, ils les pénètrent, s'y attachent, et passent par conséquent aisément tout au travers, comme on le doit inférer de ce que nous avons dit ci-devant, et comme l'expérience le fait voir. D'où il s'ensuit qu'il n'y a point d'autre matière que le verre seul, dont nous puissions utilement nous servir à faire les Vaisseaux sublimatoires.

Il faut donc faire une *Cucurbite* de verre qui soit ronde, dont le fond ne soit pas fort arrondi, mais presque plat, au milieu [192] de laquelle il faut faire en dehors un cercle ou ceinture de verre, qui l'environne tout autour ; et sur ce cercle il faut élever une *paroi* ronde, qui avance autant en dedans que le couvercle de la Cucurbite a d'épaisseur ; afin que dans cet espace le couvercle puisse entrer à l'aise et sans peine, et il faut que ce couvercle ait autant de hauteur ou environ, qu'en a la *paroi* de la Cucurbite au-dessus du cercle. De plus, il faut faire deux couvercles à proportion de la concavité de ces deux *parois*, lesquels soient égaux, de la grandeur d'un empan, qui soient faits en pointe ou en pyramide ; au sommet de chacun desquels il y ait deux trous égaux, et assez grands pour y pouvoir faire entrer une grosse plume de poule, comme il se verra plus clairement par ce que je dirai ci-après. Or la raison en général pour laquelle on doit faire l'*Aludel* de la manière que je viens de dire, c'est afin que l'Artiste en puisse tourner et remuer le couvercle, comme il lui plaira ; et que

ces deux pièces joignent si exactement l'une à l'autre, que s'il est besoin qu'elles demeurent sans être lutées, les Esprits pour cela ne puissent point en sortir ; que si quelqu'un peut imaginer quelque chose de mieux et de plus propre (pour faire cette Opération), ce que j'enseigne ici, [193] ne doit pas l'empêcher de s'en servir.

Il y a encore une autre raison particulière qui oblige à faire l'*Aludel* comme je l'ai dit ; qui est, afin que la partie supérieure de la *Cucurbite* (c'est-à-dire tout ce qui est au-dessus de la ceinture de verre) entre entièrement dans son couvercle, et qu'ainsi la *Cucurbite* y entre jusqu'à moitié. Car la fumée ayant cela de propre qu'elle monte toujours et qu'elle ne descend jamais ; je crois avoir trouvé par là le meilleur moyen qu'on puisse imaginer pour empêcher que les Esprits ne s'échappent et ne se dissipent point ; ce que par l'expérience l'on trouvera être vrai.

Au reste, il y a une Maxime générale qu'il faut observer en toutes les Sublimations, qui est que l'on doit nettoyer et vider fort souvent le haut du couvercle de l'*Aludel*, en ôtant ce qui aura monté, de crainte que s'il s'y assemblait trop de Matière, elle ne retombât dans le fond du Vaisseau ; et qu'ainsi, comme il faudrait recommencer souvent, la Sublimation ne fût trop longtemps à se faire. Il faut encore avoir soin d'ôter et de mettre à part la Poudre qui aura monté, et qui se trouvera proche du trou qui est au haut du couvercle, et ne la pas mêler avec ce qui sera fondu et entassé par grumeaux, [194] et avec ce qui se trouvera clair et transparent ; soit qu'il soit demeuré au fond, soit qu'il soit monté, et qu'il se soit attaché aux côtés du Vaisseau : parce que toutes ces Matières ont moins d'*adustion* que ce qui aura monté proche du trou du couvercle, comme je l'ai fait voir ci devant par raison et par expérience.

Au reste, on connaîtra que la Sublimation sera bonne et bien faite si la Matière sublimée est claire et luisante, et si elle ne se brûle et ne s'enflamme point. C'est ainsi que se doit faire la Sublimation du Soufre et de l'Arsenic pour être parfaite. Que si l'on ne trouve pas la Matière telle que nous venons

de le dire, il faudra la resublimer par elle-même (c'est-à-dire sans y rien mêler), en observant toutes les circonstances que nous avons marquées, jusqu'à ce qu'elle soit de la manière que nous avons dit.

CHAPITRE XLV

De la Sublimation du Mercure

Nous avons maintenant à parler de la Sublimation de l'Argent-vif, et à dire pourquoi on la doit faire. Cette Sublimation ne consiste qu'à purger parfaitement le Vif-argent de sa *terrestréité*, et à [195] lui ôter son *aquosité* ou humidité superflue. Car n'ayant point d'*adustion* (c'est-à-dire ne se pouvant brûler), nous ne devons point nous mettre en peine de la lui ôter.

Le meilleur moyen qu'il y ait de séparer la terrestréité superflue de l'Argent-vif, c'est de le mêler avec des *féces*, ou avec des choses avec lesquelles il n'ait nulle affinité. Pour cet effet on se servira, par exemple, de toutes les sortes de Talc, ou bien de Coquilles d'œuf calcinées, ou de verre pilé fort menu, et de toutes les sortes de Sels, après les avoir préparés (ou *décrépites*). Car tout cela le nettoie et le purge fort bien. Au lieu que tout ce qui a affinité avec lui, à la réserve des Corps parfaits, non seulement ne les nettoie point, mais le corrompt et le noircit ; parce que ce sont des choses qui toutes ont un Soufre combustible, lequel, dans la Sublimation, venant s'élever avec l'Argent-vif, le gâte et le corrompt. Ce qui se voit manifestement par l'expérience. Car si l'on sublime le Mercure avec de l'Étain ou du Plomb, on trouvera que cette Sublimation l'aura rendu tout noir. Il vaut donc mieux la sublimer avec qui n'a nulle ressemblance naturelle avec lui, qu'avec les choses qui lui sont semblables. Il est [196] vrai néanmoins que si ces choses-là n'avaient point de mauvais Soufre, la Sublimation de l'Argent-vif se ferait mieux avec elles qu'avec toutes les autres : parce que, comme il s'unirait mieux avec elles, elles le nettoieraient aussi beaucoup mieux. Ainsi le Talc est le meilleur *intermède*, ou moyen qu'on puisse

employer pour sublimer le Mercure, parce que ces deux Matières n'ont nulle affinité, et que d'ailleurs le Talc n'a point de Soufre.

Pour ôter de l'Argent-vif l'humidité superflue, lorsqu'on le mêle aux *Chaux*, avec lesquelles on le doit sublimer, il faut le broyer et le mêler avec elles en arrosant l'Amalgame avec du vinaigre, ou avec quelque autre liqueur semblable, jusqu'à ce qu'il ne paraisse point de Mercure. Et ensuite on fera évaporer, sur un feu doux, la liqueur dont on l'aura arrosé. Car par ce moyen l'*aquosité* du Mercure s'évaporerait aussi. Mais il faut prendre garde que la chaleur soit si douce qu'elle ne fasse pas monter toute la Substance du Mercure. En l'arrosant donc, le broyant et le faisant évaporer doucement par plusieurs fois, on lui ôtera la plus grande partie de son humidité, et ce qui en restera s'en ira en le sublimant une seconde fois. Or lorsqu'on le verra plus blanc que la neige, et qu'il demeurera [197] attaché au côté du Vaisseau sublimatoire, comme s'il était mort (n'ayant plus nul mouvement) ou il faudra lors recommencer à le sublimer par lui-même, sans aucunes *fèces*, à cause que ce qu'il a de fixe s'attache aux *fèces*, et il y tiendrait si fortement qu'il n'y aurait plus moyen de l'en pouvoir séparer, ou bien il faudra par après en fixer une partie, comme je l'enseignerai ensuite dans un Chapitre que je ferai exprès pour cela ; et resublimer sur cette partie fixe ce qui restera, afin de le fixer tout de même, et le mettre à part. Et pour savoir s'il sera fixe, on en fera l'essai en le mettant sur le feu. Car s'il fait une bonne fusion, on doit être assuré que la partie qui n'est pas fixe a été suffisamment sublimée. Que si cette partie n'est pas bien fondante, vous lui ajouterez quelque peu d'Argent-vif qui ait été sublimé, mais qui ne soit pourtant pas fixe, et vous le resublimerez jusqu'à ce qu'il devienne fusible. Et quand vous le verrez fort blanc, luisant et transparent, c'est une marque qu'il est parfaitement sublimé et purifié. Et s'il n'a pas toutes ces qualités, ce sera un signe que la Sublimation n'est pas parfaite.

N'épargnez donc point votre peine à le purifier par la Sublimation. Car telle que sera la *purification* que vous lui aurez [198] donnée, telle sera aussi la

perfection qui s'en suivra, dans la projection que vous en ferez sur les Corps imparfaits et sur l'Argent-vif cru, c'est-à-dire qui n'aura point été préparé. C'est pourquoi il y en eu qui, par la projection qu'ils en ont faite sur les Corps imparfaits, l'ont changé ou en Fer, ou en Plomb, ou en Cuivre, ou en Étain. Ce qui n'est provenu que de ce qu'il n'a pas été bien purifié, c'est-à-dire qu'on ne lui a pas ôté sa *terrestreté* et son *aquosité* superflue, ou qu'on n'en a pas séparé le Soufre ou l'Arsenic qui étaient mêlés avec lui. Que si on le purifie parfaitement par la Sublimation, et si on lui donne la perfection qu'il peut avoir, ce sera une Teinture pour le blanc fixe et véritable, qui n'aura pas sa pareille.

CHAPITRE XLVI

De la Sublimation de la Marcassite

Après avoir suffisamment parlé de la Sublimation de l'Argent-vif, et pour quoi on la fait, voyons maintenant comment on doit sublimer la Marcassite. On la sublime en deux manières : l'une sans faire rougir l'*Aludel*, et l'autre en le faisant rougir. Ce qui se fait ainsi, à cause [199] qu'elle est composée de deux différentes Substances qui sont un Soufre pur, mais qui n'est pas fixé, et un Argent-vif mortifié. La première de ces Substances peut servir de Soufre, et l'autre peut tenir lieu d'Argent-vif mortifié et médiocrement préparé. Nous pouvons donc prendre cette dernière Substance de la Marcassite, et nous en servir au lieu d'Argent-vif, et ainsi nous n'aurons que faire de l'Argent-vif, ni de prendre la peine de le mortifier. Or pour sublimer la Marcassite, il la faut broyer et la mettre dans l'*Aludel*, et faire sublimer tout son Soufre par une chaleur qui soit si bien conduite que le Vaisseau ne rougisse point ; ayant soin d'ôter fort souvent le Soufre qui se sublimerait, pour la raison que nous en avons dite ; augmentant ensuite le feu peu à peu, jusqu'à ce que l'*Aludel* et la Marcassite même deviennent rouges. Et la première Sublimation de la Marcassite se doit faire dans le Vaisseau sublimatoire, jusqu'à ce que le Soufre en soit séparé ;

puis continuer tout de suite l'opération dans le même Vaisseau, jusqu'à ce que toutes les deux parties sulfureuses de la Marcassite soient sorties. Ce que tu reconnaîtras évidemment par les expériences suivantes.

Quant tout le Soufre sera sublimé, tu [200] verras que ce qui se sublimera par après, sera d'une couleur très blanche, mêlée d'un bleu céleste, fort clair et fort agréable. Tu le connaîtras encore de la manière que je vais te dire. Tout ce qui sera de nature sulfureuse brûlera, prenant feu et jetant une flamme semblable à celle que fait le Soufre. Au lieu que ce qui est sublimé à la seconde fois, et après que tout le Soufre sera monté, ne s'enflamme point et n'a nulle des autres propriétés du Soufre, c'est-à-dire qu'il n'en a ni la couleur, ni l'odeur ; mais il ressemblera à de l'Argent-vif mortifié par plusieurs Sublimations.

CHAPITRE XLVII

Du Vaisseau propre à bien sublimer la Marcassite

On ne peut point avoir de cette Matière qu'en sublimant la Marcassite d'une manière toute particulière. Pour cet effet, il faut avoir un Vaisseau de terre bien fort et bien cuit, qui soit long de la moitié de la hauteur d'un homme, c'est-à-dire environ de trois pieds, et large à y pouvoir mettre la main. Ce Vaisseau sera de deux pièces, afin que le fond, qui doit être fait de la forme d'un [201] plat fort creux, puisse se démonter et se rejoindre au corps du Vaisseau ; et il faut qu'il soit plombé bien épais, depuis la bouche jusqu'à une *palme* près du fond. Après quoi on lui appliquera un *chapiteau*, ou *chappe*, qui doit avoir un *bec* fort large. Voilà quel doit être le Vaisseau pour faire cette Sublimation. Ayant bien joint ensemble avec de bon lut les deux pièces de ce Vaisseau, mis la Marcassite dans le fond et ajusté le *chapiteau*, on le posera dans un Fourneau, qui soit propre à donner une forte ignition à la Matière, c'est-à-dire qui la fasse bien rougir, comme est celle qu'on donne à l'Argent et au Cuivre pour les fondre, en cas que l'on ait besoin d'un tel degré de feu. On

fermera l'ouverture du Fourneau avec une plaque ou un rond qui ait une ouverture au milieu, par où l'on fera passer le Vaisseau, et on lutera cette plaque tout autour du Fourneau et du Vaisseau, de peur que si le feu venait à passer entre deux, il ne nuisit à l'opération, et qu'il n'empêchât la Matière qui se sublimera, de s'attacher aux côtés du Vaisseau. Il faudra faire à cette plaque quatre petits *Registres*, que l'on pourra laisser ouverts et fermer quand il sera besoin, ou pour donner plus d'air, ou même pour jeter par là du charbon dans le [202] Fourneau. On fera encore quatre autres *Registres* semblables dans les côtés du Fourneau, qu'on placera de telle manière que chacun de ceux-ci se trouve entre deux de ceux qui seront à la plaque. Et ces *Registres* serviront tout de même à jeter du charbon dans le Fourneau. On fera encore six ou huit petits trous, larges à pouvoir y mettre le petit doigt, qui demeureront toujours ouverts, afin que la fumée du Fourneau puisse librement sortir par là. Il faut que ces trous soient faits entre la plaque et les côtés du Fourneau.

Au reste, un Fourneau, pour être propre à donner une bonne ignition, doit avoir les côtés hauts de deux coudées, et il faut qu'au milieu il y ait une plaque de fer percée de plusieurs petits trous, qui soit fortement lutée avec les côtés du Fourneau. À l'égard des trous, on doit les faire étroits par haut, allant toujours en élargissant par bas, et ils doivent ressembler à une pyramide ronde. On les fait de cette manière afin que la cendre, les charbons et les autres choses qui tomberont dedans en sortent plus aisément, et que par ce moyen ces trous, demeurant toujours ouverts, l'air entre plus librement par là dans le Fourneau. Car plus un Fourneau reçoit d'air par les trous [203] d'en bas, plus il est propre à donner un grand feu, et à faire une forte *ignition*, c'est-à-dire à enflammer et à rougir la Matière, comme l'expérience te le fera connaître si tu mets la main à l'œuvre.

La raison pour laquelle le Vaisseau, dont on se sert pour sublimer la Marcassite, doit être fort long, c'est afin que la plus grande partie, étant hors du Fourneau, et par conséquent fort éloignée de la chaleur, elle ne s'échauffe

point, et que les vapeurs qui monteront de la Matière qui sublime, rencontrant les côtés du Fourneau frais, elles s'y attachent, et qu'elles ne trouvent point d'issue, ni rien qui les consume, ni qui les détruise, comme elles feraient si le Fourneau était largement échauffé partout. Je le sais par expérience, car ayant voulu faire cette Sublimation dans de petits *Aludels*, je trouvai que rien ne s'était sublimé, par ce que l'*Aludel* étant fort court, il avait été autant échauffé en haut qu'en bas. Ce qui avait été cause que tout ce qui sublimait s'exhalait continuellement en fumée et sans que rien s'attachât aux côtés du Fourneau, tout s'en allait peu à peu par les *pores* que la chaleur avait ouverts. C'est donc une règle générale pour toutes les Sublimations, que le Vaisseau doit être long, afin qu'il [204] y en ait une bonne partie qui ne ressente point la chaleur, et qui soit toujours froide.

J'ai dit qu'il fallait plomber ou vernir la plus grande partie de l'*Aludel* (pour faire : bien la Sublimation de la Marcassite). C'est afin qu'à l'endroit où on le plombera, il n'y ait point de *pores* ; parce que autrement les vapeurs qui monteraient pendant la Sublimation s'échapperaient par là. C'est pourquoi on plombe tout l'endroit du Vaisseau où elles montent, afin de les empêcher de sortir. Mais on ne plombe point le fond, parce que (comme le *Vernis*, qu'on fait au Vaisseau de terre avec du Plomb, est une vitrification), et que le fond de l'*Aludel*, étant continuellement dans le feu, il rougit, ce *Vernis* ou cette *vitrification* se fondrait ; et par conséquent la Matière se fondrait, et se vitrifierait aussi ; le verre ayant cela de particulier, que (lorsqu'il est en fusion) il n'y a rien qu'il ne détruise, et qu'il ne change en sa nature.

L'Artiste ayant considéré toutes ces choses, et en sachant les causes et les raisons, comme nous venons de les dire, il allumera le feu sous son *Aludel*, qu'il continuera d'entretenir toujours jusqu'à ce qu'il soit assuré par les épreuves qu'il en fera, que tout ce qui pouvait se [205] sublimer de sa Matière soit monté. Cette épreuve se fait par le moyen d'une petite verge de terre, qui soit bien cuite, et qui ait reçu un trou au milieu qui la perce jusqu'à moitié de sa

longueur, qu'on fera entrer dans l'*Aludel* par le trou qui est en haut, et qu'on approchera à un pouce près de la Matière qui se sublime. Et après que l'on aura tenu là quelque temps cette verge, on la retirera. Et si l'on voit qu'il soit entré quelque chose de la Matière dans le trou de cette verge, ce sera une marque assurée que la Sublimation ne sera pas achevée. Que s'il n'y a rien, tout sera entièrement sublimé. Cette épreuve servira pour toutes les autres Sublimations.

CHAPITRE XLVIII

De la Sublimation de la Magnésie et de la Tutie, et des Corps imparfaits

La Sublimation de la Magnésie et de la Tutie se fait pour la même raison et de la même manière que nous venons de dire que se sublime la Marcassite. Car toutes ces Matières ne peuvent être sublimées sans une forte *ignition* (c'est-à-dire sans que la Matière et l'*Aludel* ne rougissent) et ne demeurent [206] longtemps en cet état. C'est pourquoi ces Matières se subliment toutes pour la même raison, ont les mêmes causes, les mêmes expériences, et conviennent toutes généralement en cela, que toutes les Matières qui se subliment avec *ignition*, ou *inflammation*, se subliment sans aucune *addition* de *fèces* ; parce qu'elles en ont assez en elles-mêmes, et plus qu'il n'est nécessaire ; ce qui est cause qu'elles sont si difficiles à sublimer.

Tous les Corps imparfaits se subliment de la même manière. Et il n'y a point d'autre différence, si ce n'est que le feu doit être bien plus fort pour faire leur Sublimation, que pour celle de la Magnésie, de la Marcassite et de la Tutie. Il n'y a point de différence non plus entre les Sublimations particulières de chaque Corps, si ce n'est qu'il y en a quelques uns qui ne sauraient se sublimer si on ne leur ajoute quelque Matière qui leur aide, et qui les élève, au lieu que les autres n'en ont point besoin.

Or il y a deux choses à observer dans la Sublimation des Corps, qui la rendent plus aisée, comme l'expérience l'a fait voir. La première est qu'il ne faut pas mettre beaucoup de Matière tout à la fois dans le fond de l'*Aludel*, parce que s'il [207] y en avait quantité, la Sublimation ne s'en ferait pas bien. L'autre est que le fond de l'*Aludel*, soit tout plat et nullement creux, afin que le Corps, dont on ne fera qu'une couche fort mince, et toute unie dans le fond du Vaisseau, puisse être élevée partout également. Vénus et Mars sont les deux Corps qui ont besoin d'*addition* pour les élever, à cause qu'ils sont fort longs à fondre. On ajoute pour cet effet de la Tutie à Vénus, et de l'Arsenic à Mars ; et avec ces deux Matières, ces Métaux se subliment facilement, parce qu'ils ont grande conformité avec eux. Avec cette précaution, on les sublimera de la même manière que la Tutie et les autres Matières, et on observera la même méthode et la même épreuve que dans la Marcassite.

CHAPITRE XLIX

De la Descension et du Moyen de purifier les Corps avec les Pastilles

Après la Sublimation, nous avons à parler de la *Descension*, de laquelle nous dirons les usages et la pratique toute entière. On l'a inventée pour trois usages. Le premier, afin que la Matière qui a été enfermée dans le Vaisseau, qu'on [208] appelle le *Descensoire* chimique, étant en fusion, descende et sorte par le trou qui est au fond de ce Vaisseau, et que nous connaissons par là, que cette Matière s'est fondue d'elle-même.

Le second usage de la *Descension* est qu'elle garantit de la *Combustion* les Corps qui sont faibles (c'est-à-dire qui s'évaporent facilement étant en fusion), quand ils ont repris corps après avoir été calcinés. Car quand on veut faire reprendre corps aux Métaux qui ont été réduits en chaux, comme c'est une chose qui ne se peut pas faire tout à la fois, mais successivement, et une partie après l'autre : si la partie, qui est redevenue en sa première nature de Métal, ne se

séparait pas d'abord du reste, qui est en chaux ; et si elle devait demeurer en fusion jusqu'à ce que toute la chaux soit fondue, et eût repris corps ; il est certain qu'une bonne partie de ce qui s'est premièrement fondu s'exhalerait. Il a donc fallu trouver une invention pour séparer d'abord ce qui se fond, afin de l'ôter de dessus le feu, qui le fait exhale : Et cela se fait par le moyen du Vaisseau *Descensoire*.

Le dernier usage de la *Descension*, c'est qu'elle dépure les Corps, en les séparant des choses qui leur sont étrangères. Car tout ce qui est de pur, se fond et descend, [209] et par ainsi, tout ce qui n'est pas de sa même nature demeure dans le Vaisseau. Voilà les usages de la *Descension*.

Disons maintenant comment elle se fait, et comment doit être fait le Vaisseau dont on se sert pour la faire. Il faut que ce Vaisseau soit fait en pointe, et que ses côtés, qui doivent être fort unis, aillent toujours en rétrécissant également par bas, se terminant en pointe dans le fond, comme un entonnoir, afin que tout ce qui se fondra descende facilement dans le fond, sans que rien ne l'arrête. Le couvercle de ce Vaisseau (s'il en doit avoir un) sera fait comme un plat tout uni, et de telle manière qu'il joigne fort exactement au Vaisseau ; et tous deux doivent être faits de bonne terre, et bien ferme, qui ne se fêle ni ne se crevasse pas aisément au feu, quelque fort qu'il puisse être. On mettra dans ce Vaisseau la Matière qu'on a dessein de faire descendre, étant en fusion, sur des verges rondes qui soient faites de terre bien cuite, et qu'on appliquera dans le Vaisseau de telle manière quelles soient plus proches du couvercle que du fond. Après quoi on y mettra le couvercle, qu'on joindra exactement au Vaisseau, et ensuite on allumera des charbons sur ce couvercle, que l'on entretiendra continuellement avec le [210] soufflet, jusqu'à ce que toute la Matière étant fondue, elle descende dans le Vase qui est au-dessous. Que si la Matière est difficile à fondre, au lieu de la mettre sur ces verges de terre, on la posera sur une plaque, ou toute unie, ou tant soit peu creuse, de laquelle elle puisse couler facilement lorsqu'elle sera fondue, en inclinant le haut du Vaisseau *Descensoire*

pour la faire tomber. Car de cette manière la Matière, se tenant mieux et plus longtemps sur la plaque que sur des verges de terre, elle en recevra aussi mieux l'impression du feu ; et par conséquent elle se fondra beaucoup mieux. Outre qu'en penchant de fois à autres le Vaisseau *Descensoire*, on pourra connaître plus aisément quand la Matière sera fondue.

Voilà quelle est la manière de purger les Corps par la *Descension*. Mais on les purge encore mieux de leurs *terrestréités* par les *Pastilles*, en leur faisant reprendre Corps après les avoir calcinés. Et cette façon de les purifier est la même que celle qui se fait par le *Descensoire*. En voici la manière. Il faut prendre le Corps qu'on veut purifier et le mettre, ou en menues pièces, ou en limaille, ou, pour mieux faire, en chaux, et le mêler avec quelque chaux qui ne soit point fusible. [211] Puis mettre le tout dans le *Descensoire*, et le fondre à fort feu, jusqu'à ce que le tout, ou la plus grande partie, se soit remise en Corps. Car nous avons trouvé par expérience que les Corps sont nettoyés par ce moyen de beaucoup de *terrestréité*. Ce n'est pas pourtant que par là ils soient entièrement purifiés, comme ils le peuvent être parce que nous savons être capable de donner la perfection. Mais c'est une *mondification* qui leur est utile, et qui les rend plus propres à la transmutation, lorsque l'on fait projection sur eux de la Médecine pour leur donner la perfection ; étant pour eux une préparation à la recevoir. Nous dirons dans la suite tout ce qui est nécessaire pour cela.

CHAPITRE L

De la Distillation ; de ses Causes, et des trois manières de la faire ; par l'Alambic, par le Descensoire, et par le Filtre

Nous avons maintenant à parler de la *Distillation* et de ses Causes. La *Distillation* est une élévation qui se fait des vapeurs *aqueuses* dans un Vaisseau propre. Il y en a de plusieurs sortes, [212] selon la diversité des choses qu'on peut distiller. Ainsi il y en a une qui se fait par le feu, et l'autre sans feu : La

première se fait en deux manières, ou par l'élévation des vapeurs dans l'Alambic, ou par le *Descensoire* chimique, par le moyen duquel on tire l'huile des Végétaux. La *Distillation* qui se fait sans feu est celle que l'on fait par le *Filtre*.

Le principal usage de toutes les *Distillations* en général, c'est pour purifier les Liqueurs des *fèces*, lesquelles, étant mêlées et confondues avec elles, les rendent troubles ; et pour les empêcher aussi par ce moyen de se gâter et de se corrompre.

L'usage particulier de la *Distillation*, qui se fait par l'élévation et par le moyen de l'Alambic, c'est pour avoir une Eau pure, sans mélange d'aucunes fèces. Car l'expérience fait voir évidemment que l'Eau qui a été distillée deux ou trois fois, ne laisse ni ne dépose nulles *fèces* terrestres. Or ce qui oblige d'avoir des Liqueurs ainsi purifiées, c'est afin que si on a besoin d'abreuver, ou de faire quelque *imbibition* sur les Esprits, ou sur les Poudres médicinales, on la puisse faire avec une Eau si pure, qu'après qu'elle sera exhalée par la chaleur, elle ne laisse aucune impureté qui infecte, ni qui gâte nos Médecines, ni les Esprits que nous aurons purifiés. [213]

Pour ce qui est de la *Distillation* qui se fait par bas ou par le *Descensoire*, on ne l'a inventée qu'afin de tirer, de ce que l'on distille, l'huile toute pure et naturelle. Parce que l'on ne peut la tirer naturelle ni *combustible* par l'Alambic, et on la tire ainsi par le *Descensoire*, afin de conserver sa couleur, qui est mêlée parmi sa Substance. Car il peut arriver qu'on ait besoin de cette couleur.

L'autre espèce de *Distillation*, qui se fait sans feu par le moyen du *Filtre*, est pour avoir seulement de l'Eau bien claire. Nous allons voir maintenant comment l'on doit faire toutes ces *Distillations*, et nous en dirons par même moyen les Causes et les Expériences.

La *Distillation* par l'élévation des vapeurs ou par l'*Alambic* se fait en deux manières : ou en posant une *Cucurbite* dans une terrine pleine de cendres qui servent d'*intermède*, ou en mettant la *Cucurbite* dans un Chaudron ou dans

quelque autre Vaisseau de cuivre plein d'eau, et en l'accommodant tout autour avec des herbes ou de la laine, de peur que si elle n'était ainsi arrêtée et soutenue, elle ne vacillât dans l'eau, et qu'elle ne se rompît en venant à heurter contre les bords du Vaisseau, avant que la *Distillation* fût achevée. Or il y a cette différence entre [214] ces deux *Distillations*, que celle qui se fait *avec les cendres* se fait à un feu plus grand, plus âpre, et plus fort ; et que celle *du bain* se fait par une chaleur douce et lente, parce que l'eau, qui sert d'*intermède* ou de milieu dans cette dernière espèce de *Distillation*, ne s'échauffe pas si fortement que fait la cendre. Et c'est pour cela que dans celle-ci, ce qui distille est coloré, et que les parties les plus grossières et terrestres montent aussi bien que les subtiles ; au lieu que dans celle qui se fait *au bain* il n'y a que les parties les plus subtiles qui s'élèvent, sans être colorées, et elles ressemblent bien plus à de l'Eau toute simple. D'où il s'ensuit que dans la *Distillation* au bain, il se fait une séparation plus subtile des parties de la Matière qu'on distille, que par celle qui se fait au feu de cendres. Ce que je sais par expérience. Car ayant distillé de l'huile par le feu de cendres, je trouvai mon huile qui avait passé dans le Récipient, sans que presque elle eût été altérée ; et pour faire la séparation de ses parties, je fus contraint de la distiller par le bain, sans quoi je ne l'aurais jamais pu faire. Mais l'ayant distillée au bain pour la seconde fois, je séparai mon huile en ses parties élémentaires, et je tirai une Eau très blanche et très claire d'une huile, [215] qui était parfaitement rouge. De sorte que toute la rougeur de l'huile demeura dans le fond de la *Cucurbite*. Ce qui fait voir évidemment que c'est par le seul moyen de cette *Distillation* que l'on peut faire la véritable séparation des Éléments de tous les Végétaux, de tout ce qui en provient, et de toutes les choses qui leur ressemblent ; comme c'est par le *Descensoire* qu'il faut tirer l'huile des mêmes Végétaux, et de tout ce qui leur est semblable. Et c'est aussi par le *Filtre* que l'on clarifie toutes sortes de Liqueurs, ainsi que le savent ceux qui en ont fait l'expérience : comme au contraire ceux qui ne savent pas

ceci n'ont jamais travaillé aux Distillations, étant une chose aisée à apprendre à ceux qui voudront la pratiquer.

Pour faire la Distillation *au feu des cendres*, il faut avoir une terrine qui soit forte, et la poser sur un Fourneau semblable à celui que nous avons décrit pour faire la Sublimation : prenant garde qu'il y ait la même distance entre la terrine et les côtés du Fourneau, et que le Fourneau ait tout les mêmes Registres, pour la raison que nous avons dite en cet endroit-là. On met dans le fond de la terrine des cendres tassées d'un pouce d'épais, et dessus ces cendres on pose la *Cucurbite*, [216] que l'on couvre tout autour des mêmes cendres jusqu'au cou. Après quoi l'on met dans cette *Cucurbite* ce que l'on veut distiller ainsi. Puis l'on y ajuste le Chapiteau, de telle sorte que le cou de celle-là entre entièrement dans le cou de celui-ci, et qu'il aille jusqu'à son rebord, de peur que rien de ce que l'on veut distiller, et surtout les Esprits, ne puissent sortir. Cela fait, on lute bien le Chapiteau et la *Cucurbite* ensemble, par l'endroit où ils se joignent ; puis on applique le Récipient, dans le cou duquel le bec du Chapiteau doit entrer jusqu'à moitié ; et ensuite on enveloppe l'endroit par où ces deux Vaisseaux se joignent, d'un linge trempé d'un blanc d'œufs, de crainte que rien ne s'exhale par là. Enfin le linge étant sec et toutes choses bien disposées, on fait du feu dans le Fourneau pour faire la Distillation. Or la *Cucurbite* et son Chapiteau doivent être de verre. Et pour ce qui est du feu ; il le faut augmenter autant qu'il sera nécessaire pour faire la Distillation, et jusqu'à ce qu'il ait tiré toute l'humidité de la Matière.

La *Distillation* qui se fait au bain est semblable à celle qui se fait au feu des cendres, à l'égard de la *Cucurbite* et de l'*Alambic*. Mais elle en est différente, en ce qu'au lieu d'une terrine, on se sert d'une [217] chaudière de fer, ou plutôt de cuivre, que l'on ajuste sur un Fourneau, de la même manière que nous avons dit ci-devant. Et dans le fond de la Chaudière, on fait une couche de foin, de laine, ou de quelque autre matière semblable, de l'épaisseur de trois travers de doigts. Et sur cette couche l'on pose la *Cucurbite* avec son *Alambic*,

accommodés et lutés comme nous venons de le dire : En sorte qu'il y ait du foin tout autour de la *Cucurbite*, jusqu'au cou de l'*Alambic*, de peur qu'elle ne vint à se casser. Sur cette couche on met de petites baguettes déliées, ou des sarments, et par dessus tout cela de gros grès, ou cailloux, afin que par leur pesanteur, faisant enfoncer le Vaisseau *Distillatoire*, et le foin que l'on a mis autour, il tienne par ce moyen le Vaisseau ferme et assujetti, et qu'il l'empêche de vaciller et de s'élever sur l'eau ; ce qui pourrait le faire rompre, et être cause que la *Distillation* serait entièrement perdue. Ensuite on remplit d'eau la Chaudière, et on fait du feu dessous pour la faire bouillir (ayant soin de la remplir d'autre Eau chaude, à mesure que celle qui est dedans s'exhale), continuant de le faire jusqu'à ce que tout soit distillé.

On fait la Distillation par le Descensoire [218] avec un Vaisseau de verre, auquel on applique un couvercle de même matière, y ayant mis auparavant ce que l'on veut faire distiller. On les lute ensemble, on fait du feu dessus, et la Distillation descend dans le *Récipient* ou le *Vaisseau*, qui est dessous pour le recevoir.

À l'égard de la Distillation qui se fait par le *Filtre*, ou par la *Languette*, on la fait de cette sorte. On met dans un Bassin de verre ou de terre la Liqueur que l'on veut filtrer. On aura des Languettes (de drap blanc faites en pointe) bien lavées et bien nettes ; on les trempera dans de l'Eau, on couchera le bout le plus large dans le fond de la terrine, et le bout le plus étroit pendra hors du Bassin, sur un autre Vaisseau qu'on mettra pour recevoir la Liqueur. L'Eau dont la Languette sera abreuvée distillera la première, puis la Liqueur du Bassin se filtrera : et si l'on trouve qu'elle soit louche, on la remettra dans le Bassin, et on la refiltrera jusqu'à ce qu'elle soit bien claire et bien nette.

Je ne m'amuserai point à prouver ces Opérations, parce qu'elles sont si aisées d'elles-mêmes qu'elles n'ont besoin d'aucunes preuves. [219]

CHAPITRE LI

De la Calcination, tant des Corps que des Esprits, de ses Causes, et de la manière de la faire

Après la Distillation, nous avons à parler de la Calcination. La Calcination est la Réduction qui se fait d'une chose en poudre, par la privation de l'humidité, qui lie et unit ses parties ensemble. L'usage pour lequel on l'a inventée est afin d'ôter, par l'action du feu, le Soufre brûlant qui gâte et qui infecte les Corps où il se trouve. Il y a plusieurs sortes de Calcinations selon la diversité des choses qui doivent être calcinées. Car on calcine les Corps ou Métaux, on calcine les Esprits, et on calcine les autres choses étrangères, c'est-à-dire qui n'ont nulle affinité ni avec les Corps ni avec les Esprits, et toutes ces Calcinations se font pour des fins toutes différentes. Premièrement les Métaux imparfaits étant de deux sortes, les uns durs, comme sont Vénus et Mars, les autres mous, tels que sont Jupiter et Saturne, on les calcine pour diverses intentions : l'une générale et l'autre particulière. La première, c'est pour leur ôter par la violence du [220] feu ce Soufre qui les corrompt et les rend noirs. Car ce n'est que par la Calcination qu'on peut brûler et consumer le Soufre *adustible* de quelque chose que ce puisse être. Les Métaux, par exemple, étant des Corps solides et épais, et leur mauvais Soufre étant caché et renfermé dans la Substance de l'Argent-vif, qui est répandue et mêlée par tout le Métal (puisque c'en est la partie principale, et celle qui fait la liaison et la continuité de toutes les autres), c'est par conséquent l'Argent-vif qui empêche ce Soufre de pouvoir être brûlé (lorsqu'on met les Métaux dans le feu, et qu'ils y fondent ou qu'ils y rougissent). Ainsi il faut nécessairement rompre et diviser la continuité du Métal, afin que le feu agissant librement sur toutes ses moindres parties, il puisse plus facilement brûler ce Soufre, qui ne sera plus défendu par l'humidité et la liaison de l'Argent-vif.

La Calcination se fait encore pour un autre dessein, qui concerne généralement tous les Métaux : Qui est que par ce moyen on les purifie de leur *terrestreité*. Car l'expérience nous a fait connaître qu'en calcinant plusieurs fois les Métaux, et en les remettant par après en Corps, ils se purifient et se raffinent, comme nous le ferons voir ensuite. [221]

Pour ce qui est de la Calcination des Corps, ou Métaux mous, outre qu'elle les dépouille de leur mauvais Soufre, et qu'elle les purifie de leur *terrestreité*, ce que la Calcination fait en tous les Corps, elle sert encore en particulier à les endurcir et à les rendre capables de rougir au feu, pourvu qu'on fasse cette Opération plusieurs fois avec adresse. Nous en parlerons plus particulièrement dans le second Livre. Car l'expérience nous fait voir évidemment que par cette invention, les deux Métaux mous s'endurcissent, et Jupiter encore davantage et plutôt que Saturne.

On calcine les Esprits pour les mieux disposer à devenir fixes, et à se résoudre en Eau. Car tout ce qui est calciné est plus fixe, et se dissout plus aisément que ce qui ne l'est pas. Et la raison en est par ce que les parties de ce qui a été calciné, étant devenues plus subtiles par l'action du feu (qui en a séparé la *terrestreité* et l'humidité volatile, ainsi qu'il a déjà été dit), ces parties se mêlent plus facilement avec l'Eau, et elles se changent aussi par conséquent plus facilement en Eau, comme on le connaîtra si l'on en fait l'expérience.

À l'égard des choses étrangères (c'est-à-dire qui ne sont ni Métaux, ni Esprits), [222] on les calcine pour servir à la préparation qu'il est nécessaire de donner aux Esprits et aux Corps, de laquelle nous traiterons plus amplement dans le Livre suivant. Mais cette calcination ne contribue en rien à la perfection des Corps, ni à celle des Esprits.

Il est donc évident qu'il y a plusieurs sortes de Calcinations, et que cette diversité ne provient que de la différence des choses qui peuvent être calcinées. Car les Corps se calcinent tout autrement que les Esprits, et que les autres choses. Et les Corps même ne se calcinent pas tous de la même manière, parce

qu'ils sont différents entre eux. Ainsi les Corps mous peuvent être calcinés en général, ou par le feu seulement, sans y rien ajouter, ou en y ajoutant le Sel préparé, ou en l'y mettant tel qu'il est sans nulle préparation.

Pour faire la Calcination par le feu seulement, on prend un Vaisseau de terre fait comme un plat, bien fort et bien cuit, qu'on pose sur le Fourneau *Calcinatoire*, lequel doit être fait de la manière que nous avons ci-devant décrit le Fourneau à donner une forte *ignition*, et dont nous parlerons encore ensuite. Et l'on pose ce Vaisseau de telle sorte dans le Fourneau, que l'on ait la liberté d'y mettre des charbons dessous, et qu'il y [223] ait assez d'espace pour les souffler. On met ensuite du Plomb ou de l'Étain dans ce Vaisseau, qui est fortement appuyé sur un trépied de fer, ou sur trois cailloux, et qui est encore affermi par trois ou quatre autres cailloux, que l'on serre entre lui et les côtés du Fourneau, afin qu'il ne puisse branler. Après quoi, on fait sous le Vaisseau assez de feu pour faire fondre le Plomb ou l'Étain que l'on y a mis. Quand le Métal sera fondu, et que l'on verra une *peau noire* se former dessus, par le moyen du feu, on la retirera avec une *Spatule* de fer, ou de quelque autre matière qui ne se puisse brûler, pour de cette *peau* en faire la *chaux*. Et on continuera à ôter cette *peau* (à mesure qu'elle se formera) jusqu'à ce que tout le Métal soit réduit en poudre. Que si c'est le Saturne que l'on calcine, il faudra mettre les *peaux* que l'on en aura tirées (et qui se mettront en poudre), sur un plus grand feu que celui avec lequel on l'aura fondu, et les y tenir jusqu'à ce que *sa chaux* devienne fort orangée. Que si l'on calcine du Jupiter, il faudra mettre *ses peaux* sur un feu qui ne soit pas si fort (que celui où l'on mettra le Saturne) et l'y laisser jusqu'à ce que sa *chaux* soit parfaitement blanche.

Mais il y a ici une chose à quoi l'Artiste [224] doit prendre garde, qui est que Saturne, étant réduit en *chaux*, reprend Corps fort aisément, ce que Jupiter ne fait qu'avec peine ; parce qu'autrement il pourra faillir, si, lorsqu'il aura retiré les *peaux*, ou la poudre de Saturne, et qu'il l'aura mise sur un plus grand feu, il ne prend garde à si bien régler ce feu, qu'il empêche que ce Métal ne re-

prenne Corps, avant que sa *chaux* soit parfaite, et qu'elle devienne orangée. Je l'avertis donc que pour bien faire cette Opération, il doit donner le feu fort tempéré, et ne l'augmenter que peu à peu, et par degrés, jusqu'à ce que Saturne soit bien calciné, afin qu'il ne reprenne pas Corps, et qu'ainsi l'on puisse sûrement augmenter le feu pour parfaire entièrement sa *chaux*.

Voici une autre précaution que l'Artiste doit prendre lorsqu'il calcinera Jupiter. Car si à cause de la difficulté qu'il y a de le remettre en Corps, après qu'il est calciné, il arrivait qu'il ne pût pas l'y remettre, mais où il demeurât toujours en *chaux*, ou que cette *chaux* se vitrifiât, il se tromperait s'il croyait que pour cela il fût impossible de faire reprendre Corps à ce Métal, lorsqu'il serait une fois calciné. Je l'avertis donc que s'il ne donne le feu fort à la *chaux* de Jupiter, il ne le remettra point en Corps : et il se [225] peut faire même qu'il ne l'y remettra pas encore pour cela, parce qu'il pourra se vitrifier. Car Jupiter, dans le profond de sa Substance, a un Argent-vif volatil, qui s'enfuit lorsque l'on tient ce Métal longtemps dans le feu : et par ce moyen il demeure privé de son Humidité propre et naturelle. De sorte qu'en cet état il sera plus propre à se changer en Verre qu'en Métal, étant une Maxime assurée, que tout ce qui a perdu son Humidité naturelle ne se peut fondre que pour se vitrifier. D'où il s'ensuit que pour mettre Jupiter en Corps (après sa Calcination), il faut faire un feu violent qui fasse fondre sa *chaux* d'abord et tout à coup, autrement il ne s'y remettra point. La pratique et le travail t'apprendront la manière de bien faire cette Opération.

On calcine ces deux Métaux par l'*addition* du Sel, qui contribue beaucoup par son acuité à les calciner, en jetant dessus, lorsqu'ils sont en fusion, plusieurs pincées de Sel l'une après l'autre, que l'on mêle, en remuant fortement avec une Verge de fer, le Métal lorsqu'il est en fusion, et jusqu'à ce que par ce mélange il soit réduit en poudre. Après quoi on achève de parfaire leur *chaux* de la manière, et avec toutes les précautions [226] que nous venons de dire. Il y a encore cette différence dans cette dernière Calcination de ces deux Corps, que

Saturne, après avoir été calciné la première fois, reprend plus aisément Corps que Jupiter ; mais que sa *chaux* n'est pas plus aisée à parfaire que celle de Jupiter ; ce qui provient de ce que Saturne a une humidité plus fixe, et qu'il a bien plus de *terrestréité*, que n'en a Jupiter.

Vénus et Mars se calcinent aussi, mais comme ces deux Métaux sont fort difficiles à fondre, on ne les calcine d'aucune des deux manières dont nous venons de parler. Cela se fait ainsi. On fait des *Lamines* de ces deux Métaux, que l'on met dans un fort feu, mais qui ne soit pourtant pas si fort qu'il les puisse fondre. Car comme ces Métaux ont beaucoup de *terrestréité* et de Soufre *adustible* et volatil, ils se calcinent aisément de cette sorte. Parce que la grande quantité de *terrestréité*, qui est mêlée parmi leur Argent-vif, en sépare la continuité, en empêchant que les parties de cet Argent-vif ne soient unie et contiguës les unes aux autres. Ce qui fait qu'il y a des pores dans ces Métaux, par où le Soufre, trouvant un passage libre, sort et s'en va en fumée ; et dans lesquels le feu, entrant pareillement avec liberté, il [227] brûle ce Soufre et l'élève en vapeur. Et par ce moyen les parties de ces Métaux, se trouvant plus éloignées les unes des autres, cet éloignement et cette discontinuité sont cause quelles sont aussi plus facilement réduites en poudre. Et il est aisé de juger par l'expérience que cela se fait ainsi. Car si vous mettez une *Lamine* de Vénus dans un fort feu, vous verrez qu'il en sortira une flamme bleuâtre, telle qu'est celle que fait le Soufre, et vous trouverez ensuite, au dessus de votre *Lamine*, plusieurs écailles qui se mettront en poudre. Parce que le Soufre se brûle plus facilement dans les parties qui sont les plus exposées au feu, et sur lesquelles il agit plus fortement, telles que font les parties extérieures.

À l'égard du *Fourneau*, dont on se doit servir pour faire cette Calcination, il doit être le même que celui de la Distillation, dont nous avons parlé ci-devant, si ce n'est qu'il doit y avoir une grande ouverture en haut, afin que la fumée puisse librement sortir. Il faut mettre au milieu du Fourneau les *Lamines* de ces deux Métaux que l'on veut calciner, afin que le feu les environne

également, et de tous côtés. Et pour ce qui est du Vaisseau où l'on mettra ces *Lamines*, il doit être d'une terre forte et bien cuite, de crainte [228] qu'il ne vint à fondre par la violence du feu, et il doit être fait comme une terrine, ou un plat bien épais.

Reste à parler de la Calcination des Esprits. Elle se fait lorsqu'étant presque fixes, on leur donne un feu qu'on augmente par degrés et peu à peu, jusqu'à ce qu'ils puissent souffrir un feu très fort. Le Vaisseau, dans lequel on les mettra pour les calciner, doit être rond et d'un verre bien épais, de peur qu'il ne se fonde, que l'on bouchera fort exactement, et qu'on posera ensuite dans un Fourneau, tel qu'est le dernier que nous avons décrit.

On se sert du même Vaisseau et du même Fourneau pour calciner toutes les autres choses ; néanmoins nous ne sommes point embarrassés à les retenir, ni à les empêcher de s'exhaler, qui est ce qui donne le plus de peine dans la Calcination des Esprits ; parce que rien ne fuit ni n'est volatil que les seuls Esprits, et ce qui a affinité avec leur nature.

CHAPITRE LII

De la Dissolution

La Dissolution, c'est la Réduction qui se fait d'une chose solide et sèche en [229] Eau ou en Liqueur. Cela se fait par le moyen des Eaux subtiles, âcres et *pontiques* ou mordicantes, qui n'ont nulles fèces : comme est le Vinaigre distillé, le Verjus, les Prunes aigres, et les Poires qui ont beaucoup d'acrimonie, le Jus de Grenades pareillement distillés, et les autres Liqueurs semblables. On l'a inventée pour rendre par son moyen plus subtiles les choses qui ne sont pas bien fondantes ni entrantes, et qui ont des Esprits fixes fort utiles, qui sans cette Opération se perdraient aussi bien que les autres choses qui sont de la nature des Esprits. Car il est certain que tout ce qui se dissout est nécessairement ou Sel ou Alun, ou d'une nature semblable. Or les Sels et les Aluns ont

cela de propre, qu'ils rendent fusibles les choses auxquelles on les ajoute avant qu'elles se vitrifient. Et par ainsi les Esprits étant dissous ; ils donneront une fusion toute semblable. Et comme ces Esprits ont naturellement une grande affinité, tant avec les Corps qu'entre eux-mêmes, s'ils ont la fusion, il s'ensuit nécessairement qu'ils entrent dans les Corps, qu'ils les pénètrent, et qu'en les pénétrant, ils les transmuent. Or, afin qu'ils puissent faire cet effet, il faut qu'après qu'un Corps a été dissous et coagulé, on lui ajoute, avec grand artifice, quelque [230] Esprit qui ait été purifié auparavant, sans pourtant qu'il ait été rendu fixe, et les sublimer tous deux ensemble, tant de fois que l'Esprit demeure uni avec le Corps qui lui communique une fusion plus prompte, et que dans la profusion l'empêche de se vitrifier. Car les Esprits ont cela de particulier, qu'ils ne se vitrifient jamais, et qu'ils empêchent les choses auxquelles ils sont mêlés de se vitrifier, tandis qu'ils demeurent avec elles. L'Esprit, donc, qui retient plus la nature de l'Esprit, sera celui qui garantira le mieux de la vitrification. Or l'Esprit qui n'est que purifié est moins altéré, et a plus la nature d'Esprit que celui qui est purifié, fixé, calciné et dissous. C'est donc cette sorte d'Esprit qu'il faut ajouter (au Sel et à l'Alun), car par leur mélange il se fait une bonne fusion, un *ingrès*, ou facilité d'entrer et de pénétrer, et une fixation permanente et durable.

Nous avons dit qu'il n'y avait que les Sels, les Aluns et les choses semblables qui se dissolvent. Ce que nous pouvons prouver par l'expérience que nous en avons faite sur toutes les choses naturelles ; c'est-à-dire sur les Minéraux, les Végétaux et les Animaux. Car ayant essayé sur toutes ces choses, nous avons trouvé qu'il n'y a que cela seul qui puisse [231] se dissoudre. D'où nous inférons que tout ce qui se dissout doit nécessairement être de leur nature. Et partant, puisque nous voyons que ce qui a été calciné et dissous plusieurs fois se dissout après cela fort facilement, nous jugeons de là que tout ce qui est calciné participe de la nature des Sels ou des Aluns, et qu'il a toutes les mêmes propriétés.

Or il y a deux manières de faire la Dissolution : l'une par le fumier échauffé, et l'autre par l'eau bouillante, qui toutes deux se font pour la même fin, et font tout le même effet. La première se fait en mettant ce qui est calciné dans un Matras de verre, sur quoi on versera une fois autant de vinaigre distillé, ou de quelque autre Liqueur semblable ; et ayant bien luté la bouche du Matras, en sorte que rien ne puisse exhaler, on l'entertera dans du fumier échauffé, et on l'y laissera trois jours durant pour se dissoudre. Après quoi on séparera par le Filtre ce qui aura été dissous, et ce qui n'aura pas été, on le calcinera une seconde fois, puis on le remettra en Dissolution, comme on a déjà fait ; continuant à faire cette Opération, jusqu'à ce que tout soit entièrement dissous, ou au moins le plus grande partie, selon le besoin qu'on en aura.

La Dissolution qui se fait par l'eau [232] bouillante est beaucoup plus tôt faite, et est meilleure. Voici comment on la fait. On met tout de même ce qui a été calciné dans un Matras avec du Vinaigre. On bouche bien le Matras, de peur que rien n'exhale. On le pose ensuite dans une Chaudière pleine d'eau et de foin, de la même manière que nous avons dit qu'il fallait faire pour la Distillation au bain. Après cela on fait du feu dessous. On fait bouillir l'eau une bonne heure. On distille ce qui est dissous, que l'on met à part ; et on calcine une seconde fois ce qui a demeuré sans se dissoudre, jusqu'à ce que tout soit entièrement dissous.

CHAPITRE LIII

De la Coagulation, de ses Causes et des divers moyens de coaguler le Mercure et les Médecines dissoutes

La Coagulation est une Opération par laquelle on réduit une chose liquide en une Substance solide, en lui ôtant son *aquosité* ou humidité. On l'a inventée pour deux usages. L'un est pour endurcir l'Argent-vif, l'autre pour dessécher les Médecines qui sont dissoutes, en ôtant l'humidité mêlée avec elles. Il y a

donc autant de différentes Coagulations [233] qu'il y a de diverses choses à coaguler. Car l'Argent-vif se coagule d'une manière, et les Médecines et les autres choses dissoutes d'une autre. Il y a même deux manières différentes de coaguler l'Argent-vif ; l'une en lui ôtant toute son humidité naturelle ; l'autre en épaississant cette humidité jusqu'à ce qu'elle s'endurcisse. De quelque manière néanmoins que l'on veuille faire cette Coagulation, elle est très difficile ; et il faut être bien habile et fort adroit pour la faire, à cause de l'union et de la composition très forte de ses parties. J'enseignerai dans ce Chapitre tout ce qu'il y a à faire pour cela.

Il y en a eu qui se sont imaginé que pour le coaguler, il n'y avait qu'à le conserver et à le tenir longtemps dans un feu modéré ; mais ayant cru l'avoir congelé par ce moyen, après l'avoir retiré de dessus le feu, ils ont trouvé qu'il était aussi coulant qu'auparavant. Ce qui les ayant étourdis et surpris, ils ont soutenu fortement que sa Coagulation était impossible. Il y en a d'autres, lesquels supposant par les Principes naturels que tout ce qui est humide se dessèche par la chaleur du feu, ont cru qu'ils le coaguleraient en continuant à le tenir longtemps dans un feu qui lui fût propre. Et en effet ils l'ont poussé [234] jusque là qu'ils en ont fait, les uns une Pierre ou Poudre blanche, et les autres une Pierre ou Poudre rouge et orangée, mais qui n'était ni fondante ni entrante. Et n'ayant pu deviner d'où provenait la cause de cette diversité, ils ont laissé cette Opération comme une chose inutile. D'autres ont essayé de le coaguler avec des Médecines, et ils se sont trompés. Car, ou ils ne l'ont point coagulé, ou l'ayant rendu plus subtile par la chaleur, ils l'ont fait évaporer insensiblement ; ou la Coagulation qu'ils en ont faite n'était pas en forme de Métal. De sorte que ne sachant à quoi attribuer un effet si contraire à leur intention, ils ont désespéré d'en venir à bout. D'autres ont fait, avec beaucoup d'industrie et d'artifice, certaines Compositions, desquelles, ayant fait projection sur le Mercure, ils l'ont coagulé ; mais inutilement, parce qu'ils l'ont converti en un Corps ou Métal imparfait, dont ils n'ont point connu la cause non

plus que les autres, n'ayant pas assez d'expérience pour cela. J'expliquerai ici toutes ces Causes, afin que l'Artiste puisse découvrir par là le moyen d'en faire la Coagulation.

Mais pour mieux connaître ces Causes, on doit remarquer auparavant que l'Argent-vif, comme je l'ai déjà dit plusieurs [235] fois, est d'une Substance uniforme ; je veux dire qu'il a ses parties toutes semblables et d'une même nature. D'où il s'ensuit qu'il n'est pas possible, en le tenant peu de temps sur le feu, de lui ôter son *aquosité*, ni de l'épaissir. Et partant, les premiers dont nous avons parlé n'ont pas réussi à le coaguler, pour s'être trop précipités à faire leur Opération. L'Argent-vif d'ailleurs, étant d'une Substance subtile, il s'enfuit de dessus le feu. C'est pourquoi le trop grand feu fait faillir ceux qui le font exhaller. De plus, l'Argent-vif se mêle plus facilement avec le Soufre, l'Arsenic et la Marcassite, parce qu'il est de même nature qu'eux. Et c'est ce qui fait qu'étant mêlé avec ces Minéraux, il semble qu'il soit coagulé, non pas pourtant qu'en cet état il ait l'apparence d'un Corps métallique : mais il paraît seulement comme si on l'avait amalgamé avec du Plomb, ou comme si c'était de l'Antimoine, ou quelque autre chose semblable ; parce que ces Matières, avec lesquelles on le mêle, étant volatiles, elles ne peuvent pas le conserver ni le maintenir dans le feu, jusqu'à ce qu'il puisse se faire Corps : mais elles s'en vont et s'évaporent avec lui par la chaleur. Et c'est ce qui trompe ceux qui prétendent le coaguler en le mêlant ainsi. Outre cela, le Vif-argent [236] a beaucoup d'humidité en sa composition naturelle, que l'on n'en saurait séparer, si l'on n'a l'adresse de faire un feu violent, et de l'y tenir sans qu'il puisse s'échapper ; et si l'on ne trouve le moyen de le conserver dans un feu qui lui soit propre et convenable. Or j'appelle un feu propre et convenable à l'Argent-vif celui qu'on augmente à proportion qu'il le peut souffrir, jusqu'à ce qu'on lui ôte enfin son humidité, ne lui en laissant qu'autant qu'il lui en faut pour être fusible, comme le sont les Métaux ; parce que s'il n'y avait point du tout

d'humidité, il ne serait pas fusible. Et c'est là la faute que font ceux qui le coagulent en une Pierre blanche ou rouge, qui n'a nulle fusion.

Pour ce qui est des Couleurs qui surviennent à cette poudre, il est aisé d'en deviner la cause, si l'on considère que l'Argent-vif a naturellement en soi des parties sulfureuses, l'un plus, l'autre moins, lesquelles peuvent en être séparées par artifice. Le Soufre ayant donc cette propriété, qu'étant mêlé en plus grande ou en moindre quantité avec l'Argent-vif, il rend toute la Composition rouge ou orangée, ainsi que l'expérience le fait voir dans le Cinabre artificiel, qui n'est fait que de ces deux Matières. Le Soufre étant séparé du Vif-argent, celui-ci ne produira [237] par conséquent que la Couleur blanche par le moyen du feu. C'est donc là ce qui fait cette diversité de Couleurs, lorsque l'Argent-vif a été coagulé en Pierre ou en Poudre. Le Vif-argent a encore une impureté terrestre et sulfureuse mêlée dans sa Composition, qui infecte nécessairement toutes les Coagulations que l'on en saurait faire. Et de là vient le manquement de ceux qui, en le coagulant, en font un Corps ou un Métal imparfaits Et c'est encore pour cela, que selon la différence des Médecines dont on se sert pour le coaguler, il s'en forme différents Corps ou Métaux. Car si la Médecine ou l'Argent-vif que l'on coagule ont un Soufre qui ne soit pas fixe, de cette Composition il s'en fera un Corps ou Métal mou, comme il s'en fera un dur si le Soufre est fixe. De même si le Soufre est blanc, le Corps ou Métal qui s'en formera sera blanc : et si le Soufre est rouge, le Corps sera pareillement rouge. Que si le Soufre n'est pas tout à fait blanc, le Corps qui en sera formé, ne sera pas aussi parfaitement blanc ; ni parfaitement rouge si le Soufre n'est pas tout à fait rouge, Enfin, si le Soufre est terrestre et *livide*, le Corps sera impur : comme au contraire il sera pur si le Soufre n'a point d'impureté terrestre. Car c'est une Maxime [238] constante, que tout Soufre (Métallique) qui n'est fixe, forme un Corps livide, ce que ne fait jamais le Soufre fixe, au moins de lui-même. Ainsi, selon que la Substance du Soufre sera pure ou impure, le Corps ou Métal, qui s'en formera, sera pur ou impur.

La même diversité peut provenir du Vif-argent seul, sans le mélange du Soufre, et il fera tout de même des effets tout différents, selon qu'il aura été purifié et préparé par les Médecines qui le *coaguleront*. C'est pourquoi l'on peut en manquer tout de même dans la *Coagulation* du Mercure, et il se peut changer différemment par les Médecines que l'on emploiera pour la faire. Ainsi, parfois l'Argent-vif se *coagule* en Plomb, parfois en Étain, d'autrefois en Cuivre, et quelquefois en Fer. Ce qui arrive à cause de l'impureté des Médecines : Comme lorsqu'il se *coagule* en Or ou en Argent, ce changement ne peut provenir que de la bonté ou de la pureté de ce qui en fait la *Coagulation*.¹

Voyons maintenant de quelle manière on peut *coaguler* l'Argent-vif. Cela se fait en le précipitant souvent, c'est-à-dire [239] en le faisant tomber du haut du Vaisseau dans le fond, par le moyen d'un feu fort et violent, parce qu'un tel feu lui ôte facilement son *aquosité* ou humidité (qui est ce qui empêche la *Coagulation*). Pour cet effet, il le faut mettre dans un Vaisseau qui soit fort haut, afin que lorsqu'il viendra à s'élever, il trouve un lieu frais, où il puisse demeurer attaché, aux côtés du Vaisseau, qui n'auront pas été échauffés à cause de sa hauteur. Ce Vaisseau doit être exactement bouché, de crainte que le Vif-argent n'en sorte et ne s'enfuie, mais qu'il y demeure jusqu'à ce que, par une forte chaleur, le Vaisseau ayant rougi, il se précipite et retombe au fond, et qu'il remonte et retombe à plusieurs reprises, et tant de fois qu'enfin il devienne fixe.

C'est là la première manière de le coaguler. En voici une autre. Il faut le tenir longtemps sur un feu qui lui soit propre et proportionné, l'ayant mis dans un Matras de verre qui ait le cou fort long et la panse large, qu'on laissera tout ouvert, afin que l'humidité de l'Argent-vif puisse s'évaporer insensiblement.

On le *coagule* encore autrement par une Médecine qui lui est propre, la composition de laquelle j'enseignerai ci-après plus clairement, et autant qu'il

¹ La Médecine, qui coagule le Mercure en Or et en Argent, le fait tant par sa pureté que par sa couleur. La Médecine, qui est rouge, le coagule en Or : Celle qui est blanche, le coagule en Argent.

est nécessaire [240] : Et pour ne laisser rien à dire sur ce sujet, je vais la décrire ici par avance, selon l'expérience que j'en ai faite plusieurs fois. C'est une Médecine qui le pénètre et s'unit intimement à lui par ses moindres parties, avant qu'il puisse s'évaporer par la chaleur du feu. Et de là on doit inférer nécessairement que cette Médecine doit être faite de choses qui aient beaucoup de conformité avec lui : comme sont tous les Corps Métalliques, et le Soufre, et l'Arsenic, qui sont des Esprits. Mais comme nous ne voyons point que nul des Corps puisse donner à l'Argent-vif une *Coagulation* permanente et véritable : et qu'au contraire il les quitte et se détache d'eux par la chaleur, quelque grande affinité qu'ils aient ensemble : Il s'ensuit de là que nul des Corps Métalliques ne le pénètre, ni ne s'attache intimement à lui. Et par conséquent la Médecine dont nous parlons, doit être d'une Substance plus subtile, et avoir une fusion plus liquide que n'ont les Corps Métalliques. D'ailleurs, nous ne voyons point aussi que les deux autres Esprits, demeurant en leur nature, et tous tels qu'ils sont, fassent sur l'Argent-vif une *Coagulation* fixe et permanente, mais entièrement volatile, impure et noire. Volatile parce que les Esprits le sont ; noire et impure à cause du mélange [241] de leur Substance terrestre et *adustible*. Et par ainsi il s'ensuit évidemment que de quelque Matière que ce soit que ce prenne cette Médecine, ce doit être nécessairement une chose dont la Substance soit très subtile et très pure, qui s'unisse intimement à l'Argent-vif par la conformité de sa nature ; qui ait une fusion très facile et fort liquide, et qui soit coulante comme de l'Eau, ou de la Cire, et de l'Huile ; et enfin qui soit fixe et permanente, résistant à tous les efforts du feu. La Médecine qui aura toutes ces propriétés *coagulera* l'Argent-vif, et le transmuera en Or et en Argent.

Je viens de te déclarer le moyen d'inventer cette médecine, et je t'ai dit comment tu la pourras découvrir, te l'ayant indiquée en termes propres. C'est à toi maintenant à t'appliquer soigneusement à la rechercher, et tu la trouveras. Néanmoins, afin que tu n'aies pas sujet de te plaindre que je n'en aie pas assez dit, j'ajoute que cette Médecine se prend des mêmes Corps Métalliques prépa-

rés avec leur Soufre ou Arsenic, et même du Soufre seul et de l'Arsenic seul préparé, et encore des Corps Métalliques tous seuls. Mais je t'avertis qu'elle se fait plus facilement, plus prochainement, et plus parfaitement de l'Argent-vif tout seul. Car la [242] Nature embrasse plus aimablement sa propre nature ; elle s'unit et se plaît mieux avec elle qu'avec toute autre qui lui serait étrangère. Outre que l'Argent-vif étant effectivement composé d'une Substance très subtile ; il est aussi beaucoup plus facile de tirer de lui cette Substance subtile (qui est nécessaire pour faire la Médecine) que de quelque autre chose que ce soit.

Pour ce qui est de la manière de faire cette Médecine, ce doit être par la Sublimation, comme je l'ai déjà suffisamment dit. Et à l'égard de la fixation (qu'il lui faut donner), j'en parle dans un chapitre exprès.

Il reste à dire un mot de la *Coagulation* des Corps qui ont été dissous ; elle se fait en les mettant dans un Matras, que l'on posera dans une terrine pleine de cendres, l'y enterrant jusqu'au cou, et tenant ces Vaisseaux sur un feu doux et tempéré, jusqu'à ce que toute l'*aquosité* de la Matière qu'on veut *coaguler* soit évaporée. [243]

CHAPITRE LIV

De la Fixation, de ses Causes, et de la Manière différente de fixer les Corps et les Esprits

La Fixation est une Opération par laquelle une chose qui s'enfuit du feu est rendue en état de le pouvoir souffrir sans s'évaporer. La raison pour laquelle on l'a inventée, c'est afin que la Teinture, le changement et l'altération que fait la Médecine dans le Corps qu'elle altère, y demeurent toujours, sans que cette Teinture et cette altération changent, ni qu'elles puissent en être séparées par quelque degré de feu que ce soit.

Il y a de plusieurs sortes de *Fixations*, selon la diversité des choses qui peuvent être rendues fixes. Ces choses sont, premièrement quelques Corps ou Mé-

taux imparfaits, tels que sont Saturne, Jupiter et Vénus. Secondement les Esprits, savoir le Soufre et l'Arsenic dans le premier degré ; Mercure dans le second ; et dans la troisième la Marcassite, la Magnésie, la Tutie et les autres choses de cette nature.

Pour ce qui est des Corps ou Métaux [244] imparfaits, on les fixe en les calcinant et en leur faisant ensuite reprendre Corps. Car par la Calcination ils sont purifiés du Soufre combustible et volatil qui les corrompt, c'est-à-dire de leur imperfection, comme il a été suffisamment expliqué dans le Chapitre précédent, où nous avons traité de la Calcination.

Le Soufre et l'Arsenic se fixent en deux manières. La première se fait en les sublimant tant de fois par eux-mêmes dans un *Aludel*, qu'ils deviennent fixes. Ainsi le tout consiste à les fixer promptement. Et pour cet effet il faut trouver le moyen de faire et de réitérer en peu de temps plusieurs Sublimations de ces deux Matières. Ce qui se fera par le moyen de deux *Aludels* avec leur double couvercle, de telle manière que la Sublimation s'en fasse continuellement, et sans interruption, jusqu'à ce que ces deux Esprits soient rendus fixes. De sorte que l'on mettra d'abord, dans le second *Aludel*, tout ce qui sera sublimé et monté dans le couvercle du premier, en continuant à faire ainsi les Sublimations de suite, et l'une après l'autre, sans laisser s'arrêter et s'attacher au côté de l'*Aludel* ce qui s'élève de ces deux Matières ; les faisant sublimer incessamment, tant qu'il ne s'élève ni se sublime plus rien par la chaleur du feu. Car plus on fera de [245] Sublimations en moins de temps, et plutôt et mieux on les fixera.

Et c'est cela même qui a fait imaginer la seconde manière de faire la Fixation de ces deux Esprits, laquelle se fait en précipitant et faisant tomber au fond du Vaisseau ce qui monte à mesure qu'il se sublime, afin qu'il demeure toujours dans la chaleur, jusqu'à ce qu'il soit fixe. Et cela se fait avec un Vaisseau de verre fort haut, duquel on doit luter le fond, parce qu'autrement il se casserait : puis avec une spatule de fer ou de pierre, on fait tomber en bas (ou

est la chaleur) ce qui monte et s'attache au côté du Vaisseau, continuant à faire toujours tomber ce qui s'élève, jusqu'à ce qu'il se fixe et qu'il ne monte plus.

Pour ce qui est de l'Argent-vif, la Fixation se fait de même que celle du Soufre et de l'Arsenic ; si ce n'est qu'on ne saurait fixer ces deux derniers, si auparavant, par cette dernière manière de Fixation, on ne sépare avec adresse leurs plus subtiles parties qui sont inflammables. Ce qu'il n'est pas nécessaire de faire à l'Argent-vif, parce qu'il ne s'enflamme ni ne se brûle point au feu. On doit donner aussi au Soufre et à l'Arsenic une chaleur beaucoup plus tempérée pour les fixer, qu'à l'Argent-vif. Il y a encore cette différence, [246] qu'il faut bien plus de temps à les fixer qu'à fixer l'Argent-vif, et que comme ils s'élèvent beaucoup plus que lui, à cause qu'ils sont plus subtils, il faut aussi que le Vaisseau, dans lequel on les sublimera, soit plus haut.

On fixe ainsi la Marcassite, la Magnésie et la Tutie. Après qu'on les aura sublimées une fois, et que, par cette Sublimation, on en aura eu ce qu'on en veut avoir, il en faudra jeter les *fèces* ou ordures, puis on les resublimera par elles-mêmes, en remettant ce qui se sera élevé au haut du Vaisseau sur ce qui aura resté dans le fond, jusqu'à ce que ces Matières deviennent fixes.

CHAPITRE LV

De l'incinération

L'Incinération est le ramollissement qui se fait d'une chose dure ou sèche, et qui n'est pas fusible, pour la rendre liquide et coulante. D'où il est aisé de juger que cette Opération n'a pas été inventée qu'afin une chose, qui par défaut de fusion ne pouvait entrer dans un Corps Métallique pour l'altérer et le changer, fût tellement ramollie qu'elle devint fluide et entrante. Ce qui a fait croire à quelques uns que [247] l'*Incinération* se devait faire avec des choses liquides, telles que sont les Huiles et les Eaux. Mais cela n'est point vrai, étant une chose tout à fait opposée aux Principes naturels du Magistère, et condam-

née manifestement d'erreur par la manière d'agir de la Nature. Car nous ne voyons point que l'humidité que la Nature a mise dans les Corps Métalliques, par la nécessité qu'ils avaient d'être fondus et ramollis, soit une humidité qui puisse être bientôt consumée (comme est l'humidité des Huiles et des Li-queurs), puisqu'au contraire c'est une humidité permanente, et qui dure autant que les Métaux eux-mêmes. Et de vrai, si cette humidité pouvait être évaporée en peu de temps par la chaleur du feu, il faudrait nécessairement qu'après que les Métaux auraient été ou rougis au feu, ou fondus une fois seulement, ils n'eussent plus du tout d'humidité. D'où il s'ensuivrait qu'on ne pourrait plus ni forger ni fondre quelque Métal que ce fut, qui aurait été une fois rougi dans le feu.

Afin donc d'imiter la Nature dans ses Opérations, autant que nous le pourrons, nous devons faire l'*Incération* comme elle la fait. Or il est certain que la Nature a incéré les Corps qui sont fusibles, en leur donnant pour Principe et pour fondement [248] de leur *Incération*, l'humidité même qui les rend fusibles, laquelle souffre et soutient la chaleur du feu plus que nulle autre humidité, telle qu'elle puisse être. Nous devons donc *incérer* nécessairement avec la même humidité. Or cette humidité *incérative* ne se peut mieux trouver nulle part que dans les Esprits. Je veux dire quelle se trouve dans le Soufre et dans l'Arsenic prochainement ; mais plus prochainement, et mieux encore dans l'Argent-vif. Car après que leur résolution est faite, nous ne voyons point que leur humidité se sépare de leur terre, tant la Nature a fortement uni ces deux choses ensemble, lorsqu'elle en a fait le mélange et la composition ; au lieu que dans la résolution de toutes les autres choses, qui ont une humidité intérieure, on voit par expérience que cette humidité se sépare de leur Substance terrestre ; après quoi il ne leur reste nulle humidité. Ce qui n'arrive pas de même dans les Esprits, et surtout dans l'Argent-vif Et partant, rien ne nous peut empêcher de nous servir d'Esprits pour faire l'*Incération*.

Pour cet effet, il faut les sublimer tant de fois avec le Corps, à qui par leur moyen nous voulons donner l'*Incération*, que sans que ces Esprits perdent rien de leur humidité, ils s'unissent avec lui, et [249] que par ce moyen le Corps devienne facilement fusible. Ce que les Esprits ne peuvent faire, s'ils ne sont auparavant nettoyés et dépouillés entièrement de tout ce qui peut causer de la corruption. Je trouverais plus à propos que leurs Huiles fussent premièrement fixées avec de l'Huile de Tartre ; après quoi ces Esprits pourraient être utiles à donner quelque *Incération* que ce soit, dont on puisse avoir besoin en cet Art.

Fin du premier Livre



[250]

SECOND LIVRE

DE LA SOMME DE GEBER

PRÉFACE

Division de ce second Livre en trois parties

Après avoir traité des Principes du Magistère dans le Livre précédent, il ne nous reste plus qu'à faire voir, comme nous l'avons promis, en quoi consiste l'accomplissement de notre Art, par un Discours qui l'explique clairement. Or la connaissance de la perfection consiste en trois choses. Car nous devons premièrement examiner les choses par le moyen [251] desquelles nous pouvons découvrir plus facilement en quoi consiste la perfection de notre Œuvre. En second lieu, nous avons à examiner quelle est la Médecine qui doit nécessairement donner la perfection, et rechercher en quoi on la peut mieux trouver, et d'où on la peut plus prochainement tirer, afin de parfaire les Imparfaits de quelque manière que ce soit. Enfin nous devons considérer les Artifices, par le moyen desquels nous puissions connaître si la perfection est véritable et accomplie. Quand nous aurons suffisamment traité de ces trois choses, nous aurons donné une idée et une entière connaissance de la perfection, autant qu'il est nécessaire pour notre Art. [252]

PREMIÈRE PARTIE DU SECOND LIVRE

CHAPITRE I

*De la Connaissance des choses par lesquelles on peut découvrir
la possibilité de la perfection, et la Manière de la faire*

On ne saurait connaître comment se fait la transmutation des Corps imparfaits et de l'Argent-vif, si auparavant l'on n'a une véritable connaissance de leur Nature, et si l'on ne sait quelles en sont les Racines et les Principes. Je donnerai donc premièrement la connaissance des Principes des Corps ou Métaux, en déclarant ce qu'ils font par leurs propres Causes, et ce qu'ils ont en eux de bon et de mauvais. Ensuite je ferai voir quelles sont les Natures et les Essences de tous ces Corps, avec toutes leurs propriétés, et je dirai les causes de leur imperfection, et celles de leur perfection ; ce que je prouverai par des expériences manifestes. [253]

CHAPITRE II

De la nature du Soufre et de l'Arsenic

Il est nécessaire avant toutes choses de connaître la nature des Esprits, c'est-à-dire du Soufre, de l'Arsenic et de l'Argent-vif, parce que ce sont les Principes des Corps. J'ai dit ci-devant que le Soufre et l'Arsenic étaient une graisse de la terre. Ce qui est si vrai que cela se voit évidemment par la facilité que le Soufre et l'Arsenic ont à s'enflammer et à se fondre au feu, n'y ayant que les huiles et les graisses, et ce qui est de leur nature, qui s'enflamme et qui se fonde facilement par la chaleur. Ce qui nous fait voir que le Soufre, et l'Arsenic qui lui ressemble, ont en eux-mêmes deux causes de corruption ou d'imperfection, qui sont l'une une Substance

inflammable, et l'autre des *Fèces*, ou impuretés terrestres. Et par ainsi il n'y a que leur moyenne Substance, laquelle tient le milieu entre l'inflammable et l'impur, qui puisse servir à donner la perfection. Or la raison pour laquelle la Substance inflammable et les *Fèces* impures de ces deux Esprits, causent la corruption et l'imperfection, c'est premièrement à l'égard des *Fèces* terrestres et grossières, qu'elles empêchent [254] la fusion et la pénétration. Et pour ce qui est de la Substance inflammable, c'est qu'elle ne peut soutenir le feu, ni par conséquent donner la fixité ; et que c'est elle qui, étant jointe avec les Corps, leur donne la noirceur de quelque espèce qu'elle soit. Il n'y a donc que la moyenne Substance de ces deux Esprits qui puisse être cause de la perfection, parce qu'elle n'est pas si terrestre qu'elle ne puisse entrer facilement, ce qui vient de ce qu'elle est bien fondante, et que ses parties subtiles ne sont pas si volatiles, qu'elles ne demeurent assez de temps dans le feu pour faire leur action sur les Corps et les changer. Cette moyenne Substance ne peut néanmoins communiquer la perfection aux Métaux imparfaits ni au Vif-argent, si auparavant elle n'est rendue fixe. Car n'étant pas fixe d'elle-même, quoiqu'elle ne s'enfuie pas d'abord du feu, et qu'elle y demeure assez pour faire impression sur les Corps ; le changement pourtant qu'elle fait sur ces Corps n'est pas stable, ne demeurant pas toujours, et n'étant pas à toute épreuve.

Il s'ensuit de ce que nous venons de dire, que l'Artiste doit nécessairement séparer la moyenne Substance du Soufre et de l'Arsenic pour s'en servir en notre Art. Ce que quelques-uns ont cru impossible, [255] à cause que cette moyenne Substance est fortement mêlée et unie d'une union naturelle avec les autres parties de ces deux Esprits. Mais ces gens-là disent manifestement le contraire de ce qu'ils peuvent faire. Car s'ils

calcinent le Soufre, je ne dis pas fortement, mais jusqu'à ce qu'il ne se puisse plus fondre ni s'enflammer, il est certain que cette Calcination ne se pourra faire sans qu'il y ait séparation de ses parties. Parce que le Soufre demeurant dans sa Composition naturelle, et dans sa simple Substance (c'est-à-dire tel qu'il a été produit par la nature),[^] il doit nécessairement s'enflammer et brûler. Et par conséquent ne brûlant plus, il faut que par la séparation que l'artifice a fait des différentes Substances qui sont en lui, sa partie inflammable ait été détachée et séparée de celle qui ne l'est pas. C'est pourquoi, s'il se peut faire qu'en calcinant le Soufre, on puisse venir jusqu'à lui ôter tout ce qu'il a d'inflammable (comme on le peut), l'expérience doit convaincre ces gens-là que l'on peut absolument séparer les différentes parties du Soufre les unes des autres. Mais parce qu'ils n'ont pas eu assez d'adresse pour faire cette séparation, ils sont persuadés qu'elle n'est pas possible.

Ce que nous avons dit jusque ici dans ce Chapitre fait voir que le Soufre n'est [256] point la véritable Matière dont l'on doit se servir dans notre Art ; et qu'il n'y a en lui, tout au plus, qu'une de ses parties qui puisse y être utile. Et j'ai enseigné par quel artifice on peut faire la séparation de cette partie d'avec les autres.

Pour ce qui est de l'Arsenic, parce que dans la Racine et le Principe de sa Composition, il y a eu plusieurs de ses parties inflammables qui ont été dissipées par l'action de la Nature, qui en a fait le mélange, il n'est pas si difficile de faire la séparation de ses parties, que de celle du Soufre. Mais l'Arsenic ne peut qu'être Teinture pour le blanc, comme le Soufre pour le rouge. C'est pourquoi il faut s'appliquer surtout à faire adroitement la séparation des parties du Soufre, comme devant être d'une plus grande utilité.

CHAPITRE III

De la Nature du Mercure ou Argent-vif

L'Argent-vif a tout de même des superfluités qu'il faut lui ôter. Car il a deux causes d'imperfection : l'une est une Substance terrestre, impure, et l'autre une humidité ou *aquosité* superflue et volatile, laquelle s'évapore au feu, mais sans s'enflammer. Quelques-uns ont crû pourtant [257] que l'Argent-vif n'avait point de terrestréité superflue et impure : Mais ils n'ont pas raison, l'expérience faisant voir qu'il a beaucoup de *lividité* ou de noirceur, et que sa blancheur n'est pas assez pure, ni bien nette (ce qui ne peut provenir que d'une terre impure). Outre qu'il ne faut pas être grand Artiste pour tirer de lui une terre noire et semblable à de la lie. Car pour le faire, il n'y a qu'à le laver de la manière que je dirai ensuite.

Mais comme on peut perfectionner l'Argent-vif en deux manières, l'une en faisant une Médecine de lui, et l'autre en lui donnant la perfection par le moyen d'une Médecine ; il faut aussi le préparer et le purifier de deux façons différentes. La première, qui est celle dont nous parlons, se fait par la *Sublimation*, afin d'en faire une Médecine. L'autre manière dont nous parlerons ensuite se fait par la *Lotion* (c'est-à-dire en le lavant) et celle-là est pour le coaguler. Ainsi, pour du Mercure en pouvoir faire l'Élixir, ou la Médecine qui donne la perfection, on doit premièrement le bien purifier par la *Sublimation* de toutes ces *Fèces* et impuretés grossières, afin que venant à en faire la projection sur les Corps imparfaits, il ne leur communique pas une couleur plombée et *livide*. Et il faut encore lui ôter son *aquosité* volatile, [258] de crainte que la Médecine que l'on en ferait ne s'évaporât et ne s'en allât toute en fumée dans la projection.

De sorte qu'il ne faut conserver que sa moyenne Substance pour en faire la Médecine ; parce qu'il n'y a en lui que cette moyenne Substance toute seule qui ait cette propriété de ne se point brûler ni se consumer au feu, et qui empêche les Corps auxquels elle s'unit, d'être ni brûlés ni consumés : Et qu'outre cela elle demeure et persévère dans le feu, sans s'évaporer ; et qu'enfin elle donne la fixité à ce qui est volatil.

J'ai déjà fait voir ailleurs, dans les Discours que j'en ai fait, que l'Argent-vif était ce qui donnait la perfection. Et cela même se vérifie par expérience. Car nous voyons que l'Argent-vif s'attache plus fortement, et qu'il s'unit plus parfaitement, premièrement à d'autre Argent-vif, puis à l'Or, et après l'Or à l'Argent. Ce qui fait voir évidemment que l'Or et l'Argent, qui sont les deux Métaux parfaits, participent plus de la nature de l'Argent-vif que les autres Corps Métalliques que nous jugeons par là n'avoir pas tant de conformité avec lui, et que nous trouvons véritablement être moins participants de sa nature. D'ailleurs, on voit que tout ce qui demeure plus longtemps au feu, et [259] ce qui lui résiste mieux sans se brûler, a le plus d'Argent-vif Et par ainsi l'Argent-vif est ce qui donne la perfection, et ce qui empêche les Corps Métalliques de brûler, et de se consumer dans le feu, qui est le dernier degré, et la plus grande marque de perfection.

On se sert du second degré, ou moyen de purifier l'Argent-vif, pour lui donner la *Coagulation*. Pour le faire, il n'y a seulement qu'à le laver tout un jour, afin de lui ôter par ce moyen ce qu'il a de terrestre et d'impur. Cela se fait ainsi. On prend un plat de terre, dans lequel on met l'Argent-vif que l'on veut purifier. On verse par dessus de bon vinaigre, ou quelque autre liqueur semblable, tant que l'Argent-vif en soit tout couvert. On met ensuite le plat sur un feu fort doux, où on le tient sans

qu'il boue. Il faut remuer incessamment l'Argent-vif avec le doigt, sur le fond du plat, afin qu'il se mette en fort menues parties, comme si c'était une Poudre Blanche très subtile, continuant à remuer toujours, jusqu'à ce que tout le vinaigre soit évaporé, et que l'Argent-vif se réunisse et reprenne sa première forme. Après quoi on le lave avec de l'eau, et l'on jette tout ce qui en sort de crasse noire qui demeure attachée au plat. On réitère cette Opération jusqu'à ce que l'on [260] voie que l'Argent-vif ait entièrement perdu sa couleur *livide* et noirâtre, que ses terrestréités lui causent, et qu'il devienne d'un beau bleu clair, mêlé d'une couleur azurée, comme est celle des Cieux. Car lors on peut dire qu'il a été parfaitement bien lavé. L'Argent-vif étant en cet état, il faut faire la projection dessus de la Médecine, qui a la vertu de le *coaguler*, et il se *coagulera* en Poudre, laquelle transmuera les Corps imparfaits en Soleil et en Lune, selon que la Médecine qui le coagulera, et de laquelle nous parlerons ci-après, aura été préparée.

On doit inférer de ce que je viens de dire, que l'Argent-vif, pris tel qu'il est sorti de la Mine, n'a pas la vertu de perfectionner les Corps ou Métaux imparfaits : mais que ce qui peut donner cette perfection, c'est une chose qui est tirée et faite de lui par notre artifice. On peut dire la même chose du Soufre et de l'Arsenic, qui est semblable au Soufre, Il ne faut donc pas s'imaginer que naturellement nous puissions faire ce que fait la Nature en la production de ces choses, mais nous l'imitons seulement par notre artifice naturel, par le moyen duquel nous les élevons à pouvoir donner la perfection aux Corps imparfaits. [261]

CHAPITRE IV

De la Nature de la Marcassite, de la Magnésie et de la Tutie

Il nous reste à parler encore en particulier des autres Esprits, c'est-à-dire de la *Marcassite*, de la *Magnésie* et de la *Tutie*, qui font une forte impression sur les Corps. Il faut donc dire quelle est leur Nature, la considérant par ses Causes, et par les expériences que l'on en a.

La Marcassite est composée de deux Substances, dont l'une est un Argent-vif mortifié, et qui approche de la fixité ; et l'autre est un Soufre *adustible* (c'est-à-dire qui s'enflamme et se brûle). Et certes l'expérience fait voir manifestement que la Marcassite a un Soufre en elle. Car lorsqu'on vient à la sublimer, il en sort et il s'en élève visiblement une Substance sulfureuse qui se brûle. Et sans la sublimer, on peut encore remarquer par un autre moyen que la Marcassite a du Soufre. Car si on la met au feu pour la faire rougir, elle ne rougit point qu'auparavant elle ne se soit enflammée par *l'adustion* de son Soufre. D'ailleurs, il paraît manifestement qu'elle a aussi de l'Argent-vif par ce qu'elle donne au Cuivre la blancheur [262] du véritable Argent, comme fait l'Argent-vif lui-même. Outre que lorsqu'on la sublime, on voit qu'elle prend la couleur du bleu céleste ; et elle a évidemment une lueur métallique. Ce qui fait voir à ceux qui font ces Opérations sur elle, qu'elle a en soi et en sa Racine les deux Substances de Soufre et d'Argent-vif.

Il est aisé de prouver par les mêmes expériences que la Magnésie est composée d'un Soufre plus mat et plus trouble, d'un Argent-vif plus terrestre et plus crasseux ; et que son Soufre est plus fixe et moins inflammable que celui de la Marcassite ; et qu'ainsi elle a plus qu'elle de conformité avec la nature de Mars.

Pour la Tutie, ce n'est qu'une fumée des Corps blancs. Ce qui se connaît par une expérience évidente. Car premièrement si l'on fait projection des deux fumées qui sortent des Corps de Jupiter et de Vénus, et qui s'attachent conjointement aux murailles des fournaies des Fondeurs, et de ceux qui travaillent sur ces deux Métaux, le mélange de ces deux fumées fait la même impression et le même effet que la Tutie. Secondement, parce que cette fumée des Métaux, ni la Tutie non plus, ne se remettent point en Corps, si l'une et l'autre n'est mêlée avec quelque Métal. Or, comme la Tutie est la fumée des [263] Corps blancs, elle ne donne point aux Corps blancs la Teinture orangée, mais seulement aux Corps ou Métaux rouges ; parce que l'orangé n'est autre chose qu'un mélange proportionné du rouge et du blanc. Au reste la Tutie subtile comme elle est, pénètre profondément dans les Corps, et par ainsi elle les altère et les change mieux que ne fait le Métal d'où elle est sortie. Et ce changement souffre mieux l'examen, pourvu qu'on le fasse avec tant soit peu d'artifice, de la manière que je l'ai déjà dit.

Et partant, tous les Corps qui reçoivent quelque altération, la reçoivent nécessairement par le moyen et par la vertu de l'Argent-vif, ou du Soufre, ou des choses semblables, parce qu'il n'y a que cela seul qui se communique, et qui s'unisse naturellement aux Corps ou Métaux, à cause de la grande conformité qui est entre eux.

CHAPITRE V

De la Nature du Soleil

Il faut maintenant parler à fond des Corps Métalliques, et découvrir leur Essence cachée, en reprenant le Discours que nous en avons fait dans le Livre précédent, [264] auquel nous ajouterons beaucoup de choses né-

cessaires. Nous parlerons donc premièrement du Soleil, puis de la Lune, et ensuite des autres Corps Métalliques, et nous en dirons tout ce qui sera nécessaire pour en donner la connaissance. Et en tout cela nous n'avancerons rien que nous ne prouvions par les expériences que l'on en peut faire.

Le Soleil est formé d'un Argent-vif très subtil, et de peu de Soufre fort pur, fixe et clair, qui a une rougeur nette, qui est altéré et changé en sa nature, et qui fixe et teint cet Argent-vif. Et comme ce Soufre n'est pas également coloré, et qu'il y en a qui est plus teint l'un que l'autre, de là vient qu'il y a aussi de l'Or qui est nécessairement plus jaune, et d'autre qui l'est moins.

Or il est évident que l'Or est formé de *la plus subtile Substance de l'Argent-vif*, parce que l'Argent-vif, qui ne s'attache uniquement qu'à ce qui est de sa même nature, et qui ne reçoit point tout ce qui n'en est pas, s'attache facilement et s'unit fortement à l'Or, de sorte qu'il semble l'embrasser. Il ne faut point d'autre preuve pour montrer que cette Substance de l'Argent-vif, de laquelle l'Or est formé, *est claire et nette*, que la splendeur et l'éclat qu'à l'Or, qui brille aussi bien la nuit [265] qu'en plein jour. Ce même *Argent-vif* doit aussi nécessairement être *fixe*, et sans nul mélange de Soufre impur et combustible ; parce que l'Or ne diminue et ne s'enflamme point dans le feu, quoiqu'on l'y fasse rougir et qu'on l'y fonde. *Son Soufre est tingent* (C'est-à-dire qu'il teint l'Argent-vif) parce que le Soufre minéral étant mêlé avec l'Argent-vif vulgaire, et étant sublimé avec lui, lui communique une couleur rouge qui est ce qu'on appelle le *Cinabre artificiel*, et que ce même Soufre étant amalgamé avec les Corps Métalliques, et sublimé avec eux à fort feu, en sorte que ce que les Métaux ont de plus subtil soit élevé et sublimé avec lui, cette Sublima-

tion devient très jaune. Ce n'est donc que la pure Substance du Soufre qui fait une couleur nette et pure dans les Métaux. Et c'est par conséquent le Soufre impur qui leur donne une couleur impure et imparfaite. Il n'y a qu'à considérer l'Or pour être persuadé qu'il est *jaune*, et celui qui en douterait serait aveugle.

La Matière de l'Essence de l'Or n'est donc autre que la Substance très subtile et pure de l'Argent-vif, laquelle a été fixée par le mélange et par l'union de la Matière très subtile et fixe du Soufre *incombustible*, qui a une Teinture rouge et claire. Mais il y a pourtant plus [266] d'Argent-vif que de Soufre dans la composition de l'Or. Ce qui se connaît par la facilité qu'à l'Argent-vif de s'attacher à l'Or, ce que ne fait pas le Soufre. Ainsi, si l'on veut faire quelque altération et quelque changement dans les Métaux imparfaits, on doit se proposer l'Or pour modèle de ce que l'on doit faire, et tâcher de réduire toujours ces Métaux à la même égalité qu'est celle de l'Or. Nous en avons ci-devant enseigné le moyen.

Au reste, parce que les parties, dont l'Or a été premièrement formé, étaient subtiles et fixes, elles se sont aussi beaucoup resserrées et condensées, et c'est ce qui rend l'Or si pesant. D'ailleurs, comme la Nature a mis longtemps à le cuire et à le digérer, par une chaleur fort tempérée, ses parties (les plus crues et volatiles) se sont exhalées lentement et peu à peu ; et par ainsi il a été épaissi parfaitement et comme il le faut, dans le dernier mélange qui s'est fait de ses Principes ; et c'est ce qui fait qu'il ne se fond qu'après avoir rougi.

Il se voit, de ce que nous venons de dire, que la perfection des Métaux dépend de trois choses. Premièrement de la grande quantité de leur Argent-vif. Secondement de l'uniformité et égalité de leurs Substances, qui se fait par un mélange [267] égal et bien proportionné de leurs Prin-

cipes. Et en troisième lieu, de ce qu'ils s'endurcissent et s'épaississent par une longue et modérée digestion. Et par ainsi l'impureté et l'imperfection des Métaux proviendra du trop de Soufre, de la diversité de Substance, et d'une digestion précipitée qui les endurecit et les épaissit trop soudainement.

Ainsi, si le Soufre, qui vient à se mêler avec l'Argent-vif, pèche en quantité et en qualité, il s'en formera nécessairement divers Métaux imparfaits, selon la différente proportion de ce Soufre, et selon qu'il sera bon ou mauvais. Car le Soufre (qui entre dans la composition des Métaux) est ou fixe, et n'est pas tout *combustible*, ou il l'est entièrement. Ou ce Soufre est volatil : et il l'est, ou en tant que Soufre, ou non pas comme Soufre. Ou bien il est en partie volatil, et en partie fixe. De plus, ce Soufre, ou n'est Soufre qu'en partie, ou en partie il ne l'est pas. Et ce qui est Soufre, est ou tout pur, ou tout impur. Ou il y en a seulement la moitié d'impur, ou il n'y en a que fort peu. Le Soufre est encore ou en grande quantité, et ainsi il domine l'Argent-vif, ou il y en a peu, et l'Argent-vif a le dessus. Ou ces deux Principes sont si bien proportionnés, qu'il n'y en a pas plus de l'un que de l'autre. Enfin, [268] ou ce Soufre est blanc, ou il est rouge, ou il tient le milieu entre ces deux couleurs. Et c'est ce différent mélange de ces deux Principes qui produit nécessairement dans la Nature différents Corps Métalliques, et d'autres semblables Corps, tels que sont les Métallions. Nous allons examiner cette différence des Métaux, et nous en rapporterons les Causes et les propriétés, que nous prouverons par des expériences sensibles.

CHAPITRE VI

De la Nature de la Lune

Nous avons dit dans le Chapitre précédent que l'Or se forme lorsqu'un Soufre pur, fixe, rouge et clair, se mêle de telle sorte avec un Argent-vif pur et net, que non seulement le Soufre ne domine pas, mais que l'Argent-vif y soit en plus grande quantité. Que si un Soufre net, fixe, blanc, d'une blancheur pure et claire, vient à se mêler avec un Argent-vif pur, fixe et clair, et que le Soufre ne domine pas, mais qu'il y ait tant soit peu plus d'Argent-vif, il s'en formera de l'Argent, qui est un Métal parfait, mais pourtant moins pur et plus grossier que n'est l'Or. Car ses parties ne sont pas si serrées [269] que celles de l'Or ; et par conséquent il n'est pas si pesant que l'Or. L'Argent n'est pas encore si fixe que l'Or, comme il paraît en ce qu'il diminue dans le feu : Ce qui est une marque que son Soufre n'est pas tout à fait fixe ni *incombustible*, puisqu'il s'enflamme un peu lorsqu'on fait rougir ce Métal dans le feu. Or quand je dis que le Soufre de l'Argent n'est pas fixe, cela se doit entendre par rapport à celui de l'Or, n'étant pas impossible que le même Soufre soit fixe, si on le compare avec un autre qui l'est moins, et qu'il ne soit pas fixe, si on le considère par rapport à un autre qui l'est plus. C'est en ce sens qu'à l'égard de l'Or, le Soufre de la Lune n'est pas fixe, mais *incombustible* ; et qu'en faisant comparaison de l'Argent avec les Métaux qui sont imparfaits, son Soufre est fixe et *incombustible*.

CHAPITRE VII

De la Nature de Mars, où il est traité des Effets du Soufre et du Mercure, et des Causes de la corruption et de la perfection des Métaux

Si un Soufre fixe et terrestre se trouve mêlé avec un Argent-vif qui soit pareillement fixe et terrestre, et si tous deux [270] ont une blancheur impure et livide, ou noirâtre, et si dans la composition il y a beaucoup plus de ce Soufre fixe que d'Argent-vif, de ce mélange il s'en fait du fer. Et parce que l'excès du Soufre fixe dans la composition des Métaux, en empêche la fusion, il s'ensuit de là que le Soufre fixe ne se fond pas si promptement que fait l'Argent-vif ; au lieu que celui qui n'est pas fixe se fond plutôt. Ce qui nous fait connaître manifestement pourquoi quelques Métaux se fondent facilement, et promptement, et d'où vient qu'il y en a d'autres qui sont fort longs et fort difficiles à fondre. Car ceux qui ont le plus de Soufre fixe se fondent plus lentement : et ceux qui ont le plus de Soufre *adustible* se fondent plus tôt. Ce qu'il est bien aisé de faire voir. Car pour preuve que le Soufre fixe des Métaux, est ce qui fait qu'ils sont plus difficiles à fondre ; c'est que le Soufre lui-même ne peut jamais devenir fixe s'il n'est calciné, et quand il est calciné il n'est plus fusible. Et par conséquent c'est le Soufre fixe des Métaux qui en empêche la fusion. Or je sais par expérience que le Soufre ne peut être fixe s'il n'est calciné. Parce qu'ayant essayé de le fixer sans l'avoir calciné, j'ai trouvé qu'il était toujours volatil, et qu'il s'enfuyait jusqu'à ce qu'il fût changé en une terre semblable à de la chaux. [271]

Mais il n'en est pas ainsi de l'Argent-vif, qui peut être rendu fixe, et en le changeant en terre, et sans qu'il soit besoin de l'y changer. On le fixe et on le change bientôt en terre, si on se hâte de faire sa fixation, en

le sublimant avec précipitation. Et on le fixe tout de même par une Sublimation lente et réitérée, sans qu'il soit changé en terre, puisqu'il se fond alors de même qu'un Métal. Et cela, je le sais pour l'avoir fixé de ces deux manières ; l'une hâtée et précipitée, jusqu'à ce que son humidité fût consumée ; et l'autre lente, en le sublimant plusieurs fois doucement et peu à peu. Je l'ai vu et je l'ai trouvé, dis-je, par expérience, comme je le dis.

Or la raison pour laquelle cela se fait ainsi, c'est que la Substance de l'Argent-vif est visqueuse et serrée. On voit qu'elle est visqueuse par la séparation qui s'en fait en très menues parties, lorsqu'on l'imbibe et qu'on l'amalgame avec d'autres choses. Car sa visquosité paraît lors évidemment ; parce (qu'encore qu'il soit séparé en une infinité de parties fort menues), il s'attache néanmoins, et il s'unit fortement à ce avec quoi on le mêle. Il n'y a personne qui ne voie tout de même que sa Substance est solide et fort serrée. Car il ne faut que le considérer et le soupeser, et l'on trouvera qu'il est si pesant, lorsqu'il est tout pur, [272] qu'il pèse plus que l'Or même. D'ailleurs sa composition est très forte, comme nous l'avons déjà dit ci-devant, à cause de la mixtion très exacte de ses deux Principes. Et partant, l'Argent-vif peut être fixé sans que son humidité soit consumée, et sans qu'il soit changé en terre. Car ses parties étant bien unies ensemble, et sa composition étant par conséquent très forte, ses parties venant à être encore plus resserrées par l'action du feu, cela fait qu'il résiste au feu, qui ne saurait plus le détruire en cet état, et la flamme même ; pour grande et violente qu'elle soit ; n'a plus de prise sur lui, et elle ne saurait ni le pénétrer, ni le résoudre en fumée ; parce qu'il est trop serré pour pouvoir être raréfié, et que d'ailleurs il ne peut point être brû-

lé, n'ayant point de Soufre inflammable, qui est ce qui rend les Corps *adustibles*, ou capables d'être brûlés et consumés par le feu.

Nous avons découvert par là deux Secrets admirables. L'un, pourquoi le feu détruit les Métaux. Et de cela nous trouvons trois causes. La première est un Soufre *adustible* qui est renfermé dans le profond de leur Substance, lequel venant à se brûler, diminue cette Substance en la résolvant en fumée ; jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement consumée, quelque quantité que les Métaux aient d'Argent-vif bien fixe et [273] bien fusible. La seconde cause est extérieure, et c'est la violence du feu de flamme, qu'on augmente et qu'on entretient toujours très forte, et qui touchant continuellement les Métaux, les fond, les pénètre et les résous en fumée, quelque fixes qu'ils soient. La dernière cause, c'est la Calcination des Métaux, qui les raréfie en éloignant leurs parties les unes des autres. Car cet éloignement fait jour à la flamme, qui les pénètre par ce moyen, et qui les réduit en fumée, quelque parfaits qu'ils puissent être. Que si ces trois causes de la destruction des Métaux concourent et se trouvent ensemble, il est certain qu'ils seront aisément détruits. Mais s'il en manque quelque une, ils seront plus difficiles à détruire à proportion que ces causes seront moindres.

L'autre Secret que nous avons trouvé, c'est que nous avons connu par là, que la bonté et la perfection des Métaux consiste dans leur Argent-vif. Car rien de tout ce qui cause la destruction et l'anéantissement des Métaux ne pouvant diviser l'Argent-vif en ses Principes : mais ou toute sa Substance s'en allant de dessus le feu, ou y demeurant toute entière, sans que rien s'en perde, il faut nécessairement que la cause de la perfection des Métaux soit dans l'Argent-vif. Louons donc et bénissons [274] Dieu qui a créé cet Argent-vif, et qui lui a donné une Substance et des proprié-

tés qui ne se rencontrent en nulle autre chose de la Nature. De sorte que nous pouvons trouver en cette Substance d'Argent-vif la perfection, par un certain artifice, qui se trouve en lui par une puissance prochaine. Car c'est l'Argent-vif qui surmonte le feu, et que le feu ne saurait vaincre : au contraire, il se repose et il se plaît à demeurer dans le feu.

CHAPITRE VIII

De la Nature de Vénus ou du Cuivre

Reprenons maintenant notre Discours. Quand le Soufre est impur, grossier, rouge, livide, que sa plus grande partie est fixe, et la moindre non fixe, et qu'il se mêle avec un Argent-vif grossier et impur, de telle sorte qu'il n'y ait guère plus ni guère moins de l'un que de l'autre ; de ce mélange il s'en forme du Cuivre. Et il est aisé de juger que pour faire ce Métal, ces deux Principes doivent être mêlés de cette manière, si l'on considère les effets qu'ils produisent naturellement en lui. Car lorsqu'on le fait rougir au feu, on en voit sortir une flamme, comme est celle que fait le Soufre ; ce [275] qui est une marque qu'il a un Soufre qui n'est pas fixe. Outre que ce Métal diminue dans le feu, par l'évaporation qui se fait de ce mauvais Soufre. On connaît néanmoins qu'il a beaucoup de Soufre fixe, parce qu'en le faisant souvent rougir au feu, et en le brûlant, après cela il ne se fond pas si facilement, et il en devient plus dur ; ce qui ne peut provenir que de ce qu'il a beaucoup de Soufre fixe. D'ailleurs, il paraît par la couleur de ce Métal que son Soufre est rouge, *livide*, impur, et qu'il est mêlé avec un Argent-vif, impur et plein de crasse. Ainsi on n'a pas besoin d'autre preuve pour le vérifier.

De là on peut faire une expérience qui nous découvrira un Secret. Car puisque tout ce qui est changé en Terre par l'action de la chaleur se

dissout facilement, et se réduit en Eau, et que cela se fait à cause que le Feu rend plus subtiles les parties sur quoi il agit, il s'ensuit de là que, quelque subtile que soit naturellement une chose, elle le devient encore davantage si elle est réduite en cette nature de Terre (par la Calcination), et qu'elle se dissout mieux. Et partant, les choses se dissolvent mieux à proportion qu'elles sont plus subtiles et plus calcinées. Ce qui fait voir quelle est la cause de la corruption et de l'impureté de Mars et de Vénus, et qu'elle [276] ne provient que de la quantité qu'ils ont de Soufre fixe et non fixe, ou *adustible* : Vénus en ayant plus *d'adustible* que Mars, et Mars plus de fixe que Vénus. Quand donc le Soufre fixe de ces deux Métaux est devenu encore plus fixe, par la chaleur du feu, ses parties deviennent plus subtiles, et ce qui est disposé en lui à se dissoudre se dissout, comme il se voit lorsqu'on expose ces deux Métaux sur la vapeur du vinaigre. Car cette vapeur fait sortir sur leur superficie, comme une fleur, l'aluminosité (c'est-à-dire les parties alumineuses) de leur Soufre, par le moyen de la chaleur qui vient de cette vapeur, et qui *subtilise* les parties superficielles, et les plus proches de ces Métaux. Et si vous faites bouillir ces deux Corps dans quelque Eau pontique ou salée, vous trouverez qu'il s'en dissoudra beaucoup par cette ébullition. Et si l'on va dans les Mines de ces deux Métaux, on verra distiller et s'attacher à eux l'aluminosité qui s'en dissout ; laquelle se change et se résous en eau, à cause de sa ponticité ou salure, et de la facilité qu'elle a à se dissoudre. Car il n'y a rien de pontique ou salé, et qui se dissolve facilement que l'Alun, et ce qui tient de sa nature.

Pour ce qui est de ce que ces deux Métaux noircissent au feu, cela vient d'un [277] Soufre qui n'est pas fixe, et qui est *adustible*, qu'ils ont renfermé en eux. Et quoique Vénus ait beaucoup de ce Soufre, et que

Mars en ait peu, néanmoins, comme ce qu'il en a est presque fixe, c'est ce qui est cause qu'on ne peut pas ôter à Mars cette noirceur.

Nous avons fait voir ci-dessus que le Soufre qui n'est pas fixe est ce qui fait, et ce qui facilite la fusion des Métaux ; et qu'au contraire le Soufre fixe n'a nulle fusion, et qu'il l'empêche. Mais il n'en est pas ainsi de l'Argent-vif fixe. Car quelque fixité qu'il ait, il ne s'enfuit pas pour cela qu'il ne fasse point de fusion, ni qu'il l'empêche de se faire. Je puis porter témoignage de cette vérité. Car par quelque moyen que j'aie pu imaginer de faire la fusion, je n'ai jamais pu tenir le Soufre en fusion après l'avoir fixé. Au lieu qu'ayant fixé de l'Argent-vif, après l'avoir sublimé plusieurs fois avec du Soufre fixe ; ce Soufre a été par ce moyen rendu bien fusible.

Ce qui fait voir évidemment que plus les Corps ou Métaux ont d'Argent-vif, plus ils sont parfaits ; et que ceux qui en ont le moins, ont aussi moins de perfection. C'est pourquoi je t'avertis que (pour faire le Magistère) tu dois faire en sorte en toutes tes Opérations, que dans la Composition il y ait toujours plus d'Argent-vif [278] que du Soufre. Et que si tu peux faire l'Œuvre de l'Argent-vif tout seul, tu auras trouvé la perfection qui est la plus précieuse, et qui surpasse de beaucoup tout ce que la Nature peut faire de plus parfait. Car par elle tu pourras purifier les Corps imparfaits, jusque dans leur profondeur, et dans leur intérieur, ce que la Nature ne saurait faire. Or on doit juger que les Corps qui ont le plus d'Argent-vif sont les plus parfaits, parce qu'ils reçoivent plus facilement l'Argent-vif que les autres, et qu'ils s'y attachent mieux. Car nous voyons que les Corps parfaits reçoivent aimablement l'Argent-vif comme étant de leur même nature.

On voit par les choses que nous avons dites ci-devant, que dans les Corps ou Métaux, il y a de deux sortes de Soufre. L'un qui est caché dans la profondeur de l'Argent-vif, et qui y est dès le commencement de sa conformation, et l'autre qui survient à l'Argent-vif après qu'il est déjà fait. On ne peut lui ôter ce dernier qu'avec bien de la peine : mais il est impossible de lui ôter le premier par le moyen du feu, de quelque artifice qu'on se serve, et quelque opération qu'on fasse pour cela, à cause que ce Soufre est intimement uni à lui, et qu'il est né avec lui. L'expérience confirme ce que nous venons de dire. Car [279] nous voyons que le feu détruit le Soufre *adustible* des Métaux : mais il ne saurait leur ôter leur Soufre fixe. Ainsi, quand nous disons qu'on peut purifier les Métaux en les calcinant, et en leur faisant reprendre Corps, cela se doit entendre qu'on peut les dépouiller de leur Substance terrestre, laquelle n'est pas unie intimement à eux, ni dans le profond de leur nature. Car de prétendre par le moyen du feu, séparer les choses qui sont intimement unies, cela ne se peut, si ce n'est par le moyen de la Médecine de l'Argent-vif, qui couvrirait et tempérerait cette Terre ou ce Soufre, ou qui la séparerait du Composé. Car on sépare en deux manières la Substance terrestre ou sulfureuse, qui est intimement unie à la nature du Corps ou du Métal. Premièrement par la Sublimation qu'on en fait avec la Tutie et la Marcassite, lesquelles élèvent la Substance de l'Argent-vif, et laissent le Soufre en bas. Ce qu'elles font par la ressemblance qu'elles ont, tant avec l'Argent-vif qu'avec le Soufre, n'étant que deux fumées qui sont composées d'Argent-vif et de Soufre ; mais qui ont beaucoup plus du premier que du dernier. Et cela se voit par expérience : parce que si vous les mêlez par une forte et prompte fusion avec les Corps, [280] les Esprits qu'elles contiennent enlèveront les Corps avec eux, et les réduiront en fumée. Et

par ainsi ces deux Esprits séparent des Corps cette terre sulfureuse. Secondement, on peut séparer cette Substance terrestre, qui est dans le Métal, en le lavant et l'amalgamant avec l'Argent-vif, comme nous l'avons dit ci-devant. Et la raison en est parce que l'Argent-vif ne s'attache et ne retient que ce qui est de sa nature, et laisse tout ce qui n'en est pas.

CHAPITRE IX

De la Nature de Jupiter ou de l'Étain

Revenons à la composition des Métaux. Si le Soufre, qui en est l'un des Principes, a un peu de fixité, s'il a une blancheur impure, et s'il en a moins que d'Argent-vif, si l'Argent-vif est impur, en partie fixe et en partie volatil, et s'il n'a qu'une blancheur impure et imparfaite, de ce mélange il se fera de l'Étain.

Les Opérations que l'on fait sur ce Métal pour le préparer (c'est-à-dire pour lui ôter ses impuretés) font voir qu'il est composé de la sorte. Car en le calcinant, on sent la mauvaise odeur du Soufre qui en sort ; ce qui marque qu'il a un Soufre non fixe ou *adustible*. Que si en s'exhalant, ce Soufre ne fait pas une flamme bleue, [281] comme est celle que fait le Soufre vulgaire, lorsqu'il se brûle, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit fixe, parce que cela ne vient nullement de sa fixité, mais de ce que dans la composition de ce Métal, il y a beaucoup plus d'Argent-vif, lequel par son humidité empêche ce Soufre de brûler si visiblement qu'il puisse faire une flamme.

Au reste, il y a deux sortes de Soufres, et deux différents Argent-vif dans l'Étain. L'un de ces Soufres est *combustible*, puisque lorsqu'on le calcine, il rend la même odeur que le Soufre vulgaire. L'autre Soufre, qui est plus fixe, et qui pour cette raison n'a point de mauvaise odeur comme

le premier, se voit dans la chaux de ce Métal, laquelle demeure dans le feu sans se brûler ni se consumer.

On remarque tout de même deux Argent-vif dans l'Étain : l'un qui n'est pas fixe, et qui lui donne le *cric*, et l'autre fixe, qui ne lui en donne point. L'expérience nous fait voir le premier. Car avant que l'Étain soit calciné, il a le *cric*, et après avoir été calciné trois fois, il ne l'a plus. Ce qui vient de ce que son Argent-vif volatil, qui faisait le *cric*, s'est exhalé dans la Calcination. Or il est certain que c'est l'Argent-vif volatil de l'Étain qui lui donne le *cric*. Car si on lave [282] du Plomb avec de l'Argent-vif, et qu'après l'avoir lavé, on le fasse fondre à un feu, qui ne soit pas plus fort qu'il doit l'être pour fondre le Plomb, il demeurera une partie d'Argent-vif avec le Plomb, qui lui donnera le *cric*, et le changera en Étain. Cela se voit tout de même dans la transmutation qui se fait de l'Étain en Plomb. Car si on calcine plusieurs fois l'Étain avec le Plomb, et si on lui donne un feu propre à lui faire reprendre Corps, il se convertira en Plomb. Et cette transmutation se fera plus facilement si, lorsque l'Étain est en fusion, on lui ôte les pellicules qui se forment au-dessus, et si on les calcine à fort feu. Mais vous serez encore assurés que ces différentes Substances se rencontrent dans l'Étain si vous pouvez trouver l'invention de le conserver dans des vaisseaux propres pour cela, et de faire la séparation de ces Substances, par le moyen d'un certain degré de feu, comme je l'ai fait, après l'avoir découvert avec beaucoup de peine et de travail. Ce qui m'a fait connaître que j'avais eu raison de croire que ce Métal était composé de toutes ces différentes Substances.

Que si vous me demandez ce qu'il reste de l'Étain, après qu'on l'a dépouillé de ces deux Substances, qui ne sont pas fixes, [283] c'est-à-dire après qu'on lui a ôté son Soufre *combustible* et son Mercure volatil, je vais

vous le dire, afin de vous faire connaître parfaitement la composition de ce Métal. Sachez donc qu'après cela il reste un Corps *livide* et pesant comme le Plomb, mais qui est plus blanc. Ainsi c'est un Plomb très pur, dans la composition duquel les deux Principes, l'Argent-vif et le Soufre, sont également fixes, quoiqu'ils ne soient pas tous deux égaux en quantité ; parce qu'il y a plus d'Argent-vif dans cette composition, comme on le peut connaître par la facilité qu'à l'Argent-vif a y entrer, tout tel qu'il est en sa nature. Ce qui ne se ferait pas si facilement si l'Argent-vif n'y était pas en plus grande quantité. C'est pour cette raison que l'Argent-vif ne s'attache à Mars que par un très grand artifice ; ni à Vénus non plus, à cause du peu d'Argent-vif qu'ont ces deux Métaux dans leur composition. Néanmoins Vénus, ayant plus d'Argent-vif que Mars, comme il se voit en ce qu'elle est aisée à fondre, au lieu que Mars ne se fond qu'avec une extrême difficulté ; l'Argent-vif, par conséquent, ne doit s'attacher que très difficilement à Mars, et plus facilement à Vénus.

Or quand j'ai dit que dans ce Corps, que j'ai appelé Plomb très pur, les deux [284] Substances qui en font la composition étaient fixes, j'ai voulu dire que leur fixation s'approchait d'une forte fixation, et non pas qu'elles demeuraient toujours fixes à toute épreuve. Et pour preuve de cela, si l'on calcine ce Plomb très pur, et qu'on en tienne la Calcination, ou la chaux, dans un feu violent, ce feu ne séparera point ces deux Principes l'un d'avec l'autre ; mais la Substance de ce Corps montera, et se sublimera toute entière, quoique néanmoins plus purifiée qu'elle n'était.

Au reste, la Substance du Soufre *adustible* est plus aisée à séparer dans l'Étain que dans le Plomb : comme il se voit en ce que Jupiter s'endurcit, qu'il se calcine, et que son éclat s'augmente facilement. Ce qui nous a fait connaître que son Soufre *adustible* et son Mercure volatil (qui sont les

deux choses qui le corrompent et qui l'infectent) ne sont pas de sa première composition, ni exactement unies avec ses Principes, mais qu'elles surviennent après qu'il est déjà formé. Et c'est pour cela qu'on les en peut facilement séparer, et que les divers changements qu'on donne à ce Métal, c'est-à-dire sa *Modification*, son *Endurcissement* et sa *Fixation*, ne sont plus promptement que dans le Plomb. Et il est aisé de deviner pourquoi [285] cela se fait, si l'on considère tout ce que j'ai dit ci-devant, et la remarque particulière que j'ai faite. Car après l'avoir calciné et remis en Corps, lui ayant donné un feu fort et violent, j'ai vu, par les vapeurs qui s'élèvent dans sa Sublimation, qu'il devenait orangé, ce qui est une propriété du Soufre qui est fixe, et qui souffre la calcination. Tellement que de cette expérience, laquelle j'ai trouvée fort assurée, et qui m'a confirmé dans mon opinion, j'ai jugé que ce Métal avait beaucoup de Soufre fixe dans sa composition. C'est pourquoi j'exhorte tous ceux qui auront envie de connaître la vérité en notre Science, de travailler soigneusement pour découvrir, et pour être convaincus de tout ce que je viens d'avancer ; et de ne cesser leur recherche et leur étude, jusqu'à ce qu'ils aient acquis la connaissance des Principes des Corps et des propriétés des Esprits, et qu'ils en aient une certitude entière, sans se contenter de simples conjectures. Je leur en donne la facilité par la manière dont je l'ai enseignée dans ce Livre, l'ayant dit suffisamment, et autant qu'il est nécessaire pour notre Art. [286]

CHAPITRE X *De la Nature de Saturne, ou du Plomb*

Il ne nous reste plus à faire que la description de Saturne. Ce Métal n'est en rien différent de Jupiter, si ce n'est que sa Substance, est plus

impure, à cause qu'il est composé d'un Argent-vif et d'un Soufre plus grossier, et que son Soufre *combustible* est plus fortement attaché à la Substance de l'Argent-vif qu'il ne l'est dans Jupiter. Et enfin qu'il y a plus de Soufre fixe dans sa composition. Nous en allons rapporter les causes, et les prouver par des expériences convaincantes.

Premièrement, il n'y a qu'à considérer ces deux Métaux pour juger que Saturne a plus de *terrestréité* et de *fèces* que Jupiter. Cela paraît encore en ce que la première fois Saturne se calcine plus facilement que Jupiter. Ce qui est une marque qu'il a beaucoup plus de *terrestréité*. Car l'expérience nous fait voir que les Corps qui ont le plus de *terrestréité* se calcinent plus facilement ; et que ceux qui en ont le moins sont plus difficiles à calciner parfaitement le Soleil. Enfin, il se vérifie que Saturne a plus de *terrestréité* et de *fèces* que Jupiter, en ce que sa [287] noirceur et son impureté ne se purifient ni ne s'en vont point en le calcinant, et en le remettant plusieurs fois en corps : comme l'on voit que cela se fait dans Jupiter. Ce qui est une preuve que Saturne a beaucoup plus d'impureté dans les Principes de sa composition.

En second lieu, il est aisé de juger que tout ce que Saturne a de Soufre *combustible* est plus fortement uni à la Substance de son Argent-vif qu'il ne l'est dans Jupiter. Parce que par l'évaporation il ne saurait se séparer si peu de ce mauvais Soufre (pourvu que la quantité en soit un peu considérable) qu'il ne paraisse d'une couleur orangée et fort teinte : outre que ce qui demeure même de ce Soufre au fond du Vaisseau est de même couleur. Ainsi il faut nécessairement de trois choses l'une, ou que Saturne n'ait point de Soufre qui soit *combustible* ; ou qu'il en ait bien peu ; ou enfin que ce qu'il en a soit fortement uni avec le Soufre fixe dans sa première composition. Or on ne peut pas douter, que non seulement il

a un mauvais Soufre, et qu'il n'en a pas peu, mais même qu'il en a beaucoup, puisqu'il a l'odeur de ce Soufre ; qu'il conserve longtemps cette odeur, et qu'il est bien difficile de la lui faire perdre. Ce qui nous a fait connaître évidemment [288] que son Soufre *combustible* est assurément uni très exactement avec son Soufre *incombustible*, lequel approche fort de la nature du Soufre fixe : en sorte que ces deux Soufres étant mêlés et unis avec son Argent-vif, ils ne font tous ensemble qu'une seule Substance homogène, c'est-à-dire qui est tout de même nature. Et de là vient que quand la nature du Soufre *combustible* de ce Métal vient à s'élever, elle monte nécessairement avec le Soufre *incombustible*, n'y ayant que lui qui puisse faire la couleur orangée.

Nous avons dit en troisième lieu qu'il y a plus de Soufre incombustible dans Saturne que dans Jupiter. Ce qui est si vrai que dans la préparation que l'on donne à la Chaux de ces deux Métaux (en les tenant l'une et l'autre quelque temps dans le feu), on voit que celle de Saturne devient toute orangée, au lieu que celle de Jupiter ne fait que blanchir. Ce qui nous a fait connaître la cause pour laquelle Jupiter s'endurcit plutôt par la Calcination, et pourquoi il ne perd pas si aisément la facilité qu'il a à se fondre que fait Saturne. Car cela vient de ce que Saturne a plus de Soufre et d'Argent-vif fixes, qui est ce qui fait la dureté des métaux.

Or il y a deux choses qui font et qui donnent la fusion : l'Argent-vif et le Soufre [289] *adustible*. L'une desquelles, qui est l'Argent-vif, est suffisante pour donner une fusion parfaite, à quelque degré de feu que ce puisse être ; soit qu'il faille que les Métaux rougissent auparavant que de se fondre ; soit qu'ils puissent être fondus sans cela. C'est pourquoi, comme dans Jupiter il y a beaucoup d'Argent-vif qui n'est pas fixe, il a

aussi une grande facilité à se fondre fort promptement, et il est difficile de la lui ôter.

La mollesse des Métaux vient tout de même de deux causes, qui sont un Argent-vif qui n'est pas fixe, et un Soufre *combustible*. Et par ce qu'on ôte plus facilement le Soufre *combustible* à Jupiter qu'à Saturne, l'une des causes qui le rendent mou lui étant ôtée par la Calcination, il faut nécessairement qu'il s'endurcisse ; au lieu que les deux choses qui font la mollesse, étant fortement unies dans la composition de Saturne (et par conséquent, ni l'une ni l'autre ne lui pouvant être ôtée qu'avec difficulté), cela est cause qu'il ne peut pas s'endurcir si aisément. Il y a néanmoins cette différence entre la mollesse qui vient de l'Argent-vif, et celle que fait le Soufre *combustible* ; que celle-ci est cassante et ployante ; au lieu que celle que fait l'Argent-vif s'étend et s'allonge beaucoup. Et cela se voit manifestement [290] par l'expérience. Car il est certain que les Corps ou Métaux, qui ont quantité d'Argent-vif, ont une grande extension ; et qu'au contraire ceux qui ont peu d'Argent-vif ne peuvent guère être étendus. C'est ce qui fait que Jupiter s'étend plus facilement et plus délicatement que Saturne ; Saturne plus que Vénus ; celle-ci plus que Mars ; la Lune plus que Jupiter, et le Soleil beaucoup plus que la Lune.

C'est donc l'Argent-vif et le Soufre fixes qui donnent la dureté aux Métaux : Et ce qui fait leur mollesse, ce sont les deux causes opposées à celle-là ; c'est-à-dire l'Argent-vif volatil, et le Soufre *combustible*. Et c'est le Soufre qui n'est pas fixe, et l'Argent-vif, quel qu'il soit, fixe ou volatil, qui leur donnent la fusion. Mais le Soufre qui n'est pas fixe donne nécessairement la fusion au Métal sans qu'il rougisse, comme on le voit par l'Arsenic (qui est un Soufre *combustible*) et qui étant projeté sur les Métaux difficiles à fondre, leur donne la fusion sans qu'il soit nécessaire

qu'ils rougissent auparavant. L'Argent-vif, qui n'est pas fixe, rend tout de même les Métaux aisés à fondre. Mais l'Argent-vif fixe ne donne la fusion au Métal qu'après que ce Métal s'est enflammé et qu'il a rougi. Et partant, c'est le [291] Soufre fixe qui retarde et qui empêche la fusion de quelque Métal que ce soit.

Ce qui nous découvre un grand Secret. Car puisque l'on trouve par l'expérience que les Métaux qui ont le plus d'Argent-vif sont les plus parfaits, il s'ensuit nécessairement que les Métaux imparfaits qui ont le plus d'Argent-vif s'approchent aussi le plus de la perfection, et de la nature des parfaits. Et par conséquent, plus les Métaux auront de Soufre, plus ils seront impurs et imparfaits. D'où l'on doit inférer qu'entre les imparfaits, Jupiter est celui qui s'approche le plus des Corps parfaits puisqu'il a le plus d'Argent-vif, qui est ce qui fait la perfection, et que par cette même raison Saturne en est moins proche ; Vénus moins que Saturne, et Mars moins que pas un. Cela s'entend si l'on considère ces Métaux à l'égard de ce qui fait la perfection. Car ce serait toute autre chose, si on les considérait par rapport à la Médecine qui les parfait, qui supplée à ce qui leur manque, qui les pénétrant jusque dans l'intérieur, raréfie leur épaisseur, et qui pallie et qui couvre leur noirceur et leur impureté par un éclat et un brillant qu'elle leur communique : Parce qu'à cet égard Vénus est plus capable de recevoir la perfection par le moyen de cette Médecine ; Mars la [292] peut moins recevoir qu'elle ; Jupiter moins que Mars ; et Saturne a le moins de tous de disposition à la recevoir.

Cette diversité des Métaux et les Opérations que l'on a fait sur eux, nous ont appris que pour leur donner la perfection, il fallait les préparer différemment, et qu'ils avaient besoin de différentes Médecines pour cela. Car on a vu que les Métaux durs, et qui rougissent au feu, avaient besoin

d'une Médecine qui pût les ramollir et raréfier leur Substance intérieure trop serrée, et la rendre uniforme et toute égale partout : Et qu'au contraire aux Métaux mous, et qui ne rougissent point au feu, il fallait une Médecine qui les endurcît, les resserrât et qui épaisait leur Substance interne et cachée. Nous allons voir quelles sont ces Médecines, nous dirons quels sont leurs effets, et ce qui a été cause qu'on les a inventées, ce qu'elles laissent d'imparfait dans les Métaux, et ce à quoi elles peuvent donner la perfection. [293]

SECONDE PARTIE DU SECOND LIVRE DES MÉDECINES

En général, et de la nécessité d'une Médecine universelle qui donne la perfection à tous les Métaux imparfaits, et d'où elle se peut mieux prendre, et plus prochainement

CHAPITRE XI

Qu'il doit nécessairement y avoir deux sortes de Médecines, tant pour chaque Corps imparfait que pour l'Argent-vif, l'une au Blanc, l'autre au Rouge ; mais qu'il n'y en a qu'une seule très parfaite, qui rend toutes les autres inutiles

Nous avons dit ci-devant que les Esprits avaient plus de conformité avec les Corps que quoi que ce soit. Et la raison que nous en avons apportée, c'est qu'ils s'unissent mieux et plus amiablement à eux que nulle autre chose qui soit dans la Nature. Ce qui m'a donné la première [294] notion que les Esprits devaient être la véritable Médecine pour altérer et changer les Corps. Et c'est cela même qui fut cause que j'employai toute mon industrie pour trouver l'artifice de transmuier véritablement, par le moyen des Esprits, chaque Corps imparfait en Lune et en Soleil véri-

tables et parfaits. Je crus donc qu'il fallait faire nécessairement différentes Médecines de ces Esprits, selon la diversité des choses qui devaient être transmuées. Car y ayant de deux sortes de ces choses-là, l'Argent-vif, qui est un Esprit, et qui doit être coagulé et fixé parfaitement, et les Corps qui n'ont pas la perfection, c'est-à-dire les Métaux imparfaits ; et ces Métaux n'étant pas d'ailleurs tous semblables, puisque les uns sont durs et rougissent au feu, tels que sont Mars et Vénus, et les autres sont mous, qui ne rougissent point, comme sont Jupiter et Saturne : il faut nécessairement que la Médecine, qui doit donner la perfection à tant de choses différentes, soit aussi différente elle-même. Ainsi il faut une Médecine particulière pour fixer et parfaire l'Argent-vif, laquelle soit différente de celle qui doit donner la perfection aux Métaux imparfaits. Et à l'égard de Vénus et de Mars, qui rougissent au feu, il faut une autre Médecine particulière pour eux, et qui [295] soit différente de celle de Jupiter et de Saturne, qui sont mous, et qui ne rougissent point ; parce que la nature de ces Métaux étant visiblement différente, il est certain que pour les rendre parfaits, il leur faut des Médecines de différentes sortes. D'ailleurs, quoique Mars et Vénus aient cela de commun entre eux, que tous deux sont durs, ils ont néanmoins chacun des propriétés particulières qui les dont différer. Car Mars n'est pas fusible, et Vénus l'est. Mars est entièrement livide, plein de crasses et d'impuretés ; et Vénus, non. Mars a une blancheur obscure, et Vénus une rougeur impure et une verdeur. En quoi l'on voit une grande différence. De sorte que ces deux Métaux étant différents en tant de choses, il faut de nécessité que la Médecine qui doit leur donner la perfection soit pareillement différente. Il en est de même de Jupiter et de Saturne. Car quoique tous deux conviennent en ce qu'ils sont mous, ils ne le sont pas nécessairement de la même manière ; et ils

différent encore en plusieurs autres choses. Par exemple, Jupiter est net, et Saturne ne l'est pas : ainsi la Médecine qui doit les perfectionner ne doit pas être la même. De plus, l'Argent-vif et les Métaux imparfaits qui peuvent être changés [296] sont transmués en Lune ou en Soleil : ainsi il faut nécessairement qu'il y ait une Médecine rouge qui les transmue en Soleil, et une blanche qui les change en Lune. De manière qu'y ayant deux Médecines, l'une Solaire et l'autre Lunaire, pour chacun des quatre Métaux imparfaits, il y aura par conséquent huit sortes de Médecines pour la transmutation de ces Métaux. Et parce que l'Argent-vif peut être changé tout de même en Soleil et en Lune, il y aura donc encore deux Médecines particulières pour lui. Et ainsi ce feront en tout dix Médecines nécessaires pour donner la perfection, tant à l'Argent-vif qu'aux Métaux imparfaits ; ce que j'ai trouvé avec beaucoup de peine et de travail.

Mais après avoir longtemps travaillé, et après une étude opiniâtre et une longue et profonde méditation, et de grandes dépenses, j'ai enfin trouvé une seule Médecine qui nous exempte de travailler à toutes celles dont nous venons de parler. Car elle ramollit le Métal qui est dur, et endurecit celui qui est mou ; elle fixe ce qu'ils ont de volatil, elle purifie ce qu'ils ont d'impur, et leur donne enfin une Teinture et un éclat qu'on ne saurait exprimer ; cette Teinture étant plus belle, [297] et cet éclat plus brillant que la Teinture et l'éclat que la Nature donne aux deux Métaux parfaits.

Nous traiterons par ordre et en particulier de ces Médecines ; nous en dirons la composition et les causes, et nous n'avancerons rien que nous ne prouvions par expérience. Pour cet effet, nous parlerons premièrement des dix Médecines particulières, et nous dirons en premier lieu qu'elles sont celles des Métaux imparfaits ; ensuite celle de l'Argent-vif, et nous

finirons par la Médecine Universelle du Magistère, qui donne généralement la perfection à tous. Mais parce que les Métaux imparfaits ont besoin d'être préparés auparavant que de recevoir la perfection, pour ne pas donner sujet à personne de se plaindre, que par envie nous ayons celé ou retranché quelque chose de notre Science, nous commencerons par dire la préparation qu'il faut donner aux Métaux imparfaits, pour les disposer à recevoir la perfection, soit au Blanc, soit au Rouge : après quoi nous traiterons de toutes les Médecines, et nous en dirons tout ce qu'il sera nécessaire d'en savoir. [298]

CHAPITRE XII

Qu'il faut donner une préparation particulière à chaque Métal imparfait

Il est aisé de connaître, par les choses que nous avons dites ci-devant, ce que c'est que la Nature, en travaillant à la production des Métaux, laisse de superflu ou de défectueux en chacun de ceux qui sont imparfaits. Car nous avons découvert la plus grande partie de leur nature, et ce que nous en avons dit suffirait pour les faire assez connaître. Mais parce que nous n'avons pas donné une idée de ces Métaux entière et accomplie, nous achèverons de mettre ici ce que nous avons omis, lorsque nous avons en traité dans le Livre précédent.

Comme il y a donc deux sortes de Corps imparfaits qui peuvent être changés, deux mous, Jupiter et Saturne, qui ne rougissent point au feu, deux autres durs. Mars et Vénus, qui ne son point fusibles, ou qui ne le sont au moins qu'après avoir rougi, il est certain que le Nature nous apprend par la différence qu'elle a mise entre eux, que nous devons aussi les préparer différemment : Or les deux premiers Corps imparfaits, que nous avons dit être de [299] même nature, je veux dire le Plomb noir, que

dans notre Art on appelle Saturne, et le Plomb blanc qui a le cric, et que nous nommons ordinairement Jupiter, sont néanmoins bien différents, tant dans leur essence profonde et cachée, que dans leur apparence et leur extérieur. Car Saturne est manifestement *livide*, pesant, noir, sans cric et sans aucun son : au lieu que Jupiter est blanc, quoiqu'un peu noirâtre, qu'il a le cric, et qu'il a un petit son clair, comme nous l'avons fait voir ci-devant, par les expériences que nous en avons rapportées, et par la déclaration de, leurs propres causes : Et ce sont là autant de différences par lesquelles un Artiste judicieux peut considérer les préparations qu'on leur doit donner, et dans l'ordre qu'on les leur doit donner, selon que ces différences sont ou moindres ou plus grandes.

Nous traiterons de toutes ces préparations de suite. Nous commencerons par celle des Métaux mous, et nous dirons premièrement celles de Saturne ; puis nous viendrons à Jupiter, qui a une autre sorte de mollesse que Saturne ; nous continuerons par les autres Métaux, et nous finirons par les préparations que l'on doit donner à l'Argent-vif pour le coaguler. Mais il faut remarquer auparavant que dans la préparation des Corps ou Métaux imparfaits, [300] il n'y a rien de superflu à leur ôter de leur intérieur, mais de leur extérieur seulement.

CHAPITRE XIII

Que la Médecine doit ajouter ce qui est de défectueux dans les Métaux imparfaits ; et que la préparation, qu'on leur donne pour recevoir cette Médecine, doit ôter ce qu'ils ont de superflu

On donne diverses préparations à Saturne, et à Jupiter aussi, selon qu'ils sont dans un degré ou plus proche ou plus éloigné de la perfection. Or il y a deux choses qui causent leur imperfection : L'une qui leur est

naturelle, étant profondément enracinée en eux, et unie essentiellement aux Principes de leur composition ; et c'est la terrestréité de leur Soufre, et l'impureté de leur Argent-vif. L'autre survient à cette première mixtion, ou à ce premier mélange de leurs Principes, et ce n'est autre chose qu'un Soufre combustible et impur, et un Argent-vif sale et plein d'ordure, qui sont des choses du premier genre (c'est-à-dire de la nature des Esprits), qui corrompent la Substance de Saturne et de Jupiter. Pour la première, il est impossible de la leur pouvoir [301] ôter, par quelque Médecine que ce soit du premier ordre, c'est-à-dire par nulle des huit Médecines particulières, quelque industrie qu'on y apporte ; mais on peut avec peu d'artifice en séparer la dernière.

Et la raison pourquoi l'on ne saurait ôter à ces deux Métaux les impuretés dont nous venons de parler, c'est qu'elles sont si intimement unies avec les Principes naturels de ces Corps, qu'elles sont de leur Essence, et ne font qu'une même Essence avec eux. Et comme il n'est pas possible de détruire l'Essence d'une chose, et qu'elle demeure toujours la même, aussi est-il impossible d'ôter à ces Métaux ces impuretés essentielles qui les corrompent. C'est pourquoi quelques Philosophes ont cru que de cette manière on ne pouvait point perfectionner ces Métaux par l'Art.

Pour moi, lorsque je cherchais la Science, j'avoue que je suis demeuré court en cet endroit, aussi bien qu'eux ; et que par nul moyen ni par nulle préparation que j'aie pu imaginer, je n'ai jamais pu donner aux Métaux imparfaits un éclat véritable et parfait : au contraire, tout ce que je faisais ne servait qu'à les gâter et à les noircir entièrement. Ce qui m'étonna fort, et je désespérais pendant longtemps de pouvoir y réussir ; mais enfin étant rentré en moi-même, après m'être [302] bien rompu la

tête à rêver là-dessus, je vins à considérer que les Métaux imparfaits étaient sales et impurs dans le profond de leur nature, et que l'on ne pouvait trouver rien de brillant, ni de resplendissant en eux, puisqu'il n'y avait rien de semblable dans leur composition naturelle, étant impossible de trouver dans une chose ce qui n'y est pas. Et de là je tirais cette conséquence : Puisque, dis-je, ces Métaux n'ont rien de parfait, il faut nécessairement que ni dans la séparation que l'on en ferait en diverses Substances, ni dans le profond de leur nature, l'on ne puisse rien trouver de superflu. Et par ce moyen je jugeai qu'il devait y avoir en eux quelque chose de manque, qu'il fallait suppléer et remplacer par une Matière ou Médecine qui lui fût propre et convenable, et qui pût ajouter ce qu'il y avait de défectueux. Or le défaut de ces Métaux est d'avoir trop peu d'Argent-vif, et de ce que le peu qu'ils en ont, n'est pas si condensé ni si resserré qu'il devrait l'être. Et par ainsi, pour les parfaire et les achever, il faut augmenter leur Argent-vif, le resserrer, et lui donner une fixation stable et qui demeure à toute épreuve. Ce qui se fait par une Médecine faite de l'Argent-vif lui-même. Car quand elle est parfaite du seul Argent-vif, alors par sa splendeur, [303] et par son éclat, elle pallie et couvre leur noirceur, et elle la change en une splendeur brillante ; parce que l'Argent-vif, qui est changé en Médecine, étant purifié par notre Art, et réduit en une Substance très pure et très éclatante, si on en fait la projection sur les Corps imparfaits, il les rendra éclatants et leur donnera la perfection qui leur manque, par le moyen de sa fixation ; et par sa pureté il les transmuera et les perfectionnera entièrement. Nous dirons dans la suite quelle est cette Médecine, dans un Chapitre que nous ferons particulièrement pour cela.

Ainsi de ce que nous venons d'établir, on doit inférer qu'il faut nécessairement trouver deux sortes de perfections ; l'une, qui se fasse par une Matière, laquelle sépare du Composé la Substance qui est impure ; l'autre, par une Médecine qui couvre et pallie cette impureté par le brillant de sa splendeur, et qui lui donne la perfection, en la rendant belle et éclatante. Au reste, comme l'on ne peut rien trouver de superflu, mais seulement quelque chose de manque dans l'intérieur et l'essence des Corps imparfaits, s'il y a quelque chose à leur ôter, c'est de l'extérieur et de l'apparence de ces Corps qu'il faut ôter ce qui leur survient, après qu'ils sont déjà faits et composés. Et cela [304] se fait par diverses préparations que nous allons rapporter. Nous commencerons par celles de Jupiter et de Saturne, dont nous parlerons conjointement dans le même Chapitre ; puis nous traiterons de celles des autres Corps imparfaits selon leur rang.

CHAPITRE XIV

De la préparation de Saturne et de Jupiter

On donne différentes préparations à Saturne et à Jupiter, selon qu'ils ont plus ou moins le besoin de s'approcher de la perfection. Ces préparations se réduisent pourtant à deux ; l'une qui est générale, et l'autre particulière. La générale se peut faire de différentes manières, par le moyen desquelles, comme par autant de degrés, les Métaux imparfaits s'approchent de la perfection. Le premier de ces degrés consiste à leur donner l'éclat, et à bien purifier leur Substance. Le second, à les endurcir, en sorte qu'ils rougissent au feu avant que de se fondre. Et le troisième à les fixer, en leur ôtant leur Substance fugitive ou volatile. Or on les purifie et on les rend éclatants par trois [305] moyens : ou par des choses qui

ont la vertu de les purifier, ou en les calcinant et en leur faisant reprendre Corps, ou en les dissolvant. Les choses qui les purifient le font, ou lorsqu'ils sont réduits en chaux, ou étant en Corps. On purifie leur chaux, ou avec des Sels, ou avec des Aluns, ou avec du Verre. Ce qui se fait de cette manière. On calcine le Métal, après quoi on jette sur sa chaux de l'eau d'Alun, ou de Sels toute pure, ou dans laquelle on aura mis du verre en poudre : et ensuite on fait reprendre corps à cette chaux ; et on réitère cette opération jusqu'à ce que le Métal paraisse être parfaitement purifié. Ce qui se fait parce que les Sels, les Aluns et le Verre ayant toute une autre fusion que n'ont les Métaux, ces choses-là se séparent d'eux, et en se séparant, elles emportent avec elles leur Substance terrestre, laissant de cette manière les Corps tous purs. Saturne et Jupiter, demeurant en corps et sans être calcinés, sont encore purifiés de cette même sorte. Pour cet effet, on les réduit en limaille très subtile, que l'on mêle tout de même avec les eaux d'Aluns, ou de Sels, et la poudre de Verre : Puis on remet cette limaille en corps (par la fusion), et l'on refait cette opération jusqu'à ce que ces deux Métaux paraissent être bien [306] purifiés. Il y a encore une autre façon de les purifier, en les lavant avec de l'Argent-vif, de la manière que nous l'avons dit ci-devant, dans le Chapitre onzième.

Ces deux Métaux se purifient encore d'une autre façon, en les calcinant et en leur faisant reprendre corps avec un degré de feu proportionné, et propre à faire cette opération, laquelle l'on réitère jusqu'à ce qu'ils paraissent plus nets.

Car par ce moyen on ôte à ces deux Corps imparfaits deux sortes de Substances qui les corrompent et les infectent ; l'une qui est inflammable et volatile, et l'autre grossière et terrestre ; à cause que le feu élève et consume tout ce qui est volatil. Et lorsqu'on remet ces Métaux en Corps par

la fusion, le feu bien proportionné en sépare tout de même la terrestréité. On trouvera la manière de donner cette proportion au feu dans notre Livre de la *Recherche de la perfection*, qui est devant celui-ci. Car dans ce Livre-là j'ai mis toutes les recherches que j'ai faites par mes raisonnements, comme j'ai écrit en celui-ci les opérations et les expériences que j'ai faites, et que j'ai vu de mes yeux, et touché de mes mains, sans en avoir rien retranché, et je l'ai mis dans l'ordre que la Science le demande.

Il y a encore un autre moyen pour [307] purifier Saturne et Jupiter, qui est de les dissoudre, comme nous l'avons déjà dit, et de faire reprendre corps à ce qui en aura été dissous. Car de cette manière il se purifie mieux que par quelque autre voie que ce soit : Et ainsi elle vaut mieux que pas une, hormis celle qui se fait par la Sublimation, qui est la meilleure de toutes.

Nous avons dit que l'un des degrés qui approchait ces deux Métaux de la perfection était l'endurcissement de leurs Substances molles ; tellement qu'ils deviennent si durs par cette préparation, qu'ils ne se puissent fondre qu'après avoir rougi au feu. Pour faire cet endurcissement, il faut trouver le moyen d'unir intimement à leur Substance de l'Argent-vif, ou du Soufre, ou de l'Arsenic qui lui ressemble, et qu'ils soient fixes : ou bien de mêler avec eux des choses dures et qui ne soient pas fusibles, telles que sont la chaux, les Marcassites et les Tuties. Car tout cela s'unit si bien avec eux qu'ils s'embrassent mutuellement, parce qu'ils s'entr'aident : Et par ce moyen ces Métaux s'endurcissent de telle sorte qu'ils ne se fondent point qu'auparavant ils n'aient rougi. La Médecine qui donne la perfection, et dont je dirai la composition ci-après, fait le même effet. Une autre sorte de préparation que l'on donne à ces deux Métaux, [308] et qui est le troisième degré, c'est, comme nous l'avons

dit, de leur ôter leur Substance volatile. Ce qui se fait en les tenant dans un feu bien proportionné pour cela, après leur avoir donné le premier degré par la Calcination.

Au reste, ces trois degrés, dont nous venons de parler, se doivent donner par ordre et de suite. Car premièrement il faut ôter à ces deux Métaux tout ce qu'ils ont de volatil et de combustible, qui les corrompt, après quoi il faut les dépouiller de leur terrestréité superflue : et enfin, il faut les dissoudre et les remettre en Corps. Ou bien il faut les laver parfaitement, en les mêlant avec de l'Argent-vif. Pour bien purifier ces deux Métaux, il faut nécessairement suivre cet ordre.

Venons maintenant à la préparation particulière de ces deux Corps. On prépare Jupiter différemment. Premièrement, par la Calcination, qui l'endurcit, ce qu'elle ne fait pas à Saturne. Jupiter s'endurcit aussi en le préparant avec l'eau d'Alun, comme nous l'avons dit ci-devant. Secondement, en le tenant longtemps dans son feu de Calcination. Car par ce moyen il perd le *cric*, et il ne rend plus cassants les autres Métaux avec lesquels on le mêle, comme il faisait auparavant. Ce qui ne se fait pas de même à Saturne, parce qu'il [309] n'a point de *cric*, et il ne rend point les autres Métaux aigres et cassants comme fait Jupiter. Celui-ci perd encore son *cric* en le calcinant, et en le remettant en corps par plusieurs fois, comme il fait aussi si l'on verse de l'eau de Sels et d'Aluns sur sa chaux ; parce que ces choses lui ôtent le *cric* par leur acrimonie.

La préparation particulière de Saturne se fait pareillement par la Calcination qui s'en fait par l'acrimonie des Sels. Car elle l'endurcit, comme il se blanchit particulièrement avec le Talc, la Tutie, et la Marcassite aussi. J'ai parlé plus au long de toutes ces sortes de préparations dans mon

Livre de la *Recherche de la perfection*, où on les peut voir ; car je n'ai fait qu'abrégé ici ce que j'en ai dit là plus amplement.

CHAPITRE XV

De la préparation de Vénus

En suivant l'ordre que nous nous sommes proposé, nous avons maintenant à parler de la préparation de Vénus, et de celle de Mars qui sont les deux Métaux durs. Commençons par Vénus. On la prépare de différentes façons, ou en l'élevant par la Sublimation, ou sans la [310] sublimer. On l'élève en unissant adroitement à elle de la Tutie, avec laquelle elle a plus de conformité ; et en la mettant ensuite à sublimer dans un Vaisseau sublimatoire, et par un degré de feu propre à faire élever sa partie la plus subtile, qui se trouve être d'un grand éclat et fort brillante. Ou bien après avoir réduit ce Métal en très menues parties, c'est-à-dire en limaille, on le mêle avec du Soufre, et on le sublime comme nous venons de le dire. On prépare Vénus d'une autre sorte sans la sublimer, soit qu'elle soit en chaux, soit qu'elle soit en corps, par les choses mondificatives, c'est-à-dire qui ont la vertu de purifier, telles que sont la Tutie, les Sels et les Aluns. Ou bien en la lavant avec de l'Argent-vif, comme nous l'avons dit ; ou en la calcinant, et lui faisant reprendre corps, ainsi que les Métaux précédents ; ou en la dissolvant et en remettant en corps ce qui en aura été dissous ; ou enfin on la purifie comme les autres Métaux imparfaits en la lavant avec de l'Argent-vif. [311]

CHAPITRE XVI

De la préparation de Mars

On prépare aussi Mars de plusieurs manières : ou en le sublimant, ou sans le sublimer. On le sublime avec l'Arsenic, et cette Sublimation se fait ainsi : Il faut trouver le moyen d'unir à lui le plus profondément que l'on pourra (c'est-à-dire jusque dans son intérieur), de l'Arsenic, qui ne soit pas fixe, et de le si bien unir qu'il se fonde conjointement avec ce Métal. Après quoi il le faudra sublimer dans un Vaisseau propre pour cela. Cette manière de préparer Mars est la meilleure et la plus parfaite de toutes. On le prépare encore avec de l'Arsenic, en les sublimant plusieurs fois tous deux ensemble, jusqu'à ce que Mars retienne une certaine quantité de cet Arsenic avec lui. Car si après cela on fait reprendre corps à ce Métal, il en sortira blanc, fusible, net et bien préparé. Il y a encore une troisième manière de le préparer, en le fondant avec du Plomb et de la Tutie. Car cela le rend tout de même net et blanc.

Mais parce que j'ai promis d'enseigner la manière d'amollir les Corps durs, et d'endurcir les mous par le moyen [312] d'une Calcination particulière, de peur que l'on ne croie que je veuille omettre quelque chose, je vais dire comment cette Opération se doit faire.

Premièrement donc pour endurecir les Métaux mous, il faut dissoudre de l'Argent-vif précipité, et dissoudre pareillement le Corps que l'on voudra endurecir après l'avoir entièrement calciné. On mêle ces deux dissolutions ensemble, et de ce mélange on en arrose alternativement le Métal calciné, le broyant, et *l'imbibant*, le calcinant, et lui faisant reprendre corps, jusqu'à ce qu'il devienne si dur, qu'il ne se puisse fondre qu'il ne rougisce auparavant. On fait la même chose avec la chaux des Corps

mous et la Tutie, et la Marcassite que l'on calcine et que l'on dissout, dont ensuite l'on fait les mêmes *imbibitions*. Et plus ces choses seront pures et nettes, plus le changement qu'elles feront (sur les Corps qu'elles endurciront) sera parfait.

Les Corps durs seront ramollis par un artifice tout semblable, que voici : On les mêle et on les sublime avec de l'Arsenic. Et après les avoir sublimés, on les brûle par le degré de feu que j'ai dit, dans mon *Livre des Fourneaux*, qu'il se fallait servir pour cela. Enfin on les remet en corps avec un feu violent, mais [313] proportionné : et on réitère ces Opérations jusqu'à ce que les Corps s'amollissent dans la fusion, autant qu'ils peuvent l'être à proportion de leur dureté. Toutes ces altérations et ces changements sont du premier ordre, et sans cela la Transmutation des Métaux ne se peut faire.

CHAPITRE XVII

De la manière de purifier l'Argent-vif

Pour achever toutes les préparations, il nous reste à parler de la *modification* ou *purification* de l'Argent-vif, qui est toute la préparation qu'on lui peut donner. Elle se fait en deux manières. La première par la Sublimation, que nous avons enseignée dans le Livre précédent, et la dernière par la *Lotion* ou *Ablution*, c'est-à-dire en le lavant. Ce qui se fait ainsi : On met de l'Argent-vif dans un bassin de verre, de grès ou de faïence, et par-dessus on verse du vinaigre jusqu'à ce qu'il surnage. Cela fait, on pose le plat ou bassin sur un feu doux, et on le laisse échauffer, tant que l'on puisse le remuer librement avec le doigt. On le remue donc incessamment, jusqu'à ce qu'il se mette tout en grains aussi menus que de la poudre, et que tout le vinaigre qu'on y aura mis, [314] soit consumé.

Après quoi on lave avec de nouveau vinaigre toutes les crasses terrestres, et les ordures qu'il aura laissées dans le plat, et on les rejette. Il faut réitérer cette *Lotion*, jusqu'à ce que l'Argent-vif soit entièrement dépouillé et nettoyé de sa terrestréité, et qu'il paraisse de couleur d'un très beau bleu céleste. Ce qui sera une marque qu'il aura été assez lavé, et qu'il est bien purifié. Voilà toutes les sortes de préparation. Passons maintenant aux Médecines.

CHAPITRE XVIII

Que la Médecine très parfaite donne nécessairement cinq différentes propriétés de perfection, qui sont la Netteté, la Couleur ou Teinture, la Fusion, la Stabilité, et le Poids Et que par ces effets l'on doit juger de quelle chose on doit prendre cette Médecine

Nous parlerons premièrement en général des Médecines, de leurs Causes et de leurs Effets, conformément aux expériences que l'on en peut faire. Mais avant toutes choses, voici des Maximes qu'il faut établir, par le moyen desquelles on connaîtra si la Médecine est véritable, et si la Transmutation qu'elle aura faite est parfaite. [315]

Premièrement, les Corps imparfaits ne sauraient recevoir la perfection, si la préparation ou la Médecine ne leur ôte tout ce qu'ils ont de superflu ; c'est-à-dire leur Soufre inutile et combustible, et leur terrestréité impure ; et si dans la fusion ces deux choses ne sont séparées du Métal, dans lequel elles sont mêlées lorsqu'on fait sur eux la projection de la Médecine qui doit le transmuier. Quand on aura trouvé le moyen de faire cette *séparation*, on pourra dire qu'on a l'une des espèces de la perfection.

Secondement, si la Médecine ne donne de l'éclat au Métal imparfait, et si elle ne le change en couleur blanche ou rouge, selon que tu as des-

sein de le faire : Et si cette couleur n'est accompagnée d'un brillant, et d'une lueur agréable, sois sûr que la Transmutation n'est pas bonne, et que le Métal imparfait que tu as voulu transmuier, n'a pas reçu une véritable ni une entière perfection.

Troisièmement, si la Médecine ne donne une fusion au Métal imparfait, telle que l'ont le Soleil et la Lune, et dans le temps précisément que l'ont ces deux Métaux imparfaits, c'est une marque infaillible que la Médecine n'est pas parfaite ; et très assurément elle ne demeurera ni ne persévérera point dans les épreuves ; mais elle se séparera du Métal sur lequel on l'aura [316] projetée, et elle s'en ira en fumée, comme je le ferai voir évidemment ci-après, lorsque je parlerai de la Coupelle.

Quatrièmement, si la Médecine ne demeure, et si le changement qu'elle fait et la Teinture qu'elle donne au Métal imparfait, n'est stable et permanente à toute épreuve, cela ne vaut rien, parce que tout s'en va en fumée.

En cinquième et dernier lieu, si la Médecine ne donne au Métal imparfait le véritable poids des Métaux parfaits, le Transmutation que l'on prétend qu'elle fait n'est ni parfaite ni véritable, mais sophistique, n'ayant qu'une apparence trompeuse. Parce que le poids (dans le même volume) est une des marques essentielles de la perfection.

Ce sont là les cinq différences de la perfection. Et parce que la Médecine de notre Magistère doit nécessairement communiquer toutes ces propriétés au Métal imparfait et à l'Argent-vif en les transmuant ; il est aisé de juger de là de quelle chose il faut la tirer. Car il est certain que cette Médecine ne peut être prise que des choses qui s'unissent le mieux aux Corps Métalliques qui ont plus de conformité avec eux, qui les pénètrent jusque dans l'intérieur, qui s'attachent et s'unissent à eux, et qui par

ce moyen les peuvent changer. [317] Or quelque recherche et quelque épreuve que j'aie vu faire dans toutes les autres choses, je n'ai jamais rien trouvé qui ait tant de liaison avec les autres Corps Métalliques, que l'Argent-vif. De manière qu'ayant travaillé sur l'Argent-vif, j'ai reconnu, par l'expérience, qu'il est la véritable Médecine qui donne la perfection aux Métaux imparfaits, et qui les change et les transmue véritablement avec très grand profit.

CHAPITRE XIX

Des préparations qu'il faut donner à la Médecine, afin qu'elle ait toutes les propriétés qu'elle doit nécessairement avoir

Nous n'avons donc plus qu'à déterminer quelle doit être la Substance de l'Argent-vif, afin d'être une véritable Médecine, et quelles propriétés il doit avoir pour cela. Or comme l'expérience nous a fait voir que l'Argent-vif ne fait nul changement dans les Métaux imparfaits, si lui-même n'est changé auparavant en sa nature : nous avons reconnu par là que nécessairement il doit être préparé pour faire cet effet. Car il ne se mêle point dans l'intérieur des Métaux imparfaits, s'il n'a eu sa préparation particulière, laquelle ne consiste qu'à le rendre [318] tel qu'il puisse se mêler jusque dans le profond et dans l'intérieur du Métal, qui doit être transmué sans pouvoir jamais en être séparé. Or l'Argent-vif ne peut point se mêler de cette manière, s'il n'est rendu extrêmement subtil par la préparation particulière que nous déclarée dans le Chapitre où nous avons traité de sa Sublimation. Mais quand il pourrait se mêler de cette sorte, il ne demeurerait point avec le Métal, et l'impression qu'il ferait sur lui ne subsisterait point s'il n'est rendu fixe. Il ne donnera point aussi l'éclat au Métal qu'il doit nécessairement avoir, s'il est véritablement

transmué, et si sa Substance n'est rendue fort éclatante par un artifice particulier, et par une opération qui se fait par le moyen d'un degré de feu propre et convenable. Il ne communiquera pas même aux Imparfaits la fusion des Métaux parfaits, si on ne le fixe de telle manière qu'en cet état il puisse ramollir les Corps durs, et endurcir les mous. Car la *fixation* doit être si bien ménagée, qu'elle n'empêche pas qu'il ne lui reste assez d'humidité pour pouvoir donner la fusion que nous demandons, et qui est nécessaire.

Il faut donc si bien préparer l'Argent-vif, que premièrement il s'en fasse une Substance très brillante et très pure. Puis [319] on le doit fixer avec cette précaution, que l'on sache lui donner le feu si à propos et si juste, que ce feu ne lui laisse d'humidité que ce qu'il en faut pour faire une fusion parfaite, et qu'il consume tout le surplus. Pour cet effet, si l'on en veut faire une Médecine pour ramollir les Métaux qui sont durs et longs à fondre, on doit lui donner au commencement un feu lent, parce que le feu lent conserve l'humidité et donne une fusion parfaite. Que si au contraire on veut, par cette Médecine, endurcir les Métaux mous, on doit faire un feu fort et violent, à cause qu'un tel feu consume, l'humidité et retarde la fusion. Et ce sont là des règles et des Maximes à quoi tout Artiste bien sensé doit soigneusement prendre garde, et les avoir toujours présentes, à quelque Médecine que ce soit qu'il veuille travailler : comme il doit aussi faire plusieurs autres considérations sur le changement du poids, qui se fait dans la Transmutation ; et en rechercher la cause et remarquer l'ordre dans lequel ce changement se fait.

Or pour ce qui est de la grande pesanteur des Métaux parfaits, elle ne provient que de ce que leur Substance est fort subtile et uniforme, c'est-à-dire toute de même nature. Car par ce moyen, n'y ayant rien entre les

parties de ces Métaux qui [320] les sépare et les désunisse, c'est cette presse et ce resserrement de parties qui leur donne un si grand poids en si petit volume.

CHAPITRE XX

De la différence des Médecines, et qu'il y en a du premier, du second, et du troisième Ordre

Ce n'est donc qu'à rendre plus subtiles les Matières sur lesquelles il faut travailler, que l'Artiste doit s'appliquer dans toutes ses Opérations ; soit qu'il veuille préparer les Corps imparfaits, soit qu'il ait dessein de faire la Médecine qui doit leur donner la perfection. Car plus les Corps qui seront transmués seront pesants, et plus ils seront trouvés parfaits, par les règles de l'Art et par l'expérience qu'on en fera. Mais parce qu'il y a plusieurs sortes de *Médecines*, pour en parler utilement, il est nécessaire de les comprendre toutes, et d'en rapporter toutes les différences. Je dis donc qu'il y en a de trois sortes. L'une qui est du *premier Ordre*, une autre du *second Ordre*, et une autre enfin du *troisième Ordre*.

J'appelle *Médecine du premier Ordre*, la préparation, quelle qu'elle soit, que l'on donne aux Minéraux, laquelle, après qu'ils sont ainsi préparés, étant projetée sur les Corps [321] imparfaits leur imprime un changement et une altération, qui ne leur donne pas néanmoins une perfection si grande ni si forte, qu'ensuite ils ne puissent être corrompus et changés, c'est-à-dire revenir en leur première nature, et que la Médecine et l'impression qu'elle a faite sur eux, ne se dissipent et ne s'évaporent entièrement, sans qu'il en reste rien. Telle est la Sublimation, laquelle, sans avoir reçu aucune fixation, blanchit Vénus et Mars. Telle est encore la Teinture, tirée du Soleil et de la Lune ou de Vénus, que l'on mêle en-

semble, et que l'on met sur un Fourneau de Ciment, comme du *Ziniar*, et des autres choses semblables. Car c'est une Teinture, qui teint à la vérité, mais qui ne demeure pas : au contraire, elle se perd dans les épreuves, en s'exhalant en fumée.

Par la *Médecine du second Ordre*, j'entends toutes sortes de préparations desquelles faisant projection sur les Corps imparfaits, elles les changent, et leur donnent quelque perfection ; mais leur laissent cependant beaucoup d'impuretés, comme est la calcination des Corps imparfaits, laquelle leur ôte tout ce qu'ils ont de volatil, et qui leur laisse leur terrestréité. Comme est encore la Médecine qui rougit la Lune, ou qui blanchit Vénus ; sans que ces deux Teintures puissent après cela être [322] ôtées à ces deux Métaux, qui demeurent néanmoins au surplus dans leur même nature, et gardent les autres impuretés qu'ils avaient auparavant.

Enfin, j'appelle *Médecine du troisième Ordre* la préparation, laquelle survenant aux Corps imparfaits par la projection que l'on en fait sur eux, les dépouille de toutes leurs impuretés, et leur donne une perfection entière et accomplie. Et cette Médecine est seule et unique en son espèce. Et quiconque l'a, il n'a que faire de se mettre en peine de chercher les dix espèces différentes de Médecines du Second Ordre.

Au reste, on appelle l'Œuvre du premier Ordre, *la Petite Œuvre* ; celle du second Ordre, *l'Œuvre moyenne*, et celle du troisième Ordre, *la grande Œuvre*. Voilà toutes les sortes de Médecines.

CHAPITRE XXI

Des Médecines du premier Ordre, qui blanchissent Vénus

Suivant l'ordre que nous avons établi, nous parlerons de toutes ces sortes de Médecine l'une après l'autre. Pour cet effet, nous dirons pre-

mièrement les Médecines des Corps ou Métaux, puis nous [323] passerons à celles de l'Argent-vif, qui sont différentes de celles des Corps. Et nous rapporterons toutes ces Médecines de suite. Ainsi nous commencerons par celles du premier Ordre ; nous poursuivrons par celles du second, et nous finirons par celles du troisième.

Les *Médecines* des Corps *du premier Ordre*, sont ou *pour les Corps* (ou Métaux) *durs*, ou *pour les Corps mous*. De celles qui sont pour les Corps durs, les une sont pour *Vénus*, les autres pour *Mars*, et les autres pour la *Lune*. À l'égard de *Vénus* et de *Mars*, leur Médecine est pour leur donner une blancheur pure ; et la Médecine de la *Lune* pour la rendre rouge avec un beau brillant. Car on ne donne point, ni à *Vénus*, ni à *Mars*, une couleur rouge avec un éclat apparent, par nulle Médecine du premier Ordre : parce que ces deux Métaux étant tout à fait impurs, ils ne sont pas en état de recevoir le brillant de la Teinture du Soleil, si auparavant on ne leur donne une préparation qui leur communique de l'éclat. Parlons donc premièrement de toutes les Médecines du premier Ordre pour *Vénus*, après quoi nous verrons celles qui sont pour *Mars*.

Il y a une Médecine qui blanchit *Vénus* avec l'Argent-vif, et il y en a une qui la blanchit avec l'Arsenic.

La première se fait ainsi. On dissout [324] premièrement de l'Argent-vif précipité, puis on dissout tout de même de la Chaux de *Vénus* ; on mêle ces deux Dissolutions, ensuite on les coagule, et enfin l'on fait projection de cette Médecine sur *Vénus* en corps, c'est-à-dire telle que *Vénus* est naturellement sans être calcinée, et sans qu'elle ait nulle autre préparation ; et elle la rend blanche et nette. *Ou bien*. On dissout de l'Argent-vif précipité et de la Litharge, l'un et l'autre séparément. On mêle ces deux Dissolutions, après quoi on dissout de la Chaux de *Vénus*, que l'on veut

blanchir ; et ayant mis cette Dissolution avec les précédentes, on les *coagule*, puis l'on en fait projection sur le Corps, et elle le blanchit. *Autrement*. On sublime avec le Corps de Vénus alternativement une certaine quantité d'Argent-vif jusqu'à ce qu'il en demeure une partie avec elle, sans qu'il s'en sépare, encore qu'on le fasse rougir au feu. Puis l'ayant arrosée fort souvent avec du vinaigre distillé, on la broie, afin que l'Argent-vif la pénètre mieux. Ensuite on la brûle, et on la sublime une seconde fois avec l'Argent-vif, on l'arrose ou *imbibe* avec du vinaigre, on la brûle, comme on a fait la première fois, et l'on réitère ces Opérations, jusqu'à ce qu'une bonne quantité d'Argent-vif demeure sans s'évaporer, encore [325] qu'on le fasse fortement rougir au feu. Cette Teinture au blanc, pour être du premier ordre, est fort bonne. *En voici d'une autre manière*. On fait sublimer de l'Argent-vif, tel qu'il vient de la Mine avec d'autre d'Argent-vif précipité, jusqu'à ce que celui-là se fixe sur celui-ci, et qu'il soit fusible : après quoi on en fait projection sur Vénus en corps, et elle deviendra d'une blancheur à porter du profit. *Autrement encore*. On fait dissoudre de la Lune et de la Litharge séparément ; et ces deux Dissolutions, étant mêlées ensemble, elles blanchissent Vénus. Mais elles se blanchissent mieux, si dans toutes les Médecines dont on se servira pour la blanchir, on y ajoute de l'Argent-vif, et que l'on fasse si bien, qu'il y demeure toujours sans s'exhaler.

On blanchit encore Vénus avec l'Arsenic sublimé, et c'est l'autre sorte de Médecine qui la blanchit. Cela se fait en prenant de la Chaux de Vénus, et en sublimant avec elle de l'Arsenic une ou deux fois, jusqu'à ce qu'ils s'incorporent ensemble, et que par ce moyen Vénus devienne blanche. Mais je t'avertis que si tu n'es bien adroit à faire les Sublimations, l'Arsenic ne demeurera point avec Vénus, et ne lui communiquera

point de blancheur qui soit permanente. Après l'avoir donc sublimé [326] une fois, il faut que tu le sublimes encore une seconde, de la manière que je l'ai dit, quand j'ai parlé de la Sublimation de la Marcassite. On blanchit encore Vénus *d'une autre manière*. On fait projection de l'Arsenic sublimé sur de la Lune, puis l'on projette le tout sur du Vénus, et elle blanchit avec utilité. *Ou bien*. On mêle premièrement avec de la Lune, de la Litharge, ou du Plomb brûlé, qu'on aura dissous auparavant, puis on jette de l'Arsenic par-dessus ; et enfin on fait projection du tout sur du Vénus, et elle paraît d'un fort beau blanc. Et c'est là un blanc du premier Ordre. *Ou*, l'on jette seulement de l'Arsenic sublimé sur de la Litharge dissoute et remise en Corps, puis on en fait projection sur du Vénus étant en fusion, et cette Médecine lui donne une blancheur agréable. *Ou bien*. On mêle du Vénus et de la Lune ensemble, et sur cela on fait projection de quelque Médecine que ce soit qui ait la vertu de blanchir. Or la Lune se plaît mieux avec l'Arsenic qu'avec nul des Métaux ; c'est pourquoi elle l'empêche d'être aigre et cassant. Après la Lune, Saturne a plus d'affinité avec l'Arsenic. Et c'est pour cela qu'on mêle ordinairement l'Arsenic avec la Lune et Saturne. *Autrement*. On fait fondre de l'Arsenic sublimé jusqu'à ce qu'il se mette par morceaux, [327] puis on le jette pièce à pièce sur du Vénus. Je dis qu'il le faut jeter par pièces, et non pas le mettre en poudre pour en faire projection ; parce qu'étant en poudre, il s'enflamme bien plutôt qu'en pièces. Et par ainsi il s'exhale plus facilement, et ayant pris feu, il est consumé avant qu'il ne soit tombé sur le Corps qui est rougi, et qu'il ne l'ait touché.

On ôte encore la rougeur à Vénus, et on la blanchit avec de la Tutie. Mais parce que la Tutie ne la blanchit pas assez bien, elle ne fait que la jaunir seulement. Or toute sorte de jaune a beaucoup d'affinité avec le

blanc. Voici comment on se sert de la Tutie pour cela. On prend quelque sorte de Tutie que ce soit ; on la dissout et on la calcine ; puis on dissout du Vénus, on mêle ces Dissolutions, et on en jaunit la Substance de Vénus ; et quiconque travaillera sur Vénus avec la Tutie, il y trouvera du gain.

Enfin on blanchit Vénus avec de la Marcassite sublimée, de même qu'avec l'Argent-vif sublimé, et l'un se fait comme l'autre. [328]

CHAPITRE XXII

Du blanchissement de Mars

Nous devons parler maintenant des divers blanchissements de Mars, qui se font par le moyen de ces Médecines particulières du premier Ordre, suivant quoi il n'a pas une véritable fusion, c'est-à-dire qu'il ne se peut fondre de lui-même, si l'on ne lui ajoute un Fondant. Ainsi il faut le blanchir avec une Médecine fondante.

Toute Médecine qui blanchit Vénus fait le même effet sur Mars, en le préparant de la même manière. Néanmoins l'Arsenic, de quelque sorte qu'il soit, est la Médecine qui le rend particulièrement fusible. Mais avec quoi qu'on le blanchisse et qu'on le fonde, il faut nécessairement le mêler et le laver avec de l'Argent-vif, jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'impureté, et qu'il soit devenu blanc et bien fusible. *Ou bien.* Il le faut rougir à fort feu, et jeter de l'Arsenic par dessus ; et quand il sera fondu, en faire projection sur une quantité de Lune. Parce qu'étant une fois mêlé avec de l'Argent, on ne l'en saurait séparer qu'avec bien de la peine. *Ou bien encore.* On calcine le Mars, on lui ôte toute [329] son *aluminosité* qui peut être dissoute, et qui est ce qui le rend impur. Ce qui se fait en le dissolvant de la manière que je viens de dire. Ensuite on sublime avec lui l'Arsenic, lequel

on aura purifié auparavant, par quelque Sublimation qu'on en aura faite. Et on le resublime plusieurs fois de cette sorte, jusqu'à ce que quelque partie de l'Arsenic se fixe avec lui. Après cela on *l'imbibe* (ou l'arrose) avec la Dissolution de la Litharge, les mêlant, les remuant, et les brûlant alternativement ; et enfin on lui fait reprendre corps par le même degré de feu avec lequel j'ai dit qu'on remettait Jupiter en corps, après qu'il a été calciné. Cela fait, Mars sera blanc, net et fusible. *Ou bien.* On le remettra en corps, après avoir mêlé sa Chaux seulement avec de l'Arsenic sublimé, et il paraîtra blanc, net et fusible.

Mais il faut que l'Artiste agisse ici avec la même précaution que nous avons dit qu'il devait prendre, en refaisant la Sublimation de Vénus avec l'Arsenic, afin de faire entrer l'Arsenic, et de le fixer jusque dans sa profondeur.

Mars se blanchit encore avec la Marcassite et la Tutie, et cela se fait de la même manière et par le même artifice que nous avons dit ci-devant que l'on blanchissait Vénus. Néanmoins ces deux Médecines ne le [330] purifient ni ne le blanchissent pas parfaitement.

CHAPITRE XXIII

Des Médecines qui jaunissent la Lune

Pour parler maintenant avec sincérité de la Médecine du premier Ordre, qui donne à la Lune la Teinture du Soleil, nous dirons que c'est une Médecine laquelle s'attache intimement à la Lune, et la Lune, et la pénètre jusque dans son intérieur, et qui par ce moyen lui communique cette Teinture : soit que cette Médecine s'unisse ainsi à la Lune, et qu'elle la colore d'elle-même et par sa propre vertu ; soit que cela lui vienne de l'artifice de notre Magistère. Ce qui fait qu'il y a de deux sortes de Méde-

cines pour teindre la Lune. Nous parlerons premièrement de celle qui d'elle-même s'attache et s'unit naturellement à elle. Puis nous dirons par quel artifice nous rendons les autres Médecines (de quelques espèces qu'elles soient) propres à s'unir, tant à la Lune qu'aux autres Métaux, à les pénétrer et à s'y attacher fortement, sans pouvoir en être séparées.

On tire la première Médecine, ou du Soufre, ou de l'Argent-vif, ou de la composition et du mélange de ces deux Esprits. Mais la Médecine qui se prend du [331] Soufre est bien moins efficace : au lieu que celle qui se fait de l'Argent-vif est beaucoup plus parfaite. On fait encore cette Médecine de certains Minéraux qui ne sont pas de la nature de ces Esprits, tels que sont le Vitriol, et la Couperose, qu'on appelle la *Gomme du Cuivre*, ou son égout. Nous parlerons premièrement des Médecines de l'Argent-vif, puis de celles qui se font du Soufre ou du mélange de ces deux Esprits. Ensuite nous verrons quelles sont celles que l'on fait avec la Gomme du Cuivre, et les autres choses semblables.

On fait la Médecine avec l'Argent-vif de cette manière. On prend de l'Argent-vif qui soit précipité, et que la précipitation ait mortifié et rendu fixe. On met ce Précipité dans un Fourneau, qui fasse un feu fort, comme est celui où l'on met les Chaux des Métaux pour les maintenir et les conserver toujours en même état. Et on laisse ce Précipité dans ce Fourneau jusqu'à ce qu'il devienne rouge, comme est le Cinabre, qui se fait du mélange de l'Argent-vif et du Soufre. Que s'il ne rougit pas dans ce feu, il faudra prendre une partie d'Argent-vif, sans être mortifié, et l'ayant mêlé avec du Soufre, resublimier ainsi ce Précipité. Mais il faut que le Soufre et l'Argent-vif, dont on se servira pour [332] faire cette Opération, soient bien purifiés de toutes leurs impuretés ; et après qu'on aura sublimé ce Soufre vingt fois avec le Précipité, on le dissoudra dans

des Eaux âcres et dissolvantes, puis on le calcinera et on le dissoudra plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il le soit assez. Cela fait, dissous une partie de Lune, mêles-en la Dissolution avec les précédentes ; coagule le tout, et fais-en projection sur de la Lune fondue, et tu verras que cela la teindra utilement. Mais si l'Argent-vif rougit lorsqu'on le précipitera, afin qu'on en fasse la projection, et que ce Précipité donne la Teinture à la Lune ; il suffira de le mettre, et de le tenir dans le Fourneau, comme je viens de le dire, sans qu'il soit besoin de le mêler avec quoi que ce soit de tingent.

On teint tout de même la Lune avec le Soufre ; mais c'est un travail difficile et pénible, plus qu'on ne le saurait croire. On la teint encore avec la Dissolution de Mars. Mais il faut nécessairement calciner le Mars et le fixer auparavant ; ce qui n'est pas une petite affaire. Après cela on le prépare comme nous avons dit qu'il fallait le faire pour la Médecine du soufre et de l'Argent-vif, en le dissolvant et le coagulant, et nous en faisons la projection de la même manière sur de la Lune fondue. Et avec tout cela la Teinture que cette Médecine [333] donne à la Lune n'est point brillante, mais elle est obscure et mate, et d'une couleur pâle et désagréable.

La Médecine qui se fait du Vitriol et de la Couperose, pour teindre la Lune, se fait ainsi. On prend une certaine quantité de chacun de ces Minéraux. On en sublime ce qui peut être sublimé, et on sublime le reste à fort feu. Il faut sublimer une seconde fois ce qui aura été sublimé, et on le fera par un degré de feu qui soit propre à cette Opération, afin que par ce moyen, une partie se fixe après l'autre, jusqu'à ce que la plus grande partie soit fixée. Puis on calcinera cette partie avec un feu qu'on fera de telle manière qu'on puisse l'augmenter, afin d'achever et de parfaire cette Médecine. Ensuite on dissoudra cette Matière, et il s'en fera une Eau parfait-

tement rouge, et qui n'a pas sa pareille. Après quoi, il faudra trouver moyen de lui donner *ingré*, c'est-à-dire de la rendre si subtile qu'elle puisse entrer et pénétrer dans le Corps de la Lune. Je t'en ai suffisamment enseigné l'artifice par les choses que j'ai dites dans ce Livre, si tu es un véritable Inquisiteur de l'Œuvre parfaite. Et parce que nous avons vu que ces choses s'attachaient et s'unissaient aimablement et intimement à toute la Substance de la Lune, nous avons inféré de là, [334] qu'elles étaient faites et composées des mêmes Principes qu'elle. Ce qui est assurément très véritable. Car c'est pour cela même qu'elles ont la vertu de l'altérer et de la changer.

Voilà toutes les Médecines du *premier Ordre*. Ce n'est pas qu'on ne puisse en augmenter le nombre en les mêlant diversement, sans que dans les différentes manières, avec lesquelles leurs mélanges se peuvent faire, les choses tingentes perdent rien de leur essence ni de leur vertu. Mais à dire le vrai, la Médecine pour la Lune que l'on tire de l'Argent-vif n'est pas une Médecine du *premier Ordre* ; parce qu'elle ne communique pas seulement une des cinq espèces de la perfection que nous avons remarquées ci-devant, mais elle donne la perfection toute entière.

Il y en a qui ont imaginé plusieurs autres Médecines ; mais il arrive nécessairement de deux choses l'une, ou qu'ils font leur Médecine des mêmes choses, ou qui sont du moins de même nature que celle dont nous avons parlé ; ou bien qu'ils la font d'une chose, laquelle par l'altération et le changement qu'on lui donne, a la même vertu que ce qu'elle n'est pas en effet : c'est-à-dire, qui fait le même effet que les Médecines dont nous venons de parler, quoiqu'elle ne soit pas de même nature [335] qu'elles. *Mais cette Médecine ne peut de rien servir à ce qui est*

net et pur, ni à ses parties, jusqu'à ce que le Moteur se soit reposé dans le plus haut Mobile de la Nature, sans être nullement corrompu.

CHAPITRE XXIV

Des Médecines du second Ordre, et de leurs propriétés

Venons maintenant aux Médecines du second Ordre, et disons-en tout ce qu'il sera nécessaire d'en savoir, avec les preuves et les expériences que par effet nous avons trouvée être véritables. Or comme il y a des Médecines pour transmuier les Corps, et qu'il y en a aussi pour coaguler parfaitement, c'est-à-dire pour fixer l'Argent-vif en véritable Soleil et Lune, nous commencerons par les premières.

La Médecine du second Ordre est une Médecine laquelle, comme je l'ai déjà dit, donne seulement une seule sorte de perfection aux Corps imparfaits. Mais parce que dans les Corps imparfaits il y a plusieurs impuretés qui les corrompent, et qui sont cause de leur imperfection, comme par exemple dans Saturne, il y a un Soufre volatil et un Argent-vif aussi volatil, et outre cela une terrestréité qui [336] rendent nécessairement imparfait ; on fait une Médecine, laquelle ôte entièrement l'une et l'autre de ces imperfections, ou qui la pallie et la cache, en l'embellissant sans toucher aux autres imperfections, qui y demeurent toutes entières. D'ailleurs, comme dans les Corps, il y a quelque chose qui ne peut être changé, parce que c'est une chose qui leur est essentielle ; étant née avec leurs Principes, elle ne peut point aussi leur être ôtée par aucune Médecine du second Ordre : Et il n'y a que la seule Médecine du troisième et grand Ordre qui puisse la faire perdre aux Corps mixtes dans lesquels elle se trouve. Mais parce que l'expérience a fait voir que par la Calcination on pouvait ôter les superfluités des Volatils, et que la terres-

tréité qui n'était pas essentielle aux Corps, ni unie à leurs Principes, se perdait en les calcinant et en les remettant plusieurs fois en Corps ; cette Connaissance a fait que l'on a inventé la Médecine du second Ordre, laquelle peut pallier et couvrir les imperfections essentielles des Corps, ramollir ce qu'ils ont de dur, et endurcir ce qu'ils ont de mou, et communiquer aux Imparfaits, tant durs que mous, une perfection du second Ordre qui ne soit pas Sophistique, mais une véritable perfection de Soleil et de Lune. [337]

Mais parce qu'aussi on ne saurait, par cette Œuvres du second Ordre, empêcher que les Corps mous ne se fondent fort promptement, ni leur ôter l'impureté qui est enracinée dans leurs Principes, on a été obligé de rechercher une autre Médecine, laquelle dans la projection qu'on en fera sur eux, puisse épaisir et resserrer leurs parties trop rares et trop éloignées les unes des autres, et par ce moyen les endurcir assez pour ne pas se fondre avant qu'ils aient rougi dans le feu. Cette Médecine a été encore nécessaire pour faire un effet tout contraire sur les Corps durs imparfaits, en raréfiant et atténuant leur épaisseur, autant qu'il est nécessaire pour se fondre plus promptement qu'elles ne faisaient sans leur ôter pourtant la propriété qu'ils ont de rougir avant que de se fondre. Et afin encore qu'en palliant la noirceur qui se trouve dans les uns et dans les autres de ces Corps imparfaits, elles les embellissent : et qu'enfin, comme cette Médecine est ou Blanche ou Rouge, la blanche les transmue en blanc de Lune, et la rouge en rouge parfait. Or ces deux Médecines, la Blanche et la Rouge, ne diffèrent qu'en ce que l'une n'est pas si bien préparée ni digérée, et par conséquent si parfaite que l'autre ; le différent effet qu'elles font de changer en blanc et en rouge, ne provenant nullement de la différence des [338] Corps, sur lesquels on fait projection, ni de ce qu'elles

soient composées de choses différentes en Teinture ; mais de la seule préparation ou cuisson.

Au reste, la Médecine du second Ordre, qui doit épaisir et resserrer les parties trop rares des Corps mous, doit être tout autrement préparée que celle qui doit atténuer et raréfier le trop d'épaisseur des Corps durs. Car on doit donner à la crème un feu propre à consumer le trop d'humidité des Corps mou ; au lieu que la dernière a besoin d'un feu doux, et qui conserve l'humidité qui fait la fusion.

CHAPITRE XXV

De la Médecine Lunaire et Solaire pour les Corps imparfaits

Parlons maintenant de toutes les Médecines Lunaires et Scolaires du second Ordre, et enseignons la manière de les faire, en commençant par les Médecines Lunaires, û faut néanmoins remarquer auparavant que le Soufre, quel qu'il soit, est ce qui empêche la perfection, comme nous l'avons fait voir ci-devant, et que l'Argent-vif est ce qui fait la perfection dans les Ouvrages de la Nature, par un régime ou une digestion parfaite. Notre [339] intention étant donc, non pas de changer les ordres de la Nature, mais d'en imiter les Opérations, autant que nous le pouvons faire ; nous nous servons tout de même de l'Argent-vif dans le Magistère de cette Œuvre, pour faire toutes les Médecines Lunaires et Solaires, soit pour parfaire les Corps imparfaits, soit pour coaguler et fixer l'Argent-vif. Car, comme nous l'avons déjà fait voir, il faut des Médecines différentes pour faire ces deux choses, nous allons maintenant traiter des unes et des autres par ordre et de suite.

La Matière néanmoins de ces deux Médecines est la même, et il n'y en a qu'une seule, et nous l'avons assez fait connaître en tout ce que nous

venons de dire. Prends-la donc et t'en sers pour faire la Médecine Lunaire du second Ordre, que j'ai promis de t'enseigner, et pour cet effet exerce-toi et apprends à la préparer par les Opérations qui sont nécessaires pour faire ce Magistère, que tu ne peux ignorer, et qui ne se terminent toutes qu'à séparer la pure Substance de cette Matière, à fixer une partie de cette Substance, et à laisser l'autre pour faire l'Incération. Continuant ainsi à faire le Magistère, jusqu'à ce que tu aies rendu la Médecine fondante, qui est ce que tu dois chercher, et que tu reconnaîtras par expérience. Car si faisant [340] projection de ta Médecine sur les Corps durs, elle leur donne une prompte fusion ; et si elle fait un effet tout contraire sur les Corps mous, ce sera une marque assurée qu'elle est parfaite. De sorte qu'étant projetée sur quelque Métal imparfait que ce soit, elle le changera parfaitement en Substance de Lune, pourvu qu'on lui ait donné les préparations nécessaires ; sinon elle laisse quelque imperfection au Corps qu'elle change, et elle ne lui communique tout au plus qu'une des sortes de perfections dont nous avons parlé ci-devant. Par ce qu'elle ne peut rien faire davantage, n'ayant eu les préparations que pour être Médecine du second Ordre : au lieu que la Médecine du troisième Ordre donne la perfection aux imparfaits, par la seule projection que l'on en fait sur eux, sans qu'il soit besoin de les préparer auparavant.

La Médecine Solaire du second Ordre, pour chacun des Corps imparfaits, se fait de la même Matière et par le même Régime. Elle diffère néanmoins de la Lunaire, en ce que ses parties sont rendues plus subtiles par une manière de digestion toute particulière ; et par le mélange qu'on fait d'un Soufre préparé par un Régime subtil, avec cette Matière que nous avons assez déclarée pour la faire connaître. Et ce Régime ne tend qu'à fixer ce même Soufre très pur, et à [341] le dissoudre ou rendre

faible avec modération. Car c'est ce Soufre qui teint la Médecine, et c'est par son moyen, qu'étant projetée sur quelqu'un des Corps imparfaits, elle lui donne la perfection de l'Or, autant que la préparation qu'elle a eue auparavant, comme Médecine du second Ordre, la rend efficace ; et autant que celle que l'on a donnée au Corps imparfait, le rend capable de la recevoir. Et si l'on fait projection de cette même Médecine sur la Lune, elle lui donnera la perfection du Soleil avec beaucoup de profit.

CHAPITRE XXVI

De la Médecine qui coagule et fixe l'Argent-vif

Pour achever les Médecines du second Ordre, il nous reste à parler de celles qui coagulent ou fixent l'Argent-vif. Je dis donc que la Matière de cette Médecine se doit prendre des mêmes choses d'où se prend celles des autres Médecines, c'est à savoir de ce que nous avons assez fait connaître, par tout ce que nous avons dit dans les Chapitres précédents. Et la raison en est que l'Argent-vif, qui est volatil, s'enfuyant aisément, sans même qu'il soit [342] beaucoup échauffé, a besoin d'une Médecine laquelle, avant qu'il s'exhale, s'attache d'abord intimement et profondément à lui, qui s'y unisse par ses moindres parties, qui l'épaississent, et qui par sa fixation le retiennent, et le conservent dans le feu jusqu'à ce qu'il puisse en souffrir un plus violent, qui consume son humidité superflue, et qui par ce moyen le convertisse en un moment en véritable Soleil ou Lune, selon que la Médecine aura été préparée au Rouge ou au Blanc.

Or comme on ne saurait rien trouver qui convienne mieux à l'Argent-vif que ce qui est de même nature que lui, nous avons jugé de là qu'il fallait faire cette Médecine du Vif-argent lui-même, et nous avons imaginé le moyen de la changer en Médecine par notre artifice. Et ce

moyen ne consiste qu'à préparer l'Argent-vif de la manière que nous avons déjà dit, par un long et assidu travail, par lequel sa Substance subtile et plus pure se change, celle qui est blanche en Lune, et celle qui est orangée en Soleil. Or il ne peut point devenir Orangé si l'on ne mêle avec lui quelque chose qui lui donne cette Teinture, et qui soit de sa même nature : et qu'après, de cette Substance très pure de l'Argent-vif, par le moyen des Opérations dont on se sert pour faire le Magistère, [343] il se fasse une Médecine qui s'attache très fortement à l'Argent-vif, qui le rende très facilement fusible, et qui le coagule et le fixe. Car si on le prépare auparavant, comme il le doit être, cette Médecine le convertira en véritable Soleil ou Lune.

On demande d'où se doit principalement tirer cette Substance d'Argent-vif. Je réponds qu'on la doit prendre dans les choses où elle est, et la tirer de ces mêmes choses. Or il est certain que naturellement elle est dans les Corps et dans l'Argent-vif même ; puisque et l'Argent-vif, et les Corps, sont constamment tous d'une même nature, ainsi que l'expérience le fait voir. Néanmoins il est plus difficile de trouver cette Substance dans les Corps ; au lieu qu'elle est plus aisée à trouver, et plus proche dans l'Argent-vif, quoique pourtant elle n'y soit pas plus parfaite. Mais dans quelque lieu que l'on trouve, et d'où l'on prenne cette Médecine, soit dans les Corps, soit dans la Substance de l'Argent-vif, on peut dire que c'est la Médecine de la Pierre précieuse. [344]

CHAPITRE XXVII

*Comment par l'Art on peut rendre les Médecines entrantes, ou leur donner
ingrès*

Il arrive quelque fois que les Médecines dont nous venons de parler se mêlent, et quelque fois aussi elles ne se mêlent pas avec les Corps. Ainsi il est nécessaire d'enseigner par quel moyen on peut les rendre capables de se mêler, c'est-à-dire d'entrer profondément dans les Corps, dans lesquels elles ne sauraient entrer sans cela. Ce moyen est de dissoudre ce qui est *entrant*, et de dissoudre aussi ce qui ne l'est pas, et de mêler ensuite ces deux Dissolutions. Car tout ce qui pourra se mêler par les moindres parties, avec ces Dissolutions, de quelque nature qu'il soit, deviendra aussitôt *entrant*. Or il est certain que c'est par la Dissolution que cette *ingrès* s'acquiert, parce que c'est par la Dissolution que la fusion se communique à ce qui n'est pas fusible. Et par conséquent, c'est par ce moyen qu'elles deviennent propres à entrer dans les Corps, et à les *altérer* ou changer. Et c'est aussi pour cela que nous calcinons de certaines choses qui ne sont pas de la nature de celles [345] dont nous parlons, afin qu'elles se puissent mieux dissoudre. Et on ne les dissout qu'afin que les Corps reçoivent mieux leur impression, et que par ce moyen ils soient mieux préparés et mieux purifiés.

Il y a encore une autre manière de rendre *entrant* ce qui ne l'est pas, à cause de son épaisseur. Ce qui se fait en le sublimant plusieurs fois avec des Esprits, qui ne sont pas inflammables comme sont l'Arsenic et l'Argent-vif, sans le rendre fixe. Ou bien en dissolvant plusieurs fois ce qui de soi n'est pas *entrant*.

Voici encore un autre bon moyen pour donner *ingrès* aux choses qui ne se peuvent pas mêler avec les Corps ou Métaux. Il faut dissoudre le Corps dans lequel on veut faire entrer la Médecine, afin de le changer et de l'altérer : et il faut de même dissoudre la Chose, ou la Médecine, que l'on veut qui entre dans le Corps, et qu'elle le change. Il ne faut pas néanmoins le dissoudre tout à la fois, mais une partie seulement ; et de cette Dissolution on en abreuvera, à plusieurs reprises, ce qui n'aura pas été dissous. Car par ce moyen, il faut nécessairement que cette Médecine entre dans ce Corps-là, et qu'elle le pénètre, quoiqu'il ne s'ensuive pas pour cela qu'elle doive *entrer* aussi aisément dans les autres Corps. Ce sont là les artifices [346] par lesquels les choses deviennent *entrantes*, par la conformité de leur nature : Et c'est par ce moyen que l'on a trouvé de les mêler facilement avec les Corps, qu'elles les changent et les altèrent.

Ainsi voilà nos dix Médecines parachevées, et tout ce que nous avons à dire là-dessus.

CHAPITRE XXVIII

De la Médecine du troisième Ordre en général

Nous n'avons plus à parler que de la *Médecine du troisième Ordre*. Il y en a de deux sortes : l'une que l'on appelle *Lunaire*, et l'autre *Solaire*. Ce n'est pourtant qu'une seule Médecine, puisque toutes les deux n'ont qu'une même Essence, et qu'elles agissent de même manière. C'est pourquoi *les anciens Philosophes*, dans les Livres que nous avons lus d'eux, *assurent tous qu'il n'y a qu'une Médecine*. La seule différence qui s'y trouve, c'est que pour faire la Médecine Solaire, on lui ajoute la Couleur rouge qui lui donne la Teinture. Et cette Couleur vient de la Substance très pure du Soufre fixe, qui n'est que dans la Médecine Solaire, et qui ne se

trouve point dans l'autre. Or on appelle [347] cette Médecine du troisième Ordre, la *grand Œuvre* ; parce qu'il faut une plus grande application pour la découvrir, un plus long travail pour la préparer, et beaucoup plus de peine pour la parfaire, que celles du premier et du second Ordre. Cette Médecine ne diffère pas néanmoins essentiellement de celle du second Ordre, si ce n'est qu'elle demande seulement une préparation plus subtile, par un Régime de feu qui se doit faire par degré, et un travail plus long et plus assidu. Je dirai son Régime et la Manière de le préparer par ses Causes et ses Expériences, et j'enseignerai quel différent degré de feu il faut lui donner pour être *Médecine du troisième Ordre*. Car afin que la Médecine Solaire ait sa Teinture parfaite, elle a besoin d'un degré de feu différent de celui qui est nécessaire pour donner la perfection à la Médecine Lunaire : parce qu'il faut ajouter un Soufre tingent à la première, que la dernière ne doit pas avoir, ce qui ne se fait que par une plus forte digestion, et par conséquent par un plus fort degré de feu. [348]

CHAPITRE XXIX

De la Médecine Lunaire du troisième Ordre

La manière de faire cette Médecine est de prendre la Pierre, c'est-à-dire la Matière, qui doit être maintenant assez connue ; séparer sa partie la plus pure et la mettre à part, puis fixer quelque chose de cette partie très pure, et en laisser aussi sans fixer. On prend ce qui est fixé ; l'on en dissout tout ce qui peut se dissoudre ; et ce qui ne s'est pas dissous, on le calcine. Puis on dissout tout de même une seconde fois tout ce qui le peut être, continuant ainsi à calciner et à dissoudre, jusqu'à ce que l'on en ait dissous une bonne partie. Après quoi l'on mêle toutes ces Dissolutions, on les coagule et en les rôtissant légèrement, on les tient dans un

feu modéré jusqu'à ce qu'on puisse donner à cette Matière un feu plus fort, selon qu'elle en a besoin. Recommencez ensuite, comme à la première fois, à dissoudre tout ce qui pourra être dissous ; coagulez-le, et le remettez dans un feu modéré, jusqu'à ce qu'il puisse en souffrir un plus grand pour lui donner sa perfection. Il faut réitérer quatre fois ces préparations, et à [349] la fin on calcinera cette Matière comme elle le doit être. Ce qui étant fait, la très précieuse Terre de la Pierre sera bien préparée. Prenez alors cette partie de votre Matière, que vous avez gardée sans la fixer, et la mêlez subitement et adroitement avec cette Terre ainsi préparée, par leurs moindres parties, et tâchez de les sublimer si bien ensemble, de la manière que je l'ai dit, que ce qui est fixe s'élève et se sublime entièrement avec ce qui n'est pas fixe, c'est-à-dire avec ce qui est volatil. Et si après cela ce qui est fixe ne s'élevait pas, il faudra encore lui ajouter autant de la Matière volatile ou qui n'est pas fixe, qu'il en faudra pour le faire sublimer. Après quoi, il faut les ressublimer et continuer à le faire, jusqu'à ce que tout soit devenu fixe. Ensuite on l'abreuvera une partie après l'autre, avec la même Matière (que l'on a gardée) et qui n'a pas été fixée, de la manière que vous le devez savoir, jusqu'à ce que tout s'élève et se sublime. Fixer encore jusqu'à ce qu'il se fonde facilement après avoir rougi, et vous aurez une Médecine qui transmuera tous les Corps imparfaits et quelque Argent-vif que ce soit, en très parfaite Lune. [350]

CHAPITRE XXX

De la Médecine Solaire du troisième Ordre

Pour faire cette Médecine il faut, en la préparant, lui ajouter avec grand artifice un Soufre incombustible en fixant, calcinant et dissolvant,

et en réitérant ces Opérations jusqu'à ce que ce Soufre soit pur et net. Mais avant tout cela, il faut avoir parfaitement sublimé la Matière de cette Médecine. La manière d'ajouter ce Soufre se fait en réitérant la Sublimation de la partie de la Pierre, c'est-à-dire de sa Matière qui n'est pas fixe, et en la joignant industrieusement avec la partie fixe ; tellement que celle-ci s'élève avec l'autre, et qu'elle lui communique sa fixité et sa stabilité. Et plus on refait de suite ces Opérations, qui donnent une perfection *exubérante* à cette Médecine, plus elle acquiert de perfection, plus elle devient efficace, et plus enfin sa vertu s'augmente et se *multiplie*.

Mais pour ne donner sujet à personne de sa plaindre de moi, je m'en vais dire en quoi consiste tout l'accomplissement de Magistère, et cela en peu de mots fort intelligibles, que comprendront tous, sans rien omettre. [351]

Tout le secret consiste donc à purifier parfaitement, par la Sublimation, tant la Pierre, ou sa première Matière, que ce qu'on lui ajoute, c'est-à-dire son Soufre : puis à fixer adroitement ce qui est volatil, et à rendre volatil ce qui est fixe ; et enfin à faire encore le fixe volatil. Fais cela, et tu posséderas un Secret très précieux, qui vaut mieux incomparablement que tous les Secrets de toutes les Sciences du Monde, et qui est véritablement un Trésor, qu'on ne saurait assez estimer. Applique-toi à le chercher avec un travail assidu et une très profonde méditation. Car par ce moyen tu pourras l'acquérir, et non autrement.

Au reste, en refaisant, comme je l'ai dit, les Opérations de cette Médecine ce qui s'appelle sa Multiplication, on peut relever à une telle perfection, qu'elle changera véritablement une infinité d'Argent-vif en Soleil et en Lune très parfaits. Et cela ne dépend que de sa seule Multiplication.

Il ne nous reste plus qu'à louer et à bénir en cet endroit le très-haut et très glorieux Dieu, Créateur de toutes les Natures, de ce qu'il a daigné nous révéler toutes les Médecines que nous avons vues et connues par expérience. Car c'est par sa crainte inspiration que nous nous sommes appliqués à les rechercher avec bien de la [352] peine, et qu'enfin nous les avons faites, et que nous avons vu de nos yeux et touché de nos mains le parfait Magistère que nous avons tant cherché. Que si nous avons celé la chose, celui qui sera Fils de la Science ne s'en doit pas étonner. Car ce n'est pas à lui que nous l'avons cachée, mais au Méchant, l'ayant enseigné de telle manière que très assurément un Fou n'y comprendra rien ; au lieu que ce que nous en avons dit encouragera un Homme sage à s'attacher encore plus fortement à la rechercher.

Courage donc, Fils de la Science, cherchez et vous trouverez infailliblement ce Don très excellent de Dieu, qui est réservé pour vous seuls. Et vous, Enfants d'iniquité, qui avez mauvaise intention, fuyez bien loin de cette Science, parce qu'elle est votre Ennemie, et qu'elle est faite pour votre perte et votre ruine, qu'elle vous causera très assurément. Car la Providence divine ne permettra jamais que vous jouissiez de ce Don de Dieu, qui est caché pour vous, et qui vous est défendu.

Après avoir parié de toutes les sortes de Médecines, en suivant l'ordre que nous nous sommes proposé, nous allons traiter maintenant des différentes Épreuves, par lesquelles on connaît si le Magistère est véritablement parfait. [353]

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DU SECOND LIVRE

Des Épreuves de la perfection

CHAPITRE XXXI

Division des choses contenues en cette Partie

Nous ne nous arrêtons point à parler ici des Expériences, que tout le monde sait faire, comme d'examiner les Métaux parfaits par leur poids, leur couleur, et l'extension qu'ils reçoivent sous le Marteau ; parce qu'il ne faut pas être fort habile pour cela. Ainsi nous ne traiterons en cette Partie que des *Épreuves* ou Essais que font les Artistes pour connaître si la Médecine, dont on aura fait projection sur les Corps imparfaits, et qui les aura transmués, leur aura donné une véritable perfection. [354]

Ces *Épreuves* sont la *Coupelle*, le *Ciment*, le *Rougisement du Métal* au feu, la *Fusion*, l'*Exposition* que l'on fait sur la vapeur des choses aiguës ou acides, le *Mélange* ou l'*Addition du Soufre combustible*, l'*Extinction* du Métal qui a été rougi, la *Calcination*, la *Réduction* en Corps, et la *facilité ou difficulté* qu'il aura à *recevoir l'Argent-vif*. En suivant cet ordre, nous commencerons par la *Coupelle*, puis nous viendrons aux autres *Épreuves*, et nous rapporterons les Causes de chacune dans leur lieu.

CHAPITRE XXXII *De la Coupelle*

Voyons donc ce que c'est que la *Coupelle* ; disons-en les Causes, qui seront très manifestes, et la manière de la faire. Mais il faut remarquer premièrement qu'il n'y a que le Soleil et la Lune qui puissent souffrir cet examen. En recherchant donc quelle est la Cause de l'effet que produit la

Coupelle, et d'où vient que des Métaux imparfaits, que l'on met à cet Examen, il y en a qui le souffrent plus longtemps, et d'autres moins, nous verrons par même moyen, ce qui fait [355] la véritable différence des deux Corps parfaits, d'avec les imparfaits.

Ce n'est pas que ce soit une chose nécessaire à faire en cet endroit, puisque nous avons déjà suffisamment examiné et découvert la Composition essentielle des deux Métaux parfaits, par leurs Principes, lorsque nous en avons ci-devant traité expressément. Car nous avons dit alors que leur Substance était composée d'une grande quantité d'Argent-vif, et de sa plus pure Substance, très subtile d'abord, mais qui depuis a été épais-sie, et rendue en état de ne se fondre, qu'étant devenue rouge dans le feu. Et de là nous tirons cette conséquence que les Métaux imparfaits, qui ont le plus de terrestréité, souffrent le moins la *Coupelle*, et que ceux qui en ont le moins, la souffrent davantage. Et la raison en est, parce que les parties de ces derniers étant plus subtiles, n'étant entremêlées d'aucune terrestréité grossière, elles se mêlent mieux, et elles s'unissent plus fortement ensemble et ainsi elles sont beaucoup plus tenantes les unes aux autres. Et de là il s'en suit encore que les Corps, dont les parties sont plus minces et plus subtiles, ou au contraire qui sont plus épaisses et plus grossières que ne sont celles des Corps parfaits, étant mêlés ensemble, doivent nécessairement se séparer [356] entièrement les uns des autres, lorsqu'on les met à cette Épreuve, parce que ces Corps ne se fondent par tous de la même manière, et au même temps, entre ceux-là, et ceux qui dans leur composition ont le moins d'Argent-vif, se séparent le plus tôt des autres.

Ce qui nous fait évidemment connaître la raison pourquoi de tous les Métaux, Saturne souffre moins la *Coupelle*, et pourquoi il se sépare le premier de ceux qu'on met à cette Épreuve avec lui. Car c'est qu'il est

composé de beaucoup de terrestréité et de fort peu d'Argent-vif, et qu'il se fond facilement et promptement, qui sont deux choses toutes opposées à cet Examen. Et parce qu'il s'en va et s'exhale plutôt que pas un des autres Corps imparfaits, c'est pour cela qu'il est plus propre quel nul autre à faire cette Épreuve, et à servir *d'Examineur*. Car s'exhalant d'abord, il enlève et entraîne avec lui les autres Corps imparfaits qu'on y met. Et par cette même raison, il se consume moins du Corps parfait dans le feu qu'on fait pour la *Coupelle*, quoiqu'il soit très violent ; parce que Saturne, qui est l'Examineur, n'y demeure pas si longtemps ; au lieu que le Corps parfait y demeure jusqu'à la fin, et longtemps après que Saturne est tout consumé. Et par ainsi, il se brûle moins [357] du Corps parfait en cet Examen, qui se fait pas l'entremise du Plomb, et même il s'y purifie davantage.

C'est pourquoi Jupiter, ayant moins de terrestréité, et plus d'Argent-vif que Saturne, et ce qu'il en a étant plus pur et plus subtil, lorsqu'il est mêlé avec les autres Métaux, il souffre plus longtemps la *Coupelle* que ne font Saturne ni Vénus, parce qu'il s'attache plus intimement à ce qu'il y a de Métal parfait mêlé avec lui. Et c'est pour cela même, que lorsqu'il y a du Jupiter mêlé avec quelqu'un des Corps parfaits, dans la masse dont on fait l'Épreuve, le Corps parfait diminue beaucoup, avant que Jupiter s'en sépare.

Pour ce qui est de Vénus, quoiqu'elle ne se fonde qu'après avoir rougi, néanmoins, lorsqu'elle est mêlée avec un Corps parfait, comme elle ne se fond pas si tôt que lui, cela est cause qu'elle s'en sépare, mais non pas pourtant si tôt que Saturne, parce qu'elle rougit avant que de se fondre. Mais comme elle a bien moins d'Argent-vif que Jupiter, qu'elle a plus de terrestréité que lui, et qu'elle est par conséquent d'une Substance plus

épaisse, elle se sépare aussi plutôt que Jupiter de la masse où elle sera mêlée avec un Métal imparfait ; parce que Jupiter s'y attache bien plus intimement que ne fait Vénus, pour [358] la raison que je viens de dire.

À l'égard de Mars, n'ayant point de fusion, à cause qu'il n'a presque point d'humidité, il ne se mêle avec nul des Métaux ; et s'il arrive que par la violence du feu, il se mêle avec le Soleil ou la Lune, n'ayant point d'humidité, il boira celle de ces deux Métaux parfaits, et s'unira avec eux fort exactement, et par ses moindres parties. De sorte qu'encore qu'il ait beaucoup de terrestréité, et fort peu d'Argent-vif, et qu'il ne soit pas même fusible, on a pourtant bien de la peine à le séparer d'avec les Métaux parfaits, et il faut être bien expert pour le pouvoir faire.

L'Artiste, qui comprendra bien les raisons que je viens de dire (pourquoi il y a des Métaux qui souffrent la *Coupelle*, et d'autres qui la souffrent plus ou moins) connaîtra par là ce qu'il faut faire pour perfectionner les Métaux imparfaits, c'est-à-dire ce qu'on doit leur ajouter et leur ôter. Mais s'il ne m'entend ou s'il ne me croit pas, et qu'il ne veuille suivre là-dessus que son caprice, cela ne lui servira de rien pour découvrir la vérité.

J'ai dit au commencement de ce Chapitre que les deux Corps parfaits, c'est-à-dire le Soleil et la Lune, souffrent l'Examen de la *Coupelle*. J'en ai dit la raison, je l'explique encore et j'ajoute que c'est [359] à cause de leur bonne et forte composition, qui vient de leur parfaite mixtion, et de leur pure Substance ; au lieu que les Métaux imparfaits ne la peuvent souffrir, à cause de l'impureté et de la faible union de leurs Principes.

CHAPITRE XXXIII

Comment l'on fait l'Examen des Métaux par la Coupelle

Pour faire la *Coupelle*, il faut prendre des Cendres criblées, de la Chaux, ou de la poudre des Os des Bêtes, que l'on aura brûlés. On mêle tout cela ensemble, ou une partie seulement ; on le détrempe avec un peu d'eau, et on lui donne la forme en l'aplatissant avec la main, afin qu'il ait une assiette ferme et solide, et on enfonce un peu le milieu plus que les côtes ; et sur ce milieu, qui a la figure d'une petite Coupe, l'on jette un peu de poudre de verre, et on la laisse sécher. On se sert ensuite de cette *Coupelle*, comme je vais le dire.

On pose le Métal, ou la masse du Métal que l'on veut coupeller, dans le milieu de cette *Coupelle*, à l'endroit où elle est un peu creuse ; on met des charbons par-dessus [360] qu'on allume, et on souffle continuellement avec un soufflet sur la Matière qu'on y a mise, jusqu'à ce qu'elle soit fondue. Cela fait, on jette du Plomb pièce à pièce par-dessus, et on continue à souffler fortement, afin d'y entretenir continuellement un feu de flamme. Et quand vous verrez la Matière se tourner, et se remuer fortement, soyez assuré qu'elle n'est pas pure. Il faut attendre pourtant jusqu'à ce que tout le Plomb soit exhalé. Car si après cela l'agitation de la Matière continue toujours, c'est une marque qu'elle n'est pas assez purifiée, ainsi il faut encore jeter d'autre Plomb par-dessus, et souffler continuellement jusqu'à ce qu'il s'en aille. Que si après y avoir jeté du Plomb la seconde fois, vous voyez que la Matière ne demeure pas encore en repos, il faut souffler par-dessus, jusqu'à ce que ce mouvement s'arrête, et que la surface de la Matière fondue vous paraisse nette et claire. Alors

ôtez les charbons, défaites le feu, et jetez de l'eau sur votre Matière, parce que vous devez la trouver bien coupellée.

Que si en soufflant vous jetez de fois à autre de la Poudre de verre dans votre *Coupelle*, le Métal que vous examinez s'en purifiera mieux ; parce que le Verre emporte les ordures en les accrochant. Au [361] lieu de Verre, on peut y jeter du Sel, ou du Borax, ou de l'Alun de quelque sorte que ce soit. Cette Épreuve se peut aussi bien faire dans un *Creuset* de terre, qu'avec une *Coupelle*, en soufflant tout autour par-dessus, afin que le Métal qu'on mettra dedans à éprouver, soit plutôt fondu et purifié.

Parlons maintenant du *Ciment*, et disons-en les causes et l'usage.

CHAPITRE XXXIV

Du Ciment, et pourquoi il y a des Corps ou Métaux qui le souffrent mieux, et d'autres qui le souffrent moins

Nous avons dit ci-devant que les Corps qui ont le plus de Soufre combustible se brûlaient beaucoup plus par la Calcination ; et que ceux qui en ont le moins, ne se brûlaient pas si facilement. Le Soleil étant donc celui de tous les Métaux qui a le moins de Soufre, et ce qu'il en a étant fixe, il s'ensuit de là qu'il est le moins combustible de tous, même par le feu de flamme. La Lune ayant pareillement moins de Soufre que tous les autres Métaux, et en ayant pourtant plus que le Soleil, il est certain qu'elle ne peut pas souffrir si longtemps le feu de flamme [362] que le Soleil, non plus que les autres choses qui brûlent de la même manière. Vénus le pourra encore moins souffrir, parce qu'outre elle a plus de Soufre que ces deux Métaux parfaits, elle a encore des terrestréités. Jupiter ayant moins de Soufre et de terrestréité que Vénus, mais pourtant

plus que le Soleil et la Lune, il se brûlera moins par conséquent au feu de flamme que ne fera Vénus ; mais plus que le Soleil et la Lune. Pour Saturne, il a plus de Soufre et de terrestréité dans sa composition que nul des Corps dont nous venons de parler ; aussi il s'enflamme beaucoup plus tôt, et se brûle bien plus vite au feu de flamme. Ce qui vient principalement de ce que son Soufre est fortement mêlé dans sa Substance, et que ce Soufre est plus fixe que celui de Jupiter.

À l'égard de Mars, s'il ne se brûle pas, c'est par accident que cela se fait, non pas que cela vienne de lui. Car quand on le mêle avec des Corps qui ont beaucoup d'humidité, il la boit, à cause qu'il n'en a point, et qu'il est extrêmement sec, n'ayant que très peu de Mercure. Et si on le mêle avec quelque autre Corps, il ne s'enflamme ni ne se brûle, à moins que les Corps avec lesquels il sera mêlé, ne soient d'eux-mêmes inflammables et combustibles. Car en ce cas-là il se brûle et [363] s'enflamme nécessairement, selon que les Corps auxquels il est mêlé, sont inflammables et combustibles eux-mêmes.

Cela présupposé, le *Ciment* étant fait de choses inflammables, on voit pourquoi il a été inventé, et quel est son usage, qui est afin que tout ce qui serait combustible dans les Métaux se brûlât et fût consumé. N'y ayant donc qu'un seul Corps, qui est le Soleil, qui soit incombustible, il n'y a que lui ou ce qui s'approchera le plus de sa nature, qui ne sera pas consumé par le *Ciment*. Il y a pourtant des Corps qui lui résistent davantage, et d'autres qui le souffrent moins. Et il est aisé, par les choses que nous venons de dire, d'en faire le discernement. Car par cette raison la Lune y dure plus après le Soleil, Mars moins qu'elle, Jupiter moins que Mars, Vénus moins que Jupiter, et Saturne le moins de tous.

CHAPITRE XXXV

De quoi est fait le Ciment, et comment on fait l'Épreuve

Voyons maintenant de quelle manière on fait le *Ciment*. Car comme il est d'un grand usage, pour examiner si les Métaux sont parfaits ou non, un [364] doit nécessairement le savoir faire. Le *Ciment* se fait donc avec les Matières minérales qui s'enflamment, comme sont toutes celles qui noircissent, qui s'enfuient de dessus le feu, qui pénètrent et qui brûlent. Par exemple, le *Vitriol*, le *Sel ammoniac*, le *Verdet*, à quoi on ajoute un peu de *poudre de vieille Brique*, et tant soit peu, ou point du tout de *Soufre*, de *l'Urine* d'Homme, avec d'autres choses semblables, aiguës et pénétrantes. De tout cela détrempé avec l'Urine, on compose un Ciment, dont on fait des couches, sur des lames de Métal qu'on veut passer par le *Ciment*. On arrange ensuite ces lames dans un pot de terre, où il y aura des grilles de fer, et l'on pose ces lames de telle manière qu'elle ne se touchent pas, et ne soient pas couchées les unes sur les autres ; mais qu'il y ait de l'espace entre deux, afin que l'ardeur de feu puisse s'étendre librement, et agir également sur toutes, û faut mettre ce Pot, ainsi accommodé, dans un Fourneau, et l'y tenir durant trois jours à fort feu, prenant garde néanmoins de ne pas faire le feu si violent que les lames se puissent fondre ; mais qu'il soit tel que les lames se tiennent seulement toujours rouges. Après ce temps-là, on trouvera les lames nettes et purifiées de toutes sortes d'ordures et [365] d'impuretés ; pourvu que le Métal, dont elles sont, soit parfait. Car s'il ne l'est pas, elles seront entièrement détruites et brûlées par la Calcination qui s'en sera faite.

Il y en a qui, sans *Ciment*, mettent des lames de Métal dans un feu de flamme, et elles se purifient tout de même, si elles sont de Métaux

parfaits ; car autrement elles se brûlent et se réduisent en cendre. Mais dans l'Examen qui se fait de cette sorte, il faut tenir bien plus longtemps les lames dans le feu que lorsqu'on les accommode avec du *Ciment*.

Au reste, comme la Lune n'est pas beaucoup différente de la nature du Soleil, pour peu qu'on la prépare, elle demeure avec lui dans le même Examen, et elle le souffre tout de même, sans se séparer de lui. Aussi les Métaux ne se séparent les uns des autres, tant à la *Coupelle* qu'au *Ciment*, qu'à cause de la différence qui se trouve dans la composition de leur Substance : parce que c'est ce qui leur donne une fusion différente, et ce qui fait qu'ils ont leurs parties ou plus ou moins serrées. Et de là vient qu'ils se séparent les uns des autres dans ces deux Examens. Car la Substances des Métaux, qui sont d'une composition très forte, ne saurait être corrompue par aucun Corps étranger, [366] à cause que ces Métaux, et ces Corps étrangers, sont deux différentes Substances qui ne peuvent point se mêler et s'unir ensemble par leurs moindres parties. C'est pourquoi, quand les Métaux sont mêlés les uns avec les autres, ils se séparent par cet artifice, sans que pour cela leur Essence soit entièrement corrompue ni détruite. C'est pourquoi l'on connaît si, dans la Transmutation, les Corps imparfaits ont reçu une véritable perfection, s'ils se fondent comme il faut, s'ils rougissent au feu, s'ils ont la solidité et la fermeté qu'ils doivent avoir pour être parfaits.

CHAPITRE XXXVI

Du Rougissement des Métaux au feu

Les Métaux parfaits rougissent au feu dans un temps déterminé avant que de se fondre. Afin que les imparfaits soient véritablement transmués, et qu'ils reçoivent une véritable perfection, il faut nécessairement qu'ils

soient fusibles de la même manière : je veux dire qu'auparavant de se fondre, il faut qu'ils rougissent en s'enflammant, et qu'ils paraissent d'un beau bleu céleste, comme font les Corps parfaits avant que de venir comme aux à cette blancheur éclatante que l'œil ne saurait supporter. Car les Corps parfaits rougissent [367] parfaitement d'une rougeur très forte, auparavant que de se fondre, et ils ne viennent à cette grande blancheur, que l'on ne saurait regarder, que lorsqu'ils sont fondus. Ainsi, si les Corps imparfaits, sur lesquels on fait la projection, se fondent avant que de rougir, c'est une marque qu'ils ne sont pas parfaits ; et s'ils ne rougissent qu'avec peine, et par un feu fort violent, leur Transmutation n'est pas véritable. Ce qui se doit entendre des Corps imparfaits, qui sont naturellement mous ; la même chose se doit inférer de Mars tout seul. Car les Métaux qui ne rougissent pas naturellement, n'acquièrent pas facilement cette propriété, par la préparation qu'on leur donne ; ni ceux qui ne sont pas fusibles d'eux-mêmes, ne reçoivent pas non plus par là une fusion semblable à celle qu'ont naturellement les Corps parfaits. Et si après avoir fait projection de la Médecine sur ces Métaux, ils ne rougissent pas avant leur fusion et s'ils ne jettent pas une lueur d'un beau bleu céleste fort agréable, on peut dire véritablement que leur transmutation n'est pas parfaite. De plus, s'ils n'ont pas le même poids des Métaux parfaits, dans le même volume, s'ils n'ont pas la même couleur, ni le même éclat, s'ils ne rougissent pas de la même manière, et enfin [368] s'il leur manque quelque autre propriété des Corps parfaits, que l'on peut reconnaître par les différentes Épreuves que l'on a imaginées pour cela, on peut dire que l'Artiste n'a pas bien réussi dans ses recherches, ni dans son travail. Ainsi il doit recommencer à étudier et à chercher tout de nouveau, jusqu'à ce

qu'il acquière la véritable connaissance du Magistère, qu'il ne doit pourtant attendre que de la bonté de Dieu seul.

CHAPITRE XXXVII

De la Fusion

Nous allons parler maintenant de la *Fusion* et nous en dirons tout ce qui sera nécessaire, parce que c'est une Épreuve qui nous fait évidemment connaître les Métaux qui rougissent au feu, et ceux qui n'y rougissent point. Je dis donc premièrement que la *Fusion* des Corps parfaits ne se fait que d'une seule manière, qui est qu'ils ne se fondent jamais qu'ils n'aient rougi auparavant. Mais comme il y a d'autres Métaux qui rougissent tout de même, avant que de fondre, il faut remarquer que les parfaits rougissent d'une manière particulière. Car lorsqu'ils rougissent, ils ne deviennent pas tout à fait [369] blanc, il ne paraît point de noirceur dans le feu qui en sort, et ils ne se fondent pas d'abord qu'ils ont rougi, ni ils ne deviennent pas tout aussitôt liquides et coulants.

Quand on verra donc qu'un Métal fondra à un fort petit feu, ou qu'il fondra sans rougir, ou qu'en fondant il paraîtra noirâtre, c'est une marque infallible que c'est ou un Corps imparfait (tel qu'il est naturellement, ou si l'on a fait projection de quelques Médecine sur lui, que cette Médecine est imparfaite).

Que si encore après qu'un Métal aura rougi, on ne le fait point refroidir en le trempant dans l'Eau, et que sa rougeur se change tout à coup en noirceur, et qu'ainsi il perde sa rougeur auparavant que de s'endurcir ; il est certain que ce Métal, quel qu'il soit, n'est pas parfait ; et c'est assurément un des Métaux imparfaits qui sont naturellement mous. Mais si c'est un Métal qui avant que de fondre ne rougisse qu'avec peine, et

même qu'à fort feu, et si étant rouge il jette un éclat et une lueur fort resplendissante et toute blanche, c'est un témoignage que ce Corps-là n'est pas parfait ; mais c'est l'un ou l'autre des deux Corps durs, c'est-à-dire Vénus ou Mars. De même, si l'on ôte du feu un Métal après être fondu, et qu'il s'endurcisse tout [370] aussitôt, tellement qu'il ne soit plus coulant ni liquide, demeurant toujours rouge et éclatant, quel que soit ce Corps-là, et quelque Médecine qu'on ait projetée sur lui, il n'a pas la véritable perfection de Lune ni de Soleil ; mais c'est ou Mars, ou quelque chose de semblable.

De ce que nous venons de dire, il est évident que les Corps fusibles rougissent de trois différentes manières auparavant que de fondre, comme il se connaît par expérience. Car il y en a qui étant rouges, paraissent noirâtres, et c'est là la manière de rougir des Métaux imparfaits, qui sont mous. Il y en a d'autres dont la rougeur est d'un rouge clair, et ceux-là ce sont les Métaux parfaits. Et enfin il y en a d'autres, dont la rougeur est fort blanche, et qui jettent des rayons brillants ; et ceux-là, ce sont nécessairement les Corps imparfaits qui sont durs, ainsi que la raison et l'expérience le font voir.

Mais pour être plus assuré de toutes les manières dont les Métaux rougissent au feu, l'on n'a qu'à en faire fondre un peu de chacun, et à considérer premièrement à quel degré de feu chacun d'eux se fond, et ensuite prendre garde à toutes les différences de leur fusion. Car de cette manière on s'instruira pleinement de toutes choses, et non autrement. Cela dépendant [371] uniquement de la Pratique et de l'Expérience. Et c'est là un Avertissement général, qui doit servir pour toutes les manières *d'Examens*, tant de ceux dont j'ai déjà parlé, que de ceux qui nous restent encore à dire. Voilà pour la *Fusion*.

CHAPITRE XXXVIII

De l'Exposition qu'on fait des Métaux sur les vapeurs des choses acides

Notre ordre veut que nous parlions maintenant de la Preuve que l'on fait pour connaître si les Corps sont parfaits en les mettant sur les vapeurs des choses âcres et *acides*. On a imaginé cette preuve parce qu'on a vu par expérience que les Corps parfaits étant mis sur la vapeur des choses aiguës, c'est-à-dire de celles qui ont un suc aigre, pontique et acide, s'ils sont purs et sans mélange, il ne se forme rien au-dessus, principalement sur le Soleil. Et si ces Corps parfaits ont quelque alliage, il se fait sur leur superficie une espèce de petite fleur ou duvet, de couleur de bleu céleste très agréable ; et qui se fait encore mieux sur l'Or, qui est mélangé avec quelque autre Métal, que sur l'Argent. Ainsi, à l'imitation de la Nature, nous mettons les Corps, qui [372] ont été préparés et altérés par nos Médecines à la même Épreuve, pour essayer si la même chose et la même couleur d'un bleu céleste se formera sur eux. Ce qui ne provient que d'un Argent-vif net et pur, comme nous l'avons fait voir suffisamment ci-devant. C'est pourquoi lorsqu'on mettra quelque Corps ou Métal que ce soit, qui aura été altéré par la Médecine, sur la vapeur des choses acides, et qu'on verra qu'il ne produira pas cette belle couleur céleste, on peut dire que ce Corps-là n'est pas entièrement parfait.

Or voici la différence que par cet Examen, on remarque entre les Corps ou Métaux imparfaits. Sur *Mars*, il se forme une *rougeur brune*, ou un jaune brun entremêlé de verdure. Sur *Vénus* un *vert brun* mêlé d'un bleu céleste, trouble et obscur. Sur *Saturne* un *blanc brun* et sur *Jupiter* un *blanc clair*. Et d'autant que l'Or, qui est le Corps ou Métal le plus parfait, étant mis à cette Épreuve, ne produit rien de semblable, ou qu'il

en produit bien peu, et qu'il est même fort longtemps à le faire ; et que d'ailleurs Jupiter, par la vapeur des acides, jette cette fleur gommeuse, plus tard que ne font les autres Métaux imparfaits ; nous inférons de là que Jupiter est celui de tous les Métaux imparfaits qui a le plus de disposition [373] à recevoir la perfection, par la grand Œuvre. C'est ainsi que, par le moyen de cet Examen, tu pourras aisément connaître de quelle espèce de Métal sera celui que tu auras voulu changer par la Médecine, si tu considères bien de suite ce que je viens de dire dans ce Chapitre. Que si cela ne te peut de rien servir dans ce dessein, tu ne dois t'en prendre qu'à ton ignorance toute pure.

CHAPITRE XXXIX

De l'Extinction des Métaux rougis au feu

On fait cette Épreuve de diverses manières pour connaître par là si le Métal imparfait, sur lequel on aura fait projection du Magistère, est parfait ou non. Car premièrement, ayant éteint dans une Liqueur ce Métal, après l'avoir rougi au feu, si l'on a prétendu le changer en Lune, et qu'il ne devienne pas blanc étant éteint ou si ayant reçu la Médecine solaire, il ne devienne jaune, et qu'il prenne quelque autre couleur ; c'est une marque évidente que la Médecine, par laquelle on a voulu transmuier ce Métal, n'est ni véritable, ni parfaite. Secondement, si après avoir fait rougir et avoir éteint par plusieurs [374] fois dans l'Eau, où l'on aura dissous des Sels ou de l'Alun, un Métal sur lequel on aura fait projection de quelque Médecine que ce soit, on voit se lever par-dessus une écaille un peu noirâtre ; ou si après l'avoir éteint dans de l'Eau soufrée, et l'avoir rougi et éteint ensuite plusieurs fois de la même manière, il s'en sépare beaucoup de *scories* ou paillettes ; ou s'il devient d'un vilain noir et désa-

gréable ; ou s'il se casse sous le marteau, il est certain que la Médecine dont on se sera servi pour transmuier ce Métal, est trompeuse et sophistique. Troisième, si après avoir fait passer un Métal par un *Ciment* fait avec du Sel Ammoniac, du Verdet et de l'Urine d'Enfant, qui est celle qui a le plus d'acrimonie, ou de quelque autre chose semblable : et après cela, l'ayant fait rougir et éteint, celui qui paraissait avoir été changé en Lune ou en Soleil, étant forgé, n'a par la couleur ni d'Argent ni d'Or, ou s'il s'écaille sous le marteau, il est certain que ce Métal n'a été changé que par sophistication.

Enfin, voici une maxime constante et générale pour toutes sortes d'Examens et d'Épreuves : qui est, que si le Métal qui aura été altéré par quelque Médecine que ce puisse être, du premier, du second, ou du troisième Ordre, se trouve n'avoir [375] pas le *véritable poids*, dans le même volume, ni la *véritable couleur* du Métal parfait, dans lequel on aura prétendu le transmuier, l'Artiste s'est assurément abusé dans son Ouvrage, et sa Médecine n'est qu'une fourberie et une sophistication, qui non seulement ne profite de rien, mais qui cause la ruine de l'infamie de ceux qui s'appliquent à ces sortes d'Ouvrages.

CHAPITRE XL

Du Mélange du Soufre combustible avec les Métaux

On connaît tout de même, par le mélange que l'on fait du Soufre avec les Métaux, si la Médecine que l'on aura projetée dessus est véritable et parfaite. Car nous voyons par expérience que le Soufre étant mêlé avec les Corps ou Métaux, en brûle les uns plus que les autres, et qu'il y en a qui après cela reprennent corps, et d'autres qui ne le reprennent point. Et ainsi l'on peut connaître par là la différence d'entre les Métaux impar-

faits, qui auront été changés par le moyen des Médecines sophistiques d'avec ceux qui auront été véritablement transmués par l'Élixir. De sorte que comme de tous les Corps ou Métaux, tant [376] parfaits qu'imparfaits, nous voyons que le Soleil est celui que le Soufre brûle le moins, et après lui Jupiter, puis la Lune, et enfin Saturne : et que Vénus se brûle plus facilement que nul de ceux là, et Mars encore plutôt et plus facilement qu'elle, et que tous les autres. On peut juger de là qui sont les Métaux les plus proches de la perfection, et qui sont ceux qui en sont les plus éloignés.

On juge pareillement par la diversité des couleurs qu'ont les Corps après avoir été brûlés par le *Soufre*, de quelle espèce ils sont, et quelle est leur véritable nature. Car au sortir de cette Épreuve, le Soleil paraît fortement orangé ou rouge clair. La Lune est noire, entremêlée d'un bleu céleste. Jupiter est noir avec un tant soit peu de rouge mêlé. Saturne est noir, brun, avec un peu de rouge et de *lividité*. Pour ce qui est de Vénus, si elle a été fort brûlée par le *Soufre*, elle paraît après cela noire et fort *livide* : mais si elle n'a été que légèrement brûlée, elle a une couleur fort nette d'un beau violet, qui lui vient du mélange du Soufre. Mais à l'égard de Mars, bien qu'il soit beaucoup ou peu brûlé, il revient toujours de cette Épreuve fort noir et fort obscur.

On remarque pareillement la différence qui est entre les Métaux en les remettant [377] en Corps, après qu'ils ont été brûlés par le *Soufre*. Car il y en a qui reprennent Corps, et d'autres qui, après l'avoir repris, étant mis dans un feu violent, s'en vont entièrement ou en partie en fumée avec le *Soufre*. De plus, quelques-uns de ceux qui reprennent corps reviennent en leur même nature ; et ils y en a d'autres qui, après avoir été ainsi brûlés, reviennent et se changent en tout un autre Corps que celui

qu'ils avaient auparavant. Ceux qui après cette Épreuve reprennent leur même Corps, ce sont le Soleil et la Lune. Mais Jupiter et Saturne s'évaporent ; Jupiter ou entièrement où presque tout ; Saturne ne s'évapore pas tout à fait, mais quelque fois plus et quelquefois moins. Au reste, cette différence vient de la diversité des choses et des Corps, et de la différente manière de les préparer ou de les essayer par cette Épreuve. Car si au sortir de cet Examen on remet Jupiter en Corps, et qu'on lui veuille donner tout à coup un feu fort violent, il s'évapore et se perd : au lieu que si l'on donne le feu peu à peu et par degrés, Saturne et Jupiter se conservent et se maintiennent en leur nature. Il est vrai que les Corps que ces deux Métaux reprennent après cela, ne semblent pas être leur véritable Corps, mais un autre tout différent. L'expérience nous ayant [378] fait voir qu'après cette Épreuve, Jupiter se change comme en un *Régule d'Antimoine* clair, et Saturne en un *Régule d'Antimoine* brun et obscur. Que Vénus se diminue, si on lui fait reprendre corps par un feu fort, et Mars encore plus. Mais Vénus, se remettant en Corps, devient plus pesante qu'elle n'était, et d'une couleur jaune obscure, qui tient un peu de la noirceur, et elle s'amollit en augmentant de poids. Ainsi l'on pourra juger par ces Expériences de la nature des Corps qui auront été altérés par les Médecines.

CHAPITRE XLI

De la Calcination et de la Réduction

Nous aurions encore une fois à parler ici de l'Examen qui se fait en *calcinant* les Corps ou Métaux, en *leur faisant* ensuite *reprendre Corps*. Mais, parce que nous avons déjà traité fort amplement de ces deux choses dans le Livre précédent, nous nous contenterons de dire que nous avons

prouvé par expérience, qu'encore que l'on *calcine* les Corps parfaits, et qu'on les *remette en Corps*, tant que l'on voudra, ils ne perdront rien pour cela de leur perfection et de leur bonté : c'est-à-dire qu'ils ne perdront [379] rien, ni de leur couleur, ni de leur poids, ni de leur volume, ni de leur volume, ni de leur éclat, au moins qui soit considérable. D'où il faut tirer cette conséquence, que si en *calcinant* et en *remettant* plusieurs fois *en corps* les Métaux imparfaits, quels qu'ils soient, qui auront été altérés et changés par quelque Médecine, s'ils déchoient de la bonté qu'ils semblaient avoir acquise par la projection, il est certain que les Médecines, qui auront fait ce changement, ne sont que de pures Sophistications. Ainsi l'on doit travailler à faire des expériences, afin de n'y être pas trompé.

CHAPITRE XLII

De la facilité qu'ont les Métaux à recevoir l'Argent-vif

J'ai ci-devant fait voir clairement que les Corps ou Métaux qui avaient beaucoup d'Argent-vif, étaient les plus parfaits, et que c'était la raison pour laquelle ils *s'attachaient* beaucoup mieux à *l'Argent-vif* que ne font les autres. Et il est certain, par conséquent, que *les Corps qui reçoivent et boivent plus avidement l'Argent-vif* s'approchent le plus de la perfection ; ainsi que nous le témoigne la grande facilité que le Soleil et la [380] Lune, qui sont les deux Corps parfaits, ont à le recevoir et à s'attacher à lui. D'où il s'ensuit que tout Métal imparfait qui aura été transmué par quelque Médecine, et qui ne recevra pas facilement *l'Argent-vif* en sa Substance, doit être fort éloigné de la perfection.

CHAPITRE XLIII

Récapitulation de tout l'Art

Après avoir parlé suffisamment des Expériences qu'on peut faire pour examiner la perfection du Magistère, et avoir par conséquent satisfait à ce que nous avons promis au commencement de ce Livre, il ne nous reste plus autre chose à faire, pour achever notre Ouvrage, qu'à mettre dans un seul Chapitre tout l'accomplissement de cette divine Œuvre, et réduire en peu de mots le Procédé du Magistère que nous avons *abrégé en cette Somme* et dispersé en tous les Chapitres qu'elle contient. Je déclare donc, que toute l'Œuvre ne consiste qu'à prendre la Pierre (c'est-à-dire la Matière de la Pierre), que l'on doit assez connaître par toutes les choses que nous en avons dites dans les Chapitres de ce Traité ; et par un travail assidu et continuel, lui donner [381] le premier degré de Sublimation, afin de lui ôter toute l'impureté qui la corrompt. La perfection que la Sublimation doit donner à cette Matière, ne consistant qu'à la faire devenir si subtile qu'elle soit élevée à la dernière pureté et subtilité ; qu'elle devienne enfin toute spirituelle et volatile. Après quoi, il faut la rendre tellement fixe par les manières de Fixations que j'ai décrites, qu'elle puisse résister au feu, quelque violent qu'il soit, et demeurer sans s'enfuir ni s'évaporer : Et c'est là la fin du second degré de la préparation qu'il faut donner à cette Matière. Par le troisième degré, on achève de la préparer tout à fait. Ce qui se fait en sublimant cette Pierre (ou cette Matière), et par ce moyen de fixe qu'elle est, la rendant volatile, puis de volatile la faisant fixe une seconde fois, la dissolvant après l'avoir fixée, et étant dissoute la rendant encore volatile, et la refixant tout de même, tant qu'elle soit fusible, et qu'elle transmue les Imparfaits, et leur donne la véritable

perfection de Soleil et de Lune à toute épreuve. Ainsi, en refaisant les Opérations de ce troisième degré, on augmente la perfection de la Pierre, et on multiplie la vertu qu'elle a de transmuter les Corps imparfaits. De sorte que ce n'est qu'en refaisant continuellement les mêmes Opérations de l'Œuvre qu'on [382] donne la Multiplication à la Pierre, par laquelle on la rend si parfaite qu'une de ses parties pourra convertir en véritable Soleil et en véritable Lune cent parties de Métal imparfait, puis mille, et ainsi de suite en augmentant toujours jusqu'à l'infini. Après on n'a plus qu'à faire passer par les Épreuves le Métal qui aura été transmué, pour connaître si le Magistère, qui en aura fait la Transmutation, est véritable et parfait.

CHAPITRE XLIV

De quelle manière l'Auteur a enseigné l'Art en cette Somme de perfection

Mais pour ôter toute sorte de prétexte aux Calomnieux de nous accuser de mauvaise foi, et de n'avoir pas agi sincèrement en ce Traité : Je déclare ici premièrement qu'en cette *Somme*, je n'ai pas enseigné notre Science de suite, mais je l'ai dispersée ça et là en divers Chapitres. Et je l'ai fait ainsi à dessein, parce que si je l'avais mise en ordre de suite, les Méchants, qui en feraient un mauvais usage, l'auraient apprise aussi facilement que les Gens de bien. Ce qui serait une chose tout à fait indigne et injuste. Je déclare en second lieu, que partout où il [383] semble que j'aie parlé le plus clairement et le plus ouvertement de notre Science, c'est là où j'en ai parlé le plus obscurément, et où je l'ai le plus cachée. Je n'en ai pourtant jamais parlé par Allégories ni par Énigmes ; mais je l'ai traitée, et je l'ai enseignée en paroles claires et intelligibles, l'ayant écrite sincèrement, et de la manière que je l'ai sue, et que je l'ai apprise par

l'inspiration de Dieu, très haut, très glorieux et infiniment louable, qui a daigné me la révéler, n'y ayant que lui seul *qui la donne à qui il lui plaît, et qui l'éte quand il lui plaît.*

Courage donc, Enfants de la Science, ne désespérez pas de pouvoir apprendre une Science si merveilleuse. Car je vous assure que vous la découvrirez indubitablement si vous la cherchez, non pas par le raisonnement d'aucune autre Science que vous ayez apprise, mais par un mouvement et une impétuosité d'esprit. Et celui qui la cherchera par l'intelligence et la lumière naturelle de son esprit, la trouvera. Mais celui qui prétendra l'apprendre par les Livres ne doit pas espérer de la savoir, qu'après avoir étudié pendant un long temps. Car je déclare encore que ni les Philosophes qui m'ont précédé, ni moi, n'avons écrit notre Science que pour nous, et pour les Philosophes [384] nos Successeurs, et nullement pour les autres ; quoique d'ailleurs cette Science soit très véritable et très assurée. Pour moi, quoique je n'aie écrit tout de même que pour moi la manière et de la rechercher, et de l'apprendre : Je puis dire néanmoins que ce que j'en ai dit, je ne l'ai pas dit seulement pour exciter les Personnes sages et intelligentes à s'appliquer à l'étude de cette Science ; mais même que j'en ai assez dit pour leur donner le moyen de la rechercher par l'unique et la véritable voie. Et je puis assurer que quiconque aura bon esprit, et qui s'appliquera soigneusement à bien comprendre ce que j'ai dit en ce Livre, aura assurément la satisfaction de Découvrir un Don excellent de Dieu très haut et très puissant.

Voilà tout ce que j'avais à dire, touchant la recherche d'un Art ou d'une Science si relevée et excellente.

Fin du second Livre, et de toute la Somme de perfection de Geber.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT	4
PRÉFACE.....	8
PREMIÈRE PARTIE <i>De la vérité de la Science</i>	8
SECONDE PARTIE <i>De l'Obscurité des Philosophes Chimiques</i>	78
LA TABLE D'ÉMERAUDE.....	105
EXPLICATION DE LA TABLE <i>d'Émeraude par Hortulain</i>	107
PRÉFACE.....	107
CHAPITRE PREMIER : <i>L'Art d'Alchimie est vrai et certain</i>	108
CHAP. : <i>La Pierre doit être divisée en deux parties</i>	108
CHAP. III : <i>La Pierre a en soi les quatre Éléments</i>	109
CHAP. IV : <i>La Pierre a Père et Mère, qui sont le Soleil et la Lune</i>	109
CHAP. V : <i>La conjonction des Parties est la conception et la génération de la Pierre</i>	110
CHAP. VI : <i>La Pierre est parfaite si l'Âme est fixée dans le Corps</i>	110
CHAP. VII : <i>La mondification de la Pierre</i>	111
CHAP. VIII : <i>La Partie non fixe de la Pierre doit séparer la partie fixe et l'élever</i>	112
CHAP. IX : <i>La Pierre volatile doit derechef être fixée</i>	112
CHAP. X : <i>Utilité de l'Art et de l'efficace de la Pierre</i>	113
CHAPITRE XI : <i>Le Magistère imite la Création de l'Univers</i>	113
CHAP. XII : <i>Déclaration énigmatique de la Matière de la Pierre</i>	114
CHAP. XIII <i>Pourquoi la Pierre est appelée parfaite</i>	115
LES SEPT CHAPITRES ATTRIBUÉS À HERMÈS.....	116
CHAPITRE PREMIER.....	116
CHAP. II	121
CHAP. III	127
CHAP. IV	130
CHAP. V	137
CHAP. VI.....	141
TRADUCTION DU CHAPITRE <i>sixième par Joli</i>	145
CHAPITRE SEPTIÈME ET DERNIER	146

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCIMIQUES

<i>Observation sur les motifs qui engagent à reconnaître Hermès pour l'Auteur des Sept Chapitres</i>	151
DIALOGUE DE MARIE ET D'AROS <i>Sur le Magistère d'Hermès</i>	159
LA SOMME DE LA PERFECTION	165
LIVRE PREMIER	165
AVANT PROPOS ET CHAPITRE I <i>De la manière d'enseigner l'Art de Chimie, et de ceux qui sont capables de l'apprendre</i>	165
CHAP. II : <i>Division de ce Livre en quatre Parties</i>	167
PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER LIVRE <i>Des empêchements à cet Art</i>	168
CHAP. III : <i>Division des empêchements</i>	168
CHAP. IV : <i>Des Empêchements à l'Œuvre, qui peuvent venir de la mauvaise disposition du Corps de l'artiste</i>	168
CHAP. V : <i>Des Empêchements qui viennent de l'esprit</i>	169
CHAP. VI <i>Des Empêchements extérieurs</i>	170
CHAP. VII : <i>Conclusion de cette première Partie Quel doit être l'artiste</i>	171
SECONDE PARTIE DU PREMIER LIVRE <i>Où sont rapportées et réfutées les Raisons de ceux qui nient l'Art de Chimie</i>	174
CHAP. VIII : <i>Division de ce qui sera contenu en cette seconde Partie</i>	174
CHAP. IX : <i>Raisons de ceux qui nient simplement l'art</i>	175
CHAP. X : <i>Que l'Art ne doit et ne peut pas même imiter exactement la Nature en toute l'étendue de ses différentes actions ; où il est parlé des Principes des Métaux</i>	179
CHAP. XI : <i>Réfutation des Raisons de ceux qui nient l'Art absolument</i>	181
CHAP. XII : <i>Différents Sentiments de ceux qui supposent l'Art véritable</i>	187
CHAP. XIII <i>Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Soufre</i>	188
CHAP. XIV : <i>Réfutation de ce que l'on vient de dire</i>	189
CHAP. XV : <i>Raisons de ceux qui nient que l'Arsenic soit la Matière de l'Art, et leur Réfutation</i>	190
CHAP. XVI : <i>Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans le Soufre, L'Argent-vif, la Tutie, la Magnésie, la Marcassite, le Sel Ammoniac ; et leur Réfutation</i>	191
CHAP. XVII : <i>Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans les Esprits, conjointement avec les Corps qu'ils doivent fixer</i>	192
CHAP. XVIII : <i>De ceux qui nient que la matière de l'Art se trouve dans les Corps Et premièrement dans le Plomb blanc, ou l'Étain qu'on appelle Jupiter, et leur réfutation</i>	194
CHAP. XIX : <i>Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Plomb</i>	195
CHAP. XX : <i>Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est pas dans le mélange des Corps durs avec les durs, et des mous avec les mous</i>	196

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES

CHAP. XXI : Pourquoi ceux qui ont mêlé les Corps durs avec les mous, et les parfaits avec les imparfaits ont nié la Science	197
CHAP. XXII : Que l'Art ne se trouve ni dans l'extraction de l'âme (ou Teinture), ni dans le régime du feu....	198
CHAP. XXIII : Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est ni dans le Verre, ni dans les Pierreries	198
CHAP. XXIV : Motif de ceux qui nient que l'Art soit dans les moyens Minéraux, dans les Végétales, et dans le mélange de quelque chose que ce soit	199
TROISIÈME PARTIE DU PREMIER LIVRE Des principes naturels et de leurs effets.	201
CHAP. XXV : Des Principes naturels et des Corps Métalliques, selon l'opinion des Anciens.	201
CHAP. XXVI : Des Principes naturels des Métaux, selon l'opinion des Modernes.....	202
CHAP. XXVII Division de ce qu'il y a dire des trois Principes.....	203
CHAP. XXVIII : Du Soufre.....	204
CHAP. XXIX : De l'Arsenic.....	206
CHAP. XXX : De l'argent-vif.....	206
CHAP. XXXI : Des Effets des Principes naturels, qui sont les Corps Métalliques	207
CHAP. XXXII : Du Soleil ou de l'Or	208
CHAP. XXXIII : De la Lune ou Argent.....	210
CHAP. XXXIV : De Saturne ou du Plomb.....	210
CHAP. XXXV : De Jupiter ou de l'Étain	211
CHAP. XXXVI : De Vénus ou du Cuivre.....	212
CHAP. XXXVII : De Mars ou de Fer.....	213
CHAP. XXXVIII : De la différence des Métaux imparfaits à l'égard de la perfection	213
QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DU PREMIER LIVRE Qui traite des Principes artificiels de l'Art	215
CHAP. XXXIX : Division des choses contenues en cette Partie, où il est parlé en passant de la perfection, de laquelle il sera traité dans le second livre	215
CHAP. XL : De la Sublimation en général, et pourquoi on l'a inventée	217
CHAP. XLI : Ce que c'est que la Sublimation. comment se fait celle du Soufre et de l'Arsenic, et des trois degrés du feu qu'il y faut observer	219
CHAP. XLII : Des Fèces des Corps Métalliques, qu'il faut ajouter aux Esprits pour les sublimer, et quelles doivent être leur quantité et leur qualité	221
CHAP. XLIII : Des fautes que l'on peut faire, et qu'il faut éviter, à l'égard de la quantité des fèces et de la disposition du Fourneau en sublimant le Soufre et l'arsenic. De la manière de faire les Fourneaux, et de quel bois on se doit servir.....	224
CHAP. XLIV : De quelle matière et de quelle figure l'Aludel doit être.....	227
CHAP. XLV : De la Sublimation du Mercure	229

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCIMIQUES

CHAP. XLVI : <i>De la Sublimation de la Marcassite</i>	231
CHAP. XLVII : <i>Du Vaisseau propre à bien sublimer la Marcassite</i>	232
CHAP. XLVIII : <i>De la Sublimation de la Magnésie et de la Tutie, et des Corps imparfaits</i>	235
CHAP. XLIX : <i>De la Descension et du Moyen de purifier les Corps avec les Pastilles</i>	236
CHAP. L : <i>De la Distillation ; de ses Causes, et des trois manières de la faire ; par l'Alambic, par le Descensoire, et par le Filtre</i>	238
CHAP. LI : <i>De la Calcination, tant des Corps que des Esprits, de ses Causes, et de la manière de la faire</i>	243
CHAP. LII : <i>De la Dissolution</i>	248
CHAP. LIII : <i>De la Coagulation, de ses Causes et des divers moyens de coaguler le Mercure et les Médecines dissoutes</i>	250
CHAP. LIV : <i>De la Fixation, de ses Causes, et de la Manière différente de fixer les Corps et les Esprits</i>	256
CHAP. LV : <i>De l'incinération</i>	258
SECOND LIVRE DE LA SOMME DE GEBER	261
PRÉFACE <i>Division de ce second Livre en trois parties</i>	261
PREMIÈRE PARTIE DU SECOND LIVRE	262
CHAP. I : <i>De la Connaissance des choses par lesquelles on peut découvrir la possibilité de la perfection, et la Manière de la faire</i>	262
CHAP. II : <i>De la nature du Soufre et de l'Arsenic</i>	262
CHAP. III : <i>De la Nature du Mercure ou Argent-vif</i>	265
CHAP. IV : <i>De la Nature de la Marcassite, de la Magnésie et de la Tutie</i>	268
CHAP. V : <i>De la Nature du Soleil</i>	269
CHAP. VI : <i>De la Nature de la Lune</i>	273
CHAP. VII : <i>De la Nature de Mars, où il est traité des Effets du Soufre et du Mercure, et des Causes de la corruption et de la perfection des Métaux</i>	274
CHAP. VIII : <i>De la Nature de Vénus ou du Cuivre</i>	277
CHAP. IX : <i>De la Nature de Jupiter ou de l'Étain</i>	281
CHAP. X : <i>De la Nature de Saturne, ou du Plomb</i>	284
SECONDE PARTIE DU SECOND LIVRE DES MÉDECINES.....	289
CHAP. XI : <i>Qu'il doit nécessairement y avoir deux sortes de Médecines, tant pour chaque Corps imparfait que pour l'Argent-vif, l'une au Blanc, l'autre au Rouge ; mais qu'il n'y en a qu'une seule très parfaite, qui rend toutes les autres inutiles</i>	289
CHAP. XII : <i>Qu'il faut donner une préparation particulière à chaque Métal imparfait</i>	292
CHAP. XIII : <i>Que la Médecine doit ajouter ce qui est de défectueux dans les Métaux imparfaits ; et que la préparation, qu'on leur donne pour recevoir cette Médecine, doit ôter ce qu'ils ont de superflu</i>	293

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES

CHAP. XIV : <i>De la préparation de Saturne et de Jupiter</i>	296
CHAP. XV : <i>De la préparation de Vénus</i>	300
CHAP. XVI : <i>De la préparation de Mars</i>	301
CHAP. XVII : <i>De la manière de purifier l'Argent-vif</i>	302
CHAP. XVIII : <i>Que la Médecine très parfaite donne nécessairement cinq différentes propriétés de perfection, qui sont la Netteté, la Couleur ou Teinture, la Fusion, la Stabilité, et le Poids Et que par ces effets l'on doit juger de quelle chose on doit prendre cette Médecine</i>	303
CHAP. XIX : <i>Des préparations qu'il faut donner à la Médecine, afin qu'elle ait toutes les propriétés qu'elle doit nécessairement avoir</i>	305
CHAP. XX : <i>De la différence des Médecines, et qu'il y en a du premier, du second, et du troisième Ordre</i>	307
CHAP. XXI : <i>Des Médecines du premier Ordre, qui blanchissent Vénus</i>	308
CHAP. XXII : <i>Du blanchissement de Mars</i>	312
CHAP. XXIII : <i>Des Médecines qui jaunissent la Lune</i>	313
CHAP. XXIV : <i>Des Médecines du second Ordre, et de leurs propriétés</i>	317
CHAP. XXV : <i>De la Médecine Lunaire et Solaire pour les Corps imparfaits</i>	319
CHAP. XXVI : <i>De la Médecine qui coagule et fixe l'Argent-vif</i>	321
CHAP. XXVII : <i>Comment par l'Art on peut rendre les Médecines entrantes, ou leur donner ingrès</i>	323
CHAP. XXVIII : <i>De la Médecine du troisième Ordre en général</i>	324
CHAP. XXIX : <i>De la Médecine Lunaire du troisième Ordre</i>	325
CHAP. XXX : <i>De la Médecine Solaire du troisième Ordre</i>	326
TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DU SECOND LIVRE	329
CHAP. XXXI : <i>Division des choses contenues en cette Partie</i>	329
CHAP. XXXII : <i>De la Coupelle</i>	329
CHAP. XXXIII : <i>Comment l'on fait l'Examen des Métaux par la Coupelle</i>	333
CHAP. XXXIV : <i>Du Ciment, et pourquoi il y a des Corps ou Métaux qui le souffrent mieux, et d'autres qui le souffrent moins</i>	334
CHAP. XXXV : <i>De quoi est fait le Ciment, et comment on fait l'Épreuve</i>	336
CHAP. XXXVI : <i>Du Rougissement des Métaux au feu</i>	337
CHAP. XXXVII : <i>De la Fusion</i>	339
CHAP. XXXVIII : <i>De l'Exposition qu'on fait des Métaux sur les vapeurs des choses acides</i>	341
CHAP. XXXIX : <i>De l'Extinction des Métaux rougis au feu</i>	342
CHAP. XL : <i>Du Mélange du Soufre combustible avec les Métaux</i>	343
CHAP. XLI : <i>De la Calcination et de la Réduction</i>	345

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES

CHAP. XLII : <i>De la facilité qu'ont les Métaux à recevoir l'Argent-vif</i>	346
CHAP. XLIII : <i>Récapitulation de tout l'Art</i>	347
CHAP. XLIV : <i>De quelle manière l'Auteur a enseigné l'Art en cette Somme de perfection</i>	348



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2008

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Splendo Solis, détail, D.R.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/PP

*Bibliothèque des
Philosophes
alchimiques
ou hermétiques*

TOME II




Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES OU HERMÉTIQUES

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée de plusieurs Philosophes, avec des Figures et des
Notes pour faciliter l'intelligence de leur Doctrine, Par M. J. M. D. R.

1741

TOME SECOND

TRAITÉS CONTENUS

*Dans ce second Volume. La Tourbe des Philosophes. Entretien du Roi Calid
et du Philosophe Morien. Le Livre d'Artéphius ancien Philosophe. Le Livre
de Synésius sur l'Œuvre. Le Livre de N. Flamel. Le Sommaire Philosophique
de N. Flamel. Le Désir Désiré de N. Flamel. Le Livre de la Philosophie Na-
turelle des Métaux de B. Trévisan. La Parole délaissée de B. Trévisan. Le
songe Vert de B. Trévisan. Opuscule de la Philosophie Naturelle de Métaux
Par D. Zachaire.*



© Arbre d'Or, Genève, décembre 2008
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

LA TOURBE DES PHILOSOPHES

OU

L'ASSEMBLÉE DES DISCIPLES DE PYTHAGORAS APPELÉE LE CODE DE VÉRITÉ

ARISLEUS dit : Je vous dis que notre Maître Pythagoras est le pied des Prophètes, et la tête des Sages, et qu'il a eu tant de dons de Dieu et de sagesse, que personne après Hermès n'en a eu tant que lui. Il a voulu donc assembler ses Disciples qui étaient envoyés par toutes les régions et provinces, pour traiter de ce précieux art, afin que leur parole serve de règle à ceux qui viendront après eux. Et il a commandé [2] qu'IXIMEDRUS parlât le premier, qui était de bon conseil, lequel dit : Toutes choses ont un commencement et une nature, laquelle d'elle-même est suffisante sans aide d'autre de se multiplier à l'infini, autrement tout serait perdu et corrompu.

LA TOURBE dit : Maître si tu commence nous suivrons tes paroles. Et PYTHAGORAS dit : Sachez-vous qui cherchez cet Art, que jamais il ne se fait de vraie Teinture sinon de notre Pierre rouge, par quoi ne perdez pas vos Âmes ni votre argent et ne recevez pas de tristesse en vos cœurs, et de ce je vous assure, et tenez ceci de moi, comme de votre maître. Que si vous ne changez cette Pierre rouge en blanc, et si ensuite vous ne la faites encore rouge, et ainsi si vous ne faites Teinture de Teinture, vous ne faites rien. Cuisez donc cette Pierre et la rompez et lui ôtez sa noirceur en cuisant et en la lavant jusqu'à ce qu'elle soit blanche, et puis la redressez comme elle était.

ARISLEUS dit. La clef de cette Œuvre est l'art de blanchir. Prenez donc le corps que je vous ai montré, et que notre Maître vous a dit et en faites subtiles Tablettes, et les mettez en l'Eau de notre Marine, laquelle Eau est permanente, [3] et notre Corps est¹ gouvernée d'elle, et puis mettez tout à un petit feu lent, jusqu'à ce que les Tablettes soient rompues, et réduites en Eau.² Mêlez et cuisez continuellement à léger feu, jusqu'à ce qu'il se fasse Bouillon³ poivreux et le cuisez et tournez en son Eau, jusqu'à ce qu'il soit congelé, et vous fasse varier les yeux comme les fleurs, que nous appelons fleurs de Soleil. Cuisez-le jusqu'à ce qu'il n'y ait rien de noir et que la blancheur apparaisse, et puis le gouvernez et cuisez avec la⁴ Gomme de l'Or, et mêlez tout par le feu sans y toucher, jusqu'à tant que tout soit fait rouge. Et ayez patience, et ne vous ennuyez point, et l'abreuvez de son Eau qui est sorti de lui, qui est Eau permanente, jusqu'à ce qu'il soit fait rouge. Celui-ci est l'Airain brûlé, et la Fleur et le Levain de l'Or, lequel vous cuirez avec l'Eau permanente qui est toujours avec lui, et digérez et cuisez jusqu'à ce qu'il soit desséché. Faites ceci continuellement [4] jusqu'à ce qu'il n'y ai plus d'humidité, et que tout se fasse une Poudre très subtile.

PARMENIDES dit : Sachez que les Envieux ont parlé en maintes manières d'Eaux, de Bouillons de Pierre et de Métaux ; afin de vous tromper, vous qui cherchez cette science secrète. Laissez tout cela, et fai-

¹ Gouverneur.

² Ce Corps, est l'Or des Philosophes, qui se prépare, comme on peut le voir dans la première des douze Clefs de Philosophie de Basile Valentin : Et l'Eau *Marine*, est le Mercure Philosophique, dont ceux, qui veulent s'adonner à la Science Hermétique, peuvent prendre connaissance dans la Parabole du Cosmopolite.

³ Gras.

⁴ L'Âme.

te¹ le blanc rouge. Connaissiez et avisez premièrement ce que c'est que le Plomb et l'Étain l'un après l'autre, et sachez que si vous ne prenez les Natures, et vous ne conjoignez les Parents² avec leurs proches Parents et qui sont de même sang, vous ne ferez rien : car les Natures se rencontrent et se poursuivent l'une l'autre, et se pourrissent et s'engendrent ; car Nature est gouvernée par Nature qui la détruit, et la réduit en poudre, et la fait devenir à rien, puis la renouvelle et l'engendre souvent de fois. Étudiez³ et lisez afin que vous sachiez la vérité, et ce [5] que c'est qui la pourrit et la renouvelle, et qu'elles choses se font, et comment elles s'entre aiment, et comment après leur amour, il leur arrive inimitié et corruption, et comment elles s'embrassent ensemble, jusqu'à ce qu'elles soient faites Un. Quand vous connaîtrez ces choses, mettez la main à cet Art : autrement, si vous les ignorez, ne vous approchez point de cette Œuvre divine, car tout ne sera qu'infortune désespoir et tristesse pour vous. Regardez donc les paroles des Sages, comme ils ont compris toute l'œuvre en ces paroles en disant, *Nature s'éjouit en Nature, Nature surmonte Nature et Nature contient Nature*. En ces paroles est contenue toute l'Œuvre, et pour ce laissez tant de choses superflues, et prenez l'Eau vive et la congelez dans son corps, et en son Soufre qui ne brûle point, et faites nature blanche, et ainsi tout deviendra blanc. Et si vous cuisez encore plus il se fait rouge, et l'Eau de Mer devient rouge et de couleur sang, et c'est signe que Dieu a fait tout son temps, et vient pour glorifier les bon, et c'est le

¹ Le rouge blanc et le blanc rouge

² Ce sont l'Or et le Mercure. Ils sont l'un et l'autre de même *sang*, parce que l'Or tire son origine du Mercure, comme on le voit dans le Chapitre V du Livre II de la Somme de Geber.

³ Parménides, que le Trévisan dit avoir été celui qui l'a retiré de ses erreurs, parle ici du combat qui se fait entre l'Or et le Mercure dans le premier Régime du second Œuvre. Flamel en fait la description dans le quatrième Chapitre de son Livre, sous la figure de deux Dragons, l'un ailé, et l'autre sans ailes.

dernier signe de son avènement. Mais auparavant le Soleil perdra sa lumière¹, et la Lune fera la fonction du Soleil, et [6] puis pareillement aussi la Lune s'obscurcira et se tournera en sang, et toute la Mer et toute la Terre se fendra, et les Corps qui étaient morts se relèveront des tombeaux, et seront glorifiés, et auront la face glorieuse et plus reluisante mille fois que le Soleil. Et le Corps, l'Esprit et l'Âme seront en unité glorifiés, rendant grâce à Dieu, de ce qu'après tant de tourments, peines et autres tribulations, ils sont venus à tel bien et telle perfection, que jamais ils ne peuvent être corrompus ni séparés. Si vous ne m'entendez n'étudiez plus, et ne vous en mêlez jamais, car vous êtes hors du nombre des Sages. Je ne saurais parler plus clairement. Si tu ne l'entends la première fois, étudie-le, la seconde, la troisième et quatrième fois, ou toujours, jusqu'à ce que tu l'entendes : car tout est en cette figure, depuis le commencement jusqu'à la fin, aussi bien qu'Homme le saurait exposer. Romps-toi la tête à l'entendre, afin que tu travaille et que tu mange.

LUCAS dit : Sachez que le Corps et [7] l'Esprit s'aident l'un à l'autre, l'Esprit rompt premièrement le Corps, afin qu'il lui aide par après. Quand le Corps est mort, abreuvez-le de son lait, qui est en lui, et prenez garde que l'Esprit ne s'enfuie, mais tenez-le toujours joint avec son Corps ; et si l'un fuit le feu, et que l'autre le souffre bien ; quand ils sont tous deux joints ensemble, tous deux souffre bien le feu : Et sachez

¹ Le Soleil des Philosophes, c'est-à-dire l'Or, perd sa lumière dans la dissolution qu'en fait leur Mercure, lorsque l'Artiste le a mis ensemble sur le feu dans l'Œuf Philosophique ; et la Lune, qui est ce Mercure, s'obscurcit à son tour, l'un et l'autre devenant comme de la poix fondue pendant le Régime de Saturne. Après quoi ces deux Corps, ou pour mieux dire ce Corps et cet Esprit, qui ne sont plus qu'une même Substance, par l'union de leurs moindres parties, sortent comme du tombeau, et prennent une nature nouvelle, plus brillante et plus parfaite que celle qu'ils avaient avant cette union.

qu'une partie du Corps en surmonte dix de l'Esprit¹, et le fortifie. Et sachez que notre Soufre brûle tout et qu'il se fait lui-même depuis le commencement jusqu'à la fin, en lui aidant selon nature.

LE VICAIRE dit : Sachez que sans feu rien ne s'engendre, mettez votre Composition en son Vaisseau, et faites feu modéré, tout par tout, et gardez-vous de feu fort et violent : car ils n'auraient point de mouvement l'un à l'autre. Prenez garde que le feu soit lent, car si vous faites le feu plus fort qu'il ne faut, il sera rouge avant son temps. Car premièrement nous voulons le noir, et puis blanc, et puis rouge : parce que Nature ne travaille que par degrés et altérations. Je vous ai dit l'Art suffisamment, si vous êtes raisonnable ; car vous n'avez pas à travailler de plusieurs choses, mais seulement d'une, laquelle s'altère [8] de degrés en degrés jusqu'à sa perfection.

PYTHAGORAS dit : Disons autres choses qui ne sont pourtant pas autres choses, mais les noms sont différents. Et sachez que la chose que nous entendons, dont les Philosophes parlent en tant de manières, suit et atteint son Compagnons dans le feu, comme l'Aimant tire le Fer. Et cette chose en l'embrassement fait apparaître plusieurs Couleurs, et est trouvée partout, et est Pierre, et n'est pas Pierre, chère et vile, claire et précieuse, obscure et connue d'un chacun, et n'a qu'un nom, et si en a plusieurs ; et c'est le crachat² de Lune. Entendez donc la Geline noire,³ et l'abreuvez de lait, et lui donnez de la gomme à manger, afin qu'elle se guérisse, et

¹ Voyez sur cet Article les Paraboles du Trévisan et du Cosmopolite.

² Influence Célestes que la Lune reçoit pour les communiquer aux Corps inférieurs.

³ Pythagore appelle ici Geline noire, ce que d'autres Philosophes nomment Corbeau, dont il faut couper la tête, c'est-à-dire blanchir le Composé après le Régime de Saturne, durant lequel le Corps et l'Esprit s'unissant ensemble, font après leur union, devenu noirs, et ne se subliment plus jusqu'au Régime de Jupiter. Voyez Philalèthe Chapitre XXV et XXVI.

gardez son sang dedans son ventre, et la nourrissez tant de lait, qu'elle perde et mue ses plumes noires, et perde ses ailes et ne vole plus. Alors vous la verrez belle et qu'elle aura les plumes blanches et reluisantes. [9] Lors donnez lui à manger du safran et de la rouille de fer, et puis lui donnez à boire du sang, et la nourrissez ainsi par un longtemps, et puis la laissez aller ; car il n'y a venin qui lui puisse nuire et qu'elle ne vainque. Et elle regarde le Soleil fixement sans cligner.

ACSUBOFES dit : Maître tu as dit sans envie, ce qu'il appartient de dire, Dieu te récompense.

PYTHAGORAS dit. Et toi Acsubofes dit ce qu'il t'en semble : Et il dit : Sachez que Soufre contient Soufre, et une Humidité contient l'autre.

LA TOURBE dit : Est-ce tout ? Tu ne dis rien de nouveau. Et il dit, l'Humidité est un venin, lequel quand il pénètre le Corps, il le teint d'une couleur invariable. Car quand l'un fuit et l'autre fuit ; l'un prend l'autre et ne fuient plus, pour ce que Nature a pris son pareil, comme son Ennemi, et se sont entre-tués. Voici comment vous ferez, et le régime est tel. Confisez-le en Urine d'Enfant, et en Eau de Mer, et en Eau nette et permanente¹, avant qu'il soit teint, et le cuisez à petit feu, jusqu'à ce que la noirceur apparaisse : car lors il est certain que le Corps est dissout et pourri : Et puis cuisez-le avec son [10] humeur, jusqu'à ce qu'il veste une Robe rouge, et toujours cuisez plus, jusqu'à ce que vous y voyez la couleur serpentine que vous demandez.

SICTUS dit : Sachez tous Investigateurs de l'Art, que le fondement de cet Art, pour lequel tout le monde pense, n'est qu'une chose, que les Sages estiment la plus haute qu'aucune nature qui soit, mais les Fous la

¹ Ces trois termes signifient la même chose, c'est-à-dire le Mercure des Philosophes.

croient la plus vile de toutes les choses. Vous êtes bien maudits, vous qui êtes fous, je vous jure si les Rois la savaient, jamais nul n'y viendrait.

PYTHAGORAS dit : Nommes là. Et il dit, c'est Vinaigre très aigre¹ qui rend le Corps noir, blanc, et rouge et de toutes couleurs, et converti le Corps en Esprit. Et sachez que si vous mettez le Corps sur le feu sans vinaigre, il se brûle et se corrompt, et sachez que la première humeur est froide. Gardez-vous donc de faire le feu trop fort au commencement, parce qu'il est ennemi de froideur, et si vous le cuisez bien, et lui ôtez sa noirceur, il devient Pierre, ressemblant au Marbre d'extrême blancheur. Et sachez que toute l'intention et le commencement de l'Œuvre [11] est la blancheur, après laquelle vient la rougeur, qui est la perfection de l'Œuvre. Je vous jure par mon Dieu que j'ai cherché longtemps dans les Livres, afin de parvenir à cette Science, et j'ai prié Dieu qu'il m'enseignât ce que c'était : et quand Dieu m'eut ouï, il me montra une Eau nette, que je connus qui était pure vinaigre et après, plus je lisais les Livres, plus je les entendais.

SOCRATES dit : Sachez que notre Œuvre est faite de Mâle et de Femelle : Cuisez-les jusqu'au noir, puis jusqu'au blanc, cuisez tout cent cinquante jours, et je vous dis que pour peu que vous connaissiez les Matières qui sont nécessaires en notre Œuvre, et les Régimes, vous trouverez que ce n'est autre chose de leurs Régimes qu'Œuvre de Femmes et Jeu d'Enfants. Mais les Philosophes ont dit tant de Régimes afin de vous faire errer. Mais quoi ? *Entendez tout selon la Nature et selon le Régime* : Et ne croyez sans tant chercher. Je ne vous commande que cuire ; cuisez au

¹ Dissolvant des Philosophes. Quiconque le connaît, a une parfaite connaissance de la Pierre Philosophale. Le Cosmopolite et l'Auteur de la Lumière sortant des Ténèbres en parlent assez clairement.

commencement, cuisez au milieu, cuisez à la fin et ne faites autre chose ; car Nature se parachèvera bien.

ZENON dit : Sachez que l'année est divisée en quatre parties.¹ L'Hiver est [12] de complexion froide, pluvieuse et aquatique. Le Printemps est un peu chaudet. Le troisième est chaud, à savoir l'Été. Le quatrième à savoir l'Automne, est fort sec et l'on y cueille les fruits, car ils sont mûrs. En cette manière gouvernez vos Natures et non autrement, sinon ne vous en prenez qu'à vous-même, non pas à nous.

LA TOURBE dit : Tu parles bien, dis encore quelque chose : et il dit c'est assez.

PLATON dit : Notre Gomme² baille notre lait, et notre lait dissout notre Gomme, et ils croissent dans la Pierre de Paradis, qui est le bois de vie, en laquelle Pierre il y a deux contraintes ensembles, c'est à savoir Feu et Eau. Celui-ci vivifie celui-là, et celui-ci tue celui-là, et ces deux étant conjoints, demeurent toujours, dont il apparaît rougeur orientale et rougeur de sang, et notre Homme est vieux³, et notre Dragon jeune, qui mange sa tête avec sa queue, et la tête et la queue sont Âme et Esprit ; l'Âme et l'Esprit sont créés de lui, et l'un est d'Orient, savoir l'Enfant, et le vieux est d'Occident. Le Corbeau volant par l'air et au temps d'Août, [13] mue sa plume en un creux de Chêne, et il a la plume jaune, qui lui tombe en mangeant des Serpents, et la tête lui devient rouge comme pa-

¹ Zénon parle ici des divers degrés du feu extérieur, qui donne le mouvement au feu intérieur du Soufre des Philosophes. Voyez Artéphijs sur la nature des Feux et Philalèthe dans ses sept Régimes.

² Semence de l'Or ou Soufre des Philosophes.

³ L'Homme vieux, c'est l'Or des Philosophes ; et le Dragon jeune, le Mercure Philosophique.

vot. C'est la Fontaine du torrent, elle court par deux veines¹, et leur commencement vient d'un canal, l'une est salée, l'autre est douce. Le Corbeau se purge, et elle le nettoie, et il dira : Celui qui m'a nettoyé me fera rouge, sinon je le tuerai et m'envolerai. Qui a vu ceci en peu parler et porter témoignage, et qui ne l'a pas vu ne peut le croire. Éveille la Bête sauvage², mets-lui des Oiseaux domestiques auprès d'elle qui la prenne et l'empêche de voler, et puis quand elle est prise, donne aux Oiseaux pour leur peine son foie à manger et son sang à boire ; pour [14] les animer après. Et au Cheval que tu monte, fais-lui une couverture blanche, et le cheval est un fort Lion couvert de poils, et dessus l'un et l'autre est le Griffon. Cette chose a trois Angles en sa Substance³, et en a quatre en sa vertu, et en a deux en sa Matière, et en a une en sa Racine. J'ai passé par plusieurs chemins et toujours mon Chien près de moi. Il vient un Loup d'Orient et mon Chien et moi d'Occident. Le loup mordit le Chien, et le chien mordit le loup, et tous deux sont devenus enragés et s'entre-tue

¹ Les deux *Veines* ou *Ruisseaux* de cette Fontaine sont les deux Mercure, que le Trévisan appelle *Mercurus double*. L'un est sale, c'est-à-dire, qu'il a en soi une ponticité, ou acrimonie, qui lui donne la puissance de dissoudre le Corps de l'Or. L'autre est doux, c'est-à-dire, le Mercure, qui est extrait de cet Or par la Dissolution ; lequel, selon le témoignage des Philosophes, a une douceur très agréable. Ces deux Mercures ont leur commencement d'un Canal, parce que l'Or est formé d'un Mercure et d'un Soufre, qui tirent l'un et l'autre leur origine de l'Esprit Universel.

² Cette Bête sauvage est l'Or préparé par l'antimoine, ou pour parler comme Basile Valentin, c'est le Lion vainqueur du Loup : Et les Oiseaux domestiques, sont des Aigles ; c'est-à-dire, les dix parties du Mercure Philosophique contre une de cet Or, qu'on met dans le Vaisseau pour dissoudre ce même Or, le réduire en ces premiers Principes et en tirer le Soufre Solaire.

³ Cette chose a trois Angles en sa substance ; ce sont le Sel, le Soufre et le Mercure. Quatre en sa vertu ; ce sont les Qualités des quatre Éléments, le Froid, le Chaud, le Sec et l'Humide. Deux en sa Matière ; ce sont les deux Mercures, ou le Mâle et la Femelle. Un en sa Racine ; c'est l'Esprit Universel, en qui sont réunies toutes les vertus des Cieux, et duquel ces deux Mercures sont produits.

l'un l'autre, jusqu'à ce que d'eux se fasse un grand Venin, et ensuite une Thériaque. C'est là la Pierre cachée tant aux Hommes qu'aux démons. Je t'ai exposé ce que chacun avait scellé, et te l'ai dit.¹

THEOPHILUS dit : Tu as parlé bien obscurément. Et PLATON dit : Expose ce que j'ai dit. Et il dit. Sachez tous Fils de doctrine que le secret de tout est une couverture ténébreuse, de laquelle les Philosophes [15] ont tant de fois parlé, et cette veste et couverture se fait ainsi. Faites de votre corps Tablettes menues, et les cuisez avec le venin, deux à sept et deux, c'est tout. Cuisez-le en cette eau quarante jours, et tirez votre Vaisseau, et vous trouverez le vêtement que vous demandez. Lavez-le en le cuisant tant qu'il n'y ait point de noirceur et le congelez ; car quand il est congelé, c'est un grand Secret, et il s'en fait une Pierre qui est appelée *Dasuma*, c'est-à-dire grasse. Mais premièrement après qu'elle est pourrie, jetez un peu de sel blanc pour la sécher, et qu'elle ne pue point, et alors vous trouverez ce que je vous ai dit. Cuisez-la jusqu'à ce qu'elle soit comme une Manne blanche, et puis encore recommencez jusqu'à ce que vous voyez apparaître diverses couleurs.

LA TOURBE dit : Tu as très bien parlé.

NOTIUS dit : Et moi je veux dire aussi quelque chose. En l'Homme il y a deux digestions, la première se fait en son estomac, et est blanche : la seconde se fait dans le foie, et celle-là est rouge. Car quand je me lève le matin, et que je vois mon urine blanche, je me remets au lit, et j'y demeure trois ou quatre heures d'avantage, et mon urine, quand je la regarde à midi, est rouge comme sang, car elle est fort cuite. La première ne fut cuite que trois [16] heures, et pour ce était elle encore blanche et crue : mais après quatre heures, elle est très bien cuite et de couleur de

¹ Cette Énigme se trouve développée dans les Œuvres de Philalèthe et de Basile Valentin.

sang. Je t'ai dit ce que j'ai fait. Qui a oreilles qu'il écoute et les ouvre, et qui a bouche qu'il la tienne close.

BELE dit : Tu as très bien parlé et sans envie, Dieu t'aide, et donne grâce aux Disciple de t'ouïr et entendre. Si jamais aucun Philosophe n'eût parlé d'avantage, les gens n'erreraient pas tant qu'ils font. Car autre chose ne les fait errer que tant de paroles et divers noms. Mais moi je dis que tous Métaux sont imparfaits durant qu'ils sont en noirceur, et pour ce le Plomb n'est pas parfait, car il est noir. Mais celui qui lui ôte sa noirceur est en lui-même, et le blanchira. Par quoi il ne te faut guère chercher. Blanchis donc le Plomb, et ôtes la rougeur du Laton et rougis la Lune et c'est tout. Mais entends par ceci que notre Plomb est un Métal qui n'ait pas *vulgaire*, mais qui vient de notre Minière, et aussi l'Argent, et aussi toute la Composition.

BOCOSTUS dit : Tu as bien parlé pour ceux qui viendront après nous, et je te veux aider. Sachez, vous qui cherchez ce précieux Art, que si vous n'ôtez l'esprit du Corps mort, et ne le cachez en un autre Esprit, et puis si de tous deux vous [17] n'en faites une Âme, vous ne faites rien. Tuez donc le Corps et le pourrissez, et tirez de lui l'Esprit blanc, et l'Âme le glorifiera. Et sachez que l'Esprit ne vient point du Corps, mais vient de l'Esprit, et l'Âme vient de tous deux. Le Corps est Esprit, mais l'Esprit n'est pas Corps : l'un à l'autre, mais l'autre ne le tient pas, et notes ceci, car autrement vous ne faites rien.

MELOTUS dit : Il vous faut pourrir tout par quarante jours, et puis sublimer * neuf fois en son Vaisseau, puis encore pourrissez-le et le confisez, et pour lors sachez qu'il teint tout ce dans quoi il entre, et intimement. Vous l'entendez assez dire, mais personne ne le croit sinon que Dieu le veille, et c'est par juste jugement de Dieu que ceci est ainsi. * *Cinq.*

GREGORIUS dit : Notre Pierre est appelée *Epheddebuts*, c'est-à-dire Vêtement pourpre, et n'est autre chose que tuer le Vif et vivifier le Mort, et en vivifiant le Mort, tu tue le Vif, et en tuant le Vif tu vivifie le Mort. Et sache que c'est tout un, et que ce n'est rien d'étrange, car lui-même se tue, et lui-même se vivifie.

LE VICAIRE dit : Vous parlez beaucoup clair.

BELE répond : Tu es fort Envieux, et il dit. Je vous commande de prendre ce qu'ils vous ont dit et y faites ce que vous [18] devez sans erreur, et vous avez un bon exemple. Si vous savez comment faire, faites comme Nature fait, aides-lui seulement. Quand la Lune est en conjonction, elle n'a point de lumière, mais quand elle est vis à vis du Soleil, elle est claire. Et si ce n'était l'air qui est entre nous et le Feu, le Feu consumerait tout.

LA TOURBE dit : Vicaire vous parlez négligemment et peu, et dit. La première fois que je parlerai je dirai les Poids et le Régime, les Couleurs, le temps et les lieux de notre Venin. Que chacun de vous parle à son plaisir. J'ai dit le mien.

BONELLUS dit. Prenez le royal *Corsuste*¹ qui est rouge, et lui donnez de l'urine de Veau jusqu'à ce que sa nature soit convertie, car Nature convertie Nature et la transmue. Et la Nature est cachée dans le ventre de *Corsuste*. Nourrissez-la jusqu'à ce qu'elle soit d'âge et grande, et qu'elle puisse aller d'elle-même.

BRIMELIUS dit : Prenez la Matière que chacun connaît, et lui ôtez sa noirceur, et puis lui fortifiez son feu à son temps, car déjà elle le peut souffrir, et il viendra diverses couleurs, le premier jour safran, le second comme rouille, le troisième comme pavot [19] du désert, le quatrième

¹ Corps, que les Philosophes appellent Rebis, parce qu'il est composé de deux Substances, le Soufre et le Mercure.

comme sang fortement brûlé. Quand il est ainsi, alors le Corps est spirituel, teignant et purifiant tous les imparfaits, vous avez tout le Secret.

ARISLEUS dit : La Pierre est une Mère qui conçoit son Enfant et le tue,¹ et le met en son ventre. Alors il est plus parfait qu'il n'était auparavant, et se nourrit dans elle. Après il tue sa Mère et la met en son ventre et la nourrit, et le Fils est le Persécuteur de sa propre Mère, et ils ont divers temps de tribulations ensemble, et c'est l'un des plus grands miracles dont on ai jamais ouïe parler, et il est vrai, car la Mère engendre le Fils, et le Fils engendre la Mère et la tue.

LA TOURBE dit : Sachez, Fils de doctrine, que notre Pierre est faites de deux choses seulement. Toutefois les Envieux disent qu'il n'y en a qu'une seule, parce que la Racine n'est qu'une, car c'est toute une Matière. Les autres Envieux disent, qu'il y a quatre choses, car il y a quatre qualités, Froid, Chaud, Sec, et Humide ; mais [20] cela est trouvé en deux, qui se font jusqu'à le fin.

PYTHAGORAS dit : Vous parlez bien Enfants et n'êtes pas Envieux. Toute la TOURBE dit. Nous parlerions bien plus clairement, mais vous avez commandé que nous ne parlions point trop clairement, parce que les Fous sauraient cette Science aussi bien que les Sages. PYTHAGORAS dit : Autrement si vous parliez clairement je ne voudrais point que vos paroles fussent écrites en aucun Livre ; mais aussi je vous commande que vous ne soyez pas trop obscurs.

BALEUS dit : Je vous dis que la Mère porte le deuil de la mort de son Fils, et le Fils porte une robe de joie couleur de sang de la mort de sa

¹ La Mère qui tue son Fils, et le met dans son ventre, c'est le Mercure qui dissout l'Or, dont celui-ci tire son origine, et l'absorbe en sa Substance. Et le Fils tue sa Mère, et la met aussi dans son ventre, c'est l'Or, qui en se dissolvant, congèle le Mercure, qui est l'Esprit, et le réduit en Corps. C'est ce que les Philosophes appellent faire le volatil fixe, et rendre le fixe volatil.

Mère ; et ainsi se récompensent. La mère est toujours plus pitoyable envers l'Enfant, que l'Enfant envers sa Mère.

STICOS dit : Si vous n'ôtez le Feu qui est enfermé dans le Corps, et ne le joignez avec l'Eau vous ne faites rien. Partant je vous commande que vous laviez par feu votre Matière, et la cuisiez par Eau ; car notre Eau la cuit et la brûle, et notre Feu la lave, et la dépouille. Et entendez bien mes paroles, et ne vous rompez point la tête à imaginer tant de choses. Sachez que rien n'engendre rien, et chacun fait son [21] semblable. Et vous ne trouverez pas ce que vous cherchez en la chose, si elle n'y est, quoique vous fassiez.

BONELLUS dit : Sachez que notre Eau n'est pas l'Eau vulgaire, mais que c'est une Eau permanente, qui cherche sans cesse ni repos son Compagnon ; et quand elle le trouve, elle le prend subtilement, et lui et elles sont une chose tant seulement ; elle le parfait, et lui la parfait sans autre chose quelconque, et tout de fait Eau premièrement couverte de noirceur, et quand vous le voyez noir, sachez que la noirceur ne dure que quarante jours ou quarante deux au plus : puis vous verrez le blanc et épais, et c'est signe que le Fixe commence à avoir domination sur l'Humide, et que le Sec boit le Froid, et le Chaud le congèle de lui-même.

SISTOCOS dit : Vous qui cherchez cet Art je vous prie laissez tant de noms obscurs, car notre Matière n'est qu'une, c'est-à-dire Eau. Mais quoi ? Quand un Aveugle mène l'autre, tous deux tous deux tombent en la fosse : pourquoi vous-même pouvez tout faire, car c'est Nature qui vous achève tout. Cuisez la Neige, cuisez le Lait, cuisez la Fleur du Sel, cuisez le Marbre, cuisez l'Étain, cuisez l'Argent, cuisez l'Airain, cuisez le Fer, cuisez le Soleil, et vous aurez tout. Vous voyez que je ne vous commande que cuire, car le feu lent est tout. [22]

EPHISTUS dit : Sachez que le feu léger est cause de perfection, et le contraire est toujours cause de corruption. Cuisez donc premièrement par un feu lent, jusqu'à ce que tout puisse souffrir un feu fort ; car si vous faites votre feu fort, il ne se dissoudra point, et s'il ne se dissout point, il ne se congèlera jamais. Car le Corps ne peut cuire l'Eau par tout elle, ni entièrement ; et le feu qui est enfermé dans le corps, n'est point réveillé ni excité si le Corps n'est dissout.

MORIEN dit : L'Eau teint l'Eau, et une Humeur teint l'autre, et un Soufre l'autre, et le blanc blanchit le rouge petit à petit, aussi pareillement peu à peu le rouge rougit le blanc, et l'un rend l'autre volatil, et puis l'autre le fixe, et puis se fait un en une moyenne substance parfaite, plus que ni l'une ni l'autre toute seule auparavant. Entends-moi et laisses ces Herbes, ces Pierres et ces Métaux et ces Espèces étrangères, et prie Dieu de tout ton cœur qu'il te fasse être des nôtres.

BASEM dit : Vous ne pouvez venir à votre fin sans illumination et sans patience, et sans avoir courage d'attendre ; car qui n'aura patience n'entrera point dans cet Art. Comment croyez-vous entendre notre Matière dès la première fois, ni de la seconde, ni de la troisième ? Lisez tout tant [23] de fois que vous doutiez et ayez ce Livre comme une lumière devant les yeux, et ayez patience d'attendre. J'ai vu en mon temps un grand Philosophe qui savait aussi bien que moi, et que pas un de nous : mais son impatience et trop grande hâte, et trop de convoitise, par la justice de Dieu, comme je crois, par force de feu il perdit tout, et ne peut pas voir ce qu'il voulait. Et pour ce notre Maître Pythagoras dit, que quiconque lira nos Livres, et y vaquera, et n'aura point de vaines pensées en la tête, et priera Dieu il commandera par le Monde. Car vous cherchez un grand secret, pourquoi donc, ne voulez-vous pas prendre peine ? Ne voyez-vous pas qu'un Homme tue l'autre, et aussi se tue lui-même pour

de l'argent ? Que devriez-vous donc faire et quelle peine prendre afin de parvenir à cette haute science qui est de si très grand profit ? Quand vous plantez et semez, n'attendez-vous pas le fruit jusqu'au temps de sa maturité ? Comment donc voulez-vous avoir le fruit de cet Art en si peu de temps ? Je vous le dis, afin qu'après vous ne nous maudissiez, que toute précipitation en cet Art vient de par le Diable, qui tâche à détourner les hommes de leurs bons propos. Soyez fermes et croyez votre Maître, comme nous croyons le nôtre. Pour l'avoir cru et avoir su, nous [24] avons eu profit : pareillement si vous nous croyez vous aurez profit.

BELE dit : Vous avez bien conseillé les Disciples, mais je vous dis que Dieu a créé tout le Monde de quatre Éléments, et le Soleil en est le Maître et Seigneur, mais l'on n'en voit que deux tant seulement, c'est la Terre et l'Eau. Et il y a un Air enfermé dedans l'Eau, et un autre dedans la Terre, et l'Air est tiré du Feu qui tient la Terre dedans l'Air, et la Terre tient l'Eau et le Feu dessus l'Air, la Terre et le Feu, sont amis, l'Air et l'Eau amis, le Feu est ami à l'Eau par l'Air, et l'Air est ami à la Terre par l'Eau, et l'Eau tient l'Air dessus et dessous, et la Terre tient l'Air, et l'Air aussi tient la Terre. Le Feu est tenu en la Terre, et l'Air l'ouvre et l'enferme en l'Eau : et l'Eau l'ouvre par l'Air et le met en l'Air, qui est enfermé en la Terre, par le Feu qui y est aussi enfermé. L'Air ouvre le Feu en la Terre. Celui-là est béni qui entend mes paroles ; car jamais homme ne parla plus clairement. Ce sont les paroles de notre Maître Pythagoras.

AZARME dit : Quand Dieu fit le Monde il le fit tout rond pour plus comprendre. Et le Père de tout est Fils à son Oncle, et son Oncle est Fils de ce Père. Le [25] Fils est Frère de l'Oncle, et le Père est sa Sœur. Le Fils est le Père de l'Oncle, et l'Oncle est Fils du Père, et le Père est Fils de son Oncle qui est Fils de lui. Et qui ne m'entend ne le crois pas. Sa Sœur est Père du Fils, et le Père est Oncle grand de la Sœur, qui est Père du Fils.

Le Fils est la Mère du grand Oncle de sa Sœur qui est son Père, et son Fils est son Oncle, et sa Sœur est sa Mère et sa Fille. Et la Fille est la Nièce du Père d'elle qui est son Fils d'elle, et celui-là est Père d'elle qui est son Fils. Entendez-nous, nous deux qui parlons bien, car Dieu a voulu que nous parlussions ainsi par sa justice et son jugement.

LE VICAIRE dit : Vous parlez bien obscurément et trop. Mais je veux vous déclarer la Matière, sans faire tant de sermons obscurs. Je vous commande Fils de doctrine, congelés l'Argent-vif. De plusieurs choses faites deux, trois, et trois, un. Un avec trois c'est quatre. 4, 3, 2, 1, de 4 à 3. il y a un, de 3 à 4 il y a 1, donc 1 et 1, 3, et 4 de 3 à 1 il y a 2, de 2 à 3, 1 de 3, à 2, 1, 1, 2, et 3, et 1, 2, de 2, et 1, 1, de 1, à 2, 1, donc 1. Je vous ai tout dit.

SIRUS dit : Vous êtes tous Envieux. Sachez Fils de doctrine, que l'Enfant est engendré d'Homme et de Femme, et si les deux Spermes ne sont conjoints ensemble, [26] vous ne faites rien. Mais quand le Sperme de la Femme vient à la porte de la matrice, et rencontre le Sperme de l'Homme, ils se conjoignent ensemble : et l'un est chaud et sec, l'autre froid et humide. Et incontinent qu'il y sont entrés, ils sont mêlés, et Nature qui gouverne par la volonté de Dieu, ferme la porte de la matrice, et ils entrent dans une peau qui est dans la matrice, qui est une des chambres d'icelle, et se ferme si exactement la porte de la matrice et la cellule de ladite peau, où sont les Spermes, que la Femme n'a point de purgations, et ne sort rien dehors : donc se tient la chaleur naturelle tout alentour de la matrice doucement digérant les deux Spermes ensemble : et le Sperme de l'Homme ne fait sinon de convertir et mûrir celui de la Femme, et lors peu à peu la Substance que la Femme jette, augmente le Sperme et le nourrit et engrossit, et se convertit par l'œuvre du Sperme de l'Homme et de la chaleur naturelle, en l'aide du Composé ensemble,

et se cuit, et digère, et subtilise, et purifie, jusqu'à ce que l'Esprit ait mouvement dans cette composition. Aux premiers quarante jours il y a mouvement, et aux autres jours il se fait en lait, puis en sang, puis en membres principaux, et en la formation du cœur et du foie et autres membres. Et alors les [27] purgations qui étaient sales sanguines et noires de putréfaction, se blanchissent par décoction et sont portées blanches aux mamelles, de quoi après se nourrit l'Enfant et s'allaité jusqu'à ce qu'il soit grand. Et alors on lui donne à boire toute sorte de breuvages, et à manger de toutes viandes, et il s'agrandit et se fortifie d'os, de nerf de veines et de sang. Il en est ainsi de notre Œuvre qui bien l'entend. Et sachez que quoi que nous disions en plusieurs lieux, mettez ceci, mettez cela ; toutefois nous entendons qu'il ne faut mettre qu'une fois tant seulement ; et fermer jusqu'à la fin, quoique nous disions, ouvrez et mettez : car nous faisons tout ceci afin d'en faire errer plusieurs. Mais les Sages qui entendent nos paroles savent bien notre intention, et comme Nature se gouverne. Car nous ne faisons autre chose, sinon d'administrer à la Nature la Matière dont elle-même elle puisse travailler à son intention, comme vous voyez en toute génération. Premièrement quand nous voulons faire un Arbre, nous le semons de sa semence parfaite qui est venue de lui, car chaque semence fait le fruit semblable à ce dont elle est sortie, et puis quand nous l'avons fermé nous la laissons en terre. Alors elle se pourrit, et puis germe un germe blanc que la terre nourrit, et c'est par la vertu [28] active qui est par-dedans la semence pourrie, et croit tant qu'elle fait un Arbre tel que celui dont elle était sortie. Et lors de cet Arbre vient encore une autre semence qui peut se multiplier à l'infini. Ainsi nous, nous ne faisons sinon aider la Matière, et Nature l'achève. Aussi si une Femme va à plusieurs Hommes, jamais elle ne conçoit, et si d'aventure elle conçoit, elle rend l'Enfant mort. Car si vous mêlez des

choses crues avec des choses cuites, il se fera mauvaise digestion. Par quoi il ne nous faut avoir autre chose, sinon les deux Spermes d'une Racine, et les cuire : car ils s'altèrent, mais que vous leur aidiez de la manière que vous devez jusqu'à la fin. Donc faites ainsi, et laissez tant de paroles et régimes, et regardez comme Nature fait, et tachez de l'imiter en son régime, et ne soyez pas si téméraires que de vouloir faire plus par vos régimes qu'elle : car si elle ne le fait, vous ne le sauriez faire par chose qui soit de votre invention. Car nul ne peut faire notre Pierre, sinon de notre seule Matière, et par notre seul Régime. Et pour ce laissez toutes ces paroles étranges et vous conformez à nature. Car je vous dis que ce n'est autre chose qui vous fait faillir sinon que les paroles étranges et les mots divers, et les régimes, et tant de poids qu'ils ont dit. Mais notez qu'en quelque [29] manière qu'ils aient parlé, Nature n'est qu'une chose, et sont tous d'accord, et disent tous le même. Mais les Fous prennent nos paroles comme nous les disons, sans entendre ni quoi ni pourquoi. Et ils doivent regarder si nos paroles sont raisonnables et naturelles, ils les doivent prendre ; mais si elles ne sont point raisonnables, ils doivent entendre notre intention, et non pas s'en tenir aux paroles. Mais sachez que nous sommes tous d'accord quelque chose que nous disons. Donc accordez l'un par l'autre, et nous considérez ; car l'un éclaircit ce que l'autre cache, et ainsi tout y est qui bien le cherche. Et quiconque voit nos livres et les entend, il n'a que faire d'aller chercher pays ni villes, ni de dépendre son argent.

BASEM dit : Tu as été trop hardi, notre Maître n'entendait pas qu'on parlât si clairement. Et il dit. Je ne veux point être envieux comme vous autres. Sachez, vous tous qui cherchez cet Art, que quelques Philosophes afin de cacher cette Science ont dit qu'il faut la faire par heures et par images. Mais je te dis que ceci n'y est pas nécessaire, ni n'y aide ni n'y

nuît ; car toujours la Matière est prête à recevoir la vertu qu'elle doit. Et notre Maître le dit plus clairement en disant : [30] Notre Médecine se peut faire en tous lieux, en tout temps, en toutes heures, et de toutes gens, et est trouvée partout, et n'y a rien à faire. Mais ceux qui disent cela, ce n'est que pour cacher la Science. Car je te dis que toi-même quand tu la sauras, tu la scelleras. C'est pourquoi ne t'étonne pas s'ils la scellent, car c'est la volonté de Dieu.

LANUS dit : Sachez que notre Œuvre est faite de 3, de 4, de 2, et d'un, et le Feu est un et est 2, et les couleurs trois, et les Jours 7, et 3, et 4, et un, et m'entendez. Et sachez que le Vinaigre, si vous faites trop de feu, s'envole, et vous trouverez au-dessus* de la Maison comme petits* Monts blancs, car le vinaigre est spirituel et s'envole. Par quoi je vous commande que vous le gouverniez sagement et par petit feu ; car petit feu est toujours cause seulement de recueillir la chaleur du Soufre dissout. Autrement vous ne ferez rien, et sachez que Dieu créa une Masse et sept Planètes, et quatre Éléments et deux Pôles, là où tous se soutient, et neuf ordres d'Anges et deux Principes, Matière et forme. Entendez ce que je vous ai dit, car je vous ai révélé des Merveilles. * *Dessous*. * *Nœud*.

AESUBOFFES dit : Mettez l'Homme rouge avec sa Femme blanche en une Maison ronde, environnée de chaleur lente et continuellement, et les y laissés tant que [31] tout soit converti en Eau, non pas vulgaire, mais Philosophique. Alors si vous avez bien gouverné vous verrez une noirceur dessus, laquelle est signe de pourriture, et durera quarante, ou quarante deux jours. Laissez-les là tous deux continuellement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de noirceur, et faites à la fin comme au commencement. Et sachez que la fin n'est que le commencement, et que la mort est cause de la vie, et le commencement de la fin. Voyez noir, voyez blanc, voyez

rouge, c'est tout, car cette mort est vie éternelle après la mort glorieuse et parfaite.

LA TOURBE dit : Sachez que vous avez ouï les vérités. Prenez-les là où elles sont, et les trieز comme on trie les bonnes herbes des mauvaises. Et sachez que notre Œuvre se doit cuire sept fois, et qu'à chacune des sept, il faut lui donner une couleur jusqu'à sa perfection. Et quand il est parfait, c'est une Teinture vive plus excellente qu'elle ne peut entrer en tête d'Homme, et n'est rien, ni la Matière ni le Régime. Et si l'on savait le vrai Régime et que l'on le dit aux Fous, ils diraient qu'il n'est pas possible, par si petit Régime, de faire une chose si précieuse, mais laissez-les en leur croyance, et n'y allez point par croyance : mais nous entendez et connaissez les racines dont tout se multiplie. [32]

THEOPHILIUS dit : Sachez que toute la Tourbe a bien conclu.

PYTHAGORAS dit : Laissez-moi parler et vous taisez. Je veux que vous recommenciez de nouveau à parler chacun de vous. Car les Envieux ont tellement gâté cette Science, que maintenant à peine personne la peut-il croire, et par ainsi un tel Don de Dieu est réputé faux. Mais je vous dis que c'est une chose que je sais, et la raison est partout aux Herbes et Arbres et Hommes et Anges et en toute Nature.

THEOPHILIUS dit : Notre Maître il me semble que les Serpents portent un venin dedans leur ventre, duquel si on mangeait, on en mourrait : mais qui prendrait après du Venin Pâte qui est la Thériaque, un Venin consommerait l'autre et empêcherait de mourir.

SOCRATES dit : Sachez que les Philosophes ont appelé notre Eau, Eau de vie et ont bien dit ; car premièrement elle tue le Corps, puis le fait vivre et le fait jeune.

SIVERILIUS dit : Tu es Envieux. Et il dit. Dites ce qu'il vous semblera bon. Sachez que notre Matière est un Œuf, la Coque c'est le Vais-

seau, et il y a dedans blanc et rouge : laissez-le couvrir à sa Mère sept semaines, ou neuf jours, ou trois [33] jours, ou une, ou deux fois : ou le sublimez, lequel que vous voudrez, à petit bain, deux cent quatre vingt jours ; et il s'y fera un Poulet, ayant la crête rouge, la plume blanche, et les pieds noir. Je t'ai dit ce que mes Frères t'avaient scellé, et m'entends.

ARISTOTE dit : Sachez que plusieurs parlent en diverses manières, mais la vérité n'est qu'une chose, laquelle est au fumier, et d'elle-même se connaît.

PYTHAGORAS dit : Comment Aristote es-tu assez hardi de parler ? Tu n'es pas encore assez savant pour parler avec nous, tu devrais écouter, toutefois ce que tu as dit est vrai ; écoute les Maîtres et Platon.

LUCAS dit : Je me suis tant émerveillé du Soleil de ce que quand je regarde vis à vis d'une fort épaisse nuée, elle apparaît jaune, verte, rouge et bleue, et ce sont nos Couleurs diverse que le Soufre fait apparaître.

NOSTIUS dit : Prenez la Pierre qui est appelée *Bénibel*, car toute l'Eau d'elle est de couleur de pourpre et de rougeur serpentine. Lavez donc le Sable de la Mer, jusqu'à ce qu'il soit blanc, et le laissez sécher au Soleil, et divers vents se lèveront d'Occident, et puis viendra le Soleil sur midi en son règne, et puis s'élèveront [34] les vents d'Orient, mais la Lune fait lever les vents d'Occident, et puis tout se rapaise.

ARCHIMIUS dit : Sachez que le Mercure est caché sous les rayons du Soleil, et la Lune les lui fait perdre et le prend, et domine sur lui : mais toutefois cette domination, le Soleil la lui a donnée par deux jours, après elle la rend au Soleil et va en déclinant. Et Vénus est Messager du Soleil, et lui fait savoir sa Seigneurie : et Mars est celui qui lui présente : Et quand le Soleil a son Royaume, pour la peine que ses six Compagnons ont pris, il leur donne de très beaux vêtements de sa livrée. Ainsi sachez

enfants que le Soleil n'est point ingrat à ses Serviteurs, comme vous voyez. Et qui a vu ceci en parle sûrement, et l'entend clairement

LE PHILOSOPHE dit : Notre Matière est appelée *Œuf, Serpent, Gomme, Eau de vie, Mâle, Femelle, Bembel, Corsuffle, Thériaque, Oiseau, Herbe, Arbre, Eau*, mais tout n'est qu'une chose, c'est à savoir Eau, et n'est qu'un Régime, à savoir Cuire.

DANAUS dit : Sachez que les Envieux ont dit que cette Œuvre se fait en trois jours, les autres en sept, les autres en un. Ils disent tous vrai selon leur intention : mais sachez que nos mois durent chacun 23 [35] jours, et deux jours avec : et la semaine de chacun mois, a sept jours, et chaque jour 40 heures. Car ce sont nos temps et nos heures, donc tout y est, et le temps.

EXIMIGANUS dit : Mouillez, séchez, noircissez, blanchissez, pulvériser et rougisser, et vous avez tout le secret de l'art en ce peu de mots. Le 1, est noir, le 2, blanc, et le 3, rouge, 80, 120, 280, deux les font, et ils sont faits 120, Gomme, Lait, Marbre, Lune, 280, Airain, Fer, Safran, Sang, 80, Pêche, Poivre, Noix. Si vous m'entendez vous êtes bienheureux, sinon ne cherchez plus rien, car tout est en mes paroles.

NOSTIUS dit : Sachez qu'Homme ne produit qu'Homme, et Oiseau qu'Oiseau, ni Bête brute que Bête brute. Et sachez que nulle chose ne s'amende qu'en sa nature et semence. Et sachez que quelque chose que nous disions, nous sommes tous d'accord. Mais les Ignorants croient que nous soyons différents, mais sachez que tout est en un, et qu'il faut un fort petit feu pour dissoudre, car la froideur de l'Eau nous serait contraire, et nous voulons qu'elle domine sur son Corps. Comment donc la froideur pourrait-elle dominer si elle est consommée ? Par quoi nous t'avons souvent parlé de petit feu, et par ce feu lent, la noirceur apparaît, qui est [36] l'Esprit altérant l'autre Esprit. Après ténèbres vient clarté, et

après tristesse joie, et fondement sur Pierre marbreuse est notre intention, et parole continue.

ISIMINDRIUS dit : Sachez que notre premier Esprit s'altère, le second se mêle, et le troisième se brûle. Premièrement donc mettez sur neuf onces de notre Matière, du Vinaigre deux fois autant au premier, quand il se met sur notre feu, et faites cuire *Bembel*, *Yeldic*, *Salmich*, *Zarnech*, *Zenic*, *Orpiment blanc*, *Soufre rouge*, le nôtre non vulgaire. *Bembel* est noir, et *Yeldic* aussi, et ont domination en hiver durant les pluies, lorsque les nuits sont longues. Et le Soleil en ce temps là descend du Signe de la Vierge dans celui des Balances et du Scorpion qui sont froids et humides, quatre vingt ou quatre vingt deux degrés, puis vient *Zarnech* et *Zenic* qui est blanc et *Orpiment*, qui est quand la Lune monte trois autres Signes, les uns à demi froids et humides et les autres à demi chauds et humides, et durent chacun de ces signe 23 points de leur nombre. Et notre Soufre rouge est quand la chaleur du feu passe les nues, et se joint avec les rays du Soleil et de la Lune, et Vénus a déjà vaincu Saturne, et Jupiter par la convenance qu'il a de sa complexion. Alors Mercure qui n'a plus d'aide descend, car toutes [37] les Influences célestes sont contre lui, et le feu et Vénus et le Soleil brûle ses rays froids et humides, et lors par la grande contrariété de chaud et de froid, Mercure étincelle, jette étincelles spiritueuses impalpables, et en ce débat descend trois Signes chauds et sec, et il demeure en chacun signe quarante trois, vingt quatrième d'un degré, et un tiers. Et ainsi celui qui ne m'entend, relise : car j'en appelle Dieu à témoin que voici la plus claire parole que j'eusse jamais ouïe, pour savoir cette science, et moi-même l'ai fait ainsi.

EXIMIGANUS dit : Sachez que toute notre intention première est la veste ténébreuse vraie : car sachez que sans la noirceur vous ne pouvez blanchir. Prenez donc la Pierre rouge et la blanchissez de noirceur, et la

rougisiez de blancheur : et sachez que dans le ventre de la noirceur, la blancheur y est cachée ; tirez-la dehors comme vous savez : puis tirez du ventre de cette blancheur, la rougeur, comme vous voudrez, car tout gît en ces trois points.

LA TOURBE dit : Maître tout ce que nous disons n'est *sinon faire du fixe le volatil, et du volatil le fixe* : et puis tout faire un moyen entre deux, qui n'est ni sec ni humide, ni froid ni chaud, ni dur ni mol, ni fixe ni trop volatil, et le tout pour [38] faire un moyen entre deux : car il tient en lui deux Natures unies ensemble. Et sachez que ceci se fait en sept bons jours, et non pas en un moment. Car toute altération se fait par continuelle action et passion. Et notez ce que je dis, car c'est la fin de notre Science.

ARCHIMUS dit : Prenez *Arzent*, ce sont Vers noirs, et Venin de vieilles tuiles rouges marines, et ont horrible regard, et les cuisez à feu ni trop chaud ni trop froid : car s'il est froid ils ne s'altèrent point, et s'il est trop chaud il ne se fait pas conjonction par vrais amour d'eux-mêmes. Continue ton feu trois jours durant comme aux Œufs de Poule sous la Mère, et comme une chaleur de fièvre environnée, et gardez-les bien en leur coque. Et sachez que s'ils commencent à s'altérer, ils s'achèvent et ils s'embellissent d'eux-mêmes. Et sachez que si vous confisez sans poids juste, il y aura grand retardement et grand péril de feu, par lequel retardement un croiras avoir failli. J'ai vu un Homme en mon temps qui savait ceci aussi bien que moi-même, et que pas un de nous, et en travaillant par sa grande hâte, grande avarice et convoitise, il ne peut voir la fin, et crû avoir failli, et laissa l'Œuvre. Soyez fermes et non pas légers d'entendement, de croire tantôt l'un, tantôt l'autre, tantôt [39] douter et tantôt croire. Car avant que de t'y mettre, considère bien ce que nous te disons, et songe souventes fois en nos paroles.

MINDIUS dit : Sachez, vous tous *Investigateurs* de cet Art, que l'Esprit est tout, et que si dans cet Esprit il n'est enfermé un autre Esprit semblable, tout ne profite de rien. Et sachez que quand la Magnésie est blanche après la noirceur, ceci est accompli. Et sachez qu'il sort du Corps de ce qui l'amande : ainsi vous êtes quitte de l'aller chercher, mais il vous le faut gouverner avec épargne. Car ceux qui ignorent le Régime sont comme les Aveugles, et comme un Âne qui touche la harpe. Ainsi ne vous mettez point en peine de tant de noms et de plusieurs Régimes, *car la vérité de Nature est une, qui est cachée en son ventre*, et alors les paroles de notre Maître s'accompliront, qui dit : *Nature s'éjouit de Nature, et Nature surmonte Nature, et Nature contient Nature.*

PYTHAGORAS dit : Vous avez tous très bien parlé. Mais sachez que quelques-uns ont parlé plus clairement que les autres. Et je vous dis que notre Œuvre a dès son premier commencement à travailler de deux Natures, et ne sont qu'une Substance, l'une est chère, l'autre est vile, l'une est dure, l'autre aquatique ; [40] l'une rouge, l'autre blanche, l'une est fixe l'autre volatile, l'une Corps l'autre Esprit, l'une chaude et sèche, l'autre froide et humide, l'une mâle, l'autre femelle, de grand poids et de très vive matière ; et l'une et l'autre, et ce n'est autre chose que Magnésie et Soufre. Et sachez qu'au commencement l'un domine les trois parts, et l'autre qui a été tué, il commence à dominer et à tuer son Compagnons quatre parts, et il se lève de trois parts *Kubul noir, Lait blanc, Sel fleuri, Marbre blancs, Étain et Lune*, et des quatre parts s'élève *Airain, Rouille et Fer, Safran, Or et Sang et Pavot, et l'Esprit venimeux qui a dévoré son Compagnons*. Et sachez que l'un a besoin de l'aide de l'autre, car vous ne pouvez faire le Corps dur, être spirituel, ni pénétrant, sans l'Esprit : ni aussi vous ne pouvez faire l'Esprit corporel ni fixe ni permanent, sans le Corps : lequel Corps est rouge et mûr, et l'esprit est froid et cru en sa

minière. Et sachez qu'entre l'Eau vive et l'Étain blanc et net, il n'y a aucune proximité, ni autre nature sinon commune. Car l'Eau vive à son certain Corps auquel elle se conjoint. Et sachez que celui qui n'entend ce que j'ai maintenant dit, n'est qu'un Âne, et jamais ne se mette à cet Art, car il est prédestiné de jamais n'y parvenir. Laissez [41] Homme et Nature humaine, laissez Volatils, et Pierre marine, Charbon et Bête brute, *et prenez Matière métallique*. Et sachez que s'il y en avait vingt quatre onces, la tierce partie nous est seulement nécessaire sans les autres, c'est à savoir huit onces. Cuisez en trois de blanc, et en Soleil, et il se fera noir par quarante jours. Et sachez que le premier Œuvre est plutôt fait que le second : et le second se fait du dixième Septembre jusqu'au premier de Février, par grande chaleur d'Été : et les Hivers et Printemps passés, les fruits sont déjà mûrs et cueillis des Arbres, ainsi est-il ici.

LA TOURBE dit : Notre Maître sauf votre révérence, il semble que vous avez trop clairement parlé. Et il dit, il vous le semble, mais aux Ignorants, qui leur dirait encore plus clairement à peine l'entendraient-ils. LA TOURBE dit : il le faut sceller aux Fous, et le révéler aux Sages et non autrement, car ce serait damnation.

FLORUS dit : L'Eau du Soufre est mêlée de deux Natures et se congèle et se dessèche, et s'altère, et se blanchit, et se rougit par aide de feu administré comme l'on doit tant seulement.

BRACCHUS dit : Prenez l'Arbre blanc [42] de cent ans¹, environné d'une Maison ronde de chaleur humide environnée et fermée pour la pluie, le froid et les vents, et y mettez son Homme qui a les cent ans. Et je te dis que si tu le laisse cent quatre vingt jours, ce Vieillard mangera

¹ L'Arbre blanc, c'est le Mercure. L'Homme rouge, c'est l'Or. La Maison ronde, c'est le Vaisseau. Si on laisse dans ce Vaisseau le Vieillard durant cent quatre vingt jours, c'est-à-dire, jusque vers le milieu du Régime de Mars, ce Vieillard, ou, pour parler plus clairement, le Soufre de l'Or convertira en substance toute celle du Mercure.

tout le fruit de cet Arbre, jusqu'à ce que le Vieillard soit mort, et tourné en cendres, et il demeurera autant de temps, ni plus ni moins.

ZENON dit : Sachez que l'Arbre blanc vient de la Minière noire de quatre vingt ans, et les dix ans d'avantage le font blanc et beau, et les autres rouges en divers degrés. Et sachez que si vous ne teignez la Lune que vous avez dans votre Vaisseau, jusqu'à ce qu'elle soit resplendissante comme Soleil, vous ne faites rien. Car je vous dis que la Lune est le moyen de la concordance, et non pas le Plomb ni l'Étain.

LUCAS dit : Sachez que le Feu contient l'Eau en son ventre, et cette Eau se tire par feu convenable, et puis par le [43] moyen de l'eau chaude et tiède (où le feu se baigne continuellement). Et la Chambrière met la noirceur de la nuit dehors et contre la cheminée, pour ce faites que le feu soit clair et qu'il ne se prenne à la suie trop âprement : Et sachez que moi-même ai fort cherché avant que d'y parvenir ; mais Dieu merci je suis venu à mon désir, après grande peine ; car qui ne laboure, ne mangera point, ni ne se reposera en sa vieillesse.

ISINDRIUS dit : Mêlez l'Eau avec l'Eau, la Gomme avec la Gomme, le Plomb avec le Plomb, le Marbre avec le Marbre, le Lait avec le Lait, la Lune avec la Lune, le Fer avec le Fer, l'Airain avec l'Airain, ou Soleil. Cuisez tout cent cinquante jours, puis cuisez jusqu'à votre désir comme vous savez, et que tout soit impalpable. Lisez vos Livres et relisez, afin que vous sachiez la vérité, car notre Science n'est autre chose que changer le dur en mou, et le chaud en froid, et le froid en chaud ; afin que tout ensemble vienne un moyen, ni chaud ni froid, ni dur ni mou, mais modéré en toute complexion. Et sachez qu'après deux cent quatre vingt jours lui suffisent. Environnez l'environné du dedans au dehors, contenant le contenu, et tout vaincra ; un blanc, un noir, un rouge : Fortifiez les deux, faites [44] bon le premier et se multiplie à atteindre dix exa-

mens, et l'autre n'est un examen. Retourne en retournant, fais le parfait en contenant le contenu en ligne. Et notez ma ligne du contenant, le *voyant* est contenu, et vous enseigne ce que nul avait encore dit : entendez mon dire.

LA TOURBE dit : Sachez que tant plus notre Pierre est bien digérée, de tant son feu est plus actif, et fait d'une Nature plus *ignée* sur les autres Éléments, et aussi teint d'avantage. Et sachez que qui entend les vénérables mots d'Isindrius, il entend un degré outre les autres, et deux et trois et quatre jusqu'à l'infini en vertu augmentée et *ignée*.

PYTHAGORAS dit : Isindrius Dieu te compense de ce que tu as dit. Car c'est assurément le particulier de quoi nul de nous n'avions parlé. Allez Enfants notez ces derniers mots touchant la glorieuse action et transmutation très soudaine. Sachez que le Monde vivait au premier deux cent quatre vingt ans, mais le temps vient que le Fils de ce temps ne dure que trois ans, et à la fin est plus fin et malicieux dix fois à trois ans, que le Père a deux cent quatre vingt ; et fait autant en un an que son père à quarante et quarante, et ainsi est par tout. Et sachez que qui bien se médecine, prend médecine laxative par dedans, [45] et confortative par dehors, à ce que l'un enseigne l'autre : et nous entendez et notez.

LE PHILOSOPHE dit : Notre Composition est faite de deux choses, qui sont faites une chose, et est appelée, quand ils font Un, blanc Airain, et puis quand tout est vaincu, il s'appelle Argent-vif, non pas vulgaire, et est Teinture vive, laquelle les Philosophes ont scellé par tant de paroles. Et je vous dis que cette Science n'est que Don de Dieu, là où il veut : et que ce n'est autre chose que dissoudre, et tuer le Vif et vivifier le Mort, et de tout faite une vie inséparable.

LA TOURBE dit. Sachez que notre Œuvre a plusieurs noms, lesquels nous voulons décrire. *Magnésie, Kukul, Soufre, Vinaigre, Pierre ci-*

trine, Gomme, Lait, Marbre, Fleur de sel, Safran, Rouille, Sang, Pavot, et Or sublimé vivifié et multiplié, Teinture vive, Élixir, Médecine, Bembel, Corsuffle, Plomb, Étain, Veste ténébreuse, Vers blanchis, Fer, Airain, Or, Argent, Rouge sanguin et Rougeâtre hautain, Mer, Rosée, Eau douce, Eau salée, Dazuma, une Substance, Corbeau, Chameau, Arbres, Oiseaux, Hommes, Noces, Engendremens, Résurrection, Mortification, Étoiles, Planètes, et autres noms infinis. Mais sachez [46] que le tout n'est autre chose que les Couleurs apparentes en l'Œuvre, et l'ont ainsi appelée pour raison et à cause des ressemblances d'icelle à notre chose. Et prenez garde que ces noms ne vous fassent manquer, et ayez le cœur ferme et non pas muable, et soyez assurés que nulle chose ne teint le Métal, fors le Métal même, en sa Nature. Et sachez que nulle Nature n'est amendée sinon en sa propre Nature, car autrement elle ne serait amendée. Après je vous parlerai du feu, afin que vous soyez certain du tout, et que vous n'ayez pas sujet de blasphémer contre nous, et que notre livre soit accompli du tout et partout sans aucune diminution. Car quiconque a ce Livre, il a les paroles de Pythagoras, qui était le plus sage Homme qui ait été, et à qui Dieu a donné toute sa Science, et lui à ses Disciples. Et sachez que dans ce Livre tout l'Art y est entier et sans aucune envie, la Matière et les Jours et les Couleurs et le Régime et la manière, et le poids, sans aucune diminution.

Maintenant je veux dire quel doit être le feu. Sachez que j'ai vu faire le feu en maintes manières, l'un le fait de petites bûchettes, l'autre de petits charbons avec cendres mêlées, à lent feu ; et les autres de cendres chaudes, les autres sans flamme, [47] et le font de vapeurs chaudes : les autres de très petites et moyenne flammes. Mais pour venir à la perfection de tout et à l'accomplissement de votre Œuvre, je ne vous commande que le feu lent, continue et chaud, digérant et cuisant, comme la

Nature le requiert, ce que l'expérience vous montrera en le faisant. Et sachez que cette Science est plus facile qu'aucune autre que ce soit, mais les noms et les régimes la rendent obscure ; car *les Ignorants prennent nos mots sans nous entendre*. Et sachez que quiconque a cet Art est hors de pauvreté, de misère, de tribulations, et de maladie corporelle. Ne croyez pas que notre Art soit un mensonge ; c'est la fin scellée de notre précieux Art. Scellez-là à un chacun qui la demande. Disciples prenez en gré nos livres, nos couleurs, notre matière, nos temps, nos régimes, qui n'est tout qu'un.

*La distinction de l'Épître qu'Arisleus a composé
pour savoir ce précieux art.*

PYTHAGORAS dit : Nous avons déjà tout écrit comme ce précieux Arbre se doit planter, de peur qu'il ne meure, et [48] comme le fruit, après les fleurs blanches, se peut parfaire et manger. Et quiconque en mangera n'aura jamais plus faim ni tribulations, mais sera Prince et du nombre de nos Philosophes, et aura le don que Dieu réserve à ses Élus et non à autres, et aura cette récompense pour la peine de son esprit, en rémunération et rétribution de Philosophie. Mais toutefois quoique nous ayons bien parlé tous, encore aucun n'y pourront parvenir en plantant cet Arbre, s'ils n'ont une plus grande certitude de leur travail. Et pour ce, afin que ceux qui le planteront ne puissent blasphémer contre nous, ni aussi être frustrés de leur intention, si cet Arbre mourrait ; je veux, ARISLEUS, que toi qui as recueilli toutes mes Sentences, et qui as assemblé mes Disciples et moi, que tu en parle plus clairement en charité sans envie pour les Survenants, et que nous puissions être cause du bien de nos Successeurs, et que nul ne puisse manquer en cet Arbre précieux. ARISLEUS dit : Volontiers, mais donnez-moi terme. Et PYTHAGORAS

dit : Prends terme à demain. Et le lendemain les Disciples étant assemblés et ARISLEUS, PYTHAGORAS dit, qu'as tu vu ?

ARISLEUS dit : Je me suis vu moi et dix de nous, qu'il nous semblait que nous allions tournoyant toute la Mer, et je vis [49] les habitants de la Mer qui couchaient les Mâles avec les Mâles, et d'eux ne venaient aucun fruit, et ceux-là plantaient des Arbres et ne fructifiaient point, et de ce qu'ils semaient il ne venait rien. Il me semble que je leur dis. Vous êtes plusieurs Personnes, et il n'y a aucun de vous qui soit Philosophe, qui enseigne aux autres. Et ils dirent : qu'elle chose est-ce un Philosophe ? Je répondis, c'est celui qui connaît les vertus de toutes choses créées et leurs natures. Et ils me dirent : De quoi profite cette science ? Nous n'en faisons aucun conte, s'il n'y a profit. Et je répondis, si en vous il y avait Philosophie ou Science, et sagesse, vos Enfants seraient multipliés, et vos Arbres croîtraient et ne mourraient point, et vos biens seraient augmentés, et seriez tous Roi surmontant vos ennemis. Ils m'ouïrent et incontinent s'en allèrent et rapportèrent ce que j'avais dit au Prince grand et majeur du Pays, et lui dirent les dons que nous leur avions dit. Et quand le Roi les eut ouï parler, il envoya à nous, et nous dit : qui vous a amené à nous ? Et nous lui répondîmes. Notre Maître, la tête des Sages et le fondement des Prophètes, PYTHAGORAS, nous a envoyé à vous pour vous offrir un Don très grand. Et le Roi dit, où est-il ce Don là ? [50] Et je dis : L'offre et le Don sont cachés et non pas découverts. Et il dit, donnez-les-moi présentement, sinon je vous tuerai. Je répondis, notre Maître vous a envoyé par nous l'Art d'engendrer et planter un Arbre, que qui en mangera le fruit, jamais n'aura faim. Et le Roi me répondit, votre Maître m'envoie un grand Don, s'il est ainsi que vous dites. Et je dis : Notre Maître jamais ne vous l'enverrait, ni nous le révélerons pour rien, s'il n'était ainsi qu'en ce Pays, jamais ne fût sue aucune nouvelle de cet

Arbre ; car s'il y en eut eu mention, jamais ne l'eussions faites. Mais afin que la Science ne fût péri, et qu'elle fût connue par tout pays et terres, notre Maître qui est le Maître des Sages et des Philosophes, à qui Dieu a fait plus de Dons qu'à nul Homme après Adam, nous a ici envoyé, afin que nous la communiquions chacun en un Pays. Et le Roi dit : Dis-moi qu'elle chose c'est ? Et je dis, Seigneur Roi combien que vous soyez Roi, et votre Pays bien fertile, toutefois vous usez de mauvais régime en ce Pays, car vous conjoignez les Mâles avec les Mâles, et vous savez que les Mâles n'engendrent point : car toute génération est faite d'Homme et de Femme. Et quand les Mâles se joignent avec Femelles, alors Nature [51] s'égoutte en sa Nature¹. Comment donc quand vous conjoignez les Natures avec les étranges natures indûment, ni comme il appartient, espérez-vous engendrer quelque fruit ? Et le Roi dit, quelle chose est convenable à conjoindre ? Et je lui dis amenez-moi votre Fils Gabertin, et sa Sœur Béya. Et le Roi me dit, comment sais-tu que le nom de sa Sœur est Béya ? Je crois que tu es Magicien. Et je lui dis la Science et l'Art d'engendrer nous a enseigné que le nom de sa Sœur est Béya. Et combien qu'elle soit Femme, elle l'amende, car elle set en lui. Et le Roi dit : Pour-

¹ Le Trévisan étant allé à Rhodes, y trouva un Religieux, qui passait, dit-il, pour un grand *Clerc*, et pour savoir la Pierre. Il rapporte que ce Religieux lui fit mettre dans la Composition de l'Œuvre Hermétique de l'Or et de l'Argent avec quatre parties de Mercure sublimé, et qu'après avoir distillé pendant environ trois ans, il ne se fit aucune conjonction de ces Matières. La raison pour laquelle cette conjonction ne se fit point, c'est parce que l'Or et l'Argent, étant des Corps mâles, ils ne pouvaient s'unir d'une union propre à engendrer leur semblable. Ce même Religieux prenait sans doute le Mercure vulgaire simplement sublimé, pour Femelle, qu'il fallait conjoindre avec le Mâle, et ignorait que les Philosophes disent de mettre l'Homme rouge avec sa femme blanche, Ils entendent par le premier le Soufre de l'Or, et par le second leur Mercure, qu'ils appellent *Lune*, pour tromper ceux qui ne les entendent pas encore assez pour démêler l'équivoque dont ils se servent en parlant de leur Mercure et de l'Argent vulgaire.

quoi [52] la veux-tu avoir ? Et je lui dis : Pour ce qu'il ne se peut faire de véritable génération sans elle, ni ne se peut aucun Arbre multiplier. Alors il nous envoya ladite Sœur, et elle était belle et blanche, tendre et délicate. Et je dis : je conjoiendrai Gabertin à Béya. Et il répondit, le Frère mène sa Sœur, non pas le Mari sa Femme. Et je dis, ainsi a fait Adam, c'est pourquoi nous sommes plusieurs Enfants. Car Ève était de la matière de quoi était Adam, et ainsi est de Béya, qui est de la matière substantielle de quoi est Gabertin le beaux et resplendissant. Mais il est Homme parfait, et elle est Femme crue, froide et imparfaite, et croyez-moi, Roi, si vous êtes obéissant à mes commandements et à mes paroles, vous serez bienheureux. Et mes Compagnons me disaient : Prends la charge et achève de dire la cause pour laquelle notre Maître nous a ici envoyés. Et je répondis : par le mariage de Gabertin et de Béya, nous serons hors de tristesse et de cette manière, non pas autrement, car nous ne pouvons rien faire tant qu'ils soient fait une Nature, *Matière*. Et le Roi dit, je vous les baillerai. Et incontinent que Béya eut accompagné son mari et frère Gabertin, et qu'il fut couché avec elle, il mourut du tout et perdit toute sa vive couleur et [53] devint mort et pâle, de la couleur de sa Femme.¹ Et le Roi voyant ceci fut très courroucé, et dit vous êtes cause de la mort de mon Fils et cher Enfant qui était aussi beau et aussi luisant que le Soleil, sa face en quel point est-elle maintenant ! Je vous mettrai tous à mort. Je craignais bien toujours votre Art magique mauvaise, et vous êtes venus céans avec mauvaise intention par votre Art maudit, je vous tuerai. Et il nous prit tous dix et nous enferma en une prison d'une

¹ Le Livret d'Or, que le Trévisan laissa tomber dans la Fontaine, et la Pomme d'un semblable Métal, que le Cosmopolite vit mettre dans l'eau qu'on avait tiré du Ciel, sont la même chose que Gabertin, qui perd sa vive couleur et meurt, c'est-à-dire, qui se dissout dans le Lit de Béya, laquelle représente la Fontaine et l'Eau céleste dont parlent ces Philosophes.

Maison de verre sur laquelle est édifée une autre Maison, sur laquelle encore bien et sagement l'on en a édifée une autre. Et ainsi nous avons été emprisonnés en trois Maisons rondes bien closes et fermées.¹ Alors je lui dis, O Roi, pourquoi vous fâchez vous tant, et nous faites tant de peine ? Donnez-nous au moins votre Fille, [54] et peut-être que Dieu aura pitié de nous, et fera que votre Fille avec notre aide en peu de temps rendra le Fils qu'elle tient en son ventre mort, et qu'elle a tout animé, jeune, fort et puissant multipliant très fort sa lignée plus que vous ne fîtes jamais. Et le Roi dit : Voulez-vous encore tuer ma Fille ? Et je lui répondit : O Roi ne pensez point tant de malice de nous, et ne nous faites point souffrir tant de peines. Ayez un peu de patience, et nous donnez de grâce votre Fille. Et le Roi nous la donna, laquelle demeura avec nous en la prison de la Maison de verre quatre vingt jours. Et nous tous demeurâmes en ténèbres et obscurités dans les Ondes de la Mer, et en grande chaleur lente d'Été et en agitation et soulèvement de la Mer, dont jamais n'avions vu de semblable.² Quand nous fûmes laissés, [55] vous vîmes PYTHAGORAS

¹ Ces trois Maisons rondes sont premièrement l'Œuf Philosophiques, qui est de verre, où sont les Matières préparées. Secondement l'Écuille de terre, dans laquelle on met des cendres de Chêne pour y poser cet Œuf. Troisièmement le Fourneau, dans lequel on enferme l'un et l'autre après la fin du premier Œuvre pour commencer le second.

² Béya demeura quatre vint jours dans la Maison de verre, c'est-à-dire que le Soufre des Philosophes et leur Mercure demeurent pendant les Régimes de *Mercur*e et de *Saturne* dans l'Œuf Philosophique, où se fait durant ce temps là l'union parfaite de ces feux partie de l'Œuvre, *dans les ténèbres et l'obscurité* ; parce que ces matières, s'étant putréfiée ensemble, parvinrent au Noir très noir, *dans les ondes et le soulèvement de la Mer en grand chaleur d'Été* ; c'est-à-dire, dans le combat qui se fait entre le Dragon ailé, dont parle Flamel, qui est le Soufre même des Philosophes, et le Dragon sans ailes, qui est leur Mercure, de l'union desquels, par leurs moindres parties, se forme le Laiton, qu'il faut blanchir ensuite, et le rougir après, pour pouvoir dire au Roi, *Que son Fils est en état d'être vu* ; ce qu'Arisleus fait entendre par ce qu'il raconte à Pythagore.

en notre Songe, et nous vous priâmes que vous nous nourrissiez notre
Enfant, lequel fut nourri et encouragé et animé, et vainquit sa Femme
qui l'avait vaincu auparavant, et ils firent multiplication semblable au
Fils. Alors nous fûmes réjouis et nous dûmes au Roi, que son fils était en
état d'être vu.

FIN

[56]



ENTRETIEN DU ROI CALID

ET

DU PHILOSOPHE MORIEN

SUR LE MAGISTÈRE D'HERMÈS

Rapporté par Galip, Esclave de ce Roi.

Le Roi Calid ayant reconnu et fait approcher l'Homme de Dieu,¹ que nous lui avions amené des Déserts de la Judée, où [57] par son ordre nous étions allez le chercher, il le fit seoir auprès de lui, et il lui parla ainsi.

Vénérable Vieillard, je vous prie de me dire comment vous avez nom, et qu'elle est votre profession, car je ne vous le demandai point la *premières fois que vous vîntes ici*, parce que je me méfiais de vous, ne vous croyant pas tel que vous êtes.

¹ C'est de Morien, dont il est parlé ici sous la dénomination d'*Homme de Dieu*. Quoique quelques-uns regardent ce Traité comme un Livre fait à plaisir, néanmoins on ne peut raisonnablement dire qu'il ne soit pas de Morien, puisque son nom est dans tous les Exemplaires, dit M. Salomon ; qu'il est souvent répété dans ce Discours, et qu'il est un des Personnages du Dialogue qui suit. Morien était à Rome, où ayant vu quelques Ouvrages d'Adfar sur le Magistère d'Hermès, il passa en Égypte, où il fut visiter ce Philosophe dans la Ville d'Alexandrie. Adfar ayant conçu de l'affection pour Morien, lui enseigna la Science secrète ; après quoi celui-ci se retira dans les Montagnes, aux environs de Jérusalem, pour y vivre dans la solitude, d'où Galip, Officier du Roi Calid, le ramena en Égypte pour communiquer sa science à ce Prince qui était Mahométan. Ce que Morien accepta, dans le dessein, à ce qu'on croit, de lui faire embrasser le Religion Chrétienne, ou au moins pour l'engager à protéger les Chrétiens dans ses États.

À quoi Morien répondit : Je m'appelle Morien ; je fais profession du Christianisme, et mon habit et ma manière de vivre font assez voir que je suis Ermite.

Combien y a t'il, *dit le Roi*, que vous êtes Ermite ?

Je le suis, *répondit Morien*, depuis quatre ans après la mort du Roi Hercules.

Le Roi fut fort satisfait de la prudence, de l'humilité, de la douceur et de la modestie de cet homme. Car ce n'était pas un grand parleur, ni un suffisant ; mais une personne humble, sage et affable, comme un Homme de sa profession devrait l'être.

Le Roi lui dit donc. O Morien, ne [58] feriez-vous pas mieux d'être dans quelque Monastère avec les Religieux qui y vivent en Communauté, à louer et à prier, Dieu avec eux dans L'Église, que de vivre tout seul dans les Déserts et dans la Solitude ?

O Roi, *répondit Morien*, tout le bien que j'ai me vient de Dieu, et j'attends de lui seul celui que j'espère à l'avenir ; qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira. Je ne doute point que je ne fusse beaucoup plus en repos dans un Monastère, que dans la Solitude et parmi les Rochers, ou je n'ai que de la peine ; mais personne ne recueille, s'il ne sème, et on ne peut recueillir que ce que l'on aura semé. C'est pourquoi j'espère que Dieu, par sa bonté infinie, ne me délaissera pas dans cette vie mondaine. Car la porte pour aller au véritable repos est fort étroite, et personne n'y saurait entrer que par l'affliction et par les mortifications.

Tout ce que vous dites est assurément très vrai, *dit alors le Roi* ; mais parce que c'est un Chrétien qui le dit, cela nous paraît faux.

Or ce qui obligeait le Roi à parler ainsi, c'est que pour lors il était Païen, et qu'il adorait encore les Idoles.

Morien lui répondit. Si ce que je dis est véritable, comme vous l'avouez, il faut que vous demeuriez d'accord, que mes paroles ne peuvent provenir que d'un Esprit [59] véritable. Car les Choses vraies viennent de ce qui est vrai ; comme les fausses ne procèdent que de ce qui est faux ; les éternelles de ce qui est éternel ; les passagères, de ce qui est passager ; les bonnes de ce qui est bon ; et les mauvaises, de ce qui est mauvais.

Le Roi prenant lors la parole dit. O Morien, on m'avait déjà dit beaucoup de choses, avantageuses de votre personne, de votre fermeté, et de votre foi. Je vois présentement que tout ce qu'on m'en a dit est véritable, et je vous avoue que j'en suis ravi, et que je vous regarde avec admiration. Aussi est-ce ce qui me tant fait souhaiter le bien de vous revoir, et de conférer avec vous. Car outre le sujet, dont nous avons à nous entretenir, je désire que vous m'instruisiez, et que vous m'appreniez d'autres choses.

Morien lui répliqua. O Roi, je prie Dieu, qui est tout puissant, qu'il vous retire de l'erreur où vous êtes, et qu'il vous fasse connaître la vérité. Pour ce qui est de moi, je n'ai rien qui doive vous donner de l'admiration. Je suis un des Enfants d'Adam, comme le sont tous les autres Hommes. Nous sommes tous venus d'une même origine, et nous n'aurons tous qu'un même terme ; quoi que nous devions arriver par des voies différentes. La longueur [60] des années change l'Homme, parce qu'il est sujet au temps, et elle le confond.¹ Pour ce qui est de moi, je ne suis pas si changé, que plusieurs, qui sont venus après moi, ne le doivent être davantage quand ils seront à mon âge. Après le dernier changement vient la mort, qui n'épargne personne, que l'on croit être la plus grande

¹ Il n'est pas surprenant qu'un Philosophe tel qu'était Morien, quoique vivant pauvrement dans un Désert, ait conservé sa santé et prolongé sa vie par l'usage de l'Élixir et qu'il ait paru moins changé à son âge, qu'un autre, qui n'avait pas cette admirable Médecine, ne fût pas si vieux. *M. Salomon.*

de toutes les peines. Car, et devant que l'Âme se joigne au Corps, et après leur dissolution ou séparation, elle a à souffrir une peine plus cruelle, que n'est quelque mort que ce soit. Mais je prie le Créateur tout puissant qu'il soit toujours à notre secours.

Il semble par les choses que vous venez de dire, *dit alors le Roi*, que vous vous imaginiez que je veuille me moquer de vous. Et si vous aviez cette opinion de moi, tout vieillard et tout sage que vous soyez, vous mériteriez plutôt que l'on se moqua de vous, que non pas que l'on vous louât.

Après cela le Roi m'appela et me dit : Galip, mon fidèle Serviteur va chercher une maison pour cet Homme, qui fort belle [61] dedans et dehors, qui soit bien meublée et proche de mon Palais. Trouve-lui aussi quelqu'un de sa Religion qui soit savant, âgé et honnête Homme, afin qu'il se console dans sa conversation, et qu'il n'ait pas sujet de s'ennuyer. Car il me paraît effrayé, et il semble qu'il n'ait pas tout à fait confiance en moi. Je fis ce que le Roi m'avait ordonné. Le Roi visitait Morien tous les jours, et il demeurait quelques heures à s'entretenir avec lui, afin de le rassurer ; et pour cet effet, il ne lui parlait point du tout de son Magistère. Mais étant enfin devenus fort familier l'un avec l'autre, et ayant fait grande amitié ensemble, Morien se découvrit au Roi, et se confia à lui. Le Roi lui faisait des questions sur les Loix des Romains, et si elles avaient été changées selon la diversité des temps. Il lui demandait comment les premiers Rois, et les Consuls s'étaient comportés dans leurs Gouvernements ; et il l'interrogeait aussi sur l'Histoire des Grecs. Morien lui répondait fort civilement à toutes ses demandes. Ce qui fit que le Roi prit Morien en si grande affection, qu'il n'avait jamais tant considéré ni aimé personne que lui. Un jour donc qu'ils s'entretenaient, selon leur coutume, le Roi commença de lui parler ainsi.

Très sage Vieillard, il y a longtemps que je cherche le Magistère d'Hermès. Je l'ai demandé à plusieurs, mais je n'ai [62] encore trouvé

personne qui ait pu m'en dire la vérité. C'est ce qui fit qu'après que vous fûtes parti de ce Pays à mon insu, et que j'eus lu ces paroles, que vous aviez écrites autour du Vaisseau où était le Magistère, que vous aviez fait, *Ceux qui ont en eux-mêmes tout ce qu'il leur faut, n'ont nullement besoin du secours de qui que ce soit.* Et après avoir connu ce que ces paroles voulaient dire, je fis mourir tous ceux que j'avais tenu plusieurs années auprès de moi, pour travailler à cette Œuvre, parce qu'ils s'étaient vantés fausement de la savoir faire. Dites-moi donc, je vous prie, ce que c'est véritablement que ce Magistère, et qu'elle est sa Substance et sa Composition, afin que je reçoive de vous la satisfaction que je cherche depuis si longtemps. Et si vous le faites, je vous déclare que je serais entièrement à vous avec tout ce que je possède ; jusque là même, que je vous promets de m'en aller avec vous dans votre Pays, si vous le souhaitez. N'ayez donc plus, s'il vous plait, de mauvais soupçons de moi, comme il semble que vous en ayez eu autrefois, et n'appréhendez point que je vous fasse aucune violence ni aucun déplaisir.

O bon et sage Roi, *dit Morien*, je prie Dieu qu'il vous fasse la grâce de vous reconnaître. Je vois bien maintenant que ce [63] qui vous a obligé de m'envoyer chercher, ça été parce que vous aviez grand besoin de moi. Pour moi j'ai été bien aise de vous venir trouver, tant pour vous enseigner le Magistère, que pour vous faire voir manifestement combien la puissance de Dieu est admirable. Au reste je n'appréhende rien et je n'ai nulle méfiance de vous ; parce que dès que quelqu'un craint, c'est une marque qu'il n'est pas bien assuré de la vérité. D'ailleurs un Homme sage ne doit rien craindre, parce que si il craignait, il pourrait bientôt désespérer de réussir, et par ainsi il serait dans, le doute et dans l'incertitude ; et par conséquent il ne ferait jamais rien. Et comme vous me témoignez beaucoup d'affection, et que je vois que vous êtes ferme en vos résolu-

tions, et sévère, mais pourtant bon et patient, je ne veux pas vous cacher plus longtemps la connaissance du Magistère. Vous voilà donc arrivé sans peine, et plus aisément que personne, à ce que vous aviez tant souhaité ; le nom de Dieu en soit béni à jamais.

Je vois maintenant, *dit le Roi*, que celui à qui Dieu ne donne pas la patience, s'égare, facilement pour vouloir se trop hâter ; qu'il tombe dans une horrible confusion, et que la précipitation ne vient que du Diable. Et quoi je sois petit fils de [64] Machoya, et fils de Gésid, qui ont été Rois, je vois bien que toutes les grandeurs de la Terre ne servent de rien pour cette Œuvre, et qu'il n'y a de force ni de puissance pour y parvenir, que celle qui vient de Dieu très haut et très puissant.

Morien répondit. O bon Roi, je prie Dieu qu'il vous convertisse, et qu'il vous rende meilleur. Appliquez-vous maintenant à considérer et à examiner ce Magistère, et soyez sur que vous le saurez, et le comprendrez facilement. Mais souvenez-vous bien surtout de bien étudier le commencement et la fin. Car par ce moyen, avec l'aide de Dieu, vous découvrirez plus facilement tout ce qui est nécessaire pour le faire. Or je vous avertis que ce Magistère, que vous avez tant cherché, ne se découvre ni par violence, ni par menaces ; que ce n'est point en se fâchant que l'on en vient à bout ; et qu'il n'y a que ceux qui sont patients et humbles, et qui aiment Dieu sincèrement et parfaitement, qui puissent prétendre de l'acquérir. Car Dieu ne révèle cette divine et pure Science qu'à ses fidèles Serviteurs, et qu'à ceux à qui de toute éternité il a résolu, par sa divine providence, de découvrir un si grand Mystère. Ainsi ceux, à qui il fait une grâce si singulière, doivent bien considérer à qui ils peuvent confier un si grand [65] Secret, avant que de le dire, et de se découvrir ; parce qu'on ne le doit considérer que comme un Don de Dieu, qu'il fait comme il lui plaît, et à qui il lui plaît de ceux qu'il choisit parmi ses fidèles Serviteurs.

Et ils doivent continuellement s'abaisser et s'humilier devant Dieu ; reconnaître avec une entière soumission, qu'ils ne tiennent un si grand bien que de lui seul, et n'en user que selon les ordres de sa sainte volonté.

Je sais, *dit alors Calid*, et je connais bien que rien d'excellent et de parfait ne se peut faire, sans l'aide et sans la révélation de Dieu ; car il est infiniment élevé au dessus de toutes les Créatures, et les Décrets de sa sainte volonté sont immuables.

Le Roi se tournant lors vers moi, me dit, Galip, mon fidèle Serviteur, assis toi, et écris fidèlement tout ce que tu nous entendras dire. Et Morien prenant la parole, dit.

Le Seigneur tout puissant et Créateur de toutes choses a créé les Rois avec une puissance absolue sur leurs Sujets ; mais il n'est pas en leur pouvoir de changer l'ordre qu'il a établi dans le Monde. Je veux dire, qu'ils ne peuvent point faire que les choses qu'il a mises les premières, deviennent les dernières ; ni ce qu'il a mis le [66] dernier soit le premier ; et il leur est tout à fait impossible de rien savoir, s'il ne leur révèle, et de rien découvrir, s'il ne le leur permet, et qu'il ne l'ait auparavant résolu. Comme ils ne sauraient non plus garder ni conserver ce qu'il leur aura donné, si ce n'est par la force et la vertu extraordinaire qu'il leur envoie d'en haut. Et ce qui fait paraître Dieu encore plus admirable, ils ne sauraient, avec toute leur puissance, retenir leur âme, ni conserver, leur vie, que jusqu'au terme que Dieu leur a limité.¹ Et c'est Dieu tout seul qui

¹ Ceci pourrait avoir quelque rapport aux Métaux parfaits, surtout lorsqu'ils sont élevés à une plus haute perfection par l'Art, qui aide la Nature : mais j'ai mieux aimé l'attribuer aux Rois, et il y a plus d'apparence que cela soit ainsi, parce que Morien parlait à un Roi, auquel il voulait faire voir, que leur autorité n'allait pas jusqu'à pouvoir changer l'ordre de ce que Dieu a établi dans le monde, en mettant devant ce qui est après : il veut dire en élevant à la perfection, ce qui n'en a point ; et en détruisant et jetant dans la corruption, ce qui est le plus parfait : comme fait un Philosophe, qui élève les Métaux imparfaits à la perfection de l'Or, et qui réduit l'Or dans la putréfac-

choisit, parmi ses Serviteurs, ceux qu'il lui plaît, et qu'il destine à chercher cette Science divine, qui est inconnue et cachée aux Hommes, et pour la garder et la tenir [67] secrète dans leurs cœurs, lorsqu'ils l'auront une fois découverte. Aussi est-ce une Science admirable, laquelle détache et retire celui qui la possède de la misère de ce Monde, et qui le conduit et l'élève à la connaissance, des Biens de la vie éternelle. C'est pourquoi les anciens Philosophes en étaient si jaloux, qu'en mourant, ils se laissaient cette Philosophie les uns aux autres, par tradition, comme un héritage qui n'appartenait qu'à eux seuls. Ensuite un temps fut que cette Science était presque anéantie, étant méprisée de tout le monde. Et quoi que parmi tout ce mépris que l'on en faisait, il y eut plusieurs Livres des anciens Philosophes, qui avaient été concernés, dans lesquels cette Science se trouvait toute entière, et sans nul mensonge. Et quoi qu'il y en eut plusieurs qui s'appliquaient à l'étudier, personne néanmoins ne pouvait réussir à faire le Magistère, à cause de la pluralité des noms tous différents, que de tout temps les anciens Sages ont donné aux choses qui appartiennent à ce Magistère, et qu'il faut nécessairement connaître pour le pouvoir faire. Pour moi, j'en ai connu parfaitement la vérité ; ainsi que vous en avez vu l'expérience. Mais quoi que les Philosophes, nos Prédécesseurs, aient donné plusieurs et différents noms à leur Magistère, et quoi qu'ils [68] y aient entremêlé des Sophistications, afin de rendre la chose plus obscure, et sa connaissance plus difficile, il est certain néanmoins que tout ce qu'ils en ont dit, est d'ailleurs très véritable ; comme plusieurs, qui ont fait le Magistère, l'ont vu par leur propre expérience. Et l'on a toujours crû qu'ils n'ont affecté cette obscurité et ce déguise-

tion, et en quelque façon dans l'anéantissement, par sa dissolution ; au moins apparemment, parce qu'effectivement l'Or en cet état est plus précieux, que le plus fin Or qui soit au monde, comme dit Philalèthe, qui l'appelle alors le *Plomb des Philosophes*. *M. Salomon*.

ment, que pour ôter la connaissance de leur Science aux Fous, et aux Insensé, qui en abuseraient, et afin qu'il n'y eût que ceux qui seront jugés dignes de posséder un si riche trésor ; qui puisse entendre leurs paroles. Que celui donc qui trouvera les Livres des véritables Philosophes, les étudie soigneusement, jusqu'à ce qu'il les entende de la véritable manière, de laquelle ils doivent être entendus. Car toutes ces difficultés ne doivent détourner personne de la recherche de ce Magistère ; et un Homme ne doit point pour cela désespérer d'y parvenir, pourvu qu'il ait une ferme espérance et une entière confiance en Dieu. Qu'il le prie continuellement de lui donner l'intelligence de ce Secret, et de lui faire la grâce de faire et d'accomplir une Œuvre si divine et si admirable. Qu'il lui demande instamment sa lumière pour connaître cette admirable perfection, et pour l'éclairer et le conduire dans la droite et véritable voie, sans qu'il s'en écarte jamais, [69] jusqu'à ce qu'il soit heureusement parvenu à la fin de l'Œuvre.

O Morien, *dit alors le Roi*, c'en est assez, s'il vous plaît, touchant la conduite qu'il faut tenir avant que de commencer cet Ouvrage. J'entends fort bien ce que vous en venez de dire, et je vous promets que je l'observerais fort exactement, si vous voulez bien m'enseigner le Magistère. Expliquez le moi donc, je vous prie, fort clairement, et faites moi entendre ce qu'il y a si longtemps que je souhaite de savoir, afin que je ne sois point obligé à en faire une longue recherche, ni une étude pénible, qui pourrait me décourager et me détourner du bon chemin. Aussi entrons, je vous prie en matière, par le commencement de la chose, et continuons de suite, sans rien confondre et sans renverser l'ordre qu'il faut observer.

À cela Morien, répondit. Je vous déclarerais la chose de suite et d'ordre ; commencez à me demander ce qu'il vous plaira. [70]

SECONDE ET PRINCIPALE

Partie de l'Entretien du Roi Calid et du Philosophe Morien, sur le Magistère d'Hermès.

CALID. Avant toutes choses, je vous prie de me dire ce que c'est que la principale Substance et Matière du Magistère, et quelle elle est, et s'il est composé de Plusieurs Substances, ou s'il n'est fait que d'une seule Matière.

MORIEN. Quand on ne peut pas faire connaître par son effet une chose de laquelle on doute, pour la prouver, on se sert du témoignage de Plusieurs personnes, qui certifient qu'elle est véritable. Néanmoins je ne vous alléguerai point ici l'autorité des Anciens sur ce que vous me demandez, qu'auparavant je ne vous ai déclaré ce que plusieurs fois j'ai connu par mon expérience touchant la principale Substance et Matière de Magistère. Et si vous considérez bien ce que je vous dirai de moi-même, et les autorités des anciens Philosophes que je rapporterai, vous connaîtrez évidemment que nous parlons tous unanimement d'une même chose ; et que tout ce que nous disons est véritable. [71] Pour satisfaire donc à votre demande, sachez qu'il n'y a qu'une seule première et principale Substance, qui est la Matière du Magistère ; que de cette Matière se fait *Un* ; que cet est *Un* fait avec elle et que l'on n'y ajoute ni n'en ôte quoi que ce soit. Voilà la réponse à ce que vous m'avez demandé. Je vais maintenant vous alléguer le témoignage des anciens Philosophes, pour vous faire voir que nous sommes tous d'accord. Hercule qui était Roi, Sage et Philosophe, étant interrogé par quelques uns de ses Disciples, il leur dit : Notre Magistère vient premièrement d'une Racine, laquelle s'étend et se partage ensuite en plusieurs choses, et puis elle retourne encore en une seule chose. Et je vous avertis qu'il sera nécessaire

qu'elle reçoive l'air. Le Philosophe Arsicanus, dit : Les quatre Éléments, c'est à dire, la Chaleur, le Froid, l'Humidité et la Sécheresse, viennent d'une seule source, et quelques-uns d'entre eux sont faits des autres, qui sont les mêmes. Car de ces quatre, les uns sont comme les Racines des autres, et les autres sont comme composés de ces Racines. Ceux qui sont les Racines, ce sont l'Eau et le Feu ; et ceux qui en sont composés, c'est la Terre et l'Air. Le même Arsicanus dit à Marie : Notre Eau a domination sur notre Terre, et elle [72] est grande, lumineuse, et pure ; car la Terre est créée des parties et avec les parties de l'Eau les plus grossières, et les plus épaisses. Hermès dit pareillement : La Terre est la Mère des autres Éléments ; ils viennent tous de la Terre et ils y retournent. Il dit encore : Comme toutes choses viennent d'un, ainsi mon Magistère est fait d'une Substance et d'une Matière. Et de même que dans le corps de l'Homme sont contenus les quatre Éléments, Dieu les a aussi créés différents et séparés ; et il les a créés, unis et ramassés en un, étant répandus par tout le Corps ; parce qu'un même Corps les contient tous, comme s'ils étaient submergés en lui ; et il les retient tous en une seule chose. Et si pourtant chacun d'eux fait une opération particulière, et toute différente de celles de chacun des autres. Et quoi qu'ils soient tous dans un même Corps, cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait sa couleur particulière, et chacun sa domination séparée. Il en est par conséquent tout de même de notre Magistère, parce que les Couleurs, qui dépendent chacune d'un Éléments, paraissent successivement, et l'une après l'autre. Les Philosophes ont dit beaucoup d'autres choses semblables de ce Magistère comme nous verrons ci après.

CALID. Comment et quel moyen [73] se peut il faire, qu'il n'y ait qu'une Racine, qu'une Substance, et qu'une Matière de ce Magistère,

puisque dans les Écrits des Philosophes on trouve plusieurs noms de cette Racine, et qui sont même tous différents.

MORIEN. Il est vrai qu'il y a plusieurs noms de cette Racine ; mais si vous considérez bien ce que je viens de dire, et dans l'ordre que je l'ai dit, vous trouverez qu'il n'y a effectivement qu'une Racine, qu'une Substance et qu'une Matière du Magistère. Et afin de vous le faire mieux comprendre, je vais encore vous rapporter et vous expliquer quelques autres autorités des anciens Philosophes sur ce sujet.

CALID. Achevez de m'expliquer le Magistère de cet Œuvre.

MORIEN. Hercules dit à quelques-uns de ses Disciples : Le noyau de la Date est produit et nourri de la Palme, et la Palme de son noyau. Et de la Racine de la Palme, proviennent plusieurs petits Surgeons, qui multiplient et produisent plusieurs autres Palmiers autour d'elle. Et Hermès dit : Regarde le rouge accompli, et le rouge diminué de sa rougeur, et toute la rougeur ; considère aussi l'orangé parfait, et tout l'orangé diminué de sa couleur orangée, et toute la couleur orangée. Et regardez encore le noir achevé, et le noir [74] diminué de sa noirceur, et toute la noirceur. Tout de même l'Épi vient d'un grain, et il sort plusieurs branches d'un Arbre, quoi que l'Arbre ne vienne que de son germe. Un autre Sage, qui avait renoncé au monde pour l'amour de Dieu, nous en rapporte un exemple semblable. Car il dit : La Semence est la première formation de l'Homme ; et d'un grain de blé il en vient cent, et d'un petit germe se fait un grand Arbre, et d'un Homme est tirée une Femme, qui lui est semblable ; et de cet Homme et de cette Femme, il naît souvent plusieurs Fils et Filles, qui ont le teint, mes traits et le visage tout différents. Le même Sage dit encore : Voyez un Tailleur ; d'un même drap il fait une chemise, et toute autre sorte d'habillements, dont chaque partie à un nom particulier et différent de celui des autres. Et néanmoins à considérer ces

parties naturellement, c'est à dire selon leur matière, on trouvera qu'elles sont toutes faites d'une même étoffe, et que c'est un même drap, qui est la principale matière, de laquelle tout l'habit est fait. Parce qu'encore que le corps, les manches, et les basques aient des noms différents, en tant que parties de l'habit, le drap est pourtant leur principale matière. Car on peut défaire l'habit, et en séparer les parties en ôtant le fil dont [75] elles sont conçues et attachées ensemble, sans que le drap cesse d'être le même, et sans qu'il ait besoin d'un autre différent drap pour cela. Ainsi notre Magistère est une chose qui subsiste d'elle-même, sans avoir besoin de nulle autre chose. Or ce Magistère est caché dans les Livres des philosophes, et tous ceux qui en ont parlé, lui ont donne mille noms différents. Il est même scellé, et il n'est ouvert qu'aux Sages. Car les Sages le cherchent avec empressement ; ils le trouvent après l'avoir bien cherché, et dès qu'ils l'ont une fois trouvé, ils l'aiment et l'honorent : mais les Fous s'en moquent, et ils ne l'estiment que fort peu, ou pour dire la vérité, ils ne l'estiment rien du tout, parce qu'ils ne savent pas ce que c'est.

Voici quelques uns de ces noms, que dans leurs Écrits les Sages ont donné à leur Magistère. Ils l'ont appelée Semence, laquelle, lorsqu'elle se change, se fait sang dans la Matrice, et enfin elle se caille et devient comme un morceau de chair composée. Et il se fait de cette manière jusqu'à ce que la Créature reçoive une autre Forme, c'est à savoir celle de l'Homme, qui succède à cette première Forme de Chair, et lors il faut nécessairement qu'il s'en fasse un Homme. Un autre de ces noms, est qu'il ressemble à la Palme par [76] la couleur de ses fruits, et par celle qu'ont ses semences, ayant que d'arriver à leur perfection. Les Philosophes comparent encore leur Magistère, à un Grenadier, à du Blé, à du Lait et ils lui donnent plusieurs autres noms, de tous lesquels il n'y a qu'une Racine ou fondement ; mais selon les différents effets, les diverses

couleurs, et les natures différentes de ce Magistère, on lui donne plusieurs noms différents ; ainsi que le dit le Philosophe Hérissartes. Et je puis assurer avec vérité que rien n'a tant trompé, ni fait faillir ceux qui ont voulu faire le Magistère, que la différence et la pluralité des noms qu'on lui a donné. Mais quand on aura une fois reconnu que tous ces noms, qu'on lui a imposé, ne sont pris que de la diversité des couleurs, qui paraissent en la conjonction des deux Matières qui viennent d'une même Racine, on ne s'égara pas facilement dans la voie qu'il faut tenir pour faire le Magistère.

CALID. À propos de Couleurs, vous, me faites souvenir, que vous disiez tantôt qu'elles se changeaient les unes en les autres. Je voudrais bien savoir si cela se fait par une seule Opération, ou Disposition ; ou si c'est par deux ou par plusieurs Opérations, qu'elles se changent ainsi ?

MORIEN. C'est par une seule Opération [77] que la Matière se change ainsi ; mais plus cette Matière reçoit de nouvelles couleurs, par la chaleur du feu, et plus on lui donne de noms différents. De là vient que le Philosophe Datin dit à Entichez : Je te ferai voir que les Philosophes n'ont eu autre dessein, en multipliant les Dispositions ou Opérations de notre Magistère, que d'instruire et d'éclaircir d'avantage les Sages ; et par cela même d'aveugler entièrement les Fous. Car comme le Magistère a un nom, qui lui est propre, il a aussi une Disposition, ou Opération qui lui est toute particulière ; et pour le faire, il n'y a tout de même qu'une seule et unique voie, qui est toute droite. C'est pourquoi encore que les Sages ont donné divers noms au Magistère, et qu'ils en aient parlé diversement, comme si c'étaient de plusieurs choses toutes différentes, ils n'ont néanmoins entendu ni voulu parler que d'une seule chose, et d'une seule Disposition ou Opération. Que cela vous suffise donc, ô bon Roi, et ne veuillez plus, je vous prie, m'interroger sur ce sujet. Car les Sages nos

prédécesseurs, ont parlé de plusieurs Opérations, de plusieurs poids, et de plusieurs couleurs : ce qui faut qu'ils ont rempli leurs Écrits d'Allégories, à l'égard du Vulgaire seulement : et si pourtant ils n'ont jamais menti ; mais ils ont parlé comme ils [78] ont trouvé à propos de le devoir faire et comme ils l'entendaient effectivement entre eux ; afin de cacher leur Secret, et de le rendre inintelligible aux autres.

CALID. En voilà assez touchant la Nature et la Substance du Magistère. Je vous prie de m'expliquer maintenant sa couleur, et de m'en parler clairement, sans embarrasser votre discours, d'Allégories, ni de Similitudes.

MORIEN. Les Sages avaient toujours accoutumé de faire leur Azoth ou Alun, de lui et avec lui ; mais ils le faisaient avant que de teindre aucune chose par son moyen. Bon Roi, c'est vous en dire assez en peu de mots. Que si vous souhaitez que nous reprenions les autorités des Anciens, pour vous en donner un exemple, écoutez ce que dit le Philosophe Datin : Notre Laiton, quoiqu'il soit premièrement rouge, ait néanmoins inutile, s'il demeure en cet état ; mais si de rouge qu'il est, il est changé en blanc, il vaudra beaucoup. C'est pourquoi le même Datin dit à Eutichez. O Eutichez, tiens ceci pour toute assuré, et ajoutes-y une ferme croyance. Car les Sages en ont parlé ainsi : Nous avons déjà ôté la noirceur et fait paraître la blancheur avec le Sel Nitre (*ou Sel de Nature*) et l'Amizadir, c'est à dire le Sel Ammoniac qui est froid et [79] sec, et nous avons fixé la blancheur. C'est pourquoi nous lui donnons le nom de *Borreza*, qui veut dire en Arabe *Tincar*. Hermès confirme cette autorité du Philosophe Datin, en disant : La noirceur est ce qui paraît d'abord ; puis avec le Sel Nitre suit la blancheur ; au commencement il fut rouge, puis à la fin il fut blanc. Ainsi sa noirceur lui est entièrement ôtée ; et enfin il est changé en un rouge brillant. Et Marie dit : Lorsque le Laiton est brûlé

avec le Soufre, et qu'une mollesse est rependue sur lui, étant dissous, en sorte que son ardeur soit ôtée, alors toute son obscurité et sa noirceur est chassée de lui ; et ainsi il est changé en Or très pur. La même Philosophe Datin dit encore : Si le Laiton est brûlé avec le Soufre, et qu'une mollesse se répande souvent par-dessus ; lors, avec l'aide de Dieu, sa nature se chargera en mieux, et deviendra plus parfaite qu'elle n'était. Un autre Philosophe dit : Lorsque le pur Laiton est cuit durant en si longtemps, qu'il vienne à être luisant comme sont les yeux de poisson, on doit espérer qu'en cet état, il sera utile ; et sachez qu'alors il retournera à sa nature première. Un autre dit pareillement : Plus une chose est lavée, plus elle paraîtra claire, c'est à dire, meilleure. Et si le Laiton n'est point lavé, il ne paraîtra point clair ni transparent, et [80] il ne reprendra point sa couleur. Marie dit aussi : Rien ne peut ôter au Laiton son obscurité ou sa couleur : mais l'Azoth est comme sa première couverture. Cela s'entend quand sa cuisson se fait ; car pour lors l'Azoth colore le Laiton et le rend blanc.¹ Mais le Laiton reprend sa domination sur l'Azoth en le changeant en vin, C'est-à-dire en le rendant rouge comme du vin. Un autre Philosophe dit tout de même que l'Azoth ne peut ôter substantiellement la couleur au Laiton, ni le changer, si ce n'est seulement en apparence ; mais que le Laiton ôte à l'Azoth sa blancheur substantielle, parce qu'il a une force merveilleuse, qui paraît par dessus toutes les couleurs. Car quand les couleurs sont lavées, ce que l'on ôte la noirceur et l'ordure, en

¹ L'Azoth, qui est pris en cet endroit pour le second Mercure des Philosophes, est ce qui le forme le premier de la dissolution du corps de l'Or, et ainsi, c'est sa première couverture, je veux dire, ce qui fait qu'il perd sa figure et la couleur de l'Or. *M. Salomon.*

sorte que le blanc paraisse, après cela le Laiton a domination sur l'Azoth¹ et il rend l'Azoth rouge. Le Philosophe Datin dit aussi : Que toutes choses ne procèdent que de lui ; que tout est avec lui, et que toute Teinture vient de son semblable. Le philosophe [81] Adarmath dit tout de même : Les anciens Sages n'ont donné tant de différents noms à ces choses, et ne se sont servis de tant de Similitudes, pour les expliquer, que pour vous faire connaître que la fin², de cette chose rend témoignage de son commencement, et son commencement de sa fin, se faisant ainsi connaître mutuellement l'un l'autre ; et afin que vous sachiez, aussi que tout cela n'ait qu'une seule chose, laquelle a pourtant un Père et une Mère, et son Père et sa Mère la nourrissent, et lui donnent à manger. Et néanmoins ce n'est pas une chose qui puisse être nullement différente de son Père et de sa Mère. Eutichez dit aussi : Comment se peut-il faire que l'espèce soit teinte de son Genre ? Le Philosophe Datin dit tout de même : D'où est ce qui est sorti de lui, et ce qui retournera en lui ?

CALID. En voilà assez touchant la nature de la Pierre et sa couleur. Disons maintenant quelque chose de sa Composition naturelle ; de ce qu'elle paraît à [82] l'attouchement ; de son poids, et de son goût.

MORIEN. Cette Pierre est molle à l'attouchement ; et elle est plus molle que n'est son Corps. Mais elle est fort pesante, et elle est très douce au goût, et sa nature est aérienne.

¹ L'Azoth a domination sur le Laiton, lorsque la Composition est Eau, et le second Mercure des Philosophes, par la dissolution de l'Or, que le premier Mercure a faite. *M. Salomon.*

² Il veut dire qu'il y a une grande ressemblance entre la première et la seconde Opération, comme il le dit plus clairement ensuite. Qui a bien commencé, finira bien, pour peu qu'il sache le Régime du feu. Comme celui qui fait l'Œuvre, doit nécessairement avoir bien commencé. Le commencement, c'est-à-dire, la Composition du premier Mercure, étant à connaître et à faire. *M. Salomon.*

CALID. Qu'elle est son odeur avant qu'elle soit faite, et après qu'elle est faite ?

MORIEN. Avant qu'elle soit faite, elle a une odeur forte, et elle sent mauvais ; mais après qu'elle est faite, elle a bonne odeur. Ce qui a fait dire au Sage : Cette Eau ôte l'odeur du Corps mort, et qui est déjà privé de son Âme ; car le Corps en cet état sent fort mauvais, ayant une odeur telle qu'est celle des tombeaux. C'est pourquoi le Sage dit : Celui qui aura blanchi l'Âme, qui l'aura fait monter une seconde fois, qui aura bien conservé le Corps, et en aura ôté toute l'obscurité, et qui l'aura dépouillé de sa mauvaise odeur, il pourra faire entrer cette Âme dans le Corps ; et lorsque ces deux parties viendront à s'unir ensemble, il paraîtra beaucoup de merveilles. C'est pourquoi lorsque les Philosophes s'assemblèrent devant Marie, quelques uns d'eux lui dirent : Vous êtes bienheureuse, Marie, parce que le divin Secret caché, et qui est toujours honoré, [83] vous a été révélé.¹

CALID. Expliquez-moi, je vous prie, comment se fait le changement des Natures ; je veux dire comment ce qui est en bas monte en haut, et comment ce qui est en haut descend en bas ; de quelle manière l'un s'unit tellement à l'autre, qu'ils se mêlent ensemble, et ne sont plus qu'une même chose. Dites moi aussi, qui est la cause de ce mélange ; comment cette Eau bénie vient laver, arroser, et nettoyer le Corps de sa mauvaise odeur. Car c'est là l'odeur que l'on dit ressembler à celle des tombeaux, où l'on ensevelit les Morts ?

¹ Ceci n'a nulle liaison avec ce qui précède. Ainsi il faut qu'il manque quelque chose en cet endroit. N'y ayant nulle raison de dire à Marie qu'elle était bien heureuse, parce que le divin Secret caché et toujours honoré, lui avait été révélé ; et cela à cause que lorsque l'Âme et le Corps viendront à s'unir, on verra beaucoup de merveilles dans le Vaisseau. *M. Salomon.*

MORIEN. C'est cela même dont le Philosophe Azimaban eut raison de dire, quand Oziambe lui demanda, comment cette chose là se pouvait appeler naturellement : Que son nom naturel était *Animal* ; et que quand elle avait ce nom, elle sentait bon, et qu'il ne demeurerait ni obscurité ni mauvaise odeur en elle.

CALID. C'est assez parlé de ce qui concerne en général la recherche du [84] Magistère ; maintenant je vous demande, si c'est une chose qui soit à vil prix ou si elle est chère, et je vous prie de m'en dire la vérité.

MORIEN. Considérez ce qu'a dit le Sage : Que le Magistère a accoutumé de se faire d'une seule chose. Mettez donc cela fortement dans votre esprit et pensez y, et l'examinez si bien, que vous ne souffriez plus aucune contradiction là dessus. Sachez donc que le Soufre *Zarnet*, c'est à dire, l'Orpiment, est bientôt brûlé ; et qu'en brûlant il est bientôt consumé ; mais que l'Azoth résiste plus longtemps à la combustion ; car toutes les autres Espèces ou Matières étant mises dans le feu ; en sont bientôt consumées. Comment pourrez vous donc attendre rien de bon d'une chose, qui est incontinent consumée par l'ardeur du feu, et qu'il brûle et réduit en charbon ? Je vous avertis encore que nulle autre Pierre, ni nul autre Germe n'est propre pour ce Magistère. Mais considérez si vous pourrez donner un bon régime à une chose pure et très nette : car sans cela votre opération ne produirait rien. Or les Sages ont ordonné et on dit, que si vous trouvez dans le fumier ce que cherchez, vous l'y devez prendre ; et que si vous ne l'y trouvez pas, vous n'avez que faire de mettre la main à la bourse, parce [85] que tout ce qui coûte cher est trompeur, et inutile à cet ouvrage. Mais gardez-vous bien de faire nulle dépense en ce Magistère,¹ parce que quand à sera parachevé, vous n'aurez plus de dépense à

¹ Il semble qu'il devrait y avoir, *Gardez-vous bien d'épargner la dépense*, à cause qu'il y a ensuite : Parce que quand il sera parachevé, vous n'aurez plus de dépense à faire.

faire. C'est pourquoi le Philosophe Datin dit : Je te recommande de ne faire nulle dépense dans le poids des Espèces, ou Matières, et principalement dans le Magistère de l'Or. Le même Philosophe dit : celui, qui pour faire le Magistère, cherchera quelque autre chose que cette Pierre, sera comme un Homme qui voudrait monter à une échelle sans échelons, ce que ne pouvant faire, tombe la tête la première en bas.

CALID. Ce que vous dites là, est ce une chose rare, ou s'il s'en trouve beaucoup ?

MORIEN. Il est de ceci ce que dit le Sage ; c'est à savoir, pour le Riche et pour le Pauvre, pour le Prodigue et pour l'Avare, pour Celui qui marche et pour celui qui est assis. Car c'est une chose que l'on jette dans les rues, et l'on marche dessus [86] dans les fumiers où elle est. Ce qui a été cause que plusieurs ont fouillé dans les fumiers croyant l'y trouver, et ils ont été trompés. Mais les Sages ont connu ce que c'était, et ils ont souvent éprouvé et recommandé cette chose unique, qui contient en soi les quatre Éléments, et qui a domination sur eux.

CALID. En quel Lieu et en quelle Minière, doit-on chercher cette chose pour la trouver ?

Ici Morien se tut, et baissant la tête, il songea longtemps ce qu'il devait répondre au Roi ; Enfin se redressant, il dit.

O Roi, je vous confesse la vérité, que Dieu, par son bon plaisir, a créé cette chose plus remarquable en vous, et qu'en quelque Lieu que vous soyez, elle est en vous, et n'en saurait être séparée, et que tout ce que

Cependant le Philosophe Datin dit plus bas *de ne rien dépenser, et surtout dans le Magistère de l'Or*. Ce qui ne peut pourtant se faire sans qu'il en coûte plus que ces deux Philosophes ne le font entendre. Consultez là-dessus Philalèthe, Chap. XVII. *M. Salomon*.

Dieu a créé ne saurait subsister sans elles, de sorte que si on la sépare de quelque Créature, elle meurt tout aussitôt.¹

CALID. Je n'entends point ce que vous [87] venez de me dire, si vous ne me l'expliquez.

MORIEN répondit. Les Disciples d'Hercules lui dirent : Notre bon Maître, les Sages, nos prédécesseurs, ont composé des Livres sur ce Magistère, qu'ils ont laissé à leurs Enfants, et à leurs Disciples ; nous vous prions donc de ne nous en point sceller l'explication, mais de vouloir, s'il vous plait, sans différer plus longtemps, nous déclarer ce que les Anciens ont laissé un peu obscur, dans leurs Écrits. Et il leur dit : O Enfants de la Sagesse ! sachez que Dieu, le Créateur très haut et béni, a créé le Monde des quatre Éléments, qui sont tous dissemblables entre eux, et qu'il a mis l'Homme entre ces Éléments, comme en étant le plus grand ornement.

CALID. Je vous prie, expliquez-moi encore ce que vous dites là.

MORIEN. Qu'est-il besoin de tant de discours, O Roi, c'est de vous que se tire cette chose ; c'est vous qui en êtes la Mine ; car elle se trouve chez vous, et pour vous avouer sincèrement la vérité, on la prend et on la reçoit de vous. Et quand vous l'aurez éprouvé, l'amour que vous avez pour elle augmentera en vous. Soyez sur que ce que je vous dis là est vrai et indubitable.

CALID. N'avez vous jamais connu quelque autre Pierre, qui sont semblables à [88] celle dont nous parlons, et qui ait la vertu et la puissance de faire comme elle la chose dont il est question, c'est à dire, le

¹ Le Grand Œuvre étant fait, comme le font tous les autres Mixtes, des quatre Éléments, la Terre, l'Eau, l'Air, et le Feu ; et des trois Principes, le Sel, le Mercure, et le Soufre ; rien ne pouvant subsister sans l'union de ces Principes, et sans la composition de ces Éléments, personne ne peut vivre sans la Matière de la Pierre, qui est la chose dont parle Morien. Voyez la Note dans les Sept Chapitres, sur ce passage, l'Œuvre est en vous. *M. Salomon*. Tome I p. [19].

Magistère et la transmutation des Métaux imparfaits, en Argent et en Or ?

MORIEN. Non, je n'en connais nulle semblable à celle-ci, ni qui fasse le même effet qu'elle. Car elle contient en soi les quatre Éléments, et elle ressemble au Monde, et à la composition du Monde, et dans le Monde il ne se trouve nulle autre Pierre, qui soit semblable à celle-ci ; je veux dire qui ait la même composition et la même Nature qu'elle. Celui qui cherchera donc une autre Pierre, dans ce Magistère, il sera trompé dans son Opération. Il y a encore quelque chose qu'il faut que vous sachiez : C'est le commencement de ce Magistère ; car je vous tirerai de toute erreur. Prenez donc garde de ne pas laisser cette Racine, et que vous ne cherchiez quelque jour ces changements, parce que vous ne pourriez trouver le bien ni le fruit que vous chercheriez. Je vous avertis encore d'observer entièrement tout ce qui a été dit ci devant.

CALID. O Morien, dites-moi maintenant la qualité de cette Opération ou Disposition, car après ce que vous venez de m'apprendre, j'espère que Dieu nous aidera. [89]

MORIEN. Je vous le dirai comme les Anciens et moi l'avons reçue ; car vous avez raison de me faire cette demande. Donc pour bien comprendre cette Opération et la bien faire, il est nécessaire que dans son Régime, vous en observiez régulièrement toutes les parties, qui sont les Dispositions ou Opérations pour l'accomplir, selon l'ordre dans lequel elles sont rangées, et comme elles s'entresuivent naturellement, sans en omettre aucune. La première de ces parties c'est l'Accouplement. La seconde la Conception. La troisième la Grossesse. La quatrième l'Enfantement, ou Accouchement. La cinquième, la Nourriture. S'il n'y a donc point d'Accouplement, il n'y aura point de Conception ; et n'y ayant point de Conception, il n'y aura point de Grossesse ; et n'y ayant

point de Grossesse, il n'y aura point d'Accouchement. D'autant que l'ordre de cette opération ressemble à la production de l'Homme. Car le Créateur tout puissant, très haut et très grand, de qui le Nom soit béni éternellement, a créé l'Homme, non pas de parties ou pièces rapportées, comme est une maison, laquelle est faite de pièces assemblées, parce que l'Homme n'est pas fait de pièces artificielles, ni qui aient subsistées d'elles même auparavant ; au lieu qu'une maison est bâtie de ces sortes [90] de pièces, les fondements, mes murailles, et le toit, qui en sont les parties étant des choses assemblées par artifice. Mais l'Homme n'est pas composé de la sorte, parce que c'est une Créature ; c'est à dire, qu'il a en lui une Âme, qui est créé immédiatement de Dieu. Et lorsque sont Essence se change en sa première conformation, il passe toujours dans ce changement à un Être plus parfait. De sorte que l'Homme se parfait toujours dans sa production. En quoi il est bien différent des choses artificielles ; car lorsqu'il se forme, il croit et augmente de jour en jour, et de mois en mois, jusqu'à ce que le Créateur très haut achève de parfaire sa Créature dans un temps préfix, et dans des jours déterminés. Et quoi que les quatre Éléments fussent aussi bien dans la Matière séminale, dont l'Homme est formé, comme ils sont dans l'Homme même ; néanmoins Dieu le Créateur a prescrit un terme, et il a limité un temps, dans lequel il doit être parfait. Et ce temps étant fini, l'Homme est entièrement formé. Car telle est la Force et la Sagesse du très haut. Mais vous devez savoir sur toutes choses, ô bon Roi, que ce Magistère est le Secret des Secrets de Dieu très grand, et que c'est lui qui a confié et recommandé le Secret à ces Prophètes, desquels il a mis les âmes en son [91] Paradis. Que si les Sages, qui sont venus après eux, n'eussent compris ce qu'ils avaient dit de la grandeur du Vaisseau dans lequel se fait le Magistère, ils

n'auraient jamais pu faire l'Œuvre.¹ N'oubliez donc rien de tout ce que je viens de vous dire. Je vous ai fait voir ci dessus, qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre la manière de faire ce Magistère, et celle avec laquelle L'Homme est produit. Et je dis maintenant qu'en ce Magistère rien n'est animé, rien ne naît, et rien ne croît, qu'après la putréfaction, et après avoir souffert de l'altération et du changement. Et c'est ce qui fait dire à un Sage : Que toute la force du Magistère n'est qu'après la pourriture. S'il n'est pourri, il ne se pourra liquéfier ni dissoudre : et s'il n'est dissous, il retournera dans le néant.

CALID. Que deviendra cela après la putréfaction ?

MORIEN. Après la putréfaction, la [92] chose deviendra en tel état, que Dieu tout puissant, et le Créateur très haut, en fera la Composition que l'on recherche. Sachez donc que ce Magistère a besoin d'être créé et fait deux fois. Et que ce sont deux Actions et deux Opérations tellement liées l'une avec l'autre que quand l'une d'elle est achevée, l'autre commence ; et que lorsque cette dernière est faite, tout le Magistère est fait et accompli.

CALID. Comment se peut il faire que ce Magistère doive être fait et créé deux fois ; puisque vous avez dit auparavant, que pour le faire il n'y a qu'une Matière, et qu'une seule voie toute droite ?

¹ Il y a dans l'Original *de la qualité du Vaisseau* ; au lieu de quoi j'ai mis de la quantité. Parce que c'est la quantité ou la grandeur, tant du Fourneau que de l'Œuf, que les Philosophes ont déterminée. Si ce n'est que Morien parlât ici du Vaisseau du premier Mercure, et qu'il voulût dire qu'il est si nécessaire de connaître la qualité de ce Vaisseau, que sans cela, il est impossible de faire l'Œuvre. Ce qui se rapporte à ce que Marie dit du Vaisseau d'Hermès, qu'il n'y a que Dieu qui le révèle, étant une chose divine, que tous les Philosophes ont cachés. *M. Salomon.*

MORIEN. Ce que j'ai dit est vrai. Car tout le Magistère est fait d'une chose, et il n'y a qu'une voie et qu'une manière de le faire : parce que l'une de ces Opérations est tout à fait semblable à l'autre.

CALID. Quelle est donc cette Opération, par laquelle vous avez dit ci devant, que tout le Magistère peut être parfait ?

MORIEN. O Roi, je prie Dieu qu'il veuille vous éclairer. Ce que vous me demandez, est une Opération qui ne se fait point avec les mains. Et plusieurs Sages se sont plaint de qu'elle était fort difficile, et ils ont assuré que si quelqu'un, par sa science et par son travail, peut découvrir [93] le moyen de la faire, il saura tout ce qui est nécessaire pour l'accomplissement de l'Œuvre, et qu'il lui sera facile de l'achever. Et au contraire, que celui qui ne la pourra trouver, ni par sa science, ni par son travail, ignorera entièrement tout le Magistère.

CALID. Quelle est donc cette admirable opération ?

MORIEN. Si vous considérez et examinez sérieusement ce que les Sages en ont dit, vous pourrez aisément la connaître. Car voici comment ils en ont parlé. Cette opération est un changement des Natures et un mélange, ou mixtion admirable de ces mêmes Natures ; c'est à dire, du Chaud et de l'Humide, avec le Froid et le Sec, qui se fait par une Disposition ou Opération fort subtile.

CALID. Puisque cette Opération ne se fait point par la main des Hommes, dites-moi donc avec quoi elle le peut faire ?

MORIEN. Cette Opération ou Disposition se fait de la manière que le Sage l'a dit. C'est à savoir, Que l'Azoth et le Feu lavent et purifient le Laiton, et lui ôtent entièrement son obscurité. Car le Sage en parle ainsi : Si vous savez bien régler et proportionner le Feu, avec l'aide de Dieu, l'Azoth et le Feu vous suffiront en cette Opération. Et de la vient

qu'Elbo, surnommé [94] le Meurtrier, dit : Blanchissez le Laiton, et rompez vos Livres, de crainte que vos cœurs ne soient déchirés.

CALID. Cette Opération, ou Disposition, est elle devant ou après la putréfaction?

MORIEN. Elle précède la Putréfaction ; mais il n'y a point d'autre Opération avant elle.

CALID. Qu'est ce donc ?

MORIEN. Toute notre Opération n'est autre chose, et ne consiste qu'à tirer l'Eau de la Terre, et à remettre ensuite cette Eau sur la Terre, jusqu'à ce que cette Terre pourrisse. Car cette Terre se pourrit avec l'Eau et s'y nettoie. Et après qu'elle est nettoyée, le Régime de tout le Magistère sera entièrement achevé, avec l'aide de Dieu. Car c'est là l'Opération des Sages, laquelle est la troisième partie de tout le Magistère. Je vous avertis encore que si vous ne nettoyez parfaitement bien le Corps impur ; si vous ne le desséchez ; si vous ne le rendez bien blanc ; si vous ne l'animez, en y faisant entrer l'Âme ; et si vous ne lui ôtez toute sa mauvaise odeur, de sorte qu'après avoir été nettoyé, la Teinture ne tombe sur lui, et ne le pénètre, vous n'avez rien fait du tout dans le Magistère, n'en ayant pas bien observé le Régime. Sachez de plus que l'Âme entre [95] bientôt dans son Corps, quoi qu'elle ne s'unisse pourtant en nulle manière avec un Corps étranger.

CALID. Dieu le Créateur soit toujours à notre secours ; mais vous, ô Philosophe, enseignez moi, je vous prie, la seconde Opération, et dites moi si elle commence où fini la première ?

MORIEN. Oui, cela se fait comme vous l'avez dit. Car quand vous aurez nettoyé le Corps impur, de la manière qu'il a déjà été dit, mettez ensuite avec lui la quatrième partie de Ferment, à proportion de ce qu'il est. Or le Ferment de l'Or, c'est l'Or, comme le Pain est le Ferment du

Pain. Après quoi mettez le cuire au Soleil, jusqu'à ce que ces deux choses soient si bien unies, qu'elles ne soient plus qu'un même Corps. Puis, avec la bénédiction de Dieu, vous commencerez à le laver. Pour le blanchir, vous prendrez une partie de la chose qui fait mourir, que vous cuirez durant trois jours, et prenez garde de n'oublier, ni de rien retrancher de ces jours là. Et il faut que le feu brûle et échauffe continuellement et également, de sorte qu'il n'augmente ni ne diminue ; mais qu'il soit doux et toujours égal, pendant tout son temps : autrement il en arriverait un grand dommage. Après dix sept nuits, visitez le Vaisseau, dans lequel vous faites cuire [96] cette Composition. Ôtez en l'Eau, que vous trouverez dedans ; mettez-y en d'autres, et faites la même chose trois fois. Mais il faut que le Vaisseau soit toujours dans le Fourneau, sans en bouger, jusqu'à ce que le temps de la fermentation de l'Or soit accompli, et jusqu'à ce qu'il soit poussé à la huitième partie de la Teinture. Et après vingt nuits, quand on l'aura tiré et bien desséché, cela s'appelle en langue Arabe *Vexir*. Ensuite prenez votre Corps, que vous avez lavé et préparé, et le mettez adroitement sur un Fourneau, afin que là il soit tous les jours arrosé dans son Vaisseau, avec la quatrième partie de la chose mortifière, ou qui tue, que vous aurez lors toute prête, prenant bien garde que la flamme du feu ne touche votre Vaisseau ; car tout serait perdu. Tout cela étant fait, posez avec adresse votre Vaisseau dans un grand Fourneau, et faites du feu sur l'ouverture, qui brûle continuellement et également durant deux jours, sans l'augmenter ni le diminuer : après quoi, il faudra l'ôter du Fourneau avec tout ce qui est dedans ; parce qu'avec l'aide de Dieu, l'Opération est faite pour la seconde fois.

CALID. Nous ferons tout comme vous le dites, que le Nom du Seigneur soit béni.

MORIEN. O bon Roi, vous devez [97] encore savoir, que toute la perfection de ce Magistère consiste à prendre les Corps, qui sont conjoints et qui sont semblables. Car ces Corps, par un artifice naturel, sont joints et unis substantiellement l'un avec l'autre, et ils s'accordent, se dissolvent, et se reçoivent l'un l'autre, en s'amendant et se perfectionnant mutuellement ; de sorte que toute la violence du feu ne sert qu'à les rendre plus beaux et plus parfaits. Ainsi après que celui qui s'applique à rechercher la Sagesse, connaîtra parfaitement comment il faut prendre ces Corps, les dissoudre, les bien préparer, les mêler et les cuire, et les degrés de chaleur, qu'il leur faut donner ; de quelle manière son fourneau doit être fait ; comment il doit allumer son feu ; c'est à dire, en quel lieu du Fourneau il le doit faire ; combien de jours ce feu doit durer, et la dose ou le poids de ces Corps (c'est à dire, combien il en faut mettre de chacun) parce que s'il y procède avec prudence et raison, il viendra à bout de son dessein, avec l'assistance de Dieu. Mais qu'il se donne bien de garde de se hâter, et qu'il agisse avec prévoyance et raison, et surtout qu'il ait une ferme espérance. Or c'est le Sang qui uni principalement et fortement les Corps, parce qu'il les vivifie, qu'il les conjoint, [98] et qu'il les réduit en un seul et même Corps. C'est pourquoi, durant fort longtemps, on doit faire et entretenir un feu fort doux, qui soit toujours égal en toute sa durée : parce que le feu, qui par sa chaleur pénètre d'abord le Corps, l'a bientôt consumé. Mais si l'on ajoute des fèces de verre, elles empêcheront les Corps, qui seront changés en Terre, d'être brûlés. Car lorsque les corps ne sont plus unis à leurs Ames, le feu les a bientôt brûlés. Mais les fèces de verre sont très propres à tous les Corps ; parce qu'elles les vivifient, les accommodent ; et en faisant passer quelque chose de quelques uns de ces Corps dans les autres, elles les empêchent d'être brûlés, et de

ressentir trop l'effet de la chaleur.¹ Or [99] quand vous voudrez avoir de ces fèces, vous les devez chercher dans les vaisseaux de verre. Et quand vous les aurez trouvés, serrez les, et ne les employez point jusqu'à ce qu'elles deviennent aigres sans être fermes ; parce que vous ne pourriez rien faire de ce que vous prétendez. La Terre fétide reçoit aussi fort promptement les étincelles blanches,² et elle empêche que dans la cuisson le Sang ne soit changé et réduit en Terre damnée, c'est à dire, qu'il ne soit brûlé. À quoi il faut bien prendre garde ; parce que la vertu et la force du Sang est très grande. C'est pourquoi il faut rompre, c'est à dire partager le Sang, afin qu'il n'empêche ni ne nuise. Mais il ne le faut rompre qu'après que le Corps sera blanchi. La noirceur s'empare de ce

¹ Ce que Morien appelle *Eudica*, et que l'Interprète a expliqué *les fèces du verre*, est une chose, dont nul autre Philosophe n'a parlé, au moins que je sache. Ainsi il faut que ce soit un terme du nombre de ceux que les Auteurs de la Science ont déguisés. Il n'est pas difficile néanmoins d'en découvrir la signification, par les vertus qu'il attribue à cette *Eudica*. Car puisqu'elle vivifie les Corps, qu'elle les unit, et qu'elle les garantit de la combustion, elle fait les mêmes effets dans l'Œuvre que ce qu'il vient d'appeler *Sang*, ayant dit, *que ce qui unit principalement et fortement ces Corps c'est le Sang, parce qu'il les vivifie et les conjoint, n'en faisant qu'un seul Corps*. D'où il est évident qu'il veut parler du premier Mercure des Philosophes, qui dissout l'Or, qui vivifie, et qui le garantit de la combustion. Car, comme il est dit dans le Grand Rosaire, *l'Eau empêche la Terre d'être brûlée, la Terre lie et arrête l'Eau, l'empêchant de fuir ; et après que la Terre et l'Eau ont été suffisamment purifiées*, par putréfaction ; *de ces deux choses il s'en fait une seule, et elles ne peuvent plus être séparées l'une d'avec l'autre*. Hermès dans le Chapitre VII, attribue les mêmes propriétés au Levain. Mais si quelqu'un s'allait imaginer qu'il y eût quelque chose dans le verre qui pût faire un semblable effet, il serait fort abusé. *M. Salomon*.

² L'Or étant dissout par le premier Mercure, et la composition de ces deux Matières étant devenue noire par la putréfaction, elle passe bientôt à la blancheur. Et c'est ce que Morien appelle ici les étincelles blanches, qui reçoit *la Terre fétide*, c'est-à-dire, la Terre qui sent mauvais, quoique l'Artiste ne sente jamais cette mauvaise odeur, dit Flamel ; mais il juge seulement qu'elle est telle, par la noirceur qui est la marque de la pourriture de la Matière. *M. Salomon*.

[100] qui est resté des couleurs, je veux dire des couleurs des veines qui ont été épuisées auparavant par un nouvel Être, lequel appartient à ce Magistère. Toute chose, au commencement de laquelle vous n'aurez point vu la vérité, est tout à fait trompeuse et inutile. Ceci est encore un Secret du Magistère, que j'ai abrégé ici, et que je vous ai expliqué ; c'est à savoir qu'une partie de cette chose change mille parties d'Argent en Or très pur.

Ce que je vous ai dit jusqu'à présent, doit donc vous suffire pour le Magistère. Il reste néanmoins à vous expliquer encore quelque chose, sans quoi il ne peut être achevé. Vous devez savoir surtout, que celui qui cherche cette divine et pure Science, ne doit se la proposer que comme étant un Don de Dieu qui la donne et qui la confie à ceux qu'il aime. Son saint Nom soit béni à jamais. Maintenant, ô bon Roi, donnez-moi toute votre attention, et appliquez-vous sérieusement à écouter et à comprendre ce que je vais dire.

CALID. Parlez quand il vous plaira ; je suis tout disposé à vous entendre. [101]

TROISIÈME PARTIE

De l'Entretien du Roi Calid, et du Philosophe Morien.

MORIEN. O bon Roi, vous devez savoir parfaitement avant toutes choses, que la fumée rouge, et la fumée orangée, et la fumée blanche, et le Lion vert, et Almagra, et l'immondice de la mort, et le Limpide (c'est à dire clair et transparent) et le Sang, et l'Eudica, et la Terre fétide, sont des choses dans lesquelles consiste tout le Magistère, et sans quoi on n'en saurait bien parler.

CALID. Expliquez-moi ces noms là.

MORIEN. Je vous les expliquerai ensuite. Mais auparavant je veux faire en votre présence le Magistère avec les choses que je viens de vous nommer, par tous ces noms que j'ai dits, afin de vous faire voir par effet et par expérience, la vérité de ce que je viens de vous dire.¹ Car [102] le fondement de cette Science est, que celui qui veut l'apprendre, en apprenne premièrement la Théorie d'un Maître, et puis que le Maître en fasse souvent voir la Pratique à son Disciple. Or il y en a qui cherchent longtemps cette science dans diverses choses sans toutefois la pouvoir trouver. Mais ne vous servez, pour faire l'Œuvre, que des choses sur lesquelles vous me verrez travailler, et n'employez que cela seulement pour faire le Magistère, parce que, autrement vous serez assurément trompé. Or il y a plusieurs choses qui empêchent ceux, qui s'appliquent à cette Science, d'y pouvoir réussir. Car, comme dit le Philosophe, il y a bien de la différence entre un Sage et un Ignorant ; entre un Aveugle et Celui qui voit clair, et entre celui qui a une connaissance parfaite de la manière de faire le Magistère, et qui la sait par expérience, et celui qui en est encore à l'apprendre, et à l'étudier dans les Livres ; parce que la plupart des Livres de cette Science sont tous pleins de Figures et d'Allégories, et ils paraissent si obscurs et si embrouillés, qu'il n'y a que ceux qui les ont composés, qui puissent les déchiffrer, et les [103] entendre. Mais quelque difficile que soit cette Science, elle mérite bien qu'on la recherche, et qu'on s'y applique plus qu'à nulle autre Science que ce soit ; parce que par son

¹ Si ceci est de Morien, il a été Envieux en cet endroit, et il a assurément fait l'Œuvre beaucoup plus difficile qu'elle n'est. Lui-même qui l'avait apprise d'Adfar, ne dit point que ce Philosophe l'ait fait en sa présence ; au contraire, qu'Adfar mourut après lui avoir découvert tout le secret de cette divine Science. Et il n'aurait pas omis de marquer qu'il l'a lui aurait montré par cet effet, si cela avait été. Aussi tous les Philosophes assurent que l'Œuvre est très facile à faire quand on en a la connaissance. *M. Salomon.*

moyen, on peut en acquérir une autre, qui est encore beaucoup plus admirable.

CALID. Tout ce que vous dites est vrai, et la vérité paraît et se fait voir visiblement dans l'explication que vous en faites.

MORIEN. L'Élixir ne pouvant être reçu que par un Corps, qui ait été bien nettoyé auparavant, et qui n'ait nulle mauvaise odeur, afin que la Teinture en paraisse plus belle, quand elle l'aura pénétré, la préparation du Corps est par conséquent la première Opération. Commencez donc avec l'aide de Dieu, et faites premièrement que la fumée rouge prenne la fumée blanche, et répandez les toutes deux en bas, et les joindre, en sorte que dans leur mélange vous mettiez poids égal de chacune. Étant mêlées, mettez en environ le poids d'une livre dans un Vaisseau, qui soit épais, que vous boucherez exactement avec du Bitume. Car dans ces fumées, il y a des vents renfermés, lesquels, s'ils ne sont retenus dans le Vaisseau, s'échapperont et rendront tout le Magistère inutile. Mais le Bitume dont vous devez vous servir, c'est ce qu'on appelle dans les [104] Livres des philosophes, du Lut, dans lequel, avant de l'employer, vous mettrez un peu de Sel, afin qu'il soit plus fort, et qu'il résiste plus longtemps au feu. Après cela, échauffez votre Fourneau, puis mettez-y votre Vaisseau, pour faire sublimer la Matière qui est dedans. Or cette Sublimation se doit faire après le Soleil couché, et il faut la laisser dans la Vaisseau jusqu'à ce que le jour se refroidisse. Ensuite tirez votre Vaisseau, et le rompez, et si vous trouvez ce que vous aviez mis dedans, mêlé et endurci en un Corps, en manière de pierre, prenez le et le broyez bien subtilement et le sassez. Après quoi prenez un autre Vaisseau, dont le fond soit rond, et mettez dedans votre Matière bien broyée et sassée, et bouchez bien ce Vaisseau avec le Bitume des Philosophes ; puis faites un Fourneau philosophique, dans lequel vous ferez un feu aussi Philosophique, c'est à dire, comme les

Philosophes ont coutume de faire, qui dure et échauffe également l'espace de vingt et un jour. Or il y a de deux sortes de Matières pour faire et entretenir le feu philosophique. Car, ou elle est de fiente de Mouton, ou de feuilles d'Olivier, n'y ayant rien qui entretienne le feu plus égal que ces deux Matières. Après donc que les jours, que nous avons dits, seront passés, tirez votre Vaisseau du Fourneau, [105] et desséchez ce que vous trouverez dedans. Puis prenez une partie de cette Matière, et la mêlez avec dix parties du Corps nettoyé, et prenez encore une partie du Corps nettoyé, et la mêlez tout de même avec une dixième partie du Corps net, et continuez à faire ainsi selon cet ordre, et les mêlez l'un avec l'autre, en observant toujours ce même nombre, afin qu'ils se mêlent de telle manière, qu'ils ne soient plus qu'une même Substance, dont vous ferez l'Élixir. C'est à dire, qu'il faut le diviser en plusieurs parts, et s'il se fait blanc, et qu'il persévère en cette blancheur, sans qu'elle se passe, et que rien ne se dissipe par la violence du feu, vous aurez alors achevé deux parties de ce Magistère. Et c'est là la manière par laquelle le blanc est parfaitement conjoint avec l'impur,¹ et on ne saurait trouver d'autre manière de le faire, que celle là seule. Car l'Âme entre facilement et bientôt dans son propre Corps : Et cependant si vous voulez l'unir à quelque Corps étranger, vous n'en viendriez jamais à bout ; et cette vérité est assez claire d'elle même.

CALID. Tout ce que vous dites est [106] vrai, comme nous l'avons déjà vu, et Dieu reçoit les Ames de ses Prophètes en ses mains.

MORIEN. Prenez la fumée blanche, et le Lion vert et l'Almagra rouge, et l'immondice. Faites dissoudre toutes ces choses, et les subliment, et après unissez les ensemble, de telle manière que dans chaque partie du

¹ Il veut dire que c'est la manière par laquelle la Matière passe de la noirceur qui est la marque de la putréfaction et de l'impureté, à la couleur blanche. *M. Salomon.*

Lion vert, il y ait trois parties de l'immondice du Mort. Vous ferez pareillement une partie de la fumée blanche, et deux de l'Almagra, que vous mettrez dans le Vaisseau vert, et les y cuisez, et fermez bien l'ouverture du Vaisseau, ainsi qu'il a été dit ci dessus. Ensuite mettez-le tout au Soleil, afin qu'il s'y dessèche, et quand il sera sec, ajoutez-y de l'Élixir. Et enfin versez dessus l'un l'Eau du Sang, tant qu'elle surnage. Et après trois jours et trois nuits, il le faudra arroser avec l'Eau fétide (ou qui sent mauvais) prenant garde de ne retrancher pas un de ces jours, et que le feu ne s'éteigne ; qu'il ne s'augmente en s'enflammant, et qu'il ne se diminue point aussi, de peur que sa cuisson ne se fasse pas bien. Après dix sept nuits ouvrez votre Vaisseau, et ôtez en l'Eau que vous trouverez dedans, et y mettez une seconde fois d'autre Eau fétide, ce qu'il faut faire durant trois nuits, sans ôter le Vaisseau du Fourneau ; [107] et il faudra mettre de l'Eau fétide une fois par chacune des trois nuits ; et à vingt et une nuits de là, vous tirerez le Vaisseau du Fourneau, et vous dessécherez l'Élixir, qui sera dedans. Après quoi vous prendrez le Corps blanc, dans lequel vous avez déjà fixé le blanc, et le mettrez dans un fort petit Vaisseau, selon la grandeur du Fourneau philosophique, après que vous l'aurez construit. Ensuite appliquez bien justement le Vaisseau au Fourneau, de peur que la flamme ne le brûle ni ne le touche. Vous devez aussi y mettre de l'Élixir, dont nous avons parlé ci dessus, avec telle proportion, que si vous mettez dessus une partie du Corps blanc, vous y en mettiez onze de l'Élixir. Et après que vous les aurez mêlés, vous ajouterez à chaque once de ce Corps mélangé, la quatrième partie seulement d'une dragme d'Eudica, puis vous mettrez ce Vaisseau dans un grand Fourneau, et vous l'y laisserez deux jours et deux nuits, avec un feu qui brûlera incessamment au-dessus ; ce qui étant fait, vous tirerez ce que vous trouverez dans le Vaisseau. Et n'oubliez pas alors de louer le Créateur très

haut, des Dons qu'il vous aura fait. O bon Roi, voici maintenant l'explication des Espèces, qui entrent dans ce Magistère, à qui nos Prédécesseurs les Philosophes ont donné plusieurs [108] et différents noms, afin de faire égare ceux qui cherchaient indignement ce Magistère.

Sachez donc que le Corps impur, c'est le Plomb, qu'on appelle autrement *Affrop*. Et le Corps pur, c'est l'Étain, appelé autrement *Arène* ou *Sable*. Le Lion vert, c'est le verre Almagra, c'est le Laiton, que j'ai nommé ci dessus la Terre rouge. Le Sang, c'est l'Orpiment. Et le Soufre, qui a mauvaise odeur, c'est ce que j'ai appelé la Terre fétide. Mais le secret de tout ceci consiste dans l'Eudica, autrement *Moszhacumia*, c'est à dire, les fèces ou l'immondice du verre. La Fumée rouge, c'est l'Orpiment rouge. La Fumée blanche, c'est l'Argent-vif. Et par la Fumée orangée, nous entendons le Soufre orange. Voilà l'explication de tous les noms des Espèces ou des Matières nécessaires pour le Magistère, de toutes lesquelles trois suffisent pour le faire entièrement, qui sont la Fumée blanche, le Lion vert, et l'Eau fétide. Ce sont là les trois Espèces, dont vous ne devez rien dire, ni en révéler la Composition à personne. Ainsi laissez chercher les Ignorants toute autre chose pour faire le Magistère et laissez les dans leur erreur. Car ils ne le seront jamais jusqu'à ce que le Soleil et la Lune soient réduits en un corps, ce qui ne peut arriver que par l'inspiration de Dieu. [109]

Il y en a plusieurs qui croient que la Matière secrète du Magistère, soit la Terre, ou une Pierre, ou du Vin, ou du Sang, ou du Vinaigre. Ils broient toutes ces choses chacune séparément, et les font cuire ; et après les avoir cuites, ils en font les Extraits, qu'ils ensevelissent ; parce qu'ils croient que c'est ainsi qu'il le faut faire, se flattant de cette manière dans leur erreur, pour ne pas désespérer de pouvoir trouver ce qu'ils cherchent. Mais vous devez savoir que ni Terre, ni Pierre, ni toutes les autres choses,

sur quoi ils travaillent, ne servent de rien pour le Magistère, et qu'on n'en saurait rien faire qui vaille.

Je vous avertis encore, que du Feu dépend la plus grande partie de l'Œuvre, car les Minières sont disposées par son moyen ; et les mauvaises Ames sont retenues dans leurs Corps, et son feu et toute sa nature ; et ce qui le fait connaître parfaitement. Et tout ce que vous aurez fait pour le Magistère, si dans son commencement vous ne trouvez pas que ce soit une seule chose, cela vous est inutile. Car quel bien peut-on espérer, si la chose, c'est à dire l'Eau Mercurielle, laquelle est la principale chose, et le seul Agent du Magistère, n'agit elle-même, et si elle n'unit tellement à elle le Corps pur ou parfait, qu'ils ne soient plus [110] qu'un seul et même Corps ? Mais si vous travaillez de la manière que je vous ai dit, et si vous observez le Régime, que je vous ai prescrit, avec l'aide de Dieu, vous viendrez à bout de votre dessein. Comprenez donc bien mes paroles, et imprimer fortement en votre mémoire le Régime que je vous ai enseigné, et l'étudiez selon l'ordre que j'ai dit. Car par cette étude, vous découvrirez qu'elle est la droite voie de l'Œuvre.

Sachez encore que tout le fondement de cet Œuvre consiste dans la recherche des Espèces et des Matières, qui sont les meilleures pour faire le Magistère. Parce que chaque Minière renferme plusieurs choses différentes. Au reste, à l'égard de ce que vous m'avez demandé de la Fumée blanche, sachez que la Fumée blanche est la Teinture et l'Âme même des Corps, lorsqu'ils sont dissous, et lors même, qu'ils sont morts ; parce que nous en avons déjà tiré les Ames, et nous les avons remises dans leurs Corps. Car tout Corps, quand il sera sans Âme, deviendra noir et obscur ; et la Fumée blanche est ce qui entre dans le Corps, comme fait l'Âme, pour lui ôter entièrement sa noirceur et son impureté, et réduire les Corps en un, et pour multiplier leur Eau. L'impur est noir et fort lé-

ger, et pourtant, en lui ôtant sa noirceur, [111] sa blancheur se fortifie, son Eau se multiplie, et ils en paraissent beaucoup plus beaux, et la Teinture fera alors un plus grand effet en lui. Quoi plus ? si toutes ces choses sont bien conduites, sa Teinture fera une bonne opération en lui. Et l'or quelle fera, sera très pur et rouge, et le meilleur et le plus pur que l'on saurait trouver. C'est pourquoi quelques-uns ont appelé cet Or, l'Or ou l'Ethées Romain.

Enfin je n'ai plus que ce mot à vous dire, qui est que s'il n'y avait point de Fumée blanche, on ne saurait en nulle manière faire l'Or Ethées d'Alchimie, qui fût pur et utile. C'est là tout le Sommaire du Magistère et tout son Régime. Que si on fait une fois l'Alchimie, en mettant une de ses parties, sur neuf parties d'Argent, tout sera changé en Or très pur. Dieu soit béni dans toute l'étendue des Siècles, Ainsi soit-il.

FIN



[112]

LE LIVRE D'ARTÉPHIUS

ANCIEN PHILOSOPHE,

Qui traite de l'Art secret ou de la Pierre Philosophale

Le premier Mercure des Philosophes est un Soufre et un Argent-vif blanc, qui dissout l'Or et le blanchit

L'Antimoine est des parties de Saturne et il est entièrement de même nature que lui et l'Antimoine Saturnial convient au Soleil et, dans cet Antimoine, il y a un Argent-vif dans lequel, de tous les Métaux, il n'y a que l'Or qui se submerge. Je veux dire que le Soleil ne se dissout véritablement que dans l'Argent-vif Antimonial Saturnial et que, sans cet Argent-vif, nul Métal ne peut être blanchi. Il blanchit donc, par conséquent, le Laiton, c'est-à-dire l'Or, et il réduit le Corps parfait en sa première Matière, laquelle [113] n'est autre chose qu'un Soufre et un Argent-vif de couleur blanche, plus brillante qu'un miroir. Cet Argent-vif dissout, dis-je, le Corps parfait qui est de même nature que lui. Car c'est une Eau amie des Métaux et qui s'unit à eux, laquelle blanchit le Soleil, à cause qu'elle a en soi un Argent-vif blanc. D'où tu peux tirer un très grand Secret, qui est que l'Eau de l'Antimoine Saturnial doit être une Eau mercurielle et blanche pour pouvoir blanchir l'Or, que cet Eau n'est point brûlante, mais dissolvante et qu'après avoir dissous le Corps, elle se congèle en manière de crème blanche. Ce qui a fait dire au philosophe que *cette Eau rend le Corps volatil*, parce qu'après que le Corps a été dissous dans cette Eau et qu'il est refroidi, il s'élève au-dessus d'elle. Prends, dit-il, de l'Or cru, battu en feuilles ou en lames, ou qu'il soit calciné

par le Mercure, et le mets en notre Vinaigre Antimonial Saturnial,¹ et du sel ammoniac (comme on [114] l'appelle) ; mets le tout dans un Vaisseau

¹ Dans notre Vinaigre etc. Il y a dans le latin : *Et pone in Aceto nostro Antimoniali-Saturniali-Mercuriali et Salis armoniaci, ut dicitur, in vase vitreo lato etc.*, c'est-à-dire Mets (cet Or tout cru, battu en feuilles ou en lames ou bien calciné par le Mercure) dans notre Vinaigre Antimonial-Saturnial-Mercuriel et du Sel armoniac (comme on l'appelle) dans un Vaisseau de verre qui soit large etc. Où l'on voit que ces mots, *et salis armoniaci*, qui veulent dire, et du *Sel armoniac*, n'ont nul rapport ni nulle liaison avec ce qui précède et qu'il n'y a pas même de construction. Et ainsi, je crois qu'ils ne sont pas d'Artéphilus. Ce qui paraît même par les mots suivants, *ut dicitur*, c'est-à-dire comme on l'appelle. Il est vrai que le véritable nom de ce sel est *sel ammoniac* et que ce n'est que dans les boutiques qu'il s'appelle *Sel armoniac*. Mais, assurément, Artéphilus ne s'est point amusé à faire cette différence. Outre que le Sel ammoniac ne peut point entrer dans la composition du Magistère, qui ne se fait, disent les Philosophes, que de deux Matières prises d'une même Racine ou Origine, qui sont leur premier Mercure, qui est un Or cru et indigeste, dit Philalèthe, et l'Or vulgaire, battu en feuilles ou réduit en poudre fort déliée. Nous n'avons à travailler, au commencement de notre Œuvre, que de deux Matières seulement, dit Calid, cité par Trévisan, *il ne s'y voit ni ne s'y touche que deux choses, qui entrent en sa composition au commencement, au milieu et à la fin. Dans l'une de ces deux Matières, qui est la plus parfaite, sont le Feu et l'Air, qui sont les deux plus dignes Éléments, et l'Eau et la Terre, qui sont les deux Éléments les plus grossiers et les moins parfaits, se trouvent dans l'autre, qui est crue et imparfaite.* Où l'on voit que, par la première de ces deux Matières, Calid entend parler de l'Or, *qui n'est qu'un pur feu dans le Mercure spiritualisé*, dit un Philosophe, et que, par l'autre qui est crue, où sont la Terre et l'Eau, il veut dire le premier Mercure des Philosophes, qui est principalement composé d'Eau et de Terre, puisque Philalèthe nous assure qu'il a la même forme et les mêmes propriétés que le Mercure vulgaire, que l'on sait qui est composé de ces deux éléments, si parfaitement unis l'un avec l'autre que l'on ne saurait dire s'il est Terre ou s'il est Eau ou s'il est les deux tout ensemble, comme il a déjà été dit. Ce que Philalèthe dit encore plus clairement dans le chapitre XIII, où il assure que l'Or et le Mercure sont les deux véritables et, par conséquent, les seuls Matériaux de l'Œuvre des Philosophes. Ainsi, le Sel ammoniac, qui d'ailleurs n'est pas une Matière métallique, mais étrangère à l'égard du Magistère, ne pouvant point entrer en sa Composition, il est certain qu'Artéphilus, qui est si sincère, ne l'a point mis entre les Matières de l'Œuvre avec l'Or et leur premier Mercure, qui sont, comme il le dit ensuite, les Matières de même nature et de même sang, qui s'amendent et se perfec-

[115] de verre, large et haut de quatre travers-doigts ou plus, et le laisse là dans une chaleur tempérée et, en peu de temps, tu verras qu'il s'élèvera une liqueur semblable à de l'Huile, qui surnagera au-dessus comme une petite peau. Ramasse-la avec une [116] cuillère ou avec une plume et continue à la ramasser plusieurs fois chaque jour, jusqu'à ce que tu voies qu'il ne monte plus rien. Ensuite, fais évaporer au feu toute l'Eau, c'est-à-dire l'Humidité superflue du Vinaigre, et ce qui restera sera une Quintessence d'Or, qui ressemblera à une Huile blanche, mais qui sera incombustible. Les Philosophes ont mis de grands Secrets en cette Huile, laquelle a une très grande douceur et elle est fort bonne pour apaiser les douleurs des plaies.

Tout le Secret, donc, de ce Vinaigre Antimonial consiste en ce que, par son moyen, nous sachions tirer, du Corps de la Magnésie, l'Argent-

tionnent l'une l'autre, qui s'entr'aient et qui s'unissent si exactement par leurs plus petites parties qu'elles ne sont plus qu'une seule et même chose, sans pouvoir jamais être séparées. Je dis qu'Artéphijs n'a point mis le Sel ammoniac avec l'Or et leur premier Mercure. Car il parle ouvertement de l'un et de l'autre, puisqu'il dit que l'Or doit être pris tout cru, c'est-à-dire tel qu'il sort de la Mine, dit le Trévisan, quoique Philalèthe assure que, si l'Or n'est pas pur, on peut lui donner une préparation par l'Antimoine, par la Coupelle ou par l'Eau régale. Et l'on ne peut pas douter que c'est le premier Mercure qu'Artéphijs appelle *Vinaigre Antimonial-Saturnial-Mercuriel*. Il l'appelle *Vinaigre*, qui est un nom que les Philosophes donnent ordinairement à ce Mercure, à cause de son acrimonie ou *ponticité*, comme d'autres la nomment, par laquelle ce premier Mercure dissout l'Or en le réduisant en ses premiers Principes, ainsi que le Vinaigre commun dissout les Perles. Et pour ce qui est de ces autres mots, *Antimonial-Saturnial-Mercuriel*, je crois qu'Artéphijs veut dire la même chose que ce que dit Philalèthe quand il assure, dans le chapitre II, que *leur Eau* ou *leur Mercure est composé d'un Feu ou d'un Soufre, du suc de la Saturnie végétale et du Mercure, qui sert de lien à ces deux autres choses* ; et non pas que ni l'Antimoine ni le Saturne doivent entrer dans la composition du premier Mercure des Philosophes, étant trop impurs pour cela et ne pouvant servir, tout au plus, qu'à la purgation et à la préparation de la principale matière de ce Mercure. *M. Salomon.*

vif qui ne brûle point. Et c'est là l'Antimoine et le Sublimé mercuriel, c'est-à-dire qu'il faut en tirer une Eau vive incombustible et la congeler ensuite avec le Corps parfait du Soleil, lequel se dissout en cette eau et se change en une Nature et en une Substance blanche et qui est congelée en manière de Crème. Et il faut que le tout devienne blanc. Mais, auparavant le Soleil étant mis en cette Eau et venant à s'y pourrir et à s'y dissoudre, il perdra d'abord sa lumière, il s'obscurcira et deviendra noir et, à la fin, il s'élèvera au-dessus de l'eau et, peu à peu, il paraîtra une Couleur blanche, qui surnagera par-dessus, comme une Substance [117] blanche. Et c'est ce qu'on appelle blanchir le Laiton rouge, le sublimer philosophiquement et le réduire en sa première Matière, c'est-à-dire en Soufre blanc incombustible et en Argent-vif fixe. Et de cette sorte, l'Humide terminé, je veux dire l'Or qui est notre Corps, étant plusieurs fois liquéfié en notre Eau dissolvante, est réduit en Soufre et en Argent-vif fixe. Et ainsi, le Corps parfait du Soleil reçoit la vie en cette Eau, il y devient vivant, il s'y spiritualise, il y croît et il y multiplie en son Espèce, comme font les autres choses. Car, dans cette Eau, le Corps, qui est fait des deux Corps du Soleil et de la Lune, s'enfle, se dilate, grossit, s'élève et croît, en y recevant une Substance et une nature animée et Végétale.

Le premier Mercure, en dissolvant l'Or et l'Argent, s'unit à eux inséparablement

Au reste, notre Eau, que j'ai ci-devant appelée notre Vinaigre, est le *Vinaigre des Montagnes*, c'est-à-dire du Soleil et de la Lune. C'est pourquoi il se mêle avec le Soleil et la Lune et il s'attache à eux sans en pouvoir être jamais séparé. Et cette Eau communique au Corps sa Teinture blanche, laquelle le rend resplendissant d'une lueur inconcevable. Celui qui [118] saura donc convertir le Corps en Argent blanc qui soit Méde-

cine, il pourra par après, par le moyen de cet Or blanc, convertir fort aisément tous les métaux imparfaits en très bon et fin argent. Et les philosophes appellent cet Or blanc *la lune blanche des philosophes, l'Argent-vif blanc fixe, l'Or de l'alchimie et la fumée blanche*. Et par conséquent, on ne saurait faire l'Or blanc de la chimie sans notre Vinaigre Antimonial. Et parce que, dans ce Vinaigre, il y a double substance d'Argent-vif, l'une de l'Antimoine et l'autre du Mercure sublimé, cela est cause qu'il donne double Poids et double Substance d'Argent-vif fixe et qu'il augmente dans le Corps sa Couleur naturelle, sa Substance et sa Teinture. Il faut donc que notre Eau dissolvante donne une grande Teinture et une grande Fusion, puisque, quand les Corps parfaits du Soleil et de la Lune sont mis dans cette Eau, dès aussitôt qu'elle sent le feu vulgaire, elle fait fondre ces Corps, les rend liquides et les convertit en une Substance blanche, telle qu'elle est elle-même et qu'elle en augmente la Couleur, le Poids et la Teinture. [119]

Le premier Mercure dissout tous les Métaux et les Pierres mêmes

Cette Eau dissout pareillement tout ce qui peut être fondu et liquéfié. C'est une Eau pesante, visqueuse ou gluante, précieuse et qui mérite d'être honorée, laquelle résout tous les Corps qui sont crus en leur première Matière, c'est-à-dire en une Terre et Poudre visqueuse ou, pour le dire plus clairement, en Soufre et en Argent-vif. Si tu mets donc, dans cette Eau, quelque Métal que ce soit en limaille ou en lames déliées et que tu l'y laisses durant quelque temps en une chaleur douce, le Métal se dissoudra tout et il sera entièrement changé en une Eau visqueuse ou Huile blanche, comme je viens de le dire. Et ainsi, cette Eau ramollit le Corps et le prépare à la fusion et liquéfaction ; même, elle rend fusible

toutes choses, aussi bien les Pierres que les Métaux¹ ; et ensuite, [120] elle leur communique l'Esprit et la Vie. Et partant, elle dissout toutes choses d'une dissolution admirable et elle convertit le Corps parfait en une Médecine fusible, fondante et pénétrante, qui est plus fixe que le Corps ne l'est lui-même, et elle en augmente le poids et la couleur.

Plusieurs noms du Mercure

Travaille donc avec cette Eau et tu auras ce que tu souhaites d'elle. Car elle est l'Esprit et l'Âme du Soleil et de la Lune, l'Huile et l'Eau dissolvante, la fontaine, le Bain-Marie, le Feu contre nature, le Feu humide, le Feu secret, caché et invisible. C'est le Vinaigre très aigre duquel un ancien philosophe a dit : *J'ai prié Dieu et il m'a montré une Eau nette que j'ai connue être un pur Vinaigre altérant, pénétrant et digérant*, un Vinaigre, dis-je, pénétratif et qui est l'instrument lequel meut et dispose à pourrir, à résoudre [121] et à réduire l'Or et l'Argent en leur première Matière. Et il n'y a, en tout le Monde, que ce seul et unique Agent en cet Art qui ait

¹ Ce que dit ici Artéphijs est une chose qui lui est singulière et qui ne se trouve en nul autre ancien Philosophe : mais qui fait voir que ce n'est pas sans raison qu'ils assurent qu'avec l'Élixir, on peut faire des Diamants et d'autres sortes de Pierreries et des Perles même beaucoup plus grosses que celles que la Nature produit, puisqu'il a la vertu de dissoudre les Pierres et les Perles. Car on peut par ce moyen, de plusieurs petits Diamants ou des fragments de Diamants, en faire de fort gros (ce que plusieurs ont tenté inutilement par le moyen d'un bain d'Or) et, de plusieurs semences de Perles, en faire tout de même de telle grosseur que l'on voudra, et d'autant plus facilement que l'Élixir blanc peut donner la blancheur, l'Eau et l'œil des Perles Orientales et que, d'ailleurs, il n'y a pas plus de raison que les fragments de Diamants perdent leur brillant et leur éclat ni les semences de Perles leur eau, par leur dissolution, que l'Or sa couleur éclatante, qu'il conserve après être dissous. *M. Salomon.*

le pouvoir de dissoudre et de réincruder les Corps Métalliques¹, en conservant leurs Espèces. Cette Eau est donc le seul moyen ou milieu propre et naturel par lequel nous devons résoudre les Corps parfaits du Soleil et de la Lune, par une dissolution admirable et particulière, en les conservant toujours en leur même Espèce et sans que ces Corps soient aucunement détruits que pour recevoir une [122] Forme et une Génération nouvelle, plus noble et plus excellente que celle qu'ils avaient auparavant, puisque c'est pour être changés en la Pierre parfaite des Philosophes, ce qui est leur Secret admirable.

*Le Mercure est une moyenne Substance claire qui, en dissolvant
les Corps parfaits, se congèle et se fixe*

Au reste, cette Eau est une certaine moyenne Substance, claire comme de l'Argent fin, laquelle doit recevoir les Teintures du Soleil et de la Lune pour être congelée et convertie en Terre blanche vivante. Car

¹ Les anciens Philosophes n'ont point parlé de ce qu'Artéphiüs dit ici. On appelle réincruder les Métaux les dissoudre, parce que, comme ce Philosophe explique ensuite, par la Dissolution, les Métaux sont réduits et remis dans les Principes dont ils sont composés, c'est-à-dire en leur Argent-vif et en leur Soufre, sans néanmoins que ces Principes soient séparés, mais ils sont réduits en une Eau Mercurielle, comme était cette même Eau étant encore crue et avant qu'elle fût coagulée et fixée en Métal par l'action de son Soufre et par la digestion de la Nature, si ce n'est que ce Mercure et ce Soufre conservent dans leur dissolution la même perfection qu'ils avaient avant que d'être dissous, de sorte que les Métaux dissous par cette eau Mercurielle semblent proprement être en fusion. C'est pourquoi Artéphiüs dit que cet Argent-vif a le pouvoir de dissoudre les Corps Métalliques (il entend principalement les deux Corps parfaits) et de les *réincruder en conservant leur Espèce*, voulant dire que le Mercure et le Soufre de l'Or, après qu'ils sont dissous, ne déchoient point de leur perfection. Ce qui est si vrai que l'Or fixe le Mercure au même temps que le Mercure le dissout, ce qu'il ne ferait pas si son Soufre, dans sa Dissolution, ne retenait sa vertu fixative. *M. Salomon.*

cette Eau a besoin des Corps parfaits, afin qu'après les avoir dissous, elle se congèle, se fixe et se coagule avec eux en une Terre blanche. Aussi, leur solution est leur congélation. Car ces deux choses se font par une seule et même Opération, parce que l'un ne se dissout point qu'en même temps, l'autre ne se congèle. Et il n'y a point d'autre Eau qui puisse dissoudre les Corps que celle qui demeure avec eux sous la même Matière et la même Forme. Et c'est même une nécessité que cette Eau, pour être permanente, c'est-à-dire pour pouvoir demeurer avec le Corps qu'elle dissout, soit de même nature que lui, parce qu'ils doivent s'unir tous deux [123] inséparablement et n'être plus qu'une même chose. Quand tu verras donc ton Eau se coaguler elle-même avec les Corps qui auront été dissous en elle, sois assuré que ta Science, ta Méthode et tes Opérations sont véritables et Philosophiques et que ton Procédé est selon les règles de l'Art. Il s'ensuit de là que la Nature s'amende et s'*améliore* en une Nature qui lui est toute semblable, je veux dire que l'Or et l'Argent deviennent meilleurs et se perfectionnent en notre Eau, comme notre Eau s'amende aussi avec les Corps de l'Or et de l'Argent [*et acquiert avec eux une perfection plus grande qu'elle n'avait*].

Autres noms du Mercure

Cette Eau s'appelle encore *le Moyen ou le Milieu de l'Âme*, sans quoi nous ne saurions rien faire en notre Art. C'est le Feu Végétal, Animal et Minéral, qui conserve l'Esprit fixe du Soleil et de la Lune, qui est le Destructeur des Corps et qui en est le Vainqueur, parce que ce Feu détruit, dissout et change les Corps et leur forme Métallique. De sorte que, de Corps qu'ils étaient, il fait qu'ils ne sont plus Corps, mais un Esprit fixe, en les convertissant en une Substance humide, molle et coulante, laquelle est entrante, ayant la [124] vertu d'entrer et de pénétrer dans les

Corps imparfaits, de se mêler exactement avec eux par leurs moindres parties et de les teindre et de les perfectionner. Ce que les Corps parfaits ne pouvaient faire lorsqu'ils étaient des Corps Métalliques, secs et durs, parce qu'en cet état, ils ne peuvent pas entrer dans les Corps imparfaits ni leur donner la Teinture et la perfection. Nous avons donc raison de convertir les Corps parfaits en une Substance liquide et coulante, parce que, quelque Teinture que ce soit, elle teindra plus avec la millième partie de sa Substance étant rendue liquide que si elle demeurait en Substance sèche, comme il se voit dans le Safran, qui ne peut communiquer sa Teinture s'il n'est dissous dans l'Eau. Et par ainsi, il est impossible que la Transmutation des Métaux imparfaits se fasse par les Corps parfaits tandis qu'ils seront en une consistance dure et sèche et si, auparavant, ils ne sont réduits en leur première Matière molle et coulante. Ainsi, il faut que l'humidité de ces Corps, qui est la première Matière de laquelle ils ont été faits, revienne et paraisse et que ce qui est caché soit rendu apparent et manifeste. Et c'est là ce qu'on appelle *réincruder* les Corps, c'est-à-dire les décuire et les ramollir, jusqu'à ce qu'ils soient dépouillés de leur corporalité dure [125] et sèche, d'autant que ce qui est sec n'est ni entrant ni tinct, n'ayant de Teinture que pour soi seulement. Et partant, le Corps, qui est sec et terrestre, ne peut donner de Teinture s'il n'est teint lui-même, parce que, comme je viens de le dire, toutes les choses qui sont de consistance terrestre et épaisse ne peuvent entrer dans les autres Corps ni les teindre, car, ne pouvant les pénétrer, elles ne peuvent, par conséquent, les changer. Et par cette raison, l'Or ne peut être tinct que son Esprit, qui est caché au-dedans, ne soit tiré auparavant de son intérieur par notre Eau blanche et que ce même Or ne soit entièrement rendu spirituel et qu'il ne devienne une Fumée blanche, un Esprit blanc et une Âme admirable.

*Le premier effet du premier Mercure est d'atténuer, altérer et ramollir
les Corps parfaits*

C'est pourquoi il faut premièrement que, par notre Eau, nous atténuions les Corps parfaits, que nous les altérions, et que nous les ramollissions en les rendant liquides, afin qu'après, ils puissent se mêler avec les autres Corps imparfaits. Et par ainsi, quand nous ne retirerions nul autre avantage de cette *Eau Antimoniale*, que [126] de rendre, par son moyen, les Corps parfaits, subtils, mous et fluides, comme elle est elle-même, cela seul nous suffirait. Car, par ce moyen, elle réduit les Corps en leur première origine de Soufre et de Mercure et, par là, elle nous donne le moyen de faire, en fort peu de temps et en moins d'une heure, sur Terre ce que la Nature n'a fait sous Terre qu'en l'espace de mille années dans les Mines, ce qui est, en quelque manière, une chose miraculeuse.

Plus ce Mercure rend les Corps volatils, plus il les spiritualise

Tout notre secret ne tend donc qu'à faire, par notre Eau, les Corps parfaits volatils et spirituels et les réduire en une Eau tingente et entrante. Car, en insérant les Corps qui sont durs et secs, en les disposant à être rendus fusibles, elle les change en un véritable Esprit, c'est-à-dire qu'elle les convertit en une *Eau permanente*. Et partant, notre Eau réduit les Corps en une Huile très précieuse et bénie, qui est la vraie Teinture et l'Eau blanche permanente laquelle, de sa nature, est chaude et humide, tempérée, subtile et fondante comme de la cire, parce qu'elle pénètre jusqu'au profond et qu'ainsi, elle teint et perfectionne les Corps imparfaits. Et partant, notre Eau [127] dissout soudainement l'Or et l'Argent et elle en fait une Huile incombustible, laquelle peut alors être mêlée et unie aux autres Corps imparfaits. Car notre Eau convertit les Corps en la na-

ture d'un Sel fusible, qu'on appelle le *Sel Albrot* des Philosophes, qui est le plus noble et le plus excellent de tous les sels, lequel, par le régime de l'Œuvre, devient fixe et ne fuit point du feu. Et ce Sel est une Huile de nature chaude et c'est un Sel subtil, pénétrant et entrant, qu'on appelle Élixir parfait, qui est le Secret si caché des sages Alchimistes. Et par ainsi, celui qui saura comment se doit faire et préparer ce sel du Soleil et de la Lune et qui saura le mêler ensuite avec les Corps imparfaits et l'unir inséparablement à eux, celui-là se peut vanter de savoir un des plus grands Secrets de la Nature et une véritable voie de perfection.

Le second Mercure des Philosophes comprend les Soufres des deux Corps parfaits avec leur Mercure

Les Corps du Soleil et de la Lune, étant ainsi dissous par notre Eau, sont appelés Argent-vif. Or cet Argent-vif n'est point sans Soufre ni le Soufre sans la Nature des Luminaires, c'est-à-dire du Soleil et de la [128] Lune, parce que les Luminaires sont, quant à la Forme, les principaux Moyens ou Milieux par lesquels la Nature passe pour parfaire et pour accomplir sa génération. Et cet Argent-vif s'appelle *le Sel honoré, animé et engrossé et feu*, parce que ce Sel n'est qu'un Feu et le Feu n'est que Soufre et le Soufre n'est qu'un Argent-vif qui a été tiré du Soleil et de la Lune par notre Eau et réduit en une Pierre de haut prix. Je veux dire que c'est la Matière des Luminaires, laquelle a été altérée, changée et élevée d'une condition vile et basse à une haute noblesse. Remarquez que ce Soufre blanc est le Père des Métaux et que leur Mère est notre Mercure, la Mine d'Or, l'Âme, le Ferment, la Vertu minérale, le Corps vivant, la Médecine parfaite, notre Soufre et notre Argent-vif. C'est-à-dire qu'il est le Soufre du Soufre, l'Argent-vif de l'Argent-vif et le mercure du mercure. Notre

Eau a donc cette propriété qu'elle liquéfie l'Or et l'Argent et qu'elle augmente en eux leur couleur naturelle. Car elle change les Corps en Esprits en les dépouillant de leur corporalité grossière et c'est elle qui introduit dans les Corps une Fumée blanche, laquelle est l'Âme blanche, subtile, chaude et qui a beaucoup de feu. Cette Eau s'appelle encore *la Pierre sanguinaire* et elle est [129] encore la Vertu du sang spirituel sans lequel rien ne se fait. Elle est la Matière et le sujet de tout ce qui peut être fondu et de la fusion ; et c'est une chose qui convient parfaitement au Soleil et à la Lune et qui s'attache et s'unit à ces deux Corps, sans pouvoir jamais en être séparée. Elle a donc une grande affinité avec le Soleil et la Lune, mais, ce qu'il faut bien remarquer, elle en a beaucoup plus avec le Soleil qu'avec la Lune.

Autres noms du premier Mercure, pris de ses effets

On appelle encore cette même Eau *un Moyen ou Milieu pour rejoindre les Teintures du Soleil et de la Lune avec les Métaux imparfaits*. Car cette Eau convertit les deux Corps parfaits en une véritable Teinture, pour teindre les autres Corps qui sont imparfaits. Et c'est une Eau qui blanchit, parce qu'elle est blanche, et qui vivifie et anime, à cause qu'elle est Âme. C'est pourquoi *elle entre promptement dans son Corps*, dit le Philosophe. Car c'est *l'Eau vive*, qui vient arroser sa Terre pour la faire germer et lui faire porter du fruit en son temps déterminé, toutes les choses que la Terre produit ne naissant et ne croissant que par le seul arrosement. La Terre [130] ne produit donc rien si elle n'est arrosée et humectée. L'Eau de la rosée de mai lave les Corps et, comme l'Eau de pluie, elle les pénètre et les blanchit et, de deux Corps, elle en fait un nouveau Corps. Cette Eau de vie étant régie et gouvernée avec le Corps, elle le blanchit, le changeant en sa couleur blanche. Car, cette Eau étant une

Fumée blanche, le Corps est par conséquent blanchi avec elle. Il n'y a donc qu'à blanchir le Corps, après quoi l'on n'a plus besoin de Livre.

Or, entre ces deux choses qui sont le Corps et l'Eau, il y a un amour et une société, comme il y a entre le Mâle et la Femelle, à cause de la proximité de leurs natures qui sont semblables. Car notre seconde *Eau vive* est appelée *Azoth qui lave le Laiton*, c'est-à-dire le Corps qui a été composé du Soleil et de la Lune par notre première Eau. On l'appelle aussi l'Âme des Corps qui sont dissous, dont nous avons déjà lié et conjoint les Âmes ensemble, afin qu'elles servent et obéissent aux sages Philosophes. Que cette Eau est donc une chose précieuse et excellente, puisque sans elle l'Œuvre ne peut être accomplie ni parfaite ! [131]

Suite des noms et des vertus du Mercure

Cette Eau s'appelle encore *le Vaisseau de la Nature, le Ventre, la Matrice, le Réceptacle de la Teinture, la Terre et la Nourrice*. C'est aussi *la Fontaine dans laquelle le Roi et la Reine se baignent*. C'est *la Mère qu'il faut mettre et sceller dans le ventre de son Enfant*, c'est-à-dire du Soleil, lequel est sorti de cette Eau et que cette Eau a engendré. C'est pourquoi ils s'entr'aiment comme une Mère et un Fils, ils se chérissent et ils s'unissent ensemble, parce qu'ils sont venus tous deux d'une seule et même Racine et que tous deux sont d'une même substance et d'une même Nature. Et d'autant que cette Eau est l'Eau de la vie végétale, elle donne la vie au Corps qui est mort, elle le fait végéter, croître et pulluler et elle le ressuscite en le rendant vivant de mort qu'il était. Et elle fait tout cela par le moyen de la Dissolution et de la Sublimation. Car, dans cette Opération, le Corps se change en Esprit et l'Esprit est changé en Corps. Et alors se fait amitié, paix, accord et union entre les Contraires, c'est-à-dire entre le Corps et l'Esprit, qui changent leurs natures l'un avec l'autre, recevant ce

changement de natures et se le communiquant [132] mutuellement, en se mêlant et s'unissant ensemble par leurs plus petites parties. Ainsi, le Chaud se mêle avec le Froid, le sec avec l'Humide et le Dur avec le Mou. Et en cette manière, il se fait un mélange des Natures contraires, c'est à savoir du Froid avec le Chaud et de l'Humide avec le Sec, et, par même moyen, il se fait une liaison et une union admirable entre les Ennemis et les Contraires.

Explication de la Dissolution des Corps parfaits

Ainsi, la Dissolution Philosophique des Corps, qui se fait en cette première Eau, telle que nous avons dit, n'est autre chose qu'une mortification de l'Humide avec le sec, parce que l'Humidité ne peut être contenue, arrêtée, terminée ni coagulée en Corps ou en Terre que par la Sécheresse. Il faut donc mettre les Corps durs et secs en notre première Eau, dans un Vaisseau bien bouché, où il les faut tenir jusqu'à ce qu'ils soient dissous et qu'ils s'élèvent en haut. Et lors, on peut appeler ces Corps un nouveau Corps, *l'Or blanc de la Chimie, la Pierre blanche, le Soufre blanc qui ne brûle point et la Pierre de Paradis*, c'est-à-dire qui a la vertu de changer les Métaux imparfaits en fin [133] Argent blanc. C'est alors que nous avons ensemble le Corps, l'Âme et l'Esprit, desquels Esprit et Âme les Philosophes ont dit *qu'on ne les peut point tirer des Corps parfaits que par la conjonction de notre Eau dissolvante*, étant certain qu'une chose qui est fixe (comme le sont les Corps parfaits) ne peut point être élevée en haut ni sublimée si elle n'est jointe avec une chose volatile. L'Esprit et l'Âme sont donc tirés des Corps par l'entremise de l'Eau et, par ce moyen, le Corps est rendu non-Corps, parce que d'abord l'Esprit monte en la plus haute partie du vaisseau avec l'Âme des Corps. Et c'est là la perfection de la Pierre et ce qu'on appelle Sublimation. Cette Sublima-

tion, dit *Florentinus Catalanus*, se fait par des choses acides, spirituelles et volatiles, qui sont d'une nature sulfureuse et visqueuse, lesquelles dissolvent les Corps et les font élever en l'air et devenir Esprit. Et en cette sublimation, une partie de cette première Eau monte en s'unissant aux Corps, s'élevant et sublimant en une moyenne substance, qui tient et participe de la nature des deux choses, qui sont les Corps et l'Eau. C'est pourquoi on appelle cette moyenne Substance *un Composé corporel et spirituel, Corsufle, Cambar, Ethélia, Zandarith et le bon Duenech*. Mais son propre nom est [134] seulement *l'Eau permanente*, parce qu'étant mise dans le feu, elle ne s'enfuit ni ne s'évapore point, mais elle demeure inséparablement unie et attachée aux Corps mêlés avec elle : Et ces Corps, ce sont le Soleil et la Lune, auxquels elle communique une Teinture *vive*, incombustible et très ferme, plus noble et plus précieuse que celle que ces deux Corps avaient auparavant qu'ils fussent unis à elle. Car, cette Teinture étant en cet état, elle peut dorénavant couler et s'épandre comme de l'Huile, perçant et pénétrant tout avec une fixation admirable. Aussi, cette Teinture est Esprit et cet Esprit est Âme et cette Âme est Corps, parce que, dans cette Opération, le Corps est fait Esprit d'une nature très subtile et, semblablement, l'Esprit est fait Corps avec les Corps. Et par ainsi, notre pierre contient Corps, Âme et Esprit. O Nature, comment tu changes le Corps en Esprit ! Ce qui ne serait pas si l'Esprit ne devenait Corps avec les Corps et si avec l'Esprit, les Corps n'étaient pas premièrement faits volatils et si, ensuite, le tout ensemble ne devenait fixe et permanent. Ils ont donc passé l'un dans l'autre et ils ont été changés mutuellement l'un en l'autre par la Philosophie. O Philosophie ! comment tu fais l'Or volatil et fugitif, encore qu'il soit naturellement très fixe. Il faut [135] donc dissoudre ces Corps par notre Eau et, en les rendant liquides

et coulants, les changer en une Eau permanente, une Eau dorée, sublimée et laisser au fond le gros, le terrestre et le sec superflu et inutile.

Le Feu, pour faire la Sublimation, doit être lent

Le Feu dont il se faut servir pour cette Sublimation doit être lent, parce que si, par cette Sublimation, les Corps ne sont purifiés et si leurs parties les plus grossières (remarque bien ceci), qui sont terrestres, ne sont séparées des impuretés du mort par un Feu doux, cela t'empêchera de pouvoir achever l'Œuvre avec ces Corps. Car tu n'as besoin que de la nature déliée et subtile des Corps dissous, laquelle tu auras par notre Eau, pourvu que tu fasses ton Opération à feu lent, parce que, par le moyen d'une chaleur douce, il se fera une séparation des parties des Corps qui sont hétérogènes d'avec les homogènes, c'est-à-dire des parties qui ne sont pas de même nature d'avec celles qui le sont.

Il faut jeter les fèces et impuretés qui se séparent dans la Dissolution

Le Composé reçoit donc une modification [136] de notre feu humide, ce qui se fait en dissolvant le Corps et en sublimant ce qui est pur et blanc et en rejetant les fèces, comme un vomissement qui se fait volontairement, dit *Azinaban*. Car, en cette Dissolution et Sublimation naturelle, il se fait un détachement des Éléments, une modification et une séparation du pur de l'impur, de sorte que ce qui est pur et blanc monte et s'élève en haut et ce qui est impur et terrestre demeure fixe au fond de l'Eau et du Vaisseau. Et cela, il le faut laisser et jeter, comme une chose qui n'est bonne à rien, et prendre seulement la moyenne Substance blanche, fluente et fondante, en laissant les fèces terrestres ou la Terre féculente, qui est demeurée au fond du Vaisseau, laquelle vient principa-

lement et qui est une Scorie et une Terre damnée qui ne vaut rien du tout et qui ne peut produire rien de bon, comme fait cette Matière claire, blanche, pure et nette, qui est la seule chose que nous devons prendre. Et c'est là un écueil contre lequel le Navire ou la Science des Disciples de Philosophie se brise souvent et fait naufrage par leur imprudence, comme il m'est arrivé à moi-même. Car les Philosophes disent bien souvent tout le contraire, en assurant qu'il ne faut rien ôter hormis l'humidité, c'est-à-dire la [137] noirceur. Ce qu'ils n'ont pourtant dit ni écrit que pour tromper ceux qui ne seront pas assez prudents et avisés pour y prendre garde et qui s'imaginent pouvoir conquérir cette Toison d'Or sans avoir besoin de Maîtres, sans lire avec assiduité les Philosophes et sans implorer le secours de Dieu et le prier instamment de les éclairer.

La Séparation du pur d'avec l'impur est la Clef de l'Œuvre

Remarquez donc bien que cette séparation, Division et Sublimation est indubitablement la clef de toute l'Œuvre. Après donc que la putréfaction et la dissolution de ce Corps est faite, nos Corps s'élèvent en couleur blanche au-dessus de l'Eau dissolvante. Et cette blancheur est la vie. Car l'Âme Antimoniale et Mercurielle est infusée en cette blancheur avec les Esprits du Soleil et de la Lune, par la volonté et l'ordre de la Nature, qui sépare le subtil de l'épais et le pur de l'impur, en élevant peu à peu la partie subtile du Corps de dessus ses fèces, jusqu'à ce que tout ce qu'il y a de pur soit séparé et élevé. Et c'est en cela que s'accomplit notre Sublimation Philosophique et naturelle. Or, avec cette blancheur, l'Âme, c'est-à-dire la vertu minérale, est infuse dans le Corps. Et cette [138] Âme est plus subtile que le feu, étant la véritable Quintessence et la vie, qui ne demande qu'à naître et à se dépouiller des fèces terrestres et grossières qui lui viennent du menstrue et de la corruption. Et c'est en cela que consiste

notre Sublimation Philosophique et non pas dans le mercure vulgaire, qui ne vaut rien et qui n'a en soi nulles qualités pareilles à celles dont est doué notre Mercure, lequel est tiré de ses Cavernes vitrioliques. Mais revenons à la Sublimation.

L'âme ou la Teinture des Corps parfaits, appelée l'Or blanc et la Magnésie, ne peut être sublimée que par le premier Mercure qui est volatil

C'est donc une chose constante en cet Art que cette Âme, qui est tirée des Corps, ne peut être élevée qu'en mettant avec elle quelque chose de volatil et qui soit de même genre qu'elle, par le moyen de quoi les Corps sont rendus volatils et spirituels, en s'élevant, se subtilisant et se sublimant contre leur propre nature, qui est corporelle, massive et pesante. Et de cette manière, ces Corps deviennent incorporels et une *Quintessence* d'une nature spirituelle, laquelle est appelée *l'Oiseau d'Hermès* et le *Mercure tiré* [139] *du serviteur rouge*. Et ainsi, les parties terrestres ou, pour mieux dire, les parties les plus grossières des Corps, lesquelles ne peuvent, par quelque artifice que ce soit, être entièrement dissoutes, demeurent en bas. Cette Fumée blanche, cet Or blanc ou cette *Quintessence* est aussi appelée *Magnésie*, laquelle a en soi un Corps, une Âme et un Esprit, ainsi que l'Homme, ou qui est composée de Corps, d'Âme et d'Esprit, de même que l'Homme en est composé. Son Corps, c'est la Terre Solaire fixe laquelle, étant extrêmement subtile, est élevée pesamment par la force de notre Eau divine. Son Âme, c'est la Teinture du Soleil et de la Lune, qui provient de la communication et du mélange de ces deux Corps ensemble et de l'Eau. Et cette Eau porte sur les Corps l'Âme ou la Teinture blanche qui est tirée de ces mêmes Corps, comme l'on voit que la couleur que font les Teinturiers est portée sur le Drap par le moyen de l'Eau qui en est teinte. Et cet Esprit mercuriel est le lien de

l'Âme du Soleil et le Corps du Soleil est le Corps qui donne la fixation, lequel, avec la Lune, contient l'Esprit et l'Âme. Ainsi, l'Esprit et ce qui pénètre le Corps est ce qui est fixe. L'Âme est ce qui unit, qui teint et qui blanchit. Et notre Pierre se forme de ces trois, unis et [140] conjoints ensemble, c'est-à-dire qu'elle est faite de Soleil, de Lune et de Mercure, de sorte qu'avec notre Eau dorée, il se tire une Nature qui surpasse toute Nature. Et par ainsi, si les Corps ne sont pas détruits, abreuvés et broyés par cette Eau et si on ne les gouverne pas doucement et avec grand soin, jusqu'à ce qu'ils soient détachés de la grossièreté et de l'épaisseur de la Matière et qu'ils soient changés en un Esprit subtil et impalpable, on a beau travailler, on ne saurait rien faire. Parce que, si les Corps ne sont rendus incorporels, je veux dire s'ils ne sont résous et changés en Mercure Philosophique, on n'a pas encore trouvé la véritable voie ni la règle de l'Œuvre. Et la raison en est parce qu'il est impossible de tirer des Corps cette Âme si déliée et si subtile, laquelle a en soi toute la Teinture, si auparavant ces mêmes Corps ne sont résous dans notre Eau, c'est-à-dire si, par notre Eau, ils ne sont réduits en leurs premiers principes.

*L'Âme ou la Teinture ne se retire que peu à peu, par le Mercure qui l'élève
par sa volatilité*

Tu dois donc dissoudre les Corps du Soleil et de la Lune dans l'Eau dorée et cuire jusqu'à ce que, par le moyen de [141] l'Eau, toute la Teinture sorte en couleur blanche ou en Huile blanche. Et quand tu verras cette blancheur sur l'Eau, sois sûr que les Corps sont dissous et liquéfiés. Continue à cuire jusqu'à ce que les Corps enfantent une nuée ténébreuse, noire et blanche, qu'ils ont conçue. Mets donc les Corps parfaits dans notre Eau, en un Vaisseau scellé hermétiquement, sur un feu doux, et cuis sans intermission, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement dissous et ré-

sous en une Huile très précieuse. *Cuis*, dit Adfar, *avec un feu lent et doux, tel qu'est celui qui fait éclore les Œufs, jusqu'à ce que les Corps soient dissous et que leur Teinture* (remarque ceci), *laquelle est très étroitement unie avec eux, en soit tirée.* Or on ne tire pas tout d'un coup cette Teinture tout entière, mais elle sort peu à peu tous les jours, à chaque heure, jusqu'à ce qu'enfin, par un long temps, la dissolution soit toute faite, dans laquelle, ce qui se dissout s'élève toujours en haut. Et pendant cette dissolution, le feu doit être doux et continu, jusqu'à ce que les Corps soient dissous en une Eau visqueuse, impalpable et que toute la Teinture sorte premièrement de couleur noire, ce qui est la marque d'une véritable Dissolution. Continue à cuire, jusqu'à ce qu'il se fasse une Eau permanente blanche, parce qu'en la gouvernant en son [142] bain, elle deviendra claire ensuite ; et enfin, elle sera semblable à l'Argent-vif vulgaire, s'élevant en l'air au-dessus de la première Eau. C'est pourquoi, lorsque tu verras que les Corps seront dissous en une Eau visqueuse, tu dois être assuré qu'en cet état, ces Corps ont été changés en vapeurs, que tu as les Âmes séparées des Corps morts et que, par la Sublimation, elles ont été élevées à la perfection et à la nature des Esprits. Et ainsi, les deux Corps, avec une partie de notre Eau, ont été, faits Esprits, lesquels s'élèvent et montent en l'air. Et lors le Corps, composé du Mâle et de la Femelle, du Soleil et de la Lune, et de cette très subtile nature qui a été nettoyée et purifiée par la Sublimation, reçoit la vie et est inspirée par son humidité, c'est-à-dire par son Eau, comme l'Homme entretient sa vie en respirant l'air. Ainsi, elle aura dorénavant la vertu de se multiplier et de croître en son espèce, comme toutes les autres choses. Et en cette Élévation et Sublimation Philosophique, toutes ces choses se joignent ensemble et, le nouveau Corps ayant été inspiré ou ayant reçu l'Esprit par l'air, il vit de la vie végétative, ce qui est tout à fait surprenant et miraculeux. Il s'ensuit de là que, si les

Corps ne sont atténués et subtilisés par le Feu et l'Eau, jusqu'à ce qu'ils s'élèvent, [143] et qu'ils soient convertis en Esprit et jusqu'à ce qu'ils soient rendus liquides comme de l'Eau ou convertis en vapeur comme une fumée ou faits semblables à du mercure, on ne fera jamais l'Œuvre. Mais, lorsqu'ils viennent à monter, ils naissent dans l'air, ils s'y changent et ils deviennent vie avec la vie, de sorte qu'ils ne peuvent jamais être séparés, non plus que de l'Eau qui est mêlée avec d'autre Eau ne le saurait être. Les Philosophes ont donc parlé fort sagement, lorsqu'ils ont dit que *c'est une chose qui est née dans l'air*, parce que, par la Sublimation, elle est entièrement rendue spirituelle. C'est là ce *Vautour* qui, volant sans ailes, crie sur la montagne *Je suis le blanc du noir et le rouge du blanc et l'orangé fils du rouge. J'ai dit la vérité et je ne mens point*. Il te suffit donc de mettre une seule fois les Corps, c'est-à-dire l'Or, dans l'Eau et dans le Vaisseau, le bouchant exactement, jusqu'à ce que la véritable séparation soit faite, laquelle les envieux ont appelée *Conjonction, Sublimation, Assation, Extraction, putréfaction, Liaison, Fiançailles, Subtilisation, Génération* et de plusieurs autres noms. Il faut, dis-je, tenir le Vaisseau bouché durant ce temps-là et jusqu'à ce que le Magistère soit entièrement parfait. Il est donc de cette Opération comme de la génération de [144] l'homme et de tous les végétaux. Il faut mettre une seule fois la Semence dans la Matrice et la bien fermer ensuite.

Le Magistère se fait d'une seule chose et à peu de frais

Ce qui nous fait voir évidemment que, pour faire le Magistère, nous n'avons pas besoin de plusieurs choses et qu'il ne faut pas faire beaucoup de dépense pour notre Œuvre. *Car il n'y a qu'une Pierre, qu'une Médecine, qu'un Vaisseau, qu'un Régime et qu'une seule disposition ou manière pour faire successivement le blanc et le rouge*. Ainsi, quoique nous disions

en plusieurs endroits : *mets ceci, mets cela*, néanmoins, nous n'entendons point qu'il faille prendre sinon une seule chose, la mettre une seule fois dans le Vaisseau et le fermer ensuite, jusqu'à ce que l'Œuvre soit entièrement parfaite et accomplie, parce que, comme je l'ai déjà remarqué, les Philosophes, qui sont jaloux de leur Science, ne disent ces choses que pour tromper les imprudents. Et de vrai, ne sait-on pas que notre Art est un Art cabalistique ? je veux dire qui ne se révèle que de bouche et qui est rempli de mystères ; et toi, pauvre idiot que tu es, serais-tu assez simple pour croire que nous enseignassions ouvertement et [145] clairement le plus grand et le plus important de tous les Secrets et de prendre nos paroles à la lettre ? Je t'assure de bonne foi (car je ne suis point Envieux comme les autres Philosophes), je t'assure, dis-je, que celui qui voudra expliquer ce que les autres Philosophes ont écrit selon le sens ordinaire et littéral des paroles se trouvera engagé dans les détours d'un labyrinthe d'où il ne se débarrassera jamais, parce qu'il n'aura pas le fil d'Ariadne pour se conduire et pour en sortir et, quelque dépense qu'il fasse à travailler, ce sera tout autant d'Argent perdu. Et pour te dire la vérité, moi-même, Artéphius qui écris ceci, après avoir eu appris la véritable et parfaite Sagesse dans les Livres du Véristique Hermès, j'avoue qu'autrefois, j'ai été jaloux de la Science, aussi bien que tous les autres Philosophes, mais, depuis mille ans ou peu s'en faut que je suis au Monde, par la grâce du seul Dieu tout-puissant et par l'usage de cette admirable *Quintessence*, ayant reconnu, pendant un si long espace de temps que j'ai vécu, que personne ne pouvait acquérir la connaissance du Magistère d'Hermès à cause du langage trop obscur des Philosophes, ému par la charité et par les sentiments d'un homme de bien, j'ai résolu, en ces derniers jours de ma vie, d'écrire le tout sincèrement et [146] exactement, de sorte qu'on trouvera entièrement dans mon Livre tout ce qu'on peut souhaiter et tout

ce qu'il est nécessaire de savoir pour faire la Pierre Philosophale, à la réserve toutefois de quelque chose qu'il n'est permis à personne d'écrire, parce qu'il n'y a que Dieu seul ou un ami qui doivent le révéler. Je puis dire néanmoins que, pour peu que l'on ait d'expérience, il ne sera pas difficile d'apprendre cela même en ce Livre, à moins que d'être tout à fait stupide. Je proteste donc que, dans ce Livre, j'ai écrit la vérité toute nue et que je ne l'ai qu'un peu enveloppée, afin que les Gens de bien et les Sages puissent heureusement cueillir, dans cet arbre Philosophique, les admirables Pommes des Hespérides. C'est pourquoi je vous exhorte, vous qui lirez ce Livre, à louer et à remercier Dieu avec moi de ce qu'il m'a inspiré des sentiments si charitables et de ce que, dans une très grande vieillesse que je ne tiens que de lui, il a voulu me donner une véritable et cordiale affection, qui fait qu'il me semble que j'embrasse, que je chéris et que j'aime tendrement tous les Hommes. Mais reprenons notre Discours et achevons de parler de la Science. [147]

L'Œuvre n'est pas longue et n'est pas difficile

À l'égard du temps qu'il faut pour notre Œuvre, on peut dire qu'elle est bientôt faite. Car, au lieu que la Chaleur du Soleil emploie cent ans à digérer et à produire un seul Métal dans les Mines qui sont dans la Terre, comme je l'ai souvent vu et remarqué, notre feu secret, je veux dire notre Eau ignée sulfureuse qu'on appelle Bain-Marie, le fait en fort peu de temps. L'Œuvre n'est pas d'ailleurs d'un si grand travail, à celui qui la sait et qui l'entend, et la Matière qu'on emploie pour la faire n'est pas si chère, outre qu'il en faut très peu, que la dépense doive empêcher qui que ce soit d'y travailler, non plus que la difficulté de l'Opération, qui est de si peu de durée et si facile que c'est avec raison qu'on l'appelle un *Ouvrage de Femmes et un Jeu d'Enfants*. Courage donc, mon Fils, prie Dieu,

lis continuellement les Philosophes, car un livre t'en fera entendre un autre. Penses-y profondément, n'emploie jamais aucune Matière qui se dissipe et qui s'exhale au feu, parce que l'ouvrage que tu dois te proposer de faire ne consiste point en des Matières combustibles ou que le feu consume [148] entièrement, mais seulement à cuire et à faire digérer ton Eau qui a été tirée des deux Luminaires, le Soleil et la Lune, parce que c'est cette Eau qui donne et qui augmente la couleur et le poids aux Corps imparfaits, jusqu'à l'infini, qui est ce que tu prétends faire et dont tu as besoin. Et cette Eau est une Fumée blanche qui s'écoule dans les Corps parfaits et qui s'y unit, comme l'Âme s'unit au Corps, qui nettoie les Corps entièrement et jusque dans leur centre, leur ôtant leur noirceur et ordure, qui conjoint les deux Corps et, des deux, n'en fait qu'un seul et, enfin, qui multiplie leur Eau, rien ne pouvant ôter la couleur aux Corps parfaits, c'est-à-dire au Soleil et à la Lune, que le seul Azoth, je veux dire notre Eau, laquelle teint le Corps qui est rouge en le faisant blanc selon ses divers Régimes. Parlons maintenant des feux (car c'est dans la conduite du feu que consiste tout le Régime).

Du Feu, de ses Différences et de son Régime

Notre Feu est minéral, il est égal, il est continuel, il ne s'évapore point s'il n'est trop fortement excité, il participe du Soufre, il est pris d'autre chose que de la Matière, il détruit tout, il dissout, congèle [149] et calcine et il y a de l'artifice à le trouver et à le faire et il ne coûte rien ou, du moins, fort peu. De plus, il est humide, vaporeux, digérant, altérant, pénétrant, subtil, aérien, non-violent, incomburant ou qui ne brûle point, environnant, contenant et unique. Il est aussi la fontaine d'Eau vive qui environne et contient le lieu où se baignent et se lavent le Roi et la Reine. Ce Feu humide suffit en toute l'Œuvre, au commencement, au

milieu et à la fin, parce que tout l'Art consiste en ce Feu. Il y a encore un Feu naturel, un Feu contre nature et un Feu innaturel et qui ne brûle point et enfin, pour complément, il y a un feu chaud, sec, humide et froid. Pensez bien à ce que je viens de dire et travaillez bien et droitement, sans vous servir d'aucune Matière étrangère. Que si vous ne comprenez pas les Feux dont je viens de parler, écoutez ce que je vais vous révéler des plus cachés et plus secrets Mystères des anciens Philosophes, sur le sujet des Feux, et qui n'a jamais été écrit en aucun Livre jusqu'à présent.

Trois sortes de Feux dont on a besoin dans l'Œuvre

Nous avons proprement trois Feux sans [150] lesquels l'Art ne peut être parfait et, qui travaillera sans ces Feux, il travaillera inutilement. *Le premier, c'est le Feu de lampe*, qui est un Feu continu, humide, vaporeux, aérien et il y a de l'artifice à le trouver. Car la Lampe doit être proportionnée aux lieux où elle est enfermée et, pour bien faire et bien conduire ce feu, il faut être fort judicieux, ce qu'un Artiste étourdi ne pourra jamais faire, parce que, si le Feu de la Lampe n'est pas proportionné géométriquement et comme il faut, il arrivera de deux choses l'une : ou que, la chaleur étant trop faible, les Signes que les Philosophes ont dit qui devaient arriver en un temps déterminé ne paraîtront point et un si long retardement rendra ton espérance vaine, ne se faisant rien de ce que tu auras prétendu ; ou que, la chaleur étant trop forte, les fleurs de l'Or se brûleront et tu auras regret d'avoir si malheureusement employé ta peine et ton travail. *Le second Feu est le Feu de Cendres*, dans lesquelles on pose et l'on enferme le Vaisseau scellé Hermétiquement ; ou, pour mieux dire, ce Feu est cette chaleur fort douce qui vient de la vapeur tempérée de la lampe, lequel environne également le Vaisseau. Ce Feu-là n'est point vio-

lent, à moins qu'on ne l'excite par trop. Il digère, il altère, il est pris d'un autre Corps que de la Matière [151] [du Feu]. Il est unique, il est même humide et n'est pas naturel et il a tout de même les autres propriétés que je viens de dire. *Le troisième Feu, c'est le Feu naturel de notre Eau*, lequel on appelle autrement *Feu contre nature*, parce que c'est une Eau ; et cependant, ce Feu fait de l'Or un Esprit, ce que le Feu commun ne saurait faire. Ce Feu est minéral, il est égal, il participe du Soufre, il détruit tout, il congèle, il dissout et il calcine. Il est pénétrant, subtil et ne brûle point. C'est *la Fontaine d'Eau vive* dans laquelle le Roi et la Reine se baignent. Nous avons besoin de ce Feu en toute l'Œuvre, au commencement, au milieu et à la fin, mais nous n'avons pas toujours besoin des autres Feux, n'étant nécessaires qu'en un certain temps. Quand tu liras donc les Livres des Philosophes, aie toujours présentes en ta mémoire ces trois manières de Feu et les applique à leurs paroles et, très assurément, tu entendras facilement tout ce qu'ils diront du Feu.

Les Couleurs de l'Œuvre et ce qui les produit

Pour ce qui est des Couleurs, celui qui ne noircira point ne saurait blanchir, parce que la Noirceur est le commencement de [152] la Blancher et c'est la marque de la putréfaction et de l'altération et, lorsqu'elle paraît, c'est un témoignage que le Corps est déjà pénétré et mortifié. Voici comme la chose se fait. En la putréfaction qui se fait dans notre Eau, il paraît premièrement une Noirceur qui ressemble à du bouillon gras, sur lequel on a jeté du poivre. Et ensuite, cette liqueur s'étant épaissie et étant devenue comme une Terre noire, elle se blanchit en continuant de la cuire. Ce qui provient de ce que l'Âme du Corps surnage au-dessus de l'Eau comme une Crème blanche et, dans cette blancheur, tous les Esprits s'unissent si fortement qu'ils ne peuvent plus s'enfuir, n'étant plus

volatils. C'est pourquoi il n'y a en toute l'Œuvre qu'à blanchir le Laiton et laisser là tous les Livres afin de ne nous point embarrasser, par leurs lectures, en des imaginations et en des travaux inutiles et ruineux. Car cette blancheur est la Pierre parfaite au blanc et un Corps très noble par la nécessité de sa fin, qui est de convertir les Métaux imparfaits en très pur Argent, étant une Teinture d'une blancheur très exubérante, qui les refait et les perfectionne et qui a une lueur brillante laquelle, étant unie aux Corps des Métaux imparfaits, y demeure toujours sans pouvoir jamais en être séparée. Tu dois donc remarquer ici [153] que les Esprits ne sont point rendus fixes que dans la couleur blanche. Et par conséquent, elle est plus noble que les autres couleurs qui l'ont devancée et on la doit toujours fort souhaiter, parce qu'elle est, en quelque façon et en partie, l'accomplissement de toute l'Œuvre. Car notre Terre se pourrit premièrement dans la Noirceur ; puis, elle se nettoie en s'élevant et en se sublimant ; et après qu'elle est desséchée, la noirceur disparaît et, alors, elle blanchit et la domination humide et ténébreuse de la Femme ou de l'Eau finit. C'est alors que la Fumée blanche pénètre le nouveau Corps, que les Esprits sont liés et fixés dans le sec et que ce qui faisait la corruption et qui était difforme et noir, provenant de l'humide, s'en va. C'est alors encore que le nouveau Corps ressuscite transparent, blanc et immortel et qu'il est victorieux de tous ses Ennemis. Et de même que la chaleur, agissant sur l'humide, produit *la Noirceur*, laquelle est la première couleur qui paraît, aussi, la même chaleur continuant toujours à cuire et, de cette manière, agissant sur le sec, elle produit *la blancheur*, qui est la seconde couleur principale de l'Œuvre. Et enfin, la même chaleur agissant encore sur le Corps purement sec, elle produit *la Couleur Orangée et la Rougeur*, qui est la troisième et [154] dernière couleur du Magistère parfait. Voilà pour les couleurs. Cela fait voir que c'est avec raison que les Philosophes

ont dit que *ce qui a la tête rouge et puis blanche, les pieds blancs et puis rouges et qui avait auparavant les yeux noirs, cela seul est le Magistère.*

Sans la Dissolution des Corps, l'Œuvre ne se peut faire ; c'est par elle qu'ils sont vivifiés et qu'ils croissent et multiplient

Dissous donc le Soleil et la Lune dans notre Eau dissolvante, qui est leur Amie, étant de leur plus prochaine nature, qui les réconcilie et les unit, qui est comme leur Matrice, leur Mère, leur Origine, le Principe et la Fin de la vie qu'ils reçoivent par son moyen. Et c'est pour cela qu'en cette Eau, ces deux Corps deviennent plus excellents et plus parfaits qu'ils n'étaient, parce que nature se plaît en Nature et que Nature contient Nature. Et ainsi, ces Natures sont conjointes ensemble par le lien d'un véritable mariage et elles ne sont plus qu'une seule Nature, qu'un seul Corps renouvelé et ressuscité, pour ne plus mourir et pour demeurer immortel. C'est ainsi que s'entend ce que disent les Philosophes, *qu'il faut allier les proches Parents avec les proches Parents et qui sont d'un même sang.* [155] Alors, ces Natures se recherchent et se poursuivent l'une l'autre, elles se pourrissent, elles s'engendrent et elles se plaisent d'être ensemble, parce que la Nature est gouvernée par la Nature qui lui est la plus proche et qui l'aime. C'est ce qui a fait dire à Dantin *que notre Eau est une belle et agréable Fontaine, claire et qui est destinée et préparée seulement pour le Roi et la Reine, qu'elle connaît parfaitement, comme eux la connaissent aussi fort bien.* Car cette Fontaine les attire à elle et le Roi et la Reine demeurent trois jours, c'est-à-dire trois mois, à se baigner dans cette Fontaine et elle les rajeunit et les rend beaux. Et parce que le Soleil et la Lune ont pris leur Origine de cette Eau qui est leur Mère, il faut nécessairement qu'ils rentrent une seconde fois dans le ventre de leur Mère, afin qu'ils renaissent et qu'ils deviennent plus vigoureux, plus nobles et plus forts qu'ils

n'étaient. Et partant, s'ils ne meurent et s'ils ne sont changés en Eau, ils demeureront tous seuls et ne rapporteront jamais de fruit. Mais, s'ils meurent et qu'ils soient dissous dans notre Eau, ils rapporteront du fruit au centuple. Et du même Lieu où il semblait qu'ils eussent été anéantis et avoir perdu leur perfection et n'être plus ce qu'ils étaient, de là même, ils sortiront et ils paraîtront ce qu'ils [156] n'étaient pas [parce qu'alors, ils seront de beaucoup plus parfaits qu'auparavant]. Il faut donc fixer fort adroitement l'Esprit de notre Eau vive avec le Soleil et la Lune, parce que, ces deux Corps étant convertis en nature d'Eau, ils meurent et deviennent semblables à des Corps morts, mais, étant ensuite réanimés par cet Esprit, ils deviennent vivants, ils croissent et multiplient comme tout ce qui a la vie végétative, croît et multiplie.

Toute la préparation que l'Art peut donner à la Matière n'est qu'extérieure et la Nature fait le reste

Tu n'as donc autre chose à faire qu'à préparer, comme il faut, la Matière extérieurement, parce que, d'elle-même, elle fait intérieurement tout ce qui est nécessaire pour se rendre parfaite. Car elle a en elle un principe et un mouvement qui lui est intimement uni et qui la fait agir par une voie sûre, sans se fourvoyer, et par un ordre infaillible, qui est incomparablement meilleur que quelque autre que ce soit que les Hommes pourraient inventer et s'imaginer. Ainsi, prépare et dispose seulement ta Matière et la nature fera tout le reste. Car, pourvu que la Nature ne soit point empêchée ni forcée à prendre une route [157] opposée à son dessein, elle suivra son mouvement et sa manière d'agir, qu'elle a fort réglée et fort certaine, tant pour concevoir que pour engendrer. C'est pourquoi, après que tu auras préparé ta Matière, tu dois prendre garde seulement à deux choses : Premièrement, à ne pas enflammer le Bain en faisant un feu

trop fort : Secondement, à ne pas laisser exhaler l'Esprit, parce que, s'il sortait du Vaisseau, ton Opération serait entièrement détruite et tu n'en aurais que du chagrin et du dépit. Ce que je viens de dire fait voir évidemment la vérité de l'axiome qui dit que, *selon le cours et la manière d'agir de la Nature, il faut de nécessité que celui-là ne connaisse pas la Composition des Métaux, qui ne sait pas comment on les doit détruire*. Il faut donc unir et conjoindre les Parents qui sont de même sang, parce que les Natures rencontrent les Natures qui sont leurs semblables et, en se pourrissant, elles se mêlent ensemble. Et partant, il est nécessaire de savoir comment se fait cette corruption et cette génération et de connaître comment les Natures s'embrassent mutuellement et comment, dans un Feu lent, elles deviennent Amies, font leur paix et s'unissent ensemble, comment la Nature se plaît de la Nature : et Comment la Nature retient la Nature et la convertit en nature [158] blanche. Que si tu veux rougir cette nature blanche, il faut que tu la cuises sans relâche en un feu sec, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge comme du sang, qui ne sera qu'un pur Feu et une véritable Teinture. Et ainsi, par un feu sec continuel, la Couleur blanche s'amende et se perfectionne, elle devient orangée, et puis, elle se fait rouge, qui est une Couleur véritable et fixe. Et par conséquent, plus on la cuit, plus elle se colore et la Teinture devient d'un rouge plus enfoncé. Il faut donc cuire la Composition [des Corps et de l'Esprit] avec un feu sec et par une Calcination sèche, sans aucune humidité, jusqu'à ce qu'elle soit revêtue d'une Couleur très rouge ; et alors, ce sera l'Élixir parfait.

De la Multiplication et comment elle se doit faire

Après cela, si l'on veut multiplier cet Élixir, il faudra le dissoudre une seconde fois dans de nouvelle Eau dissolvante et lui donner une seconde

cuisson, pour le blanchir et le rougir par les degrés du feu, en recommençant et refaisant tout de nouveau, comme l'on vient de faire au premier Régime. Dissous, congèle, réitère ces deux Opérations, fermant, ouvrant et multipliant en quantité et en qualité, autant [159] qu'il te plaira. Car, par une nouvelle corruption et par une seconde génération, un nouveau mouvement s'introduit dans la Matière, de sorte qu'on ne pourrait jamais voir la fin de la Multiplication, si l'on voulait toujours recommencer à dissoudre et à congeler par le moyen de notre Eau dissolvante, en refaisant les mêmes Opérations qu'au premier Régime, ainsi que je l'ai déjà dit. De cette manière, la vertu de l'Élixir s'augmente et multiplie tellement en quantité et en qualité que si, dans la première Œuvre, une partie avait la vertu de teindre et de transmuier cent parties de Métal imparfait, à la seconde, cette vertu augmentera de dix fois autant, de sorte qu'une partie en transmuera mille. À la troisième fois, elle augmentera encore d'autant et elle en transmuera dix mille. Et si l'on continue [à multiplier l'Élixir], sa vertu ira à l'infini et il teindra et fixera, véritablement et parfaitement, quelque quantité que ce soit de Métal imparfait. C'est ainsi que, *par une chose de peu de valeur*, on peut augmenter la couleur ou Teinture, la vertu et le poids des Métaux. Il est donc vrai, ce que disent les Philosophes, que *notre Feu et l'Azoth te suffisent pour faire toute l'Œuvre*. Cuis une seconde fois, réitère la cuisson, dissous, congèle et continue à multiplier autant qu'il te plaira, [160] jusqu'à ce que ta Médecine soit fondante comme de la cire et qu'elle ait la qualité et la vertu que tu souhaites.

Récapitulation de la seconde Opération du Magistère et comment elle se fait

La perfection et l'accomplissement de la seconde Œuvre ou, pour mieux dire, de la seconde pierre, c'est-à-dire du second Ouvrage du Ma-

gistère, consiste donc en ce que je vais dire et que tu dois bien remarquer. Il faut prendre le Corps parfait et le mettre dans notre Eau, les enfermer dans une Maison de verre qui soit bien fermée et bouchée exactement avec du ciment, de crainte que l'air n'y entre ou que l'humidité (je veux dire notre Eau Mercurielle) que l'on y a mise n'en sorte et ne s'évapore. On doit tenir cette composition en digestion dans une chaleur douce, telle qu'est la chaleur bien tempérée du bain ou du fumier, et continuer à la cuire parfaitement par un feu qu'il faut incessamment entretenir, jusqu'à ce que le Corps parfait pourrisse et qu'il se dissolve en une Matière noire et qu'ensuite, il soit élevé et sublimé par l'Eau, afin que, par ce moyen, il soit nettoyé de toute sa noirceur et qu'il sorte des ténèbres, qu'il soit blanchi et rendu subtil, jusqu'à la dernière [161] pureté qu'il peut acquérir par la Sublimation ; et enfin, jusqu'à ce qu'il devienne volatil et qu'il soit blanc dedans et dehors. Car, disent les Philosophes, *le Vautour qui vole sans ailes en l'air crie et demande de pouvoir aller sur la Montagne*, c'est-à-dire sur l'Eau, au-dessus de laquelle l'Esprit blanc est porté et élevé. Continue alors de faire un feu qui soit propre et convenable et l'Esprit, c'est-à-dire la substance subtile du Corps et du Mercure [laquelle est une *Quintessence* plus blanche que la neige], montera et s'élèvera sur l'Eau. Et sur la fin, continue et augmente ton feu, afin que tout ce qui est de spirituel monte entièrement. Car tu dois savoir que tout ce qui est clair, pur et spirituel s'élève en haut dans l'air et ressemble à une fumée blanche et c'est ce qu'on appelle *le Lait de la Vierge*. Il faut donc, ainsi que l'a dit la Sibylle, que le Fils de la Vierge soit exalté et qu'après sa Résurrection, sa *Quintessence* blanche soit élevée vers le Ciel et que ce qu'il y a de grossier et d'épais demeure en bas dans le fond du Vaisseau et de l'Eau. Après cela, le Vaisseau étant refroidi, tu trouveras dans le fond ses fèces et impuretés noires, brûlées et séparées de l'Esprit et de la *Quin-*

tessence blanche, lesquelles il faut jeter. C'est en ce temps-là que l'Argent-vif pleut de notre Air, sur la Terre [162] nouvelle et cet Argent-vif s'appelle l'Argent-vif sublimé avec l'air, duquel se fait l'Eau visqueuse nette et blanche, qui est la véritable Teinture séparée de toute lie et impureté noire. Et c'est ainsi que notre Airain ou Laiton est régi et gouverné avec notre Eau, qu'il est purifié et embelli d'une Couleur blanche, laquelle il n'acquiert et qui ne se fait que par la cuisson et par la coagulation de l'Eau. Cuis donc incessamment, *lave le Laiton, pour lui ôter sa noirceur*, ce que tu feras non pas avec la main, mais avec la Pierre ou le Feu, je veux dire avec notre Eau seconde Mercurielle, qui est une véritable Teinture. Car ce n'est pas avec les mains que se fait cette séparation du pur d'avec l'impur ; c'est la Nature elle-même qui, toute seule, la fait et qui donne véritablement la dernière perfection, par les Opérations qu'elle fait en cercle, c'est-à-dire en recommençant toujours le même travail.

L'union de l'Esprit et du Corps est une Opération de la Nature et non pas de l'Art

Il est évident, de ce que nous venons de dire, que la composition qui se fait de l'Esprit et du Corps n'est pas une Opération qui se fasse avec la main, puisque c'est un changement qui se fait des Natures [163] de ces deux choses entre elles. Parce que c'est la Nature elle-même laquelle se dissout et se coagule ; c'est elle-même qui se sublime, qui s'élève et qui se blanchit, après qu'elle a séparé les fèces et les impuretés. Et dans la Sublimation, les parties qui sont les plus subtiles, les plus pures et qui sont essentielles se joignent et s'unissent ensemble. Car le feu a cela de propre qu'en élevant les parties les plus subtiles, il élève toujours les plus pures et, par conséquent, il laisse les plus grossières, qui demeurent au fond.

C'est pourquoi il faut sublimer continuellement en vapeur, par un feu modéré, afin que ce qui se sublime reçoive l'Esprit par l'air et qu'il ait vie. Car la nature de toutes choses reçoit la vie par l'inspiration de l'air. Ainsi, tout notre Magistère ne consiste qu'à faire une vapeur et à sublimer l'Eau. Il faut donc que notre Laiton soit élevé par les degrés du feu et que de lui-même, sans nulle violence, il monte librement. Et par ainsi, si le Corps n'est lavé et dissous avec le Feu et l'Eau, s'il n'est tellement atténué et rendu si subtil qu'il s'élève comme un Esprit ou comme de l'Argent-vif qui monte et se sublime ou, même, comme une Âme blanche séparée de son Corps et enlevée dans la Sublimation des Esprits, on ne saurait rien faire. Mais, lorsqu'il vient à [164] s'élever, il naît dans l'air et il se change dans l'air, il s'y fait vivant avec la vie et il devient entièrement spirituel et incorruptible. Ainsi, dans ce régime, le Corps est fait Esprit de nature subtile et l'Esprit s'incorpore ou devient Corps et il n'est plus qu'une seule et même chose avec lui. Et outre cela, en cette *Sublimation, conjonction et élévation*, toute la composition se fait blanche.

La Sublimation qui fait l'union du Corps et de l'Esprit

Il est donc absolument nécessaire que cette Sublimation philosophique et naturelle se fasse, parce que c'est elle qui fait la paix entre le Corps et l'Esprit et qui les accorde en spiritualisant l'un et corporifiant l'autre, ce qu'il est impossible qui se fasse autrement qu'en séparant leurs parties spirituelles d'avec celles qui sont épaisses et grossières. C'est pourquoi il faut sublimer l'un et l'autre, c'est-à-dire le Corps et l'Esprit, afin que ce qu'ils ont de pur monte et que ce qui est d'impur et de terrestre descende *pendant la tourmente de la Mer orageuse*. Et partant, il faut cuire continuellement, afin que la Composition devienne d'une nature subtile et jusqu'à ce que le Corps prenne et attire l'Âme blanche [165] mercu-

rielle, qu'il retient naturellement et qu'il ne quitte jamais, sans qu'on l'en puisse séparer, parce qu'elle est semblable à lui, étant comme lui de la première nature pure et simple. Il faut donc faire la séparation de ces deux choses par la cuisson, afin que rien ne reste de la graisse de l'Âme qui n'ait été élevé et exalté jusqu'au haut du Vaisseau. Et de cette manière, l'un et l'autre, le Corps et l'Esprit, seront réduits à la même simplicité, qui les rendra égaux et semblables. Et par même moyen, ils acquerront ensemble une blancheur simple et pure. Ainsi, ce que disent les Philosophes est véritable, *que le Vautour qui vole dans l'air et le Crapaud qui marche sur la Terre sont le Magistère. C'est pourquoi, quand tu sépareras la Terre de l'Eau, c'est-à-dire du Feu, et le subtil de l'épais et grossier, doucement et avec grande industrie, ce qui sera pur montera de la Terre au Ciel et l'impur descendra en Terre et la partie la plus subtile recevra en haut, où elle sera élevée, la nature de l'Esprit et ce qui descendra en bas prendra la nature de Corps terrestre.*

Il faut donc que, par cette Opération, la Nature blanche qui est l'Esprit soit élevée avec la plus subtile partie du Corps, en laissant en bas les fèces et les impuretés, ce qui se fera en peu de temps. Car l'Âme [166] est unie avec le Corps, laquelle est sa Compagne, et elle reçoit sa perfection de lui. C'est pourquoi le Corps dit : *Ma Mère m'a engendré et j'engendre ma Mère.* Or, après que l'Âme a rendu le Corps volatil, elle, en bonne Mère, couve et nourrit, le mieux qu'il lui est possible, ce Fils qu'elle a enfanté, jusqu'à ce qu'il soit devenu en état de perfection. Voici un secret, écoute-le. Tiens et conserve le Corps de notre Eau mercurielle, jusqu'à ce qu'il monte et s'élève avec l'Âme blanche et que ce qui est de terrestre et qu'on appelle *la Terre restante tombe au fond.* Tu verras alors que l'Eau se coagulera elle-même avec son Corps et, quand tu le verras, sois sûr que la Science est véritable et que tu as bien procédé. Car le

Corps coagule son Eau en la rendant une chose sèche, comme la présure de l'Agneau caille le lait et le change en fromage. De cette manière, l'Esprit pénétrera le Corps et ils s'uniront en se mêlant par leurs moindres parties et le Corps attirera à soi son Eau, je veux dire l'Âme blanche, comme l'Aimant attire le Fer, tant par la ressemblance de leur nature que par son avidité ou attraction naturelle. Alors, l'un contient l'autre et c'est là notre Sublimation et notre Coagulation, laquelle arrête et retient tout ce qui est volatil et l'empêche de fuir en [167] le rendant fixe. Cette Composition n'est donc pas une Composition qui se fasse avec les mains, mais, comme je l'ai déjà dit, c'est un changement de Natures et une union admirable de leur froid avec leur chaud et de leur humide avec leur sec. Car le chaud se mêle avec le froid et le sec avec l'humide. Et c'est aussi de cette manière que se fait la mixtion et la conjonction du Corps et de l'Esprit, que les Philosophes appellent le changement des Natures contraires, parce qu'en cette Dissolution et Sublimation, l'Esprit est changé en Corps et le Corps est fait Esprit. De même aussi, ces deux choses étant mêlées et réduites en une, elles se changent l'une l'autre, le Corps rendant l'Esprit Corps et l'Esprit changeant le Corps en un Esprit teint et blanc.

Récapitulation de la seconde Opération du Magistère et les trois Signes qui marquent la putréfaction

Je le répète donc encore pour la dernière fois : Cuis le Corps dans notre Eau blanche, c'est-à-dire dans notre mercure, jusqu'à ce qu'il soit dissous et qu'il devienne noir. Ensuite, par une cuisson continuelle, il perdra sa noirceur et, enfin, le Corps ainsi dissous s'élèvera avec l'Âme [168] blanche et, lors, l'un se mêlera avec l'autre et ils s'embrasseront tous deux si étroitement, qu'en nulle manière ils ne pourront être séparés

l'un d'avec l'autre. C'est alors que, par un accord et une union réelle et effective, l'Esprit est uni avec le Corps et qu'ils ne sont plus tous deux qu'une seule et même chose permanente et fixe. Et c'est là ce qu'on appelle *la solution du Corps et la coagulation de l'Esprit, qui se font par une seule et même Opération*. Celui qui saura donc marier, engrosser, mortifier ou tuer, pourrir, engendrer, vivifier les espèces, introduire ou faire venir une lumière blanche, nettoyer le Vautour de sa noirceur et le faire sortir des ténèbres, jusqu'à ce que, par le feu, il soit purgé, teint et coloré et purifié de ses dernières taches, celui-là aura en sa possession une chose si excellente et si noble que les Rois auront de la vénération pour lui.

Il faut donc que le Corps demeure dans l'Eau, jusqu'à ce qu'il soit dissous en poudre noire au fond du Vaisseau et de l'Eau, et cette Poudre est ce qu'on appelle la *Cendre noire*. Et c'est là la corruption du Corps que les sages appellent *Saturne, Airain ou Laiton, Plomb des Philosophes et Poudre discontinuée* ou sans nulle liaison. Et il y a trois signes qui paraissent en cette putréfaction et résolution du Corps. [169] Le premier, c'est une couleur noire, le second est une discontinuité ou désunion des parties et le troisième, une mauvaise odeur, semblable à l'odeur qui sort des sépulcres quand on les ouvre. C'est donc là cette *Cendre* de laquelle les Philosophes ont dit tant de choses, *laquelle est demeurée au fond du Vaisseau et qu'ils disent que nous ne devons pas mépriser, parce qu'en cette Cendre est le Diadème du Roi et l'Argent-vif noir et impur, à qui on doit ôter la noirceur, en le cuisant continuellement en notre Eau, jusqu'à ce qu'il s'élève en haut en couleur blanche*. Et alors, il est appelé *l'Oie et le Poulet d'Hermogène*. Car celui qui noircit la Terre rouge et la rend blanche, il a le Magistère et celui-là aussi qui tue le vif et qui ressuscite le Mort. Blanchis donc le noir et rougis le blanc, afin que tu accomplisses l'Œuvre parfaitement. Et quand tu verras paraître la blancheur véritable, qui brille

comme une *Épée nue*, sache que la rougeur est cachée dans cette blancheur. Il ne faut pas alors tirer cette blancheur du Vaisseau, mais il faut seulement la cuire, si l'on veut qu'avec la sécheresse et la chaleur, la couleur orangée y survienne premièrement et, enfin, la très brillante rougeur. Quand tu la verras, admire-la avec grand étonnement et loue Dieu très bon et très grand, [170] qui donne la Sagesse et, conséquemment, les richesses à qui il lui plaît et qui ôte, tout de même, l'un et l'autre aux Méchants et les en prive pour jamais, en punition de leurs crimes, les livrant en la puissance et en l'esclavage des Démons, leurs Ennemis. Qu'il soit glorifié et loué à jamais et dans toute l'étendue et la durée des siècles. Ainsi soit-il.



[171]

LE LIVRE DE SYNÉSIUS

Sur l'Œuvre des Philosophes

Quoique les anciens Philosophes aient écrit diversement de cette Science, cachant sous une infinité de noms différents les vrais Principes de l'Art, néanmoins, ils ne l'ont pas fait sans de grandes considérations que nous rapporterons dans la suite. Et quoiqu'ils aient parlé différemment les uns des autres, ils n'en sont pas pour cela plus discordants entre eux. Mais, tendant tous à une même fin et parlant d'une même chose, ils ont jugé à propos d'appeler principalement le propre Agent d'un nom quelquefois contraire à sa nature et à ses qualités. Or concevez, mon Fils, que le Dieu tout-puissant a [176] créé deux Pierres avec cet Univers, qui sont la *Blanche* et la *Rouge*, que ces deux pierres sont sous un même Sujet et qu'elles croissent en telle abondance que chacun en peut prendre autant qu'il en a besoin. Leur Matière est de telle nature qu'elle tient le *milieu* entre le Métal et le Mercure et elle est en partie fixe et en partie volatile. Car, autrement, elle ne tiendrait point le *milieu* entre les Métaux et le Mercure. Cette Matière est l'instrument qui accomplira notre désir, si nous lui donnons la préparation qui lui est convenable. Par cette raison, ceux qui travaillent en cet Art sans connaître ce *milieu* perdent leur peine, mais, s'ils le connaissent, toutes choses leur seront possibles. Sachez, mon Fils, que ce *milieu*, étant aérien, se trouve avec les corps célestes et, à proprement parler, les genres *Masculin* et *Féminin* sont en lui, ayant une vertu forte, fixe et permanente. Et les Philosophes ont seulement parlé de l'Essence de ces deux Genres par similitudes et par figures, afin que la Science ne fût pas comprise par les Ignorants, parce que tout périrait si

cela arrivait de la sorte, mais qu'elle le fût seulement par les Âmes patientes et par les Esprits subtils, pénétrants et qui ne sont susceptibles d'aucun sentiment d'avarice, étant persuadés que ces Âmes divines, [177] après avoir pénétré dans le Puits de Démocrite, c'est-à-dire dans la vérité des natures, connaîtront que ce serait confondre tous les Ordres et toutes les professions, si les Méchants comme les Bons pouvaient faire autant d'Or et d'Argent qu'ils en pourraient désirer. C'est pour cela qu'ils n'ont voulu parler que par figures, par types et par analogies, afin de n'être entendus que par les Âmes saintes et douées de sagesse. Néanmoins, ils ont dans leurs Ouvrages indiqué une certaine Voie et prescrit de certaines Règles, par lesquelles un Sage peut comprendre ce qu'ils ont écrit occultement et parvenir au but qu'il se propose, après être tombé, comme moi, dans quelques erreurs. Dieu en soit loué. Et quoique ceux qui ne peuvent pénétrer dans la Science dussent comprendre ces raisons et ne pas condamner ce qu'ils ne conçoivent pas, au contraire, ils accusent les Philosophes de fausseté et de méchanceté. En sorte que l'Art en est presque méprisé partout, parce qu'il y a peu de sages qui parviennent à en connaître la vérité pour la défendre. Or je vous dis, mon Fils, que les Philosophes en ont toujours écrit selon la vérité, mais obscurément et souvent même fabuleusement, ce que je développe dans ce petit Livre et mets en une telle évidence que ceux [178] qui désireront apprendre la Science entendront ce qui a été caché par ces philosophes. Cependant, s'ils pensaient m'entendre sans connaître la nature des Éléments et des Choses créées et sans avoir une notion parfaite de notre riche Métal, ils se tromperaient et travailleraient inutilement. Mais, s'ils connaissent les Natures qui *fuiant* et celles qui *suivent*, ils pourront, par la grâce de Dieu, parvenir où tendent leurs désirs. Je demande donc au Tout-Puissant que celui qui pénétrera dans le Secret des Sages travaille à la gloire de sa Divi-

nité. Sachez donc, mon cher Fils, que l'Ignorant ne peut pénétrer dans le Secret de l'Art, parce qu'il n'a pas la connaissance du vrai Corps. Connaissez donc, mon Fils, les Natures, le pur et l'impur, car nulle chose ne peut donner ce qu'elle n'a pas. Et comme les choses ne sont et ne peuvent se faire selon leur nature, servez-vous donc du plus parfait et plus prochain *Membre* que vous trouverez et cela vous suffira. Laissez donc le *Mixte* et prenez son *Simple*, car il en est la *Quintessence*. Considérez que nous avons deux Corps de très grande perfection, remplis d'Argent-vif. Tirez-en donc votre Argent-vif et vous en ferez la Médecine qu'on appelle Quintessence, ayant une puissance permanente et toujours [179] victorieuse. C'est une vive Lumière, qui éclaire toute Âme qui l'aperçoit une fois. Elle est le nœud et le lien de tous les Éléments, qu'elle contient en soi, comme elle est l'Esprit qui nourrit et vivifie toutes choses et par le moyen duquel la Nature agit dans l'Univers. Elle est la force, le commencement, le milieu et la fin de l'Œuvre. Pour vous déclarer le tout en peu de mots, sachez, mon Fils, que la Quintessence et la chose occulte de notre pierre n'est que notre Âme visqueuse, céleste et glorieuse, que nous tirons, par notre Magistère, de sa Minière qui seule l'engendre, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de faire cette Eau par aucun Art, la Nature pouvant seule l'engendrer. Et cette eau est le Vinaigre très aigre, qui fait du Corps de l'Or un pur Esprit. Et je vous dis, mon Fils, de ne faire aucun compte des autres choses, parce qu'elles sont vaines, mais seulement de cette Eau qui brûle, blanchit, dissout et congèle. C'est elle, enfin, qui putréfie et qui fait germer. C'est pourquoi je vous avertis que toute votre intention doit être en la cuisson de votre eau et que vous ne devez point vous impatienter de la longueur du temps ; autrement, vous ne retireriez aucun fruit de votre travail. Cuisez donc doucement cette Eau, jusqu'à ce qu'elle change une fausse [180] Couleur en une Couleur parfaite, et pre-

nez garde, dès le commencement, de brûler ses fleurs ou de trop vous hâter pour parvenir plus promptement à la fin que vous vous proposez. Fermez exactement votre Vaisseau, afin que ce que vous y aurez mis ne puisse en sortir, et, par ce moyen, vous pourrez réussir dans votre travail. Et remarquez que dissoudre, calciner, teindre, blanchir, rafraîchir, baigner, laver, coaguler, imbiber, cuire, fixer, broyer, dessécher et distiller sont une même chose et que tous ces mots veulent dire seulement cuire la Nature jusqu'à ce qu'elle soit parfaite. Remarquez encore que tirer l'Âme ou l'Esprit ou le Corps n'est autre chose que les Calcinations, qui signifient l'Opération de Vénus. C'est donc avec le Feu que se fait l'extraction de l'Âme et que l'Esprit sort doucement. Comprenez-moi bien. Cela peut encore être dit de l'extraction de l'Âme du Corps et appelé réduction sur le Composé, jusqu'à ce que le tout soit conduit à la commixtion des quatre Éléments. Ainsi, ce qui est dessous est semblable à ce qui est dessus et, de cette sorte, il s'y fait deux Luminaires, l'un fixe et l'autre volatil, le fixe demeurant dessous et le volatil s'élevant dessus, en se tenant dans un continuel mouvement, jusqu'à ce [181] que celui qui est dessous, qui est le Mâle, monte sur la Femelle et que le tout soit fixé. Alors, il naît un Luminaire sans pareil. Et comme, au commencement, un Seul a été, de même, en cette Matière, tout viendra d'un Seul et retournera en un Seul. Ce qui veut dire : convertir les Éléments ; et convertir les éléments s'appelle faire l'humide sec et le fugitif fixe, afin que la chose épaisse se diminue et affaiblisse celle qui fixe les autres, demeurant le Fixatif de la chose. Ainsi se fait la mort et la vie des Éléments qui, étant composés, germent et produisent. De même, une chose parfait l'autre et l'aide à combattre contre le Feu.

PRATIQUE

Il faut, mon Fils, que vous travailliez avec le Mercure des Philosophes, qui n'est pas le Mercure vulgaire ni du vulgaire en tout, mais qui, selon ces Philosophes, est la première Matière, l'Âme du Monde, l'Élément froid, l'Eau bénite, l'Eau des Sages, l'Eau venimeuse, le Vinaigre très fort, l'Eau minérale, l'Eau céleste grasse, le Lait Virginal, notre Mercure minéral et corporel. Lui seul parfait les deux Pierres, la *Blanche* et la *Rouge*. [182] Prenez garde à ce que dit Geber, que notre Art ne consiste pas en la multitude des choses diverses, parce que le Mercure est une seule chose, c'est-à-dire une seule Pierre, dans laquelle consiste tout le Magistère et à laquelle il ne faut ajouter aucune chose étrangère. Au contraire, on doit, dans sa préparation, en ôter toutes les Matières superflues, d'autant que toutes les choses nécessaires à l'Art sont contenues dans cette Matière. C'est pourquoi il dit précisément : Nous n'ajouterons rien d'étranger, sinon le Soleil et la Lune pour la Teinture blanche et rouge, qui ne sont pourtant pas étrangers, mais qui sont le Ferment par lequel se fait l'Œuvre. Enfin, mon fils, remarquez que ces Soleils et ces Lunes ne sont pas semblables aux Soleils et aux Lunes vulgaires, parce que nos Soleils et nos Lunes sont meilleurs en leur nature que les Soleils et les Lunes vulgaires. Notre Soleil et notre Lune, dans un même sujet, sont vifs et ceux du vulgaire sont morts en comparaison des nôtres, qui sont existants et permanents dans notre Pierre. Après quoi, vous observerez que le Mercure tiré de nos Corps est semblable au Mercure aqueux et commun et, par cette raison, la chose se réjouit de son semblable, se plaît avec lui et s'y unit mieux et plus volontiers, ainsi que font le [183] Simple et le Composé ; ce que les Philosophes ont soigneusement caché dans leurs Livres. Tout le bénéfice de cet Art est donc dans le Mercure, dans le So-

leil et dans la Lune et tout le reste ne sert de rien. Aussi, dit Diomédès : Use de la Matière dans laquelle tu n'introduiras aucune chose étrangère, ni Poudre ni Eau, parce que les choses diverses n'amendent point notre Pierre. Il démontre par ces paroles, à qui l'entend bien, que la Teinture de notre Pierre ne se retire que du Mercure des Philosophes, lequel est leur Principe, leur Racine et leur grand Arbre, d'où sortent tant de Rameaux.

PREMIÈRE OPÉRATION

De la Sublimation

Notre Sublimation n'est point vulgaire, mais philosophique, par le moyen de laquelle nous ôtons le superflu de la Pierre, qui n'est en effet qu'élévation de la partie non-fixe par la fumée ou vapeur, car la partie fixe doit demeurer au fond. Aussi ne voulons-nous pas que l'un se sépare de l'autre, mais nous voulons qu'ils demeurent et se fixent ensemble. Et sachez, mon Fils, que celui qui sublimera [184] comme il faut notre Mercure Philosophique, dans lequel est toute la vertu de la Pierre, il parafera le Magistère. Ce qui fait dire à Geber que toute la perfection consiste dans la Sublimation et dans cette Sublimation sont toutes les autres Opérations, savoir Distillation, Assation, Destruction, Coagulation, Putréfaction, Calcination, Fixation, Réduction des Teintures blanches et rouges, procréées et engendrées dans un Fourneau et dans un Vaisseau, et c'est le chemin droit jusqu'à la consommation finale de l'Œuvre. Sur quoi les Philosophes ont fait divers Chapitres pour tromper les Ignorants et les écarter de la véritable voie.

Prenez donc, au nom de Dieu, mon fils, la vénérable Matière des Philosophes, nommée premier *Hylec* des Sages, lequel contient notre

Mercure Philosophique, appelé première Matière du Corps parfait. Mettez-le en son Vaisseau, clair, lucide et rond, bien bouché et scellé du Sceau des Sceaux, et le faites échauffer dans son Lieu bien préparé, avec une chaleur tempérée, pendant un mois Philosophique, le conservant continuellement dans la sueur de la Sublimation, jusqu'à ce qu'il commence à se purifier, s'échauffer, se colorer et se congeler avec son *Humidité Métallique* et qu'il se fixe, de sorte [185] qu'il ne monte plus rien par la Substance fumeuse et aérienne, mais qu'elle demeure fixe au fond du Vaisseau, altérée et privée de toute Humidité visqueuse, purifiée et noire, qui s'appelle Robe noire, Ténèbres ou la Tête du Corbeau. Ainsi, quand notre Pierre est dans le Vaisseau et qu'elle monte au haut en fumée, cette manière de monter se nomme Sublimation et, lorsqu'elle tombe du haut en bas, elle s'appelle Distillation et Descension. Quand elle commence à tenir de la Substance fumeuse et à se putréfier et que, par la fréquente Ascension et Descension, elle commence à se coaguler, alors la Putréfaction se fait et le Soufre dévorant se forme. Et enfin, par la privation de l'humidité radicale de l'Eau, la Calcination et la Fixation se font en un même temps, par la seule Cuisson et dans un seul Vaisseau, comme nous l'avons déjà dit. De plus, la véritable séparation des Éléments se fait dans cette Sublimation, parce que, dans cette même Sublimation, l'Élément de l'Eau se change en un élément terrestre, sec et chaud. Ce qui montre manifestement que la séparation des quatre Éléments en notre Pierre n'est pas vulgaire, mais philosophique. Et cela fait voir aussi qu'il n'y a seulement que deux Éléments formels dans notre Pierre, savoir la Terre et l'Eau, mais la Terre contient [186] en sa Substance la vertu et la siccité du Feu et l'Eau contient en soi l'Air avec son humidité, en sorte donc que nous ne voyons dans notre Pierre que deux Éléments, quoiqu'elle en contienne quatre en effet. Vous pouvez juger, par ce que je vous dis ici,

que la séparation des quatre Éléments est purement philosophique et non pas vulgaire, comme la font tous les Ignorants. Continuez donc, mon Fils, votre Cuisson à feu lent, jusqu'à ce que toute la Matière, qui paraît noire sur la superficie, soit entièrement changée par le Magistère. Les Philosophes nomment cette noirceur Robe ténébreuse de la pierre et, quand elle est devenue claire, ils l'appellent Eau mondifiée de la Terre ou bien de l'Élixir. Et remarquez que la noirceur qui apparaît est le signe de la Putréfaction et que le commencement de la Dissolution est le signe de la Conjonction des deux Natures. Et cette noirceur apparaît quelquefois en 40 jours, plus ou moins, selon la quantité de la Matière et l'industrie de l'Ouvrier, qui aide beaucoup à la séparation de cette noirceur. Or, mon cher Fils, vous avez déjà, par la grâce de Dieu, un Élément de notre Pierre, qui est la Terre noire, la Tête du Corbeau ou l'Ombre obscure, comme quelques-uns l'appellent, sur laquelle Terre, comme [187] sur un Tronc, tout le reste du Magistère à son fondement. Et cet Élément terrestre et sec se nomme Laiton, Taureau, Fèces noires, notre Métal, notre Mercure. Ainsi, par la privation de l'Humidité adustive, qui est ôtée par la Sublimation Philosophique, le Volatil est rendu Fixe et le Mou est fait Sec et Terre. Et selon Geber se fait mutation de Complexion, comme de la Nature froide et humide en chaude et sèche ; et selon Alphidius, de la Nature liquide en épaisse. C'est ici que l'on voit, comme à découvert, l'intention des Philosophes, quand ils disent que l'Opération de notre Pierre n'est que changement de Natures et révolution d'Éléments. Vous concevez maintenant, mon Fils, comment, par cette incorporation, l'Humide se fait Sec et le Volatil Fixe, le Spirituel Corporel et le Liquide Épais, l'Eau Feu et l'Air Terre. Ainsi, en se circulant les uns les autres, les quatre Éléments changent leur véritable nature.

DEUXIÈME OPÉRATION

De la Déalbat

La Déalbat convertit notre Mercure en pierre blanche par la seule Cuisson. Quand la Terre sera séparée de son Eau, [188] alors le Vaisseau se doit mettre sur les Cendres, comme on le pratique au Fourneau de Distillation, et il faut distiller l'Eau à feu lent au commencement, de manière que l'Eau vienne si doucement que vous puissiez compter jusqu'à quarante noms ou prononcer cinquante-six paroles. Il faut observer cet ordre durant la Distillation de toute la Terre noire ; et ce qui se trouvera dans le fond du Vaisseau, c'est-à-dire les Fèces restées, se dissoudra alors avec une nouvelle Eau et cette Eau contiendra trois ou quatre parties de plus que les Fèces, afin que tout se dissolve et se convertisse en Mercure ou Argent-vif. Je vous dis donc que vous réitérerez cette Opération jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le marc. Il n'y a point de temps déterminé pour cette Distillation et elle se fait selon la grande ou la petite quantité de l'Eau, en observant toujours le régime du Feu. Vous prendrez ensuite la Terre, que vous aurez réservée en son Vaisseau de Verre avec son Eau distillée. Après quoi, vous continuerez à feu lent et doux, comme était celui de la Distillation ou Purification, jusqu'à ce que la Terre soit sèche et blanche et qu'elle ait bu toute son Eau en se séchant. Cela étant fait, vous mettrez de nouvelle Eau sur cette Terre et vous continuerez toujours votre Cuisson, [189] comme au commencement, jusqu'à ce que cette même Terre soit entièrement blanche et claire et qu'elle ait bu toute son Eau. Et remarquez que cette Terre sera ainsi lavée de sa noirceur par la Cuisson, comme je vous l'ai dit, parce qu'elle se purifie facilement avec son Eau, ce qui est la fin du Magistère. Et alors, vous garderez soigneusement cette Terre blanche, car elle est Mercure blanc, Magnésie blanche, Terre feuillée. Après cela, vous prendrez cette Terre blanche, rectifiée

comme dessus, et vous la mettrez en son Vaisseau sur les Cendres au Feu de Sublimation, donnant à cette Sublimation un fort feu, jusqu'à ce que toute l'Eau coagulée, qui sera dans le Vaisseau, vienne dans l'Alambic et que la Terre demeure au fond, bien calcinée. Alors, vous aurez la Terre, l'Eau et l'Air ; et quoique la Terre contienne en soi la Nature du Feu, néanmoins, il n'est point apparent en effet, comme vous verrez qu'il le sera, quand vous l'aurez fait devenir rouge par une plus grande Cuisson. Alors, vous verrez manifestement le Feu en apparence. Après quoi, vous devez procéder à la Fermentation de la Terre blanche, afin que le Corps mort s'anime et se vivifie et que sa vertu se multiplie à l'infini. Mais, mon Fils, remarquez que le Ferment ne peut entrer dans le Corps [190] mort que par le moyen de l'Eau, qui a fait le mariage ou conjonction entre le Ferment et la Terre blanche. Et sachez qu'en tout Ferment, on doit observer le poids, afin que la quantité du Volatil ne surmonte pas le Fixe et que le mariage ne s'en aille pas en fumée. Car, dit Senior, si tu ne convertis la Terre en Eau et l'Eau en Feu, l'Esprit et le Corps ne se conjoindront point ensemble. Pour en faire la preuve, prenez une Lamine enflammée et versez dessus une goutte de notre Médecine ; si cette Médecine pénètre et se colore d'une parfaite couleur, ce sera un signe de perfection. Et s'il arrive qu'elle ne teigne point, réitérez la Dissolution et la Coagulation, jusqu'à ce que cette même médecine soit teignante et pénétrante. Remarquez, mon Fils, que cinq Imbibitions au moins et sept au plus suffisent pour que la Matière se liquéfie et soit sans fumée ; et alors, cette Matière est parfaite au *Blanc*. Sachez que la Matière se fixe quelquefois en plus de temps et quelquefois en moins, selon la quantité de la Médecine. Et sachez encore que, depuis la Création de notre Mercure, notre Médecine demande le terme de sept mois pour arriver au *Blanc* et de cinq autres mois pour parvenir au *Rouge* ; ce qui compose une année pour parfaire

l'Œuvre, sans, comme je [191] viens de dire, y comprendre le temps de la préparation du Mercure.

TROISIÈME OPÉRATION

De la Rubification

Prenez, mon Fils, de la Médecine blanche autant que vous voudrez et la mettez dans son Vaisseau, sur les Cendres chaudes, où vous la laisserez jusqu'à ce qu'elle se soit desséchée comme ces Cendres mêmes. Donnez-lui ensuite de l'Eau du Soleil, que vous aurez mise à part et que vous aurez gardée pour cette Opération. Continuez alors le Feu du second degré, jusqu'à ce qu'elle devienne sèche. Redonnez-lui encore de la même Eau et, successivement, imbiblez et desséchez, jusqu'à ce que la Matière se rubifie et se liquéfie comme de la Cire et coure, ainsi que j'ai dit, sur la Lamine enflammée. Alors, cette matière sera parfaite au *Rouge*. Mais remarquez que, toutes les fois que vous imbiberez, vous ne devez pas mettre de l'Eau Solaire plus qu'il n'en faut pour couvrir le corps ; et cela s'observe exactement, de peur que l'Élixir ne se submerge et ne se noie. C'est ainsi que vous devez continuer le Feu jusqu'à la [192] Dessiccation et faire alors la seconde Imbibition. Vous procéderez alors par ordre, jusqu'à la perfection de la Médecine, savoir jusqu'à ce que la puissance de la Digestion du Feu la convertisse en Poudre très rouge, qui est la véritable Huile des Philosophes, la Pierre sanguinaire, le Corail rouge, le Rubis précieux, le Mercure rouge et la Teinture rouge.

DE LA PROJECTION

Plus vous dissoudrez et congèlerez, mon Fils, plus vous multiplierez la vertu de la Médecine et la porterez jusqu'à l'infini. Mais remarquez

que la Médecine se multiplie plus tard par Solution que par Fermentation. C'est pour cela que la chose dissoute n'opère pas bien si, auparavant, elle ne se fixe en votre Ferment. Cependant, la Multiplication de la Médecine dissoute est plus abondante que celle de la Médecine fermentée, parce qu'il y a en elle plus de Subtilisation. Je vous avertis encore de mettre, pour la multiplication, une partie de l'Œuvre sur quatre parties de Soleil ou de Lune et, en peu de temps, la Poudre se fera selon le Ferment. [193]

ÉPILOGUE

Suivant Hermès

Ainsi, mon Fils, vous séparerez la Terre du Feu, le gros du subtil, doucement et avec industrie, c'est-à-dire que vous séparerez les parties unies par la Dissolution et Séparation, comme la Terre du Feu, le subtil de l'épais etc., savoir la plus pure Substance de la Pierre, jusqu'à ce qu'elle vous demeure nette et sans aucune tache ni ordure. Quand Hermès dit : Elle monte de la Terre au Ciel et puis, une autre fois, elle redescend en Terre, il faut entendre la Sublimation des Corps. De plus, pour bien expliquer la Distillation, il dit que le Vent l'a portée dans son ventre, savoir quand l'Eau distille par l'Alambic, où elle monte premièrement par le vent fumeux et vaporeux et retombe ensuite au fond du Vaisseau encore en Eau. Voulant aussi montrer la congélation de la Matière, il dit : Sa force est entière, si elle retourne en Terre, c'est-à-dire si elle est convertie en Terre par la Cuisson. Et pour démontrer généralement toutes ces choses, il dit : Et elle recevra la force inférieure et supérieure, c'est-à-dire [194] des Éléments, parce que, si la Médecine reçoit la force des parties légères, savoir de l'Air et du Feu, elle recevra aussi les parties pesantes, les

graves se changeant en Eau et en Terre, et cela afin que les Matières, ainsi perpétuellement conjointes, deviennent stables, fermes et permanentes.

Loué soit dieu.



[195]

FIGURES D'ABRAHAM JUIF

V

IV

III

II

I

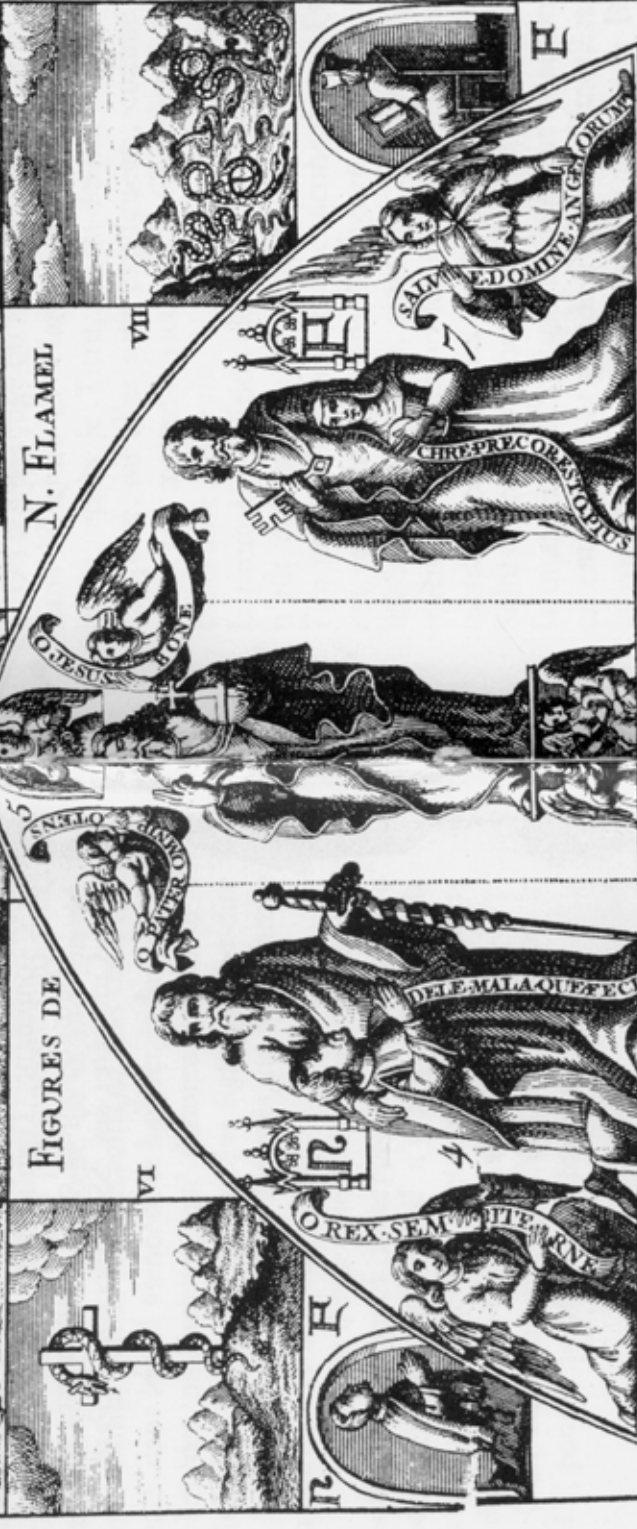


FIGURES DE

N. FLAMEL

VI

VII



3

6

8

COMMENT LES INOCENS FURENT
OCCIS PAR LE COMMANDEMENT
DU ROY HERODES

NICOLAS FLAMEL
ET
PERRELLIE SA FEMME

LE LIVRE DE NICOLAS FLAMEL

*Contenant l'explication des Figures Hiéroglyphiques qu'il a fait mettre au
Cimetière des SS. Innocents à Paris.*

AVANT-PROPOS

Loué soit éternellement le Seigneur mon Dieu, qui élève l'Humble de la boue, et fait réjouir le cœur de ceux qui espèrent en lui : Qui ouvre aux Croyants avec grâce les sources de sa bénignité, et met sous leurs pieds les cercles mondains de toutes les félicités terriennes. En lui soit toujours notre espérance, en sa [196] crainte notre félicité, en sa miséricorde la gloire de la réparation de notre nature, et en la prière notre sûreté inébranlable. Et vous, ô Dieu Tout-puissant, comme votre bonté a daigné d'ouvrir en la Terre devant moi, votre indigne Serviteur, tous les Trésors des Richesses du Monde, qu'il plaise à votre clémence, lorsque je ne serai plus au nombre des Vivants, de m'ouvrir encore les Trésors des Cieux, et me laisser contempler votre face divine, dont la Majesté est un délice inénarrable, et dont le ravissement n'est jamais monté en cœur d'Homme vivant. Je vous le demande par le Seigneur Jésus-Christ votre Fils bien-aimé, qui en l'Unité du Saint-Esprit vit avec vous au siècle des siècles.

Encore que moi, NICOLAS FLAMEL, Écrivain et Habitant de Paris, en cette année mil trois cens quatre-vingt-dix-neuf, et demeurant en ma maison en la rue des Écrivains, près la Chapelle Saint-Jacques de la Boucherie. Encore, dis-je, que je n'aie appris qu'un peu de Latin, pour le peu de moyens de mes Parents, qui néanmoins étaient par mes Envieux mêmes estimés Gens de bien, si est-ce que (par la grande grâce de Dieu,

et intercession des bienheureux Saints et Saintes de Paradis, principalement de Saint Jacques), je n'ai pas laissé d'entendre au long des Livres des [197] Philosophes, et d'y apprendre leurs Secrets si cachés. C'est pourquoi il ne sera jamais moment en ma vie, me souvenant de ce haut lieu, qu'à genoux (si le lieu le permet) ou bien dans mon cœur, de toute mon affection, je n'en rende grâces à ce Dieu très bénigne, qui ne laisse jamais l'Enfant du Juste mendier par les portes, et qui ne trompe point ceux qui espèrent entièrement en sa bénédiction. Donc, ainsi qu'après le décès de mes Parents je gagnais ma vie en notre Art d'Écriture, faisant des Inventaires, dressant des Comptes, et arrêtant les Dépenses des Tuteurs et Mineurs, il me tomba entre les mains, pour la somme de deux florins, un Livre doré, fort vieux et beaucoup large. Il n'était point de papier ou parchemin, comme sont les autres, mais il était fait de déliées écorces, (comme il me semblait) de tendres Arbrisseaux. Sa couverture était de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures étranges ; et quant à moi, je crois qu'elles pouvaient bien être des caractères Grecs, ou d'autre semblable Langue ancienne. Il y en avait tant que je ne savais pas les lire, et que je sais bien qu'elles n'étaient ni lettres Latines ou Gauloises ; car je m'y entends un peu. Quant au dedans, ses feuilles d'écorces étaient gravées, et d'une [198] grande industrie, écrites avec un burin de fer, en belles et très nettes lettres Latines colorées. Il contenait trois fois sept feuillets ; car il était ainsi côtés au haut du feuillet, le septième étant toujours sans écriture.¹ Au lieu de laquelle il y avait peint au premier septième une Verge, et des Serpents s'engloutissant,² au second septième, une Croix, où un Serpent était crucifié³ ; au dernier septième étaient

¹ V *Figure*.

² VI *Figure*.

³ VII *Figure d'Abraham*.

peints des Déserts, au milieu desquels coulaient plusieurs belles Fontaines, dont sortaient plusieurs Serpents, qui couraient par-ci et par-là. Au premier des feuillets y avait écrit en Lettres grosses capitales dorées *Abraham Juif, Prince, Prêtre, Lévi, Astrologue, Philosophe, à la Nation des Juifs, par l'ire de Dieu dispersée aux Gaules* SALUT. D.I. Après cela il était rempli de grandes exécutions et malédictions, (avec ce mot, MARANATHA, qui était souvent répété) contre toute personne qui jetterait les yeux dessus, s'il n'était Sacrificateur ou Scribe. Celui qui m'avait vendu ce Livre ne savait pas ce qu'il valait, aussi peu que moi quand je l'achetai. Je crois qu'il avait été dérobé aux misérables Juifs ou trouvé [199] quelque part caché dans l'ancien lieu de leur demeure.

Dans ce Livre, au second feuillet, il consolait sa Nation, la conseillant de fuir les vices et surtout l'Idolâtrie, attendant le Messie à venir avec douce patience, lequel vaincrait tous les Rois de la Terre, et règnerait avec son Peuple en gloire éternellement. Sans doute, ç'avait été un Homme fort savant.

Au troisième feuillet, et en tous les autres suivant écrits, pour aider sa captive Nation à payer les tributs aux Empereurs romains, et pour faire autre chose, que je ne dirai pas, il leur enseignait la Transmutation Métallique en paroles communes, peignait les Vaisseaux au côté, et avertissait des Couleurs et de tout le reste, hormis du premier Agent, dont il ne parlait point ; mais bien, comme il disait, il le peignait et figurait par très grand artifice au quatrième et cinquième feuillets entiers. Car encore qu'il fût bien intelligiblement figuré et peint, toutefois, aucun ne l'eût su comprendre sans être fort avancé en leur langue, et sans avoir bien étudié les Livres des Philosophes. Donc, les quatrième et cinquième feuillets étaient sans écriture, tout remplis de belles Figures enluminées ou peintes, avec grand artifice. [200]

Premièrement, au quatrième feuillet il peignait¹ un jeune Homme avec des ailes aux talons, ayant une Verge caducée en main, entortillée de deux Serpents, de laquelle il frappait un Casque qui lui couvrait la tête. Il semblait, à mon avis, le Dieu Mercure des Païens. Contre lui venait courant et volant à ailes ouvertes, un grand Vieillard, qui avait sur la tête une Horloge attachée et en ses mains une faux comme la Mort, de laquelle, terrible et furieux, il voulait trancher les pieds à Mercure.

De l'autre côté du quatrième feuillet, il peignait² une belle Fleur au sommet d'une Montagne très haute, que l'Aquilon ébranlait fort rudement. Elle avait la tige bleue, les fleurs blanches et rouges, les feuilles reluisantes comme l'Or fin, à l'entour de laquelle les Dragons et Griffons Aquiloniens faisaient leur nid et leur demeure.

Au cinquième feuillet, il y avait un beau³ Rosier fleuri au milieu d'un beau Jardin, appuyé contre un Chêne creux ; au pied desquels bouillonnait une Fontaine d'Eau très blanche, qui allait se précipiter dans des abîmes, passant néanmoins [201] premièrement entre les mains d'infinis Peuples qui fouillaient en terre, la cherchant ; mais parce qu'ils étaient aveugles, nul ne la connaissait, hormis quelqu'un qui en considérait le poids.

À l'autre page du cinquième feuillet, il y avait⁴ un Roi avec un grand coutelas, qui faisait tuer en sa présence par des Soldats grande multitude de petits Enfants, les Mères desquels pleuraient aux pieds des impitoyables militaires, et ce sang était ramassé après par d'autres Soldats, et mis dans un grand Vaisseau, dans lequel le Soleil et la Lune du Ciel se venaient baigner. Et parce que cette Histoire représentait à peu près celle

¹ *I Figure du Juif Abraham.*

² *II Figure d'Abraham.*

³ *III Figure d'Abraham.*

⁴ *IV Figure d'Abraham.*

des Innocents tués par Hérode, et qu'en ce Livre-ci j'ai appris la plupart de l'Art, ç'a été une des causes pourquoi j'ai mis en leur Cimetière ces Symboles Hiéroglyphiques de cette secrète Science. Voilà ce qu'il y avait en ces cinq premiers feuillets.

Je ne représenterai point ce qui était écrit en beau et intelligible Latin en tous les autres feuillets écrits, car Dieu me punirait, d'autant que je commettrais plus de méchanceté que celui, comme on dit, qui désirait que tous les Hommes du Monde n'eussent qu'une tête, et qu'il la pût couper d'un seul coup. [202]

Donc, ayant chez moi ce beau Livre, je ne faisais nuit et jour qu'y étudier, entendant très bien toutes les Opérations qu'il démontrait ; mais ne sachant point avec quelle Matière il fallait commencer, ce qui me causait une grande tristesse, me tenait solitaire et faisait soupirer à tout moment. Ma Femme Pernelle, que j'aimais autant que moi-même et que j'avais épousée depuis peu, en était toute étonnée, me consolant et demandant de tout son courage si elle pouvait délivrer de fâcherie. Je ne pus jamais tenir ma langue, que je ne lui disse tout, et ne lui montrasse ce beau Livre, duquel elle fut autant amoureuse que moi-même, prenant un extrême plaisir à contempler ces belles Couvertures, Gravures, Images et Portraits, à quoi elle entendait aussi peu que moi. Toutefois ce m'était une grande consolation d'en parler avec elle, et de m'entretenir de ce qu'il faudrait faire pour en avoir l'interprétation.

Enfin je fis peindre le plus au naturel que je pus dans mon logis toutes ces Figures des quatrième et cinquième feuillets, que je montrai à Paris à plusieurs Savants, qui n'y entendirent pas plus que moi. Je les avertissais même que cela avait été trouvé dans un Livre qui enseignait la Pierre Philosophale ; mais la plupart se [203] moquèrent de moi et de la bénite Pierre, hormis un, appelé M. Anseaulme, qui était Licencié en

Médecine, lequel étudiait fort en cette Science. Il avait grande envie de voir mon Livre, et n'y eut chose qu'il ne fît pour le voir ; mais je l'assurai toujours que je ne l'avais point ; bien lui fis-je une grande description de sa Méthode. Il disait que le premier représentait le Temps, qui dévorait tout, et qu'il fallait l'espace de six ans, selon les six feuillets écrits, pour parfaire la Pierre ; soutenait qu'alors il fallait tourner l'Horloge, et ne cuire plus. Et quand je lui disais que cela n'était peint que pour démontrer et enseigner le premier Agent (comme il était dit dans le Livre) il répondait que cette coction de six ans était comme un second Agent. Que véritablement le premier Agent y était peint, qui était l'Eau blanche et pesante, qui sans doute était le Vif-argent, que l'on ne pouvait fixer, ni lui couper les pieds, c'est-à-dire lui ôter la volatilité, que par cette longue décoction dans un Sang très pur de jeunes Enfants ; que dans ce Sang ce Vif-argent, se conjoignant avec l'Or et l'Argent, se convertissait premièrement avec eux en une Herbe semblable à celle qui était peinte ; puis après, par corruption, en Serpents, lesquels étant après entièrement desséchés, [204] et cuits par le feu se réduiraient en Poudre d'Or, qui ferait la Pierre.

Cela fut cause que durant le long espace de vingt et un ans, je fis mille brouilleries, non toutefois avec le Sang, ce qui est méchant et vilain. Car je trouvais dans mon Livre que les Philosophes appelaient *Sang l'Esprit minéral qui est dans les Métaux, principalement dans le Soleil, la Lune et le Mercure*, à l'assemblage desquels je tendais toujours. Aussi ces interprétations, pour la plupart, étaient plus subtiles que véritables. Ne voyant donc jamais en mon Opération les signes pareils à ce qui était écrit dans mon Livre, j'étais toujours à recommencer. Enfin, ayant perdu l'espérance de jamais comprendre ces Figures, je fis un vœu à Dieu, et à S. Jacques de Galice, pour demander l'interprétation d'icelles à quelque

Prêtre Juif, en quelqu'une des Synagogues d'Espagne. Donc, avec le consentement de Pernelle, portant sur moi l'extrait de ces Figures, ayant pris l'habit et le bourdon, en la même façon qu'on me peut voir au dehors de cette même Arche en laquelle je mets ces Figures Hiéroglyphiques dans le Cimetière, où j'ai aussi mis contre la muraille, d'un et d'autre côté, une Procession où sont représentées par ordre toutes les Couleurs de la Pierre, ainsi qu'elles viennent [205] et finissent avec cette écriture Française.

*Moult plait à Dieu Procession
S'elle est faite en dévotion.*

Ce qui est quasi le commencement du Livre du Roi Hercules traitant des Couleurs de la Pierre, intitulé *l'Iris*, en ces termes : *Operis processio multum naturae placet, etc.*, que j'ai mis là tout exprès pour les Savants qui entendront l'allusion. Donc en cette même façon je me mis en chemin, et enfin j'arrivai à Mont-joie, et puis à S. Jacques, où avec grande dévotion j'accomplis mon vœu. Cela fait, au retour je rencontrai dans Léon un Marchand de Boulogne, qui me fit connaître à un Médecin Juif de Nation, et lors Chrétien, qui y demeurait, et qui était fort savant, étant appelé Maître Canches. Quand je lui eus montré les Figures de mon extrait, ravi de grand étonnement et de joie, il me demanda incontinent si je savais des nouvelles du Livre duquel elles étaient tirées. Je lui répondis en Latin, comme il m'avait interrogé, que j'avais espérance d'en avoir de bonnes nouvelles, si quelqu'un me déchiffrait ces Énigmes. Tout à l'instant, emporté de grande ardeur et joie, il commença aussitôt à m'en déchiffrer le commencement. Or pour n'être long, il était très content d'apprendre des nouvelles où était ce Livre, et moi de l'en ouïr parler. [206] Et certes il en avait ouï discourir bien au long ; mais comme d'une chose qu'on croyait entièrement perdue, comme il disait. Nous résolûmes notre voyage, et de Léon nous passâmes à Oviédo, et de là à San-

son, où nous nous mîmes sur Mer pour venir en France. Notre voyage avait été assez heureux, et déjà, depuis que nous étions entrés en ce Royaume, il avait interprété la plupart de mes Figures, où jusqu'aux points même il trouvait de grands mystères, (ce que je trouvais fort merveilleux), quand, arrivant à Orléans, ce savant Homme tomba extrêmement malade, affligé de vomissements, qui lui étaient resté de ceux dont il avait souffert sur la Mer. Il craignait tellement que je le quittasse, qu'il ne se peut imaginer rien de semblable. Et bien que je fusse toujours à ses côtés, si m'appelait-il incessamment. Enfin il mourut sur la fin du septième jour de sa maladie, dont je fus fort affligé. Au mieux que je pus je le fis enterrer en l'Église de Sainte Croix à Orléans, où il repose encore. Dieu aie son âme, car il mourut bon Chrétien. Et certes si je ne suis empêché par la mort, je donnerai à cette Église quelques Rentes pour faire dire pour son âme tous les jours quelques Messes. [207]

Qui voudra voir l'état de mon arrivée, et la joie de Pernelle, qu'il nous contemple tous deux en cette Ville de Paris sur la Porte de la Chapelle de S. Jacques de la Boucherie, du côté et tout auprès de ma maison, où nous sommes peints, moi rendant grâces aux pieds de S. Jacques de Galice, et Pernelle à ceux de S. Jean, qu'elle avait si souvent invoqué. Tant y a que par la grâce de Dieu et l'intercession de la bienheureuse et Sainte Vierge, j'eus ce que je désirais, c'est-à-dire *les premiers Principes*, non toutefois leur première Préparation, qui est une chose très difficile sur toutes celles du Monde. Mais je l'eus à la fin après les longues erreurs de trois ans ou environ, durant lequel temps je ne fis qu'étudier et travailler ; ainsi qu'on me peut voir hors de cette Arche (où j'ai mis des Processions contre les deux Piliers d'icelle) sous les pieds de S. Jacques et de S. Jean, priant toujours Dieu, le Chapelet en main, lisant tris attentivement

dans un Livre, et pesant les mots des Philosophes, et essayant puis après les diverses Opérations que je m'imaginai par leurs seuls mots.

Enfin je trouvai ce que je désirais, ce que je reconnus aussitôt par la senteur forte. Ayant cela, j'accomplis aisément le [208] Magistère. Aussi, sachant la Préparation des premiers Agents, suivant après à la lettre mon Livre, je n'eusse pu faillir, même si je l'avais voulu. Donc la première fois que je fis la Projection, ce fut sur du Mercure, dont j'en convertis demi livre ou environ en pur Argent, meilleur que celui de la Minière comme j'ai essayé et fait essayer par plusieurs fois. Ce fut le 17 de Janvier, un Lundi environ midi, en ma maison, en présence de Pernelle seule, l'An mil trois cens quatre-vingt deux. Et puis après, en suivant toujours de mot à mot mon Livre, je la fis avec la Pierre rouge, sur semblable quantité de Mercure, en présence encore de Pernelle seule, en la même maison, le vingt-cinquième jour d'avril suivant de la même année, sur les cinq heures du soir, que je transmuai véritablement en quasi autant de pur Or, meilleur certainement que l'Or commun, plus doux et plus ployable. Je le peux dire avec vérité. Je l'ai parfaite trois fois avec l'aide de Pernelle, qui l'entendait aussi bien que moi, pour m'avoir aidé aux Opérations ; et sans doute, si elle eût voulu entreprendre de la faire toute seule, elle en serait venue à bout. J'en avais bien assez la faisant une seule fois ; mais je prenais grand plaisir à voir et contempler dans les Vaisseaux les [209] Œuvres admirables de la Nature.

Pour te signifier comme je l'ai faite trois fois, tu verras en cette Arche, si tu les reconnais, trois Fourneaux semblables à ceux qui servent à nos Opérations.

Je crains longtemps que Pernelle ne pût cacher la joie de sa félicité extrême, que je mesurais par la mienne, et qu'elle ne lâchât quelque parole à ses Parents des grands Trésors que nous possédions ; car l'extrême joie

ôte le sens, aussi bien que la grande tristesse. Mais la bonté du grand Dieu ne m'avait pas comblé de cette seule bénédiction que de me donner une Femme chaste et sage, elle était encore non seulement capable de raison, mais aussi de parfaire ce qui était raisonnable, et plus discrète et secrète que le commun des autres Femmes. Sur tout elle était fort dévote ; c'est pourquoi, se voyant sans espérance d'Enfants, et déjà bien avant sur l'âge, elle commença tout de même que moi à penser à Dieu, et à vaquer aux œuvres de miséricorde.

Lorsque j'écrivais ce Commentaire, en l'An mil quatre cent treize, sur la fin de l'An, après le trépas de ma fidèle Compagne, que je regretterai tous les jours de ma vie, elle et moi avons déjà fondé et renté quatorze Hôpitaux en cette Ville de Paris ; bâti tout de neuf trois Chapelles ; [210] décoré de grands dons et bonnes rentes sept Églises, avec plusieurs réparations en leurs Cimetières, outre ce que nous avons fait à Bologne, qui n'est guère moins que ce que nous avons fait ici. Je ne parlerai point du bien que nous avons fait ensemble aux pauvres Particuliers, principalement aux Veuves et pauvres Orphelins. Si je disais leur nom, et comment je faisais cela, outre que le salaire ne m'en serait pas donné en ce Monde, je pourrais faire déplaisir à ces bonnes Personnes (que Dieu veuille bénir), ce que je ne voudrais faire pour rien du monde.

Bâtissant donc ces Églises, Cimetières et Hôpitaux en cette Ville, je me résolu de faire peindre en la quatrième Arche du Cimetière des Innocents (entrant par la grande porte de la rue S. Denis, en prenant la main droite) les plus vraies et essentielles marques de l'Art, sous néanmoins des voiles et couvertures Hiéroglyphiques à l'imitation de celles du Livre doré du Juif Abraham, pouvant représenter deux choses selon la capacité et savoir de ceux qui le verront : premièrement les Mystères de notre Résurrection future et indubitable, au jour du Jugement et Avènement du bon

JÉSUS (auquel plaise nous faire miséricorde), histoire qui convient bien à un Cimetière. Et puis après encore, [211] pouvant signifier à ceux qui sont entendus en la Philosophie Naturelle toutes les principales et nécessaires Opérations du Magistère.

Ces Figures Hiéroglyphiques serviront comme de deux chemins pour mener à la vie céleste. Le premier sens plus ouvert, enseignant les sacrés Mystères de notre Salut, ainsi que je démontrerai ci-après. Et l'autre, enseignant à tout Homme, pour peu entendu qu'il soit en la Pierre, la droite voit de l'Œuvre, laquelle étant parfaite par quelqu'un, le change de mauvais en bon, lui ôte la racine de tout péché (qui est l'Avarice) le faisant libéral, doux, pieux, religieux et craignant Dieu, quelque mauvais qu'il fût auparavant. Car après cela il demeure toujours ravi dans la grande grâce et miséricorde qu'il a obtenue de Dieu, et de la profondeur de ses Œuvres divines et admirables. Ce sont les causes qui m'ont obligé à mettre ces Figures en cette façon, et en ce Lieu, qui est un Cimetière, afin que si quelqu'un obtient ce bien inestimable que de conquérir cette riche Toison, il pense comme moi de ne tenir point le talent de Dieu caché dans la terre, achetant Terres et Possessions, qui font les vanités de ce Monde ; mais plutôt de secourir charitablement ses Frères, se souvenant d'avoir appris ce Secret [212] parmi les ossements des Morts, avec lesquels il se doit bientôt trouver, et qu'après cette vie passagère, il faudra rendre compte devant un juste et redoutable Juge, qui censurera jusqu'à la parole oiseuse et vaine.

Que donc celui, qui ayant pesé mes mots, et bien connu et entendu mes Figures (sachant d'ailleurs les premiers Principes et Agents, car certainement il n'en trouvera aucun vestige ou enseignement en ces Figures et Commentaires) fasse à la gloire de Dieu le Magistère d'Hermès, se souvenant de l'Église Catholique, Apostolique et Romaine, et de toutes

les autres Églises, Cimetières et Hôpitaux, et sur tout de l'Église des SS. Innocents de cette Ville, au Cimetière de laquelle il aura contemplé ces véritables démonstrations, ouvrant très largement sa bourse aux pauvres Honteux, Gens de bien désolés, Infirmes, Femmes veuves et pauvres Orphelins. Ainsi soit-il. [213]



CHAPITRE I

Des Interprétations Théologiques qu'on peut donner à ces Hiéroglyphes, selon mon sens

J'ai donné à ce Cimetière un Charnier qui est vis-à-vis de cette quatrième Arche, le Cimetière au milieu : et contre l'un des Piliers de ce Charnier, j'ai fait crayonner et peindre grossièrement un Homme tout noir, qui regarde ces Hiéroglyphes, à l'entour duquel il y a écrit en Français : Je voie merveille, dont moult je m'ébahis. Cela et encore trois Plaques de fer et cuivre doré, à l'Orient, Occident et Midi de l'Arche, où sont ces Hiéroglyphes, le Cimetière au milieu, représentant la sainte Passion et Résurrection du Fils de Dieu, cela, dis-je, ne doit point être autrement interprété que selon le Sens commun Théologique, si ce n'est que cet Homme noir peut aussi bien crier merveille de voir les œuvres admirables de Dieu en la Transmutation des Métaux, qui sont figurées en ces Hiéroglyphes, qu'il regarde si attentivement, que de voir enterrer tant de Corps morts, qui se lèveront hors de leurs [214] Tombeaux au jour redoutable du Jugement. D'ailleurs, je ne pense point qu'il faille expliquer en Sens Théologique ce Vaisseau de terre à la main droite de ces Figures, dans lequel il y a un Écritoire, ou plutôt un Vaisseau de Philosophie (si on en ôte les liens et que l'on joigne le canon au cornet), non plus que les deux autres Vaisseaux semblables, qui sont aux côtés des Figures de S. Pierre et de S. Paul, dans l'un desquels il y a un N. qui veut dire Nicolas, et dans l'autre un F. qui veut dire Flamel. Car ces Vaisseaux ne signifient rien sinon que dans de semblables j'ai fait par trois fois le Magistère.

Qui voudra aussi croire que j'ai mis ces Vaisseaux en forme d'Armoires, pour y faire représenter celle Écritoire et les lettres Capitales de mon nom, qu'il le croie s'il veut, parce que toutes ces deux interprétations sont véritables.

Il ne faut point aussi interpréter en Sens Théologique cette écriture qui suit en ces termes, Nicolas Flamel et Pernelle sa Femme, d'autant qu'elle ne signifie autre chose, sinon que moi et ma Femme avons fait bâtir cette Arche.

Quant aux troisième, quatrième et cinquième Tableaux suivants, au bas desquels il y a écrit, Comment les Innocents furent occis par le commandement du Roi Hérode ; le Sens Théologique s'y entend aussi [215] assez par cette écriture ; il faut seulement parler du reste qui est au-dessus.

Les deux Dragons unis, et l'un dans l'autre, de couleur noire et bleue, en Champ de Sable, c'est-à-dire noir, dont l'un a des ailes dorées, et l'autre n'en a point, sont les péchés, qui naturellement s'entretiennent ; car l'un a sa naissance de l'autre. De ces péchés, les uns peuvent être chassés aisément, comme ils viennent aisément ; car ils volent à toute heure vers nous. Mais ceux qui n'ont point d'ailes ne peuvent être chassés, ainsi qu'est le péché contre le S. Esprit. Cet Or des ailes signifie que la plupart de ces péchés viennent de la sacrée faim de l'Or, oui rend tant de Personnes attentives, et qui leur fait si attentivement penser d'où ils en pourront en avoir. Et la couleur noire et bleue démontre que ce sont des désirs qui sortent du ténébreux puits d'enfer, lesquels nous devons entièrement fuir. Ces deux Dragons peuvent encore représenter moralement les Légions des malins Esprits, qui sont toujours à l'entour de nous, et qui nous accuseront devant le juste Juge au jour redoutable du Jugement, lesquels me demandent qu'à nous cribler.

L'Homme et la Femme, qui viennent après, de couleur orangée sur un Champ azuré et bleu, signifient que l'Homme et la Femme ne doivent pas avoir leur espoir en [216] ce Monde (car l'orangé marque désespoir) ou laisser toute espérance ici. Et la couleur azurée et bleue, sur laquelle ils sont peints, représente qu'il faut penser aux choses célestes futures et dire comme le

Rouleau de l'Homme, Homo veniet ad Judicium Dei, c'est-à-dire, l'Homme viendra au Jugement de Dieu. Ou comme celui de la Femme, Vere illa dies tenibilis erit, c'est-à-dire, Certes ce jour sera terrible, afin que nous nous gardions des Dragons, qui sont les péchés, Dieu nous fasse miséricorde.

Ensuite de cela, en Champ de Synople, c'est-à-dire vert sont peints deux Hommes et une Femme ressuscitant, desquels l'un sort d'un Sépulcre, les deux autres de la Terre ; tous trois de couleur de pure neige, cachant leurs yeux avec les mains tous en regardant vers le Ciel, sur lesquels il y a deux Anges sonnants des Instruments musicaux, comme s'ils avaient appelé ces Morts au jour du Jugement. Car au-dessus des deux Anges est la figure de notre Seigneur Jésus-Christ, tenant le Monde en sa main, sur la tête duquel un Ange met une Couronne, assisté de deux autres, qui disent en leurs Rouleaux, ô Pater omnipotent, ô bon JÉSUS ! O Père tout puissant, ô bon Jésus ! Au côté droit du Sauveur est peint S. Paul, vêtu de blanc orangé, avec une épée, aux pieds duquel est un Homme vêtu d'une robe orangée, [217] en laquelle apparaissent des plis noirs et blancs, qui me ressemble au vif, lequel demande pardon de ses péchés, tenant les mains jointes, desquelles sortent ces paroles écrites en un Rouleau, Dele mala quae feci : Ôtez les maux que j'ai faits. De l'autre côté, à la main gauche, est S. Pierre avec sa clef, vêtu de rouge orangé, tenant la main sur une Femme vêtue d'une robe orangée qui est à ses genoux, représentant au vif Pernelle, laquelle tient les mains jointes, ayant un Rouleau où est écrit, CHRISTE precor esto pius : Ô Christ soyez-moi miséricordieux ; derrière laquelle il y a un Ange à genoux avec un Rouleau, qui dit : Salve Domine Angelorum : je vous salue, ô Seigneur des Anges. Il y aussi un autre Ange à genoux derrière mon Image du côté de S. Paul. Qui tient aussi un Rouleau, disant : O Rex sempi-terne ! ô Roi éternel ! Tout cela est très clair, selon l'explication de la Résurrection du Jugement futur, qu'on y peut aisément adapter : aussi il semble que cette Arche n'ait été peinte que pour

représenter cela, c'est pourquoi il ne s'y faut point arrêter davantage, puisque les moindres et les plus Ignorants lui sauront bien donner cette interprétation.

Après les trois Ressuscitants, viennent deux Anges de couleur orangée encore, sur un Champ bleu, disant en leurs Rouleaux : [218] Surgite Mortui, venite ad Judicium Domini mei. Morts levez-vous, venez au Jugement de mon Seigneur. Cela encore sert à l'interprétation de la Résurrection. Tout de même que les Figures suivantes et dernières, qui sont un Champ violet de l'Homme rouge vermillon, qui tient le pied d'un Lion peint de rouge vermillon aussi, qui a des ailes, ouvrant la gueule comme pour dévorer. Car on peut dire que celui-là représente le malheureux Pécheur qui, dormant léthargiquement dans la corruption des vices, meurt sans repentance et confession, lequel sans doute, en ce Jour terrible, sera livré au Diable, ici peint en forme de Lion rouge rugissant, qui l'engloutira et emportera.



CHAPITRE II

Les Interprétations Philosophiques selon le Magistère d'Hermès

Je désire de tout mon cœur que celui qui cherche ce Secret des Sages, ayant repassé en son esprit ces Idées de la Vie et Résurrection future, fasse premièrement son profit d'icelles. Qu'en second lieu, il soit plus avisé qu'auparavant, qu'il sonde et profonde mes Figures, Couleurs et [219] Rouleaux ; notamment mes Rouleaux, parce qu'en cet Art on ne parle point vulgairement. Qu'il demande après en soi-même pourquoi la Figure de S. Paul est à la main droite, au lieu où on a coutume de peindre S. Pierre, et celle de S. Pierre, au lieu de S. Paul. Pourquoi la Figure de S. Paul est vêtue de couleur blanche orangée, et celle de S. Pierre d'orangé rouge ; Pourquoi aussi l'Homme et la Femme qui sont aux pieds de ces deux Saints, priant Dieu comme s'ils étaient au jour du Jugement, sont habillés de couleurs diverses, et ne sont pas nus en ossements comme ressuscitants. Pourquoi en ce jour du Jugement on a peint cet Homme et cette Femme aux pieds des Saints ; car ils doivent être plus bas en Terre, et non au Ciel. Pourquoi aussi les deux Anges orangés, qui disent en leurs Rouleaux, *Surgite Mortui, venite ad Judicium Domini mei*, c'est-à-dire, Morts levez-vous, venez au Jugement de mon Seigneur, sont vêtus de cette couleur, et hors de leur place ; car elle doit être en haut du Ciel, avec les deux autres qui sonnent des Instruments. Pourquoi ils ont un Champ violet et bleu ; mais, principalement, pourquoi leur Rouleau, qui parle aux Morts, finit en la gueule ouverte du Lion rouge et volant ? Je voudrais donc qu'après ces questions [220] et plusieurs autres, qu'on peut justement faire, ouvrant entièrement les yeux de l'Esprit, il vînt à

conclure que cela n'ayant point été fait sans cause, on doit avoir représenté sous leur écorce quelques grands Secrets qu'il doit prier Dieu de lui découvrir.

Ayant ainsi conduit sa créance par degrés, je souhaite encore qu'il croie que ces Figures et Explications ne sont point faites pour ceux qui n'ont jamais vu les Livres des Philosophes, et qui, ignorant les Principes Métalliques, ne peuvent être nommés Enfants de la Science. Car s'ils veulent entendre entièrement ces Figures, ignorant le premier Agent, ils se tromperont sans doute, et n'y entendront jamais rien. Que personne donc ne me blâme, s'il ne m'entend aisément ; car il sera plus blâmable que moi, d'autant que n'étant point *initié* en ces sacrées et secrètes Interprétations du premier Agent (qui est la Clef ouvrant les portes de toutes Sciences), néanmoins il veut entendre les Conceptions les plus subtiles des Philosophes qui ont été très envieux, et qui ne les ont écrites que pour ceux qui savent déjà ces Principes, lesquels ne se trouvent jamais en aucun Livre, parce qu'ils les laissent à Dieu, qui les révèle à qui lui plait, ou bien les fait enseigner de vive voix par un Maître [221] par tradition Cabalistique, ce qui arrive très rarement.

Or mon Fils (je te peux ainsi appeler car je suis déjà fort vieux, et d'ailleurs, peut-être, tu es Fils de la Science), Dieu te laisse apprendre, et puis travailler à sa gloire ; écoute-moi donc attentivement ; mais ne passe pas plus avant, si tu ignores les Principes dont je viens de parler.¹



¹ Pour avoir quelque connaissance de ces Principes, dont les Philosophes parlent, lisez les Notes dans le Livre de Philalèthe, vous y trouverez des éclaircissements à ce sujet.

PREMIÈRE FIGURE

Une Écritoire dans une Niche faite en forme de Fourneau

CHAPITRE III

Explication de cette Figure, avec la manière du Feu

Ce Vaisseau de terre en cette forme, est appelé par les Philosophes le triple Vaisseau ; car dans son milieu il y a un étage, sur lequel il y a un Écuelle pleine de Cendres tièdes, dans lesquelles est posé [222] l'Œuf Philosophique, qui est un Matras de verre que tu vois peint en forme d'Écritoire, et qui est plein de Confections de l'Art, c'est-à-dire de *l'Écume de la Mer Rouge, et de la Graisse du Vent Mercurial*. Or ce Vaisseau de terre s'ouvre par-dessus, pour y mettre au dedans l'Écuelle et le Matras, sous lesquels, par cette porte ouverte, se met le feu philosophique, comme tu sais. Ainsi tu as trois Vaisseaux, et le Vaisseau triple. Les Envieux l'on appelé *Athamor, Crible, Fumier, Bain-Marie, Fournaise, Sphère, Lion vert, Prison, Sépulcre, Urinal, Phiole, Cucurbite*, moi-même en mon *Sommaire Philosophique*,¹ que j'ai composé il y a quatre ans deux mois, je le nomme sur la fin, la *Maison et Habitable du Poulet*, et j'appelle les Cendres de l'Écuelle la *paille du Poulet*. Son commun nom est *Fourneau*, que je n'eusse jamais trouvé, si Abraham Juif ne l'eût peint avec son *Feu* proportionné, auquel consiste une grande partie du Secret. Il est comme le Ventre et la Matrice, contenant la vraie chaleur naturelle pour animer notre jeune Roi. *Si ce Feu n'est mesuré clibaniquement*, dit Calid ; *S'il est allumé avec l'épée*, dit Pythagoras ; *Si tu enflammes ton Vaisseau*, dit [223] Morienus, *et lui fais sentir l'ardeur du feu, il te donnera un soufflet*,

¹ Vous trouverez ce Sommaire à la suite de ces Explications.

et brûlera ses fleurs avant qu'elles soient montées du profond de ses moïelles, et elles sortiront rouges plutôt que blanches ; et lors ton Opération sera détruite, tout de même que si tu fais trop de feu. Car alors aussi tu n'en verras jamais la fin, à cause que les Natures sont refroidies et morfondues, et qu'elles n'auront point eu des mouvements assez puissants pour se digérer ensemble.

La Chaleur de ton feu, en ce Vaisseau, sera, comme dit Hermès et Rosinus, selon l'Hiver, ou bien ainsi que dit Diomède, selon la chaleur de l'Oiseau qui commence à isoler fort lentement depuis le Signe d'Aries, jusqu'à celui de Cancer. Car sache que l'Enfant, du commencement, est plein de flegme froid et de lait, et que la chaleur trop véhémence est ennemie de la froideur et humidité de notre Embryon, et que les deux Ennemis, c'est-à-dire nos Éléments du froid et du chaud, ne s'embrasseront jamais parfaitement que peu à peu, ayant premièrement fait une longue demeure ensemble au milieu de la tempérée chaleur de leur Bain, et s'étant changés par longue *Décoction* en Soufre *incombustible*. Gouverne donc doucement, avec égalité et proportion, tes Natures hautaines, de peur que si tu en favorises plus les unes [224] que les autres, elles qui sont naturellement ennemies ne se dépitent contre toi par jalousie et colère sèche, et ne te fassent longtemps soupirer.

Outre cela, il te les faut entretenir perpétuellement en cette chaleur tempérée, c'est-à-dire nuit et jour, jusqu'à ce que l'Hiver, c'est-à-dire le temps de l'Humidité des Matières, soit passé, parce qu'elles font leur paix et se donnent la main en s'échauffant ensemble, et que si elles se trouvaient seulement une demi-heure sans feu, ces Natures seraient à jamais irréconciliables. Voilà pourquoi il est dit au Livre des septante Préceptes : *Fais que leur feu dure continuellement et sans cesse, et qu'aucuns de leurs jours ne soient point oubliés.* Et Rasis : *La hâte, que mène avec soi trop de feu, est toujours suivie du Diable et de l'Erreur.* Quand l'Oiseau doré, dit

Diomèdes, sera parvenu jusqu'au Cancer, que de là il courra vers les Balances, alors il te faudra augmenter un peu le feu. Et tout de même encore quand ce bel Oiseau s'envolera de Libra vers le Capricorne, qui est le désiré Automne, le temps des moissons et des fruits déjà mûrs. [225]



SECONDE FIGURE

Deux Dragons de Couleur jaunâtre, bleue et noire comme le Champ

CHAPITRE IV

Explication de cette Figure

Considérez bien ces deux Dragons, car ce sont les vrais Principes de la Philosophie, que les Sages n'ont pas osé montrer à leurs Enfants propres. Celui qui est dessous, sans ailes, c'est le Fixe, ou le Mâle ; celui qui est au-dessus, c'est le Volatil, ou bien la Femelle noire et obscure, qui va prendre la domination par plusieurs mois. Le premier est appelé *Soufre*, ou bien *Calidité* et *Siccityé*, et le dernier, *Argent-Vif*, ou *Frigidité* et *Humidité*. Ce sont le Soleil et la Lune de Source *Mercurielle*, et Origine *Sulfureuse*, qui par le feu continuel s'ornent d'Habilllements Royaux, pour vaincre toute chose métallique, solide, dure et forte, lorsqu'ils seront unis ensemble, et puis changés en *Quintessence*. Ce sont ces Serpents et Dragons que les anciens Égyptiens ont peints en cercle, la tête mordant la queue, pour [226] dire qu'ils étaient sortis d'une même chose, et qu'elle seule était suffisante à elle-même, et qu'en son contour et circulation elle se par faisait. Ce sont ces Dragons que les anciens Poètes ont mis à garder sans dormir les Pommes dorées des Jardins des Vierges Hespérides. Ce sont ceux sur lesquels, Jason, en l'aventure de la Toison d'Or, versa le jus préparé par la belle Médée : des discours desquels les Livres des Philosophes sont si remplis, qu'il n'y a point de Philosophe qui n'en ait écrit depuis le *véridique* Hermès Trismégiste, Orphée, Pythagoras, Arthéphijs, Morienus, et les autres suivant, jusqu'à moi.

Ce sont ces deux Serpents envoyés par Junon, qui est la Nature métallique, que le fort Hercule, c'est-à-dire le Sage, doit étrangler en son berceau : je veux dire, vaincre, et tuer, pour faire pourrir, corrompre, et engendrer, au commencement de son Œuvre. Ce sont les deux Serpents attachés autour du Caducée, ou verge de Mercure, avec lesquels il exerce sa grande puissance, et se transfigure et se change comme il lui plaît. *Celui*, dit Haly, *qui en tuera l'un, il tuera aussi l'autre*, parce que l'un ne peut mourir qu'avec son Frère.

Ces deux-ci (qu'Avicenne appelle *Chienne de Corassène* et *Chien d'Arménie*) [227] étant donc mis ensemble dans le Vaisseau du Sépulcre, ils se mordent tous deux cruellement ; et par leur grand poison et rage furieuse, ne se laissent jamais depuis le moment qu'ils se sont pris et entre saisis (si le froid ne les empêche) que tous deux, de leur bavant venin et mortelles blessures, ne se soient ensanglantés par toutes les parties de leur Corps, et finalement s'entre-tuant, ne se soient étouffés dans leur venin propre, qui les change, après leur mort, en Eau vive, et permanente ; avant quoi, ils perdent avec la *corruption et putréfaction* leurs premières Formes naturelles, pour en reprendre après une seule nouvelle plus noble et meilleure.

Ce sont ces deux Spermes, masculin et féminin décrits au commencement de mon *Sommaire Philosophique*, *qui sont engendrés* (dit Rasis, Avicenne, et Abraham Juif) *dans les reins, entrailles, et des opérations des quatre éléments*. Ce sont l'Humide radical des Métaux, Soufre et Argent-Vif, non les vulgaires et qui se vendent par les Marchands Droguistes ; mais ce sont ceux que nous donnent ces deux beaux et chers Corps, que nous aimons tant. *Ces deux Spermes*, disait Démocrite, *ne se trouvent point sur la terre des Vivants*. Le même dit Avicenne, mais, ajoute-t-il, *on les recueille de la fiente*, [228] *ordure et pourriture du Soleil et de la Lune*. O

que bien heureux sont ceux qui le savent recueillir ! Car d'eux puis après ils en font une Thériaque, qui a puissance sur toute douleur, tristesse, maladie, infirmité et débilité, qui combat puissamment contre la mort, prolongeant la vie selon la permission de Dieu, jusqu'au temps déterminé, en triomphant des misères de ce Monde et comblant l'Homme de ses richesses.

De ces deux Dragons ou Principes Métalliques, j'ai dit en mon Sommaire que l'Ennemi enflammerait par son ardeur le feu de son Ennemi ; et qu'alors, si l'on n'y prenait garde, on verrait par l'Air une fumée venimeuse, et de mauvaise odeur, pire en flamme et en poison que n'est la tête envenimée d'un Serpent et d'un Dragon babylonien.

La cause pourquoi j'ai peint ces deux Spermes en forme de Dragons, c'est parce que leur puanteur est très grande, comme est celle des Dragons, et les exhalaisons qui montent dans le Matras sont obscures, noires, bleues et jaunâtres, ainsi que sont ces deux Dragons peints ; la force desquels, et des Corps dissous, est si venimeuse que véritablement il n'y a point au Monde un plus grand venin. Car il est capable, par la force et puanteur, de faire mourir et [229] tuer toute chose vivante. Le Philosophe ne sent jamais cette puanteur, s'il ne casse ses Vaisseaux ; mais seulement il la juge être telle par la vue et changement des Couleurs qui proviennent de la pourriture de ses *Confections*.

Ces Couleurs donc signifient la *Putréfaction et Génération* qui nous est donnée par la morsure et *dissolution* de nos Corps parfaits ; laquelle *dissolution* vient de la chaleur externe qui aide, et de l'*Ignéité* Pontique, et vertu aigre admirable du poison de notre Mercure, qui met et résout en pure poussière, même en poudre impalpable, ce qu'il trouve qui lui résiste. Ainsi la chaleur agissant sur et contre l'humidité radicale métallique, visqueuse ou oléagineuse, engendre sur le Sujet la noirceur. Car en

même temps la Matière se dissout, se corrompt, noircit, et conçoit pour engendrer. Parce que toute *Corruption* est *Génération*, et l'on doit toujours souhaiter cette noirceur. Elle est aussi ce voile noir avec lequel le Navire de Thésée revint victorieux de Crète, qui fut cause de la mort de son Père. Aussi faut-il que le Père meure, afin que des cendres de ce Phoenix il en renaisse un autre, et que le Fils soit Roi.

Certes, qui ne voit cette noirceur, au commencement de ses Opérations, durant [230] les jours de la Pierre, quelle autre couleur qu'il voit, il manque entièrement au Magistère, et ne le peut plus parfaire avec ce Chaos. Car il ne travaille pas bien, ne *putréfiant* point ; d'autant que si l'on ne pourrit, on ne corrompt ni n'engendre point. Par conséquent, la Pierre ne peut prendre vie végétative pour croître et multiplier. Et véritablement je te dis derechef que quand même tu travaillerais sur les vraies Matières, si au commencement, après avoir mis les *Confections* dans l'Œuf Philosophique (c'est-à-dire quelque temps après que le feu les aie irritées), tu ne vois cette *tête du Corbeau, noire du noir très noir*, il te faut recommencer. Car cette faute est irréparable, et on ne la saurait corriger. Sur tout, on doit craindre une Couleur orangée, à demi rouge ; parce que si dans ce commencement tu la vois dans ton Œuf, sans doute tu brûles ou as brûlé la verdeur et vivacité de la Pierre. La Couleur qu'il te faut avoir doit être entièrement parfaite en noirceur, semblable à celle de ces Dragons, et ce en l'espace de quarante jours.

Que donc ceux qui n'auront point ces marques essentielles se retirent de bonne heure des Opérations, afin qu'ils évitent une perte assurée. Sache aussi et remarque bien que ce n'est rien en cet Art d'avoir la noirceur, il n'y a rien plus aisé à avoir. [231] Car presque de toutes les choses du monde mêlées avec l'humidité, tu en auras la noirceur par le feu. Il te faut avoir une noirceur qui provienne des Corps Métalliques parfaits, qui

dure un long espace de temps, et qui ne se perde qu'en cinq mois, après laquelle vient et succède la désirée blancheur. Si tu as cela, tu as beaucoup, mais non pas tout.

Quant à la couleur bleuâtre et jaunâtre, elle signifie que la *solution et putréfaction* n'est point encore achevée, et que les Couleurs de notre Mercure ne sont point encore bien mêlées et pourries avec ce qui reste.

Donc cette Noirceur et Couleurs enseignent clairement qu'en ce commencement la Matière ou le Composé commence à se pourrir et dissoudre en poudre plus menue que les Atomes du Soleil, lesquels se changent après en Eau permanente. Et cette *Dissolution* est appelée par les Philosophes envieux *Mort, Destruction et Perdition*, parce que les Natures changent de forme. De là sont sorties tant d'Allégories sur les Morts, Tombes et Sépulcres. Les autres l'ont nommée *Calcination, Dénudation, Séparation, Trituration, Assation*, parce que les Confections sont changées et réduites en minuscules pièces ou parties. Les autres *Réduction en* [232] *première Matière, Mellification, Extraction, Commission, Liquéfaction, Conversion d'Éléments, Subtilisation, Division, Humation, Impastation, et Distillation*, parce que les Confections sont liquéfiées, réduites en semence, amollies, et se circulent dans le Matras. Les autres *Xir, Putréfaction, Corruption, Ombres Cimmériennes, Gouffre, Enfer, Dragon, Génération, Ingression, Submersion, Complexion, Conjonction, et Imprégnation* parce que la Matière est noire et aqueuse, et que les Natures se mêlent parfaitement, et se retiennent les unes les autres. Car quand la chaleur du Soleil agit sur elles, elles se changent premièrement en Poudre, ou Eau grasse et gluante, qui, sentant la chaleur, s'enfuit en haut en la tête du Poulet avec la fumée, c'est-à-dire avec le Vent et l'Air ; de-là cette Eau, tirée et fondue des Confections, elle s'en rêva en bas, et en descendant réduit et résout tant qu'elle peut le reste des Confections aromatiques,

faisant toujours ainsi jusqu'à ce que tout soit comme un bouillon noir un peu gras. Voilà pourquoi on appelle cela *Sublimation*, et *Volatilisation*, car il vole en haut, et *Ascension* et *Descension*, parce qu'il monte et descend dans le Vaisseau.

Quelque temps après, l'Eau commence à s'engrossir et coaguler davantage, [233] venant comme de la Poix très noire ; et enfin vient Corps et Terre, que les Envieux ont appelée *Terre fétide et puante* car alors, à cause de la parfaite *putréfaction* (qui est aussi naturelle que toutes autres), cette Terre est puante, et donne une odeur semblable au relent des Sépultures remplis de pourriture et d'ossements encore chargés d'humeur naturelle. Cette Terre a été appelée par Hermès la *Terre des feuilles*, néanmoins son plus propre et vrai nom est le *Laiton qu'on doit puis après blanchir*. Les anciens Sages Cabalistes l'ont décrite dans les Métamorphoses sous l'Histoire du Serpent de Mars, qui avait dévoré les Compagnons de Cadmus, lequel le tua en le perçant de sa Lance contre un Chêne creux. Remarque ce Chêne.¹ [234]



¹ Ce sont les Cendres de bois de chêne, bien tamisées, qu'on met dans l'Écuelle de terre, sur laquelle se pose l'Œuf Philosophique, après qu'on l'a placé dans le Fourneau.

TROISIÈME FIGURE

Un homme et une Femme, vêtus de Robe orangée, sur un champ azuré et bleu, avec leurs Rouleaux

CHAPITRE V

Explication de cette Figure

L'Homme ici dépeint me ressemble tout exprès bien au naturel, tout de même que la Femme représente naïvement Pernelle. La cause pourquoi nous sommes peints au vif n'a rien de particulier. Car il ne fallait représenter que le Mâle et la Femelle, à quoi notre particulière ressemblance n'était pas nécessairement requise. Mais il a plu au sculpteur de nous mettre là, tout ainsi qu'il a fait aussi en cette même Arche plus haut, aux pieds de la Figure de S. Paul et de S. Pierre, selon que nous étions en notre jeunesse ; et encore ailleurs en plusieurs lieux, comme fut la porte de la Chapelle S. Jacques de la Boucherie, auprès de ma maison (encore qu'en cette dernière il y a une raison particulière) comme aussi sur la porte de sainte Geneviève des Ardents, où tu pourras me voir. [235]

Je te peins donc ici deux Corps, un de Mâle, et l'autre de Femelle, pour t'enseigner qu'en cette seconde Opération tu as véritablement, mais non pas encore parfaitement, deux Natures conjointes, et mariées, *la masculine et la féminine*, ou plutôt les quatre Éléments ; et que les Ennemis naturels, le Chaud et le Froid, le Sec et l'Humide, commencent de s'approcher amiablement les uns des autres, et par le moyen des Entremetteurs de paix, déposent peu à peu l'ancienne inimitié du vieux Chaos. Tu sais assez qui sont ces Entremetteurs entre le Chaud et le Froid : c'est l'Humide ; car il est parent et allié des deux, du Chaud par sa chaleur, et

du Froid par son humidité. Voilà pourquoi commencer à faire cette paix, tu as déjà en l'Opération précédente converti toutes les Confections en Eau par la dissolution. Et puis après tu as fait coaguler l'Eau nécessaire, qui s'est convertie en cette Terre noire du noir très noir, pour faire entièrement la paix. Car la Terre qui est sèche et humide, se trouvant aussi parente et alliée avec le Sec et l'Humide, qui sont Ennemis, les apaisera et accordera entièrement. Ne considères-tu pas un mélange très parfait de tous ces quatre Éléments, les ayant premièrement convertis en Eau, et maintenant en Terre. Je [236] t'enseignerai encore ci-après les autres conversions en Air quand tout sera blanc, et en Feu quand tout sera d'un parfait rouge de Pourpre.

Tu as donc ici deux Natures mariées, dont l'une a conçu de l'autre, et par cette conception s'est convertie en Corps de Mâle, et le Mâle en celui de Femelle, c'est-à-dire se sont faites un seul Corps, qui est *l'Androgyne* des Anciens, qu'autrement on appelle encore la *Tête du Corbeau*, et les *Éléments convertis*. En cette façon je te peins ici que tu as deux Natures réconciliées, qui (si elles sont conduites et régies sagement) peuvent former un Embryon en la matrice du Vaisseau, et puis t'enfanter un Roi très puissant, invincible, et incorruptible, parce qu'il sera une Quintessence admirable. Voilà la principale fin de cette représentation, et la plus nécessaire.

La seconde, qui est aussi très notable, sera qu'il me fallait dépeindre deux Corps, parce qu'il faut qu'en cette Opération tu divises ce qui a été coagulé, pour en donner puis après une nourriture, un lait de vie, au petit Enfant naissant, qui est doué (par le Dieu vivant) d'une Âme végétative. Ce qui est un secret très admirable et très caché, qui a fait raffoler, faute de le comprendre, tous ceux qui l'ont cherché [237] sans le trouver ; et

qui a rendu sage toute Personne qui l'a contemplé des yeux du corps, ou de l'esprit.

Il te faut donc faire deux parts et portions de ce Corps coagulé, l'une desquelles servira *d'Azoth* pour laver et mondifier l'autre, qui s'appelle *Laiton*, qu'il faut blanchir. Celui qui est lavé, c'est le Serpent Python, qui, ayant pris son être de la corruption du limon de la Terre, assemblé par les Eaux du Déluge, quand toutes les Confections étaient Eau, doit être mis à mort, et vaincu par les flèches du Dieu Apollon, par le blond Soleil, c'est-à-dire par notre Feu, égal à celui du Soleil.

Celui qui lave, ou plutôt ces lavements, qu'il faut continuer avec l'autre moitié, ce sont les dents de ce Serpent que le sage Opérateur, le vaillant Thésée, sèmera dans la même terre, dont naîtront des Soldats qui se détruiront enfin eux-mêmes, se laissant par opposition résoudre en la même nature de la terre, laissant emporter les conquêtes méritées.

C'est sur ceci que les Philosophes ont décrit si souvent et tant de fois répété. *Il se dissout soi-même, se congèle, se noircit, se blanchit, se tue, et vivifie soi-même.* J'ai fait peindre leur Champ azuré et bleu pour montrer que je ne fais que commencer à sortir de la noirceur très noire. Car [238] l'azuré et bleu est une des premières Couleurs que nous laisse voir l'obscur Femme, c'est-à-dire l'Humidité cédante un peu à la chaleur et sécheresse. L'Homme et la Femme sont la plupart orangés. Cela signifie que nos Corps (ou notre Corps, que les Sages appellent ici *Rebis*), n'a point encore assez de digestion, et que l'Humidité dont vient le noir, bleu et azuré, n'est pas demi vaincue par la sécheresse. Car, quand la sécheresse dominera, tout sera blanc, et la combattant ou étant égale à l'Humidité, tout est en partie selon ces Couleurs. Les Envieux ont appelé encore ces Confections en cette Opération, *Numus, Ethelia, Arena, Bori-*

tis, Corsuste, Cambar, Albar aeris, Duenech, Randeric, Kukul, Thabitris, Ebisemeth, Ixir, etc. Ce qu'ils ont commandé de blanchir.

La Femme a un cercle blanc en forme de rouleau à l'entour de son corps, pour te montrer que Rebis commencera de se blanchir de cette même façon, blanchissant premièrement aux extrémités tout à l'entour de ce cercle blanc. L'Échelle des Philosophes dit : *Le Signe de la première parfaite blancheur, est quand l'on voit un certain petit cercle capillaire, c'est-à-dire passant sur la tête, qui apparaîtra à l'entour de la Matière aux côtés du Vaisseau, en couleur tirant sur l'orangé.* [239]

Il y a en leurs Rouleaux, *Homo veniet ad Judicium Dei* ; c'est-à-dire l'Homme viendra au Jugement de Dieu. *Vere*, (dit la Femme) *illa dies terribilis eris*. C'est-à-dire, certes ce jour-là sera terrible. Ce ne sont point des passages de la Sainte Écriture mais seulement des dictons parlant selon le Sens Théologique de la Résurrection future. Je les ai mis ainsi ; car ils me servent pour celui qui contemple seulement l'artifice grossier et plus naturel, prenant l'interprétation de la Résurrection. Et servent tout de même à ceux qui, voulant recueillir les Paraboles de la Science, prennent des yeux de Lyncée pour pénétrer au-delà des Objets visibles. Il y a donc, *l'Homme viendra au Jugement de Dieu, Certes ce jour sera terrible*. C'est comme si je disais, il faut que ceci vienne au *Colorement* de la perfection, pour être jugé et nettoyé de la noirceur et ordure, et être spiritualisé et blanchi. Certes ce jour sera terrible. Oui vraiment ; aussi vous trouverez en l'Allégorie d'Ariléus. *L'horreur nous tint en la Prison Par quatre-vingt jours dans les ténèbres des Ondes, dans l'extrême chaleur de l'été, et dans les troubles de la Mer*. Toutes lesquelles choses doivent premièrement passer avant que notre Roi puisse être blanchi, venant de mort à vie, pour vaincre puis après tous ses Ennemis. [240]

Pour t'enseigner encore mieux cette albification ou blanchissement, qui est plus difficile que tout le reste (jusqu'au quel temps tu puisses failir à tous pas ; mais après non, ou tu casserais les Vaisseaux), je t'ai fait encore ce Tableau suivant.



QUATRIÈME FIGURE

Un homme semblable à saint Paul, vêtu d'une Robe blanche orangée, bordée d'Or, tenant une Épée nue, ayant à ses pieds un Homme à genoux, vêtu d'une Robe orangée, blanche et noire, tenant un Rouleau, où il y a
Dele mala quæ feci, c'est-à-dire : ôte le mal que j'ai fait

CHAPITRE VI

Explication de cette Figure

Regarde bien cet Homme en la forme d'un saint Paul, vêtu d'une Robe entièrement orangée blanche. Si tu le considères bien, il tourne le corps en posture qui démontre qu'il veut prendre l'Épée [241] nue, ou pour trancher la tête, ou pour faire quelque autre chose sur cet Homme qui est à ses pieds à genoux, vêtu d'une Robe orangée, blanche et noire, lequel dit en son Rouleau : *Dele mala quæ feci*, comme disant : Ôte-moi ma noirceur, *terme* de l'Art. Car *mal* signifie par Allégorie la noirceur ; ainsi en la *Turbe* on trouve *Cuis jusqu'à la noirceur, qu'on estimera être mal*. Mais veux-tu savoir que veut dire cet Homme qui prend l'épée ? Il signifie qu'il faut couper la tête au Corbeau, c'est-à-dire à cet Homme vêtu de diverses couleurs, qui est à genoux. J'ai pris ce trait et figure d'Hermès Trismégiste en son *Livre de l'Art secret*, où il dit : *Ôte la tête à cet homme noir ; coupe la tête au Corbeau, c'est-à-dire blanchis notre Sable*. Lambsprink, Gentilhomme allemand, s'en était déjà servi au Commentaire de ses Hiéroglyphiques, disant : *En ce bois il y a une Bête qui est toute couverte de noirceur ; si quelqu'un lui coupe la tête, alors elle perdra sa noirceur, et vêtira la couleur très blanche. Voulez-vous entendre ce que c'est ? La noirceur s'appelle la tête du Corbeau, laquelle ôtée, à l'instant vient la couleur blanche, alors, c'est-à-dire quand la nuée n'apparaît plus, ce Corps est*

appelé sans tête. Ce sont ses propres mots. En même Sens les Sages ont aussi dit ailleurs, *Prends la* [242] *Vipère, appelée de Rexa, coupe-lui la tête*, c'est-à-dire ôte-lui la noirceur. Ils se sont encore servis de cette périphrase quand, pour signifier la Multiplication de la Pierre, ils ont feint un Serpent *Hydra* auquel, si on coupait une tête, il lui en renaissait dix. Car la Pierre augmente de dix à chaque fois qu'on lui coupe cette tête de Corbeau, qu'on la noircit, et blanchit, c'est-à-dire qu'on la dissout de nouveau, et qu'après on la *recoagule*.

Regarde que l'épée nue est entortillée d'une Ceinture noire, et que les bouts d'icelle ne l'environnent pas tout à fait. Cette épée nue, resplendissante, est la Pierre au blanc, si souvent décrite dans les Philosophes sous cette forme. Pour donc parvenir à cette parfaite blancheur étincelante, il te faut entendre les entortillements de cette Ceinture noire, et ensuivre ce qu'ils enseignent, qui est la quantité des *Imbibitions*. Les deux bouts qui ne l'entortillent pas tout à fait représentent le commencement de la fin. Pour le commencement, il enseigne qu'il faut *imbiber* en ce premier temps doucement et avec épargne, donnant alors à la Pierre peu de lait, comme à un petit enfant naissant, *afin que l'Ixir* (disent les auteurs) *ne le submerge*. Le même faut-il faire à la fin, quand nous voyons que notre Roi est saoul, et [243] n'en veut plus. Le milieu de ces Opérations est peint par les cinq entortillements entiers de la Ceinture noire, auquel temps (parce que notre Salamandre vit du feu, et au milieu du feu, voire même est un feu, et un Argent vif, courant au milieu du feu, ne craignant rien) il lui en faut donner abondamment, de telle façon que le lait virginal entoure toute la Matière.

J'ai fait peindre noirs ces entourements de la Ceinture, parce que se sont des *Imbibitions*, et par conséquent des *Noirceurs*. Car le Feu avec l'Humide (comme il est tant de fois dit) cause la noirceur. Et comme ces

cinq entouurements entiers démontrent qu'il faut faire cela cinq fois entièrement, tout de même ils font connaître qu'il faut faire cela cinq mois entiers, un mois à chaque *Imbibition*. Voilà pourquoi Hali Abenragel a dit : *La cuisson des choses se parfait en trois fois cinquante jours*. Il est vrai que si tu veux compter ces petites *Imbibitions* du commencement et de la fin, il y en a sept. Sur quoi un des plus Envieux a dit : *Notre tête de Corbeau est lépreuse ; c'est pourquoi qui la voudra nettoyer, il doit faire descendre sept fois au fleuve de régénération au Jordain, ainsi que commande le Prophète au Lépreux Naaman Syrien*. Comprenant en cela le commencement qui n'est [244] que de quelques jours, le milieu, et la fin, qui est aussi fort courte.

Je t'ai donc donné ce Tableau pour te dire, qu'il te faut blanchir mon Corps qui est à genoux, lequel ne demande autre chose. Car la Nature tend toujours à perfection. Ce que tu accompliras par *l'apposition* du lait Virginal, et par la décoction que tu feras des Matières avec ce lait qui, se séchant sur ce Corps, le teindra en même blanc orangé, dont est vêtu celui qui prend l'épée, en laquelle couleur il te faut faire venir ton *Corsuflet*.

Les vêtements de la figure de saint Paul sont bordés largement de couleur dorée, et rouge orangée. O mon fils, loue DIEU si tu vois jamais cela. Car déjà tu as obtenu miséricorde du Ciel, *Imbibe* donc et teins jusqu'à ce que le petit Enfant soit fort et robuste, pour combattre contre l'eau et le feu. Accomplissant cela, tu feras ce que Démagoras, Senior et Hali ont appelé : *Mettre la Mère au ventre de l'Enfant qu'elle avait déjà enfanté*. Car [245] ils appellent Mère le *Mercure des Philosophes*, duquel ils ont les *Imbibitions et fermentations*, et l'Enfant, le corps qu'on doit teindre, duquel est sorti ce Mercure. Je t'ai donné donc ces deux Figures pour signifier *l'albification* ou blanchissement ; aussi c'est en ce lieu que tu avais besoin de grande aide, car tout le monde y a choppé. Cette Opé-

ration est vraiment un Labyrinthe, parce qu'ici se présentent mille voies à même instant, outre qu'il faut procéder à la fin d'icelle, justement tout au rebours du commencement, en *coagulant* ce qu'auparavant tu *dissolves*, et faisant Tene ce qu'auparavant tu faisais Eau.

Quant tu auras blanchi, tu as vaincu les Taureaux enchantés, qui jetaient feu et fumée par les narines. Hercule a nettoyé l'étable pleine d'ordure, de pourriture et de noirceur. Jason a versé le jus sur les Dragons de Coichos, et tu as en ta puissance la Corne d'Amalthée, qui (encore qu'elle ne soit que blanche) peut combler tout le reste de ta vie, de gloire, d'honneur, et de richesse. Pour l'avoir il t'a fallu combattre vaillamment, et comme un Hercule. Car cet Achélous, ce Fleuve humide (qui est la noirceur) est doué d'une force très puissante, outre qu'il se change souvent d'une forme en une autre : aussi as-tu parachevé, parce que le reste est sans difficulté. Ces transfigurations ou changements sont décrits particulièrement au *Livre des sept Seaux Égyptiens*,¹ où il est dit (comme aussi par tous les Auteurs) qu'avant que quitter entièrement la noirceur, et se blanchir en la façon d'un [246] marbre très reluisant et d'une épée nue flamboyante, la Pierre se vêtira de toutes les couleurs que tu sauras imaginer. Souvent elle se liquéfiera elle-même, et souvent se *coagulera* encore, et parmi ces diverses et contraires opérations (que l'âme végétative qui est en elle lui fait parfaire en un même temps) elle deviendra orangée, verte, rouge (non pas d'un rouge parfait) et jaune, deviendra bleue, et orangée, jusqu'à ce qu'étant entièrement vaincue par la sécheresse et la chaleur, toutes ces infinies couleurs finissent en cette blancheur orangée admirable du vêtement de saint Paul, laquelle, en peu de temps, viendra comme celle de l'épée nue. Puis, par plus forte et longue décoction, prendra enfin le rouge orangé, et puis le parfait rouge de Laque, où elle se reposera dé-

¹ Les Sept Chapitres d'Hermès.

sormais. Je ne veux pas oublier, en passant, de t'avertir que le lait de la Lune n'est pas comme le lait Virginal du Soleil. Pense donc que les *Imbibitions* de la blancheur demandent un lait plus blanc que celles de la rougeur et couleur d'Or. Car en ce pas j'ai pensé faillir, et l'eusse fait sans Abraham Juif. Pour cette raison je t'ai fait peindre la Figure qui prend l'épée nue en la couleur qui t'est nécessaire : aussi c'est cette Figure qui blanchit. [247]



CINQUIÈME FIGURE

Sur un Champ vert, deux Hommes et une Femme, qui ressuscitent entièrement blancs, deux Anges au-dessus, et sur les Anges la Figure du Sauveur venant juger le Monde, vêtu d'une Robe parfaitement citrine blanche

CHAPITRE VII

Explication de cette Figure

J'ai fait peindre ainsi un Champ vert, parce qu'en cette *Décoction* les *Confections* se font vertes, et gardent plus longtemps cette odeur que toute autre après la noire. Cette verdure marque particulièrement que notre Pierre a une Âme végétative, et qu'elle s'est convertie, par l'industrie de l'Art, en vrai et pur germe, pour germer abondamment et produire puis après de rameaux infinis. O *bienheureuse verdure*, dit le *Rosaire*, *qui produit toutes choses : sans toi rien ne peut croître, végéter, ni multiplier*. Les trois qui ressuscitent vêtus de blanc étincelant, représentent [248] le Corps, l'âme et l'Esprit de notre Pierre blanche. Les Philosophes usent ordinairement de ces termes de l'Art, pour cacher le Secret aux Méchants. Ils appellent *Corps*, *la terre noire, obscure et ténébreuse, que nous blanchissons*. Ils appellent *Âme l'autre moitié divisée du Corps*, qui, par la volonté de DIEU et la puissance de la Nature, donne au Corps, par ses *imbibitions et fermentations*, *l'âme végétative*; c'est-à-dire la puissance et vertu de pulluler, croître, multiplier, et de se rendre blanc comme une épée nue reluisante. Ils appellent *Esprit la teinture et siccité*, qui, comme un esprit, a vertu de pénétrer toutes choses métalliques.

Je serais trop long si je te voulais montrer ici par combien de raisons ils ont dit par tout : *Noire Pierre a, comme l'Homme, Corps, Âme et Esprit*.

Je veux seulement que tu remarques bien que, comme l'Homme doué de corps, Âme, et Esprit, n'est toutefois qu'un, aussi tu n'as maintenant qu'une seule *Confection* blanche, en laquelle toutefois sont le Corps, l'âme et l'Esprit, qui sont unis inséparablement. Je te pourrais bien donner de très claires comparaisons et explications de ce Corps, Âme et Esprit ; mais pour les expliquer, il faudrait dire des choses que Dieu se réserve de révéler à ceux qui le craignent, et [249] qui l'aiment, et qui par conséquent ne se doivent pas écrire.

Je t'ai donc fait ici peindre un Corps, une Âme et un Esprit tous blancs, comme s'ils ressuscitaient, pour te montrer que le Soleil, la Lune et Mercure, sont ressuscités en cette Opération, c'est-à-dire sont faits Éléments de l'Air et blanchis : car nous avons déjà appelé la *Noirceur Mort*; continuant la Métaphore, nous pouvons donc appeler la *Blancheur* une *vie*, qui ne revient qu'avec et par la résurrection, Le Corps, (pour te le montrer plus clairement), je l'ai fait peindre, levant la pierre d. son tombeau, dans lequel il était enfermé. L'Âme, parce qu'elle ne peut être mise en terre, elle ne sort pas d'un tombeau, mais seulement je la fais peindre parmi les tombeaux, cherchant son Corps en forme de Femme ayant les cheveux épars. L'Esprit, qui ne peut être aussi mis en sépulture, je l'ai fait peindre en Homme sortant de terre, non pas de la tombe. Ils sont tous blancs ; aussi la *Noirceur*, qui est la *Mort*, est vaincue, et eux étant blanchis sont désormais *incorruptibles*.

Lève maintenant les yeux en haut, et vois venir notre Roi couronné et ressuscité, qui a vaincu la *Mort*, les obscurités et humidités. Le voilà en la forme que viendra le Sauveur, lequel unira à soi éternellement [250] toutes les Ames pures et nettes, et chassera tout l'impur et immonde comme étant indigne de s'unir à son divin Corps. Ainsi, par comparaison (demandant toutefois permission de parler ainsi à l'Église Catholique,

Apostolique et Romaine, et priant toute Âme débonnaire de me le permettre par *similitude*), voici notre *Élixir blanc*, qui dorénavant unira à soi inséparablement toute Nature pure métallique, la transmuant en sa nature argentée et très fine, rejetant l'impureté étrangère et hétérogène. Loué soit Dieu, qui nous fait la grâce, par sa grande bonté, de pouvoir considérer ce Blanc étincelant, plus parfait et reluisant qu'aucune nature composée, et plus noble, après l'âme immortelle, qu'aucune autre Substance animée ou inanimée ; aussi est-elle une Quintessence, *un Argent très pur, passé par la Coupelle et affiné sept fois*, dit le Royal Prophète David.

Il n'est pas nécessaire d'interpréter ce que signifient les deux Anges jouant des Instruments sur la tête des Ressuscités ; ce sont plutôt des Esprits Divins, chantant les merveilles de Dieu en cette Opération miraculeuse, que des Anges nous appelant au Jugement. Tout exprès pour en faire différence, j'ai donné un Luth à l'un et à l'autre une Musette, non pas des [251] Trompettes, qu'on leur donne toujours pour appeler au Jugement. Le même faut-il dire des trois Anges qui sont sur la tête de Notre Sauveur, dont l'un le couronne, et les autres deux disent en leurs Rouleaux, en lui assistant, *O Pater omnipotence ! O Jesus bone !* C'est-à-dire, O Père Tout-puissant ! Ô bon Jésus ! en lui rendant des grâces éternelles.



SIXIÈME FIGURE

*Sur un Champ violet et bleu, deux Anges de couleur orangée,
et leurs Rouleaux*

CHAPITRE VIII

Explication de cette Figure

Ce champ violet et bleu montre que, voulant passer de la Pierre blanche à la rouge, tu l'as *imbibée* d'un peu de *Lait Virginal Solaire*, et que ces Couleurs sont sorties de l'Humidité Mercurielle que tu as séchée sur la Pierre. En cette Opération du *Rubifiement*, encore que tu imbibes, tu n'auras guère de noir, mais bien du violet, bleu, et de la couleur de la queue du Paon : car notre Pierre est si triomphante [252] en *siccité* qu'incontinent que ton Mercure la touche, la Nature, se réjouissant de sa nature, se joint à elle et la boit avidement ; et partant le Noir qui vient de l'Humidité ne se peut montrer qu'un peu sous ces Couleurs violettes et bleues, autant que la siccité (comme il est dit) gouverne maintenant absolument.

Je t'ai fait peindre ces deux Anges avec des ailes, pour te représenter que les deux Substances de tes *Confections*, la Mercurielle et sulfureuse, la fixe aussi bien que la Volatile, étant fixées ensemble dans ton Vaisseau. Car en cette Opération le Corps fixe montera doucement au Ciel, tout spirituel ; et de là, il descendra en la Terre, et là où tu voudras, suivant par tout l'Esprit qui se meut toujours sur le feu. D'autant qu'ils sont faits d'une même Nature et le Composé est tout Spirituel, et le Spirituel tout Corporel, tant il a été subtilisé sur notre marbre par les Opérations précédentes. Les Natures donc sont ici transmuées et changées en Anges ;

c'est-à-dire, sont faites spirituelles et très subtiles, aussi sont-elles maintenant de vraies Teintures.

Or souviens-toi de commencer la *Rubification* par l'*apposition* du Mercure orangé rouge ; mais il n'en faut guère verser, et seulement un ou deux fois, selon que [253] tu verras. Car cette Opération se doit parfaire par feu sec, *Sublimation* et *Calcination* sèche. Et vraiment je te dis ici un secret que tu trouveras bien rarement écrit. Aussi je ne suis point Envieux, et plutôt à Dieu que chacun sût faire de l'Or à sa volonté, afin que l'on vécût menant paître ses gras Troupeaux, sans usure ni procès, à l'imitation des Saints Patriarches, usant seulement, comme les premiers Pères, de *permutation* de chose à chose, pour laquelle il faudrait avoir travaillé aussi bien que maintenant. De peur toutefois d'offenser Dieu, et d'être l'instrument d'un tel changement, qui peut-être serait mauvais, je n'ai garde de représenter ou écrire où est-ce que nous cachons les Clefs qui peuvent ouvrir toutes les portes des Secrets de la Nature, et renverser la Terre sens dessus dessous, me contentant de montrer des choses qui l'enseigneront à toute Personne à qui Dieu aura permis de connaître *quelle propriété a le signe des Balances, quand il est éclairé du Soleil et de Mercure au mois d'Octobre.*

Ces Anges sont peints de couleur orangée afin de te faire savoir que tes *Confections* blanches ont été un peu plus cuites, et que le noir du violet et bleu a été déjà chassé par le feu. Car cette couleur orangée est composée de ce bel orangé [254] rouge doré (que tu attends il y a si longtemps) et du reste de ce violet et bleu que tu as déjà en partie défait. Cet orangé démontre encore que les Natures se digèrent et peu à peu se parfument par la grâce de Dieu.

Quant à leur Rouleau qui dit : *Surgite Mortui verite ad Judicium Domini mei* : c'est-à-dire, Levez-vous Morts, venez au Jugement de Dieu

mon Seigneur, je l'ai plutôt fait mettre pour le seul Sens Théologique que pour l'autre. Il finit Hans la gueule d'un Lion tout rouge, c'est pour montrer qu'il ne faut point discontinuer cette Opération qu'on ne voit le vrai rouge de Pourpre, semblable du tout au Pavot champêtre et à la Laque du Lion pur, si ce n'est pour multiplier. [255]



SEPTIÈME FIGURE

*Un Homme semblable à saint Pierre, vêtu d'une Robe orangée rouge, tenant une Clef en la main droite, et mettant la gauche sur une Femme vêtue d'une Robe orangée, qui est à ses pieds à genoux, tenant un Rouleau, où est écrit :
Christe Precor, esto pius. Je vous prie, ô Christ, soyez-moi miséricordieux*

CHAPITRE IX

Explication de cette figure.

Regarde cette Femme vêtue de Robe orangée, qui ressemble au naturel à Pernelle comme elle était en son adolescence. Elle est peinte en façon de Suppliante, à genoux, les mains jointes, aux pieds d'un Homme, qui a une Clef en sa main droite, qui l'écoute gracieusement, et puis étend la main gauche sur elle. Veux-tu savoir ce que représente cela ? C'est la Pierre, qui demande en cette Opération deux choses au Mercure Solaire des Philosophes (dépeint sous la forme de l'Homme), [256] c'est à savoir la Multiplication, et un habit plus riche. Ce qu'elle doit obtenir en ce temps ici. Aussi l'Homme, lui mettant ainsi la main sur l'épaule, le lui accorde.

Mais pourquoi as-tu fait peindre une Femme ? Je pouvais aussi bien faire peindre un Homme ou un Ange qu'une Femme : (car les Natures sont maintenant toutes spirituelles et corporelles, masculines et féminines) mais j'ai mieux aimé te faire peindre une femme, afin que tu juges qu'elle demande plutôt la Multiplication que toute autre chose ; parce que ce sont les plus naturels et plus propres désirs de la Femelle.

Pour te montrer encore plus qu'elle demande la Multiplication, j'ai fait peindre l'Homme auquel elle fait la prière, en la forme d'un Saint Pierre, tenant une Clef, ayant puissance d'ouvrir et fermer, de lier et dé-

lier. D'autant que les Philosophes envieux n'ont jamais parlé de la Multiplication que sous ces communs termes de l'Art. *Ouvre, ferme, lie, délie*. Ils ont appelé *ouvrir* et *délier* faire le Corps (qui est toujours dur et fixe) mol, fluide, et coulant comme l'eau, et *fermer ou lier*, le coaguler par après par décoction plus forte, en le remettant encore une autre fois en la forme de Corps. [257]

Il me fallait donc représenter un Homme avec une clef, pour t'enseigner qu'il te faut maintenant *ouvrir et fermer*, c'est-à-dire multiplier les Natures germantes et croissantes. Car tout autant de fois que tu dissoudras et fixeras, autant de fois ces Natures multiplieront en quantité, qualité et vertu, selon la Multiplication de dix, de ce nombre venant à cent, de cent à mille, de mille à dix mille, de dix mille à cent mille, de cent mille à un million ; et de là par même Opération jusqu'à l'infini, ainsi que j'ai fait trois fois, dont je loue Dieu. Et quand ton *Élixir* est ainsi conduit à l'infini, un grain d'icelui tombant sur une quantité métallique fondue aussi profonde et vaste que l'Océan, il le teindra et convertira en parfait Métal, c'est-à-dire en Argent ou en Or, selon qu'il aura été imbibé et fermenté, chassant et éloignant de soi toute la matière impure et étrangère, qui s'était jointe en sa première *Coagulation*.

Par la même raison que j'ai fait peindre une Clef à l'Homme, qui est sous la forme d'un saint Pierre, pour signifier que la Pierre demandait d'être ouverte et fermée pour multiplier, par même raison aussi, pour te montrer avec quel Mercure tu dois faire cela, j'ai donné à l'Homme un [258] habit orangé rouge, et un orangé à la Femme.

Cela ne suffise pour ne sortir du silence de Pythagoras, et pour t'enseigner que la Femme, c'est-à-dire notre Pierre, demande d'avoir la riche parure et couleur de Saint Pierre. Elle a écrit en son Rouleau *Christo precor esto pius* : Jésus-Christ soyez-moi doux, comme si elle disait : Sei-

gneur soyez-moi doux, et ne permettez pas que celui qui sera parvenu jusqu'ici gâte tout par trop de feu. Il est bien vrai que dorénavant je ne craindrai plus les Ennemis, et que tout feu me sera égal : toutefois, le Vaisseau qui me contient est toujours fragile. Car si l'on augmente trop le feu, il crèvera, et s'éclatant m'emportera et me sèmera malheureusement parmi les cendres.

Prends donc garde à ton feu en ce pas, *régissant* et gouvernant doucement en patience cette Quintessence admirable, car il lui faut augmenter son feu, mais non par trop. Et prie la souveraine bonté qu'elle ne permette point que les malins Esprits qui gardent les Mines et les trésors, détruisent ton Opération ou fascinent ta vue, quand tu considères ces incompréhensibles mouvements de cette Quintessence dans ton Vaisseau. [259]



HUITIÈME FIGURE

*Sur un Champ violet obscur, un Homme rouge de pourpre, tenant le pied d'un
Lion rouge de Laque, qui a des ailes, et semble ravir et emporter l'Homme*

CHAPITRE X

Explication de cette Figure

Ce Champ violet et obscur représente que la Pierre a obtenu, par l'entière Décoction, les beaux vêtements entièrement orangés et rouges qu'elle demandait à saint Pierre, qui en était vêtu, et que la complète et parfaite digestion (signifiée par l'entière couleur orangée) lui a fait laisser sa vieille Robe orangée. La couleur rouge de Laque de ce Lion volant, semblable à ce pur Escarlatin du grain de la vraiment rouge Grenade, démontre qu'elle est maintenant accomplie en toute droiture et égalité. Qu'elle est comme un Lion, dévorant toute Nature pure Métallique, et la changeant en sa vraie Substance, en vrai et pur Or plus fin que celui des meilleures Mines. [260]

Aussi elle emporte maintenant l'Homme hors de cette vallée de misères, c'est-à-dire hors des incommodités de la pauvreté et infirmité, et avec ses ailes le soulève glorieusement hors des croupissantes eaux d'Égypte (qui sont les pensées ordinaires des Mortels) et, lui faisant mépriser la vie et les richesses présentes, le fait nuit et jour méditer en DIEU et les Saints, souhaiter le Ciel Empirée, et boire les douces sources des Fontaines de l'espérance éternelle.

Loué soit DIEU éternellement, qui nous a fait la grâce de voir cette belle et toute parfaite Couleur de Pourpre, cette belle Couleur du Pavot champêtre du Rocher, cette Couleur *Tyriene* étincelante et flamboyante,

qui est incapable de changement et d'altération : sur laquelle le Ciel même et son Zodiaque ne peut plus avoir domination ni puissance, dont l'éclat rayonnant et éblouissant semble en quelque façon communiquer à l'Homme quelque chose de surcéleste, le faisant (quand il la contemple et connaît) étonner, trembler, et frémir en même temps.

O Seigneur, faites-nous la grâce que nous en puissions bien user à l'augmentation de la Foi, au profit de notre Âme, et accroissement de la gloire de ce noble Royaume. Ainsi soit-il.

FIN



[261]

AVERTISSEMENT

Touchant les Figure de Flamel

On a pas jugé qu'il fût nécessaire de mettre dans le Livre de Flamel, les Figures particulières, après le Titre, et au-dessus de chaque Chapitre, où elles sont expliquées ; comme les avait fait mettre le sieur de la Chevalerie, Gentilhomme Poitevin, à qui on a la première Édition de ce livre ; parce que ce n'eût été que de la dépense inutile, puisque l'on peut voir et consulter chacune de ces Figures particulières dans la Figure générale qui les comprend toutes, ainsi que Flamel les a fait mettre, et comme on les voit encore présentement, dans l'une des Arches du Cimetière des Saints Innocents dans cette Ville, qui était alors la quatrième, et qui est maintenant la seconde, en entrant par la grande Porte du Cimetière de la rue Saint Denis, depuis les nouveaux Bâtimens que l'on a fait pour élargir la rue de la Ferronnerie.

On a eu soin pour cet effet de marquer au commencement de chaque Chapitre la Figure qui y est expliquée, par un Numéro, qui renvoie à la Figure générale.

On a fait la même chose pour les Figures [261] d'Abraham Juif, dont Flamel parle dans son Avant-propos, qu'on a marquées au bas de la page par des chiffres Romains, qui répondent à ceux des Figures.

La Procession qu'il dit dans son Avant-propos avoir fait peindre, ne paraît plus. Mais sa Statue est encore présentement dans une niche au côté gauche du Portail de l'Église de Ste Geneviève des Ardens, dans la rue Notre-Dame, tel qu'il est représenté dans le côté gauche de la Figure générale, avec un N et un F Gothique, qui sont encore tout de même dans l'arche, qui est vis-à-vis celle où sont les Figures au Cimetière des Saint Innocents, avec cette Inscription en Lettres Gothiques sur l'un des Piliers. Ce Charnier fut fait et donné à l'Église pour amour de Dieu, l'an mil trois cent quatre vingt dix neuf. Priez pour les Trépassés, en disant Pater, Ave.
[262]



PETIT TRAITÉ D'ALCHIMIE
INTITULÉ
LE SOMMAIRE PHILOSOPHIQUE
De Nicolas Flamel

Qui veut avoir la connaissance
Des Métaux et vraie science,
Comment il les faut transmuier,
Et de l'un à l'autre muer ;
Premier il convient qu'il connaisse
Le chemin et entière adresse
De quoi se doivent en Minière
Terrestre, former et manière.
Ainsi ne faut-il point qu'on erre,
Regarder ès veines de Terre
Toutes les transmutations,
Dont sont formés en Nations ; [264]
Par quoi transmuier ils se peuvent
Dehors la Minière où se trouvent
Étant premiers en leurs esprits :
À savoir pour n'être repris,
En leur Soufre et leur Vif-argent,
Que Nature a fait par Art gent.
Car tous Métaux de Soufre font
Formés et Vif-argent qu'ils ont.
Ce font deux Spermes des Métaux,
Quels qu'ils soient, tant froids que chauds ;
L'un est mâle, l'autre femelle,

Et leur complexion est telle,
Mais les deux Spermes, dessus dits
Sont composés, c'est sans dédits ;
Des quatre Éléments, sûrement
Cela j'affirme vraiment.
C'est à savoir le premier Sperme
Masculin, pour savoir le terme,
Qu'en Philosophie on appelle
Soufre, par une façon telle,
N'est autre chose qu'Éléments
De l'Air et du Feu feusement.
Et est le Soufre fixe semblable
Au Feu, sans être variable,
Et de Nature métallique :
Non pas Soufre vulgaire inique ;
Car le Soufre vulgaire n'a nulle
Substance (qui bien le calcule)
Métallique, à dire le vrai,
Et ainsi je le prouverai,
L'autre Sperme qu'est féminin, [265]
C'est celui, pour savoir la fin,
Qu'on a coutume de nommer
Argent-vif, et pour vous sommer,
Ce n'est seulement qu'Eau et Terre,
Qui s'en veut plus à plain enquerre.
Dont plusieurs Hommes de science
Ces deux Spermes-là sans doutance,
Ont figurés par deux Dragons,

Ou Serpents pires, se dit-on :
L'un ayant des ailes terribles,
L'autre sans ailes, fort horrible.
Le Dragon figuré sans ailes,
Est le Soufre, la chose est telle,
Lequel ne s'envole jamais
Du feu; voilà le premier mets :
L'autre Serpent, qui ailes porte,
C'est Argent-vif, qui vous importe,
Qui est Semence féminine,
Faite d'Eau et Terre pour mine.
Pourtant au feu point ne demeure,
Mais s'envole quand voit son heure.
Mais quand ces deux Spermes disjoints;
Sont assemblés et bien conjoints,
Par une triomphante Nature,
Dedans le ventre du Mercure,
Qu'elle premier Métal formé,
Et est celui qui est nommé
Mère de tous autres Métaux.
Philosophes de monts et vaux
L'ont appelé Dragon volant :
Pour ce qu'un Dragon en allant, [266]
Qu'est enflammé avec son feu,
Va par l'air jetant peu à peu
Feu et fumée venimeuse,
Qu'est une chose fort hideuse,
À regarder telle laideur.

Ainsi pour vrai fait le Mercure,
Quand il est sur le feu commun,
C'est-à-dire, en des lieux aucun,
En un Vaisseau mis et posé,
Et le feu commun disposé,
Pour lui allumer promptement
Son feu de nature âprement, Qu'au profond de lui est caché,
Alors si vous voulez tâcher,
Voir quelque chose véritable
Par feu commun, dit végétale ;
L'un enflammera par ardeur
Du Mercure feu de Nature.
Alors, si êtes vigilant,
Verrez par l'air jetant, courant
Une fumée venimeuse,
Mal odorante et malignieuse,
Trop pire, enflammée en poison,
Que n'est la tête d'un Dragon,
Sortant à coup de Babylone,
Qui deux ou trois lieues environne,
Autres Philosophes savants,
Ont voulu chercher tant avant,
Qu'ils sont figurés en la forme
Dun Lion volant sans difforme ;
Et l'ont aussi nommé Lion : [267]
Pour ce qu'en toute Région
Le Lion dévore les Bêtes,
Tant soient jeunes et propres,

En les mangeant à son plaisir,
Quand d'elles il se peut saisir,
Sinon celles qui ont puissance
Contre lui se mettre en défense,
Et résister par grande force
À sa fureur, quand il les force ;
Ainsi que le Mercure fait.
Et pour mieux entendre l'effet,
Quelque Métal que vous mettez,
Avec lui, ces mots notez,
Soudain il le difformera,
Dévorera et mangera.
Le Lion fait en telle sorte ;
Mais sur ce point, je vous exhorte
Qu'il y a deux Métaux de prix,
Qui sur lui emportent le prix
En totale perfection ;
L'un qu'on nomme Or sans fiction
L'autre Argent, ce ne nie, aucun ;
Tant est-il notoire à chacun,
Que si Mercure cil en fureur,
Et son feu allumé d'ardeur,
Il dévorera par ces faits
Ces deux nobles Métaux parfaits,
Et les mettra dedans son ventre :
Ce nonobstant, lequel qu'y entre,
Il ne le confirmera point ;
Car pour bien entendre ce point, [268]

Ils sont plus que lui endurcis
Et parfaits en nature aussi.
Mercure est Métal imparfait :
Non pourtant qu'en lui ait de fait
Substance de perfection.
Pour vraie déclaration
L'Or commun si vient du Mercure,
Qu'est Métal parfait, je l'assure.
De l'Argent je dis tout ainsi
Sans alléguer ne cas ne si.
Et aussi les autres Métaux,
Imparfaites, croissants bas et hauts,
Sont tous engendrés de lui,
Et pour ce il n'y a celui
Des Philosophes, qui ne dise
Que c'est la Mère sans faintise
De tous Métaux certainement,
Par quoi convient assurément
Que dès que Mercure est formé,
Qu'en lui soit sans plus informé
Double Substance métallique ;
Cela clairement je réplique.
C'est tout premièrement pour l'une,
La Substance de basse Lune,
Et après celle du Soleil,
Qui d'un Métal non pareil,
Car le Mercure sans doutances
Si est formé de deux Substances,

Étant au ventre en esperit
Du Mercure que j'ai décrit,
Mais tantôt après que Nature [269]
A formé icelui Mercure,
De ses deux Esprits dessus dits.
Mercure sans nul contredits
Ne demande qu'à les former
Tous parfaits, sans rien diffomer,
Et corporellement les faire,
Sans foi d'iceux vouloir défaire.
Puis quand tes deux Esprits s'éveillent ;
Et les deux Spermes se réveillent,
Qui veulent prendre propre Corps :
Alors il faut être records,
Qu'il convient que leur Mère meure,
Nommé Mercure, sans demeure :
Puis le tout bien vérifié,
Quand Mercure est mortifié
Par Nature, ne peut jamais
Se vivifier : je promets,
Comme il était premièrement,
Ainsi que disent certainement
Aucuns triomphants Alchimistes,
Affirmant en paroles mistes
De mettre les Corps imparfaits,
Et aussi ceux qui sont parfaits,
Soudain en Mercure courant.
Je ne di pas qu'aucun d'eux ment ;

Mais seulement, sauf leurs honneurs,
Pour certain ce sont vrais Jongleurs.
Il est bien vrai que le Mercure
Mangera par sa grande cure
L'imparfait Métal, comme Plomb
Ou Étain, cela bien sait-on : [270]
Et pourra sans difficulté
Multiplier en quantité ;
Mais pourtant sa perfection
Amoindrira sans fiction,
Et Mercure ne sera plus
Parfait, notez bien le surplus ;
Mais si mortifié était
Par Art, autre chose ferait,
Comme au Cinabre, ou Sublimé,
Je ne le veux pas animé,
Que revifier ne se pusse.
Telle vérité ne se musse ;
Car en le congelant par Art,
Les deux Spermes, soit tôt ou tard,
Du Mercure point ne prendront
Corps fixe, ni aie retiendront
Comme ès veines ils font de la terre ;
Mais pour garder que nulle n'erre,
Si peu congelé ne peut être,
Par Nature à dextre ou sénestre :
Dedans quelque terrestre veine,
Que le Grain fixe soudain n'y vienne,

Qui produira des deux Spermes
Du Mercure, et puis du vrai Germe ;
Comme ès Mines de Plomb voyez,
Si vous y êtes envoyez.
Car de Plomb il n'est nulle Mine
En lieu où elle se confine,
Que le vrai Grain du fixe n'y soit,
Ainsi que chacun l'aperçoit,
C'est à savoir le Grain de l'Or [271]
Et de l'Argent, qu'est un trésor
En Substance et en nourriture :
À chacun telle chose est sûre.
La prime congélation
Du Mercure, est Mine de Plomb,
Et aussi la plus convenable
À lui la chose est véritable,
Pour en perfection le mettre,
Cela ne se doit point omettre,
Et pour tôt le faite venir
Au Grain fixe, et toujours tenir.
Car comme par avant est dit,
Mine de Plomb sans contredit
N'est point sans Grain fixe pour tout vrai
D'Or et d'Argent, cela je sais ;
Lesquels Grains Nature y a mis,
Ainsi comme Dieu l'a permis ;
Et est celui-là sûrement,
Qui multiplier vraiment

Se peut, sans contradiction,
Pour venir en perfection,
Et en toute entière puissance,
Comme sais par l'expérience.
Et cela pour tout vrai j'assure
Lui étant dedans son Mercure,
C'est-à dire, non séparé
De la Mine, mais bien épuré ;
Car tout Métal en Mine étant
Est Mercure, j'en dis autant,
Et multiplier se pourra,
Tant que la Substance il aura, [272]
De son Mercure en vérité.
Mais si le Grain en est ôté
Et réparé de son Mercure,
Qui est sa Mine bien l'assure,
Il sera ainsi que la Pomme
Cueillie verte, et voilà comme
Dessus l'Arbre, c'est vérité,
Avant qu'elle ait maturité,
Quand vous voyez passer la fleur.
Le fruit se forme, soyez sûr,
Lequel après Pomme est nommée
De toutes gens, et renommée.
Mais qui la Pomme arracherait
Dessus l'Arbre, tout gâterait
À sa prime formation :
Car Homme n'a eu notion

Par Art, ni aussi par Science,
Qu'il susse donner, la Substance,
Ne tandis la pusse parfaire
De mûrir, comme pouvait faire
Basse-Nature bonnement,
Quand elle, était premièrement
Dessus l'Arbre, où sa nourriture
Et substance avait par Nature.
Pendant donc que l'on attend
La saison de la Pomme, étant
Sur son Arbre, où elle s'augment
Et nourrit venant grosse et gente,
Et prend agréable saveur,
Tirant toujours à soi liqueur,
Jusqu'à ce qu'elle soi faite [273]
De verte bien mûr et parfaite.
Semblablement Métal parfait,
Qu'est Or, vient à un même effet ;
Car quand Nature a procréé
Ce beau Grain parfait et créé
Au Mercure, soyez certain
Que toujours tant soir que matin,
Sans faillir il se nourrira,
Augmentera et parfera
En son Mercure lui étant ;
Et faut attendre jusqu'à tant
Qu'il y aura quelque Substance
De son Mercure sans doutance,

Comme fait sur l'Arbre la Pomme ;
Car je sais savoir à tout Homme,
Que le Mercure en vérité
Est l'Arbre, notez ce dicté
De tous Métaux, soient parfaits
Ou autres qu'on dit imparfaits :
Pourtant ne peuvent nourriture
Avoir, que de leur seul Mercure :
Par quoi je dis, pour deviser
Sur ce pas, et vous aviser,
Que si vous voulez cueillir le fruit
Du Mercure, qu'est Sol qui luit,
Et Lune suffi pareillement,
Si qu'ils soient séparément
Lointains en aucune manière,
L'un de l'autre sans tarder guère,
Ne pensez pas les reconjoindre
Ensemble, ni aussi les rejoindre [274]
Ainsi comme avait fait Nature :
Au premier, de ce vous assure,
Pour iceux bien multiplier,
Augmenter sans point varier ;
Car quand Métaux sont séparés
De la Mine, à part trouverez
Chacun comme Pommes petites,
Cueillir trop vertes subites
De l'Arbre, lesquelles jamais
N'auront grosseur, je vous promets.

Le Monde a assez connaissance,
Par nature et expérience,
Du fruit des Arbres végétaux,
Et ne font point ces mots nouveaux,
Qui dès la Pomme, ou bien la Poire
Est arrachée, il est notoire,
De dessus l'Arbre, ce serait
Folie qui la remettrait
Sur la branche pour l'engrossir
Et parfaire ; Fous sont ainsi,
Et gens aveuglés sans raison,
Comme on voit en mainte maison ;
Car l'on sait bien certainement,
Et à parler communément,
Que tant plus elle est maniée,
Tant plutôt elle est consommée.
C'est ainsi des Métaux vraiment ;
Car qui voudrait prendre l'Argent
Commun et l'Or, puis en Mercure
Les remettre, serait stulture ;
Car quelque grande subtilité [275]
Qu'on aie, aussi habileté,
Ou régime qu'on penserait,
Abusé on s'y trouverait :
Tant soit par eau, ou par ciment,
Ou autre forte infiniment
Que l'on ne saurait raconter,
Toujours ce serait mécompter

Et de jour en jour à refaire,
Comme aucun Fous sur cet affaire,
Qui veulent la Pomme cueillie
Sur la branche être rebailée,
Et retourner pour la parfaire,
Dont s'abusent à cela faire.
Nonobstant qu'aucuns Gens savants,
Philosophes et bien parlants
Ont très-bien parlé par leurs dits,
Disant sans aucuns contredits,
Que le Soleil avec la Lune,
Et Mercure, qu'est opportune,
Conjoints, tous Métaux imparfaits
Rendront en Œuvres bien parfaits :
Où la plus grand part des Gens erre,
N'ayant autre chose sur Terre,
Soient Végétaux, ou Animaux,
Ou pareillement Minéraux,
Que ces trois étant en un Corps ;
Mais les lisant ne sont records,
Qu'iceux Philosophes entendus,
N'ont pas tels mots dite, ni rendu,
Pour donner entendre à chacun
Que ce fait Or, n'Argent commun, [276]
Ni le vulgaire Mercure aussi :
Ils ne l'entendent pas ainsi ;
Car il savent que tels Métaux
Sont tous morts, pour brai, sans défaut

Et que jamais plus ne prendront
Substance ; ainsi demeureront,
Et l'un et l'autre n'aidera
Pour parfaire, mais demeurera
Car il est vrai certainement,
Que ce sont les fruits vraiment
Cueillis des Arbres avant saison :
Les laissant-là pour telle raison.
Car dessus iceux en cherchant,
Ne-trouvent ce qu'ifs vont quérant.
Ils sa vent assez bien qu'iceux
N'ont autre chose que pour eux :
Par quoi s'en vont chercher le fruit
Sur l'Arbre qui à eux bien duit,
Lequel s'engrosse et multiplie
De jour en jour, tant qu'Arbre en plie :
Joie ont de voir telle besogne,
Par ce moyen l'Arbre on empoigne
Sans cueillir le fruit nullement,
Pour le replanter noblement
En autre terre plus fertile,
Plus triomphante et plus gentille,
Et qui donnera nourriture,
En un seul jour par aventure
Au fruit, qu'en cent ans il n'aurait
Si au premier terroir était.
Par ce moyen donc faut entendre, [277]
Que le Mercure il convient prendre,

Qui est l'Arbre tant estimé,
Vénéré, clamé et aimé,
Ayant avec lui le Soleil
Et la Lune d'un appareil,
Lesquels séparés point ne sont
L'un de l'autre, mais ensemble ont
La vraie association :
Après sans prolongation
Le replanter en autre terre
Plus près du Soleil, pour acquérir
D'icelui merveilleux profit.
Où la rosée lui suffit ;
Car là où planté il était,
Le vent incessamment battait,
Et la froidure, en telle sorte,
Que peu de fruit faut qu'il rapporte :
Et là demeure longuement,
Portant petits fruits seulement.
Philosophes ont un Jardin,
Où le Soleil soir et matin,
Et jour et nuit est à toute heure,
Et incessamment-y demeure
Avec une douce rosée,
Par laquelle est bien arrosée,
La Terre ayant Arbre et fruits,
Qui là font plantés et conduits,
Et prennent due nourriture,
Par une plaisante pâture ;

Ainsi de jour en jour s'amendent,
Recevant fort douce prébende, [278]
Et là demeurent plus puissants
Et forts, sans être languissants,
En moins d'un an, ou environ,
Qu'en dix mil, cela nous dirons,
N'eussent fais là où ils étaient
Plantés, où les vents les battaient ;
Et pour mieux la matière entendre,
C'est-à-dire qu'il les faut prendre,
Et puis les mettre dans un four
Sur le feu où soient nuit et jour.
Mais le feu de bois ne doit être,
Ni de charbon; mais pour connaître
Quel feu te sera bien duisant,
Faut que soit feu clair et luisant,
Ni plus ni moins que le Soleil,
De tel feu seras pareil,
Lequel ne doit être plus chaud,
Ni plus ardent, sans nul défaut ;
Mais toujours une chaleur même
Faut que soit, notez bien ce thème,
Car la vapeur est la rosée,
Qui gardera d'être altérée
La Semence de tous Métaux,
Tu vois que les fruits végétaux,
S'ils ont chaleur trop fort ardente,
Sans rosée en petite attente,

Sec et transi demeurera,
Le fruit sur la branche mourra,
Ou en nulle perfection
Ne viendra pour conclusion.
Mais s'il est nourri en chaleur, [279]
Avec une humide moiteur,
Il sera beau et triomphant
Sur l'Arbre où prend nourrissement ;
Car chaleur et humidité
Et nourriture en vérité
De toutes choses de ce Monde,
Ayant vie, sur ce me fonde,
Comme Animaux et Végétaux,
Et pareillement Minéraux.
Chaleur de bois et de charbon,
Cela ne leur est pas trop bon :
Ce sont chaleurs fort violentes,
Et ne sont pas si nourrissantes,
Que celle qui du Soleil vient,
Laquelle chaleur entretient
Chacune chose corporelle,
Pour autant qu'elle est naturelle ;
Par quoi Philosophes savants,
Et la Nature connaissant,
N'ont autre feu voulu élire
Pour eux, à la vérité dire,
Que de. Nature aucunement,
Laquelle il survient même ;

Non pas que Philosophe fasse
Ce que Nature fait et trace ;
Car Nature a toujours la chose
Créé, comme ici je l'expose,
Tant Végétaux que Minéraux,
Semblablement les Animaux,
Chacun selon son vrai degré,
Générante, où elle a pris gré, [280]
Comme s'étend sa dominance,
Non pas que je donne Sentence,
Que les Hommes par leurs Arts font
Chose naturelle et parfont ;
Mais il est bien vrai quand Nature
À formé par sa grande facture,
Les choses devant dites, l'Homme
Lui peut aider, et entend comme
Après par Art, à les parfaire
Plus que Nature ne peut faire.
Par ce moyen les Philosophes
Savants, et gens de grosse étoffe,
Pour du vrai tous vous informer,
Autrement n'ont voulu œuvrer,
Qu'en Nature avec la Lune,
Au Mercure Mère opportune :
Duquel après en général
Font Mercure Philosophal,
Lequel est plus puissant et fort,
Quand vient à faire son effort,

Que n'est pas celui de Natures.
Cela savent les Créatures ;
Car le Mercure devant dit,
De Nature sans nul dédit,
N'est bon que pour simples Métaux
Parfaits, imparfaits, froids ou chauds,
Mais le Mercure du Savant
Philosophe, est si triomphant,
Que pour Métaux plus que parfaits.
Est bon, et pour les imparfaits :
À la fin pour tous les parfaire, [281]
Et soudainement les refaire,
Sans plus y rien diminuer,
Ajouter,, mettre, ni muer :
Comme Nature les a mis,
Les laisse sans rien être omis,
Non que je die toutefois,
Que les Philosophes tous trois
Les joignent ensemble pour faire
Leur Mercure, et pour le parfaire,
Comme font un tas d'Alchimistes,
Qui en savoir ne sont trop mistes ;
Ni aussi beaucoup sage Gent
Qui prennent l'Or commun, l'Argent
Avec le Mercure vulgaire :
Puis après leur font tant de mal,
Les tourmentant de telle sorte,
Qu'il semble que foudre les porte ;

Et par leur folle fantaisie,
Abusion et rêverie,
Le Mercure ils en croient faire
Des Philosophes et parfaire ;
Mais jamais parvenir n'y peuvent.
Ainsi abusés ils se trouvent,
Qui dl la première Matière
De la Pierre et vraie Minière :
Mais jamais ils n'y parviendront,
Ni aucun bien y trouveront
S'ils ne vont dessus la Montagne
Des sept, où n'y a nulle Plaine,
Et pardessus regarderont
Les six que de loin ils verront ; [282]
Et au-dessus de la plus haute
Montaigne, connaîtront sans faute
L'Herbe triomphante Royale,
Laquelle ont nommé Minérale,
Aucuns Philosophes Herbale,
Appelée est Saturniale.
Mais aller le Marc il convient
Et prendre le Jus qui en vient
Pur et net : de ceci t'avise,
Pour mieux entendre cette guise
Car d'elle tu pourras bien faire
La plus grand part de ton affaire.
C'est le vrai Mercure gentil
Des Philosophes très-subtil,

Lequel tu mettras en ta manche ;
En premier toute l'Œuvre blanche,
Et la rouge semblablement.
Si mes dits entends bonnement,
Élis celle que tu voudras,
Et soient sûr que tu l'auras
Car des deux n'est qu'une pratique
Qu'est souveraine et authentique,
Toutes deux se font par voie une ;
C'est à savoir, Soleil et Lune.
Ainsi leur pratique rapporte
Du blanc et rouge, en telle sorte,
Laquelle est tant simple et aisée,
Qu'une Femme filant fuseau,
En rien ne s'en détournera,
Quand telle besogne fera;
Non plus qu'à mettre elle ferait [283]
Couvrir des œufs quand il fait froid,
Sous une Poule sans lavé,
Ce que jamais ne fut trouvé;
Car en ne lave point les œufs
Pour mettre couvrir vieux ou neufs,
Mais tout ainsi comme ils font fait ;
Sous la Poule on les met de fait ;
Et ne sait-on que les tourner
Tous les jours et les contourner
Sous la Mère, sans plus de plaid,
Pour soudain avoir le Poulet.

Le tout je l'ai déclaré ample,
Puis après se met un exemple.
Premièrement, ne laveras
Ton Mercure ; mais le prendras
Et le mettras avec son Père,
Qui est le Feu, ce mot t'appère,
Sur les cendres, qui est la paille ;
Cet enseignement je te baille,
En un verre seul qu'est le nid,
Sans confiture ni avis,
En seul Vaisseau, comme dit est,
De l'habitable entends que c'est,
En un, Fourneau fait par raison,
Lequel est nommé sa maison,
Et de lui Poulet sortira,
Qui de son sang, te guérirai
Premier de toute maladie ;
Et de sa chair, quoique l'on dise,
Te repaîtra, pour ta viande ;
De ses plumes, afin qu'entende, [284]
Il te vêtira noblement,
Te gardant de froid Purement :
Dont prierai le haut Créateur,
Qu'il doit la grâce à tout bon cœur.
D'Alchimistes qui sont sur terre,
Brièvement le Poulet conquière
Pour puis en être alimenté,
Nourri et très-bien substanté.

Comme-ce peu qu'ici déclare,
Me vient du haut Dieu notre Père,
Qui pour sa bénigne bonté,
Le m'a donné en charité :
Donc vous fais ce présent petit,
Afin que meilleur appétit
Ayez cherchant et suivant train,
Qu'il vous montre soir et matin :
Lequel j'ai mis sous un Sommaire,
Afin qu'entendiez mieux l'affaire
Selon des Philosophes sages,
Les dits, qu'entendez d'avantage.
Je parle un peu ruralesment.
Par quoi je vous prie humblement.
De m'excuser, et en gré prendre,
Et à fort chercher toujours tendre.

Fin du Sommaire.



[285]

LE DÉSIR DÉSIRÉ

DE

NICOLAS FLAMEL

Avant-propos

Le Trésor de Philosophie nous enseigne la sainteté de celui à qui sont et appartiennent toutes choses, le Ciel, la Terre et la Mer, et toutes ces autres choses qui sont créées. De lui procèdent tous les Trésors de la Sagesse, étant lui seul le Créateur de tout, et qui du Néant a eu la puissance de tirer toutes choses, en liant et unissant les choses hétérogènes avec les homogènes, et les accordant ensemble, quoique différentes. Par sa bonté, il a voulu, avec certains Médicaments, rendre la santé aux Créatures infirmes, et donner la perfection aux choses imparfaites. Ce que les Sages, ou anciens Philosophes, ont entendu [286] pleinement, et cela par deux moyens, comme ils ont écrit dans leurs Livres.

De ces deux moyens l'un est vrai, et l'autre est faux : et le vrai est écrit en termes obscurs, afin qu'ils ne soient entendus que des Sages, voulant cacher leur Science aux Méchants, qui auraient pu en faire un mauvais usage.

Sachez donc que notre Science consiste dans la connaissance des quatre Éléments, dont les qualités sont changées réciproquement les unes dans les autres ; sur quoi les Philosophes sont d'un sentiment semblable. Et sachez encore qu'en toutes choses créées au-dessous du Ciel, il y a quatre Éléments, non visibles à la vue, mais existants en effet ; au moyen de quoi, sous couleur de doctrine Élémentaire, les Philosophes ont enseigné leur Science, paraissant entendre par les quatre Éléments plusieurs choses, comme Sang, Poils, Cheveux, Œufs, Urines et autres Matières,

dont je n'ai fait aucun compte quand je suis parvenu à entendre leurs Écrits.

Ayant donc reconnu la vraie Matière, *ou Sperme et Semence de tous les Métaux, et ce que c'est que le Mercure cuit et congelé au Ventre de la Terre, par la chaleur du Soufre, qui le cuit par sa propre vertu*, et par la Multiplication duquel différents Métaux sont produits et procréés dans la [287] Terre ; car leur Semence ou Matière est semblable, cependant ces divers Métaux sont différents par une action accidentelle, savoir par la cuisson et nourriture plus grande ou plus petite, plus ou moins tempérée, plus ou moins brûlante, ce que les Philosophes affirment d'un commun accord. Car il est certain que toutes choses sont de ce en quoi elles se résolvent par leur dissolution ; comme on peut le voir par la Glace qui, étant formée d'Eau, se résout en Eau par la chaleur. S'il est manifeste que la Glace, étant Eau, s'est convertie en Eau, de même les Métaux, qui dans leurs principes ont été Mercure, se convertissent aussi en Mercure ; ce que je démontrerai dans ce Discours.

Cela supposé, nous résoudrons facilement l'Argument d'Aristote, qui dit au Livre des *Météores*: Sachent tous Artistes *que les Espèces des Métaux ne peuvent se transmuier, s'ils ne sont réduits en leur première Matière* : réduction dont nous parlerons dans la suite.

La Multiplication des Métaux est facile, mais non pas leur Transmutation ; car toute chose qui naît dans la Terre et y croît, se multiplie ; ce qui se voit dans les Plantes, les Arbres et les Animaux ; car d'un Grain, il s'en engendre mille Grains ; d'un Arbre, il procède mille Rameaux, ou pour mieux [288] dire, une infinité d'autres Arbres, et d'un seul Homme s'est faite la procréation de tout le Genre Humain.

Toutes choses donc s'augmentant et se multipliant par leur Espèce, de même le Métal peut s'augmenter et se multiplier et cela sans aucune

différence. Aristote demande si cette augmentation et multiplication se fait dans des Minières naturelles ou artificielles. Or il est constant que tous Métaux naissent et croissent dans la Terre. Donc il est possible qu'il se fasse en eux une augmentation et une multiplication à l'infini. Mais cela ne peut se faire que par ce qui est parfait dans la Lune, ou ordre des Métaux, dans la génération et perfection desquels est la parfaite Médecine, qui est l'Élixir des Philosophes, qu'on ne peut parvenir à faire que par un Moyen propre ou Chose interposée, parce qu'il n'y a point de Mouvement d'une Extrémité à une autre Extrémité, que par un moyen qui leur est propre. J'ai connu la nature de ce Moyen, ou Chose médiane, laquelle contient les Extrémités, qui sont le Soufre et le Mercure. De l'un et de l'autre se fait et s'accomplit l'Élixir par la Chose médiane, laquelle doit être naturellement purifiée, plus cuite, mieux digérée, meilleure, plus parfaite, et par conséquent plus prochaine. [289]

Ainsi, mon cher Lecteur, garde-toi d'errer et de manquer, car l'Homme recueillera seulement le semblable de ce qu'il aura semé. Tu vois donc maintenant ce que c'est que la Pierre des Philosophes, et tu connais les Moyens par lesquels on peut parvenir à la faire. Souviens-toi toujours que rien d'étranger ne se met ni ne s'ajoute dans sa Composition, et, au contraire, qu'on en ôte les choses superflues ; *et que rien ne convient à notre Secret, sinon ce qui est prochain et de sa nature.* Je viens donc de t'expliquer les Sentences et les Dits des Anciens avec leurs Paroles obscures et cachées sous des Énigmes et des Paraboles. Ce que j'ai fait, afin que tu juges que j'ai bien entendu la Doctrine des Philosophes, et que tu comprennes qu'ils n'ont rien écrit que de véritable.

Première Parole des Philosophes

La première Parole des Philosophes est ce qu'ils ont appelle Solution et Fondement de l'Art. Ainsi, dit Marie, Sœur de Moïse, et Prophétesse, mollifie une Gomme, et la conjoints avec une Gomme par un vrai mariage : et tu la [290] rendras comme une Eau courante ; dit le Prophète : *si vous ne convertissez la chose corporelle en incorporelle*, vous travaillez en vain. Parménides, ou Egadimène, en parlant de cette Solution ou Conversion, dit dans la Tourbe, que quelques-uns, en entendant parler de telle Solution, pensent et croient que ce soit Eau de Mer, mais que s'ils eussent lu les Livres, et qu'ils les eussent bien entendus, ils comprendraient que c'est *Eau permanente*, laquelle ne peut être permanente sans être dissoute, jointe et faite une même chose avec son Corps ; car la Solution des Philosophes n'est pas Imbibition d'Eau, mais Conversion et Mutation des Corps en Eau, de même ils ont été premièrement créés ; savoir en Mercure, de même que la Glace se convertit en Eau liquide, de laquelle elle a eu son Essence. Ainsi, par la grâce de Dieu, tu as déjà un Élément, qui est l'Eau, comme tu as la réduction du Corps en Eau liquide.

Deuxième Parole des Philosophes

La seconde Parole des Philosophes est que l'Eau se fait Terre par une légère cuisson, continuée jusqu'à ce que la [291] *Noirceur*, ou couleur noire paroisse au-dessus. Car, comme dit Avicenne au *Chapitre des Humeurs*, la chaleur produisant son action dans un Corps humide engendre et fait paraître la Couleur noire comme on le voit dans la Chaux que l'on fait communément. C'est pourquoi, dit Monalibus, il recommande à ceux qui viendront après lui de rendre les choses corporelles non corpo-

relles, par Dissolution, dans laquelle il faut soigneusement prendre garde que l'Esprit ne se convertisse en fumée, et ne s'évapore par une trop grande chaleur. Marie, la Prophétesse, dit aussi : conserve bien l'Esprit, et garde-toi que rien ne s'en aille en fumée, en tempérant et mesurant le feu à la proportion de la chaleur du Soleil au mois de Juillet, afin que par une longue et douce décoction, l'Eau s'épaississe en Terre noire. Par ce moyen tu auras un autre Élément, qui est la Terre.

Troisième Parole des Philosophes

La troisième Parole des Philosophes est la Mondification ou Purification de la Terre, dont Morien dit : cette Terre [292] avec son Eau vient à Putréfaction, se mondifie, se nettoie, et quand elle sera bien nettoyée, tout le Secret, par l'aide de Dieu, sera bien gouverné. Aussi dit Hermès : l'Azoth et le Feu blanchissent le Laiton, et en ôtent la noirceur. Et Morien dit à ce sujet : blanchissez le Laiton, et rompez vos Livres, de peur que vos cœurs ne soient rompus. C'est la Composition de tous les sages Philosophes, et la troisième partie de toute l'Œuvre. Ajoutez donc, comme il est dit dans la *Tourbe*, la siccité de la Terre noire avec l'humidité de sa propre Eau ; et faites-la cuire jusqu'à ce qu'elle soit rendue blanche. Vous avez ainsi l'Eau et la Terre avec l'Eau blanchie.

Quatrième Parole des Philosophes

La quatrième Parole des Philosophes est l'Eau, laquelle pourra monter par Sublimation, quand elle sera épaissie et coagulée, ou conjointe avec la Terre. Par ce moyen tu as la Terre, l'Eau et l'Air, et c'est ce que Philippus dit dans la *Tourbe* : Blanchissez-le, et le distillez promptement par le feu, jusqu'à ce qu'il en sorte un [293] Esprit, que vous trouverez en

lui, lequel est appelle la *Cendre d'Hermès*. C'est pourquoi Morien dit aussi : ne méprisez pas la Cendre, car elle est le Diadème de votre cœur, et une Cendre permanente. Et dans le Livre appelle *Lilium*, il est écrit : le feu étant augmenté par bon régime et gouvernement, après qu'on est parvenu au *Blanc*, on parvient à la *Cinéfaction*, c'est-à-dire, à la couleur de Cendre, ce qui est nommé Terre calcinée. Ce qui fait que Morien dit encore : au fond du Vaisseau demeure la Terre calcinée, laquelle est de nature de feu. Et de cette manière tu as quatre Éléments, à savoir l'Eau dissoute en Terre dissoute, et l'Air subtil en Feu calciné. De ces quatre Éléments, dit aussi Aristote, dans son Livre du *Régime et gouvernement des Princes*: quand tu auras eu l'Eau de l'Air, l'Air du Feu, et le Feu de la Terre, alors tu auras pleinement et parfaitement tout l'Art du Philosophe ; et, comme dit Morien, c'est la fin de la première Composition. [294]

Cinquième Parole des Philosophes

Passons maintenant à la seconde Composition, qui enseigne le Poids, et qui montre à teindre et à vivifier la première Composition. Ce qui fait dire à Calib : personne n'a pu jusqu'à présent, ni ne pourra par après, teindre la Terre feuillée, si ce n'est avec de l'Or. C'est pourquoi Hermès dit : semez votre Or en Terre blanche feuillée, laquelle est faite, par Calcination, de nature de Feu subtil et de nature d'Air. Nous semons donc l'Or dans cette Terre, quand nous y mettons la Teinture d'Or ; mais de soi) ni de sa propre vertu, l'Or ne peut jamais teindre parfaitement un autre Corps, si par Art il n'est rendu parfait lui-même. Ce qui fait que Morien dit : quoique notre Pierre ait déjà en soi naturellement la Teinture, néanmoins l'Or en corps n'a point de soi de mouvement, si auparavant il ne reçoit une plus grande perfection de l'Art et de certaine Opéra-

tion. Geber, au Livre des Racines, dit aussi : l'Opération se fait, afin que la Teinture de l'Or soit rendue meilleure et plus parfaite qu'il n'est parfait lui-même en sa [295] propre nature ; et aussi afin qu'il soit fait Élixir, selon l'Allégorie ou le Langage obscur des Sages ; qu'il soit fait confiture, composée d'espèce de Pierre, et qu'il en soit fait une Médecine, pour guérir, purger et transformer ou transmuier tous Corps en vraie Lune. Mais pour savoir si nous avons besoin du seul Or, et non d'autre Corps, écoutons Hermès, qui dit : *À la première composition son Père est le Soleil, et la Mère est la Lune : le Père est chaud et sec, engendrant Teinture ; et sa Mère est froide et humide, nourrissant ce qui a été engendré* : Par cette raison le Soleil et la Lune sont d'eux-mêmes et de leur nature difficiles à fondre ; et quand ils sont conjoints, ainsi que se fait la soudure à l'Or, ils sont alors promptement dissous. Pour cela Marie dit : prends le Corps, jette sur lui le Mercure clair, lequel ne se prend ni ne se retient que par putréfaction ; et prends aussi la Teinture de l'Esprit, et l'approche du feu jusqu'à ce que tout se fonde, et jette aussitôt sur lui sa Femme, qui est la Lune. Donc, si l'un d'eux était teint en notre Pierre, jamais la Médecine ne fondrait facilement, ne se rendrait pas liquide, et ne donnerait point de Teinture ; mais le Mercure s'enfuirait et s'en irait en fumée, parce qu'il n'y aurait point en lui de Corps propre à recevoir [296] la Teinture. Or, le principal Secret, c'est d'avoir la Médecine avant que le Mercure devienne fugitif par liquéfaction. Il est vrai que la conjonction de ces deux Corps est nécessaire dans notre Œuvre. Donc, comme dit Geber au *Livre parfait de l'art* : c'est le plus précieux des Métaux, parce que c'est la Teinture du rouge, transmuant tous corps ; et d'autant que c'est le Levain qui convertit toute la Pâte en sa nature, il convient de le cuire ; c'est l'Âme qui conjoint l'Esprit avec le Corps ; car tout ainsi que le Corps humain sans Âme est mort et immobile, de même le Corps est impur

sans le Levain, qui est son Âme ; car le Levain du Corps préparé convertit en sa nature toute la Pâte, et il n'y a point d'autre Levain que les choses appropriées au Soleil et à la Lune, dominant sur toutes les autres Planètes. Semblablement ces deux Corps dominant sur tous les autres Corps, et les convertissent en leur propre nature, et c'est pour cela qu'ils sont appelés *Ferment ou Levain* ; car sans ce Ferment les Gommés ne peuvent s'amender ni se corriger, comme l'écrit Méridius en disant : ceci ne peut s'amender ni se corriger, si auparavant il n'est subtilisé par Art et par Opération. Et sur cela Hermès dit : mon fils, extrais et attire la propre Ombre des rayons [297] du Soleil, c'est-à-dire, la Terrestréité ou Nature terrestre. Ainsi la préparation et subtiliation du Ferment ou Levain nous est nécessaire, comme nous pouvons le comprendre par la Similitude d'un Enfant, lequel, quant à sa création, naît parfait, mais ne peut venir à perfection d'Opération ou de Vie, s'il n'est premièrement alimenté avec un peu de lait, et si après on ne lui en donne davantage peu à peu, en augmentant prudemment sa nourriture. C'est ce que nous devons faire à l'égard de notre Pierre. Prends donc au nom de Dieu la quatrième partie du Ferment du Soleil, c'est-à-dire, *Une partie de ce Ferment et trois parties du Corps imparfait, savoir de la Lune, et dissous le Ferment jusqu'à ce qu'il soit fait comme Corps imparfait*. Que le Vaisseau soit bouché exactement, comme il convient, et que toutes choses soient bien préparées, comme Hermès le recommande, en disant : prends au commencement de ton Œuvre parties récentes et égales de la prémixion ; mêle le tout ensemble, et le pique ou brûle une fois jusqu'à ce qu'ils soient ajustés comme par mariage, et que la Conception soit faite en eux dans le fond du Vaisseau, et que la Génération de la chose engendrée se fasse dans l'Air. Ce qui fait que Morien dit : fais au commencement que la

[298] *Lumière rouge* reçoive et prenne la *Fumée blanche*, dans un Vaisseau, par ferme Conjonction, *sans que rien puisse s'en exhaler*.

Sixième Parole des Philosophes

La sixième Parole des Philosophes est quand tu conjoindras la quatrième partie du Ferment subtilisé avec trois parties de la Terre blanchie, et qu'après tu viendras à l'imbiber de sa propre Eau comme auparavant, cuis-le souvent, et par réitération, jusqu'à ce que de deux Corps il ne s'en fasse qu'un sans aucune diversité de Couleurs. À ce sujet Morien dit : quand le Corps blanc sera calciné, mets dedans la quatrième partie du Ferment d'Or ; car le Ferment, à savoir l'Or, est comme le Levain du Pain, qui convertit en sa nature toute la masse de la Pâte. Cuis-le donc dans sa propre Eau jusqu'à ce qu'il soit fait une Chose et un Corps sec. Car, comme dit Marie : quand l'Air le touchera et frappera, il le congèlera, et sera fait un Corps ; c'est là le Secret. Sache que quand tu donnes le Ferment à son Corps, c'est son Âme que tu lui donnes. C'est ce que Morien dit aussi : Si tu ne mets et ne pousSES le Corps nettoyé jusqu'au fond, si tu ne le rends blanc, et ne [299] mets l'Âme en lui, tu n'as rien appris, et n'entends rien en ce Secret. Il faut donc faire commixtion du Ferment avec le Corps pur et net, et non pas avec un Corps sale et impur. Car, comme dit Basius : Ces Corps ne peuvent se recevoir ni se mêler ensemble, s'ils ne sont auparavant bien nettoyez et bien purgez ; parce que le Corps ne reçoit point l'Esprit, ni l'Esprit ne reçoit point le Corps, en sorte que le Spirituel devienne Corporel, et le Corporel Spirituel, si, avant leur commixtion, ils n'ont été bien nettoyés et parfaitement purifiés de toute souillure et de toute impureté ; mais quand ils sont bien nettoyés et bien purgés, l'Esprit embrasse soudainement le Corps, et le

Corps embrasse pareillement l'Esprit, et par leur embrassement mutuel, en parvient à une Opération parfaite de l'Œuvre.

L'Altération se fait ainsi par nature, et ce qui était épais et grossier devient subtil et atténué. C'est ce qu'Ascanius dit aussi dans la Tourbe : l'Esprit ne se joint point au Corps, jusqu'à ce que le Corps soit parfaitement purgé et nettoyé de son immondicité et de ses ordures.

Quant à l'heure de la Conjonction, on voit paraître plusieurs choses miraculeuses. [300] Alors le Corps imparfait, moyennant le Ferment, prend une Couleur ferme et permanente, et ce Ferment est l'Âme du Corps imparfait : et l'Esprit, par le moyen de l'Âme, s'unit avec le Corps, et se convertit avec lui dans la couleur du Ferment, qui se fait une même chose avec eux. Ce doux Élixir, comme dit Avicenne, se teint avec sa propre Teinture, se plonge et se submerge dans son Huile, et se fixe avec sa Chaux, de laquelle nous avons trouvé l'Eau, telle qu'est l'Argent vif entre les Minéraux, et son Huile telle qu'est le Soufre ou l'Arsenic ; mais, dans les Minéraux, l'Opération se fait encore meilleure, plus abondante et plus subtile. Marie dit aussi de ces Roues ou Mutations : il n'y a dans cette Œuvre que des choses merveilleuses, car il entre en elle quatre Pierres, desquelles un Roi tient le régime et le gouvernement. D'où il est manifeste à celui qui a l'entendement subtil, et qui pèse les paroles des Philosophes, que ce qu'ils ont écrit avec tant d'obscurité, se trouve enfin éclairci ; car ils disent que notre Pierre est composée de quatre Éléments, et l'ont comparée aux Éléments.

Nous avons montré qu'il y a quatre Éléments dans notre Pierre ; car, comme dit Rasis : toutes choses qui sont sous le Ciel de la Lune, et que le souverain Créateur [301] a créées, participent des quatre Éléments ; non pas que ces Éléments soient apparents à la vue, mais ils sont connus par leurs effets ; car la Pierre est une seule Chose, une seule Substance, une

Racine, une Nature, comme Hermès nous l'enseigne, en disant : commence, au nom de Dieu, et connais la nature de notre Pierre, car elle procède de la Racine de sa Matière, parce qu'elle est de cette Racine et dans cette Racine, et rien n'entre en elle qui n'ait procédé d'elle, et qui n'en soit sorti. En effet, rien ne convient à une chose que ce qui est plus proche de sa nature, parce que chaque chose aime son semblable. Ce qui fait que Platon dit : c'est une Substance et une Essence, qui ne sont qu'une chose, Chaud et Sec, Froid et Humide ; ce qui fait qu'on l'appelle petit Monde, parce que de lui, avec lui et par lui sont tous les Métaux ; et il est semblable à un Arbre, duquel les Rameaux, les Feuilles, les Fleurs et les Fruits sont de lui, en lui, avec lui et par lui. Il est constant qu'aucune chose ne s'engendre que de son semblable, ou de chose semblable à son Espèce, et qui lui soit homogène, je veux dire d'une même nature. Ainsi telle chose n'est qu'une et semblable, et non diverse et divisée ; mais les Philosophes ont donné à cette Pierre les noms des choses [302] corporelles de toutes les Espèces. C'est pourquoi, dit Pythagore, cette Pierre s'appelle de tous noms, laquelle néanmoins n'a qu'un seul nom qui lui soit propre.

*Par divers noms s'appelle cette Lune,
Et toutefois sa nature n'est qu'une.*

Cette Lune, Âme et Eau, est appelée de plusieurs noms, quoiqu'elle n'en ait qu'un véritable. Mais, comme dit Perrier : laissez la pluralité des noms obscurs et ténébreux ; car ce n'est qu'une Nature, qui surmonte toutes choses, et non point diverses Natures. Véritablement, il n'y a qu'une seule Nature, qui se fait germer et multiplier elle-même. C'est pourquoi, comme le dit Diomédès, nous devons entendre que Nature ne s'amende, ne se corrige que dans sa Nature, dans laquelle nous ne devons introduire aucune chose hétérogène ou étrangère, qui ne peut l'amender

ni la corriger ; mais la laisser elle-même, comme je viens de dire, se faire germer et se multiplier, comme nous l'enseigne Marie, en disant : Kibrit blanc et Chaux humide, qui ne sont qu'une Chose et d'une Racine, sont les Racines de cet Art ; et les Philosophes ont appelle ces choses de plusieurs noms, lesquelles néanmoins ne sont qu'une chose seulement. Ce que [303] Morien confirme, en disant : je vous dis la vérité, rien n'a tant induit en erreur les nouveaux Philosophes que la pluralité des noms ; mais sachez que ces noms ne sont que les Couleurs qui paraissent dans la Conjonction ; et ainsi vous n'errerez point dans la voie de l'Œuvre. Car enfin, quoique les Philosophes aient multiplié les noms et leurs Sentences, cependant ils n'entendent qu'une chose, qu'une voie, qu'un moyen d'opérer, qu'une démonstration de Couleurs, et remarquez que cette diversité de Couleurs ne paraît ni ne se montre que dans le temps de la Conjonction de l'Âme avec le Corps. En une fois seulement, dit Morien, le feu renouvelle en lui diverses Couleurs. Les Philosophes ont dit aussi que notre Pierre est composée de Corps, d'Âme et d'Esprit, et ils ont dit la vérité, parce que le Corps, imparfait de soi, est un Corps grave, pesant, informe, malade et mort.

L'Eau, c'est l'Esprit, qui purge, subtilie et blanchit le Corps. Le Ferment, c'est l'Âme, qui donne au Corps imparfait la vie, qu'il n'avait pas auparavant, et qui lui redonne une meilleure et une plus excellente forme. *Le Corps, c'est Vénus et femme ; et l'Esprit, c'est Mercure.* C'est pourquoi Morien dit : on ne peut avoir Mercure, si ce n'est des Corps dissous [304] par liquéfaction, non point par une liquéfaction vulgaire et commune, mais seulement par celle qui demeure permanente, jusqu'à ce que le Mari et la Femme se soient unis ensemble ; ce qui dure jusqu'au blanc ou blanchissement ; et remarquez que le Corps est entièrement liquéfié et fondu quand la noirceur paraît dans la Cuisson. Ce qui fait dire

à Bonellus : Lorsque vous verrez que la noirceur est éminente, et qu'elle commence à paraître sur l'Eau, sachez que le Corps est déjà liquéfié et dissous. Cuisez-le dans son Eau avec une chaleur modérée, jusqu'à ce qu'il se dessèche avec la vapeur semblable, et il s'en fera une chose qui introduira en soi la perfection ; mais l'Esprit convertit à soi le Corps sublimé et pénétré, et à cause de cela on le nomme Eau de vie, Eau permanente et pénétrante. C'est pourquoi, dit Dardarius dans la Tourbe, Mercure, c'est l'Eau permanente, sans laquelle rien ne se fait ; car sa vertu est un Sang spirituel conjoint avec le Corps qu'elle change en Esprit par la mixtion qui se fait d'eux ; et étant réduits en un, ils se changent l'un et l'autre ; car le Corps incorpore l'Esprit, et l'Esprit transmue le Corps en Esprit, le teint et le colore comme Sang : parce que tout ce qui a Esprit, il a Sang aussi, et le Sang est une humeur spirituelle, qui conforte la [305] Nature : Et sachez que plus le Corps est cuit et trempé ou lavé dans sa propre humeur, plus il paraîtra clair, pur et meilleur. Mais, comme dit Morien : Rien ne peut ôter au Laiton son ombre que l'Azoth, quand il est cuit avec lui jusqu'à ce qu'il le rende coloré et blanc comme les yeux de Poisson ; car pour lors il attend que sa vertu soit transmuée en la nature de son Ferment.

Mais remarquez que le Ferment, c'est l'Eau fixe, qui teint et colore la Pierre, la vivifie, l'embrasse et la retient. C'est pourquoi Marie dit : *Le Corps fixe est de Matière de Saturne*, comprenant digestion et séparation de Teintures et de Couleurs, sans lequel Corps fixe notre Secret ne parvient à aucun effet, jusqu'à ce que le Soleil et la Lune soient conjoints en un Corps ; car, comme dit Euclides, l'artifice de cet Art consiste seulement au *Soleil et au Mercure* ; lesquels étant ajustés et conjoints ensemble ont une Teinture infinie ; parce que dans l'Œuvre s'acquiert une Couleur mêlée et répandue en chose blanche, et se convertit en grande partie du

blanc en Couleur citrine ; ce qu'on peut éprouver en jetant du Sang parmi du lait et de l'eau. Or donc, comme le Feu est déjà mêlé avec l'Eau, ils seront quatre. Faits ensuite que tout cela ne devienne qu'Un, [306] et tu parviendras à ce que tu cherches ; car alors un Corps sera fait le feu débile et non débile, et la paix sera sur lui ; mais depuis le commencement jusqu'à la fin, la Préparation de ces choses est la louable Eau fixe ; car elle montre manifestement sa Teinture dans sa Projection : et elle est la Médiatrice, ou la Chose moyenne, entre les Choses contraires, et elle est elle-même le Commencement, le Milieu, et la Fin, ou Chose première, moyenne et finale. Qui entend ceci comprend la Doctrine des Sages.

De plus, quelques Philosophes ont dit : *Si vous ne convertissez les Corps en mon Corps, et ne faites que les Choses incorporelles n'ayant corps, vous n'aurez point trouvé la règle et le chemin de la vérité.* Et si les Philosophes disent la vérité, c'est en cette Opération : *Car premièrement le Corps se fait et se rend Eau ; en sorte que la Chose corporelle se fait incorporelle, c'est-à-dire Esprit ; et ensuite dans la Conjonction, l'Esprit c'est-à-dire l'Eau se fait Corps :* Et à ce sujet, Hermès dit : *Convertis et change les Natures, et tu trouveras ce que tu cherches.* Ce qui est vrai, car en notre Art, nous faisons premièrement d'une Chose épaisse une Chose subtile ; c'est-à-dire, du Corps nous en faisons de l'Eau, après quoi d'une Chose humide, nous en faisons [307] une sèche ; savoir, de l'Eau nous en faisons la Terre, et de cette sorte nous changeons et convertissons les Natures ; car d'une Chose corporelle nous en faisons une Chose spirituelle, et d'une spirituelle nous en faisons une corporelle. C'est ce que dit le même Hermès : notre Œuvre est la conversion et le changement des Corps d'un Être dans un autre Être, d'une Chose en une autre chose, de faiblesse en force, de grosseur et d'épaisseur en ténuité et mollesse, de corporalité en

spiritualité tout de même que la Semence de l'Homme étant dans la matrice de la Femme il se fait, par leur conjonction naturelle, mutation et changement d'une Chose en une autre Chose, jusqu'à ce que se soit formé l'Homme parfait ; car, comme dit Aristote : Toute Génération se fait des choses convenantes en nature ; ce qui est constant, et même dans la Génération des Métaux. Ce qui fait dire aux Philosophes : Ne faites point entrer en lui aucune chose étrangère, ni Poudre, ni Eau, ni autre chose ; car s'il y entre quelque chose hétérogène, et de nature différente ; elle le corrompra et le détruira entièrement. Ce que confirme le Roi Aros, en disant : Qu'il ne soit conglutiné qu'avec son noble Soufre, qui lui est semblable, parce qu'il est de lui.

Après quoi nous faisons que ce qui est [308] au-dessus, est de même que ce qui est au-dessous ; c'est-à-dire, que l'Esprit soit fait Corps, et que le Corps soit fait Esprit, comme il est dit au commencement de notre Œuvre, et comme on le connaît en la Sublimation ; car alors ce qui est dessous est comme ce qui est dessus, et au contraire, et le tout se convertit en terre. Et c'est par cette raison qu'Hermès dit : Ce qui est dessus par Sublimation est comme ce qui est dessous par Descension ; et ce qui est dessous par Constipation est comme ce qui est dessus par Ascension, pour préparer choses miraculeuses d'une chose.

L'Eau et la Terre sont dans le lieu bas ; l'Air et le Feu montent au lieu haut. L'Eau et la Terre conçoivent et nourrissent, l'Air et le Feu agissent, ajustent, conjoignent, et ces quatre, dans notre Pierre, conviennent et s'accordent ensemble, comme nous l'enseigne Senior, en disant que les quatre Éléments sont purifiés en notre Pierre : *Car en elle l'Eau est fixe, l'Air est tranquille, la Terre est ferme, et le Feu environne le tout.* Ces quatre Natures, répugnantes entre elles, sont dans la Pierre, et sont engendrées

par elle. Il est donc manifeste, par ce que nous venons de rapporter, que notre Pierre est composée des quatre Éléments.

Tous les Philosophes ont dit que notre Pierre est des quatre Éléments, qui [309] contiennent Corps, Âme et Esprit ; et ils disent, *Que ces trois choses sont d'une Nature et d'une Matière et qu'elles sont avec une Eau et une Racine*. Certainement ils disent la vérité ; parce que toute notre Œuvre se fait avec notre Eau ; et d'elle, en elle, et par elle sont toutes les choses nécessaires : Car elle dissout les Corps, non point par Solution vulgaire et commune, comme les Ignorants pensent que se convertissent en Eau les Nuées fondantes : mais par une Solution vraiment Philosophique, ils se convertissent en une Eau onctueuse et glutineuse, de laquelle les Corps ont été procrées. Ce qui fait que Socrate dit : La vie de toute Chose c'est l'Eau, car cette Eau fait la Dissolution du Corps et de l'Esprit, et d'une chose morte en fait une vive. C'est le Vinaigre très fort et plus aigre que l'aigre même. Cuisez-le jusqu'à ce qu'il se fasse épais ; mais prenez bien garde que le Vinaigre ne se convertisse en fumée, et qu'il ne se perde et ne s'évapore tout. De plus, cette même Eau transforme et convertit les Corps en Cendres, les pulvérise et les incère. Écoutez ce qu'en dit le roi Martas : *Notre Eau congèle les Corps et les rend noirs, et cette Eau lave et nettoyé tous Corps, en ôte toute noirceur, teint toute Matière blanche et la fait rouge*. Elle rend à toutes choses mortes une vie [310] perpétuelle ; et par cette raison elle est estimée et exaltée, car entre toutes choses, c'est elle qui fait les plus grandes et les plus merveilleuses Opérations. Morien dit : l'Azoth et le Feu blanchissent le Laiton, et en ôtent toute obscurité. Le Laiton est un Corps impur et mal net ; mais l'Azoth c'est Mercure. En outre, cette Eau conjoint divers Corps après qu'ils sont préparés, et cette conjonction est telle que la chaleur du feu ne peut la surmonter. Cette même Eau fait le mariage entre le Corps et le

Ferment, les change l'un en l'autre et les défend de la combustion du feu ; car la Terre, étant calcinée et blanchie, se fait en s'élevant en haut, et se rend spirituelle et de nature d'Air, au moyen de quoi elle est une chose spirituelle et aérienne, incorruptible et pénétrative. Sur quoi Hermès dit : l'Eau de l'Air étant existante entre le Ciel et la Terre, c'est la vie de toutes choses, car elle est la Médiatrice entre le Feu et l'Eau par la chaleur et par son humidité. Par sa chaleur, elle est plus voisine du Feu, et par son humidité, elle est plus prochaine de l'Eau. Ce qui lui fait faire le mariage entre l'Homme et la Femme : car l'Esprit, par sa subtilité, a de la conformité avec l'Air. L'Eau donc de l'Air vivifie le Mort, fait le mariage, et garantit la Composition de la combustion du feu. Et [311] par cette raison les Philosophes ont dit : Convertis l'Eau en Air, afin que la vie soit faite avec la vie, parce qu'elle est Vie et Esprit quand elle est entrée.

Notre Eau donc sublime les Corps, non par Sublimation vulgaire, comme le pensent les Ignorants, qui croient que notre Sublimation monte en haut ; au moyen de quoi ils prennent des Corps calcinés, qu'ils mêlent avec des Esprits sublimés, tels que sont le Soufre, le Mercure, l'Eau, le Sel Ammoniac et l'Arsenic, qu'ils conjoignent ensemble ; en sorte qu'à force de feu, ils font une telle Sublimation que les Corps montent en haut avec les Esprits, et disent alors que les Esprits et les Corps sont sublimés, purgés et purifiés de toutes leurs superfluités, mais ils sont trompés, car après leur Sublimation, ils trouvent le tout plus impur qu'il n'était auparavant, parce que l'Art est plus faible que la Nature, Albert le Grand, dans son Livre des Minéraux, dit à ce sujet : quand les Humeurs étrangères sont purgées de la substance du Soufre par l'artifice de la Nature, l'Art ne peut les repurger davantage, parce que l'artifice de la Nature est plus subtil que celui de l'Art. C'est pour cela que notre Sublimation est celle des Philosophes, par laquelle d'une Chose petite et corrompue

nous en [312] faisons une grande, pure, parfaite, et très excellente. Quand nous disons, celui-ci est monté à une telle Dignité, de même nous disons : les Corps sont sublimés, c'est-à-dire subtilisés et changés en une autre nature. En sorte que sublimer, c'est la même chose que subtilier, ce que notre Eau fait parfaitement. Sur quoi Morien dit : notre Eau ôte la puanteur du Corps mort, dans lequel il n'y a point d'Âme ; et quand cette Eau aura blanchi l'Âme, et l'aura sublimée en gardant le Corps, elle ôte de ce Corps toute mauvaise odeur.

Prenez, dit Alchimédes, la Matière de ses propres Minières, et la sublimez en ses hauts lieux ; envoyez-la au plus haut de ses Montagnes, et la réduisez à ses Racines. Donc, sublimer n'est autre chose que subtilier une Matière grosse. Sur quoi Hermès dit : Sublime subtilement et ingénieusement, et sépare le subtil de l'épais ; car de la Terre elle monte au Ciel et ensuite redescend en Terre, pour pénétrer dans les inférieurs de gravité et de pesanteur, afin d'y demeurer et de s'y arrêter. Entends donc en cette sorte la Sublimation des Philosophes, car en ceci plusieurs se sont trompés.

De plus, notre Eau mortifie les Corps, les vivifie, les amène en Occident, et [313] après les fait retourner en Orient. Elle fait paraître les Couleurs noires dans la mortification, quand ces Corps se convertissent en Terre, par le moyen de la putréfaction. Après cela, plusieurs et diverses Couleurs paraissent avant le blanchissement, la fin desquelles est la blancheur, qui est stable et permanente. Car de même qu'un grain de Froment étant semé en terre produit beaucoup d'autres grains, s'il y pourrit et s'y mortifie, et au contraire, qu'il n'y produit rien s'il n'y meurt pas, de même aussi les Semences de toutes choses qui naissent et croissent sur la terre se changent et se putréfient ; et si la corruption se met en elles, aussitôt elles germent et se multiplient dans une Semence semblable à celle

dont elles ont eu leurs racines et leurs commencements. Il en arrive de même à notre Eau ; elle se nourrit, se putréfie et se corrompt ; et germant ensuite, elle ressuscite et se vivifie elle-même. Calib dit à ce sujet : Quand j'ai vu l'Eau se congeler soi-même, j'ai connu que la Science était certaine, et j'ai cru par ce signe que le Secret était véritable. Cuisez donc cette Eau avec son Corps, jusqu'à ce que son humidité soit desséchée par le feu ; et desséchez-la de cette sorte jusqu'à ce qu'on puisse reconnaître qu'elle a recueilli ses Esprits, et qu'elle aura fait [314] sa demeure dans la Racine de son Élément. Ce qui sera quand tu auras mortifié le Corps blanc et tendre ; alors l'Eau sera spirituelle, ayant pouvoir de convertir les Natures en d'autres Natures ; et alors encore, elle vivifiera les Corps morts, en les faisant germer et fructifier.

Au surplus, notre Eau est de diverses et admirables Couleurs, et elles paraissent et se montrent en si grand nombre qu'il n'est pas possible de le croire ni de le penser. C'est alors que l'Esprit s'ajuste avec le Corps par le moyen de l'Âme. L'Esprit est aussi le lien de l'Âme ; et l'Âme extraite et tirée des Corps est la Teinture de l'Eau. Sur cela Senior dit : dans l'Eau est la Teinture des Teinturiers, laquelle Eau s'en va de dessus le Drap par dessèchement, et la Teinture propre y demeure par impression. Il en arrive de même de cette Eau ou Âme, qui apporte la Teinture, ou la mer sur la Terre blanche, altérée et feuillée ou en écume. Hermès appelle cette Eau *l'Eau d'écume d'Or*, ou *Fleur de Safran*, parce qu'elle teint la Terre calcinée. C'est pourquoi, dit-il, semez l'Or en Terre blanche feuillée. De là on procède à l'Eau spirituelle, et l'Âme demeure avec le Corps, laquelle est la Teinture du Soleil. Cette Âme est comme une fumée subtile, qui ne se montre que par son effet ; et son action [315] est une manifestation de Couleurs ; et le feu s'engendre du feu, et se nourrit dans le feu, et il est le fils du feu, et pour cela il faut qu'il retourne au feu, afin qu'il ne craigne

point le feu, tout de même que l'enfant retourne aux mamelles de sa Mère.

Quelques Philosophes ont aussi appelle notre Pierre du nom de Métal blanc. C'est pourquoi Ismindrius et Lucas ont dit dans la Tourbe : sachez, vous tous qui cherchez notre Science, qu'il ne se fait de vraie Teinture que de notre Métal blanc, lequel n'est point Métal vulgaire ; car celui-ci gâte et corrompt tout. À quoi il est ajouté : mais le Métal des Philosophes blanchit tout ce à quoi il est associé et le rend parfait. Ce qui fait dire à Platon : Tout Or est Métal, mais tout Métal n'est pas Or ; car en nature d'Or, il est presque semblable au Métal par la pesanteur et par la dureté ; et en nature de Métal, il n'est autre chose que ce qui est en nature d'Or par la corruption qui est dans la terre. Mais notre Métal a Esprit, Corps et Âme, et ces trois choses n'en sont qu'une ; car Esprit, Corps et Âme ne sont qu'un, d'autant que cette Âme est Esprit par un, d'un, avec un, qui est sa Racine. Le Métal donc des Philosophes, c'est leur Élixir parfait et accompli d'Esprit, de Corps et d'Âme. C'est pour cela que les mêmes [316] Philosophes ont donné différons noms à leur Pierre, afin qu'elle ne fût entendue que par les Savants, et qu'elle fût cachée aux Ignorants : mais de quelques noms qu'ils l'appellent, et quelques différents qu'ils soient, néanmoins ce n'est qu'une seule et même chose.

Morien dit sur ce sujet : Il y a une Pierre occulte, cachée et ensevelie dans le plus profond d'une Fontaine vile, abjecte, peu prisée, et elle est couverte de fiente et d'excréments ; et quoi qu'elle ne soit qu'une, on lui donne toute sortes de noms. Sur quoi le sage Morien dit : Cette Pierre, non pierre, est animée, et elle a la vertu de procréer et d'engendrer. Cette Pierre est Oiseau, et non pierre ni oiseau. *Cette Pierre est molle, et prend son commencement, son origine et sa race de Saturne ou de Mars, Soleil ou Vénus, et si elle est Mars, Soleil et Vénus.* Cette Pierre seule est plus res-

plendissante et reluisante que toutes autres, même plus que la Lune ; car maintenant elle est Argent, et après sera Or, recevant plusieurs Espèces et Formes, comme d'Élément d'Eau, de Vin, de Sang, de Cristallin, Lait, Vierge, Sperme ou Semence d'Homme) Vinaigre, Urine d'Enfants, Pierre ou Gomme du Soleil, et sa générale splendeur. L'Orpiment constitue et fait le premier Élément. Elle [317] est quelquefois nommée la Pierre prédite, la Mer repurgée et purifiée avec son Soufre. En sorte que les Philosophes changent et varient les noms, parce qu'ils ne veulent point manifester un tel Secret aux Fous et aux Ignorants, et ils enveloppent ce Secret sous diverses formes et sous différents noms, afin qu'il n'y ait que les Sages et les Savants qui puissent le développer et le comprendre. Le même Morien ajoute : notre Pierre est la Confection ou Composition de notre Secret, et il est semblable en ordre à la Création de l'Homme. Car, 1° se fait la Conjonction, 2° la Corruption, 3° l'Imprégnation, 4° l'Enfantement, 5° le Nutriment. Entends et pèse bien les paroles de ce Philosophe, et tu ne te fourvoieras point dans le chemin qui conduit à la Vérité.

Ouvre tes yeux, cher Lecteur, vois et comprends que le Sperme des Philosophes est une Eau vive, et que leur Terre est le Corps *imparfait* ; laquelle Terre est nommée *Mère*, *parce qu'elle contient et comprend tous les Éléments* ; et par cette raison quand le Sperme de Mercure est conjoint avec la Terre du Corps *imparfait*, alors cela s'appelle la Conjonction ; car dans ce temps-là, le Corps de Terre, ou la Terre du Corps *imparfait*, se dissout en Eau de Sperme, et se fait Eau sans aucune division. Il [318] est aussi dit dans un autre endroit : La Solution du Corps et la Congélation de l'Esprit sont deux choses ; mais elles n'ont qu'une opération, car l'Esprit ne se congèle que par la Dissolution du Corps, et le Corps ne se dissout que par la Congélation de l'Esprit. Et quand le Corps et l'Âme s'ajustent

et se conjoignent ensemble, chacun d'eux agit contre son Compagnon en fait semblable. La Terre et l'Eau nous en fournissent un exemple ; car quand l'Eau s'ajoute à la Terre, cette Eau, par son humidité, s'efforce à dissoudre la Terre, et la rendant plus subtile qu'elle n'était auparavant, elle l'humecte et se la rend semblable, parce qu'elle est plus subtile que la Terre.

L'Âme fait la même chose dans le Corps, et c'est de cette manière que l'Eau se rend épaisse avec la Terre, et devient semblable à la Terre, quant à l'épaisseur, parce que la Terre est plus épaisse que l'Eau. Par cette raison on conçoit qu'entre la Solution de la Terre, et la Congélation de l'Esprit, il n'y a point de différence de temps, ni de diversité dans l'Opération, en sorte que l'une se fasse dans l'autre. Or donc comme on ne connaît point de différence de temps, ni de manières diverses d'opérer, dans la Conjonction de l'Eau avec la Terre ; de même, [319] on ne connaît point de différence de temps, ni de diverse manière d'opérer, quand la Semence de l'Homme se mêle avec le Sperme de la Femme, au moment de leur Conjonction ; ils ne se séparent plus l'un de l'autre, et il n'y a dans l'ordre de la Nature qu'un But, qu'une Fin, qu'une Voie, qu'une Opération. Le Roi Merlin dit à ce sujet : la Conjonction suppose la Mixtion, et les Semences se mêlent comme le Lait ; ce qu'on remarque lorsque la Mixtion est parfaite, et de cette Mixtion parfaite il s'ensuit la Génération.

Il faut entendre de ce que nous venons de dire que quand la Terre se dissout en Poudre noire, et qu'elle commence un peu à retenir du Mercure, il faut entendre, dis-je, que c'est le Mâle qui exerce son action avec la Femelle ; c'est-à-dire l'Azoth avec la Terre. Sur quoi Arisléus dit dans la Tourbe : Les Hommes n'engendrent point ensemble, ni les Femmes ne conçoivent point seules ; car la Génération ne se fait que par Mâle et Femelle ; et Nature ne s'esjouit que quand les Mâles reçoivent les Femelles,

parce qu'alors se fait Génération, et non en ajoutant follement aux Natures d'autres Natures étrangères et dissemblables. Fais donc conjoindre ton Fils Gabertin avec sa sœur Béya, qui est une Fille froide, douce et tendre. Gabertin est le [320] Mâle, et Béya est la Femelle, qui amende et corrige Gabertin, parce qu'il est venu d'elle. Et quoique Gabertin soit plus chaud que Béya, néanmoins il ne fait point de Génération sans Béya ; Gabertin étant couché avec Béya, il meurt aussitôt ; car Béya monte sur lui, l'embrasse et l'enferme dans son ventre, en sorte qu'on ne voit plus aucune chose de Gabertin. Béya donc a embrassé Gabertin avec un amour si véhément, qu'elle l'a entièrement conçu et transmué en sa nature, et l'a divisé en diverses parties. Voici ce que dit encore le Roi Merlin : Ce qui était dans la Conception comme du Lait, se change et se transmue en Sang ; ce qui était blanc se fait noir, et après survient le rouge resplendissant.

L'Imprégnation se fait quand la Terre se blanchit par la prédominances et gouvernement de la Nature. L'Eau mêlée avec la Terre croît et se multiplie, et la Génération se fait avec augmentation de nouvelle Lignée. Alors, il faut laver et nettoyer la Terre noircie, et la blanchir avec la chaleur du feu. Sur quoi dit Haly : Prends ce qui est descendu au fond du Vaisseau, et le lave et nettoyé bien avec la chaleur du feu, jusqu'à ce que la noirceur en soit ôtée, ainsi que son épaisseur et sa crasse. Fais-en aussi sortir, voler [321] et résoudre toute addition d'humidité jusqu'à ce qu'il devienne comme Chaux très blanche, sans qu'il paroisse en elle aucune tache ni aucune ordure. Alors la Terre est pure, et propre à recevoir l'Âme. L'imprégnation, en corroborant et confrontant ce qui a été mué et changé, nous promet, après la Conception, quelque chose d'une plus grande perfection ; et ce qui a été bien purgé et bien nettoyé, se lie ensuite, et se conjoint par une bonne paix.

L'Enfantement arrive quand le Ferment de l'Âme s'ajuste avec le Corps, c'est-à-dire le Corps ou Terre blanchie, en sorte que de Tout il ne se fasse qu'Un, tant en Substance qu'en Couleur. Alors notre Pierre est née et faite, ayant vie perpétuelle. Car alors l'Esprit est conjoint et ajusté avec le Corps par le moyen de l'Âme. C'est la vraie Composition. Écoutez Haly sur ce point : Ceci, dit-il, se fait avec putréfaction et mariage, lequel mariage n'est autre chose que mêler le subtil avec l'épais, et ajuster et insérer l'Âme avec le Corps ; et la putréfaction, c'est cuire et rôtir la Terre, et l'arroser jusqu'à ce qu'ils se mêlent ensemble, et que tout ne soit fait qu'Un. Dans ces Matières, on ne fait point de diversité, de variété ni de séparation. Alors, la Terre, étant mêlée avec l'Eau, elle s'efforcera de retenir ce qui est [322] épais, et le subtil se mettra en devoir de purger l'Âme avec le feu, pour qu'elle puisse l'endurer et le souffrir. De même, l'Esprit né dans ces Corps s'efforcera, et désirera être répandu avec eux. Voici ce qu'en dit le Roi Merlin :

*La Quatrième Imprégnation,
Par moyen de Corruption,
Fait de l'Enfant production.
A ce qu'est né la vie est donnée
Et s'il n'est né la vie est déniée*

Le Nutriment se fait quand la Créature, étant hors du ventre, a besoin d'être nourrie. La première nourriture est le Lait, avec une chaleur convenable, afin que ce qui vient de naître soit peu à peu conforté et corroboré, en augmentant la nourriture à proportion de l'accroissement ; car plus les Os se fortifient, plus facilement l'Enfant parvient à la jeunesse, et par conséquent à un âge parfait de Substance forte et d'une grande vertu.

Il faut opérer de la même manière dans notre Œuvre. Sachez donc que rien ne peut s'engendrer ou procréer sans chaleur ; que la trop grande

chaleur gâte et fait périr le Composé ; que le Bain trop froid chasse et fait fuir ce qui lui est conjoint ; [323] mais que la chaleur qui est tempérée chasse, par sa douceur, les humeurs corrompantes du Corps. Ce qui fait dire à Morien : Ce qui est premièrement né est mis en lumière, et ensuite nourri et entretenu. Le Feu surmonte l'Eau, et le Phénix administre et brûle le Nutriment. C'est pour cela que notre Pierre est appelée le *Fils né*, au sujet duquel il est dit dans la Tourbe : Honorez votre Roi, qui vient du feu ; couronnez-le d'un Diadème, et l'illuminez jusqu'à ce qu'il parvienne à un âge parfait. Ne le faites ni brûler ni fuir par une trop grande chaleur ; car si vous le provoquez par plus de chaleur qu'il ne faut, il vous ôtera son régime et son gouvernement. Son Père est le Soleil, et sa Mère est la Lune. Le Vent le porte dans son ventre, et la Terre est sa Nourrice. Il est vrai qu'il est nourri de son propre Lait, c'est-à-dire du Sperme dont il a été fait dès le commencement : *Soit donc imbibé et attrempé souvent, et bien souvent peu à peu de son Mercure, jusqu'à ce qu'il boive son saoul et à sa suffisance*. Alors, comme dit Haly : Le Corps fait retenir la Teinture, et la Teinture fait paraître la Couleur, et la Couleur fait démontrer la Teinture, dans laquelle est la Lumière, la Vie et la Nature. Ce qui est le droit et court chemin pour arriver à la perfection de notre [324] Matière, même à la fin de notre Art, et à la consommation de notre Œuvre.

Par tout ce que je viens de rapporter, tu peux, mon cher Lecteur, entendre facilement les *Paroles obscures* des Philosophes et tu pourras connaître qu'ils s'accordent tous ensemble sur ce point, qu'il n'y a pas d'autre moyen pour opérer sagement en notre Art que ce que je t'ai déclaré. *Or donc tu as déjà la Solution du Corps, et la Réduction d'icelui à sa première Matière : Ensuite, tu as la conversion d'icelui en Terre : Tu as pareillement le Blanchissement de la Terre noire, comme tu as la Subtiliation ou Mutation dans l'Air*. Car alors se fait la Distillation de l'humidité qui

est en lui ; et ce qui s'élève et monte de la Terre se fait de nature d'Air, et la Terre demeure calcinée ; et alors est le feu de Nature. Tu auras aussi la commixtion d'Âme, de Corps et d'Esprit tout ensemble, et la conversion ou mutation de l'un en l'autre ; d'où le Composé prend une grande augmentation, dont l'utilité est plus excellente qu'on ne peut concevoir, ni comprendre par aucun raisonnement. Ce qui se fait moyennant l'aide du Seigneur, Dispensateur unique de tous Trésors, et de toutes grâces ; lequel, en Trinité, est un seul Dieu, qui règne dans les Siècles des Siècles. Ainsi soit-il. [325]



LE LIVRE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE DES MÉTAUX

De Messire Bernard Comte de la Marche Trévisanne

*Préface*¹

En invoquant le Nom de Dieu, sans lequel nulle aide est faite : *car tout bien vient premier de lui*, et vient à l'Âme de bonne volonté, *et à l'Homme de male volonté et traître, jamais* [325] *n'y entrera Sapience*, ni aide ne lui sera faite.

Afin que tant d'*Inquisiteurs* de cette précieuse Science et vénérable Art, soient réduits de ténèbres à lumière, et qu'ils laissent tant de voies *transverses*, auxquelles n'y a nul profit, par quelque manière que ce soit, ni par labeur qu'on y puisse mettre ; moins par tant de dépense que l'on y puisse faire, jamais on y trouve profit, ni aucune apparence de vérité. Donc, afin que ce digne Art ne soit tant foulé par les *Décéveurs* et *Sophistiques*, et que les *Inquisiteurs* goûtent des fruits de cette Science, *appareillés* pour eux et ceux qui sont ses Fils, *et en suivent le grand chemin que Nature tient en toutes ses Créations, Opérations et Compositions*, et qu'ils puissent être informés, tant en Spéculative qu'en Pratique, par raison nécessaire et approuvée par vraie expérience que j'ai touchée de mes mains et

¹ Le Trévisan ayant écrit ce Livre en Français, on n'a pas jugé à propos de corriger le Langage, de peur de donner à ses expressions naïves un Sens qui aurait pu altérer sa Doctrine. On sera moins scrupuleux à l'égard des autres Ouvrages, qu'il a écrit en Latin.

vue de mes yeux. Car quatre fois j'ai composé la benoîte Pierre, qui est *vilipendée* par les Ignorants, *croyant* les uns être impossible, les autres qu'elle soit tant difficile de faire, que jamais nul n'y puisse parvenir ; et plutôt se *transversent* ès voies *obliques*, et dépendent leurs biens et ceux d'autrui par les *Recettes* et Livres Sophistiques, comme Geber, Archelaüs, Rasis, la Sémite [327] d'Albert le Grand, la Tramite d'Aristote, le Canon de Pandecta, la Lumière de Rasis, l'Épître de Démophon, et la Somme grande Testutale, et autres infinis Livres *Erratiques*, et errants, faisant dépendre infinies *pécunes* et biens, et à la fin jamais on ne trouve rien en ces Livres. Et aussi tant de Recettes Sophistiques et tant de Régimes pénibles, frais et grands dépens que les Décéveurs font, tant que partout la benoîte Science est trouvée pour *trouffée*. Et les Ignorants en commun vulgaire disent ainsi : Comme ils ont été trompés, ils veulent tromper les autres, et c'est une sotte raison : Car un Sage désire faire faits et chose, qu'après il ait perpétuelle louange. Comment donc voudraient-ils mettre mensonges, lesquels ne pourraient être par nulle raison naturelle ? Mais les Ignorants, s'ils n'entendent la première fois un Livre, ils en disent mal, et ne le veulent plus relire ; pourquoi guère de gens n'y viennent : *Car mieux vaudrait la seule imagination d'une bonne Intelligence de quelconque, mais qu'il connût un peu les Principes de la Nature Métallique*, et plutôt viendrait à la fin, que par tant de Livres à les lire, sans y prendre goût pour les entendre.

Et pour ce, afin que je puisse faire un bon Traité et bref, et ensuivre la congrégation [328] des Sages, qui ont bien parlé en cette Science ; et aussi que par mon Livre les Disciples puissent être bien informés, tant en Théorique qu'en Pratique et en Opération ; je diviserai mon Livre en quatre Parties.

En la première, je veux parler des Inventeurs de cette digne Science, et des Sages qui l'ont eue, comment et selon que je l'ai sue.

En la seconde Partie, je parlerai de moi-même, de mon temps, et comment, depuis le commencement jusqu'à la fin, je l'ai sue, et comment je fis du tout et partout, sans aucune envie, les labeurs que j'ai eus en la poursuivant.

En la troisième Partie, je veux parler des Principes et Racines des Métaux, et mettre raisons évidentes et philosophales.

En la quatrième Partie de mon Livre, je veux parler de la Pratique, laquelle je mettrai un peu *Parabolique* ; mais nom pas tant, qu'en y mettant peine, tu ne l'entendes bien.

Et par les autres Parties tu pourras être instruit merveilleusement : Et si tu n'entends l'Œuvre par mon Livre, vraiment je crois que jamais tu ne viendras à cet Art. Mais ne pense pas l'entendre à la deuxième, ni à la troisième fois, ni à la dixième fois ; mais toujours plus l'entendre en le [329] répétant : Et je ne dis rien en mon Livre, que je ne prouve par raisons et expériences évidentes ; et aussi par l'autorité des Maîtres, parlant en cet Art et Science très raisonnablement et par grande raison.

Un Homme y devrait mettre peine et y travailler : Car par cet Art et Science l'on peut éviter toute peine et maudite pauvreté : Car pauvreté tue non seulement le Corps, mais l'Esprit, et l'Âme, et la vie, et toute force, sens et entendement. Aussi cette Science guérit de toute maladie quelle qu'elle soit, corporelle ou spirituelle, ès Hommes subitement ; de sorte que la Nature ait *sustentation*. Comme moi-même l'ai, en mon Dieu, expérimenté en plusieurs Ladres, Caduques, Hydropiques, Éthiques, Apoplectiques, Iliques, Démoniaques, Insensés, et Furimonds, et autres quelconques maladies, qui seraient longues à *narrer*, et pas ne le *croirai*, si vu ne l'eusse et fait.

Aussi la devrait-on aimer : Car, par cet Art, on peut avoir tous les autres Arts et Sciences. Il administre les nécessités pour la vie : là ou autrement on y a grand peine, et on n'y peut vaquer à l'esprit étudiant. *Item*, Cet Art et Pierre, vraiment composée, orne l'Âme de toutes vertus : Et peut-on faire plusieurs aumônes, par lesquelles on peut avoir sainteté et salut [330] de l'Âme, et faire les œuvres de Miséricorde ; comme racheter les Captifs, subvenir les Veuves et pauvres Orphelins, et guérir les pauvres Malades. On y devrait bien prendre peine : Car à étudier en Lois, en Décret, en Théologie, en Médecine, ou apprendre un Art Mécanique, un Homme est bien six ou sept ans : Et en cette précieuse Science, on n'y veut mettre qu'un mois, ou cinq ou six. Hélas ! Toutes les autres ne sont rien au regard d'elle. *Elle est tant aisée, que si je te le disais, ou montrais l'Art par effet, à peine le pourrais-tu croire ni entendre, tant est facile ; mais il y a un peu de peine pour entendre nos mots, et d'en savoir la vraie intention.*

PREMIÈRE PARTIE

Des Inventeurs, qui premiers trouvèrent cet Art précieux

Le premier Inventeur de cet Art (comme on lit ès Faits de mémoire, et aux Livres des Gestes anciennes, et au Livre Impérial, et en l'exposition de Clavetus sur la Table d'Émeraude, et ès autres Livres) ce fut Hermès le Triple : Car il sut toute triple Philosophie naturelle, savoir [331] Minérale, Végétale et Animale : Et pour ce qu'il fut Inventeur de l'Art, nous l'appelons Père, ainsi comme en tous les Livres de la Tourbe, d'Hermès avant Pythagore en est parlé, que quiconque aura cette Science, il est appelé son Fils. Cet Hermès-ci fut celui-là de qui est écrit en la Bible, qui après le Déluge entra en la Vallée d'Ebron, et là trouva sept Tables de Pierre de marbre, et en chacune des sept Tables, était imprimé un des

sept Arts Libéraux en Principes ; et furent *insculpées* ces Tables avant le Déluge, par les Sages qui étaient alors. Car ils savaient que le Déluge viendrait sur toute la Terre, et que tout y périrait : et afin que les Arts ne périssent, ils les insculpèrent en ces Pierres marbrines. Ledit Hermès seulement trouva lesdites Tables, lesquelles sont le fondement de tous les Arts et Sciences. Et cet Hermès-ci fut devant la loi ancienne. Mais il y eut *moult* de Gens en ce temps-là qui surent cette Science : Et dit Aros, en son Livre, qu'il écrit au Roi de Meffohe, qu'au temps de la donation de la Loi ancienne au Désert, auprès de la Montagne Sinaï, cette Science fut donnée et révélée à aucuns des Enfants d'Israël, à *décorer* et parfaire l'œuvre du Temple, et l'Arche de l'ancien Testament ; comme il est écrit [332] en Ézéchiël le Prophète, et en Daniel, et au Livre de Joséphus.

Et ainsi l'Œuvre a été donnée de Dieu à aucuns, comme j'ai dit. Les autres l'ont trouvée comme par nature, sans Révélation ni Livres quelconques, ni Expérience ; comme la Phitomée, Rébecca, Salomon, Ambadagésir, et Philippe Macédonien. Mais Hermès, après le Déluge, fut le premier Inventeur et *Probateur* de cette Science de Philosophie, et trouva lesdites Tables en la Vallée d'Ébron, là où Adam fut mis, étant chassé du Paradis Terrestre. Et après Hermès vint-elle par lui à d'autres infinis. Et ledit Hermès en fit un Livre, qui dit ainsi.

C'est vraie chose et sans mensonge, et très certaine, que le haut est de la nature du bas, et le montant du descendant. Conjoins-les par un chemin et par une disposition. Le Soleil est le Père, et la Lune blanche est la Mère, et le Feu est le Gouverneur. Fais le gros subtil, fais le subtil épais, ainsi tu auras la gloire de Dieu. Voici tout ce que dit Hermès en ce Livre-là. Ce Livre-là est bien bref ; mais toutefois ce sont grands mots, et toute l'Œuvre y est écrite.

Le Roi Calid l'a eu moyennant Bendégid le Ternaïre, et son Fils, Aristote, [333] Platon, et Pythagore, qui est le premier appelé Philosophe, qui fut Disciple d'Hermès, et fit une *Congrégation*, là où il y'en a plusieurs qui l'appellent *Le droit Livre du Code de toute vérité*. Car la vérité y est sauve, aucune superfluité ni diminution, combien qu'il soit obscur aux Lisants. Alexandre l'a eu, qui fut Roi de Macédoine et Disciple d'Aristote. *Item*, Avicenne qui aussi bien en parle, et Galien et Hippocrate. Et en Arabie cette Science a été sue de plusieurs, comme du Roi Haly, qui était souverain Astrologien, et l'enseigna à Morien, et Morien à Calib, Roi d'Arabie : Et Aros l'a eu, et l'enseigna à Néphandin son Frère ; et Saturne à Luncabur et à son Extraction, et à sa Sœur Madéra. Et infinis Gens l'ont eu en Arabie. Plusieurs Gens l'ont eu, et ont fait plusieurs Livres sous paroles métaphoriques et sous figures, en telle manière que leurs Livres ne peuvent être entendus, fors que par les Enfants de l'Art. Tellement que je dis bien, que les Disciples, par tels Livres, sont dévoyés plutôt qu'adressés à la droite voie ; et la cachent et *musent* plus par leurs Livres qu'ils ne la révèlent.

Aussi en France plusieurs l'ont eu, comme l'Escot, Docteur très subtil. Maître Arnaud de Villeneuve, Raymond [334] Lulle, Maître Jean de Meung, l'Hortolan, et le Véridique : Et une grande multitude d'autres partout l'ont su. Mais voyant par ces Livres tant de damnations et *désespérassions*, qui viennent aux Étudiants, ai voulu *labourer* pour mieux à mon pouvoir et petit *engin* les pourvoir, afin qu'eux prient Dieu pour moi.

DEUXIÈME PARTIE

*Où je mettrai ma peine et dépense depuis le commencement jusqu'à la fin,
selon vérité*

Le premier Livre que je lus fut Rasis, là où j'employai quatre ans de mon temps, et me coûta bien huit cents écus en l'éprouvant ; et puis Geber, qui m'en coûta bien deux mille et plus, et toujours avais Gens qui m'*aflambaient* pour me détruire. Je vis le Livre d'Archélaus par trois ans, là où je trouvai un Moine, où lui et moi *labourâmes* par trois ans, et es Livres de Rupescissa, et au Livre de Sacrobosco avec une Eau de vie *rectifiée* trente fois sur la lie, tant qu'en mon Dieu nous la fîmes si forte, que nous ne pouvions trouver *voirre* (verre) qui la souffrît pour en *besogner*, et y dépendîmes bien trois cents écus. [335]

Après que j'eus passé douze ou quinze ans ainsi, que j'eus tant dépendu, et rien trouvé, et que j'eus expérimenté infinis *Recettes*, et de toutes manières de Sels en dissolvant et congelant, comme Sel commun, Sel armoniac, de Pin, Sarracin, Sel métallique, en dissolvant et congelant, et calcinant plus de cent fois par bien deux ans : en Aluns de Roche, de Glace, de Scaiole, de Plume ; en toutes Marcassites, en Sang, en Cheveux, en Urine, en Fiente d'Homme, en Sperme, en Animaux et Végétaux, comme Herbes ; et après en Couperoses, en Attramens, en Œufs, en Séparation des Éléments, en Athanor par Alambic et Pélican, par Circulation, par Décoction, par Réverbération, par Ascension et Descension, Fusion, Ignition, Élémentation, Rectification, Évaporation, Conjonction, Élévation, Subtiliation, et par Commixtion, et par infinis autres Régimes sophistiqués : Et y fus en toutes ces Opérations bien douze ans ; tellement que j'avais bien trente-huit ans, que j'étais après l'extraction du

Mercuré des Herbes et des Animaux : tant que j'y dépendis, tant par Trompeurs, que par moi, pour les connaître, environ six mille écus.

Après, toujours cherchant, je commençais à perdre courage, mais toujours je priais Dieu qu'il me donnât grâce de [336] parvenir à cette Science. Il advint qu'il vint un *Lai*, Bailli de notre pays, qui voulut faire la Pierre de Sel commun et le dissolvait à l'Air, puis le congelait au Soleil, et faisait des autres choses beaucoup, qui seraient longues à raconter, et en cela nous persévérâmes un an et demi, et rien ne fîmes, car nous ne besognions pas sur Matière due. Et comme dit le vénérable Tourbe, appelée le Code de toute vérité, *On ne peut trouver en la chose ce qui n'y est pas*. Mais, comme il est tout clair, au Sel commun n'est pas la chose que nous quérons, et nous vîmes bien par quinze fois que nous recommencions, et n'y voyons nulle altération de la nature, et par ainsi nous laissâmes cettui Ouvrage.

Et puis nous vîmes des autres, qui faisaient de très bonne Eau forte pour vouloir dissoudre très bon Argent fin, et Cuivre et autres Métaux, et dissolvaient en un Vaisseau Argent fin, et Argent vif en un autre, et tout avec une même Eau et bien violente, et les y laissaient par douze mois, et puis prenaient les deux Fioles, et les mettaient en une ; Et alors ils disaient que c'était mariage du Corps et de l'Esprit. Puis mettaient dessus cendres chaudes, et faisaient évaporer la tierce partie de l'Eau forte ; et ce qui nous restait, nous le mettions en une Cucurbite [337] triangulaire bien étroite ; et le Vaisseau, nous le mettions au Soleil, et puis à l'Air, tant qu'ils disaient se créer petits *Lapils* cristallins, fondants comme cire, et congelés. Et disaient que c'était Pierre au blanc, et que celle du Soleil, ainsi faite, était au rouge. Et nous en fîmes en cette manière jusqu'à vingt-deux Fioles, toutes à demi pleines ; et ils nous en donnèrent trois. Et nous tre tous attendîmes par cinq ans que ces Pierres cristallines se

créassent aux fonds des Fioles ; et à la fin ne trouvâmes rien de notre intention, et ne le ferions jamais : Car (comme dit la vénérable Tourbe) *Nous ne voulons rien étrange en notre Pierre ; mais d'elle-même se parfait-elle, et parachève en son unique Matière métallique.* Tant que j'avais bien quarante-six ans et plus.

En après nous, avec un Docteur Moine de Cîteaux, nommé Maître Geoffroi le Leuvrier, voulûmes à son intention faire la Pierre : Car nous savions bien que toute autre chose que la seule Pierre était fausse, et par ainsi nous ne cherchions que la seule Pierre, et savions bien que c'était la vérité. Et voici ce que nous fîmes. Nous achetâmes des Œufs de Géline deux milliers, et nous les cuisîmes en eau, jusqu'à ce qu'ils fussent bien durs ; puis nous séparâmes les coques à part, et les *aubins* [338] et les rouges à part, et calcinâmes les coques jusqu'à ce qu'elles fussent blanches comme neige ; et les *aubins* et les rouges nous les pourrîmes tout par eux en fient de Cheval ; et puis les distillâmes trente fois, et en tirâment Eau blanche, et puis Huile rouge à part, et finalement nous fîmes choses qui seraient longues à dire, et en la fin nous ne trouvâmes rien de ce que nous demandions, et y persévérâmes deux ans et demi, à tant que par *désespérassions* nous laissâmes tout ; car aussi ne besognions-nous pas de Matière due. Nous demeurâmes, mon Compagnon et moi, et y apprîmes à sublimer les Esprits, et à faire l'Eau forte, dissoudre, distiller et séparer les Éléments, et à faire Fourneaux, et Feux de maintes manières ; et fûmes bien huit ans en ces Opérations.

Enfin, après vint un Théologien, grand *Clerc*, qui était Protonotaire de Bergues, et avec lui nous voulûmes *besogner*, et faire la Pierre, laquelle il voulait faire avec une seule Couperose. Et premier, nous distillâmes de bon Vinaigre huit fois, puis nous mettions la Couperose là-dedans, premièrement calcinée par trois mois, puis en tirions et y remettions le Vi-

naigre, et la Couperose demeurait au fond, et puis nous remettions le Vinaigre, puis tirions et remettions, et le faisons ainsi chaque jour quinze [339] fois ; tellement que j'en eus les fièvres quartes par quatorze mois, et en croyais mourir ; et laissâmes tout par un an, et ne trouvâmes rien ; car nous besognions sur Matière *étrange*.

En après, vint un Homme, gentil *Clerc*, et nous dit que le Confesseur de l'Empereur savait de certain la Pierre, lequel on appelait Maître Henri. Et alors nous allâmes devers lui, et dépendîmes bien deux cents écus avant que d'avoir eu la connaissance de lui : Et bref, par grands moyens et grands Amis, nous eûmes son accointance. Et voici comme il faisait. Il mettait Argent fin avec Argent vif, et puis il prenait du Soufre et de l'Huile d'Olives, et fondait tout ensemble sur le feu, et le Soufre se fondait avec l'Huile, et puis le cuisait, tout à petit feu, dans un Pélican, bien fort luté de deux doigts d'en haut, tout vêtu de *Lut* fort, et avec un bâton incorporions le tout ensemble, et notre Matière jamais ne se voulait prendre, ni bien mêler. Et quand nous eûmes bien mêlé tout par bien deux mois, nous le mîmes dans une Fiole de verre lutée de bonne argile, et puis le desséchâmes, et le mîmes en cendres chaudes par longtemps, et faisons feu tout à l'entour de la Fiole, jusqu'au près de la bouche, et nous disions qu'en quinze jours ou trois [340] semaines, par la vertu du Corps et du Soufre, ils se convertiraient en Argent. Et après le temps de notre Décoction, il mettait en la Fiole du Plomb, selon qu'il lui semblait, et fondait tout à fort feu, et puis le tirait et faisait affiner. Alors nous devions trouver notre Argent multiplié de la tierce partie. Et à celle Œuvre je mis pour ma part dix marcs d'Argent ; et les autres y en avaient mis trente-deux marcs ; de quoi nous *croyons* avoir bien cent trente marcs d'Argent ou plus, et fîmes tout affiner, et des trente-deux marcs, que les autres y avaient mis, n'en trouvèrent que douze marcs ; et moi de mes dix

marcs, je n'en eus que quatre. Et ainsi, comme désespérés et *doulents*, laissâmes tout. Et moi qui *croyais* avoir tout le Secret, je perdis en tout, pour avoir l'accointance du dit Confesseur, tant en Argent que j'y avais mis, qu'en autres choses, bien quatre cents écus.

Et ainsi je délaissai tout, bien deux mois, que n'en voulais ouïr parler ; car tous mes parents me blâmaient et tourmentaient tant, que je ne pouvais boire ni manger, et que je devins si maigre et si défiguré, que tout le monde *croyait* que je fusse empoisonné. Et bref, je fus encore tant animé et enflambé de besogner plus que devant mille fois ; car je *doulais* mon temps, qui [341] se passait, et j'avais plus de cinquante-huit ans. Hélas ! Je ne besognais pas *en droite Voie ni Matière*. Car comme dit Geber : *De quelconques Corps imparfaits, comme Plomb, Étain, Fer, Cuivre, à les mêler avec les Corps parfaits simplement par nature, ils ne s'en font pas plutôt parfaits*. Car les Corps parfaits par nature, ont seulement simple forme parfaite pour leur degré et nature, et Nature y a seulement *besogné* quant au premier degré de perfection : Et ainsi ils sont comme morts, et ne peuvent rien bailler de leur perfection aux Corps imparfaits, pour deux causes. Premièrement, car ils demeurent eux-mêmes imparfaits, partant qu'ils n'ont que celle perfection qui leur est nécessaire et requise. Secondement, parce qu'ils ne peuvent mêler ensemble les Principes d'eux ; comme il est écrit au treizième Digeste de *Pandecta*, et au Livre de Calib, et au Livre de Geber, et en l'Œuvre naturelle, et en Maître Daalin, et en Arnaud de Villeneuve ; toutes ces raisons y sont clairement mises. Mais comme il est écrit au *Miroir* d'Alchimie, et aussi en l'Adresse des Errants, que composa Platon, et en l'Épître d'Euvral, et aussi au grand Rosaire désiré, et par Euclide en son bref Traité, et aussi en tous les Livres véritables, disant ainsi : *Les Corps vulgaires, que* [342] *Nature seulement en la Minière a achevé, ils sont morts, et ne peuvent parfaire les Im-*

parfaits ; mais si par Art nous les prenions et les parfissions sept ou dix ou douze fois, d'autant teindraient-ils à l'infini¹ ; car alors sont-ils pénétrants, entrants, tingents, et plus que parfaits et vifs au regard des Vulgaires. Et par ce, dit Rasis et Aristote, en sa *Lumière des Lumières*, et Aulphanes en son *Pandecte*, et Daniel au 5. Chap. de son *Retraicte*, *Que notre Or complet est plus que vif. Et que notre Or n'est pas Or vulgaire ; ni aussi notre Argent blanc, (qui est toute une chose), n'est pas Argent vulgaire, car ils sont vifs, et les autres sont morts, et n'ont nulle force.* Et aussi comme on peut apercevoir au Code doré de toute vérité, et en plusieurs autres.

Et par ainsi nous en avons vu et connu plusieurs et infinis besognant en ces *Amalgamations* et multiplications au blanc et au [343] rouge, avec toutes les Matières, que vous sauriez imaginer, et toutes peines, continuations et constances, que je crois qu'il est possible ; mais jamais nous ne trouvions notre Or, ni notre Argent multiplié ni du tiers, ni de moitié, ni de nulle partie. Et si avons vu tant de *Blanchissements* et *Rubifications*, de *Recettes*, de *Sophistications*, par tant de pays, tant en Rome, Navarre, Espagne, Turquie, Grèce, Alexandrie, Barbarie, Perse, Messine, en Rhodes, en France, en Écosse, en la Terre-Sainte, et ses environs, en toute l'Italie, en Allemagne et en Angleterre, et quasi *circuyant* tout le Monde. Mais jamais nous ne trouvions que Gens besognant de choses Sophistiques et Matières herbales, animales, végétales et plantables, et Pierres minérales, Sels, Aluns, et Eaux fortes. Distillations et Séparations des Éléments, et

¹ Le Soleil, la Lune et le Mercure, dit Arnaud de Villeneuve, sont Pierres mortes sur terre, qui ne sont rien que par l'industrie de l'Homme. L'Auteur de l'*Harmonie Chymique*, en interprétant le Sens de ces paroles dit : Comme nous appelons mort un Homme et une Femme, qui n'engendrent point d'Enfants ; de même nous réputons mort l'Or, l'Argent et le Mercure, tant qu'ils demeurent en leur nature. Mais, quand ils sont conjoint, et qu'ils produisent, alors ils sont dits vifs, parce qu'il n'y a que les choses vives, qui engendrent et qui produisent.

Sublimations, Calcinations, Congélations d'Argent-vif par Herbes, Pierres, Eaux, Huiles, Fumiers et Feu, et Vaisseaux très étranges, et jamais nous ne trouvions Labourants sur Matière due.

Nous en trouvions bien en ces Pays, qui savaient bien la Pierre ; mais jamais ne pouvions avoir leur accointance. Et par ainsi je dépendis en ces choses, tant cherchant, qu'allant, que pour éprouver, que pour autre chose, bien treize mille [344] écus, et vendis une *Gardiennne*, qui me valait bien huit mule florins d'Allemagne, tant que tous mes parents me *déboutaient*, et fus en *moult* grande pauvreté, et si n'avais plus guère d'argent ; aussi j'étais déjà vieux de soixante-deux ans et plus : Et encore quelque misère que j'eusse, peine et *souffreté* et *vergogne*, qu'il me fallait laisser mon pays ; me confiant toujours en la miséricorde de Dieu, qui jamais ne défaut à ceux qui ont bonne volonté et travaillent, je m'en allai en Rhodes, de peur d'être connu, et là, toujours je cherchai si je pouvais trouver *nully* qui me put conforter.

Et un jour trouvai un grand Clerc et Religieux, qu'on disait qui savait la Pierre, et m'en allai à lui, et par grande peine j'eus son *accointance*, et me coûta beaucoup, et j'empruntai d'un Homme, qui connaissait les miens, bien huit mille florins. Et voici comme il besognait. Il prenait Or fin très bien battu, et Argent fin très bien battu, et les mettait ensemble avec quatre parties de Mercure sublimé, et tout mettait en fient de Cheval par bien onze mois, et puis distillait à très fort feu, et venait une Eau, et au fond demeurait une Terre, que nous calcinâmes à grand feu, et la cuissions par elle en son Vaisseau : Et l'Eau que nous en avions [345] distillée, nous la distillions encore par bien six fois ; et toutes Terres qui demeuraient au fond, nous les assemblions avec la première, et ainsi nous distillâmes tant qu'il ne faisait plus de Terre. Et quand nous eûmes assemblé toutes nos Terres en un Vaisseau, et toutes nos Eaux en un *Uri-*

nal, nous remettions l'Eau petit à petit sur la Terre ; mais jamais pour peine que nous y pussions mettre, la Terre ne voulait prendre son Eau, mais toujours l'Eau nageait par dessus. Et l'y laissâmes bien sept mois, que nous ne vîmes point de Conjonction ni Altération quelconque. Et puis nous fîmes plus grand feu, mais jamais nulle Conjonction ne s'y faisait, et par ainsi tout fut perdu. Et à cela j'y fus bien trois ans, et y dépendis bien cinq cents écus.

Celui avait de beaux Livres, c'est à savoir le *Grand Rosaire*, et alors quand j'eus été comme désespéré, je m'en allai lire et étudier Maître Arnaud de Villeneuve, et le Livre des Paroles, que composa Marie la Prophétesse, et autre plusieurs, et je regardais et étudiais, et je vis clairement que tout ce que j'avais fait ne valait rien, et si étudiais bien par huit ans de long en ces Livres, qui étaient bons et beaux, et plein de bonnes raisons philosophales, évidentes et très bonnes ; et connus [346] clairement que toutes mes Œuvres du temps passé ne valaient rien, et je regardai le Code de toute Vérité, qui dit tant bien : *Nature fait amende en sa nature, et Nature s'éjoüit de sa nature, et Nature surmonte nature, et Nature contient nature*. Et le dit Livre m'instruisit fort, et me délivra de mes Sophistications et Ouvrages *errants*, et étudiai avant que de besogner, et arguais, et passais maintes nuits sans dormir. Car je pensais en moi-même, que par Homme je n'y pouvais parvenir ; partant que s'ils le savaient, jamais ne le voudraient dire ; et s'ils ne le savaient, de quoi me servirait-il de les fréquenter, et tant y dépendre, et mettre tant de temps et de biens, et moi désespérer ; et ainsi je regardai là où plus les Livres s'accordaient ; alors je pensais que c'était là la vérité : Car ils ne peuvent dire la vérité qu'en une chose. Et par ainsi je trouvai la vérité. Car où plus ils s'accordent, cela était la vérité ; combien que l'un le nomme en une manière, et l'autre en une autre ; toutefois c'est tout une Substance en leurs paroles. Mais je

connus que la fausseté était en diversités, et non point en *accordance* ; car si c'était vérité, ils n'y mettraient qu'une Matière, quelques noms et quelques figures qu'ils baillassent.

Par quoi, Fils, pour toi ai voulu prendre peine de faire ce Livre, lequel j'ai [347] composé, afin que tu ne désespère, et que tu ne sois trompé comme moi. Car le plus clair et beau exemple qui soit ; c'est parce qu'on voit autrui advenir, se gouverner. Et en mon Dieu, je crois que ceux qui ont écrit paraboliquement et figurativement leurs Livres, en parlant de Cheveux, d'Urine, de Sang, de Sperme, d'Herbes, de Végétales, d'Animaux, de Plantes, et de Pierres et Minéraux, comme sont Sels, Aluns, et Couperoses, Attramens, Vitriols, Borax, et Magnésie, et Pierres quelconques, et Eaux ; je crois, dis-je, qu'onques il ne leur coûta guère, ou qu'ils n'y ont pris guère de peine, ou qu'ils sont trop cruels. Car, au nom de Dieu, moi qui ai eu tant de peine et de malheur, j'ai encore grand pitié, et grande compassion des Survenants.

Qui donc, par amour fraternel, croire me voudra, qu'il me croie, car c'est son profit, et à moi n'est que peine ; et qui ne me voudra croire *se ne* ressentira en ses Opérations, et de lui-même se châtier, si par l'exemple d'autrui il ne veut se châtier. Ne vous *chaille* de faux Alchimistes, ni de ceux qui croient en eux. Car tout ce que par aventure vous pourrez trouver en vos Livres, c'est qu'ils vous *dévoiront* par leurs *affermes* et faux *sacrements*, en disant, quand ils ne savent plus que dire : Je l'ai fait, [348] il est ainsi. Et je dis que si tu ne les fuis, jamais tu ne goûteras de bien. Car ce que les Livres t'octroient d'un côté, ils te l'ôtent de l'autre par leurs affirmations et serments. Et en mon Dieu, moi-même, quand j'ai eu cette Science, avant que je l'eusse expérimentée, et mis en œuvre, je l'ai sue par Livres bien deux ans avant que je la fisse. Mais comme je vous dis, quand par aucune aventure venaient à moi ces Trompeurs, ces Larrons *pendables*

et détestables, par leurs grands serments, ils me dévoyaient de la bonne opinion, là où les Livres m'avaient mis, et juraient d'aucunes fois d'aucunes choses qui n'étaient pas vraies, de quoi je savais bien le contraire : Car déjà en mes folies je l'avais éprouvé : Et par ainsi ne pouvais-je jamais venir à affirmer mon opinion, jusqu'à ce que je les laissai du tout, et m'adonnai à étudier toujours de plus en plus sur cette matière : Car qui veut apprendre, doit fréquenter les Sages, et non les Trompeurs ; et les Sages, par lesquels on peut apprendre, sont les Livres : *Posé* qu'ils le montrent en étranges noms et paroles obscures : Car sachez que nul Livre ne déclare en paroles vraies, sinon par *Paraboles*, comme figure. Mais l'Homme y doit aviser et réviser souvent le possible de la Sentence, et regarder les Opérations que Nature adresse en ses Ouvrages. [349]

Par quoi je conclus et me croyez. Laissez Sophistications et tous ceux qui y croient : Fuyez leurs Sublimations, Conjonctions, Séparations, Congélations, Préparations, Disjonctions, Connexions, et autres Déceptions. Et se taisent ceux qui afferment autre Teinture que la nôtre, non vraie, ne portant quelque profit. Et se taisent ceux qui vont disant et sermonnant autre Soufre que le nôtre, qui est caché dedans la Magnésie, et qui veulent tirer autre Argent vif que du Serviteur rouge, et autre Eau que la nôtre, qui est permanente, qui nullement ne se conjoint qu'à sa nature, et ne mouille autre chose, sinon chose qui soit la propre unité de sa nature. Car il n'y a autre Vinaigre que le nôtre, ni autre Régime que le nôtre, ni autres Couleurs que les nôtres, ni autre Sublimation que la nôtre, ni autre solution que la nôtre, ni autre Putréfaction que la nôtre.

Laissez Aluns, Vitriols, Sels et tous Attramens, Borax, Eaux fortes quelconques, Animaux, Bêtes et tout ce que d'eux peut sortir ; (Cheveux, Sang, Urines, Spermes, Chairs, Œufs) Pierres et tous Minéraux. Laissez tous Métaux seuls : Car combien que d'eux soit l'entrée, et que notre

Matière, par tous les dits des Philosophes, doit être composée de [350] Vif-argent ; et Vif-argent n'est en autres choses qu'es Métaux (comme il appert par Geber, par le Grand Rosaire, par le Code de toute Vérité, par Platon, par Morien, par Haly, par Calib, par Marie, par Avicenne, par Constantin, par Alexandre, par Bendegid, Efid, Serapion, par Maître Arnaud de Villeneuve, par Sarne, qui fit le Livre, qui est appelé *Lilium*, par Daniel, par S. Thomas en Brévilogue, par Albert en sa Tramite, par l'Abréviation de l'Escot, en l'Épître de Sénèque, qu'il écrit à Aros Roi d'Arabie et de Hémus, et par Euclide en son septantième chapitre des Rétractations, et par le Philosophe au troisième des Météores, là où tout clair sans nulle Parabole est dit : *Que les Métaux ne sont autre chose qu'Argent-vif congelé par manière de degré de décoction* ; toutefois ne sont-ils pas notre Pierre, tandis qu'ils demeurent en Forme métallique : car il est impossible qu'une Matière ait deux Formes. Comment donc voulez-vous qu'ils soient la Pierre, qui est une Forme digne moyenne entre Métal et Mercure ; si premier icelle Forme ne lui est ôtée et corrompue ? Et pour ce, disent Aristote et Démocritus au Livre de la Physique, au 3. Chapitre des Météores : *Fassent grande chère les Alchimistes ; car ils ne muèrent jamais la Forme des* [351] *Métaux, s'il n'y a Réduction faite à leur première Matière* : Et ainsi le disent tous les Livres parlant de Nature Métallique.

Mais pour avoir entendement que c'est à dire que les muent et réduire en leur premier Être, vous devez savoir que la Matière est celle chose de quoi est faite une Forme, ou quelque chose ; comme la première Matière de l'Homme est le Sperme d'Homme et de Femme. Mais les Ignorants *croient* entendre ce mot, de Réduction à la première Matière, ainsi, c'est à savoir de la réduire, comme ils disent, es quatre Éléments. Car les quatre Éléments sont la première Matière des choses créées. Ils disent vrai que la

première Matière sont les quatre Éléments ; mais c'est à dire, ils sont la première Matière de la première Matière ; c'est à savoir les Éléments tous quatre, ce sont les choses de quoi sont faits le Soufre et le Vif-argent, lesquels sont la première Matière des Métaux. Raison Pourquoi ? Car les quatre Éléments sont aussi bons pour faire un Âne et un Bœuf, comme pour faire les Métaux. Car premier il faut que les Éléments se fassent par nature Vif-argent et Soufre, devant que les Éléments puissent être dits la première Matière des Métaux. Comme, par exemple, quand un Homme est composé, il n'est pas composé des quatre [352] Éléments, qui sont encore quatre Éléments ; mais déjà Nature les a transmués en la première Matière de l'Homme. Aussi quand Nature a transmué les quatre Éléments en Mercure et Soufre ; alors est la première Matière des Métaux propre. Pourquoi ? Car fasse Nature après tout ce qu'elle voudra sur cette Matière, c'est à savoir Mercure et Soufre, ce sera toujours Forme Métallique. Mais auparavant et durant qu'ils étaient encore quatre Éléments, et que ce n'était point encore Argent-vif ni Soufre ; Nature eût bien pu faire de ces quatre Éléments un Bœuf, une Herbe, ou un Homme, ou quelque autre chose. Ainsi il appert clairement que les quatre Éléments, qu'ils veulent dire, ne sont point la première Matière des Métaux ; mais *Soufre et Vif-argent sont appelés la propre et vraie première Matière des Métaux*. Et si ce qu'ils disent était vrai, il s'ensuivrait que les Hommes, les Métaux, les Herbes, les Plantes, et Bêtes brutes, ce serait toute une chose, et n'y aurait nulle différence. Car si cela était vrai, les Métaux ne seraient que les quatre Éléments : Et ainsi tout serait une chose, ce qui serait *concéder* un grand inconvénient. Et par ainsi, il appert clairement que les quatre Éléments demeurant ainsi, ne sont point la première Matière des Métaux. [353]

Je le veux encore prouver ainsi : Car si ceci était vrai, que les quatre Éléments fussent la première Matière des Métaux, il s'ensuivrait que des Métaux se pourraient faire les Hommes : car les Hommes ne sont faits que des quatre Éléments. Et par ainsi, il s'ensuivrait que d'une chose, se pourrait faire chaque chose ; et l'un semblable n'engendrerait point son semblable, non plus que le Métal ; car tout ne serait que les quatre Éléments. Et comme vous savez, toutes choses se font des quatre éléments. Ainsi il ne faudrait point de Génération, ni de Semence propre, et n'y aurait nulle différence quand tout serait fait des quatre Éléments, et tout serait une Substance. Exemple. Le Sperme de l'Homme à part, et celui de la Femme à part, ce ne sont point la première Matière de l'Enfant, par ce que Nature en peut bien faire autre chose, durant qu'ils sont ainsi à part ; comme les convertir en Matière vermineuse. Mais quand une fois ils sont conjoints et unis ensemble en leurs vertus, si que l'un a en foi la vertu de l'autre, et l'autre pareillement la sienne : Alors Nature ne peut faire autre chose qu'icelle Forme de l'Enfant : Car c'est la fin d'icelle Matière, et n'a autre fui. À donc cette spermatique union s'appelle première Matière : car après que cette Matière est faite, [354] Nature, besognant sur icelle, ne fait que la Forme d'un Enfant : Et Nature ne peut donner autre Forme à la Matière sur laquelle elle besogne, que la chose à laquelle icelle Matière est inclinée et disposée, et est toute la fin : Et ainsi donc, cette spermatique union faite, Nature besognant, ne lui peut donner autre Forme qu'Humaine, et cette Matière n'est disposée et n'a puissance de recevoir autre Forme que celle-là. Exemple gros pour les Ignorants. Quand un Homme veut aller à quelque chemin, et il est en un carrefour, il n'est point encore au propre chemin du lieu où il veut aller, plutôt qu'en un autre ; mais quand une fois il est au sentier qui s'adresse au

chemin, fasse après ce qu'il voudra, continuant toujours le droit chemin, il viendra là.

Ainsi il appert clairement que chacune chose a sa propre Voie, et sa propre Matière de quoi elle se fait, et non pas que chacune chose se fasse de chacune Matière.

Item. Si ceci était vrai, il ne faudrait la ni Ciel, ni Clarté : Car les quatre Éléments jamais ne muraient leur nature, et tout serait toujours une chose, qui est une chose erronée.

Item. Il appert clairement après, par expérience, que chacune chose a sa chose semblable, de quoi elle se fait naturellement, [355] et ne s'en peut faire autre chose. Comme pour faire un Cheval, il faut nature chevaline *muée* en Sperme, uni de deux Matières contraires ; toutefois d'un Genre *chevalin*. Et pour faire un Homme, Nature ne prend point nature *chevaline* principalement ; Car chacune chose a sa principale Semence, de quoi elle se fait et se multiplie d'elle-même, et non pas autrement.

Item. Ceci appert : Car en la Création de l'Homme, Dieu fit l'Homme et puis la Femme, et leur dit : Faites de vos Substances semblables à vous. Puis dit des autres qu'il avait faites : Apporte chacune son fruit, et se multiplie, et fasse son semblable. Car si d'une chose eût pu tout être fait, Dieu n'eût pas tant fait de choses ; mais il en a fait de chacune sorte, afin que chacun fît son semblable. *Item.* Dieu même en la Bible ne dit-il pas à Noé devant le Déluge : *Fais une Arche longue et large, et y mets de chacun Animal une paire, à savoir Mâle et Femelle ; afin qu'après notre ire passée, chacun multiple selon son Genre*, et non autrement. Ainsi donc, tu vois clairement que chacune chose requiert son semblable, pour être faite et engendrée : Car ainsi a créé Dieu les Racines des Créatures diverses, afin que chacune multipliât sa Substance. [356]

Or, je te veux prouver mon propos par les autorités des Philosophes : car l'Escot dit clairement *Qu'Argent-vif coagulé, et Argent-vif sulfureux, se sont la première Matière des Métaux. Item.* En la Tourbe, un appelé Noscus, lequel fut Roi d'Albanie, dit ainsi : *Sachez que d'Homme ne vient qu'Homme ; de Volatile que Volatile, ni de Bête brute que Bête brute, et que Nature ne s'amende qu'en sa Nature, et non point en autre.* Pareillement, dit Maître Jean de Meun, en son Testament : *Chacun Arbre porte son fruit ; un Poirier, des poires, un Grenadier, des grenades ; et ainsi le Métal fait et multiplie le Métal, et non autre chose.*

Item. Geber dit en sa Somme, lequel Geber parle dûment en aucuns lieux ; combien que tout son Livre soit Sophistique et Erronneux : *Nous avons tout expérimenté, et par raisons spectaculaires ; mais nous n'avons ni ne saurions trouver chose demeurante, ni stante, ni permanente, que la seule Humidité visqueuse, laquelle est la Racine de tous les Métaux : car toutes les autres Humidités, par le feu légèrement s'en vont, et s'évaporent, et se séparent l'un Élément de l'autre ; comme l'Eau par le feu, l'une partie s'en ira enfumée, l'autre en Eau, et l'autre en Terre demeurant au fond du Vaisseau. Et ainsi se séparent les Éléments de [357] toutes choses : car ils ne sont pas bien unis en homogénéation, et quelque petit feu que vous fassiez, quelque chose que vous y mettiez, se consumera et se séparera de sa naturelle Composition. Mais l'Humidité visqueuse, c'est à savoir Mercure, jamais ne s'y consume, ne se sépare de sa Terre, ni de son autre Élément : car ou tout demeure, ou tout s'en va, et chose quelle qu'elle soit ne s'y diminue du poids.* Et ainsi par ces mots exprès conclut Geber, *Que pour cette digne Pierre, ne faut que cette seule Substance de Mercure, par Art très bien mondifiée, pénétrante, tingente, stante à la bataille du feu, ne se permettant en parties diverses séparer ; mais toujours se tenant en sa seule Essence de Mercuriosité. À donc, dit-il, c'est chose qui se conjoint au profond radical des Métaux, et corrompt leur Forme imparfaite, et leur introduit une autre Forme selon la vertu de l'Élixir*

ou Médecine tingente, selon sa couleur. Item. Aros, le grand Roi, qui fut très grand Clerc, dit : Notre Médecine est faite de deux choses, étant d'une Essence, c'est à savoir de l'union Mercuriale fixe et non fixe. Spirituelle et Corporelle, Froide et Humide, Chaude et Sèche, et d'autre chose ne se peut faire. Car l'Engin de l'Art n'introduit rien de nouvel en Nature en sa Racine ; mais l'Art aidé par Nature dûment en l'enseignant : [358] et Nature aidée par l'Art en lui parachevant ses désirs profonds, en toute intention de bon Ouvrier. Item, Morien dit : Mêlez et jetez la Médecine dessus les Corps diminués de perfection, et dit Que ce n'est autre chose qu'Argent-vif, par Art exalté sur l'Argent-vif imparfait. Et ainsi ils montrent clairement que ce n'est autre chose qu'Argent-vif. Item, Maître Arnaud de Villeneuve dit : Toute ton intention soit à digérer et cuire la Substance Mercurieuse, et selon sa dignité, elle dignifiera les Corps ; qui ne sont autre chose que Substance Mercurieuse décuite.

Il se pourrait prouver par infinies raisons que le *Mercur double est la seule Matière prochaine première des Métaux*, non pas les quatre Éléments. Et je l'ai voulu prouver, pour faire taire une multitude d'Errants, qui, pour confirmer leurs erreurs, afferment les quatre Éléments être la première Matière des Métaux.

Mais on pourrait aussi arguer et opposer contre moi toute ma réponse. Et bien, diront-ils, nous réduisons les quatre Éléments après par notre Art en Mercure et en Soufre, qui sont la première Matière des Métaux : Et par ainsi, ils auront mieux valu d'être réduits à cette simplicité et subtilité des quatre Éléments, que d'être seulement réduits en leur première et [359] prochaine Matière ; c'est à savoir en seule Substance Mercurielle.

Or, je veux prouver que ceci est *Erroné* et faux, par plusieurs raisons évidentes, afin que du tout je leur *cloue* la bouche, et leur fasse faire fin à

leur mauvaise intention ; et qu'on ne dit pas que je corrige les autres de ma volonté, mais par bonne raison.

Je te dis donc que si cela était vrai, il ne faudrait point qu'il y eût aucune Nature. Pourquoi ? Car l'Art ferait les Spermes de toutes choses, et ferait Hommes des Éléments seulement, sans autre Nature, et sans altération. Il ferait les Principes des Compositions ; laquelle chose est contre tout bon entendement : car Nature produit et a produit la Matière, de quoi après l'Art lui aide. Il s'ensuivrait donc qu'un Médecin par son Art, ou par Herbes ferait ressusciter un Mort ; ou qu'un Homme, qui serait mourant, il le guérirait. Ce qui est contre le dire d'Avicenne et de Rasis, là où ils disent ainsi : *Médecine est seulement aidante à Nature : car si Nature n'y est, elle ne peut avoir effet*. Aussi un Laxatif mis en un Corps mort, ne lâche point : car il n'est point adressé par Nature, Et comme dit Hippocrate dans ses Aphorismes : *Art présuppose une chose par seule Nature créée, et y fait lors aide, et* [360] *Art aide cette Nature, et Nature l'Art*. Ce qu'Hippocrate montre clairement ; lequel Hippocrate es Principes Naturels fut plus divin, qu'humain, et comme Ange spirituel sans corps. Il appert donc qu'il faut qu'Art, en besognant, ait une Matière, laquelle ait déjà été par Nature, et non pas par Art : Et si elle était par Art, la Nature n'y serait requise, car ce serait *déjà* son ouvrage, et elle n'y mettrait rien de nouveau. Ainsi appert-il clairement que Nature d'elle-même fait les natures spermatiques et les créé ; puis l'Art, besognant par dessus, les conjoint en suivant la fin et l'intention spermatique naturelle, sur laquelle il besogne, et non autrement.

Je le veux encore prouver par autre raison. Car quand ils seraient réduits, s'il était possible, en quatre Éléments ; ne faut-il pas que ces quatre Éléments se réduisent après encore une fois en Mercure et Soufre, qui sont la première Matière des Métaux, comme j'ai dit et déjà prouvé ?

Ainsi il te faudrait premièrement réduire les Corps en Argent-vif et en Soufre, et puis cet Argent-vif-ci et ce Soufre, en quatre Éléments : puis encore ces quatre Éléments, en Soufre et en Argent-vif ; à celle fin que tu en pusses faire nature métallique ; ce que serait grande folie de le [361] faire. Car puisque tout n'est qu'une même chose et une Substance, et qu'il n'acquiert point une nouvelle Nature, ni Matière, par cette réduction ; mais qu'il n'y a toujours seulement que ce qui y était de premier : de quoi lui servent tant de réductions ? Car autant de Substance y avait-il durant qu'ils étaient en forme de Sperme, de Vif argent et de Soufre, comme après qu'il est réduit es quatre Éléments, et n'acquiert rien de nouveau, ni en vertu, ni en poids, ni en quantité, ni en qualité. Raison, car il n'y a nulle Matière nouvellement conjointe qui la *dignifiât*, ni qu'entre eux ils *s'exaucent* ; mais toujours n'est-ce qu'une seule Matière menée ça et là, sans point d'addition ; et par ainsi elle vaut autant en forme de Sperme propre, comme en forme des quatre Éléments.

Mais si tu opposais de notre Pierre, en disant qu'aussi bien elle n'acquiert rien. Je te dis que si fait : car nous la réduisons, afin qu'en icelle Réduction se fasse Conjonction de nouvelle Matière d'une même Racine ; et sans cette Réduction ne se peut faire : Mais il y a addition de Matière. Ainsi de ces deux Matières l'une aide à l'autre, pour faire une Matière plus digne qu'elles n'étaient, quand elles étaient toutes seules à part. Et ainsi il appert clairement que notre Réduction est requise : car [362] par elle les Matières prennent nouvelle forme et vertu, et s'y met Matière nouvelle : Mais en telles Réductions, comme ils disent, il ne s'y met point davantage nulle Matière nouvelle, pour quelque chose qu'ils fassent : car ce n'est autre chose ce qu'ils font, que *circuir* une Matière nue de Forme, sans rien *innover* ni *exalter*, par nulle acquisition de Ma-

tière ni de Forme. Et par ainsi il appert clairement que leurs Réductions ne sont que fantaisies folles et *erronées*.

Item. Je le veux prouver par Maître Guillaume le Parisien, un très grand *Clerc*, qui fut sage en cette Science, et en touche bien à propos, et dit ainsi. *En la création de l'Enfant, il y a premièrement commixtion de deux Spermes différents en qualité, l'une froide et moite, et l'autre chaude et sèche, dans le Vaisseau maternel ; et la chaleur de la Mère, digérant et mixtionnant les vertus des deux Spermes, et augmentant leur vertu par sanguine Humidité, qui est de la Substance de quoi est le Sperme féminin, l'augmentant en grossissant et activant la vertu active du Sperme masculin, et le nourrit jusqu'à ce que parfaitement soit faite moyenne Substance, tenant de la nature des deux totalement, sans diminution ni superfluité.* Et comme il dit expressément : *Nature crée les Spermes et non pas [363] l'Art. Car l'Art ne saurait, mais après, l'Art les met au ventre maternel.* Et comme il dit : *Il y a bien Art aidant Nature à les mêler, comme se tenir chaudement, guère ne se mouvoir, manger choses bonnes et de légère digestion. Mais Art ne fait qu'aider Nature, en besognes déjà faites par Nature même.* Et depuis il dit : *Ainsi semblablement en notre Art. Art ne saurait créer les Spermes de lui seul. Mais quand Nature les a créés, adonc Art, avec la vertu naturelle, qui est dedans les Matières Spermatiques déjà créées, les conjoins comme Ministre de Nature. Car il est clair qu'Art n'y met rien de Forme, ni de Matière, ni de vertu ; mais seulement il aide de ce qui est, et n'est pas fait. Et toutefois y est-il avec Nature et l'aide.*

Ainsi appert-il clairement par ce notable Personnage, qui est le Chef des Écoles de Paris, que Nature crée les Matières, et non pas l'Art. Mais après, quand elles sont créées, l'Art les fait être et conjoindre avec la vertu naturelle, qui est la Cause principale, et l'Art est la Cause seconde de cette chose. Et ainsi notez bien qu'Art ne fait rien sans Nature. Car assez

pourra un Homme semer et labourer la terre, avant qu'il en recueille aucun bien ; si premier n'y a Matière que Nature ait créée ; c'est à savoir le Grain de Froment, et par [364] ainsi l'Art est aidé de Nature, et Nature de l'Art. Et par ce il appert très clairement qu'Art ne saurait créer les Spermes ni les Matières des Métaux : Mais Nature les crée, et puis l'Art *administre* : Et par ce, peux-tu voir, que ni l'Homme ni son Art, ne sauraient réduire les quatre Éléments en Forme Spermatique réductive, altérative ni attractive, à cette fin tendante et *disposante* à recevoir action ni Forme.

Et si tu m'argues que les Philosophes disent qu'en notre Œuvre, il faut qu'il y ait les quatre Éléments : Je te dis qu'ils entendent que dans les deux Spermes sont les quatre Qualités des quatre Éléments ; c'est à savoir. Chaud et Sec, qui sont Air et Feu, en l'Argent-vif mûr, qui est le Sperme masculin ; et Froid et Humide en l'Argent-vif cru et imparfait, quand à la fin, qui sont Terre et Eau, dans le Sperme féminin. Non pas qu'actuellement soient quatre choses élémentales séparées, comme sont les quatre Éléments que nous voyons. Car ils ne seraient plus Matière première des Métaux, ni aussi Art humain ne les saurait altérer, pour en faire les deux Spermes Métalliques, qui sont la première Matière des Métaux. Comme dit ceci expressément et tout clair Calib Philosophe, qui fut Roi d'Albanie, en cette [365] façon-ci : *Sachez qu'au commencement de notre Œuvre, nous n'avons à besogner que de deux Matières seulement. On n'y voit que deux, on n'y touche que deux, aussi n'entrent que deux ni au commencement, ni au milieu, ni à la fin. Mais en ces deux, les quatre Qualités y sont virtuelles. Car au majeur Sperme, comme au plus digne, les deux plus dignes Éléments y sont en Qualité, qui sont Feu et Air : et à l'autre Sperme, qui est cru et imparfait en sa nature, sont les deux autres Qualités, et les deux autres Éléments imparfaits, et moins dignes, qui sont Eau et Terre.*

Ainsi par ce Calib ci peux-tu voir clairement qu'en cet Art il n'y a que deux Matières Spermatiques d'une même Racine, Substance et Essence ; c'est à savoir de seule Substance Mercurielle visqueuse et sèche, qui ne se joint à chose qui soit en ce Monde, fors au Corps.

Item, Cela même dit tout clair Morien en son Livre, disant ; *Faites-le dur aquatique, à celle fin que l'Eau se conjoigne à lui : et scellez le Feu dedans l'Eau froide*. C'est à dire, conjoints le Sperme masculin, qui n'est autre chose que Mercure cuit et mûr, qui tient en lui en digestion l'Élément du Feu ; et le mêle dedans le Sperme féminin ; c'est à dire, l'Eau vive.

Et à ce propos dit Isudrius en la Tourbe : [366] *Mêles l'Eau avec le Feu, et adonc est-ce une Spermatique Union, et est en puissance très prochaine de recevoir et venir à la perfection de la Pierre très noble*. Même dedans le même Livre, qui est le Code de toute vérité, dit un Philosophe nommé Atefimalef. *Mets l'Homme rouge avec sa Femme blanche en une Chambre ronde, circuis de feu d'écorce, avec une chaleur continuelle, et les y laisse tant que soit faite Conjonction de l'Homme en Eau Philosophale, mais non pas vulgaire ; c'est à dire, en Eau tenant tout ce qui est requis à sa perfection ; qui est alors la première Matière de la Pierre, et non autrement. Car elle a en soi la nature du fixe, qui la fixe, et la nature spirituelle, et digne Substance de Pierre très noble*. Brièvement sachez que tous les Philosophes, pour qui bien les entend, sont tous *concordants*. Mais ceux qui sont Ignorants, et ne sont point les Enfants de la Science, les trouvent différents.

Maintenant je t'ai prouvé et parlé de la première Matière des Métaux, et j'ai dit que c'est *Mercure et Soufre* : Mais afin que nous procédions en notre Livre au profit des Auditeurs, et qu'ils ne passent pas sans savoir ce que c'est à dire Mercure et Soufre, et quelle chose c'est ; je le dirai en la *subséquente* troisième Partie de mon Livre, et comment en la

Terre sont créés les [367] Métaux, et de leurs différences, par raisons nécessaires et par autorités de mes magistrats les Philosophes, desquels je l'ai appris et su par la volonté de DIEU mon Créateur.

TROISIÈME PARTIE

Où il est traité des Principes et Racines des Métaux par raisons évidentes et philosophales

Pour avoir entendement de cette Matière, il faut premièrement savoir, que Dieu fit au commencement une Matière confuse et *innordonnée* sans nul ordre, laquelle était pleine, par la volonté de Dieu, de plusieurs Matières. Et d'icelle il en tira les quatre Éléments, desquels il en fit Bêtes et Créatures diverses, en les mêlant. Et aucunes Créatures il a fait Intellectives, les autres Sensitives, les autres Végétatives, et les autres Minérales. Les Intellectives et les Sensitives sont créées des quatre Éléments ; mais le Feu et l'Air y ont plus de domination que les autres : toutefois dans les Sensitives le Feu y est abaissé, pour ce que l'Air est aussi bien *Seigneur* en cette chose-là comme lui, comme sont les Bêtes brutes, Chevaux, [368] Ânes, Oiseaux, et toutes Créatures Sensitives. Les autres sont créées des quatre Éléments, qui s'appellent Créatures Végétatives, lesquelles croissent et s'alimentent, et ont vie ; mais elles n'ont point de Sens, ni d'entendement, et celles-là sont composées de l'Air et de l'Eau, qui y ont domination ; mais déjà l'Air y est abaissé de sa dignité par l'Eau, et l'Eau par une seule Substance terrestre vaporeuse. Et ainsi sont après les Minéraux, lesquels sont créés de Terre et d'Eau ; mais la dignité de l'Eau est plus terreuse qu'aquatique. Et en ces Minéraux y a diverses Formes, et jamais ne se peuvent multiplier, sinon par Réduction à leur première Matière.

Les autres Créatures, devant dites, ont leurs Semences, en lesquelles est toute la vertu multiplicative, et toute la perfection finale de la Chose composée : mais la Matière Métallique se fait de seul Mercure froid et moite cru. Néanmoins, comme j'ai dit, toutes Choses ont les quatre Éléments. Aussi, dans le Mercure, qui est es veines de la Terre, y a les quatre Éléments ; c'est à savoir, Chaud et Humide, Froid et Sec : Mais les deux ont domination, c'est à savoir, Froid et Humide, et le Chaud et le Sec sont *sujets*. Ainsi, quand la chaleur du Mouvement Céleste pénètre tout à l'entour de la Terre dedans [369] ses veines ; la chaleur d'icelui Mouvement Céleste, qui est dedans les dites veines de la Terre, y est tant petite, qu'elle est imperceptible ; mais y est continuée. Car, *posé* qu'il soit nuit, la chaleur naturelle ne se laisse pas d'y être : et icelle chaleur ne vient pas du Soleil, mais de la Réflexion de la Sphère du Feu, qui *circuit* l'Air, et aussi du Mouvement continuel des Corps Célestes, qui font chaleur continuelle tant lente, qu'à peine se peut seulement imaginer ni entendre. Et si le Soleil était cause de la chaleur minérale, comme disent Raymond Lulle et Aristote, encore serait-ce toujours chaleur continuelle ; car la Terre est environnée par le Soleil jour et nuit. Mais cette opinion, quoique disent Raymond Lulle et Aristote, est fausse et erronée. Car le Soleil n'est ni chaud ni froid ; mais son mouvement est naturellement chaud.

À donc cette chaleur, menée par le Mouvement des Corps Céleste, va continuellement ès veines de la Terre ; non pas qu'elle chauffe, comme *croient* aucun Fous, qu'elle fasse, disent-ils, la Mine chaude : Car si elle était chaude quelque petite chaleur active qu'il y eût, elle ne mettrait point dix ans à cuire en perfection de Soleil le Mercure, lequel y est plus de six cent ans ; ainsi comme il est [370] tout clair. Car la Terre est froide et sèche, et les Minières sont au centre de la Terre. Il faudrait donc, avant

que la chaleur passât aux Minières de la Terre, *si qu'elles* eussent et sentiment réellement la chaleur la chaleur du Soleil, tant petite qu'elle fût ; que nous qui sommes à l'Air mourussions de chaleur que nous aurions : pour ce qu'il faudrait qu'elle fût fort véhémence, pour passer l'Eau et la Terre, pour aller ès Lieux Minéraux : Car la froideur de l'Eau et l'épaisseur de la Terre si elle n'était forte. Et par ainsi nulle Bête ni Créature ne vivrait dessus la Terre, si ce qu'il disent était vrai.

Mais ceci se doit entendre naturellement, parce que lesdits Minéraux sont composés des quatre Éléments, c'est à savoir le Mercure. Quand les Éléments se meuvent et échauffe le Mercure, cette Motion fait la naturelle chaleur. Ainsi le Feu, qui est dedans le Mercure, et l'Air se meuvent et s'élèvent petit à petit : Car ils sont plus dignes Éléments que n'est l'Eau et la Terre du Mercure : mais toutefois l'Humidité et la Froideur dominant. Et pour ce que la chaleur et sécheresse sont plus dignes Éléments, ils veulent vaincre les autres ; c'est à savoir la Froideur et l'Humidité qui dominant au Mercure : pour ce [371] que le naturel Mouvement et chaleur causée des Mouvements des Corps Célestes, meurent aussi les Mouvements du Mercure ; c'est à dire, ses Qualités. Et par longtemps premier la Sécheresse du Mercure vainc un degré de son Humidité, et se fait Plomb. Et puis après elle vainc encore un autre degré, et se fait Étain. Et puis la chaleur du Mercure commence à consommer un peu de l'Humidité et de la Froideur, et se fait Lune. Et puis la chaleur encore plus domine, et se fait Airain. Et puis Fer, et Soleil parfait. Et ainsi les deux Qualités, devant dites, qui soulaient être succombées par Froideur et Moiteur, maintenant consomment et succombent les autres, et la Chaleur et Sécheresse dominant. Et ces deux Qualités, qui au premier succombaient, c'est à savoir Chaud et Sec, quand ils commencent à soi réveiller, *c'est le Soufre* : Et la Froideur et Humidité du même Mercure,

c'est Mercure. Ainsi le faut-il entendre, c'est à savoir que le Soufre n'est point une chose qui soit divisée du Vif-argent ni séparée ; mais est seulement celle Chaleur et Sécheresse, qui ne dominant point à la froideur et Humidité du Mercure, lequel Soufre, après digéré, domine les deux autres Qualités, c'est à dire Froideur et Moiteur, et y imprime ses vertus. Et par ces divers degrés de Décotions, se font les diversités des Métaux. [372]

Et à l'expérience, regarde le Plomb ; il est volatil par un feu continué ; car les deux Qualités, c'est à savoir le Froid et le Moite du Mercure, n'ont encore été *autres* par le Chaud et le Sec : Et le Chaud et le Sec ne dominant en nulle manière. Et s'ils dominaient, ils ne s'en iraient point en aucune manière de dessus le feu le plus fort du monde. Car le Mercure ne s'en irait pour le feu ; mais se réjouirait dedans son semblable. Mais tous les autres Métaux le fuient, excepté le Soleil ; car encore sont froids et moites, les uns plus que les autres ; selon qu'ils tiennent moins encore de Froideur et d'Humidité. À donc ils fuient leurs Contraires, et ne les peuvent souffrir, et s'envolent. Car chacune Chose fuit son contraire, et se réjouit de son semblable. Ainsi, il s'en suit que le Soleil n'est que pur Feu en Mercure. Car jamais, pour gros feu qui soit, ne s'enfuit-il, où tous les autres ne le peuvent souffrir, les uns plus, les autres moins ; selon qu'ils sont plus éloignés, ou plus prochains de la complexion du Feu.

Et ainsi peut-on entendre de la complexion des Métaux et des Minières. Car Soufre n'est autre chose que pur Feu, c'est à savoir Chaud et Sec, caché au Mercure, qui est par longtemps en la Minière, excité par le naturel Mouvement des Corps [373] Célestes, et qui se mène aussi sur les autres (Froid et Moite du Mercure) et les digère, selon les degrés des altérations, en diverses Formes Métalliques. Et la première est Plomb, la

moins chaude et moite ; la seconde Étain ; la troisième Argent ; la quatrième Airain ; la cinquième Fer ; le sixième Soleil, lequel Soleil est à sa perfection de Nature Métallique, et est pur Feu digéré par le Soufre, étant dedans le Mercure.

Et ainsi tu peux voir clairement que Soufre n'est pas une chose à part hors de la Substance du Mercure, et que ce n'est pas Soufre *vulgaire*. Car si ainsi était, la Matière des Métaux ne serait point d'une nature homogénéée, qui est contre le dire de tous les Philosophes. Mais les Philosophes ont appelé ceci Soufre ; parce qu'es Qualités dominantes, c'est une chose inflammable ; comme Soufre ; chaude et sèche, comme Soufre. Et pour cette similitude l'appelle-t-on Soufre ; mais non pas que ce soit Soufre vulgaire, comme *croient* aucuns Fous.

Ainsi tu peux voir clairement que la Forme Métallique n'est autrement créée par Nature, que de pure Substance Mercurielle, et non pas étrange. Et Geber le dit clairement en sa Somme, ainsi : *Au profond de nature du Mercure est le Soufre, qui se fait par [374] longues attentes es veines de la Minière de la Terre. Item, tout clair le disent Morien et Aros : Notre Soufre n'est pas Soufre vulgaire, mais est fixe et ne vole point, et est de la nature Mercuriale ; et non d'autre chose. Et ainsi, disent-ils, faisons-nous comme Nature ; car Nature n'a en la Minière, autre Matière pour besogner, que pure Forme Mercuriale ; comme appert par raison, autorité, et expérience. Et audit Mercure est le Soufre fixe et incombustible, qui parfait notre Œuvre, sans qu'autre Substance y soit requise, que pure Substance Mercurielle.* Semblablement le disent Calib, Bendégid, Jésid et Marie tout clair ainsi. *Nature fait les Métaux de Chaleur et Sécheresse, surmontante la Froideur et Moiteur du Mercure, en l'altérant ; non pas qu'autre le parfasse.* Ainsi appert-il clairement par tous les Philosophes, qui seraient long à réciter.

Mais aucuns Fous *croient* qu'en la procréation des Métaux, il y advienne une Matière Sulfureuse.

Ainsi il appert clairement que dans le Mercure, quand Nature besogne, est le Soufre enclos ; mais il n'y domine point, sinon par le Mouvement chaleureux, où ledit Soufre s'altère, et les deux autres Éléments du Mercure. Et Nature, par ce Soufre (es veines de la Terre) fait selon le degré des Altérations diverses Formes des Métaux. [375]

Ainsi pareillement nous ensuivons Nature. Nous ne mettons rien d'étrange en notre Matière. Mais en notre Argent-vif est Soufre fixe, incombustible, mercurieux ; lequel toutefois ne domine point encore : car l'Humidité et Froideur du Mercure volatil domine encore. Mais par continuelle action de chaleur, sur ce notre Vif-argent persévérant, le fixe môle par tout le Volatil domine, et vainc la Froideur et Humidité de Mercure : Et la Chaleur et Sécheresse du Fixe, qui sont ses Qualités, commencent à dominer ; et selon les degrés de cette altération du Mercure par son Soufre, se font diverses Couleurs Métalliques ; ni plus ni moins que Nature fait es Minières. Car la première est la noirceur Saturnelle ; la seconde est blancheur Joviale ; la troisième est Lunaire, la quatrième Airaineuse, la cinquième Martiale, la sixième *Soldique*, et la septième nous la menons un degré par notre Art, plus que ne fait Nature. Car nous la faisons un degré en perfection Métallique plus parfaite en rougeur sanguine et très hautaine. Et de ce qu'il est ainsi plus que parfait, il parfait les autres. Car s'il n'était parfait, sinon seulement au degré que Nature simple le parfait ; de quoi nous servirait la longueur de ce temps de neuf mois et demi ? Car nous prendrions aussi [376] bien ce Corps-là comme Nature l'a créé. Mais, comme par ci-devant je vous ai montré, il faut que le Corps masculin soit plus que parfait par Art, en suivant Nature. Et ainsi de son *Outre perfection*, il peut parfaire les autres Imparfaits,

de son abondante et *planterreuse radiation* en Poids, en Couleur, en Substance, en Racines et en Principes Minéraux.

Et pourtant, qui serait tant *ventueux* de croire le parfaire, tel que nous le demandons, par autres choses étranges, là où il n'y a point de Comixtion en ses Racines ? Car, comme dit la Tourbe, là où la vanité est élevée de toute fausseté ; et par Arisléus, qui fut Gouverneur seize ans du Monde Universel par son grand savoir et entendement, lequel était Grec, et fut Assembleur des Disciples de Pythagoras, lequel, comme on lit ès Chroniques de Salomon, fut le plus sage, après Hermès, qui onques fut ; et si lit-on, que jamais il ne mentait, et parce qu'il s'appelait en aucuns Livres d'Astrologie le Véridique ; et trouve-t-on dans son Livre, *Que Nature ne s'amende qu'en sa nature*. Comment donc voulez-vous *amender* notre Matière, sinon en sa propre nature ? Regarde bien aussi Parménide comment il en parle. Car je te dis, en mon Dieu, que ce fut celui qui fut mon premier Adresseur de mes erreurs. [377]

Ainsi donc il appert que Nature Métallique ne s'amende qu'en sa nature métallique, et non en autre chose, quelle qu'elle soit. Et par notre Art, nous achèverons en quelques mois, là où Nature met milliers d'ans. Car premier la Chaleur es Minières est nulle, partant que si elle y était, il se ferait à coup : mais en notre Œuvre, nous avons Chaleur double ; c'est à savoir, du Soufre et du Feu, aidant l'un à l'autre. Non pas, comme dit Constantin et Empédocle, que le Feu soit de la Substance de la Matière, qui augmente l'Œuvre ; car il s'ensuivrait qu'elle percerait de jour en jour plus, qui est une chose pleine d'erreur. Mais seulement le Feu est tout l'Art de quoi s'aide Nature ; car nous n'y saurions faire autre chose. Et pour ce sachez que le Feu fort ne les altère point l'un l'autre, et aussi Feu fort les garde d'avoir mouvement l'un avec l'autre.

Mais faites *Feu vaporant, digérant, continuuel, non violent, subtil, environné, aéréux, clos, incomburant, altérant*. Et (en mon vrai Dieu) je t'ai dit toute la manière du Feu, et récapitule mes mots, mot à mot. Car le Feu est tout, comme tu peux voir par tous les dits du Code de toute vérité. *Item*, À ce propos, regarde ce que dit le Grand Rosaire : *Gardez que vous ne veuillez parfaire votre Solution avant le [378] temps requis, car cet avancement est signe de privation de Conjonction*. Et pour ce, dit-il, *soit votre Feu persévérant et doux en degré de la Nature, et amiable au Corps, digérant froideur*. *Item*, À ce propos dit aussi Marie la Prophétesse. *Le Feu fort garde de faire la Conjonction ; le Feu fort teinte le blanc en rouge de Pavot champêtre*. Et ainsi tu peux imaginer de toi-même, comme moi-même l'ai fait. Car je l'ai mis en chaleur de fient, et en rien ne valait, et en Feu de Charbon sans nul moyen, et ma Matière me sublimait, et ne se dissolvait point. Mais en Feu, comme je t'ai dit, vaporeux, digérant, continuuel, non pas violent, subtil, environné, aéréux, clair et enclos, incomburant, altérant, pénétrant et vif. Et si tu es Homme, tel que doit être un vrai Étudiant, tu entendras, par ces paroles, ce que ce doit être. Et même, regarde ce que dit la Tourbe, sans aucune envie : *L'expérience artificielle te montre quel il sera*. Regardez aussi, comme dit la Lumière d'Aristote : *Mercur se doit cuire en triple Vaisseau, et c'est pour évaporer et convertir l'activité de la Sécheresse du Feu en l'Humidité vaporeuse de l'Air circulant la Matière*. Regardez à ce propos ce que Geber et Sénèque affirment. *Le Feu ne digère point notre Matière ; mais sa chaleur altérante et bonne, qui est [379] estimée sèche par l'Air, qui est le moyen là où le Feu sert à mouvoir et à moitir*.

Mais de ceci n'en ai-je rien voulu parler. Car c'est le Feu qui le parfait, ou qui le détruit. Et comme disent Aros et Calib. *En tout notre Ouvrage, notre Mercure et le Feu te suffisent au milieu et à la fin*. Mais au commencement n'est-il pas ainsi, car ce n'est pas notre Mercure, ce qui

est bon à entendre. *Item*, Morien dit : *Sachez que notre Laiton est rouge, mais nous n'en avons nul profit, jusqu'à ce qu'il soit blanc. Et sachez que l'Eau tiède le pénètre et blanchit, comme elle est, et que le Feu humide, et vaporeux fait le tout. Item*, Regardez ce que disent Bendégid, Maître Jean de Meung, et Haly : *Aussi entre vous, qui toutes nuits et jours cherchez et dépendez vos pécunes et consommez vos biens, et perdez votre temps, et rompez vos entendements, et étudiez en tant de subtilité de Livres : Je vous certifie et fais à savoir en charité et pitié, comme ferait le Père à son Enfant unique, que blanchissiez le Laiton rouge, par l'Eau blanche étouffée et tiède : et rompez tant de Livres Sophistiques, et tant de Régimes, et tant de subtilités, et me croyez. Car autrement ce n'est que rompement de cervelle, et tous viennent à ce que je dis.* Et ainsi tu peux voir clairement que cette parole est une des [380] meilleures paroles qui onques fut dite. Regardez aussi ce que dit le Code de toute vérité : *Blanchissez le rouge, et après rougissez le blanc : car c'est tout l'Art, le commencement et la fin* : Et moi, je te dis que si tu ne noircis, tu ne peux blanchir. Car noirceur est le commencement de blancheur ; et la fin de noirceur est signe de putréfaction, et altération, et que le Corps est pénétré et mortifié. Et à mon propos, dit Morien, le Sage Philosophe Romain : *S'il n'est pourri et noirci, il ne se dissoudra point ; et s'il ne se dissout, son Eau ne le pourra par tout pénétrer ni blanchir : et ainsi il n'y aura point de Conjonction et Mixtion, et par conséquent d'Union.* Car il faut Mixtion avant qu'y ait Union ; et faut Altération avant Mixtion : et faut Composition avant Altération. Et ainsi, par ces degrés, notre Matière est faite à l'exemple de Nature, en tout et par tout, sans y rien ajouter ni diminuer ; comme tu peux voir par mes dits.

Mais pour ce qu'aucuns pourraient parler et demander *du Poids de notre Matière*, aussi comment Nature prend ce Poids : Je leur réponds qu'es Lieux de la Minière il n'y a nul Poids, comme je vous dis : Car

Poids est quand il y a deux choses. Mais quand il n'y a qu'une chose et qu'une Substance, il n'y a point de regard au Poids ; [381] mais le Poids est quand au regard du Soufre qui est au Mercure : Car, comme je t'ai dit, l'Élément du Feu, qui ne domine point au Mercure cru, est celui qui digère la Matière. Et pour ce, qui est bon Philosophe, sait combien l'Élément du Feu est plus subtil que les autres, et combien il peut vaincre en chacune Composition de tous les autres Éléments. Et ainsi le Poids est en la Composition première élémentale du Mercure, et rien autre chose.

Il faut donc que premièrement la Composition ou Conjonction se fasse, puis Altération, puis Mixtion, puis l'Union se fera. Et pour celui qui veut bien ressembler Nature en tout, et par tous ses Faits, doit proportionner son Poids à celui de Nature, et non autrement. Et à ce propos, regardez ce que dit le Code de toute vérité : que si vous faites Confection sans Poids, il y viendra retardation, par laquelle tu seras découragé si tu le fais. *Item*, dit très bien à ce propos Abugazai, qui fut Maître de Platon en cette Science : *La puissance terrienne sur son Résistant, selon la Résistance différée, c'est l'action de l'Agent en cette Matière*. Lesquelles paroles sont mots dorés sur le fondement du Poids, et autrefois les ai bien épiloguées : Et qui ne sera Clerc, ne les entendra pas [382] sitôt : Or, si tu n'es Clerc, fais-les toi exposer par un Sage et Discret.¹ Moi-même je te les exposerais ; mais j'ai voué et promis à Dieu, à Raison et aux Philosophes, que jamais par moi, en paroles claires et vulgaires, ne serait mis le Poids, ni la Matière ni les Couleurs, sinon en Paroles paraboliques, lesquelles vous aurez tantôt. Et je te dis bien que cette Parole est toute vraie, sans aucune diminution ni superfluité, en suivant la coutume des Sages.

¹ Plus la matière est dense et serrée, dit l'Auteur de l'Harmonie Chimique, plus elle résiste à la puissance de l'Agent, ou Dissolvant, qui agit sur elle. Tout Agent ajoute-t-il, agit selon la force de la Matière, contre laquelle il doit prévaloir.

Donc je t'ai parlé en mon Livre des Inventeurs de cette Science, et de ceux qui l'ont eue, et je t'ai dit et révélé comment, moi-même, l'ai eue du commencement jusqu'à la fin, et aussi des Trompeurs et de mes dépens et peines. Et je te dis que j'avais bien soixante-quatre ans avant que je la susse, et si j'avais commencé depuis que j'avais dix-huit ans. Mais si j'eusse eu tous les Livres que j'ai eu depuis, je n'eusse pas tant tardé, et ne tardais que par défaut de Livres : Et n'avais, sinon quelques recettes erronées, fausses et faux Livres ; et si ne communiquais et sermonnais qu'avec Gens faux et Larrons [383] ignorants, maudits de Dieu et de toute la Philosophie. Mais après que je sus cette Science, j'ai bien eu l'acointance de quinze Personnages, qui la savaient vraiment. Mais entre autres, il y avait un Barberin, lequel, comme nous en parlions ensemble, et toutefois je la savais déjà deux ans au paravent, mais je ne l'avais point faite, et ainsi que d'aventure il m'échappa, en nous disputant, de dire que je ne l'avais point faite, il me voulait depuis dévoyer et détourner. De sorte que pour cette cause je le laissai : Car je la savais aussi bien que lui. Mais nous en disputions comme Frères, et la plus grande chose de quoi nous parlions, était de celer cette Science précieuse. Et ainsi, comme je vous dis, après que je l'ai sue, j'ai eu l'acointance d'assez de ceux qui la savaient, par avant encore que je l'eusse faite, et parlions clairement. Mais quant à la manière du Feu, les uns étaient divers aux autres, combien que la fin fût toute une chose. Ainsi, comme te le dit la Tourbe : *Que le Fuyant ne s'envole devant le Poursuivant*, quoique le Feu se fasse de mainte manière, comme il veut être fait.

Ainsi je conclus et m'entends. *Notre Œuvre est faite d'une Racine et de deux Substances Mercurielles, prises toutes crues, tirées de la Minière, nettes et pures, [384] conjointes par feu d'amitié, comme la Matière le requiert ; cuites continuellement, jusqu'à ce que deux fassent Un ; et en cet Un-ci,*

quand ils sont mêlés, le Corps est fait Esprit, et aussi l'Esprit est fait Corps. À donc vigore ton feu, jusqu'à ce que le Corps fixe teigne le Corps non fixe en sa couleur et en sa nature. Car sachez que quand il est bien mêlé, il surmonte tout, et réduit à lui et à sa vertu. Et sachez qu'après il teint et vainc mille, et dix fois mille, et mille fois mille. Et qui l'a vu le croit : Et aussi se multiplie-t-il en vertu, et en quantité, comme le vénérable et très véritable Pythagoras, et Isindrius, dans le Code de toute vérité, en parlent très évidemment.

Et sachez qu'onques en nuls Livres je ne trouvai la Multiplication, hors en ceux-ci ; c'est à savoir au Grand Rosaire, en la Pandecte de Marie, au Véridique, au Testament de Pythagoras, en la Benoîte Tourbe, en Morien, en Avicenne, en Bolzain, en Albugazar, qui fut Frère de Bendégid, en Jésid, qui était de Constantinople Cité. Et autres Livres, si elle y était, jamais ne l'ai pu apprendre. Et si ai bien vu un de la Marche d'Ancone, qui savait très bien la Pierre ; mais la Multiplication, il ne la savait pas : et me poursuivis bien par seize ans ; mais jamais par moi il ne la sue, car il avait les Livres comme moi. [385]

Je t'ai parlé de toute la Spéculative, et t'ai informé des Principes Minéraux, et raisons nécessaires, par lesquelles tu peux élever ton entendement à connaître les faussetés d'avec les vérités ; et être informé et assuré en cette Œuvre. Maintenant je te veux mettre practicalement la Pratique en obscures Paroles, ainsi comme je l'ai faite quatre fois et composée. Et je te dis bien que quiconque aura mon Livre, il sera ou devra être hors de toutes angoisses, et devra savoir la vérité accomplie, sans nulle diminution : Car (en mon Dieu) je ne te saurais plus clairement parler que je t'ai parlé, si je ne te le montrais ; mais raison ne le veut pas. Car toi-même, quand tu le sauras (je te dis vrai) tu le scelleras encore plus que moi : Outre ce, seras-tu courroucé de ce que j'ai parlé si ouvertement : Car

c'est la volonté de Dieu qu'elle soit cachée, ainsi comme dit la Tourbe partout. [386]

QUATRIÈME PARTIE

Ou est mise la Pratique en paroles Paraboliques

Or tu dois savoir que quand j'eus tant étudié, que je me sentis un peu Clerc, je commençai à chercher Gens vrais de cette Science, et non pas erreux : Car un Homme savant demande un autre savant, non pas le contraire. Pour conclusion, chacun demande son semblable. En allant, je passai par la Ville d'Appullée, qui est en Inde, et ouïs dire qu'il y avait là un des grands Clercs du Monde en toutes Sciences, lequel avait pendu pour *Joïel ès Disputations*, un beau petit Livre de très-fin Or, les feuillets et la couverture, et tout ledit Livret. Et cela était pendu à tous venants qui en sauraient *arguer*. Alors, moi allant par la Ville, toujours désirait parvenir à chose d'honneur. Mais sachant que sans me mettre en avant et avoir courage, jamais ne parviendrais à los et honneur, pour Science que susse : Si est-ce que je pris courage, par l'*enhortement* d'un Homme vaillant. De sorte, qu'étant en chemin, je me mis en train pour aller aux *Disputations*, là où je gagnai ledit [387] Livret devant tout le monde pour bien disputer : lequel me fut présenté par la Faculté de Philosophie, et tout le monde commençait à me regarder très fort. Alors je m'en allai pensant par les champs, parce que j'étais las d'étudier.

Une nuit advint que je devais étudier, pour le lendemain disputer : Je trouvai une petite Fontenelle, belle et claire, toute environnée d'une belle pierre. Et cette pierre-là était au dessus d'un vieux creux de Chêne, et tout à l'environ était bordée de murailles, de peur que les Vaches ni

autres Bêtes brutes, ni Volatiles, ne s'y baignassent.¹ À donc j'avais grand appétit de dormir, et m'assis au-dessus de ladite Fontaine, et je vis qu'elle se couvrait par-dessus et était fermée. [388]

Et il passa par là un Prêtre ancien et de vieil âge : Et je lui demandai pourquoi est ainsi cette Fontaine fermée dessus et dessous, et de tous côtés. Et il me fut gracieux et bon, et me commença tout ainsi à dire : Seigneur, il est vrai que cette Fontaine est de terrible vertu², plus que nulle autre qui soit au monde ; et est seulement pour le Roi du Pays³, qu'elle connaît bien, et lui elle. Car jamais ce Roi ne passe par ici qu'elle ne le tire à soi. Et est avec elle dedans icelle Fontaine à se baigner deux cent

¹ Cette Fontaine, c'est le Mercure Principe, ou l'Eau Mercurielle, cette Substance moyenne entre la Mine et le Métal, qui contient en soi l'Embryon des métaux, et le Feu végétal, animal et minéral, qui anime le Mercure Métallique, qui est le *Médium* ou Moyen, dont l'Artiste se sert pour extraire cette Eau Mercurielle du sujet Minéral, dans lequel elle est comme absorbée dans un soufre arsenical. La Pierre qui l'environne, c'est le Vaisseau de Verre, appelé Œuf Philosophique, dans lequel sont les Substances d'une même racine, dont le magistère est composé. Le creux de Chêne, en cet endroit, car ailleurs il signifie autre chose, c'est la cendre sur laquelle on pose ce Vaisseau dans une écuelle de terre. Les Murailles, qui empêchent les Animaux de venir se baigner dans la Fontaine, c'est l'Athanor, ou autre Fourneau, tel qu'il plaît à l'Artiste de le construire.

² La vertu de ce Dissolvant, qui est une production des Influences Célestes surpasse en effet les vertus des autres Dissolvants, puisqu'il est le seul qui puisse dissoudre les Corps parfaits sans corrosion, sans violence, sans détruire leur Substance, et qui s'incorpore si intimement avec eux dans leur Dissolution, qu'ils ne font plus ensemble qu'une même Matière, propre à prendre une Forme plus parfaite que celle qu'ils avaient auparavant.

³ Le Roi du Pays, c'est l'Or préparé selon les Principes de l'art, pour être réincrudé, ou remis en sa première Matière, que la Fontaine connaît, parce qu'elle est de même nature que lui ; c'est par cette raison qu'il la connaît aussi et qu'il se dissout en elle seule, la *Nature*, disent les Philosophes, *ne s'éjouissant qu'en sa nature*.

quatre-vingt-deux jours. Et elle rajeunit tellement ledit Roi¹, qu'il n'y a Homme qui le puisse vaincre. [389] Et il y passe ainsi. Et ainsi ce Roi a fait *clore* ladite Fontaine, tout *premier* d'une Pierre blanche et ronde, comme vous voyez. Et la Fontaine y est si claire que fin Argent, et de céleste couleur. Après, afin qu'elle fut plus forte, et que les Chevaux n'y marchassent, ni autres Bêtes brutes, il y éleva un creux de Chêne, tranché par le milieu, qui garde le Soleil, et l'Ombre de lui². Après, comme vous voyez, tout à l'entour elle est d'épaisse muraille bien *close* ; Car premier elle est enclose en une pierre fine et claire, et puis en creux de Chêne. Et cela est parce qu'icelle Fontaine est de si terrible nature, qu'elle pénétrerait tout, si elle était enflammée et courroucée. Et si elle s'enfuyait, nous serions perdus. [390]

À donc je lui demandai s'il y avait vu le Roi. Et il me répondit qu'oui, et qu'il l'avait vu entrer : Mais que depuis qu'il y est entré, et que sa Garde l'a enfermé, jamais on ne le voit, jusqu'à cent et trente jours. Alors il commence à paraître et à resplendir. Et le Portier, qui le garde,

¹ La Fontaine rajeunit le Roi ; c'est-à-dire, que par la Dissolution elle réincruide l'Or, ou le réduit en Mercure, tel qu'il était avant que la Nature en eût fait un Métal ; après quoi le Philosophe le remet en une espèce de Corps d'Or, et l'exalte à un si haut degré de perfection, qu'il en communique alors une portion aux Métaux imparfaits, dont il réunit les parties aurifiques, et les convertit en sa propre Substance d'Or, ce qu'il ne pouvait faire avant cette exaltation, parce que la Nature ne lui avait donné de perfection que pour lui-même.

² L'Ombre du Soleil selon Démocrite, c'est la Corporéité de l'Or, et selon d'autres Philosophes, c'est leur Lune, qui n'est pas l'Argent, qu'on appelle communément de ce nom ; mais l'Eau Mercurielle dont nous venons de parler dans la Note première de cette Parabole, laquelle Eau est la véritable Lune des Philosophes, la Femelle, qui conçoit, par la vertu du Soufre Solaire, l'Enfant Philosophique, qui, après avoir été allaité et nourri avec prudence, devient enfin d'une nature plus excellente que celle de ses Père et mère. Celui, dit Richard, Anglais, qui teint le Venin, c'est-à-dire le Mercure, avec le Soleil et son Ombre, parachève notre Pierre.

lui chauffe son Bain continuellement, pour lui garder sa chaleur naturelle, laquelle est *mussée* et cachée dedans cette Eau claire, et l'échauffé jour et nuit sans cesser.

À donc je lui demandai de quelle couleur le Roi était. Et il me répondit, qu'il était vêtu de Drap d'Or au *premier*. Et puis avait un Pourpoint de Velours noir, et la Chemise blanche comme neige, et la Chair aussi *sanguine*, comme sang¹. Et ainsi je lui demandai toujours de ce Roi.

Après lui demandai quand ce Roi venait à la Fontaine, s'il amenait grande Compagnie de Gens étranges, et de menu Peuple avec lui. Et il me répondit [391] aimablement, en soi souriant : Certainement ce Roi, quand il se dispose pour venir, il n'amène que lui, et laisse tous ses Gens étranges ; et n'approche nul que lui à cette Fontaine, et nul n'y ose aller sinon sa Garde, qui est un simple Homme ; et le plus simple Homme du Monde en pourrait être Garde : Car il ne sert d'autre chose, sinon de chauffer le Bain ; mais il ne s'approche point de la Fontaine.

Alors je lui demandai s'il était Ami d'elle, et elle Amie de lui. Et il me répondit : Ils s'entr'aiment merveilleusement, la Fontaine l'attire à elle et non pas lui elle : car elle lui est comme Mère.

Et je lui demandai de quelle Génération était ce Roi. Et il me répondit : On sait bien qu'il est fait de cette Fontaine-là : et cette Fontaine l'a fait tel qu'il est, sans autre chose².

¹ Par ce vêtement de Drap d'Or, le Trévisan désigne le Corps, dont on doit se servir pour faire la base de la Composition du Magistère. Par le Pourpoint de Velours noir, il entend parler du Régime, pendant lequel se fait la Putréfaction, ou Conjonction des Substances, d'une même Racine. Par la Chemise blanche, il marque le passage du *Noir* au *Blanc*, après que les Matières se sont unies ensemble indivisiblement. Par la Pierre Sanguine, il démontre la Pierre, exaltée jusqu'à la Couleur *Rouge*.

² Le Trévisan ici, comme tous les Philosophes le disent dans leurs Écrits, Qu'il n'entre aucune Matière étrangère dans la Composition de la Pierre Physique. Ainsi, ceux qui

Et je lui demandai : Tient-il guère de Gens ? Et il me répondit : Que six Personnes, qui sont en attente, que s'il pouvait mourir une fois, ils auraient le Royaume aussi bien que lui. Et ainsi le servent et [392] *ministrent*, car ils attendent tout leur Bien de lui.

À donc je lui demandais s'il était vieil. Et il me répondit qu'il était plus que la Fontaine¹, et plus mûr que nul de ses Gens, qui sont sous lui.

Et je lui dis : Pourquoi est-ce donc que ses six Compagnons et Sujets ne le tuent, et ne le mettent à mort, puisqu'ils attendent tant de Biens de lui par sa mort, et aussi puisqu'il est si vieil ? Et adonc il me répondit : Combien qu'il soit bien vieil, si n'y a-t-il nul de ses Gens ni Sujets, qui tant endurât froid et chaud comme lui, ni pluie ni vent, ni aucune peine.

Et je lui dis : Au moins que ne le tuent-ils, et ne le mettent à mort ? Et il me répondit que tous six, ni toute leur force ensemble, ni chacun à part soi, ne le sauraient tuer.

Et comment donc, dis-je, auraient-ils [393] le Royaume qu'il tient, puisqu'ils ne le peuvent avoir jusqu'après sa mort, et qu'ils ne le peuvent tuer ? Adonc il me dit : Tous six sont de la Fontaine, et en ont eu tous leurs Biens, aussi bien que lui : Et ainsi, pour l'amour qu'ils en sont, elle le prend et tire à elle, et le tue, et le met à mort. Puis il est ressuscité par elle-même. Et puis de la Substance de son Royaume, qui en est très me-

la recherchent dans un autre Règne que le Minéral, travaillent contre l'intention des Philosophes, et contre les Principes de la Nature.

¹ Ceux, dit l'Auteur anonyme de la *Généalogie de la Mère du Mercure des Philosophes*, qui ont connaissance de cette précieuse et vile Matière qui se trouve partout, ne sont guères en peine d'expliquer cette Énigme. Ils savent que ce Fils, plus vieux que sa Mère, étant engendré par l'Influence des Astres et des Éléments, et rempli de l'idée formelle et du caractère spécifique de tous les Êtres corporels, est porté dans le ventre de l'Air du Ciel dans la Terre, où il engendre à son tout cette Mère Universelle ; (*cette Eau Mercurielle*) qui doit après le régénérer dans ses entrailles virginales, pour le mettre au jour, et le manifester aux Enfants de la Science.

nues parties, chacun en prend sa pièce. Et chacun, pour petite pièce qu'il en ait, il est aussi riche comme lui, et l'un comme l'autre.

Et je lui demandai : Combien faut-il qu'ils attendent ? Et il commença à sourire, et dire ainsi : Sachez que le Roi y entre tout seul, et nul Étranger, ni nul de ses Gens n'entre dedans la Fontaine : Combien qu'elle les aime bien, ils n'y entrent point. Car ils ne l'ont encore point desservi. Mais toutefois, quand le Roi y est entré, premièrement il se dépouille sa Robe de Drap de fin Or, battu en feuilles très déliées, et la baille à son premier Homme, qui s'appelle. Saturne. Adonc Saturne la prend et la garde quarante jours ou quarante-deux au plus, quand une fois il l'a eue. Après le Roi devêt son pourpoint de fin Velours noir, et le second Homme, qui est Jupiter, et il le lui garde vingt jours [394] bons. Adonc Jupiter, par commandement du Roi, le baille à la Lune, qui est la tierce Personne, belle et resplendissante, et le garde vingt jours : Et ainsi le Roi est en sa pure Chemise, blanche comme neige, ou fine fleur de Sel fleuri. Alors il devêt sa Chemise blanche et Fine, et la baille à Mars, lequel pareillement le garde quarante, et aucunes fois quarante-deux jours. Et après cela, Mars, par la volonté de Dieu, la baille au Soleil jaune, et non pas clair, qui la garde quarante jours. Et après vient le Soleil très-beau et sanguin, qui la prend bientôt Et adonc celui-là la garde.

Et je lui dis : Et puis, que devient tout ceci ? Adonc, me répondit-il, la Fontaine s'ouvre, et puis ainsi comme elle leur a donné la Chemise, la Robe, et le Pourpoint ; elle, à tretous, et à un coup, leur donne sa Chair sanguine, vermeille et très hautaine à manger. Et alors ont-ils leur désir.

Et je lui dis : Attendent-ils jusqu'à ce temps-là, ne peuvent-ils avoir rien de bien jusqu'à la fin ? Et il me dit : Quand ils ont la Chemise, s'ils veulent, quatre d'iceux en feront grande chère : mais ils n'auraient que le demi-Royaume. Et ainsi, pour un petit davantage, ils aiment mieux at-

tendre [395] la fin, à celle fin qu'ils soient couronnés de la Couronne de leur Seigneur¹.

Et je lui dis : N'y vient-il jamais nul Médecin ni rien ? Non, dit-il, Personne n'y vient autre qu'un Gardien, qui au-dessous fait chaleur continue, environnée et vaporeuse, sans autre chose.

Et je lui dis : Ce Gardien-là a-t-il guère de peine ? Et il me répondit : Il a plus de peine à la fin qu'au commencement ; car la Fontaine s'enflambe.

Et je lui dis : L'ont vue beaucoup de Gens ? Et il me dit : Tout le monde l'a devant les yeux, mais ils n'y connaissent rien.² [396]

Et lui dis : Que font-ils encore après ? Et il me dit : S'ils veulent, ils peuvent encore eux six, purger le Roi par trois jours en la Fontaine, circulant, et contenant le lieu au contenu de la contenant contenue ; en lui

¹ Par cette Allégorie, on doit entendre que quand la Pierre est au *Blanc*, l'Artiste peut la fermenter avec l'Argent, pour être projetée sur les Métaux imparfaits, qu'elle converti ensuite en véritable Lune ; mais le Philosophe patient aime mieux la pousser jusqu'au *Rouge* pour les convertir en Soleil.

² Tout le monde a devant les yeux la Fontaine, sans la connaître : Parce qu'elle est renfermée dans le Centre du Sujet Minéral, que tout le monde a entre ses mains, ou peut avoir pour un pris très modique, ainsi que le disent les Philosophes, et l'Artiste doit tirer l'Eau de cette Fontaine, le Bain du Roi et de la Reine, des entrailles de ce Sujet, où elle est comme étouffée dans une grande abondance de Soufre impur. On peut aussi la tirer d'une Substance Céleste que les Astres communiquent par le moyen de quelques Aimants, et elle demeure invisible, comme celle dont nous venons de parler, jusqu'à ce que l'Artiste la corporifie et la rende palpable. Il est presque impossible, dit l'Auteur de *la Lumière sortant des ténèbres*, de travailler sur l'Or, à moins que d'avoir cette Eau éthérée, le Ciel des Philosophes, et leur vrai Dissolvant. Quiconque la sait tirer, peut se vanter d'avoir la parfaite connaissance de la Pierre, et d'avoir atteint les Bornes Authentiques.

baillant le premier jour son Pourpoint, le jour après sa Chemise, et le jour après sa Chair-sanguine.¹

Et je lui dis : De quoi sert ceci ? Et il me dit : Dieu fit un et dix, cent et mille, et cent mille, et puis dix fois tout le multiplia.

Et je lui dis : Je ne l'entends point. Et il me dit : Je ne t'en dirai plus, car je suis ennuyé. Et alors je vis qu'il fut ennuyé, moi aussi avais appétit de dormir, parce que le jour précédent j'avais étudié, et le *convoyai*. Ce Vieillard était si sage, que tout le Ciel lui obéissait, et tout tremblait devant lui.

Adonc je m'en revins à la Fontaine tout secrètement, et commençai à ouvrir toutes les fermures, qui étaient bien justes ; et commençai à regarder mon Livre, que [397] j'avais gagné, et de la resplendeur de lui, qui était tant fin, (aussi que j'avais appétit de dormir) il chut en la Fontaine devant dite, et j'en fus tant courroucé que ce fut grande merveille. Car je le voulais garder pour louange de mon honneur, que j'avais gagné. Adonc je commençai à regarder dedans, et j'en perdis la vue totalement. Et moi, de commencer à puiser ladite Fontaine, et la puisai si bien et discrètement, qu'il n'y demeura que la dixième partie sienne, avec les dix parties.² Et moi, *croquant* tout puiser, ils étaient fort tenants ensemble. Et en

¹ Dans cette Article, et dans le suivant, le Trévisan parle de la Multiplication de la Pierre, qui se fait de la manière que l'enseigne Philalèthe. Et comme ce Philosophe en parle clairement, je renvoie l'Amateur de la Science au Chapitre qu'il a écrit sur ce sujet.

² Le Cosmopolite explique nettement cet Article. Dans ce lieu-là, dit-il dans son Énigme ou Parabole, on ne pouvait avoir d'Eau, si l'on ne se servait de quelque Instrument moyen ; et si l'on en avait elle était venimeuse, à moins qu'elle ne fut tirée des rayons du Soleil et de la Lune ; ce que peu de Gens ont pu faire. Et si quelques-uns ont eu la Fortune assez favorable pour y réussir, ils n'en ont jamais pu tirer plus de dix parties ; car cette Eau était si admirable, qu'elle surpassait la neige en blancheur. Il ajoute un peu plus bas : Saturne, prenant le Vase, puisa les dix parties de

[398] mettant peine à faire cela, il survint des Gens promptement, et je n'en pus plus tirer. Mais avant que je m'en allasse, j'avais très bien fermé toutes les ouvertures, afin qu'ils ne vissent point que j'avais puisé la Fontaine, ni aussi que je l'eusse vue, et aussi qu'ils ne m'*emblassent* mon Livre. Alors, la chaleur du Bain, qui était à l'environ pour baigner le Roi, s'échauffait et allumait, et je fus en prison pour un méfait quarante jours. Adonc, quand à la fin des quarante jours, je fus hors de la prison, je vins regarder la Fontaine. Et je vis *nubles* noires et obscures, lesquelles durèrent par longtemps ; mais bref, à la fin je vis tout ce que mon cœur désirait, et n'y eus guère de peine. Aussi, n'auras-tu pas, si tu ne te dévoyés en ce mauvais chemin et erreux, ne faisant pas les choses que Nature requiert.

Et je te dis, en mon Dieu, que quiconque lira mon Livre, s'il ne l'entend par lui, jamais par autres ne l'entendra, quoi qu'il fasse. Car en ma Parabole tout y est, la Pratique, les Jours, les Couleurs, le Régime, la Voie, la Disposition, la Continuation ; tout au mieux que j'ai pu faire pour votre digne Révérence, en pitié, en charité et en compassion des pauvres Labourants en ce précieux Art.

Ainsi est achevé mon Livre, par la grâce [399] de Dieu le Créateur, qui donne à toutes Gens de bonne volonté, grâce et puissance de l'entendre. Car, en mon Dieu, il n'y a guère de difficulté pour l'entendre à qui a bon sens, sans s'imaginer tant de fantaisies ni de subtilités. Car

cette Eau, et incontinent il prit du fruit de l'Arbre Solaire, et le mit dans cette Eau, et je vis le fruit de cet Arbre se consumer et se résoudre dans cette Eau, comme la glace dans l'eau chaude. Ces dix parties d'Eau, tirées des Rayons du Soleil et de la Lune, sont si l'on veut, comme l'enseignent quelques Philosophes, les dix parties d'Eau Mercurielle, qu'on emploie dans les Sublimations pour la Dissolution de l'Or, qu'on veut réduire en sa première Matière, pour animer et spécifier le Mercure double des Philosophes, dont le Trévisan a parlé le premier.

tant de subtilités (je le dis à toi) ne sont point de mon intention, ni de celles des Sages. Mais le plein chemin naturel, comme je t'ai déjà dit et déclaré en ma Spéculative.

Par quoi, mes Enfants, à qui ce Livre parviendra, après celui à qui je l'adresse, veuillez prier Dieu pour mon Âme. Car par mon Livre je prie assez véritablement pour vos Corps et pour vos Biens ; mais que vous le veuillez croire sans erreur, et fuir des Errants et leur opinion, aussi leur compagnie. Car vous ne sauriez penser le dommage qui vous en peut avenir, de la *dévi*ation totale.

FIN

[400]



LA PAROLE DÉLAISSÉE

TRAITÉ PHILOSOPHIQUE

Bernard, Conte de la Marche Trévisane

La première chose requise à la secrète Science de la Transmutation des Métaux, est la connaissance de la Matière, dont se tirent l'Argent-vif des Philosophes et leur Soufre, desquels ils font et constituent leur divine Pierre.

La Matière, dont cette Médecine souveraine est extraite, est l'Or, très pur, l'Argent très fin, et notre Mercure ou Argent-vif, lesquels tu vois journellement altérés et changés par artifice en Nature d'une Matière blanche et sèche, en manière de Pierre, de laquelle notre Argent-vif et notre Soufre sont élevés et extraits avec force ignition, par une destruction réitérée de [401] cette matière, en résolvant et sublimant.

Dans cet Argent-vif sont l'Air et le feu, qui ne peuvent être vus des yeux corporels, tant ils sont rares et spirituels : Ce qui dément ceux qui croient que les quatre Éléments sont réellement et visiblement séparés dans l'Œuvre, chacun à part ; mais ils n'ont pas bien conçu la nature des Choses : Car, on ne peut donner les Éléments simples ; nous les connaissons seulement par leurs opérations et les effets, qui sont dans les bas Éléments, savoir dans la Terre et dans l'Eau, selon qu'ils sont altérés de nature close et grosse, par laquelle ils sont mués de Nature en Nature.

L'Or et l'Argent, selon la Doctrine de tous les Philosophes sont la Matière de notre Pierre. En vérité, dit Hermès, son Père est le Soleil, et sa Mère est la Lune. Ce qui embarrasse le plus, c'est de savoir quel est le

tiers Composant ; c'est-à-dire quel est cet Argent-vif, duquel nous faisons notre Compost avec l'Or et l'Argent.

Pour le savoir, il faut remarquer que l'Œuvre des Philosophes est divisée principalement en deux Parties. Les Philosophes divisent la seconde Partie en Pierre blanche accomplie, et en Pierre rouge également accomplie. Mais parce que le fondement du Secret consiste dans la première Partie, ces Philosophes ne voulant pas [402] divulguer ce Secret, ils ont fort peu écrit de cette première Partie. Et je crois que si ce n'eût été pour éviter que cette Science ne parût fausse en ses Principes, ils auraient gardé un profond silence sur cette première Partie, et n'en auraient fait aucune mention. S'ils n'en avaient aucunement parlé, cette même Science eût été entièrement ignorée, et serait périe, ou passerait pour fausse.

Comme cette première Partie est le Commencement, la Clef et le Fondement de notre Magistère, si cette Partie est ignorée, la Science demeure trompeuse et fausse dans l'expérience. Afin donc que ce très grand Secret, qui est la pierre, à laquelle on n'ajoute rien d'étrange, ne se perde pas, à l'avenir, j'ai résolu d'en écrire quelque chose de certain et de véritable, ayant vu cette bénite Pierre, et l'ayant tenue, dont Dieu m'est témoin, et j'en confie le Secret à toute Âme sacrée, sous peine de périr, si elle le révèle aux Méchants. C'est pourquoi les Philosophes ont appelé ce Secret la *Parole délaissée*, ou *tué* en cet Art, qu'ils ont presque tous cachés avec soin, de peur que les Indignes n'en eussent connaissance.

Il faut donc que tu saches que la Pierre Philosophale est divisée en trois Degrés, savoir : la Pierre Végétale, la Minérale, [403] et l'Animale ou qui a Âme et Vie. La Pierre Végétale, disent les Philosophes, est proprement et principalement cette première Partie, qui est la Pierre du premier Degré, de laquelle, Pierre de Villeneuve, frère d'Arnaud du même nom, dit sur la fin de son *Rosaire* : Le commencement de notre

Pierre, est l'Argent-vif, ou sa Sulfurité, qu'il nous faut avoir de sa grosse Substance corporelle, avant qu'il puisse passer au second degré.

Le commencement donc de notre Pierre, est que le Mercure, croissant en l'Arbre, soit composé et sublimé en l'allégeant : car c'est le germe Volatil, qui se nourrit, mais qui ne peut croître sans l'Arbre fixe, qui le retient, comme le téton fait la vie de l'enfant. De là, il paraît que cette Pierre est Végétale, comme étant le doux Esprit, croissant du Germe de la Vigne, joint dans le premier œuvre au Corps fixe blanchissant, ainsi qu'il est dit dans le *Songe-Vert*, où la Pratique de cette Pierre Végétale est donnée, à ceux qui savent entendre la Vérité ; laquelle Pratique, je ne mettrait point ici pour de justes raisons.¹

Premier Degré

Dans le premier degré de la Pierre [404] Physique, nous devons faire notre Mercure Végétal net et pur, qui est appelé par les Philosophes Soufre blanc, non urant, lequel sert de moyen pour conjoindre les Soufres avec les Corps, Et comme ce mercure est véritablement de Nature fixe, subtile et nette, il s'unit avec les Corps, y adhère, et se joint dans leur profond, moyennant sa chaleur et son humidité. Les Philosophes ont dit de lui, qu'il est le moyen de conjoindre les Teintures, et non pas l'Argent-vif Vulgaire, qui est trop froid et flegmatique, et par conséquent destitué de toute opération de Vie, laquelle consiste dans la chaleur et dans la moiteur.

Mais parce qu'il est en partie volatil, il sert aussi de moyen pour mêler les Esprits volatils, et pour adhérer à se joindre à la Substance fixe des Corps. Nous allons toucher la triple cause de sa nécessité.

¹ Nous mettons le Songe Vert dans ce Volume.

La première, comme nous avons à joindre les deux Semences, à savoir du Mâle et de la Femelle, il faut que l'un soit mêlé avec l'autre par un naturel amour, et par une connaturelle spongiosité, en sorte que ce qu'il y a de plus dans l'un soit attiré par le plus de l'autre, et par conséquent que l'un soit mêlé avec l'autre, et qu'ils soient conjoints ensemble.

Et pourtant, comme ces deux Corps, Or et Argent, sont rendus moites par une [405] chaleur digestive, dissolutive, et subtilative, alors ils deviennent première Matière et simple ; et en cet état, ils prennent le nom de Semence prochaine à Génération, par l'impression qu'ils reçoivent à cause de leur simplicité et de leur obéissance à la chaleur instrumentale, équipollente et semblable à la chaleur naturelle de ce Mercure. Et c'est alors que s'en fait l'*Élixir* des Philosophes ; la première Partie de la Pierre étant ordinairement appelée de ce nom d'*Élixir*.

Cette première Partie donc est un Moyen pour conjoindre les extrémités du Vaisseau de Nature, et dans ce Vaisseau, les Esprits doivent être transmués en fuyant de Nature en Nature. Ce que nous disons fait voir la seconde cause de sa nécessité ; car comme la Pierre doit être imprégnée d'Esprits, il convient qu'il y ait en elle quelque Vertu rétentive, qui embrasse ces Esprits, afin qu'ils soient plus facilement mêlés aux très petites Parties des Corps.

Cette Vertu rétentive est véritablement dans ce Mercure Physique ; et comme il est en partie de Nature spirituelle, il est un véritable Esprit, dépuré et purifié de toute féculence ou résidence terrestre : Esprit, dis-je, véritable et fixe, et en partie volatil : Car il contient la Nature de l'un et de l'autre Feu ; ce qui manifeste sa ponticité [406] ou aigreur, ou composition aiguë qu'on remarque dans ses Opérations, puisque par ce Mercure mortifié, le Mercure Vulgaire, comme dit le Texte, est facilement congelé.

Cependant il n'est pas fixe par lui-même ; car pour le devenir, il faut qu'il soit joint au Soleil et à la Lune, et fait leur Ami, afin que ce qui est en lui volatil soit fixé avec ces deux Corps ; c'est-à-dire, que de cette Chose qui est composée de toutes ces Choses mêlées ensemble avec les Collatéraux, le Mercure vulgaire puisse être directement fixé. C'est la cause pourquoi de nouveaux Corps y sont mis, et ils sont fixes, afin que le Feu composé, qui est appelé Mercure sublimé, ou première Matière, soit tellement informé du Ferment propre, qu'il obtienne la force de longue persévérance dans la bataille du Feu, malgré sa grande âpreté.

À ce sujet, l'Hortulain dit, que ce à quoi ce Mercure doit être joint : c'est-à-dire, avec quoi il doit se fixer, ne doit point lui être étranger. En parlant de ce Mercure, Raymond Lulle dit, que l'Argent-vif, par nous fait, congèle le commun, et est aux Hommes plus commun que le commun du moindre prix ; qu'il est de plus grande vertu, comme aussi de plus [407] forte rétention. Ce qui fait dire à Geber, qu'il est signe de perfection, parce que c'est une Gomme plus noble que les Marguerites, laquelle convertit et attire toute autre Gomme à sa Nature fixe, claire et pure ; la fait toujours durer avec elle au Feu, avec lequel elle s'éjouit. C'est pourquoi, dit le Texte, alléguant Morien : Ceux qui croient composer notre bénite Pierre, sans cette première Partie, sont semblables à ceux qui veulent monter aux plus hauts Pinacles, sans échelle, lesquels avant que d'y arriver, tombent en bas en misères et en douleurs.

Ce Mercure donc est le commencement et le fondement de tout ce glorieux Magistère ; car il contient en soi un Feu qui doit être repu et nourri de plus grand et plus fort Feu, au second Régime de la Pierre.

Donc, tant le Feu enclos de ce Mercure par le premier Régime, que celui qui doit être aussi enclos par le second, dans les Choses naturelles, est nommé propre Instrument, qui est la seconde Chose requise, et prin-

ciplement à connaître dans ce haut Magistère. En sorte que la Matière dont on doit commencer l'Œuvre étant connue, on doit premièrement enclore le Feu dans la Matière volatile et fixe, en chauffant et coagulant avec [408] Dissolution des Corps. Pour faire un Mystère de cette *inclusion* ou *emprisonnement* du Feu, les Philosophes l'ont appelée Sublimation ou Exaltation de Matière mercurielle.

Ce qui fait qu'Arnaud de Villeneuve dit, Que le Mercure soit premièrement sublimé, c'est-à-dire, le Mercure étant de nature basse, savoir de Terre et d'Eau, il doit être ramené à une Nature noble et haute, savoir d'Air et de Feu, qui sont très prochains de ce Mercure, selon l'intention de la Nature et de l'Art. C'est pourquoi, quand cette Pierre mercurielle est ainsi exaltée et subtilisée, elle est sublimée de première Sublimation, et il convient encore de la sublimer avec son Vaisseau. Raymond Lulle dit à ce sujet : Nous espérons en notre Seigneur que notre Mercure sera sublimé à plus grandes Choses, avec addition de la chose qui le teint et son âme sera exaltée en gloire.

Je te dis donc, appelant Dieu à témoin de cette Vérité, que ce Mercure ayant été sublimé, il a paru vêtu d'une aussi grande blancheur, que celle de la neige des hautes Montagnes, sous une très subtile et cristalline splendeur, de laquelle il sortait, à l'ouverture du Vaisseau, une si douce odeur qu'il ne s'en trouve point de semblable dans ce Monde. Et moi, qui te parles, je sais que cette merveilleuse blancheur [409] a paru devant mes propres yeux ; que j'ai touché de mes mains cette subtile cristallinité, et que j'ai par mon odorat senti cette merveilleuse douceur, de laquelle je pleurais de joie, étant étonné d'une chose si admirable. Et pour cela, béni soit le Dieu éternel, haut et glorieux qui a mis tant de merveilleux Dons dans les secrets de la Nature, qui a bien voulu les montrer à quelques Hommes. Je sais que quand tu connaîtras les Causes de cette Disposi-

tion, tu te demanderas : Qu'elle est donc cette Nature, qui étant donnée d'une Chose corrompante, tient néanmoins en elle une Chose toute Céleste ? Personne ne peut raconter tant de merveilles. Toutefois un temps viendra peut-être que je te raconterai plusieurs choses spéciales de cette Nature, desquelles je n'ai pas encore obtenu du Seigneur la permission de t'instruire par écrit. Quoi qu'il en soit quand tu auras sublimé ce Mercure, prends le tout frais et tout récent avec son Sang, de peur qu'il ne s'envieillisse, et le présente à ses Parents, à savoir au Soleil et à la Lune, afin que ces trois Choses, Soleil, Lune et Mercure, notre Compost soit fait, et que commence le deuxième Degré de notre Pierre, lequel se nomme Minéral. [410]

Deuxième Degré

Si tu veux avoir une bonne multiplication en très fortes Qualités et Vertus Minérales par les Opérations du deuxième Degré, moyennant Nature, prends les Corps nets et unis avec eux ce Mercure, selon le Poids connu des Philosophes et conjoints cette Eau sèche, qui a en soi le Soufre des Éléments et qui est appelée Huile de Nature et Mercure sublimé et subtilié, dissous et endurci par les préparations du premier Degré, en séparant toujours et rejetant les résidences ou fèces qu'il fait dans la Sublimation, comme n'étant d'aucune valeur.

Il ne faut pas que dans notre Sublimation, la Chose sublimée demeure à la hauteur du Vaisseau, comme il arrive dans la Sublimation des Sophistes. Dans la nôtre au contraire, ce qui est sublimé demeure seulement un peu élevé sur les fèces du Vaisseau ; car la plus subtile et la plus pure Partie nage toujours sur ces fèces, et se joint aux côtés du Vaisseau, ce qui est impur demeurant naturellement au fond, parce que la Nature, par cette évacuation, désire être restituée en mieux, en perdant de mau-

vaies et d'impures parties pour en recouvrir de plus pures et de meilleures. [411]

Par toutes ces choses, on voit la troisième Cause de sa nécessité laquelle est que comme le Mercure est net, clair, blanc et incombustible, il illumine toute la Pierre, la défend d'adustion ou brûlement, et tempère l'ardeur du Feu contre Nature, en le ramenant à vrai tempérament et concorde avec le feu naturel : Car ce Mercure Philosophique contient par excellence le Feu innaturel, dont la souveraine Vertu est attémpement contre l'ardeur du Feu contre Nature, et comme une aide amiable du Feu naturel naturalisant, c'est-à-dire se convertissant soi-même en Nature, ou se faisant soi-même naturel, par une douce attémpérance avec le Feu naturel, ce qui est un très grand Secret, connu de peu de Gens, d'où se Mercure est dit Terre nourrice, comme étant le Germe, sans lequel la Pierre ne peut croître ni se multiplier. C'est pourquoi Hermès dit : La Terre est la nourrice de notre Pierre, de laquelle le Soleil est le Père, et la Lune la Mère. Elle monte de la Terre au Ciel, et derechef elle descend en Terre : Sa force est entière si elle est tournée vers la Terre, de laquelle Terre, avec les deux Corps parfaits, la droite Composition des Philosophes prend naissance et commencement.

Qu'il te suffise donc de ces deux Corps, [412] car ils sont semblables à la Chose requise et demandée, comme le dit Arnould de Villeneuve ; c'est-à-dire, Que comme la fin de la Pierre est d'être parfaite, elle paraît le Mercure vulgaire, et les autres Corps imparfaits, en les transmutant en Or et en Argent Il faut donc nécessairement rechercher cette Vertu transmutative, là où elle est et on ne peut la trouver plus convenablement, que dans les Corps parfaits : Car si la puissance, la force et la vertu de transmuter les Métaux imparfaits en véritable Or, n'est pas dans un Corps pur et fin, en vain irait-on chercher cette Vertu dans le Cuivre ou

dans un autre Métal imparfait. Je dis la même chose de l'Argent ; car dans tout le Genre des Métaux, l'Or et l'Argent seulement sont parfaits.

Pour avoir donc cette Substance Mercurielle dans laquelle est cette parfaite Vertu de transmuier en Or et en Argent les Métaux imparfaits, il faut recourir à tes deux Corps parfaits, et non ailleurs. C'est pourquoi tu dois savoir que la Conjonction de ces deux Corps est le terme naturel de dernière Subtiliation et de Transmutation en la première Matière de régénération ; et par cette raison, de cette Conjonction, comme de première et simple Matière est faite la Génération du véritable Élixir. [413]

La Lune réduite en première Matière, est la Matière passive ; car véritablement elle est l'Épouse du Soleil, et ils sont l'un et l'autre en très prochaine affinité.

Telle est la convenance entre le Mâle et la Femelle du Genre de l'Art, desquels s'engendre le Soufre Blanc et rouge, conglutinant et congelant le Mercure : Et certainement meilleure Création et plus voisine Transmutation est toujours faite, quand le propre Mâle est conjoint avec sa propre Femelle en une nature : Et le Mâle est ce qui s'éjouit le plus au profond de la Matière passive par sa subtilité naturelle, et il la transmue et convertit en sa nature de soufre. Ce qui a porté Dastin, Anglais, à dire de cette Conjonction : Si la Femme blanche est mariée avec le Mari rouge, ils s'embrasseront incontinent, se joindront, s'accoupleront ensemble, et ne feront qu'un Corps par leur Dissolution.

Cette Copulation est le Mariage Philosophique, et le Lien indissoluble. C'est pour cela qu'il est dit ; Ces Deux deviennent Un par conversion, et tiennent par Un, à savoir par notre Mercure, qui est l'Anneau du souverain Lien ; Aussi est-il appelé La Fille de Platon, qui conjoint les Corps assemblés par amour.

Compose donc notre très secrète Pierre de ces trois Choses, et non d'autres ; car [414] les choses requises à cet effet sont en elles seules.

Cet Amalgame, ou Composition Physique, étant ainsi traitée, on peut véritablement dire que la Pierre n'est qu'une Chose. Car tout ce Compost est une mixtion ou mélange dont le prix est d'une valeur inestimable ; c'est-à-dire que le prix en est si grand qu'on ne saurait se le figurer : Car il est notre Airain, dont il est dit dans la Tourbe : Sachez tous que nulle vraie Teinture n'est faite que de cet Airain ; c'est-à-dire, de notre Confection, qui se fait seulement des trois Choses, dont nous venons de parler : Et alors commence la seconde partie de notre très noble Pierre, et la Pierre du Second Degré qui est appelée Minérale.

Il faut remarquer ici que la Pierre ou le Mercure, qui, par la première Opération, était né si clair et si resplendissant, est par cette seconde Opération mortifié, noirci, et devient difforme avec tout le Compost, afin qu'il puisse ressusciter victorieux, plus clair, plus pur et plus fort qu'il n'était auparavant. Car cette mortification est la revivification parce qu'en le mortifiant il se revivifie et en se revivifiant il se mortifie.

Ces deux Opérations sont tellement enchaînées l'une avec l'autre, que l'une ne [415] peut être sans l'autre, comme l'enseignent tous les Philosophes ; car la Génération de l'un, est la Corruption de l'autre. Tout cela néanmoins, n'est autre chose que créer le Soufre de Nature et réduire le Compost en la première Matière prochaine au Genre Métallique.

Sachez donc que ce Compost est cette Substance, de laquelle ce Soufre de Nature doit se retirer par confortation et nourrissement, en mettant dans cette Substance la Vertu minérale, pour qu'elle soit finalement faite une nouvelle Nature, dénuée de toutes terrestrités superflues et corrompantes, et de toutes humidités flegmatiques, qui empêchent la

Digestion. Où il faut observer que selon les diverses altérations ou mutations d'une même Matière en sa Digestion, divers noms lui sont imposés par les Philosophes et selon différentes complexions, quelques-uns ont appelé ce Compost Présure coagulante ou épaississante, d'autres l'ont nommé Soufre, Arsenic, Azote, Alun, Teinture illuminant tout Corps, et L'Œuf des Philosophes : Car comme un Œuf est composé de trois choses, savoir, de la coque, du blanc et du jaune ; de même notre physique est composé de Corps, d'Âme, d'Esprit, quoiqu'à la vérité notre Pierre soit une même chose, selon le Corps, [416] selon l'Âme et Selon l'Esprit ; mais selon diverses raisons et intentions des Philosophes, elle est tantôt dite une Chose, et tantôt une autre ; ce que Platon nous fait entendre, quand il dit, que la Matière flue à l'infini, c'est-à-dire toujours, si la forme n'arrête son flux.

Ainsi c'est une Trinité en Unité, et une Unité en Trinité ; parce que là, sont Corps, Âme et Esprit ; là aussi sont Soufre, Mercure et Arsenic : Car le Soufre spirant, c'est-à-dire jetant sa vapeur en arsenic opère en copulant le Mercure ; et les Philosophes disent que la propriété de l'Arsenic est de respirer et que la propriété du Soufre est de coaguler, congeler et arrêter le Mercure. Toutefois ce Soufre, cet Arsenic et ce Mercure ne sont pas ceux que pense le Vulgaire ; car ce ne sont pas ces Esprits venimeux que les Apothicaires vendent ; mais ce sont les Esprits des Philosophes qui doivent donner notre Médecine ; au lieu que les autres Esprits ne peuvent rien pour la perfection des Métaux.

C'est donc en vain que travaillent les Sophistes, qui font leur Élixir de tels Esprits venimeux et pleins de corruption. Car certainement la vérité de la souveraine subtilité de Nature, n'est en nulle autre chose, que dans ces trois Choses à savoir Soufre, Arsenic et Mercure Philosophique

dans lesquels seulement est la [417] réparation et la totale perfection des Corps, qui doivent être purgés et purifiés.

Les Philosophes ont imposé plusieurs noms à notre Pierre, et cependant elle n'est toujours qu'une Chose.

Par cette raison, laissez la pluralité des noms, et vous arrêtez à ce Compost, qu'il faut mettre une fois dans notre Vaisseau secret, d'où il ne doit point être tiré, que la Roue élémentaire ne soit accomplie, afin que la force et vertu active du Mercure qui doit être nourri, ne soit suffoquée ou perdue : car les Semences des choses, qui naissent de Terre, ne croissent ni ne multiplient si leur force et vertu générative leur est ôtée par quelque qualité étrangère : Aussi semblablement, cette Nature ne se multipliera jamais, ni ne sera multipliée, si elle n'est préparée en manière d'Eau.

La Matrice de la Femme, après qu'elle a conçu, demeure close et fermée, afin qu'il n'y entre aucun air étranger, et que le fruit ne se perde pas : De même notre Pierre, doit toujours demeurer close dans son Vaisseau, et rien d'étranger ne doit lui être ajouté : Elle doit seulement être nourrie et informée par la Vertu informatrice de sa nature, et multiplicative non seulement en quantité mais aussi en qualité très forte : De sorte qu'il faut influer ou mettre dans la Matière son [418] humidité vivificative, par la vertu de laquelle elle est nourrie, accrue et multipliée.

Après donc que notre Compost est fait, la première chose à laquelle on doit s'appliquer, c'est de l'animer en y mettant la Chaleur ou l'humidité vivificative ou l'Âme ou l'Air, ou la Vie par la voie de la Solution et de la Sublimation avec Coagulation ; car sans cette Chaleur elle demeurerait sans action, et sans Âme, serait privée de ses hautes vertus et n'aurait aucun mouvement de Génération. La manière d'introduire la Chaleur dans la matière, c'est de la convertir de disposition en disposi-

tion, et de nature en nature, c'est-à-dire, de l'élever d'une nature très basse, à une nature très haute, et très noble.

Cette disposition se fait par sa propre Sublimation, Dissolution de Terre et Congélation d'Eau, ou Ingrossation ou Mortification ou résurrection et Sublimation en légers Éléments. De sorte donc que tout le Cercle de ce Magistère, n'est autre chose qu'une parfaite Sublimation, laquelle toutefois a plusieurs opérations particulières et enchaînées ensemble.

Cependant il y en a deux principales, à savoir la parfaite Dissolution et la parfaite Congélation : Aussi tout le Magistère n'est autre chose que parfaitement [419] dissoudre et parfaitement congeler l'Esprit : et ces opérations ont une telle liaison entre elles, que jamais le Corps ne se dissout, que l'Esprit ne se congèle ni l'Esprit ne se congèle point, que le Corps ne se dissolve. Ce qui fait dire à Raimond Lulle, que tous les Philosophes ont déclaré que l'œuvre entier du Magistère, n'est que Dissolution et Congélation. Pour avoir ignoré ces opérations, de grands personnages en d'autres Sciences ont été trompés ; la Présomption de leur savoir leur a fait présumer qu'ils entendaient les Cercles de la Nature et la manière de circuler.

Il est donc important de bien connaître la manière de cette Circulation qui véritablement n'est autre chose qu'imbiber et abreuver, ou faire boire le Compost selon le juste poids de notre Eau mercurielle, que les Philosophes commandent de nommer Eau permanente, parce que dans cette Imbibition le Compost est digéré, dissout, et congelé d'une manière accomplie et naturelle.

C'est une chose véritable, que si une Matière de Terre doit être faite Feu il faut qu'elle soit subtilisée, préparée et faite plus simple qu'elle n'était. Il en est de même de notre Compost, atténué et subtilisé, en telle

sorte, que le Feu domine en lui et [420] cette subtiliation et préparation de terre est faite avec Eaux subtiles, souverainement aigres et aiguës, qui n'ont aucune fétidité ni mauvaise odeur, telle comme dit Geber dans sa *Somme*, qu'est l'Eau de notre Argent-vif sublimé et ramené à nature de Feu, sous les noms de Vinaigre, de Sel, d'Alun et de plusieurs autres liqueurs très aigres. Par laquelle Eau les Corps sont subtiliés, réduits et ramenés à leur première Matière, prochaine, à la Pierre ou à l'Élixir des Philosophes. Remarquez que comme l'Enfant au ventre de sa Mère doit être nourri de son aliment naturel qui est le sang menstruel afin qu'il puisse croître en quantité et en qualité plus forte, de même notre Pierre doit être nourrie de sa graisse, dit Aristote, et de sa propre nature et substance.

Mais quelle est cette graisse qui est le nourrissement la vie, l'accroissement et la multiplication de notre Pierre? les Philosophes l'ont totalement celée, comme étant le grand Secret qu'ils ont juré de ne jamais révéler ni manifester à, aucun, et ils ont remis à Dieu seul ce Secret pour le révéler ou inspirer à qui il lui plaira. Cependant cette humidité grasse et vivifique, ou donnant vie est appelée Par quelques Philosophes, Eau Mercurielle, Eau permanente, Eau demeurant au feu, Eau divine, [421] et elle est la Clef et le Fondement de toute l'œuvre.

De cette Eau mercurielle et permanente, il est dit dans la Tourbe, qu'il faut que le Corps soit occupé par la flamme du feu afin qu'il soit dérompu, dépecé et débilité ; à savoir avec cette eau pleine de feu, dans laquelle le Corps est lavé jusqu'à ce que tout soit fait Eau, laquelle n'est pas eau de Nue ni de Fontaine, comme le croient les Ignorants et les Sophistes, mais c'est notre Eau permanente ; laquelle toutefois sans le Corps avec lequel elle est jointe ne peut être permanente, c'est-à-dire qu'elle ne peut demeurer au feu, et qu'elle s'enfuit aussitôt : et tout le secret de

notre Pierre est dans cette Eau permanente : car c'est dans cette Eau qu'elle se parfait, parce que l'Humidité, qui la vivifie, est en elle, comme étant sa vie et sa résurrection.

Au sujet de cette Eau très secrète, il est dit dans la Tourbe : l'Eau, par elle seule fait tout : car elle dissout tout ; elle congèle tout ce qui est congelable, elle dépèce et dérompt tout sans aide d'autrui ; en elle est la chose qui teint et qui est teinte : Bref notre Œuvre n'est autre chose que vapeur et eau, qui est dite mondifiante, ou nettoyant, blanchissant, rubifiant et déjetant la noirceur des Corps, et les [422] Philosophes l'ont nommée Eau permanente, Huile fixe et incombustible, ou qui ne peut être brûlée. C'est l'Eau que les Philosophes ont divisée en deux parties, l'une desquelles dissout le Corps en le calcinant, c'est-à-dire en le réduisant en Chaux et en le congelant ; et l'autre partie nettoie le Corps de toute noirceur, le blanchit et rougit, et le fait fluer ou courir en multipliant ses parties. Cette Eau dans la Tourbe est appelée le Vinaigre très aigre et très aigu : Car c'est une Humidité chaude en elle-même d'une chaleur vivifiante contenant en soi une Teinture invariable, qui ne peut être altérée.

Alphidius a nommé cette Eau *Attrempance* ou mesure des Sages, et Urine des Jeunes Colériques. Pour ne vas faire connaître cette Eau, les Philosophes l'ont cachée sous différents noms et elle n'est connue que de très peu de Gens.

Hermès l'a connue et touchée, Gerber l'a connue, Alphidius l'a traitée, Morienus l'a écrite, le Lis l'a entendue, Arnaud de Villeneuve l'a bien aperçue, Raymond Lulle l'a faiblement déclarée, le Texte ne l'a pas ignorée, Rasis, Avicenne, Galien, Hippocrate, Haly et souverainement Albert l'ont sagement cachée, et Dastin, Bernard de Grave, Pythagore, Merlin l'ancien et Aristote l'ont très bien entendue : [423] Bref cette Eau qui

triomphe de tout, est nommée céleste, glorieuse, dernier et final Secret pour nourrir notre honorable Pierre, sans laquelle Eau n'est jamais amendée, nourrie, accrue, ni multipliée ; et pour cela les Philosophes ont celé la manière de faire cette Eau comme la Clef de leur Magistère.¹ Et certainement, j'ai lu plus de cent volumes de Livres traitant de cet Art, sans avoir trouvé dans aucun la perfection de cette Eau Mercurielle. J'ai vu aussi plusieurs hommes savants en cette science sans en avoir trouvé aucun qui eût ce Secret, excepté un grand Médecin qui me dit avoir soupiré pendant trente-six ans avant que d'y être parvenu.

Il est dit qu'à cette Nature est donné une double Nature, à savoir d'Or et d'Argent dans les entrailles desquels comme dans le ventre de sa Mère, l'Argent vif est contenu multiplié, purgé et converti en Soufre blanc, non urant, par l'action de la chaleur du feu, étant là dedans informé régulièrement par l'Art. Donc cette Eau Mercurielle n'est autre chose que l'Esprit des Corps converti en nature de Quintessence, donnant vertu à la [424] Pierre et la gouvernant. Et cette Pierre ou notre Compost est matrice contenant et Lien expédient et convenable savoir Terre, Mère ou Vaisseau de Nature retenant vertu formative de la Pierre, en quoi la chaleur naturelle est mise qui est cette vertu *issante* du Vaisseau par le cinquième Esprit. C'est pourquoi ce Vaisseau est appelé Mère et Nourrice, parce qu'il donne une vertu naturelle au Soufre qu'il paît et qu'il nourrit.

Ceci donc est notre Compost en ce Vaisseau naturel, dans lequel les Esprits sont transmués de nature en nature, et plus ils fuient, plus ils s'altèrent dans ce Vaisseau et s'éloignent de leur corruption et imperfec-

¹ L'Auteur du Rosaire, en parlant de cette Eau secrète : Notre Eau dit-il, est plus forte que le feu, parce que du Corps de l'Or, elle fait un pur Esprit, ce que le feu commun ne peut faire.

tion, jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'accomplissement de Quintessence : ce qui fait qu'ils prennent, ou vêtent une nouvelle nature, qui est nette, blanche, pure, dénuée de toute corrosivité et superfluité terrestre, adurante ou brûlante, et flegmatique évaporable.

En cette affinité du Vaisseau, l'humidité de l'Esprit est par sa viscosité ou nature gluante, retenue en adhérence ou conjonction naturelle et ferme, et le Compost s'y chauffe comme dans son humidité radicale, mêlée et mortifiée. Après quoi la chose morte ressuscite avec la Sublimation joyeuse d'enfantement, en soi relevant [425] totalement de nature salfugineuse et amère. Mais l'Enfant à la puissance de se soutenir soi-même ; et comme il est encore de nature simple, il convient de le nourrir d'un petit lait gras, à savoir de son Humidité vivifiante, de laquelle en partie il a été engendré et qui est notre Eau permanente, Lait de Vierge, ou Eau de vie qui ne vient point de la vigne, et néanmoins elle est dite Eau de vie, parce qu'elle vivifie notre Pierre et la fait ressusciter. Elle est aussi dite Sang réincrudé ou refait cru, Menstrue blanchie, Nourrissement de l'Enfant, Viande du cœur, Eau de mer, Venin des Vivants, Viande des Morts, et Argent vif des Philosophes, dépuré de sa féculence terrestre par Sublimation Philosophique.

Après donc que notre Compost est fait, on doit le mettre dans son vaisseau secret, cuire à feu très lent, ou sec, ou humide, et lui faire boire de notre Eau permanente, peu à peu, en dissolvant et congelant tant de fois que la Terre monte feuillée, laquelle ensuite doit être calcinée et finalement incérée, en la fixant avec la même Eau qui est appelée Huile incombustible et fixe, jusqu'à ce qu'elle flue ou fonde promptement comme de la cire.

Raymond Lulle dit que la Création doit être tant de fois réitérée ou recommencée sur la Pierre, la Sublimation de la partie [426] humide ré-

servée, que la Pierre avec sa propre Humidité, radicalement permanente et fixe et qui ne laisse jamais son Corps, donne une droite fusion. C'est pourquoi, ajoute ce Philosophe, il est commandé d'abreuver notre Pierre avec cette Humidité permanente qui rend claires ses parties ; car après sa parfaite mondation ou purgation de toutes choses corrompantes, et même des deux humeurs superflues, l'une grasse et adustible, et l'autre flegmatique et évaporable, la Pierre est ramenée en propre nature et substance de Soufre non brûlant ; et sans cette Humidité, jamais notre Pierre n'est amendée, nourrie, augmentée, ni multipliée. Il faut remarquer que durant sa digestion, notre Pierre prend alternativement toutes sortes de Couleurs. Néanmoins, il n'y en a que trois principales dont on doit avoir grand soin, sans se mettre en peine des autres ; la Couleur noire qui est la première, la Clef et le commencement de l'Œuvre ; la Couleur blanche qui est la seconde ; et la Couleur rouge qui est la troisième. C'est pourquoi il est dit que la Chose dont la tête est rouge, les pieds blancs et les yeux noirs est tout le Magistère.

Observez donc que quand notre Compost commence à être abreuvé de notre Eau permanente, alors il est entièrement tourné en manière de Poix fondue, et devenu [427] noir comme charbon ; en cet état, il est appelé la Poix noire, le Sel brûlé, le Plomb fondu, le Laiton non net, la Magnésie et le Merle de Jean ; car, durant cette Opération, on voit comme une nuée noire volant par la moyenne Région du Vaisseau au fond duquel demeure la Matière fondue en manière de Poix qui se dissout totalement. En parlant de cette nuée, Jacques du Bourg Saint Saturnin s'écrit, O bénite nuée qui t'envole par notre Vaisseau ! C'est là l'Éclipse du Soleil, dont parle Raymond Lulle.

Quand cette masse est ainsi noircie elle est dite morte et privée de sa Forme : Le Corps est aussi dit mort et éloigné de son attrapement, son

Âme étant séparée de lui. Alors l'Humidité se manifeste en couleur d'Argent-vif, noir et puant, lequel auparavant était sec, blanc, bien odorant, ardent, dépuré de Soufre par la première Opération et il faut recommencer à le dépurer par cette seconde Opération. Ce Corps se trouve privé de son Âme qu'il a perdue, de sa splendeur et de cette merveilleuse lucidité qu'il avait premièrement et maintenant il est noir et enlaidi : ce qui fait que Geber le nomme pour sa propriété Esprit puant, Noir blanc occultement et rouge manifestement et encore Eau, vive sèche. [428]

Cette Masse ainsi noire ou noircie est la Clef, le commencement, et le signe d'une parfaite manière d'opérer au second Régime de notre Pierre précieuse. Aussi Hermès, dit-il, en voyant cette noirceur : Croyez que vous avez opéré par la bonne voie.

Donc cette Noirceur montre la vraie manière d'opérer, car la Masse étant rendue difforme, et corrompue de vraie corruption naturelle, il s'ensuit de cette Corruption une Génération de nouvelle disposition réelle en cette Matière ; à savoir, acquisition d'une nouvelle Forme, lucide, claire, pure, resplendissante et d'une odeur suave et douce.

L'Œuvre de noircir étant accomplie, il faut en venir à l'œuvre de blanchir qui est une des Roses de ce Rosier physique, laquelle est désirée de plusieurs, requise et attendue. Toutefois, comme nous avons déjà dit, avant que la parfaite blancheur apparaisse, toutes les Couleurs qu'on saurait imaginer, sont vues et aperçues dans l'Œuvre, desquelles on ne doit point s'embarrasser, excepté seulement de la Blanche qu'on doit attendre avec une patience constante.

Observez que la manière d'opérer au Noir, au Blanc et au Rouge est toujours la même, à savoir cuire le Compost en le [429] nourrissant de notre Eau permanente, c'est-à-dire le Blanc d'Eau blanche, et le Rouge d'eau rouge, par lequel Nourrissement ou Imbibitions et Digestions, on

extrait de la Pierre cette moyenne Substance de Mercure qui est toute la perfection de notre double Magistère. De manière que la Pierre doit être purgée non seulement des sulfuréités, mais aussi de toutes terrestréités par Sublimation d'Eaux, par Calcinations de Terre, par Inhumations et Décoctions de ces superfluités et par Réductions entre Distillations et Calcinations, et ensuite cette moyenne Substance de ce Mercure vous conjoindrez avec un Soufre qui lui soit propre et cuire le tout ensemble si longuement qu'il soit congelé et privé de toute Humidité superflue, par la voie d'une chaleur naturelle qui lui corresponde ; après quoi il est sublimé en Soufre blanc comme la neige Par tout ceci on voit que notre Pierre contient en soi deux substances d'une même nature, l'une volatile et l'autre fixe, et les Philosophes appellent ces Substances unies leur Argent-vif. Par notre Opération, la Pierre doit donc être parfaitement séparée de toutes superfluités brûlantes et corrompantes, et il n'y doit demeurer que la seule et pure subtilité, ou moyenne Substance d'Argent-vif congelé et dépuré de toute [430] nature sulfureuse, étrangère ou corrompante. Cette Dépuration se parfait quand le Corps se tourne en Esprit et que l'Esprit se retourne en Corps par réitération de Calcination, réduction et sublimation, par lesquelles la Dissolution des Corps est faite avec la Congélation ou Épaississement de l'Esprit, et la Congélation de cet Esprit se fait avec la Dissolution des Corps.

C'est donc par une seule Opération que toutes choses sont faites, à savoir Solution de l'Argent-vif, avec Congélation de certain poids de l'Argent-vif volatil, et leur ablution se fait avec Eau mesurée, ainsi que la Coagulation de cette Eau, en Pierre se fait moyennant la chaleur du Mâle qui opère par la Femelle.

La Pierre naît donc véritablement après la première Conjonction de ces deux Mercurès, comme d'Homme et de Femme et elle ne peut prendre naissance autrement.

Par cette Opération le Corps est dépecé, détruit et gouverné soigneusement jusqu'à ce que son Âme subtile étant extraite de son épaisseur, se soit tournée en Esprit impalpable. Alors le Corps est tourné en non Corps ; ce qui est la véritable Règle pour bien opérer.

Souvenez-vous que tout ce Corps est dissous par l'Esprit aigu et qu'il se fait spirituel en se mêlant avec lui. Et comme [431] cet Esprit est sublimé il est nommé Eau, laquelle se lave elle-même et se nettoie, comme nous l'avons déjà dit, en montant avec sa très subtile Substance et délaissant ses parties corrompantes ; et les Philosophes ont appelé cette Ascension, Distillation, Ablution et Sublimation.

Troisième Degré

Quand la Sublimation se trouve parfaitement accomplie, la Pierre est alors vivifiée de son Esprit vivifiant, on Âme naturelle, dont elle avait été privée en noircissant ; elle est inspirée, animée, ressuscitée et menée à la dernière fin de toute subtilité et pureté, et réduite en Pierre cristalline, blanche comme neige, elle est un peu élevée dans le Vaisseau, au fond duquel demeurent les résidences.

Cette Pierre cristalline étant séparée de ses résidences, mettez-la à part, et la sublimez sans ces résidences : car si vous vous essayez de la sublimer avec ces mêmes résidences, jamais vous ne les séparerez d'ensemble et votre travail vous deviendrait inutile.

En sublimant donc sans ces résidences on a la Terre blanche feuillée, le Soufre blanc non urant, congelant et fixant après parfaitement le Mer-

cure, nettoyant tout Corps [432] impur, et paraisant l'imparfait en le réduisant en véritable Argent.

Ce Soufre étant ainsi sublimé il n'y a blancheur au monde qui excède la sienne, car il est dénué de toutes choses corrompantes, et est une Nature nouvelle, une Quintessence venant des plus pures parties des quatre Éléments ; c'est le Soufre de Nature, l'Arsenic non urant, le Trésor incomparable, la Joie des Philosophes, leur Délectation si désirée, la Terre blanche feuillée et claire, l'Oiseau d'Hermès, la fille de Platon, l'Alun sublimé, le Sel Ammoniac, et de nouveau le Merle blanc dont les plumes excèdent en lucidité le cristal, et il est de grande resplendeur, de très suave odeur et de souveraine pureté, netteté, subtilité et agilité.

Ce Merle blanc Philosophique est d'une vertu inexprimable, car c'est la Substance du plus pur Soufre du monde, laquelle est l'Âme simple de la Pierre, nette et noble, et séparée de toute épaisseur corporelle. Il faut calciner ce Soufre blanc par sèche Décoction jusqu'à ce qu'il devienne une poudre impalpable et très subtile, et privée de toute Humidité superflue. Après quoi il doit être incéré de l'Huile blanche des Philosophes, peu à peu jusqu'à ce qu'il nue dès promptement comme Cire. Cette Incréation accomplie, qui n'est autre [432] chose que réduction à fusion, ou à fonte de la chose qui ne peut fondre, notre glorieuse Pierre des Philosophes au blanc est parfaite, fluante et fondante, plus blanche que neige, participante de quelque Verdeur ; persévérante au feu ; retenant et congelant le Mercure et le fixant ensuite ; teignant et transmuant tout Métal imparfait en véritable Lune. Et si vous en jetez un poids sur mille d'Argent-vif ou de quelque autre Métal imparfait il les convertira en Argent plus fin, plus pur et plus blanc que celui des Mines.

La manière de la Projection et de la Multiplication au blanc et au rouge est semblable.

Cependant la Multiplication se fait en deux manières ; l'une par projection en jetant un poids sur cent, et tout sera Médecine de laquelle un poids convertira autre cent poids, aussi en Médecine parfaite ; et un poids de ces cent, fait cent poids de pur Argent, ou de pur Or.

Il y a d'autres manières plus profitables et plus secrètes de multiplier la Médecine par projection, dont je me tais à présent ; mais par Multiplication la Pierre est augmentée sans fin ; c'est à savoir par ses Digestions, Animations ou Imbibitions d'Huile Mercurielle, laquelle Huile est de nature des Métaux : Et cette Multiplication [434] se fait seulement en imbibant ou abreuvant la Pierre de cette Huile permanente et en dissolvant et congelant autant de fois qu'on le voudra : Car plus la Pierre sera digérée, plus elle sera parfaite, et plus de poids elle convertira, parce qu'elle sera plus subtilisée. En quoi est accomplie la Rose blanche, céleste, suave et si chérie des Philosophes. Après que la Pierre au blanc est accomplie, il en faut dissoudre une partie, et tant la calciner, selon que le veulent quelques Philosophes, que par vertu de longue Décoction, elle soit tournée en cendre impalpable, et qu'elle devienne colorée en citrinité. Il faut ensuite l'abreuver de son Eau rouge jusqu'à ce qu'elle demeure rouge comme corail. Dans son Codicile, au Chapitre de la Calcination de la Terre, Raymond Lulle dit : N'oublie pas de calciner en son feu allumé la matière de la Terre préconnue de la Pierre avec réitération de Destruction de Distillation d'Eau et de Calcination de Corps, jusqu'à ce que la Terre demeure blanche et vide de toute humidité ; Et après continuez par plus grande force de feu et d'imbibition d'Eau jusqu'à ce qu'elle devienne rouge, comme Hyacinthe, en Poudre impalpable et sans tact. Le Signe de perfection est manifestement montré, quand à sa dernière [435] Calcination, la Matière demeure privée de toute humidité, en parlant du second Procédé et principalement du second Régime, qui est de faire la Pierre

rouge. Geber dit, qu'elle n'est pas faite sans addition de la chose qui la teint, que Nature connaît bien ; à savoir, sans qu'elle soit abreuvée et teinte de cette Eau Céleste, de laquelle il est dit au *Lis* des Philosophes : O Nature Céleste ! commentournes-tu nos Corps en Esprit. O quelle merveilleuse et puissante Nature ! Elle est par dessus tout, elle surmonte tout, et elle est le Vinaigre qui fait que l'Or est véritable Esprit, ainsi que l'Argent. Sans elle ni Noirceur, ni Blancheur, ni Rougeur ne peuvent jamais être faites en notre Œuvre ; Donc, quand cette Nature est jointe au Corps, elle le tourne en Esprit, et de son Feu spirituel, le teint d'une Teinture invariable et qui ne peut être effacée.

Hermès nomme cette Nature Céleste Eau des Eaux ; et Alphidius l'appelle Eau des Philosophes Indiens, Babyloniens et Égyptiens. Sans cette Eau, par laquelle les Corps sont faits Esprits et réduits à leur première Nature ou Matière notre Pierre n'est jamais amendée, la Blanche sans l'Eau blanche et la Rouge sans l'Eau rouge.

Soit donc la Pierre Rouge abreuvée de l'Eau rouge, pour qu'enfin tant par longue [436] Décoction ou Cuisson que par longue Imbibition ou continuel Abreuvement ; elle soit fait rouge comme Sang Hyacinthe, Écarlate, ou Rubis, et luisante comme un Charbon embrasé, mis dans un lieu obscur. Et finalement que notre Pierre soit ornée d'un Diadème rouge. Ce qui fait dire à Diomèdes : Votre Roi venant du Feu avec sa Femme, gardez-vous de les brûler par trop grand feu : Cuisez-les donc doucement, afin qu'ils soient faits premièrement Noirs, après Blancs, ensuite Citron et Rouge et finalement Venin teignant.

Car, comme dit Ægistus, ces Choses doivent être faites par division des Eaux. Je vous commande de ne mettre pas toute l'Eau ensemble, mais peu à peu et cuisez doucement jusqu'à ce que l'Œuvre soit accompli.

On voit par là que la Pierre demeure rouge de vraie rougeur, lumineuse, claire et vive, fondante comme Cire, par la teinture de laquelle l'Argent-vif vulgaire et tous Métaux imparfaits peuvent être teints et parfaits en très vrai et très bon Or beaucoup meilleur que celui des Mines. En quoi est accomplie cette précieuse Pierre surmontant toute Pierre précieuse laquelle est un trésor infini à la gloire de Dieu qui vit et règne éternellement.

Fin de la parole délaissée

[437]



LE SONGE VERT

Véridique et véritable, parce qu'il contient Vérité¹

Dans ce Songe tout paraît sublime ; le sens apparent n'est pas indigne de celui qu'il nous cache ; la Vérité y brille d'elle-même avec tant d'éclat, qu'on n'a pas de peine à la découvrir à travers le voile, dont on a prétendu se servir pour nous la déguiser.

J'étais enseveli dans un sommeil très profond, lorsqu'il me sembla voir une Statue, haute de quinze pieds ou environ, [438] représentant un Vieillard vénérable, beau et parfaitement bien proportionné dans toutes les parties de son Corps. Il avait de grands cheveux d'Argent tous par ondes ; ses cheveux étaient de Turquoises fines, au milieu desquelles étaient enchâssées des Escarboucles, dont l'éclat était si brûlant, que je ne pouvais en soutenir la lumière. Ses lèvres étaient d'Or, ses dents de Perles Orientales, et tout le reste du Corps était fait d'un Rubis fort brillant. Il touchait du pied gauche un Globe terrestre, qui paraissait le supporter. Ayant le bras droit élevé et tendu, il semblait soutenir, avec le bout de son doigt, un Globe céleste au-dessus de sa tête, et de la main gauche il tenait une Clef, faite d'un gros Diamant brut.

¹¹ On croit que le Trévisan est l'Auteur de cet Opuscule, qui fait la quatrième Partie du *Texte d'Alchimie*. Quoiqu'il en soit, il est fort estimé. Voici ce qu'en rapporte celui qui l'a mis en lumière. Il est inutile, ce me semble, dit-il de chercher l'Origine du *Songe Vert* ; il suffit de trouver en lui la Pratique de la Pierre Végétale, comme le cite le Trévisan dans son Livre de la *Parole délaissée*, où il parle dans le plus bel endroit de ce Traité, pour éclaircir ce qu'il veut expliquer.

Cet Homme s'approchant de moi, me dit : Je suis le Génie des Sages, ne crains point de me suivre. Puis me prenant par les cheveux, de la main dont il tenait cette Clef, il m'enleva et me fit traverser les trois Régions de l'Air, celle du Feu, et les Cieux de toutes les Planètes. Il me porta encore bien au-delà ; puis m'ayant enveloppé dans un tourbillon, il disparut, et je me trouvai dans une Île, flottante sur une Mer de Sang. Surpris d'être dans un Pays si éloigné, je me promenais sur le Rivage ; considérant cette Mer [439] avec une grande attention, je reconnus que le Sang, dont elle était composée, était vif et tout chaud. Je remarquai même qu'un vent très doux, qui l'agitait sans cesse, entretenait sa chaleur, et excitait en cette Mer un bouillonnement, qui causait à toute l'Île un mouvement presque imperceptible.

Ravi d'admiration de voir ces choses si extraordinaires, je réfléchissais sur tant de merveilles, quand j'aperçus plusieurs personnes de mon côté. Je m'imaginai d'abord qu'ils voulaient peut-être me maltraiter, et je me glissais sous un tas de Jasmins pour me cacher ; mais leur odeur m'ayant endormi, ils me trouvèrent et me saisirent. Le plus grand de la troupe, qui me semblait commander les autres, me demanda avec un air fier, qui m'avait rendu si téméraire que de venir des Pays-Bas dans ce très haut Empire. Je lui racontai de quelle manière on m'y avait transporté. Aussitôt cet Homme, changeant tout à coup de ton, d'air et de manières, me dit : Sois le bienvenu, toi qui fus conduit ici par notre très haut et très puissant Génie. Puis il me salua, et tous les autres ensuite, à la façon de leur Pays, qui est de se coucher tout plat sur le dos, puis se mettre sur le ventre, et se relever. Je leur rendis le salut, mais selon [440] la coutume de mon Pays. Il me promit de me présenter au *Hagacestaur*, qui est leur Empereur. Il me pria de l'excuser sur ce qu'il n'avait point de voiture pour me porter à la Ville, dont nous étions éloignés d'une lieue. Il ne

m'entretenait par le chemin que de la puissance et des grandeurs de leur Hagacestaur, qu'il disait posséder sept Royaumes, ayant choisi celui qui était au milieu des six autres, pour y faire sa résidence ordinaire.

Comme il remarquait que je faisais difficulté de marcher sur des Lis, des Rosés, des Jasmins, des Œillets, des Tubéreuses, et sur une quantité prodigieuse de Fleurs les plus belles et les plus curieuses, qui croissent même dans les chemins ; il me demanda en souriant, si je craignais de faire mal à ces Plantes. Je lui répondis, que je savais bien qu'il n'était point en elles d'âme sensitive ; mais que comme elles étaient très rares dans mon Pays, je répugnais à les fouler aux pieds.

Ne découvrant sur toute la Campagne que Fleurs et Fruits, je lui demandai où l'on semait leurs Blés. Il me répondit, qu'ils ne les semaient point ; mais que comme il s'en trouvait en quantité dans les terres stériles, le Hagacestaur en faisait jeter la plus grande partie dans nos Pays-Bas pour nous faire plaisir, et que [441] les Bêtes mangeaient ce qui en restait. Que pour eux, ils faisaient leur Pain des Fleurs les plus belles ; qu'ils les pétrissaient avec la Rosée, et les cuisaient au Soleil. Comme je voyais partout une si prodigieuse quantité de très beaux Fruits, j'eus la curiosité de prendre quelques Poires pour en goûter ; mais il voulut m'en empêcher, en me disant qu'il n'y avait que les Bêtes qui en mangeaient. Je les trouvais cependant d'un goût admirable. Il me présenta des Pêches, des Melons et des Figues ; et il ne s'est jamais vu dans la Provence, dans toute l'Italie, ni dans la Grèce des Fruits d'un si bon goût. Il me jura par le Hagacestaur que ces Fruits venaient d'eux-mêmes, et qu'ils n'étaient aucunement cultivés, m'assurant qu'ils ne mangeaient rien autre chose avec leur pain.

Je lui demandai comment ils pouvaient conserver ces Fleurs et ces Fruits pendant l'Hiver. Il me répondit qu'ils ne connaissaient point

d'Hivers : que leurs Années n'avaient que trois Saisons seulement, savoir le Printemps, l'Été, et que de ces deux Saisons se formait la troisième, à savoir l'Automne, qui renfermait dans le Corps des Fruits l'Esprit du Printemps, et l'Âme de l'Été : Que c'était dans cette Saison que se cueillaient le [442] Raisin et la Grenade, qui étaient les meilleurs fruits du Pays.

Il me parut fort étonné lorsque je lui appris que nous mangions du Bœuf, du Mouton, du Gibier, du Poisson, et d'autres Animaux. Il me dit que nous devions avoir l'entendement bien épais, puisque nous nous servions d'aliments si matériels. Il ne m'ennuyait aucunement d'entendre des choses si belles et si curieuses, et je les écoutais avec beaucoup d'attention. Mais étant averti de considérer l'aspect de la Ville, dont nous n'étions alors éloignés que de deux cent pas, je n'eus pas sitôt levé les yeux pour la voir, que je ne vis plus rien, et que je devins aveugle ; de quoi mon Conducteur se prit à rire, et ses Compagnons de même.

Le dépit de voir que ces Messieurs se divertissaient de mon accident, me faisait plus de chagrin que mon malheur même. S'apercevant donc bien que leurs manières ne me plaisaient pas, celui qui avait toujours pris soin de m'entretenir, me consola, en me disant d'avoir un peu de patience, et que je verrais clair dans un moment. Puis il alla chercher d'une Herbe, dont il me frotta les yeux, et je vis aussitôt la lumière, et l'éclat de cette superbe Ville, dont toutes les Maisons étaient faites de Cristal très pur, que le Soleil éclairait [443] continuellement ; car dans cette Île il ne fut jamais de nuit. On ne voulut point me permettre d'entrer dans aucune de ces Maisons, mais bien d'y voir ce qui se passait à travers les murs qui étaient transparents. J'examinai la première Maison ; elles sont toutes bâties sur un même modèle. Je remarquai que leur logement ne consistait qu'en un étage seulement composé de trois Appartements,

chaque Appartement ayant plusieurs Chambres et Cabinets de plein pied.

Dans le premier Appartement paraissait une Salle, ornée d'une tenture de Damas, tout chamarré de Galon d'Or, bordé d'une Crépine de même. La couleur du fond de cette étoffe était changeante de rouge et de vert, rehaussé d'Argent très fin ; le tout couvert d'une Gaze blanche ; ensuite étaient quelques Cabinets, garnis de Bijoux de couleurs différentes ; puis on découvrait une Chambre toute meublée d'un beau Velours noir, chamarré de plusieurs bandes de Satin très noir et très luisant ; le tout relevé d'un travail de Geais, dont la noirceur brillait et éclatait fort.

Dans le second Appartement se voyait une Chambre, tendue d'une Moire blanche ondée, enrichie et relevée d'une Semence de Perles Orientales très fines. Ensuite [444] étaient plusieurs Cabinets, parés de meubles de plusieurs couleurs, comme de Satin bleu, de Damas violet, de Moire citrine, et de Taffetas incarnat.

Dans le troisième Appartement était une Chambre, parée d'une Étoffe très éclatante, de Pourpre à fond d'Or, plus belle et plus riche sans comparaison que toutes les autres étoffes que je venais de voir.

Je m'enquis où étaient le Maître et la Maîtresse du Logis. On me dit qu'ils étaient cachés dans le fond de cette Chambre, et qu'ils devaient passer dans une autre plus éloignée, qui n'était séparée de celle-ci que par quelques Cabinets de communication, que les meubles de ces Cabinets étaient de couleurs toutes différentes, les uns étaient d'un Tabis couleur d'Isabelle, d'autres de Moire citrine, et d'autres d'un Brocard d'Or très pur et très fin.

Je ne pouvais voir le quatrième Appartement, parce qu'il doit être hors d'œuvre ; mais on me dit qu'il ne consistait qu'en une Chambre,

dont les meubles n'étaient qu'un tissu de rayons de Soleil les plus épurés et concentrés dans cette étoffe de Pourpre où je venais de regarder.

Après avoir vu toutes ces curiosités, [445] on m'apprit comment se faisaient les Mariages parmi les Habitants de cette Île. Le Hagacestaur ayant une très parfaite connaissance des humeurs et du tempérament de tous ses Sujets, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, il assemble les Parents les plus proches, et met une jeune Fille, pure et nette, avec un bon Vieillard sain et vigoureux : Plus il purge et purifie la Fille, il lave et nettoie le Vieillard, qui présente la main à la Fille, et la Fille prend la main du Vieillard : Puis on les conduit dans un de ces Logis, dont on scelle la porte avec les mêmes matériaux dont le Logis a été fait : et il faut qu'ils restent ainsi enfermés ensemble neuf mois entiers, pendant lequel temps ils font tous ces beaux Meubles qu'on m'a fait voir. Au bout de ce terme, us sortent tous deux unis en un même Corps ; et n'ayant plus qu'une Âme, ils ne sont plus qu'un, dont la puissance est fort grande sur Terre. Le Hagacestaur s'en sert alors pour convertir tous les Méchants, qui sont dans ses sept Royaumes.

On m'avait promis de me faire entrer dans le Palais du Hagacestaur ; de m'en faire voir les Appartements, et un Salon entre autres, où sont quatre Statues aussi anciennes que le Monde, dont celle qui est placée au milieu est le puissant *Séganisségède*, [446] qui m'avait transporté dans cette Île. Les trois autres, qui forment un triangle à l'entour de celui-ci, sont trois Femmes, à savoir, *Ellugaté*, *Linémalore*, et *Tripsarécopsem*. On m'avait aussi promis de me faire voir le Temple où est la Figure de leur Divinité, qu'us appellent *Elésel Vassergusine* ; mais les Coqs s'étant mis à chanter, les Pasteurs conduisant leurs Troupeaux aux champs, et les Laboureurs attelant leurs charrues, firent un si grand bruit, qu'ils me réveillèrent, et mon Songe se dissipa entièrement.

Tout ce que j'avais vu jusqu'ici n'était rien en comparaison de ce qu'on promettait de me faire voir. Cependant je n'ai pas de peine à me consoler, lorsque je fais réflexion sur cet Empire Céleste, où le Tout Puissant paraît assis dans son Trône environné de gloire et accompagné d'Anges, d'Archanges, de Chérubins, de Séraphins, de Trônes et de Dominations. C'est là que nous verrons ce que l'œil n'a jamais vu, que nous entendrons ce que l'oreille n'aura jamais entendu, puisque c'est dans ce Lieu que nous devons goûter une félicité éternelle, que Dieu lui-même a promise à tous ceux qui tâcherons de s'en rendre dignes, ayant tous été créés pour participer à cette gloire. Faisons donc tous nos efforts pour la mériter. Loué soit Dieu.

Fin du Songe Vert.

[445]

OPUSCULE DE LA VRAIE PHILOSOPHIE NATURELLE DES MÉTAUX

Composé par D. ZACHAIRE Gentilhomme de Guyenne

*Préface*¹

Combien que tous ceux qui ont écrit en cette Divine Science justement et à bon droit appelée Philosophie Naturelle, ayant expressément défendu la profanation et *divulcation* d'icelle, si est ce, Ami Lecteur, qu'ayant [448] lu et relu par diverses et continuelles fois les Livres des Philosophes Naturels, et pensé ordinairement à l'interprétation des Contradictions, Figures, Comparaisons, Équivoque et divers Énigmes qui apparaissent en nombre infini en leurs Livres ; je n'ai voulu sceller et cacher la résolution qu'en ai peu faire après avoir longuement travaillé aux Sophistications et maudites *Receptes*, ou pour parler plus proprement *Décepte*, en lesquelles j'ai été un long temps plus enfermé et enveloppé que Dédalus ne fut en son Labyrinthe. Mais enfin, par continuelle lecture des bons Auteurs et approuvés en la Science, j'ai dit avec Geber en sa Somme : *Retournant en nous même et considérant la vrai voie et façon de laquelle Nature use sous terre à la procréation des Métaux, avons connu la vraie et parfaite Matière laquelle Nature a préparée pour les parfaire sur terre*. Ainsi que l'expérience, grâces au Seigneur Dieu qui m'a fait tant de faveur et grâces par son cher Fils et notre Rédempteur Jésus-Christ, m'a puis après certifié comme je dirai plus amplement en la première Partie de mon présent Opuscule, où je déclarerai la façon par laquelle je suis

¹ Zachaire ayant écrit en français son Opuscule, on n'a pas cru devoir réformer le Langage pour les raison qui ont empêché de corriger celui du Trévisan.

parvenu à la vraie connaissance de ce Divine Œuvre. Car en la seconde je montrerai de quels Auteurs j'ai usé en mon étude, [449] rédigeant leurs autorités en bon ordre et vraie méthode, afin de mieux connaître la propriété et explication des Termes de la Science. Et en la tierce et dernière Partie, je déclarerai la Pratique de telle sorte qu'elle sera cachée aux Ignorants et montrée comme au doigt aux vrais Enfants de la Science, pour lesquels je me suis grandement peiné à mettre et rédiger le tout en meilleur ordre qui m'a été possible. Ne voulant point imiter en cela plusieurs qui nous ont précédés, lesquels ont été tant Envieux du bien public et Amateurs de la particularité, qu'ils n'ont voulu déclarer leur Matière que sous diverses et variables Allégories, non pas seulement montrer leurs Livres, comme j'en ai connu un de mon temps qui tenait tant chers et cachés des Papiers qu'il avait recouverts d'un Gentilhomme Vénitien que lui même osait regarder à demi, se faisant croire que notre grand Œuvre devait un jour sortir de là sans s'en tourmenter d'avantage que la garder bien dans un coffre bien fermé.

Mais telle manière de gens doivent savoir que cette Œuvre tant Divine ne nous est point donnée par cas fortuit, ainsi que disent les Philosophes quant ils reprennent ceux qui travaillent à crédit ; comme font presque tous les Opérateurs [450] d'aujourd'hui ; desquels je ne doute point que ne soit aigrement repris et *taxé* pour avoir publié mon présent Opuscule, disant que je fais une grande folie de publier ainsi mon Œuvre même en Langage vulgaire, attendu qu'il n'y a Science qui soit aujourd'hui tant haïe du commun populaire que celle-ci.

Mais pour leur répondre : Je veux premièrement qu'ils sachent s'ils ne l'ont encore connu, que ce Divine Philosophie n'est point en la puissance des Hommes ; moins ne peut-elle être connue par leurs Livres, si notre bon Dieu ne l'inspire en nos cœurs par son Saint Esprit ou par

l'organe de quelque Homme vivant, comme je prouverai bien amplement à la seconde Partie de mon Opuscul. Tant s'en faut donc que je la publie par ce mien petit Traité. Et quant à ce que je l'ai mise en Langage vulgaire, qu'ils sachent que je n'ai riens fait en ceci de nouveau, mais plutôt imité nos Auteurs anciens, lesquels ont tous écrit en leur langue, comme Hamec Philosophe Hébreu en langage Hébraïque, Thebit, Haly Philosophes Chaldéen en leur Langue Chaldaïque ; Homère, Démocrite, Théophraste et tant d'autres Philosophes Grecs en leur Langue Grecque ; Abobaly, Geber, Avicenne, Philosophes Arabes, [451] en leur Langue Arabique ; Morien, Raymond-Lulle et plusieurs autres Philosophes Latins en la Langue Latine afin que leurs Successeurs connussent que cette Divine Science avait été baillée aux Gens de leur Nation. Si donc j'ai imité tous ces Auteurs et plusieurs autres en leurs Écrits, ce n'est pas de merveilles si les ensuivit en leur façon d'écrire ; afin même que ceux qui sont aujourd'hui vivants et qui nous suivrons après, connaissent que notre benoît Dieu a voulu par sa sainte et Divine Miséricorde de gratifier en cela notre bon Pays de Guyenne, comme il a fait d'autres fois les autres Nations.

Et quant à ce qu'ils disent : que Notre Science est haïe du commun populaire, ce n'est pas elle : car la Vérité étant premièrement connue a été toujours aimée ; mais ce sont leurs tromperies et fausses Sophistications, comme je déclarerai plus amplement en la première Partie.

Mais, diront ils, puisque je n'exprime bien clairement toutes les choses requises à la Composition de notre Divin Œuvre afin que tous ceux qui verront mon présent Opuscul y puissent travailler assurément, quel profit en rapporteront les Lisant ? Je dis grand et double profit. Premièrement, qui est aujourd'hui l'Homme, [452] qui saurait exprimer ni déclarer le grand bien qu'on dépend ordinairement en la France à la

poursuite de ses maudites Sophistications ? Desquelles, si c'est le bon plaisir de Dieu qu'ils en soient retirés, mettant fin à tant de folles dépenses par la lecture de mon Opuscule, ne serait-ce pas en rapporter un grand profit ? Sans compter le second, que les bons et fidèles Lecteurs en rapporteront en rangeant leur étude selon la vraie méthode que j'en ai baillé en la seconde Partie. Et si Dieu leur fait tant de grâces qu'ils en puissent faire telle résolution que je dirai ci après, la Tierce ne leur sera pas inutile pour avoir entrée et grand accès à ce Divine Pratique. Je dis Divine pour ce qu'elle est telle que l'entendement des Hommes ne l'a peut comprendre de soi, fussent-ils les plus grand Philosophes qui surent jamais, comme donne assez à entendre Geber quand il taxe ceux qui veulent travailler en considérant seulement les causes Naturelles et la seule Opération de Nature : *En cela, dit il, faillent les Opérateurs d'aujourd'hui pour ce qu'ils pensent ensuivre Nature, laquelle notre Art ne peut imiter du tout.*

Cessent donc, désormais, tels et semblables Calomniateurs, lesquels je veux avertir qu'ils ne se peinent point à la lecture [453] de mon présent Opuscule : Car ce n'est point pour eux que je l'ai composé, mais pour les Enfants bénévoles, dociles et amateurs de notre Science ; lesquels je prie très humblement qu'avant se prendre à travailler, ils aient résolu en leur entendement toutes et chacunes des Opérations nécessaires à la Composition de notre Divine Œuvre, et icelles adaptées tellement aux Sentences, Contradictions, Énigmes et Équivoque qu'on trouve aux Livres des Philosophes qu'ils ni aperçoivent plus aucune Contradiction ni Variété quelconque, Car c'est le vrai moyen pour connaître la vérité et principalement en ce Divine Philosophie, comme trop mieux a écrit Rasis, disant : *Celui qui sera paresseux à lire nos Livres ne sera jamais prompt à préparer les Matières : Car l'un des Livre déclare l'autre, et ce que défaut en*

l'un est ajouté en l'autre. Parce qu'il ne se faut jamais attendre, et ce par jugement Divin, de trouver tout l'accomplissement de notre Divin Œuvre écrit et déclaré par ordre, ainsi qu'a très bien écrit Aristote au Roi Alexandre, répondant à sa prière : *Il n'est pas licite, dit il, demander chose qui ne soit permise l'octroyer. Comment donc penses-tu que j'écrive au long en papier ce que les cœurs des Hommes ne pourraient porter s'il était* [454] *rédigé par écrit.* Donnant assez à entendre par le refus qu'il faisait au Roi son Maître, qu'il est défendu par l'Ordonnance Divine de publier notre Science en termes tels qu'ils soient entendus du Commun.

Pourquoi j'*adjure* par la présente tous ceux, qui par le moyen de mon présent Opuscule, parviendront à la vraie connaissance de ce Divin Œuvre, qu'ils la *manient* tellement que les Pauvres en soient nourris ; les Oppressés relevés d'affaires ; les Ennuyés soulagés, pour l'amour de notre bon Dieu, qui leur aura communiqué un si grand Bien, duquel je les prie encore un coup reconnaître le tout, et comme venant de lui, en user selon ses saints Commandements. Ce faisant, il fera qu'ils prospéreront en leurs affaires ; comme du contraire, il permettra que le tout soit à leur confusion.

Je te supplie donc, Ami fidèle, qu'en lisant nos Livres, tu aies toujours ce bon Dieu en ton entendement, pour ce que tout bien descend de lui, et sans l'aide duquel il n'y a rien de parfait en ce bas Monde ; tant s'en faut qu'on puisse parvenir à la Connaissance de ce grand et admirable Bien si son Saint Esprit ne nous est baillé pour Guide. Comme de vrai il le sera si l'avarice ne te mène, et que tu sois [455] vrai Zélateur de Jésus-Christ ; auquel soit louange et gloire aux Siècles des Siècles. Ainsi soit-il.



PREMIÈRE PARTIE

Comment l'Auteur est parvenu à la connaissance de cette Divine Œuvre

Hermès, justement appelé Trismégiste qui est communément interprété Trois fois très Grand, auteur et premier Prophète des Philosophes Naturels, après avoir vu par expérience la certitude et vérité de ce Divine Philosophie, a très bien et à bon droit laissé par, écrit, que n'eut été la crainte qu'il avait du jugement universelle, que le Souverain Dieu doit faire de toutes Créatures raisonnables ès derniers jours de la consommation du Monde, qu'il n'eut jamais laissé riens par écrit de cette Divine Science, tant il l'a estimée, et ajuste occasion, grande et admirable. En cette opinion ont été tous les Auteurs principaux qui l'ont ensuivi. Qui est la cause qu'ils ont tous écrit leurs Livres de telle sorte, comme dit Geber en sa Somme, qu'ils concluent toujours à deux parties, afin de faire faillir les Ignorants, et [456] déclarer dessous cette variété d'opinions, leur intention principale aux Enfants de la Science. Lesquels il convient errer du commencement ; afin, disent-ils, que l'ayant acquise avec grande peine et travail de corps et d'entendement, ils la tiennent plus chère et plus secrète. Ce que, de vrai est une grande occasion pour ne la publier point, pour ce qu'il y faut une peine indicible à l'acquérir, sans compter les frais et dépenses qui sont fort grandes, avant pouvoir parvenir à la parfaite connaissance de cette Divine Œuvre. Je parle de ceux qui n'ont autre Maître que les Livres, attendant l'inspiration de notre bon Dieu, comme j'ai été l'espace de dix ans.

Car premièrement pour compter le vrai ordre du temps et la façon comment j'y suis parvenu, étant âgée de vingt ans, ou environ, après avoir été instruit par la *sollicitude* et diligence de mes Parents, aux Prin-

cipes de Grammaire en notre maison, je fus envoyé par iceux à Bordeaux, pour ouïr les Arts au Collège, pour ce qu'il y avait ordinairement des Maîtres fort savants où je fus trois ans étudiant presque toujours en la Philosophie ; en laquelle je profitai tellement, par la grâce de Dieu et sollicitude d'un mien Maître particulier que mes Parents m'avaient baillé, qu'il sembla bon à tous mes Amis et [457] Parents, (pour ce que pendant ce temps j'avais perdu Père et Mère qui me délaissèrent tout seul) que je fusse envoyé à Toulouse, sous la charge de mon dit Maître, pour étudier aux Lois. Mais je ne parti pas de Bordeaux que je ne pris accointance avec que d'autres Écoliers qui avaient divers Livres de Recettes ramassées de plusieurs, lesquels me furent familiers, pour ce que mon Maître s'entremêlait d'y travailler. Je ne fus pas si paresseux que je laissasse une seule feuille à *doubler* de tous les Livres que je pouvais recouvrer, de sorte qu'avant d'aller à Toulouse, j'en avais un Livre bien grand et gros de l'épaisseur de trois doigts, où j'avais écrit plus de Projections un poids sur dix, un autre sur vingt, sur trente, avec force Tiercelets et Médecines pour le *Rouge*, l'un à dix huit carats, l'autre à vingt, l'autre à Or d'écu, l'autre à Or de ducat ; d'autre pour en faire de plus haute couleur que jamais n'en fut. Les uns devaient soutenir les Fontes, les autres la Touche, les autres tous Jugements, et d'autres infinies sortes. De même pour le *Blanc*, si bien que l'un devait venir à dix Deniers, l'autre à onze, l'autre à Argent de teston, l'autre Blanc de Feu, l'autre à la Touche : De sorte qu'il me semblait, si j'avais une fois le moyen de pratiquer la moindre des dites Recettes, [458] que je serais le plus heureux Homme du Monde. Et principalement de Teintures que j'avais recouvrées. Les unes portaient le titre d'être l'Œuvre de la Reine de Navarre, les autres du feu Cardinal de Lorraine : les autres du Cardinal de Tournon et

d'autres infini noms ; afin, comme je connus depuis, qu'on y ajoutât plus de fois, comme de vrai je faisais pour lors.

Car incontinent que je fus à Toulouse, je me pris à dresser des petits Fours, étant avoué du tout par mon Maître. Puis des petits je devins aux grands, si bien que j'en avais une chambre toute entournée. Les uns pour distiller, d'autres pour sublimer, d'autres pour calciner, d'autres pour faire dissoudre dans le Bain Marie, d'autres pour fondre. De sorte que pour mon entrée, je dépendis en un an deux cens écus, qu'on nous avait baillés pour nous entretenir deux ans aux Études, tant à dresser des Fours que à acheter du charbon, diverses et infinies Drogues, divers Vaisseaux de verre desquels j'en achetais pour six écus à la fois ; sans compter les deux onces d'Or qui se perdirent à pratiquer l'une des Recettes, deux et trois marcs d'Argent à l'autre : ou bien si parfois s'en recouvrait, qu'était bien peu, il était aigre et noirci tellement de force de mélanges, que les dites Recettes commandaient [459] y mettre, qu'il était presque du tout inutile. Si bien que à la fin de l'année, mes deux cens écus s'en allèrent en fumée, et mon Maître mourut d'une fièvre quarte continue qui lui prit l'Été, de force de souffler, et de boire chaud ; pour ce qu'il ne partait guères de la chambre pour la grande envie qu'il avait de faire quelque chose de bon, où il ne faisait guères moins de chaud que dedans l'Arsenal de Venise en la fonte des Artileries. La mort duquel me fut grandement ennuyeuse, car mes prochains Parents refusaient me bailler Argent, plus que ne m'en fallait pour m'entretenir aux Études ; et moi ne désirais autre chose que avoir le moyen pour continuer.

Ce qui me contraignit aller vers ma maison pour me sortir de la charge de mes Curateurs, afin d'avoir le maniement de tous mes Biens paternels, lesquels j'arrêtais pour trois ans à quatre cens écus, pour avoir le moyen de mettre sus une Recette, entre autre, qu'un Italien m'avait

baillée à Toulouse et assuré en avoir vu l'expérience, lequel je retins avec moi pour voir la fin de sa Recette. Pour laquelle pratiquer, il me fallut acheter deux marcs d'Or et un marc d'Argent, lesquels étant fondus ensemble nous fîmes dissoudre avec Eau-forte, puis les calcinâmes par évaporation, nous essayant à les dissoudre avec [460] d'autres diverses Eaux, par diverses Distillations, par tant de fois, que deux mois passèrent avant que notre Poudre fut prête pour en faire projection. De laquelle nous en usâmes comme commandait ladite Recette, mais ce fut en vain, car tout l'*Augment* que j'en reçû, ce fut à la façon de la livre *diminuante*. Car de tout l'Or et l'Argent que je y avais mis, n'en recouvrai qu'un demi marc ; sans compter les autres frais qui ne furent petits. Si bien que mes quatre cens écus revinrent à deux cens trente, desquels j'en baillai à mon Italien vingt, pour aller trouver l'auteur de la dite Recette qu'il disait être à Milan, afin de nous redresser. Par ainsi je fus à Toulouse tout l'hiver, attendant son retour. Mais je y serais encore si je l'eusse voulu attendre, car je ne le vis depuis.

Cependant, l'Été vint accompagné d'une grande pestilence qui nous fit abandonner Toulouse. Et pour ne laisser des Compagnons que je connaissais, m'en allai à Cahors où je fus six mois, durant lesquels je n'oubliai pas à continuer mon entreprise, et m'accompagnais d'un bon vieil Homme, qu'on appelait communément le Philosophe, auquel je montrais mes brouillard, lui demandant conseil et avis, pour voir quelles Recettes lui semblaient être les plus apparentes, lui même qui [461] avait manié tant de Simples en sa vie. Lequel m'en marqua dix ou douze qui étaient à son avis les meilleures ; lesquelles je commençai à pratiquer incontinent que fus retourné à Toulouse, par la Fête de Toussaints, après que le danger de la peste fut cessé : Si bien que tout l'hiver passa tandis que je pratiquais les dites Recettes, desquelles j'en rapportais tel et sem-

blable fruit que des premières. De sorte qu'après la Fête de la S. Jean, je trouvai mes quatre cens écus augmentés, et devenus à cent soixante dix, non que pour cela je cessasse de poursuivre toujours mon entreprise.

Et pour mieux la pouvoir continuer je m'associai avec un Abbé, près de Toulouse qui disait avoir le *double* d'une Recette pour faire notre grand Œuvre, qu'un sien Ami qui suivait le Cardinal d'Armagnac, lui avait envoyé de Rome, laquelle il tenait toute assurée, et qui devait coûter deux cens écus pour la faire, desquels j'en fournis les cents et lui l'autre moitié, et commençâmes à dresser les nouveaux Fourneaux, tous de diverse façon, pour y travailler. Et pour ce qu'il fallait avoir d'une Eau de vie fort souveraine pour dissoudre un marc d'Or, nous achetâmes, pour la bien faire une fort bonne pièce de vin de Gaillac, duquel nous tirâmes notre [462] Eau avec un Pélican bien grand. De sorte que dans un mois nous eûmes de l'Eau passée par diverses fois, plus que n'en avions besoin. Puis nous fallut avoir divers Vaisseaux de verre pour la purifier et subtilier d'avantage ; de laquelle nous en mîmes quatre marcs dedans deux grandes cornues de verre bien épaisses, où était le marc de l'Or, que nous avions premièrement calciné par un mois à grand force de feu de flamme, et dressâmes ces deux Cornues l'une dans l'autre, lesquelles étant bien luttées nous mîmes sur deux Fours ronds et grands, et achetâmes pour trente écus de charbon tout à un coup pour entretenir le feu au-dessous des dites Cornues un an entier. Durant lequel nous essayâmes toujours quelque petite Recette, desquelles nous rapportâmes autant de profit comme de la grande Œuvre. Laquelle nous eussions gardé jusqu'à présent si eussions voulu attendre qu'elle se fut congelée au milieu du col des Cornues, comme promettait la Recette : Et non sans cause, car toutes Congélations sont précédées des Dissolutions ; et nous ne travaillâmes point en la Matière due, pour ce que ce n'est pas l'Eau qui dissout notre

Or, comme de vrai l'expérience nous le montra : Car nous trouvâmes tout l'or en poudre, comme [463] l'y avons mis, fors qu'elle était quelque peu plus déliée, de laquelle nous fîmes projection sur de l'Argent vif chauffé, en en suivant sa Recette, mais ce fut en vain.

Si nous en fûmes marris, je le vous laisse à penser, même Monsieur l'Abbé qui avait déjà publié à ses Moines (fort bons Secrétaire public) qu'il ne restait que à faire fondre une belle Fontaine de plomb qu'ils avaient en leur Cloître pour la convertir en Or, incontinent que notre besogne serait faite et achevée. Mais ce fut pour une autre fois qu'il la fit fondre pour avoir le moyen de faire travailler, en vain quelque Allemand, qui passa à son Abbaye quand j'étais à Paris. Combien que pour cela il ne cessât de vouloir continuer son entreprise, et me conseilla que je devais me mettre au devoir pour recouvrer trois ou quatre cens écus et qu'il en fournirait autant pour m'en aller demeurer à Paris, Ville aujourd'hui la plus fréquentée de divers Opérateurs en cette Science que autre qui sait en toute l'Europe, et là m'accointer avec tant de façon de Gens, pour travailler avec eux, que je rencontraisse quelque chose de bon, pour le départir entre nous deux comme Frères : Et ainsi l'arrêtâmes. De sorte que j'arrentis derechef tout mon Bien et m'en allai à Paris avec huit cens écus en la bourse, [464] délibéré de n'en partir que tout cela je ne fût dépendu ou que je n'eusse trouvé quelque chose de bon. Mais ce ne fut pas sans encourir la mauvaise grâce de tous mes Parents et Amis qui ne tachaient qu'à me faire Conseiller de notre Ville pour ce qu'ils avaient opinion que je fusse grand Légiste. Si est ce que nonobstant leur prière (après leur avoir fait accroire que j'allais à la Cour, pour en acheter un État) je partis de ma maison le lendemain de Noël et arrivai à Paris trois jours après les Rois, où je fus un mois durant presque inconnu de tous. Mais après que j'eus commencé à fréquenter les Artisans comme Orfèvres, Fondeurs, Vi-

triers, Faiseurs de fourneaux et divers autres ; je m'accostai tellement de plusieurs qu'il ne fut pas un mois passé que je n'eusse connaissance à plus de cent Opérateurs. Les uns travaillaient aux Teintures des Métaux par Projection, les autres par Cimentation, les autres par Dissolution, les autres par Conjonction de l'essence (comme ils disaient) de l'Émeri, les autres par longues Décoctions, les autres travaillaient à l'Extraction des Mercures des Métaux, les autres à la Fixation d'iceux. De sorte qu'il ne passait jour même les Fêtes et Dimanches, que ne nous assemblas-sions ou au logis de quelqu'un, et fort souvent au mien, ou [465] à Notre-Dame la grande, qui est l'église la plus fréquentée de Paris pour parlementer des besognes qui s'étaient passées aux jours précédents. Les uns disaient : si nous avions le moyen pour y recommencer nous ferions quelque chose de bon. Les autres, si notre Vaisseau eut tenu, nous étions dedans. Les autres, si nous eussions eu notre Vaisseau de cuivre bien rond et bien fermé, nous avions fixé le Mercure avec la Lune : Tellement qu'il n'y en avait pas un qui fit rien de bon et qui ne fut accompagné d'excuses. Combien que pour cela je ne me hâtasse guères à leur présenter Argent, sachant déjà et connaissant très bien les grandes dépenses que j'avais faites auparavant à crédit, et sur l'assurance d'autrui.

Toutefois, durant l'Été il vint un Grec qu'on estimait fort savant Homme, lequel s'adressa à un Trésorier que je connaissais, lui promettant faire de fort belles besognes. Laquelle connaissance fut cause que je commençai à foncer comme lui pour arrêter, ainsi qu'il disait, le Mercure du Cinabre. Et pour ce qu'il avait besoin d'Argent fin en limaille, nous en achetâmes trois marcs et les fîmes limer ; duquel il en faisait de petit Clous avec une pâte artificielle et les mêlait avec le Cinabre pulvérisé, puis les faisait décuire [466] dans un Vaisseau de terre bien couvert par certain temps ; et quant ils étaient bien secs, il les faisait fondre ou les

passait par la Coupelle, tellement que nous trouvions trois marcs et quelque peu d'avantage d'Argent fin qu'il disait être sorti du Cinabre ; et que ceux que nous y avions mis d'Argent fin s'étaient volés en fumée. Si s'était profit. Dieu le sait, et moi aussi qui y dépendis des écus plus de trente ; toutefois, il assurait toujours qu'il y avait du gain. De sorte qu'avant Noël suivant, cela fut tant connu en Paris, qu'il n'était pas Fils de bonne Mère s'entremêlant de travailler en la Science, (c'est à dire aux Sophistications), qui ne savait ou n'avait entendu parler des Clous du Cinabre ; comme un autre temps après, fut parlé des Pommes de Cuivre pour fixer la dedans le Mercure avec la Lune.

Tandis que ces jeunesses passaient, un Gentilhomme étranger arriva, grandement expert aux Sophistications, si bien qu'il en faisait profit ordinairement et vendait sa besogne aux Orfèvres, avec lequel je m'accompagnai le plus tôt qu'il me fut possible. Mais ce ne fut pas sans dépendre, afin qu'il ne me pensait point *Souffreteux*. Toutefois, je demurai près d'un an en sa compagnie avant qu'il me *voulût* déclarer [467] rien. Enfin, il me montra son Secret qu'il estimait fort grand, combien que de vrai il ne fut rien de profit.

Cependant, j'avertis mon Abbé de tout ce que j'avais pu faire, même lui envoyai le double de la Pratique dudit Gentilhomme. Il me récrivit qu'il ne tint point à faute d'Argent que je ne demeurasse encore un an à Paris, attendu que j'avais trouvé un tel commencement, lequel il estimait fort grand contre mon opinion, pour ce que j'avais résolu en moi de n'user jamais de Matière qui ne demeurât toujours telle, comme apparaissait au commencement ; ayant déjà très bien connu qu'il ne se faillait tant peiner pour être méchant, et s'enrichir au dommage d'autrui. Par quoi continuant toujours mon entreprise, je y demurai un an, fréquentant les uns puis les autres de quoi l'on avait opinion qu'ils eussent

quelque chose de bon, et deux ans que je y avais demeuré auparavant surent trois ans.

Or, j'avais dépendu la plus grand part de l'argent que j'avais, quand je reçu les nouvelles de mon Abbé, qui me mandait que incontinent après avoir vu sa lettre, je l'allasse trouver. Ce que je fis, pour ce que ne le voulais dédire en rien comme nous avions juré et promis ensemble. Quant j'y fut arrivé, je trouvai des Lettres que [468] le Roi de Navarre (qui était grandement curieux en toutes choses de bon esprit) lui avait écrit, qu'il fis de sorte, s'il avait jamais délibère faire rien pour lui, que je allasse à Pau en Béarn pour lui apprendre le Secret que j'avais appris du dit Gentilhomme et d'autres qu'on lui avait rapporté que je savais, et qu'il me ferait fort bon traitement, et me récompenserait de trois ou quatre mille écus. Ce mot de quatre mille écus chatouilla tellement les oreilles de l'Abbé, que se faisant croire qu'il les avait déjà en sa bourse, il n'eut jamais cessé que ne fusse parti pour aller, à Pau, où j'arrivai au mois de Mai, et où je fus sans travailler environ six semaines, pour ce qu'il fallut recouvrer les Simples ailleurs. Mais quant j'eus achevé, j'en eus telle récompense que je m'attendais. Car encore que le Roi eut bonne volonté de me faire du bien, si est-ce qu'étant détourné par les plus grands de sa Cour, même de ceux qui avaient été cause de ma venue en icelle, il me renvoya avec un grand merci ; et que j'avisasse s'il y avait riens en ses Terres qui fut en sa puissance me donner ; si comme Confiscation ou autres choses semblables, qu'il me les donnerait volontiers. Cette réponse me fut tant ennuyeuse que sans m'attendre à ses belles promesses, je m'encourrai vers l'Abbé. [469]

Mais pour ce que j'avais ouï parler d'un Docteur Religieux qui était estimé (et à bon droit) fort savant en la Philosophie Naturelle, je passai le voir en m'en revenant, lequel me détourna grandement de toutes ces So-

phistications. Et après qu'il connu que j'avais étudié en la Philosophie et fait les Actes de Maître en icelle, dans Bordeaux, ainsi que je lui contai, il me dit d'un fort bon zèle, qu'il me plaignait grandement de ce que n'avais recouvré de bons Livres des Philosophes anciens, qu'on peut recouvrir ordinairement, avant qu'eusse dépendu tant de temps, et tant d'Argent à crédit en ses maudites Sophistications. Je lui parlai de la besogne que j'avais faite, mais il me sut très bien dire ce que c'était, et qu'elle ne soutenait point beaucoup d'essais. Il me détourna tellement de toutes Sophistications pour m'occuper à la lecture des Livres des anciens et savants Philosophes, afin de pouvoir connaître leur vraie Matière (en laquelle seule gît toute la perfection de la Science), que je m'en allai trouver mon Abbé pour lui rendre compte des huit cens écus qu'avions mis ensemble, et lui communiquer la moitié de la récompense que j'avais eue du Roi de Navarre. Étant donc arrivé devers lui je lui comptai le tout, de quoi il fut grandement marri, et encore [470] plus de ce que je ne voulais continuer l'Entreprise commencée avec lui, pour ce qu'il avait opinion que je fusse bon Opérateur. Toutefois, ces prières ne purent tant en mon endroit que je n'ensuivisse le conseil du bon Docteur, pour les grandes et apparentes raisons qu'il avait *adduites*, quant je parlai à lui. Et lui ayant rendu compte de tous les frais que j'avais fait, il nous resta quatre vingt dix écus à chacun, et le lendemain après, nous départîmes. Je m'en allai en ma maison délibéré d'aller à Paris, et étant là, ne bouger d'un logis, que je n'eusse fait quelque Résolution par la lecture de divers Livres des Philosophes Naturels pour travailler à notre Grand Œuvre, ayant donné congé à toutes ces Sophistications.

Pourquoi, après que j'eus recouvré d'avantage d'argent de mes arrentiers, je m'en allai à Paris, où j'arrivai le lendemain de la Toussaints en l'année 1546, et là j'achetai pour dix écus de Livres en la Philosophie tant

des Anciens que des Modernes ; une partie desquels étaient imprimés et les autres écrits de main : comme la Tourbe des Philosophes. Le Bon Trévisan, La Complainte de Nature, et autres divers Traités qui n'avait jamais été imprimés. Et m'ayant [471] loué une petite Chambre aux Faubourgs Saint-Marceau, fus là un an durant, avec un petit Garçon qui me servait, sans fréquenter personne, étudiant jour et nuit en ces Auteurs : Si bien que au bout d'un mois je faisais une Résolution, puis une autre, puis l'augmentais, puis la changeais presque de tout, en attendant que j'en fisse une où n'y eut point de variété ni contradiction aux Sentences des Livres des Philosophes. Toutefois je passai toute l'année et une partie de l'autre sans pouvoir gagner cela sur mon étude, que je pusse faire aucune entière et parfaite Résolution.

Étant en ce perplexité, je me tournai mettre à fréquenter ceux que je savais qui travaillaient à ce Divin Œuvre. Car je ne hantais plus tous les autres Opérateurs que j'avais connu auparavant, travaillant à ces maudites Sophistications. Mais si j'avais contrariété en mon entendement, sortant de l'étude elle était augmentée en considérant les diverses et variables façons de quoi ils travaillaient. Car si l'un travaillait avec l'Or seul, l'autre avec l'Or et Mercure ensemble, l'autre y mêlait du Plomb qu'il appelait *sonnant* pour ce que l'avait passé par la cornue avec de l'Argent-vif, l'autre convertissait aucuns Métaux en Argent vif avec diversité de Simples par sublimations, l'autre travaillait avec un [472] Attrament noir artificiel, qu'il disait être la vraie Matière de laquelle Raymond Lulle usa pour la Composition de cette grande Œuvre. Si l'un travaillait en un Alambic, l'autre travaillait en plusieurs autres et divers Vaisseaux de Verre, l'autre d'Airain, l'autre de Cuivre, l'autre de Plomb, l'autre d'Argent, et les autres en Vaisseau d'Or. Puis l'un faisait sa Décoction en

Feu fait de gros charbon, l'autre de bois, l'autre de Raisin, l'autre de chaleur du Soleil et d'autres au Bain Marie.

De sorte que leur variété d'Opérations avec les contradictions que je voyais aux Livres m'avaient presque causé un désespoir. Lorsque inspiré de Dieu par son Saint Esprit, je commençais à revoir d'une fort grande diligence les Œuvres de Raymond Lulle et principalement son Testament et Codicile, lesquels j'adaptais tellement avec une Épître qu'il écrivit en son temps au Roi Robert et à un Brouillard que j'avais recouvré dudit Docteur, auquel il était inutile ; que j'en fis une Résolution en tout contraire à toutes les Opérations que j'avais vu auparavant, mais telle que je ne lisais rien en tous les Livres qui ne s'adaptât fort bien à mon opinion, même la Résolution que Arnault de Villeneuve a faite au fonds de son Grand Rosaire, [473] qui fut Maître de Raymond Lulle en ce Science. Tellement que je demeurais environ un an après sans faire autre chose que lire et penser jour et nuit à ma Résolution, en attendant que le terme de l'acensement que j'avais fait de mon bien fut passé pour m'en aller travailler chez moi : Où j'arrivai au commencement de Carême, délibéré de pratiquer ma dite Résolution, pendant lequel je fis provision de tout ce que j'avais besoin et dressai un four pour travailler. Si bien que le lendemain de Pâque, je commençai.

Mais ce ne fut pas sans avoir divers empêchements (desquels j'en sais les principaux), de mes prochains Voisins, Parents et Amis. L'un me disait : Que vouliez vous faire ? N'avez vous pas assez dépendu à ces folies ? L'autre m'assurait que si je continuais d'acheter tant de menu charbon, qu'on soupçonnerait de moi que je ferais de la fausse monnaie, comme ils avaient déjà ouï parler. Puis venait un autre me disant que tout le monde, même les plus grand de notre Ville, trouvait fort étrange que je ne faisais profession de la Robe longue, attendu que j'étais licencié ès Lois, pour

parvenir à quelque état honorable en la dite Ville. Les autres qui m'étaient de plus près, me tançaient ordinairement, [474] disant pourquoi je ne mettais fin à ces folles dépenses et qu'il me vaudrait mieux épargner l'Argent pour payer mes Créanciers ou pour acheter quelque Office, me menaçant qu'ils feraient venir les Gens de la Justice en ma maison pour me rompre le tout. D'avantage, disaient ils, si vous ne voulez riens faire pour nous, ayez égard à vous-même. Considérez que étant âgé de trente ans ou environ, vous en ressemblez avoir cinquante, tant se commence votre barbe à mêler qui vous présente tout envieilli de la peine qu'avez endurée à la poursuite de vos jeunes folies. Et mille autres semblables adversités, desquels ils m'importunaient ordinairement.

Si ces propos m'étaient ennuyeux, je vous le laisse à penser, attendu même que je voyais mon Œuvre continuer de mieux en mieux, à la conduite de laquelle j'étais toujours *ententif*, nonobstant tels et semblables empêchements qui sans cesse me survenaient, et principalement les dangers de la peste qui fut si grand en l'Été qu'il n'y avait *marcher* ni *trafique* qui ne fut rompu : De sorte qu'il ne passât jour, que je ne regardasse d'une fort grande diligence l'apparition des trois Couleurs que les Philosophes ont écrit devoir apparaître avant la vraie perfection de notre [475] Divine Œuvre ; lesquelles, grâces au Seigneur Dieu, je vis l'une après l'autre ; si bien que le propre jour de Pâque après, j'en vis la vraie et parfaite expérience sur de l'Argent-vif échauffé dedans un *Creuset*, lequel je convertit en fin Or devant mes yeux en moins d'une heure par le moyen d'un peu de ce Divine Poudre. Si j'en fus bien aise, Dieu le sait. Si ne m'en *vantais-je* pas pour cela ; mais après avoir rendu grâces à Dieu, notre bon Dieu, qui m'avait fait tant de biens, de faveur et de grâces par son Fils, notre Rédempteur JÉSUS-CHRIST, et l'avoir prié qu'il m'illumina par son S. Esprit, pour en pouvoir user à son honneur et

louange. Je m'en allai le lendemain pour trouver l'Abbé à son Abbaye, pour satisfaire à la fois et promesse que nous avions fait ensemble ; mais je trouvai qu'il était mort six mois auparavant, de quoi je fus grandement mary. Si fus bien de la mort du bon Docteur dont fut averti en passant près de son Convent. Par quoi m'en allai en certain lieu, pour attendre là, un mien Ami et prochain Parent, ainsi qu'avions arrêté ensemble à mon partement, lequel j'avais laissé à ma maison avec Procure et charge expresse pour vendre tous et chacun mes Biens paternels que j'avais. Desquels il paya mes Créanciers et le reste distribua le reste secrètement à ceux qui [476] en avaient besoin, afin que mes Parents et autres sentissent quelque fruit du grand bien que Dieu m'avait donné, sans que personne s'en prit garde. Mais au contraire, ils pensaient que moi comme désespéré et ayant honte des folles dépenses que j'avais faite, vendisse mon Bien pour me retirer ailleurs ; ainsi que m'a dit ce mien Ami. Lequel me vint trouver le premier jour du mois de Juillet, et de là nous allâmes à Lausanne, ayant délibéré voyager et passer le reste de mes jours en plus renommées Villes d'Allemagne avec fort petit train ; afin que ne fusse connu, même par ceux qui verront et liront celui mien Livre, pendant ma vie en notre Pays de France, lequel j'en ai voulu gratifier, non pas pour être Auteur de tant de folles dépenses qu'on fait ordinairement à la poursuite de cette Science qu'on estime communément Sophistique pour ce qu'on ne voit rien en icelle que Sophistications. D'autant que peu de Gens travaillent à la vraie et Divine perfection : Mais plutôt pour les en divertir, et les remettre au vrai chemin, au plus qu'il m'est possible.

Par quoi pour conclusion de ma première Partie, je supplie très humblement tous ceux qui liront mon présent Opuscule, [477] qu'il leur souvienne de ce que le bon Poète nous a laissé par écrit, savoir : Ceux-là être bien heureux qui sont fait sages aux dépens et dangers d'autrui ; afin

que voyant le discours comment je suis parvenu à la perfection de cette Divine Œuvre, ils apprennent à cesser de dépendre sous l'aveu des vaines et sophistique *Déceptes*, pensant y parvenir par icelles. Car, comme je les ai déjà une fois avertis en mon Épître Liminaire : *Ce n'est point par cas fortuit qu'on y parvient, mais par longue et continuelle étude des bons Auteurs*, quand c'est le bon plaisir de notre Dieu, nous assister par son S. Esprit. Car à grand peine jamais ceux qui l'ont ainsi connu la publient. Lequel je supplie très humblement, qu'il lui plaise me donner la grâce pour en bien user, comme je fais aussi d'assister à tous les bons Fidèles qui feront lecture de mon Opuscule, afin qu'ils en puissent rapporter quelque profit, pour en user en son honneur, et à la louange de notre Rédempteur Jésus-Christ, auquel soit honneur et gloire aux Siècles des Siècles.



LA SECONDE PARTIE

Contenant la vraie méthode pour faire lecture des Livres des Philosophes Naturels

Aristote au premier Livre de sa Physique nous a très bien appris, qu'il ne faut point disputer contre ceux qui nient les Principes de la Science, mais contre ceux qui les confessent, lesquels se proposent divers Arguments qu'ils ne peuvent *soudre*, par leur ignorance ; et par ainsi demeurent toujours en doute. C'est donc pour eux, en ensuivant notre bon Maître, que je me travaille, et non pour les autres. Car comme dit le même Auteur, disputer avec telle manière de Gens, c'est disputer des couleurs avec les Aveugles nés, lesquels pour ce qu'ils n'ont point le moyen, (à savoir la vue) pour en juger, ne pourraient être persuadés qu'il y eût diversité de couleurs.

Pourquoi, afin que les bons Fidèles et enfants débonnaires puissent rapporter quelque profit de mon Opuscule, trouvant en icelui soulagement et repos d'esprit, je me suis peiné le plus qu'il m'a [479] été possible, et d'autant que le Sujet de notre Divine Science le permet, à rédiger cette Seconde Partie en vraie Méthode, afin d'éviter la grande variété et confusion qui se présente ordinairement en la lecture des Livres des Philosophes. Ce qui m'a fait user du même ordre qu'ai tenu en mon étude, procédant par Divisions comme s'ensuit.

I. Et premièrement, je montrerai avec l'aide de Dieu, par quels notre Science a été inventée, et de quels auteurs nous avons usé en la *Compilation* du présent Opuscule ; déclarant la raison pourquoi ils ont écrit tant couverte.

II. Puis nous prouverons la vérité d'icelle par divers Arguments, répondant aux plus apparents qu'on a de coutume faire pour prouver le contraire ; pour ce que le Lecteur diligent pourra *colliger* des autres Membres de notre Division toutes et chacune solutions de tous autres arguments qu'on pourrait faire au contraire, et même du tiers Membre et du quatrième.

III. Tiercement nous prouverons en quoi notre Science est naturelle, et comment elle est appelée *Divine* en parlant des Opérations principales, où nous déclarerons l'erreur des Opérateurs d'aujourd'hui. [480]

IV. Ce fait, nous déduirons la façon comment la Nature besogne sous terre à la procréation des Métaux, montrant en quoi l'Art peut en suivre Nature en ses Opérations.

V. Puis nous déclarerons la vraie Matière qui est requise pour parfaire les Métaux sur terre.

VI. Déclarant en fin, les principaux Termes de notre Science, où nous accorderons les Sentences plus nécessaires des Philosophes et qui apparaissent plus contraires en faisant la lecture de ces Livres.

De sorte que les vrais Amateurs de notre Science en pourront rapporter un grand profit, et nos Envieux et Détracteurs ordinaires en rapporteront leur grande contusion témoignée par mon présent Opuscule, lequel j'ai voulu confirmer par les autorités des plus savants et anciens Philosophes et bons Auteurs : afin qu'ils ne prennent pour excuse que c'est un Auteur nouveau qui a entrepris d'éclairer leur impiété et continuelles déceptions. [481]

Premier Membre ou Division
Des premier Inventeur de la Science

Pour bien donc déclarer ceux qui ont été les premiers Inventeurs de notre Science, nous faut *ramentevoir* la Doctrine que l'apôtre Saint Jacques nous a laissé par écrit en sa Canonique, c'est *Que tout Don qui est bon et tout Bien qui est parfait nous est donné d'en haut, descendant du Père des lumières qui est le Dieu éternel*. Ce que je ne veux prendre et adapter à notre propos en termes généraux, et tels qu'on les peut adapter à toutes les choses créées, mais singulièrement, je dis que notre Science est tant Divine et tant *Super-naturelle* (j'entends en la seconde Opération, comme il sera plus amplement déclaré au tiers Membre de notre Division) qu'il est, et a été toujours impossible et sera à l'avenir à tous les Hommes de la connaître et découvrir de soi-même ; fussent ils les plus grands et experts Philosophes que jamais furent au Monde. Car toutes les raisons et expériences naturelles nous défont en cela. De sorte qu'il a été justement écrit par les Auteurs anciens, *Que c'est le secret, lequel notre bon Dieu a* [482] *réservé, et donné à ceux qui le craignent et honore*, comme dit notre grand prophète Hermès : *Je ne tiens cette Science*, dit-il, *d'autre que par l'inspiration de Dieu* ; ce que confirme Alphidius, disant : *Sache, mon Fils, que le bon Dieu a réservé cette Science pour les Postérieurs d'Adam, et principalement pour les Pauvres et Raisonables*. Geber a affirmé le même, en sa Somme, disant : *Notre Science est en la puissance de Dieu, lequel, pour être tout juste et bénin l'a baillé à ceux qui lui plait*. Tant s'en faut donc qu'elle soit en la puissance des Hommes, en tant qu'elle est *Super-naturelle*, moins inventée par eux.

Mais quant à ce qu'elle est Naturelle, c'est-à-dire en ce que en ses premières Opérations elle ensuit Nature, il y a diverses opinions pour voir qui en a été le premier Inventeur. Les uns disent que c'est Adam, les

autres Æsculapius ; les autres disent qu'Énoch l'a connue le premier, lequel d'aucuns ont voulu dire qu'est Hermès Trismégiste, que les Grecs ont tant loué, mêmes lui ont attribué l'Invention de toutes leurs Sciences occultes et secrètes. De ma part, je m'accorderais volontiers à la dernière opinion, pour ce qu'il est assez notoire que Hermès était fort grand Philosophe, comme ses Œuvres nous témoignent, et que pour être tel, il a *enquis* diligemment [483] les Causes des Expériences ès choses Naturelles, par la connaissance desquelles il a connu la vraie matière, de laquelle Nature use ès concavités de la Terre à la procréation des Métaux. Ce qui me fait croire cela, c'est que tous ceux qui l'ont ensuivi, sont venus par ce moyen à la vraie connaissance de cette Divine Œuvre, comme sont Pythagoras, Platon, Socrate, Zeno, Haly, Senior, Rasis, Geber, Morien, Bonus, Arnould de Villeneuve, Raymond Lulle et plusieurs autres qui seraient longs à raconter. Desquels, mêmes les plus principaux, nous avons *compilé* et assemblé notre présent Opuscule. Mais c'est avec peine, leurs Livres en pourraient témoigner ; car ils les ont écrit de telle sorte, (ayans la crainte de Dieu toujours devant les yeux) qu'il n'est presque possible parvenir à la connaissance de cette Divine Œuvre par la lecture de leurs Livres. Comme dit Geber en sa Somme : *Ne faut point*, dit-il, *que le Fils de la Science désespère et se défie de la connaissance de cette Divin Œuvre. Car en sachant et pensant ordinairement aux Causes des Composés naturels, il y parviendra. Mais celui qui s'attend la trouver par nos Livres, il sera bien tard quand il y parviendra. Parce*, dit il en un autre lieu, *que les Philosophes ont écrit la* [484] *vraie Pratique pour eux-mêmes, mêlant parmi la façon d'enquérir, les Causes pour venir à la parfaite connaissance d'icelle.* Ce qui lui a fait mettre en sa dite Somme les principales Opérations et choses requises à notre Divine Œuvre en divers et variables Chapitres : *Pour ce*, dit il, *que s'il l'avait mise par rang et de suite, elle serait connue en*

un jour de tous, voire en une heure tant elle est noble et admirable. Cela même a dit Alphidius, écrivant Que les Philosophes qui nous ont précédés, ont caché leur principale intention sur divers Énigmes et innombrables Équivoques, afin que par la publication de leur Doctrine, le monde ne fût ruiné : Comme de vrai il serait, car tout exercice de labourage et cultures de terre, tout trafique, bref tout ce qui est nécessaire à la conservation de la vie humaine serait perdu, pour ce que personne ne s'en voudrait entre-mettre, ayant en sa puissance un si grand Bien que celui-ci. Par quoi Hermès, s'excusant au commencement de son Livre, dit : Mes Enfants, ne pensez point que les Philosophes aient caché ce grand Secret pour envie qu'ils portent aux Gens savants et bien instruits, mais pour la cacher aux Ignorants et Malicieux, Car comme dit Rosinus, par ce moyen l'Ignorant serait fait semblable au Savant, et les Malicieux [485] et Méchants en useraient à leur dommage et ruine de tout le Peuple. Semblables excuses a fait Geber en sa Somme au Chapitre de l'Administration de la Médecine Solaire, disant Qu'il ne faut point que les Enfants de Doctrine s'émerveillent s'ils ont parlé couverts en leurs Livres. Car ce n'est pas pour eux, mais pour cacher leur Secret aux Ignorants, sous tant de variétés et confusion d'Opération ; et ce pendant entraîner et acheminer par icelles les Enfants de la Science à la connaissance d'icelui. Pour ce que (ainsi qu'il écrit en un autre lieu) ils n'ont point écrit la Science inventée sinon pour eux-mêmes : mais ont baillé les moyens pour la connaître.

C'est donc la raison pourquoi tous les Livres des Philosophes sont pleins de grandes difficultés. Je dis grande pour ce qu'elles sont presque *innombrables*. Car il qu'est-il possible de voir au monde plus difficile, que de trouver une contrariété si grande entre tant d'Auteurs renommés et savants ? Même dans un Auteur seul y trouver contradiction en sa Doctrine ? Comme témoignent assez les Écrits de Rasis quant il dit au Livre

des lumières : *J'ai assez montré en mes Livres le vrai Ferment qui est requis pour les multiplications des Teintures des Métaux, lequel j'ai affirmé en un autre lieu n'être point le vrai Levain, [486] en délaissant la vraie connaissance à celui qui aura le jugement bon et subtil pour le connaître.*

D'autre part si l'un écrit que *notre vraie Matière est de vil prix ; et de néant, trouvée par les fumiers*, comme dit Zenon, en la Tourbe des Philosophes, incontinent en ce même Livre Barseus dit : *Ce que vous cherchez n'est point de peu de prix*, l'autre dira : *Qu'elle est grandement précieuse, et ne se peut trouver qu'avec grands frais.*

Davantage, si l'un a appris à préparer notre Matière en divers Vaisseaux et par diverses Opérations, comme a fait Geber en sa Somme ; il y en a un autre qui assurera qu'on n'a besoin que d'un seul Vaisseau pour parfaire notre Divin Œuvre, comme dit Rasis, Lilius, Alphidius et plusieurs autres.

Puis, quant l'on aura lu en un Livre, *Qu'il faut demeurer neuf mois à la Procréation et Faction de notre Divin Œuvre* ; comme a écrit Rasis, l'on trouvera dans un autre *Qu'il y faut un an*, comme dit Rosinus et Platon.

Et puis l'on trouve tous les termes d'iceux tant variables (j'entends en apparence) et mal déclarés, qu'il est impossible aux Hommes, comme dit Raymond Lulle, découvrir la vérité d'entre tant de [487] diverses opinions, si le bon Dieu ne nous inspire par son Saint Esprit, ou ne nous la révèle par quelque Personne vivante. Qui est la cause que nous ne voyons jamais personne qui l'ait faite ni n'en savons rien jusque après leur mort ; pour ce que l'ayant acquise avec une si grande peine, je crois fermement qu'ils la scelleraient à eux-mêmes, s'il leur était possible, tant s'en faut qu'ils la communiquassent à un autre.

Par quoi, en ensuivant les raisons ci dessus *amenées*, ne faut jamais trouver étrange avec le commun Populaire, si l'on ne voit Personne qui

ait faite cette Divine Œuvre, mais plutôt s'émerveiller avec les Savants comme il y en y ait aucun qui soit parvenu à la vraie connaissance d'icelle.

II Membre

De la Certitude et Vérité de la Science

Mais poursuivant notre ordre commencé, il faut déclarer le second membre de notre Division, savoir que notre Science est certaine et véritable. Toutefois, avant commencer, il faut que je contente les oreilles [488] délicates des Calomniateurs, lesquels, pour être *coutumiers* à reprendre les labeurs d'autrui (pour ce que les leurs ne connaissent point la lumière) diront que j'ai mal retenu la doctrine d'Aristote, qui écrit au 7^e de sa Physique, *La Définition est la vrai forme du Sujet défini*. Et par ainsi, puisque j'ai entrepris traiter la déclaration et vraie Méthode de cette Science, (communément appelée Alchimie) je devais commencer par sa Définition pour mieux déclarer la propriété des termes d'icelle. Mais je renverrai volontiers aux Auteurs qui nous ont précédés, lesquels s'étant mis en devoir d'en bailler certaine Définition, ont été contraints confesser, qu'il est impossible d'en donner ; comme témoignent les écrits de Morien, Lilius et de plusieurs autres. À raison de quoi ils en ont assigné en leurs Livres, diverses et variables Descriptions, par lesquelles ils montrent les effets de notre Science ; pour ce qu'elle n'avait point de Principes familiers comme toutes les autres Sciences.

De ma part, j'en dirai ce qu'il m'en semble. *C'est donc une partie de Philosophie Naturelle, laquelle démontre la façon de parfaire les Métaux sur terre, imitant Nature en ses Opérations au plus près qu'il lui est possible*. Laquelle Science nous disons être certaine pour beaucoup de raisons. [489]

I. Premièrement, il est tout résolu entre tous les Philosophes qu'il n'y a rien plus certain que la vérité, comme dit Aristote, appert là où il n'y a point de contradiction. Or est il ainsi que tous les Philosophes qui ont écrit en cette Divine Philosophie, les uns après les autres ; les uns écrivent en Hébreu, les autres en Grec, les autres en Arabe, les autres en Latin, et en autres diverses Langues, se sont tellement entendus et accordés ensemble, encore qu'ils aient écrit sans Équivoques et Figures (pour les raisons ci-dessus amenées) que l'on jugerait à bon droit qu'ils ont écrit leurs Livres en même Langage, et à un même temps ; combien qu'ils aient écrit les uns cent ans, les autres deux cent, voire mille ans après les autres, comme dit Senior : *Les Philosophes ; dit il, semblent avoir écrit diverses choses, sous divers noms et similitudes, combien que de vrai ils n'entendent tous qu'une même chose.* Rasis, au Livre des Lumières affirme le même, disant : *Que sous diverses Sentences qui nous semblent contraires du commencement, les Philosophes n'ont jamais entendu qu'une même chose ;* desquels nous avons un autre témoignage grandement évident : Car ceux mêmes qui ont écrit aux autres Sciences des Livres grandement savants et approuvés en ont [490] écrit en celle-ci, affirmant icelle être fort véritable.

2. Et quant bien nous n'aurions autre *probation* que la Sentence du Philosophe qui dit au 2 des Éthiques, *Que ce qui est bien fait, se fait par un Moyen*, cela serait assez suffisant pour nous assurer de la vérité de notre Science. Car tous ceux qui ont écrit d'icelle s'accordent en cela *Qu'il n'y a qu'une seule voie pour parfaire notre Divine Œuvre ;* comme dit Geber en sa Somme. *Notre Science, dit il, n'est point parfaite par diverses choses ; mais par une seule, en laquelle nous n'ajoutons ni diminuons aucune chose, fors les choses superflues que nous en séparons en sa préparation.* Cela même témoigne Lilius, quant il écrit, *Que toute notre Maîtrise* (Magis-

tère) *est parfaite par une seule Chose, par un seul Régime, et par un seul Moyen.* Autant en ont écrit tous les autres Philosophes, encore qu'ils apparaissent divers en leurs Sentences.

3. D'avantage nous tenons pour plus que certain notre Science être très véritable par l'expérience très certaine qu'en avons vu, qui est la principale assurance quant à nous, comme dit Rasius et Senior.

4. Mais pour la démontrer telle au plus près qu'il nous sera possible, à ceux [491] qui en peuvent justement douter, il nous faut accorder avec tous les Philosophes que notre Science est comprise sous la partie de la Philosophie Naturelle, qu'ils ont appelée assez proprement Opérative ; la conjoignant en cela avec la Médecine. Or est il ainsi que la Médecine ne nous peut montrer la vérité et certitude de sa doctrine que par expérience. Et qu'il soit vrai, quant nous lisons en ses Livres que toute Colère est évacuée par la Rhubarbe, nous n'en pouvons croire rien *plus avant* de certain, que ce que l'expérience nous en montre ; laquelle nous assure que la dite colère est guérie par l'application du dit Simple. Ainsi nous dirons en notre propos, parlant par similitudes (parce que notre Divine Œuvre ne peut recevoir aucune vraie comparaison) que si l'expérience nous montre que la fumée de Plomb ou la fumée des Attramens congèlent l'Argent-vif, cela nous peut assurer (j'entends nous induire à croire) qu'il est faisable préparer une Médecine grandement parfaite et semblable au Naturel et qualité des Métaux, par laquelle nous puissions arrêter l'Argent vif et parfaire les autres Métaux imparfaits par sa projection, attendu même que les Composés Minéraux imparfaits congèlent l'Argent-vif et le réduisent à leur naturel. Par [492] plus forte raison donc, les parfaits par notre Art et dûment préparés par l'aide d'icelui, les congèlent et réduisent semblablement à eux, tous autres Métaux impar-

faits par sa grande et exubérante Décoction, qu'ils ont acquise par l'administration de notre Art.

5. Et pour contenter *plus avant* les gens curieux d'aujourd'hui, nous *adduirons* quelques autres Arguments pour mieux les induire à croire la vérité de notre Science. Or est il certain que tout ce que fait la même Opération d'un Composé est du tout semblable à lui, comme dit Aristote au 4^e des Météores, quant il déclare que tout ce qui se fait Opération d'un œil est œil. Puisque donc que notre Or (c'est à dire celui que nous faisons pour montrer notre Divine Œuvre) est du tout semblable à l'Or minéral, et que tout le doute est aujourd'hui en cela, pour voir si l'Or que nous faisons est parfait, il me semble avoir assez montré (en ensuiuant l'autorité des Philosophes) que notre Science est très certaine. Il est vrai, diront-ils, que c'est assez prouver, pour ceux qui en ont vu l'expérience ; et non pour les autres, pour lesquels, afin qu'ils n'aient aucun doute, j'amènerai les raisons suivantes.

6. Aristote au 4^e Livre des Météores, [493] au chapitre des Digestions dit, *Que toutes choses qui sont ordonnées pour être parfaites, lesquelles par faute de Digestion sont demeurées telles, peuvent être parfaites par continuelle digestion*. Or est-il ainsi que tous les Métaux imparfaits sont demeurés tels par faute de Digestion. Car ils ont été faits pour être convertis finalement en Or, et par ce moyen être parfaits ; ainsi que l'expérience nous témoigne, comme nous déclarerons ci-après en déclarant le quatrième Membre de notre Division. Ils pourront donc être parfaits par continuelle Décoction, que Nature fait aux *concaves* de la Terre. Et notre Art les parfait sur Terre par la projection de notre Divine Œuvre, comme nous déclarerons *plus avant*, au pénultième Membre de notre Division.

7. D'avantage, si les quatre Éléments qui sont contraires en aucunes qualités, sont converties l'un en l'autre comme dit Aristote au 2^e Livre

des Générations ; par plus forte raison, les Métaux qui sont tous d'une même Matière, et par ainsi non contraires en qualités, se convertiront l'un en l'autre. Qui est la raison pourquoi Hermès a appelé leur procréation circulaire ; mais un peu improprement, comme lui-même le témoigne, pour ce que les Métaux ne sont point procrées par Nature, pour [494] de parfaits pour revenir imparfaits, et que de l'Or fût fait Plomb, ou de l'Argent Étain ; et ainsi les autres. Mais pour être faits parfaits, par ordre, et par continuelle Décoction, jusqu'à ce qu'ils soient parfaits ; et par conséquent faits Or ; comme l'expérience nous montre évidemment. Et par ainsi, leur génération n'est point entièrement circulaire, combien qu'elle le soit en partie.

Ces raisons et autres semblables (que je laisse pour le présent, pour ce que mon petit Opuscule ne pourrait comprendre tout le discours, qu'on pourrait faire sur ce propos) seraient suffisantes pour démontrer la vérité et certitude de notre Science, n'étaient les Arguments qu'on a accoutumé de faire au contraire ; qui troublent tellement les entendements des bons Enfants de Doctrine, qu'ils sont toujours en doute, croyants tantôt l'un, puis l'autre ; si bien qu'ils n'ont jamais repos en leur esprit. Mais afin que désormais ils puissent croire notre Science être très véritable, je leur veux apprendre la vraie solution des plus violents et plus apparents Arguments qu'on a accoutumé de faire au contraire ; par laquelle ils connaîtront que leur Argument, et tous autres semblables n'ont rien qu'une seule apparence de vérité. [495]

Ils sont tous *coutumiers* faire un Argument, qu'ils fondent sur l'autorité du Philosophe au quatrième des Météores, laquelle a été premièrement d'Avicenne, comme dit Albert le Grand : *En vain*, dit-il, *se travaillent les Opérateurs d'aujourd'hui pour parfaire les Métaux, car ils n'y parviendront jamais si premièrement ils ne les réduisent en leur première*

Matière. Or est il ainsi que nous ne les y réduisons point ; par conséquent ne faisons rien que Sophistication, comme écrit le même Albert, disant : *Tous ceux qui colorent les Métaux par diverses façons de simples en diverses Couleurs, sont vraiment Gens trompeurs et déceveurs ; s'ils ne les réduisent en leur première Matière.*

De ma part, je sais bien que beaucoup de Gens savants ont entrepris la solution de cet Argument, pour ce que c'est le plus apparent qu'on fasse. De sorte que les uns disent qu'encore qu'en la projection de notre Divine Œuvre sur les Métaux imparfaits nous ne les réduisons point en leur première Matière, si est-ce qu'en la Composition d'icelle, nous l'avons réduite en Soufre et en Argent-vif, qui sont la vraie Matière des Métaux (comme nous déclarerons au quatrième Membre de notre Division) et que pour la grande perfection qu'elle a acquise en sa Décoction, elle est [496] suffisante pour parfaire tous les Métaux imparfaits en Or par sa projection, sans les réduire particulièrement en leur première Matière. Telle a été l'opinion d'Arnault de Villeneuve en son grand Rosaire, lequel Raymond Lulle ensuit en son Testament. Mais, *sauf* l'honneur et révérence de ces deux savants Personnages, il me semble que c'est parler contre toute l'opinion des Philosophes. Car, puisqu'ils accordent qu'il faut réduire les Métaux en leur première Matière (ce qui se fait par mouvements et corruption, comme dit Aristote) ils veulent faire entendre, Que par la seule Fonte et Projection de notre Divine Œuvre sur les Métaux, ils sont corrompus, et dénués de leur première Forme, qui est une chose indigne de tous les Philosophes. D'autres ont *amené* diverses et variables solutions, comme l'on peut voir en leurs Livres.

Quant à moi, j'en dirai ce qu'il m'en semble. Il est trop vrai que si nous voulions faire des Métaux de nouveau, ou bien si nous voulions faire d'iceux terres, pierres ou autres choses totalement différentes des

Métaux, il les faudrait réduire en leur première Matière par les moyens ci-dessus déclarés. Mais puisque toute notre intention n'est autre que de parfaire les Métaux imparfaits en [497] Or, sans les transformer en nouvelle Matière différente de leur propre nature, mais plutôt les purger et nettoyer par la projection de notre Divine Œuvre, afin qu'ils soient parfaits par la grande et exubérante perfection d'icelle ;, il n'est de besoin les réduire en leur première Matière. Car il est trop notoire que ce sont deux choses grandement différentes parfaire l'imparfait et le faire de nouveau. Autrement il s'ensuivrait qu'il faudrait remettre toutes choses demi-cuites en leur première forme pour les achever de cuire, chose indigne de tous les Philosophes.

Quant à d'autres Arguments qu'on est coutumier de faire, je m'en tais pour le présent pour ce qu'on trouve la solution d'iceux dans les Livres des bons Auteurs, et puis le Lecteur diligent et studieux en pourra inventer la plus grande part, tant par ce que nous avons dit, que par ce que nous déclarerons ci-après ; attendu même qu'il me semble avoir déclaré les plus difficiles, et malaisés à *résoudre*, qu'on ait accoutumé de faire. Toutefois je ne veux pas oublier en ceci l'autorité d'Avicenne, lequel parlant de la contradiction qu'Aristote a fait en sa jeunesse à l'opinion de tous les Philosophes anciens, dit : *Je n'ai point d'excuse légitime pour ce que j'ai [498] connu l'intention de ceux qui nient notre Science, et de ceux qui l'estime être véritable. Les premiers comme Aristote et plusieurs usent de raisons qui ont quelque peu d'apparence, mais non point véritables. Les autres en ont fait d'autres, mais grandement éloignées de celles qu'on a accoutumé de voir aux autres Sciences.* Voulant dire par cela que notre Science ne peu être prouvée par certaines Démonstrations, comme toutes les autres ; pour ce qu'elle procède d'autre façon, toute contraire aux

autres, en scellant et cachant la propriété de ses termes ; au lieu que les autres s'efforcent les déclarer.

III Membre

*Que la Science est naturelle ; pourquoi appelée Divine et quelles
Opérations sont nécessaires pour faire l'Œuvre*

Pourquoi en continuant l'ordre de ma Division, je déclarerai le tiers Membre d'icelle, montrant quelles Opérations sont nécessaires à la *Faction* de notre Divin Œuvre, déclarant premièrement comment notre Science est Naturelle et pourquoi elle est appelée Divine. En quoi on connaîtra les grandes et lourdes [499] fautes des Opérateurs d'aujourd'hui.

Pour bien donc entendre en quoi notre Science est Naturelle, il nous faut savoir ce que Aristote enseigna des Opérations de Nature. Lequel a très bien montré qu'elle besogne sous Terre, en la procréation des Métaux, de quatre Qualités ou (pour parler communément) des quatre Éléments appelés Feu, Air, Eau et Terre ; desquels les deux contiennent les deux autres. Savoir la Terre contient le Feu et l'Eau contient l'Air. Et pour ce que notre Matière est faite d'Eau et de Terre (comme nous dirons plus amplement dans le pénultième Membre de notre Division) elle est dite justement Naturelle, parce qu'en sa Composition les quatre Éléments y entrent ; dont les deux sont cachés aux yeux corporels, savoir le Feu et l'Air, lesquels faut comprendre des yeux de l'entendement, comme dit Raymond Lulle en son Codicille : *Considère bien, dit il, en toi-même, la Nature et propriété de l'Huile que les Sophistiques ont appelée Air (pour ce qu'ils disent qu'elle abonde plus en sa propre qualité) car ton œil ne te montrera point la différence et propriété d'icelui.* Montrant assez par cela que tous les quatre Éléments, ne sont pas tous évidents en notre Divin

Œuvre, comme plusieurs ont faussement estimé, ainsi que nous dirons en déclarant [500] les Termes de notre Science.

D'avantage, icelle est dite Naturelle, parce qu'en sa première Opération elle imite Nature au plus près qui lui est possible, car *elle ne la peut imiter du tout*, comme dit Geber en sa Somme. Qu'il soit vrai, les Philosophes Naturels, qui nous ont précédés nous en assurent. Lesquels, après avoir diligemment connu, comme dit Raymond Lulle en son Épître au roi Robert, et Albert le Grand en son Traité des simples Minéraux, *Que la façon de quoi Nature travaille sous Terre en la procréation des Métaux, n'est que par Décoction continue de la vraie Matière d'iceux ; laquelle Décoction sépare le monde de l'immonde, le pur de l'impur, le parfait de imparfait, par évaporations continue, qui sont causes de la chaleur de la Terre minérale chauffée en partie par la chaleur du Soleil*. Car il ne fait point tout seul l'entière et parfaite Décoction ainsi que a très bien déclaré le bon Trévisan comme mêmes l'expérience nous montre ordinairement ès Minières, où il se trouve diversité de Métaux et de Matières, les unes grossières, les autres subtiles et pures qui sont volontiers élevées au plus haut. Notre Science donc, imitant en cela Nature, procède au commencement en sa première Opération, par Sublimations, pour purifier [501] très bien notre Matière pour ce qu'il nous est impossible la préparer autrement, comme dit Geber en sa Somme et Rasis au Livre des Lumières, quant il dit : *Le commencement de notre Œuvre est sublimer*. Par quoi elle est dite à bon droit Naturelle.

Ce qui a fait écrire à ceux qui nous ont précédés, que notre Divine Œuvre n'est point artificielle. Car ce que nous faisons, c'est administrer par Art à Nature la Matière due pour la Composition d'icelle, laquelle Nature n'a point su conjoindre pour la perfection de notre Divine Œuvre, par ce que ces actions sont continues.

Et pour raison de cette admirable Conjonction d'Éléments, notre Science est appelée Divine. Laquelle Conjonction les Philosophes ont appelé la seconde Opération, et d'autres l'appellent Dissolution, disant, *Que c'est le Secret des Secrets*, et Pythagoras, *C'est le grand Secret*, dit-il, *que Dieu a voulu cacher aux Hommes*. Et Rasis au Livre des Lumières, dit : *Si tu ignores la vraie Dissolution de notre Corps, ne commence point à travailler, car icelle ignorée, tout le reste nous est inutile* : Laquelle il est du tout impossible savoir par les Livres, moins par la connaissance des Causes naturelles, qui [501] est la raison pourquoi notre Science est appelée Divine, comme dit Alexandre : *Notre Corps* (qui est notre pierre cachée) *ne peut être connue ni vue de nous, si le bon Dieu ne le nous inspire par son Saint Esprit, ou apprend quelque Homme vivant, sans lequel Corps notre Science est perdue*. Et c'est la pierre de laquelle parle Hermès en son quatrième Traité, quand il dit : *Il faut connaître cette divine et précieuse Pierre, laquelle crie incessamment, défends-moi et je t'aiderai ; rends-moi mon droit et je te secourrai*. De ce même corps caché, il parle en son premier Traité quant il dit : *Le Faucon est toujours au bout des Montagnes, criant : Je suis le Blanc du Noir et le Rouge du Citrin*.

Or la raison pourquoi notre Science nous est inutile sans la dite Conjonction, c'est qu'à la naissance et procréation de notre Divine Œuvre, la partie volatile en emporte quant et soi la fixe : et par ainsi nous ne saurions faire qu'elle fût fixe et permanente au feu, si nous ne faisons pas une admirable (voire super-naturelle) Conjonction que le fixe retint le volatil ; afin que lors soit fait ce que tous les Philosophes commandent, savoir *le Volatil fixe, et le Fixe volatil*. Laquelle Conjonction se doit faire sur l'heure mêmes de sa naissance, comme dit Haly au Livre de ses [502] Secrets : *Celui qui ne trouvera notre Pierre sur l'heure de sa naissance, ne faut point qu'il en attende une autre en sa place. Car celui qui a entrepris*

notre Divine Œuvre sans connaître l'heure déterminée de sa naissance n'en rapportera que peine et tourment. Cette même conjonction, Rasis appelle fort proprement *les Poids et Régimes des Philosophes* : nous conseillant que si nous ne les connaissions très bien, de ne nous entremettre point à travailler à notre Divine Œuvre ; disant, *Que les Philosophes n'ont rien tant caché que cela*. Comme du vrai ils démontrent assez en leurs Écrits. Car si l'un dit que cette Divine conjonction doit être faite le septième jour ; l'autre dit au quarantième ; l'autre centième ; l'autre au bout de sept mois ; l'autre à neuf comme Rasis ; l'autre au bout de l'an, comme Rosinus : De sorte qu'il n'en y a pas deux qui s'en accordent ; combien que de vrai ne soit qu'un seul terme, voire un seul jour ou une seule heure, en laquelle il faut faire notre Conjonction par sa propre Décoction. Mais pour l'envie qu'ils ont de la tenir secrète, ils ont de propos délibéré écrit les termes différents les uns des autres ; encore qu'ils s'entendent très bien entre eux, qu'il n'y a qu'un seul terme ; sachant très bien que icelui connu, le reste [503] n'est que Œuvre de Femmes et Jeu d'Enfants, comme dit Socrate : *Je t'ai montré la vraie Disposition du Plomb blanchi* ; c'est-à-dire la vraie Préparation de notre Matière, qui apparaît noire au commencement de Plomb, laquelle est faite blanche par notre continuelle Décoction. *Et si tu l'as très bien connue, le reste n'est que Œuvre de Femmes et Jeu d'Enfants* ; voulant dire par cela, qu'il n'y a besogne plus aisée, que la notre après la dite Conjonction, comme de vrai il est. Et puisqu'il n'est besoin que de cuire les deux Matières déjà assemblées, et que pendant icelle Décoction l'on est en repos, il est trop certain qu'on y a grand plaisir ; comme dit le Aristote au 2 des Éthiques : Qu'on a plus de plaisir en se reposant qu'en travaillant. Et qu'il soit vrai que notre dernière décoction se face en repos et sans se tourmenter. Rasis au Livre des trois Paroles, dit : *Que toutes les Dissolutions, Sublimations, Déalbatons, Rubifica-*

tions et toutes autres Opérations que les Philosophes ont écrit être nécessaires pour parfaire notre Divine Œuvre se font dans le feu sans les bouger. Pythagoras en la Tourbe, a écrit le même, disant : Que tous les Régimes requis à la perfection de notre Divine Œuvre sont parfaits par la seule Décoction. Barsenne, au même Livre dit : Qu'il faut de Décuire, Teindre et Calciner notre Divine Œuvre ; [505] mais toutes ces Opérations, dit-il, se font par la seule, Décoction.

Toutefois, afin que nos Calomniateurs ne disent que toutes leurs Opérations ne sont que Décoction, je veux leur alléguer d'autres Sentences des anciens Philosophes pour leur ôter toutes excuses, et leur montrer comme à l'œil leur erreur et ignorance.

Alphidius nous témoigne : *Que nous n'avons besoin en la composition de notre Divine Œuvre qu'une seule Matière qu'il appelle assez proprement Eau et d'une seule Action, c'est la Décoction, laquelle se fait en un seul Vaisseau sans jamais y toucher.*

Le roi Salomon témoigne le même, quand il dit, *Qu'à la Faction de notre Divine Œuvre, qu'il appelle notre Soufre, nous n'avons qu'un seul moyen.*

Lilium a écrit le même disant, *Que notre Divine Œuvre est faite dedans un seul Vaisseau, par un seul moyen et par une seule Décoction.*

Mahomet déclare assez le semblable, disant : *Que nous n'avons qu'un seul moyen, savoir la Décoction, et un seul Vaisseau pour faire notre Divine Œuvre, tant la Blanc que la Rouge.*

Et Avicenne a été de même opinion quant il parle plus proprement que pas un, disant : [506] *Que toutes ces Dispositions, c'est-à-dire toutes les Opérations requises à la composition de notre Divine Œuvre se font dans un seul double Vaisseau.*

Si donc notre Divine Œuvre est faite dedans un seul double Vaisseau, et par une seule décoction, comme de vrai elle est, il faut nécessairement que la plupart des Opérateurs d'aujourd'hui confessent leur grande faute et erreur, pour ce que je ne sache en avoir vu aucun qui n'eût les trois ou quatre Fourneaux ; tel était qui en avait dix et douze, un pour distiller ; l'autre pour calciner ; l'autre pour dissoudre ; l'autre pour sublimer ; accompagnés d'une infinité de Vaisseaux pour parfaire leur Œuvre. Mais ils y seraient encore, et y seront toujours s'ils ne corrigent leurs fautes avant qu'ils parviennent à la faction de notre Divine Œuvre.

Je me tais d'un tas de séparations qu'ils font, à ce qu'ils disent, des quatre Éléments, pour ce que cela sera plus à mon propos, quant je déclarerai la Nature des quatre Éléments, en déclarant les termes de notre Science. Il me suffit pour le présent d'avoir montré la façon et vrai Moyen pour connaître comme à l'œil, ceux qui sont éloignés de la vérité de notre Science, ou ceux qui sont dedans le vrai chemin. Car comme nous avons dit et montré assez ci-dessus, et [507] montrerons encore ci-après, il n'y a qu'un seul Moyen, une seule façon de faire, et ce dedans un seul Vaisseau (que Raymond Lulle appelle *Himen*) et dedans un seul Fourneau (que le bon Trévisan appelle *Feu clos, humide, vapoureux, continuuel et digérant*) sans jamais y toucher que notre Décoction ne soit parfaite. Tant s'en faut qu'il y faille tant de fatras, ni tant de folles dépenses qu'on a accoutumé d'y faire.

Je n'ignore point qu'il n'y ait entre eux quelques-uns qui lisent les Livres ; combien que de vrai ils soient bien Clercs, (car ils travaillent tous à crédit), qui me diront : Pourquoi nous taxez-vous ainsi, vu que Geber, en sa Somme, nous apprend diverses Préparations, tant du Soufre que de l'Argent-vif, ensemble du Corps et de l'Esprit ? Et Rasis, au livre du Parfait Magistère, témoigne que les Corps et les Esprits sont préparés par

divers Moyens et en apprend beaucoup de manières. Mais il ne faut point me peiner grandement pour leur répondre, leur ayant déjà répondu, par ce que j'ai dit auparavant. Car telles et semblables Sentences ont été écrites pour cacher la vraie préparation de notre Divine Œuvre, comme nous avons dit au premier Membre de notre Division. Ce que même Geber témoigne en sa Somme, au Chapitre des [508] différences des médecines : *Il y a, dit-il, une seule Voie parfaite laquelle nous relève et soulage de nous peiner à toutes autres Préparations.*

IV Membre

Comment la Nature travaille dans les Mines pour faire les Métaux

Ainsi, en continuant notre Division, je déclarerai la façon comment nature besogne aux concavités de la Terre dedans les Mines en la procréation des Métaux. En quoi l'on connaîtra en quelles Opérations l'Art se peut ensuivre et, conséquemment, quelle est la vraie Matière requise pour les parfaire sur Terre. Mais, parce que c'est le principal Point de notre Science, comme dit Geber, au commencement de sa Somme, et Avicenne, qui défend de s'entremettre de la pratique d'icelle, si l'on n'a premièrement connu les vrais Fondements et Matière des Mines, j'ensuivrai, en la déclaration d'icelle, les principaux Auteurs et plus expérimentés en la Pratique des Mines, comme témoignent leurs Écrits.

Or il est tenu pour tout résolu et plus que certain, entre tous les Philosophes, que tous *Simples*, qui sont congelés, [509] par le froid abondent en leur première Matière en humidité aquatique. comme a écrit Aristote au quatrième des Météores. Par quoi, puisque les Métaux étant fondus, sont congelés par le froid, il faut dire qu'ils abondent en leur première Matière en humidité aquatique. Toutefois, Albert le Grand (qui a de plus

près enquis les causes en la procréation des Métaux que tout autre) montre très bien que cette humidité aquatique n'est point l'humidité commune que nous voyons en l'Eau et en autres *Simples*. Car l'expérience nous montre qu'elle est réduite et convertie en fumée par la violence du feu. Mais il est ainsi que les Métaux, étant fondus, ne sont point convertis en fumée. Il faut donc dire que leur Humidité est mêlée avec quelque autre Matière qui les retient sur le feu, et qui *garde* qu'ils ne soient convertis en fumée par la violence d'icelui. Or il n'y a Matière, qui résiste plus au feu que l'Humidité visqueuse, quand elle est mêlée avec la partie terrestre et subtile, comme témoigne Bonus, Philosophe Italien, et ainsi que l'expérience nous le certifie. Par quoi donc, il faut dire que l'Humidité qui est aux Métaux est telle.

Mais, pour ce que nous voyons qu'il y a des Humidités en iceux, qui sont consumées par le feu, sans que pour cela ils [510] soient consumés, comme l'expérience nous montre en leurs purgations : Il nous faut nécessairement confesser, avec les principaux Auteurs de notre Science, Qu'en la composition des Métaux, il y entre deux façons d'Humidités visqueuses ; l'une au-dehors, qu'ils appellent *extrinsèque*, et l'autre au-dedans, qu'ils appellent *intrinsèque*. Et pour ce que la première est grossière, et n'est point bien et parfaitement mêlée avec sa Matière terrestre et subtile, elle est facilement *arse* et consumée par le feu. Mais la seconde est grandement subtile, et tellement mêlée avec sa partie terrestre, que toutes deux ensemble ne sont qu'une simple Matière ; laquelle ne peut être en partie consumée par le feu qu'elle ne le soit du tout entièrement. Et d'icelle est procréé et fait le Vif-argent que nous voyons communément. Ce que ses effets montrent par expérience (comme a très bien dit Arnaud de Villeneuve), laquelle nous certifie que les deux susdites Matières sont conjointes parfaitement en lui. Car, ou le Terrestre retient l'Humidité

avec soi ou l'Humidité l'emporte, ainsi que dit Albert le Grand. Lequel, en cherchant les causes des Compositions Métalliques, a très bien connu que la Cause pourquoi l'Argent vif est toujours remuant, c'est pour ce que l'Humidité *surdomine* sur la Partie terrestre ; [511] comme, par même raison (savoir par la mixtion indicible et univoque), le Terrestre dominant sur l'Humide est cause que l'Argent-vif ne mouille point ce qu'il touche, ni le bois sur quoi il est mis.

Par ceci donc, il nous est montré assez évidemment que la Sentence d'Albert le Grand est fort véritable, quand il dit, en son Livre des simples Métalliques ; *Que la première Matière des Métaux, c'est l'Humidité visqueuse, incombustible et grandement subtile, mêlée par une mixtion forte et admirable avec la partie terrestre et subtile dedans les Cavernes des Terres Minérales.* Ce qui ne contrarie en rien à ce que Geber a écrit dans sa Somme, disant : *Que l'Argent-vif est la vraie Matière des Métaux.* Car Nature qui n'est jamais oisive a procréé l'Argent-vif de cette Matière. Ce qui est la cause que Bonus a dit très bien : *Qu'il est la plus prochaine Matière des Métaux ; mais que la première et principale, c'est ladite Humidité visqueuse mêlée avec sa partie terrestre et subtile,* comme dit Albert. Geber a très bien déclaré le même, quand il a dit à la Définition qu'il baille de l'Argent-vif en sa Somme. *C'est, dit-il, une humidité visqueuse qui a été épaissie par l'aide de sa partie terrestre qui entre en sa composition.* [512]

Or, à présent, nous faut considérer bien subtilement la façon comment Nature procède à la procréation de toutes choses, en lesquelles elle a mêlé une propre Matière que les Philosophes appellent *Agent*, pour ce qu'elle ne se produit point soi-même, comme dit Aristote ; c'est-à-dire ne montre point ses effets. Par quoi Nature, en la procréation des Métaux, après avoir créé leur Matière, savoir l'Argent-vif, elle, qui est toute savante, lui adjoint son propre Agent, à savoir une façon de Terre minérale

qui est comme la crème et graisse d'icelle, décuite et épaissie par la chaleur, qui est dans la Caverne des Mines, par longue Décoction, laquelle Terre nous appelons communément Soufre ; lequel est en même degré, en faisant comparaison de lui à l'Argent-vif, comme le *Caillé*, en le comparant au Lait ; l'Homme en le comparant à la Femme, et l'Agent, en le comparant à la Matière sujette. Lequel Soufre les Philosophes ont dit être en deux sortes ; l'un est facile à fondre de sa propre nature et l'autre est tant seulement congelé et non fusible.

Par quoi, afin que Nature montrât la puissance et force de l'Agent ; à savoir du Soufre, en la Matière à laquelle il est conjoint ; elle a fait par une admirable [513] Composition, que les Métaux fussent congelés par l'action du Soufre fusible, afin qu'ils fussent fondants : Comme elle a composé les autres simples Métallions par l'action non fusible, afin qu'ils ne fussent pas fondants ; comme la Magnésie, les Marcassites et autres semblables. Mais, pour ce que l'Agent ne peut être aucunement partie matérielle du Composé, comme dit Aristote, Nature, en besognant sous terre à la procréation des Métaux, après avoir mêlé ledit Soufre avec l'Argent-vif, par une Composition indicible, elle en fait et procrée le principal Métal, savoir l'Or, en séparant d'icelui (par une parfaite Décoction) son Agent, savoir le Soufre, qui est la cause pourquoi l'Or est plus parfait que tous les autres Métaux, pour ce que c'est la principale et dernière intention de Nature en leur procréation ; ainsi que l'expérience nous certifie, quand elle ne la transmue en meilleur. Et c'est la raison pourquoi l'Argent-vif se mêle mieux et plus aisément avec l'Or qu'avec tout autre Métal : pour ce que ce n'est rien qu'Argent-vif, décuit par son propre Soufre, et du tout séparé d'icelui par ladite Décoction. Or, tout ainsi que la séparation du Soufre est cause de la perfection de l'Or ; de même aussi, à cause qu'il en demeure aux autres Métaux, ils [514] sont

aits imparfaits. Et voilà la cause pourquoi l'Argent est moins parfait que l'Or et le Cuivre plus imparfait que l'Argent ; à savoir par faute de Décoction ; car, par elle seule, leur Agent (savoir le soufre) en est séparé.

En quoi est déclaré le plus grand et principal Secret de notre Science : Car, puisqu'il faut qu'il ensuive Nature en ses Opérations, il est nécessaire qu'avant que parfaire notre divine Œuvre, nous en séparions son Agent, savoir le Soufre ; ce que tous les Philosophes ont caché en leurs Écrits, nous renvoyant aux Opérations de Nature, lesquelles me semble avoir assez déclaré.

Mais, afin que l'on connaisse parfaitement en quoi notre Science peut ensuivre les Opérations de Nature, il nous convient déclarer la façon principale et plus *coutumière*, dont elle use en la perfection des Métaux. Nous avons déjà dit, Que la perfection ou imperfection des Métaux est causée par la privation ou mixtion de leur Agent, savoir du Soufre, et avons montré la première façon de laquelle Nature use en composant le principal et plus parfait de tous, qui est l'Or. Mais elle a usé d'une autre qui semble être diverse de la première, combien que de vrai soient toutes unes, si l'on considère la fin et vraie [515] intention de Nature ; laquelle n'est autre que purger et nettoyer les Métaux de leur Soufre. Car, ce qu'elle fait en la première façon, avec une parfaite Décoction, elle le fait en la seconde par une continuelle et longue Digestion, digérant et purifiant les Métaux imparfaits peu à peu, tant qu'ils soient réduits en Or. Qu'il soit vrai, l'expérience nous montre qu'aux Mines de l'Argent, l'on trouve ordinairement du Plomb et, en aucunes, l'on trouve les deux tellement mêlés ensemble que ceux qui sont experts au fait des Mines, disent (après avoir découvert l'Argent qui apparaît presque imparfait par faute de Digestion) qu'il les faut laisser ainsi et refermer la Mine, afin que rien de la Matière subtile n'évaporât par trente ou quarante ans, et que,

par ce moyen, le tout sera parfait. Comme récite Albert le Grand avoir été fait en son temps au royaume d'Esclavonie. Et moi, j'ai ouï *affirmer* le même à un Maître qui était grandement expert au fait des Mines.¹ [516]

C'est donc en cette seconde façon, que Nature tient pour parfaire les Métaux, que notre Art l'ensuit en ses Opérations ; à savoir en paraisant les Métaux imparfaits par la privation de leur Soufre, lequel en est séparé par la Projection que nous faisons de cette divine Œuvre sur iceux, quand ils sont fondus et les parfait en fin Or, par sa parfaite et exubérante Décoction qu'elle a acquise par l'administration de notre Art.

Et tout ainsi que les diverses façons de quoi Nature use à la purification des Métaux ne font point que nous trouvions diverses façons d'Or, (j'entends en perfection) ; Aussi la diverse façon de quoi nous usons pour les faire sur Terre, (qui est tout autre et différente des Opérations de Nature) ne fait point que notre Or et le Minéral soient en rien différents ; attendu même que nous usons de même Matière qu'elle use sous Terre dedans les Mines. Ce que confirme Aristote au 9 de sa Métaphysique, disant : *Quand l'Agent et la Matière sont semblables, les Opérations sont toujours semblables, encore que* [517] *les Moyens pour les faire soient divers*. Car les Moyens et la Matière sont deux choses. Pour ce que, si la Matière est une et du tout semblable, toutes les Opérations, qui semblent au commencement contraires font enfin un même effet, comme témoigne le même Philosophe.

¹ BARBA, Directeur Général des Mines du Pérou, sous Charles Quint, rapporte dans un Traité qu'il a composé sur la manière de travailler les Mines, qu'en ayant fait épuiser une d'Argent, il la fit remplir de ses Décombres et que, vingt ans après, repassant dans le même endroit, il reconnut que cette Mine recombée était presque aussi abondante que quand il l'avait fait ouvrir la première fois et qu'il l'avait fait travailler de nouveau avec grand profit. Ce qui démontre que les Décombres de cette même Mine étaient chargés de *Parties Mercurielles et Sulfureuses*, que la Nature avait achevé de conduire à la perfection de l'Argent.

Or, qu'il soit vrai que notre Matière de laquelle nous usons pour parfaire les Métaux sur terre, soit du tout semblable à celle de quoi Nature use sous terre pour la procréation des Métaux, Geber, en sa Somme, dit : *Que notre Science ensuit Nature au plus près qu'il lui est possible*. Le même dit Hermès, Pythagoras, Senior et plusieurs autres. Puis donc, qu'elle ensuit Nature, il faut nécessairement confesser qu'elle use de semblable Matière ; laquelle ne peut être qu'une seule et même en notre Science : Tout ainsi que nous avons assez montré ci-dessus, Qu'il n'y a qu'une seule Matière en Nature, laquelle Matière nous avons appelée Argent-vif ; non pas en tant qu'il est seul, mais quand il est mêlé avec son propre Agent, qui est son vrai Soufre.

Cette même Matière donc que les Philosophes ont appelée Argent-vif animé, sera la vraie matière de notre Science, pour parfaire notre Divine Œuvre, vu qu'icelle même, sans autre, est la vraie [518] Matière de laquelle Nature use aux concavités de la Terre et dedans les Mines en la procréation des Métaux ; comme nous avons assez montré ci-devant.

Or la raison pourquoi ils l'ont appelée *Argent-vif animé*, c'est pour montrer la différence qui est entre lui et *l'Argent-vif commun*, qui est demeuré tel, pour ce que Nature ne lui a pas adjoint son Agent propre. Tant s'en faut donc que l'Argent-vif commun, ni le Soufre commun soient la vraie Matière des Métaux, comme plusieurs ont fausement estimé. Et qu'il soit vrai, l'expérience nous témoigne que jamais on n'a trouvé l'Argent-vif commun, ni le Soufre commun mêlés ensemble dedans les Mines. Comment donc seraient-ils la vraie Matière des Métaux aux concaves de la Terre et, par conséquent, de notre Science ? Ainsi que témoigne Geber en sa Somme, quand il parle des Principes d'icelle. Lequel, en un autre lieu, dit très bien : *Que notre Argent-vif n'est autre chose qu'une Eau visqueuse épaissie par l'action de son Soufre Métallique*.

C'est notre vraie Matière, laquelle Nature a préparée à notre Art (comme dit Valerandus Sylvensis) et l'a réduite en une Espèce certaine, aux vrais Philosophes connue, sans la transmuier davantage de soi-même. Tant s'en faut donc que [519] toutes les Matières que nous pourrions mêler ensemble, fussent-elles Métalliques ou non, soient la vraie Matière de notre Science, attendu que Nature nous l'a déjà préparée : De sorte qu'il ne nous reste que deux choses, à savoir purifier ladite Matière et la parfaire et conjoindre par sa propre Décoction. C'est de cette matière que Rasis a écrit au Livre des Préceptes : Notre mercure, dit-il, est le vrai Fondement de notre Science, duquel seul on tire et extrait les vraies Teintures des Métaux. Alphidius a déclaré le même, quand il dit : Regarde bien, mon Enfant, car toute l'Œuvre des Savants Philosophes consiste au seul Argent-vif qui est la raison pourquoi Hermès nous commande garder très bien ce Mercure lequel il appelle coagulé et caché dedans les Cabinets dorés. De ce même Mercure a parlé Geber, où il dit, livre 2. Part. I, Chap. 7 : Loué soit le Dieu Très-haut, qui a créé cet Argent-vif et lui a donné telle puissance, qu'il n'y en a point d'autre qui lui soit semblable pour parfaire le vrai Magistère de notre Science. Bref, il n'y a Auteur savant, qui ait écrit, qui ne soit de cette opinion.

Mais je sais bien que les Opérateurs du jourd'hui me *taxeront*, disant : Comment est-ce que j'ose reprendre tant de [520] savants Personnages qui nous ont précédé, lesquels nous ont laissé par écrit non pas la Théorique seulement de notre Science, mais la pratique d'icelle ? En laquelle ils nous apprennent de sublimer l'Argent-vif, qu'ils appellent Mercure, avec du Vitriol et du Sel, puis montrent comme il le faut revivifier avec de l'eau chaude, afin de le mêler avec de l'Or, qu'ils appellent Sol, et par ce moyen le dissoudre pour le fixer, afin de parfaire par ce moyen

notre divine Œuvre : Comme a écrit Arnaud de Villeneuve en son grand Rosaire et Raymond Lulle en son Testament.

Mais, afin que je les contente, leur déclarant leur ignorance, je ne veux qu'ensuivre les mêmes Auteurs qu'ils m'allèguent, les Écrits desquels nous témoignent que toutes ces diverses Opérations, Distillations, Séparations d'Éléments, Réductions et autres semblables, n'ont été écrites par eux, que pour cacher et envelopper là-dessous la vraie Pratique de notre Science. Et qu'il soit vrai, après qu'Arnaud de Villeneuve nous a appris toutes ces diverses Opérations en son dit Rosaire, *Au dernier Chapitre qui est le 32*, il dit à la fin en récapitulation : *Nous avons montré la vraie Pratique et vrai Moyen pour parfaire notre Divine Œuvre ; mais [521] en paroles fort courtes, lesquelles sont assez prolixes pour ceux qui les entendront.* Tant s'en faut donc, qu'en parlant de tant de diverses et longues Opérations, il ait toujours entendu parler de la vraie Préparation et Pratique de cette Divine Œuvre. Le même nous témoigne la fin du Codicille de Raymond Lulle, quand il répond à ceux qui lui voudraient demander pourquoi il a écrit l'Art, puisqu'il a témoigné un peu auparavant, Qu'il ne se faut point attendre de parvenir à la vraie connaissance d'icelui par la lecture des Livres : *Pour que, dit-il, le Lecteur fidèle soit introduit et habilité en la vraie connaissance de notre Divine Œuvre, la Préparation de laquelle nous n'avons jamais déclarée au vrai.* Tant s'en faut donc que les grandes et diverses préparations qu'il a enseignées en ses Livres soient la seule et unique Pratique qui est requise pour parfaire notre Divine Œuvre.

Il y en aura d'autres qui seront plus savants et me répondront volontiers, disant : Pourquoi j'ai écrit que notre Divine Œuvre est faite d'une seule Matière, à savoir du seul Vif-argent animé, vu que Geber en sa Somme, au Chapitre de la Coagulation du Mercure, dit, *Qu'elle est ex-*

traite des Corps Métalliques préparés avec leur Arsenic. Rosinus, au contraire, [520] dit : *Que c'est le vrai soufre incombustible auquel notre Divine Œuvre est faite.* Salomon, fils de David, témoigne le même, quand il dit : *Dieu a préféré à toutes les choses qui sont sous le Ciel notre vrai Soufre.* Pythagoras, en la Tourbe des philosophes, a écrit, *Que notre Divine Œuvre est parfaite, quand les Soufres se conjoignent l'un avec l'autre.* Par ainsi, elle est faite de Soufre, et non d'Argent-vif animé seulement.

Mais, pour leur bien répondre et contenter leurs Esprits dévoyés de la vraie voie, il faut leur *ramentevoir* ce que nous avons déclaré ci-devant, parlant de la Matière des Métaux, où nous avons montré comment nature a ajoint l'Agent propre à l'Argent-vif dedans les Mines.

V Membre

Divers noms de l'Œuvre, de la matière et quelle elle est

Or, pour ce que notre Divine Œuvre n'a point de nom propre, les uns lui ont donné un nom, les autres un autre, tellement que Lilius a très bien écrit : *Que notre Divine Œuvre a autant de noms, comme il y a de choses au Monde.* Voulant dire par là qu'elle a des noms infinis. [523] Car, combien qu'elle soit toujours une même, faite d'une seule Matière ; toutefois, les Philosophes lui ont donné divers et variables noms, selon la diversité des Couleurs qui apparaissent en la Décoction d'icelle.

Ainsi, ceux qui l'ont appelée Argent-vif animé, comme nous, ont considéré que notre première Matière que les anciens Philosophes ont appelée *Chaos*, participe à son commencement et est vraiment du tout semblable à la nature et matière de l'Argent-vif duquel nature compose et parfait les Métaux aux concavités de la Terre ; comme nous avons assez montré ci-dessus.

De même, ceux qui ont appelé notre Divine Œuvre *Pierre Philosophale* (qui est le nom aujourd'hui le plus reçu de tous) ont eu égard à la fin de la Décoction de notre Matière ; pour ce qu'enfin, elle est fixe et ne s'envole point du feu. Pour raison qu'ils ont ce terme commun entre eux d'appeler Pierre toutes choses qui ne se sont évaporées ni sublimées au feu.

D'autres ont inventé plusieurs autres noms (les causant sur diverses raisons), lesquels seraient longs à réciter, comme dit Malvescindus : *Si nous appelons notre Matière Spirituelle, il est vrai : Si nous la [524] disons Corporelle, ne mentons point : Si nous l'appelons Céleste, c'est son vrai nom : Si nous l'appelons Terrestre, nous parlons fort proprement.* Déclarant assez par cela que la variété des noms, que ceux qui nous ont précédé ont donnés à notre Divine Œuvre, a été causée par diverses raisons fondées sur la diversité des Couleurs et autres Opérations qui apparaissent à sa Décoction.

Ainsi, ceux qui l'ont appelé *Soufre* (comme témoignent les autorités qu'on pourrait amener contre moi) ont regardé à la dernière Décoction en laquelle notre Matière est fixe. Laquelle tout ainsi qu'au commencement montrait la vraie apparence d'Argent-vif ; pour ce qu'elle était volatile ; ainsi enfin est-elle dite fixe. Et lors, ce qui était au-dedans inconnu (savoir les Parties fixes que nous appelons Soufre) est fait manifeste par la continuelle et dernière Décoction en laquelle il domine le volatil. Qui est la raison pourquoi notre Matière n'est plus appelée volatile ; (j'entends de ceux qui considèrent la dernière Décoction), mais *Soufre fixe*, comme dit Arnaud de Villeneuve en son grand Rosaire, quand il a parlé de la dernière Décoction de notre Divine Œuvre : *C'est, dit-il, le vrai Soufre rouge par lequel l'Argent-vif peut être parfait enfin Or.* [525]

Par ainsi, nous pouvons justement et au vrai résoudre : *Que la Matière de laquelle nous composons notre Divine Œuvre, n'est qu'une seule du tout semblable à la Matière de laquelle Nature use sous terre dedans les Mines en la procréation des Métaux*, nonobstant les autorités que nous avons *amenées* ci-dessus au contraire, et toutes autres semblables. Car, comme dit Aristote (et même l'expérience nous témoigne), la diversité des noms ne fait point la chose diverse.

VI Membre

Déclaration des principaux Termes de la Science

Pour mettre fin à notre division, il nous reste déclarer les termes de notre Science. J'entends déclarer ; c'est-à-dire conférer, les Sentences des bons et principaux Auteurs qui nous ont précédé. Lesquels usent entre autres de quatre Termes, en parlant de la Composition de notre Divine Œuvre ; savoir de *Quatre Éléments*, du *parfait Levain*, du *vrai Venin* et du *parfait Coagule*, qu'ils ont autrement appelé *Le Mâle*, le comparant aux Femelles, comme ils comparent leur Caille ou Coagule au simple Lait. [526]

Afin donc de bien déclarer qu'est-ce qu'ils entendent par *quatre Éléments*, il nous faut savoir ce que tous les Philosophes Naturels ont déclaré touchant la première Matière, qu'ils appellent *Chaos*, en laquelle ils ont dit que tous les quatre Éléments étaient confus ; mais, par leur contrariété, chacun en démontrant ses actions se nous est manifesté. Qui est la raison pourquoi Alexandre a écrit, en son Épître : *Que tout ce qui s'est démontré à nos Anciens être de qualité chaude, ils l'ont appelé Feu : Ce qui était sec et coagulé, Terre : Ce qui était humide et labile, Eau : Et ce qui était froid et subtil-venteux, ils l'ont appelé Air*. Desquels les deux sont enclos dans les deux autres, comme dit Rasis au livre des Préceptes : *Tous*

Composés sont faits des quatre Éléments, les deux cachés dans les deux autres apparents : savoir l’Air au-dedans de l’Eau et le Feu au-dedans de la Terre, comme nous avons dit ci-devant. Toutefois, pour ce que les deux enclos, savoir l’Air et le Feu, ne peuvent montrer leurs actions sans les autres deux ; ils les ont appelés les deux Éléments débiles, et les autres deux, les forts. Ce qui est la cause pourquoi ils disent que les Composés sont parfaits, quand l’humide et le Sec (savoir l’Eau et la Terre) sont conjoints également par l’aide de [527] Nature avec le froid et le chaud, c’est-à-dire avec l’air et le feu. Ce qui se fait par la conversion de l’un en l’autre. Par quoi Alexandre, au livre de ses Secrets, dit : Si tu convertis les Éléments l’un en l’autre, tu trouveras ce que tu cherches. Laquelle Sentence il nous faut bien déclarer, pour ce qu’icelle bien entendue nous montre comme au doigt la vraie Matière et parfaite pratique de notre Science.

Mais pour le bien entendre, il nous faut parler un peu plus proprement des quatre Éléments et de la nature d’iceux, en tant qu’ils sont nécessaires en la Composition de notre Divine Œuvre. Hermès, quand il en parle, dit : *Que de notre Terre sont créés tous les autres Éléments.* Au contraire, Alphidius dit : *Que l’Eau est le principal Élément, de laquelle tous les autres Éléments requis à la Composition de notre Divine Œuvre sont créés.* En quoi il n’y a point de contradiction, comme il semble, pour ce qu’au commencement de la procréation de notre Divine Œuvre, il n’apparaît rien qu’eau, laquelle les Philosophes ont appelée *Eau Mercuriale*. Et d’icelle est procrée la Terre, lorsqu’elle est épaissie par la Conjonction et Décoction super-naturelle, sans laquelle elle nous est inutile. Hermès donc a fort bien dit, Que de la Terre sortent les autres Éléments, [528] pour ce qu’en la seconde Opération, elle seule montre ses qualités, comme l’Eau les montrait au commencement. Ce qui a fait écrire à Alphidius, à Valerandus et aux autres qu’elle était le principal Élément en la

Composition de notre Divine Œuvre. Et ce sont ces deux Éléments que les Philosophes ont commandé connaître avant s'entremettre de travailler, comme dit Rasis au Livre des Lumières : *Avant, dit-il, que commencer, il faut bien connaître la nature et qualité de l'Eau et de la Terre, pour ce qu'en ces deux sont compris les quatre Éléments. Autrement : le Volatil emportera le Fixe ; et par ainsi, notre Science nous sera inutile.* Qui est la raison pourquoi il nous est commandé *convertir les quatre Éléments*, afin que notre Divine Œuvre soit bien qualifiée et finalement faite fixe, pour pouvoir résister à toute violence de Feu, corruption de l'Air, rouillure de la Terre, gâtément et pourriture de l'Eau, ni plus ni moins que l'Or minéral, pour raison de sa grande perfection.

Laquelle *Conversion d'Éléments* n'est autre chose, comme dit Raymond Lulle, *Que faire la Terre, qui est fixe, volatile ; et l'Eau, qui est humide et volatile, la faire sèche et fixe.* Ce qui se fait par notre continuelle Décoction dedans notre Vaisseau, [529] sans jamais l'ouvrir, de peur que nos Éléments ne soient gâtés, et qu'ils ne s'envolent en fumée. Cela même témoignent les Écrits de Rasis et d'autres divers Philosophes, quand ils disent, *Que la vraie Séparation et Conjonction des quatre Éléments se fait dedans notre Vaisseau, sans y toucher des mains et des pieds : Pour ce, disent-ils, que notre Pierre se Dissout, se Coagule, se Lave, se Purge, se Blanchit et Rougit soi-même, sans y mêler chose quelconque d'étrange.* Arnaud de Villeneuve est de cette même opinion en son grand Rosaire, où il dit en peu de paroles : *Il ne faut se peiner à tuer l'Eau, c'est-à-dire la fixer, car, si elle est morte, tous les autres Éléments sont tués, c'est-à-dire fixés.*

Tant s'en faut que la fausse et sophistique Séparation, que font les Opérateurs du jourd'hui des quatre Éléments, comme ils disent, soit bien fondée sur ces Écrits ; moins sur les Sentences de tous les Philosophes qui

défendent nommément de ne gâter point les *Simples* en leur préparation ; pour ce, disent-ils, *Qu'il est impossible à l'Art bailler les premières Formes*. Or est-il tout résolu que les quatre Éléments ne pourraient être composés, sans les détruire. Par quoi il n'est besoin user de cette sophistique et fausse Séparation d'Éléments pour la Composition de notre [530] Divine Œuvre. Et qu'il soit vrai que telle Séparation soit fausse, il a été assez prouvé ci-devant que les deux Éléments sont enclos dedans les deux autres. Tant s'en faut donc que nous puissions connaître la parfaite Séparation d'iceux, moins leur vraie et due Conjonction. Et puis, l'expérience nous montre, comme a très bien écrit Valerandus : *Que les Éléments qu'ils disent avoir séparés, ne participent en rien de la nature des vrais éléments, témoin leur Huile, qu'ils appellent Air, lequel mouille tout ce qu'il touche, contre le vrai naturel de l'Air*. Par quoi il me suffit avoir montré ceci de la nature et qualité des Éléments et Conversion d'iceux, qui est requise en notre Science, pour découvrir l'ignorance des Opérateurs d'aujourd'hui et introduire les vrais Enfants de la Science à la connaissance d'iceux.

Continuant donc notre dernière Division, nous déclarerons qu'est-ce que les Philosophes ont entendu par ce terme *Levain* ou *Ferment* : Disant qu'ils l'ont pris en deux significations, en usant de la première, quand ils comparent notre Divine Œuvre aux Métaux. Pour ce que, tout ainsi qu'un peu de Levain enaigrit et convertit beaucoup de pâte à sa nature, ainsi notre Divine Œuvre convertit les Métaux à sa nature, et pour ce qu'elle est [531] Or, elle les convertit en Or. Mais, parce qu'ils n'en ont guère usé en cette signification (car il n'y a point de difficulté), nous parlerons de la seconde, en laquelle gît toute la difficulté de notre Science. Car ils entendent par ce terme, *Levain*, le vrai Corps et vraie Matière qui parfait notre Divine Œuvre ; lequel est inconnu aux yeux, mais le faut connaître d'entendement. Car, au commencement, notre Matière appa-

raît volatile (comme nous avons assez déclaré ci-devant), laquelle il nous faut conjoindre avec son propre Corps, afin que, par ce moyen, il retienne l'Âme laquelle, par le moyen de cette conjunction (faite moyennant l'Esprit), montre ses divines Opérations en notre Divine Œuvre. Comme est écrit en la Tourbe des philosophes, où il est dit, *Que le Corps a plus grande force que ses deux Frères*, qu'ils appellent *Esprit* et *Âme* : Non pas qu'ils l'entendent ainsi qu'a déclaré Aristote et les autres Philosophes (ce qui est grandement notable), mais ils appellent *Corps* tout simple qui, de son propre naturel, peut soutenir le feu, sans aucune diminution ; qu'ils appellent autrement *Fixe*. Et ont appelé *Âme* tout simple qui est volatil de soi, ayant puissance d'emporter quant et soi le Corps de dessus le feu ; qu'ils l'appellent autrement *Volatil*. [532] Appelant *Esprit* celui qui a la puissance de retenir le Corps et l'Âme et les Conjoindre tellement ensemble qu'ils ne puissent être séparés, soient-ils faits parfaits ou imparfaits. Combien que, de vrai, en notre Divine Œuvre n'entre rien de nouveau au commencement (j'entends après sa première préparation) ni au milieu, moins à la fin. Mais les philosophes, selon divers respects et diverses considérations, ont appelé une même chose Corps, Âme et Esprit, comme nous avons assez déclaré ci-devant.

Ainsi, quand au commencement notre Matière était volatile, ils l'ont appelée Âme, pour ce qu'elle emportait quant et soi le Corps. Mais, quand ce qui était *Caché* a été fait *Manifeste* en notre Décoction ; lors le Corps a démontré ses forces par le moyen de l'Esprit ; c'est-à-dire a retenu l'Âme ; et la réduisant à sa propre nature (qui est d'être faite Or), l'a faite Fixe par sa puissance, étant aidée par notre Art.

En quoi est déclarée la vraie interprétation de ce qu'Hermès a écrit : *Que nulle Teinture ne se fait sans la Pierre rouge*. Car, comme dit Rosinus, *notre vrai Soleil apparaît blanc et imparfait en notre Décoction et est parfait*

en sa couleur rouge. Et c'est le Levain duquel a parlé [533] Arnaud de Villeneuve en son grand Rosaire, *lequel se montre en ces deux Couleurs, sans jamais y toucher ni mêler rien dans notre Matière,* comme l'on pourrait penser par ses Écrits. Qu'il soit vrai, Anaxagoras dit : *Que leur Soleil est rouge et ardent, lequel est conjoint avec l'Âme qui est blanche et de la nature de la Lune, par le moyen de l'Esprit.* Combien que, de vrai, le tout ne soit qu'Argent-vif des Philosophes. Cela même déclare Morien, disant : *Qu'il n'est possible parvenir à la perfection de notre Science, jusqu'à ce que la Lune soit conjointe avec le Soleil, sans lequel notre Science nous est inutile ;* comme dit Hermès et tous les Philosophes. Par ainsi donc, il appert comme il faut entendre ce que dit Rasis au livre des Lumières : *Le Serviteur rouge a épousé la Femme blanche à la fin de la perfection de notre Divine Œuvre.* Ensemble ce que dit Liliūm : *Que la vraie union du Corps et de l'Âme est faite en la Couleur blanche et rouge par un Moyen.* Ce qui se fait en certain temps par l'aide de notre Décoction, laquelle il faut gouverner tellement que notre Matière n'en soit point gâtée ; parce qu'ainsi qu'il est écrit en la Tourbe : *Le profit et le dommage de notre Divine Œuvre provient de l'administration du feu.*

Par quoi je conseillerai, avec Rasis, que [534] personne ne s'entremette de pratiquer en notre Science que, premièrement, il ne connaisse tous et chacuns les Régimes du feu qui sont requis à la Composition de notre divine Œuvre, pour ce qu'ils sont grandement divers : Autrement, le tiers Terme qu'ils appellent le *Venin* lui sera appliqué. Ce qui advient en la seconde Opération, comme nous avons dit ci-devant. Non pas que, pour cela, il faille mettre aucune chose venimeuse en notre Matière, moins de la Thériaque, ni autre chose étrange, comme aucuns ont pensé, s'arrêtant à l'apparence de la lettre : Mais faut être soigneux et vigilant pour ne perdre point la propre heure de la naissance de notre Eau

Mercuriale, afin de lui conjoindre son propre Corps que nous avons ci-devant appelé *Levain*, et maintenant l'appelons *Venin*, pour deux raisons : L'une, quant à nous, pour ce que, tout ainsi que le Venin n'apporte rien au Corps humain que dommage ; ainsi, si nous faillons à le conjoindre à son heure déterminée, ne nous apporte que dommage ; comme nous avons déclaré ci-dessus. Par même ou semblable raison, il est dit Venin quant à notre Mercure, que nous appelons Eau mercuriale, pour ce qu'il le tue et fixe. En quoi il est déclaré la vraie interprétation de ce qu'Hamec a écrit, [535] disant : *Quand notre Matière est parvenue à son terme, elle est conjointe avec son Venin mortifère*, Ensemble de ce que dit Rosinus, *que ce Venin est de grand prix* ; Haly, Morien et tous les autres ont témoigné le semblable. Et quant à ce qu'ils l'appellent *Thériaque*, c'est par même comparaison, comme dit le même Morien, car ce que la Thériaque fait au corps humain, notre Thériaque le fait au Corps des Métaux. Combien que ce qu'ils en ont écrit se puisse *adapter* à la Conjonction du parfait Levain, quand elle est faite sur l'heure déterminée ; pour ce que, par icelle, notre divine Œuvre est parfaite. Telles et semblables autorités donc se doivent entendre selon le sens *allégorique* et non pas selon l'apparence de la lettre, comme plusieurs ont faussement estimé.

Semblable est l'interprétation du dernier Terme, qui est le plus usité de tous et le plus mal entendu. Car la plupart l'entendent de notre divine Œuvre, quand elle est parfaite. Disant que, tout ainsi qu'un peu de *Caillé* ou *Coagulé* congèle beaucoup de Lait, ainsi un peu de notre Matière jetée sur l'Argent-vif le congèle et le réduit à sa propre nature. Mais c'est s'éloigner grandement de la vérité. Car ils concluent par là que notre Matière ne pourrait être comparée aux Métaux, [536] pour ce qu'ils sont déjà congelés. Par quoi il faut entendre que, quand notre Mercure *appa-*

raît simple, il est labile, lequel les Philosophes ont appelé *Lait*, appelant son *Caillé* ou *Coagulé*, ce que nous avons ci-dessus appelé *Levain*, *Venin* et *Thériaque*. Pour ce que, tout ainsi que le Caillé n'est en rien différent du Lait que d'un peu de Décoction : ainsi notre Coagulé n'est en rien différent de notre Mercure, que par la Décoction qu'il a acquise auparavant. Qui est le grand et *super-naturel* Secret qui a causé et ému les Philosophes d'appeler notre Science Divine, pour ce que tout Sens humain et raisons humaines y défont, comme nous avons déclaré ci-devant. Et c'est ce Coagulé qu'Hermès appelle *la Fleur de l'Or*, duquel les Philosophes entendent parler, quand ils disent, *Qu'en la Congélation de l'Esprit est faite la vraie Dissolution du Corps ; et du contraire, en la Dissolution du Corps est faite la vraie Congélation de l'Esprit*. Pour ce que, par son moyen, le tout est parfait, comme dit Senior : *Lorsque j'ai vu que notre Eau* (c'est-à-dire notre Mercure) *se Congelait soi-même, j'ai cru fermement que notre Science était véritable*. Par cette même raison, Alexandre a écrit, *Qu'il n'y a rien de créé en notre Science que ce qui est fait de Mâle et de Femelle* : Appelant notre [537] Coagulé le Mâle, pour ce qu'il agit et que tous les Philosophes ont attribué l'action au Mâle et la passion à la Femelle ; appelant notre Mercure Femelle, pour ce que ledit Coagulé agit et montre sa puissance sur lui. Qui est la raison pourquoi ils ont écrit que la Femelle a des ailes, pour ce que notre simple Mercure est volatil, lequel est retenu par son dit Coagulé. Ce qui leur a fait écrire : *Qu'il nous faut faire monter la Femelle sur le Mâle et, puis, le Mâle sur la Femelle* : Entendant le même, quand ils disent en la Tourbe des Philosophes : *Qu'il faut honorer notre Roi et la Reine sa Femme, et nous garder bien de les brûler*, c'est-à-dire de hâter notre Décoction. Car, comme dit Arnaud de Villeneuve en son grand Rosaire, *La principale faute en notre divine Œuvre est la soudaine Décoction*.

Semblables et variables Termes ont écrits les anciens Philosophes en leurs Livres : Mais, pour ce que ceux-ci sont les principaux, je mettrai fin à la Déclaration d'iceux, pour ce qu'iceux bien entendus, la vraie Matière est connue et, par ainsi, tous les livres nous sont déclarés et faits faciles, comme dit le bon Trévisan.

Par quoi je conclurai avec tous les Auteurs, les Écrits desquels j'ai rédigé au meilleur ordre qu'il m'a été possible : *Qu'il [538] n'y a qu'une seule Matière de laquelle notre Divine Œuvre est faite, laquelle est composée de seul simple Mercure, que les Philosophes ont appelé, en propres termes et sans aucun équivoque, Eau Mercuriale et Coagulée par l'action de son propre Soufre, qu'Hermès a appelé fort proprement la Fleur de l'Or, ayant acquis, par notre longue et continuelle Décoction, une perfection si grande et excellente, qu'elle peut parfaire tous Corps Métalliques imparfaits, étant conjointe avec eux par sa projection, les convertissant enfin Or tel que le minéral*, pour diverses raisons que nous avons ci-devant déduites, par lesquelles il est assez déclaré pourquoi les Métaux imparfaits sont parfaits par icelle. Car, d'autant qu'il n'y a Simples au monde, différents en tout, et contraires en qualités, qui puissent être conjoints et mêlés parfaitement ensemble, notre divine Œuvre, pour être faite du seul Argent-vif animé, ne peut endurer d'être mêlée avec le soufre qui est demeuré aux Métaux par faute de digestion ; comme nous avons montré ci-dessus. Mais elle, étant toute-puissante et parfaite en très grande digestion, sépare ledit Soufre des Métaux, et parfait l'Argent-vif qui reste en iceux en fin Or. Qu'il soit vrai, l'expérience nous le montre : Car, quand nous faisons [539] projection d'icelle sur de l'Argent-vif commun, nous le trouvons presque tout converti en Or : Ce qui advient du contraire sur les Métaux ; car d'un Marc d'aucuns d'iceux ne s'en recouvre point six Onces. Mais tant plus sont *décuits*, tant moins se diminuent, pour la même raison.

Par quoi, pour continuer mon petit *Opuscule*, je mettrai fin à la Seconde partie et commencerai la Tierce et dernière, en laquelle je montrerai la vraie et parfaite Pratique de notre Science sous diverses Allégories ; lesquelles notre bon Dieu manifestera, s'il lui plaît, à ses vrais fidèles et parfaits Amateurs d'icelle, qui se peineront à la lecture de mes Écrits, la vraie intelligence desquels il leur déclarera par son S. Esprit, pour en user à l'honneur de notre cher Seigneur, Frère et vrai Rédempteur JÉSUS-CHRIST, auquel soit louange et gloire aux Siècles des Siècles. Ainsi soit-il.



TROISIÈME PARTIE

En laquelle la Pratique montrée sous Allégorie

Les Philosophes et vrais Cosmographes ont laissé par écrit, Que la Terre qui est aujourd'hui habitable, est divisée en [540] trois Parties principales ; savoir en l'Asie, l'Afrique et l'Europe, qu'ils ont dit être sous quatre régions ; sous l'Orient et Occident, sous le Midi et Septentrion.¹ Lesquelles sont *régies* et gouvernées par divers Empereurs, Rois, Princes et grands Seigneurs, chacun desquels a diverses et variables choses en grande recommandation, tant pour la rareté d'icelles que pour la valeur et *singularité* qu'ils y ont trouvée : Laquelle n'a point eu si grand crédit en leur endroit comme la première : ainsi que l'expérience m'a témoigné, lorsque j'étais voyageant par diverses contrées. Car, la *part* où la *fréquence* des Gens de savoir était fort grande, je vis, à mon très grand regret et dommage, les gens savants fort pauvres et grandement reculés et les Ignorants riches et avancés en toute sorte. Mais, où la *faute* et rareté des Gens de savoir était grande, l'Ignorance y régnait ; tellement que la plupart et presque tous n'étaient que Gens ignares et malappris : Là, dis-je, étaient les Gens savants en fort bonne opinion de tous et favorisés des plus Grands. [541] Ainsi, la faute des richesses des Mines, desquelles l'Or nous est communiqué, ensemble tous les autres Métaux, à cause qu'aucun d'iceux a été, et sera à l'avenir en grande estime en la plus grande partie desdites Régions ; comme l'abondance d'icelui a fait aux

¹ L'Amérique ayant été découverte en 1492, par Americ Vespuce, et la Conquête en ayant été commencée dès 1497, par Christophe Colomb, il est étonnant que Zachaire, qui n'a écrit que vers le milieu du Seizième siècle, rapporte ici que la terre n'est divisée qu'en trois Parties, l'Asie, l'Afrique et l'Europe.

autres Régions ; qu'il a été et sera toujours méprisé des grands Seigneurs d'icelles : Au lieu qu'ils ont en grande estime les choses qui sont de peu de valeur, voire de néant, qui n'ont rien de parfait *fors* la seule apparence ; laquelle a toujours ébloui les yeux, les empêchant de connaître les choses grandes et parfaites. Lesquelles, se fâchant de leur façon de faire (comme font volontiers les Gens savants, quand ils voient que les Ignorants leur sont préférés), se retirent ailleurs, délibérés de montrer leur savoir et puissance.¹

Or étaient ces Régions (comme une partie du Monde est aujourd'hui) gouvernées par un qui les rangea et renforça de telle façon, avec une si grande diligence, qu'il se fit accroire qu'avant de vouloir cesser, le reste du Monde lui serait assujetti par l'aide et faveur de ses Compagnies et, principalement, par le conseil de son fidèle Pourvoyeur. Mais, pendant qu'il était en ces délibérations, il s'accompagna de divers et non-féaux Étrangers, lesquels, désirant et s'attendant d'être très bien reçus, et mieux récompensés des Empereurs, Rois et autres grands Princes (comme sont les Espions² d'aujourd'hui), se retirèrent devers eux, pour leur dé-

¹ Ce discours semble rouler sur le mépris que les Grands de la Cour du Roi de Navarre avaient fait de la Science de Zachaire, qui n'était pas encore Adepté quand il se rendit à Pau. Il roule peut-être aussi sur les importunes sollicitations, que ses Parents et ses Amis, peu versés dans la Philosophie Hermétique, lui faisaient pour l'engager à quitter ses travaux chimiques et à se pourvoir d'une Charge de Judicature.

² Par les Espions, qui viennent avertir les Rois, les Princes et les grands Seigneurs du dessein que le bon Gouverneur forme de les subjuguier par le conseil de son Pourvoyeur, Zachaire entend, je crois, parler des Sophistes qui, par les promesses qu'ils font, non pas à des Puissances effectives, mais, sous cette fiction, à des Personnes riches et avarés, de leur faire faire autant d'Or et d'Argent qu'ils peuvent en souhaiter, les engagent, sur cette vaine espérance, dans des Entreprises au-dessus de leurs forces, et dans lesquelles ils ne manquent point de succomber. Ce que justifiera bientôt la conduite de notre Empereur parabolique, qui n'est, avec tous les Princes et grands Seigneurs, ses Alliés, que l'Emblème des Soufres arsenicaux et des Matières hétéro-

couvrir ce qu'ils avaient pu apprendre de l'entreprise de ce bon Gouverneur. De laquelle ils ne tinrent aucun compte, se faisant accroire qu'il n'y avait Puissance, [543] qui pût résister à la leur ; tant s'en fallait que l'entreprise dudit Gouverneur leur fût redoutable.

Par quoi, lorsqu'il ne se parlait en leurs Cours et grands Palais que de rire, de chanter, de mener l'amour, fréquenter ordinairement les festins, entreprendre des momeries, piquer Chevaux, dresser Tournois pour combattre pour les couleurs et faveurs des Dames, jouer à la paume, aller à l'Assemblée, priser les Flatteurs, Causeurs et Rapporteurs envieux, se moquer des pauvres Gens savants, les appelant par moquerie Philosophes (qui est le titre bien convenant, aujourd'hui, à peu de Gens, mais tel que les grands Monarques ne l'ont point dédaigné anciennement et encore ne feraient pas ceux du jourd'hui, s'ils étaient bien conseillés), lors, dis-je, ce bon Prince tout chenu, accompagné de ses bonnes Compagnies et fidèle Pourvoyeur, fit battre aux champs et avait déjà assiégé une des principales Villes de l'Empire, quand l'Empereur fit assembler son Camp, accompagné de plusieurs Rois et grands Seigneurs, lesquels tous ensemble le vinrent trouver. De sorte qu'ils lui firent abandonner le Siège bientôt après qu'ils furent arrivés. Et non sans cause ; pour ce que son fidèle Pourvoyeur le fâchait ordinairement, le voulant faire [544] retirer dans quelque Fort qui fût digne de lui ; où il n'endurât pas si grand chaud. Et puis, outre le secours que ceux de dedans la Ville leur donnaient (faisant journellement de grandes et vaillantes Sorties sur les Compagnies de ce bon Prince), l'Empereur était accompagné de cinquante mille Hommes de pied et de six mille Chevaux, comme l'on disait, sans conter force

gènes qui empêchent les Principes matériels du Mercure Philosophique de se conjoindre radicalement, leur Conjonction ne pouvant se faire que par le secours des Colombes de Diane, et c'est cette Conjonction, si difficile à faire, que les Philosophes appellent le Travail d'Hercule.

Noblesse et grands Seigneurs qui suivaient sa Cornette, étant renforcés d'un grand nombre d'Artillerie qui faisait merveille de bien tirer.

Par quoi ce bon Prince, après avoir assemblé le Conseil de toutes ses Compagnies qui s'accordaient au bon avis de son fidèle Pourvoyeur, leva le Siège de devant ladite Ville (aussi était-elle défendue d'un Fort qui était en partie de fer), se retirant le mieux qu'il pouvait et avec le meilleur ordre qu'il lui fût possible de garder, pour ce qu'il se sentait encore faible. Qui fut la cause qu'il laissa au derrière sur la queue, par le conseil de son dit Pourvoyeur, des plus vaillantes Compagnies qu'il avait, pour entretenir toujours l'escarmouche avec les Gens de l'Empereur, qui le suivaient de près, pour garder et défendre par ce moyen son Arrière-Garde qui était faible, n'eût été un Ruisseau qui lui fut favorable, Lesquelles [545] Compagnies firent si bien leur devoir qu'il n'y en eut aucunes des autres qui fussent *occises*, encore qu'elles eussent bien des affaires ; même, il y en eut quelques-unes d'abattues qui furent relevées par la prouesse et vaillantise des autres.

Mais l'écheveau ne se démêla pas ainsi : Car, le lendemain, l'Empereur suivit de si près ce bon Prince, avec tout son Camp, qu'il fut contraint (suivant en cela le bon conseil de son fidèle Pourvoyeur) gagner un Fort qui a toujours été estimé imprenable, pour ce qu'il était tout rond et assis sur un *Cerceau*, entouré de murailles, où il recevait tant de Vivres et Munitions qu'il voulait d'une forte Tour, qui était tout joignant, laquelle était pourvue de tout ce qu'il avait besoin, par le moyen d'un seul Homme, savoir dudit Pourvoyeur¹ ; sans que personne s'en prît

¹ Le pourvoyeur, c'est l'Artiste. Le gouverneur, c'est le Soufre Solaire, conjoint avec le Mercure Philosophique. Le Fort imprenable entouré de murailles, c'est le Matras de Verre dans lequel l'Artiste entretient sa Matière, après qu'il l'a préparée dans le premier Œuvre : La Tour par laquelle se reçoivent les Vivres et les Munitions, c'est

garde, non plus que le Sultan Soliman ni ses gens soulaient faire de l'avitaillement qu'on faisait ordinairement à Napoli de [546] Romanie, par-dessous une Roche, quand il la tint assiégée vingt ans durant ou davantage.

Or ce bon Prince logea à l'environ de cette Tour toutes ses Compagnies, se logeant dedans le Corps du Château en une belle petite Chambre, bien entournée et garnie de toutes choses requises à la commodité d'une Chambre, qui fût digne d'un si grand Seigneur. Et entre autres, elle était enrichie d'un beau Cabinet grandement excellent, semblable en partie à ceux qu'on voit en le Duché de Lorraine, duquel il ne bougea, tant qu'il demeura dedans ledit Château, jusqu'à la fin du Siègle, pour le grand et singulier plaisir qu'il regardait par quatre fenêtres sans bouger de là, par lesquelles il voyait la contenance de ses Ennemis, lesquels ne lui pouvaient en rien nuire ; pour ce que sa principale porte était fermée tellement qu'il n'y avait personne qui la sût ou pût ouvrir, fors son principal et fidèle Pourvoyeur qui donna tel ordre que rien ne leur fallut durant un an que l'empereur le tint assiégé.¹ Lequel lui donna [547] divers assauts du commencement, par l'aide et faveur des grands Seigneurs qu'il avait *quant et lui*. Ce qui contraignit ce bon Prince (qui avait déjà été si rudement assailli) de *partir* toutes ses Compagnies en cinq Enseignes Colonelles², afin que chacune fit la garde par rang et sou-

l'Athanor dans lequel l'Artiste jette du Charbon pour entretenir une chaleur continue qui est comme la nourriture de l'Élixir durant le second Œuvre.

¹ Le Cabinet dans lequel le bon Gouverneur demeure jusqu'à la fin du Siègle, c'est le Matras de Verre ou Œuf Philosophique dont nous venons de parler. Zachaire, mieux qu'aucun autre Philosophe, en présente à l'imagination de son Lecteur une peinture très exacte.

² Les cinq Enseignes Colonelles sont les cinq Métaux imparfaits qui soutiennent les intérêts du Composé Philosophique, pendant qu'il passe par les Régimes d'un feu gradué, dans l'espérance qu'après que l'Artiste l'aura élevé au degré de plus que per-

tînt les assauts qui se présentaient durant leur Quartier. Et afin qu'il résistât à la force et ennui que l'Empereur lui faisait ordinairement, étant conseillé de ceux qui étaient auprès de lui. Car ils lui disaient : Si nous le laissons ainsi, il aura juste occasion pour se moquer de Nous ; lui-même qui a été en notre puissance d'autres fois, attendu qu'il dit s'en être retiré par le mauvais traitement qu'il y a reçu. Ce qui lui causera juste occasion de vengeance sur nous et les nôtres, s'il peut une fois sortir d'ici.

Tels et semblables propos furent cause que l'Empereur se délibéra l'avoir par famine, et cependant, le fâcher ordinairement par divers assauts. Mais, pour ce que [548] l'Hiver s'approchait, il se retira avec une partie de l'Armée, laissant le reste au-devant du Château sous la charge d'un grand Seigneur qui l'avait suivi à ce voyage : Lequel ne *chôma* point ; de sorte qu'il ne passait guère de jour qu'ils ne vinssent à l'assaut jusqu'au combat de la main. Car de Sorties, ceux de dedans n'en faisaient point, pour ce que leur Prince l'avait défendu : Lequel, étant averti par son fidèle Pourvoyeur de l'ordonnance que l'empereur avait fait à son *partement*¹, qu'on ne levât le Siège de là-devant qu'un an entier ne fût passé ; ou qu'il ne fût rendu, ordonna, tant pour la conservation de sa Personne que pour l'avancement de son Règne, que chacune desdites Enseignes Colonelles lui apporterait durant son Quartier, une Enseigne

fection, et qu'il sera devenu un Or propre à communiquer une Teinture aurifique, il leur fera part de sa nouvelle perfection et les convertira en sa propre nature d'Or.

¹ Zachaire marque ici le temps qu'il a employé à faire la Pierre des Philosophes ; mais il est à supposer, comme les Savants le pensent, qu'il avait son Mercure tout préparé et cela paraît d'autant plus vraisemblable, que la guerre que l'Empereur fait au bon Gouverneur désigne le temps qu'il a mis à faire le premier Œuvre et que le temps du second Œuvre est désigné par l'Année que le Siège doit être continué devant le Fort ; c'est-à-dire le temps que l'Artiste doit employer à faire passer par les Régimes son Composé Philosophique et l'exalter jusqu'au *Rouge* parfait.

qu'elle aurait conquise aux assauts sur ses Ennemis : autrement elles auraient sa *male grâce*. Mais, s'il advenait que, par leur [549] diligence et hardiesse, elles accomplissent ses commandements, il les assura que lui-même, étant aidé de son fidèle Pourvoyeur, gagnerait l'Enseigne Colonelle des Ennemis, y dût-il employer sa vie, et leur ferait telle part du butin, qu'elles porteraient sa propre et naturelle Enseigne et seraient par ce moyen plus riches que pas un de tous ceux qui l'avaient assiégé.¹

Si cette Ordonnance fut agréable à ces bonnes Compagnies, qui ne désiraient autre chose que voir leur Prince grand pour en pouvoir augmenter, l'expérience qui s'en ensuivit en a rendu certain témoignage. Car, avant que leur terme passât, on lui apporta les Enseignes qu'il avait [550] demandées, moyennant le bon ordre que son fidèle Pourvoyeur y donna par la duplication du Cercle, qu'un grand Prince de France (voire admirable par son savoir) lui avait appris.

Or la première enseigne était Pistoliers Allemands. La seconde était semée de diverses couleurs de l'Amie, que l'Amant avait portée à l'assaut. La tierce approchait grandement de semblance à la Cornette du Roi Français. Et la quatrième était celle même enrichie d'un beau et grand Croissant. La cinquième était grandement semblable à l'Enseigne Colo-

¹ Par les Enseignes des Ennemis que le bon Gouverneur veut, sur peine de sa disgrâce, que ses propres Enseignes gagnent chacune durant son Quartier, nous devons entendre les Couleurs par lesquelles le Composé Philosophique passe sous le Régime de chaque Planète, comme la *Noire* sous les Régimes de Mercure et de Saturne, la *Grise* sous le Régime de Jupiter, la *Blanche* sous le Régime de la Lune, la *Verte* sous le Régime de Vénus et la *Citrine* sous le Régime de Mars. Pour lui, il promet d'emporter l'Enseigne Colonelle de ses Ennemis par l'aide de son fidèle Pourvoyeur, c'est-à-dire qu'en passant du Régime de Mars à celui du Soleil, il remporte, par le travail de l'Artiste, la victoire sur ce qui l'empêchait d'obtenir, par le secours de l'Art, une Teinture exubérante, pour communiquer la perfection de l'Or aux Métaux imparfaits, en séparant de leur Mercure Principe les Soufres adustibles et les superfluités impures, qui ont détourné la Nature d'en faire des Métaux parfaits.

nelle de l'Empereur, laquelle anima tellement le cœur de ce bon Prince que lui-même s'en alla le lendemain sur la brèche, où il fut longtemps, ayant toujours près de lui son fidèle Pourvoyeur, qui était grandement soigneux de ses affaires : Et là endura une peine indicible et même grand chaud, qui le fâchait fort. Mais, enfin, il tint promesse à ses Compagnies et gagna la propre Enseigne Colonelle de l'Empereur.¹ [551]

Par quoi, après avoir été bien nettoyé et rafraîchi par son dit Pourvoyeur, qui le festoya grandement avec ses premières viandes, qu'il avait de réserve depuis le commencement du Siège, il mit en route tout le Camp à sa sortie, qu'il fit le lendemain, accompagné de son bon et *léal* Pourvoyeur et de ses bonnes Compagnies, qui portaient toutes et avaient en leur puissance la propre Couleur naturelle de leur bon Conducteur.² De sorte qu'il n'y eut ni sera à l'avenir Pape, Empereur, Roi, Sultan ni autres Princes ou grands Seigneurs qui ne se vinssent rendre à lui et aux siens pour lui faire hommage : Tellement qu'ils lui en font encore et lui en feront tant qu'ils demeureront en ce bas Monde, par l'Ordonnance du haut et souverain Dieu qui distribue ses grands et admirables Biens à ceux qui le craignent et honorent, gardant les Saints Commandement,

¹ Tous les Régimes dont nous venons de parler sont marqués ici, principalement le Régime du Soleil, par la chaleur excessive qu'y endure le bon Gouverneur. L'Artiste, pendant ce dernier Régime, poussant le feu à son quatrième degré, avec la précaution, néanmoins, de ne pas le pousser jusqu'à faire casser le Matras dans lequel est le Composé parvenu au rouge.

² Par le Rafrâichissement du Pourvoyeur, il faut entendre les Imbibitions que fait l'Artiste quand il a retiré du Matras la Pierre parfaite au *Rouge*. Et les premières viandes qu'il a de réserve, dont il régale le bon Gouverneur, c'est le Mercure Philosophique que le même Artiste a conservé pour faire ces Imbibitions. Après quoi, fermentant sa Pierre avec l'Or purifié et la multipliant ensuite, il en fait une Poudre qu'il projette sur les Métaux imparfaits, pour les convertir en Or par l'attraction de leur Mercure aurifique, comme nous venons de l'expliquer dans la pénultième note de cette Parabole.

que son [552] cher Fils et notre seul Rédempteur JÉSUS-CHRIST nous a déclarés en son saint Évangile. Auquel soit louange et gloire au siècle des siècles. Ainsi soit-il.



*La façon de s'aider de notre grand Roi pour la Projection, pour faire les
Perles et pour la Santé*

*Afin que notre Opuscule ne demeure imparfait, il me reste déclarer, pour
mettre fin à la tierce et dernière Partie, la façon comment il faut faire Projec-
tion de notre grand Roi sur ses Compagnies : Ensemble comment l'on en peut
user sur les Pierres précieuses : déclarant enfin quel profit en rapportent les
Corps humains pour la santé.*

Pour faire la Projection sur les Métaux

Pour bien convertir tous les Métaux imparfaits à la nature de notre grand Roi, en faut prendre une once d'icelui, après qu'il est multiplié et rafraîchi, et la jeter sur quatre onces de fin Or fondu et trouverez toute votre Matière frangible, laquelle pulvériserez et ferez décuire par trois jours dans un Vaisseau propre et [553] bien fermé au-dedans de la Montagne close, avec la chaleur du dernier assaut. Et d'icelle Poudre, en jetterez une once sur vingt-cinq marcs d'Argent ou de Cuivre : Ou bien sur dix-huit marcs de Plomb ou d'Étain : Ou bien sur quinze marcs d'Argent-vif commun échauffé dans un Creuset ou congelé avec le Plomb. Mais faut que, premièrement, ils soient bien fondus et échauffés et verrez, bientôt après, votre Matière couverte d'une écume bien épaisse. Puis, quand elle aura fait son Opération, il vous semblera que le Creuset ait éclaté. Lors, ferez refondre votre Matière et la trouverez en fin Or.

Mais, si d'aventure n'aviez gardé le poids susdit, vous n'y trouverez vos Matières comme en rien changées de leur première Couleur. Par quoi, les faudra passer par une grande Coupelle sans y mettre du Plomb

et, dans trois heures après, la Coupelle aura consumé tout ce qui n'avait été parfait, par faute de n'avoir mis assez de notre Divine Œuvre, et le reste demeurera au-dessus tout net, lequel passerez par le Ciment Royal, durant l'espace de six heures, et trouverez tout l'Or, qui aura été converti par l'aide de notre grand Roi, aussi fin que l'Or minéral. Et c'est ce moyen que Raymond Lulle a enseigné en son [554] Codicille, lequel apprend le second en son Testament, comme il s'ensuit.

La façon d'user de notre Divine Œuvre pour les Perles et Rubis

Pour faire les perles Rondes et de telle grosseur qu'on voudra, faudrait nettoyer et rafraîchir notre grand Roi, incontinent après que ses bonnes Compagnies lui ont rapporté cette belle Enseigne blanche semée de ce grand Croissant, sans attendre la fin du Siègle. Et quand aura été rafraîchi une fois seulement, en prendrez deux ou trois onces (car c'est le Mercure que Raymond Lulle appelle exubéré), lequel mettez sur des cendres dedans un Alambic petit, propre et bien fermé, pour le distiller à bien petit et lent feu au commencement. Et quand ne distillera plus par ce feu, changerez le récipient, lequel étant bien luté, lui donnerez bon et fort feu, tant que ne distille plus. Puis, prendrez cette seconde liqueur et la mettez dedans un nouveau Alambic pour la distiller bien proprement dedans un Bain Marie par trois fois, l'une après l'autre, remettant chaque fois ce qui aura distillé sur les fèces, qui seront visqueuses et se dissoudront chaque fois [555] avec ladite Eau en peu de temps. Mais, à la tierce fois, ferez distiller du tout par cendres. Puis, prendrez ce qui sera distillé et mettez en nouveau Alambic pour distiller bien proprement par Bain, par quatre fois, mettant toujours les fèces part, tant que votre Eau qui sera distillée, soit très claire et luisante en blancheur, comme de Perles Orientales, de laquelle userez comme s'ensuit.

Mettez des Perles, qui soient bien claires, mais tant menues que voudrez, au fond d'une petite Cucurbite et mettez de votre Eau au-dessus l'épaisseur d'un dos de couteau et la couvrirez très bien de sa Chape et, dans trois heures après, les Perles se fondront en pâte blanche, mais au-dessus viendra une Liqueur claire, laquelle viderez doucement par inclination, sans rien troubler ni sans mettre de ladite pâte dans l'autre Alambic lequel, étant bien couvert et luté, mettez dans le Bain (comme si la vouliez sublimer) par trois jours, puis l'ôtez. Ce fait, ayez un *Mosle* (Moule) d'argent tout creux et rond, *parti* par le milieu et doré au-dedans, de la rondeur et grosseur que voudrez vos Perles, y faisant un petit trou par le milieu de l'entre-deux, afin qu'un petit fil d'Or, comme un poil, y puisse [556] passer, et remplirez la moitié du *Mosle* de ladite pâte avec une Spatule d'Or, puis l'autre, tout incontinent, et mettez ledit fil au milieu dans la moitié de son trou et fermerez très bien le *Mosle*, en passant et repassant le fil par son trou, afin que les Perles soient bien percées. Puis, l'ouvrirez et mettez votre Perle sur une plaque d'Or et la couvrirez d'un couvercle d'Or, sans la toucher des mains, la faisant sécher à l'ombre, sans que le Soleil y touche. Et quand aurez fait ainsi toutes vos Perles et qu'elles seront bien sèches, les enfilerez dedans ledit fil d'Or, sans les toucher des mains, et mettez ledit fil dans un tuyau de verre, fait comme un Roseau, qui ait un petit trou dans un bout et l'autre tout ouvert, lequel pendrez dans un Matras, où sera la Liqueur sublimée, sans qu'il y touche. Puis, lutez très bien le tout, afin que rien n'exhale, et le mettez à l'air par huit jours, sans que le Soleil y touche, puis au Soleil par trois jours, remuant votre Matras de trois en trois heures également, et, par la vapeur de ladite liqueur, les perles seront parfaites.

De même façon, pourrez faire Rubis de telle forme et grosseur que voudrez, y procédant par même moyen avec le [557] Mercure rouge, après l'avoir nettoyé et rafraîchi une fois seulement.

La façon d'user de notre Divine Œuvre aux Corps humains, pour les guérir de maladies et les conserver en santé

Pour user de notre grand Roi pour recouvrer la santé, il en faut prendre un grain pesant après sa sortie et le faire dissoudre dans un Vaisseau d'Argent avec de bon vin blanc, lequel se convertira en couleur citrine. Puis, faites boire au Malade un peu après la minuit et il sera guéri en un jour, si la maladie n'est que d'un mois ; et si la maladie est d'un an, il sera guéri en douze jours ; et s'il est malade de fort longtemps, il sera guéri dans un mois, en usant chaque nuit comme dessus. Et pour demeurer toujours en bonne santé, il en faudrait prendre au commencement de l'Automne et sur le commencement du Printemps, en façon d'Électuaire confit : Et par ce moyen, l'Homme vivrait toujours joyeux et en parfaite santé jusqu'à la fin des jours que Dieu lui aura ordonnés, comme ont écrit les Philosophes. Lesquelles admirables Opérations ils ont attribuées à notre Divine Œuvre, pour [558] la grande et exubérante perfection que notre bon Dieu lui a donnée par notre décoction, à ce que, par ce moyen, les Pauvres et vrais Membres de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et vrai Rédempteur en soient soulagés et nourris. Auquel soit louange et gloire avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.



TABLE DES MATIÈRES

LA TOURBE DES PHILOSOPHES	4
ENTRETIEN DU ROI CALID ET DU PHILOSOPHE MORIEN	40
SUR LE MAGISTÈRE D'HERMÈS.....	40
SECONDE ET PRINCIPALE : <i>Partie de l'Entretien du Roi Calid et du Philosophe Morien, sur le</i> <i>Magistère d'Hermès.</i>	49
TROISIÈME PARTIE : <i>De l'Entretien du Roi Calid, et du Philosophe Morien.</i>	69
LE LIVRE D'ARTÉPHIUS.....	77
<i>Le premier Mercure des Philosophes est un Soufre et un Argent-vif blanc, qui dissout l'Or et le</i> <i>blanchit</i>	77
<i>Le premier Mercure, en dissolvant l'Or et l'Argent, s'unit à eux inséparablement</i>	80
<i>Le premier Mercure dissout tous les Métaux et les Pierres mêmes</i>	81
<i>Plusieurs noms du Mercure</i>	82
<i>Le Mercure est une moyenne Substance claire qui, en dissolvant les Corps parfaits, se congèle et</i> <i>se fixe</i>	83
<i>Autres noms du Mercure</i>	84
<i>Le premier effet du premier Mercure est d'atténuer, altérer et ramollir les Corps parfaits</i>	86
<i>Plus ce Mercure rend les Corps volatils, plus il les spiritualise</i>	86
<i>Le second Mercure des Philosophes comprend les Soufres des deux Corps parfaits avec leur</i> <i>Mercure</i>	87
<i>Autres noms du premier Mercure, pris de ses effets</i>	88
<i>Suite des noms et des vertus du Mercure</i>	89
<i>Explication de la Dissolution des Corps parfaits</i>	90
<i>Le Feu, pour faire la Sublimation, doit être lent</i>	92
<i>Il faut jeter les fèces et impuretés qui se séparent dans la Dissolution</i>	92
<i>La Séparation du pur d'avec l'impur est la Clef de l'Œuvre</i>	93
<i>L'âme ou la Teinture des Corps parfaits, appelée l'Or blanc et la Magnésie, ne peut être</i> <i>sublimée que par le premier Mercure qui est volatil</i>	94
<i>L'Âme ou la Teinture ne se retire que peu à peu, par le Mercure qui l'élève par sa volatilité</i> ...	95

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES

<i>Le Magistère se fait d'une seule chose et à peu de frais</i>	97
<i>L'Œuvre n'est pas longue et n'est pas difficile</i>	99
<i>Du Feu, de ses Différences et de son Régime</i>	100
<i>Trois sortes de Feux dont on a besoin dans l'Œuvre</i>	101
<i>Les Couleurs de l'Œuvre et ce qui les produit</i>	102
<i>Sans la Dissolution des Corps, l'Œuvre ne se peut faire ; c'est par elle qu'ils sont vivifiés et qu'ils croissent et multiplient</i>	104
<i>Toute la préparation que l'Art peut donner à la Matière n'est qu'extérieure et la Nature fait le reste</i>	105
<i>De la Multiplication et comment elle se doit faire</i>	106
<i>Récapitulation de la seconde Opération du Magistère et comment elle se fait</i>	107
<i>L'union de l'Esprit et du Corps est une Opération de la Nature et non pas de l'Art</i>	109
<i>La Sublimation qui fait l'union du Corps et de l'Esprit</i>	110
<i>Récapitulation de la seconde Opération du Magistère et les trois Signes qui marquent la putréfaction</i>	112
LE LIVRE DE SYNÉSIUS : <i>Sur l'Œuvre des Philosophes</i>	115
PRATIQUE	119
PREMIÈRE OPÉRATION : <i>De la Sublimation</i>	120
DEUXIÈME OPÉRATION : <i>De la Déalbaton</i>	123
TROISIÈME OPÉRATION : <i>De la Rubification</i>	125
DE LA PROJECTION	125
ÉPILOGUE <i>Suivant Hermès</i>	126
LE LIVRE DE NICOLAS FLAMEL	129
AVANT-PROPOS	129
CHAPITRE I : <i>Des Interprétations Théologiques qu'on peut donner à ces Hiéroglyphes, selon mon sens</i>	141
CHAPITRE II : <i>Les Interprétations Philosophiques selon le Magistère d'Hermès</i>	145
PREMIÈRE FIGURE : <i>Une Écritoire dans une Niche faite en forme de Fourneau</i> : CHAPITRE	
III <i>Explication de cette Figure, avec la manière du Feu</i>	148
SECONDE FIGURE : <i>Deux Dragons de Couleur jaunâtre, bleue et noire comme le Champ</i> :	
CHAPITRE IV : <i>Explication de cette Figure</i>	151

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES

TROISIÈME FIGURE : <i>Un homme et une Femme, vêtus de Robe orangée, sur un champ azuré et bleu, avec leurs Rouleaux</i> : CHAPITRE V <i>Explication de cette Figure</i>	157
QUATRIÈME FIGURE : <i>Un homme semblable à saint Paul, vêtu d'une Robe blanche orangée, bordée d'Or, tenant une Épée nue, ayant à ses pieds un Homme à genoux, vêtu d'une Robe orangée, blanche et noire, tenant un Rouleau, où il y a Dele mala quæ feci, c'est-à-dire : ôte le mal que j'ai fait</i> : CHAPITRE VI <i>Explication de cette Figure</i>	162
CINQUIÈME FIGURE : <i>Sur un Champ vert, deux Hommes et une Femme, qui ressuscitent entièrement blancs, deux Anges au-dessus, et sur les Anges la Figure du Sauveur venant juger le Monde, vêtu d'une Robe parfaitement citrine blanche</i> : CHAPITRE VII <i>Explication de cette Figure</i>	167
SIXIÈME FIGURE : <i>Sur un Champ violet et bleu, deux Anges de couleur orangée, et leurs Rouleaux</i> : CHAPITRE VIII <i>Explication de cette Figure</i>	170
SEPTIÈME FIGURE : <i>Un Homme semblable à saint Pierre, vêtu d'une Robe orangée rouge, tenant une Clef en la main droite, et mettant la gauche sur une Femme vêtue d'une Robe orangée, qui est à ses pieds à genoux, tenant un Rouleau, où est écrit : Christe Precor, esto pius. Je vous prie, ô Christ, soyez-moi miséricordieux</i> : CHAPITRE IX <i>Explication de cette figure</i>	173
HUITIÈME FIGURE : <i>Sur un Champ violet obscur, un Homme rouge de pourpre, tenant le pied d'un Lion rouge de Laque, qui a des ailes, et semble ravir et emporter l'Homme</i> : CHAPITRE X <i>Explication de cette Figure</i>	176
AVERTISSEMENT : Touchant les Figure de Flamel.....	178
PETIT TRAITÉ D'ALCHIMIE INTITULÉ LE SOMMAIRE PHILOSOPHIQUE DE NICOLAS FLAMEL.....	179
LE DÉSIR DÉSIRÉ DE NICOLAS FLAMEL.....	203
<i>Avant-propos</i>	203
<i>Première Parole des Philosophes</i>	206
<i>Deuxième Parole des Philosophes</i>	206
<i>Troisième Parole des Philosophes</i>	207
<i>Quatrième Parole des Philosophes</i>	207
<i>Cinquième Parole des Philosophes</i>	208
<i>Sixième Parole des Philosophes</i>	211
LE LIVRE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE DES MÉTAUX	229

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES

<i>Préface</i>	229
PREMIÈRE PARTIE : <i>Des Inventeurs, qui premiers trouvèrent cet Art précieux</i>	232
DEUXIÈME PARTIE : <i>Où je mettrai ma peine et dépense depuis le commencement jusqu'à la fin, selon vérité</i>	235
TROISIÈME PARTIE : <i>Où il est traité des Principes et Racines des Métaux par raisons évidentes et philosophales</i>	256
QUATRIÈME PARTIE : <i>Ou est mise la Pratique en paroles Paraboliques</i>	268
LA PAROLE DÉLAISSÉE	278
<i>Premier Degré</i>	280
<i>Deuxième Degré</i>	284
<i>Troisième Degré</i>	298
LE SONGE VERD	303
OPUSCULE DE LA VRAIE PHILOSOPHIE NATURELLE DES MÉTAUX	310
<i>Préface</i>	310
I ^{re} PARTIE : <i>Comment l'Auteur est parvenu à la connaissance de cette Divine Œuvre</i>	315
LA SECONDE PARTIE : <i>Contenant la vraie méthode pour faire lecture des Livres des Philosophes Naturels</i>	330
Premier Membre ou Division <i>Des premier Inventeur de la Science</i>	332
II Membre <i>De la Certitude et Vérité de la Science</i>	336
III Membre <i>Que la Science est naturelle ; pourquoi appelée Divine et quelles Opérations sont nécessaires pour faire l'Œuvre</i>	343
IV Membre <i>Comment la Nature travaille dans les Mines pour faire les Métaux</i>	349
V Membre <i>Divers noms de l'Œuvre, de la matière et quelle elle est</i>	358
VI Membre <i>Déclaration des principaux Termes de la Science</i>	360
TROISIÈME PARTIE : <i>En laquelle la Pratique montrée sous Allégorie</i>	370
<i>La façon de s'aider de notre grand Roi pour la Projection, pour faire les Perles et pour la Santé</i>	379
<i>Pour faire la Projection sur les Métaux</i>	379
<i>La façon d'user de notre Divine Œuvre pour les Perles et Rubis</i>	380
<i>La façon d'user de notre Divine Œuvre aux Corps humains, pour les guérir de maladies et les conserver en santé</i>	382

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCIMIQUES



© Arbre d'Or, Genève, décembre 2008

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Splendo Solis, détail, D.R.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS / PP

*Bibliothèque des
Philosophes
alchimiques
ou hermétiques*

TOME III




Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES OU HERMÉTIQUES

NOUVELLE ÉDITION

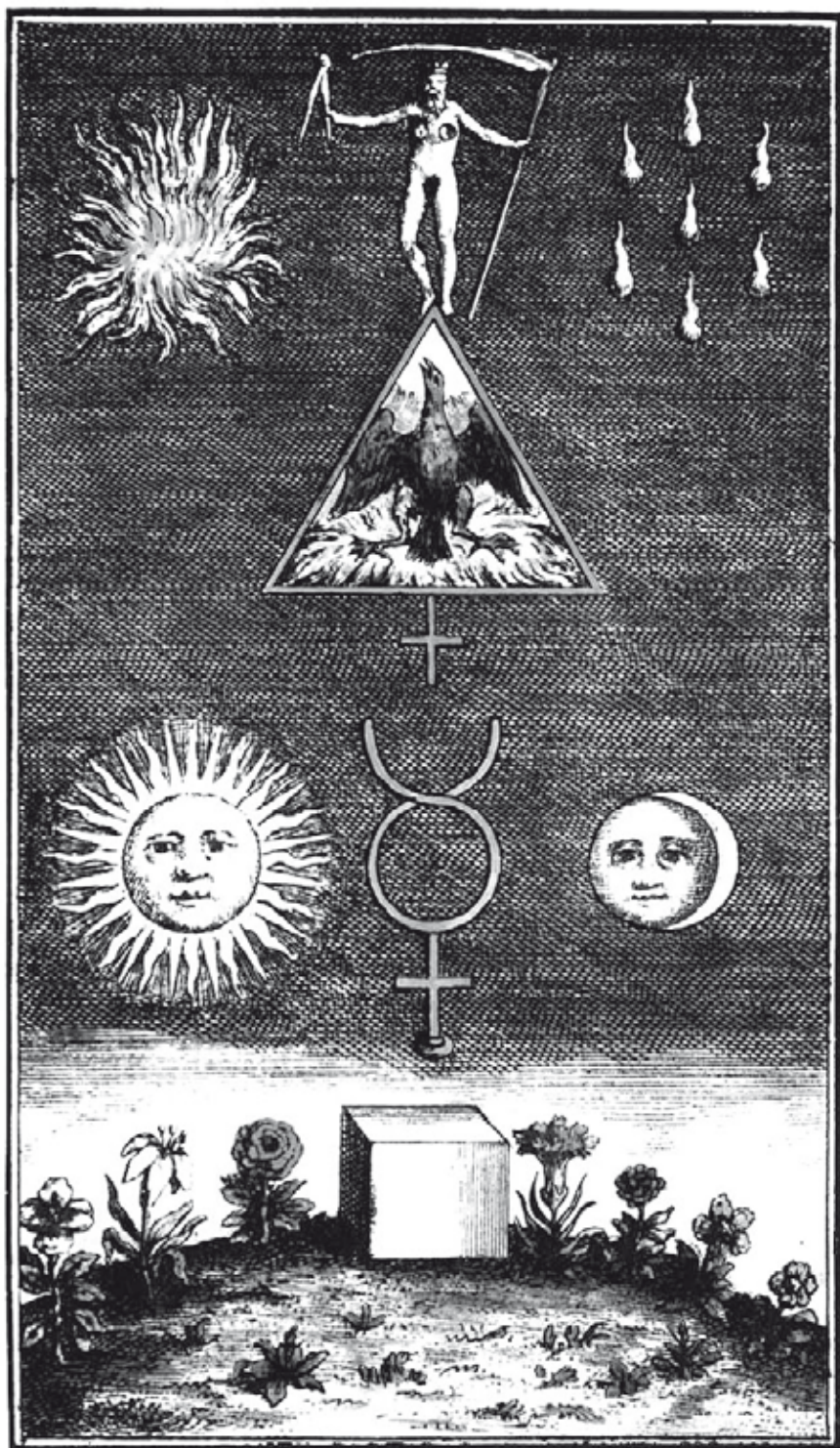
Revue, corrigée et augmentée de plusieurs Philosophes,
avec des Figures et des Notes pour faciliter l'intelligence
de leur Doctrine, Par M. J. M. D. R.

1741

TOME TROISIÈME



© Arbre d'Or, Genève, décembre 2010
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays



LES DOUZE CLEFS DE PHILOSOPHIE
DE FRÈRE BASILE VALENTIN
RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT BENOÎT

PREMIER LIVRE
DE LA CLAVICULE DE LA PIERRE PRÉCIEUSE
DES ANCIENS PHILOSOPHES

Avant-propos

En ma Préface du *Traité de la Génération des Planètes*, je me suis obligé Ami Lecteur, en faveur de ceux qui sont curieux de science, et désireux de rechercher les secrets de la Nature, d'enseigner, selon la capacité que Dieu m'en a donné d'où, et de quelle Matière nos Ancêtres ont premièrement tiré, puis préparé la Pierre triangulaire, donnée par la libéralité du souverain Dieu, et de laquelle ils se sont servis pour entretenir leur santé durant le cours de cette vie mortelle, et pour saupoudrer comme de Sel céleste les malheurs de ce Monde. Or afin que je tienne ma promesse, et que je ne t'enveloppe point dans les Sophistications trompeuse, mais que je montre, comme l'on dit, depuis un bout jusqu'à l'autre, la source de tous biens : Sois attentif, et considère diligemment ce que je vais dire, si tu aime la Science, car je n'aime point à parler en vain, et mon intention n'est pas de me servir à cet effet de paroles frivoles, qui ne servent de rien ; ou de peu pour enseigner. Au contraire, mon dessein est de montrer en peu de mots des choses, qui soient appuyées et fondées sur de bons fondements, et fondées sur des expériences très certaines.

Or il faut savoir qu'encore que beaucoup de Gens se flattent de pouvoir connaître cette Pierre, néanmoins peu de ces Gens en viennent à bout ; car Dieu n'en a communiqué la connaissance de l'Opération qu'à fort peu, et à ceux-là principalement qui haïssent le mensonge, embrassent du tout la vérité, et qui s'adonnent aux Arts et Sciences : Surtout à ceux qui l'aiment de tout leur cœur, et lui demandent ce précieux Don avec instance et prières.

C'est pourquoi je t'avertis, si tu veux chercher notre Pierre, de suivre mon conseil, qui est que tu prie Dieu de favoriser tes œuvres : Et si tu sens ta conscience chargée de péchés, je te conseille de l'en décharger et par une vraie contrition et par une bonne confession, prenant pour ferme résolution de persévérer dans la vertu, afin que ton cœur soit toujours pur, et que ton esprit soit éclairé de la lumière de la Vérité. Outre cela, propose toi en toi même, que si après avoir acquis ce Don divin, tu es élevé en honneur, de tendras la main aux Pauvres, qui sont comme embourbés dans le limon de la pauvreté ; que tu redonneras par tes libéralités des forces à ceux qui sont

fatigués de leurs malheurs, et que tu relèvera avec tes Richesses, ceux qui sont accablés de misère, afin que tu reçoives plus aisément la bénédiction de Dieu, et que ta foi étant confirmée par tes bonnes œuvres, tu puisses jouir de la Béatitude éternelle.

Outre cela encore, ne méprise pas les Livres des anciens Philosophes, qui certainement ont eu la Pierre avant nous ; mais lis-les entièrement ; car après Dieu, ils sont causes que je l'ai eue. Lis-les plus d'une fois, afin de ne pas oublier tes Principes, de peur que tes Fondements ne tombent, et que la Lumière de la Vérité ne s'éteigne.

De plus, sois diligent à la recherche des Choses qui s'accordent avec la raison, et avec les Livres des Anciens. Ne sois point variable, vise constamment au but, auquel tirent tous les Sages, Souviens-toi qu'un Esprit mobile n'a point de pied stable, et qu'un Architecte, qui a la tête légère, peu à peine bâtir un Édifice ferme et permanent.

De plus encore, notre Pierre ne prend point son Être et sa Naissance de Choses combustibles, parce qu'elle combat contre le feu et soutient tous ses efforts, sans être aucunement offensée. Ne la tire donc point de ces Matières, dans lesquelles la Nature toute puissante qu'elle est, ne la peut mettre.

Par exemple, si quelqu'un disait que notre Pierre est de nature végétale, ce qui néanmoins n'est pas possible, bien qu'il paraisse en elle, je ne sais quoi de végétale ; il faut que tu saches que si notre Lunaire était de même nature que les autres Plantes, elle servirait aussi bien qu'elles l de matières propre au feu pour brûler, et ne remporterait autre chose de lui que le Sel mort, ou comme l'on dit, la Tête morte. Quoique nos Prédécesseurs aient écrit amplement de la Pierre végétale, si tu n'es aussi clairvoyant que Lincée, leurs Écrits surpasseront la portée de ton esprit, car ils l'ont seulement appelé végétale, à cause qu'elle croît, et se multiplie comme une chose végétale.

Bref, sache que pas un Animal ne peut étendre son Espèce et engendrer son semblable, s'il ne le fait par le moyen de choses semblables, et d'une même nature, voilà pourquoi je ne veux point que tu cherches notre Pierre autre part, ni d'autre côté que dans la Semence de sa propre nature, de laquelle la Nature l'a premièrement produite. Tire de là aussi une conséquence certaine, qu'il ne te faut aucunement choisir à cet effet une nature animale : car comme la chair et le sang ont été donnés par le Créateur de toutes choses aux seuls Animaux ; aussi du seul sang, qui leur est particulier, eux seuls sont nés et naissent tous les jours. Mais notre Pierre que j'ai eu par succession des anciens Philosophes, est faite et composée de deux choses, et d'une, en lesquelles la troisième est cachée, et telle est la vérité sans aucune ambiguïté ni fraude, car le Mari et la Femme n'étaient pris par les anciens Philosophes que pour un même Corps, non pas à cause de leurs accidents externes, mais

à cause de leur amour réciproque, et la vertu uniforme productive de leur semblable, née et inférée à l'une dans l'autre, dès leur première naissance. Et tout ainsi qu'ils ont une vertu conservative et propagative de leur Espèce, tout de même la Matière dont notre Pierre est produite, peut se multiplier et s'étendre par la vertu séminale qu'elle a. C'est pourquoi si tu es véritable Amateur de notre Science, tu ne feras pas peu d'estime de ce que je viens de te dire, et tu le considéreras attentivement, de peur de te laisser tirer avec les autres Sophistes, aveuglés en cet endroit en la fosse d'ignorance, et te précipiter en ce gouffre, et enfin n'en pouvoir jamais revenir.

Or mon Ami, afin que je t'enseigne d'où cette Semence, et cette Matière est puisée, songe en toi-même à quelle fin et usage tu veux faire la Pierre; alors tu sauras qu'elle ne s'extrait que de Racine Métallique, ordonnée du Créateur à la génération seulement des Métaux: Or comprend en peu de paroles comment cela se fait.

Au commencement, lorsque l'Esprit du Seigneur était porté sur les Eaux, et que toutes choses étaient enveloppées dans les obscurités ténébreuses du Chaos, alors Dieu puissant et Éternel, Commencement sans fin, dont la Sagesse est de toute Éternité, créa de rien par ses conseils inscrutables et providents, le Ciel et la Terre, et tout ce qui est en eux visible et invisible, quelque nom qu'on leur donne ou qu'on puisse leur donner. Car Dieu fit toutes choses de rien. Or comment se fit cette merveilleuse Création? j'estime que ce n'est ici le lieu de s'en enquérir, et qu'il faut en cela se soumettre à la Foi et à la Sainte Écriture. Dans cette création Dieu donna à chaque Nature sa semence, de peur qu'elles ne périssent, étant sujettes à corruption, et afin que par cette vertu séminale elles pussent se garantir de la mort, et que les Hommes, les Animaux, les Plantes et les Métaux, pussent être perpétuellement conservés. Dieu ne donna pas à l'Homme la vertu de pouvoir, contre sa volonté, faire de nouvelles Semences, mais il lui permit seulement d'étendre et de multiplier son Espèce: Et Dieu se réserva la puissance de faire de nouvelles Semences, autrement la Création serait possible à l'Homme, comme étant la plus noble Créature; ce qui ne se peut pas se faire, et doit être réservée au seul Créateur de toutes choses.

Quant à la vertu séminale des Métaux, je veux que tu la connaisses de cette [8] manière. L'Influence céleste, par la volonté et par le commandement de Dieu, descend du Ciel, se mêle avec les vertus et les propriétés des Astres. Étant mêlées ensemble, il s'en forme comme un tiers presque terrestre. Ainsi se fait le Principe de notre Semence, et telle est sa première production, par laquelle elle peut donner un témoignage assez suffisant de son origine. De ces trois se font les éléments, à savoir l'Eau, l'Air, et la Terre, lesquels moyennant l'aide du Feu, continuellement appliqué, on régit et gouverne jusqu'à ce qu'ils

aient produit une Âme, qui ait moyenne nature entre les deux, un Esprit incompréhensible, et un Corps visible et palpable. Quand ces trois Principes sont joints ensemble par vraie union, ils sont par continuation de temps, et par le moyen du Feu dûment appliqué, une Substance sensible ; à savoir, la *Mercurielle*, la *Sulfureuse* et la *Saline*, qu'Hermès et tous les autres devant moi, ne pouvant par delà, dès le commencement du Magistère, ont appelé les trois Principes, lesquels s'y étant mis proportionnellement, l'on coagule, selon les diverses opérations de Nature, et la disposition de la Semence, ordonnée de Dieu à cet effet.

Quiconque donc se propose de chercher la source de cette salubre Fontaine, et espère de remporter le prix dans notre Art, qu'il me croie ; car j'atteste le Souverain Dieu de cette vérité, Que là où se trouvent l'Âme Métallique, l'Esprit Métallique, et le Corps Métallique, là se trouve aussi infailliblement, *le Mercure*, *le Soufre*, et *le Sel Métallique*, lesquels nécessairement ne sauraient faire qu'un Corps parfait Métallique.

Si tu ne veux pas entendre ce qu'il faut que tu apprennes ; ou tu n'auras jamais été élevé dans l'École de la Sagesse, ou tu ne seras pas Enfant de Science, ou bien Dieu t'estimera indigne et incapable de telle Doctrine.

Je te dis donc en peu de mots qu'il te sera impossible de tirer aucun profit des Matières Métalliques, si tu n'assembles exactement en une Forme Métallique ces trois Principes. Outre cela, il faut que tu saches que tous les Animaux terrestres, composés de chair et de sang, sont doués d'âme et d'esprit vital, mais qu'ils sont dépourvus de l'entendement, qui est particulier à l'Homme seul. C'est pourquoi, quand ils ne sont plus en vie, on n'en saurait rien tirer de bon, tout étant mort en eux.

Mais quand l'Âme de l'homme est contrainte par la mort et par la disjonction d'avec le Corps, de retourner à son Créateur d'où elle est venue, elle ne cesse point de vivre et revient habiter avec le Corps purifié et clarifié par le feu ; de manière que l'Âme, l'Esprit et le Corps, s'illuminent l'un l'autre d'une certaine clarté céleste, et s'embrassent de telle sorte, qu'ils ne peuvent plus ensuite être désunis l'un l'autre.

Voilà pourquoi l'homme doit être, à cause de son Âme, estimé Créature fixe, d'autant que quoiqu'il semble mourir, il vivra perpétuellement. À cause de cela, la mort de l'Homme n'est autre chose qu'une clarification, par laquelle, avant que passer comme par certains degrés ordonnés de Dieu, il doit après avoir quitté cette vie mortelle, vivre plus glorieusement d'une vie immortelle. N'en n'étant pas ainsi des autres Animaux, on les doit estimer Créature non fixe ; car après la mort, ils n'ont aucune espérance de ressusciter ni de revivre, parce qu'ils sont dépourvus d'Âme raisonnable, pour laquelle le

véritable Médiateur et unique fils de Dieu a versé son Sang précieux et s'est livré à la mort.

Si l'Esprit habite le Corps, il ne s'ensuit pas de-là qu'ils soient liés ensemble, bien qu'ils soient en paix, et qu'ils n'aient rien discordant l'un de l'autre ; car ils ont encore besoin d'un lien plus fort, à savoir de l'Âme pure, noble et incompréhensible, qui puisse les lier tous deux fermement, leurs garantir de tous les dangers, et les défendre contre tous les ennemis. Car quand l'Âme se sépare, il n'y a plus de vie, et n'y a aucune espérance de la recouvrer. Voilà pourquoi une chose sans Âme est grandement imparfaite. C'est un grand Secret, et que doit nécessairement savoir le Sage qui cherche notre Pierre. Ma conscience m'a obligé de ne point passer sous silence un tel Mystère, mais de le découvrir aux Amateurs de notre Science. Pèse donc attentivement mes paroles, et apprends que les Esprits qui sont cachés dans les Métaux, diffèrent beaucoup entre eux, les uns étant plus volatils, les autres plus fixes, la même différence se trouve en leur Âme, et en leur Corps. Tout Métal donc qui est composé de tels Esprits vraiment fixes (ce qui est donné de particulier au seul Soleil) a une grande force et vertu, par laquelle il combat même contre le feu, et par sa puissance surmonte tous ses ennemis.

La Lune a en soi un Mercure fixe, par lequel elle soutient plus longuement la violence du feu que les autres Métaux imparfaits, et la victoire qu'elle remporte, montre assez combien elle est fixe, vu que le ravissant [12] Saturne lui peut rien ôter ni diminuer.

La lascive Vénus est bien colorée, et tout son corps n'est presque que Teinture, et couleur semblable à celle du Soleil, laquelle, à cause de son abondance, tire grandement sur le rouge ; mais d'autant que son corps est lépreux et malade, la Teinture fixe n'y peut pas faire sa demeure, et ce corps s'envolant, la Teinture doit nécessairement suivre, car ce même corps périssant, l'âme ne peut pas demeurer, son domicile étant consommé par le feu, et ne lui restant aucun siège, ni refuge. Cette âme au contraire étant accompagnée, demeure avec un corps fixe.

Le Sel fixe, fournit au guerrier Mars un corps dur, fort, solide et robuste, d'ou provient sa magnanimité et son grand courage. C'est pourquoi il est très difficile de surmonter ce valeureux Capitaine ; car son corps est si dur, qu'à grand peine peut on le blesser. Mais si quelqu'un mêle sa force et dureté avec la constance de la Lune et la beauté de Vénus, et si on les accorde par un moyen spirituel, on pourra faire, une douce harmonie, par le moyen de laquelle le pauvre Homme, s'étant s à cet effet servi de quelques Clefs de notre Art, après avoir monté au haut de cette Échelle, et parvenu jusqu'à la fin de l'Œuvre, pourra particulièrement gagner sa vie ; car la nature flegmatique et

humide de la Lune peut être échauffée et desséchée par le sang chaud et colérique de Vénus, et sa grande noirceur corrigée par le Sel de Mars.

Il ne faut pas que tu cherches cette semence dans les Éléments, car elle n'est pas si éloignée de nous, la Nature nous l'a mise bien plus près, et tu l'obtiendras, si tu rectifies tellement le Mercure, le Soufre et le Sel (j'entends des Philosophes) que l'Âme, l'Esprit et le Corps soient si bien unis, qu'ils ne puissent jamais se quitter. Alors sera fait le vrai lien d'amour, et sera bâtie la Maison de gloire et d'honneur: Et saches que tout ceci n'est rien autre chose que la Clef de la vraie Philosophie, semblable aux propriétés célestes, et l'Eau sèche conjointe avec une Substance terrestre; toutes lesquelles choses reviennent toujours au même point, comme n'étant qu'une même, qui prend son origine de trois, de deux et d'une. Si tu touches ce but et parviens jusque là, tu auras et tu accompliras le Magistère. Après joints l'Époux avec l'Épouse, afin qu'ils soient nourris de leur chair et sang propres, et soient multipliés par leur semence à l'infini. Quoique par charité je voulusse bien t'en dire d'avantage, néanmoins je ne le ferai pas, de peur de passer les bornes que Dieu m'a prescrite. Je ne dirai donc rien de plus, craignant que l'on abuse des grands Dons de Dieu, et que je sois l'auteur et cause de tant de méchancetés qui pourraient se commettre, car j'encourrai l'ire divine, et serais condamné aux peines éternelles avec les Méchants.

Mon Ami, si ces choses sont si obscures que tu n'y puisses rien comprendre, je t'enseignerai encore ma Pratique, par le moyen de laquelle j'ai fait avec l'aide de Dieu, la Pierre occulte. Considère-la diligemment, prend bien garde aux douze Clefs, et les lis plus d'une fois, puis travaille selon que je t'ai instruit. À vérité elle est un peu obscure, mais au reste fort exacte.

Prends de bon Or, mets-le en pièces, et le dissout comme Nature enseigne aux Amateurs de Science, et le réduit en ses premiers Principes, comme le Médecin a coutume de faire la dissection d'un corps humain pour connaître ses parties intérieures, et tu trouveras une Semence qui est le *Commencement*, le *Milieu* et la *Fin* de l'Œuvre, de laquelle notre Or et sa Femme sont produits, savoir est un subtil et pénétrant Esprit, une Âme délicate, nette et pure, et un Sel et Baume des Astres, lesquels étant unis ensemble, ne sont qu'une Liqueur et Eau Mercurielle.

On mena cette Eau au Dieu Mercure, son Père, pour être examinée. Il voulut l'épouser, et en effet il l'épousa, et des deux il se fit une Huile incombustible. Mercure en devint si orgueilleux et superbe, qu'il ne se reconnut plus pour soi-même. Ayant jeté ses ailes d'Aigle, il dévora sa queue glissante d'un Dragon, et déclara la guerre à Mars, qui ayant assemblé sa Compagnie de Chevaux légers, fit prendre Mercure, le mit prisonnier, et constitua Vulcain

pour Geôlier de la Prison, jusqu'à ce qu'il fût de nouveau délivré par le Sexe féminin.

Aussitôt que la nouvelle en fut sue dans le Pays, les autres Planètes s'assemblèrent et consultèrent sur ce qu'il faudrait faire dans la suite pour que tout fût gouverné avec prudence et avec maturité de conseil. Alors Saturne, avec une gravité non pareille commença en cette façon à dire le premier son avis.

Moi Saturne, la plus haute des Planètes, je confesse et proteste devant vous que je suis la moindre de toutes, ayant un corps faible et corruptible, de couleur noire, sujet à toutes les adversités de ce misérable Monde: C'est moi toutefois qui éprouve toutes vos forces, parce que je ne saurai demeurer en une place, et m'envolant j'emporte tout ce que je trouve de semblable à moi. Je ne rejette la faute de ma calamité sur aucun autre que sur Mercure, qui par sa négligence et par son peu de soin, m'a causé tous ces malheurs. C'est pourquoi je vous prie, et conjure toutes, de prendre sur lui la vengeance de ma misère, et que puisqu'il est déjà en prison, que vous le mettiez à mort, et le laissiez tellement corrompre et pourrir, qu'il ne lui reste aucune goutte de sang.

Après Saturne, Jupiter, tout chenu et cassé de vieillesse, se leva, et ayant fait révérence, et étendu son Sceptre, il salua chacun selon sa qualité. Ensuite d'un petit exorde, il loua l'avis de son compagnon Saturne, et voulut que tous ceux qui ne trouveraient pas bonne cette opinion, fussent proscrits et exilés, et ainsi finit son Discours.

Après Jupiter, Mars s'avança avec une Épée nue, diversifiée d'admirables couleurs; on eût dit qu'elle était entrelacée comme de Miroirs, jetant feu et flamme, à cause des rayons épars çà et là qui en sortaient. Et la donna à Vulcain Geôlier de la prison, pour exécuter la Sentence prononcée, et réduire en poudre les os de Mercure, après qu'il serait mort. Vulcain lui obéit comme Exécuteur de Justice, prêt à faire ce qu'on lui commandait.

Quant Vulcain se fut acquitté de son devoir, l'on vit venir comme une belle Femme blanche, et vêtue d'un habit à femme long, de couleur grise et argentine, tissu et entrelacé d'Eaux, et dès que les Assistant l'eurent considérée de plus près, il connurent tous que c'était la Lune, Épouse du Soleil, laquelle se jeta à leurs pieds, et après plusieurs soupirs, accompagnés de larmes, elle les pria avec une voix tremblante et entrecoupée de beaucoup de sanglots, de délivrer le Soleil son Mari, qui était emprisonné par la tromperie de Mercure, ou qu'il faudrait qu'il pérît avec Mercure, déjà condamné à mort par le jugement des autres Planètes. Mais Vulcain sachant bien ce qu'il avait à faire, et ce qui lui avait été ordonné, ferma l'oreille à ces prière, et ne cessa d'exécuter la Sentence sur ses pauvres Criminels, jusqu'à l'arrivée de Vénus, qui parut

vêtue d'une robe bien rouge, et doublée de vert. Elle était extrêmement belle de visage, et avait une voix douce et gracieuse ; son maintien et façon de faire étaient tout à fait agréables. Elle portait un bouquet de fleurs odoriférantes, qui à cause de leur admirable diversité de couleurs, apportaient un merveilleux contentement aux Hommes. Elle pria en Langue Caldaïque Vulcain de délivrer le Soleil, et le fit ressouvenir qu'il devait être racheté et délivré par le Sexe féminin, mais sa prière ne le toucha point, et il ne voulut pas seulement l'écouter.

Comme ils parlaient ensemble, le Ciel s'ouvrit, et en sorti un grand Animal avec, et une infinité de petits, lequel tua Vulcain, et à gueule ouverte dévora la noble Vénus qui priait pour lui. Il cria à haute voix : les Femmes m'ont engendré ; les Femmes ont semé et répandu partout ma semence ; elles ont rempli tout le monde, et leur âme est unie avec moi : C'est pourquoi aussi vivrai de leur sang. Ayant proféré hautement ces paroles, il se retire, accompagné de tous ses petits : Et cela se fit par tant de fois, que tout le monde en fut rempli.

Ceci s'étant passé de la sorte, plusieurs doctes Personnages du Pays s'assemblèrent, et se mirent conjointement à chercher le moyen de connaître ce mystère, pour avoir une plus parfaite connaissance du fait ; mais ne s'accordant point ensemble, ils se donnèrent une peine inutile, jusqu'à ce qu'on vit venir un Vieillard, qui avait la barbe et les cheveux aussi blancs que neige. Il était vêtu d'écarlate depuis les pieds jusqu'à la tête, avec une Couronne d'or entrelacée de Pierres précieuses de grande valeur. Outre cela, il avait d'une ceinture de toute gloire et de tout bonheur, et marchait nus pieds. Il parlait par un singulier Esprit qui était en lui, ses paroles pénétraient tout son Corps et de telle façon que son Âme s'en ressentait. Cet Homme s'élevait un peu plus haut que les autres, et faisait faire silence aux Assistants, et parce qu'il était envoyé du Ciel pour déclarer et expliquer par Discours physique, la Parole ou Énigme, qu'ils avaient entendue, et il leur recommandait de l'écouter avec attention.

Le silence se faisant donc dans cette Assemblée, le Vieillard commença ainsi son discours : il commença ainsi son discours : Éveille-toi Peuple mortel et regarde la lumière, de peur que les ténèbres et obscurités ne te trompent. Les Dieux du bonheur, et les grands Dieux m'ont révélé ceci en dormant. O qu'heureux est celui qui a les yeux éclairés pour voir la lumière qui lui était cachée auparavant ! Il s'est levé par la bonté des Dieux deux Étoiles aux Hommes, pour chercher la véritable et profonde Sagesse : regarde-les et marche à leur clarté, parce que l'on y trouve la Sagesse.

Un oiseau Méridional, vite et léger, arrache le cœur du corps d'un grand Animal d'Orient. L'ayant arraché, il le dévore. Il donne aussi des ailes à l'Animal d'Orient, afin qu'ils soient semblables ; car il faut que l'on ôte à la Bête

Orientale sa peau de Lion, et que derechef ses ailes disparaissent, et qu'ils entrent dans la grande Mer salée, et en ressortent une seconde fois ayant pareille beauté. Alors jette ses esprits remuants dans un puits bien creux, où l'eau ne tarisse jamais, afin qu'ils lui soient rendus semblables, comme leur Mère qui y est cachée, et en a été composée, et pris sa naissance des trois.

La Hongrie m'a premièrement engendrée, le Ciel et les Astres me nourrissent, la Terre m'allait. Et bien que je meure et soit enterré, je prends néanmoins vie et naissance par Vulcain. C'est pourquoi la Hongrie est mon Pays, et la Terre, qui contient toutes choses, est ma Mère. Les Assistants ayant entendu cela, il recommença encore à parler.

Faits que ce qui est dessus soit dessous; que le visible soit invisible; le corporel incorporel: Et fait encore que ce qui est dessous soit dessus; que l'invisible soit rendu visible, et l'incorporel corporel. De cela dépend entièrement toute la perfection de l'Art, où habite la mort et la vie, la génération et corruption. C'est une boule ronde où se tourne l'inconstance Roue de la Fortune; elle apporte aux Hommes divins toute sagesse et bonheur, et son propre nom, l'on l'appelle *Toute chose*. Toutefois Dieu seul est Souverain, et a seul commandement sur les choses éternelles.

Or celui qui sera curieux de savoir ce que c'est que *Toutes choses* dans *toutes choses*, qu'il fasse à la Terre de grande ailes, et la presse tellement qu'elle monte en haut, et vole par-dessus toutes les Montagnes, jusqu'au Firmament, et alors qu'il lui coupe les ailes à force de feu, ainsi qu'elle tombe dans la Mer Rouge et s'y noie. Ensuite, qu'il fasse calmer la Mer, et dessèche ses Eaux par Feu, et par Air, afin que la Terre renaisse, et en vérité il aura *Toutes choses* dans *toutes choses*. Et s'il ne le peut trouver, qu'il regarde dans son propre sein, qu'il cherche et visite tout ce qui est autour de lui, et en tout le Monde, et il trouvera *Tout* dans *Tout* ce qui n'est rien autre chose qu'une vertu *styp-tique* et *astringente* des Métaux et Minéraux, provenant du Sel et du Soufre, et deux fois née du Mercure. Je te jure que je ne saurais te déclarer plus amplement *Toutes choses* dans *toutes choses*, vu que *Toutes choses* sont comprises en *toutes choses*.

Ayant achevé ce discours, mes Amis dit le Vieillard, je crois qu'en entendant ainsi la Sagesse, vous avez appris et recueilli de mon Discours, de quelle Matière, et par quel moyen vous devez faire la Pierre précieuse des anciens Philosophes. Or cette Pierre ne guérit pas seulement les Métaux lépreux et imparfaits, en les convertissant par régénération en une nature du tout à fait accomplie, mais aussi elle conserve la santé des Hommes, et les fait vivre longtemps, et par sa vertu céleste, elle m'a conduit à une telle vieillesse, que, m'ennuyant de vivre si longuement je voudrai déjà quitter le Monde.

À Dieu en soit la louange, l'honneur, la vertu, et la gloire, aux Siècles des

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

Siècles, pour la grâce et sagesse qu'il y a si longtemps qu'il m'a libéralement donnée. Ainsi soit-il.

Ayant dit cela, il disparut, et s'envola en l'air. Ces choses s'étant passées de la sorte, tous s'en retournèrent d'où il était venu, appliquèrent leur esprit à ce qu'ils avaient entendu, et chacun opéra selon la sagesse que Dieu lui avait donnée.

Fin du premier livre



LIVRE II

Première clef de l'œuvre des philosophes : de la préparation de la première matière

Saches mon Ami, que tous Corps impurs et lépreux ne sont propre à notre Œuvre ; car leur impureté et lèpre, non seulement ne peuvent non seulement rien produire de bon, mais empêche même que ce qui y est puisse produire.

Toute marchandise de Marchand, tirée de Minières est vendue chacune à son prix ; mais lorsqu'elle est falsifiée, elle est rendue inutile, parce qu'elle est gâtée, et n'étant pas semblable à la naturelle, elle ne peut faire les opérations dues.

Comme le Médecin purge le dedans du corps et nettoie toutes les ordures, par les Médicaments ; de même aussi, nos Corps doivent être purgés et nettoyés de toutes leur impuretés, afin qu'en notre Génération, ce qui est parfait puisse exercer des Opérations parfaites ; car les Sages demandent un Corps net, sans tache ni point souillure d'aucun Corps impurs, parce que le mélange des choses étrangères est la lèpre et la destruction de nos Métaux.

Que la Couronne du Roi soit d'Or très pur et qu'on lui joigne sa chaste Épouse. Si donc tu veux opérer en nos Matières, prends un Loup affamé et ravissant, sujet, à cause de l'étymologie de son nom, au guerrier Mars, mais de race tenant de Saturne, comme étant son Fils.

On le trouve dans les Vallées et Montagnes, toujours mourant de faim. Jette-lui le Corps du Roi, afin qu'il s'en soûle. Après qu'il aura mangé, jettes-le dans un grand feu pour y être entièrement consumé, et alors le Roi sera délivré. Quand tu auras fait cela trois fois, le Lion¹ aura surmonté le Loup, et le Loup ne pourra plus rien consumer du Roi, et notre matière sera préparée et prête à commencer l'Œuvre.

Apprends que ce n'est que par cette voie là qu'on peut rendre nos Matières pures ; car l'on lave et purge le Lion du sang du Loup, et la nature du Lion se délecte merveilleusement en la Teinture du Loup, parce qu'il y a une grande affinité et comme un parentage entre le sang de l'un et l'autre. Quand donc le Lion se sera soûlé et son esprit fortifié, ses yeux reluiront et éclaireront

¹ Le Lion, c'est me Roi, ou l'Or, et le Loup, c'est l'Antimoine.

comme le Soleil, et sa force intérieure sera bien plus grande, et très utile à tout ce que vous voudrez. Et après qu'il aura été dûment préparé, il servira de grand remède aux Épileptiques, et à ceux qui seront attaqués de graves maladies. Et dix Lépreux le suivront, voulant boire de son sang, et tous Malades, de quelque mal qu'ils soient affligés, se plairont grandement en son Esprit. Bref tous ceux qui boiront de cette Fontaine coulante d'Or, seront rendus joyeux de corps et d'esprit, jouiront d'une santé parfaite, sentiront un rétablissement de leurs forces, une restauration de sang, confortation de cœur, et une entière disposition de tous leurs membres, tant au-dedans qu'au dehors, parce que cette Fontaine conforte les nerfs, et ouvre les conduits pour chasser les maladies, et introduire en leur place la santé.

Mon Ami, prends garde soigneusement à ce que la Fontaine de vie soit très pure, et qu'aucune Eau étrangère ne se mêle avec elle, de peur qu'il ne s'engendre un Monstre, et que le salutaire Poisson ne se change en venimeux poison. Et si l'on a ajouté quelque eau forte et corrosive pour dissoudre les Matières, qu'on ôte et qu'on lave diligemment toute force corrosive, car nulle acrimonie et corrosion n'est propre à donner la fuite aux maladies, parce qu'elle pénètre, avec destruction et corruption du Sujet, et engendre bien d'autres maladies. Et comme on pousse une cheville, par une cheville, de même il faut chasser le poison par le poison ; il est néanmoins nécessaire que notre Fontaine en soit totalement purgée, et rendue entièrement exempte de toute corrosion.

On coupe tout Arbre qui ne porte pas de bon fruit, et l'on greffe sur le tronc une merveilleuse greffe. Cela fait, le tronc produit un rameau, et de là se fait un arbre fructifiant, selon le désir du Jardinier.

Le Souverain voyage par six Villes célestes², et fait résidence en la septième, parce que son Palais Royal y est orné et embelli d'Or, et de Bâtiment dorés.

Si tu entends ce que je viens de dire, tu as ouvert la première porte de la première Clef, et as passé la première barrière ; mais si tu n'y vois aucune clarté, tu auras beau manier et regarder le verre, cela ne te servira de rien, et ne t'aidera aucunement la vue corporelle, pour trouver à la fin ce qui te manquera au commencement, car je ne parlerai pas d'avantage de cette Clef, comme m'a enseigné Luce Papirius.

² Les six Régimes ; le premier de Mercure ; le 2^e de Saturne ; le 3^e de Jupiter ; le 4^e de la Lune ; le 5^e de Vénus ; le 6^e de Mars. Après ces six Régimes, vient celui du Soleil, désigné ici sous le nom du Palais Royal, embelli d'Or.



Seconde clef de l'œuvre des philosophes

On trouve dans les Cours des Princes diverses sortes de breuvages ; et n'y en a pas un qui soit semblable à l'autre, en odeur, couleur et goût, car ils sont préparés de diverses façons, et à diverses fins, et cela est nécessaire pour en donner à différentes sortes de gens.

Quand le Soleil darde et épand ses rayons par entre les nues, l'on dit communément : le Soleil attire l'eau à soi, c'est pourquoi nous aurons de la pluie ; et si cela se fait souvent, il s'ensuit presque toujours une année fertile.

Pour bâtir une superbe et magnifique maison l'on a besoin de beaucoup d'Ouvriers avant qu'elle soit achevée et embellie comme il faut, car le bois ne peut pas suppléer au défaut de pierre.

Les Pays contigus et proches voisins de la Mer sont enrichis par son flux et le reflux, causé par sympathie et influence des Corps célestes, car à chaque reflux elle ne leur amène pas peu de Biens, mais grande quantité de précieuses Richesses.

L'on habille de beaux et riches vêtements une Fille à marier, afin que son Époux la trouve belle, et la voyant ainsi parée, en devienne amoureux. Mais quand ils doivent coucher ensemble, on lui ôte toutes ses sortes d'habits, et on ne lui laisse que celui qu'elle a apporté du ventre de sa Mère en venant au monde.

Tout de même aussi, quand on doit marier notre Époux Apollon avec sa Diane, on doit leur faire diverses sortes de vêtements ; leur laver la tête, et même tout le corps, avec de l'Eau qu'il faudra préparer par plusieurs Distillations, car il y a de plusieurs sortes d'Eaux, les unes plus excellentes, et les autres moins, et selon que le requiert leur divers usages à peu près, comme je viens de dire, que l'on se sert de diverses sortes de breuvages dans les Cours des Princes et des Seigneurs.

Si quelques vapeurs s'élèvent de la Terre, et se condensent dans l'Air, sache qu'elles retombent, à cause de la pesanteur naturelle de l'Eau, et que la Terre reçoit derechef son humidité perdue ; de laquelle elle se délecte et se nourrit, et par laquelle elle est rendue plus propre à produire son fruit. C'est pourquoi l'on doit réitérer ses préparations d'Eaux par beaucoup de Distillations ; de manière que la Terre soit souvent imbibée de son humeur, et que cette humeur soit tirée autant de fois, que l'Euripe laisse de fois à sec la Terre, vers laquelle il retourne toujours jusqu'à ce qu'il ait achevé son cours ordinaire.

Quand donc le Palais Royal sera bâti avec bien de la peine, et paré avec

grand soin, et que la Mer de verre l'aura par son flux et reflux enrichi de beaucoup de Richesses, le Roi y pourra sûrement entrer et s'y loger.

Mais mon Ami, prends garde que la conjonction du Mari avec son Épouse, ne se fasse qu'après avoir ôté tous leurs habits et ornements, tant du visage que de tout le reste du corps, afin qu'ils entrent dans le tombeau aussi nus que quand ils sont venus au monde, de peur que leur demeure ne se rende pire, et ne se gâte par le mélange de quelque chose étrangère.

Je veux encore t'apprendre, comme par supplément, que la précieuse Eau de laquelle il faut laver le Roi, se doit faire avec grand soin et beaucoup d'industrie, par le combat de deux Champions (j'entends de deux diverses Matières) car l'un d'eux doit donner le défi à l'autre, pour se rendre plus prompt et encouragé à remporter la victoire. Car il ne faut pas que l'Aigle seul fasse son nid au sommet des Alpes, parce que ses Aiglons mourraient à cause des neiges qui couvrent le sommet. Mais si tu joins un horrible Dragon, qui est toujours dans les Cavernes de la Terre, et qui a toujours habité les Montagnes froides, et couvertes de neige, Pluton soufflera de telle sorte, qu'enfin il chassera du froid Dragon un esprit volant et igné, qui, par la violence de sa chaleur, brûlera les ailes de l'Aigle, et jettera une chaleur par si longtemps, que la neige, qui est au haut des Montagnes, se fondra et se réduira en eau, afin de bien préparer un Bain minéral propre et très sain pour Roi.



Troisième clef de l'œuvre des philosophes

Le feu peut être étouffé et éteint par l'eau, et beaucoup d'eau versée sur un peu de feu s'en rend maîtresse. De même notre Soufre igné doit être fait, modéré, et dument vaincu par l'Eau, et ensuite sa force ignée doit à son tour surmonter et dominer, les Eaux se retirant. Mais l'on ne saurait ici remporter la victoire, si le Roi n'a empreint, sa force et sa vertu à son Eau, et s'il ne lui a donné une clef de sa livrée ou couleur Royale, pour être dissout par elle et rendu invisible. Il doit néanmoins reparaître et se présenter à la vue. Et quoi que cela ne se puisse faire qu'avec dommage et lésion de son corps, cette lésion toutefois se fera avec augmentation de sa nature et vertu.

Un Peintre peut mettre une autre couleur sur un blanc jaunâtre, un jaune rougeâtre et un vrai rouge. Et quoi que toutes ces autres couleurs demeurent ensemble, cependant la dernière est la plus en vue, et tient le premier rang par-dessus les autres. Il faut faire de même en notre Magistère. Quand tu l'auras fait, saches que la lumière de toute sagesse s'enlève, laquelle respandit même dans les ténèbres, et toutefois ne brûle pas et n'est pas brûlée; car notre Soufre ne brûle point et n'est point brûlé, encore qu'il épande et darde sa lumière bien au loin. Il ne teint point, s'il n'est auparavant préparé et teint de sa propre teinture, pour pouvoir teindre les Métaux malades et imparfaits. Et ce Soufre ne peut teindre, si l'on ne lui donne et empreint vivement cette couleur; car jamais le plus faible ne remporte la victoire, parce que le plus fort la lui ôte, et le plus faible est contraint de la céder au plus fort.

Ainsi, de ce que je t'ai dit, tire cette conséquence, que le faible jamais ne peut rien forcer ni aider le faible, et qu'une Matière combustible ne peut préserver d'embrasement une autre Matière combustible. Si l'on a donc besoin de Protecteur pour défendre la Matière combustible, tel Protecteur doit nécessairement avoir plus de force et de vertu que la Partie qu'il a à défendre, et étant hors de danger de combustion, il doit par sa vertu naturelle vivement résister au feu. Quiconque voudra préparer notre Soufre incombustible, qu'il le cherche dans une Matière où il est incombustiblement incombustible. Ce qui ne se peut faire avant que la Mer salée ait englouti un Corps, et ensuite rejeté, lequel Corps doit être sublimé jusqu'à tel degré qu'il surmonte de beaucoup en splendeur les autres Astres, et que son sang soit tellement augmenté et perfectionné, qu'il puisse comme le Pélican becquetant sa poitrine sans faire aucun tort à sa santé, ni sans incommodité les autres parties de son corps, nourrir de son sang tous ses Petits de son propre sang. C'est cette Rosée des Philosophes, de couleur purpurine, et ce Sang rouge du Dragon, duquel ils ont parlé et Écrit. C'est cette Écarlate de l'Empereur de notre Art,

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHEMIQUES

de laquelle est couverte la Reine de salut, et cette Pourpre de laquelle tous les Métaux froids et imparfaits sont échauffés et rendus accomplis.

C'est ce superbe Manteau, avec le Sel des Astres, qui suit ce Soufre céleste, gardé soigneusement, de peur qu'il ne se gâte, et qui les fait voler comme un Oiseau, autant qu'il est besoin, et le Coq mangera le Renard, et se noiera et étouffera dans l'Eau, puis reprenant vie par le feu, sera (afin de jouer chacun leur tour) dévoré par le Renard.



Quatrième clef de l'œuvre des philosophes

Toute chair née de la Terre sera dissoute, et retournera en Terre, afin que ce Sel terrestre aidé par l'Influence des Cieux, fasse lever un nouveau Germe ; car s'il ne se fait aucune terre, il ne se pourra aussi faire aucune résurrection en notre Œuvre, parce que le Baume de Nature est caché en la terre, comme aussi le Sel de ceux qui y ont cherché la connaissance de toutes choses.

Au jour du Jugement, le Monde sera jugé par le feu, et ce qui a été fait de rien, sera par le feu réduit en cendre, de laquelle renaîtra un Phœnix, car en elle est caché le vrai Tartre, lequel étant dissout, l'on peut ouvrir les plus fortes serrures du Palais Royal.

Après l'embrasement général ; il se fera une nouvelle Terre, et de nouveaux Cieux, et un Homme nouveau, bien plus splendide et glorieux qu'il n'était lorsqu'il vivait au premier Monde, parce qu'il sera clarifié.

De cendres et de sable décuît au feu, un Verrier fait du verre à l'épreuve du feu, et de couleur semblable à de claires Pierreries, et l'on ne le regarde comme cendres. L'Ignorant attribue cela à grande perfection ; mais non pas l'Homme docte, d'autant que par l'expérience, et la connaissance qu'il en a, cette opération lui est devenue familière.

On change les pierres en chaux propre à beaucoup de choses, et avant que la chaux soit faite par le moyen du feu, ce n'est autre chose que pierre, de laquelle on ne se peut servir au lieu de chaux ; mais elle se cuit par le feu, et recevant de lui un haut degré de chaleur, elle acquiert une vertu tellement propre, que l'esprit igné de la chaux est venu à sa perfection, et qu'il n'y a rien qui lui puisse être comparé.

Toute chose réduite en cendres, montre et manifeste son Sel. Si dans sa Dissolution, tu sais garder séparément son Soufre et son Mercure, et de ces deux derniers redonner avec industrie ce qu'il faut en donner au Sel, il se pourra faire le même Corps que devant sa dissolution : Ce que les Sages de ce Monde appellent folie, et disent qu'il est impossible à l'Homme pêcheur de faire une nouvelle Créature, ne prenant pas garde que ça été auparavant une Créature, et que l'Artiste, en faisant démonstration de sa science, a seulement multiplié la semence de la Nature.

Celui qui n'a point de Cendres, ne peut faire de Sel propre à notre Œuvre, car elle ne saurait se faire sans Sel, parce qu'il n'y a rien que lui qui donne de la force à toutes choses.

Comme le Sel commun conserve toutes choses, et les préserve de pourriture ; de même le Sel des Philosophes défend et préserve tous les Métaux, et

empêche qu'ils ne soient entièrement détruits, conservant son baume et son esprit qu'ils ont en eux ; car autrement il demeurerait un corps mort, qui ne pourrait plus servir à rien, parce que les Esprits métalliques le quitteraient, lesquels étant ôtés et perdus par la mort naturelle ; laisseraient leur domicile vide et mort, dans lequel on ne pourrait plus remettre de vie.

Mais, mon Ami, sache que le Sel provenant des Cendres, a pour le plus souvent une vertu occulte, il ne peut servir de rien, si son dedans n'est tourné au dehors ; car il n'y a que l'Esprit qui donne la vie et la force ; le Corps ne peut rien seul. Si tu peux trouver cet Esprit, tu auras le Sel des Philosophes, et l'Huile vraiment incombustible, si renommée dans les Livres des anciens Sages.



Cinquième clef de l'œuvre des philosophes

La vie, qui est cachée dans la Terre, produit choses qui en prennent naissance. Quiconque donc dit que la Terre n'est point animée, ne dit pas la vérité ; car ce qui est mort ne peut rien donner à un vivant, et n'est susceptible d'aucune chose, parce que l'Esprit de vie s'en est séparé. C'est pourquoi l'Esprit est la vie et l'âme de la Terre, où il demeure et acquiert ses vertus, empruntées à la Nature terrestre, par l'Être céleste et propriétés des Astres. Car toutes les Herbes, les Arbres, les Racines, les Métaux et les Minéraux reçoivent leur force et nourriture de l'Esprit de la Terre, parce que c'est la vie que cet Esprit qui est nourrit des Astres, substante toutes choses qui croissent sur la Terre. Et comme la Mère nourrit elle-même l'Enfant qu'elle porte dans son ventre ; de même la Terre produit et nourrit de l'Esprit, descendu du Ciel, les Minéraux qu'elle porte dans ses entrailles.

Ce n'est donc pas la Terre qui donne les Formes à chaque Nature, mais bien l'Esprit de vie qu'elle contient : Et si elle était une fois destituée de son Esprit, elle serait morte, et ne pourrait donner aucun aliment, parce qu'elle manquerait de l'Esprit de son Soufre, qui conserve la vertu vitale, et qui de sa vertu fait germer toutes choses.

Deux choses Contraires demeurent bien ensemble, néanmoins ils ne se peuvent bien s'accorder ; car vous voyez que mettant le feu dans la poudre à Canon, ces deux Esprits, dont elle est composée, se séparent l'un de l'autre avec un grand bruit et une grande violence ; et s'envolant en l'Air ne peuvent plus être vu de personne. On ne sait où ils sont allés, ni ce qu'ils sont devenus, si l'on n'a appris ce qu'ils sont, et en quelle matière ils étaient cachés.

Par là tu connaîtras que la vie n'est qu'un pur Esprit, c'est pourquoi tout ce que l'Ignorant estime être mort, doit vivre d'une vie incompréhensible, visible néanmoins et spirituelle, et être conservé en elle. Si tu veux que la vie coopère avec la vie, ces Esprits sont alimentés et nourris de Rosée du Ciel, et prennent leur extraction d'un Être céleste, élémentaire et terrestre, que l'on nomme Matière sans Forme.

Et tout ainsi comme le Fer attire à soi l'Aimant par la sympathie et la qualité occulte qui est entre eux deux ; de même il y a dans notre Or de l'Aimant qui est la première Matière de notre Pierre précieuse. Si tu entends ceci, te voilà assez riche, et assez heureux pour ta vie.

Je te veux encore t'apporter un exemple. En regardant dans un Miroir, on voit la réflexion des Espèces, la même ressemblance de celui qui regarde ; et si celui-là veut toucher de la main son image, il ne touche que le Miroir, qu'il

a regardé. De même aussi l'on doit tirer de cette Matière un Esprit visible, qui soit néanmoins incompréhensible. Cet Esprit est la Racine de vie de nos Corps, et le Mercure des Philosophes, duquel l'on prépare industrieusement la Liqueur de notre Art, que tu rendras derechef matérielle, et fera parvenir par certains moyens d'un degré très bas, à une souveraine perfection de la plus parfaite Médecine. Car notre Commencement est un Corps bien lié et solide; le Milieu est un Esprit fuyant et une Eau d'Or sans aucune corrosion, par le moyen de laquelle les Sages jouissent de leurs désirs en cette vie, et la Fin est une Médecine bien fixe, tant pour le Corps humain, que pour les Corps Métalliques, la connaissance de laquelle a été plutôt donné aux Anges qu'aux Hommes, quoi que quelques-uns l'aient eu, qui l'ont demandée instamment et avec prières continuelles à Dieu, et n'usent d'ingratitude ni envers lui ni envers les Pauvres.

Et de surcroît, je te dis ceci avec vérité, qu'un travail doit succéder à un travail, et une opération suivre une autre opération; car au commencement l'on doit bien purger et nettoyer notre Matière, puis la dissoudre, la mettre en pièce, et la réduire en poudre, et en cendres. Après quoi on doit faire un Esprit volatil aussi blanc que neige, et un autre aussi volatil et aussi rouge que sang. Ces deux là en contiennent un troisième; et ce n'est toutefois qu'un seul Esprit, et ce sont eux trois qui conservent et prolonge la vie. Conjointes les ensemble, et leur donne une boisson et un manger, qui soient propre à leur nature, et les tiens en un lit de rosée, qui soit chaud jusqu'au terme de la génération. Et tu verras quelle Science Dieu t'a donné ainsi que la Nature. Et saches que jamais je ne me suis ouvert et allé si loin, que de découvrir tels Secrets, et Dieu a tant donné de force à la Nature et lui fait faire tant de miracle, qu'à peine l'Hommes peut-il les croire. Mais il m'a été donné certaines bornes et limites pour écrire, afin que ceux qui viendront après moi pussent publier les effets admirables de la Nature, lesquels, quoique Dieu permette d'en traiter sont néanmoins estimés par les Ignorants illicites et surnaturels. Mais le naturel prend son origine du surnaturel, et toutefois si tu conjoints toutes ces choses tu ne trouveras rien que de purement naturel.



Sixième clef de l'œuvre des philosophes

Le Mâle sans Femelle n'est qu'un demi Corps, comme aussi la Femelle sans Mâle ; car étant l'un sans l'autre, ils ne peuvent engendrer et multiplier leurs Espèces, mais quand ils sont mariés et mis ensemble, ils sont un Corps parfait et accompli, et propre à la génération.

Un Champ trop ensemencé, étant surchargé devient infructueux, et ses fruits ne peuvent parvenir à maturité. Aussi ne l'étant pas aussi assez, il ne vient que bien peu de grain, et encore mêlé avec beaucoup d'ivraie inutile.

Le Marchand, qui veut acheter et débiter sa marchandise avec conscience, la donne à son prochain selon le taux de Justice, de peur d'encourir la malédiction, mais pour sembler faire plaisir aux Pauvres.

Beaucoup de Gens se noient dans les grandes et profondes Rivières, mais aussi les Ruisseaux sont aisément taris et desséchés par la chaleur du Soleil et nous en sommes aisément privés.

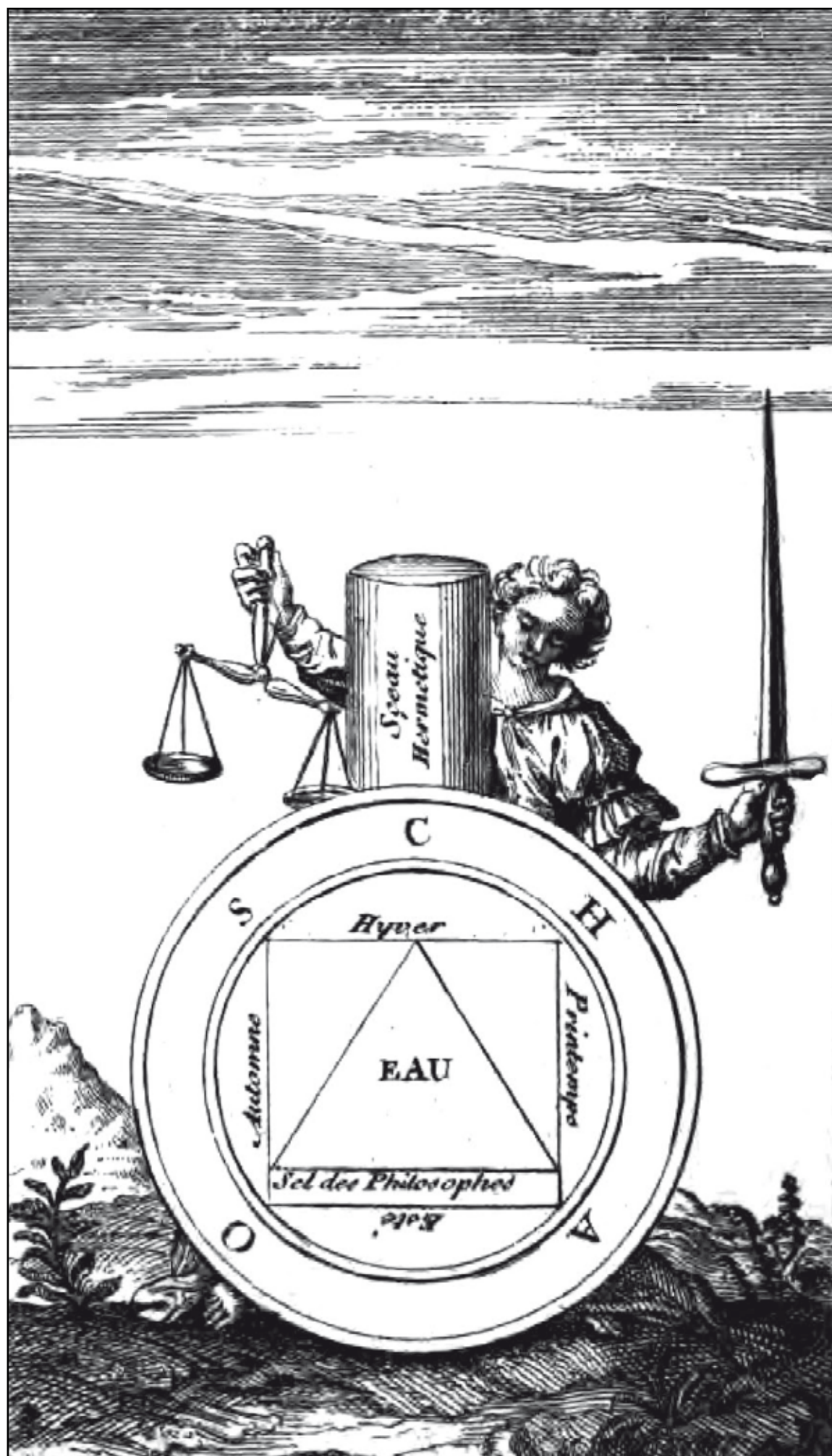
Voilà pourquoi afin d'avoir bonne issue de ton entreprise, tu prendras garde diligemment à choisir avec prudence, un certain poids et mesure en la conjonction des Liqueurs Physiques, afin que le plus grand ne pèse pas plus que le moindre, et de peur que l'action du moindre, étant débilitée ou empêchée, la génération ne soit aussi retardée ; car les trop grandes pluies ne sont pas bonnes aux fruits de la Terre, et la trop grande sécheresse les avance par trop tôt, et les fait mourir devant le temps. Puis le Bain étant entièrement préparé par Neptune, mesure avec grande industrie et diligence ton Eau permanente, et garde toi bien de manquer, en donnant ou trop ou trop peu.

L'on doit donner à manger un Cygne blanc à l'Homme double ignée, afin qu'ils se tuent l'un l'autre, et ressuscitent l'un avec l'autre. Que l'Air qui vient des quatre Parties du Monde occupe les trois parts du Logis fermé de cet Homme igné, afin que l'on puisse entendre le chant du Cygne, disant son dernier adieu, et le Cygne rôti sera pour la table du Roi. Et la voix mélodieuse de la Reine plaira grandement aux oreilles du Roi igné ; il l'embrassera amiablement pour la grande affection qu'il lui porte, et en sera repu jusqu'à ce qu'ils disparaissent tous deux, et que d'eux deux ne soit fait qu'un Corps.

Un seul est aisément vaincu et surmonté par les deux autres, principalement s'ils peuvent exercer leur malice. Propose-toi donc comme une chose du tout arrêtée, qu'il est besoin du souffle d'un double vent que l'on appelle *Vulturne ou Sud Sud-Est*, puis d'un vent simple qui se nomme *Eurus ou vent de Levant et du Midi*. Après qu'ils se seront apaisés, et que l'Air sera converti en Eau, tu croiras à bon droit qu'il se fera une chose corporelle d'une in-

corporelle, et que le nombre prendra la domination sur les quatre Saisons de l'année au quatrième Ciel, après que les sept Planètes auront l'une après l'autre fait le temps de leur domination, qu'il achèvera son cours dans le bas du Palais, et sera rigoureusement examiné. Et ainsi les deux auront surmonté le seul et l'auront mis à mort.

Si tu désires acquérir par ton Art de grandes Richesses, tu as besoin d'une grande prudence et de beaucoup de doctrine, afin que ce fasse dûment la division et la conjonction: Ne mets pas un poids faux, et le premier qui se rencontrerait par hasard devant toi. C'est ici le vrai fondement solide de tout le Magistère, que tu mettes à fin et perfection ce que je t'ai dit, par le Ciel de l'Art, par l'Air, et par la Terre, vraie Eau et Feu semblable, et par conjonction et admission de poids, mise comme je t'ai enseigné avec toute vérité.



Septième clef de l'œuvre des philosophes

La chaleur naturelle conserve la vie de l'Homme, étant dissipée et perdue, il est de nécessité qu'il meure.

L'usage modéré du feu nous défend des injures du froid ; mais si tu en veux user outre raison et plus qu'il ne faut, il nuit et apporte de la corruption.

Il n'est pas besoin que le Soleil touche la Terre de près de son Corps et Substance ; il suffit qu'il lui communique sa vertu et lui donne des forces, par le moyen de ses rayons dardés vers elle ; car par leur réflexion, il a assez de force pour l'acquitter de sa charge, et par la continuelle concoctions, il fait mûrir toutes choses, parce que ses rayons brûlant se dispersant par l'Air, en sont tempérés, de sorte que le Feu, moyennant l'Air, et l'Air moyennant le Feu, s'entraidant l'un l'autre produisent leurs effets.

La Terre ne peut rien produire sans l'Eau, ni l'Eau sans la Terre ne peut rien faire germer. Or tout ainsi que l'Eau et la Terre, ne s'entraidant point, ne peuvent rien engendrer séparément, de même le Feu ne peut de passer de l'Air, ni l'Air du Feu, car ôtant l'Air du Feu, vous lui ôtez sa vie. Le Feu aussi étant éteint, l'Air ne peut faire aucune de ses fonctions ni par sa chaleur vivifier ni consumer l'humidité superflue de l'Eau.

Les Vignes ont besoin d'une plus grande chaleur en Automne pour avancer et faire parfaitement mûrir les Raisins, déjà presque murs, qu'au commencement du Printemps ; plus il a fait chaud en Automne, plus elles rendent de meilleur vin, et plus délicat. Au contraire, moins il y a eu de chaleur, moins aussi rapportent-elles de vin, qui même n'a pas de force, et qui ne sent que l'eau.

En Hiver, le commun Peuple, voyant la Terre toute gelée et ne pouvant rien produire de vert, estime que tout est mort ; venant le Printemps, et le froid se retirant, vaincu par la chaleur du Soleil, qui monte sur notre Horizon, toutes choses lui semblent reprendre la vie. Les Arbres et Herbes commencent à pousser ; les Animaux qui fuyant la dure rigueur de l'Hiver, s'étant cachés dans les Cavernes de la Terre, sortent de leurs Grottes ; tout sent bon, et l'agréable diversité de couleurs et de fleurs fait preuve des vertus et forces de tout ce qui commence à reverdir. L'Été venant après, il naît de cette variété de fleurs toutes sortes de fruits. L'Automne qui le suit, les perfectionne et les mûrit. C'est pourquoi nous remercions éternellement Dieu, qui a constitué un si bel ordre, et une telle suite dans les choses naturelles.

Ainsi se suivent et coulent toutes les Saisons, après une année vient l'autre, et cela se continuera jusqu'à ce que Dieu fasse périr le Monde, et que ceux qui

possèdent la Terre soient glorieusement élevés par le Dieu de gloire, et mis en honneur. De là cessera toute action de Créature terrestre et sublunaire, et à sa place, il viendra une autre Créature céleste et infinie.

En Hiver, le Soleil faisant sa course bien loin de nous, ne peut pas traverser ni fondre les grandes neiges, mais au Printemps, s'étant approché il chauffe l'air, et sa force étant augmentée, il fond la neige, et la résout en eau, car le plus faible est contraint de quitter au plus fort.

Il faut prendre garde et gouverner le feu, de peur que l'humeur de Rosée ne soit desséchée plutôt qu'il ne faut, et qu'il ne se fasse une trop hâtive liquéfaction, et dissolution de la Terre des Sages. Si tu fais autrement tu ne peupleras ton Vivier que de Scorpions au lieu de bon Poisson. Si donc tu veux bien mener toutes tes Opérations prends l'Eau céleste sur laquelle était porté et se mouvait au Commencement l'Esprit de Dieu, et ferme la porte du Palais royal ; car par après tu verras le Siège mis devant la Ville céleste par les Ennemis mondains. C'est pourquoi il faut fortifier et entourer ton Ciel de triple Muraille, Rempart et Fossé, et ne laisse qu'une seule Avenue ouverte et libre, bien munie de fortes Garnisons. Ayant mis ordre à cela, allume la lumière de sagesse, la dragme perdue, et éclaire tant qu'il sera nécessaire. Sache que les Animaux rampants, et autres imparfaits, habitent la Terre à cause de la froide disposition de leur nature. Mais à l'homme est assigné un domicile au-dessus de la Terre, à cause de l'excellent tempérament de sa nature. Et les Esprits célestes n'étant pas composés d'un corps terrestre, et sujets à péchés et corruption comme celui de l'Homme, mais d'un corps céleste et incorruptible, ils ont un tel degré de perfection, qu'ils peuvent, sans être aucunement offensés, supporter indifféremment le froid et le chaud. Mais l'Homme clarifié ne sera pas moindre que les Esprits célestes, et leur sera en tout semblables. Dieu gouverne le Ciel et la Terre, et fait tout dans toutes choses.

Enfin, si nous gouvernons bien nos Amis, nous serons Enfants et Héritiers de Dieu, afin de mettre en exécution ce qui nous semble maintenant impossible ; mais cela ne se peut faire avant que toute l'Eau soit tarie et desséchée, et que le Ciel et la Terre, ne soient jugés avec le Genre Humain et consumés ensemble par le feu.



Huitième clef de l'œuvre des philosophes

Il ne se peut faire aucune génération ni d'Homme, ni d'aucun autre Animal sans putréfaction, et aucune Semence jetée en terre, ou quelque chose que ce soit de végétale ne peut germer, sans que premièrement elle se pourrisse : beaucoup d'Animaux imparfaits prennent leur vie et origine de la seule pourriture, ce qu'à bon droit l'on doit mettre entre les merveilles de Nature, qui fait ceci, parce qu'elle a caché en Terre une grande vertu productive, qui se lève, excitée par les autres Éléments, et par l'influence de la Semence céleste.

Les bonnes Femmes des Champs en savent bien donner un exemple ; car elles ne peuvent élever une Poule pour leur petit ménage, sans putréfaction de l'Œuf, dont est éclos le petit Poulet.

De pain, mis dans du miel, naissent des Fourmis, par la pourriture qu'en attire le miel ; ce qui n'est pas aussi petite merveille de Nature.

Nous voyons tous les jours qu'il s'engendre des Vers de chair gâtée et pourrie dans le corps des Hommes, des Chevaux, et d'autres Bêtes : Comme aussi les Araignées, des Vers et autres Vermes, dans les Noix pourries, dans les Poires et autres fruits semblables. Bref qui peut nombrer les espèces infinies des Animaux infectes et imparfaits, qui naissent de pourriture et corruption ?

Cela se montre aussi manifestement dans les Plantes, où l'on voit qu'il croît beaucoup de sortes d'herbes, comme Orties et autres, de la seule pourriture dans les lieux même où telles herbes n'ont jamais été ni semées ni plantées. La raison en est que la terre de tels lieux a une certaine disposition à produire ces méchantes herbes, et étant engraisée de leurs semences, infuses dans ses entrailles, par les Corps célestes, et excitée par leur propre pourriture à germer et reverdir, lesquelles Semences venant à aider le concours des autres Éléments, produisent une Substance corporelle, convenante en leur nature. Ainsi les Astres peuvent faire lever, par le moyen des Éléments, une nouvelle Semence que l'on n'ait point encore vue, laquelle étant plantée dans terre et pourrie, peut croître et multiplier. Mais l'Homme n'a pas la puissance ni la vertu de produire une nouvelle Semence ; car l'on ne lui a pas commis le gouvernement des opérations élémentaires et célestes ; et il s'engendre diverses sortes d'herbes de la seule pourriture ; ce qui étant rendu trop familier au Peuple, par la fréquente expérience qu'il en a, il ne les considère pas exactement ces Générations, et ne pouvant s'en imaginer aucunes Causes, il pense qu'elles ne sont pas coutume. Mais toi, qui dois avoir une Science plus relevée, pénètre plus avant que le Vulgaire, et cherche par raisons les Principes et les Causes d'où (moyennant la putréfaction) provient une telle vertu vitale,

non pas comme la connaît le simple Peuple par l'accoutumance ; mais comme le doit savoir le sage et diligent Inquisiteur des Effets de la Nature, vu que toute vie provient de pourriture.

Chaque Élément est sujet à génération et corruption, c'est pourquoi tout Amateur de la Sagesse doit savoir qu'en chacun d'eux les trois autres sont occultement contenus ; car l'Air contient en soi le Feu, l'Eau et la Terre, ce qui est très vrai, quoique cela semble incroyable. De même le Feu comprend l'Air, l'Eau et la Terre : La Terre contient l'Eau, l'Air et le Feu ; autrement il ne se pourrait faire aucune génération. Enfin l'Eau enclot en soi la Terre, l'Air et le Feu, autrement elle ne serait pas propre à produire aucune chose, et quoique chaque Élément soit distingué formellement de chacun des autres, ce n'est pas à dire pour cela ils soient séparés d'ensemble, comme on le voit clairement en la séparation des Éléments par distillation.

Or afin que l'Ignorant n'estime pas mon discours frivole et ne servant à rien, je veux te le démontrer par preuves suffisantes. Apprends donc, toi qui est curieux de savoir la dissection et l'anatomie de la Nature, et la séparation des Éléments, qu'en la distillation de la Terre, l'Air comme étant plus léger que les deux autres, se distille le premier, et puis après l'Eau : Le Feu, à cause de sa nature spirituelle, commune à l'un et à l'autre, et sa naturelle sympathie, est conjoint avec l'Air, et la Terre demeure au fond du Vaisseau, et contient le Sel de gloire. Dans la distillation de l'Eau, le Feu et l'Air sortent les premiers, et ensuite l'Eau, dans la partie terrestre demeure toujours au fond. De même du Feu, réduit en Substance visible et plus matérielle que de coutume, on en peut tirer le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre, et les conserver à part. Semblablement l'Air est dans les trois autres, pas un d'eux ne se pouvant se passer de lui, la Terre n'est rien, et ne peut rien produire sans l'Air. Le Feu ne peut brûler et ni vivre sans lui. L'Eau, manquant d'Air, ne cause aucune génération. Outre cela, l'Air ne consume rien, et ne dessèche aucune humidité sans chaleur naturelle. Se trouvant donc une chaleur dans l'Air, par conséquent il doit y avoir du Feu : car tout ce qui est de nature chaude et sèche, doit aussi participer de la nature du Feu. C'est pourquoi tous les quatre Éléments doivent être conjoints ensemble, et ils ont toujours soin l'un de l'autre. Aussi voit-on qu'ils sont mêlés ensemble en la production de toutes choses. Celui qui contredit une telle Doctrine, n'a jamais entré dans le cabinet de la Nature, et n'a pas visité ses Secrets les plus cachés.

Sache que ce qui naît par putréfaction, est ainsi engendré. La Terre se corrompt aucunement à cause de l'humeur qu'elle a, laquelle est le Principe de putréfaction ; car rien ne peut pourrir sans humeur ; à savoir sans l'Élément humide de l'Eau. Or si la génération doit provenir de pourriture, elle doit être excitée par la chaleur qui se rapporte à l'Élément du Feu ; car rien ne

peut venir au monde sans chaleur naturelle. Pour conclusion, si la chose, qui doit être produite, à besoin d'Esprit vital et de mouvement, il lui faut aussi de l'Air ; car s'il ne coopérait point avec les autres, et ne faisait sa fonction, la génération, ou plutôt la matière de la chose qui doit être produite, s'étoufferait elle-même par faute d'Air ; et la génération, redeviendrait corruption. D'où il est plus clair que le jour, que les quatre Éléments sont grandement nécessaires en toute génération. Et d'avantage, chacun d'eux fait voir clairement ses forces et opérations en chacun des autres ; mais principalement en la corruption ; car sans elle rien ne peut et ne pourra jamais venir au monde. Et tiens cela pour constant, que les quatre Éléments sont requis à toute production de quelque chose que ce soit.

On doit connaître par-là qu'Adam, que Dieu créa du limon de la Terre, n'exerça aucune action vitale, et ne vécu point jusqu'à ce que Dieu lui eût imprimé le souffle ou esprit de vie, et qu'aussitôt que cet esprit lui fut infus, il commença à vivre. Le Sel c'est-à-dire son Corps, se rapportait à la Terre, l'Air inspiré était le Mercure, c'est-à-dire l'Esprit, et le souffle de l'inspiration lui donnait une chaleur vitale, et s'était le Soufre, c'est-à-dire le Feu. Aussitôt Adam commença à se mouvoir, et donna par ce mouvement une assez suffisante preuve d'une Âme vivante ; car le Feu ne peut pas être sans l'Air, ni de même l'Air sans le Feu ; l'Eau était mêlée à tous deux égale et proportion.

Adam fut donc premièrement composé de Terre, d'Eau, d'Air et de Feu, après d'Âme, d'Esprit et de Corps ; puis de Mercure, de Soufre et de Sel.

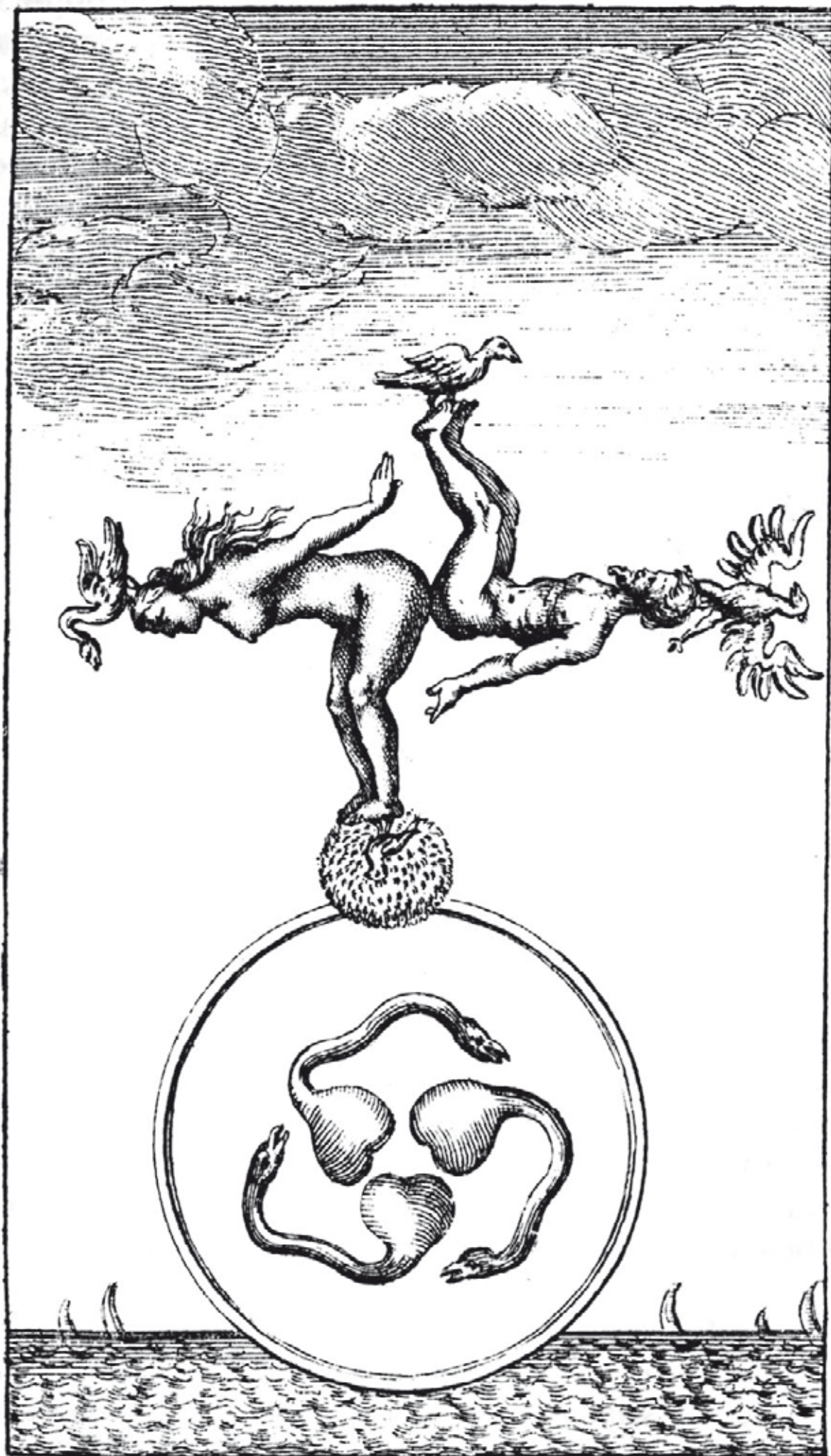
Ève semblablement, la première Femme, et notre première Mère participa de toutes ces choses ; car elle fut tirée et produite d'Adam, qui en était composé. Remarque cela que je viens de dire. Or, afin de retourner à mon propos de la putréfaction, il faut que tout Amateur et Inquisiteur de Sagesse tienne pour certain, que semblablement aucune Semence Métallique ne peut opérer, et ne peut être aucunement multipliée, si elle n'a été entièrement pourrie de soi-même, et sans mélange d'aucune chose étrangère ; et comme nulle Semence végétale ou animale ne peut, comme il a déjà été dit, étendre ni multiplier son espèce sans putréfaction, de même faut-il en juger des Métaux : Et cette putréfaction doit se par les opérations des Éléments ; non qu'ils soient comme j'ai déjà enseigné, leur Semence ; mais parce que la Semence Métallique, prenant sa naissance d'un Être céleste, astral et élémentaire, étant réduit en un Corps sensible, doit être putréfié par le moyen des Éléments.

De plus, remarque que le vin a un esprit volatil ; car en le distillant l'esprit sort le premier, et le phlegme le dernier. Mais étant, par chaleur continue, tourné en vinaigre, son esprit n'est plus si volatil ; car en la distillation du vinaigre, le phlegme aqueux monte le premier au haut de l'Alambic, et l'esprit le dernier, quoique ce soit une même matière en l'un et l'autre. Il y a bien

néanmoins d'autres qualités au vinaigre que dans le vin, parce que le vinaigre n'est plus vin, mais une pourriture du vin, qui par la continuelle chaleur, s'est changé en vinaigre : Et tout ce qui est tiré par le vin ou par son esprit, et rectifié dans un Vaisseau circulatoire, à bien d'autres forces et opérations que ce qui est tiré par le vinaigre : Car si on tire le verre de l'Antimoine par le vin ou par son esprit, il est trop laxatif et purge avec trop de véhémence par en haut, d'autant que sa vertu vénéneuse n'étant pas surmontée et éteinte, il est encore empreint de poison ; mais si on le tire par vinaigre distillé, ce qui en viendra, sera de belle couleur. Et puis, si tirant le vinaigre par le Bain-marie, l'on lave la poudre jaune qui demeure au fond, en versant beaucoup de fois de l'eau commune dessus, et la retirant autant de fois et qu'on ôte toute la force du vinaigre, il se fait une Poudre douce, qui ne lâche pas le ventre comme devant ; mais qui est un excellent Remède qui guérissant beaucoup de maladies, est à bon droit réputé entre les merveilles de la Médecine.

Cette Poudre mise en lieu humide, se résout en Liqueur, qui sans faire aucune douleur, est très souveraine pour les maladies externes. Que cela suffise.

En ceci consiste tout le principal de cette huitième Clef ; à savoir qu'une Créature céleste, la vie de laquelle est nourrie des Astres, et alimentée des quatre Éléments, meure, puis se putréfie. Après cela, les Astres, moyennant les Éléments, qui ont cette charge, redonneront de nouveau la vie à ce Corps pourri, afin qu'il s'en fasse un céleste, qui prendra sa plume en la plus haute ville du Firmament. Ayant fait cela tu verras le terrestre entièrement consumé par le céleste ; et le Corps terrestre toujours en céleste Couronne d'honneur et de gloire.



Neuvième clef de l'œuvre des philosophes

Saturne la plus haute des Planètes, est le plus bas et abject en notre Magistère. Il tient néanmoins la principale Clef, et étant le vil, et n'ayant presque point d'autorité, il tient le plus beau lieu. Et quoique par sa volonté il soit monté au plus haut par-dessus les autres Planètes, il doit toutefois descendre au plus bas, en lui coupant les ailes. Sa lumière obscure doit être grandement diminuée, et toute la perfection de l'Œuvre doit venir par da mort, afin que le noir soit changé en blanc, et que le blanc prenne la couleur rouge. Il doit aussi surmonter toutes les autres Planètes par l'avènement de toutes les couleurs qui sont au Monde, que l'on verra jusqu'à ce que vienne la couleur surabondante du Roi triomphant et comblé d'honneur; marque très certaine de la victoire. Et encore que Saturne semble le plus vil et le moindre de toutes les Planètes, il ne laisse pas d'avoir une si grande vertu et une telle efficace, que sa noble Essence, qui n'est autre chose qu'un froid par trop excédant, étant conjointe avec un Corps Métallique volatil et igné, il le rend fixe, et aussi solide, et même meilleur et plus ferme et permanent qu'il ne l'est lui même. Cette Transmutation prend son origine du Mercure, du Soufre et du Sel, et se faisant par eux, on prend aussi sa fin et sa dernière période. Ceci passera la portée de plusieurs, ce Mystère étant à la vérité si haut, que difficilement le peut-on comprendre. Mais d'autant plus que la Matière est vile et abjecte, d'autant plus doit être l'Esprit relevé et subtil, afin d'entretenir l'inégalité du Monde, et que les Maîtres puissent être distingués des Serviteurs, et les Serviteurs reconnus à leur ministère d'avec les Maîtres.

De Saturne, préparé avec industrie sortent beaucoup de couleurs, comme la noire, la grise, la jaune et la rouge, et d'autres moyennes entre celles-ci. De même la matière des Philosophes doit prendre et laisser beaucoup de couleurs, avant qu'elle parvienne à la fin et perfection désirée; car autant de fois que l'on ouvre une nouvelle porte au feu, autant de fois le Roi emprunte de ses Créanciers de nouveaux habits, jusqu'à ce que se remettant en crédit, il devienne riche, et n'aie plus affaire d'aucun Créancier.

Vénus tenant en main le gouvernement du Royaume, et distribuant selon la coutume les Offices à chacun, apparaît la première, brillante et éclatante d'une manière Royale: La Musique porte devant elle un Étendard rouge, au milieu duquel est artistement dépeinte la Charité, vêtue d'un habit vert: Saturne est son Prévôt de l'Hôtel et Intendant de sa Maison, et lorsqu'il est en quartier, l'Astronomie marche devant lui, portant une Enseigne qui à la vérité est noire, mais qui est néanmoins le portrait de la Foi, habillée de jaune et de rouge.

Jupiter avec son Sceptre est en qualité de Vice-roi. La Rhétorique porte

devant lui la Science, de couleur blanchâtre et grise, où est représentée l'Espérance avec de fort agréables couleurs.

Mars, Capitaine expérimenté au fait de la guerre, règne aussi, tout échauffé et par la chaleur. La Géométrie le devance, lui portant son Guidon teint de sang, au milieu duquel est empreinte l'effigie de la Force, vêtue d'un habit rouge, Mercure est le Chancelier de tout. L'Arithmétique porte son Enseigne, diversifiée de toutes les couleurs du monde, car il y en a une variété indicible et la tempérance est au milieu dépeinte, d'une admirable diversité.

Le Soleil est Gouverneur du Royaume, la Grammaire tient Étendard jaune, sur lequel on voit la Justice peinte en Or, et bien qu'un tel Gouvernement du avoir plus de puissance et autorité en son Royaume, Vénus l'a néanmoins surmonté par sa grande splendeur, et lui a fait perdre la vue.

Enfin la Lune paraît aussi, la Dialectique lui porte sa Bannière de couleur très blanche et reluisante, sur laquelle on voit la Prudence peinte de bleu. Et parce que le Mari de la Lune est mort, elle doit lui succéder au Royaume. C'est pourquoi ayant fait rendre le compte à Vénus, elle lui recommandera l'administration et surabondance du Royaume; et par l'aide du Chancelier, reformera l'État, et y mettra une nouvelle police, et ils prendront tous deux domination sur la noble Reine Vénus. Remarque donc qu'une Planète doit faire perdre à l'autre, Office, Domination et Royaume, et lui ôter toute puissance et majesté Royale, jusqu'à ce que les principales d'elles tiennent le Royaume en main, le conservant par leur constante et permanente couleur, remportant la victoire avec leur Mère et, elle dès le commencement conjointe, et en jouissent d'une perpétuelle et naturelle association et amour. Alors l'ancien Monde ne sera plus Monde; il en sera fait un autre nouveau en sa place, et une Planète aura tellement consommé spirituellement l'autre, que les plus fortes s'étant nourries des autres, seront seules demeurées de reste, et deux et trois auront été vaincus par un seul.

Remarque enfin qu'il te faut soulever la Balance céleste et mettre dans le côté gauche le Bélier, le Taureau, l'Écrevisse, le Scorpion et le Capricorne, et au côté droit, les Gémeaux, le Sagittaire, le Verseau, les Poissons et la Vierge: Et faits que le Lion porte Or, se jette au sein de la Vierge, et que ce côté là de la Balance pèse le plus: Enfin, faits que les douze Signes du Lion Zodiaque, faisant leurs Constellations avec les sept Gouverneurs de l'Univers, se regardent tous de bon œil, et se fasse qu'après que toutes les Couleurs seront passées, la vraie conjonction se fasse et mariage, afin que le plus haut soit rendu le plus bas, et le plus bas le plus haut.

*Si de l'Univers la nature
Mise était sous une figure,*

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHEMIQUES

*Et ne pourrait être changée
Ni par aucun Art altérée,
Personne ne la connaîtrait
Ni les miracles qu'elle ferait,
C'est pourquoi remercier devons
Ce grand Dieu qui nous à fait tels dons.*



JE SUIS NE D'HERMOGENE

אב, טו, כז

זחזח

ח ז ט י

זחזח

⋈

SANS TAMPONNE SUTS CONTRAIN DE PERIK

HYPERION MA CHOISI

Dixième clef de l'œuvre des philosophes

Dans notre Pierre, que les anciens Sages mes Prédécesseurs, ont faites longtemps avant moi, sont contenus tous les Éléments sont contenus, toutes les Formes et Propriétés Minérales et Métalliques, même aussi toutes les Qualités qui sont au Monde ; car on y doit trouver une extrême chaleur et de grande efficace, parce que le Corps froid de Saturne doit être échauffé et rendu pur par la véhémence de son feu interne. On doit aussi trouver un extrême froid, d'autant qu'il en faut tempérer la grande Vénus, qui brûle et consume tout et congèle le Mercure vif, et il faut en faire un Corps solide. La cause en est, parce que la Nature a donné à la Matière de notre divine Pierre toutes ses propriétés, qu'il faut par certains degrés de chaleur, comme cuire, faire mûrir et mener à perfection ; ce qui ne se peut exécuter avant que le Mont Gibel de Sicile ait mis fin à ses embrassement, et ne se puisse plus trouver aucune froidure dans les Montagnes Hyperborées, desquelles tu pourras bien aussi appeler Fougeray, toujours gelées de froid, et couvertes de neiges.

Toutes Pommes cueillies avant d'être mûres se fanent et ne sont presque bonne à rien. Il en est de même des Vaisseaux des Potiers, qui ne peuvent servir s'ils ne sont cuits à assez grand feu ; parce qu'un moindre ne leur a pas donné leur perfection. Il faut prendre garde à la même chose en notre Élixir, auquel on ne doit faire tort d'aucun jour dédié et consacré à sa génération, de peur que notre Fruit étant trop tôt cueilli, les pommes des Hespérides ne puissent venir à une maturité extrêmement parfaite, et la faute n'en soit rejetée sur l'ouvrier peu sage, qui se serait follement hâté ; car il est notoire à tout le monde qu'il ne se peut produire aucun fruit d'une fleur arrachée d'un Arbre. Par quoi toute hâtivité doit s'éviter à notre Art, comme dangereuse et nuisible ; car on peut rarement venir par elle au bout de son dessein, et l'on va toujours de mal en pis.

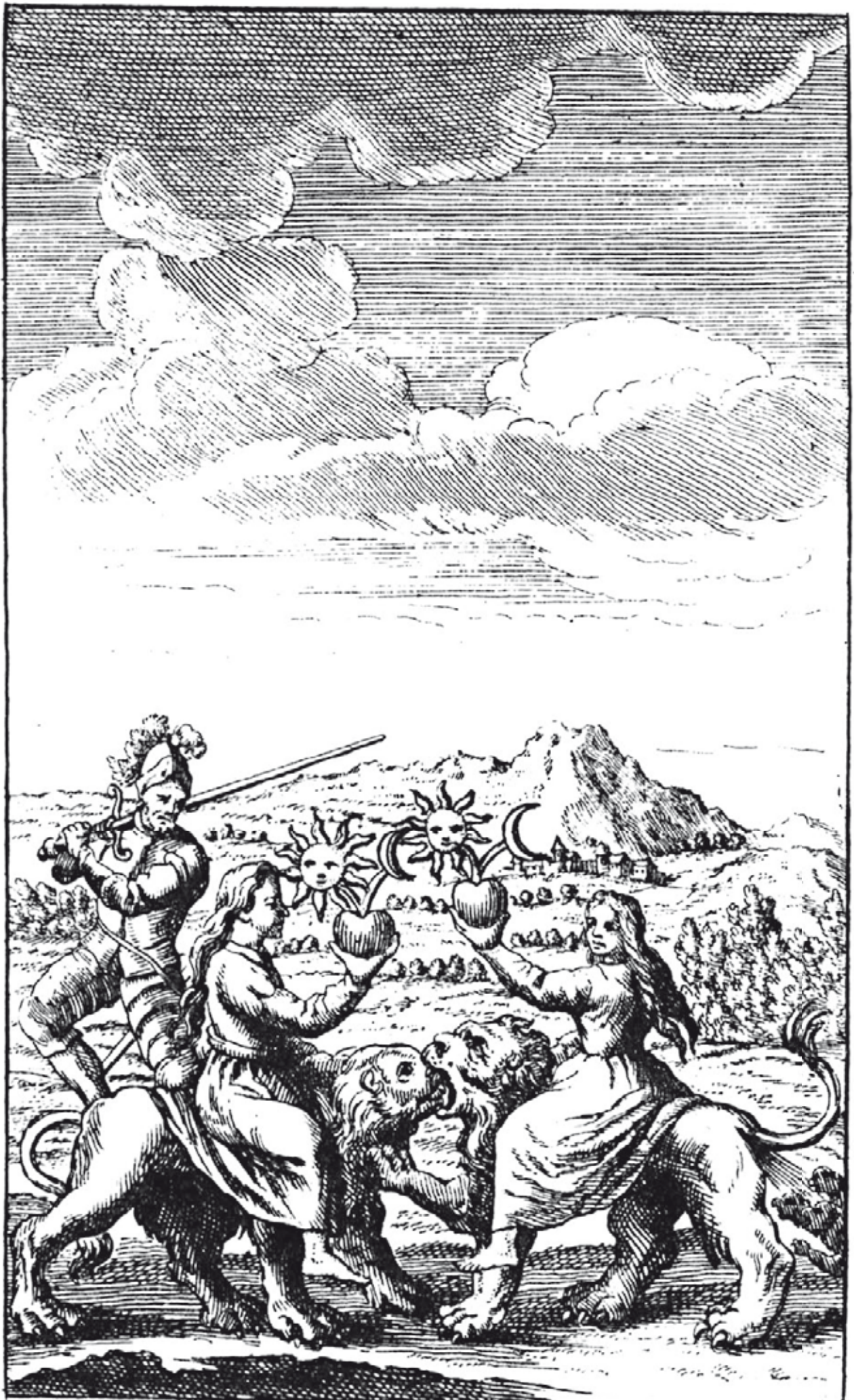
C'est pourquoi que le diligent Explorateur des Effets merveilleux de l'Art et de la Nature prenne garde à ne pas se laisser emporter par une curiosité dommageable, de peur qu'il ne recueille rien de notre Arbre avant le temps, et que la Pomme lui tombant des mains, ne lui en laisse qu'une marque et vestige misérable. Car si l'on ne laisse mûrir notre Pierre, véritablement elle ne pourra jamais donner maturité à aucune chose.

La matière s'ouvre et se dissout dans l'Eau, se conjoint, et est rendue grosse en la putréfaction. Dans la Cendre elle acquiert des Fleurs, dignes Avant courrières du Fruit. Toute l'humidité superflue se dessèche dans le Sable. La flamme du feu la rend entièrement mûre, et fermement fixe, non pas qu'il faille nécessairement se servir du Bain-marie, du Fient de Cheval, de Cendres

et de Sable Mais parce qu'il faut par tels degrés régir et gouverner son feu. Car la Pierre, enfermée dans le Fourneau vide, et munie de triple boulevard, se forme et cuit toujours jusqu'à ce que tous les nuages et vapeurs soient dissipées et disparaissent, et qu'elle soit vêtue et ornée d'habits de triomphe et de gloire, et demeure en la plus basse ville des Cieux, et s'arrête en courant. Car quand le Roi ne peut plus élever ses mains en haut, on a remporté la victoire de toute la gloire mondaine ; parce qu'étant alors comblé de tout bonheur, et doué de constance et de force, il ne sera dorénavant sujet à aucun danger. Je te dis donc que tu dessèche la Terre dissoute en sa propre humeur, par feu dûment appliqué. Étant desséchée, l'Air lui donnera une nouvelle vie ; cette vie inspirée sera une Matière, qui à bon droit ne doit point être appelée que la grande Pierre des Philosophes, laquelle comme un Esprit, pénètre les Corps humains et métalliques, et est Remède général à toutes maladies ; car elle chasse ce qui est nuisible, et conserve ce qui est utile, en donnant à toutes choses un être accompli. Elle accorde et associe parfaitement le mauvais avec le bon. Sa couleur tire du rouge incarnat sur le cramoisi, ou bien de couleur de Rubis sur couleur de Grenade. Quant à sa pesanteur, elle pèse beaucoup plus qu'elle a de quantité.

Celui qui aura trouvé cette Pierre, qu'il remercie Dieu, pour ce Baume céleste, et le supplie de lui accorder cette grâce de pouvoir franchir heureusement la carrière de cette vie misérable, et enfin jouir de la béatitude éternelle.

Louange soit à Dieu, pour ses Dons et singuliers plaisirs qu'il nous a fait, et lui en rendons grâces éternellement. Ainsi-soit-il.



Onzième clef de l'œuvre des philosophes

Je t'expliquerai la onzième Clef qui sert à multiplier notre céleste Pierre par cette Similitude.

Il y avait dans un Pays du Levant un brave Chevalier, nommé Orphée, grandement riche, car il avait des Richesses à foison, et ne manquant d'aucune chose, il avait épousé sa Sœur propre appelée Eurydice. Mais ne pouvant avoir d'elle aucun Enfant, et croyant que ce malheur lui était envoyé pour punition de son inceste, il priait Dieu continuellement, espérant d'en obtenir miséricorde.

Un jour qu'il dormait profondément, il lui sembla voir un Homme volant à lui, nommé Phébus, qui l'ayant touché ses pieds grandement chauds, lui parla de cette sorte : Courageux Chevalier, après avoir voyagé par beaucoup de Royaumes, de Pays, de Provinces, et de Villes, après t'être hasardé sur Mer à beaucoup de dangers, et avoir renversé à la guerre de ton bras victorieux ce qui te faisait résistance, l'on t'a donné à bon droit le Collier de Chevalier. De plus, d'autant que tu as dans les Joutes et dans les Tournois rompu beaucoup de Lances, et que mainte fois les Dames t'ont, aux acclamations de tous les Assistants, adjugé le prix et l'honneur de la victoire, le Père céleste m'a commandé de venir t'annoncer qu'il a exaucé tes prières. C'est pourquoi tu prendras du sang de ton côté droit, et du côté gauche de ta Femme, comme aussi di sang qui était au cœur de ton Père et de ta Mère. Ce sang, de sa nature est seulement double, et néanmoins seulement simple. Conjoins-les, et les met dans le Globe des sept Sages, bien fermé, et l'Enfant nouveau né, trois fois grand, sera nourri de sa propre chair, et son glorieux sang lui servira de breuvage. Si tu fais bien cela, il te viendra de grande richesses, et auras beaucoup d'Enfants. Mais apprend qu'il faut, pour perfectionner ta dernière Semence, la huitième partie du temps qu'a mis la première, de laquelle tu as pris naissance. Si tu fais ceci souvent, et que tu recommences toujours, tu verras les Enfants de tes Enfants, et une multiplication à l'infini de ta Race. Et sera le grand monde tellement rempli par la fertilité et fécondité du petit, que l'on pourra aisément posséder le Royaume céleste du Créateur de l'Univers.

Phébus ayant fini son discours, s'envola, et le Chevalier s'étant aussitôt réveillé, il se leva pour exécuter ce qui lui avait été commandé. L'ayant mis en exécution, il ne fut pas seulement assisté sur le champ de bonheur en toutes ses entreprises, mais aussi appuyé sur la bonté de Dieu, il engendra plusieurs Enfants, qui devenus Héritiers des Bien de leur Père, s'acquirent une grande renommée, et conservèrent toujours l'Ordre de Chevalerie qu'ils avaient eu de la succession.

Si tu es Sage et si tu aime la Sagesse, tu n'as pas besoin d'une plus ample démonstration. Si tu n'es pas tel, tu n'en dois rejeter la faute sur moi, mais sur ton ignorance ; car il ne m'est pas permis d'en déclarer d'avantage, ni mettre en vue tous les Secrets. Cela sera assez clair et manifeste à celui que Dieu en jugera digne ; car j'ai tout écrit aussi clairement qu'il est possible de le faire, et j'ai montré toute l'œuvre en Figures, comme les anciens Philosophes l'ont fait aux Maîtres ; mais encore plus clairement qu'aucun autre, ne t'ayant rien caché. Si tu chasses de toi les ténèbres d'Ignorance, et que tu sois clairvoyant des yeux de l'entendement, tu trouveras une Pierre précieuse qu'ont cherché beaucoup de Gens, et que peu ont trouvé ; car je t'ai comme entièrement nommé la Matière, et suffisamment démontré, le Commencement, le Milieu et la Fin de l'œuvre.



Douzième clef de l'œuvre des philosophes

L'épée d'un Escrimeur, qui ne sait pas tirer, ne lui peut lui servir de rien, parce que ne la maniant pas comme il faut, il est aisément vaincu et terrassé par un autre qui sait mieux tirer et porter un coup que lui. Mais celui qui entend parfaitement l'escrime, remporte aisément la victoire sur son Adversaire.

Il en arrivera de même à celui qui, avec l'aide de Dieu, aura acquis la Teinture, et ne saura pas servir, comme il en arrive au Gladiateur, qui ne sait pas son métier. Mais d'autant que voici la douzième et dernière Clef qui ferme ce Livre, je ne parlerai plus avec ambiguïté Philosophique, et j'expliquerai nûment et clairement cette Clef touchant la Teinture. Comprenez donc la Doctrine suivante.

Prends une partie de cette Médecine ou Pierre des Philosophes, dûment préparée, et faite du Lait Virginal, avec trois parties de très pur Or passé par la coupelle avec de l'Antimoine, et battu en lames très menues. Conjoins-les dans un Creuset et leur donne un feu modéré aux douze premières heures; puis fonds-les, et les tiens en ce feu par l'espace de trois jours naturels, et la Pierre sera changée en vrai Médecine, d'une nature subtile, spirituelle et pénétrante. Elle ne teindra pas aisément, à cause de sa grande subtilité, sans le Ferment de l'Or; mais quand elle est fermentée de son semblable, la Teinture entre facilement. Prends ensuite une partie de cette Masse fermentée, et la jette sur mille parties de Métal fondu, et vraiment le tout sera changé en très bon Or. Car un corps prend aisément un autre Corps, et bien qu'il ne lui soit pas semblable, néanmoins il doit lui être conjoint, et lui être, par sa grande force et vertu rendu semblable, vu que le Semblable a été engendré de son Semblable.

Celui qui aura mis ce moyen en pratique, saura toutes les autres circonstances: Les sorties des portes du Palais Royal sont ouvertes à la fin. Une si grande subtilité ne peut être comparée à aucune chose créée, car elle seule comprend et possède toutes choses dans toutes choses, qu'on peut trouver par raisons naturelles, contenues et encloses dans la circonférence de l'Univers.

O Commencement du Commencement! souviens-toi de la Fin! O Fin, dernière Fin! Souviens-toi du Commencement, et aies en grande recommandation le Milieu de l'Œuvre. Et Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit vous donnera ce qui est nécessaire à l'Esprit, à l'Âme et au Corps.

Fin des douze Clefs

DE LA PREMIÈRE MATIÈRE DE LA PIERRE DES PHILOSOPHES

*Une Pierre se voit, qui à vil prix se vend,
D'elle un Feu fugitif son origine prend,
Notre Pierre de lui est faite et composée,
Et de blanche couleur et de rouge parée,
Elle est Pierre et non Pierre, et la Nature en elle
Peut seule démontrer sa vertu non pareille,
Pour d'elle faire jaillir un Ruisseau clair coulant
Dans lequel elle ira son Père suffoquant :
Et puis d'icelui mort, gourmande elle se repaît,
Jusqu'à ce que son Âme en son Corps renâîtra,
Et sa Mère qui est de nature volante,
En puissance lui soit, et en tout ressemblance,
Et à la vérité son Père renaissant
A bien plus de vertus qu'il n'avait par avant,
La Mère du Soleil surpasse les années
En âge, à cet effet par toi Vulcain aidées,
Son Père néanmoins précède en origine,
Par son spirituel Être et Essence divine,
L'Esprit, l'Âme, le Corps sont contenus en deux,
Le Magistère vient d'un, qui seul et un étant,
Peut ensemble assembler le Fixe et le Fuyant,
Elle est deux, elle est trois, et toutefois n'est qu'une,
Si tu n'es sage en cela, n'entendra chose aucune,
Fait laver dans un Bain Adam le premier Père,
Où se baigne Vénus des Voluptés la Mère,
D'un horrible Dragon ce Bain l'on préparait,
Quand toutes ses vertus et ses forces il perdait
Et comme dit fort bien le Génie de Nature
L'on ne le peut nommer que le double Mercure :
Je me tais, j'ai fini, j'ai nommé la Matière,
Heureux trois fois heureux qui comprend ce mystère,
Que le soucieux ennuie ne te surprenne point,
L'issue fera voir ce tant désiré point.*

FIN

LIVRE III

CONTENANT EN ABRÉGÉE UNE RÉPÉTITION DE TOUT CE QUI EST CONTENU DANS LES TRAITÉS DES DOUZE CLEFS DE LA PIERRE PRÉCIEUSE DES PHILOSOPHES

LA LUMIÈRE DES SAGES MISE EN LUMIÈRE PAR LE MÊME AUTEUR,
FR. BASILE VALENTIN

Moi, Basile Valentin, Religieux de l'Ordre de St. Benoît, j'ai composé ces Traités précédent, sans lesquels suivant la trace des anciens Philosophes, j'ai déclaré par quelle voie ou moyen l'on peut chercher et trouver ce précieux Trésor, duquel les Sages ont conservé leur santé, et prolongé leur vie de beaucoup d'années. Et bien que je ne me sois éloigné en aucun point de la vérité, comme ma conscience en rendra témoignage devant Dieu, qui connaît le dedans de nos cœurs, j'ai même encore tellement mis en vue la vérité, qu'un Amateur de la Science, tant soit peu intelligent, ne devrait pas avoir besoin d'autre flambeau pour l'éclairer : Car la Théorie que je lui en ai donné, conjointe avec les douze Clefs de Pratique que je lui donne, sera plus que suffisant pour dispenser de passer comme moi des nuits à veiller, et de perdre un repos que je prenais point en ne dormant pas. Les diverses pensées qui me travaillaient toujours l'imagination, m'ont enfin déterminé à m'expliquer plus clairement, en réduisant en abrégé le Livre de la Lumière des Sages, que je met dans une lumière plus éclatante, pour mieux éclairer, et pour conduire plus sûrement à la connaissance de notre Pierre, ceux qui sont Amateurs de l'Art, et qui désirent connaître la Nature : Et encore que je sache qu'on dira que j'enseigne trop clairement, et que par là je charge ma conscience de beaucoup de péchés, je ne m'en mets pas en peine, et je répondrai que ce que j'écris est encore assez obscur pour les Ignorants et pour les Gens de peu d'esprit, et qu'il n'est clair que pour les Enfants de Science. C'est pourquoi écoute et pèse bien mes paroles. Si tu suis ce qu'elles t'enseigneront, tu parviendras à la connaissance des Mystères les plus cachés de l'Art et de la Nature.

Je n'écris rien que je ne dois approuver, et dont je ne sois prêt à rendre compte au jour du Jugement.

Tu trouveras dans cet Abrégé des Instructions écrites s'un style simple, car je ne m'applique point à chercher des mots affectés et trompeurs, et je dis nûment la vérité.

J'ai enseigné dans le précédent Traité, Que toutes choses naissent et sont composées de trois, à savoir est de Mercure, de Soufre et de Sel. C'est chose certaine.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

Mais apprends encore, Que notre Pierre est composée de deux, de trois, de quatre et de cinq. De cinq c'est-à-dire, de sa Quintessence ; de quatre qui sont les quatre Éléments, de trois c'est-à-dire des trois Principes des choses naturelles ; de deux c'est-à-dire du Mercure double ; et d'un, c'est-à-dire du premier Principe de toutes choses, qui fut produit pur au moment de la création du Monde, fiat, soit fait.

Afin que personne ne se peine à comprendre ces choses, et à en chercher le Sens mystiques, et la vraie explication, je vais traiter en peu de mots du Mercure, du Soufre, et du Sel, qui sont le Principes matériels de notre Pierre.

DU MERCURE

PREMIER PRINCIPE DE L'ŒUVRE DES PHILOSOPHES

Remarque donc premièrement que nul Argent-vif commun ne sert à notre Œuvre, car notre Argent-vif se tire, du meilleur Métal par Art Spagyrique, et est pur, subtil, reluisant, clair comme eau de Roche, diaphane comme Cristal, et sans aucune ordure. Réduit cet Argent-vif en Eau ou Huile incombustible, parce que selon les Sages, le Mercure a été Eau au commencement. Dissout en cette huile incombustible son propre Mercure duquel cette Eau a été faite. Précipite-le dans sa propre Huile, et tu auras le Mercure double. Mais remarque bien que le Soleil, après avoir été purifié, comme que je t'ai enseigné dans la première Clef, doit être dissout par une certaine Eau particulière, que je t'ai donné dans la seconde Clef, et réduit en chaux subtile, comme je l'ai aussi enseigné en la quatrième. Cette Chaux doit passer par l'Alambic avec l'Esprit de SEL, et être précipité dans cet Esprit, et réduit à feu de réverbère en Poudre subtile, afin que son Soufre puisse plus facilement entrer en sa propre nature, et l'embrasser plus étroitement par un amour réciproque. Alors tu auras deux Substances dans une, que l'on appelle le Mercure des Philosophes, et n'est qu'une Nature, et le premier Ferment.

DU SOUFRE

SECOND PRINCIPE DE L'ŒUVRE DES PHILOSOPHES

Tu chercheras ton Soufre dans le même Métal. Il faut le tirer, sans aucune corrosion par feu de réverbère, d'un Corps purifié et dissout. Comment cela se peut-il faire ? Je te l'ai déclaré en ne t'en disant rien, et te l'ai assez clairement montré dans la troisième Clef. Tu dissoudras ce Soufre dans son propre sang, duquel il a pris naissance, observant le poids que je t'ai ordonné en la sixième Clef. L'ayant fait, tu auras dissout et nourri le vrai Lion du sang du Lion vert ; car le sang fixe du Lion rouge est fait du sang volatil du Lion vert. C'est pourquoi ils sont tous deux d'une même nature. Le sang volatil de l'un, rend aussi volatil le sang fixe de l'autre. Comme au contraire, le fixe rend le volatil aussi fixe qu'il était avant la solution. Entretiens-les en chaleur modérée, jusqu'à ce que le Soufre soit tout dissout, et tu auras, suivant tous les Philosophes, le second Ferment et le Soufre fixe, nourri du volatil, que l'on tire en Alambic par l'esprit de vin, qui est rouge comme sang ; ce qu'on appelle Or potable, qu'on peut consolider, ni réduire en Substance corporelle.

DU SEL

TROISIÈME PRINCIPE DE L'ŒUVRE DES PHILOSOPHES

Le Sel selon que l'on le prépare a des effets divers. Il rend le Corps fixe, volatil. Car l'esprit du Sel de Tartre, tiré sans aucun ingrédient, rend, par la résolution et putréfaction, tous les Métaux volatils, et les réduit en un Mercure vif, comme te l'enseignent mes Minéraux. Le sel de Tartre a aussi une vertu grandement fixative, surtout si l'on y ajoute de la Chaux vive avec sa chaleur ; car étant joints ensemble, ils ont une merveilleuse vertu pour fixer. Selon donc que l'on prépare le Sel végétale de Tartre, il peut et fixer et rendre volatil ; ce qui est un Secret admirable de la Nature, et un effet merveilleux de l'Art Philosophique.

Il se fait un Sel volatil et bien clair d'Urine d'un Homme, qui n'aura bu pendant quelque temps que du vin pur. Ce Sel dissout toutes choses fixes, et les tire avec lui par l'Alambic. Il ne fixe pas néanmoins, quoique cet Homme n'ait bu que du vin, duquel par son urine est tiré ce Sel de Tartre. Car il s'est fait dans le corps de ce même Homme une certaine transmutation, par la quelle la partie végétale, c'est-à-dire l'esprit végétale du vin, s'est changé en animal, c'est-à-dire en l'esprit animal du Sel de l'urine ; comme, par exemple, dans les Chevaux, se fait une transmutation d'avoine, foin et autres nourritures, les changeant en leur propre Substance, à savoir en chair et autres partie de leurs corps.

Les Abeilles aussi, font du miel des meilleurs particules des herbes et des fleurs ; et ainsi des autres choses, dont la Clef et principale Cause est dans la putréfaction d'où proviennent toutes ces sortes de séparations et transmutations.

L'esprit de Sel commun, tiré par certain moyen que je t'ai montré en ma dernière Instruction, mis avec un peu de l'esprit du Dragon, dissout l'Or et l'Argent, et les fait monter au haut de l'Alambic, tout de même comme l'Aigle, joint avec l'esprit du Dragon, Hôte perpétuel des Rochers et Montagnes. Mais si l'on fond quelque chose avec le Sel avant la séparation de l'esprit d'avec le corps, il est plutôt rendu fixe que dissout.

Je te dis d'avantage, que l'esprit de Sel commun conjoint, avec l'esprit de vin, et distillé par trois fois avec lui, devient doux et perd toute corrosion et acrimonie. Cet esprit ne combat plus corporellement contre l'Or ; mais si l'on le fond sur la Chaux de l'Or dûment préparée, il attire sa grande rougeur, et si l'on procède comme il faut, la Chaux donne et empreint à la Lune purifiée

une couleur semblable à celle qu'a eu premièrement le Corps, d'où elle a pris son origine.

Ce Corps peut recevoir sa première couleur, se mêlant et joignant à la lascive Vénus, d'autant qu'il a du commencement il a pris avec elle sa naissance de son sang, ou du moins d'un sang semblable au sien, et je ne t'en dirai pas d'avantage.

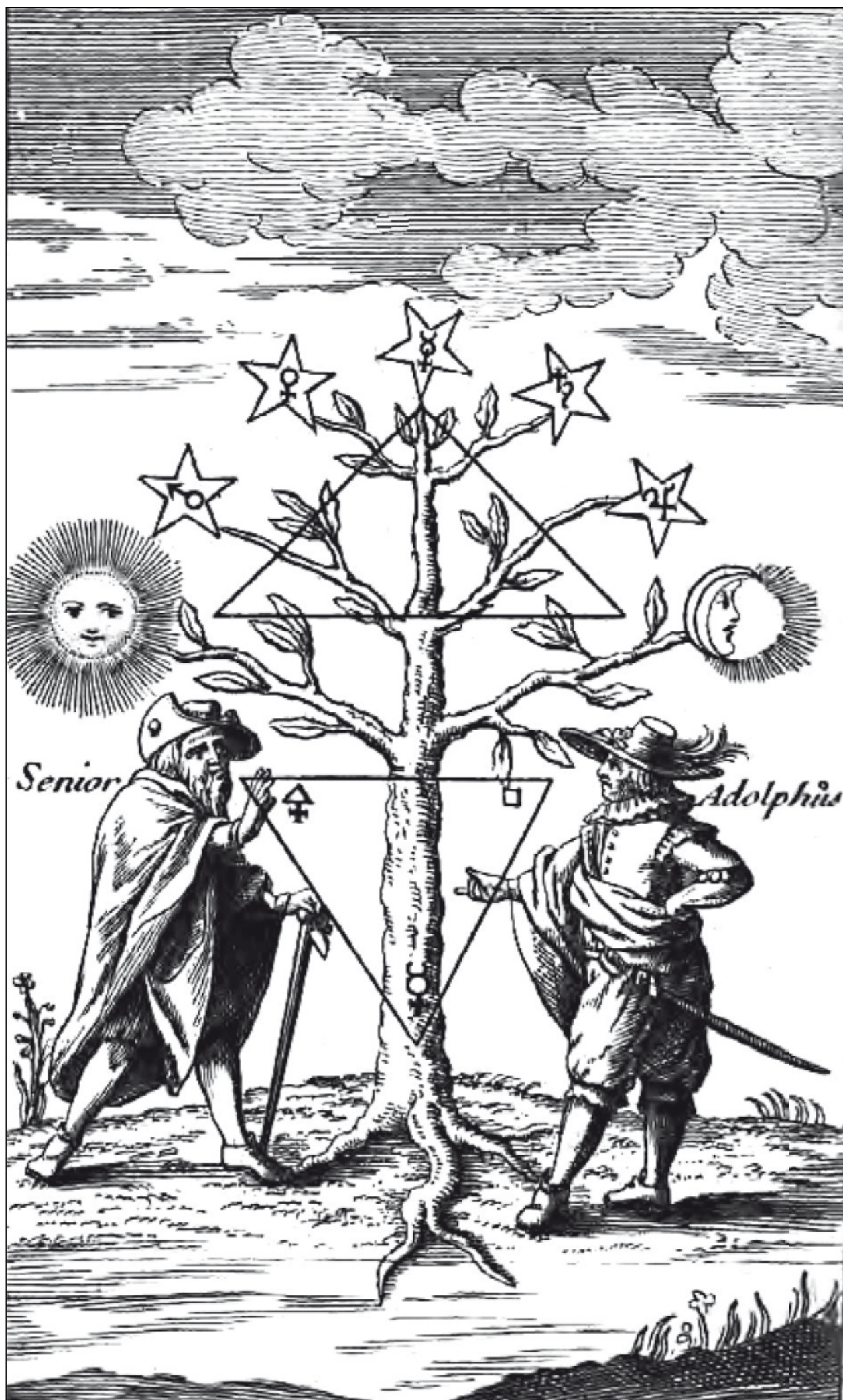
Remarque bien que l'esprit de Sel dissout aussi la Lune préparée, et la réduit, comme t'en enseigne mes Instructions, en une nature spirituelle, de laquelle se peut faire la Lune potable. Ces esprits du Soleil et de la Lune doivent être conjoints comme le Mari à la Femme, par l'entremise de l'Esprit du Mercure, ou de son Huile.

L'esprit est dans le Mercure, la Couleur dans le Soufre, et la Congélation dans le Sel, et se sont ces trois qui peuvent reproduire le Corps parfait, c'est-à-dire, l'Esprit du Soleil, fermenté de sa propre Huile. Le Soufre, que l'on trouve abondamment dans la nature de Vénus, est enflammé de sang fixe, par elle engendré. L'esprit, provenant du Sel Physique donne, en fortifiant et endurcissant, la victoire entière, encore que l'esprit de Tartre, d'Urine et de Chaux vive, avec du vrai Vinaigre ait bien de la vertu ; car l'esprit de Vinaigre est froid, et celui de la Chaux vive est chaud ; c'est pourquoi le juge à bon droit être de nature contraire, comme aussi l'on le voit par expérience. Je viens de parler en Philosophe, mais il ne m'est pas permis de passer outre, ni de montrer comment les portes sont fermées et remparée au-dedans.

Je te donne encore ceci, pour te dire adieu : Cherche ta Matière dans la Nature Métallique. Fais-en un Mercure, et le fermente d'un Mercure, puis d'un Soufre, et le fermente pareillement de son propre Soufre. Dispose et mets tout en ordre par le Sel. Tire-le une fois par l'Alambic, et mêle le tout par juste poids, et il viendra Un, qui a pris aussi auparavant son origine d'Un. Fixe-le, et le coagule par la chaleur continue, puis le multiplie, comme je t'ai appris dans les deux dernières Clefs, et le fermente pour la troisième fois, et tu viendras à bout de ton dessin, quand à l'usage de la Teinture, la douzième Clef t'en a assez instruit.

PREMIÈRE ADDITION
CONTINUANT LES ENSEIGNEMENTS DE L'ŒUVRE DES
PHILOSOPHES

Pour ne te laisser rien à désirer, je te veux apprendre que du noir Saturne et du doux Jupiter on peut aussi tirer un Esprit, qui par après se réduit en Huile douce comme en sa plus grande perfection, qui peut particulièrement et fermement ôter vie au Mercure, et le rendre beaucoup meilleur, comme je te l'ai enseigné en mes Minéraux.



SECONDE ADDITION POUR LES MÊMES OPÉRATIONS

Ayant ainsi préparé ta Matière, sois seulement soigneux à gouverner ton feu, car toute l'Œuvre en dépend, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Notre Feu n'est que commun et naturel, et le Fourneau vulgaire. Et bien que les anciens Sages mes Prédécesseurs, aient écrit que notre feu n'est feu commun : Je te dis néanmoins en vérité, que c'est qu'ils ont tous caché selon leur coutume. Car notre Matière est vile, et l'Œuvre que l'on conduit seulement par le Régime du feu, est aisée à faire.

Le Feu de Lampe, fait avec l'esprit de vin, n'y est pas propre, parce qu'il conduit à de trop grand coût et dépenses. Le fient de Cheval n'est que perte et destruction, et notre Matière ne peu jamais par son moyen venir à perfection.

La multitude et variété de Fourneaux est superflue, car il ne faut en notre triple Vaisseau que varier et changer les degrés du feu.

Prends donc garde que les Trompeurs ne te déçoivent en la variété des Fourneaux, car le notre est vulgaire, commun et la Matière est abjecte. Le Matras ressemble en figure au contour et rondeur de la Terre. Tu n'as pas besoin d'autres instructions pour savoir gouverner ton Feu, et bâtir ton Fourneau, parce que celui qui a la matière trouvera bientôt un Fourneau, comme celui qui a de la Farine ne tarde guère à trouver un Four, et n'est pas beaucoup embarrassé pour faire cuire du Pain.

Il n'est pas nécessaire d'écrire plus amplement sur ce point. Prends seulement garde à la chaleur, et fait en sorte que tu puisses discerner le chaud d'avec le froid. Si tu frappe le but, tu auras tout fait, et tu seras parvenu à la fin désirée de l'Art, pour reconnaissance de laquelle, soit perpétuellement loué Dieu, Auteur de toute la Nature. Ainsi-soit-il.

Fin des Additions

L'AZOTH
OU
LE MOYEN DE FAIRE L'OR CACHÉ
DES PHILOSOPHES
DE FRÈRE BASILE VALENTIN

PREMIÈRE PARTIE : LE VIEILLARD, ADOLPHE

ADOLPHE

Je vous salue, vénérable Vieillard ; il y a longtemps que je vous considère de loin, réfléchissant en vous-même, de loin, auprès de cet Arbre, sur quelque chose d'intéressant, et je ne puis résister à la tentation de vous demander quel est le sujet de vos réflexions.

LE VIEILLARD

Je puis, jeune Adolescent, connaître maintenant les choses, qui, dans ma jeunesse, me semblaient incroyables et hors de raison, et je me souviens que lorsque j'étudiais, mon orgueil était tel, que je présumais posséder toutes les Sciences. Mais à présent, que je suis sur le déclin de mon âge, je pense différemment, et je cherche à pénétrer dans ce grand Livre de la Nature, si rempli de difficultés. En sorte que je commence à me plaire dans mes Recherches, quand je m'aperçois que le temps s'écoule comme une onde fugitive, et c'est de quoi j'ai bien sujet de me plaindre.

ADOLPHE

Je ne puis, respectable Vieillard, m'empêcher de vous admirer, en voyant des affections si contraires entre vous et moi. Il vous semble que le temps s'en-voile trop vite, et il me paraît que les jours passent trop lentement. C'est pourquoi je veux voyager avec quelque Compagnie agréable qui me tire de cette mélancolie, où je m'absorbe, en voyant le temps couler avec tant de lenteur.

LE VIEILLARD

Vous êtes encore cher Ami, dans la fleur de votre âge ; vous avez un visage resplendissant, une physionomie heureuse, et je voudrai savoir votre nom et votre origine. Peut-être ne seriez-vous pas fâché de m'apprendre l'un et l'autre, ainsi que la Profession que vous exercez.

ADOLPHE

Je m'appelle Adolphe, et ma Patrie se nomme Hassie. J'ai étudié pen-

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

dant ma jeunesse ; et dans un âge plus avancé, j'ai quitté mes études pour apprendre le Commerce. N'ayant personne qui administrât les Bien que mes Parents m'ont laissé, j'ai formé de dessin de parcourir le Monde, et, comme je viens de vous dire, je veux trouver quelque Compagnie, avec laquelle je puisse commencer mes voyages par celui de Rome, cette Capitale de l'Univers. Mais, avant que de me mettre en chemin, je serais bien aise de prendre vos conseils, parce que vous me paraissez avoir une grande expérience de toutes choses.

LE VIEILLARD

Je vous aiderai volontiers de mes conseils, si vous vous sentez de la disposition à les suivre, et je suis plus propre que personne à vous donner de bons avis, parce que j'ai une connaissance parfaite des Lieux que vous pourrez aller visiter.

ADOLPHE

Je suivrai d'autant plus volontiers ce que vous me conseillerez, que je suis persuadé qu'à votre âge, vous ne me recommanderez rien qui ne soit fondé sur l'usage que vous avez du Monde. Ainsi, daignez instruire un jeune Homme, qui cherche à ne pas tomber dans l'erreur, et vous aurez en moi un Auditeur docile, qui écouterà vos Préceptes avec beaucoup d'attention.

LE VIEILLARD

Vous venez de me dire, mon Fils, que vous voulez commencer vos voyages par celui de Rome, à la bonne heure, et j'ai commencé, comme vous avez dessein de faire, par visiter cette Maîtresse du Monde ; mais, l'âge m'ayant rendu plus sage que je n'étais alors, je suis maintenant plus prudent, et je prévois mieux les périls où l'on peut s'exposer. En sorte que si vous voulez suivre mon conseil, vous ne vous arrêterez pas longtemps dans cette Ville-là, car elle est ce que je vous dirai plus amplement dans la suite. Mais pour revenir à ce que vous disiez il n'y a qu'un moment, je suis étonné de ce que dans une santé aussi parfaite que celle dont vous jouissez dans le Printemps de vos jours, vous trouviez que le temps s'écoule avec trop de lenteur. Je vous conseille donc d'en estimer la durée, si vous désirez apprendre, comme moi, beaucoup de choses ; de ne point l'employer dans l'oisiveté, et d'en passer la meilleure partie à la recherche de la connaissance de Dieu et de ses Œuvres ; car nous sommes créés à son image, et non pas à la ressemblance des Bêtes, qui n'ont été créées que pour notre usage. Que nos yeux soient donc ouverts pour contempler la nature ; que nos oreilles soient attentives aux enseignements qu'elle nous donne ; que notre bouche chante les louanges de son Créa-

teur et, au lieu de mener une vie oisive, employons le temps à des études, qui nous deviennent profitables.

ADOLPHE

Il me semble, sage Vieillard, que j'ai déjà appris les choses qui me sont nécessaires, ayant assez bien étudié la Langue Latine, et m'étant appliqué à la connaissance des Langues étrangères. Je ne crois pas qu'il soit utile de trop s'adonner aux Études, car j'ai reconnu que toutes les Sciences sont imparfaites, et il n'y a aucun Maître, dans quelque art que ce soit, qui puisse conduire son Disciple à la fin qu'il désire. L'Astronomie, par exemple, qui, entre tous les Arts, devrait être un Art certain, n'est cependant qu'un tissu d'incertitudes, ainsi que l'Art de la Médecine. Quelles Erreurs ne se glissent pas dans la Théologie ? la Vérité n'est-elle pas Une, et peut-on douter de celle des Saintes Écritures ? Cependant elle est prise en des sens différents par les Théologiens et leurs Controverses ne finissent point. Quoique jeune, je ne puis approuver ces choses, et si je ne m'applique plus à l'étude, c'est à cause que j'ai remarqué que presque personne ne va au vrai but de la Science. Un villageois me disait l'autre jour, que les véritables Savants sont les plus méchants, et qu'ils porteront la peine de leur méchanceté. Je conviens néanmoins contre ce que je viens de dire, qu'aucune raison ne doit nous détourner de la Doctrine céleste, et que nous devons en faire le principal objet de nos méditations, puisque nous la tenons de la bouche divine du Verbe Incarné. Mais, pour conclure, je pense qu'il manque quelque chose à la perfection de la Sagesse humaine, et que le Cercle des diverses Doctrines n'a point encore acquis la sienne. Je crois que vous êtes de mon sentiment là-dessus.

LE VIEILLARD

Cela peut bien être. J'ai, comme vous, appris la Langue Latine ; mais l'usage des Langues Étrangères ne nous est pas nécessaire, à moins que ce ne soit celui de la Grecque et de l'Hébraïque, par le secours desquelles nos Prédécesseurs ont connu les Arts, dont ils nous ont ensuite communiqué la connaissance. Je ne blâme pourtant point l'étude de ces Langues, parce qu'elles sont utiles aux Princes, à cause des affaires qu'ils ont à traiter avec les Étrangers, et je les regarde même comme un excellent Don de Dieu, tel qu'il le fit aux Apôtres, bien différent de celui qu'il fit aux Orgueilleux qui édifiaient la Tour de Babel, parmi lesquels il mit une confusion de Langage si étrange, qu'ils ne purent plus s'entendre, qu'ils abandonnèrent leur entreprise, et qu'ils se dispersèrent par toute la Terre. Toutes choses étant gouvernées par un Dieu très bon et très grand, cette Tour, par la puissance de son Saint-Esprit, a été, en présence des Gentils assemblés, convertie en Temple, dans lequel les Apôtres ont fait en-

tendre les louanges de Dieu ; car la confusion ne plaît point à sa divine Majesté et les Démon sont seuls les Auteurs de toute discorde. Dieu en Trinité nous demande la paix, et c'est dans la paix qu'il a créé le Monde, de laquelle Jésus-Christ, notre Sauveur, nous a laissé un exemple que nous devons imiter. Il ne faut donc pas employer son temps à acquérir la connaissance des diverses Langues Étrangères, il suffit de savoir celles qui nous sont nécessaires pour entendre les Sermons des Prédicateurs, et pour lire les Saintes Écritures ; je veux dire, les trois Langues principales, la Latine, la Grecque et l'Hébraïque. Pour la Langue Maternelle, nous ne devons pas l'ignorer, non plus que la Philosophie Naturelle, et le moyen d'acquérir légitimement des Biens de la Fortune. Mais les prétendus Sages du Siècle prennent une route différente, et peu contents du Gouvernement que Dieu a établi, ils en cherchent qui lui sont contraires. D'où il s'ensuit que le temps, qui est un trésor précieux, se dissipe en recherches vaines, et que les Âmes seront en danger de succomber, lorsque le Souverain Juge visitera la dernière Jérusalem, et qu'il jugera le Monde Universel. Alors, on verra paraître les trois Ennemis principaux. Les Spirituels paraîtront tels qu'ils étaient avant la venue de Jésus-Christ ; mais, à son dernier Avènement ils se trouveront confondus devant son Tribunal. S'il arrive qu'ils paraissent pendant que nous vivons, nous connaissons par leur présence que la fin du Monde approche, et nous verrons se lever en même temps les différentes Sectes des Pharisiens, des Sadducéens et des Esséniens. Les Pharisiens n'étaient-ils pas attachés à la terre, et seulement occupés aux œuvres extérieures, n'ayant aucune connaissance de l'Esprit ni de la venue du Messie ? Les Sadducéens ne niaient-ils pas la résurrection des morts ? Les Esséniens, véritables Anabaptistes, ne combattaient-ils pas contre la Sainte Trinité ? Les premiers blasphèment contre la puissance de Dieu, les seconds contre sa miséricorde, et les troisièmes, contre son Esprit. Ce qui montre que les Hommes sont toujours opposés à la Loi de Dieu. Quoique ceux-ci fussent partagés en diverses Sectes, néanmoins elles étaient nommées les principales, parce que ceux qui en étaient, tant d'Orient que d'Occident, détruisaient autant qu'ils pouvaient la doctrine de la Sainte Trinité ; et les Juifs qui suivaient le vrai Culte étaient en petit nombre ; menaient une vie cachée et fuyaient les embûches du Monde. Il faut donc éprouver tout Esprit, mais il faut aussi que chacun de nous s'éprouve soi-même par le Verbe Divin, comme par la Pierre de touche. Toute Conscience étant ainsi éprouvée, elle demeurera à toute épreuve. Comme il n'appartient qu'à l'Homme de tomber dans l'Erreur, on ne doit pas, pour sa conservation naturelle, s'attacher seulement à en connaître le corps animal, mais à acquérir la perfection des deux parties, dont il est composé, c'est-à-dire du corps et de l'esprit au Verbe Divin, et après qu'on a pourvu à ce qui est nécessaire pour le conserver, on doit s'appliquer à une connaissance parfaite de la Nature, parce que nous venons de Dieu, que nous

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

retournons à Dieu, que nous nous arrêtons à Dieu, et que le Verbe étant le Sceptre, la Nature est la règle de toutes les Créatures, préparant la voie pour l'habitation du corps et de l'âme. C'est ce qui fait connaître le Sage, qui aime véritablement Dieu. Quelque docte qu'ait été Aristote, quelque excellent qu'il ait été en subtilité de raison humaine, il n'a point eu une vraie connaissance de toutes ces choses, et il en a ignoré les principales. Il en faut dire de même de ceux qui suivent sa Doctrine, quoique quelques-uns d'eux soient dans une grande estime. Par préférence à toute occupation, nous devons considérer le temps, en partager exactement l'emploi, et s'adonner de tout son pouvoir à l'étude de la Justice et de la Vérité, en implorant le S. Esprit de nous donner la connaissance des choses spirituelles, et en prenant garde que les Vices ne nous fassent tomber dans le Labyrinthe de ce Monde. Après quoi, marchant dans le chemin de l'équité, sans nous en écarter, et ne laissant passer aucun jour ni aucune heure sans nous occuper au travail, nous dirigerons nos actions à la gloire de Dieu et à l'avantage de notre Prochain.

ADOLPHE

Vous venez, ô bon Vieillard, de dire tant de choses excellentes, que je n'ai pu en retenir qu'une partie. Je sais qu'il faut suivre la bonne voie et faire le bien ; mais je ne sais pas si j'agis prudemment en répondant à toutes ces choses ensemble, ou s'il ne me serait pas plus avantageux de ne répondre qu'à chacune d'elles en particulier, et même, qu'après y avoir bien réfléchi auparavant.

LE VIEILLARD

Il faut, mon Fils, que vous appreniez les choses que vous ignorez encore ; c'est par l'étude des anciens Sages que je me suis ouvert le chemin où je voulais entrer ; ne désespérez pas de vous l'ouvrir à votre tour par le même moyen, et vous y entrerez, si vous en avez la volonté.

ADOLPHE

Je ne désire rien davantage que d'apprendre toutes choses de vous, parce que vous êtes Sage, comme les Anciens dont vous me parlez, et je mettrai volontiers toute mon application à satisfaire mon désir, en connaissant que toutes choses sont utiles et honnêtes.

LE VIEILLARD

Vous devez d'abord considérer la noblesse et l'excellence des sept Dignités, que je vais vous mettre par ordre, lesquelles sont la santé heureuse, et le juste

emploi du temps, qui est triple ; mais il faut rejeter le soin de briguer la faveur, l'autorité et l'estime des Hommes, et ne point se prévaloir de la force, de la puissance, des richesses, ni même, rechercher sa propre commodité ; parce que ces quatre dernières sont ces dons desquels on a coutume d'abuser sans y prendre garde. Si Dieu, à cause de ces Dons, ne nous visitait par les afflictions, par les tentations, et quelquefois, par la mort subite, nous parviendrions facilement à la connaissance de ces Biens. En travaillant au salut de notre âme, nous devons aussi avoir soin de notre santé, d'une paix durable, de l'angélique Beauté, de la céleste Sagesse et des trésors de la Gloire, toutes choses qui nous sont promises, et dont nous attendons la communication par Jésus-Christ, notre Sauveur, si nous persévérons jusqu'à la fin à marcher dans la sainte voie qu'il nous a enseignée ; car, si nous obéissons toujours à sa volonté divine, qui nous est manifestée dans le Livre de vie, notre nom ne sera point effacé de ce Livre, et nous vivrons éternellement avec lui, parce que nous sommes tous appelés à la vie éternelle. Je pourrais dire quelque chose de la gloire de ce Monde, qui ne laisse pas, dans un sens, que d'avoir de la solidité ; mais, quoique je la regarde comme un trésor précieux, quand elle s'acquiert par des voies légitimes, néanmoins, ce n'est qu'une ombre vaine, en la comparant à la Gloire céleste, qui est Jésus-Christ. Heureux, vraiment heureux sont ceux, dont Dieu éprouve le cœur par les tentations, parce que s'ils les surmontent en les combattant, ils font voir une force plus que naturelle dans ce combat, et cette force leur vient uniquement du Verbe de Dieu, qui ne l'accorde souvent aux Hommes qu'aux approches de la mort. Mais, malheureux, et plus malheureux qu'on ne peut dire, ceux, qui méprisant la vie céleste, en mènent une terrestre et voluptueuse ; car les remords de conscience, leur feront envisager la mort comme un objet bien terrible. Plût à Dieu que nous pussions tourner les yeux vers sa Gloire toutes les fois que sa grâce nous y invite, et que son Verbe, en qui sont cachés les Trésors éternels, nous y appelle par de saintes inspirations. Tout est rempli de Dieu ; ses Créatures et les Œuvres de ses mains portent témoignage de sa puissance dans le Ciel et sous le Ciel, sur la Terre et sous la Terre, et l'on contemple en toutes choses sa Divine Majesté. L'Homme peut contempler Dieu en esprit, et se réjouir en Dieu, quand il pense que son esprit est l'image de Dieu, et qu'il veut diriger les actions de sa vie selon la Loi de Jésus-Christ. Dans la vie future, nous aurons sans étude une connaissance entière de la Gloire Divine, et nous apprendrons sans peine ce que nous nous efforçons inutilement de vouloir connaître en celle-ci. Dans celle-là, l'honneur du nom de Dieu sera parfait, et demeurera perpétuellement. Sa miséricorde se renouvelle tous les jours, et les Anges ne peuvent assez chanter ses merveilles. Pour nous, Pécheurs que nous sommes, nous ne pouvons louer ses divins Mystères, si le Saint-Esprit ne nous aide à le faire. À l'égard des Méchants qui ne songent qu'à leur intérêt particulier, ils ont toujours devant

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

les yeux les flammes éternelles ; la faim et la soif les suivent en tous les lieux, et la vision des Démons les effraye sans cesse. C'est pourquoi nous devons bien réfléchir sur l'Éternité, dont la durée n'aura point de fin, et prier Dieu tous les jours de notre vie de nous délivrer de l'Ennemi, qui ne cherche qu'à nous faire perdre sa grâce par des tentations continuelles, et de nous défendre des Corps célestes, des Éléments et des Esprits, qui nous nuiraient s'il ne nous mettait sous sa sainte garde. C'est donc par des prières ferventes que nous devons demander l'assistance du Saint-Esprit, afin que nous entendions la parole de Dieu, qui est la règle de notre vie, puisqu'il dit lui-même : Faites cela et vous vivrez : Qui a péché fasse pénitence et ne pèche plus. Il ne veut pas la mort du Pécheur, mais sa conversion, et qu'il vive. Si nous nous en tenions à nos faibles connaissances, il semblerait d'abord qu'il n'y aurait aucune Puissance céleste, dont nous dussions craindre la colère, parce que nous ne voyons de nos yeux que des choses terrestres et que nous n'entendons pas de nos oreilles les Commandements du Créateur du Ciel et de la Terre ; mais nous avons Moïse, les Prophètes et la Voix qui crie au Désert, lesquels nous annoncent la parole de Dieu et sa volonté. Tâchons de nous y conformer, afin d'être trouvés Justes au moment de notre mort, et de comparaître sans crainte au Jugement Universel, où toutes les actions des Hommes seront examinées selon la règle du Livre de vie, et le témoignage de l'Esprit, car une Sentence irrévocable, y sera rendue contre toute Chair vivante. Ce sera dans ce Jour terrible que les Infidèles verront celui, dont ils ont percé le sacré côté et qu'ils n'ont point voulu reconnaître, à moins que de mettre auparavant leurs doigts dans les plaies que les Juifs lui ont faites, parce que leurs esprits terrestres et grossiers, ne connaissant que ce qui est du ressort des Sens, n'ont pu, sur les ailes de la Foi, élever leurs pensées jusque dans les Cieux pour y contempler sa Divinité.

ADOLPHE

Vous venez de me prêcher comme un véritable Pasteur ; vos paroles ont fait de l'impression dans mon âme ; mais je doute que je puisse régler mes actions de manière qu'elles ne s'écartent en rien de vos préceptes ; cependant, je les y conformerai autant qu'il me sera possible, car on est toujours satisfait quand on a rempli son devoir. Vous avez aussi parlé de Trésors ; je voudrais savoir s'il y en a d'autres que les Richesses de ce Monde, et vous m'obligeriez si vous vouliez m'en instruire.

LE VIEILLARD

Je ne suis point surpris de votre curiosité ; presque tous les Hommes brûlent de savoir ce que vous me demandez ; mais sachez que ce Trésor est une Es-

sence Spirituelle, et d'une vertu non seulement abondante en Richesses, mais aussi en Science de Médecine, et que par son breuvage les Hommes, par la permission de Dieu, sont délivrés des maladies les plus enracinées, même de celles auxquelles les Médecins ne peuvent apporter de soulagement, C'est une Œuvre qui surpasse l'excellence de l'Or et de l'Argent, qui étonne la Raison humaine, ou si vous voulez ; c'est un Mystère presque incompréhensible. Pour en concevoir quelque idée, lisez la Révélation Hermétique de Théophraste. Je ne veux pas encore vous dire ce que c'est que ce Mystère, qui est un Secret caché dès le commencement du Monde par la volonté de Dieu, et il ne m'est permis de vous le révéler qu'à la façon des Philosophes, qui en parlent assez ouvertement dans leurs Livres, mais la Providence Divine n'en accorde la connaissance parfaite qu'aux pieux Sectateurs de cet Art.

ADOLPHE

Quoique vous vous efforciez à couvrir ce Secret d'un voile spirituel, je conçois néanmoins que vous entendez parler de la Pierre des Philosophes, dont les Écrits nous apprennent qu'elle se compose de la première Matière, c'est-à-dire, de Sel, de Soufre et de Mercure. On met tous les jours en lumière de cette sorte d'Écrits et j'ai connu des Savants adonnés à cet Art, qui me communiquaient les leurs, que je corrigeais de moi-même en quelques endroits. Les anciens Philosophes ont soigneusement travaillé leurs Livres, mais on les a malicieusement corrompus. Ce qui fait que les bons Artistes sont rares comme le Merle blanc ou le Cygne noir, et par conséquent, que nous ne voyons point l'Effet de la Fin que ce grand Art nous propose. J'ai vu de doctes Personnages traiter d'Imposteurs des Artistes, à cause de l'incertitude de leur Science, et je ne saurais croire, non plus que ces Savants, qu'ils puissent convertir en Soleil et en Lune les Métaux inférieurs, à moins que ce ne soit par une vertu divine ou par le ministère des Démon, avec lesquels j'ai ouï dire que ces Artistes avaient de la familiarité. Ce serait vous, Homme vénérable, qui pourriez mieux que personne, m'instruire des Secrets de la Nature, et de la Transmutation des Métaux ; mais, puisque vous ne jugez pas à propos de me révéler les Mystères principaux de l'Art, apprenez-moi du moins si c'est de Dieu que les Hommes obtiennent un Don si précieux. Je suis dans l'étonnement quand je me souviens d'avoir lu sur ce sujet plusieurs Écrits, sans en avoir pu comprendre le sens, et lorsque je me rappelle dans la mémoire que j'ai vu des Gens, qui ne les entendaient pas mieux que moi, travailler dans cet Art aux dépens de ceux qui les en croyaient capables, d'où s'ensuivait la perte de leur temps et de leur argent. Ce qui me faisait dire, avec ces personnes trompées, que l'espérance dont se repaissent les Enfants de

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

l'Art n'est pas fondée sur la Démonstration, puisqu'aucun d'eux n'en faisait voir la Certitude par les Effets.

LE VIEILLARD

Je vous montrerai, moi, la Fin et l'Effet de cet Art, pour que vous en connaissiez la Certitude, et que vous sachiez que je le possède véritablement. Persuadez-vous par avance que je connais la Racine de l'Arbre, ainsi que toutes les choses qui sont nécessaires dans cette Science. Cette Racine est connue de peu de Savants, et elle est entièrement ignorée du Vulgaire. Si je vous semble m'étendre trop, en vous parlant de cette même Science, ne vous laissez pas de m'écouter ; la raison le demande de la sorte, et les choses les plus excellentes doivent être traitées avant celles qui le sont le moins. Au reste en répondant à vos Questions, je vous ferai voir clairement que je n'aurai dit que des choses véritables.

ADOLPHE

Avant que d'entrer en matière, je voudrais savoir pourquoi nous ne trouvons aucun Artiste, qui soit parvenu à la perfection de ce grand Art, ni qui sache exactement la Transmutation des Métaux. Et pourquoi, aussi cette Science est méprisée par des Savants, qui devraient en avoir une pleine connaissance, puisqu'elle est si fructueuse et si utile, quoiqu'en quelque lieu que je me sois trouvé, je n'aie point entendu dire qu'aucun, par son moyen, ait acquis les Richesses de Crésus. Vous-même, vénérable Vieillard, vous me dites que vous possédez cet Art, et cependant vous êtes vêtu pauvrement, comme l'est un Solitaire. Pour moi, je vous l'avoue, si j'avais la connaissance d'un Art qui procure tant de Biens, j'amasserais de grands Trésors, et j'achèterais des Dignités et des États si étendus que les plus puissants Princes du Monde en prendraient l'épouvante, et porteraient envie à ma fortune. C'est ce que tous les Artistes promettent à ceux qui leur ouvrent leur bourse. De grâce, dites-moi ce que vous pensez là-dessus.

LE VIEILLARD

Je pense que vous raisonnez en jeune Homme, ou comme les Fous, qui ne désirent des Richesses que pour satisfaire leur volupté. L'intention des Philosophes est bien différente, et ceux qui courent après ces choses corruptibles et périssables, sont indignes de ce nom, qui n'appartient qu'aux Sages, qui s'adonnent à la connaissance des Mystères divins, qui consacrent leurs travaux au service de Dieu, et qui étouffent en eux tout sentiment de vaine gloire et d'ambition. Je ne condamne pas le désir des Richesses quand il se borne à

ce que Dieu nous en envoie pour les besoins de cette vie ; mais je blâme cette cupidité déréglée qui porte l'Homme à n'en souhaiter que pour satisfaire son orgueil. Et c'est par cette raison que les Philosophes ne parlent que mystérieusement de leur Art, de peur d'encourir la disgrâce de la Famille de Nem-brot ; car si cet Art n'était caché aux Faiseurs de tours de passe-passe, il s'ensuivrait, de la connaissance qu'ils en auraient, une confusion étrange dans les Ordres de ce bas Monde, dont Dieu lui-même a établi les différences, qui sont nécessaires pour entretenir la concorde entre les Hommes, et il les a établies dans le dessein que les uns serviraient les autres, dans l'union et dans la paix, jusqu'à ce qu'il les séparât les uns des autres, comme le Philosophe artiste *sépare l'un de l'autre*, je veux dire, *le Corps, l'Âme et l'Esprit*, et ensuite les *réunit ensemble*. Aucun ne doit faire cette divine séparation à moins que le Verbe de Dieu ne lui ait commandé de réprimer les Méchants, parce qu'il est seul la Justice et la Vérité, et que ce qui est hors de lui n'est que mensonge et abomination devant Dieu. C'est de ce Verbe, que reçoit une puissance divine, le Magistrat qui tient ici-bas la place de Dieu, aussi sera-t-il puni sévèrement s'il prévarique dans son Office, et s'il verse injustement le sang humain, contre le Précepte de Dieu ; car Dieu ne fait acception de personne, tout étant égal devant lui. Cette Séparation divine est donc d'une grande considération. Il semble que ces choses soient dites hors de propos ; cependant elles apportent un grand profit au Genre Humain, et elles ne lui sont pas d'une moindre utilité ; c'est pourquoi il m'a paru convenable de les dire. Il est parlé, dans le Prophète Ézéchiël, de quatre Vents, qui soufflèrent sur des Os de Morts, lesquels se placèrent aussitôt chacun dans sa jointure, et sur lesquels se formèrent des nerfs, et des chairs qui les environnèrent ; comme aussi de l'Esprit que leur souffle fit entrer dans ces Os, lequel Esprit, par la volonté de Dieu, les anima et les rendit vivants. À l'agonie de la mort, toutes les parties de l'Homme se séparent les unes des autres ; car alors les quatre Éléments, l'Esprit et l'Âme sont divisés, et se séparent l'un de l'autre. En leur place, l'Eau et la Terre élémentaires sont conjointes, et un autre Air avec un autre Feu sont épaissis. L'Esprit astral de la vie, l'Homme intérieur et invisible, retourne au Ciel, où il est élevé au-dessus des Éléments, et l'Âme va au sein d'Abraham, suivant la promesse de Dieu, et y repose jusqu'à ce que vienne la consommation de ce Monde, que toutes choses seront accomplies. Nous voyons la Terre nous fournir toutes les choses nécessaires à la vie, dans lesquelles l'Esprit des Éléments est caché comme nourriture et céleste Essence. Nous avons aussi la nourriture du Feu et de l'Eau et nous conservons, par l'un et l'autre le tempérament du Corps terrestre, qui contient l'Eau et le Feu spirituels pour donner de nouvelles forces à l'Esprit intérieur. Car, comme la Terre a en soi ces deux choses, le Ciel les contient pareillement, ce qu'on ap-

pelle Quintessence, laquelle est plus noble que les Éléments, et est la nourriture de l'Esprit, comme le Verbe de Dieu est la nourriture de l'Âme. Et il s'est fait Corps, afin de donner la béatitude céleste au Corps, à l'Âme et à l'Esprit, quoiqu'il ne soit ni viande ni nourriture corporelle et qu'il soit seulement le Lien et le Sceau de la Promesse et du Livre de vie, en témoignage de la vérité, à cause de la faiblesse de notre foi, et du peu de connaissance que nous avons de la Divinité. Dieu aime tellement les choses naturelles et spirituelles, qu'il veut que sa Créature soit toute dans l'Homme en conjonction avec Jésus-Christ, par qui les péchés sont pardonnés. Car comme le Verbe Divin est le Principe de toutes choses, il est de même le Principe de l'Image de Dieu. Le Verbe de Dieu nous dit : De cette Fleur du Saint-Esprit commence la Foi ; de la Semence de cette Fleur naît l'Arbre des bonnes œuvres, et les bonnes œuvres ne méritent pas le Salut éternel, mais la foi au Verbe de Dieu. Ce Verbe est un amour magnétique, qui nous attire à lui avec les Bons, et n'en peut être séparé. Il n'y a point d'amour astral magnétique qui lui soit semblable dans la Nature. Nous devons peser exactement toutes ces choses dans la balance, comme nous devons aussi considérer ce que l'Homme intérieur fait dans la Nature, lequel Homme intérieur est invisible et céleste, de même que l'Âme est surnaturelle et sur-céleste ; connaissance, néanmoins, que nous n'avons que par révélation de Dieu. La Nature propose les Esprits naturels ; ils sont grands et d'une considération secrète : Et l'Homme corporel ne pourrait entendre les choses spirituelles, si l'Esprit de vérité ne lui était révélé par le Roi des Esprits : Et par celui-ci, le Saint-Esprit examine la Sagesse, les Arts et les Sciences. Cet Esprit Saint excite, dans les Chrétiens un feu sur-céleste d'amour, et un esprit magnétique de sagesse. Il nous enflamme, nous lave d'une eau pure, et nous rend nets, afin que nous fassions pénitence de nos péchés, et que nous ne mourions pas dans nos offenses. C'est pourquoi on parle souvent de l'Eau et du Feu, du Sang et de l'Esprit de l'Eau, qui est celui qui donne la vie ; car le péché est de couleur sanguine, et la punition du péché est la Mort noire, la croix et l'affliction ; mais la récompense des Pieux et des Dévots, c'est la Robe blanche et la Couronne de gloire. Ces choses, bien entendues, suffisent présentement. Venons à l'explication des Questions que vous m'avez proposées ; je vous les rapporterai par ordre, et je vous ferai voir la certitude de l'Art par la chose même et de telle manière que vous ne pourrez la révoquer en doute. Or, quant à ce qui regarde l'autre objet, qui est que plusieurs Savants ont une faible connaissance de cet Art, sachez, mon Fils, que c'est la volonté de Dieu, et que cela se fait pour quelque considération, car Dieu réprouve toute superbe et toute ambition, et ne donne ce Trésor qu'aux Humbles et aux Pauvres et non pas aux Grands et aux Enfants de ce Monde. L'Homme doit faire usage de ce Trésor suivant la loi du Seigneur, et

pour sa gloire en soulageant ceux qui sont dans la misère, et non pas en passant sa vie dans l'oisiveté et dans la mollesse, sans faire de bonnes œuvres suivant la volonté de Dieu. Si ce Trésor se donnait indifféremment à tous, quelle confusion, je vous prie, ne serait-ce pas entre les Hommes ? Autrement, je ne concevrais pas ce qu'entendrait Sirac, en disant : Mon Fils, si tu veux servir Dieu et lui plaire, prépare-toi au jour de l'affliction. Ce qui est dit véritablement de la pauvreté et de l'imbécillité humaine, comme vous pourrez facilement le conjecturer de vous-même ; et il n'est pas permis à l'Homme d'user de ce Trésor comme bon lui semble, à cause que sa nature est corrompue, et qu'elle penche plutôt vers le mal que vers le bien. Ne révèle donc ce Secret à personne, et ne le donne point surtout à une Âme avare, ambitieuse et superbe ; car c'est l'honneur et la gloire de Dieu ; mais conduis-toi de cette sorte : Si la Fortune t'est favorable, garde-toi d'en concevoir de l'orgueil : Si elle ne te favorise pas, garde-toi aussi d'en avoir de la douleur ; car Dieu est l'arbitre de la bonne et de l'adverse Fortune ; il dispose de l'une et de l'autre comme il lui plaît. Il y a autant de vertu à rechercher la Science, qu'à la tenir secrète lorsqu'on l'a acquise ; car si vous la révéliez autrement qu'il est permis de le faire, ce grand Art perdrait le nom et la dignité d'Art ; ce qui a fait dire à un philosophe : Cache cet Œuvre aux yeux de tous ; n'en parle devant personne ; n'en dispute même point en toi-même, de peur que le vent ne porte tes paroles à un autre, ce qui te pourrait être dommageable. Je t'avertis fidèlement de ces choses ; c'est à toi d'y prendre garde, si tu ne veux pas être tourmenté dans ton corps et dans ton âme. L'abus que l'on ferait de cet excellent Don de Dieu serait d'autant plus criminel que Dieu ne fait ce Don que par une pure grâce ; aussi serait-ce une honte si ce même Don Philosophique était profané par les Méchants, qui, à cause de leur malice et de leur ignorance, doivent être privés de voir cette lumière. L'Avarice et la Luxure ont pris des racines si profondes dans le cœur des Enfants de ce Siècle qu'on n'y découvre presque plus aucuns vestiges de la Foi ni de la Justice. Je vais vous raconter à ce sujet ce que j'ai vu de mes propres yeux. Il y avait, dans une certaine ville un Homme très riche, qui se refusait à soi-même l'usage de ses grands Biens, qu'il accumulait continuellement pour ses Enfants. Leur Mère les élevait dans l'abondance de toutes choses, et comptant sur les Richesses de leur Père, ils passaient leur jeunesse dans l'oisiveté et dans la débauche. À mesure qu'ils croissaient en âge, les dérèglements de leur vie augmentaient à proportion. Enfin, leur Père étant mort, ils en dissipèrent l'héritage en se plongeant dans toutes sortes de vices ; en sorte qu'ils se virent réduits à une extrême pauvreté et exposés au déshonneur le reste de leur vie. Ils ne seraient point tombés dans ce malheur s'ils avaient profité des instructions qui leur avaient été données, car on les avait élevés dans la connaissance des Mœurs et des

Sciences. Telle est la volonté de Dieu, que les ordres soient distincts parmi les Hommes, et que les uns servent les autres. Notre Sauveur lui-même a fait des œuvres serviles, et a lavé les pieds de ses Disciples. L'honneur est plus grand dans les uns que dans les autres, et nous sommes comme il plaît à Dieu de l'ordonner et de nous bénir. Et il a dit : Je te récompenserai de la même manière que tu serviras dans ta vocation. Dieu distribue en un jour tant de Richesses qu'elles semblent surpasser celles des Rois les plus puissants, et ses Trésors ne diminuent point ; au contraire, ils augmentent toujours, et c'est pourquoi il doit être aimé avant toutes choses et sur toutes choses. Il n'en est pas ainsi des Richesses humaines ; car quelquefois celui qui les amasse par avarice, laisse en mourant un Successeur prodigue qui les dissipe, et suivant ce que disent quelques Savants, les Richesses précipitent souvent ceux qui les possèdent dans les tourments éternels de l'Enfer, parce que pendant qu'ils ont été dans l'abondance des Biens de ce Monde, ils n'ont point pensé à la paix du Ciel, ont négligé de soulager les Pauvres, et ont entièrement oublié Dieu. Les jeunes Gens surtout, sont les plus exposés au danger de tomber dans le piège que leur tendent les Plaisirs, quoique la prudence supplée quelquefois au défaut de leur âge. Les Hommes pieux sont contraints de boire le Calice des afflictions et les Impies sont réservés aux peines éternelles. Mais ce qui est le plus déplorable, c'est qu'on ne fait presque point attention à ces choses, et que les Avars ne pensent qu'à laisser des Dignités et des Richesses à leurs Enfants, se moquant de ceux qui leur disent, qu'avant toutes choses il faut consulter la Sagesse Divine, et que sans elle il n'y a rien de stable ni de solide dans ce Monde. Ce qui fait qu'à l'agonie de la mort le Ver de la conscience ronge le cœur de ces Misérables, et le désespoir ne s'emparerait pas d'eux dans cette extrémité, si, pendant qu'ils étaient en santé, ils avaient songé au salut de leur âme dans une parfaite humilité.

ADOLPHE

Il semble que ce que vous venez de dire soit contraire au dessein de me faire connaître que ce que vous avez dit est pour moi ; cependant ajoutez le reste, et je l'écouterai attentivement. En attendant, je voudrais savoir comment il se peut faire que l'Art dont nous parlons n'est pas révélé à toutes Personnes avec les Mystères des Philosophes, puisque les autres Arts sont connus de tout le Peuple ; ce qui me porte souvent, quand j'y pense, à douter de la vérité de l'Art dont il s'agit.

LE VIEILLARD

Je vous ai déjà dit que le silence a été imposé aux Enfants de la Science,

afin qu'elle fut tenue secrète, à cause de la puissance des Princes, et de la méchanceté des Superbes, des Usuriers, des Luxurieux et des autres Scélérats. Tous les Philosophes cachent avec soin la connaissance de cet Art, parce que quelques-uns, après avoir eu communication de cette Science divine, en ont fait un mauvais usage, et fait périr ceux qui la leur avaient communiquée. Il faut donc que celui qui possède cet Art, ainsi que le Disciple qui veut l'apprendre, soit discret, humble, pieux et débonnaire. En sorte que, quand Dieu vous aura communiqué cette Science, il faudra vous gouverner avec beaucoup de prudence, et vous appliquer soigneusement à connaître les choses les plus secrètes, et à faire du bien non seulement à votre Prochain, mais encore à vos Ennemis, car la Loi de Jésus-Christ nous y oblige. Nous devons aussi résister de toutes nos forces aux Ennemis de la Foi, et nous appliquer à louer Dieu et à publier ses miséricordes. L'Ingratitude est cause que beaucoup de choses sont cachées, et l'Ignorance engendre de très grands maux. Au contraire, la Science augmente les biens et est le rayon de la Lumière. Plusieurs s'occupent à la recherche de cet Art, et peu cultivent les vertus qu'il demande, principalement celle de le tenir secret. Semblables à ce Phaéton dont parle Ovide, qui ne sut pas conduire le Char de Phœbus, son Père, ils tombent dans le même malheur que ce Téméraire. Il faut donc garder avec soin la connaissance d'un si grand Trésor. Quand l'homme a considéré les Paraboles et les Mystères, il doit être pleinement satisfait lorsqu'il voit l'image et le sceau de la divine Bonté empreints dans la Nature, laquelle parfait toutes choses beaucoup mieux que l'Homme, quoiqu'il soit la très noble Créature de Dieu, la plus raisonnable et celle qu'il aime le plus. Son excellence sur toutes les autres Créatures est manifeste, en ce qu'il lui propose des Préceptes pour le conduire à la vie éternelle.

ADOLPHE

Il y a de grandes choses à considérer sur cette matière. Mais je voudrais savoir ce que vous pensez des Paraboles sur lesquelles vous m'avez déjà dit qu'il faut réfléchir avec beaucoup d'attention.

LE VIEILLARD

Je vous dis encore qu'il faut, avant toutes choses faire en sorte d'en découvrir le sens; car celui qui a connaissance de cette Œuvre, connaît par soi-même qu'il ne doit point donner dans les opinions erronées, parce que les Imposteurs tâchent de vendre aux Simples le Secret de l'Art, qu'ils n'ont pas, et ceux-ci, avides des Biens de la Fortune, leur achètent, autant qu'ils veulent une chimère pour une réalité. En bonne foi c'est une grande impiété que de

comparer une autre Œuvre à la Puissance Divine, car le Verbe de Dieu est l'échelle de Jacob: Et JÉSUS-CHRIST est le seul Médiateur, par lequel toutes choses sont mises dans le Livre de vie. Par la même raison, nous voyons dans notre Œuvre naturel, la vie et la mort, la création et la résurrection de tout le monde; les nombres, les mesures et les poids: l'accroissement, les forces et l'efficace des Étoiles et des Éléments, principalement du Soleil et de la Lune. Car, par le Soleil, la vie descend comme il plaît à Dieu, et c'est pour cela qu'elle est comparée à cet Astre, et qu'elle est appelée de son nom. Tel que le Soleil est en haut, tel il est en bas et, par lui, toutes merveilles sont accomplies. Le Soleil purpurin, rouge et doré est mâle et femelle; il est le Serviteur de tout l'Univers, et contient en soi les Richesses universelles. Il faut remarquer ici deux choses, comme d'une chose et de deux, car Dieu a créé quelque chose de rien. Or cette chose était telle, que toutes les autres choses, tant célestes que terrestres, en ont été produites, car Dieu dit: Soit fait; et il fut fait. Quand, donc, toutes choses furent créées par son Verbe, la Nature universelle fut séparée de la chose, et elle était bonne en son essence, parce que c'était le bon plaisir de Dieu, duquel il s'était soudain retiré quelque chose, qui n'avait pas duré jusqu'au temps du grand Monde; et pour cela, il fallait une autre chose, car il ne pouvait subsister par une seule chose, comme il avait été fait dès le commencement à cause de la Créature la plus débile que Dieu désirait, à laquelle il dit: Croissez et multipliez. Alors on multipliait tellement, que rien ne périssait dans le courant d'un siècle; car c'était la bénédiction du Seigneur, laquelle il départit à l'Homme par son Verbe. En sorte que toutes choses sont parachevées par une grande obéissance, et elles sont conduites par le Saint-Esprit. Il en est de même à l'égard d'Adam et d'Ève, du Mâle et de la Femelle. Il faut observer ici comment, par l'un, et l'autre se fait la création par l'augmentation, la multiplication et la conservation, et comment, par un troisième, ou l'Esprit, l'administration se conduit. C'est ce qu'il est nécessaire de bien comprendre. Louange et honneur soit à Dieu en Trinité. Outre cela, Dieu commandait à l'Homme; mais il lui assujettissait tout sans réserve. Il lui permettait de manger de tous les fruits du Paradis, excepté de celui de l'Arbre de la Science du bien et du mal, dont il lui avait fait une défense expresse, et, par la malice du Démon, il devint enfin désobéissant à Dieu. Nous devons seulement connaître le bien pour le suivre et le mal pour le fuir, ainsi que la voie dans laquelle nous surprend l'Ennemi. Car Dieu est le Seigneur qui conduit et administre toutes choses et toutes les Créatures lui sont sujettes. Le Commandement introduisit le *Péché* et l'Homme n'y prit pas garde par la ruse du Démon. Le premier péché fut le blasphème et l'Idolâtrie, obscurcissant par ignorance toute Science et la convertissant en connaissance du mal, en toutes sortes de vices et de méchancetés, à quoi nous renonçons

dans le Sacrement du Baptême, qui est notre régénération et le renouvellement de notre vie au nouvel Adam, comme au Bois de vie qui a été ôté à nos premiers Parents dans le Paradis terrestre, lequel néanmoins fut promis à la Semence de la Femme, c'est-à-dire, Jésus-Christ, qui est l'Arbre de la vie spirituelle et corporelle, et par lequel l'Âme et le Corps reçoivent également la vie. Comme Adam, chassé du Paradis, était envoyé dans le Monde, Jardin de ténèbres et d'afflictions, pour la mortification du sang et de la chair ; de même, si nous entendons ce que c'est que la Manne, c'est-à-dire le Pain céleste, le Verbe de Dieu ; que nous vivions selon ses Commandements, et que nous croyons au Verbe qui s'est fait chair, par lui nous reprendrons la vie et nous serons transportés de la Maison d'ignorance dans le Paradis céleste : Et comme la Mort ravissait Adam, de même, nous mourrons au vieil Adam, et nous ressusciterons en JÉSUS-CHRIST, qui est le nouvel Adam et l'Arbre de vie, le fruit duquel nous devons manger pendant notre bannissement dans cette Maison d'afflictions. Le Verbe de Dieu est la seule voie que nous devons suivre ; c'est lui qui a ouvert le Livre de vie, fermé de sept Sceaux. Si nous désirions connaître autre chose, et manger du fruit de l'Arbre de la Science du bien et du mal, on dirait que nous voudrions servir à deux Maîtres, c'est-à-dire à Dieu et au Démon, prenant le mensonge pour la vérité et réprouvant la vérité comme un mensonge. Aussi recevrons-nous une récompense conforme à nos œuvres, et c'est ce qui fit que nos premiers Parents furent chassés de la présence du Dieu vivant, qui n'est pas semblable à l'Homme, mais l'Homme a été fait à son image, afin qu'il obéît à ses Commandements, sans en rien diminuer, ni rien y ajouter. Toute chose bonne est du Verbe Divin ; par lui toutes choses sont faites, et on peut les comprendre par la vue et par l'attouchement, parce que le visible est fait de l'invisible. La Foi prend son commencement de ce qu'on entend dire de la Foi ; c'est-à-dire l'invisible du visible ; et du Verbe de Dieu le Chrétien est engendré. Ces choses sont ainsi établies afin que l'Homme agisse et opère avec raison, et qu'il ne se forme pas des idées frivoles de la Toute-puissance, car c'est la volonté de Dieu. L'incrédule Thomas ne parvint point à comprendre ceci, tant qu'il ne connut que la Nature humaine, le Ciel élémentaire, et les choses extérieures, comme l'Eau et la Terre, qui sont les réceptacles et les prisons de la Mort. Saint Paul rejette cette Philosophie comme imparfaite et n'admet que la Philosophie céleste, qui consiste dans la Foi, dans l'Espérance et dans la Charité. Il faut observer ici que comme nous devons croire à la parole qui est sortie de la bouche de Dieu, de même Jésus-Christ nous enseigne au nom de son Père, que rien ne peut s'acquérir sans la Foi. Mais la plupart des Hommes ne croient que ce qu'ils voient, et ne considèrent que Dieu le Père. Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit ne peuvent être vus de nos yeux, chargés de péchés, non plus que leurs rayons, qui surpassent de beaucoup la splendeur du Soleil. À cause de la Na-

ture pécheresse, les Hommes n'ont pu voir le Verbe Divin, tel qu'il était, pendant qu'il conversait avec eux en forme visible, ni ne le voient maintenant, qu'il nous assiste corporellement, ayant accompli la volonté de son Père, en descendant aux Enfers, en montant au Ciel en chair et en esprit et en parachevant tout en tout. Lequel d'entre les Hommes, qui en cherchant, puisse trouver la grandeur et la sagesse de Dieu ? Nous savons seulement que le Ciel est son siège et que la Terre est l'escabelle de ses pieds. Nous ne pouvons pénétrer dans les choses célestes, ni connaître que celles qui nous sont enseignées par le Verbe Divin, que saint Paul a vues, et qu'il n'a pas jugé à propos de nous raconter. Il s'est contenté de nous parler du Verbe de Dieu, comme d'un Pain céleste, ou comme d'un Sceau, dans lequel consiste le Salut de nos âmes, lequel Verbe est un véritable Arbre de vie ; et cela afin que nous mangions sa Chair, que nous buvions son Sang, et que nous croyions que tout ceci est vrai, après que les paroles de l'Institution du Sacrement sont proférées. Quand l'Écriture Sainte est connue, la Nature parfaite nous montre beaucoup de merveilles dans un seul miroir. Celui qui fait la volonté de Dieu voit toutes choses et les connaît, comme les ont vues et connues plusieurs Sages d'entre les Païens.

ADOLPHE

Votre discours, vénérable Vieillard, a été si long, que je n'ai pu en retenir qu'une partie. Cependant, je voudrais bien que vous m'apprissiez si cet Œuvre de la Nature ne contient pas en soi un Esprit qui soit la Cause de quelque mutation, parce qu'il me semble que vous avez fait mention du second Nombre, je veux dire de la Multiplication, pour laquelle il me paraît qu'il faut un Esprit vital.

LE VIEILLARD

Il est vrai que l'Esprit vital minéral est requis en cet Œuvre, et qu'il se parfait par l'Artiste, qui sait le préparer pour le mettre en action. Car Dieu, par sa bonté infinie, a constitué l'Homme le Seigneur de cet Esprit, afin qu'il en formât autre chose, savoir un nouveau Monde, par la force du feu, selon l'ordre et le commandement du Tout-puissant, qui ne permet pas que l'Homme paracheve aucune chose, s'il n'agit dans la crainte de son Créateur par un moyen honnête, et par une conscience très pure. Si quelqu'un d'entre le Vulgaire ne parvient pas à la fin de cet Art, cela ne doit point surprendre, quoique sa Matière soit devant les yeux de tous les Hommes, qui la voient sans la connaître, et qui l'emploient à d'autres usages qu'à celui qui lui est véritablement propre. Ils ignorent que ce Trésor est environné de ténèbres ; que cet Or

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

très pur est comme anéanti dans la rouille et dans la boue, et que la Nature le cache de la sorte par la volonté du Tout-puissant. Au nom seul de Mercure, les sages Philosophes connaissent ce Trésor et l'ont présent à leurs yeux. Tout spirituel et invisible qu'il est, néanmoins, il est matériel et palpable. C'est une Vierge très chaste, qui n'a point connu d'Homme. Ce qui a fait qu'on l'a nommé Lait Virginal, Miel terrestre des Montagnes, Urine d'Enfants, et qu'on l'appelle encore de plusieurs autres noms semblables. Plusieurs Artistes ont cherché ce Mercure dans des choses diverses, mais ils ne l'ont pas trouvé, parce qu'il est préparé d'une Matière purement Métallique.

ADOLPHE

Si je m'en rapporte au sens de vos paroles, il me semble que cette Matière est l'Or même, à cause de sa noblesse, et qu'il est le plus parfait des Métaux.

LE VIEILLARD

Vous vous trompez, mon Fils, en croyant que j'entends parler de l'Or terrestre, et vous n'avez pas conçu ce que j'ai voulu dire. Mon discours n'est pas aussi clair qu'il vous le semble; mais il ne m'est pas permis de parler avec plus de clarté, et je vous mettrai par écrit le principal mystère de cet Art. Sachez que l'Or vulgaire n'est point ce dont il s'agit ici, non plus que l'Argent commun, ni le Mercure, ni le Soufre, ni l'Antimoine, ni le Nitre, ni toute autre chose. Mais c'est l'Esprit de l'Or, et le Mercure, que les Philosophes nomment la première et seconde Matière, propre et seul de la Nature : Or très pur Oriental, qui n'a point senti la force du feu, qui est le plus excellent de tous, qui est le plus mou, et qui est plus facile à fondre que l'Or vulgaire. Il est vrai Mercure de l'Or et Antimoine, attirant ses qualités des Corps, s'il est liquéfié. Sa préparation ne consiste qu'à bien le laver, et le mettre en menues parties, par l'eau et par le feu, comme toutes les autres choses sont préparées de la même manière, afin qu'elles soient agréables à Dieu et aux Hommes. Il faut avoir une connaissance exacte de la Sublimation, de la Distillation, de la Séparation, de la Digestion, de la Purification, de la Coagulation et de la Fixation, et rechercher avec beaucoup de soin cet Œuf de la Nature, si désiré de plusieurs dès le commencement. Il y a un grand nombre d'Écrits sur ce sujet, comme ceux de Bernard, Comte de la marche Trévisane, et de quelques autres, dont je vous donnerai connaissance à la fin de notre discours, que je terminerai par quelques Paraboles.

ADOLPHE

En considérant que l'Art, dont il s'agit, ne peut s'apprendre que par beau-

coup de travail ; que la possession en est dangereuse et que nous devons suivre la vocation que Dieu nous donne, je vous avoue que la douceur que je croyais trouver par le moyen de cet Art se convertit en amertume, et je suis fâché de me voir trompé dans mon espérance.

LE VIEILLARD

Croyez-vous que je vous aie parlé comme par manière de passe-temps, quand je vous ai dit qu'il faut travailler et exercer les œuvres de miséricorde envers les Pauvres, et secourir les Veuves et les Orphelins pour la gloire du nom de Dieu ? L'honneur est dû à Dieu plutôt qu'à nul autre, et les consolations nous viennent du Verbe Divin. Ce Verbe est au-dessus de la Nature, comme le Maître est au-dessus du Serviteur, et comme le Père surpasse la Mère en dignité. Il faut donc faire des Biens de ce Monde comme s'ils ne nous appartenaient point, et les employer, suivant notre vocation, pour l'utilité de notre Prochain, pour le maintien de la République, et pour prévenir les maux qui nous viennent de l'Ignorance. Le Corps doit travailler sans relâche, parce que l'oisiveté nous fait tomber dans les pièges de Satan, et que Dieu nous la défend sous de grandes peines, comme étant la Source de tous les vices, de la luxure, de l'avarice, de l'homicide, du mensonge, de la fraude et de l'imposture. De même, notre Œuvre n'est jamais oisif, et il opère nuit et jour, jusqu'à ce que son Sabbat approche, car alors il se repose et honore son Seigneur, qui est l'Homme, auquel il doit servir selon le commandement de Dieu. De même aussi, nous autres Hommes, nous devons travailler jusqu'à ce que nous entrions dans le Royaume de notre Dieu. Notre nature semble s'opposer à cela, et nous nous fâchons quand nous entendons dire qu'il faut travailler assidûment pour vivre, jusqu'à ce que nous retournions en terre, de laquelle nous sommes faits, parce que l'oisiveté et le désir de commander nous plaisent à tous également, ce qui occasionne que nous sommes paresseux et tièdes en nos oraisons et prières, quoique nous devions prier Dieu avec ardeur, si nous voulons en obtenir toutes choses. Nous méprisons les uns comme Pauvres à cause de leur modique revenu, cependant nous sommes obligés de faire du bien aux véritables Pauvres, et même, à nos Ennemis. Toutes méchancetés se sont introduites en nous, la colère, l'avarice, la haine, la défiance : Et à cause de tous ces vices le très excellent Bien nous est ôté. De même, cette Science de Médecine, qui est cachée en ce Bien, est inconnue aux Médecins les plus doctes ; car cette Science ne s'apprend pas dans les Écoles des Médecins, et elle demeure cachée à leurs yeux de la même façon que l'Esprit interne de la Sainte Écriture était caché aux Pharisiens, lequel Esprit était le Messie et la Médecine de l'âme, qui était néanmoins au milieu d'eux. Aussi il rendit grâce à Dieu, son Père, de ce qu'il avait caché ce Trésor aux Sages de ce Monde, et

l'avait manifesté aux Petits et aux Humbles. Il en est de même de notre Médecine naturelle. Si nous voulons en connaître la Science, il faut en demander à Dieu la connaissance par de ferventes prières, car sa volonté divine dispose de toutes choses. D'où nous voyons la vanité de ces Médicaments de Simples, de ces Sirops, que distribuent des Charlatans, au déshonneur des Médecins, et au grand dommage des Malades, qui meurent souvent pour avoir pris de ces Breuvages. Nous voyons ces mauvais Opérateurs vouloir se rendre recommandables à la Postérité comme des Dieux, quoiqu'ils aient négligé de lire les bons Livres, qui enseignent la connaissance universelle de cet Art. Tous ceux qui veulent en avoir la possession, doivent donc s'étudier à avoir une notion parfaite de ce qui peut séparer le bien d'avec le mal ; c'est-à-dire qu'ils doivent s'appliquer avec patience et avec humilité, à connaître la vertu et les fruits du bon Arbre, ainsi que la Racine triple. Ils doivent aussi cultiver les fruits de l'Âme, qui est la Foi, la Charité et l'Espérance, pour savoir ce que c'est que Justice et Vérité, tant de l'Âme que du Corps, c'est-à-dire du Bien céleste et du Bien corporel. Et afin que nous puissions comprendre facilement cette chose, nous ne devons pas ignorer que Dieu nous a donné la Science de la Théologie et de la Justice, parce que la pureté et la sainteté de la Nature consistent dans la première ; et dans la seconde, la lumière et cette sagesse, qui fit que Salomon surpassa de beaucoup en prudence les autres Hommes. Dieu a ordonné à chacun de nous les œuvres de sa vocation, et nous a commandé de diriger nos actions prudemment, pieusement et justement, comme bons Serviteurs de Dieu, selon les préceptes du Verbe Divin, Juge souverain de toutes les Nations, devant lequel toutes les œuvres des Hommes seront manifestées au Jour de son Avènement. Tout vient de Dieu, le Sage et l'Insensé, le Riche et le Pauvre, le Fort et le Faible, et qui méprise le Nécessiteux, et l'Imbécile méprise aussi celui qui l'a créé. Comme tous les biens émanent de Dieu, de même, tous les maux viennent du Démon, qui est la source et l'origine de tout le mal. Mais, Dieu permettant que le mal afflige les Hommes pieux, néanmoins, ce mal est pour eux un bien envers Dieu, et Satan est contraint par là de servir lui-même malgré lui à la gloire de celui que son orgueil a offensé. Nos péchés sont cause que pendant notre vie le mal est mêlé avec le bien, et Dieu, par sa miséricorde divine, nous a donné ses dix Commandements, afin que nous puissions séparer le mal d'avec le bien, pour nous faire éviter la damnation éternelle. Dans ce Monde, les Avars qui se disent Chrétiens parce qu'ils ont reçu le Baptême, imitent les Juifs par leurs concussions, leurs usures, et pensent suivre la volonté de leur Créateur en ravissant les Biens des Gentils et des Étrangers. Cependant, JÉSUS-CHRIST menace des peines éternelles, ceux qui pour fournir à leurs dépenses immodérées, vexent leur Prochain par des exactions, et qui s'emparent par la fraude des Biens des Veuves et des Orphelins. La vie de ces riches Patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, Jo-

seph et Job, a été remplie de justice, de modestie et d'obéissance envers Dieu, car ils le préféraient à toutes ses Créatures, et lui offraient leurs prières avec un cœur pur. Si dans l'ancienne Loi, les Richesses ont porté plusieurs à s'éloigner de Dieu, dans le Nouveau Testament, la Pauvreté a acquis à JÉSUS-CHRIST des Adorateurs, qui lui sont fidèles, et qui l'aiment en toute vérité. Je crois que vous comprenez maintenant la raison pourquoi ce Mystère, ce Secret, a été caché à plusieurs, que le Démon aurait détourné de la voie droite par les voluptés, car c'est un Séducteur, qui a induit à pécher Adam, notre premier Père, qui ne pensait point à désobéir à Dieu. C'est par ses artifices que les Saints sont tombés dans des fautes, et que la colère de Dieu s'est répandue sur nous. Toutes choses sont vendues à l'homme au prix de son travail et de ses sollicitudes. Nous devons tous dans le Calice de la Croix boire du fruit de la vigne avec JÉSUS-CHRIST, Notre Sauveur, jusqu'au grand Jour du Sabbat, je veux dire, du repos éternel, où nous demeurerons avec celui qui se presse de venir à nous, si Dieu, très bon, daigne nous y recevoir par notre Médiateur, auquel nous sommes conjoints par alliance de filiation, et auquel nous sommes obligés d'obéir, en faisant les bonnes œuvres qu'il nous commande, et en nous abstenant de faire les mauvaises. En remplissant les promesses, que nous avons faites dans notre Baptême, l'Esprit de Dieu opère en nous par la Foi, l'Espérance et la Charité. La patience parfait dans la Nature beaucoup de choses, qui semblent incroyables, et peu de Gens s'attachent patiemment à la connaissance de Dieu, aimant mieux jouir des Biens périssables, et s'abandonner à la volupté. C'est pourquoi JÉSUS-CHRIST les séparera de ceux qu'il admettra dans son Royaume, et nous devons le supplier sans cesse, et de tout notre cœur, de nous y donner une place. Je voudrais maintenant savoir quel est votre sentiment sur ce que je viens de vous dire.

ADOLPHE

La vérité me contraint d'avouer que ces choses sont telles que vous les exposez, et mon sentiment s'accorde avec l'opinion des Enfants de la Lumière. Je conviens que ce Mystère ne doit point être révélé à tous par l'abus qu'on pourrait faire d'un Secret si merveilleux, et je confesse que dans les Arts, qui nous sont donnés par la Nature, ou qui nous sont enseignés par des Maîtres, il faut tenir un même chemin pour parvenir à leur connaissance, je veux dire que nous devons, comme dans toutes les autres choses de la vie, prier la Sagesse Divine d'éclairer notre entendement, de nous assister dans notre travail, et de favoriser le succès de nos entreprises. Quant à la vie voluptueuse, ayant vu des Voluptueux acquérir sans travail beaucoup de Biens de la Fortune, je vous avouerai aussi, que je vivrais patiemment en leur compagnie,

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

et je me plainrais volontiers à amasser comme eux de grandes Richesses pour satisfaire mon ambition, et m'élever aux honneurs.

LE VIEILLARD

Ignorez-vous, mon Fils, que Dieu transmet aux Princes de ce Monde sa puissance pour qu'ils répriment la malice des Hommes par la Justice, afin que toutes choses se fassent dans l'ordre durant cette vie. Comme les Juges Politiques punissent les Méchants par le glaive séculier; de même les Pères Spirituels, ou Magistrats Ecclésiastiques gouvernent le Peuple Chrétien par le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire par les Commandements de Dieu et de son Verbe; car les Ecclésiastiques ne doivent pas guérir les plaies de la conscience par le glaive temporel. Aaron, Moïse et Josué ont eu des Offices séparés, jusqu'à leur entrée dans la Terre de Promission. Il est ordonné aux Sujets d'obéir aux Magistrats que Dieu a établis, et il leur est défendu de s'élever aux Magistratures par brigues, par présents ni par la subornation des Puissances, car qui s'élèvera au-dessus des autres sans être légitimement appelé, sera humilié, parce que Dieu ne soutient point l'Ambitieux. La Superbe est une idolâtrie, qui offense d'autant plus le Créateur de l'Univers qu'il est le seul Grand, le seul Puissant et que lui seul gouverne selon sa volonté tous les Ordres de la Puissance humaine: Lui seul connaît pleinement toutes choses dans la lumière et dans les ténèbres: Lui seul est l'Auteur de tout Ordre de Justice et de toutes Créatures: Lui seul empêche les Montagnes et les Arbres de s'élever plus haut vers les Cieux: Lui seul réprime les Sectes ravissantes, ainsi que la cruauté des Tyrans. Car quiconque s'oppose à ses volontés, et résiste à ceux qu'il choisit pour gouverner en sa place, au lieu de bien n'ont que du mal, quoique le Soleil luise sur eux comme sur les autres, et Dieu ne manque point d'affaiblir la force de leur puissance, ainsi que nous en avons souvent des exemples devant les yeux. Outre cette sorte de Gens, il s'en trouve encore d'autres, qui, ayant quelque connaissance des Arts, se vantent de les posséder parfaitement, et ceux-là, en élevant la puissance de Dieu, mènent une vie toute Épicurienne. Nous devons nous garder des uns et des autres, parce qu'ils sont d'une nature qui penche vers le mal. Quoique nous ignorions comment le Monde a été fait par le Verbe de Dieu, comment procède l'Esprit de ce Verbe Divin, et comment Dieu est caché, cependant, Moïse voyait cela derrière le Rocher, encore que, dans son temps, JÉSUS-CHRIST ne pût être vu par des yeux corporels.

ADOLPHE

En voulant éclaircir des Questions spirituelles, vous faites des digressions bien éloignées du Sujet que vous avez commencé à traiter. Cependant je voudrais, sous votre bon plaisir, vous entendre discourir sur la Proposition, dont

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

vous avez déjà touché quelque chose, afin de concevoir pourquoi elle doit être balancée avec tant d'exactitude.

LE VIEILLARD

En cherchant la connaissance des Biens de la Terre, on doit en même temps chercher à connaître les Biens du Ciel. Ceux-là donnent entrée à la félicité temporelle pour une fois seulement, et ceux-ci, qui sont dans la volonté de Dieu, doivent durer toujours, et nous devons méditer nuit et jour sur sa sainte Loi; car le salut de notre âme dépend de nous y soumettre et de la suivre. L'Homme connaît que toutes choses doivent être demandées par prières à cette Fontaine de tous Biens, et que ceux qui en découlent en sa faveur, doivent être conservés avec reconnaissance, pour en faire une distribution légitime, de peur que le Démon n'en inspire un usage contraire à l'esprit de cette Loi divine, parce que ses ruses sont telles que nous ne pourrions nous empêcher de nous y laisser surprendre, si Dieu, par sa miséricorde, ne nous gardait et ne nous donnait la force de lui résister. De quelques Richesses dont l'Homme soit comblé, quelle estime peut-il faire de sa félicité et de son excellence, s'il ne guérit pas son âme des maladies qui peuvent lui causer la mort ? Le plus grand Bien est celui que JÉSUS-CHRIST, notre Sauveur, a fait en joignant la rémission des péchés à la guérison des maladies.

ADOLPHE

Cette vérité est constante et, malheureusement, on n'y fait pas assez d'attention, moi principalement, quand je souille mon âme par les voluptés de cette vie. Mais, puisque la possession des Richesses, quand on en fait un bon usage, ne répugne point à la volonté de Dieu, non plus que la connaissance de l'Œuvre, je pourrais parvenir à cette Science et en profiter en suivant ses divins Commandements. Toutefois, l'aveuglement des Pharisiens me tient en suspens; ils ne voulaient croire en JÉSUS-CHRIST qu'en voyant ses Signes et ses Miracles. Ce n'est pas que je doute que la Foi m'est donnée par la grâce de Dieu, et qu'elle est nécessaire au salut de l'Âme; mais, pour confirmer la mienne dans les Miracles divins, et dans les Paraboles de cet excellent Trésor, j'attends de vous une explication plus exacte pour m'en donner la connaissance.

LE VIEILLARD

Je vous ai dit toutes ces choses, mon Fils, afin de vous faire comprendre que ce Trésor ne s'acquiert point par un Art magique, comme quelques-uns pensent acquérir des Richesses par cet Art, dans lequel on ne doit mettre aucunement sa confiance. L'amateur de la Sagesse cache la connaissance de

ce même Trésor, quoiqu'il ne soit pas pour un seulement, car toutes choses ne sont pas données à un seul. Nous voyons que Dieu s'est montré à découvert dans les Œuvres de la Nature, afin que ses Œuvres, qui sont admirables, soient connues de tous. Quoique Zachée fut tombé dans le vice de l'Esprit, néanmoins, tout petit qu'il était, Dieu voulut loger dans sa maison, parce qu'il avait pour lui un amour magnétique, qui était aussi donné aux autres par écoulement. Mais, par un vice attaché, à notre nature, notre Esprit, au moindre succès, s'enfle d'orgueil et, par là nous nous fermons cette Fontaine d'où découlent toutes les douceurs, parce que ce grand Trésor ne nous est pas donné pour notre utilité seule, mais pour exercer les œuvres de miséricorde envers ceux qui sont dans la misère. Les Partisans de ce Monde se moquent de ces principes, qui sont les fondamentaux du Christianisme, parce que les richesses pervertissent leurs mœurs et leur font faire tout ce qui est contraire à la Justice ; c'est pourquoi JÉSUS-CHRIST les a appelées Mammon. Quelquefois les Richesses donnent la Sagesse, mais souvent la Sagesse des Pauvres n'est pas écoutée, quand les Richesses ferment l'oreille de ceux qui devraient les entendre. C'est pour cela qu'il est difficile qu'un Riche entre dans le Royaume des cieux. Mais Dieu, qui connaît le Pauvre, sage, humble et doux, prend soin de le nourrir ; et pour punir le Riche qui pense n'avoir besoin de personne, il convertit ses Richesses en une espèce de vapeur, qui s'exhale et qu'il perd de vue ; ce qui nous fait bien voir que la Sagesse de ce Monde n'est qu'une pure folie. Différents de ces mauvais Riches, cherchons avant toutes choses le Royaume de Dieu et prions, avec le prophète David, sa divine Majesté de nous donner ce qui nous est nécessaire selon sa volonté, de peur que nous ne nous détournions de la véritable voie, parce que celle de ce Monde est dangereuse. Salomon demande à Dieu la Sagesse afin de gouverner sagement le Peuple que Dieu même lui a soumis, et afin de le porter à honorer son Créateur, et à publier les louanges qui lui sont dues. La Sagesse, dit ce Roi, criait dans la voie : Invite un chacun à son amour et à l'étude de ses préceptes. La gloire de Dieu est grande, et elle se manifeste à nous en tous lieux. Mais peu de personnes considèrent attentivement ces choses durant cette vie mortelle, qui, s'éclipsant, pour ainsi dire, aussitôt que nous en jouissons, semble néanmoins à plusieurs être d'une durée qui ne doit point avoir de fin. Les Mystères de Dieu ne sont pas cachés pour ceux qui le craignent et, par sa miséricorde, sa lumière les éclaire dans les ténèbres. Pour ne pas employer le trésor précieux du temps, ni les forces de notre esprit et de notre corps à amasser des Richesses et à imiter les Ambitieux et les Superbes, faisons toutes choses dans la crainte de Dieu et travaillons pour l'utilité de notre prochain.

ADOLPHE

Quoique j'avoue que ce que vous dites est véritable, cependant, j'ai un

scrupule dans l'âme et j'ai peine à comprendre pourquoi les Philosophes pensent qu'il faut demander à Dieu ce Trésor, et le prier de nous l'accorder.

LE VIEILLARD

Vous m'avez déjà entendu dire qu'avant toutes choses, nous devons chercher le Royaume de Dieu et qu'en le cherchant, Dieu ajoutera à ce que nous lui demanderons ; qu'il nous donnera toutes choses selon notre désir et que l'Homme ne peut vivre de seul pain, mais de tout verbe procédant de la bouche de Dieu. Or, comme le Démon a tenté notre Sauveur, de même il nous tente, principalement dans les temps que nous avons besoin de demander quelque chose. Car, la Foi, dans ces occasions, venant à nous manquer et la Parole de Dieu cessant de nous assister, nous nous désespérons en nos afflictions et nous en sommes tout abattus : Ce qui n'arrive pas quand la Fortune favorise nos desseins, parce que nous mettons notre espérance dans l'Ennemi de Dieu, l'auteur de tout mal, et que nous lui demandons, pour ainsi dire, dans nos entreprises, un secours, qu'il ne manque point de nous promettre, quoiqu'il ne soit pas en sa puissance de nous le donner et qu'il ne puisse que nous précipiter dans les ténèbres de l'Ignorance. Préférons donc, autant que nous pourrons, le Pain Céleste à la Manne terrestre. Quant à ce que disent les Philosophes, qu'il faut prier Dieu pour réussir dans la recherche de ce Trésor, c'est une chose dont nous ne pouvons douter, car c'est lui seul qui nous le donne, pourvu que, soumis à sa volonté, nous le lui demandions par de ferventes prières et par une étude assidue, qu'il daigne diriger lui-même. Parce qu'il est seul la Vérité, la Sagesse et la Justice, rendant à chacun selon son mérite par le Saint-Esprit, comme il a fait à l'égard des Apôtres. C'est pour cette raison qu'il nous est enjoint de demander, par l'Oraison Dominicale, notre pain quotidien, à cause que nous ignorons les choses que nous devons prier Dieu de nous accorder, parce que souvent nous lui demandons celles qui tourneraient à notre dommage, quoiqu'elles nous soient accordées pour nous tenter. Nous devons seulement demander à Dieu le secours du Saint-Esprit, une santé heureuse et une paix de cœur, que les tentations ne puissent troubler. Car c'est de Dieu qu'émane toute Science et toute Sagesse, tant naturelle que spirituelle. JÉSUS-CHRIST désirait ardemment le salut des Hommes, ce qui me fait dire que son Royaume n'était point de ce Monde, et qu'il n'y était venu que pour sauver les Hommes, en les retirant des ténèbres de l'Ignorance et en leur inspirant le mépris des Richesses temporelles, jusqu'à ce qu'enfin, il en eût conduit quelques-uns dans son Royaume Céleste : Et c'est là, comme je n'en doute point, le motif pour lequel il nous a donné cette Oraison, que nous appelons Dominicale, et qu'il nous a enseigné comment nous devons faire notre prière à Dieu son Père, dont nous sommes les Enfants par adop-

tion, dès le temps que nous marchions devant lui dans une crainte servile sous les Cérémonies de la Loi. Outre ce que je viens de vous dire, je présume que vous savez que les choses naturelles sont sorties des surnaturelles, et que le Royaume de Dieu est éternel, duquel procède le Royaume temporel. N'est-il pas vraisemblable que le Ciel ou Firmament a d'abord été préparé, l'Élément ensuite et la Terre la dernière ? Après la Terre, l'Homme, Créature nouvelle et petit Monde, fut fait pour habiter la Terre, comme le centre du Cercle, et la vie lui fut transmise avec l'âme immortelle. La Terre a un Sel qui préserve toutes choses de pourriture. Quelle contagion ne sortirait pas de l'Océan, cette vaste Mer qui environne notre Globe, si Dieu ne préservait ses Eaux de corruption par le Sel et par le mouvement ? On compare les Ministres de la Parole de Dieu au Sel, qui préserve de putréfaction les Membres, à eux commis dans cette Mer du Monde, par la prédication du Verbe Divin et par le Saint-Esprit. Adam, notre premier Père, avait une entière connaissance de toutes les Créatures ; et nous, ses Successeurs, à peine en connaissons-nous quelques particularités. Ce que nous savons le mieux, c'est que notre connaissance est imparfaite. Dans les derniers temps, au lieu d'un seul Adam, il y en aura plusieurs ; car on dit qu'avant le Jugement Universel les Arts seront manifestation révélés à tous. Jamais Homme n'eut tant de Science qu'il en fut donné à Adam, excepté JÉSUS-CHRIST, qui laissa à son Église celle qu'il avait, pour y être conservée jusqu'à ce que nous entrions dans la vie éternelle, où toutes choses nous seront connues et où chacun recevra la récompense due à ses mérites. Dans ce Monde, nous sommes agités par des tentations continues, parce que, Satan, cet Ennemi mortel du Genre Humain, nous portant sans cesse à pécher, nous effaçons en nous ces traits de la Divinité, que le Créateur de toutes choses y a imprimés en nous formant, et que nous faisons toujours le contraire de sa volonté. Considérez donc ce que dit le Sauveur, quand il recommande de chercher les Trésors, qui ne sont pas sujets à la pourriture, ni propres à émouvoir la cupidité du Larron ; c'est-à-dire des Trésors spirituels, qui fassent triompher l'homme des tentations qui l'attaquent de tous côtés ; car, dans ces moments, il a besoin d'une Armure céleste, je veux dire d'une force qu'il ne peut obtenir que de JÉSUS-CHRIST, en se conformant à sa parole. Si, pendant le cours de notre pèlerinage sur la Terre, nous avons la Foi, l'Espérance et la Charité, avec la Modestie, l'Humilité et la Patience, comme l'Épouse de JÉSUS-CHRIST nous en donne l'exemple, pour nous rendre conformes à son divin époux, nous monterons dans le sein d'Abraham et d'Isaac par l'échelle de Jacob et nous verrons dans sa gloire la Pierre de la Foi, avec son bien-aimé Disciple Saint Jean qui, en s'élevant vers le Ciel, regarde fixement le Soleil comme l'Aigle, c'est-à-dire cette vive Lumière, que Jacob ne vit point, mais de laquelle les trois Disciples virent quelques rayons

sur la Montagne de Tabor. Je ne décris ces choses qu'afin qu'à leur exemple, méprisant les Richesses de ce Monde, et suivant uniquement la Loi du Verbe Divin, nous employions le secours du Saint-Esprit et que nous marchions devant Dieu en Foi, en espérance et en Charité, comme en Modestie, en Humilité et en Patience, désirant intérieurement parvenir à la céleste Jérusalem, qui est le séjour du repos éternel, comme nous l'apprenons du Verbe de Dieu, qui est le seul Juste et le seul Miséricordieux. Qui désire rétablir en soi l'Image de la Divinité doit s'employer aux œuvres de Miséricorde et de Charité, parce que nous ne faisons tous ensemble qu'un Corps en JÉSUS-CHRIST et que son Épouse, dont nous sommes les Membres, n'est de même qu'une en nous. Je vous propose ces choses, quoique je sois persuadé que vous les avez apprises en écoutant la Parole de Dieu, et que vous savez que Saint Paul dit qu'il n'y a rien de plus avantageux pour l'Homme que de désirer de la piété; car, n'apportant rien dans ce Monde, lorsque nous y venons, nous n'en remportons rien non plus quand nous en sortons. Si Dieu nous a donné les choses nécessaires à la vie, il est raisonnable que nous vivions contents de ses dons. Car ceux qui recherchent trop soigneusement les Richesses de ce Monde, sont ordinairement tentés, et tombent dans le rets de la Cupidité, qui les précipite ensuite dans de grands malheurs. L'avarice étant la source de tous les maux, l'Homme qui se laisse posséder de cette Passion, se laisse en même temps détourner de la Foi, et se plonge souvent, par ce moyen dans une extrême calamité. Fuyez donc soigneusement toutes ces choses, Homme de Dieu, et suivez la Justice, la Piété, la Foi, la Pénitence et l'Humilité, en combattant contre ce qui ne peut plaire à Dieu, et en concevant quelle est la vie éternelle, pour laquelle vous avez été créé, et que vous avez confessée publiquement en adorant votre Créateur. Enseignez aux Riches de ce Monde à ne pas s'enorgueillir et à ne pas mettre leur espérance dans des Richesses passagères, mais en Dieu, qui donne libéralement toutes choses, afin que les Riches secourent les Pauvres, et que, par ces bonnes œuvres, ils acquièrent le Trésor de la vie éternelle. C'est là le Sommaire de la réponse que je vous fais pour tempérer en vous le désir des Richesses terrestres. Ces paroles procèdent du centre du Soleil de Justice, et des Rayons du Saint-Esprit par le Vaisseau élu de Dieu. À dire la vérité, la vie céleste surpasse de beaucoup la terrestre, et nous devons passer celle-ci, de manière que nous devenions une Chair spirituelle, qui s'abstienne de toutes les sensualités et qui fasse une guerre continuelle aux Ennemis de Dieu, en les mettant sous le joug de l'Esprit.

ADOLPHE

Je suis dans l'admiration en vous écoutant parler de la Doctrine céleste et des choses spirituelles, à cause qu'il y a peu de Personnes, recherchant

le Secret, qui aient coutume d'y faire attention. Cependant, vous vous expliquez si obscurément sur cette matière, que vous inspirez plutôt le désir des Richesses, que de la Sainte Écriture. Quant à moi, j'ai pris plaisir à vous entendre, quoique j'aie entendu plusieurs fois de semblable Morale sans en avoir fait beaucoup de cas ; et cela parce que de notre nature étant enclins au mal, nous ne sommes pas plus portés à bien dire et à bien faire, qu'attentifs aux choses bien dites et bien faites.

LE VIEILLARD

Nous devons d'autant plus prendre garde à ces mêmes choses, que cet Œuvre naturel est plein de la gloire divine, soit en Paraboles, soit en Images, sans parler de l'abondance des Richesses, qui en proviennent. Je m'afflige en voyant la vie que mènent la plupart des Hommes, et il y en a peu qui soient dignes de participer à ce Mystère. Dans ma jeunesse, ayant besoin de toutes choses ; me voyant tantôt reçu favorablement des uns, et tantôt misérablement rejeté des autres ; et me trouvant continuellement tourmenté par diverses sollicitudes et par différentes afflictions, je tournais souvent les yeux vers le Ciel, en réfléchissant sur l'aveuglement des Hommes, et je priais alors Dieu, notre Sauveur, de me préserver du même aveuglement. Ne voyons-nous pas la plupart d'entre les Savants et les Riches se rendre méprisables par leur ambition et leur orgueil, quoique leur Science et leurs Richesses ne leur soient d'aucun secours ni d'aucune consolation quand ils touchent le moment de quitter cette vie ? Ce n'est point par l'ambition, par la Superbe, ni par la paresse que Dieu nous fait part de cette Lumière ; et nous devons nous employer à acquérir la Sagesse Divine, que plusieurs rejettent méchamment, et qui n'est plus reçue chez les Hommes de notre temps, comme elle le fut autrefois par Abraham, par Loth, et par la Vierge, Mère de Dieu ; car elle demeura chez ceux-ci et se fit dans leurs cœurs une habitation ferme et solide. Cette Sagesse est l'Esprit de Dieu ou, pour mieux dire, c'est Dieu même. Ce qui doit nous faire comprendre ce que c'est que son Verbe Divin, qu'il entend devoir habiter en nous comme la Sagesse la plus parfaite. Ce Verbe n'habite point dans les Superbes ni dans les Orgueilleux, non plus que dans ceux qui ne recherchent point la Sagesse ; parce qu'il n'aime que les Pieux et les Humbles, et la piété et l'humilité sont les commencements de cette Sagesse, d'où procède la diversité des états qui sont établis parmi les Hommes, tant pour les choses spirituelles que pour les corporelles, comme sont la Théologie, la Jurisprudence, et la Médecine, lesquelles sont appelées Arts libéraux ou mécaniques. Ce qui fait que les Manufactures sont dans un ordre juste par ces Sept ; que le bien est séparé du mal, et que la vérité est discernée du mensonge. Car Dieu veut que la véritable Lumière reluise en nous, le mal étant

séparé du bien. Par le péché du premier Adam, que Satan avait séduit, l'ordre de toutes choses fut subverti et troublé et le nouvel Adam, pour le rétablir, nous sépare de toute tache et de toute souillure, comme cette Ève régénérée divise le bien d'avec le mal, ramène la vie et le nouveau Monde par elle-même et par sa parole sainte, afin que, désormais, le Corps et l'Âme ne soient plus séparés l'un de l'autre, et demeurent stables en l'image de Dieu, car c'est la volonté du Tout-Puissant et en cette façon, il demeurera avec nous jusqu'à la fin du Monde. Mais le Monde, étant opiniâtre, s'aveugle par les obscurités Judaïques, parce qu'il marche dans les sentiers du vieil Adam, ne le faisant point mourir par la foi au Sacrement du Baptême, et l'opération du Saint-Esprit est dans la foi par le Verbe, et sans le Verbe il n'y a rien ; car c'est le Verbe même de Dieu. Or qui ne croit pas en Dieu est dans les ténèbres de la mort avec le vieil Adam, et n'a pas l'espérance de la vie éternelle, ne pouvant sans fondement persévérer dans la foi ; en sorte que c'est un Païen ou un Hérétique, qui offense la Pierre angulaire, que saint Jean nous a démontrée. Par sa grande miséricorde Dieu nous propose plusieurs moyens pour que nous puissions nous préserver des maux et des tentations, et nous garantir des surprises de l'Esprit maudit, qui, par sa mauvaise Doctrine, cherche à nous faire perdre ensemble notre corps et notre âme. Le Magistrat politique repousse la force et réprime l'audace des Méchants, et entretient la paix et la concorde entre les Hommes bons et pieux. Il écarte la fraude et la tromperie, et fait droit à qui il appartient, non selon le désir des Hommes injustes, mais selon les règles de la Justice et la volonté de Dieu. Nous devons dire la même chose du Médecin, qui par ses remèdes, guérit le Malade de ses infirmités. Mais, quant à l'Esprit malin, il accable, autant qu'il peut, le Genre Humain de toutes sortes de maux et d'afflictions, comme sont les injustices, les inimitiés, les haines, les adversités, les mensonges, les calomnies, les persécutions, la pauvreté, et tâche continuellement d'éteindre en nous la Foi, l'Espérance et la Charité. Après que JÉSUS-CHRIST, notre Sauveur, eût été emmené du Jardin les mains liées, l'Apôtre saint Pierre donna un exemple manifeste de l'inconstance et de la fragilité humaine. Nous devons aimer de tout notre cœur le Verbe Divin ; le faire habiter dans notre âme, et l'y retenir par la vertu de son Sacrement, afin qu'en sortant de cette vie mortelle, nous entrions dans la vie éternelle, malgré toutes les Puissances de l'Enfer. Je vous dis là bien des choses, mon Fils ; mais je vous prie de ne point vous ennuyer de la longueur de mon discours et je souhaite qu'à l'exemple de Tobie, vous ne vous occupiez pas du soin des choses de ce Monde ; que vous vous contentiez de votre nécessaire et que vous mettiez toute votre espérance en Dieu, en secourant les Pauvres et vous reposant du surplus sur sa Providence. Mais, pour que vous entendiez plus clairement ce que j'ai dit, je vous fais ce Présent, par lequel le sens de mes paroles

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

vous sera développé, et par lequel aussi vous acquerrez, en vous appliquant à l'étude, ce rare Trésor, dont vous ferez usage pour le soulagement de votre Prochain et pour la gloire du nom de Dieu. Vous l'estimerez véritablement un grand Trésor, si avec l'aide de Dieu, vous pouvez en avoir la connaissance qu'on ne trouve point dans les Écrits des Savants, ni dans les Recettes des Sophistes, parce qu'elle est cachée aux Usuriers et aux Voluptueux. Car c'est notre *Eau* et notre *Feu*, qui paraît aux yeux des Bons pour leur utilité, et aux yeux des Méchants pour leur ruine, parce qu'ils agissent mollement dans la recherche des choses qui veulent être recherchées avec beaucoup de peine et de travail. Si vous êtes humble, modeste, patient et d'un esprit docile, vous découvrirez ce Trésor, dont vous jouirez paisiblement en servant Dieu et en soulageant votre Prochain. Je vous mettrai par écrit les paroles d'Hermès, ce Sage Roi et Prêtre Égyptien, avec sa Table d'Émeraude, et j'ajouterai à cela d'autres pièces touchant la Teinture des Philosophes, pourvu que vous me déclariez avec sincérité quel est votre sentiment sur ce Sujet.

ADOLPHE

Vous arrivez enfin au but où tendait le plus ardent de mes désirs, je vous promets devant Dieu que j'emploierai ce Trésor à sa Gloire, en le distribuant aux Pauvres, et que je réglerai mes actions avec tant de prudence que personne ne saura jamais que je le possède. Et je vous promets encore de faire en sorte, autant que la fragilité humaine pourra me le permettre, de ne souiller mon esprit ni mon âme d'aucun vice, et de ne causer aucun scandale, pendant qu'il plaira à mon Créateur de me conserver la vie qu'il m'a donnée.

LE VIEILLARD

Sachez que celui qui exerce les œuvres de miséricorde envers le Prochain et qui partage son Bien avec le Pauvre, comme avec son Frère, est grandement approuvé de Dieu. Mais, pour revenir à notre propos, ayant assez considéré la candeur de votre âme, je me détermine à vous donner l'intelligence des Paraboles, dont les Philosophes font avec raison un très grand mystère, et vous vous appliquerez à la lecture des Livres qui vous aideront à en acquérir la connaissance, vous remettant à Dieu de toutes choses, parce qu'il est très bon et très grand.

ADOLPHE

Je ne puis, vénérable Vieillard, trop reconnaître le bon office que vous me rendez en daignant m'instruire, et pour répondre à votre désir, je m'adonnerai désormais à la lecture des Livres dont vous me parlez. J'en profiterai

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHEMIQUES

avec l'aide de Dieu, que je prierai sans cesse de m'ouvrir l'entendement, et je mènerai une vie si exemplaire que j'édifierai ceux qui aimeront la vertu. Dès maintenant je me dévoue tout entier à l'étude, et je vous offre par avance, tout le fruit que j'en pourrai retirer.

LE VIEILLARD

Je souhaite que toutes choses soient ainsi que vous me le dites : et si Dieu, par sa bonté, vous donne la connaissance de ce Mystère, soyez-lui toujours agréable en le servant fidèlement et en publiant ses louanges et sa gloire, suivant ce que dit le prophète Jérémie : Le Sage ne se glorifiera point en sa sagesse, ni le Puissant ne se fiera point en sa force, ni le Riche, en ses richesses. Celui qui se glorifie en cela seul doit se glorifier, qu'il connaît que je suis le Seigneur miséricordieux et juste, dit le Seigneur ton Dieu. Ainsi soit-il.

Fin de la Première Partie



SECONDE PARTIE : CONTENANT LA PRATIQUE GÉNÉRALE DE L'ŒUVRE DES ANCIENS SAGES

Moi, Atlas, je porte sur mes épaules le Ciel et la Terre ; je les observe exactement et fondamentalement, et je recherche avec autant de prudence que de simplicité, ce qu'ils contiennent l'un et l'autre, jusqu'à ce que, par mes Observations et mes Recherches, j'en aie une connaissance qui me récompense de mes sueurs et de mes travaux.

Cet Art mystérieux ne peut être révélé qu'en Paraboles et le Sens de ces Paraboles doit se chercher avec beaucoup de réflexion et de jugement. Pour cela, il faut avoir les Livres des Philosophes, peser mûrement ce qu'ils enseignent, et démêler ce qu'ils disent de conforme à la manière dont la Nature opère, d'avec ce qui ne s'accorde pas avec ses Opérations. Pour se perfectionner dans les autres Arts, on emploie souvent six ou sept années dans une fatigue continuelle, et dans celui-ci, on peut, sans beaucoup de peine et sans une grande dépense, se rendre parfait en moins de douze heures et le porter en huit jours à sa perfection, si sa Matière a en soi son propre Principe. Cependant, quelques-uns ont, durant trente ou quarante ans employé de grandes sommes à la recherche de cet Art, sans parvenir à la connaissance de ce Mystère ; et les Artistes, auxquels la fin en est connue, cachent soigneusement le secret de cet artifice, qu'admirent véritablement ceux qui s'appliquent à connaître ce Monde et ce qui en dépend. Mais ces choses sont en la miséricorde de Dieu et nous avons seulement besoin, dans notre œuvre, de l'AZOTH et du FEU³, qui n'est autre chose que laisser cuire, dissoudre, pourrir, coaguler et fixer. Le Pauvre comme le Riche peut faire cette chose. Il n'est pas permis d'écrire cet artifice pour qu'on s'en souvienne ; on peut seulement l'enseigner de vive voix et je ne puis parler plus clairement, à cause de la puissance et

³ L'AZOTH, c'est-à-dire l'eau mercurielle, et le FEU, dit l'auteur du livre intitulé *Clangor Buccinæ*, lavent et nettoient le Laton, c'est-à-dire la Terre noire, et lui ôtent son obscurité. Arnaud de Villeneuve, dans son *Rosaire*, dit pareillement que le Feu et l'Eau, qui est l'Azoth, lavent le Laton, et le nettoient de sa noirceur. Il faut, dit Flamel dans ses *Hiéroglyphes*, faire deux parts du Corps coagulé, dont l'une servira d'Azoth pour laver et mondifier l'autre, qui s'appelle Laton, qu'il faut blanchir. Celui qui est lavé est le Serpent Python qui, ayant pris son Être de la corruption du limon de la terre, assemblé par les eaux du déluge quand toutes Confections étaient en eau, doit être vaincu par les flèches du Dieu Apollon, c'est-à-dire par notre Feu, égal à celui du Soleil. Cette moitié, ou Azoth qui lave, ajoute-t-il, ce sont les dents de ce Serpent, que le Sage Artiste, le vaillant Thésée, sèmera dans la même terre, dont naîtront des Gendarmes, qui s'entre-tueront eux-mêmes.

de l'injustice de quelques-uns. Néanmoins je dis : Voulez-vous connaître la Pratique de l'Art ? Prenez de l'Eau Lunaire ou Eau d'Argent, dans laquelle sont les Rayons du Soleil. Cette Opération, disent les Anciens, convient véritablement aux Femmes. Quoiqu'il y ait beaucoup de Livres composés au sujet de cet Art, avec tout cela, quoique plusieurs d'entre le Peuple, ainsi que d'entre les Grands, n'épargnent ni travaux ni dépenses pour en acquérir la connaissance, toutefois, ils travaillent vainement, parce qu'il y a, entre eux et la Nature, une barrière qui les empêche de l'approcher. Pour une plus grande intelligence, après ces Paraboles, voyez la Table d'Émeraude d'Hermès, excellent Philosophe et le Père des Enfants de la Science.



*La table d'émeraude d'Hermès
ou les paroles des secrets de ce philosophe*

Ceci est vrai, et sans mensonge, que tout ce qui est dessous est semblable à ce qui est dessus. Par ceci, les merveilles de l'Œuvre se font d'une seule chose. Et comme toutes choses se font par Un, et par la méditation d'Un, ainsi toutes choses sont faites d'Un par Conjonction. Le Soleil en est le Père et la Lune la Mère. Le Vent l'a porté dans son ventre. La Terre est sa Nourrice, la Mère de toute perfection. Sa puissance est parfaite, si elle est changée en terre. Séparez la Terre du Feu avec prudence, et le Subtil de l'Épais avec sagesse. Il monte de la Terre au Ciel, et redescend du Ciel en Terre, et reçoit la puissance, la vertu et l'efficace des choses supérieures et inférieures. Par ce moyen, vous aurez la gloire de tout. Vous repousserez les ténèbres, toute obscurité et tout aveuglement, car c'est la Force des forces, qui surmonte toutes forces, toutes choses subtiles, et qui pénètre les choses dures et solides. En cette façon le Monde a été fait et les Conjonctions, ainsi que les effets admirables qu'il produit ; C'est le chemin par lequel ces merveilles sont faites. Pour cette cause, je suis nommé Hermès Trismégiste, ou *trois fois grand*, ayant les trois parties de la Sagesse ou Philosophie du Monde Universel. Et ce que je dis de l'Œuvre Solaire est véritable et parfait.

Ces paroles emportent le prix sur tout ce qui a été dit touchant cette Matière. Théophraste, en parlant de cet Art, nous dit entre autres choses : Prenez la Lune du Firmament ; du lieu supérieur changez-la en eau ; réduisez-la ensuite en terre, et vous opérerez un miracle qui surprendra tout le monde. Si vous conduisez l'Opération jusqu'à sa fin, et que dès son commencement, vous mettiez dans sa terre cette Lune en eau purgée et nettoyée de toute ordure, alors, elle jettera des rayons clairs et luisants ; mais, si vous la voyez changée et comme pâle, lavez-la au Bain de bienséance, et l'ornez de vêtements de splendeur permanente et de terre crue, de laquelle elle se réjouit merveilleusement. Laissez-la en cet état jusqu'au temps qui lui est propre, mais elle y demeurerait perpétuellement, si vous ne la délivriez des liens du tombeau. C'est le Mystère de la Lune renversée. Si vous en venez à bout, tous les Secrets de l'Art vous seront découverts.

Les paroles d'Hermès dans son Pimandre

Le Pimandre d'Hermès Trismégiste dit : Une fois, entre autres, en pensant à la nature des choses, et en élevant au Ciel la subtilité de mon esprit, mes Sens corporels venant alors à s'assoupir, je fus surpris par le Sommeil, à peu près comme il arrive à celui que trop de réplétion ou quelque fâcherie endort insensiblement, et aussitôt, il me sembla voir une très grande Statue, qui m'appelant par mon nom, me dit : Pimandre, que souhaites-tu voir et entendre ? que désires-tu connaître ? Je lui demandai qui il était. Je suis, me répondit-il, la Pensée de la Puissance Divine ; je ferai ce que tu voudras, et je suis partout avec toi. Alors, je lui répartis que je désirais avoir une connaissance parfaite de la Nature, de l'Essence et du Ressort de toutes choses, et principalement de connaître Dieu. Aie bonne mémoire, me répliqua-t-il, et je t'enseignerai tout ce que tu veux apprendre. En disant ces choses, il changea de forme et, en un instant, toutes choses me furent révélées.

Le symbole de Frère Basile Valentin

La Pierre, de laquelle notre Feu Fugitif est extrait n'est pas des plus précieuses, et de ce Feu la Pierre même est faite de Couleur blanche et rouge. Toutefois, cette Pierre n'est pas Pierre. En cette Pierre la Nature produit une Fontaine claire et nette, qui suffoque son Père fixe, et l'engloutit jusqu'à ce qu'enfin, l'Âme lui soit rendue, et que la Mère fugitive soit faite semblable dans le Royaume. Cette Pierre acquiert de grandes puissances et de merveilleuses vertus. Elle est plus vieille que le Soleil. La Mère préparée par le feu, le Père engendré par l'esprit ; et l'Âme, le Corps et l'Esprit consistent tous en deux choses, desquelles toutes choses sont d'Un, et cet Un conjoint le Fixe avec le Volatil. Ces choses sont Deux, Trois et Un. Si tu ne connais pas ces Nombres, tu seras frustré de l'effet de l'Art. Adam demeure dans le Bain où Vénus trouve chose semblable à elle, et ce Bain fut préparé par ce Dragon antique, quand il eut perdu ses forces et sa puissance. Et ceci n'est autre chose, dit le Philosophe, que le Mercure Double ; son nom est caché, et l'on doit le rechercher avec grand soin et un travail fort assidu.

La fin prouve les effets.



*Le symbole
Nouveau*

Je suis Déesse, d'une excellente beauté et d'une grande Race. Je suis née de notre Mer propre ; j'environne toute la terre, je suis toujours mobile et le lait et le Sang coulent de mes mamelles. Cuis ces deux choses jusqu'à ce qu'elles soient converties en Or et en Argent, surmontant les autres. J'enrichis celui qui me possède.

Ô fondement très précieux, dont toutes choses sont produites dans ces terres, quoique, d'abord, tu sois un Venin décoré du nom d'Aigle fugitif ! La première Matière est la Semence blanche et rouge, dans le Corps de laquelle la sécheresse et les pluies sont encloses et cachées aux Impies, à cause de l'Ornement, et de la Robe virginale, éparse par toute la Terre. Tes Père et Mère sont le Soleil et la Lune : Et l'Eau et le Vin opèrent aussi en toi, comme l'Or et l'Argent dans la Terre, afin que l'Homme s'y réjouisse en cette façon. Dieu très bon et très grand, répand sa Bénédiction et sa Sagesse avec la pluie et les rayons du Soleil, à la gloire éternelle de son nom. Mais, ô Mortel ! considère ici quelles sont les choses dont Dieu te fait présent ! Tourmente l'Aigle, jusqu'à ce qu'il répande des larmes, et le Lion jusqu'à ce qu'il soit si fort affaibli qu'il désire la mort en pleurant. Le Sang de celui-ci, conjoint avec les larmes de l'Aigle, est le Trésor de la Terre. Ces deux animaux ont coutume de s'engloutir l'un l'autre, de se poursuivre par un amour mutuel, et de prendre la nature et la propriété de la Salamandre. S'ils demeurent mêlés ensemble dans le feu sans en être offensés, ils dissipent les maladies des Hommes, des Bêtes et des Métaux. Après que les anciens Philosophes ont eu la connaissance de ce Mystère, ils ont soigneusement recherché le Centre de l'Arbre qui est au milieu du Paradis terrestre, en y entrant par les cinq Portes contentieuses. La première de ces Portes, a été la connaissance de la véritable Matière, dans laquelle se donne le premier combat. La seconde, cela a été la préparation de cette Matière ; c'est-à-dire comment on doit la travailler pour trouver les Cendres de l'Aigle et le Sang du Lion. Dans cette Opération se livre un rude combat, dans lequel le Sang et l'Eau s'acquièrent un Corps spirituel resplendissant. La troisième, c'est le Feu, qui conduit le Composé à une parfaite maturité. La quatrième, c'est la Multiplication dans laquelle le Poids est nécessairement requis. La cinquième et dernière Porte, c'est la Projection sur les Métaux imparfaits. Celui qui parvient jusqu'à cette Porte est rempli de gloire et de richesses, car il possède la Médecine Universelle de toute sorte de maladies, et elle est la preuve de ce que contient le Livre de la Nature, duquel sort tout l'Alphabet. Ce Mystère, le plus ancien de tous, subsiste dès le com-

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

mencement, avant même la Création d'Adam, et c'est la Science de la Nature que Dieu, très bon et très grand, a inspirée par son Verbe. Puissance admirable, Feu vivifiant, Rubis très clair, Or rouge et luisant, et la Bénédiction de cette vie. Mais, à cause de la malice des Hommes, ce mystère de la Nature n'est pas découvert à beaucoup de Gens, quoique sa Matière soit continuellement devant les yeux de tout le monde et qu'elle soit vivante, comme on le verra dans la Parabole qui suit.



Matière première

Je suis un Dragon envenimé, de vil prix, et présent en tous lieux. La chose sur laquelle je me repose, et qui se repose sur moi se trouve en moi, en recherchant soigneusement mon Eau, et mon Feu, qui compose, qui détruit et qui rétablit. Tu extrairas de mon Corps le Lion vert et rouge. Si tu ne me connais exactement, tu prends les cinq cens de mon feu. Il sort de mes narines un venin trop tôt mûr, lequel a apporté du dommage à plusieurs. Sépare donc, avec artifice, le subtil de l'épais, à moins que tu ne te plaises dans la pauvreté. Je t'élargis les forces des Mâles et des Femelles, ainsi que celles du Ciel et de la Terre. Les Mystères de mon Art doivent être traités avec courage et magnanimité. Si tu désires que je surmonte la force du Feu, sache que plusieurs y ont perdu leur temps, leurs biens et leurs peines. Je suis l'Œuf de Nature, connu seulement des Sages, lesquels, étant pieux et modestes, engendrent de moi le petit Monde que Dieu, très bon et très grand a préparé aux Hommes. Mais, quoique beaucoup de Gens le désirent, néanmoins, il n'est accordé qu'à peu de personnes, qui doivent secourir les Pauvres de mon Or, au lieu de mettre leur affection dans un Trésor qui doit périr. Les Philosophes me nomment Mercure et mon Mari est l'Or Philosophique. Je suis le vieux Dragon, présent par toute la Terre. Je suis Père et Mère, jeune et vieux, fort et faible, mort et vif, visible et invisible, dur et mou, descendant en Terre et montant au Ciel, très grand et très petit, très léger et très pesant. L'Ordre de la Nature est souvent changé en moi, en couleur, nombre, poids et mesure. Je contiens la lumière naturelle. Je suis clair et obscur. Je sors du Ciel et de la Terre. Je suis connu et je ne suis rien, je veux dire de stable. Toutes les Couleurs reluisent en moi par les rayons du Soleil, Rubis solaire, Terre très noble et clarifiée, par laquelle tu pourras transmuier en Or le Cuivre, le Fer, l'Étain et le Plomb.



Opération du mystère philosophique, première figure

Je suis vieux, faible et malade. Mon surnom est Dragon. Je suis Serviteur fugitif, et l'on m'a enfermé dans une fosse, afin que je sois ensuite récompensé de la Couronne Royale, et que j'enrichisse ma Famille. Après ces choses, nous posséderons tous les Trésors du Royaume. Le Feu me tourmente grandement et la Mort rompt ma chair et mes os, jusqu'à ce que six semaines se passent. Dieu veuille que je puisse surmonter mes Ennemis. Mon âme et mon esprit m'abandonnent. Cruel venin, je suis comparé au Corbeau noir, car c'est la récompense de la malice. Je suis couché dans la poudre et dans la terre. Plût à Dieu que de trois une chose se fit, afin que vous ne m'abandonniez plus, ô mon Âme et mon Esprit, pour que je revoie de nouveau la lumière du jour, et que ce Héros de la Paix, que tout le monde attend, puisse sortir de moi. On trouve dans mon Corps le Sel, le Soufre et le Mercure. Que ces choses soient comme il faut, sublimées, distillées, séparées, pourries, coagulées, fixées, cuites et lavées, afin qu'elles soient bien nettoyées de leurs fèces et de leurs ordures.



Deuxième figure

Que si ces Couleurs, qui sont de plusieurs sortes, se trouvent changées, et que ce héros apparaisse rouge, ce sera le Fils très puissant, n'ayant point son semblable dans le Monde, car il aura les forces du Soleil et de la Lune et sera le Vainqueur de tout l'Or rouge. Tu en acquerras la connaissance, si tu le purges sept fois par le feu. Après cela, produis-le parmi la Populace envieuse, qui hait notre Œuvre, parce qu'elle ne le connaît pas. Mais écoute ce qui suit.



Troisième figure

Dix Hommes terrassent ce Héros et le tuent et, néanmoins, il leur pardonne cette méchanceté après qu'il est ressuscité. Lorsqu'il a repris la vie, il s'en réjouit éternellement avec eux et leur communique sa substance pour les faire vivre avec lui. Cependant, la Ville est assiégée de tous côtés, et il faut que durant ce Siège, ceux-là endurent et meurent, et sont perdus au premier regard. Or, les ténèbres assaillant la Lune et le Soleil, ce Pasteur succombe et, néanmoins, ne peut être séparé, à cause qu'il n'est pas semblable à la première terre, et les Ennemis meurent pareillement avec lui, s'ils veulent participer à l'honneur et à la gloire. De la pure grâce de Dieu, l'Arc-en-Ciel apparaît quand le Roi les favorise et, alors, il faut chanter ses louanges et ses effets admirables.



Quatrième figure

Maintenant, les Ennemis du Roi sont à la géhenne et, reconnaissant leur méchanceté, ils tombent tous ensemble par terre. Alors, ils sont déclarés coupables au second Chef, et leur Ville est assiégée par les Ennemis, d'abord spirituellement par le feu, et ensuite corporellement, et succombent tous, comme ceux de la première Ville. Mais ce Héros, comme vrai Roi, les aide et les assiste, parce qu'eux tous sont seulement Un, et qu'ils sont presque réduits au néant à cause de cette Éclipse du Soleil, et les Corbeaux très noirs consomment toute leur chair. Leur Âme et leur Esprit étant blessés, ils sont proches de leur chair pourrie, et le Roi est nettoyé de toute pourriture. Pour cette cause, l'Âme, l'Esprit et le Corps sont conjoints, afin qu'il demeure en eux et qu'ils habitent pareillement en lui. Or le Fixe rend semblablement cet autre fixe, afin qu'il sorte de lui une lignée nouvelle et blanche. Mais considère plus avant les Couleurs, qui montrent que ceux-ci sont dignes de la Robe blanche nuptiale et que, s'ils embrassent amiablement le Roi, ils gagneront la Robe pourprée et dorée et le repos du Sabbat, durant lequel ils rendront à Dieu, leur Créateur, l'honneur qui lui est dû. Déjà la Lune obéissante fait luire le jour du Soleil, et cette Amie bien-aimée est couverte de vêtements blancs comme la neige. À présent que tu es joyeux, comprends le reste.



Cinquième figure

Me voilà maintenant ressuscité du Sépulcre et j'apparais à mes Frères, mon Époux m'embrassant, par lequel je rendrai aussi mon Frère constant, spirituel et blanc, en le teignant, quoiqu'il soit faible et débile, afin que je lui redonne la force et la puissance du Roi, lequel étant vainqueur, doit bientôt me suivre, et nous rendra semblables au Soleil, d'autant qu'il a ressuscité en moi. Je suis donc comparé à la Mer cristalline fixe, et je déplore amèrement l'imperfection de mes Frères, par laquelle se retirant de moi, conjoints aux pierres et à la poudre de la terre, ils perdent toute force, aspirant après les choses terrestres et méprisant les célestes ; car sans intermission, je pleure et je jette des larmes, desquelles sort la bénédiction, qui apparaît et je ne m'adonne pas à la vanité ni à l'impudence comme ma Sœur Vénus, qui est toujours attentive aux voluptés de ce Monde. Toutefois, elle pourra acquérir mon vêtement, que je dois distribuer à cinq, pourvu qu'ils puissent vivre avec moi. Pour mon Frère Mars, ce méchant et scélérat Trompeur, après qu'il a eu de mes larmes, il renverse et tue plusieurs Innocents et, tout enflammé de colère rayonnante, il méprise la sagesse, la modestie et la paix. Mon Frère Saturne, qui a le même esprit, se trouvant toujours pressé d'une Passion mélancolique et d'avarice, renverse le salut de plusieurs et c'est pourquoi il a la face triste. Jupiter, étant doux et clément, approche de la Couronne Royale, quoiqu'il soit sévère, craintif et plusieurs fois sujet aux Passions d'inconstance, comme le sont la plupart des Hommes, quoique tous les Hommes doivent être assemblés et conjoints en un. Mais mon Frère Mercure, le plus jeune, quoique vieux à cause de sa prudence, rompt les liens de concorde ; il pleure et rit tout ensemble, quand il se voit semblable à la Salamandre. Il opère des Œuvres admirables, et ressemble à celui qui, courant par toutes les parties du Globe universel de la Terre, se réjouit de la compagnie des Bons, et des Méchants, et la quitte ensuite. Si, donc, tous mes Frères imitaient ma constance, le Roi céleste distribuerait de grands Biens où le Soleil se plaît dans les pluies, et après les pluies, il donne de grandes Richesses. Comme le Père de Famille aime sa Femme, et la poursuit d'un amour ardent, de même, rejetant les discordes et les contentions, qui sont entre mes Frères et moi, je donnerai Teinture à l'Argent, en réduisant mon Roi en Or.



Sixième figure

Reluisant d'une grande clarté, j'ai vaincu tous mes Ennemis, d'Un plusieurs et de plusieurs Un, descendu de génération illustre. Du plus bas Lieu, il monte au plus haut. La plus basse force est jointe dans ce Monde avec la plus haute. Je suis Un et plusieurs sont en moi. Multiplié par dix, je guéris autant de fois mes six Amis, pourvu que, dans la fusion, ils m'obéissent promptement, à l'exemple de mon Amie la Lune. J'ai six Robes nuptiales et six Couronnes dorées, chacune desquelles sera donnée à chacun de mes six Amis, afin que, semblables aux Rois, ils règnent avec moi, dominant sur ceux qui m'ont méprisé et qui n'ont fait aucun compte de mon amour. Ils seront découverts par le feu, d'autant qu'ils sont soigneux de monter de la terre. S'ils ont été vraiment joyeux, blancs et de couleur de pourpre et de sang, ils donneront de grandes Richesses, ainsi que Dieu, de qui sont toutes choses, hautes et basses, le commencement et la fin. Car il est A et O, présent en tous Lieux. Les Philosophes m'ont donné le nom d'AZOTH ; les Latins me marquent par A et Z ; les Grecs, par Alpha et Oméga ; les Hébreux, par Aleph et Thau ; et tous ces différents noms font ensemble AZOTH. Étant jeté dans le Feu, comme par colère, j'opprime l'eau, et les six autres Métaux louent grandement mon nom, parce que je les introduis dans le Royaume du Soleil. Ils m'appellent Universel, quand je les transmue en Or très pur, auquel ni l'eau, ni le feu ni la terre ni aucun venin ne causeront de dommage. De plus, je sers de Remède aux Maladies des Hommes, et je suis le vrai Trésor Royal, qui est donné seulement à ceux qui ont de la piété. Si donc Dieu, très bon et très grand, te donne la connaissance de ce Trésor, vis modestement avec toi-même, de peur qu'en te réjouissant dans la compagnie des Méchants, tu ne tombes dans le danger et dans l'affliction ; car plusieurs, sous l'apparence de l'amitié, méditent des Empêchements à ton Salut et la Révélation n'appartient qu'à Dieu.

*Declaration et explication
d'Adolphe*



L'œuvre universel des philosophes

Le Vieillard est le premier Principe révélé par l'art d'Hermès ; car le Sel, le Soufre et le Mercure, le bas comme le haut, l'Astre du Soleil abondant en couleurs, le Feu, l'Air, l'Eau, la Terre de la génération de Diane et d'Apollon, le Feu masculin, l'Air féminin, tout cela ne signifie que la Terre et l'Eau, de poids pesant et léger, stable et fugitif et dépouillé de la Robe terrestre. Prépare-le nu, enferme-le dans un Bain chaud, et le cuis à la chaleur des vapeurs, jour et nuit, jusqu'à ce que paraisse l'Étoile, autour de laquelle sept autres courent par la Sphère, et qu'il soit suffoqué dans l'Eau. Le noir Corbeau, premier Oiseau, voltige à l'entour des Corps morts, jusqu'à ce que, de la Colombe blanche, il sorte un Oiseau rouge qui la suive. Éteins donc spirituellement le Corbeau noir, afin que toutes les Couleurs paraissent. Mais pendant que la Lune corporelle subsiste, la Licorne se repose, et prépare le chemin au Roi. L'Argent blanc sort, le Roi suit de près, étant rouge, encore solitaire, mais très pur. Si tu le mènes, avec sa Mère, par tous les Royaumes, il multipliera sa valeur de dix et donnera de grandes Richesses à ses Frères. Heureux trois, même, quatre fois heureux, celui qui a acquis la connaissance entière de cet Art.

Déclaration d'Adolphe

Après que moi, ADOLPHE, j'eus, selon le désir que j'en avais, pris la résolution d'aller à Rome, j'en entrepris le voyage afin de pouvoir ensuite m'attacher avec plus de soin à la recherche de la connaissance des Arts les plus secrets. Étant donc arrivé dans cette Ville si renommée, et me trouvant une certaine nuit hors de mon logis, grandement affaibli par les pluies et les tempêtes qu'il avait fait durant le long de la journée, j'entrai, pour me reposer, dans une Caverne souterraine, dont il y a un assez grand nombre dans Rome. Ayant dans ce Lieu-là fait ma prière à Dieu et imploré son assistance, étant encore à jeun, le Sommeil me surprit et je m'endormis; mais, n'étant pas couché commodément, je m'éveillai sur le minuit et je considérai la Caverne qui me servait d'Hôtellerie. Alors, pensant aux Ouvrages admirables de Dieu, très bon et très grand, et réfléchissant avec attention sur les misères de la vie humaine, je vins ensuite à raisonner en moi-même sur les Secrets et sur l'Œuvre des Philosophes. Comme je pensais profondément à cette Science, il me sembla entendre quelque bruit dans ma Caverne, qui néanmoins cessait au même instant. Cependant, cela me faisait peur; je craignais que ce ne fût des Sorciers ou des Larrons. Implorant de nouveau l'assistance de Dieu, j'aperçus, au plus profond de ma Caverne, une petite lumière qui, s'augmentant peu à peu, s'approchait insensiblement auprès de moi. Tombant comme en faiblesse de frayeur, j'hésitais sur ce que j'avais à faire. Au moment même, je vois un Homme très resplendissant et comme Aérien, portant sur sa tête une Couronne Royale, qui était partout ornée d'Étoiles. Le regardant attentivement, et considérant toutes ses parties intérieures, je voyais son Cerveau, de même qu'une Eau cristalline, se mouvoir de soi-même comme les Nues. Son Cœur me paraissait d'un rouge de Rubis. Le Poumon, le Foie, le Ventricule et la Vessie étaient purs, clairs et transparents comme le Verre. La Rate et le reste des Intestins paraissaient aussi, mais il n'avait point de Fiel, et je ne puis par mes paroles, exprimer la clarté de cet Homme non plus que sa pureté. Effrayé de plus en plus de cette vision: ô Seigneur mon Dieu, m'écriai-je, délivrez-moi de tout mal! Mais, cet Homme s'approchant de moi: Adolphe, me dit-il, suis-moi et je te montrerai les choses qui te sont préparées, pour que tu puisses passer des ténèbres à la lumière. J'ignore qui vous êtes, lui répondis-je; que l'Esprit du Seigneur du Ciel et de la Terre me conduise. Suis-moi, me dit-il une seconde fois, car à cause que tu crains Dieu, ajouta-t-il, et que tu m'aimes, je t'aimerai pareillement et tu loueras le nom du Seigneur. Ayant proféré ces paroles, il me fit entrer dans le fond de la Caverne, où considérant plus attentivement toutes ces choses, je vis dans sa Couronne

une Étoile rouge très reluisante, dont les Rayons pénétraient mon Corps et mes Entrailles. Sa robe était de Lin blanc, parsemée de fleurs de diverses couleurs ; la verte, principalement, reluisait au-dedans. Outre ces choses, une certaine vapeur, toujours mouvante, montait de son Cœur à son Cerveau et redescendait de son Cerveau dans son Cœur. Enfin, il ébranla de la main la muraille, en faisant un bruit éclatant, et disparut à mes yeux. Je me trouvai de nouveau dans les ténèbres, et mon âme fut saisie d'une nouvelle crainte. Au lever du Soleil, j'allumai une bougie pour visiter l'intérieur de la Caverne. Je vis la muraille ébranlée et je trouvai un Coffre de Plomb. L'ayant ouvert, j'en tirai un Livre, dont les feuillets étaient d'écorces de Hêtre, sur ses feuillets était mise en écrit, pour qu'on pût s'en souvenir, la Figure Parabolique du vieil Adam. Je la lisais jour et nuit et, enfin, une Voix me révéla ce Secret, et me fit connaître plusieurs choses admirables. Je regardais au Midi, où sont les chauds Lions, et aux Lieux assujettis aux Pôles et au Septentrion, dans lesquels Lieux sont les Ourses. Je chantais les louanges du Seigneur. J'exaltais son saint nom et je connaissais le Mystère de ce Livre, cacheté du Sceau de la Nature. Je vais mettre ici ce Secret, de la manière qu'il était écrit dans ce même Livre.



Le symbole de Saturne

Adam, chargé de vieillesse, n'ayant pas obéi au commandement de Dieu, non plus que sa Femme, avait attiré sur soi l'effet de la Sentence de malédiction. L'un et l'autre, déchus de leur état, et remplis de crainte, prennent la fuite, et se cachent dans les buissons parmi les épines. Émus de honte à la vue de la nudité de leurs corps, ils en seraient morts misérablement si Dieu, très bon et très grand, ne les eût ensuite, par sa miséricorde, rétablis dans leur premier état. Car, avant qu'il les eût renouvelés, ils engendraient des Enfants imparfaits. S'étant eux-mêmes rendus indignes de la possession du Jardin de délices, et devant être révélés à tout le monde, ils furent chassés de ce Jardin par un rayon de feu. Et quoique ce même Jardin abondât en douceurs, Adam avec sa Femme en avaient plus abondamment que lui. Au moment d'être jetés hors de ce Jardin, Ève, Femme inconstante et faible, en sortit la première, et Adam, Homme constant et magnanime, ne voulut céder qu'après avoir reçu six blessures. Mais Ève recevait le Sang qui coulait de ses plaies, et le gardait, en tirant Adam du Jardin par une vertu aimantine, parce que ses premières forces commençaient à s'affaiblir et qu'il ne pouvait les recouvrer jusqu'à ce que se lavant ensemble dans un même Bain, et l'aimant mutuellement, ils désirassent tous deux de mourir et qu'après la mort, ils ressuscitassent en Un, et engendrassent un Enfant d'une essence suprême. Mais cet Enfant désirant pareillement la mort, a ressuscité pour pénétrer toutes choses et doit être multiplié par dix; car ses Frères imparfaits et débiles l'attaquent et le combattent: Et si cela n'était de la sorte, tout le travail serait inutile et sans profit. Or, après ces choses, ses Frères meurent tous ensemble avec lui et, à la Fin ressuscitent et règnent avec lui, reluisants et rayonnants comme le Soleil de la Terre. Car leur volonté est obéissante au Roi, de qui ils ont reçu des Richesses éternelles, qui seront dix fois, cent fois et mille fois. À Dieu seul, duquel procède toute sagesse, soit honneur et gloire.

Ainsi soit-il au Mercure, qui quoiqu'il n'ait point de pieds, court comme l'eau, ne mouillent point les mains, et opérant tout métalliquement.

FIN

L'ANCIENNE GUERRE DES CHEVALIERS OU
TRIOMPHE HERMÉTIQUE

ENTRETIEN DE LA PIERRE DES PHILOSOPHES AVEC L'OR ET LE MERCURE

Le sujet de cet Entretien est une Dispute que l'Or et le Mercure eurent un jour avec la Pierre des Philosophes. Voici de quelle manière parle un véritable Philosophe, qui est parvenu à la possession de ce grand Secret.

Je vous proteste devant Dieu, et sur le salut éternel de mon âme, avec un cœur sincère, touché de compassion pour ceux qui sont depuis longtemps dans les grandes recherches ; et je vous certifie à vous tous qui chérissez ce merveilleux Art, que toute notre Œuvre prend naissance [1] d'une seule chose et qu'en cette chose l'Œuvre trouve sa perfection, sans qu'elle ait besoin de quoi que ce soit autre, que d'être [2] dissoute, et coagulée, ce qu'elle doit faire d'elle-même, sans le secours d'aucune chose étrangère.

Lorsqu'on met de la Glace dans un Vase placé sur le feu, on voit que la chaleur la fait résoudre [3] en Eau : on doit en user de la même manière avec notre Pierre, qui n'a besoin que du secours de l'Artiste, de l'opération de ses mains, et de l'action du feu [4] naturel : car elle ne se résoudra jamais d'elle-même, quand elle demeurerait éternellement sur la terre : c'est pourquoi nous devons l'aider ; de telle manière toutefois, que nous ne lui ajoutions rien, qui lui soit étranger, et contraire.

Tout ainsi que Dieu produit le froment dans les champs, et que c'est ensuite à nous à le mettre en farine, le pétrir, et en faire du pain ; de même notre Art requiert que nous fassions la même chose. [5] Dieu nous a créé ce Minéral ; afin que nous le prenions tout seul, que nous décomposions son Corps grossier, et épais ; que nous séparions, et prenions pour nous ce qu'il renferme de bon dans notre intérieur ; que nous rejetions ce qu'il a de superflu ; et que d'un venin (mortel), nous apprenions à faire une Médecine souveraine.

Pour vous donner une plus parfaite intelligence de cet agréable Entretien ; je vous ferai le récit de la dispute qui s'éleva entre la Pierre des Philosophes, l'Or et le Mercure ; de sorte que ceux qui depuis longtemps s'appliquent à la recherche de notre Art, et qui savent de quelle manière on doit traiter [6] les Métaux et les Minéraux, pourront en être assez éclairés, pour arriver droit au but qu'ils se proposent. Il est cependant nécessaire que nous nous appliquions à connaître [7] extérieurement et intérieurement l'essence et les propriétés de toutes les choses qui sont sur la Terre, et que nous pénétrions dans la profondeur des Opérations, dont la Nature est capable.

Récit

L'Or, et le Mercure allèrent un jour à main armée, pour combattre et pour subjuguier la Pierre. L'Or, animé de fureur, commença à parler de cette sorte.

L'OR

Comment as-tu la témérité de t'élever au-dessus de moi, et de mon Frère Mercure et de prétendre la préférence sur nous : toi qui n'es qu'un [8] Vers bouffi de venin ? Ignores-tu que je suis le plus précieux, le plus constant, et le premier de tous les Métaux ? Ne sais tu pas que les Monarques, les Princes, et les Peuples font également consister toutes leurs Richesses en moi, et en mon Frère Mercure ; et que tu es au contraire le dangereux Ennemi des Hommes et des Métaux ; au lieu que les plus habiles Médecins ne cessent de publier, et de vanter les vertus singulières que je possède [9] pour donner et pour conserver la santé à tout le monde ?

LA PIERRE

À ces paroles, pleines d'emportement, la Pierre répondit sans s'émouvoir : Mon cher Or, pourquoi ne te fâches-tu pas plutôt contre Dieu, et pourquoi ne lui demandes-tu pas pour quelles raisons il n'a pas créé en toi ce qui se trouve en moi ?

L'OR

C'est Dieu même qui m'a donné l'honneur, la réputation et le brillant éclat, qui me rendent si estimable : c'est pour cette raison, que je suis si recherché d'un chacun. Une de mes plus grandes perfections est d'être un Métal inaltérable dans le feu, et hors du feu ; aussi tout le monde m'aime et court après moi : Mais toi tu n'es qu'une [10] Fugitive, et une Trompeuse, qui abuse tous les Hommes : Cela se voit en ce que tu t'envoles, et que tu t'échappes des mains de ceux qui travaillent avec toi.

LA PIERRE

Il est vrai mon cher Or, c'est Dieu qui t'a donné l'honneur, la constance, et la beauté, qui te rendent précieux : C'est pourquoi tu es obligé de rendre des grâces éternelles à sa divine bonté, et ne pas mépriser les autres, comme tu fais : Car je puis te dire que tu n'es pas cet Or, dont les Écrits des Philosophes font mention ; [11] mais cet Or est caché dans mon sein. Il est vrai, je l'avoue,

je coule dans le feu, et n'y demeure pas toutefois; tu sais fort bien que Dieu et la Nature m'ont donné cette qualité, et que cela doit être ainsi; d'autant que ma fluidité tourne à l'avantage de l'Artiste, qui sait [12] la manière de l'extraire. Sache cependant que mon Âme demeure constamment en moi, et qu'elle est plus stable, et plus fixe, que tu n'es, tout Or que tu sois, et que ne sont tous tes Frères, et tous tes Compagnons. Ni l'eau, ni le feu, quel qu'il soit, ne peuvent la détruire, ni la consumer; quand ils agiraient sur elle pendant autant de temps que le Monde durera.

Ce n'est donc pas ma faute, si je suis recherchée par des Artistes, qui ne savent pas comment il faut travailler avec moi, ni de quelle manière je dois être préparée. Ils me mêlent souvent avec des Matières étrangères, qui me sont entièrement contraires. Ils m'ajoutent de l'eau, des poudres, et autres choses semblables, qui détruisent ma nature, et les propriétés qui me sont essentielles; aussi s'en trouve-t-il à peine un entre cent, [13] qui travaille avec moi. Ils s'appliquent tous à chercher la vérité de l'Art dans toi, et dans ton Frère Mercure: c'est pourquoi ils errent tous, et c'est en cela que leurs travaux sont faux. Ils en sont eux-mêmes un bel exemple: car c'est inutilement qu'ils emploient leur Or, et qu'ils tachent de le détruire: il ne leur reste de tout cela, que l'extrême pauvreté, à laquelle ils se trouvent enfin réduits.

C'est toi Or, qui es la première cause de ce malheur; tu sais fort bien que sans moi, il est impossible de faire aucun Or, ni aucun Argent qui soient parfaits; et qu'il n'y a que moi seule, qui ait ce merveilleux avantage. Pourquoi souffres-tu donc, que presque tout le monde entier fonde ses Opérations sur toi, et sur le Mercure? Si tu avais encore quelque reste d'honnêteté, tu empêcherais bien que les Hommes ne s'abandonnassent à une perte toute certaine; mais comme au lieu de cela tu fais tout le contraire, je puis soutenir avec vérité, que c'est toi seul, qui es un Trompeur.

L'OR

Je veux te convaincre par l'autorité des Philosophes, que la vérité de l'Art peut être accomplie avec moi. Lis Hermès. Il parle ainsi: Le Soleil est son Père, [14] et la Lune sa Mère: or je suis le seul qu'on compare au Soleil.

Aristote, Avicenne, Plin, Sérapion, Hippocrate, Dioscoride, Mesué, Rasis, Averroës, Geber, Raymond Lulle, Albert le grand, Arnaud de Villeneuve, Thomas d'Aquin, et un grand nombre d'autres Philosophes, que je passe sous silence pour n'être pas long, écrivent tous clairement et distinctement, que les Métaux, et la Teinture Physique, ne sont composés que de Soufre, et de Mercure; [15] que ce Soufre doit être rouge, incombustible, résistant constam-

ment au feu, et que le Mercure doit être clair, et bien purifié. Ils parlent de cette sorte sans aucune réserve, ils me nomment ouvertement par mon propre nom, et disent que dans l'Or, c'est-à-dire dans moi, se trouve le Soufre rouge, digest, fixe et incombustible; ce qui est véritable, et tout évident; car il n'y a personne qui ne connaisse bien que je suis un Métal très constant et inaltérable; que je suis doué d'un Soufre parfait et entièrement fixe, sur lequel le feu n'a aucune puissance.

Le *Mercure* fut du sentiment de l'Or; il approuva son discours; soutint que tout ce que son Frère venait de dire, était véritable, et que l'Œuvre pouvait se parfaire de la manière que l'avaient écrit les Philosophes ci-dessus allégués. Il ajouta même, que chacun connaissait assez combien était grande [16] l'amitié mutuelle, qu'il y avait entre l'Or et lui, préférablement à tous les autres Métaux; qu'il n'y avait personne qui ne peut aisément en juger par le témoignage de ses propres yeux; que les Orfèvres et autres semblables Artisans savaient fort bien, que lorsqu'ils voulaient dorer quelque Ouvrage, ils ne pouvaient se passer du mélange de l'Or, et du Mercure, et qu'ils en faisaient la Conjonction en très peu de temps, sans difficulté, et avec fort peu de travail. Que ne devait-on pas espérer de faire avec plus de temps, plus de travail, et plus d'application.

LA PIERRE

À ce discours, la Pierre se mit à rire, et leur dit : En vérité vous mérités bien l'un et l'autre qu'on se moque de vous, et de votre démonstration. Mais c'est toi, cher Or, que j'admire encore plus, voyant que tu t'en fais si fort accroire, pour l'avantage que tu as d'être bon à certaines choses. Peux-tu bien te persuader que les anciens Philosophes ont écrit, comme ils ont fait, dans un sens qui doit s'entendre à la manière ordinaire ? Et crois-tu qu'on doive simplement interpréter leurs paroles à la lettre ?

L'OR

Je suis certain que les Philosophes, et les Artistes que je viens de citer, n'ont point écrit de mensonge. Ils sont tous de même sentiment touchant la vertu que je possède. Il est bien vrai qu'il s'en est trouvé quelques-uns, qui ont voulu chercher, dans des choses entièrement éloignées, la puissance, et les propriétés qui sont en moi; ils ont travaillé sur certaines Herbes; sur les Animaux; sur le Sang; sur les Urines; sur les Cheveux; sur le Sperme; et sur des choses de cette nature. Ceux-là se sont sans doute écartés de la véritable voie, et ont quelquefois écrit des faussetés: mais il n'en est pas de même des

Maîtres que j'ai nommés. Nous avons des preuves certaines, qu'ils ont en effet possédé ce grand Art ; c'est pourquoi nous devons ajouter foi à leurs Écrits.

LA PIERRE

Je ne révoque point en doute que ces Philosophes n'aient eu une entière connaissance de l'Art ; excepté toutefois quelques-uns de ceux que tu as allégués ; car il y en a parmi eux, mais fort peu, qui l'ont ignoré, et qui n'en ont écrit, que sur ce qu'ils en ont ouï dire : mais lorsque les véritables Philosophes nomment simplement l'Or, et le Mercure, comme les Principes de l'Art, ils ne se servent de ces termes, que pour en cacher la connaissance aux Ignorants, et à ceux qui sont indignes de cette Science ; car ils savent fort bien que ces Esprits vulgaires ne s'attachent qu'aux noms des choses, aux Recettes, et aux Procédés, qu'ils trouvent écrits ; sans examiner s'il y a un solide fondement dans ce qu'ils mettent en pratique. Mais les Hommes savants, et qui lisent les bons Livres avec application, et exactitude considèrent toutes choses avec prudence ; examinent le rapport, et la convenance qu'il y a entre une chose et une autre ; et par ce moyen ils pénètrent dans le fondement de l'Art, de sorte que par le raisonnement et par la méditation, ils découvrent enfin qu'elle est la Matière des Philosophes, entre lesquels il ne s'en trouve aucun, qui ait voulu l'indiquer, ni la donner à connaître ouvertement, et par son propre nom.

Ils se déclarent nettement là dessus, lorsqu'ils disent qu'ils ne révèlent jamais moins le Secret de leur Art, que lorsqu'ils parlent clairement, et selon la manière ordinaire de s'énoncer : mais ils avouent au contraire que [17] lorsqu'ils se servent de Similitudes, de Figures et de Paraboles, c'est en vérité dans ces endroits de leurs Écrits qu'ils manifestent leur Art : car les Philosophes, après avoir discoursu de l'Or et du Mercure, ne manquent pas de déclarer ensuite, et d'assurer, que leur Or n'est pas le Soleil ou l'Or vulgaire, et que leur Mercure n'est pas non plus le Mercure commun. En voici la raison.

L'Or est un Métal parfait, lequel à cause de la perfection que la nature lui a donné, ne saurait être poussé, par l'Art, à un degré plus parfait ; de sorte que de quelque manière qu'on puisse travailler avec l'Or, quelque artifice qu'on mette en usage ; quand on extrairait cent fois sa Couleur et sa Teinture ; l'Artiste ne fera jamais plus d'Or et ne teindra jamais une plus grande quantité de Métal, qu'il y avait de Couleur et de Teinture dans l'Or, dont elle aura été extraite. C'est pour cette raison que les Philosophes disent, qu'on doit chercher la perfection [18] dans les choses imparfaites, et qu'on l'y trouvera. Tu peux lire dans le Rosaire ce que je te dis ici. Raymond Lulle, que tu m'as cité, est de ce même sentiment ; il assure que ce qui doit être rendu meilleur, ne doit pas

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

être parfait ; parce que dans ce qui est parfait, il n'y a rien à changer, et qu'on détruirait bien plutôt sa nature que d'ajouter quelque chose à sa perfection.

L'OR

Je n'ignore pas que les Philosophes parlent de cette manière : toutefois cela se peut appliquer à mon Frère Mercure, qui est encore imparfait ; mais si on nous joint tous deux ensemble, il reçoit alors de moi la perfection qui lui manque : Car il est du Sexe féminin, et moi je suis du Sexe masculin ; ce qui fait dire aux Philosophes, que l'Art est un Tout homogène. Tu vois un exemple de cela dans la procréation des Hommes : car il ne peut naître aucun Enfant sans l'accouplement du Mâle et de la Femelle ; c'est-à-dire, sans la conjonction de l'un avec l'autre. Nous en avons un pareil exemple dans les Animaux, et dans tous les Êtres vivants.

LA PIERRE

Il est vrai ton Frère Mercure est imparfait [19] et par conséquent il n'est pas le Mercure des Sages : aussi quand vous seriez conjoints ensemble, et qu'on vous tiendrait ainsi dans le feu pendant le cours de plusieurs années, pour tâcher de vous unir parfaitement l'un avec l'autre ; il arrivera toujours la même chose ; savoir qu'aussitôt que le Mercure sent l'action du feu, il se sépare de toi, se sublime, s'envole, et te laisse seul en bas. Que si on vous dissout dans l'Eau-forte ; si on vous réduit en une seule masse, si on vous résout ; si on vous distille, et si on vous coagule, vous ne produirez toutefois jamais qu'une Poudre, et un Précipité rouge. Que si on fait projection de cette Poudre sur un Métal imparfait, elle ne le teint point : mais on y trouve autant d'Or, qu'on en avait mis au commencement, et ton Frère Mercure te quitte, et s'enfuit.

Voilà quelles sont les expériences que ceux qui s'attachent à la recherche de la Chimie, ont faites à leur grand dommage, pendant une longue suite d'années : voilà aussi où aboutit toute la connaissance qu'ils ont acquise par leurs travaux : Mais pour ce qui est du Proverbe des Anciens, dont tu veux te prévaloir, Que l'Art est un Tout entièrement homogène ; Qu'aucun Enfant ne peut naître sans le Mâle et la Femelle ; et que tu te figures, que par-là les Philosophes entendent parler de toi et de ton Frère Mercure : je dois te dire nettement que cela est faux, et que mal à propos on l'entend de toi ; encore qu'en ces mêmes endroits, les Philosophes parlent juste, et disent la vérité. Je te certifie, que c'est ici [20] la Pierre angulaire, qu'ils ont posée, et contre laquelle plusieurs milliers d'Hommes ont bronché.

Peux-tu bien t'imaginer qu'il en doit être de même [21] avec les Métaux,

qu'avec les choses qui ont vie. Il t'arrive en ceci ce qui arrive à tous les faux Artistes : Car lorsque vous lisez de semblables passages dans les Philosophes, vous ne vous attachés pas à les examiner davantage, pour tâcher de découvrir si de telles expressions cadrent et s'accordent, ou non, avec ce qui a été dit auparavant, ou qui est dit dans la suite : Cependant tu dois savoir, que tout ce que les Philosophes ont écrit de l'Œuvre en termes figurés, se doit entendre de moi seule, et non de quelque autre chose, qui soit dans le Monde ; puisqu'il n'y a que moi seule, qui puisse faire ce qu'ils disent, et que [22] sans moi, il est impossible de faire aucun Or, ni aucun Argent, qui soient véritables.

L'OR

Bon Dieu ! n'as tu point de honte de proférer un si grand mensonge ? et ne crains-tu pas de commettre un péché en te glorifiant jusqu'à un tel point, que d'oser t'attribuer à toi seule, tout ce que tant de Sages et de Savants Personnages ont écrit de cet Art, depuis tant de Siècles ; toi, qui n'es qu'une Matière crasse, impure, et venimeuse ; et tu avoues, nonobstant cela, que cet Art est un Tout parfaitement homogène ? Tu dis de plus, Que sans toi, on ne peut faire aucun Or, ni aucun Argent, qui soient véritables, comme étant une chose [23] universelle. N'est-ce pas là une contradiction manifeste ; d'autant que plusieurs savants Personnages se sont appliqués avec tant de soin et d'exactitude aux curieuses recherches qu'ils ont faites, qu'ils ont trouvé d'autres voies (ce sont des *Procédés* qu'on nomme des Particuliers,) desquels cependant on peut tirer une grande utilité ?

LA PIERRE

Mon cher Or, ne sois pas surpris de ce que je viens de te dire, et ne sois pas si imprudent que de m'imputer un mensonge, à moi qui [24] ai plus d'âge que toi : s'il m'arrivait de me tromper en cela, tu devrais avec juste raison excuser mon grand âge ; puis que tu n'ignores pas, qu'il faut porter respect à la Vieillesse.

Pour te faire voir que j'ai dit la vérité, afin de défendre mon honneur ; je ne veux m'appuyer que de l'autorité des mêmes Maîtres, que tu m'as cités, et que, par conséquent, tu n'es pas en droit de récuser. Voyons particulièrement Hermès. Il parle ainsi : Il est vrai, sans mensonge, certain, et très véritable, que ce qui est en bas est semblable à ce qui est en haut ; et ce qui est en haut, est semblable à ce qui est en bas : [25] c'est par ces choses, qu'on peut faire les miracles d'une seule chose.

Voici comment parle Aristote. O ! que cette chose est admirable, qui contient en elle-même toutes les choses dont nous avons besoin. Elle se tue

elle-même; et ensuite elle reprend vie d'elle-même; [26] elle s'épouse elle-même, elle s'engrosse elle-même, elle naît même; elle se résout d'elle-même dans son propre sang; elle se coagule de nouveau avec lui, et prend une consistance dure; elle se fait blanche; elle se fait rouge d'elle-même; nous ne lui ajoutons rien de plus, et nous n'y changeons rien, si ce n'est que nous en séparons la *grossièreté* et la *terrestréité*.

Le Philosophe Platon parle de moi en ces termes. C'est une seule unique chose, d'une seule et même espèce en elle-même [27] Elle a un Corps, une Âme, un Esprit, et les quatre Éléments, sur les quels elle domine. Il ne lui manque rien; elle n'a pas besoin des autres Corps, car elle s'engendre elle-même; toutes choses sont d'elle, par elle, et en elle.

Je pourrais te produire ici plusieurs autres témoignages; mais comme cela n'est pas nécessaire, je les passe sous silence, pour n'être pas ennuyeuse: Et comme tu viens de me parler de *Procédés*, Particuliers, je vais t'expliquer en quoi ils diffèrent de l'Art. [28] Quelques Artistes, qui ont travaillé avec moi, ont poussé leurs travaux si loin, qu'ils sont venus à bout, de séparer de moi mon Esprit, qui contient ma Teinture; en sorte que le mêlant avec d'autres Métaux et Minéraux, ils sont parvenus à communiquer quelque peu de mes vertus et de mes forces, aux Métaux, qui ont quelque affinité et quelque amitié avec moi: Cependant les Artistes, qui ont réussi par cette voie, et qui ont trouvé seulement une partie de l'Art, sont véritablement en très petit nombre. Mais comme ils n'ont pas connu [29] l'origine d'où viennent les Teintures, il leur a été impossible de pousser leur travail plus loin; et ils n'ont pas trouvé au bout du compte, qu'il y eut une grande utilité dans leur Procédé; mais *si ces Artistes avaient porté leurs recherches au-delà, et qu'ils eussent bien examiné qu'elle est la* [30] *Femme qui m'est propre; qu'ils l'eussent cherchée et qu'ils m'eussent uni à elle; c'est alors que j'aurais pu teindre mille fois davantage;* mais, au lieu de cela ils ont entièrement détruit ma propre nature, en me mêlant avec des choses étrangères; C'est pourquoi bien qu'en faisant leur calcul, ils aient trouvé quelque avantage, fort médiocre toutefois, en comparaison de la grande puissance qui est en moi; il est constant néanmoins que cette utilité n'a procédé, et n'a eu son origine, que de moi, et non de quoique ce soit autre avec quoi j'aie pu être mêlée.

L'OR

Tu n'as pas assez prouvé par ce que tu viens de dire: Car encore que les Philosophes parlent d'une seule chose, qui renferme en soi les quatre Éléments; qui a un Corps, une Âme, et un Esprit; et que par cette chose ils veulent faire entendre la Teinture Physique; lorsqu'elle a été poussée jusqu'à sa dernière

perfection, qui est le but où ils tendent ; néanmoins, cette chose doit, dès son commencement, être composée de moi, qui suis l'Or, et de mon Frère, qui est le Mercure, comme étant tous deux la Semence masculine et la Semence féminine ; ainsi qu'il a été dit ci-dessus : Car après que nous avons été suffisamment cuits, et transmués en Teinture, nous sommes pour lors l'un et l'autre (ensemble) une seule chose, dont les Philosophes parlent.

LA PIERRE

Cela ne va pas comme tu te l'imagines. Je t'ai déjà dit ci-devant, qu'il ne peut se faire une véritable union de vous deux ; parce que vous *n'êtes pas un seul Corps*, [31] *mais deux Corps ensemble ; et par conséquent vous êtes contraires, à considérer le fondement de la Nature*. Mais moi j'ai un Corps [32] imparfait, une Âme constante, une Teinture pénétrante ; j'ai de plus un Mercure clair transparent, volatil et mobile, et je puis opérer toutes les grandes choses, dont vous vous glorifiez tous deux, sans toutefois que vous puissiez les faire : Parce que c'est moi qui porte dans mon sein l'Or Philosophique, et le Mercure des Sages. C'est pourquoi les Philosophes parlant de moi disent, Notre Pierre [33] est invisible, et il n'est pas possible d'acquérir la possession de notre Mercure, autrement que par le moyen de deux [34] Corps, dont l'un ne peut recevoir sans l'autre, la perfection qui lui est requise.

C'est pour cette raison qu'il n'y a que moi seule, qui possède une Semence masculine, et féminine, et qui sois en même temps un Tout entièrement homogène ; aussi me nomme-t-on Hermaphrodite. Richard Anglais, rend témoignage de moi, disant la première Matière de notre Pierre s'appelle Rebis (*deux fois chose* :) c'est à dire une chose qui a reçu de la Nature une double propriété occulte, qui lui fait donner le nom d'Hermaphrodite ; comme qui dirait une Matière, dont il est difficile de pouvoir distinguer le Sexe, et de découvrir si elle est mâle, ou si elle est femelle, d'autant qu'elle incline également de deux cotés : C'est pourquoi la Médecine Universelle se fait d'une chose, qui est [35] l'Eau et l'Esprit du Corps.

C'est cela qui a fait dire, que cette Médecine qui a trompé un grand nombre de Sots, à cause de la multitude des Énigmes sous lesquelles elle est enveloppée : Cependant cet Art ne requiert qu'une seule chose, qui est connue d'un chacun, et que plusieurs souhaitent. Et le tout est une chose, qui n'a pas sa pareille dans le Monde. [36] Elle est vile toutefois, et on peut l'avoir à peu de frais : il ne faut pas pour cela la mépriser ; car elle fait, et parfait des choses admirables.

Le Philosophe Alain dit : Vous qui travaillés à cet Art, vous devez avoir une ferme et constante application d'esprit à votre travail, et ne pas com-

mencer à essayer tantôt une chose, et tantôt une autre. L'Art ne consiste pas dans la pluralité des Espèces ; mais dans le Corps, et dans l'Esprit. O ! qu'il est véritable, que la Médecine de notre Pierre est une chose, un Vaisseau, une Conjonction. Tout l'artifice commence par une chose, et finit par une chose : bien que les Philosophes dans le dessein de cacher ce grand Art, décrivent plusieurs voies ; savoir une Conjonction continuelle, une Mixtion, une Sublimation, une Dessiccation, et tout autant d'autres voies et Opérations qu'on peut en nommer de différents noms : Mais [37] la Solution du Corps ne se fait que dans son propre Sang.

Voici comment parle Geber. Il y a un Soufre dans la profondeur du Mercure qui le cuit, et qui le digère dans les veines des Mines, pendant un très longtemps. Tu vois donc bien, mon cher Or, que je t'ai amplement démontré que ce Soufre n'est qu'en moi seule ; puisque je fais tout moi seule, sans ton secours, et sans celui de tous tes Frères et de tous tes Compagnons. Je n'ai pas besoin de vous : mais vous avez tous besoin de moi ; d'autant que je puis vous donner à tous la perfection, et vous élever au-dessus de l'état, où la Nature vous a mis.

À ces dernières paroles, l'Or se mit furieusement en colère, ne sachant plus que répondre. Cependant il tint conseil avec son Frère Mercure, et ils convinrent ensemble, qu'ils s'assisteraient l'un l'autre, espérant qu'étant deux contre notre Pierre, qui n'est qu'une et seule, ils la surmonteraient facilement : De sorte qu'après n'avoir pu la vaincre par la dispute, ils prirent résolution de la mettre à mort par l'épée. Dans ce dessein, ils joignirent leurs forces, afin de les augmenter par l'union de leur double puissance.

Le combat se donna. Notre Pierre déploya ses forces, et sa valeur : les combattit tous deux ; [38] les surmonta ; les dissipa, et les engloutit l'un et l'autre ; en sorte qu'il ne resta aucun vestige, qui put faire connaître ce qu'ils étaient devenus.

Ainsi, chers Amis, qui avez la crainte de Dieu devant les yeux, ce que je viens de vous dire, doit vous faire connaître la vérité, et vous éclairer l'esprit autant qu'il est nécessaire, pour comprendre le fondement du plus grand, et du plus précieux de tous les Trésors, qu'aucun Philosophe n'a si clairement exposé, découvert, ni mis au jour.

Vous n'avez donc pas besoin d'autre chose. Il ne vous reste qu'à prier Dieu qu'il veuille bien vous faire parvenir à la possession d'un Joyau, qui est d'un prix inestimable. Aiguisez après cela la pointe de vos Esprits ; lisez les Écrits des Sages avec prudence ; travaillés avec diligence et exactitude, n'agissez pas avec précipitation dans un Œuvre si précieux. [39] Il a son temps ordonné par la Nature ; tout de même que les Fruits, qui sont sur les Arbres, et les grappes de raisins que la Vigne porte. Ayez la droiture dans le cœur, et proposez-vous

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

dans votre travail, une fin honnête ; autrement Dieu ne vous accordera rien :
[40] Car il ne communique un si grand Don, qu'à ceux qui veulent en faire un bon usage ; et il en prive ceux qui ont dessein de s'en servir pour commettre le mal. Je prie Dieu qu'il vous donne sa sainte bénédiction. Ainsi-soit-il.

FIN

ENTRETIEN D'EUDOXE ET DE PYROPHILE SUR L'ANCIENNE GUERRE DES CHEVALIERS

PYROPHILE

Ô, Moment heureux, qui fait que je vous rencontre en ce Lieu ! Il y a longtemps que je souhaite avec le plus grand empressement du monde, de pouvoir vous entretenir du progrès que j'ai fait dans la Philosophie, par la lecture des Auteurs, que vous m'avez conseillé de lire, pour m'instruire du fondement de cette divine Science, qui porte par excellence le nom de Philosophie.

EUDOXE

Je n'ai pas moins de joie de vous revoir, et j'en aurai beaucoup d'apprendre quel est l'avantage que vous avez tiré de votre application à l'étude de notre sacrée Science.

PYROPHILE

Je vous suis redevable de tout ce que j'en sais, et de ce que j'espère encore pénétrer dans les Mystères Philosophiques ; si vous voulez bien continuer à me prêter le secours de vos lumières. C'est vous qui m'avez inspiré le courage, qui m'était nécessaire, pour entreprendre une étude dont les difficultés paraissent impénétrables dès l'entrée, et capables de rebuter à tous moments, les Esprits les plus ardents à la recherche des vérités les plus cachées : mais grâce à vos bons conseils, je ne me trouve que plus animé, à poursuivre mon entreprise.

EUDOXE

Je suis ravi de ne m'être pas trompé au jugement que j'ai fait du caractère de votre esprit ; vous l'avez de la trempe qu'il faut l'avoir, pour acquérir des Connaissances, qui passent la portée des Génies ordinaires, et pour ne pas mollir contre tant de difficultés, et qui rendent presque inaccessible le Sanctuaire de notre Philosophie : Je loue extrêmement la force avec laquelle je sais que vous avez combattu les discours ordinaires de certains Esprits, qui croient qu'il y va de leur honneur, de traiter de rêverie tout ce qu'ils ne connaissent

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

pas ; parce qu'ils ne veulent pas, qu'il soit dit, que d'autres puissent découvrir des vérités, dont eux n'ont aucune intelligence.

PYROPHILE

Je n'ai jamais cru devoir faire beaucoup d'attention aux raisonnements des Personnes, qui veulent décider des choses, qu'ils ne connaissent pas ; mais je vous avoue, que si quelque chose eut été capable de me détourner d'une Science, pour laquelle j'ai toujours eu une forte inclination naturelle, cela aurait été une espèce de honte, que l'ignorance a attaché à la recherche de cette Philosophie. En effet, il est fâcheux d'être obligé de cacher l'application qu'on y donne ; à moins que de vouloir passer dans l'esprit de la plupart du monde, pour un Homme, qui ne s'occupe qu'à de vaines Chimères ; mais comme la vérité, en quelque endroit qu'elle se trouve a pour moi des charmes souverains ; rien n'a pu me détourner de cette étude. J'ai lu les écrits d'un grand nombre de Philosophes, aussi considérables pour leur savoir, que pour leur probité ; et comme je n'ai jamais pu mettre dans mon esprit, que tant de grands Personnages fussent autant d'imposteurs publics ; j'ai voulu examiner leurs Principes avec beaucoup d'application, et j'ai été convaincu des vérités qu'ils avancent ; bien que je ne les comprenne pas encore toutes.

EUDOXE

Je vous sais fort bon gré de la justice que vous rendez aux Maîtres de notre Art : Mais dites moi, je vous prie, quels Philosophes vous avez particulièrement lus, et qui sont ceux qui vous ont le plus satisfait ? Je m'étais contenté de vous en recommander quelques-uns.

PYROPHILE

Pour répondre à votre demande, j'aurais un grand Catalogue à vous faire ; il y a plusieurs années que je n'ai cessé de lire divers Philosophes. J'ai été chercher la Science dans sa source. J'ai lu la Table d'Émeraude, les Sept Chapitres d'Hermès, et leurs Commentaires. J'ai lu Geber, la Tourbe, le Rosaire, le Théâtre, la Bibliothèque, et le Cabinet Chimiques, et particulièrement Artéphius, Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, le Trévisan, Flamel, Zachaire, et plusieurs autres Anciens, et Modernes, que je ne nomme pas ; entre autres Basile Valentin, le Cosmopolite, et Philalèthe.

Je vous assure que je me suis terriblement rompu la tête, pour tacher de trouver le point essentiel dans lequel ils doivent tous s'accorder, bien qu'ils se servent d'expressions si différentes, qu'elles paraissent même fort souvent

opposées. Les uns parlent de la Matière en termes abstraits, les autres, en termes composés: les uns n'expriment que certaines Qualités de cette Matière; les autres s'attachent à des Propriétés toutes différentes: les uns la considèrent dans un état purement naturel, les autres en parlent dans l'état de quelques-unes des perfections qu'elle reçoit de l'Art; tout cela jette dans un tel Labyrinthe de difficultés, qu'il n'est pas étonnant, que la plupart de ceux qui lisent les Philosophes, forment presque tous des Conclusions différentes.

Je ne me suis pas contenté de lire une fois les principaux Auteurs, que vous m'avez conseillés; je les ai relus autant de fois, que j'ai crû en tirer de nouvelles lumières; soit touchant la véritable matière; soit touchant ses diverses Préparations, dont dépend tout le succès de l'Œuvre. J'ai fait des extraits de tous les meilleurs Livres. J'ai médité là-dessus nuit, et jour; jusqu'à ce que j'ai crû connaître la Matière, et ses Préparations différentes, qui ne sont proprement qu'une même Opération continuée. Mais je vous avoue qu'après un si pénible travail, j'ai pris un singulier plaisir, à lire l'Ancienne Querelle de la Pierre des Philosophes avec l'Or, et le Mercure; la netteté, la simplicité, et la solidité de cet Écrit m'ont charmé; et comme c'est une vérité constante, que qui entend parfaitement un véritable Philosophe, les entend assurément tous, permettez-moi, s'il vous plaît, que je vous fasse quelques questions sur celui-ci, et ayez la bonté de me répondre, avec la même sincérité, dont vous avez toujours usé à mon égard. Je suis assuré qu'après cela, je serai autant instruit, qu'il est besoin de l'être, pour mettre la main à l'Œuvre, et pour arriver heureusement à la possession du plus grand de tous les Biens temporels, Dieu puisse récompenser ceux qui travaillent dans son amour, et dans sa crainte.

EUDOXE

Je suis prêt à satisfaire à vos demandes, et je serai très aise, que vous touchiez le point essentiel, dans la résolution où je suis de ne rien vous cacher, de ce qui peut servir pour l'instruction, dont vous croyez avoir besoin. Mais je crois qu'il est à propos, que je vous fasse faire auparavant quelques remarques, qui contribueront beaucoup à éclaircir quelques endroits importants de l'Écrit dont vous me parlez.

Remarquez donc que le terme de Pierre est pris en plusieurs Sens différents, et particulièrement par rapport aux trois différents états de l'Œuvre. Ce qui fait dire à Geber, qu'il y a trois Pierres, qui sont les trois Médecines, répondant aux trois degrés de perfection de l'Œuvre: de sorte que la Pierre du premier Ordre, est la matière des Philosophes, parfaitement purifiée,

et réduite en pure Substance Mercurielle : La Pierre du second Ordre est la même Matière cuite, digérée, et fixée en Soufre incombustible ; la Pierre du troisième Ordre est cette même Matière fermentée, multipliée et poussée à la dernière perfection de Teinture fixe, permanente et teingente : et ces trois Pierres sont les trois Médecines des trois Genres.

Remarquez de plus qu'il y a une grande différence entre la Pierre des Philosophes, et la Pierre Philosophale. La première est le sujet de la Philosophie considéré dans l'état de sa première Préparation, dans lequel elle est véritablement Pierre : puisqu'elle est solide, dure, pesante, cassante, friable. Elle est un Corps (dit Philalèthe), *puisque'elle coule dans le feu comme un Métal ; elle est cependant Esprit, puisque'elle est toute volatile. Elle est le Composé, et la Pierre qui contient l'Humidité, qui court dans le feu*, dit Arnaud de Villeneuve dans sa lettre au Roi de Naples. C'est dans cet état qu'elle est *Une Substance moyenne, entre le Métal et le Mercure*, comme dit l'Abbé Synésius. C'est enfin dans ce même état que Geber la considère quand il dit en deux endroits de sa Somme : *Prends notre Pierre ; c'est-à-dire (dit-il) la Matière de notre Pierre* ; tout de même que s'il disait : Prends la Pierre des Philosophes, qui est la Matière de la Pierre Philosophale.

La Pierre Philosophale est donc la même Pierre des Philosophes ; lorsque par le Magistère secret, elle est parvenue à la perfection de Médecine du troisième Ordre, transmuant tous les Métaux imparfaits en pur Soleil, ou Lune, selon la nature du Ferment, qui lui a été ajouté. Ces distinctions vous serviront beaucoup pour développer le Sens embarrassé des Écritures Philosophiques, et pour éclaircir plusieurs endroits de l'Auteur, sur lequel vous avez des questions à me faire.

PYROPHILE

Je reconnais déjà l'utilité de ces remarques, et j'y trouve l'explication de quelques-uns de mes doutes : mais avant de passer outre, dites moi je vous prie, si l'Auteur de l'Écrit, dont je vous parle, mérite l'approbation, que plusieurs Savants lui ont donnée, et s'il contient tout le Secret de l'Œuvre ?

EUDOXE

Vous ne devez pas douter que cet Écrit ne soit parti de la main d'un véritable Adepté, et qu'il ne mérite par conséquent l'estime, et l'approbation des Philosophes. Le dessein principal de cet Auteur est de désabuser un nombre presque infini d'Artistes, qui trompés par le Sens littéral des Écritures, s'attachent opiniâtrement à vouloir faire le Magistère, par la Conjonction de l'Or avec le Mercure diversement préparé ; et pour les convaincre absolument, il

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

soutient avec les plus anciens, et les plus recommandables Philosophes, que *l'Œuvre n'est fait que d'une seule, chose, d'une seule et [1] même Espèce.*

PYROPHILE

C'est justement là le premier des endroits qui m'ont causé quelque scrupule : car il me semble qu'on peut douter avec raison, qu'on doive chercher la perfection dans une seule et même Substance ; et que sans rien y ajouter, on puisse en faire toutes choses. Les Philosophes disent au contraire, que non seulement il faut ôter les superfluités de la Matière ; mais encore qu'il faut y ajouter ce qui lui manque.

EUDOXE

Il est bien facile de vous délivrer de ce doute par cette comparaison : tout de même que les Sucs extraits de plusieurs herbes, dépurés de leur marc, et incorporés ensemble, ne font qu'une Confection d'une seule, et même Espèce ; ainsi les Philosophes appellent avec raison leur Matière préparées une seule et même chose ; bien qu'on n'ignore pas, que c'est un composé naturel de quelques Substances d'une même Racine, et d'une même Espèce, qui font un Tout complet, et homogène : En ce Sens les Philosophes sont tous d'accord ; bien que les uns disent, Que leur Matière est composée de deux choses ; et les autres de trois, Que les uns écrivent qu'elle est de quatre, et même de cinq, et les autres enfin qu'elle est une seule chose. Ils ont tous également raison, puisque plusieurs choses d'une même espèce naturellement, et intimement unies, ainsi que plusieurs Eaux distillées d'herbes, et mêlées ensemble, ne constituent en effet qu'une seule et même chose : Ce qui se fait dans notre Art, avec d'autant plus de fondement, que les substances qui entrent dans le Composé Philosophique, diffèrent beaucoup moins entre elles, que l'Eau d'Oseille ne diffère de l'Eau de Laitue.

PYROPHILE

Je n'ai rien à répliquer à ce que vous venez de me dire. J'en comprends fort bien le Sens ; mais il me reste un doute, sur ce que je connais plusieurs Personnes qui sont versées dans la lecture des meilleurs Philosophes, et qui néanmoins suivent une Méthode toute contraire au premier fondement, que notre Auteur pose ; savoir, *Que la Matière Philosophique n'a besoin de quoi que ce soit autre que d'être dissoute ; et [2] coagulée.* Car ces Personnes commencent leurs Opérations par la Coagulation ; il faut donc qu'ils travaillent sur une Matière liquide, au lieu d'une Pierre : dites-moi, je vous prie, si cette voie est celle de la vérité.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

EUDOXE

Votre remarque est fort judicieuse. La plus grande partie des vrais Philosophes est du même sentiment que celui-ci. La Matière n'a besoin que d'être dissoute, et ensuite coagulée ; la Mixtion, la Conjonction, la Fixation, la Coagulation, et autres semblables Opérations, se font presque d'elles-mêmes : Mais la Solution est le grand Secret de l'Art. C'est ce Point essentiel, que les Philosophes ne révèlent pas. Toutes les opérations du premier Œuvre, ou de la première Médecine, ne sont, à proprement parler, qu'une Solution continue ; de sorte que Calcination, Extraction, Sublimation, et Distillation ne sont qu'une véritable Solution de la Matière. Geber n'a fait comprendre la nécessité de la Sublimation, que parce qu'elle ne purifie pas seulement la Matière de ses parties grossières, et adustibles ; mais encore parce qu'elle la dispose à la Solution, d'où résulte l'Humidité Mercurielle, qui est la Clef de l'Œuvre.

PYROPHILE

Me voilà extrêmement fortifié contre ces prétendus Philosophes, qui sont d'un sentiment contraire à cet Auteur ; et je ne sais comment ils peuvent s'imaginer, que leur opinion cadre fort juste avec les meilleurs Auteurs.

EUDOXE

Celui-ci tout seul suffit pour leur faire voir leur erreur ; il s'explique par une comparaison très juste de la Glace, qui se fond à la moindre chaleur ; pour nous faire connaître, *Que la principale des Opérations [3] est de procurer la Solution d'une Matière dure, et sèche, approchant de la nature de la Pierre*, laquelle toutefois par l'action du feu naturel, doit se résoudre en Eau sèche, aussi facilement, que la Glace se fond à la moindre chaleur.

PYROPHILE

Je vous serais extrêmement obligé, si vous vouliez me dire ce que c'est que *le [4] Feu naturel*. Je comprends fort bien que cet agent est la principale Clef de l'Art. Plusieurs Philosophes en ont exprimé la nature par des Paraboles très obscures ; mais je vous avoue, que je n'ai encore pu comprendre ce Mystère.

EUDOXE

En effet c'est le grand Mystère de l'Art, puisque tous les autres Mystères de cette sublime Philosophie dépendent de l'intelligence de celui-ci. Que je serais satisfait, s'il m'était permis de vous expliquer ce Secret sans équivoque ;

mais je ne puis faire ce qu'aucun Philosophe n'a cru être en son pouvoir. Tout ce que vous pouvez raisonnablement attendre de moi, c'est de vous dire, que le Feu naturel, dont parle ce Philosophe, est un Feu en puissance, qui ne brûle pas les mains; mais qui fait paraître son efficace pour peu qu'il soit excité par le Feu extérieur. C'est donc un Feu véritablement secret, que cet Auteur nomme *Vulcain Lunatique* dans le Titre de son Écrit. Artéphius en a fait une plus ample description, qu'aucun autre philosophe. Pontanus l'a copié, et a fait voir qu'il avait erré deux cent fois; parce qu'il ne connaissait pas ce Feu, avant qu'il eût lu, et compris Artéphius: ce Feu mystérieux est naturel, parce qu'il est d'une même nature que la Matière Philosophique; l'Artiste néanmoins prépare l'un et l'autre.

PYROPHILE

Ce que vous venez de me dire, augmente plus ma curiosité, qu'il ne la satisfait. Ne condamnez pas les instantes prières que je vous fais, de vouloir m'éclaircir davantage sur un point, si important, qu'à moins que d'en avoir la connaissance, c'est en vain qu'on prétend travailler; on se trouve arrêté tout court d'abord après le premier pas, qu'on a fait dans la Pratique de l'Œuvre.

EUDOXE

Les Sages n'ont pas été moins réservés touchant leur Feu, que touchant leur Matière; de sorte qu'il n'est pas en mon pouvoir de rien ajouter à ce que je viens de vous en dire. Je vous renvoie donc à Arthéphius, et à Pontanus. Considérez seulement avec application, que ce Feu naturel est néanmoins une artificieuse invention de l'Artiste; qu'il est propre à calciner, dissoudre, et sublimer la Pierre des Philosophes; et qu'il n'y a que cette seule sorte de Feu au monde, capable de produire un pareil effet. Considérez que ce Feu est de la nature de la Chaux et qu'il n'est en aucune manière étranger à l'égard du Sujet de la Philosophie. Considérez enfin par quels moyens Geber enseigne de faire les Sublimations requises à cet Art: Pour moi, je ne puis faire davantage, que de faire pour vous le même souhait, qu'a fait un autre Philosophe: *Sydera Veneris, et corniculatæ Dianæ tibi propitia sunt.*

PYROPHILE

J'aurais bien voulu, que vous m'eussiez parlé plus intelligiblement; mais puisqu'il y a de certaines bornes, que les Philosophes ne peuvent passer; je me contente de ce que vous venez de me faire remarquer; je relirai Arthéphius avec plus d'application, que je n'ai encore fait; et je me souviendrai fort bien que vous m'avez dit que le Feu secret des Sages est un Feu, que l'Artiste pré-

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

pare selon l'Art, ou du moins, qu'il peut faire préparer par ceux qui ont une parfaite connaissance de la Chimie : Que ce feu n'est pas actuellement chaud, mais qu'il est un Esprit igné, introduit dans un Sujet d'une même nature que la Pierre, et Qu'étant médiocrement excité par le Feu extérieur, la calcine, la dissout, la sublime, *et la résout en Eau sèche*, ainsi que le dit le Cosmopolite.

EUDOXE

Vous comprenez fort bien ce que je viens de vous dire ; j'en juge par le commentaire que vous y ajoutez. Sachez seulement que de cette première Solution, Calcination, ou Sublimation, qui sont ici une même chose, il en résulte la Séparation des parties terrestres et adustibles de la Pierre ; surtout si vous suivez le conseil de Geber touchant le régime du feu, de la manière qu'il l'enseigne, lorsqu'il traite de la Sublimation des Corps, et du Mercure. Vous devez tenir pour une vérité constante, qu'il n'y a que ce seul moyen au monde, pour extraire de la pierre son humidité onctueuse, qui contient inséparablement le Soufre et le Mercure des Sages.

PYROPHILE

Me voilà entièrement satisfait sur le principal point du premier Œuvre : Faites-moi la grâce de me dire si la comparaison que notre Auteur fait du *Froment* [5] avec la Pierre des Philosophes, à l'égard de leur préparation nécessaire, pour faire du Pain avec l'un, et la Médecine Universelle avec l'autre, vous paraît une comparaison bien juste.

EUDOXE

Elle est autant juste, qu'on puisse en faire, si on considère la Pierre en l'état, où l'Artiste commence de la mettre, pour pouvoir être légitimement appelée le Sujet, et le Composé Philosophique : Car tout de même que nous ne nous nourrissons pas de blé, tel que la Nature le produit ; mais que nous sommes obligés de le réduire en farine, d'en séparer le son, de la pétrir avec de l'eau, pour en former le Pain, qui doit être cuit dans un four, pour être un aliment convenable : De même, nous prenons la Pierre ; nous la triturons ; nous en séparons par le Feu secret, ce qu'elle a de terrestre, nous la sublimons ; nous la dissolvons avec l'Eau de la Mer des Sages ; nous cuisons cette simple Confection, pour en faire une Médecine souveraine.

PYROPHILE

Permettez-moi de vous dire qu'il me paraît quelque différence dans cette

comparaison. L'auteur dit qu'il faut prendre ce Minéral tout seul, pour faire cette grande Médecine, et cependant avec du blé tout seul, nous ne saurions faire du Pain ; il faut y ajouter de l'eau, et même du levain.

EUDOXE

Vous avez déjà la réponse à cette Objection, en ce que ce Philosophe, comme tous les autres, ne défend pas absolument de rien ajouter ; mais bien de rien ajouter, qui soit étranger, et contraire. L'eau qu'on ajoute à la farine, ainsi que le levain, ne sont rien d'étranger ni de contraire à la farine ; le Grain dont elle est faite, a été nourri d'eau dans la terre ; et partant elle est d'une nature analogue avec la farine : De même que l'eau de la Mer des Philosophes est de la même nature que notre Pierre ; d'autant que tout ce qui est compris sous le Genre Minéral, et Métallique, a été formé et nourri de cette même Eau dans les entrailles de la Terre, où elle pénètre avec les influences des Astres. Vous voyez évidemment parce que je viens de dire, que les Philosophes ne contredisent point, lorsqu'ils disent que leur Matière est une seule et même Substance, et lorsqu'ils en parlent comme d'un Composé de plusieurs Substances d'une seule et même Espèce.

PYROPHILE

Je ne crois pas qu'il y ait Personne qui ne doive être convaincu par des raisons aussi solides, que celles que vous venez d'alléguer. Mais dites-moi, s'il vous plait, si je me trompe, dans la conséquence que je tire de cet endroit de notre Auteur, [6] où il dit, que *Ceux qui savent de quelle manière on doit traiter les Métaux, et les Minéraux, pourront arriver droit au but qu'ils se proposent.* Si cela est ainsi, il est évident qu'on ne doit chercher la Matière, et le sujet de l'Art, que dans la Famille des Métaux et des Minéraux, et que tous ceux qui travaillent sur d'autres Sujets, sont dans la voie de l'erreur.

EUDOXE

Je vous réponds que votre conséquence est fort bien tirée ; Ce Philosophe n'est pas le seul qui parle de cette sorte ; il s'accorde en cela avec le plus grand nombre des Anciens, et des Modernes. Geber qui a su parfaitement le Magistère, et qui n'a usé d'aucune allégorie, ne traite dans toute sa Somme, que des Métaux, et des Minéraux ; des Corps et des Esprits, et de la manière de les bien préparer, pour en faire l'Œuvre : Mais comme la Matière Philosophique est en partie Corps, et en partie Esprit ; qu'en un sens elle est Terrestre, et qu'en l'autre elle est toute Céleste ; et que certains auteurs la considèrent en un sens, et les autres en traitent en un autre, cela a donné lieu à l'erreur d'un

grand nombre d'Artistes, qui sous le nom d'Universalistes, rejettent toute Matière qui a reçu une détermination de la Nature; parce qu'ils ne savent pas détruire la Matière particulière, pour en séparer le Grain et le Germe, qui est la pure Substance Universelle, que la Matière particulière renferme dans son sein, et à laquelle l'Artiste sage et éclairé, sait rendre absolument toute l'Universalité qui lui est nécessaire, par la Conjonction naturelle qu'il fait de ce Germe avec la Matière Universalissime: de laquelle il a tiré son origine. Ne vous effrayés pas à ces expressions singulières; notre Art est Cabalistique. Vous comprendrez aisément ces Mystères avant que vous soyez arrivé à la fin des questions, que vous avez dessein de me faire, sur l'Auteur que vous examinez.

PYROPHILE

Si vous ne me donniez cette espérance, je vous proteste, que ces mystérieuses obscurités seraient capables de me rebuter, et de me faire désespérer d'un bon succès: mais je prends une entière confiance en ce que vous me dites, et je comprends fort bien que les Métaux du vulgaire, ne sont pas les Métaux des Philosophes: puisque je vois évidemment, que pour être tels, il faut qu'ils soient détruits, et qu'ils cessent d'être Métaux; et que le Sage n'a besoin que de cette Humidité visqueuse, qui est leur Matière première, de laquelle les Philosophes font leurs Métaux vivants, par un artifice, qui est aussi secret, qu'il est fondé sur les Principes de la Nature: N'est ce pas là votre pensée?

EUDOXE

Si vous savez aussi bien les Lois de la Pratique de l'Œuvre, comme vous me paraissez en comprendre la Théorie; vous n'avez pas besoin de mes éclaircissements.

PYROPHILE

Je vous demande pardon. Je suis bien éloigné d'être aussi avancé, que vous vous l'imaginés; ce que vous croyez être un effet d'une parfaite connaissance de l'Art, n'est qu'une facilité d'expression, qui ne vient que de la lecture des Auteurs, dont j'ai la mémoire remplie. Je suis au contraire tout prêt à désespérer de posséder jamais de si hautes Connaissances, lorsque je vois que ce Philosophe veut, comme plusieurs autres, que celui qui aspire à cette Science, *Connaisse extérieurement [7] les Propriétés de toutes choses, et qu'il pénètre dans la profondeur des Opérations de la Nature*. Dites-moi, s'il vous plaît, qui est l'Homme qui peut se flatter de parvenir à un savoir d'une si vaste étendue?

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

EUDOXE

Il est vrai que ce Philosophe ne met point de bornes au savoir de celui qui prétend à l'intelligence d'un Art si merveilleux : Car le Sage doit parfaitement connaître la Nature en général, et les Opérations qu'elle exerce, tant dans le Centre de la Terre, en la génération des Minéraux, et des Métaux ; que sur la Terre, en la production des Végétaux, et des Animaux. Il doit connaître aussi la Matière Universelle, et la Matière Particulière et immédiate, sur laquelle la Nature opère pour la génération de tous les Êtres. Il doit connaître enfin le rapport et la sympathie, ainsi que l'antipathie et l'aversion naturelle, qui se rencontre entre toutes les choses du Monde. Telle était la Science du Grand Hermès, et des premiers Philosophes, qui, comme lui sont parvenus à la connaissance de cette sublime Philosophie, par la pénétration de leur Esprit, et par la force de leurs Raisonnements : mais depuis que cette Science a été écrite, et que la connaissance générale, dont je viens de donner une idée, se trouve dans les bons Livres ; la lecture, et la méditation, le bon Sens et une suffisante Pratique de la Chimie, peuvent donner presque, toutes les Lumières nécessaires, pour acquérir la connaissance de cette suprême Philosophie ; si vous y ajoutez la droiture du cœur, et de l'intention, qui attirent la bénédiction du Ciel sur les Opérations du Sage, sans quoi il est impossible de réussir.

PYROPHILE

Vous me donnés une joie très sensible. J'ai beaucoup lu ; j'ai médité encore davantage ; je me suis exercé dans la Pratique de la Chimie ; j'ai vérifié le dire d'Artéphius, qui assure *Que celui-là ne connaît pas la Composition des Métaux, qui ignore comment il les faut détruire*, et sans cette destruction, il est impossible d'extraire l'Humidité Métallique, qui est la véritable Clef de l'Art ; de sorte que je puis m'assurer d'avoir acquis la plus grande partie des qualités, qui, selon vous, sont requises en celui qui aspire à ces grandes Connaissances. j'ai de plus un avantage bien particulier, c'est la bonté que vous avez, de vouloir bien me faire part de vos lumières, en éclaircissant mes doutes ; permettez-moi donc de continuer, et de vous demander, sur quel fondement l'Or fait un si grand outrage à la Pierre des Philosophes, *l'appelant [8] un Vers venimeux, et la traitant d'ennemie des Hommes, et des Métaux.*

EUDOXE

Ces expressions ne doivent pas vous paraître étranges. Les Philosophes mêmes appellent leur Pierre, *Dragon, et Serpent, qui infecte toutes choses par son venin.* Sa Substance en effet, et sa Vapeur sont un Poison, que le Philo-

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

sophe doit savoir changer en Thériaque, par la préparation, et par la cuisson. La Pierre de plus est l'Ennemie des Métaux, puisqu'elle les détruit, et les dévore. Le Cosmopolite dit qu'il y a un Métal, et un Acier, *qui est comme l'Eau des Métaux, qui a le pouvoir de consumer les Métaux, qu'il n'y a que l'Humide Radical du Soleil et de la Lune, qui puissent lui résister*. Prenez garde cependant, de ne pas confondre ici la Pierre des Philosophes, avec la Pierre Philosophale; parce que si la première comme un véritable Dragon, détruit, et dévore les Métaux imparfaits; la seconde comme une souveraine Médecine, les transmue en Métaux parfaits; et rend les parfaits plus que parfaits, et propres à parfaire les imparfaits.

PYROPHILE

Ce que vous me dites ne me confirme pas seulement dans les Connaissances que j'ai acquises par la lecture, par la méditation, et par la pratique; mais encore me donne de nouvelles lumières, à l'éclat desquelles, je sens dissiper les ténèbres, sous lesquelles les plus importantes Vérités Philosophiques m'ont paru voilées jusqu'à présent. Aussi je conclus par les termes de notre Auteur qu'il faut que les plus grands Médecins se trompent en croyant *Que la Médecine Universelle [9] est dans l'Or vulgaire*. Faites-moi la grâce de me dire ce que vous en pensés.

EUDOXE

Il n'y a point de doute que l'Or possède de grandes vertus, pour la conservation de la santé, et pour la guérison des plus dangereuses maladies. Le Cuivre, l'Étain, le Plomb, et le Fer sont tous les jours utilement employés par les Médecins; de même que l'Argent; parce que leur Solution, ou Décomposition, qui manifeste leurs propriétés, est plus facile que ne l'est celle de l'Or. C'est pourquoi plus les préparations que les Artistes ordinaires en font, ont de rapport aux Principes, et à la Pratique de notre Art; plus elles font paraître les merveilleuses vertus de l'Or: mais je vous dis en vérité, que sans la connaissance de notre Magistère, qui seul enseigne la destruction essentielle de l'Or, il est impossible d'en faire la Médecine Universelle; mais le Sage peut la faire beaucoup plus aisément avec l'Or des Philosophes, qu'avec l'Or vulgaire: Aussi voyez-vous que cet Auteur fait répondre à l'Or par la Pierre, *Qui doit bien plutôt se fâcher contre Dieu de ce qu'il ne lui a pas donné les avantages, dont il a bien voulu la douer elle seule*.

PYROPHILE

À cette première injure que l'Or fait à la Pierre, il en ajoute une seconde,

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

l'appelant Fugitive, et Trompeuse, qui [10] abuse tous ceux qui fondent en elle quelque espérance. Apprenez-moi, je vous prie, comment on doit soutenir l'innocence de la Pierre, et la justifier d'une calomnie de cette nature.

EUDOXE

Souvenez-vous des remarques que je vous ai déjà fait faire, touchant les trois états différents de la Pierre ; et vous connaîtrez comme moi, qu'il faut qu'elle soit dans son commencement toute volatile, et par conséquent fugitive, pour être députée de toutes sortes de terrestréités, et réduite de l'imperfection à la perfection que le Magistère lui donne dans ses autres états : C'est pourquoi l'injure que l'Or prétend lui faire, tourne à sa louange ; d'autant que si elle n'était volatile, et fugitive dans son commencement, il serait impossible de lui donner à la fin la perfection, et la fixité qui lui sont nécessaires ; de sorte que si elle trompe quelqu'un, elle ne trompe que les Ignorants : mais est toujours fidèle aux Enfants de la Science.

PYROPHILE

Ce que vous me dites est une vérité constante : J'avais appris de Geber qu'il n'y avait que les Esprits, c'est à dire, *les Substances volatiles, capables de pénétrer les Corps, de s'unir à eux, de les changer, de les teindre, et de les perfectionner ; lorsque ces Esprits ont été dépouillés de leurs parties grossières, et de leur humidité adustible.* Me voilà pleinement satisfait sur ce point : Mais comme je vois que la Pierre a un extrême mépris pour l'Or, et qu'elle se glorifie *de contenir dans [11] son sein un Or infiniment plus précieux ;* faites-moi la grâce de me dire, de combien de sortes d'Or les Philosophes reconnaissent.

EUDOXE

Pour ne vous laisser rien à désirer touchant la Théorie et la Pratique de notre Philosophie, je veux vous apprendre que selon les Philosophes, il y a trois sortes d'Or.

Le premier est un Or Astral, dont le Centre est dans le Soleil, qui par ses rayons le communique en même temps que sa lumière, à tous les Astres, qui lui sont inférieurs. C'est une Substance ignée, et une continuelle émanation de Corpuscules solaires, qui par le mouvement du Soleil, et des Astres, étant dans un perpétuel flux et reflux, remplissent tout l'Univers ; tout en est pénétré dans l'étendue des Cieux, sur la Terre, et dans ses entrailles : Nous respirons continuellement cet Or Astral ; ces particules solaires pénètrent nos Corps et s'en exhalent sans cesse.

Le second est un Or Élémentaire ; c'est à dire qu'il est la plus pure, et la plus fixe portion des Éléments, et de toutes les Substances, qui en sont composées ; de sorte que tous les Êtres sublunaires des trois Genres, contiennent dans leur Centre un précieux Grain de cet Or Élémentaire.

Le troisième, est le beau Métal, dont l'éclat, et la perfection inaltérables, lui donnent un prix, qui le fait regarder de tous les Hommes, comme le souverain Remède de tous les maux, et de toutes les nécessités de la vie, et comme l'unique fondement de l'indépendance de la grandeur et de la puissance humaine ; c'est pourquoi il n'est pas moins l'objet de la convoitise des plus grands Princes, que celui des souhaits de tous les Peuples de la Terre.

Vous ne trouverez plus de difficulté après cela, à conclure, que l'Or Métallique n'est pas celui des Philosophes, et que ce n'est pas sans fondement, que dans la Querelle, dont il s'agit ici, la Pierre lui reproche, qu'il n'est pas tel, qu'il pense être : mais que c'est elle, qui cache dans son sein le véritable Or des Sages, c'est à dire les deux premières sortes d'Or, dont je viens de parler : Car vous devez savoir que la Pierre étant la plus pure portion des Éléments Métalliques, après la séparation et la purification, que le Sage en a fait, il s'ensuit qu'elle est proprement l'Or de la seconde Espèce ; mais lorsque cet Or parfaitement calciné, et exalté jusqu'à la netteté, et à la blancheur de la neige, a acquis par le Magistère une sympathie naturelle avec l'Or Astral, dont il est visiblement devenu le véritable Aimant, il attire, et il concentre en lui-même une si grande quantité d'Or Astral, et de particules solaires, qu'il reçoit de l'émanation continuelle qui s'en fait du Centre du Soleil, et de la Lune, qu'il se trouve dans la disposition prochaine d'être l'Or vivant des Philosophes, infiniment plus noble, et plus précieux, que l'Or Métallique, qui est un Corps sans Âme, qui ne saurait être vivifié, que par le nôtre Or vivant, et par le moyen de notre Magistère.

PYROPHILE

Combien de nuages vous dissipés dans mon esprit, et combien de Mystères Philosophiques vous me développez tout à la fois, par les choses admirables que vous venez de me dire ! Je ne pourrai jamais vous en remercier autant que je le dois. Je vous avoue que je ne suis plus surpris après cela, que la Pierre prétende la préférence au-dessus de l'Or, et qu'elle méprise son éclat, et son mérite imaginaires ; puisque la moindre partie de ce qu'elle donne aux Philosophes, vaut plus que tout l'Or du Monde. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de continuer à mon égard, comme vous avez commencé ; et faites-moi la grâce de me dire comment la Pierre peut [12] se faire honneur *d'être une Matière*

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

fluide, et non permanente, puisque tous les Philosophes veulent qu'elle soit plus fixe, que l'Or même ?

EUDOXE

Vous voyez que votre Auteur assure, que la fluidité de la Pierre tourne à l'avantage de l'Artiste ; mais il ajoute qu'il faut en même temps, que l'Artiste sache la manière d'extraire cette fluidité, c'est à dire cette Humidité, qui est la cause de sa fluidité, et qui est la seule chose dont le Philosophe a besoin, comme je vous l'ai déjà dit : de sorte qu'être fluide, volatile, et non permanente, sont des qualités autant nécessaires à la Pierre dans son premier état, comme le sont la fixité, et la permanence, lorsqu'elle est dans l'état de sa dernière perfection : C'est donc avec raison qu'elle s'en glorifie d'autant plus justement, que cette fluidité n'empêche point qu'elle ne soit douée d'une Âme plus fixe, que n'est l'Or : Mais je vous dis encore une fois, que le grand secret consiste, à savoir la manière de tirer l'Humidité de la Pierre. Je vous ai averti, que c'est là véritablement la plus importante Clef de l'Art. Aussi est-ce sur ce point, que le grand Hermès s'écrie ; *Bénite soit la forme aqueuse qui dissous les Éléments*. Heureux donc l'Artiste qui ne connaît pas seulement la Pierre ; mais qui sait de plus la convertir en Eau. Ce qui ne peut se faire par aucun autre moyen, que par notre Feu secret, qui calcine, dissout, et sublime la Pierre.

PYROPHILE

D'où vient donc, *Qu'entre cent Artistes, [13] il s'en trouve à peine un qui travaille avec la Pierre*, et qu'au lieu de s'attacher tous à cette seule, et unique Matière, seule capable de produire de si grandes merveilles, ils s'appliquent au contraire presque tous à des Sujets, qui n'ont aucune des Qualités essentielles, que les Philosophes attribuent à leur Pierre ?

EUDOXE

Cela vient en premier lieu de l'ignorance des Artistes, qui n'ont point autant de connaissance, qu'ils devraient en avoir, de la Nature ; ni de ce qu'elle est capable d'opérer, en chaque chose : Et en second lieu, cela vient d'un manque de pénétration d'esprit, qui fait qu'ils se laissent aisément tromper aux expressions équivoques, dont les Philosophes se servent, pour cacher aux Ignorants, et la Matière et ses véritables Préparations. Ces deux grands défauts sont cause, que ces Artistes prennent le change, et s'attachent à des Sujets, auxquels ils voient quelques-unes des Qualités extérieures de la véritable Matière Philosophique, sans faire réflexion aux caractères essentiels, qui la manifestent aux Sages.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

PYROPHILE

Je reconnais évidemment l'erreur de ceux qui s'imaginent que l'Or, et le Mercure vulgaires sont la véritable Matière des Philosophes ; et j'en suis fort persuadé, voyant combien est faible le fondement sur lequel l'Or s'appuie, pour prétendre cet avantage au-dessus de la Pierre, alléguant en sa faveur ces paroles d'Hermès, [14] *Le Soleil est son Père et la Lune est sa Mère*.

EUDOXE

Ce fondement est frivole ; je viens de vous faire voir ce que les Philosophes entendent, lorsqu'ils attribuent au Soleil et à la Lune les Principes de la Pierre. Le Soleil, et les Astres en sont en effet la première cause ; ils influent à la Pierre l'Esprit, et l'Âme, qui lui donnent la vie, et qui font toute son efficace. C'est pourquoi ils en sont le Père et la Mère.

PYROPHILE

Tous les Philosophes disent, comme celui-ci, *Que la Teinture physique est* [15] *composée d'un Soufre rouge, et incombustible, et d'un Mercure clair et bien purifié* : Cette autorité est-elle plus forte, que la précédente, pour devoir faire conclure que l'Or, et le Mercure sont la Matière de la Pierre ?

EUDOXE

Vous ne devez pas avoir oublié, que tous les Philosophes déclarent unanimement, que l'Or et les Métaux vulgaires ne sont pas leurs Métaux ; Que les leurs sont vivants, et Que les autres sont morts. Vous ne devez pas avoir oublié non plus que je vous ai fait voir par l'autorité des Philosophes, appuyée sur les Principes de la Nature, que l'Humidité Métallique de la Pierre préparée et purifiée, contient inséparablement dans son sein le Soufre et le Mercure des Philosophes ; qu'elle est par conséquent cette seule Chose d'une seule et même Espèce, à laquelle on ne doit rien ajouter ; et que le seul Mercure des Sages a son propre Soufre, par le moyen duquel il se coagule, et se fixe : Vous devez donc tenir pour une vérité indubitable, que le mélange artificiel d'un Soufre, et d'un Mercure, quels qu'ils puissent être, autres que ceux qui sont naturellement dans la Pierre, ne sera jamais la véritable Confection Philosophique.

PYROPHILE

Mais cette grande amitié naturelle qui est [16] *entre l'Or et le Mercure, et*

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

l'union qui s'en fait si aisément, ne sont-ce pas des preuves, que ces deux Substances doivent se convertir par une Digestion convenable, en une parfaite Teinture ?

EUDOXE

Rien n'est plus absurde que cela : car quand tout le Mercure, qu'on mêlera avec l'Or se convertirait en Or ; ce qui est impossible ; ou que tout l'Or se convertirait en Mercure, ou bien en une moyenne Substance ; il ne se trouverait jamais plus de Teinture Solaire dans cette confection, qu'il y en avait dans l'Or, qu'on aurait mêlé avec le Mercure ; et par conséquent elle n'aurait aucune vertu teingente, ni aucune puissance multiplicative. Outre qu'on doit tenir pour constant, qu'il ne se fera jamais une parfaite union de l'Or, et du Mercure ; et que rapprocher ce fugitif Compagnon abandonnera l'Or aussitôt qu'il se sentira pressé par l'action du feu.

PYROPHILE

Je ne doute en aucune manière de ce que vous venez de me dire ; c'est là le sentiment conforme à l'expérience des plus solides Philosophes, qui se déclarent ouvertement contre l'Or, et le Mercure vulgaires : Mais il me vient en même temps un scrupule, sur ce qu'étant vrai que les Philosophes ne disent jamais moins la vérité, que lorsqu'ils l'expliquent ouvertement, ne pourraient-ils pas, touchant l'exclusion évidente de l'Or, abuser ceux qui prennent leurs paroles à la lettre ? ou bien doit-on tenir pour assuré, comme dit cet Auteur, *Que les Philosophes ne [17] manifestent leur Art, que lorsqu'ils se servent de Similitudes, de Figures et de Paraboles ?*

EUDOXE

Il y a bien de la différence entre déclarer positivement, que telle ou telle Matière n'est pas le véritable Sujet de l'Art, comme ils font touchant l'Or, et le Mercure ; et donner à connaître sous des Figures et des Allégories, les plus importants Secrets, aux Enfants de la Science, qui ont l'avantage de voir clairement les Vérités Philosophiques, à travers les voiles énigmatiques, dont les Sages savent les couvrir. Dans le premier cas, les Philosophes disent négativement la vérité sans équivoque ; mais lorsqu'ils parlent affirmativement, et clairement sur ce sujet, on peut conclure, que ceux qui s'attacheront au sens littéral de leurs paroles, seront indubitablement trompés. Les Philosophes n'ont point de moyen plus assuré, pour cacher leur Science à ceux qui en sont indignes, et la manifester aux Sages, que de ne l'expliquer que par des Allégories dans les points essentiels de leur Art ; c'est ce qui fait dire à Arté-

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

phius, Que *cet Art est entièrement Cabalistique*, pour l'intelligence duquel, on a besoin d'une espèce de révélation ; la plus grande pénétration d'esprit, sans le secours d'un fidèle Ami, qui possède ces grandes Lumières, n'étant pas suffisante, pour démêler le vrai d'avec le faux : aussi est-il comme impossible, qu'avec le seul secours des Livres, et du travail, on puisse parvenir à la connaissance de la Matière, et encore moins à l'intelligence d'une Pratique si singulière, toute simple, toute naturelle, et toute facile qu'elle puisse être.

PYROPHILE

Je reconnais par ma propre expérience, combien est nécessaire le secours d'un véritable Ami, tel que vous l'êtes. Au défaut de quoi il me semble que les Artistes, qui ont de l'esprit, du bon sens, et de la probité, n'ont point de meilleur moyen, que de conférer souvent ensemble, tant sur les lumières qu'ils tirent de la lecture des bons Livres, que sur les Découvertes qu'ils font par leur travail ; afin que de la diversité, et du choc, pour ainsi dire, de leurs différents sentiments, il naisse de nouvelles étincelles de clarté, à la faveur desquelles ils puissent porter leurs découvertes, jusqu'au dernier terme de cette secrète Science. Je ne doute pas que vous n'approuviez mon opinion : mais comme je sais que plusieurs Artistes traitent de vision, et de paradoxe le sentiment des Auteurs, qui soutiennent avec celui-ci, *Qu'on doit chercher* [18] *la perfection dans les choses imparfaites*, je vous serai extrêmement obligé, si vous voulez bien me dire votre sentiment sur un point, qui me paraît d'une grande conséquence.

EUDOXE

Vous êtes déjà persuadé de la sincérité, et de la bonne foi de votre Auteur ; vous devez d'autant moins la révoquer en doute sur ce point, qu'il s'accorde avec les véritables Philosophes ; et je ne saurais mieux vous prouver la vérité de ce qu'il dit ici, qu'en me servant de la même raison qu'il en donne, après le savant Raimond Lulle. Car il est constant que la Nature s'arrête à ses Productions, lorsqu'elle les a conduites jusqu'à l'état, et à la perfection qui leur convient : Par exemple, lorsque d'une Eau Minérale très claire et très pure, teinte par quelque portion de Soufre Métallique, la Nature produit une Pierre précieuse, elle en demeure là, comme elle fait lorsque dans les entrailles de la Terre, elle a formé de l'Or, avec l'Eau Mercurielle, mère de tous les Métaux, imprégnée d'un pur Soufre Solaire : De sorte que comme il n'est pas possible de rendre un Diamant, ou un Rubis, plus précieux qu'il n'est en son espèce ; de même il n'est pas au pouvoir de l'Artiste, je dis bien plus, il n'est pas au pouvoir même de la Nature, de pousser l'Or à une plus grande perfection que

celle qu'elle lui a donnée : le seul Philosophe est capable de porter la Nature depuis une imperfection indéterminée, jusqu'à la plus que perfection. Il est donc nécessaire que notre Magistère produise quelque chose de plus-que-parfait ; et pour y parvenir le Sage doit commencer par une chose imparfaite, laquelle étant dans le chemin de la perfection, se trouve dans la disposition naturelle à être portée jusqu'à la plus que perfection, par le secours d'un Art tout divin, qui peut aller au-delà du terme limité de la Nature : Et si notre Art ne pouvait rendre un Sujet plus que parfait, on ne pourrait non plus rendre parfait, ce qui est imparfait, et toute notre Philosophie serait une pure vanité.

PYROPHILE

Il n'y a personne qui ne doive se rendre à la solidité de vos raisonnements : mais ne dirait-on pas que cet Auteur se contredit ici manifestement, lorsqu'il fait dire à la pierre, que le Mercure commun (quelque bien purgé qu'il puisse être) n'est pas le Mercure des Sages ; par aucune autre raison, sinon à cause [19] *qu'il est imparfait* ; puisque selon lui, s'il était parfait, on ne devrait pas chercher en lui la perfection.

EUDOXE

Prenez bien garde à ceci, et concevez bien, que si le Mercure des Sages a été élevé par l'Art d'un état imparfait, à un état parfait, cette perfection n'est pas de l'ordre de celle, à laquelle la Nature s'arrête dans la production des choses, selon la perfection de leurs Espèces, telle qu'est celle du Mercure vulgaire ; mais au contraire la perfection que l'Art donne au Mercure des Sages, n'est qu'un état moyen, une disposition, et une puissance, qui le rend capable d'être porté par la continuation de l'Œuvre, jusqu'à l'état de la plus que perfection, qui lui donne la faculté par l'accomplissement du Magistère, de perfectionner ensuite les imparfaits.

PYROPHILE

Ces raisons, toutes abstraites qu'elles sont, ne laissent pas d'être sensibles, et de faire impression sur l'esprit ; pour moi je vous avoue que j'en suis entièrement convaincu : Ayez la bonté, je vous prie, de ne pas vous rebuter de la continuation de mes demandes. Notre Auteur assure que l'erreur dans laquelle les Artistes tombent, en prenant l'Or, et le Mercure vulgaires, pour la véritable Matière de la Pierre, abusés en cela par le Sens littéral des Philosophes, est la grande [20] *pierre d'achoppement d'un millier de Personnes* ; pour moi je ne sais comment avec la lecture, et le bon sens, on peut s'attacher à une opinion, qui est visiblement condamnée par les meilleurs Philosophes ?

EUDOXE

Cela est pourtant ainsi. Les Philosophes ont beau recommander qu'on ne se laisse pas tromper au Mercure, ni même à l'Or vulgaire ; la plupart des Artistes s'y attachent néanmoins opiniâtrement, et souvent après avoir travaillé inutilement pendant le cours de plusieurs années, sur des Matières étrangères, reconnaissent enfin la faute qu'ils ont faite ; ils viennent cependant à l'Or, et au Mercure vulgaires, dans lesquels ils ne trouvent pas mieux leur compte. Il est vrai qu'il y a des Philosophes, qui paraissant d'ailleurs fort sincères, jettent néanmoins les Artistes dans cette erreur ; soutenant fort sérieusement, que ceux qui ne connaissent pas l'Or des Philosophes, pourront toutefois le trouver dans l'Or commun, cuit avec le Mercure des Philosophes. Philalèthe est de ce sentiment ; il assure que le Trévisan, Zachaire, et Flamel ont suivi cette voie ; il ajoute *Qu'elle n'est pas la véritable voie des Sages ; quoi qu'elle conduise à la même fin*. Mais ces assurances toutes sincères qu'elles paraissent, ne laissent pas de tromper les Artistes ; lesquels voulant suivre le même Philalèthe dans la purification et l'animation, qu'il enseigne, du Mercure commun, pour en faire le Mercure des Philosophes, (ce qui est une erreur très grossière sous laquelle il a caché le secret du Mercure des Sages), entreprennent sur sa parole un Ouvrage très pénible et absolument impossible ; aussi, après un long travail plein d'ennuis, et de dangers, ils n'ont qu'un Mercure un peu plus impur, qu'il n'était auparavant, au lieu d'un Mercure animé de la Quintessence Céleste : Erreur déplorable, qui a perdu, et ruiné, et qui ruinera encore un grand nombre d'Artistes.

PYROPHILE

C'est un grand avantage de pouvoir se faire sage aux dépens d'autrui : pour moi je tâcherai de profiter de cette erreur, en suivant les bons Philosophes, et en me conduisant selon les lumières que vous me faites la grâce de me donner. Une des choses qui contribue le plus à l'aveuglement des Artistes, qui s'attachent à l'Or, et au Mercure, est le dire commun des Philosophes ; savoir, que leur Pierre est composée de Mâle et de Femelle, que l'Or tient lieu de Mâle, selon eux, et le Mercure de Femelle ; je sais bien, (ainsi que le dit mon Auteur) *Qu'il n'en est pas de même avec [21] les Métaux, qu'avec les choses qui ont vie* : Cependant je vous serai sensiblement obligé, si vous voulez bien avoir la bonté de m'expliquer en quoi consiste cette différence.

EUDOXE

C'est une vérité constante, que la Copulation du Mâle, et de la Femelle est ordonnée de la Nature, pour la génération des Animaux ; mais cette union

du Mâle et de la Femelle, pour la production de l'Élixir, ainsi que pour celle des Métaux, est purement allégorique, et n'est non plus nécessaire, que pour la production des Végétaux, dont la Semence contient seule tout ce qui est requis pour la germination, l'accroissement, et la multiplication des Plantes. Vous remarquerez donc que la Matière Philosophique, ou le Mercure des Philosophes, est une véritable Semence, laquelle bien qu'homogène en sa Substance, ne laisse pas d'être une double nature ; c'est-à-dire qu'elle participe également de la nature du Soufre, et de celle du Mercure Métallique, intimement et inséparablement unis, dont l'un tient lieu de Mâle, et l'autre de Femelle : c'est pourquoi les Philosophes l'appellent Hermaphrodite ; c'est-à-dire qu'elle est douée des deux Sexes ; en sorte que sans qu'il soit besoin du mélange d'aucune autre chose, elle suffit seule pour produire l'Enfant Philosophique, dont la Famille peut être multipliée à l'infini ; de même qu'un grain de blé pourrait avec le temps, et la culture, en produire une assez grande quantité, pour ensemer un vaste Champ.

PYROPHILE

Si ces merveilles sont aussi réelles, qu'elles sont vraisemblables, on doit avouer que la Science, qui en donne la connaissance, et qui en enseigne la Pratique, est presque surnaturelle, et divine : Mais pour ne pas m'écarter de mon Auteur, dites moi je vous prie, si la Pierre n'est pas bien hardie de soutenir hautement, et sans en alléguer des raisons bien pertinentes, *Que sans elle il est impossible de faire aucun* [22] *Or, ni aucun Argent, qui soient véritables.* L'Or lui dispute cette qualité, appuyé sur des raisons, qui ont beaucoup de vraisemblance ; et il lui met devant les yeux ses grandes défauts, comme d'être une Matière crasse, impure, et venimeuse ; et que lui au contraire est une Substance pure, et sans défauts : de manière qu'il me semble, que cette haute prétention de la Pierre, combattue par des raisons, qui ne paraissent pas être sans fondement, méritait bien d'être soutenue, et prouvée par de fortes raisons.

EUDOXE

Ce que j'ai dit ci-devant est plus que suffisant, pour établir la prééminence de la Pierre, au-dessus de l'Or, et de toutes les choses créées. Si vous y prenez garde, vous reconnaîtrez que la force de la vérité est si puissante, que l'Or en voulant décrier la Pierre, par les défauts qu'elle a en sa naissance, établit sans y penser sa supériorité, par la plus solide des raisons, que la Pierre puisse alléguer elle-même en sa faveur. La voici.

L'Or avoue, et reconnaît que la Pierre fonde son droit de prééminence, *sur*

ce qu'elle est une chose universelle. En faut-il [23] davantage, pour la condamnation de l'Or, et pour l'obliger de céder à la Pierre ? Vous n'ignorez pas de combien la Matière Universelle est au-dessus de la Matière Particulière. Vous venez de voir que la Pierre est la plus pure portion des Éléments Métalliques, et que par conséquent elle est la Matière première du Genre Minéral et Métallique, et que lorsque cette même Matière a été animée, et fécondée par l'union naturelle, qui s'en fait avec la Matière purement universelle, elle devient la Pierre végétale, seule capable de produire tous les grands effets, que les Philosophes attribuent aux trois Médecines des trois Genres. Il n'est pas besoin de plus fortes raisons, pour débouter une fois pour toutes, l'Or et le Mercure vulgaires, de leurs prétentions imaginaires : L'Or et le Mercure, et toutes les autres substances particulières, dans lesquelles la Nature finit ses Opérations, soit qu'elles soient parfaites, soit qu'elles soient absolument imparfaites, sont entièrement inutiles, ou contraires à notre Art.

PYROPHILE

J'en suis tout convaincu ; mais le connais plusieurs Personnes, qui traitent la Pierre de ridicule, de vouloir disputer d'ancienneté avec l'Or. Cet Auteur-ci soutient ce même Paradoxe, et reprend l'Or sur ce qu'il perd le respect à la Pierre, en donnant un démenti à *celle qui est plus* [24] *âgée que lui*. Cependant comme la Pierre tire son origine des Métaux, il me paraît difficile de comprendre le fondement de son ancienneté.

EUDOXE

Il n'est pas bien malaisé de vous satisfaire là-dessus : Je m'étonne même que vous ayez formé ce doute. La Pierre est la première Matière des Métaux ; et par conséquent elle est devant l'Or, et devant tous les Métaux : Et si elle en tire son origine, ou si elle naît de leur destruction, ce n'est pas à dire qu'elle soit une production postérieure aux Métaux ; mais au contraire elle leur est antérieure, puisqu'elle est la Matière dont tous les Métaux ont été formés. Le secret de l'Art consiste à savoir extraire des Métaux de cette première Matière, ou ce Germe Métallique, qui doit végéter par la fécondité de l'Eau de la Mer Philosophique.

PYROPHILE

Me voilà convaincu de cette vérité, et je trouve que l'Or n'est pas excusable, de manquer de respect pour son Aînée, qui a dans son parti les plus anciens et les plus grands Philosophes. Hermès, Platon, Aristote, sont dans ses intérêts. Personne n'ignore qu'ils ne soient sur cette dispute, des Juges irrécusables. Permettez-moi seulement de vous faire une question sur chacun des passages

de ces Philosophes, que la Pierre a cités ici, pour prouver par leur autorité, qu'elle est la seule, et véritable Matière des Sages.

Le passage de la Table d'Émeraude du grand Hermès, prouve l'excellence de la Pierre, en ce qu'il fait voir que la Pierre est douée de deux natures, savoir de celle des Êtres supérieurs, et de celle des Êtres inférieurs; et que ces deux natures, toutes semblables, ont une seule et même origine: De sorte que nous devons conclure, qu'étant parfaitement unies en la Pierre, elles composent un tiers Être d'une vertu ineffable: mais je ne sais si vous serez de mon sentiment, touchant la Traduction de ce passage et le commentaire d'Hortulanus. On lit après ces mots: [25] *Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut; et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. On lit (dis-je) pour faire les Miracles d'une seule chose.* Pour moi, je trouve que l'Original Latin a tout un autre sens: Car le *Quibus*, qui a fait la liaison des dernières paroles avec les précédentes, veut dire que *par ces choses* (c'est à dire par l'union de ces deux Natures) *on fait les Miracles d'une seule chose.* Le *pour*, dont le Traducteur, et le Commentateur se sont servis, détruit le sens, et la raison d'un passage, qui est de lui-même fort juste, et fort intelligible. Dites-moi s'il vous plaît, si ma remarque est bien fondée.

EUDOXE

Non seulement votre remarque est fort juste; mais encore elle est très importante. Je vous avoue que je n'y avais jamais fait réflexion; vous faites en ceci mentir le Proverbe, vu que le Disciple s'élève au-dessus du Maître. Mais comme j'avais lu la Table d'Émeraude plus souvent en Latin, qu'en Français, le défaut de la Traduction et du Commentaire ne m'avait point causé d'obscurité, comme elle peut faire à ceux qui ne lisent qu'en Français ce Sommaire de la sublime Philosophie d'Hermès. En effet la Nature supérieure, et la Nature inférieure ne sont pas semblables, pour opérer des Miracles; mais c'est parce qu'elles sont semblables, qu'on peut par elles faire les miracles d'une seule chose. Vous voyez donc que je suis tout à fait de votre sentiment.

PYROPHILE

Je me sais bon gré de ma remarque: je doutais qu'elle pût mériter votre approbation; et je m'assure après cela, que les Enfants de la Science me sauront aussi quelque gré, d'avoir tiré de vous sur ce sujet un éclaircissement, qui satisfera sans doute les Disciples du grand Hermès. On ne doute pas que le savant Aristote n'ait parfaitement connu le grand Art. Ce qu'il en a écrit, en est une preuve certaine: aussi dans cette dispute, la Pierre sait se prévaloir de l'autorité de ce grand Philosophe, par un passage qui contient ses plus singu-

lières, et plus surprenantes qualités. Ayez, s'il vous plait, la bonté de me dire comment vous entendez celles-ci: [26] *Elle s'épouse elle-même; elle s'engrosse elle-même; elle naît d'elle-même.*

EUDOXE

La Pierre s'épouse elle-même; en ce que dans sa première génération, c'est la Nature seule aidée par l'Art qui fait la parfaite union des deux Substances, qui lui donnent l'Être, de laquelle résulte en même temps la dépuration essentielle du Soufre et du Mercure Métalliques. Union et épousailles si naturelles, que l'Artiste, qui y prête la main, en y apportant les dispositions requises, ne saurait en faire une démonstration par les Règles de l'Art; puisqu'il ne saurait même bien comprendre le Mystère de cette union.

La pierre s'engrosse elle-même; lorsque l'Art continuant d'aider la Nature par des moyens tout naturels, met la Pierre dans la disposition, qui lui convient, pour s'imprégner elle-même de la Semence Astrale, qui la rend féconde, et multiplicative de son Espèce.

La Pierre naît d'elle-même; parce qu'après s'être épousée, et engrossée elle-même, l'Art ne faisant autre chose que d'aider la Nature, par la continuation d'une chaleur nécessaire à la génération, elle prend une nouvelle naissance d'elle-même, tout de même que le Phénix renaît de ses cendres: elle devient le Fils du Soleil, la Médecine Universelle de tout ce qui a vie, et le véritable Or vivant des Philosophes, qui par la continuation du secours de l'Art, et du ministère de l'Artiste, acquiert en peu de temps le Diadème Royal, et la puissance souveraine sur tous ses Frères.

PYROPHILE

Je conçois fort bien, que sur ces mêmes Principes, il n'est pas difficile de comprendre toutes les autres Qualités, qu'Aristote attribue à la Pierre, comme *de se tuer elle-même; de reprendre vie d'elle-même; de se résoudre d'elle-même dans son propre sang; de se coaguler de nouveau avec lui*, et d'acquérir enfin toutes les propriétés de la Pierre Philosophale. Je ne trouve même plus de difficultés après cela dans le passage de Platon. Je vous prie toutefois de vouloir bien me dire ce que cet Ancien entend, avec tous ceux qui l'ont suivi, savoir, *Que la Pierre a un Corps, [27] une Âme, et un Esprit, et que toutes choses sont d'elle, par elle, et en elle.*

EUDOXE

Platon aurait du dans l'ordre naturel, passer devant Aristote, qui était

son Disciple, et duquel il est vraisemblable, qu'il avait appris la Philosophie secrète, dont il voulait bien qu'Alexandre le Grand le crût parfaitement instruit; si on en juge par quelques endroits des Écrits de ce Philosophe, mais cet ordre est peu important, et si vous examinez bien le passage de Platon, et celui d'Aristote, vous ne les trouverez pas beaucoup différents dans le sens: pour satisfaire néanmoins à la demande que vous me faites, je vous dirai seulement que la Pierre a un Corps, puisqu'elle est, ainsi que je vous l'ai dit ci-devant, une Substance toute Métallique, qui lui donne le poids: Qu'elle a une Âme, qui est la plus pure Substance des Éléments, dans laquelle consiste sa fixité, et sa permanence; Qu'elle a un Esprit, qui fait l'union de l'Âme avec le Corps: Il lui vient particulièrement de l'influence des Astres, et il est le véhicule des Teintures. Vous n'aurez pas non plus beaucoup de peine à concevoir, que *toutes choses sont d'elle, par elle, et en elle*; puisque vous avez déjà vu, que la Pierre n'est pas seulement la première Matière de tous les Êtres contenus sous le Genre Minéral, et Métallique; mais encore qu'elle est unie à la Matière Universelle, dont toutes choses ont pris naissance; et c'est là le fondement des derniers attributs, que Platon donne à la Pierre.

PYROPHILE

Comme je vois que la Pierre ne s'attribue pas seulement les Propriétés Universelles, mais qu'elle prétend aussi, *Que le [28] succès que quelques Artistes ont eu dans certains Procédés particuliers, soit uniquement venu d'elle*; Je vous avoue que j'ai quelque peine à comprendre comment cela s'est pu faire?

EUDOXE

Ce Philosophe l'explique toutefois assez clairement. Il dit que quelques Artistes qui ont connu imparfaitement la Pierre, et qui n'ont su qu'une partie de l'Œuvre, ayant cependant travaillé avec la Pierre, et trouvé le moyen d'en séparer son Esprit, qui contient sa Teinture, sont venus à bout d'en communiquer quelques parties à des Métaux imparfaits, qui ont affinité avec la Pierre, mais que pour n'avoir pas eu connaissance entière de ses vertus, ni de la manière de travailler avec elle, leur travail ne leur a pas apporté une grande utilité; outre que le nombre de ces Artistes est assurément très petit.

PYROPHILE

Il est naturel de conclure par ce que vous venez de me dire, qu'il y a des Personnes qui ont la Pierre entre les mains, sans connaître toutes ses vertus, ou bien, s'ils les connaissent, ils ne savent pas comment on doit travailler avec

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

elle, pour réussir dans le grand Œuvre, et que cette ignorance est cause que leur travail n'a aucun succès. Je vous prie de me dire si cela est ainsi.

EUDOXE

Sans doute plusieurs Artistes ont la Pierre en leur possession ; les uns la méprisent, comme une chose vile ; les autres l'admirent, à cause des caractères en quelque façon surnaturels, qu'elle apporte en naissant, sans connaître cependant tout ce qu'elle vaut. Il y en a enfin qui n'ignorent pas, qu'elle est le véritable Sujet de la Philosophie ; mais les Opérations que les Enfants de l'Art doivent faire sur ce noble sujet, leur sont entièrement inconnues, parce que les Livres ne les enseignent pas, et que tous les Philosophes cachent cet Art admirable, qui convertit la Pierre en Mercure des Philosophes, et qui apprend de faire de ce Mercure la Pierre Philosophale. Cette première Pratique est l'Œuvre secret, touchant lequel les Sages ne s'énoncent que par des Allégories, et par des Énigmes impénétrables, ou bien ils n'en parlent point du tout. C'est là, comme j'ai dit, la grande Pierre d'achoppement, contre laquelle presque tous les Artistes trébuchent.

PYROPHILE

Heureux ceux qui possèdent ces grandes Connaissances ! Pour moi, je ne puis me flatter d'être arrivé à ce point : je ne suis qu'en peine de savoir, comment je pourrai assez vous remercier, de m'avoir donné tous les éclaircissements, que je pouvais raisonnablement souhaiter de vous, sur les endroits les plus essentiels de cette Philosophie, ainsi que sur tous les autres, touchant lesquels vous avez bien voulu répondre à mes questions. Je vous prie instamment de ne pas vous lasser, j'en ai encore quelques-unes à vous faire qui me paraissent d'une très grande conséquence. Ce Philosophe assure que l'erreur de ceux qui ont travaillé avec la Pierre, et qui n'y ont pas réussi, est venue *de ce qu'ils n'ont [29] pas connu l'origine d'où viennent les Teintures*. Si la Source de cette Fontaine Philosophique est si secrète, et si difficile à découvrir ; il est constant qu'il y a bien des Gens trompés ; car ils croient tous généralement que les Métaux, et les Minéraux, et particulièrement l'Or, contiennent dans leur Centre cette Teinture, capable de transmuier les Métaux imparfaits.

EUDOXE

Cette Source d'Eau vivifiante *est devant les yeux de tout le monde*, dit le Cosmopolite, *et peu de Gens la connaissent*. L'Or, l'Argent, les Métaux, et les Minéraux ne contiennent point une Teinture multiplicative jusqu'à l'infini ; il n'y a que les Métaux vivants des Philosophes, qui aient obtenu de l'Art, et

de la Nature, cette faculté multiplicative : Mais aussi il n'y a que ceux qui sont parfaitement éclairés dans les Mystères Philosophiques, qui connaissent la véritable origine des Teintures. Vous n'êtes pas du nombre de ceux qui ignorent, où les Philosophes puisent leurs Trésors, sans crainte d'en tarir la Source. Je vous ai dit clairement, et sans ambiguïté, que le Ciel, et les Astres, mais particulièrement le Soleil et la Lune sont le Principe de cette Fontaine d'Eau vive, seule propre à opérer toutes les merveilles que vous savez. C'est ce qui fait dire au Cosmopolite dans son Énigme, que dans l'Île délicieuse, dont il fait la description, il n'y avait point d'Eau ; que toute celle qu'on s'efforçait d'y faire venir, par machines, et par artifices, *était ou inutile, ou empoisonnée, excepté celle, que peu de personnes savaient extraire des rayons du Soleil, ou de la Lune*. Le moyen de faire descendre cette Eau du Ciel, est certes merveilleux ; il est dans la Pierre, qui contient l'Eau centrale, laquelle est véritablement une seule et même chose avec l'Eau Céleste, mais le secret consiste à savoir convertir la Pierre en un Aimant, qui attire, embrasse, et unit à soi cette Quintessence Astrale, pour ne faire ensemble qu'une seule Essence, parfaite, et plus que parfaite, capable de donner la perfection aux Imparfais, après l'accomplissement du Magistère.

PYROPHILE

Que je vous ai d'obligations, de vouloir bien me révéler de si grands Mystères, à la connaissance desquels je ne pouvais jamais espérer de parvenir, sans le secours de vos lumières ! Mais puisque vous trouvez bon que je continue, permettez-moi s'il vous plaît, de vous dire que je n'avais point vu jusqu'ici un Philosophe, qui eût aussi précisément déclaré que fait celui-ci, qu'il fallait donner une Femme à la [30] Pierre, la faisant parler de cette sorte. Si ces Artistes avaient porté leurs recherches plus loin et qu'ils eussent examiné quelle est la Femme qui m'est propre ; qu'ils l'eussent cherchée et qu'ils m'eussent uni à elle ; c'est alors que j'aurais pu teindre mille fois davantage. Bien que je m'aperçoive en général que ce passage a une entière relation avec le précédent je vous avoue néanmoins que cette expression, d'une Femme convenable à la Pierre, ne laisse pas de m'embarrasser.

EUDOXE

C'est beaucoup cependant, que vous connaissiez déjà de vous-même que ce passage a de la connexité avec celui que je viens de vous expliquer ; c'est-à-dire que vous jugez bien que la Femme qui est propre à la Pierre et qui doit lui être unie, est cette Fontaine d'Eau vive, dont la Source toute Céleste, qui a particulièrement son Centre dans le Soleil, et dans la Lune, produit ce clair et

précieux Ruisseau des Sages, qui coule dans la Mer des Philosophes, laquelle environne tout le Monde ; ce n'est pas sans fondement, que cette divine Fontaine est appelée par cet Auteur la Femme de la Pierre ; quelques-uns l'ont représentée sous la forme d'une Nymphé Céleste ; quelques autres lui donnent le nom de la chaste Diane, dont la pureté et la virginité n'est point souillée par le lien spirituel qui l'unit à la Pierre ; en un mot, cette Conjonction magnétique est le Mariage magique du Ciel avec la Terre, dont quelques Philosophes ont parlé : de sorte que la Source féconde de la teinture Physique, qui opère de si grandes merveilles, prend naissance dans cette union conjugale toute mystérieuse.

PYROPHILE

Je ressens avec une satisfaction indicible tout l'effet des lumières, dont vous me faites part ; et puisque nous sommes sur ce point, permettez-moi, je vous prie, de vous faire une question, qui pour être hors du Texte de cet Auteur, ne laisse pas d'être essentielle à ce sujet. Je vous supplie de me dire si le Mariage magique du Ciel avec la Terre, se peut faire en tout temps ; où s'il y a des Saisons dans l'année qui soient plus convenables les unes que les autres à célébrer ces Noces Philosophiques.

EUDOXE

J'en suis venu trop avant, pour vous refuser un éclaircissement si nécessaire, et si raisonnable. Plusieurs Philosophes ont marqué la saison de l'année, qui est la plus propre à cette Opération. Les uns n'en ont point fait de mystères ; les autres plus réservés ne se sont expliqués sur ce point que par des Paraboles. Les premiers ont nommé le mois de Mars, et le Printemps. Zachaire et quelques autres Philosophes disent, qu'ils commencèrent leur Œuvre à Pâques, et qu'ils la finirent heureusement dans le cours de l'année. Les autres se contentent de représenter le Jardin des Hespérides émaillé de fleurs, et particulièrement de Violettes et de Hyacinthes, qui sont les premières productions du Printemps. Le Cosmopolite plus ingénieux que les autres, pour indiquer que la Saison la plus propre au travail Philosophique, est celle dans laquelle tous les Êtres vivants, sensitifs, et végétales paraissent animés d'un feu nouveau, qui les porte réciproquement à l'amour, et à la multiplication de leur Espèce ; dit que *Vénus est la Déesse de cette Île charmante*, dans laquelle il vit à découvert tous les Mystères de la Nature : mais pour marquer plus précisément cette saison, il dit qu'on voyait paître dans la prairie des *Béliers*, et des *Taureaux*, Avec Deux Jeunes Bergers, exprimant

clairement dans cette spirituelle allégorie, les trois mois du Printemps par les trois Signes Célestes qui leur répondent : *Aries, Taurus, et Gemini*.

PYROPHILE

Je suis ravi de ces interprétations. Ceux qui sont plus éclairés, que je ne suis dans ces Mystères, ne feront peut-être pas autant de cas que je fais, du dénouement de ces Énigmes, dont le Sens toutefois a été, jusqu'à présent, impénétrable à plusieurs de ceux, qui croient d'ailleurs entendre fort bien les Philosophes. Je suis persuadé qu'on doit compter pour beaucoup, un pareil éclaircissement, capable de faire voir clair dans d'autres obscurités plus importantes : En effet peu de Personnes s'imaginaient que les Violettes et les Hyacinthes d'Espagnet et les Bêtes à cornes du Jardin des Hespérides ; le Ventre et la Maison du Bélier du Cosmopolite, et de Philalèthe ; l'Île de la Déesse Vénus, les deux Pasteurs, et le reste que vous venez de m'expliquer, signifiassent la Saison du Printemps. Je ne suis pas le seul, qui dois vous rendre mille grâces, d'avoir bien voulu développer ces Mystères ; je suis assuré qu'il se trouvera dans la suite des temps, un grand nombre d'Enfants de la Science, qui béniront votre mémoire, pour leur avoir ouvert les yeux sur un point, qui est plus essentiel à ce grand Art, qu'ils ne se le seraient imaginés.

EUDOXE

Vous avez raison, en ce qu'on ne peut s'assurer d'entendre les Philosophes, à moins qu'on n'ait une entière intelligence des moindres choses qu'ils ont écrites. La connaissance de la Saison propre à travailler au commencement de l'Œuvre, n'est pas de petite conséquence. En voici la raison fondamentale. Comme le Sage entreprend de faire par notre Art une chose, qui est au-dessus des forces ordinaires de la Nature, comme d'amollir une pierre, et de faire végéter un Germe Métallique ; il se trouve indispensablement obligé d'entrer par une profonde méditation dans le plus secret intérieur de la Nature, et de se prévaloir des moyens simples, mais efficaces qu'elle lui en fournit : Or vous ne devez pas ignorer, que la Nature, dès le commencement du Printemps, pour se renouveler, et mettre toutes les Semences, qui sont au sein de la Terre, dans le mouvement qui est propre à la végétation, imprègne tout l'Air qui environne la Terre, d'un Esprit mobile, et fermentatif, qui tire son origine du Père de la Nature : C'est proprement un Nitre subtil, qui fait la fécondité de la Terre, et dont il est l'Âme, et que le Cosmopolite appelle le *sel-pêtre des Philosophes*. C'est donc dans cette seconde Saison, que le Sage Artiste, pour faire germer sa Semence Métallique, la cultive, la rompt, l'humecte, l'arrose de cette prolifique Rosée, et lui en donne à boire autant que le poids de la Nature le requiert : de cette sorte le Germe Philosophique, concentrant cet

Esprit dans son sein, en est animé et vivifié, et acquiert les propriétés, qui lui sont essentielles, pour devenir la Pierre végétale, et multiplicative. J'espère que vous serez satisfait de ce raisonnement, qui est fondé sur les Lois, et sur les Principes de la Nature.

PYROPHILE

Il est impossible qu'on puisse l'être plus que je le suis ; vous me donnez des lumières, que les Philosophes ont caché sous un voile impénétrable, et vous me dites des choses importantes, que je pousserais volontiers mes questions plus loin, pour profiter de la bonté que vous avez de ne me rien déguiser ; mais pour ne pas en abuser, je reviens à l'endroit de mon Auteur, où la Pierre soutient à l'Or, et au Mercure, qu'il est impossible, qu'il se fasse une véritable union entre leurs deux Substances : Parce, leur dit-elle, que vous [31] n'êtes pas un seul Corps ; mais deux Corps ensemble, et par conséquent vous êtes contraires, à considérer les Lois de la Nature. Je sais bien que la pénétration des Substances, n'étant pas possible selon les Lois de la Nature, leur parfaite union ne l'est pas non plus, et qu'en ce sens-là, deux Corps sont contraires l'un à l'autre : Cependant comme presque tous les Philosophes assurent, que le Mercure est la première Matière des Métaux, et que selon Geber il n'est pas un Corps, mais un esprit qui pénètre les Corps, et particulièrement celui de l'Or, pour lequel il a une sympathie visible ; n'est-il pas vraisemblable, que ces deux Substances, ce Corps et cet Esprit, peuvent s'unir parfaitement, pour ne faire qu'une seule et même chose d'une même nature ?

EUDOXE

Remarquez qu'il y a deux erreurs dans votre raisonnement : La première, en ce que vous croyez que le Mercure commun est la première et simple Matière, dont les Métaux sont formés dans les Mines ; cela n'est pas ainsi. Le Mercure, est un Métal, qui pour avoir moins de Soufre et moins d'impuretés terrestres que les autres Métaux, demeure liquide, et coulant, s'unit avec les Métaux, mais particulièrement avec l'Or, comme étant le plus pur de tous ; et s'unit moins facilement avec les autres Métaux à proportion qu'ils sont plus ou moins impurs dans leur composition naturelle. Vous devez donc savoir, qu'il y a une première Matière des Métaux, dont le Mercure même est formé, c'est une Eau visqueuse, et Mercurielle, qui est l'Eau de notre Pierre. Voilà quel est le sentiment des véritables Philosophes.

Je serais trop long, si je voulais vous déduire ici tout ce qu'il y a à dire sur ce sujet. Je viens à la seconde erreur de votre raisonnement, laquelle consiste en ce que vous imaginez, que le Mercure commun est un Esprit Métallique,

qui selon Geber peut pénétrer intérieurement, et teindre les Métaux, s'unir et demeurer avec eux, après qu'il aura été artificieusement fixé. Mais vous devez considérer que le Mercure n'est appelé Esprit par Geber, que parce qu'il s'envole du feu, à cause de la mobilité de sa substance homogène : toutefois cette propriété ne l'empêche pas d'être un Corps Métallique, lequel pour cette raison ne peut jamais s'unir si parfaitement avec un autre Métal, qu'il ne s'en sépare toujours, lorsqu'il se sent pressé par l'action du feu. L'Expérience montre l'évidence de ce raisonnement et par conséquent la Pierre a raison de soutenir à l'Or, qu'il ne se peut jamais faire une parfaite union de lui avec le Mercure.

PYROPHILE

Je comprends fort bien, que mon raisonnement était erroné, et pour vous dire le vrai, je n'ai jamais pu m'imaginer, que le Mercure commun fût la première Matière des Métaux, bien que plusieurs graves Philosophes posent cette vérité, pour un des fondements de l'Art. Et je suis persuadé, qu'on ne peut trouver dans les Mines, la vraie première Matière des Métaux, séparée des Corps Métalliques : elle n'est qu'une Vapeur, une Eau visqueuse, un Esprit invisible, et je crois en un mot que la Semence ne se trouve que dans le Fruit. Je ne sais si je parle juste ; mais je crois que c'est là le vrai sens des éclaircissements que vous avez voulu me donner.

EUDOXE

On ne peut avoir mieux compris, que vous avez fait ces vérités connues de peu de Personnes. Il y a de la satisfaction à parler ouvertement avec vous des Mystères Philosophiques. Voyez quelles sont les demandes que vous avez encore à me faire.

PYROPHILE

Je ne sais si la Pierre ne se contredit point elle-même, lorsqu'elle se glorifie, [32] *d'avoir un Corps imparfait avec une Âme constante, et une Teinture pénétrante* ; ces deux grandes perfections me paraissent incompatibles dans un Corps imparfait.

EUDOXE

On dirait ici, que vous avez déjà oublié une vérité fondamentale, dont vous avez été pleinement convaincu ci-devant : Souvenez-vous donc que si le Corps de Pierre n'était imparfait, d'une imperfection toutefois en laquelle la Nature n'a

pas fini son Opération, on ne pourrait y chercher, et encore moins y trouver la perfection. Cela posé, il vous sera bien facile de juger, Que la constance de l'Âme, et la perfection de la Teinture ne sont pas actuellement, ni en état de se manifester dans la Pierre, tant qu'elle demeure dans son être imparfait ; mais lorsque par la continuation de l'Œuvre, la Substance de la Pierre a passé de l'imperfection à la perfection, et de la perfection à la plus que perfection, la constance de son Âme et l'efficace de la Teinture de son Esprit, se trouvent réduites de la Puissance à l'Acte ; de sorte que l'Âme, l'Esprit, et le Corps de la Pierre également exaltés, composent un Tout d'une nature, et d'une vertu incompréhensible.

PYROPHILE

Puisque mes demandes vous donnent lieu de dire des choses si singulières, ne trouvés pas mauvais, je vous prie, que je continue. Je me suis toujours persuadé que la Pierre des Philosophes est une Substance réelle qui tombe sous les Sens ; cependant je vois que cet Auteur assure le [33] contraire, disant : *Notre Pierre est invisible*. Je vous assure que quelque bonne opinion que j'aie de ce Philosophe, il me permettra de n'être pas de son sentiment sur ce point.

EUDOXE

J'espère toutefois que vous en serez bientôt. Ce Philosophe n'est pas le seul qui tient ce langage ; la plupart parlent de la même manière qu'il fait ; et à vous dire le vrai, notre Pierre est proprement invisible, aussi bien à l'égard de sa Matière, comme à l'égard de sa forme. À l'égard de sa Matière ; parce qu'encore que notre Pierre, ou bien notre Mercure, (il n'y a point de différence) existe réellement, il est vrai néanmoins qu'elle ne paraît pas à nos yeux, à moins que l'Artiste ne prête la main à la Nature, pour l'aider à mettre au Monde cette production Philosophique : C'est ce qui fait dire au Cosmopolite, Que le sujet de notre Philosophie a une existence réelle ; *mais qu'il ne se fait point voir, si ce n'est, lorsqu'il plaît à l'Artiste de le faire paraître*.

La Pierre n'est pas moins invisible à l'égard de sa Forme ; j'appelle ici sa Forme, le Principe de ses admirables facultés, d'autant que ce Principe, cette énergie de la Pierre, et cet Esprit dans lequel réside l'efficace de sa Teinture, est une pure Essence Astrale impalpable, laquelle ne se manifeste que par les effets surprenants qu'elle produit. Les Philosophes parlent souvent de leur Pierre considérée en ce sens-là. Hermès l'entend ainsi, lorsqu'il dit, *Que le Vent la porte dans son ventre* ; et le Cosmopolite ne s'éloigne point de ce Père de la Philosophie, lorsqu'il assure, *Que notre Sujet est devant les yeux de tout le monde ; que Personne ne peut vivre sans lui ; et que toutes les Créatures s'en servent ; mais que peu de Personnes l'aperçoivent*. Hé bien, n'êtes vous pas du

sentiment de votre Auteur, et n'avouez-vous pas que de quelque manière que vous considériez la Pierre, il est vrai de dire qu'elle est invisible ?

PYROPHILE

Il faudrait que je n'eusse ni esprit, ni raison, pour ne pas tomber d'accord d'une vérité, que vous me faites toucher au doigt, en me développant en même temps le sens le plus caché, et le plus mystérieux des Écritures Philosophiques. Je me trouve si éclairé par tout ce que vous me dites, qu'il me semble que les Auteurs les plus abstraits n'auront plus d'obscurité pour moi ; je vous serai cependant fort obligé, si vous voulez bien me dire votre sentiment, touchant la proposition que cet Auteur avance, *Qu'il n'est pas possible d'acquérir la possession du Mercure Philosophique [34] autrement, que par le moyen de deux Corps, dont l'un ne peut recevoir la perfection sans l'autre.* Ce passage me paraît si positif, et si précis, que je ne doute pas qu'il soit fondamentalement dans la Pratique de l'Œuvre.

EUDOXE

Il n'y en a pas assurément de plus fondamental, puisque ce Philosophe vous marque en cet endroit, comment se forme la Pierre sur laquelle toute notre Philosophie est fondée ; en effet notre Mercure, ou notre Pierre prend naissance de deux Corps : Remarquez cependant que ce n'est pas le mélange de deux Corps qui produit notre Mercure, ou notre Pierre : Car vous venez de voir que les Corps sont contraires, et qu'il ne s'en peut faire une parfaite union : Mais notre Pierre naît au contraire de la destruction de deux Corps, lesquels agissant l'un sur l'autre comme le Mâle et la Femelle, ou comme le Corps et l'Esprit, d'une manière autant naturelle, qu'elle est incompréhensible à l'Artiste, qui y prête le secours nécessaire, cessent entièrement d'être ce qu'ils étaient auparavant, pour mettre au jour une Production d'une nature et d'une origine merveilleuse, et qui a toutes les dispositions nécessaires, pour être portée par l'Art, et par la Nature, de perfection en perfection, jusqu'au souverain degré, qui est au-dessus de la Nature même.

Remarquez aussi que ces deux Corps, qui se détruisent, et se confondent l'un dans l'autre, pour la production d'une troisième Substance, et dont l'un tient lieu de Mâle, et l'autre de Femelle, dans cette nouvelle Génération, sont deux Agents, qui se dépouillant de leur plus grossière Substance dans cette action, changent de nature, pour mettre au monde un Fils d'une origine plus noble, et plus illustre, que le Père et la Mère, qui lui donnent l'être ; aussi il apporte en naissant des marques visibles qui font voir évidemment, que le Ciel a présidé à sa naissance.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Remarquez de plus que notre Pierre renaît plusieurs diverses fois, mais que dans chacune de ses nouvelles naissances, elle tire toujours son origine de deux choses. Vous venez de voir comment elle commence de naître de deux Corps: Vous avez vu qu'elle épouse une Nymphé Céleste, après qu'elle a été dépouillée de sa Forme terrestre, pour ne faire qu'une seule et même chose avec elle: Sachez aussi qu'après que la Pierre a paru de nouveau sous une Forme terrestre, elle doit encore être mariée à une Épouse de son même sang; de sorte que ce sont toujours deux choses qui en produisent une seule, d'une seule et même Espèce: Et comme c'est une vérité constante que dans tous les différents états de la Pierre, les deux choses qui s'unissent pour lui donner nouvelle naissance, viennent d'une seule et même chose: C'est aussi sur ce fondement de la Nature, que le Cosmopolite appuie une vérité incontestable dans notre Philosophie, savoir, *Que d'un il s'en fait deux, et de deux, un, à quoi se terminent toutes les Opérations naturelles et philosophiques, sans pouvoir aller plus loin.*

PYROPHILE

Vous me rendez si intelligibles, si palpables ces sublimes vérités, toutes abstraites qu'elles sont, que je les conçois presque aussi évidemment, que si c'étaient des Démonstrations Mathématiques. Permettez-moi, s'il vous plait, de vous demander encore quelques éclaircissements, afin qu'il ne me reste plus aucun doute touchant l'interprétation de cet Auteur. J'ai fort bien compris que la Pierre, née de deux Substances d'une même Espèce, est un Tout homogène, et un tiers-être doué de deux natures, qui le rendent seul suffisant par lui-même à la génération du Fils du Soleil: mais j'ai quelque peine à bien comprendre, comment ce Philosophe entend, *Que la seule chose dont se fait la* [35] *Médecine Universelle est l'Eau, et l'Esprit du Corps.*

EUDOXE

Vous trouveriez le sens de ce passage, évident de lui-même, si vous vous souveniez, que la première et la plus importante Opération de la Pratique du premier Œuvre, est de réduire en Eau le Corps, qui est notre Pierre, et que ce point est le plus secret de nos Mystères. Je vous ai fait voir que cette Eau doit être vivifiée, et fécondée par une Semence Astrale, et par un Esprit Céleste, dans lequel réside toute l'efficace de la Teinture Physique: De sorte que si vous y faites réflexion, vous avouerez qu'il n'y a point de vérité plus évidente dans notre Philosophie, que celle que votre Auteur avance ici, savoir que la seule chose dont le Sage a besoin, pour faire toutes choses, n'est autre que *l'Eau et l'Esprit du Corps*. L'Eau est le Corps et l'Âme de notre Sujet; la

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

Semence Astrale en est l'Esprit ; C'est pourquoi les Philosophes assurent que leur Matière a un Corps, une Âme et un Esprit.

PYROPHILE

J'avoue que je m'aveuglais moi-même, et que si j'y avais bien fait réflexion, je n'aurais formé aucun doute sur cet endroit. Mais en voici un autre, qui n'est point cependant un sujet de doute ; mais qui ne laisse pas pour cela, de me faire souhaiter que vous veuillez bien dire votre sentiment sur ces paroles-ci : Savoir, que la seule chose qui est le Sujet de l'Art, et [36] qui n'a pas sa pareille dans le Monde, *est vile toutefois, et qu'on peut l'avoir à peu de frais.*

EUDOXE

Cette chose si précieuse par les dons excellents, dont le Ciel l'a pourvue, est véritablement vile, à l'égard des Substances dont elle tire son origine. Leur prix n'est point au-dessus des facultés des Pauvres. Dix sols sont plus que suffisants pour acquérir la Matière de la Pierre. Les instruments toutefois, et les moyens qui sont nécessaires pour poursuivre les Opérations de l'Art, demandent quelque sorte de dépense ; ce qui fait dire à Geber que *l'Œuvre n'est pas pour les Pauvres*. La Matière est donc vile, à considérer le fondement de l'Art, puisqu'elle coûte fort peu ; elle n'est pas moins vile, si on considère extérieurement ce qui lui donne la perfection, puisque à cet égard, elle ne coûte rien du tout ; d'autant Que *tout le monde l'a en sa puissance*, dit le Cosmopolite : de sorte que soit que vous distinguiez ces choses, soit que vous les confondiez (comme font les Philosophes pour tromper les Sots et les Ignorants) c'est une vérité constante, que la Pierre est une chose vile en un sens ; mais qu'elle est très précieuse en un autre, et qu'il n'y a que les Fous qui la méprisent, par un juste jugement de Dieu.

PYROPHILE

Me voila bientôt autant instruit que je puis le souhaiter ; faites-moi seulement la grâce de me dire, comment on peut connaître, quelle est la véritable Voie des Philosophes ; puisqu'ils en décrivent plusieurs différentes, et qui paraissent souvent opposées. Leurs Livres sont remplis d'une infinité de diverses Opérations ; savoir de Conjonctions, Calcinations, Mixtions, Séparations, Sublimations, Distillations, Coagulations, Fixations, Dessiccations, dont ils font sur chacune des Chapitres entiers ; ce qui met les Artistes dans un tel embarras, qu'il leur est presque impossible d'en sortir heureusement. Ce philosophe insinue, ce semble, que comme il n'y a qu'une chose dans ce grand Art, il n'y a aussi qu'une Voie ; et pour toute [37] raison, il dit, *Que la*

Solution du Corps ne se fait que dans son propre Sang. Je ne trouve rien dans tout cet Écrit, où vos lumières me soient plus nécessaires, que sur ce point, qui concerne la Pratique de l'Œuvre, sur laquelle tous les Philosophes font profession de se taire : je vous conjure de ne pas me les refuser.

EUDOXE

Ce n'est pas sans beaucoup de raison, que vous me faites une telle demande : Elle regarde le point essentiel de l'Œuvre ; et je souhaiterais de tout mon cœur pouvoir y répondre aussi distinctement que j'ai fait à plusieurs de vos autres questions. Je vous proteste que je vous ai dit partout la vérité ; je veux en faire encore de même ; mais vous savez que les Mystères de notre sacrée Science ne peuvent être enseignés, qu'avec des termes mystérieux : Je vous dirai néanmoins sans équivoque, que l'intention générale de notre Art, est de purifier exactement, et de subtiliser une Matière, d'elle-même immonde, et grossière. Voilà une vérité très importante, qui mérite que vous y fassiez réflexion.

Remarquez que pour arriver à cette fin, plusieurs Opérations sont requises, qui ne tendent toutes qu'à un même but, ne sont dans le fond considérées par les Philosophes, que comme une seule et même Opération, diversement continuée. Observez que le feu sépare d'abord les parties hétérogènes, et conjoint les parties homogènes de notre Pierre : Que le Feu secret produit ensuite le même effet ; mais plus efficacement en introduisant dans la Matière un Esprit igné, qui ouvre intérieurement la porte secrète, qui subtilise, et qui sublime les parties pures, les séparant des parties terrestres et adustibles. La Solution qui se fait ensuite par l'addition de la Quintessence Astrale, qui anime la Pierre, en fait une troisième Dépuration, et la Distillation l'achève entièrement, ainsi purifiant, et subtilisant la pierre par plusieurs différents degrés, auxquels les Philosophes ont accoutumé de donner les noms d'autant d'Opérations différentes et de Conversion des Éléments ; on l'élève jusqu'à la perfection, qui est la disposition prochaine, pour la conduire à la plus que perfection, par un Régime proportionné à l'intention finale de l'Art, c'est-à-dire jusqu'à la parfaite Fixation. Vous voyez donc qu'à proprement parler, il n'y a qu'une Voie, comme il n'y a qu'une intention dans le premier Œuvre, et que les Philosophes n'en décrivent plusieurs, que parce qu'ils considèrent les différents degrés de Dépurations, comme autant d'Opérations et de Voies différentes, dans le dessein (ainsi que le remarque fort bien votre Auteur) de cacher ce grand Art.

Pour ce qui est des paroles, par lesquelles votre Auteur conclut ; savoir, Que la Solution du Corps ne se fait que dans son propre Sang ; je dois vous

faire observer que dans notre Art, il se fait en trois temps différents, trois Solutions essentielles, dans lesquelles le Corps ne se dissout que dans son propre Sang, c'est au commencement, au milieu, et à la fin de l'Œuvre: Remarquez bien ceci. Je vous ai déjà fait voir que dans les principales Opérations de l'Art, ce sont toujours deux choses qui en produisent une, que de ces deux choses l'une tient lieu de Mâle, et l'autre de Femelle; l'un est le Corps, l'autre est l'Esprit: Vous devez en faire ici l'application. Savoir que dans les trois Solutions, dont je vous parle, le Mâle et la Femelle, le Corps et l'Esprit, ne sont autre chose que le Corps et le Sang, et que ces deux choses sont d'une même nature, et d'une même espèce: De sorte que la Solution du Corps dans son propre Sang, c'est la solution du Mâle par la Femelle, et celle du Corps par son Esprit. Voici l'ordre de ces trois Solutions importantes.

En vain vous tenteriez par le Feu la véritable Solution du Mâle en la première Opération, elle ne vous réussirait jamais, sans la Conjonction de la Femelle: C'est dans leurs embrassements réciproques qu'ils se confondent, et se changent l'un l'autre, pour produire un tout homogène, différent des deux. En vain vous auriez ouvert, et sublimé le Corps de la Pierre, elle vous serait entièrement inutile, si vous ne lui faisiez épouser la Femme que la Nature lui a destinée; elle est cet Esprit, dont le Corps a tiré sa première origine; aussi il s'y dissout, comme fait la glace à la chaleur du feu, ainsi que votre Auteur l'a fort bien remarqué. Enfin vous essaieriez en vain de faire la parfaite Solution du même Corps, si vous ne réitériez sur lui l'affusion de son propre Sang, qui est son Menstrue naturel, sa Femme, et son Esprit tout ensemble avec lequel il s'unit intimement, qu'ils ne font plus qu'une seule et même Substance.

PYROPHILE

Après tout ce que vous venez de me révéler, je n'ai plus rien à vous demander touchant l'interprétation de cet Auteur. Je comprends fort bien tous les autres avantages, qu'il attribue à la Pierre, au-dessus de l'Or et du Mercure. Je conçois aussi comment l'excès du dépit de ces deux Champions, les porta à joindre leurs forces, pour vaincre la Pierre par les armes, n'ayant pu la surmonter par la raison: [38] Mais comment entendez-vous, *Que la Pierre les dissipa, et les engloutit l'un et l'autre, en sorte qu'il n'en resta aucuns vestiges?*

EUDOXE

Ignorez-vous que le grand Hermès dit, que la Pierre *est la Force forte de toute force? car elle vaincra toute chose subtile, et pénétrera toute chose solide.* C'est ce que votre Philosophe dit ici en d'autres termes, pour vous apprendre que la puissance de la Pierre est si grande, que rien n'est capable de lui résis-

ter. Elle surmonte en effet tous les Métaux imparfaits, les transmuant en Métaux parfaits, de telle manière, qu'il ne reste aucuns vestiges de ce qu'ils étaient auparavant⁴.

PYROPHILE

Je comprends fort bien ces raisons; mais il me reste nonobstant cela un doute, touchant les Métaux parfaits; l'Or par exemple est un Métal constant et parfait, que la Pierre ne saurait engloutir.

EUDOXE

Votre doute est sans fondement : car tout de même que la Pierre, à proprement parler, n'engloutit pas les Métaux imparfaits, mais qu'elle les change tellement de nature, qu'il ne reste rien, qu'il fasse connaître ce qu'ils étaient auparavant; ainsi la Pierre ne pouvant engloutir l'Or ni le transmuier en un Métal plus parfait, elle le transmue en Médecine mille fois plus parfaite que l'Or, puisqu'il peut alors transmuier mille fois autant de Métal imparfait selon le degré de perfection que la Pierre a reçue du Magistère.

PYROPHILE

Je reconnais le peu de fondement qu'il y avait dans mon doute; mais à vous dire le vrai, il y a tant de subtilité dans les moindres paroles des Philosophes, que vous ne devez pas trouver étrange, que je me sois souvent arrêté sur des choses, qui devaient me paraître assez intelligibles d'elles-mêmes. Je n'ai plus que deux demandes à vous faire, au sujet des deux conseils que mon Auteur donne aux Enfants de la Science, touchant la manière de procéder, et la fin qu'ils doivent se proposer dans la recherche de la Médecine Universelle. Il leur conseille en premier lieu, d'aiguiser la pointe de leur esprit; de lire les Écrits des Sages avec prudence; de travailler avec exactitude; d'agir sans précipitation [39] dans un Œuvre si précieux: Parce, dit-il, *qu'il a son temps ordonné par la Nature; de même que les fruits qui sont sur les Arbres, et les grappes de raisins que la Vigne porte*. Je conçois fort bien l'utilité de ces

⁴ Il n'est pas question ici de la Pierre parfaite au *Blanc* ou *Rouge*, qui convertit les Métaux imparfaits en Lune ou en Soleil, Eudoxe, pour mieux instruire Pyrophile, aurait pu lui répondre que la Pierre, dont il s'agit dans cet Article, est cette moyenne Substance du Trévisan, cette Eau Mercurielle, Principe des Métaux, qui engloutit l'Or et le Mercure, parce qu'étant de la nature de l'un et de l'autre; elle les dissout sans violence, et fait de leur Substance avec la sienne un Corps, qui s'appelle alors l'Élixir des Philosophes, et leur Azot, lorsqu'après le Régime de Saturne, ces trois substance l'une même Racine, ne sont plus ensemble qu'une seule et même Substance.

conseils mais je vous prie de vouloir m'expliquer comment se doit entendre cette limitation du temps.

EUDOXE

Votre Auteur vous l'explique suffisamment par la comparaison des Fruits, que la Nature produit dans le temps ordonné. Cette comparaison est juste : La Pierre est un Champ, que le Sage cultive, dans lequel l'Art, et la Nature ont mis la Semence, qui doit produire son Fruit : Et comme les quatre Saisons de l'année sont nécessaires à la parfaite production des Fruits, la Pierre de même a ses Saisons déterminées. Son Hiver, pendant lequel le Froid, et l'Humide dominant dans cette Terre préparée, et ensemencée : Son Printemps, auquel la Semence Philosophique étant échauffée, donne des marques de végétation et d'accroissement ; Son Été pendant lequel son Fruit mûrit, et devient propre à la Multiplication ; Son Automne, auquel ce Fruit parfaitement mûr console le Sage, qui a le bonheur de le cueillir.

Pour ne vous rien laisser à désirer sur ce Sujet, je dois vous faire remarquer ici trois choses. La première, que le Sage doit imiter la Nature dans la Pratique de l'Œuvre ; et comme cette savante Ouvrière ne peut rien produire de parfait, si on en violente le mouvement, de même l'Artiste doit laisser agir intérieurement les Principes de sa Matière, en lui administrant extérieurement une chaleur proportionnée à son exigence. La seconde, que la connaissance des quatre Saisons de l'œuvre doit être la Règle, que le Sage doit suivre dans les différents Régimes du Feu, en le proportionnant à chacune, selon que la Nature le démontre, laquelle a besoin de moins de chaleur pour faire fleurir les Arbres, et former les Fruits, que pour les faire parfaitement mûrir. La troisième, que bien que l'Œuvre ait ses quatre Saisons, ainsi que la Nature, il ne s'ensuit pas, que les Saisons de l'Art et de la Nature doivent précisément répondre, les unes aux autres, l'Été de l'Œuvre pouvant arriver sans inconvénient dans l'Automne de la Nature, et son Automne, dans l'Hiver. C'est assez que le Régime du Feu soit proportionné à la Saison de l'Œuvre ; c'est en cela seul, que consiste le grand secret du Régime, pour lequel je ne puis vous donner de règle plus certaine.

PYROPHILE

Par ce raisonnement, et cette similitude, vous me faites voir clair sur un point, dont les Philosophes ont fait un de leurs plus grands Mystères, car l'intelligence des Régimes ne se peut tirer de leurs Écrits ; mais je vois avec une extrême satisfaction, qu'en imitant la Nature, et commençant l'ordre des Saisons de l'Œuvre par l'Hiver, il ne doit pas être difficile au Sage, de juger

comment par les divers degrés de chaleur, qui répondent à ces Saisons, il peut aider la Nature, et conduire à une parfaite maturité les Fruits de cette Plante Philosophique.

Mon Auteur conseille en second lieu aux Enfants de la Science d'avoir la droiture dans le cœur, et de se proposer dans ce Travail, une fin honnête, leur déclarant positivement, que s'ils ne sont dans ces bonnes dispositions, ils ne doivent pas attendre sur leur Œuvre, la bénédiction du Ciel, de laquelle tout le bon succès dépend. Il assure, *Que Dieu ne communique [40] un si grand Don, qu'à ceux qui en veulent faire un bon usage, et qu'il en prive ceux qui ont dessein de s'en servir, pour commettre le mal.* Il semble que ce ne soit là qu'une manière de parler qui est ordinaire aux Philosophes ; je vous prie de me dire quelles réflexions on doit faire sur ce dernier point.

EUDOXE

Vous êtes assez éclairé dans notre Philosophie, pour comprendre, que la possession de la Médecine Universelle, et du Grand Élixir, est de tous les Biens de ce Monde, le plus réel, le plus estimable, et le plus grand, dont l'Homme puisse jouir. En effet, les Richesses immenses, les Dignités souveraines, et toutes les Grandeurs de la Terre, ne sont point à comparer à ce précieux Trésor, qui est le seul des biens temporels capable de remplir le cœur de l'Homme. Il donne à celui qui le possède, une vie longue, exempte de toutes sortes d'infirmités, et met en sa puissance, plus d'Or et d'Argent, que n'en ont tous les plus puissants Monarques ensemble. Ce Trésor a de plus cet avantage particulier, au-dessus de tous les autres Biens de la vie, que celui qui en jouit, se trouve parfaitement satisfait, même de la seule contemplation, et qu'il ne peut jamais être troublé de la crainte de le perdre.

Vous êtes d'ailleurs pleinement convaincu, que Dieu gouverne le Monde ; que sa Divine Providence y fait régner l'ordre, que sa Sagesse infinie y a établi, depuis le commencement des Siècles ; et que cette même Providence n'est point cette Fatalité aveugle des Anciens, ni ce prétendu Enchaînement, ou cet Ordre nécessaire des choses, qui doit les faire suivre sans aucune distinction ; mais vous êtes au contraire bien persuadé que la Sagesse de Dieu préside à tous les Événements qui arrivent dans le Monde.

Sur le double fondement, que ces deux réflexions établissent, vous ne pouvez douter, que Dieu qui dispose souverainement de tous les Biens de la Terre, ne permet jamais, que ceux qui s'appliquent à la recherche de ce précieux Trésor, dans le dessein d'en faire un mauvais usage, puissent par leur travail parvenir à sa possession : En effet, quels maux ne serait pas capable de causer dans le Monde un Esprit pervers, qui n'aurait d'autre vue, que de satis-

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

faire son ambition, et d'assouvir ses convoitises, s'il avait en son pouvoir, et entre ses mains, ce moyen assuré d'exécuter ses plus criminelles entreprises. C'est pourquoi les Philosophes, qui connaissent parfaitement les maux et les désordres, qui pourraient arriver dans la société Civile, si la connaissance de ce grand Secret était révélée aux Impies, n'en traitent qu'avec crainte, et n'en parlent que par Énigmes; afin qu'il ne soit compris que de ceux, dont Dieu veut bénir l'étude, et le travail.

PYROPHILE

Il ne se trouvera Personne de bon sens, et craignant Dieu, qui n'entre dans ces sentiments, et qui ne doive être entièrement persuadé, que pour réussir dans une si grande, et si importante Entreprise, il ne faille supplier incessamment la Bonté Divine, d'éclairer nos esprits, et de donner sa bénédiction à nos travaux. Il ne me reste plus qu'à vous rendre de très humbles grâces, de ce que vous avez bien voulu me traiter en Enfant de la Science, me parler sincèrement, et m'instruire dans de si grands Mystères, aussi clairement, et aussi intelligiblement, qu'il est permis de le faire, et que je pouvais le souhaiter. Je vous proteste que ma reconnaissance durera tout autant que ma vie.

FIN

LETTRE AUX VRAIS DISCIPLES D'HERMÈS, CONTENANT SIX PRINCIPALES CLEFS DE LA PHILOSOPHIE SECRÈTE

Si j'écrivais cette Lettre pour persuader la vérité de notre Philosophie à ceux, qui s'imaginent qu'elle n'est qu'une vaine Idée, et un pur Paradoxe, je suivrais l'exemple de plusieurs Maîtres en ce grand Art ; je tâcherais de convaincre de leurs erreurs ces sortes d'Esprits, en leur démontrant la solidité des Principes de notre Science, appuyés sur les Lois, et sur les Opérations de la Nature, et je ne parlerais que légèrement de ce qui regarde sa Pratique : Mais comme j'ai un dessein tout différent, et que je n'écris que pour vous seuls, sages Disciples d'Hermès, et vrais Enfants de l'Art, mon unique but est de vous servir de Guide dans une Route si difficile à suivre. Notre Pratique en effet est un Chemin dans les Sables, où l'on doit se conduire par l'Étoile du Nord, plutôt que par les Vestiges qu'on y voit imprimés. La confusion des traces, qu'un nombre presque infini de Personnes y ont laissées, est si grande, et on y trouve tant de différents Sentiers, qui mènent presque tous dans des Déserts affreux, qu'il est presque impossible de ne pas s'égarer de la véritable Voie, que les seuls Sages favorisés du Ciel, ont heureusement su démêler, et reconnaître.

Cette confusion arrête tout court les Enfants de l'Art, les uns dès le commencement, les autres dans le milieu de cette Course Philosophique, et quelques-uns même lorsqu'ils approchent de la fin de ce pénible Voyage, et qu'ils commencent à découvrir le terme heureux de leur Entreprise ; mais qui ne s'aperçoivent pas, que le peu de chemin, qui leur reste à faire, est le plus difficile. Ils ignorent que les Envieux de leur bonheur ont creusé des fosses, et des précipices au milieu de la Voie, et que faute de savoir les détours secrets, par où les Sages évitent ces dangereux pièges, ils perdent malheureusement tout l'avantage qu'ils avaient acquis, dans le même temps, qu'ils s'imaginaient d'avoir surmonté toutes les difficultés.

Je vous avoue sincèrement, que la Pratique de notre Art est la plus difficile chose du monde, non par rapport à ses Opérations, mais à l'égard des difficultés qu'il y a de l'apprendre distinctement dans les Livres des Philosophes : car si d'un côté elle est appelée avec raison, un Jeu d'Enfants ; de l'autre elle requiert en ceux, qui en cherchent la vérité par leur travail et leur étude, une connaissance profonde des Principes, et des Opérations de la Nature dans les trois Genres ; mais particulièrement dans le Genre Minéral et Métallique. C'est un grand point de trouver la véritable Matière, qui est le

Sujet de notre Œuvre ; il faut percer pour cela mille voiles obscurs, dont elle a été enveloppée : il faut la distinguer par son propre nom, entre un million de noms extraordinaires, dont les Philosophes l'ont diversement exprimée : Il en faut comprendre toutes les propriétés, et juger de tous les degrés de perfection, que l'Art est capable de lui donner : Il faut connaître le Feu secret des Sages qui est le seul Agent qui peut ouvrir, sublimer, purifier, et disposer la Matière à être réduite en Eau ; il faut pénétrer pour cela jusqu'à la Source Divine de l'Eau Céleste, qui opère la Solution, l'Animation, et Purification de la Pierre : Il faut savoir convertir notre Eau Métallique en Huile incombustible par l'entière Solution du Corps, d'où elle tire son origine : et pour cet effet, il faut faire la Conversion des Éléments, la Séparation, et la Réunion des trois Principes ; il faut apprendre comment on doit en faire un Mercure blanc et un Mercure citrin ; il faut fixer ce Mercure, le nourrir de son propre Sang, afin qu'il se convertisse en Soufre fixe des Philosophes. Voilà quels sont les points fondamentaux de notre Art ; le reste de l'Œuvre se trouve assez clairement enseigné dans les Livres des Philosophes, pour n'avoir pas besoin d'une plus ample explication.

Comme il y a trois Règles dans la Nature, il y a aussi trois Médecines en notre Art, qui font trois Œuvres différents dans la Pratique, et qui ne sont toutes fois que trois différents degrés qui élèvent notre Élixir à sa dernière perfection. Ces importantes Opérations des trois Œuvres, sont réservées sous la Clef du Secret par tous les Philosophes, afin que les sacrés Mystères de notre divine Philosophie ne soient pas révélées aux Profanes : Mais pour vous, qui êtes les Enfants de la Science, et qui pouvez entendre le langage des Sages, les Serrures vous seront ouvertes, et vous aurez les Clefs des précieux Trésors de la Nature, et de l'Art, si vous appliqués tout votre esprit à comprendre ce que j'ai fait dessein de vous dire, en termes autant intelligibles, qu'il est nécessaire, pour ceux qui sont prédestinés comme vous êtes, à la Connaissance de ces sublimes Mystères. Je veux vous mettre en main six Clefs, avec lesquelles vous pourrez entrer dans le Sanctuaire de la Philosophie, en ouvrir tous les Réduits, et parvenir à l'intelligence des Vérités les plus cachées.

Première clef

La première Clef, est celle qui ouvre les Prisons obscures, dans lesquelles le Soufre est renfermé ; c'est elle qui sait extraire la Semence du Corps, et qui forme la Pierre des Philosophes par la Conjonction du Mâle, avec la Fe-

melle ; de l'Esprit avec le Corps ; du Soufre avec le Mercure. Hermès a manifestement démontré l'Opération de cette première Clef par ces paroles : *De Cavernis Metallorum occultus est, qui Lapis est venerabilis, colore splendidus, mens sublimis, et mare patens* : Cette Pierre a un brillant éclat, elle contient un Esprit d'une origine sublime : Elle est la Mer des Sages, dans laquelle ils pêchent leur mystérieux Poisson. Le même Philosophe marque encore plus particulièrement la naissance de cette admirable Pierre, lorsqu'il dit : *Rex ab igne veniet, ac conjugio gaudebit, et occulta patebunt*. C'est un Roi couronné de gloire, qui prend naissance dans le Feu, qui se plaît à l'union de l'Épouse qui lui est donnée : C'est cette union qui rend manifeste ce qui était auparavant caché.

Mais avant que de passer outre, j'ai un conseil à vous donner, qui ne vous sera pas d'un petit avantage : C'est de faire réflexion que les Opérations de chacun des trois Œuvres, ayant beaucoup d'analogie, et de rapport les uns aux autres, les Philosophes en parlent à dessein en termes équivoques, afin que ceux qui n'ont pas des yeux de Lincée, prennent le change, et se perdent dans ce Labyrinthe, duquel il est bien difficile de sortir. En effet, lorsqu'on s'imagine qu'ils parlent d'un Œuvre, ils traitent souvent d'un autre : Prenez donc garde de ne pas vous y laisser tromper ; car c'est une vérité, que dans chaque Œuvre le sage Artiste doit dissoudre le Corps avec l'Esprit, il doit couper la tête du Corbeau, blanchir le noir et rougir le blanc ; c'est toutefois proprement dans la première Opération, que le Sage Artiste coupe la tête au noir Dragon, et au Corbeau. Hermès dit, que c'est delà que notre Art prend son commencement, *Quod ex Corvo nascitur, hujus Artis est principium*. Considérez que c'est par la séparation de la Fumée noire, sale, et puante du Noir très noir, que se forme notre Pierre Astrale, blanche, et resplendissante, qui contient dans ses veines le Sang du Pélican ; c'est à cette première purification de la Pierre, et à cette blancheur luisante, que se termine la première Clef du premier Œuvre.

Seconde clef

La seconde Clef dissout le Composé ou la Pierre, et commence la Séparation des Éléments, d'une manière Philosophique : Cette Séparation des Éléments ne se fait qu'en élevant les parties subtiles et pures, au-dessus des parties crasses et terrestres. Celui qui sait sublimer la Pierre Philosophiquement, mérite à juste titre le nom de Philosophe, puisqu'il connaît le Feu des Sages,

qui est l'unique instrument, qui puisse opérer cette Sublimation. Aucun Philosophe n'a jamais ouvertement révélé ce Feu secret, et ce puissant Agent, qui opère toutes les merveilles de l'Art : Celui qui ne le comprendra pas, et qui ne saura pas le distinguer aux caractères, avec lesquels j'ai tâché de le dépeindre dans l'Entretien d'Eudoxe et de Pyrophile, doit s'arrêter ici, et prier Dieu qu'il l'éclaire ; car la connaissance de ce grand Secret est plutôt un Don du Ciel, qu'une Lumière acquise par la force du raisonnement : Qu'il lise cependant les Écrits des Philosophes, qu'il médite, et sur tout qu'il prie ; il n'y a point de difficulté, qui ne soit éclaircie par le travail, la méditation, et la prière.

Sans la sublimation de la Pierre, la Conversion des Éléments, et l'Extraction des Principes, est impossible ; et cette Conversion, qui fait l'Eau de la Terre, l'Air de l'Eau, et le Feu de l'Air, est la seule voie par laquelle notre Mercure peut être fait, et préparé. Appliquez-vous donc à connaître ce Feu secret, qui dissout la Pierre naturellement, et sans violence, et la fait résoudre en Eau dans la grande Mer des Sages, par la Distillation qui se fait des rayons du Soleil et de la Lune. C'est de cette manière que la Pierre, qui selon Hermès, est la Vigne des Sages, devient leur Vin, qui produit par les Opérations de l'Art leur Eau de vie rectifiée ; et leur Vinaigre très aigre. Ce père de notre Philosophie s'écrit sur ce Mystère : *Benedicta aquina Forma, quæ Elementa dissolvit* ! Les Éléments de la Pierre ne peuvent être dissous, que par cette Eau toute Divine, et il ne peut s'en faire une parfaite dissolution, qu'après une Digestion et Putréfaction proportionnée, à laquelle se termine la seconde Clef du premier Œuvre.

Troisième clef

La troisième Clef comprend-elle seule une plus longue suite d'Opérations, que toutes les autres ensemble. Les Philosophes en ont fort peu parlé, bien que la perfection de notre Mercure en dépende ; les plus sincères même, comme Artéphijs, le Trévisan, Flamel, ont passé sous silence les préparations de notre Mercure, et il ne s'en trouve presque pas un, qui n'ait supposé, au lieu d'enseigner, la plus longue, et la plus importante des Opérations de notre Pratique. Dans le dessein de vous prêter la main en cette partie du chemin, que vous avez à faire, où faute de lumière, il est impossible de suivre la véritable Voie, je m'étendrai plus que les Philosophes n'ont fait, sur cette troisième Clef, ou du moins je suivrai par ordre ce qu'ils ont dit sur ce sujet, si confusément, que sans une inspiration du Ciel, ou sans le secours d'un fidèle Ami, on demeure indubitablement dans ce Dédale, sans pouvoir en trouver

une issue heureuse. Je m'assure, que vous, qui êtes les véritables Enfants de la Science, vous recevrez une très grande satisfaction, de l'éclaircissement de ces Mystères cachés, qui regardent la Séparation et la Purification des Principes de notre Mercure, qui se fait par une parfaite Dissolution, et Glo-rification du Corps dont il prend naissance, et par l'union intime de l'Âme avec son Corps dont l'Esprit est l'unique lien, qui opère cette Conjonction : C'est là l'intention, et le point essentiel des Opérations de cette Clef, qui se termine à la Génération d'une nouvelle Substance, infiniment plus noble que la première.

Après que le sage Artiste a fait sortir de la Pierre une Source d'Eau vive, qu'il a exprimé le Suc de la Vigne des Philosophes, et qu'il a fait leur Vin, il doit remarquer que dans cette Substance homogène, qui paraît sous la Forme de l'Eau, il y a trois Substances différentes, et trois Principes naturels de tous les Corps, Sel, Soufre, et Mercure, qui sont l'Esprit, l'Âme, et le Corps ; et bien qu'ils paraissent purs et parfaitement unis ensemble, il s'en faut beaucoup qu'ils le soient encore ; car lorsque par la Distillation nous tirons l'Eau, qui est l'Âme et l'Esprit, le Corps demeure au fond du vaisseau, comme une Terre morte, noire, et féculente, laquelle néanmoins, n'est pas à mépriser ; car dans notre Sujet, il n'y a rien qui ne soit bon. Le Philosophe Jean Pontanus proteste que les superfluités de la Pierre se convertissent en une véritable Es-sence ; que celui qui prétend séparer quelque chose de notre Sujet, ne connaît rien dans la Philosophie, et que tout ce qu'il y a de superflu, d'immonde, de féculent, et enfin toute la Substance du Composé, se perfectionne par l'action de notre Feu. Cet avis ouvre les yeux à ceux, qui pour faire une exacte Puri-fication des Éléments et des Principes, se persuadent qu'il ne faut prendre que le subtil, et rejeter l'épais ; mais les Enfants de la Science ne doivent pas ignorer que le Feu, et le Soufre sont cachés dans le centre de la Terre, et qu'il faut la laver exactement avec son Esprit, pour en extraire le Baume, le Sel fixe, qui est le Sang de notre Pierre : Voilà le Mystère essentiel de cette Opération, laquelle ne s'accomplit qu'après une Digestion convenable, et une lente Distillation. Suivez donc, Enfants de l'Art, le précepte que vous donne le véridique Hermès, qui dit en cet endroit : *Oportet autem nos cum hâc aquinâ Animâ, ut Formam sulphuream possideamus, Aceto nostro eam miscere ; cùm enim Compositum solvitur, Clavis est restaurationis*. Vous savez que rien n'est plus contraire que le Feu, et l'Eau ; il faut néanmoins que le sage Artiste fasse la paix entre des Ennemis, qui dans le fond s'aiment ardemment. Le Cosmo-polite en a dit le moyen en peu de paroles : *Purgatis ergo rebus, fac ut Ignis et Aqua amici fiant ; quod in Terrâ suâ, quæ cum iis ascenderat, facîle facient*. Soyez donc attentifs sur ce point, abreuvés souvent la Terre de son Eau, et vous obtiendrez, ce que vous cherchez. Ne faut-il pas que le Corps soit dis-

sout par l'Eau, et que la Terre soit pénétrée de son humidité, pour être rendue propre à la génération ? Selon les Philosophes l'Esprit est Ève ; le Corps est Adam ; ils doivent être conjoints pour la propagation de leur Espèce. Hermès dit la même chose en d'autres termes : *Aqua namque fortissima est natura, quæ transcendit, et fixam in Corpore naturam excitat ; hoc est lætificat*. En effet ces deux Substances, qui sont d'une même nature, mais de deux Sexes différents, s'embrassent avec le même amour, et la même satisfaction, que le Mâle et la Femelle, et s'élèvent insensiblement ensemble, ne laissant qu'un peu de fèces au fond du Vaisseau ; de sorte que l'Âme, l'Esprit, et le Corps, après une exacte Dépuration, paraissent enfin inséparablement unis sous une Forme plus noble, et plus parfaite, qu'elle n'était auparavant, et aussi différente de la première Forme liquide, que l'Alcool de vin, exactement rectifié, et accué de son sel, est différent de la Substance du vin, dont il a été tiré : Cette comparaison n'est pas seulement très juste, mais elle donne de plus aux Enfants de la Science une connaissance précise des Opérations de cette troisième Clef.

Notre Eau est une Source vive, qui sort de la Pierre, par un miracle naturel de notre Philosophie. *Omnium primo est Aqua, quæ exit de hoc Lapide*. C'est Hermès qui a prononcé cette grande vérité. Il reconnaît de plus, que cette Eau est le Fondement de notre Art. Les Philosophes lui donnent plusieurs noms ; car tantôt ils l'appellent Vin, tantôt Eau de vie, tantôt Vinaigre, tantôt Huile, selon les différents degrés de préparation, ou selon les divers effets, qu'elle est capable de produire. Je vous avertis néanmoins qu'elle est proprement le Vinaigre des Sages, et que dans la Distillation de cette divine Liqueur, il arrive la même chose que dans celle du Vinaigre commun : Vous pouvez tirer de ceci une grande instruction ; l'Eau et le Flegme montent le premier ; la Substance huileuse, dans laquelle consiste l'efficace de notre Eau, vient la dernière. C'est cette Substance moyenne entre la Terre, et l'Eau, qui dans la génération de l'Enfant Philosophique, fait la fonction de Mâle ; Hermès nous la fait bien remarquer par ces paroles intelligibles : *Unguentum mediocre, quod est ignis, est medium inter fæcem, et aquam*. Il ne se contente pas de donner ces lumières à ses Disciples, il leur enseigne de plus dans sa Table d'Émeraude, de quelle manière ils doivent se conduire dans cette Opération. *Separabis Terram ab Igne ; subtile ab spisso suaviter, magno cum ingenio*. Prenez garde sur tout de ne pas étouffer le Feu de la Terre par les Eaux du Déluge : Cette Séparation, ou plutôt cette Extraction se doit faire avec beaucoup de jugement.

Il est donc nécessaire de dissoudre entièrement le Corps, pour en extraire toute son Humidité, qui contient ce Soufre précieux, ce Baume de Nature, et cet Onguent merveilleux, sans lequel vous ne devez pas espérer de voir jamais dans votre Vaisseau cette Noirceur si désirée de tous les Philosophes. Réduisez donc tout le Composé en Eau, et faites une parfaite union du Volatil avec le Fixe ; c'est un précepte de Senior, qui mérite que vous y fassiez attention.

Supremus fumus, dit-il, *ad infimum reducit debet, et divina aqua Rex est de Cælo descendens, Reductor Animæ ad suum Corpus est, quod demum à morte vivificat.* Le Baume de vie est caché dans ces fèces immondes ; vous devez les laver avec l'Eau Céleste, jusqu'à ce que vous en ayez ôté la noirceur, et pour lors votre Eau sera animée de cette Essence ignée, qui opère toutes les merveilles de notre Art. Je ne puis vous donner là-dessus de meilleurs conseils, que ceux du grand Trismégiste. *Oportet ergo vos ab Aquâ sumum super-existent, ab Unguento nigredinem, et à fœce mortem depellere* ; mais le seul moyen de réussir dans cette Opération, vous est enseigné par le même Philosophe, qui ajoute immédiatement après : *Et hoc Dissolutione, quo peracto, maximam habemus Philosophiam, et omnium secretorum Secretum.*

Mais afin que vous ne vous trompiez pas au terme de Composé ; je vous dirai que les Philosophes ont deux sortes de Composés. Le premier est le Composé de la Nature ; c'est celui dont j'ai parlé dans la première Clef : car c'est la Nature qui le fait d'une manière incompréhensible à l'Artiste, qui ne fait que prêter la main à la Nature, par l'administration des choses externes, moyennant quoi elle enfante, et produit cet admirable Composé. Le second est le Composé de l'Art ; c'est le Sage qui le fait par l'union intime du Fixe avec le Volatil parfaitement conjoints, avec toute la prudence qui se peut acquérir par les lumières d'une profonde Philosophie. Le Composé de l'Art n'est pas tout à fait le même dans le second, que dans le troisième Œuvre ; c'est néanmoins toujours l'Artiste qui le fait. Geber le définit un Mélange d'Argent vif et de Soufre, c'est-à-dire du Volatil et du Fixe, qui agissant l'un sur l'autre, se volatilisent, et se fixent réciproquement jusqu'à une parfaite fixité. Considérez l'exemple de la Nature, vous verrez que la Terre ne produirait jamais de Fruit, si elle pénétrée de son Humidité, et que l'Humidité demeurerait toujours stérile ; si elle n'était retenue, et fixée par la siccité de la Terre.

Vous devez donc être certains, qu'on ne peut avoir aucun bon succès en notre Art, si, dans le premier Œuvre, vous ne purifiez le Serpent né du limon de la Terre, si vous ne blanchissez ces fèces féculentes et noires, pour en séparer le Soufre blanc, le Sel armoniac des Sages, qui est leur chaste Diane, qui se lave dans le Bain. Tout ce Mystère n'est que l'extraction du Sel fixe de notre Composé, dans lequel consiste toute l'énergie de notre Mercure. L'Eau, qui s'élève par Distillation, emporte avec elle une partie de ce Sel ignée ; de sorte que l'affusion de l'Eau sur le Corps réitérée plusieurs fois, imprègne, engraisse, et féconde notre Mercure, et le rend propre à être fixé ; ce qui est le terme du second Œuvre : On ne saurait mieux exposer cette vérité, qu'Her-mès a fait par ces paroles : *Cùm viderem quod Aqua sensim crassior, duriorque fieri inciperet, gaudebam ; certo enim sciebam, ut invenirem quod querebam.*

Quand vous n'auriez qu'une fort médiocre connaissance de notre Art, ce

que je viens de vous dire serait plus que suffisant, pour vous faire comprendre que toutes les Opérations de cette Clef, qui met fin au premier Œuvre, ne sont autres que Digérer, Distiller, Cohober, Dissoudre, Séparer, et Conjoindre, le tout avec douceur, et patience : De cette sorte vous n'aurez pas seulement une entière extraction du Suc de la Vigne des Sages ; mais encore vous posséderez leur véritable Eau de vie : Et je vous avertis que plus vous la rectifierez, et plus vous la travaillerez, plus elle acquerra de pénétration, et de vertu. Les Philosophes ne lui ont donné le nom d'Eau-de-vie, que parce qu'elle donne la vie aux Métaux ; elle est proprement appelée la grande Lunaire, à cause de la splendeur, dont elle brille ; ils la nomment aussi la Substance sulfurée, le Baume, la Gomme, l'Humidité visqueuse, et le Vinaigre très aigre des Philosophes, etc.

Ce n'est pas sans raison que les Philosophes donnent à cette Liqueur Mercurielle, le nom d'Eau pontique, et de Vinaigre très aigre : Sa ponticité exubérante est le vrai caractère de sa vertu ; il arrive de plus, comme je l'ai déjà dit, dans sa Distillation, la même chose qui arrive en celle du Vinaigre, le flegme et l'eau montent les premiers, les parties soufreuses et salines s'élèvent les derniers : Séparez le Flegme de l'Eau, unissez l'Eau et le Feu ensemble, le Mercure avec le Soufre, et vous verrez enfin le Noir très noir, vous blanchirez le Corbeau, et rougirez le Cygne.

Puisque je ne parle qu'à vous ; vrais Disciples de Hermès, je veux vous révéler un Secret, que vous ne trouverez point entièrement dans les Livres des Philosophes. Les uns se sont contentés de dire, que de leur Liqueur on en fait deux Mercures, l'un blanc, et l'autre rouge. Flamel a dit plus particulièrement, qu'il faut se servir du Mercure citrin, pour faire les Imbibitions au rouge ; il avertit les Enfants de l'Art de ne pas se tromper sur ce point ; il assure aussi qu'il s'y serait trompé lui-même, si Abraham Juif ne l'en avait averti. D'autres Philosophes ont enseigné, que le Mercure blanc est le Bain de la Lune, et que le Mercure rouge est le Bain du Soleil : Mais il n'y en a point qui aient voulu montrer distinctement aux Enfants de la Science, par quelle voie ils peuvent obtenir ces deux Mercures. Si vous m'avez compris, vous êtes déjà éclairés sur ce point. La Lunaire est le Mercure blanc : Le Vinaigre très aigre est le Mercure rouge. Mais pour mieux déterminer ces deux Mercures, nourrissez-les d'une Chair de leur espèce, le Sang des Innocents égorgés, c'est-à-dire, les Esprits des Corps, sont le Bain, où le Soleil et la Lune se vont baigner.

Je vous ai développé un grand Mystère, si vous y faites bien réflexion : les Philosophes qui en ont parlé, ont passé très légèrement sur ce point important : le Cosmopolite l'a touché fort spirituellement par une ingénieuse Allégorie, en parlant de la Purification, et de l'Animation du Mercure : *hoc fiet, dit-il, si Seni nostro aurum et argentum deglutire dabis, ut ipse consumat illa, et tandem ille etiam moriturus comburatur*. Il achève de décrire tout le

Magistère en ces termes : *Cineres ejus spargantur in Aquam, coquito eam donec satis est, et habes Medicinam curandi lepram*. Vous ne devez pas ignorer, que notre Vieillard est notre Mercure ; que ce nom lui convient, parce qu'il est la Matière première de tous les Métaux. Le même Philosophe dit, qu'il est leur Eau, à laquelle il donne le nom d'Acier et d'Aimant, et il ajoute pour une plus grande confirmation de ce que je viens de vous découvrir : *Si undecies coit Aurum cum eo, emittit suum Semen, et debilitatur fere ad mortem usque ; concipit Chalybs, et generat Filium Patre clariorem*. Voilà donc un grand Mystère, que je vous révèle sans aucune Énigme ; c'est là le Secret des deux Mercures, qui contiennent les deux Teintures. Conservez-les séparément et ne confondez pas leurs espèces, de peur qu'ils ne procréent une lignée monstrueuse.

Je ne vous parle pas seulement plus intelligiblement qu'aucun Philosophe n'a fait, mais aussi je vous révèle tout ce qu'il y a de plus essentiel dans la Pratique de notre Art : si vous méditez là dessus, si vous vous appliquez à le bien comprendre ; mais surtout, si vous travaillez sur les lumières que je vous donne, je ne doute nullement que vous n'obteniez ce que vous cherchez : Et si vous ne parvenez à ces Connaissances par la Voie que je vous marque, je suis bien assuré que difficilement vous arriverez à votre but, par la seule Lecture des Philosophes. Ne désespérez donc de rien : Cherchez la Source de la Liqueur des sages, qui contient tout ce qui est nécessaire à l'Œuvre ; elle est cachée sous la Pierre : Frappés dessus avec la verge du Feu magique, et il en sortira une claire Fontaine : Faites ensuite comme je vous ai montré ; préparés le Bain du Roi avec le Sang des Innocents, et vous aurez le Mercure des Sages animé, qui ne perd jamais ses vertus, si vous le gardez dans un Vaisseau bien bouché. Hermès dit qu'il, y tant de sympathie entre les Corps purifiés, et les Esprits, qu'ils ne se quittent jamais, lorsqu'ils ont été unis ensemble ; par ce que cette union est semblable à celle de l'Âme avec le Corps glorifié, après laquelle la Foi nous apprend qu'il n'y aura plus de séparation, ni de mort. *Quia Spiritus, ablutis Corporibus desiderant inesse, habitis autem ipsis, eos vivificant, et in iis habitant*. Vous voyez par-là le mérite de cette précieuse Liqueur, à laquelle les Philosophes ont donné plus de mille différents noms : Elle est l'Eau de vie des Sages, l'eau de Diane, la grande Lunaire, l'Eau d'Argent vif : Elle est notre Mercure, notre Huile incombustible, qui au froid se congèle comme de la glace, et se liquéfie à la chaleur comme du beurre : Hermès l'appelle la Terre feuillée, ou la Terre des Feuilles ; non sans beaucoup de raison ; car si vous l'observez bien, vous remarquerez qu'elle est toute feuilletée ; en un mot elle est la Fontaine très claire, dont le Comte Trévisan fait mention : Enfin elle est le grand Alkaest, qui dissout radicalement les Métaux : Elle est la véritable Eau permanente, qui après les avoir dissout, s'unit inséparablement à eux, et en augmente le Poids et la Teinture.

Quatrième clef

La quatrième Clef de l'Art, est l'entrée du second Œuvre; c'est elle qui réduit notre Eau en Terre; il n'y a que cette seule Eau au monde, qui par une simple cuisson puisse être convertie en Terre; parce que le Mercure des Sages porte dans son Centre son propre Soufre, qui le coagule. La Terrification de l'Esprit est la seule Opération de cet Œuvre: Cuisez donc avec patience; si vous avez bien procédé, vous ne serez pas longtemps sans voir les marques de cette Coagulation; et si elles ne paraissent dans leur temps, elles ne paraîtront jamais; parce que c'est un signe indubitable, que vous avez manqué en quelque chose d'essentiel, dans les premières Opérations: Car pour corporifier l'Esprit, qui est notre Mercure, il faut avoir bien dissout le Corps, dans lequel le Soufre qui coagule le Mercure, est renfermé. Hermès assure que notre Eau Mercurielle aura acquis toutes les vertus, que les Philosophes lui attribuent, lorsqu'elle sera changée en Terre: *Vis ejus integra est, si in Terram conversa fuerit*. Terre admirable par sa fécondité; Terre de Promission des Sages, lesquels sachant faire tomber la Rosée du Ciel sur elle, lui font produire des Fruits d'un prix inestimable. Le Cosmopolite exprime très bien les avantages de cette bénite Terre: *Qui scit Aquam congelare calido, et Spiritum cum ea jungere, certe rem inveniet milleseis pretiosiore auro, et omnire*. Rien n'approche du mérite de cette Terre, et de cet Esprit, parfaitement alliés ensemble, selon les Règles de notre Art; ils sont le vrai Mercure, et le vrai Soufre des Philosophes, le Mâle vivant, et la Femelle vivante qui contiennent la Semence, qui peut seule procréer un Fils plus illustre, que ses Parents. Cultivez donc soigneusement cette précieuse Terre: arrosez-la souvent de son Humidité, desséchez-la autant de fois, et vous n'augmenterez pas moins ses vertus, que son poids, et sa fécondité.

Cinquième clef

La cinquième Clef de notre Œuvre est la Fermentation de la Pierre avec le Corps parfait, pour en faire la Médecine du troisième Ordre. Je ne dirai rien en particulier de l'Opération du troisième Œuvre; sinon, Que le corps Parfait est un levain nécessaire à notre Pâte: que l'Esprit doit faire l'union de la Pâte avec le Levain, de même que l'Eau détrempe la Farine, et dissout le Levain, pour composer une Pâte fermentée, propre à faire du Pain. Cette Comparai-

son est fort juste, c'est Hermès qui l'a faite le premier. *Sicut enim pasta sine fermento fermentari non potest; sic cum corpus sublimaveris, mundaveris, et turpitudinem a fœce separaveris; cum jungere volueris, pone in eis fermentum, et aquam terram confice, ut pasta fiat fermentum.* Au sujet de la Fermentation, le Philosophe répète ici tout l'Œuvre, et montre que tout de même que la Masse de la Pâte, devient toute Levain, par l'action du Ferment, qui lui a été ajouté; ainsi toute la Confection Philosophique devient par cette Opération un Levain propre à fermenter une nouvelle Matière, et à la multiplier jusqu'à l'infini.

Si vous observés bien de quelle manière se fait le Pain, vous trouverez les proportions, que vous devez garder entre les Matières qui composent votre Pâte Philosophique. Les boulangers ne mettent-ils pas plus de Farine, que de Levain, et plus d'Eau que de Levain, et de Farine ? Les Lois de la Nature sont les Règles que vous devez suivre dans la Pratique de tout notre Magistère. Je vous ai donné sur tous les points principaux toutes les instructions qui vous sont nécessaires; de sorte qu'il serait superflu de vous en dire davantage, particulièrement touchant les dernières Opérations, à l'égard desquelles les Philosophes ont été beaucoup moins réservés, que sur les premières, qui sont les fondements de l'Art.

Sixième clef

La sixième Clef enseigne la Multiplication de la Pierre, pour la réitération de la même Opération, qui ne consiste qu'à ouvrir et fermer; dissoudre et coaguler; imbiber et dessécher; par où les vertus de la Pierre s'augmentent à l'infini. Comme mon dessein n'a pas été de décrire entièrement la Pratique des trois Médecines, mais seulement de vous instruire des Opérations les plus importantes, touchant la Préparation du Mercure, que les Philosophes passent ordinairement sous silence, pour cacher aux Profanes des Mystères, qui ne sont que pour les Sages; je ne m'arrêterai pas davantage sur ce point, et je ne vous dirai rien non plus de ce qui regarde la projection de la médecine, parce que le succès que vous attendez ne dépend pas delà: Je ne vous ai donné des instructions très amples que sur la troisième Clef, à cause qu'elle comprend une longue suite d'Opérations, lesquelles, quoi que simples et naturelles, ne laissent pas de requérir une grande intelligence des Lois de la Nature, et des Qualités de notre Matière, aussi bien qu'une parfaite connais-

sance de la Chimie, et des différents degrés de chaleur, qui conviennent à ces Opérations.

Je vous ai conduit par la droite Voie, sans aucun détour; et si vous avez bien remarqué la Route que je vous ai tracée, je m'assure que vous irez droit au but, sans vous égarer. Sachez-moi bon gré du dessein, que j'ai eu de vous épargner mille travaux, et mille peines, que j'ai essuyé moi-même dans ce pénible voyage, faute d'un secours pareil à celui que je vous donne dans cette Lettre, qui part d'un cœur sincère, et d'une tendre affection pour tous les véritables Enfants de la Science. Je vous plaindrais beaucoup si, comme moi, après avoir connu la véritable Matière, vous passiez quinze années entièrement dans le travail, dans l'étude, et dans la méditation, sans pouvoir extraire de la Pierre, le Suc précieux, qu'elle renferme dans son sein, faute de connaître le Feu secret des Sages, qui fait couler de cette Plante sèche et aride en apparence, une Eau qui ne mouille pas les mains, et qui par l'union magique de l'Eau sèche de la Mer des Sages, se résout en une Eau visqueuse, en une Liqueur mercurielle, qui est le Principe, le Fondement, et la Clef de notre Art: Convertissez, séparez, et purifiez les Éléments, comme je vous l'ai enseigné, et vous posséderez le véritable Mercure des Philosophes, qui vous donnera le Soufre fixe, et la Médecine Universelle.

Mais je vous avertis, qu'après que vous serez parvenus à la connaissance du Feu secret des Sages, vous ne serez pas toutefois encore au bout de la première Carrière. J'ai erré plusieurs années dans le chemin qui reste à faire, pour arriver à la Fontaine mystérieuse, où le Roi se baigne, se rajeunit, et reprend une nouvelle vie exempte de toutes sortes d'infirmités; il faut que vous sachiez outre cela purifier, échauffer, et animer ce Bain Royal: c'est pour vous prêter la main dans cette Voie secrète, que je me suis étendu sur la troisième Clef, où toutes ces Opérations sont déduites. Je souhaite de tout mon cœur, que les instructions que je vous ai données, vous fassent aller droit au but. Mais souvenez-vous Enfants de la Science, que la connaissance de notre Magistère vient plutôt de l'Inspiration du Ciel, que des Lumières que nous pouvons acquérir par nous-mêmes. Cette vérité est reconnue de tous les Philosophes: c'est pourquoi ce n'est pas assez de travailler; priez assidûment; lisez les bons Livres; et méditez nuit et jour, sur les Opérations de la Nature, et sur ce qu'elle peut être capable de faire, lorsqu'elle est aidée par le secours de notre Art, et par ce moyen vous réussirez sans doute dans votre entreprise.

C'est là tout ce que j'avais à vous dire, dans cette Lettre; je n'ai pas voulu vous faire un Discours fort étendu, tel que la matière paraît le demander; mais aussi je ne vous ai rien dit que d'essentiel à notre Art: De sorte que si vous connaissez notre Pierre, qui est la seule Matière de notre Pierre, et si vous avez l'intelligence de notre Feu, qui est secret et naturel tout ensemble,

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHEMIQUES

vous avez les Clefs de l'Art, et vous pouvez calciner notre Pierre, non par la Calcination ordinaire, qui se fait par la violence du Feu ; mais par une Calcination Philosophique, qui est purement naturelle.

Remarquez encore ceci avec les plus éclairés Philosophes, qu'il y a cette différence, entre la Calcination ordinaire, qui se fait à force de feu, et la Calcination naturelle : Que la première détruit le Corps, et consume la plus grande partie de son Humidité radicale ; mais la seconde ne conserve pas seulement l'Humidité du Corps, en le calcinant ; mais encore elle l'augmente considérablement.

L'expérience vous fera connaître dans la Pratique cette grande vérité ; car vous trouverez en effet, que cette Calcination Philosophique, qui sublime, et distille la Pierre en la calcinant, en augmente de beaucoup l'Humidité : la raison est, que l'Esprit igné du Feu naturel se corporifie dans les Substances qui lui sont analogues. Notre Pierre est un Feu Astral, qui sympathise avec le Feu naturel, et qui comme une véritable Salamandre prend naissance, se nourrit, et croît dans le Feu Élémentaire, qui lui est géométriquement proportionné.

Le Nom de l'Auteur est en Latin dans cette Anagramme :

DIVES SICUT ARDENS, S***.

FIN

LA LUMIÈRE SORTANT PAR SOI-MÊME DES TÉNÈBRES

POÈME

sur la composition de la Pierre des Philosophes.
Traduit de l'Italien avec un Commentaire

CHANT PREMIER

I

Le Chaos ténébreux étant sorti comme une Masse confuse du fond du Néant, au premier son de la Parole toute-puissante, on eût dit que le désordre l'avait produit, et que ce ne pouvait être l'Ouvrage d'un Dieu, tant il était informe. Toutes choses étaient en lui dans un profond repos, et les Éléments y étaient confondus, parce que l'Esprit Divin ne les avait pas encore distingués.

II

Qui pourrait maintenant raconter de quelle manière les Cieux, la Terre et la Mer furent formés si légers en eux-mêmes, et pourtant si vastes, eu égard à leur étendue ? Qui pourrait expliquer comment le Soleil et la Lune reçurent là-haut le mouvement et la lumière, et comment tout ce que nous voyons ici-bas, eut la Forme et l'Être ? Qui pourrait enfin comprendre comment chaque chose reçut sa propre dénomination, fut animée de son propre esprit, et, au sortir de la Masse impure et inordonnée du Chaos, fut réglée par une loi, une quantité et une mesure ?

III

Oh ! vous, du divin Hermès les Enfants, et les Imitateurs, à qui la Science de votre Père a fait voir la Nature à découvert, vous seuls, vous seuls savez comment cette main immortelle forma la Terre et les Cieux de cette Masse informe du Chaos ; car votre grand Œuvre fait voir clairement que de la même manière dont est fait votre Élixir philosophique, Dieu aussi a fait toutes choses.

IV

Mais il n'appartient pas à ma faible plume de tracer un si grand tableau, n'étant encore qu'un chétif Enfant de l'Art, sans aucune expérience : Ce n'est pas que vos doctes Écrits ne m'aient fait apercevoir le véritable but où il faut tendre ; et que je ne connaisse bien cet Illiaste, qui a en lui tout ce qu'il nous faut, aussi bien que cet admirable Composé par lequel vous avez su amener de puissance en acte la vertu des Éléments.

V

Ce n'est pas que je ne sache bien votre Mercure secret, qui n'est autre chose qu'un Esprit vivant, universel et inné, lequel en forme de vapeur aérienne descend sans cesse du Ciel en Terre pour remplir son ventre poreux, qui naît ensuite parmi les Soufres impurs, et en croissant passe de la nature volatile à la fixe, se donnant à soi-même la forme d'Humide radical.

VI

Ce n'est pas que je ne sache bien encore, que si notre Vaisseau ovale n'est scellé par l'Hiver, jamais il ne pourra retenir la vapeur précieuse, et que notre bel Enfant mourra dès sa naissance, s'il n'est promptement secouru par une main industrieuse et par des yeux de Lincée car autrement il ne pourra plus être nourri de sa première humeur, à l'exemple de l'Homme, qui après s'être nourri de sang impur dans le ventre maternel, vit de lait lorsqu'il est au monde.

VII

Quoique je sache toutes ces choses, je n'ose pourtant pas encore en venir aux preuves avec vous, les erreurs des autres me rendant toujours incertain. Mais si vous êtes plus touché de pitié que d'envie, daignez ôter de mon esprit tous les doutes qui l'embarrassent ; et si je puis être assez heureux pour expliquer distinctement dans mes Écrits tout ce qui regarde votre Magistère, faites, je vous conjure, que j'aie de vous pour réponse : Travaille hardiment, car tu sais ce qu'il faut savoir.

CHANT DEUXIÈME

Que le Mercure et l'Or du vulgaire ne sont pas l'Or et le Mercure des Philosophes, et que dans le Mercure des Philosophes est tout ce que cherchent les Sages. Où l'on touche en passant la pratique de la première Opération que doit suivre l'Artiste expérimenté.

STROPHE I

Que les Hommes, peu versés dans l'École d'Hermès, se trompent, lorsqu'avec un esprit d'avarice, ils s'attachent au son des mots. C'est ordinairement sur la foi de ces noms vulgaires d'Argent vif et d'Or qu'ils s'engagent au travail, et qu'avec l'Or commun ils s'imaginent, par un feu lent, fixer enfin cet Argent fugitif.

II

Mais s'ils pouvaient ouvrir les yeux de leur esprit pour bien comprendre le sens caché des auteurs, ils verraient clairement que l'Or et l'Argent vif du vulgaire sont destitués de ce Feu universel, qui est le véritable Agent, lequel Agent ou Esprit abandonne les Métaux dès qu'ils se trouvent dans des Fourneaux exposés à la violence des flammes; et c'est ce qui a fait que le Métal hors de sa Mine se trouvant privé de cet Esprit, n'est plus qu'un Corps mort et immobile.

III

C'est bien un autre Mercure, et un autre Or, dont a entendu parler Hermès; un Mercure humide et chaud, et toujours constant au feu. Un Or qui est tout feu et toute vie. Une telle différence n'est-elle pas capable de faire aisément distinguer ceux-ci de ceux du vulgaire, qui sont des Corps morts privés d'esprit, au lieu que les nôtres sont des Esprits corporels toujours vivants.

IV

Oh grand Mercure des Philosophes! c'est en toi que s'unissent l'Or et l'Argent, après qu'ils ont été tirés de puissance en acte: Mercure tout Soleil et tout Lune, triple Substance en une, et une Substance en trois. Oh chose

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHEMIQUES

admirable ! Le Mercure, le Soufre et le Sel me font voir trois substances en une seule Substance.

V

Mais où est donc ce Mercure aurifique, qui, étant résous en Sel et en Soufre, devient l'Humide radical des Métaux, et leur Semence animée ? Il est emprisonné dans une prison si forte, que la Nature même ne saurait, l'en tirer, si l'Art industriel ne lui en facilite les moyens.

VI

Mais que fait donc l'Art ? Ministre ingénieux de la diligente Nature, il purifie par une flamme vaporeuse les sentiers qui conduisent à la prison. N'y ayant pas de meilleur guide ni de plus sûr moyen que celui d'une chaleur douce et continuelle pour aider la Nature, et lui donner lieu de rompre les liens dont notre Mercure est comme garrotté.

VII

Oui, oui, c'est ce seul Mercure que vous devez chercher, ô Esprits indociles ! puisqu'en lui seul vous pouvez trouver tout ce qui est nécessaire aux Sages. C'est en lui que se trouvent en puissance prochaine et la Lune et le Soleil, qui sans Or et Argent du vulgaire, étant unis ensemble, deviennent la véritable Semence de l'Argent et de l'Or.

VIII

Mais toute Semence est inutile si elle demeure entière, si elle ne pourrit, et ne devient noire ; car la Corruption précède toujours la Génération. C'est ainsi que procède la Nature dans toutes ses Opérations ; et nous qui voulons l'imiter, nous devons aussi noircir avant de blanchir, sans quoi nous ne produirons que des Avortons.

CHANT TROISIÈME

On conseille ici aux Alchimistes vulgaires et ignorants de se désister de leurs opérations sophistiquées, parce qu'elles sont entièrement opposées à celles que la véritable Philosophie nous enseigne pour faire la Médecine universelle.

STROPHE I

O vous ! qui pour faire de l'Or par le moyen de l'Art, êtes sans cesse parmi les flammes de vos charbons ardents ; qui tantôt congelez, et tantôt dissolvez vos divers Mélanges en tant et tant de manières, les dissolvant quelquefois entièrement, quelquefois les congelant seulement en partie ; d'où vient que comme des Papillons enfumés, vous passez les jours et les nuits à rôder autour de vos Fourneaux.

II

Cessez désormais de vous fatiguer en vain, de peur qu'une folle espérance ne fasse aller toutes vos pensées en fumée. Vos travaux ne sont que d'inutiles sueurs, qui peignent sur votre front les heures malheureuses que vous passez dans vos sales retraites. À quoi bon ces flammes violentes, puisque les Sages n'usent point de charbons ardents, ni de bois enflammés pour faire l'Œuvre Hermétique ?

III

C'est avec le même Feu dont la Nature se sert sous terre, que l'Art doit travailler, et c'est ainsi qu'il imitera la Nature. Un Feu vaporeux, mais qui n'est pourtant pas léger ; un Feu qui nourrit et ne dévore point ; un Feu naturel, mais que l'Art doit faire ; sec, mais qui fait pleuvoir ; humide, mais qui dessèche. Une Eau qui éteint, une Eau qui lave les Corps, mais qui ne mouille point les mains.

IV

C'est avec un tel Feu que l'Art, qui veut imiter la Nature, doit travailler et que l'un doit suppléer au défaut de l'autre. La Nature commence, l'Art achève, et lui seul purifie ce que la Nature ne pouvait purifier. L'Art a l'indus-

trie en partage, et la Nature la simplicité ; de sorte que si l'un aplanit le chemin, l'autre s'arrête tout aussitôt.

V

À quoi donc servent tant et tant de Substances différentes dans des Cornues, dans des Alambics, si la Matière est unique aussi bien que le Feu ? Oui, la Matière est unique, elle est partout, et les Pauvres peuvent l'avoir aussi bien que les Riches. Elle est inconnue à tout le monde, et tout le monde l'a devant les yeux ; elle est méprisée comme de la boue par le vulgaire ignorant, et se vend à vil prix ; mais elle est précieuse au Philosophe qui en connaît la valeur.

VI

C'est cette Matière, si méprisée par les Ignorants, que les Doctes cherchent avec soin, puisqu'en elle est tout ce qu'ils peuvent désirer. En elle se trouvent conjoints le Soleil et la Lune, non les vulgaires, non ceux qui sont morts. En elle est renfermé le Feu, d'où ces Métaux tirent leur vie ; c'est elle qui donne l'Eau ignée, qui donne aussi la Terre fixe ; c'est elle enfin qui donne tout ce qui est nécessaire à un Esprit éclairé.

VII

Mais au lieu de considérer qu'un seul Composé suffit au Philosophe, vous vous amusez, Chimistes insensés, à mettre plusieurs Matières ensemble ; et au lieu que le Philosophe fait cuire à une chaleur douce et solaire, et dans un seul vaisseau, une seule vapeur qui s'épaissit peu à peu, vous mettez au feu mille ingrédients différents ; et au lieu que Dieu a fait toutes choses de rien, vous au contraire, vous réduisez toutes choses à rien.

VIII

Ce n'est point avec les Gommés molles ni les durs Excréments, ce n'est point avec le Sang ou le Sperme humain, ce n'est point avec les Raisins verts, ni les Quintessences herbales, avec les Eaux fortes, les Sels corrosifs, ni avec le Vitriol Romain, ce n'est pas non plus avec le Talc aride, ni l'Antimoine impur, ni avec le Soufre, ou le Mercure, ni enfin avec les Métaux mêmes du vulgaire qu'un habile Artiste travaillera à notre grand Œuvre.

IX

À quoi servent tous ces divers mélanges ? Puisque notre Science ren-

ferme tout le Magistère dans une seule Racine, que je vous ai déjà assez fait connaître, et peut-être plus que je ne devais. Cette Racine contient en elle deux Substances, qui n'ont pourtant qu'une seule Essence ; et ces Substances, qui ne sont d'abord Or et Argent qu'en puissance, deviennent enfin Or et Argent en acte, pourvu que nous sachions bien égaliser leurs poids.

X

Oui, ces Substances se sont Or et Argent actuellement, et par l'égalité de leurs poids, le volatil est fixé en Soufre d'Or. O soufre lumineux ! O véritable Or animé ! J'adore en toi toutes les merveilles et toutes les vertus du Soleil. Car ton Soufre est un Trésor, et le véritable fondement de l'Art, qui mûrit en Élixir ce que la Nature mène seulement à la perfection de l'Or.

AVANT-PROPOS

Il y a très peu de Gens qui, entendant parler de la Pierre philosophale, ne froncent le sourcil à ce nom et, en secouant la tête, ne rebutent ce Traité. En bonne foi, n'est-ce pas une grande injustice que de blâmer ainsi ce qu'on ne connaît point ? Avant que de donner son jugement, il faudrait au moins savoir ce que l'on condamne, et ce que c'est que la Pierre Philosophale ; mais ceux qui en usent de la sorte, jugent de cette Science par rapport aux Artistes vulgaires qui, au lieu de la Pierre qu'ils promettent de faire, consomment tout leur avoir, et celui des autres ; et voyant tant d'impostures, tant de fausses Recettes, et tant de vaines promesses des Charlatans, ils prennent occasion de là d'attaquer la vérité de l'Art, ne considérant pas que ceci n'est point l'Ouvrage des Chimistes Ordinaires, mais des vrais Philosophes, et qu'il est aussi peu facile à ces Philosophâtres de faire cette Pierre, que de faire descendre la Lune en Terre, ou de produire un nouveau Soleil. Pour être Philosophe il faut savoir parfaitement les fondements de toute la Nature, car la Science de la Pierre Philosophale surpasse de bien loin toutes les autres Sciences, et tous les autres Arts, quelque subtils qu'ils soient ; y ayant toujours cette différence entre les Ouvrages de la Nature et ceux de l'Art, que les premiers sont les plus parfaits, les plus achevés, et les plus sûrs ; et si (suivant l'Axiome d'Aristote) il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été auparavant dans le sens, il sera vrai de dire que ce que nous concevons nous ne le concevons qu'à l'occasion de ce que la Nature fait tous les jours devant nos yeux ; car tous les Arts ont tiré leurs Principes et leurs premières Idées des Ouvrages naturels ; ce qui est si connu de tous ceux qui ont quelque intelligence au-delà du commun, qu'il serait inutile de vouloir le justifier. Mais sans nous amuser à de vains discours, il faut savoir en général que la Pierre des Philosophes n'est autre chose que l'Humide radical des Éléments, répandu à la vérité en eux, mais réuni dans leur Pierre, et dépouillé de toute souillure étrangère. Ainsi, il ne faut pas s'étonner si elle peut opérer de si grandes choses, étant très constant que la vie des Animaux, des Végétaux et des Minéraux ne consiste que dans leur Humide radical. Et de même qu'un Homme, qui voudrait entretenir une Lampe allumée, ne craindrait pas qu'elle s'éteignît s'il avait de l'huile de réserve, parce qu'il n'aurait qu'à y en remettre à mesure qu'il s'en consumerait. Tout de même lorsque notre Humide radical, dans lequel le feu de la vie est renfermé, vient à se consumer, la Nature a besoin qu'on lui refournisse du nouvel Humide par le moyen des aliments, sans quoi cette lumière de la vie, libre de ses liens, s'envolerait. Il arrive cependant quelquefois que la Chaleur

naturelle est si débilitée en son Humide radical par quelque accident, qu'elle n'a pas la force d'en reprendre de nouveau dans la nutrition, ce qui la rend languissante, et fait qu'enfin elle abandonne son corps par la mort. Mais si quelqu'un pouvait lui donner une Essence dépouillée d'excréments, et parfaitement purifiée par l'Art, alors sans doute la Chaleur naturelle attirerait cette Essence à soi, la convertirait en sa Nature, et redonnerait au corps sa première vigueur; mais tous ces médicaments ne serviraient de rien à un Homme mort, quelque balsamiques, et quelque parfaits qu'ils puissent être; car il n'y a que le Feu de Nature, renfermé dans le corps, qui s'approprie les médicaments, et se délivre par leur moyen des mauvaises humeurs, qui l'empêchent de faire avec liberté son office vital dans son propre Humide radical. Il faut donc par la voie de la nutrition lui fournir un aliment convenable et restaurant, et alors ce Feu vital recouvrera ses premières forces; au lieu que les autres médicaments ne font qu'irriter la Nature, bien loin de la rétablir. Que servirait à un Soldat blessé à mort, et qui aurait perdu tout son sang, qu'on voulût l'exciter au combat par le son des Trompettes, et le bruit des Tambours, et qu'on prétendît l'encourager par là à soutenir les travaux de Mars? De rien sans doute; cela lui nuirait au contraire, et ne ferait que lui imprimer une terreur funeste. Il en est de même d'une Nature débilitée et languissante par la déperdition ou suffocation de son Humide radical, et rien ne serait si dangereux ni si inutile que de l'irriter par des médicaments; mais si on pouvait augmenter et fortifier l'Humide radical, alors la Nature d'elle-même se débarrasserait de ses excréments et de ses superfluités. Nous pouvons dire la même chose à l'égard du Végétal et du Minéral. On s'étonne donc avec justice de l'entêtement de ceux qui sont sans cesse occupés à des remèdes pour la santé, et qui cependant ignorent entièrement la source d'où découlent et la santé et la vie. Que ces Gens-là ne s'ingèrent plus de parler de Pierre Philosophale, puisqu'ils se servent si mal de leur raison.

Pour conclure, je dis que celui à qui Dieu aura gratuitement accordé la possession de cette Pierre, et donné l'esprit pour s'en servir, non seulement jouira d'une santé parfaite, mais pourra encore avec l'aide de la Providence prolonger ses jours au-delà du terme ordinaire, et avoir le moyen de louer Dieu dans une longue et douce vie.

C'est une loi inviolable de la Nature; que toutes les fois qu'un corps est attaqué de maladie procédant de la contrariété des qualités, il tombe en ruine, parce qu'il n'est plus soutenu que par une nature languissante, et que son esprit vital l'abandonne pour retourner vers sa patrie; et quiconque aura tant soit peu flairé l'odeur de la Philosophie, tombera d'accord que la vie des Animaux, ou leur esprit viral étant tout spirituel, et d'une nature éthérée, comme sont toutes les formes qui dérivent des influences célestes, (je ne parle pas ici

de l'Âme raisonnable qui est la vraie forme de l'homme) n'a nulle liaison avec les corps terrestres, que par des milieux qui participent des deux natures. Si donc ces milieux ne sont très constants et très purs, il est sûr que la vie se perdra bientôt ne pouvant recevoir d'eux aucune permanence. Or, dans la Substance des Mixtes, ce qu'il y a de plus constant et de plus pur, c'est leur Humide radical, lequel contient proprement toute la nature du Mixte, comme nous le ferons voir dans un Chapitre exprès. C'est donc-là un véritable milieu, et un sujet capable de contenir en son centre la vie du corps, laquelle n'est autre chose que le Chaud inné, le Feu de nature et le vrai Soufre des Sages, que les Philosophes savent amener de puissance en acte dans leur Pierre. Ainsi celui qui a la Pierre des Philosophes, a l'Humide radical des choses, dans lequel le Chaud inné, qui y était enfermé, a pris la domination par le moyen d'un artifice subtil mais naturel, et a déterminé sa propre humidité, la transmuant par une douce coction en Soufre igné. Toute la nature du Mixte réside dans cet Humide radical; ce qui fait que lorsqu'on a l'Humide radical de quelque chose, on en a toute l'essence, toute la puissance, et toutes les vertus; mais il faut qu'il soit extrait avec beaucoup d'industrie, par un moyen naturel et philosophique, et non pas selon l'Art spagyrique des Chimistes vulgaires, dont les Extraits sont mélangés, pleins d'acrimonie, en sorte qu'il ne s'y trouve plus rien de bon ou très peu. Mais comme j'ai dit, il faut avant toutes choses, bien comprendre ce que c'est que cet Humide radical duquel je me propose de traiter dans les Chapitres suivants assez au long pour en instruire quiconque les voudra lire et relire avec supplication.

Qu'on juge donc de quel prix est la Pierre des Philosophes; et s'il est vrai qu'on peut reprendre sa santé par le moyen de la substance nourrissante des aliments, et par la vertueuse essence de quelques bons remèdes, nonobstant que ces aliments et ces remèdes soient pris avec toute leur écorce, et avec le mélange de leurs excréments, quel effet ne doit-on pas attendre de leur Humide radical, ou plutôt de leur noyau et de leur centre dépouillé de tout excrément, et pris dans un véhicule convenable. Un pareil Remède n'agit pas violemment, et n'irrite pas la Nature; au contraire, il rétablit ses forces languissantes, et lui communique, par ses influences bénignes et fécondes, une chaleur naturelle en laquelle il abonde. C'est par là qu'il opère dans les corps des Animaux des cures admirables et incroyables, lorsqu'au lieu d'employer la main du Médecin, la Nature seule sert en même temps de Médecin et de Remède.

Tous les médicaments ordinaires ne font, comme nous l'avons dit, qu'irriter la Nature, et l'obliger de ramasser toutes ses forces contre eux; d'où il arrive qu'après avoir pris quelque remède, on reste longtemps languissant et abattu. La Nature seule sait rejeter les excréments, et c'est cette seule faculté

qui est nécessaire en pareille occasion. Car de donner des purgatifs à un corps affaibli, ce n'est qu'aigrir le mal, et augmenter les excréments, au lieu de les diminuer ; mais puisque c'est le propre de la Nature, lorsqu'un Homme est en santé, de rejeter d'elle-même les humeurs superflues, pourquoi quand elle est languissante, ne pas tâcher de la fortifier, et de lui communiquer une nouvelle vigueur par le moyen de notre Médecine ? Que de cures admirables et d'effets surprenants naîtraient de cette méthode.

Je ne nie pas qu'on donne quelquefois des Cardiaques, qui, avec la faculté de purger, en ont encore d'autres très bonnes ; mais outre qu'on en use fort rarement, ces Remèdes sont préparés si grossièrement, et leur vertu est si faible, qu'ils sont la plupart du temps fort inutiles ; il arrive même souvent que celui qui les prend est si mal qu'il n'a pas la force non pas de sentir l'effet du Remède, mais de sentir même le Remède. Je sais bien encore qu'il y a certains Remèdes qui soulagent la Nature sans l'irriter, et qui par leur vertu spécifique attirent et surmontent la maladie et l'humeur, et il est vrai qu'avec de tels Remèdes on serait quasi sûr de guérir. Mais qui est-ce qui les connaît, ou qui, les connaissant, les sait bien préparer ? La Science douteuse ne produit que des effets douteux ; et il n'y a que la seule Médecine Philosophique qui soit propre à toutes sortes de maladies ; non que par de différentes qualités elle produise des effets différents, car sa faculté est uniquement de fortifier la Nature, laquelle par ce moyen est en état de se délivrer de toutes sortes de maux, quand on les supposerait infinis.

C'est sans doute de cette Médecine qu'il est dit dans l'Écriture Sainte que Dieu a créé une Médecine de la Terre, que l'Homme sage ne méprisera point. Elle est dite de la Terre, parce que les Philosophes la tirent de la Terre, et l'élèvent pourtant à une nature toute céleste. Qui connaît cette Médecine n'a pas besoin de Médecin, à moins qu'il n'en use en plus grande quantité que la Nature ne demande ; car c'est un Feu très pur, qui étant trop fort dévorerait une moindre flamme ; et comme un homme qui mangerait trop suffoquerait sa chaleur naturelle par trop de substance, de même les forces du corps ne pourraient soutenir une trop grande abondance de ce Remède, et la chaleur naturelle serait trop dilatée. Les racines des Arbres, et les semences des Végétaux se nourrissent d'eau, et vivent d'eau ; mais s'il y en a en trop grande abondance, elles se noient et meurent. En cela comme en toutes choses il faut de la prudence.

Qu'on ne s'étonne donc plus si notre Pierre opère de si grandes choses, lorsqu'elle est administrée par les sages mains du Philosophe et si les maladies les plus opiniâtres et les plus incurables sont guéries comme par miracle, puisque la Nature est tellement fortifiée et renouvelée, qu'il n'y a point de mauvaise qualité qu'elle ne soit en état de surmonter. Apprenez que c'est

de la Nature seule que vous recevez la guérison et la santé, pourvu que vous sachiez l'aider, et comme vous ne craignez point que votre Lampe s'éteigne tandis que vous avez de l'huile pour y mettre, ne craignez pas non plus que les maladies vous assaillent, tandis que la Nature aura en réserve un si grand trésor. Cessez donc de vous fatiguer nuit et jour dans la recherche de mille Remèdes inutiles, et ne perdez pas votre temps dans de vaines Sciences, ni dans des Opérations fondées sur de beaux raisonnements, en vous laissant entraîner par l'exemple et par les opinions du Vulgaire. Tâchez plutôt de bien comprendre ce que c'est que la Pierre des Philosophes, et alors vous aurez le vrai fondement de la Santé, le trésor des Richesses, et la connaissance certaine de la Nature avec la Science.

Mais il est temps de dire ici quelque chose de la vérité et de la possibilité de cet Art à l'égard de la Teinture, par laquelle les Philosophes assurent qu'on peut teindre en Or les Métaux imparfaits, parce que la connaissance de cette possibilité donnera encore plus d'envie de s'attacher à l'étude de cette Doctrine; et sans nous arrêter à l'autorité des Philosophes dont on peut lire les Écrits à ce sujet, nous ne nous attacherons qu'aux raisons qui nous ont persuadé, afin d'en mieux persuader le Lecteur, et lui donner lieu de juger des choses par lui-même et non pas par autrui, comme nous l'avons pratiqué avant que nous eussions la connaissance de la vérité.

Tous les Métaux ne sont autre chose qu'Argent vif coagulé et fixé absolument ou en partie, et comme il serait trop long de rapporter ici l'autorité des Philosophes pour prouver cette vérité, nous les laisserons encore à part à cet égard, et nous dirons seulement qu'il est constant par l'expérience que la Matière des Métaux est Argent vif, parce que dans leur liquéfaction ils font connaître visiblement les mêmes propriétés et la même nature de l'Argent vif. Ils en ont le poids, la mobilité, la splendeur, l'odeur et la facile liquéfaction; quoi qu'on jette dessus, il surnage à la superficie; ils sont liquides et ne mouillent point les mains; ils sont mous et quand ils sont liquéfiés, ils s'en vont en fumée comme l'Argent vif en plus ou moins de temps, selon qu'ils sont plus ou moins décuits et fixés à l'exception toutefois de l'Or, qui pour sa grande pureté et fixité, ne s'envole point du feu, mais y demeure constant dans la fusion.

Les Métaux démontrent toutes ces propriétés de l'Argent vif, non seulement dans la liquéfaction, mais encore en ce qu'ils se mêlent facilement avec l'Argent vif; ce qui n'arrive à aucun autre Corps sublunaire, la principale propriété de l'Argent vif étant de ne se mêler qu'avec ce qui est de sa propre nature. Donc, quand il se mêle avec les Métaux, cela vient de la matière de l'Argent vif, qui leur est commune, et le Fer ne se mêle avec lui, et avec les autres Métaux que difficilement parce qu'il a très peu d'Argent vif,

dans lequel réside la vertu métallique, avec beaucoup de Soufre terrestre, et il faut même quelque artifice pour lui donner la splendeur mercurielle, la facile liquéfaction, et les autres propriétés dont nous avons parlé, lesquelles toutes conviennent plus ou moins à certains Métaux qu'à d'autres. La ductilité, qui consiste dans l'union mercurielle, et dans la conglutination de l'Humide radical, est encore une marque dans les Métaux que l'Argent vif y abonde, et y est très fixe, ce qui fait que l'Or est le plus ductile des Métaux.

Outre ce que nous venons de dire, pour justifier que les Métaux ne sont autre chose qu'Argent vif, on le découvre encore dans l'anatomie, et dans la décomposition de ces mêmes Métaux, car il s'en tire un Argent vif de même essence que l'Argent vif vulgaire, et toute la substance du Métal se réduit en lui, à proportion que chaque Métal en participe ; mais du Fer beaucoup moins que des autres Métaux, à cause de quoi il est le plus imparfait, comme l'Or est le plus parfait en ce qu'il est tout Argent vif. D'où l'on doit conclure que si l'Or n'est le plus parfait des Métaux, et n'est proprement tout Métal, que parce qu'il est tout Argent vif fixe, il n'y a point d'autre substance d'Argent vif, soit pure ou impure, soit cuite ou crue cette différence, ne changeant rien à l'espèce, comme un Fruit est toujours le même quant à l'espèce, soit qu'il soit vert ou mûr, acerbe ou doux, et qu'il diffère en degrés de maturité, ou comme un Homme sain diffère d'un Homme malade, et un Enfant d'un Vieillard.

Cela posé, Que les Métaux ont pour Substance métallique le seul Argent vif, leur transmutation ou plutôt leur Maturation en Or ne sera pas impossible, puisqu'il ne faut pour cela que la seule décoction ; or, cette décoction se fait par le moyen de la Pierre Physique, qui étant un vrai Feu métallique, achève dans un instant, par la main du Philosophe, ce que la Nature est mille ans à faire. À l'égard de cette Pierre, elle est faite de la seule moyenne et très pure Substance de l'Argent vif et si l'Argent vif vulgaire peut bien se mêler avec les Métaux lorsqu'ils sont en fusion, comme l'eau se mêle avec l'eau, que ne peut-on pas dire de cette noble, très pure et très pénétrante Médecine, qui est tirée de lui, et amenée à une souveraine pureté, égalité et exaltation ? Sans doute elle pénétrera l'Argent vif dans ses moindres parties ; elle l'embrassera comme étant de sa nature, et étant tout ignée et rouge au-dessus de la rougeur des rubis, elle le teindra en couleur citrine qui est le résultat de la suprême rougeur, mêlée et tempérée avec la blancheur de l'Argent vif. À l'égard de la fixité, nous disons que la Substance de l'Argent vif dans tous les Métaux, l'Or excepté, est crue et pleine d'une humidité superflue, parce que c'est en cela que l'Argent vif abonde ; or le Sec naturellement attire son propre Humide, le dessèche peu à peu, et ainsi la Sécheresse et l'Humidité se tempérant l'une par l'autre, il se fait un Métal parfaitement égalisé, qui est

l'Or : Et comme il n'est ni sec ni humide, mais participant également de l'un et de l'autre, cette égalité fait que la partie volatile ne surmonte point la partie fixe, mais qu'au contraire elle résiste au feu, y étant retenue par celle-ci ; et parce que dans l'ouvrage de la Nature le Sec terrestre et l'Humide sont liés en homogénéité ; de là vient que dans la substance de l'Argent vif, ou tout s'envole, ou tout demeure fixe et constant dans le feu ; sans que rien de la partie humide s'exhale, ce qui ne peut arriver à aucun autre Corps, à cause du défaut de cette parfaite mixtion.

Nous voyons donc maintenant comment notre Humidité desséchée et rendue souverainement pure, et pénétrante, peut entrer dans la Substance de l'Argent vif, renfermée dans les Métaux, la teindre et la fixer, après en avoir séparé les excréments dans l'examen, et qu'il n'y a que cette seule Substance qui se puisse convertir en Or, à l'exclusion des autres. Par où se découvre l'erreur de ceux qui s'imaginent qu'un Corps imparfait, comme le Cuivre, le Fer ou quelque autre semblable, peut être tout converti en Or par la Médecine, sans séparation de ses excréments et de la scorie ; et qu'il n'y a que sa seule Substance humide mercurielle qui puisse être ainsi changée. Ceux donc qui le prétendent sont des Imposteurs ; car il ne se peut faire d'altération que dans des Natures semblables ; et quand on nous raconte que des clous ou autres morceaux de Fer, trempés dans un certain Menstrue, ont été transmués en Or, on nous dit faux, et l'on ne connaît pas la nature des Métaux ; car, quoiqu'une partie paraisse Or, et que l'autre garde sa première Forme métallique, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il y ait eu de transmutation ; mais c'est une imposture, et n'est autre chose qu'une partie d'Or, collée adroitement à une autre partie de Métal imparfait, à la vérité avec tant de justesse qu'il semble effectivement que ce soit un clou entier, mais la fraude est facilement découverte par un Esprit éclairé.

Ce furent les choses par lesquelles je demeurai persuadé de la vérité de la Science, et je crois qu'elles suffiront à tout Homme de bon entendement, pourvu qu'il les rapporte toujours à la possibilité de la Nature. Cependant il peut consulter encore les autres Auteurs ; mais avant que d'entreprendre l'Œuvre, qu'il lise et relise attentivement ce qui suit.

CHANT PREMIER

I

Le Chaos ténébreux étant sorti comme une Masse confuse du fond du Néant, au premier son de la Parole toute-puissante ; on eût dit que le désordre l'avait produit, et que ce ne pouvait être l'Ouvrage d'un Dieu, tant il était informe. Toutes choses étaient en lui dans un profond repos, et les Éléments y étaient confondus, parce que l'Esprit Divin ne les avait pas encore distingués.

Chapitre premier

L'Ouvrage de la Création étant un Ouvrage Divin, il est sans doute que pour le bien comprendre, il faudrait un esprit surnaturel, et que c'est se jeter dans de grands embarras que d'entreprendre de parler de ce qui est si fort au-dessus de nous puisque toutes les hyperboles, et toutes les similitudes, prises des choses visibles, ne sauraient nous fournir d'idée qui réponde, comme il faut, à l'extension de ce point invisible et infini. Toutefois, si par les choses créées on peut aller jusqu'au Créateur, et s'il est de l'ordre de sa nature ineffable, de faire connaître ses propriétés et son essence, quoique d'une manière imparfaite à notre égard, par les choses qu'il produit au-dehors, il ne sera pas hors de propos de suivre notre Poète dans les instructions qu'il donne sur ce sujet, et d'expliquer un peu plus au long ce qu'il a si doctement écrit en peu de mots de ce merveilleux Ouvrage, afin que ce que nous dirons puisse être de quelque utilité à ceux qui professent l'Art Hermétique, et serve en même temps à la louange de ce grand Ouvrier dont (comme parle le Prophète) les Cieux racontent la gloire, et leur Étendue les œuvres de ses mains.

Il est impossible à l'Homme d'élever un bâtiment si auparavant il n'a posé ses fondements ; mais ce qui est défendu à la Créature est permis au Créateur ; parce qu'étant lui-même la base de ses propres ouvrages, il n'a pas besoin d'autre fondement. Si on demande donc pourquoi la Terre, pressée de tous côtés par l'Air, demeure immobile, pourquoi les Cieux et la masse des Corps célestes se remuent avec tant d'ordre, et que cependant nos yeux ne discernent point la Cause et le Principe de toutes ces choses ; il suffit pour toute réponse de dire que ce sont des émanations du Centre, et que le Centre en est la véritable base. O Mystère admirable, révélé à peu de personnes ! La base de

tout le Monde, c'est le Verbe incréé de Dieu ; et comme le propre du Centre est de représenter un point dans lequel il ne peut y avoir ni dualité ni division quelconque, qu'y a-t-il aussi de plus indivisible, quelle plus grande unité que le Verbe Divin. Le Point du Centre, non moins indivisible qu'invisible, ne se peut comprendre que par la Circonférence, de même le Verbe de Dieu invisible n'est compréhensible que par les Créatures. Toutes les Lignes se tirent du Centre et aboutissent au Centre ; de même tout ce qu'il y a de créé est sorti du Verbe de Dieu, et retournera en lui après la révolution circulaire des temps. Le point du Centre demeure immobile pendant que la roue tourne ; de même le Verbe de Dieu demeure immuable pendant que toutes les autres choses sont sujettes à des changements et à des vicissitudes. Comme toutes choses sont émanées du Centre par extension, ainsi toutes choses retourneront au Centre par resserrement ; l'un a été fait par une bonté incréée, l'autre se fera par une sagesse impénétrable.

Le Verbe ineffable de Dieu est donc pour ainsi dire le Centre du Monde, et cette visible Circonférence est émanée de lui, retenant en quelque façon la nature de son Principe ; car tout ce qui est créé renferme en soi les Lois éternelles de son Créateur, et il l'imite autant qu'il peut dans toutes ses actions. La Terre est comme le Point Central de toutes les choses visibles : tous les fruits, et toutes les productions de la Nature font aussi voir à l'œil qu'elles renferment dans leur Centre le Point de leur Semence, qu'elles l'y conservent, et que de lui émanent toutes leurs vertus et leurs propriétés, comme autant de Lignes qui se tirent du Centre, ou comme autant de Rayons qui sortent d'un Corps lumineux. L'Homme, ce petit Monde, dont l'image a tant de rapport avec celle du grand Monde, n'a-t-il pas un Cœur duquel, comme du Centre, dérivent les Artères qui sont les véritables lignes des Esprits vitaux, et leurs rayons étincelants ? Où, je vous prie, est le modèle et l'exemplaire de cette structure, si ce n'est dans le grand Monde ? Où est la Loi qui a prescrit une telle disposition, si ce n'est l'impression Divine ? En sorte que comme Dieu soutient tout par sa présence, tout est gouverné aussi par ses Lois éternelles. Posons donc pour constant que de ce Point ont été tirées cette infinité de Lignes que nous voyons.

Mais il y a une grande Question, qui n'est pas encore bien décidée, à savoir comment et sous quelle forme était la Matière des choses dans le Point de sa création. Si nous considérons de près la Nature, et la disposition des choses inférieures, nous aurons lieu de croire que ce n'était qu'une Vapeur aqueuse, ou une ténébreuse Humidité ; car si entre toutes les Substances créées, la seule Humidité se termine par un terme étranger, et si par conséquent c'est un Sujet très capable de recevoir toutes les Formes, elle seule aussi a dû être le Sujet sur lequel a roulé tout l'Ouvrage de la Création. En effet, ce Chaos

ténébreux, comme l'a fort bien remarqué notre Poète, étant informe, et une masse confuse, propre à toutes les Formes, et indifférente pour toutes (selon qu'Aristote, et plusieurs savants Scholastiques après lui, ont dit de leur matière première) devait nécessairement avoir l'Essence d'une Vapeur humide.

On remarque que dans toutes les productions qui se font au Monde inférieur, les Spermes sont toujours revêtus d'une humeur aqueuse, et que les Semences des Végétaux, qui ont en elles une nature hermaphrodite, étant jetées en terre pour y être réincrudées, commencent par se ramollir et par être réduites en une certaine humidité mucilagineuse. Il ne se fait point de Génération en quelque règne que ce soit (comme nous le ferons voir dans un Chapitre spécial) qu'auparavant les Spermes ne soient réduits en leur première Matière, laquelle est un vrai Chaos, non plus universel, mais particulier, et spécifié.

La Nature a voulu que les Semences végétales fussent couvertes d'une dure écorce pour les défendre de l'injure des Éléments, et les conserver plus longtemps, pour la commodité et l'usage du Genre Humain; mais lorsque nous voulons les multiplier par une nouvelle génération, il faut nécessairement les réincruder, et les réduire en quelque façon dans leur premier Chaos. À l'égard des Semences des Animaux, comme elles sont plus nobles, et plus remplies d'esprits de vie, elles n'auraient pu se conserver hors de leurs corps, à moins d'avoir une écorce plus dure que le marbre, ce qui aurait répugné à la dignité du Composé, et aurait été fort incommode pour la génération. C'est pourquoi la sage Nature n'a pas voulu séparer le Sperme du Corps, mais elle l'y a conservé tout cru et aqueux; et ce Sperme, comme on l'expliquera ailleurs, par l'excitation d'un mouvement libidineux, est jeté dans une matrice convenable, comme dans sa terre pour y être réincruder par l'union du Sperme féminin, de nature plus humide, et ensuite multiplié en vertu et en quantité par le moyen de la nutrition.

Ce que nous avons dit des deux Règnes Animal et Végétal se peut fort bien appliquer au Règne Minéral; mais comme nous en devons traiter dans un Chapitre particulier, nous n'en dirons rien ici. Il suffit que nous ayons fait voir que l'Humidité aqueuse ou la Vapeur ténébreuse a été sans doute la Matière de cette Masse informe, et de cet Embryon du Monde, qui devait servir de base et de fondement à toutes les Générationes. Et tout ce que nous avons avancé sur ce sujet se prouve par la doctrine évangélique, où il est dit du Verbe divin, que par lui toutes choses ont été faites, et que sans lui, rien de ce qui a été fait n'eût été fait; et lorsqu'il est ajouté que ce Verbe était avec Dieu, cela veut dire qu'au commencement il y avait un Centre ou un Point infini, premier principe incompréhensible, qui était ce Verbe éternel, duquel Point toutes choses ont été tirées, et sans ce Point rien ne pouvait être. Et à l'égard

de cette Vapeur humide, qui a servi à former le premier Chaos, et qui a été tirée de ce Point, Moïse nous la désigne assez, quand il dit que la Lumière fut créée immédiatement, et que l'Esprit du Seigneur se mouvait sur les Eaux ; ne faisant, comme on voit, mention que de la Lumière pour la Forme, et de l'eau pour le sujet chaotique, et informe avant la manifestation de la Lumière, par la vertu de l'Esprit Divin.

Au reste, quoiqu'il soit dit qu'au commencement Dieu créa le Ciel et la Terre, il ne faut pourtant pas entendre que la distinction du Ciel et de la Terre ait été faite avant que la Lumière fût séparée des Ténèbres, n'étant pas de la dignité ni de l'ordre des choses, que la création de la Lumière fût postérieure à celle de la Terre, et que les choses inférieures fussent produites avant les supérieures. Car si, selon l'opinion commune des Théologiens, la troupe des Anges et des Esprits bienheureux a été créée dans le point même de la création, de la plus pure substance de la Lumière, quelle apparence y aurait-il que l'Élément de tous le plus grossier et la lie du Monde fût produit avant ces Intelligences célestes ? Outre cela, je demanderai si en ce temps-là le Ciel et la Terre étaient distingués comme nous les voyons, ou s'ils étaient confus et pêle-mêle. Si c'est le premier, et qu'on entende que la Terre occupait le centre du Monde, et que les Cieux l'environnaient sphériquement ; comment se pouvait faire le mouvement des Cieux sans la Lumière de laquelle dérive tout mouvement ? Car de dire qu'ils ne se mouvaient pas, ce serait avouer que la Terre, par ce repos et cette privation de mouvement, aurait été derechef comme engloutie dans son premier Chaos sans aucune distinction, puisqu'il n'appartenait qu'à la seule Lumière de chasser les Ténèbres et de les repousser jusqu'au fond des Eaux, comme nous l'expliquerons dans la suite. Si aussi on dit qu'ils n'étaient pas alors arrangés comme ils sont à présent, donc ils étaient confus, et nullement distingués en Ciel et en Terre, et le Ciel n'aurait pu à juste titre porter le nom de Firmament, ou d'étendue, qui sépare les Eaux d'avec les Eaux ; mais c'eût été un Chaos sans ordre, et une masse confuse, ce que nous accordons. Moïse fait donc ici une division générale du Monde, désignant par le Ciel la partie supérieure visible, et la partie inférieure par la Terre, comme plus grossière et élémentaire ; après quoi il passe à la distinction particulière en nous apprenant que la Lumière fut tirée de ce Point central et éternel. Or, comme la Lumière était la véritable Forme de cette première Vapeur humide, il se fit aussi en même temps la production de toutes les Formes en général.

Le Chaos n'avait donc au commencement que l'apparence d'une Eau nébuleuse, et ce qui confirme cette vérité, c'est qu'il est dit ensuite que les Eaux, qui étaient au-dessus de l'Étendue, furent divisées des Eaux qui étaient au-dessous de l'Étendue, par où il paraît clairement qu'en haut et en bas, dessus et dessous

l'Étendue, il n'y avait autre chose qu'une Substance d'Eau, comme le Sujet le plus propre à toutes les formes, créé à cet effet d'une façon merveilleuse.

Ce fondement ainsi posé, il faut maintenant poursuivre la description de cet Ouvrage immortel. Or, nous avons dit que du Centre étaient sorties ces Vapeurs confuses et sans ordre, qualifiées du nom d'Abîme, sur lequel les Ténèbres étaient épandues ; et alors, comme l'enseigne notre Poète, tous les Éléments confondus et mêlés ensemble sans aucun ordre, étaient dans un plein repos, et ce profond silence était comme une image de la mort ; les Agents ne faisaient aucune action, les Patients ne souffraient aucune altération ; nul mélange des uns avec les autres, et par conséquent nul passage de la Corruption à la Génération ; enfin, il n'y avait aucune marque de vie ni de fécondité.

Strophe II

Qui pourrait maintenant raconter de quelle manière les Cieux, la Terre et la Mer furent formés si légers en eux-mêmes, et pourtant si vastes, eu égard à leur étendue ? Qui pourrait expliquer comment le Soleil et la Lune reçurent là-haut le mouvement et la lumière, et comment tout ce que nous voyons ici-bas eut la Forme de l'Être ? Qui pourrait enfin comprendre comment chaque chose reçut sa propre dénomination, fut animée de son propre esprit, et, au sortir de la Masse impure et inordonnée du Chaos, fut réglée par une loi, une quantité et une mesure.

Chapitre II

La Lumière sortant comme un trait de cet éternel et immense trésor de Lumière, chassa dans un instant toutes les Ténèbres par sa splendeur radieuse, dissipa l'horreur du Chaos, et introduisit la Forme universelle des choses, comme peu auparavant, le Chaos en avait fourni la Matière universelle. Aussitôt on vit l'Esprit du Seigneur se mouvoir sur les Eaux, ne demandant qu'à produire, et tout prêt d'exécuter les ordres du Verbe éternel. Déjà par la production de la Lumière, le Firmament avait commencé d'être comme un milieu entre la supérieure et la plus subtile partie des Eaux, et entre l'inférieure et la plus grossière. Après quoi, de la plus pure Lumière, enrichie de l'Esprit Divin,

fut créée la nature Angélique, dont l'office perpétuel est d'être portée sur les Eaux sur-célestes dans le Ciel empyrée, toujours prête d'obéir aux ordres de son Souverain.

Les Lois éternelles de Dieu ont passé de là aux Créatures inférieures, et c'est sur ce Divin Modèle que la nature a formé ses règles pour toutes l'es choses d'ici-bas ; en sorte que chaque Créature est comme le Singe de son Créateur et représente parfaitement bien l'ordre admirable dont il s'est servi. Car, comme du Centre du Verbe éternel les rayons de Lumière s'épandirent au long et au large dans l'immensité, de même chaque Corps créé pousse sans cesse hors de lui ses propres rayons, quoiqu'invisibles, qui se multiplient à l'infini. Or, ces Rayons ou Esprits, qui émanent ainsi de tous les Corps, sont des particules, mais enveloppées de cette première Lumière parfaitement pure, qui seule peut frapper et pénétrer le Verre et même le Diamant le plus dur, ce qui est refusé à l'Air le plus subtil. C'est donc une Loi de Dieu qui oblige chaque Créature, autant que ses forces le lui peuvent permettre, de suivre le premier ordre établi dans le point de la Création. Ce que nous justifierons encore plus clairement dans un Traité que nous ferons exprès, Dieu aidant, pour sa gloire et l'utilité des Enfants de l'Art.

Déjà par la vertu de cet Esprit Divin, séparateur, les plus pures et plus subtiles Vapeurs avaient été ramassées, et comme elles participaient abondamment de la Lumière diffuse, elles étaient par conséquent un Sujet très propre à y fixer la Lumière. Aussi vit-on d'abord le Firmament orné de Corps lumineux ; déjà des étincelles de Lumière avaient brillé et déjà les Étoiles tremblantes avaient fait éclater leurs rayons dans les Cieux, quand le Souverain Créateur rassembla toute cette Lumière dans le Corps du Soleil, qu'il fit comme le Siège de sa Majesté, suivant ce que dit le Prophète : Il a mis son Tabernacle dans le Soleil.

Par l'irradiation continuelle de la Lumière, le jour avait apparu ; les Éléments étaient émus ; le Principe des Générations était prochain, et n'attendait que le commandement du Verbe éternel. Cependant, quoiqu'il y eût naturellement de la sympathie entre les Eaux inférieures et les supérieures, il ne laissait pas pourtant d'y avoir beaucoup de disproportion entre elles, et les Agents supérieurs auraient sans doute agi avec trop de vitesse et de promptitude sur les inférieurs ; ce qui obligea le savant Architecte de l'Univers d'unir ces deux extrêmes par un milieu convenable, afin que leur mutuelle action fût plus modérée. Pour cet effet, il créa la Lune, et l'établit comme la Femelle du Soleil, afin qu'ayant reçu en elle sa Lumière chaude et féconde, elle l'attrempât par son humidité, et versât par ce moyen des influences plus propres et plus convenables aux Natures inférieures. Il donna la domination sur le jour à l'un, et à l'autre la domination sur la nuit, la plaçant dans la plus

basse partie du Ciel, afin qu'elle fût plus en état de recevoir les influences des Supérieurs et de les communiquer aux Inférieurs. Il jugea aussi à propos de la composer de la moins pure partie des Eaux supérieures, qu'il ramassa en un corps afin que sa Lumière fût plus opaque, plus froide, et plus humide; et de là vient que toutes les altérations des Corps sublunaires sont attribuées plutôt à la Lune qu'au Soleil, à cause de son affinité avec la Nature inférieure, et que les milieux s'unissent bien plus aisément aux extrêmes, que les extrêmes ne s'unissent entre eux. Mais il est temps de poursuivre l'ordre de la Création.

Déjà, par la Création du Firmament et des Corps lumineux, s'était fait le mélange des Éléments, et déjà les Eaux inférieures commençaient à souffrir quelque altération, quand par l'action des Supérieures, et par la voie de la raréfaction, il s'éleva comme du sein de ces Eaux, et se forma de la plus pure de leurs parties l'Air que nous respirons; et comme les Eaux les plus grossières environnaient encore toutes choses, Dieu, par sa parole, les rassembla toutes, faisant apparaître le Sec ou la Terre, qui fut comme l'excrément et les fèces de ce premier Chaos.

Mais que dirons-nous du mouvement et de l'étendue des Cieux, de la stabilité de la Terre, et de tout ce qui est contenu en eux? Et comment pourrions-nous atteindre à ce qui est si fort au-dessus de notre portée? Il semble qu'il ne doive appartenir qu'aux célestes Habitants d'annoncer de si grandes choses; cependant, puisque nous faisons la principale partie de cette Lumière très pure, ce serait un crime de ne pas profiter des avantages que Dieu nous a donnés, et notre âme toute céleste quoique enfermée dans un Corps élémentaire, serait indigne de son origine, si elle ne publiait de toutes ses forces les choses magnifiques du très-Haut; ce serait même une espèce d'impiété, et en quelque façon combattre l'harmonie admirable des Ouvrages Divins, que de n'oser nous élever jusqu'aux choses supérieures, puisqu'elles sont d'un même ordre avec nous. Il n'y a qu'un seul Auteur de toutes choses, dans lequel il ne peut y avoir de variété; qu'il ne reçoit aucune exception, et il a toute la perfection qu'il est possible d'imaginer. Ainsi il faut reconnaître que tout est également l'ouvrage de sa sagesse, et l'effet de sa bonté et que l'intention du Créateur a été que les choses créées, qui étaient incompréhensibles en lui, fussent compréhensibles hors de lui, afin que par elles nous pussions parvenir à le connaître; et puisque le Ciel, l'Air et le Soleil même, sont aussi bien les Créatures de ses mains que la moindre pierre et le moindre grain de sable, il faut croire qu'il n'est pas plus difficile de connaître les uns que de comprendre les autres.

Peut-être que quelque Esprit mal fait, et qui fuit la Lumière pour suivre les Ténèbres, s'imaginera que le Corps humain est d'une structure moins noble, et moins parfaite que les Cieux; mais il se tromperait fort, puisque les Cieux et le Monde même n'ont été faits que pour lui. Ayons donc bon courage et ne crai-

gnons point d'entreprendre de discourir des choses supérieures, par rapport à ce que nous connaissons des inférieures, puisqu'une petite lumière en augmente une plus grande, et qu'une étincelle allume quelquefois un grand feu.

Mais avant que d'entrer dans la distinction des Cieux, il faut savoir ce qu'on doit entendre par ce mot de Ciel, et consulter sur cela l'Écriture Sainte comme notre unique règle, puisque l'ordre de la Création y est fort fidèlement décrit dans la Genèse, quoiqu'un peu obscurément, et que Moïse n'en a rien dit que par inspiration Divine, étant pourtant d'ailleurs fort savant, et fort instruit dans la Science de la Magie naturelle. On nous y apprend donc que Dieu fit le Firmament ou l'Étendue, afin de séparer les Eaux qu'avec les Eaux, et que Dieu appela cette Étendue Ciel, par où l'on voit que le mot de Ciel et celui de Firmament ne sont qu'une seule et même chose ; et que lorsqu'il est dit qu'il y a eu deux sortes d'Eaux, les unes au-dessus du Firmament, et les autres au-dessous, c'est comme si on disait qu'il y ; eu des Eaux au-dessus du Ciel, et des Eaux au-dessous du Ciel. Il est encore dit que les Eaux, qui étaient au-dessous du Ciel, furent rassemblées en un lieu, afin que le Sec, c'est-à-dire la Terre, apparût, et que cet amas d'Eaux fut appelé Mer, comme tout ce qui est au-dessus de ces Eaux inférieures fut appelé du seul nom de Ciel ou Firmament. Au reste, il ne faut pas croire que ces Eaux inférieures puissent jamais outrepasser le commandement Divin, qui porta qu'elles seraient assemblées en un lieu. C'est pourquoi, quand nous voyons que ces Eaux ne peuvent s'élever au-dessus de la Région des nues, c'est parce qu'immédiatement au-delà est le Ciel ou le Firmament séparateur des Eaux. Car, quoique le propre de l'Eau soit de se raréfier, et que la raison naturelle nous dicte, que plus elle monte, plus elle doit acquérir de raréfaction, à cause de la grande capacité du lieu ; toutefois il arrive que ces Eaux se resserrent au lieu de se dilater, et qu'elles se condensent en cet endroit-là, comme si elles y rencontraient un verre ou un cristal solide ; ce qui ne provient nullement du froid, ou de quelque autre Cause éloignée, mais de leur seule obéissance aux ordres de Dieu, qui a voulu qu'elles fussent distinctes et séparées des Eaux supérieures par le Firmament. Nous pouvons donc déterminer que le Ciel, proprement parlant, contient tout cet espace, qui est depuis le dessus des nues jusqu'aux Eaux supérieures, appelées par plusieurs le Ciel cristallin : et le Ciel ou Firmament (pour parler selon l'Écriture) est le Séparateur des Eaux. À l'égard de la division qu'on fait du Ciel en plusieurs parties différentes, ce n'est qu'une façon de parler.

Dieu plaça les Étoiles et les autres Luminaires dans le Ciel, chacun dans le lieu qui convenait le plus à sa nature ; le Firmament n'étant de soi autre chose que la division des Eaux, et une certaine étendue dans laquelle la Lumière devait être répandue pour éclairer et informer le monde. Mais comme la Lumière est de nature spirituelle, et par conséquent invisible, il était nécessaire de la revêtir de quelque Corps opaque, par le moyen duquel elle pût être sen-

sible aux autres Créatures, ce qui obligea le souverain Créateur de former des Luminaires de l'amas des eaux supérieures, dont il fit divers Corps suivant sa volonté, et leur départit la Lumière nécessaire pour luire deçà et delà. Et comme dans tous les Corps de cette basse Région, les Eaux inférieures ont servi à fournir la Matière dont il était besoin, on doit dire aussi que tous les Corps célestes n'ont été formés que de la seule matière des Eaux supérieures, car en effet, à quoi bon multiplier les Matières, puisque du seul Chaos on pouvait faire toutes les diverses distinctions qui ont été faites.

Dieu donc ayant ramassé quelques parties des Eaux supérieures, sous une forme sphérique, la nature de l'Eau étant toujours de se condenser en rond, il les revêtit de lumière, et les plaça dans le Firmament, afin (comme il est dit dans la Genèse) que quelques-unes présidassent sur le jour, et les autres sur la nuit et fussent les signes des temps et des saisons. Sur quoi il est bon de remarquer en passant combien c'est une chose ridicule, pour ne pas dire impie, que d'ajouter foi aux discours de ces Astrologues qui font leurs observations sur ces Corps célestes, avec la pensée de pénétrer dans les secrets de Dieu, touchant les divers événements des Hommes, leurs inclinations, leurs actions, et autres accidents, qui ne peuvent être prévus que par Dieu seul, lequel s'en est réservé la connaissance, et duquel seul dépend tout ce qui arrive au Monde. Mais laissons-les flotter au gré de leurs erreurs, et contentons-nous de pouvoir, par le moyen de ces Corps célestes, faire des pronostics touchant les divers changements du temps et des saisons, ce que pourra facilement connaître un Homme un peu habile et expérimenté.

Tous les Corps lumineux occupèrent chacun leur place dans la vaste étendue du Firmament, et y furent balancés par leur propre poids et selon leur nature différente. Et quoique ce soient des Corps légers, puisqu'ils sont formés des Eaux supérieures; néanmoins, par rapport au Firmament, et eu égard à leur masse, ils seraient assez pesants pour craindre qu'ils ne sortissent de cette même place, s'ils n'y étaient arrêtés, et comme fixés par le vouloir de Dieu, et par la direction de quelque Intelligence assignée à chacun d'eux, selon l'opinion de quelques Théologiens, qui veulent que tous les Corps des Créatures aient chacun une Intelligence particulière qui préside sur eux. Ajoutez à cela le mouvement rapide du premier Mobile qui, étant circulaire, fait que tout ce qui se meut par lui, demeure dans sa propre Sphère et dans son Écliptique. L'expérience même nous faisant voir que quelque masse que ce soit, de Plomb ou de Marbre, dès qu'elle vient à tourner sphériquement, perd son poids, et vole, pour ainsi dire, en tournoyant également autour du Centre, en sorte qu'un fil très délié serait capable de l'y retenir toujours dans une même distance. Nous voyons encore qu'une roue, quelque grande qu'elle soit, après le premier mouvement qui lui est imprimé, se meut par soi-même

et tourne avec facilité autour de son Axe. Après cela il ne faut plus s'étonner que les Corps des Luminaires, quoique d'une grandeur prodigieuse, tournent facilement chacun dans sa propre Sphère, sans varier d'un seul point, comme s'ils étaient cloués à un mur solide. Au reste, la cause d'un tel mouvement ne provient que de cet Esprit vivant et lumineux, dont ces Corps sont pleins; car cet Esprit ne peut souffrir le repos, et c'est de lui que dépendent toutes les actions, et toute la force des Esprits vitaux, comme nous le ferons voir quelque jour en traitant de la structure admirable de l'Homme.

Le Ciel donc proprement est pris pour le Firmament, lequel de sa nature est unique, et sans distinction. Mais comme nous avons accoutumé d'appeler du nom de Ciel tout ce que nous voyons au-dessus de nous revêtu d'un habillement céleste, soit le Lieu des Eaux supérieures, soit l'Empyrée, la dénomination se prenant ordinairement de ce qui est le plus sensible et le plus en vue; de même Moïse a employé le mot de Terre pour désigner les Éléments inférieurs, et celui de Ciel pour signifier les supérieurs. En imitant Moïse, nous appellerons donc tout ce qui est au-dessus de nous Ciel, et tout ce qui est en bas Terre; après quoi, nous diviserons cette Partie supérieure en trois Classes ou en trois Cieux.

Le premier Ciel sera posé depuis cette Région Élémentaire, qui est immédiatement au-dessus des nues, et où les Eaux inférieures ont leur terme assigné par le Créateur jusqu'aux Étoiles fixes; c'est-à-dire jusqu'au Lieu où sont les Planètes errantes, ainsi nommées parce que dans leur tour elles n'observent aucun ordre entre elles, mais tournent différemment les unes des autres pour mieux donner la forme à l'Univers et servir à marquer le changement des temps et des saisons.

Le deuxième Ciel sera le Lieu même des Corps fixes, dans lequel les Étoiles vont également, gardant toujours entre elles la même distance, et observant un cours invariable, ce qui fait qu'on les appelle fixes, comme si elles étaient effectivement attachées à quelque Corps solide. Ce premier et ce deuxième Ciel se joignent successivement, et il n'y paraît aucune distinction, n'étant qu'un même Firmament, et la même partie supérieure de l'Univers, comme nous l'avons déjà dit.

Le troisième Ciel sera le Lieu même des eaux sur-célestes, distinctes des eaux inférieures par le firmament séparateur, et c'est là que sont les Cataractes des Cieux, qui s'y conservent pour l'exécution des secrets jugements de Dieu, et pour servir d'instruments à sa vengeance, comme on l'a vu autrefois, lorsque Dieu envoya le Déluge pour la punition des Hommes. C'est jusqu'à ce troisième Ciel, voisin de l'Empyrée, où résident la Majesté de Dieu et l'Armée de ses saints Anges, et où l'Écriture nous apprend que Saint Paul a été ravi, et elle ne nous marque point de bornes plus éloignées que le troisième Ciel.

On pourrait demander si ces Eaux sur-célestes mouillent, ou non; mais

il n'y a nulle difficulté à décider qu'elles ne mouillent point, parce que ce sont des Eaux raréfiées d'une raréfaction souverainement parfaite, et que c'est proprement l'esprit des Eaux. Et s'il nous est permis d'argumenter du moins au plus : Les Eaux inférieures, quoique grossières et comme les fèces des autres, ne mouillent point lorsqu'elles sont raréfiées et répandues, ça et là dans les Airs, les Eaux supérieures doivent encore moins mouiller, tant à cause de leur nature plus subtile, que parce qu'elles sont dans une bien plus vaste étendue. D'où l'on peut apprendre que plus l'Eau est raréfiée, plus elle approche de la nature de cette première Eau très pure, placée au-dessus du Firmament dans la Région Éthérée. De cette raréfaction des Eaux, et de leur nature bien étudiée, le Philosophe Hermétique tirera plus d'instruction que de toute la Science d'Aristote et de ses Sectateurs, quoique d'ailleurs très subtile et très belle, considérée à d'autres égards. C'est ce qu'insinue le docte Sendivogius dans sa Nouvelle Lumière, quand il dit qu'on doit bien observer les merveilles de la Nature, et surtout dans la raréfaction de l'Eau ; mais nous traiterons de ces choses plus amplement dans leur lieu.

À l'égard de la Matière, dont le Firmament est composé, on ignore si ce n'est qu'un vide, ou si c'est quelque chose de différent des Eaux qui l'environnent. Mais en examinant de près la nature des choses, peut-être ne laisserons-nous pas de pénétrer la vérité malgré l'éloignement qu'il y a de là à nous. Nous disons donc que la Substance des Eaux a servi de Matière universelle, comme la Lumière a servi de Forme universelle ; et comme la Lumière diffuse de tous côtés devait être principalement resserrée dans le Firmament, et y resplendir avec plus d'éclat, son domicile devait aussi par conséquent avoir plus d'affinité avec la Lumière que la Substance matérielle n'en a, afin qu'elle eût lieu de luire et de l'épandre plus librement ; or, il n'y a que l'Air, et la nature de l'Air qui soit voisine du Feu, ce que nous voyons par l'exemple de notre feu ordinaire qui vit d'air, comme étant très conforme à sa nature, d'où nous concluons que dans la Région Éthérée, où les Éléments sont plus purs et dans une plus grande vigueur, la Lumière tient lieu de Feu, le firmament d'Air, et les Eaux supérieures d'Eau. À l'égard de la Terre, comme elle n'est pas proprement un Élément, mais l'écorce et la lie des Éléments, elle n'a point de rang dans un lieu où il n'y en a point pour des excréments ; car la Lumière étant là dans son propre et naturel habitacle, elle n'a pas besoin d'enveloppe, comme elle en a besoin ici-bas, ainsi que nous l'allons faire voir.

Après avoir parlé du Ciel et des Corps célestes, il est temps de venir aux éléments inférieurs ; et parce que nous avons souvent fait mention des Eaux inférieures, il faut présentement en dire quelque chose.

Les Eaux inférieures ayant été séparées, et ramassées en un lieu par la vertu du Verbe Divin, à quoi contribua beaucoup l'action de la Lumière, qui, chas-

sant les Ténèbres, les obligea à se réfugier dans le profond des Eaux, voilà aussitôt comme un nouveau Chaos, qui se fit voir dans la Nature inférieure, car tous les Éléments y étaient confondus et sans ordre, et il ne s'y faisait aucune action. Ce qui obligea le Sage Créateur de départir à cette Nature inférieure une Lumière qui lui fût particulière ; mais parce qu'il est de la nature de la Lumière de vouloir toujours s'élever en haut, il songea à lui donner un Sujet qui fût propre à lui servir de domicile et à la retenir, et pour cela il choisit le Feu : Mais parce qu'il est très pur et très sec de sa nature, fort attractif de son humide naturel aérien, qu'il aurait trop aisément absorbé par l'action qui lui est naturelle, et se serait si fort augmenté, qu'il aurait été capable de consumer presque tout le Monde, et de convertir en lui tout l'Air inférieur, la Nature, prudente, ou plutôt l'Auteur même de la Nature, en établissant le Feu pour servir de véhicule à la Lumière, voulut en même temps lui assigner une dure Prison, à savoir la Terre, et qu'il y fût retenu sous ses enveloppes impures, de peur qu'il n'échappât. Il fut donc garrotté pour ainsi dire, par un double lien, à savoir par la froideur de la Terre, et par l'humidité de l'Eau crasse, afin qu'étant soumis à ces qualités contraires et antipéristatiques il demeurât arrêté pour la commodité de la Nature inférieure. Voilà comment le Feu fut fait le véhicule de la Forme, c'est-à-dire de la Lumière ; et son Siège mis dans la Terre, la lie des Eaux inférieures, où il est détenu sous une dure écorce.

Ce Feu agit sur la Matière qui lui est plus voisine et plus propre à pâtre, à savoir l'Eau, qu'il raréfie aussitôt et convertit en la nature de l'Air qui est au-dessous des nues mêlé d'Eau, et attiré par la force des Corps célestes. Mais si ce Feu trouve renfermée au Centre de la Terre une humidité aérienne, déjà produite par son action, laquelle n'ait pu s'exhaler à cause de la solidité des Lieux et l'opacité de la Terre, et qu'il agisse de nouveau sur elle, en joignant à cette humidité aérienne les plus sèches et les plus subtiles parties de la Terre, de là se fait le Soufre bitumineux et terrestre, lequel est divers selon la diversité des Lieux. Si aussi cet Air trouve jour pour sortir, il émeut l'autre Air et cause le vent. Et si ce même Feu agit sur une humidité aqueuse, l'aérien ne s'étant exhalé, et qu'elle se joigne aux plus pures, mais plus sèches parties de la Terre, auxquelles elle se rende adhérente, alors se fait le Sel commun, et de là vient la cause de la salure de la Mer ; car la Mer étant trop profonde, et quasi au Centre de la Terre, où le Feu central est le plus vigoureux, ce Feu trouvant là un grand amas d'Eaux, qui y sont en quelque sorte de repos, il agit continuellement sur cette Matière humide, l'aérienne s'exhalant toujours par les pores de l'Eau, et de là se fait le Sel, comme de cette exhalaison d'Air naissent les tempêtes, les tourbillons, et les vents qui viennent de la Mer. Mais nous traiterons quelque jour plus amplement de ces choses, aussi bien que du flux et du reflux de la Mer. C'est assez pour le présent de savoir quels

effets produit ordinairement cette exhalaison de l'humidité aérienne, laquelle étant aussi quelquefois retenue dans la Terre, en des lieux très renfermés qui font obstacle à son passage, y excite de grands tremblements de Terre selon la quantité de la Matière émue. De cette continuelle action du Feu sur l'humidité aqueuse, l'union des plus subtiles parties de la Terre, se fait, comme nous l'avons dit, le Sel commun, lequel par l'agitation de la Mer, sort des cavernes de la Terre et l'Eau s'en imprégnant par un mouvement continu, devient salée. Mais ces Eaux salées, venant à passer par les pores de la Terre dans leur cours ordinaire, ce Feu n'a plus d'action sur elles, d'autant que les Sources des Fontaines ou des Rivières se trouvent profondes ; car la génération du Sel ne se fait point sur la superficie de la Mer, mais dans la Terre. De là vient que si les Lieux où se fait le Sel sont enduits de craie, ou s'ils ont les pores fort petits, en sorte que l'Eau ne puisse les pénétrer pour y servir à la génération du Sel, ou que le Sel étant fait elle ne puisse le puiser ni s'en imprégner, alors il demeure dispersé dans les entrailles de la Terre, et l'Eau reste sur la superficie, douce comme elle était auparavant ; mais dans le fond de la Mer, où il y a une grande quantité d'arène, il y a passage à l'Eau pour entrer et se charger de la substance du Sel, et ainsi devenir salée.

Voilà comment le Ciel, la Terre et la mer ont été produits de ce premier Chaos informe, et comme le Monde s'est trouvé formé de leurs divers arrangements avec règle, poids et mesure. Mais mon dessein étant de traiter de cette grande Matière dans un Livre particulier, nous y renvoyons le Lecteur.

Strophe III

O vous, du divin Hermès les Enfants et les Imitateurs, à qui la Science de votre Père a fait voir la Nature à découvert ; vous seuls, vous seuls savez comment cette main immortelle forma la Terre et les Cieux de cette Masse informe du Chaos ; car votre grand Œuvre fait voir clairement que de la même manière dont est fait votre Élixir philosophique, Dieu aussi a fait toutes choses.

Chapitre III

Les seuls Enfants de la science Hermétique connaissent les véritables fon-

dements de toute la Nature, et eux seuls, éclairés de cette belle Lumière, méritent le nom de Physiciens. C'est à eux, ainsi qu'à des Aigles, qu'il est permis de regarder fixement le Soleil, source de toute Lumière, à l'heure de sa naissance, et qui peuvent de leurs mains toucher ce Fils du Soleil, le tirer de ses ténèbres, le laver, le nourrir et le mener à un âge de maturité. Ce sont eux encore qui connaissent et adorent Diane, sa véritable Sœur, et qui ayant eu Jupiter favorable dans leur naissance, sont comme les Singes du Créateur dans l'Ouvrage de leur Pierre ; mais s'ils l'imitent sagement, ils le bénissent et le louent perpétuellement, lui rendant des grâces infinies du grand bien qu'ils possèdent. En effet, qui pourrait s'imaginer que d'une petite Masse confuse, où les yeux du Vulgaire ne voient que fèces et abomination, le sage Chimiste en puisse tirer une Humidité ténébreuse et mercurielle, contenant en soi tout ce qui est nécessaire à l'Œuvre, suivant le dire commun : Que dans le Mercure est tout ce que cherchent les Sages ; et que dans ce Réservoir des Eaux supérieures et inférieures tous les Éléments se trouvent renfermés, lesquels en doivent être extraits par une seconde Séparation Physique, parfaitement purifiés et conduits ensuite à l'acte de la Génération par le moyen de la Corruption. Qui pourrait croire que là se trouva le Firmament, diviseur des Eaux supérieures d'avec les inférieures, et le domicile des Luminaires auxquels il arrive quelquefois des éclipses ? Qui croirait enfin qu'au Centre de notre Terre se trouvât un Feu, le vrai véhicule de la Lumière, qui ne fût ni dévorant ni consumant, mais au contraire qui est nourrissant, naturel, et la source de la vie, et de l'action duquel s'engendre au fond de la Mer Philosophique le vrai Sel de la Nature, et qu'il se trouve en même temps au sein de cette Terre vierge le vrai Soufre, qui est le Mercure des Sages, et la Pierre des Philosophes ? O vous, parfaitement heureux d'avoir pu conjoindre les Eaux supérieures avec les inférieures par le moyen du Firmament ! O vous, encore plus habiles d'avoir su laver la Terre avec le Feu, la brûler avec l'eau et ensuite la sublimer ! Certainement toute sorte de félicité et de gloire vous accompagnera sur la Terre, et toute obscurité s'enfuira de vous. Vous avez vu les Eaux supérieures qui ne mouillent point ; vous avez manié la Lumière avec vos propres mains ; vous avez su comprimer l'Air ; vous avez su nourrir le Feu et sublimer la Terre en Mercure, en Sel, et enfin en Soufre. Vous avez connu le Centre ; vous en avez su tirer des rayons de Lumière, et par la Lumière, vous avez su chasser les Ténèbres et voir un nouveau Jour. Mercure vous est né, la Lune a été entre vos mains, et le Soleil a pris naissance chez vous ; il y est né une seconde fois, et a été exalté. Vous avez admiré ce Soleil dans sa rougeur, et la Lune dans sa blancheur, et vous avez contemplé toutes les Étoiles du Firmament au milieu des Ténèbres de la nuit ; Ténèbres devant la Lumière, Ténèbres après la Lumière, enfin la Lumière mêlée avec les Ténèbres vous

est apparue. Que dirai-je davantage ? vous avez produit un Chaos, vous avez donné une Forme à ce Chaos que vous avez tirée de lui-même, et ainsi vous avez eu la première Matière, que vous avez informée d'une Forme plus noble qu'elle n'avait auparavant ; vous l'avez ensuite corrompue vous l'avez enfin élevée à une Forme entièrement parfaite. Mais c'est trop parler sur un Sujet où il est bon d'être plus réservé.

Strophe IV

Mais il n'appartient pas à ma faible plume de tracer un si grand tableau, n'étant encore qu'un chétif Enfant de l'Art, sans aucune expérience. Ce n'est pas que vos doctes Écrits ne m'aient fait apercevoir le véritable but où il faut tendre ; et que je ne connaisse bien cet Illiaste, qui a en lui tout ce qu'il nous faut, aussi bien que cet admirable Composé par lequel vous avez su amener de puissance en acte la vertu des Éléments.

Chapitre IV

Ici notre Poète s'excuse d'avoir osé se servir de la comparaison qu'il a mise en avant, et fait bien voir que c'est une qualité attachée au vrai Philosophe que d'être humble et sans vanité ; au contraire des autres qui parlent hardiment de ce qu'ils ne savent pas. Ils disent bien à la vérité que le Mercure et le Soufre entrent dans notre Composition ; mais aveugles qu'ils sont, ils ignorent quel est ce Mercure, quel est ce Soufre et ne connaissent ni ce qu'ils traitent, ni le but où il faut tendre, et les voies qu'il faut tenir leur sont incompréhensibles. Ils s'en tiennent au Mercure vulgaire, assurant qu'il n'y en a point d'autre, quoique le docte Sendivogius affirme le contraire dans son Dialogue, où il dit qu'il y a bien un autre Mercure, et quoiqu'il soit dit encore ailleurs que notre Mercure ne se trouve point sur la Terre, mais qu'il est extrait des Corps. Enfin, quoique tous les Philosophes unanimement condamnent le Mercure vulgaire, et défendent de s'en servir, ils s'obstinent à commenter à leur mode le texte des Philosophes, et veulent absolument qu'ils aient entendu que le Mercure, dans la forme que nous le voyons, n'est pas à la vérité le Mercure des Philosophes, mais seulement lorsqu'il est travaillé et purifié à leur fantai-

sie, et qu'il est réduit sous une autre forme. Quelle folie, grands dieux ! C'est à peu près comme si quelque Auteur avait défendu qu'on se servît du Soufre commun pour la confection du Verre, et qu'un Homme s'obstinât néanmoins de l'en vouloir tirer, par la seule raison que la défense aurait regardé le Soufre tel que nous l'avons, mais non pas le Soufre travaillé et préparé ; en faisant en lui-même ce beau raisonnement, que le Soufre a été au commencement Terre, et que par conséquent il peut se réduire en Cendre, de laquelle se fera le Verre. Qui ne voit que ce serait aller directement contre l'intention de celui qui aurait fait la défense. Voilà comme font ceux qui travaillent sur le Mercure vulgaire, lequel par l'action de la Nature a passé dans une Substance certaine, très inutile à l'Art ; et quoique le Mercure, l'Or, et les autres Métaux, même tous les Corps sublunaires contiennent en eux naturellement le Mercure des Philosophes, c'est pourtant une très grande folie de travailler sur les uns et sur les autres, puisque l'Art a besoin d'un Corps qui soit voisin de la génération. Qu'ils sachent donc que nous devons travailler sur un Corps créé par la Nature, que comme une bonne et prévoyante Mère, elle présente à l'Art tout préparé. Dans ce Corps, le Soufre et le Mercure se trouvent mêlés, mais très faiblement liés ensemble, de sorte que l'Artiste n'a qu'à les délier, les purifier, et derechef les réunir par un moyen admirable. Tout cela se doit faire non pas par caprice, et par un travail ordinaire, mais avec beaucoup de sagesse et d'industrie, et toujours selon les voies et les règles de la Nature qui seule doit gouverner entièrement l'Ouvrage Philosophique, et c'est par là seulement qu'on peut parvenir au but qu'on se propose.

Ce Corps est appelé par notre Poète Illiaste, ou Hylé, et en effet c'est un véritable Chaos, qui dans cette nouvelle production contient en soi quoique confusément, tous les Éléments, lesquels l'Art industriel doit séparer, et purifier par le ministère de la Nature, afin qu'étant derechef conjoints, il en naisse le véritable Chaos des Philosophes ; c'est-à-dire un Ciel nouveau et une Terre nouvelle. De cet Hylé ou Chaos, le docte Pennot dit admirablement bien dans ses Canons sur l'Ouvrage Physique, que l'Essence en laquelle habite l'Esprit que nous cherchons est greffée et gravée en lui, quoiqu'avec des traits et des linéaments imparfaits. La même chose est dite par Ripheus, Anglais, au commencement de ses douze Portes ; et ægidius de Vadis, dans son Dialogue de la Nature, fait voir clairement et comme en lettres d'Or, qu'il est resté dans ce Monde une portion de ce premier Chaos, connue mais méprisée d'un chacun, et qui se vend publiquement. Je pourrais alléguer une infinité d'Auteurs qui parlent de ce Chaos ou Masse confuse mais ce qu'ils en disent ne peut être entendu que des Enfants de l'Art. Ce sont les Oracles du Sphinx, qui ne sont clairs que pour ceux qui les comprennent, et qui sous une même écorce cachent la vie et la mort. Que celui donc qui entreprendra de manier nos Ser-

pents hermétiques, s'arme d'une Théorie solide et fondamentale, s'il ne veut trouver sa perte où il cherche sa sûreté et ses avantages.

Que ces malheureux Philosophâtres sont à plaindre, qui sur la simple lecture de quelques Livres, osent mettre la main à l'Œuvre. Il ne s'agit pas de lire, mais d'entendre ce qu'on lit ; car s'il n'y avait qu'à prendre au pied de la lettre ce que disent les Philosophes, que de Savants, que d'Hermès, que de Geber il y aurait au Monde ! Mais il n'y a eu et il n'y aura qu'un Hermès et qu'un Geber. Qu'il suffise donc aux plus Sages d'être réputés dignes de leur succéder, et qu'ils comptent qu'ils ne sauront jamais rien faire s'ils n'apprennent auparavant comment il faut faire. Notre Poète a parfaitement connu cette vérité, qu'il ne sert de rien de connaître la Matière, de savoir les Opérations vulgaires, et de comprendre même la nature de l'Illiaste, si en même temps on n'a une parfaite intelligence des Livres et une profonde théorie. Car enfin ceci est l'Ouvrage des Philosophes et non des Chimistes ordinaires ; c'est une Œuvre de la Nature et non une subtilité de l'Art. Il faut donc commencer par bien apprendre ce que c'est que la Nature, et c'est ce que tu trouveras, mon cher Lecteur, écrit en plusieurs lieux ; mais c'est à toi de séparer la rose des épines, et si ton jugement ne te sert à cela, la quantité des Livres et des Docteurs ne te servira de rien ; ce sera plutôt une confusion qu'une véritable Science, et loin d'acquérir des Connaissances, tu ne feras que perdre et ton temps et ta peine.

Strophe V

Ce n'est pas que je ne sache bien que votre Mercure secret, n'est autre chose qu'un Esprit vivant, universel et inné lequel en forme de vapeur aérienne descend sans cesse du Ciel en Terre pour remplir son ventre poreux, qui naît ensuite parmi les Soufres impurs et, en croissant, passe de la Nature volatile à la fixe, se donnant a soi-même la forme d'Humide radical.

Chapitre V

Il est temps maintenant de mettre au jour, autant qu'il dépendra de nous, le fondement de toute la Doctrine puisqu'il ne servirait de rien de connaître

le Sujet de notre Science si l'on ignorait ce qui est renfermé en lui, et ce qui en doit être tiré ; c'est dans ce dessein que notre Poète continue d'expliquer la Nature du Mercure des Philosophes, mais pourtant sous un voile qui cache la vérité aux yeux des Ignorants, et la laisse apercevoir aux Sages et aux Entendus.

Il établit un double mouvement au Mercure, un de Descension, et l'autre d'Ascension. Et comme le premier sert à l'information des Matières disposées par le moyen des rayons du Soleil et des autres Astres, qui de leur nature se portent vers les Corps inférieurs, et à réveiller par l'action de son Esprit vital le feu de Nature, qui est comme assoupi en elles, aussi le mouvement d'Ascension lui sert naturellement à purifier les Corps des excréments qu'ils ont contractés, et à exalter les Éléments purs avec lesquels il s'unit, et dont il fortifie la Nature ; après quoi, il retourne vers sa Patrie, devenu plus vicieux à la vérité, mais non pas plus mûr ni plus parfait.

De même qu'il y a dans le Mercure un mouvement double aussi trouve-t-on en lui une double nature à savoir une ignée et fixe, l'autre humide et volatile ; et c'est par là qu'il accorde les Discordants, et qu'il concilie les Contraires. Si nous regardons sa nature intrinsèque, c'est le Cœur fixe de toutes choses, très pur et très persévérant au feu, le vrai Fils du Soleil, le Feu de la Nature, Feu essentiel, le véhicule de la Lumière ; en un mot le véritable Soufre des Philosophes. De lui procède la splendeur ; de sa Lumière la Vie, et de son mouvement l'Esprit. À l'égard de sa nature extrinsèque, c'est de tous les Esprits le plus spirituel ; de toutes les puretés la plus pure ; la Quintessence des Éléments ; les Fondements de toute la Nature, la première Matière des choses ; une Liqueur Élémentaire ; en un mot le véritable Mercure des Philosophes.

Ce double mouvement, et cette double nature du Mercure font qu'on le considère sous deux différents regards ; car avant sa Congélation et dans la voie de Descension, c'est la Vapeur aérienne et très pure des Éléments de la Nature des eaux Supérieures, portant naturellement dans son sein l'Esprit de la Lumière, et le vrai Feu de la Nature : Il est humide et volatil et c'est la plus noble portion de ce premier Illiaste ou Chaos : C'est l'Eau permanente, tirée de cette première Humidité, toujours la même, et toujours incorruptible. C'est le Vent ou l'Air des Cieux, qui porte en son ventre la fécondité du Soleil et qui de ses ailes couvre la nudité du Feu. Mais après la Congélation, c'est l'Humide radical des choses, qui sous de viles scories, ne laisse pas de conserver la noblesse de sa première origine, et sans que son lustre en soit taché ; c'est une Vierge très pure, qui n'a point perdu sa virginité, quoiqu'on la trouve au milieu des Places publiques ; elle est en tout Corps, et chaque Composé la recèle en lui. Que serait-ce qu'un Corps sans son Humide radical et comment une Substance pourrait-elle subsister sans son propre Sujet ? Com-

ment les Esprits pourraient-ils être retenus s'il n'y avait pas un lieu propre à les retenir ? Comment enfin le Soufre de Nature pourrait-il être renfermé, s'il n'avait pas sa propre prison ? Pour le mieux reconnaître, examinons un peu de plus près la nature des choses.

Il y a trois Humidités en tout Composé, comme l'enseigne le docte Evaldus Vogélius au Chapitre de l'Humidité radicale dont la première s'appelle Élémentaire, laquelle, dans chaque Corps, est opiniâtrement unie à la Terre, et cette Terre et Eau, ainsi unies, sont appelées le Vase des autres Éléments; cette humidité n'abandonne jamais absolument le Composé, au contraire elle demeure toujours avec lui, même dans les Cendres, et dans le Sel, qui en est tiré; et ce qui est plus admirable, c'est qu'elle reste même dans le Verre, à qui elle donne la fluidité: Cette Humidité est le véritable et très pur Élément de l'Eau, qui n'a reçu aucune altération des autres Éléments, mais qui est demeuré dans la seule et simple nature d'Eau, hors l'union qu'il a contractée avec la partie terrestre. La deuxième Humidité est nommée Radicale, de laquelle il a été dit quelque chose ci-dessus, et dont nous parlerons encore plus amplement ci-après: Dans cette Humidité consiste particulièrement la force du Corps; mais elle s'enflamme, et se sépare aisément du Composé; il en reste pourtant toujours quelque petite portion et même dans les cendres; mais elle se dissipe entièrement dans la vitrification. La troisième Humidité s'appelle, Alimentaire, et c'est proprement l'aliment qui survient au Composé: Elle est de la Nature de l'humidité radicale; mais c'est avant sa Congélation, et lorsqu'elle n'a point encore souffert d'altération considérable par les Agents spécifiques: Elle s'appelle de divers noms, et souvent elle est prise chez les Philosophes pour l'Humidité radicale, à dessein d'embarrasser les Lecteurs: Cette Humidité est volatile, et abandonne presque la première le Corps. Au reste la connaissance de ces trois Humidités est plus nécessaire pour ceux qui s'attachent à notre Science, que celle de leur propre Langue, car sans elle il est absolument impossible de bien connaître le Mercure des Philosophes.

Je dirai encore en peu de mots, touchant la première Humidité, que c'est l'Élément grossier de l'Eau uni avec l'Élément grossier de la Terre, et qu'ils sont les Vases de la Nature, dans lesquels les deux autres Éléments purs sont renfermés, à savoir le Feu dans la Terre, et l'Air dans l'Eau; mais non pas pourtant immédiatement, car le véritable Air est renfermé dans un autre Corps plus pur, aussi bien que le véritable Feu. Ces deux Éléments sont encore nommés les Corps par les Philosophes parce qu'ils communiquent la corporéité à toute la Nature, et que leur substance sert comme d'habillement pour couvrir la nudité des véritables Éléments; mais le Corps de la Terre particulièrement comprend et revêt toutes choses.

À l'égard de la seconde Humidité, c'est une Humidité aérienne, qui avant

sa Congélation, était la vapeur des Éléments de nature éthérée, conserve cette même nature après la Congélation, ce qui fait que dans chaque Composé, elle prend la forme d'Huile, surtout dans les Végétaux et dans les Animaux. À l'égard des Minéraux, comme ils abondent principalement en humidité aqueuse et en terrestrité, toutes deux liées ensemble, à cause de quoi leur Huile a reçu une altération terrestre et grossière, il s'ensuit que la nature de leur Huile, où domine l'Humidité, est transmuée en une qualité terrestre, où règne principalement la sécheresse, et de là vient que leur Humide radical, surtout des Métaux, résiste plus opiniâtrement au feu que l'Humide des autres Corps ; toutefois cet Humide n'est pas fixe en tous, parce que l'aqueux y prévaut quelquefois au terrestre ; mais si une telle Humidité était resserrée et transmuée par la Coction, alors l'Humide radical deviendrait très constant et très fixe au feu. L'Huile donc abonde en Humidité aérienne, ce qui fait qu'elle brûle et s'allume aisément, cette propriété étant particulière à l'Humidité aérienne (alors que les autres humidités s'envolent sans s'enflammer) parce que l'Air est de la nourriture du Feu, qui vit de l'Air, s'en nourrit, s'en réjouit et se revêt de son corps ; de sorte qu'on peut dire que tout ce qui est de substance huileuse dans les Corps, contient en soi cette Humidité radicale, laquelle dans les Végétaux est sous une forme oléagineuse ; dans les Animaux sous une forme de graisse ; et dans les Minéraux sous une forme de Soufre, comme nous l'avons dit ; quoiqu'il arrive pourtant, quelquefois, que cette Substance varie, et pour le nom et pour la forme : Mais au fond, c'est cette seule Humidité aérienne et radicale, renfermée dans leur intrinsèque, qui est à considérer ; car cette Humidité étant détruite, le Composé tombe et n'est plus ce qu'il était ; étant altérée, tout le Corps est altéré ; car c'est dans cette seule Humidité que consiste le vrai sujet de toutes les altérations, aussi bien que le fondement des générations ; mais cette Humidité subsistant, subsiste en même temps la vertu du Composé, lequel est vigoureux ou languissant, selon l'abondance ou le défaut de cette Humidité. Enfin, la Nature se trouve renfermée en elle, et s'y conserve : C'est le véritable Sperme des choses, dans lequel réside le Point séminal, comme nous l'expliquerons ci-après.

Pour ce qui est de la troisième Humidité, c'est proprement le Mercure végétal, étant encore dans la voie de Descension, lorsque par les Rayons planétaires, il descend pour faire végéter la Nature, et multiplier la Semence dans les Corps ; mais parce que c'est une vapeur très subtile, et très spirituelle, comme l'insinue fort doctement notre Auteur, elle a besoin, pour pénétrer les Corps inférieurs et se mêler avec eux, de revêtir la forme d'Eau, par le moyen de laquelle elle empêche que les Corps ne soient brûlés : Elle sert entièrement à la production des choses dans l'acte de la génération, car c'est le véritable Dissolvant de la Nature, pénétrant les Corps par sa spiritualité innée, et ré-

veillant le Feu interne lorsqu'il est assoupi ; causant aussi par son Humidité la corruption et la noirceur et à cause de l'acidité qu'il a contractée dans un Corps tout à fait minéral. Il est très acide, et très aigu, et c'est le véritable Auteur de toutes les motions. Il est quelquefois comparé au Menstrue, et il a une telle et si grande vertu qu'on ne saurait l'exprimer, quoiqu'à le considérer en lui-même, et grossièrement, il soit très imparfait, très cru, et même très vil ; mais c'en est assez.

Les Philosophes ont quatre sortes de Mercure, dont les noms confondent tellement les Lecteurs, qu'il est quasi impossible d'en pénétrer le véritable sens. Le principal et le plus noble est le Mercure des Corps, car c'est le plus virtuel et le plus actif de tous, et c'est aussi à son acquisition que tend toute la Chimie, puisque c'est la véritable Semence, tant recherchée, de laquelle se fait la Teinture et la Pierre des Philosophes. C'est ce Mercure qui a poussé les Philosophes à tant écrire ; c'est lui qui est véritablement la Pierre ; et qui ne le connaît, se rompt inutilement la tête à la chercher. Le second est le Mercure de Nature, dont l'acquisition demande un Esprit très subtil, et très docte : C'est le véritable Bain des Sages, le Vase des Philosophes, l'Eau véritablement Philosophique, le Sperme des Métaux, et le fondement de toute la Nature : Enfin, c'est la même chose que l'Humide radical, dont nous avons parlé ci-devant. Le troisième est appelé le Mercure des Philosophes, parce qu'il n'y a que les seuls Philosophes qui le puissent avoir ; il ne se vend point, il n'est point connu, et ne se trouve que dans les seuls magasins des Philosophes, et dans leurs Minières. C'est proprement la sphère de Saturne, la véritable Diane, et le vrai Sel des Métaux, dont l'acquisition est au-dessus des forces humaines ; sa nature est très puissante et c'est par lui que commence l'Ouvrage Philosophique, c'est-à-dire après son acquisition. Oh que d'Énigmes ont pris de lui leur origine ! Que de Paraboles faites pour lui ! Que de Traités composés en lui. Il est caché sous tant de voiles, qu'il semble que toute l'adresse des Philosophes a été mise en Œuvre pour le bien envelopper. Le quatrième est le Mercure commun, non celui du vulgaire, qui est nommé de la sorte seulement par ressemblance, mais le nôtre, qui est le véritable Air des Philosophes, la vraie moyenne Substance de l'Eau, et le vrai Feu secret. Il est appelé commun, parce qu'il est commun à toutes les Minières, que c'est par lui que les Corps des Minéraux sont augmentés, et que c'est en lui que consiste la Substance métallique.

Si tu connais bien ces quatre Mercure, mon cher Lecteur, te voilà déjà à l'entrée, et le Sanctuaire de la Nature t'est ouvert, car tu as déjà en eux trois Éléments parfaits, à savoir l'Air, l'Eau et le Feu. À l'égard de la Terre pure, tu ne peux l'avoir que par la Calcination Philosophique, et alors seulement la vertu de la Pierre sera entière, quand tout sera changé en Terre. Mais voilà

suffisamment parlé de la nature de Mercure, et si notre Auteur, dans un autre genre d'écrire, en a traité doctement et magnifiquement, nous croyons avoir dit en peu de mots tout ce qui s'en pouvait dire, et aussi clairement qu'une telle Science le peut permettre. Tu verras encore dans la suite de plus grandes choses; en sorte qu'il ne te restera que de mettre la main à l'Œuvre; mais avant que de commencer, prends garde à bien entendre ce que tu liras.

Strophe VI

Ce n'est pas que je ne sache bien encore, que si notre Vaisseau ovale n'est scellé par l'Hiver, jamais il ne pourra retenir la vapeur précieuse, et que notre bel Enfant mourra dès sa naissance, s'il n'est promptement secouru par une main industrieuse et par des yeux de Lincée, car autrement il ne pourra plus être nourri de sa première humeur, à l'exemple de l'Homme, qui après s'être nourri de sang impur dans le ventre maternel, vit de lait lorsqu'il est au monde.

Chapitre VI

Tous les Auteurs disent beaucoup de choses du Sceau d'Hermès, et assurent tous que sans lui le Magistère serait détruit, puisque par son moyen seul les Esprits sont conservés et le Vaisseau bien muni. Mais je n'ai pu encore comprendre ce que veut dire notre Poète par le mot d'Hiver qu'il emploie, de sorte que je croirais aisément que c'est une faute d'écriture, et qu'il devrait y avoir sigillarsi di vetro au lieu de di verno, la ressemblance des mots ayant pu tromper le Copiste. Cependant, je n'ignore pas ce que Sendivogius entre autres enseigne, à savoir que l'Hiver est cause de putréfaction, parce que les pores des Arbres et des Plantes sont bouchés par le froid, ce qui fait que les Esprits s'y conservent mieux, et ont leurs actions plus vigoureuses. Mais je ne vois pas comment ce raisonnement pourrait être appliqué à notre Œuvre, où une chaleur continuelle doit environner la Matière, et l'échauffer et est nécessaire jusqu'à la fin, tous les Auteurs convenant que si elle vient à cesser un moment, la composition tombe et l'Ouvrage est détruit. Ils donnent comme exemple l'Œuf mis sous la poule pour la production du Poulet, qui devient inutile dès qu'il est refroidi. C'est ce qui a mis mon esprit en suspens

sur l'intention de notre Auteur. Pour toi, mon cher Lecteur, sans t'arrêter à tout cela, lorsque tu voudras en temps utile mettre ton Œuvre dans ton Vaisseau, prends seulement bien garde qu'il soit scellé exactement, afin que la vertu y soit retenue dans toute sa force, et que les Eaux salutaires et précieuses ne puissent en sortir, car c'est là où est tout le péril : Rapporte surtout ton Ouvrage à celui de la Nature ; qu'elle te serve de Maîtresse et de Guide, et observe soigneusement comment elle opère en pareil cas, ayant toujours dans ton esprit la manière dont elle se sert pour mettre son ouvrage dans son vase, et l'y sceller exactement, car la connaissance de l'un donne celle de l'autre. Si tu veux chasser le froid de la maison, allumes-y un feu ; mais si tu veux retenir l'Esprit, qui ne demande qu'à retourner vers sa Patrie, empêche l'Ennemi d'approcher des murailles, de peur qu'il ne tombe entre ses mains, et alors il demeurera à la maison ; sois donc prudent et avisé.

Nous avons nécessairement besoin d'une Sage-femme lors de la naissance de l'Enfant, mais si elle le reçoit sans précaution, on doit appréhender qu'il ne lui échappe : Ou, si l'ayant reçu devant le temps, elle le serre trop avec ses linges, il courra le risque d'être suffoqué. Et enfin, si elle n'a bien soin d'en séparer l'arrière-faix et les autres superfluités, il est à craindre, ou qu'il n'en meure, ou qu'il n'en soit perpétuellement infecté. On ne saurait donc trop, en pareille occasion, recommander la prudence et la vigilance, car chaque chose à son heure déterminée pour la naissance, aussi bien que son Automne pour la maturité. Les fruits cueillis avant le temps ne viennent jamais à parfaite maturité ; s'ils mûrissent aussi plus qu'il ne faut, ils pourrissent aisément. Ainsi rien n'est si nécessaire que de connaître ce terme moyen et précis de la parfaite maturité ; car, à quoi servirait-il de cultiver un fruit, de l'arroser, et le faire mûrir, s'il n'était pas cueilli dans le temps convenable ? Ce serait une peine entièrement perdue.

Le temps de la naissance n'est point déterminé par les Philosophes qui varient fort entre eux sur cela ; mais il suffit d'avertir le Lecteur que tout fruit se doit cueillir en sa saison, et que la Nature qui se plaît dans ses propres Nombres, est satisfaite du Nombre mystérieux de Sept, surtout dans les choses qui dépendent du Globe Lunaire, la Lune nous faisant voir sensiblement une quantité infinie d'altérations et de vicissitudes dans ce Nombre Septénaire. C'est par ce Nombre magique que la Nature et tout ce qui en dépend est secrètement gouverné. Mais ce Mystère Naturel est caché aux Esprits grossiers qui ne peuvent rien voir que par les yeux du corps, qui se contentent de cela et ne cherchent rien davantage.

Ce Nombre Septénaire est un des grands Secrets des Philosophes, et qui-conque saura par lui comprendre l'ordre de l'Univers, saura un Mystère qui, bien loin de devoir être révélé, doit au contraire être enseveli dans un profond

silence ; mais quelque jour, Dieu aidant, nous traiterons plus à fond de ces grandes choses.

Que dirons-nous présentement de la Nutrition, ou de la secrète Multiplication, dont le Mystère repose parmi les plus grands Secrets des Philosophes ? Car, à quoi servirait-il de cueillir la Moisson si, étant cueillie, on ne la conserverait avec soin pour l'employer à l'usage de la Multiplication ? Nous disons donc qu'il y a trois sortes d'Augmentations : une, qui se fait par la voie de la Nutrition ; l'autre par l'addition d'une nouvelle Matière, et la troisième par dilatation ou raréfaction ; mais cette dernière n'est pas proprement une Augmentation, c'est une Circulation d'une même Matière, et l'atténuation de ses parties. Des deux autres, la seconde, qui est celle qui se fait par addition, regarde plutôt l'Art que la Nature, laquelle n'a point de mouvement local, ni de parties qui y soient propres ; mais elle use seulement d'attraction, et c'est là proprement l'Augmentation qui se fait par la voie de la Nutrition.

Pour comprendre fondamentalement ce que c'est que la Nutrition, il est nécessaire de savoir que le Sec attire naturellement son Humide, et que plus l'Humide est spiritueux, plus il est facilement attiré : Or le Feu de Nature, qui réside dans l'Humidité radicale, comme nous le ferons voir ci-après, étant très sec, et le plus actif des Éléments, il attire à soi celui d'entre eux qui est le plus raréfié, et le plus spiritualisé, à savoir l'Air. De là vient que l'Air étant ôté, le Feu s'éteint parce qu'il est nourri, quoique d'une manière insensible, de la moyenne Substance de l'Air. Cette moyenne Substance aérienne est revêtue d'un Corps aqueux, et elle est dépouillée de cette écorce extérieure par le moyen de la corruption, s'insinuant dans le profond de l'Humide radical, qui est de même nature qu'elle, mais plus congelée ; et ensuite, par une nouvelle génération, au moyen du feu digérant, elle se transforme en ce même Humide radical, d'où il arrive une continuelle corruption et une continuelle génération. Il est vrai que la nutrition et la réparation de ce qui a été détruit ne se fait pas toujours, parce que le feu qui doit faire en même temps une double action à savoir de consumer ce qui a été digéré, et de rétablir par une nouvelle nutrition ce qui a été consumé, se trouve quelquefois affaibli, ou bien est empêché par quelque accident de faire son attraction, et c'est alors que le Corps meurt par la dissipation de son Humide radical, consumé par son propre feu. Afin donc que la nutrition se fasse comme il faut, il ne suffit pas qu'il y ait un feu agissant, et une consommation de l'Humide radical (laquelle pourtant est nécessaire, car si rien ne se consumait, la Nature serait toujours contente, le Composé serait immortel, et dans les Animaux il n'y aurait jamais de faim, ni de désir de nouvel aliment). Il ne suffit pas non plus qu'il y ait un nouvel aliment tout prêt ; mais il faut encore que l'action du feu interne soit égale, et même supérieure à la résistance qui se fait de la part du

Nourrissant ; autrement, l'effort de l'Attirant serait vain dès qu'il ne pourrait convertir l'Attiré en sa nature. Nous en avons l'exemple dans l'Homme, dont la chaleur naturelle dévore perpétuellement son propre Humide radical, ce qui cause la faim, et le désir d'une nouvelle matière semblable : Quoiqu'il ait pris son aliment, et que ce mouvement de désir ait cessé, il ne laisse pas d'être encore nécessaire, pour que cet aliment soit converti en nourriture, de lui ôter tous ses empêchements, de le dépouiller de son écorce extérieure, de l'atténuer par la formation du Chyle, et de le faire passer, pour ainsi dire, en la nature de son premier Chaos ; et alors, l'aliment ainsi raréfié, est aisément attiré par la chaleur naturelle pour suppléer au défaut de l'Humide radical consumé, lequel pourtant ne se répare jamais absolument, à cause des excréments que laissent les aliments, qui vont toujours en s'augmentant, et aussi à cause que le Feu agissant s'affaiblit par une action trop continue, suivant cet Axiome que tout Agent, à force d'agir, pâtit, et en pâtissant s'affaiblit. Voilà comment se fait la nutrition de l'Homme, et par conséquent son augmentation, à savoir par l'assimilation des aliments ; d'où il s'ensuit que dans l'Œuvre Physique, cet Agent naturel, ou Feu de Nature, consume continuellement par son action son propre Humide radical, et qu'ainsi il est nécessaire de lui donner un nouvel aliment à la place de celui qui a été consumé : Mais parce qu'au commencement sa vertu est faible, il ne faut lui donner d'abord qu'un peu d'aliment, qui soit fort léger jusqu'à ce que ce feu s'étant fortifié, on puisse lui donner des mets plus solides. Notre Auteur nous enseigne donc par-là de fortifier l'Enfant après sa première nourriture par de nouveaux aliments, à l'exemple de l'Embryon humain, qui dans le ventre de la Femme, est nourri d'un menstrue faible, mais à qui on donne après qu'il est né, une plus forte nourriture, à savoir du lait.

Strophe VII

Quoique je sache toutes ces choses, je n'ose pourtant pas encore en venir aux preuves avec vous, les erreurs des autres me rendant toujours incertain. Mais si vous êtes plus touché de pitié que d'envie, daignez ôter de mon esprit tous les doutes, qui l'embarrassent ; et si je puis être assez heureux pour expliquer distinctement dans mes Écrits tout ce qui regarde votre Magistère, faites, je vous conjure, que j'aie de vous pour réponse : *Travaille hardiment, car tu sais ce qu'il faut savoir.*

Chapitre VII

Après que notre Auteur nous ait fait comme toucher du doigt notre divine Science, il s'excuse de n'en pas dire davantage sur ce qu'il lui reste à lui-même beaucoup de choses à apprendre; et il confesse qu'il aurait dû faire voir plus de doctrine, ayant à parler à des Gens savants. Il craint même qu'il ne manque quelque chose à son Ouvrage, et que l'ordre n'y soit pas bien gardé. Apprenez de là, Vendeurs de fumée, combien il est difficile de faire notre Œuvre, puisqu'il ne s'agit pas de faire des Opérations vulgaires, qui, bien que parfaites dans leur genre, sont inutiles à notre dessein, et méprisées de tous les Philosophes. Il n'y a, comme nous l'avons dit, qu'une Opération dans notre Magistère. Tous les Philosophes nous l'enseignent, en nous avertissant d'abandonner toutes ces Opérations Sophistiques, et de nous tenir à la Nature, chez laquelle seule on trouve la vérité.

C'est dans la Sublimation Philosophique que sont renfermées toutes les autres Opérations, et en elle seule consiste tout ce que l'Artiste peut faire de mieux et de plus subtil. Si donc quelqu'un sait bien faire cette Sublimation, il peut se vanter d'avoir connu un des plus grands Secrets et des plus grands Mystères des Philosophes. Mais afin que tu puisses toi-même la comprendre clairement, vois comment Geber définit la Sublimation: C'est, dit-il, l'Élévation par le feu d'une Chose sèche avec adhérence au Vaisseau. Donc, pour faire une bonne Sublimation, il y a trois choses que tu dois connaître, le Feu, la Chose sèche, et le Vase. Si tu les connais, tu es heureux et tu n'as qu'à faire en sorte que la Chose sèche adhère au Vaisseau; car si elle n'y adhérerait pas elle ne vaudrait rien; mais pour qu'elle y adhère, il faut qu'elle soit de même nature que le Vaisseau, et c'est leur nature qui fait leur ressemblance; car la Sécheresse est de la nature du Feu, lequel est de toutes les choses la plus sèche: C'est par elle qu'il dissipe et consume toute humidité, comme c'est par elle aussi qu'il abonde en pureté; mais elle s'augmente de beaucoup dans notre Sublimation, et c'est tout autre chose que quand il était renfermé dans les fèces: Il faut avoir soin aussi que le Vaisseau soit très pur et de la nature du Feu. Or, entre toutes les matières, le seul Verre et l'Or sont les plus constants au feu, s'y plaisent, et s'y purifient davantage; mais parce que l'Or ne se peut avoir qu'à grand prix, et que de plus il se fond aisément, les Pauvres n'auraient pas le moyen d'entreprendre l'Ouvrage Philosophique, et il n'y aurait que les Riches et les grands de ce Monde, ce qui dérogerait à la Providence et à la bonté du Créateur qui a voulu que ce secret fût indifféremment pour tous ceux qui le craindraient. Il faut donc s'en tenir à un Vaisseau de verre, ou de la nature du verre, très pur, et tiré des cendres avec adresse et

subtilité d'esprit. Mais que les Disciples de l'Art prennent bien garde ici de ne pas se tromper, et à bien connaître ce que c'est que le Verre Philosophique, en s'attachant au sens et non pas au son des mots ; c'est l'avis que je leur donne par un esprit de pitié et de charité. Dans ce Vaisseau de verre bien connu, s'accomplit la Sublimation, lorsque la Nature sèche s'élève par le moyen du Feu et adhère au Vaisseau à cause de sa pureté et de leur même nature. Au reste, s'il y a beaucoup à suer dans la recherche du Vaisseau, il n'y a pas moins de peine dans la construction du Feu. Mais comme nous en parlerons dans un chapitre particulier, nous croyons qu'il suffit pour le présent de ce que nous avons dit : Que ceci serve seulement de leçon aux Chimistes ignorants qui croient qu'on doit entendre ces choses à la lettre, et qui, sans étude précédente, s'imaginent faire l'Œuvre par leurs Sublimations vulgaires. Ils lisent continuellement Geber mais sans l'entendre, et le succès ne répondant pas à leur attente, ils sont les premiers à aboyer contre les vrais Philosophes : Et parce qu'ils ont pris un seul Auteur pour leur guide, ils ne daigneraient pas en regarder d'autres, ne sachant pas qu'un Livre en ouvre un autre, et que ce qui se trouve en abrégé dans l'un, se trouve étendu dans l'autre : Qu'ils lisent donc les Livres des Philosophes, et surtout de ceux qui, moins Envieux que les autres, ont transmis à leurs Successeurs la Connaissance de la Nature. Entre tous ces traités, ceux qui se trouvent insérés dans le Musæum Hermeticum tiennent, à mon sens, le premier rang, et surtout le Traité qui a pour titre *Via veritatis*, quoiqu'il y ait aussi bien que dans les autres un Serpent caché, qui d'abord ne laisse pas de piquer ceux qui n'y prennent pas garde. Mais que dirons-nous de tant de Volumes, plus dangereux que la peste dont les Auteurs, quoique très doctes en leur genre, sont pourtant si remplis d'envie, que Dieu sans doute les punira d'avoir été la cause de tant de malheurs et les mesurera à la même mesure dont ils ont mesuré les autres ? Car enfin, si l'amour du prochain est aussi bien que celui de Dieu, le Sommaire de la Loi Sainte et des Commandements Divins, que devient cette Loi, et où sera l'observation de ces Commandements, si l'envie règne si fort parmi les Hommes ? À quoi servent tant de Traités pleins d'impostures, tant de fausses Recettes, et tant d'Écrits suggérés par le Démon, sinon pour perdre les Gens trop crédules ? Et quel avantage a un Philosophe de suer sur de pareils Ouvrages, qui causent tant de maux ? N'est-ce pas assez de ces Rejetons pestilentiels, et de ces Semences maudites, incapables de rien produire de bon, sans que l'Envie, à l'exemple de Satan, vienne remplir nos Champs d'ivraie ? C'est cette rage envieuse, source de tant de malheurs, dont le souffle fatal renverse les Maisons, et dont les brouillards infects gâtent la Moisson et détruisent l'espérance des Pauvres.

Ce sont vos langues envenimées, dont les pointes réduisent en cendre la substance des Malheureux, et ce sont ces noires vapeurs, que vous répandez

dans vos Écrits, qui jettent l'horreur et les ténèbres dans l'esprit de ceux qui vous lisent. Si vous ne voulez pas qu'on profite de la lecture de vos Livres, pourquoi attirer les Gens par de belles promesses, et que ne gardez-vous plutôt un silence dont Dieu et les Hommes vous sauraient plus de gré que de parler avec envie ? On voit beaucoup d'Auteurs qui, en accusant les autres d'avoir été envieux, et d'avoir caché malicieusement la vérité, répandent dans leurs discours encore plus d'obscurité que les premiers, ce qui fait que les pauvres Étudiants ne recueillent de toute leur doctrine que beaucoup de confusion ; car si l'un rejette une chose, l'autre l'élève jusqu'au Ciel ; l'un commande ce que l'autre défend, et de cette manière ils confondent tellement l'esprit du Lecteur que plus il étudie, plus il a sujet de se défier de la vérité de l'Art.

Il n'y en a quasi point, parmi ceux qui écrivent, qui ne promettent de parler fidèlement et sincèrement ; et cependant leurs discours sont si pleins d'ambiguïté qu'ils ne peuvent qu'à grand-peine être entendus par les plus Doctes : Et quoiqu'ils s'excusent sur ce qu'ils n'ont pas la liberté d'en dire davantage, et qu'on a mis pour ainsi dire un cachet sur leurs lèvres, on ne laisse pourtant pas de démêler leur envie, quelque soin qu'ils prennent de la cacher. Il vaut bien mieux se taire, lorsqu'on se croit obligé de garder le secret, que de substituer un mensonge à sa place, à dessein de jeter les Gens dans l'erreur. Enfin, les Philosophes parlent entre eux si obscurément, qu'à peine y trouve-t-on un seul mot exempt de Sophisme. Qu'ils cachent la Pratique tant qu'ils voudront, à la bonne heure ; mais au moins qu'ils enseignent fidèlement la Théorie et les Fondements de la Science, car sans Fondements il ne peut y avoir d'Édifice. Est-ce que l'Art ne serait pas assez caché aux Ignorants, si les Philosophes se contentaient d'être réservés ou sur la Matière ou sur le Vaisseau, ou sur le Feu ? À peine avec cela y en aurait-il un sur mille qui pût approcher de cette Table sacrée, mais il ne suffit pas à ces Messieurs de cacher toutes ces choses, il faut encore qu'ils mettent en leur place des visions et des fantaisies, par où, bien loin de rendre un Lecteur plus savant, ils ne font que montrer leur malice et leur envie. Que ces Envieux n'imitent-ils Hermès, dont ils se disent les Enfants ; car quoique dans sa Table d'Émeraude, il ait été un peu réservé, il n'a pas laissé pourtant de faire sentir l'odeur de cette divine Science, de laquelle il a parlé très doctement ; mais ceux qui sont venus après lui, au lieu d'éclaircir ses paroles, y ont jeté de plus grandes ténèbres, et ont porté la chose à un tel excès d'obscurité, qu'il n'y a point d'Esprit, quelque subtil et éclairé qu'il soit, qui puisse la pénétrer, à moins que d'être secouru de la Lumière d'en haut, à laquelle rien ne peut résister.

Il se trouve des Gens qui, lisant certains Auteurs, lesquels ont d'abord un air de sincérité et de charité, tiennent qu'il faut rejeter pour l'Œuvre toutes sortes de Minéraux et s'attacher par leur conseil aux Métaux : Mais lisant

ensuite que les Métaux du Vulgaire sont morts, parce qu'ils ont souffert le feu de fusion, ils recourent à ceux qui sont encore dans les Mines et se mettent à travailler sur eux, et ne trouvant rien dans la suite de l'Ouvrage, qui les contente, après avoir fait divers Essais, tantôt sur un Métal et tantôt sur un autre, rebutés de leurs Expériences ils reprennent les Livres et, trouvant que tous les Métaux imparfaits sans exception son condamnés, touchés par la raison et par l'autorité, ils en reviennent aux Métaux parfaits, à savoir à l'Or et à l'Argent; mais après y avoir pendant quelque temps perdu leur peine et consumé leur bien, ils se ravisent tout d'un coup, en considérant que ces Métaux sont d'une très forte composition et se mettent en tête qu'il faut les réincruder comme ils disent, par un Dissolvant naturel, qu'ils croient mal à propos être le Mercure vulgaire; mais, quoi qu'ils fassent avec de telles Matières, ils ne trouvent que du dommage et de la honte, parce qu'ils ignorent les véritables Principes de la Nature, sur lesquels on doit asseoir son fondement, et ne savent ni ce que l'Or vulgaire contient, ni ce qu'il peut donner; car s'ils connaissaient bien cela, ils verraient que notre Corps, le véritable Or des Sages, possède suffisamment tout ce qui est nécessaire à l'Art. Ceux qui travaillent, comme nous venons de le dire, se voyant enfin trompés dans leurs espérances, viennent à mépriser toutes sortes de Corps, et à blasphémer contre la Nature, ne comprenant pas que chaque Corps, selon son Espèce, contient en soi sa propre Semence, laquelle ne se trouve point dans des choses diverses. Après donc avoir vainement travaillé tantôt sur une chose, et tantôt sur une autre, ils recourent encore une fois aux Livres où, trouvant que les Auteurs condamnent toutes sortes de Végétaux, d'Animaux, de Minéraux, et de Métaux mêmes, par un raffinement ridicule, ils sortent hors de la Nature, et portent leur recherche ou plutôt leur folie, tantôt jusque dans le Ciel, et tantôt jusqu'au Centre de la Terre, essayant par de pénibles travaux, d'extraire un Sel vierge de la Terre, ou un Lait volatil de l'Air, de la Rosée, ou de la Pluie; mais lorsqu'ils croient avoir fait une Pierre très fixe et le vrai Soufre des Philosophes, il se trouve qu'ils n'ont autre chose qu'une Pierre aérienne et le Soufre des Sots.

Les erreurs infinies de ceux qui travaillent, ne viennent que de ce que les Philosophes trompent de propos délibéré ceux qui les lisent, s'imaginant que par ce moyen ils les détourneront du travail; mais ils se trompent eux-mêmes; car chacun aime tellement son erreur, qu'il se remet à travailler de nouveau avec plus de chaleur et de confiance qu'il n'a fait. La cause de tant de malheurs est donc la seule envie des Auteurs, ce qui fait que notre Poète, épouvanté de tant de sortes d'erreurs où tombent ceux qui s'attachent à cette Science, doute de lui-même, et de son propre Ouvrage, implorant avec humilité l'indulgence des Philosophes, et surtout de ceux qui, n'étant point infec-

tés du venin de l'Envie, en exercent tous les devoirs et sont revêtus d'une charité vraiment Philosophique. C'est de ceux-là dont on ne saurait trop ni trop bien parler, car ce sont des Oracles de la Nature qui n'annoncent que de bonnes choses. Ce sont des Astres radieux, dont la lumière éclate pleinement aux yeux de ceux qui les consultent. Mais revenant à la modestie de notre Poète qui lui fait dire qu'il ne sait pas l'Œuvre, et lui fait demander l'indulgence des Philosophes ; il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en use de la sorte que par prudence, et qu'il aime mieux passer pour Disciple que pour Maître. Néanmoins, pour le satisfaire et ceux aussi qui seront dans les mêmes doutes que lui, nous voulons bien les assurer qu'ils peuvent entreprendre l'Œuvre hardiment, quand ils sauront par théorie comment, par le moyen d'un Esprit cru, on peut extraire un Esprit mûr du Corps dissous, et derechef l'unir avec l'Huile vitale pour opérer les miracles d'une seule Chose ou, pour parler plus clairement, quand ils sauront avec leur Menstrue végétal, uni au minéral, dissoudre un troisième Menstrue essentiel, pour ensuite, avec ces divers Menstrue, laver la Terre, et l'ayant lavée, l'exalter en nature céleste, afin d'en composer leur Foudre sulfureux, lequel en un clin d'œil, pénètre les Corps, et détruit leurs excréments. Voilà tout ce qu'il nous est permis de leur dire, encore dans un style figuré, parce que cela regarde la Pratique de laquelle nous traiterons peut-être quelque jour plus clairement. Soyez-en donc contents, vous qui aimez la Science, et qui recherchez la vérité.

Fin du premier Chant

CHANT DEUXIÈME

Strophe I

Que les Hommes peu versés dans l'École d'Hermès se trompent, lorsqu'avec un esprit d'avarice, ils s'attachent au son des mots. C'est ordinairement sur la foi de ces noms vulgaires d'Argent vif et d'Or qu'ils s'engagent au travail, et qu'avec l'Or commun ils s'imaginent par un feu lent fixer enfin cet Argent fugitif.

Chapitre premier

Nous avons déjà touché les erreurs de ceux qui travaillent avec l'Or et l'Argent vif, s'imaginant pouvoir en tirer quelque profit ; et nous avons fait voir qu'ils ignorent entièrement les Principes de la Nature ; ce qui fait qu'au lieu de trouver la Pierre, au milieu des Ténèbres qui les environnent ils heurtent lourdement contre les plus grosses Pierres qui se trouvent en leur chemin. Leur opinion roule uniquement sur ce que l'Or est le plus noble de tous les Corps, et qu'il contient en lui la Semence aurifique, laquelle ils prétendent, disent-ils, multiplier avec son Semblable, et dans cette vue ces pauvres Idiots se proposent de le faire végéter. Cette erreur est fortifiée chez eux par les discours captieux de certains Philosophes qui enseignent que dans l'Or sont les Semences de l'Or, et qu'il est le véritable Principe d'aurification comme le Feu est d'ignition. Doctrine dont, sans doute, on peut tirer beaucoup de fruit, pourvu qu'elle soit prise dans son véritable sens mais qui, étant mal entendue, perd les Ignorants. Notre Poète sait fort bien connaître la cause d'une telle erreur, quand il reprend ceux qui n'approchent de cet Art divin que dans un esprit d'avarice, et dont le cœur, ne désirant que de l'Or, fait qu'ils ne sont jamais contents s'ils n'ont de l'Or dans leurs mains : Son éclat éblouit leurs esprits aussi bien que leurs yeux, et sa solidité ébranle la faiblesse de leur cerveau : Sa beauté attache leur désir et sa vertu occupe tous leurs Sens ; mais sa forte Composition ne produit que leur confusion, et sa noblesse fait voir la petitesse de leurs conceptions.

Il est sans doute que dans l'Or est contenue la Semence aurifique et même plus parfaitement qu'en aucun autre Corps; mais cela ne nous oblige pas nécessairement à nous servir d'Or vulgaire, car cette Semence se trouve de même dans chacun des autres Métaux, puisque ce n'est autre chose que ce Grain fixe, que la Nature a introduit dans la première Congélation du Mercure, comme l'enseignent parfaitement Flamel et les autres; et en cela, il n'y a point de contradiction, puisque tous les Métaux ont une même origine et une Matière commune, comme nous le ferons voir ci-après: D'où il s'ensuit que, quoique cette Semence soit plus parfaite dans l'Or, toutefois elle se peut extraire bien plus aisément d'un autre Corps que de l'Or même, et la raison en est que les autres Corps sont plus ouverts, c'est-à-dire moins digérés, et leur humidité moins terminée, la Nature n'ayant accoutumé d'introduire la Forme de l'Or qu'après la dernière cuisson. Les autres Métaux donc, n'ayant pu encore recevoir cette Forme à cause du manque de cuisson, se trouvent plus ouverts, non seulement par l'humidité de leur Substance, qui n'est pas assez digérée, mais encore à cause du mélange et de l'adhérence des excréments qui empêchent la compacité et la parfaite union; ce qui fait que le Fer quoique plus cuit que l'Argent (comme l'enseigne doctement, entre autres, Bernard Trévisan) n'est pas néanmoins si parfait ni si uni dans sa Substance mercurielle, à cause de la quantité des fèces, qui ont empêché la cuisson, et par conséquent l'union: Mais pour ce qui est de l'Or, il a reçu la dernière cuisson, et la Nature a exercé sur lui son action dans toute son étendue, et y a imprimé toutes ses vertus; en sorte qu'il serait très long, très difficile, et presque impossible de travailler sur lui, à moins que d'avoir cette Eau éthérée, le Ciel des Philosophes, et leur vrai dissolvant. Quiconque l'a, peut se vanter d'avoir la parfaite connaissance de la Pierre, et d'avoir atteint, comme on dit, les bornes Atlantiques. L'Or vulgaire ressemble à un fruit, qui, parvenu à une parfaite maturité, a été séparé de l'Arbre, et quoiqu'il y ait en lui une Semence très parfaite, et très digeste, néanmoins si quelqu'un, pour le multiplier, le mettait en terre, il faudrait beaucoup de temps, de peine, et de soins pour le conduire jusqu'à la végétation: Mais, si au lieu de cela, on prenait une greffe ou une racine du même Arbre, et qu'on la mît en terre, on la verrait en peu de temps et sans peine végéter et rapporter beaucoup de fruits. Il en est de même de l'Or; c'est le fruit de la Terre minérale et de l'Arbre solaire, mais un fruit d'une très solide mixtion, et le Composé le plus achevé de la Nature, lequel à cause de cène égalité d'Éléments, qui se trouve en lui, souffre très difficilement la corruption et l'altération de ses qualités, pour passer à une nouvelle génération. C'est donc une entreprise fort difficile et presque impossible, de prétendre le mettre en Terre pour le réincruder et le conduire à la végétation; mais si au lieu de cela, on prend sa racine ou

sa greffe, on aura bien plus aisément ce qu'on souhaite, et la végétation en arrivera bien plus tôt. Concluons donc que quoique l'Or contienne en soi sa propre Semence, c'est en vain qu'on travaille sur lui, puisqu'on peut la trouver plus aisément ailleurs. Mais que dirons-nous de l'Argent vif vulgaire, que les Ignorants prennent pour leur Dissolvant et pour la Terre Philosophique, dans laquelle l'Or doit être semé pour s'y multiplier : Certes, c'est une erreur pire que la première, et quoique d'abord il semble, à cause de son affinité avec l'Or, qu'il doit avoir la faculté de le dissoudre, toutefois il est aisé de s'en désabuser dès qu'on examine un peu les Principes de notre Art : Car nous accordons bien qu'il n'y a point de Corps qui aient tant de ressemblance et d'affinité avec la nature de l'Or que lui, en sorte qu'il est vrai de dire que l'Or n'est autre chose qu'un Argent vif congelé et cuit par la vertu de son propre Soufre, à cause de quoi il a acquis l'extension sous le marteau, la constance au feu, et la couleur citrine ; mais cela ne fait pas que l'Argent vif ait la puissance de le dissoudre, ni qu'il la puisse jamais acquérir, d'autant plus qu'il a passé dans une autre Substance, et qu'il a perdu sa première pureté et simplicité, étant devenu un Corps métallique très abondant en humidité superflue, et chargée d'une lividité terrestre, qui le rendent incapable de cette action.

Ce serait une grande bêtise de s'imaginer qu'en mettant la Semence d'un Homme avec du sang d'un autre Homme, on pourrait faire une nouvelle génération, sur ce fondement que la Semence n'est autre chose que la très pure partie du sang, lequel a reçu une grande digestion, et que le sang est seulement plus humide et plus cru ; mais si au lieu de cela le Sperme était jeté dans la matrice d'une Femme, où il se trouve un sang menstruel fort cru lequel, par la vertu du Sel de la matrice, a acquis une certaine acuité et ponticité, alors ce Sperme, se trouvant dans son propre vase, s'y réincruderait sans doute par la voie de la putréfaction, et passerait à une nouvelle génération. Il en est de même de l'Argent-vif ; car, quoiqu'il soit de même nature que l'Or et que par son abondante humidité il s'insinue aisément dans ses pores, et y fasse une disgrégation des moindres parties, en sorte qu'il paraisse dissous, toutefois ce serait une grande erreur de croire une pareille Dissolution bonne, qui proprement n'est autre chose qu'une corrosion du Métal comme sont celles qui se font avec les Eaux fortes vulgaires. Un tel Argent-vif n'est pas notre Sang menstruel, et ce n'est que pour tromper les Ignorants que les Auteurs se servent de ce nom équivoque.

L'Or et l'Argent-vif vulgaires ne conviennent point du tout à l'Œuvre physique, non seulement à l'égard de leur propre Substance, mais encore parce qu'il leur manque une chose qui, dans notre Art, est d'une absolue nécessité, à savoir un Agent propre. Je n'entends pas parler ici de cet Agent interne, qui est la vertu du Soufre Solaire dont nous parlerons ci-après mais de l'Agent externe, lequel doit exciter l'interne, et l'amener de puissance en acte. Or, cet

Agent a été séparé de l'Or dans la fin de la décoction, c'est-à-dire qu'à mesure qu'une nouvelle forme d'Or a été introduite dans la Matière, cet Agent s'est retiré, après y avoir toutefois imprimé sa propre vertu, (comme l'explique très bien l'Auteur du livre intitulé *Margarita pretiosa*), en sorte qu'il n'est resté qu'une seule Substance matérielle, déterminée par l'action de l'Agent interne après son excitation. Si donc la Nature a séparé de l'Or cet Agent, parce qu'ils ne peuvent compatir ensemble, pourquoi voudrions-nous le rejoindre derechef ? En vérité, cela serait ridicule, tandis que nous pouvons avoir un Corps avec lequel cet Agent se trouve uni par les poids de la Nature, auxquels, si on sait ajouter les poids de l'Art, alors l'Art achèvera ce que la Nature n'a pu faire. Zachaire parle aussi fort doctement dans son Opuscule, de l'Argent vif vulgaire comme étant privé de cet Agent externe, et nous enseigne qu'il n'est demeuré tel que nous le voyons, que parce que la Nature ne lui a pas joint son propre Agent. Que se peut-il de plus clair et de plus intelligible ? Si donc l'Or et l'Argent-vif vulgaires sont destitués de leur Agent propre, que pouvons-nous espérer de bon de leur cuisson ? Le comte Bernard semble avoir eu la même pensée lorsque, défendant de prendre pour l'Œuvre Physique, les Animaux, les Végétaux et les Minéraux, il ajoute et les Métaux seulement, comme s'il voulait dire les Métaux qui sont restés seuls et sans Agent,⁵ ainsi

⁵ Il paraît que le Trévisan pense autrement qu'on ne le rapporte ici. Ce que je vais transcrire de lui à ce sujet, quoiqu'un peu long, n'en sera pas moins satisfaisant pour ceux qui aiment les éclaircissements. Il est impossible, dit-il dans sa Réponse à Thomas de Boulogne, que l'Art produise les Semences humaines, mais il peut mettre l'Homme dans l'état qu'il doit être pour engendrer son semblable. Les Semences vitales se digèrent seulement par la Nature dans les Vaisseaux spermatiques ; mais nous pouvons mêler ces Semences dans la matrice par la Conjonction du Mâle et de la Femelle, et cette Conjonction est comme l'Art qui dispose et mêle les Natures ou Semences pour la génération de l'Homme. Par exemple, la Semence de l'Homme, comme plus mûre, plus parfaite et plus active, est conjointe par artifice avec la Semence passive et moins digérée de la Femme. La Semence de l'Homme, contenant en soi plus actuellement les Éléments d'Agent, qui sont l'*Air* et le *Feu*, est plus mûre et plus active pour la digestion : De même, la Semence de la Femme, contenant en soi plus actuellement les Éléments indigestes et crus, qui sont la *Terre* et l'*Eau*, est passive et indigeste. Ces deux Semences étant mêlées dans le Vase naturel de la Femme, sans aucune addition de choses étrangères, et étant aidées par la chaleur interne de la Femme, les Éléments actifs de la Semence de l'Homme digèrent et mûrissent les Éléments passifs de la Semence de la Femme, et par ce moyen, l'Homme est engendré parfait en sa nature. Notre Art divin est semblable à cette génération de l'Homme : Parce que, comme dans le Mercure, dont la nature fait l'Or dans le Vase minéral, se fait la Conjonction des deux Semences masculine et féminine : De même, en notre Art se fait une semblable conjonction de l'*Agent* et du *Patient*, car les Éléments actifs, qui sont la Semence masculine, et les Éléments passifs, qui sont la Semence féminine, se conjoignent naturellement, en gardant toujours la proportion de la Nature. Cette première Conjonction mercurielle s'appelle Digestion, durant laquelle la *Puissance* est mise en *Acte* ; c'est-à-dire la Semence masculine est tirée de la Semence féminine, ou autrement l'*Air* et le *Feu* sont tirés de la *Terre* et de l'*Eau*, par une Digestion et Subtiliation qui se fait de ces Éléments. Outre cette Conjonction et Digestion naturelles des Semences dans le Mercure, les Philosophes ont imaginé une autre Conjonction et Digestion plus subtiles. C'est pourquoi,

que l'explique l'auteur du livre intitulé *Arca aperta*. Or, il est certain qu'entre tous les Métaux, ces deux seulement, à savoir l'Or et l'Argent-vif, peuvent être dits sans Agent propre ; l'Or, parce que son Agent en a été séparé dans la fin de sa décoction ; et l'Argent-vif, parce qu'il n'y a jamais été introduit, et qu'il est demeuré ainsi cru et indigeste. Que les Chimistes apprennent donc de là combien ils se trompent lorsqu'ils travaillent avec l'Or et l'Argent vif ; prenant l'un pour le Dissolvant, et l'autre pour ce qui doit être dissous ; et combien peu ils entendent les Philosophes. Pour nous, nous vous disons hardiment que ni l'Or vulgaire ni l'Argent-vif vulgaire, ne doivent point entrer dans l'Œuvre Philosophique, ni en tout ni en partie. Qu'après cela chacun fasse valoir tant qu'il voudra son opinion, il me suffit de savoir que je suis dans la vérité, et que je l'ai manifestée au monde.

Strophe II

Mais s'ils pouvaient ouvrir les yeux de leur esprit pour bien comprendre le sens caché des Auteurs, ils verraient clairement que l'Or et l'Argent vif du vulgaire, sont destitués de ce Feu universel, qui est le véritable Agent, lequel Agent ou Esprit abandonne les Métaux dès qu'ils se trouvent dans des Fourneaux exposés à la violence des flammes ; et c'est ce qui fait que le Métal hors de sa Mine, se trouvant privé de cet Esprit, n'est plus qu'un Corps mort et immobile.

non seulement ils font de l'Or, mais encore ils le font plus excellent que le commun. Ils commandent donc de prendre l'Or qui contient en soi les Éléments actifs, comme une Semence masculine, et le *Mercur*e qui contient en soi les Éléments passifs, comme une semence féminine, et de conjoindre dûment l'un avec l'autre, afin de les dissoudre en leur administrant seulement une chaleur qui mette en mouvement celle de *l'Or* pour digérer le *Mercur*e. Ainsi donc, comme l'Homme s'engendre naturellement, de même l'Or est engendré artificiellement, quoique l'Art ne puisse engendrer les Semences. L'Art ne peut savoir les propositions requises dans la Mixtion pour faire les Semences et les Causes des Êtres qui se font dans la Terre, qui est le Lieu naturel de leur génération ; mais il conjoint les Semences produites par la Nature, afin que de leur Conjonction soit produite la Chose qui doit être engendrée, dans laquelle ces deux Semences demeurent mêlées ensemble quoiqu'Aristote semble être d'une opinion contraire. *Notre soufre donc, ou Semence masculine, ne se retire point après la coagulation du Mercur*e, comme quelques-uns l'assurent fausement, en disant que cela se fait par la vertu du Soleil, dont la chaleur parfait sous la Terre la Forme de l'Or. Ils parleraient mieux s'ils disaient que c'est par le moyen du mouvement de son Globe et de celui de tous les Cieux, parce que les rayons du Soleil n'échauffant que la superficie de la Terre, n'échauffent point sa profondeur dans laquelle les Métaux sont engendrés.

Chapitre II

Notre Poète semble souscrire à l'opinion que nous venons d'expliquer, en disant que les Métaux vulgaires sont sans Esprit ou Agent, parce qu'ils l'ont perdu dans la fusion; ce qui insinue que tous les Métaux, étant encore dans leurs Mines, ont avec eux cet Agent, à la réserve seulement de l'Or et de l'Argent vif, lesquels, quoique dans leurs Mines, n'ont pourtant pas leur Agent propre, parce que, comme nous l'avons fait voir, il a été séparé de l'Or par sa décoction finale, et n'a jamais été joint à l'Argent-vif par la Nature. Mais afin que le Lecteur ne retombe pas dans sa première erreur, il est temps que nous disions quelque chose de la Génération des Métaux.

Tous les Philosophes assurent unanimement que les Métaux sont formés par la Nature de Soufre et de Mercure, et engendrés par leur double vapeur: Mais la plupart expliquent trop brièvement et trop confusément la manière dont se fait cette Génération. Nous disons donc que la vapeur des Éléments, comme nous l'avons ci-devant montré, sert de Matière à toute la Matière inférieure, et que cette vapeur est très pure et presque imperceptible, ayant besoin de quelque enveloppe au moyen de laquelle elle puisse prendre corps, autrement elle s'envolerait et retournerait dans son premier Chaos. Cette vapeur contient en soi un Esprit de lumière et de feu, de la nature des Corps Célestes, lequel est proprement la forme de l'Univers. En sorte que cette vapeur, ainsi imprégnée de l'Esprit Universel, représente assez bien le premier Chaos, dans lequel tout ce qui était nécessaire à la création était renfermé, c'est-à-dire la Matière Universelle, et la Forme Universelle. C'est elle qu'Hermès appelle Vent, lequel porte en son ventre le Fils du Soleil. Lors donc que par le mouvement des Corps Célestes elle est poussée vers le Centre; comme elle ne peut demeurer sans agir, elle s'insinue dans la Terre, qui est le Centre du Monde: Mais ayant besoin d'un Corps pour se rendre sensible, elle prend un Corps d'Air, qui est le même que nous respirons, et se renferme en lui pour servir d'aliment à la vie qui est en nous, et en même temps pour nourrir et vivifier toute la Nature. Cette vapeur est attirée au travers de l'Air par notre Feu interne lequel la transmue et la convertit en sa propre Nature; mais toutefois après l'avoir fait passer par des *Milieux* convenables comme nous le ferons voir plus amplement quelque jour, en traitant de la véritable Anatomie de l'Homme. Cet Air est attiré si promptement et si naturellement qu'il est impossible de concevoir aucun temps, aucun lieu, aucun corps dans lequel ne se fasse pas une telle attraction, ce qui prouve invinciblement qu'il n'y a point de vide dans la Nature, comme l'attestent tous les Philosophes et tous les Scolastiques; et bien que quelques-uns tâchent de prouver le contraire

par des expériences, ce sont de mauvaises preuves, fondées sur de fausses suppositions, car ils ne prennent pas garde que ce qu'ils appellent vide, n'est qu'une simple raréfaction, qui n'empêche point qu'il n'y ait de l'Air, ou une Substance semblable, dans laquelle réside l'Esprit dont nous parlons.

Nul Corps au Monde ne pourrait avoir ni conserver son Être substantiel, s'il n'était doué de cet Esprit, lequel se spécifie et revêt la nature de chaque Corps, pour y exercer les fonctions déterminées de Dieu, lequel a voulu que chaque chose eût en soi son Esprit spécifique pour la conservation de son Être substantiel : Et comme cet Esprit, qui réside en chaque Corps, est de la nature du Feu, ainsi que nous l'avons expliqué au Traité de la Création, il est sans doute qu'il a sans cesse besoin d'un aliment qui lui soit propre, la nature du feu demandant qu'il soit nourri et alimenté continuellement pour remplacer ce qu'il dissipe continuellement, à cause du mouvement perpétuel qui est en lui, aussi bien que dans les Corps Célestes, doués de ce même Esprit.

Le mouvement de cet Esprit, tel qu'il se fait dans les Corps, est caché et ne peut jamais s'apercevoir par les Sens, à moins que l'Art ne conduise ce même Esprit à une nouvelle génération par le ministère de la Nature. À la vérité nous voyons bien que les animaux Attirent cette vapeur spirituelle qui est dans l'Air ; mais à l'égard des autres Corps, dont la Nature est plus grossière et plus impure, il n'est pas si facile à cet Esprit de s'y insinuer lorsqu'il n'est revêtu que du Corps de l'Air : Il a donc besoin d'un Corps plus solide, et qui ait plus d'affinité avec les Corps Terrestres : C'est pourquoi cette pure vapeur des Éléments s'insinue dans l'Eau, et se revêt de son Corps, et par ce moyen les Végétaux et les Minéraux reçoivent bien plus facilement leur aliment, à cause de cette conformité à leur nature : Cet Esprit donc n'est pas seulement renfermé dans l'Air, mais aussi dans l'Eau.

L'Eau est dispersée par toute la Terre, et devient quelquefois salée, comme nous l'avons fait voir. Or, il arrive qu'en certains Lieux où l'Air est renfermé, cet air par la sympathie et la correspondance qu'il a avec les Corps Célestes, est ému de leur mouvement et ce mouvement de l'Air excite la vapeur renfermée dans cette Eau salée, et raréfie l'Eau : Dans cette raréfaction, il se fait une grande commotion, et dilatation des Éléments : Et comme en même temps d'autres vapeurs sulfureuses, qui sont aussi répandues dans ces Lieux-là, à cause de la continuelle génération du Soufre qui s'y fait (comme nous l'avons encore fait voir ci-dessus) viennent à s'élever, il arrive qu'elles se mêlent avec la vapeur aqueuse et mercurielle et circulent ensemble dans la matrice de cette Eau salée, d'où ne pouvant plus sortir, elles se joignent au Sel de cette Eau, et prennent la forme d'une Terre lucide, qui est proprement le Vitriol de Nature ; le Vitriol n'étant autre chose qu'un Sel, dans lequel sont renfermées les Esprits mercuriels et sulfureux, et n'y

ayant rien dans toute la Nature qui contienne si abondamment et si visiblement le Soufre que le Vitriol, et tout ce qui est de la nature du Vitriol.

De ces Eaux Vitrioliques, par une nouvelle commotion des Éléments, causée par celle de l'Air, dont nous avons parlé, s'élève une nouvelle Vapeur, qui n'est ni mercurielle ni sulfureuse, mais qui est de la nature des deux, et en s'élevant par son mouvement naturel, elle élève aussi avec elle quelque portion de Sel, mais la plus dure, la plus lucide, et la mieux purifiée par l'attouchement de cette Vapeur; en suite de quoi elle renferme dans des Lieux plus ou moins purs, plus secs ou plus humides, et là se joignant à la féculence de la Terre, ou à quelque autre Substance, il s'en engendre diverses sortes de Minéraux, de la génération spécifique desquels nous traiterons, Dieu aidant, en quelque autre occasion. Mais à l'égard de la génération des Métaux, nous disons que si cette double Vapeur parvient, à un Lieu, où la graisse du Soufre soit adhérente elles s'unissent ensemble, et font une certaine Substance glutineuse, qui ressemble à une masse informe, de laquelle, par l'action du Soufre, agissant sur l'Humidité vaporeuse qui est abondante en ces Lieux-là, se forme un Métal pur ou impur, selon la pureté ou l'impureté des Lieux: Car si ces Vapeurs sont pures et les Lieux aussi très purs, il s'engendrera un Métal très pur, à savoir l'Or, duquel le propre Agent sera séparé à la fin de la décoction; en sorte qu'il ne restera plus que la seule Humidité mercurielle, mais coagulée: Et s'il arrive que la décoction ne s'achève pas, et que le Soufre ne soit pas entièrement séparé, alors il s'engendrera divers Métaux imparfaits qui le seront plus ou moins, à proportion de la pureté ou de l'impureté de la Vapeur et du lieu, et tels Métaux sont dits imparfaits, parce qu'ils n'ont pas encore acquis une entière perfection par la dernière Forme.

À l'égard de l'Argent-vif vulgaire, il s'engendre aussi de cette même Vapeur, lorsque, par la chaleur du Lieu, ou la commotion des Corps supérieurs, elle s'élève avec les plus pures parties du Sel, mais séparée de son Agent propre, dont l'Esprit s'est évaporé par un mouvement trop subit, comme il arrive à l'Esprit des autres Métaux dans la fusion: Et cela fait qu'il ne reste dans l'Argent-vif que la partie mercurielle matérielle, privée de son Mâle, c'est-à-dire de son Agent ou Esprit sulfureux, et qu'ainsi il ne peut jamais être transmué en Or par la décoction de la Nature, à moins qu'il ne fût de nouveau imprégné de cet Agent, ce qui n'arrive jamais.

Parce que nous avons dit, il est aisé de voir combien le Vitriol est éloigné, dans la génération des Métaux, et quelle illusion se font ceux qui travaillent sur lui comme sur la véritable Matière de la Pierre, dans laquelle doit résider actuellement la véritable Essence métallique.

On voit aussi que les Métaux, tandis qu'ils sont dans leurs Mines, ont avec eux leur propre Agent, mais qu'ils en sont privés par la fusion, et ne

retiennent que l'écorce et l'enveloppe de ce Soufre, qui est proprement la scorie du Métal, par où est encore condamnée l'erreur de ceux qui travaillent sur les Métaux imparfaits, après qu'ils ont souffert la fusion.

Mais quelque misérable Chimiste inférera peut-être de là, que les Métaux imparfaits, étant encore dans leurs Mines, pourraient donc bien être le sujet sur lequel l'Art doit travailler. Quand on lui accorderait la conséquence, toujours serait-ce mal à propos qu'il entreprendrait de travailler sur eux, puisque nous avons fait voir que les Vapeurs mercurielles, dont ces Métaux imparfaits ont été formés et les Lieux de leur naissance étaient impurs et contaminés. Comment donc pourraient-ils donner cette pureté qu'on demande pour l'Élixir ? Il n'appartient qu'à la seule Nature de les purifier ou à ce bienheureux Soufre aurifique, c'est-à-dire à la Pierre parfaite et achevée, laquelle, en cet état, est un vrai Feu éthéré, très pénétrant, qui dans un instant donne la pureté aux Métaux, en séparant d'eux leurs excréments, et en y introduisant la fixité et la pureté, parce qu'il est lui-même très fixe et très pur : Et si l'Artiste prétendait séparer lui-même ces impuretés, il arriverait qu'en y travaillant, cet Esprit ou cet Agent, si nécessaire à l'Œuvre, s'enfuirait de ses mains. C'est donc l'ouvrage de la Nature, et non pas de l'Art. Mais ce que l'Art peut faire, c'est de prendre un autre Sujet, déjà préparé par la Nature, duquel nous traiterons dans un Chapitre particulier, le plus clairement qu'il nous sera possible, pour le soulagement des pauvres Étudiants et pour la gloire du très Haut.

Strophe III

C'est bien un autre Mercure, et un autre Or, dont a entendu parler Hermès ; un Mercure humide et chaud, et toujours constant au feu. Un Or qui est tout feu et toute vie. Une telle différence n'est-elle pas capable de faire aisément distinguer ceux-ci de ceux du vulgaire, qui sont des Corps morts privés d'esprit, au lieu que les nôtres sont des Esprits corporels toujours vivants.

Chapitre III

On n'entend parler chez les philosophes que d'Or vif, d'Or Philosophique ; mais bien loin de vouloir nous expliquer ce que c'est, il semble qu'ils prennent

à tâche de le voiler, et de l'envelopper sous des ombres. Cependant, comme c'est en cela principalement que consiste le véritable fondement de la Doctrine, et même de la Pratique, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'en dire présentement quelque chose.

Ce n'est pas sans raison que les Philosophes lui ont donné le nom d'Or, car il est réellement Or en Essence, et en Substance ; mais bien plus parfait et plus achevé que celui du Vulgaire : C'est un Or qui est tout Soufre, ou plutôt c'est le vrai Soufre de l'Or. Un Or, qui est tout feu, ou plutôt le vrai feu de l'Or, qui ne s'engendre que dans les Cavernes et dans les Mines Philosophiques. Un Or, qui ne peut être altéré ni surmonté par aucun Élément, puisqu'il est lui-même le Maître des Éléments : Un Or très fixe, en qui seul consiste la fixité : Un Or très pur, car il est la pureté même : Un Or tout-puissant, car sans lui, tout languit : Or balsamique, c'est lui qui préserve tous les Corps de pourriture : Or animal, c'est l'âme des Éléments, et de toute la nature inférieure : Or végétale, c'est le principe de toute végétation : Or minéral, car il est sulfureux, mercuriel, et salin : Or éthéré, car il est de la propre nature des Cieux, et c'est un vrai Ciel Terrestre, voilé par un autre Ciel. Enfin, c'est un Or Solaire, car c'est le Fils légitime du Soleil, et le vrai Soleil de la Nature : C'est lui dont la vigueur fortifie les Éléments, dont la chaleur anime les Esprits, et donc le mouvement meut toute la nature : De son influence naissent toutes les vertus des Choses, car il est l'influence de la Lumière, une portion des Cieux, le Soleil inférieur et la Lumière de la Nature sans laquelle la Science même est aveugle : Sans sa chaleur, la Raison est imbécile ; sans ses rayons, l'Imagination est morte ; sans ses influences, l'Esprit est stérile, et sans sa Lumière, l'Entendement demeure dans de perpétuelles Ténèbres. C'est donc très à propos que les Philosophes lui ont donné le nom d'Or vif, puisqu'il est lui-même, comme j'ai dit, la vie de l'Or, et de sa propre Substance : Car l'Or n'est qu'une Substance mercurielle très pure, séparée de ses excréments, et de son propre Agent externe, dans laquelle le Soufre interne, ou autrement le Feu intrinsèque a introduit ses qualités, par lesquelles les autres qualités élémentaires ont été changées, et sont demeurées soumises à la domination de celles-ci ; ce qui fait que l'Or est inaltérable ; car toutes les qualités des Éléments sont en lui dans un tel équilibre qu'il n'y a plus de lieu au mouvement ; en sorte que le Volatil étant surmonté par la nature du Fixe, et le Fixe également mêlé avec le Volatil, il en résulte une certaine homogénéité, qui fait sa perfection et la pureté du Composé.

L'Or vif des Philosophes n'est encore autre chose que le pur feu du Mercure, c'est-à-dire la plus digeste et la plus accomplie portion de la très noble Vapeur des Éléments. C'est l'Humide radical de la Nature, plein de son chaud inné : C'est une Lumière revêtue d'un Corps éthéré parfaitement pur, comme

nous l'avons expliqué au Chapitre de la Création, où nous avons fait voir que la Lumière ne pouvant résider dans cette Région inférieure, le Créateur l'avait enfermée dans le Feu, et l'avait revêtue de son Corps : Or ce Feu est un pur Esprit, qui fait sa demeure dans le Centre des Éléments, et sert de véhicule à la Lumière. Notre Esprit donc est joint à l'Humide radical des choses, et réside particulièrement dans le chaud inné ; ce qui fait qu'à bon droit les Sages ont dit de leur Or vif que c'était la très pure Vapeur des Éléments, sur laquelle l'Esprit igné avait commencé d'agir, et y avait imprimé la fixité, la faisant passer en nature de Soufre, d'où elle a pris le nom de Soufre des Philosophes, à cause de la qualité ignée, qui domine en elle : Elle ne laisse pas aussi d'être appelée très souvent du nom de Mercure, parce que toute son Essence dépend de la Substance mercurielle.

C'est ce Soufre qui agit en tout Composé, et qui ayant en soi la nature de la Lumière Céleste, veut à son exemple, continuellement séparer la Lumière des Ténèbres, c'est-à-dire le pur de l'impur : C'est là le véritable Agent interne, qui agit sur sa propre Matière mercurielle, ou Humide radical, dans lequel il se trouve renfermé. C'est la Forme informant toutes choses ; et dans l'ordre de la Génération, c'est de son action et de l'altération qu'il cause, que naissent toutes les diverses Couleurs, selon les divers degrés de la digestion ; mais sa Couleur propre et naturelle est le rouge parfait, auquel se termine toute son action, et où se manifeste son entière domination sur le Sujet altéré. C'est le chaud inné, lequel se repaît continuellement de son propre Humide radical, et comme celui-ci fournit sans cesse la Matière, l'autre agit aussi perpétuellement. C'est enfin le véritable Artisan de la Nature, par qui se manifestent les vertus sympathiques, et par qui se font toutes les attractions ; d'où il nous est aisé de comprendre la nature de la Foudre, qui n'est autre chose qu'une exhalaison très sèche de la Terre, laquelle étant répandue dans les airs, ne demande qu'à s'élever, et dans cette élévation, venant à se purifier et à se dépouiller des fèces et des excréments auxquels elle est jointe, elle commence à sentir peu à peu ses forces sympathiques. Cette exhalaison contient en soi cette Vapeur des Éléments, que nous avons dit être répandue par toute la Nature, mais revêtue d'un Corps, parce qu'elle a déjà acquis quelque fixité au moyen de la siccité terrestre : Et comme dans cette nouvelle élévation, elle se trouve jointe à une autre Vapeur plus volatile, qui s'exhale incessamment de la Terre, elle est contrainte de s'élever avec elle jusqu'au plus haut de l'air, où se trouvant plus pure et plus dégagée de ses excréments, comme j'ai dit, elle prend une nature ignée, et continuant à s'élever toujours davantage, à cause de la Vapeur volatile à laquelle elle est unie, elle s'échauffe enfin et s'altère par le mouvement des Étoiles et des Corps Célestes ; en sorte qu'ayant attiré à soi les plus subtiles parties terrestres de l'exhalaison, et tout

son Humide radical étant consumé, elle est dans un instant transmuée en un Soufre terrestre, lequel étant de nature fixe, n'est plus porté en haut, comme il arrive aux Soufres volatils, mais tombe en terre avec tant d'impétuosité, qu'il n'y a point d'obstacle assez fort pour lui résister. La même chose arrive au Soufre des Philosophes, lorsqu'il est projeté sur de l'Argent-vif; car par son feu, il change en sa nature tout l'Humide radical, qui est très abondant dans l'Argent-vif, après en avoir séparé et rejeté les excréments: Et cet Argent-vif devient lui-même Soufre et Médecine dans toutes les parties, pourvu que l'Humidité se trouve inférieure à la vertu et siccité du Soufre: Car, si la projection se fait sur une trop grande quantité d'Argent-vif, en sorte qu'elle absorbe et surmonte la vertu du Soufre, alors il n'est changé et fixé qu'en Or, dans lequel il se fait un tempérament entre l'Humide radical et le Chaud inné. Au reste, la Foudre, étant portée au travers de l'Air par sa propre vertu, elle est attirée en Terre par un autre Soufre qui se trouve fixe en elle, parce que le Fixe s'éjouit de la Nature fixe, et va avec précipitation l'embrasser, et se joindre à lui. Après quoi la Foudre étant tombée en Terre, son mouvement cesse, et se trouvant dans un Lieu qui lui est propre et où, par la présence de l'Attirant, il se fait plutôt une rétention qu'une attraction, elle demeure en repos, se refroidit et se concentre dans son propre Corps, après avoir déposé sa férocité et réprimé sa violence. À l'égard de ses effets prodigieux, il ne s'en faut point étonner; car comme c'est le Feu très fixe de la Nature, il détruit en un clin d'œil tout ce qu'il touche, et en consume tout l'Humide radical, à peu près comme une grande flamme en dévore une moindre, et qu'une grande Lumière en absorbe une médiocre.

Il arrive aussi quelquefois que la Foudre acquiert dans ses exhalaisons une certaine nature spécifique, suivant laquelle elle détermine son action, en sorte qu'elle détruira une chose, et ne fera aucun dommage à une autre; ce qui provient de ce qu'elle attire à soi, et absorbe seulement ce qui est de sa nature, laissant ce qui lui est étranger: Et quoique chaque Corps ait en soi cet Humide radical des Éléments, qu'il soit d'une seule et même nature partout, et qu'il n'y en ait point de deux sortes, toutefois parce qu'il se trouvera dans quelque Corps des Esprits spécifiques, opposés à ceux de la Foudre, et qu'il sera outre cela environné de divers excréments, alors la Foudre, sentant une nature contraire à la sienne, se portera ailleurs, et s'attachera à un autre Sujet. À l'égard de ces Esprits spécifiques, nous en traiterons plus amplement ailleurs il suffit pour le présent d'avoir fait connaître d'où proviennent les vertus sympathiques et la force des attractions.

L'effet du Soufre, ou Chaud inné des Éléments, duquel nous traitons dans ce présent Chapitre, se découvre encore mieux dans la Poudre à Canon, car elle abonde extrêmement en vapeur aérienne mercurielle, à cause de la nature

du Soufre et du Salpêtre, qui y sont renfermés. Mais, parce que son Humide est cru et plus volatil que fixe par sa nature aérienne; quoique cet Humide ait pourtant en soi son Chaud inné ou Feu interne, il arrive que lorsqu'elle est embrasée, elle démontre entièrement sa nature volatile, et remonte en haut vers sa Patrie, à cause de la conformité qu'elle a avec les choses supérieures, enlevant avec soi des portions d'exhalaison terrestre et ignée; mais elle ne fait que vaguer au milieu des airs, sans qu'il y ait en elle aucun sentiment d'attraction, ni aucun mouvement qui la porte plus loin, et dans cet état indifférent elle sert seulement à la Nature pour de nouveaux usages. Mais si la Nature fixe était en elle, alors elle chercherait le Centre de la Terre, et s'y précipiterait comme on voit qu'il arrive à la Foudre, ou à la Poudre fulminante de l'Or, dont les Experts savent bien extraire le Soufre fixe (suivant ce qu'enseignent fidèlement plusieurs Auteurs), lequel après qu'il a été mêlé avec des choses inflammables et volatiles, à la façon de la Poudre à Canon, devient lui-même inflammable; mais étant enflammé, il ne s'envole pas dans les airs; au contraire, devenu plus libre et dégagé de ses excréments, il se précipite vers la Terre à l'exemple de la Foudre; et malgré tous les obstacles, il se cache en elle, à cause que le Soufre de l'Or, étant devenu fixe par la Nature, est puissamment attiré par le feu Fixe, qui est renfermé dans la Terre; et ainsi par son propre mouvement, il est entraîné vers le lieu de sa Sphère. Puisqu'on discerne donc si visiblement de semblables attractions, pourquoi ne voudra-t-on pas que ce qu'on appelle Vertus occultes et sympathiques, viennent de la même Cause, quoique cela ne soit pas tout à fait sensible aux Ignorants. O combien y a-t-il de choses dans le cours ordinaire de la Nature qu'on attribue fort mal à propos à ces Vertus occultes! Mais il n'appartient pas à de malheureux Philosophâtres de connaître la nature des Choses; cet avantage est réservé aux seuls vrais Philosophes. Que ceux donc qui s'arrêtent ainsi aux Causes occultes, s'en tiennent aux vaines subtilités de l'École; quoiqu'il fût beaucoup mieux pour eux de passer pour Chimistes, et que cela leur servît au moins à la connaissance de quelque vérité, que d'aboyer, comme ils font, contre la Lune, faisant voir qu'ils ne sont au fond que des Bêtes. Mais que chacun se berce à son gré de ses propres chimères, j'y consens de bon cœur.

Notre Soufre est à bon endroit appelé Or vif, puisqu'il est en effet le mouvement et la vie de toutes choses; et notre Poète en a très doctement décrit la nature, en disant qu'il est chaud et humide, très fixe au feu, et pourtant de nature spirituelle; ce qui fait véritablement un esprit corporifié. Il n'est donc pas surprenant que les Philosophes le cachent aux Ignorants, et ne le découvrent que sous le nom d'Or vif; parce qu'en lui consiste tout le Secret, et toute la Science. Mais examinons un peu en quel Lieu, et en quel Corps principalement on peut le trouver, afin d'en expliquer fidèlement toute la Théorie.

Le Soufre dont il s'agit est renfermé en tout Corps, et nul Corps ne peut subsister sans lui, comme il est aisé de l'inférer de sa nature ; il est dans les Vallées, il est dans les Montagnes, il est au profond de la Terre, dans le Ciel, dans l'Air, en toi, en moi, en tout Lieu, enfin, et en tout Corps ; en sorte qu'on peut fort bien dire que l'Or vif des Philosophes se trouve partout ; mais proprement on le doit trouver dans sa Maison, et c'est là qu'il faut le prendre, autrement ce sera en vain qu'on le cherchera ailleurs. L'or la maison de l'Or est le Mercure, comme l'enseignent tous les Philosophes : C'est donc dans la maison du Mercure qu'il faut le chercher ; mais il ne faut pas entendre ici le Mercure vulgaire ; car, quoiqu'il s'y trouve aussi, et que son Corps le renferme, toutefois ce n'est qu'imparfaitement et en puissance seulement, comme nous avons déjà dit. Apprends donc à connaître le Mercure, et sache que là où il réside principalement et plus abondamment, c'est là que se trouve le Soufre. Sache de plus que c'est un vrai Feu, et que le feu vit de l'Air : Où donc l'Air abonde davantage, c'est là qu'il se nourrit, qu'il croît, et qu'il se trouve facilement : Mais prends garde à le bien discerner dans les Lieux, où, quoiqu'emprisonné, il ne laisse pas d'exercer, quelque sorte d'empire, et non pas en ceux où il est absolument soumis aux autres, et souillé par des excréments ; car le Feu de la Nature rend toujours à dominer sur les autres Éléments, s'il n'en est empêché par l'abondance d'Eau qui lui est contraire, ou qu'il ne soit suffoqué sous les excréments. De là vient qu'il est écrit : Ne mange pas du Fils, dont la Mère abonde en menstrue.

Les Philosophes ont donc cherché leur Pierre dans les Minéraux, pensant y trouver une Nature fixe, et une permanence propre à conserver la vie dans son Être, parce que les Minéraux sont d'une nature plus fixe, à cause de la grossièreté des Éléments qui les composent, et l'abondance d'Eau et de Terre qui est en eux ; ce qui fait que leur Humide radical, approchant davantage de la fixité, se convertit plus aisément en Soufre fixe. Outre cela, les Minéraux et surtout les Métaux s'engendrent aux entrailles de la Terre où l'Humide des Éléments, que les Influences ont porté au Centre, se conserve en plus grande abondance, d'où vient que les Principes, dont les Métaux sont composés sont fort remplis de cet Esprit éthéré ; et outre cela encore, à force de circuler en vapeur, et de se sublimer, ils se purifient davantage, au lieu que dans les autres Composés, on ne saurait trouver cette naturelle et parfaite Sublimation, à cause de la porosité des Vases et de la débilité des Matrices, qui ferait que tout ce qui se sublimerait s'envolerait : Ou si la Substance était plus corporelle, il se ferait une Altération et une Corruption, tendant à Génération, avec quelque déperdition d'Esprits, qui, particulièrement dans la génération d'un Enfant, pénétrant la Matrice, causeraient divers symptômes, ou à la tête, ou à quelque autre partie du corps. Les Éléments donc ne s'élevant pas en

vapeur, ni ne se raréfiant, il ne se fait aucune circulation, et par conséquent point de purification ; par où il est aisé de voir de quelle excellence doit être la Pierre Physique, qui par le moyen d'une seconde Sublimation, qui se fait dans le Vaisseau Philosophique, acquiert une bien plus grande perfection, et une pureté, si j'ose dire, toute céleste ; ce qui fait qu'à bon droit les Philosophes l'ont appelé leur Ciel.

Strophe IV

O grand Mercure des Philosophes, c'est-en toi que s'unissent l'Or et l'Argent, après qu'ils ont été tirés de puissance en acte ; Mercure tout Soleil et tout Lune ; triple Substance en une, et une Substance en trois. O chose admirable ! Le Mercure, le Soufre et le Sel me font voir trois Substances en une seule Substance.

Chapitre IV

Nus avons déjà discoursu brièvement du Mercure des Philosophes ; mais afin de le donner mieux à connaître, il faut savoir que c'est par les seuls Philosophes que ce Mercure est tiré de puissance en acte, la Nature n'étant pas capable d'elle-même d'achever cette production, parce qu'après une, première Sublimation, elle s'arrête, et sa Matière étant disposée, elle y introduit la Forme, faisant de l'Or ou quelque autre Métal, selon le plus ou le moins de Décoction, et aussi selon que les Lieux sont purs ou impurs. Les Philosophes ont pris soin de cacher ce Mercure sous des voiles, et de l'envelopper de Paraboles ; n'en ayant jamais parlé que par Énigme, et surtout sous le nom d'Amalgame d'Or, et d'Argent vif vulgaires, donnant au Soufre le nom d'Or, et au Mercure celui d'Argent vif, et cela pour mieux tromper les Ignorants. Tous leurs mots sont équivoques, et c'est là leur façon de parler ; tellement que ce serait une pure bêtise de vouloir travailler suivant le son de leurs paroles. Si cet Amalgame ne se faisait qu'avec l'Or et l'Argent vif vulgaires, que de Gens deviendraient Possesseurs de la Pierre Philosophale ! Tout le monde serait Philosophe, et la Science serait aisée à acquérir par cette seule Opération. Mais, au fond, que peut-on recueillir d'un pareil Amalgame, quoique fait

avec beaucoup de soin ? Rien sans doute, et il n'y a qu'un Esprit subtil et pénétrant qui puisse bien comprendre le Mercure et le Soufre des Philosophes, aussi bien que leur union. Que les Chimistes cessent donc de s'arrêter au son des mots, et qu'ils sachent que de travailler suivant leur sens apparent, c'est une pure folie, et une dissipation de ses Biens, ce qu'ils reconnaîtront enfin à leurs dépens.

Après que, par la Sublimation, l'Art a purifié le Mercure, ou la Vapeur des Éléments, à quoi est requise une industrie merveilleuse, alors il faut l'unir à l'Or vif, c'est-à-dire y introduire le Soufre, afin qu'ils ne fassent ensemble qu'une seule Substance, et un seul Soufre. C'est cette union que l'Artiste doit parfaitement connaître ; et les *Points* ou *Milieux*, par lesquels il peut y parvenir ; sans quoi il sera frustré de son attente. Il a besoin pour cet effet de savoir plusieurs choses ; mais surtout, si le Mercure et le Soufre sont bien purifiés ; ce qui n'est pas aisé, à moins de connaître bien le principal Agent de cet Œuvre, le Vaisseau qui y est propre, et plusieurs autres choses, enseignées par les Philosophes au sujet de la Sublimation. Quand donc ils seront bien purifiés, il faudra les unir parfaitement et les amalgamer ensemble afin que par l'addition de ce Soufre, l'Ouvrage soit abrégé, et la Teinture augmentée. C'est ici où nous devons imiter le silence des Philosophes, de peur que la Science ne soit profanée ; car il est écrit de laisser ceux qui errent, dans leur erreur, et que ce n'est que par la permission de Dieu qu'on parvient à la connaissance de cet Œuvre, lequel consiste à savoir conjointre le Soleil et la Lune dans un seul Corps. Mais afin aussi qu'on ne nous accuse pas d'envie, si nous n'en disons pas davantage, nous protestons que si à la vérité nous nous sommes réservé quelque chose, il n'y a au moins aucun mensonge dans tout ce que nous avons dit. Que nous n'avons enseigné aucune Opération Sophistique : Que nous n'avons point proposé diverses Matières et qu'enfin nous avons fait voir clairement qu'il n'y a qu'une seule vérité, quoique par un juste jugement de Dieu, elle soit voilée pour quelques-uns.

Nous ajoutons encore que ce Mercure est très souvent appelé par les Philosophes leur Chaos, parce qu'en lui est renfermé tout ce qui est nécessaire à l'Art : Par la même raison encore, ils l'ont nommé leur Corps, le Sujet de l'Art, la Lune pleine, l'Argent vif animé, et d'une infinité d'autres noms. Et parce que les trois Principes y sont également balancés par l'opération de la Nature, les Philosophes, à cause de cette parfaite union des Principes, l'ont quelquefois appelé Vitriol : En effet, le mariage du Soleil et de la Lune s'y fait voir à l'œil, on y voit le Roi dans son bain, Joseph dans sa prison, et l'on y contemple le Soleil dans sa Sphère ; mais l'explication de tous ces noms demanderait un gros volume, ainsi nous la remettons à une autre fois.

Strophe V

Mais ou est donc ce Mercure aurifique, qui étant résous en Sel et en Soufre, devient l'Humide radical des Métaux, et leur Semence animée ? Il est emprisonné dans une prison si forte que la Nature même ne saurait l'en tirer, si l'Art industriel ne lui en facilite les moyens.

Chapitre V

Le Soufre des Philosophes est, comme nous avons dit, enclos dans l'intime de l'Humide radical, mais emprisonné sous une si dure écorce, qu'il ne peut s'élever dans les airs que par une extrême industrie de l'Art ; car la Nature n'a pas dans les Mines un Menstrue convenable ni capable de dissoudre et délivrer ce Soufre, faute de mouvement local, et selon que la vapeur s'élève, ou qu'elle demeure renfermée, tout ce qui est de la première Composition demeure aussi, ou s'envole ; mais si derechef elle pouvait dissoudre, putréfier et purifier le Corps métallique, sans doute elle nous donnerait elle-même la Pierre Physique, c'est-à-dire un Soufre exalté et multiplié en vertu.

Tout fruit, ou tout grain, qui n'est pas derechef mis dans une terre convenable pour y pourrir, ne multipliera jamais, et demeurera tel qu'il est. Or l'Artiste, qui connaît le bon grain prend ce grain, et le jette dans sa terre après l'avoir bien fumée et préparée, et là il se pourrit, se dissout, et se subtilise tellement que sa vertu prolifique s'étend et se multiplie presque à l'infini : Et au lieu que d'abord cette vertu était renfermée et comme assoupie dans un seul grain, elle acquiert dans cette régénération tant de force et d'étendue, qu'elle est contrainte d'abandonner sa première demeure, pour se loger dans plusieurs autres grains. Que les disciples de l'Art considèrent donc attentivement comment, par le seul acte de la Putréfaction et de la Dissolution, ce Soufre interne acquiert une si grande vertu, renfermée dans le premier grain, qui est si simple d'abord, et à laquelle on n'en ajoute point de plus grande, est tellement fortifiée et purifiée par elle-même, qu'elle passe aisément de la puissance à l'acte en multipliant son Humide radical par l'Humide radical des Éléments, auquel elle se joint car c'est en cela que consiste la vertu spécifique, et point du tout en autre chose. Tout de même, si l'on sait prendre le Grain Physique, et qu'on le jette dans sa terre bien fumée, bien purgée de ses soufres impurs, et amenée à une parfaite pureté, il est sans doute qu'il pourrira ; que le pur se

séparera de l'impur dans une véritable Dissolution, et qu'enfin il passera à une nouvelle Génération beaucoup plus noble que la première.

Si tu sais trouver cette Terre, mon cher Lecteur, il te reste peu de chemin à faire pour atteindre à la perfection de l'Œuvre. Ce n'est point une terre commune, mais une Terre Vierge; ce n'est pas non plus celle que les Fous cherchent dans la terre sur laquelle nous marchons, où il n'y a nul Germe et nulle Semence; mais c'est celle qui s'élève souvent au-dessus de nos têtes et sur laquelle le Soleil terrestre n'a point encore imprimé ses actions. Cette Terre est infectée de vapeurs pestilentiellles et de venins mortifiés, desquels il faut la purger avec beaucoup de soin et d'artifice, et l'aiguiser par son Mens-true cru, afin qu'elle acquière plus de vertu pour dissoudre: Au reste, il ne faut pas entendre ici cette Terre des Sages, où les vertus des deux se trouvent ramassées, et dans laquelle le Soleil et la Lune sont ensevelis; car une pareille Terre ne s'acquiert que par une véritable et complète Calcination Physique; mais celle dont il s'agit ici, est une terre qui appète les embrassements du Mâle, c'est-à-dire la Semence Solaire; en un mot elle est désignée chez les Philosophes par le nom de Mercure. Mais prends garde, cher Lecteur, de ne pas confondre ce nom de Mercure et prends pour ton Maître et ton Guide le Chapitre cinquième du premier Chant, afin que par son moyen tu te débarrasses de ces filets; car cet Art est un Art mystérieux, qui ne peut s'apprendre, qu'après avoir bien connu ses véritables Principes. Attache-toi donc à les connaître, et tu parviendras à la fin que tu désires.

Strophe VI

Mais que fait donc l'Art? Ministre ingénieux de la diligente Nature, il purifie par une flamme vaporeuse les sentiers qui conduisent à la prison. N'y ayant pas de meilleur guide ni de plus sûr moyen que celui d'une chaleur douce et continuelle pour aider la Nature, et lui donner lieu de rompre les liens dont notre Mercure est comme garrotté.

Chapitre VI

La Nature a toujours accoutumé de se servir de chaleur pour la Généra-

tion des choses, et cette chaleur est manifeste et sensible dans les Animaux. À l'égard des Végétaux, elle est à la vérité insensible, mais elle ne laisse pas d'être compréhensible suivant que le Soleil s'avance ou se recule ; ce qu'on appelle les Saisons ; quoiqu'il ne faille pas croire que la chaleur du Soleil soit une Cause efficiente, mais seulement une Cause occasionnelle ; le Feu externe de la Nature étant excité par le mouvement du Soleil et des autres Sphères. Mais pour ce qui est des Minéraux, la chaleur n'y est jamais perceptible, si ce n'est par accident, lorsque les Soufres s'enflamment. Un telle chaleur ne contribue point à la Génération, au contraire, elle brûle et détruit ce qui est déjà engendré dans les lieux voisins : Ainsi, il faut chercher pour eux une autre chaleur, et l'on trouvera qu'elle ne doit pas s'apercevoir par les Sens, parce que si cela était, l'Ouvrage de la Nature serait trop prompt, mais elle doit être telle qu'on s'aperçoive plutôt du froid, comme il arrive dans les Mines, où règne un froid perpétuel, malgré lequel (ce qui est admirable) la Nature conserve toujours la Cause de la Génération ; c'est-à-dire une chaleur qui ne répugne point au froid, et qui étant de la nature des Êtres supérieurs, est plutôt intelligible que sensible ; mais ce n'est pas merveille que nos Sens, étant renfermés dans un Corps grossier, ne puissent discerner ce qui est d'une Substance spirituelle. Nous concevons bien, par exemple, dans les choses artificielles, que l'aiguille d'une Montre se meut sans cesse, et nous jugeons de son mouvement par les effets qu'il produit ; cependant il n'y a personne qui ait le Sens assez Subtil pour apercevoir ce mouvement, quelque application qu'il ait à l'observer. On peut donc aisément conclure, par un argument tiré du petit au grand, que le mouvement de la Nature, beaucoup plus subtil que celui de l'Art, doit être imperceptible à nos Sens.

Enfin, c'est une chaleur de la nature des esprits qui est d'être toujours en mouvement et comme le mouvement est la Cause de la chaleur, elle a une faculté innée d'échauffer. On en peut trouver quelque idée dans les Eaux fortes, et dans de semblables Esprits, qui ne brûlent pas moins en Hiver, que le feu fait en tout temps, et qui font de tels effets, qu'on les croirait capables de détruire toute la Nature, et la réduire à rien ; toutefois l'Humide radical des Éléments ne craint point leur voracité, car en lui, comme nous l'avons dit, réside un feu d'une nature beaucoup plus noble, qui méprise cet autre feu. De là vient que l'Or, qui abonde en cet Humide radical, n'est point détruit par de telles Eaux, et quoiqu'il paraisse quelquefois dissous par elles et réduit en nature d'Eau, ce n'est qu'une illusion des Sens, puisqu'il sort de ces mêmes Eaux aussi beau qu'auparavant, en conservant son même poids ; ce qui n'arrive pas aux autres Corps, parce que leur humide n'est pas si terminé ni si digéré par le feu intrinsèque de la Nature, lequel se trouve suffoqué en eux par l'Humidité trop crue, ce qui le rend languissant, et susceptible

d'altération par le Feu de ces Eaux fortes, en sorte qu'il s'envole aisément et que le Composé est réduit à rien, ne restant plus qu'une cendre corrodée. À l'égard de ces Esprits corrosifs, ils sont appelés Feux contre Nature, parce qu'ils détruisent la Nature. Que les Ignorants apprennent donc de là combien ils errent, quand ils prennent de pareilles Eaux pour dissoudre les Métaux, ou d'autres Matières semblables, au lieu de se servir du même Feu, dont se sert la Nature, lequel il faut seulement savoir bien aiguïser, afin de le rendre plus actif, et plus convenable à la nature du Composé. Au reste, la construction de ce Feu est très ingénieuse, et en cela consiste presque tout le Secret Physique, les Philosophes n'en ayant rien dit, ou très peu de chose. Pour nous, nous en parlerons ci-après, nous contentant pour le présent d'avertir les Chimistes de se donner bien de garde de construire leur Feu avec les Eaux fortes et vulgaires, car ce n'est pas avec un tel Feu qu'il faut secourir la Nature, mais avec un Feu doux, naturel et administré à propos.

Strophe VII

Oui, oui, c'est ce seul Mercure que vous devez chercher, ô Esprits indociles ! puisqu'on lui seul vous pouvez trouver tout ce qui est nécessaire aux Sages ! C'est en lui que se trouvent en puissance prochaine et la Lune et le Soleil, qui sans Or et Argent du vulgaire, étant unis ensemble, deviennent la véritable semence de l'Argent et de l'Or.

Chapitre VII

Il est dit dans le Dialogue de la Nature, et ailleurs, qu'on juge aisément du Principe qui fait agir, par la fin qu'on se propose. Mais à l'égard des Chimistes, il n'est pas difficile de voir que le but auquel ils aspirent, est de faire de l'Or, et qu'ils ne sont portés à l'acquisition de cet Art que par ce seul motif. La tyrannie que l'Or exerce sur les cœurs, s'est tellement emparée du Monde, qu'il n'y a aucun Pays, aucune Ville, aucun endroit où l'Or ne manifeste son pouvoir : Il n'y a point de Savant, point de Paysan, point d'Enfant même, qui ne soit réjoui par son éclat, et ne soit attiré par sa beauté ; et cela parce qu'il est de la Nature Humaine de désirer le bien, et de rechercher ce qu'il y a de

plus parfait. Or il n'y a rien sous le Soleil de plus parfait que ce Fils du Soleil, dans lequel est gravé le véritable caractère du Père : Ce n'est point un Enfant adultérin, mais son Fils légitime, et sa véritable Race, revêtue de toute sa splendeur, qui a réuni en soi toutes ses vertus, et qui les départ ensuite libéralement aux autres. Rien n'est si beau dans le Ciel que le Soleil, rien de si parfait sur la Terre que l'Or ; aussi toute la Troupe Chimique n'aspire qu'à sa possession ; d'où il arrive que telle qu'est leur fin, tel est leur travail ; c'est-à-dire, que leur intention étant d'avoir de l'Or, le fondement de leur travail est l'Or ; mais ils ne savent pas que pour la Multiplication des choses, on ne demande pas le Fruit ni le Corps, mais le Sperme et la Semence du Corps, avec laquelle il se puisse multiplier. Mais il est temps d'expliquer en peu de mots ce que c'est que ce Sperme et cette Semence.

Nous avons déjà dit ci-devant en plusieurs endroits, que le véritable Sujet de la Nature, ou Substance des Corps, était l'Humide radical, et nous avons si bien fait voir la Nature de cet Humide radical, qu'il ne reste plus à savoir que l'ordre de sa Spécification, et la manière de sa Multiplication. Pour y parvenir, il faut regarder comme une chose constante que le Feu de la Nature, ou autrement le Soufre de Nature, réside dans cet Humide radical, et qu'il est le grand Artisan de la Nature, auquel elle obéit absolument ; car ce qu'il veut, la Nature le veut aussi. Or, ce Feu, ainsi renfermé dans les Corps, ne désire que de s'étendre en vertu, et en quantité ; c'est pourquoi il convertit sans cesse en soi l'Humide radical, et se multiplie en le consumant ; mais cela se fait imperceptiblement, et à mesure, autrement la nature du Corps se détruirait, si on ne lui fournissait pas toujours un nouvel Humide pour remplacer l'Humide consumé. Ce Feu est le Chaud inné, toujours plein de vie et de chaleur ; mais il est gouverné par des Esprits spécifiques, lesquels sont de la nature de la Lumière sur-céleste, et ont reçu cette Spécification dans le point de la Création par la vertu ineffable de Dieu, et selon son bon plaisir, auquel la Nature ne fait qu'obéir, en suivant sans relâche ses Lois éternelles. Ces Esprits spécifiques demeurent constamment dans les Corps jusqu'à ce qu'ils soient entièrement consumés, et réduits à rien ; c'est-à-dire, tant que l'Humide radical subsiste en tout ou en partie ; mais lui, étant une fois détruit, la vertu spécifique est aussi détruite. Ce Chaud inné enrichi de son Esprit spécifique, réside, comme nous l'avons dit, dans le Domaine royal de l'Humide radical, comme le Soleil dans sa propre Sphère : La nature du Corps lui obéir, et l'Humide radical lui fournit sans cesse sa matière et son aliment, lequel est aussi sans cesse dévoré par ce Feu, et converti dans sa propre nature ; mais cette coction est plus ou moins forte, et la Nature opère plus ou moins facilement, selon le plus ou le moins d'excréments qu'elle rencontre. Cet Humide est dispersé par tout le Corps, et se conserve dans le Centre de la moindre de ses particules ; et lorsqu'il abonde

en Humidité, c'est le Sperme du Corps : Mais si cette Humidité est terminée et plus cuite, alors c'est proprement la Semence du Corps. La Semence n'est donc autre chose qu'un Point invisible du Chaud inné, revêtu de son Esprit spécifique, lequel réside dans l'Humide radical, et cet Humide, après quelque altération, est proprement le Sperme du Corps.

Cette Semence, en quelque Règne que ce soit, Animal, Végétal ou Minéral, veut sans cesse se multiplier autant qu'elle en a le moyen ; mais elle est souvent contrainte de demeurer en repos et sans action, renfermée dans son Corps, à cause que la Nature n'a pas de mouvement local, à moins que l'Art industriel n'excite la chaleur interne par quelque moyen externe, et ne lui donne lieu par cet aiguillon de rassembler ses forces, et de réveiller sa vertu pour s'en servir à dévorer son Humide radical, et ainsi se multiplier : Mais l'Humide radical, qui est l'aliment propre de la Semence, est aussi quelquefois tellement enveloppé d'excréments qu'il ne saurait aider au Chaud inné ; en sorte qu'il demeure tout languissant et sans action, quoique le propre de sa nature soit d'agir ; et lors, ne pouvant attirer à soi qu'une très petite portion de l'Humide radical, et encore avec beaucoup de peine et de temps, il arrive enfin, par l'émotion naturelle et l'intempérie des Éléments, qu'il se détruit entièrement, et retourne vers sa Patrie ; d'où il revient dans de nouveaux Corps : Ainsi la Corruption de l'un est la Génération de l'autre, par une continuelle vicissitude des choses.

Dans le Règne Animal, le Chaud inné attire des aliments l'Humide, qui lui est nécessaire pour sa restauration ; et par cette attraction, les parties du Corps affaiblies se refournissent d'un nouvel Humide à la vérité, mais pourtant plus cru, quoiqu'il soit de même nature, et qu'il ait d'autant plus d'affinité avec lui, que ces aliments sont plus souvent pris du même Règne : Ils sont quelquefois pris aussi du Végétal, où cet Humide a reçu une spécification particulière, mais plus convenable pourtant à la Nature Animale, que celui qui se trouve dans les Minéraux ou dans les Éléments, dont la nature est trop universelle. Au reste, tous ces Humides radicaux sont d'une même Substance et Essence, à la différence que quelques-uns n'ont reçu aucune coction, et que les autres l'ont reçue en partie.

La Nature, dans ses Opérations, passe toujours par des *Milieux*, et ne va jamais d'une extrémité à l'autre, si elle n'y est forcée ; ce qui arrive très rarement, comme on le remarque dans les Gens, qui au rapport de quelques Auteurs, ont vécu pendant un certain temps d'air seulement, ou de terre appliquée sur leur estomac, d'où on prétend qu'ils aient tiré l'Humidité qui y était renfermée. Mais quand cela serait vrai, il n'en faudrait pas faire une règle. Quoi qu'il en soit, l'Humide radical est attiré de toutes les parties du Corps pour le rétablissement du Chaud inné, qui a été consumé, et toutes

ces diverses parties, se trouvant pleines de cet aliment, rejettent un certain superflu aqueux, qui a quelque affinité avec l'eau, lequel demeure répandu par tout le Corps, jusqu'à ce que, par la faculté attractive de certaines parties, il y soit attiré et conservé pour l'usage du Sperme. Ensuite de quoi, venant à recevoir sa détermination dans les Vases Spermatiques, il devient enfin un véritable Sperme, lequel ayant été répandu par tout le Corps, et en ayant ramassé en soi toute la vertu, contient à cause de cela en puissance, tous les membres du Corps distinctement. Et de là s'établit la vérité de cette Doctrine : Que le Sperme est le dernier et le plus parfait excrément de l'aliment.

Ce Sperme veut toujours être séparé du Corps grossier, pour être porté dans un lieu pur, où il puisse servir à la génération de l'Animal ; et comme c'est l'Extrait et la Quintessence du Corps, il est nécessaire qu'il soit dissous par quelque chose de fort pur, afin que le Chaud inné, ou le Point Séminal contenu en lui, puisse aisément se fortifier et multiplier en vertu. Donc, pour y parvenir, la Nature a donné cet instinct à l'Animal de s'accoupler avec sa Femelle, afin que, par cet accouplement, ce Sperme fût porté hors de son lieu, et jeté dans une matrice convenable.

Le Sperme masculin étant entré dans la matrice, s'unit dans l'instant avec le Sperme féminin, d'où résulte un certain Sperme de nature hermaphrodite. Dans le Sperme Féminin dominant les Éléments passifs, et dans le Sperme masculin dominant les Éléments actifs, ce qui leur donne lieu d'agir et de pâtir entre eux ; car autrement, s'ils étaient de même qualité, il ne se ferait pas d'altération, ni si facilement, ni si promptement, et il serait à craindre que la vertu spécifique de la Semence, qui est très subtile, ne s'évanouît.

Ces Spermés, venant à recevoir quelque altération, à quoi contribue la qualité acide du Menstrue, alors le Chaud inné commence à agir sur l'Humide et l'assimile à soi ; et ainsi croissant en vertu et en quantité, il devient plus mûr et plus actif ; en sorte que recevant toujours un nouvel aliment du Menstrue, il le transmue en chair, en os, et en sang. Mais comme nous traiterons de cela dans son lieu, il suffit pour le présent de savoir que ce Sperme s'augmente par la transmutation du sang menstruel, et que ce sang menstruel abonde en Humidité, laquelle sert à faire corrompre le Sperme ; c'est-à-dire, que par sa crudité et son acidité, il corrompt les Éléments humides de l'Humide radical, et les dissout ; en sorte qu'étant purifiés par cette altération, ils deviennent un aliment plus noble et plus propre pour la Semence, à laquelle ils donnent lieu d'agir avec plus de vertu, et de conduire les choses à une plus grande maturité. Mais c'est assez parlé du Règne Animal.

À l'égard du Végétal, nous disons de même, que le Sperme des Végétaux est leur Humide radical, répandu dans toute la masse du Corps, lequel est abondant en Humidité aqueuse : Ce Sperme ne demande qu'à être subtilisé et

élevé en haut par l'attraction de l'Air supérieur, parce qu'il est Air lui-même et que la Nature s'éjouit en sa nature ; de là vient que les Arbres, et les Plantes s'élèvent en haut, laissant en bas la partie grossière jusqu'à ce qu'étant parvenus à une subtilité convenable, et le pur étant toujours séparé de l'impur, ils passent enfin en grain de Semence. Ce grain, où est renfermé le Sperme, est de nature hermaphrodite, et contient en soi les qualités masculine et féminine ; car les Végétaux n'ayant pas un mouvement local pour faire l'accouplement des deux Natures, il a été nécessaire que cette double nature fût contenue dans les Grains, et dans les Semences. Ces Grains demeurent sans action, et ne passent point à une nouvelle génération, à moins qu'ils ne soient mis en mouvement par un Agent externe : Mais si le Laboureur les jette dans une terre, qui leur soit propre, comme dans une matrice, dans laquelle il y ait une humeur crue et menstruale, alors ils se corrompent par le moyen de cette humeur et d'un certain Esprit âcre nitreux, et par cette corruption, le Sperme est purifié, et la Semence dissoute, laquelle attire à soi son aliment pour sa restauration ; mais n'en trouvant pas suffisamment dans le Grain même, elle est obligée d'en attirer de la terre, dont elle fortifie et multiplie la vertu : Et en même temps, par cette attraction, sont aussi attirées quelques parties de Terre et d'Eau, qui servent de voies aux autres Éléments et à l'Humide radical ; et de cette façon la Semence croît en quantité à l'égard du Corps, et en qualité à l'égard de sa vertu. La Semence est puissamment portée à une telle attraction, en sorte que ne pouvant demeurer en repos, elle va d'elle-même au-devant du nutriment, s'étendant en racines, lesquelles se glissent sous terre pour y chercher sans cesse un nouvel aliment, et quoiqu'il y en ait abondamment dans l'Air, toutefois celui qui est dans la terre a plus d'affinité avec la nature du Grain, parce qu'il est moins spirituel ; ce qui a obligé le Maître de la Nature de disposer tellement les choses, qu'en même temps que les Grains seraient semés, le froid de l'Hiver environnât la Terre, afin que les pores en étant bouchés, la Semence ne pût aller prendre son aliment dans l'Air, mais qu'elle le cherchât dans la Terre, où, comme nous avons dit, il est plus convenable à sa nature.

Outre cela, par l'action du grand froid, cette vapeur des Éléments, ou cet Humide radical cru des choses, se conserve bien mieux en terre, parce que les pores en étant bouchés, les racines s'étendent bien plus librement dans son sein, et y deviennent bien plus vigoureuses, y prenant un corps dur et solide, à cause de la froideur de la terre, et de la grossièreté de l'eau : Mais quand le Printemps vient reprendre la place de l'Hiver, alors les pores de la Terre s'ouvrent ; et cette vapeur venant à s'exhaler, les racines, qui se trouvent destituées d'aliment, sont obligées d'aller le chercher dans l'Air, où elles sentent qu'il est, ce qui fait qu'elles s'élèvent, et sont comme attirées en haut, et dans

cette élévation, le pur est toujours plus aisément séparé de l'impur, l'aliment grossier étant attiré des racines pour la production de la masse seulement : Au reste, la Plante croît et se fortifie jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à un âge de perfection ; après quoi son attraction étant affaiblie, elle est contrainte de s'arrêter dans les termes de sa grandeur ; mais le pur ne laisse pas toujours d'être séparé de l'impur, et de se renfermer sous une écorce, d'où il se forme une grande quantité de nouveaux Grains et ainsi se fait la multiplication des Végétaux, par laquelle d'un seul Corps, il en naît plusieurs d'une façon merveilleuse.

Venons présentement aux Minéraux, et disons qu'ils sont produits de la même manière, parce que la Nature est une, et la même partout. À l'égard des Métaux en particulier, comme nous avons déjà traité de leur Génération, nous y renverrons le Lecteur, nous contentant de dire quelque chose ici de leur Semence. La Semence des Métaux est proprement leur Chaud inné ; c'est-à-dire le Feu enclos dans l'Humide radical ; et parce que la Nature a eu le temps et le lieu propre pour bien purifier leur Humide et le subtiliser en vapeur, on peut dire que les Métaux, à raison de leur grande homogénéité, ne sont autre chose que l'Humide radical lui-même ; surtout les Métaux parfaits, lesquels n'ont retenu aucune Scorie, ni aucun Soufre externe, mais en ont été séparés. Cet Humide est appelé d'un autre nom, Argent vif ; mais il ne faut pas s'imaginer qu'il ait été purifié et subtilisé assez parfaitement pour avoir acquis entièrement une nature spermatique ; au contraire, il a contracté dans la terre quelque grossièreté par l'union d'une Substance aqueuse, en laquelle les Métaux abondent extrêmement ; ce qui fait que ce sont proprement des fruits de l'eau comme les Végétaux le sont de la terre. Pour ce qui est des autres Éléments, ils y sont mêlés diversement.

Le Sperme donc des Métaux est renfermé dans un Corps, lequel Corps est l'Argent vif, tant du Vulgaire que celui des autres Métaux, et c'est lui qui en est proprement la Matière ; en sorte que si vous séparez du Métal la substance de l'Argent vif (ce qui est facile à faire) ce qui reste n'est plus un Métal. Ce Sperme ne laisse pas d'être souillé, parce qu'il est renfermé dans un Corps de terre et d'eau, et bien que cette eau et cette terre soient très pures et très resplendissantes au regard des autres Corps, toutefois, par rapport à la Semence, ce ne sont que comme des fèces, et comme une écorce ; parce que le Point séminal est de la nature du Ciel, dont il participe beaucoup plus que de la Nature inférieure. Ce Sperme est le véritable véhicule de la Lumière céleste, qui ne pouvait loger que dans un Corps aussi pur, et ce Corps est proprement la moyenne Substance de l'Argent vif, dont Geber et les autres parlent tant, disant que c'est la Pierre connue des Philosophes et désignée dans leurs Chapitres : Et que c'est enfin le véritable Sperme des Métaux, lequel, il faut néces-

sairement avoir, puisque sans lui la multiplication de la Semence est impossible. La Semence des Métaux est donc enclose dans ce Sperme, de la même manière qu'il a été dit à l'égard des autres Règnes ; mais dans des degrés différents, selon le plus ou le moins de coction et de purification. Elle se peut aussi extraire de tous Corps, mais fort facilement à l'égard de quelques-uns, et très difficilement à l'égard des autres, c'est-à-dire, quasi point du tout. Il est nécessaire à l'Artiste de bien connaître cette Semence, et l'ayant connue, l'extraire pour opérer une nouvelle Génération et Multiplication. Mais avant cela, il est nécessaire que son Sperme se putréfie, se sépare, et se purifie par un Moyen propre et un Menstrue convenable, dans une matrice qui le soit aussi ; après quoi tu la trouveras multipliée, et tu auras la véritable Pierre des Philosophes, et le Soufre des Sages. Je te dis encore que cette Semence a surtout acquis dans les Métaux la nature fixe, ce qui a obligé les Philosophes de la chercher particulièrement en eux, afin d'avoir une Médecine fixe, qui ne se consumât pas aisément, ni ne s'envolât à une douce chaleur. Sois donc prudent, mon cher Lecteur, dans l'extraction de cette Semence. Si tu veux parvenir à l'Œuvre Philosophique, que cela te suffise.

Strophe VIII

Mais toute Semence est inutile, si elle demeure entière, si elle ne pourrit, et ne devient noire ; car la Corruption précède toujours la Génération. C'est ainsi que procède la Nature dans toutes ses Opérations ; et nous qui voulons l'imiter, nous devons aussi noircir avant de blanchir, sans quoi nous ne produirons que des Avortons.

Chapitre VIII

Notre Poète enseigne ici brièvement ce que nous avons déjà expliqué, à savoir que sans la putréfaction, il est impossible d'atteindre au but désiré, qui est la délivrance du Soufre, ou Semence, renfermée dans la prison des Éléments : Et en effet, il n'y a que ce seul moyen, car si la Semence n'est jetée en terre pour y pourrir, elle demeure inutile, la Nature nous enseignant de procéder par la corruption à la multiplication des Semences. Or, cette corruption

ne s'accomplit que dans un Menstrue approprié, comme nous l'avons fait voir en parlant des Animaux et des Végétaux. Dans les Animaux, le Menstrue est placé dans la matrice, où le Sperme se corrompt ; et à l'égard des Végétaux, leur Menstrue se trouve dans la terre, où les Semences sont réincrudées et corrompues. Pour ce qui est des Minéraux, leur Menstrue est renfermé dans leur propre matrice, qui est prise pour leur terre : Mais comme dans les Animaux les matrices doivent être confortées, et les Femelles nourries des meilleurs aliments, sans quoi l'Embryon aurait de la peine à être poussé dehors, ou resterait très infirme ; et comme il faut aussi dans les Végétaux que la terre soit labourée, purifiée, appropriée et fumée, autrement en vain y jetterait-on du Grain, il en est de même des Minéraux, et surtout de nos Métaux dans la procréation de l'Élixir ; car si la Semence aurifique n'est jetée dans une terre bien préparée, jamais l'Artiste ne viendra à bout de ce qu'il souhaite, parce qu'autrement la matrice sera infectée de vapeurs puantes et de Soufres impurs. Sois donc très circonspect dans la culture de cette terre, après quoi jettes-y ta Semence, et sans doute elle te rapportera beaucoup de fruit.

Fin Du Second Chant

CHANT TROISIÈME

Strophe I

O vous, qui pour faire de l'Or par le moyen de l'Art, êtes sans cesse parmi les flammes de vos charbons ardents; qui tantôt congelez, et tantôt dissolvez vos divers Mélanges en tant et tant de manières, les dissolvant quelquefois entièrement, quelquefois les congelant seulement en partie; d'où vient que comme des Papillons enfumés, vous passez les jours et les nuits à rôder autour de vos fourneaux.

Chapitre premier

Le front des Chimistes, toujours moite de la sueur qu'il distille sans cesse, marque bien la dissolution de leur cerveau; mais il a beau s'en élever des vapeurs, elles sont si noires et si impures, que bien loin que leur ignorance soit purgée par ce moyen, et leur tête purifiée, elles ne font que découvrir leur folie. C'est le supplice des Damnés que d'avoir toujours envie de voir la Lumière, et d'être dans de perpétuelles Ténèbres: Il en est de même de ces Chimistes; car, quoique la Lumière se lève pour les autres, ils demeurent toujours ensevelis dans un profond sommeil, et leurs yeux sont dans un aveuglement qui ne finit point. Quel moyen de chasser d'autour d'eux les Ténèbres qui les environnent, et comment dissoudre la grossièreté de leur esprit, si le feu continuel de leurs Fourneaux a tellement raréfié leur entendement, qu'il ne leur en reste presque plus. Vous les voyez sans cesse occupés à anatomiser toutes sortes de Mixtes par leurs Calcinations, Dissolutions, Cohobations, et Sublimations, s'imaginant avoir distinctement, par ce moyen, les diverses Substances des Éléments, et donnant à leurs Mélanges, à leurs Huiles, et à leurs folles Confections divers noms, comme d'Air, de Feu, et semblables. Quelle extravagance de prétendre purger les Corps de leur crasse, et de leur impureté, par le moyen des Eaux corrosives, et contre nature, qui corrompent et détruisent la Nature, renfermée dans les Mixtes! Ces Eaux dissolutives des Philosophes ne doivent point mouiller les mains, parce qu'elles sont du genre

des Esprits mercuriels et permanents, qui ne s'attachent qu'aux choses qui sont de leur propre nature : Et s'ils lisaient les Auteurs, ils verraient qu'ils enseignent que nulle eau ne peut dissoudre les Corps d'une véritable Dissolution, que celle qui demeure avec eux dans une même Matière, et sous une même forme, et que les Métaux dissous peuvent derechef recongeler. Mais, en vérité, quelle convenance y a-t-il entre les Eaux de ces Gens-là, et leurs Corps ? nulle sans doute ; car, au lieu de se joindre à eux, elles surnagent au-dessus, et demeureraient de la sorte au feu jusqu'au jour du Jugement. Malheureux qu'ils sont, ils prétendent être fort habiles, et ne se sont jamais donné la peine d'apprendre ce qu'il faut nécessairement savoir avant toutes choses.

Il n'y a pas moins d'habileté à connaître l'Eau des Philosophes, qu'il y en a à connaître leur Soufre ; et l'ouvrage de la Solution est aussi caché chez eux, que l'Or qu'ils entendent qu'il faut dissoudre est mystérieux. Cela est cause que les Ignorants prennent d'abord l'Or vulgaire, ou quelque'un des autres Métaux, et qu'ils essaient de le dissoudre avec le Mercure, ou avec quelque autre Minéral corrosif, ce qu'ils font vainement. Quelle folle raison leur peut persuader qu'un Corps terrestre sera conjoint avec une Humidité aqueuse sans un *Milieu* qui puisse unir ces deux Natures, tous les Philosophes ordonnant expressément de combiner les Éléments par des *Milieus*, et enseignant que jamais les Extrêmes ne peuvent être unis sans une nature participante des deux ? Mais les pauvres Gens ne savent rien de ce qu'il faut savoir, et ils veulent édifier sans avoir un bon fondement : Ils joignent ensemble diverses choses selon leur caprice et sans examen, et ils s'imaginent tout possible et tout aisé. Il y en a plusieurs d'entre eux qui, raisonnant suivant la capacité de leur petit cerveau, établissent pour un Axiome indubitable, Que la Matière est Une ; qu'il faut la dissoudre et purifier, puis en extraire ce qu'elle a de pur, et ensuite la joindre avec un Mercure bien lavé ; après quoi, sans autre industrie, et sans autre feu que celui des charbons, on doit la commettre aux soins de la Nature. Ceux qui raisonnent de la sorte sont les plus doctes, et prétendent entendre parfaitement les paroles des Philosophes ; mais les pauvres Ignorants n'en comprennent pas la véritable intention. Car avant de commettre l'ouvrage à la Nature, il faut, à l'exemple du Laboureur, que l'Artiste choisisse le Grain qui lui est nécessaire ; qu'il le dépure, et qu'ensuite il le mette dans une terre bien cultivée, après quoi il peut sans difficulté le confier aux soins de la Nature, à l'aide d'une simple chaleur, administrée au-dehors. Qu'ils commencent donc par entendre ce que c'est que notre Grain, ce que c'est que la culture de notre terre, et après ils pourront dire qu'ils savent quelque chose. Mais puisque nous avons touché ce qui regarde la Solution, il est à propos que nous l'examinions avec un peu d'attention.

Les Auteurs disent qu'il y a trois sortes de Solution dans l'Ouvrage Physique: la première, qui est la Solution ou Réduction du Corps cru et métallique dans ses Principes, à savoir en Soufre et en Argent vif: La deuxième, est la Solution du Corps Physique. Et la troisième est la Solution de la Terre minérale. Ces Solutions sont si enveloppées de termes obscurs, qu'il est impossible de les entendre sans le secours d'un Maître fidèle. La première Solution se fait lorsque nous prenons notre Corps Métallique, et que nous en tirons un Mercure et un Soufre; c'est là que nous avons besoin de toute notre industrie, et de notre Feu occulte artificiel pour extraire de notre Sujet ce Mercure ou cette Vapeur des Éléments, la purifier après l'avoir extraite, et ensuite par le même ordre naturel, délivrer de ses prisons le Soufre, ou l'Essence du Soufre; ce qui ne peut se faire que par le seul moyen de la Solution et de la Corruption laquelle il faut parfaitement connaître: Le signe de cette Corruption est la noirceur, c'est-à-dire qu'on doit voir dans le Vase une certaine fumée noire, laquelle est engendrée de l'Humidité corrompante du Menstrue naturel; car c'est d'elle que dans la commotion des Éléments, se forme cette Vapeur. Si donc tu vois cette Vapeur noire, sois certain que tu es dans la droite voie, et que tu as trouvé la véritable méthode d'opérer. La deuxième Solution se fait quand le Corps Physique est dissous, conjointement avec les deux Substances ci-dessus, et que dans cette solution tout est purifié, et prend la Nature Céleste: c'est alors que tous les Éléments subtilisés préparent le fondement d'une nouvelle Génération, et c'est là proprement le véritable Chaos Philosophique, et la vraie première Matière des Philosophes, comme l'enseigne le Comte Bernard; car c'est seulement après la Conjonction de la Femelle et du Mâle, du Mercure et du Soufre, qu'elle doit être dite la première Matière, et non auparavant. Cette Solution est la véritable réincrudation par laquelle on a une Semence très pure, et multipliée en vertu; car si le Grain demeurerait en terre sans être réincrudé et réduit dans cette première Matière, en vain le Laboureur attendrait-il la Moisson désirée. Tous les Spermes sont inutiles pour la multiplication, s'ils ne sont auparavant réincrudés: C'est pourquoi il est très nécessaire de connaître parfaitement cette réincrudation, ou réduction en première Matière, par laquelle seule se peut faire cette deuxième Solution du corps Physique. À l'égard de la troisième Solution, c'est proprement cette humectation de la Terre, ou Soufre Physique et Minéral, par laquelle l'Enfant augmente ses forces; mais comme elle a principalement son rapport à la Multiplication, nous renverrons le Lecteur à ce que les Auteurs en ont écrit. Voilà ce que nous avons à dire brièvement sur le sujet de la Solution, afin que le Lecteur puisse bien comprendre tout ce qui appartient à la Théorie, et qu'avec ce secours il lise plus hardiment les Écrits des Philosophes, et se dépêtre plus facilement de leurs filets.

Strophe II

Cessez désormais de vous fatiguer en vain, se peut qu'une folle espérance ne fasse aller toutes vos pensées en fumée. Vos travaux n'opèrent que d'inutiles sueurs qui peignent sur votre front les heures malheureuses que vous passez dans vos sales retraites. À quoi bon ces flammes violentes, puisque les Sages n'usent point de charbons ardents, ni de bois enflammée pour faire l'Œuvre Hermétique ?

Chapitre II

Nous devrions dans ce Chapitre, pour suivre l'ordre de notre Poète, parler du travail ridicule des Artistes ignorants ; mais parce que nous en avons déjà dit quelque chose, et que nous aurons encore l'occasion d'en parler, nous n'y insisterons pas pour le présent, de crainte d'être trop prolixes, nous nous contenterons seulement d'avertir le Lecteur sur le sujet du Feu, qu'il ne faut pas entendre un feu de charbon, de fumier, de lampe, ni de quelque autre genre que ce soit ; mais que c'est le Feu dont use la Nature, ce Feu si fort caché chez les Philosophes, et dont ils ne parlent que très obscurément ; la construction duquel est aussi difficile qu'elle est secrète, et si les Artistes la savaient, nous pouvons assurer hardiment qu'ils n'auraient qu'à entreprendre l'Œuvre des Philosophes pour y réussir : Mais afin que le Lecteur soit convaincu de nos bonnes intentions sur ce sujet, nous allons passer à l'explication du Chapitre qui suit.

Strophe III

C'est avec le même Feu dont la Nature se sert sous terre, que l'Art doit travailler, et c'est ainsi qu'il imitera la Nature. Un Feu vaporeux, mais qui n'est pourtant pas léger ; un Feu qui nourrit et ne dévore point ; un Feu naturel, mais que l'Art doit faire ; sec, mais qui fait pleuvoir ; humide, mais qui dessèche. Une Eau qui éteint, une Eau qui lave les Corps, mais qui ne mouille point les mains.

Chapitre III

Je ne m'étonne pas si plusieurs, et presque tous ont erré faute de connaître le Feu ; car c'est comme si quelqu'un manquait d'instruments nécessaires à son Art ; il est sûr qu'il ne viendrait jamais au but qu'il se propose, et ne ferait rien que d'estrophié et d'imparfait. Afin donc que vos Ouvrages soient parfaits, ô Enfants de l'Art, servez-vous de ce Feu instrumental, par lequel seul toutes choses se font parfaites. Ce Feu est répandu par toute la Nature, car sans lui elle ne saurait agir, et partout où la vertu végétative est conservée, là aussi ce Feu est caché. Ce Feu se trouve toujours joint à l'Humide radical des choses, et accompagne continuellement le Sperme cru des Corps : Mais, quoiqu'il soit ainsi répandu par toute la Nature inférieure, et dispersé dans les Éléments, il ne laisse pas d'être inconnu au monde, et ses actions ne sont pas assez considérées. C'est ce Feu qui cause la corruption des choses, car c'est un Esprit très cru, ennemi du repos, qui ne demande que la guerre et la destruction. C'est une chose qu'on ne saurait trop admirer dans la Nature que tout ce qui se trouve exposé à l'Air, tout ce qui est dans l'Eau, ou sous la Terre se réduit à rien, et retourne dans son premier Chaos. Les Pierres les plus solides, les plus fortes Tours, les plus superbes Édifices, les Marbres les plus durs, et tous les Métaux enfin, excepté l'Or, sont réduits en poudre après une longue suite de temps. Le vulgaire Ignorant a coutume d'attribuer une chose si surprenante au temps qui dévore tout ; et cela vient de ce qu'il ignore ce qui est caché dans les Éléments, et surtout dans l'Air. C'est une flamme invisible et insensible qui insensiblement consume tout, et l'enveloppe sous un profond silence. Ce Feu dont nous parlons est diffus dans l'Air, parce qu'il est tout aérien de sa Nature. Par son Esprit cru il décompose les Mixtes, et détruisant les Ouvrages de la Nature, il réduit toutes choses dans leur premier Être par le moyen de la corruption : C'est par lui que les couvertures de plomb de certains Bâtimens sont après un long temps converties en une rouille blanche, qui ressemble à la Céruse artificielle, et qui étant lavée par l'eau des pluies, se confond avec elle et se perd. Le Fer, tout de même, est changé en scorie peu à peu, et une partie après l'autre : Les cadavres des Animaux, leurs ossements, les troncs des Arbres, aussi bien que leurs racines, les Marbres, les Pierres, les Métaux, enfin tout ce qui est dans la Nature, tombe par succession de temps et est réduit au néant par cette seule Cause, et par ce seul Feu secret.

Ce Feu est quelquefois appelé Mercure par les Philosophes, par une équivoque de nom ; parce qu'il est de nature aérienne, et que c'est une vapeur très subtile, participant du Soufre avec lequel elle a contracté quelque souillure ; et nous disons de bonne foi que celui qui connaît le Sujet de l'Art, connaît

aussi que c'est là principalement que réside notre Feu, toutefois enveloppé de fèces et d'impuretés; mais il ne se communique qu'aux vrais Sages, qui le savent constituer et purifier. Il a tiré du Soufre une imperfection, et une siccité adustible, qui fait qu'on doit agir avec lui sagement et avec précaution, si on veut s'en bien servir; autrement il devient inutile. Faute de ce Feu, la Nature cesse souvent d'agir dans les Corps, et où l'entrée lui est déniée, là ne se fait aucun mouvement vers la génération, la Nature laissant son Ouvrage imparfait dès que cet Agent n'a plus son action libre. Ce Feu est dans un continuel mouvement, et sa flamme vaporeuse tend perpétuellement à corrompre, et à tirer les choses de puissance en acte; comme il se voit dans les Animaux, lesquels ne seraient jamais portés à la génération, ne rechercheraient jamais l'accouplement, et ne songeraient jamais à la production de leurs semblables, sans ce Feu prompt à se mouvoir, qui excite et réveille leur propre feu lorsqu'il est engourdi: C'est lui qui est la véritable cause du mouvement libidineux, par lequel l'Animal est porté à se joindre à son semblable, et y est excité par un aiguillon très piquant, ce qui fait qu'en certains temps, les Animaux sont tellement incités à l'acte de la génération, que malgré tous les obstacles, oubliant toute tristesse, et méprisant toute douleur, ils s'y portent de toute leur puissance, et en suivent tous les mouvements avec joie. Qui des Hommes serait assez fou pour souhaiter toutes les saletés attachées à cette action? Qui voudrait se donner toutes les peines qui servent ordinairement de moyen pour y parvenir? Et qui ne craindrait de s'exposer aux maladies, qui dérivent de cette source, si on n'y était forcé par un mouvement violent, et entraîné par les Lois de la Nature? C'est ce Feu, lequel répandu dans les membres, agite tout le Corps, usurpant un pouvoir tyrannique sur les facultés qui lui sont soumises, et soumettant toute notre volonté aux appétits de l'Âme; de sorte qu'on peut dire, si quelqu'un résiste à ses flammes, que ce n'est que par un secours Divin, et par le frein d'une raison toute-puissante. Cet Esprit très subtil s'insinue dans les entrailles, les émeut fortement, et par son feu allume toute la masse du sang. C'est par sa chaleur que le Feu interne est excité et comme invité au combat de Vénus, car elle se porte avec violence aux Vases spermatiques, et les chauffe tellement que la Semence pleine d'Esprits se dilatant, et rompant les bornes de sa prison, ne demande qu'à être jetée dans la matrice de la Femme, afin de s'y multiplier dans son propre vaisseau, en faisant passer sa vertu générative de puissance en acte.

Ce Feu exerce un semblable pouvoir dans le Règne Végétal; mais, quoiqu'il s'y trouve renfermé dans tous les Corps, néanmoins, parce que les Éléments y sont plus grossiers que dans le Règne Animal, il n'est pas excité si aisément, et il a besoin de l'industrie de l'Art, et qu'on appelle à son secours l'Air, ou quelque autre Élément, afin d'être rendu plus actif et plus prompt à opé-

rer : Ce qui se remarque à l'arrivée du Printemps et dans l'Été ; car alors les pores des Corps étant ouverts, ce Feu répandu dans les Éléments de l'Eau, de la Terre et de l'Air, s'insinue dans ces Corps, et fait voir son action dans l'ouvrage de la végétation. Sans ce Feu la Nature, accablée sous le faix des excréments, ne ferait que languir, au lieu qu'étant réveillée par ce mouvement vif et pressant, elle agit sans cesse ; et devenue plus vigoureuse, elle épand sa vertu au long et au large.

On peut dire la même chose des Minéraux, et comme ils s'engendrent dans les Cavernes de la Terre, il est aisé à cet Esprit de feu de s'y conserver à cause de la solidité des Lieux ; ce qui fait que la Nature y engendre plus commodément les Métaux surtout si les Lieux ont déjà été purifiés par ce même Feu. Mais comme il arrive quelquefois, à cause de la froideur du Lieu, que les pores du Corps sont bouchés, et que cela fait qu'ils demeurent sans action, pleins d'obstructions et d'excréments, alors cet Esprit est obligé de vaguer dans ces antres, et y suscite souvent des mouvements violents, après avoir abandonné son Corps. Mais pour le mieux faire connaître ce Feu, sache qu'il s'enveloppe ordinairement d'excréments sulfureux ; parce qu'il désire la nature chaude, et qu'il se revêt d'un habillement salin, ce qui fait que la Terre étant pleine de Soufres, les Métaux s'y engendrent très aisément, pourvu que les autres causes matérielles y interviennent. Mais après que la Nature a achevé la génération des Corps métalliques, il ne se fait point de multiplication à cause des empêchements dont nous avons parlé ci-devant, et que ce Feu s'évanouit subitement. De là vient aussi que les Métaux, qui ont souffert le feu de fusion, demeurent comme morts, parce qu'ils sont privés de leur Moteur externe : et c'est ce qui oblige l'Artiste, quand la Nature a cessé d'agir, de la secourir en doublant ses poids, et en y introduisant un plus grand degré de feu.

Enfin, nous disons que ce Feu, à cause de la siccité sulfureuse dont il participe, veut être humecté, afin de s'insinuer plus librement dans le Sperme humide féminin, et le corrompre par son humidité superflue ; mais à cause de sa qualité volatile et sèche, il est très difficile de l'attraper, et il faut le pêcher avec un rets bien délié par un moyen qui soit propre à cela. C'est dans cette occasion que l'Artiste doit connaître parfaitement les sympathies des choses et leurs propriétés, et qu'il doit être versé dans la Magie naturelle. Le Menstrue doit être aiguisé par ce Feu, afin que ses forces en soient augmentées et il ne suffit pas à l'Artiste de connaître le Feu, il faut encore qu'il sache l'administrer, et qu'il entende parfaitement les degrés de sa proportion ; mais comme cela dépend de l'expérience et de l'habileté des Maîtres, nous n'en dirons pas davantage présentement.

Strophe IV

C'est avec un tel Feu que l'Art, qui veut imiter la Nature, doit travailler, et que l'un doit suppléer au défaut de l'autre. Nature commence, l'Art achève, et lui seul purifie ce que la Nature ne pouvait purifier. L'Art a l'industrie en partage, et la Nature la simplicité; de sorte que si l'un n'aplanit le chemin, l'autre s'arrête tout aussitôt.

Chapitre IV

Nous avons fait voir ci-dessus en quoi consiste l'habileté de l'Art, à savoir à secourir la Nature, et surtout dans l'administration du Feu, tant externe qu'interne. Ce dernier sert pour l'abréviation de l'Œuvre, et consiste dans l'addition d'un Soufre plus mûr et plus digeste, par le moyen duquel la Sublimation Physique se parfait entièrement; car le Feu augmente le Feu, et deux feux unis, échauffent davantage et convertissent les Éléments passifs en leur nature, bien plus aisément que ne saurait le faire un seul. C'est donc un très grand artifice que de savoir secourir le Feu par le Feu, et tout l'Art de la Chimie n'est autre chose que de bien connaître les Feux, et les savoir bien administrer.

Les Philosophes nous parlent dans leurs Livres de trois sortes de Feu, le Naturel, l'Innaturel, et le Feu contre nature.

Le Naturel est le Feu masculin, le principal Agent; mais pour l'avoir, il faut que l'Artiste emploie tous ses soins et toute son étude; car il est tellement languissant dans les Métaux, et si fort concentré en eux, que sans un travail très opiniâtre, on ne peut le mettre en action.

L'Innaturel est le Feu féminin, et le Dissolvant universel, nourrissant les Corps, et couvrant de ses ailes la nudité de la Nature; il n'y a pas moins de peine à l'avoir que le précédent. Celui-ci paraît sous la forme d'une fumée blanche, et il arrive très souvent que sous cette forme il s'évanouisse par la négligence des Artistes. Il est presque incompréhensible, quoique par la Sublimation Physique, il apparaisse corporel et resplendissant.

Le Feu contre nature est celui qui corrompt le Composé, et qui le premier a la puissance de dissoudre ce que la Nature avait fortement lié. Il est voilé sous une infinité de noms, afin d'être mieux caché aux Ignorants, et pour

bien le connaître il faut beaucoup étudier, lire et relire les Auteurs, et comparer toujours ce qu'ils disent avec la possibilité de la Nature. Il y a outre cela divers Feux, comme de fumier, de bain, de cendres, d'écorces d'Arbres, de noix, d'huile, de lampe et autres qui tous sont compris mystiquement sous la Catégorie de ces trois Feux, ou par eux-mêmes, ou en partie, ou en tant qu'unis ensemble ; mais parce qu'il faudrait un gros volume pour expliquer tous ces noms, et plusieurs autres encore qui se trouvent dans les Livres, il suffira pour le présent, et dans le dessein que nous avons d'éviter la prolixité, d'en avoir donné quelque idée, d'autant mieux que notre Poète a si clairement décrit les propriétés de ce Feu, qu'il semble n'être pas besoin d'un plus grand éclaircissement.

Strophe V

À quoi donc servent tant et tant de Substances différentes dans des Cornues, dans des Alambics, si la Matière est unique aussi bien que le Feu ? Oui, la Matière est unique, elle est partout, et les Pauvres peuvent l'avoir aussi bien que les Riches. Elle est inconnue à tout le monde, et tout le monde l'a devant les yeux ; elle est méprisée comme de la boue par le Vulgaire ignorant, et se vend à vil prix ; mais elle est précieuse au Philosophe, qui en connaît la valeur.

Chapitre V

Presque tous les Philosophes conviennent entre eux sur l'unité de la Matière, et affirment unanimement qu'elle est une en nombre et en espèce ; mais plusieurs d'entre eux entendent parler de la Matière Physique, qui est une Substance mercurielle, et à cet égard, ils disent qu'elle est une, parce qu'en effet, il n'y a qu'un seul Mercure en toute la Nature, quoiqu'il contienne en soi diverses qualités, par lesquelles il varie, selon la diverse domination et altération de ces qualités. Pour moi, je n'entends point ici cette sorte d'unité, mais celle qui regarde le Sujet Physique, que l'Artiste doit prendre à la main et qui sans aucune équivoque est unique ; car notre Œuvre ne se fait point de plusieurs Matières, l'Art n'étant pas capable de mêler les choses avec pro-

portion, ni de connaître les poids de la Nature. Il n'y a donc qu'une Nature, qu'une Opération, et enfin qu'un seul Sujet, lequel sert de base à tant d'Opérations, merveilleuses.

Ce Sujet se trouve en plusieurs lieux, et dans chacun des trois Règles ; mais si nous regardons à la possibilité de la Nature, il est certain que la seule Nature métallique doit être aidée de la Nature, et par la Nature : C'est donc dans le Règne minéral seulement où réside la Semence métallique, que nous devons chercher le Sujet propre à notre Art, afin de pouvoir opérer facilement. Mais quoiqu'il y ait plusieurs Matières de cette sorte, il y en a une pour tant qu'il faut préférer aux autres : Il y a divers âges dans l'Homme, mais l'âge viril est le plus propre à la génération : Il y a diverses Saisons dans l'année, mais l'Automne est la plus propre à cueillir la moisson : Enfin, il y a divers Luminaires dans le Ciel, mais le Soleil est le seul propre à illuminer. Apprends donc à connaître quelle est la Matière la plus propre, et choisis la plus facile. Nous rejetons surtout toutes les Matières, dans lesquelles l'Essence métallique n'est pas renfermée, non seulement en puissance, mais aussi en acte très réel, et ainsi tu n'erreras pas au choix de ta Matière. Où n'est pas la Splendeur métallique, là ne peut être la Lumière de notre Sperme. Laisse donc chacun dans son erreur et prends garde de te laisser surprendre aux fourberies, et aux illusions, si tu veux réussir dans ton dessein : Et sache certainement que tout ce qui est nécessaire à l'Art est renfermé dans ce seul et unique Sujet. Il est vrai qu'il faut aider la Nature afin qu'elle fasse mieux son ouvrage, et qu'elle l'achève plus promptement, et cela par un double moyen, lequel, sur toutes choses il te faut connaître,

Ce Sujet non seulement est un, mais il est outre cela méprisé de tout le monde, et à le voir on n'y reconnaît aucune excellence. Il n'est point vendable, car il n'est d'aucun usage hors l'Œuvre Philosophique, et lorsqu'il est dit par les Philosophes que toute Créature en use, qu'il se trouve dans les boutiques, et qu'il est connu, de tout le monde, ils entendent par là ou l'Espèce ou la Substance interne du Sujet, qui, étant mercurielle, se trouve en toutes choses. Bien des Gens l'ont souvent dans leurs mains, et le rejettent par ignorance, ne croyant pas qu'il puisse y avoir rien de bon en lui, comme il m'est arrivé plusieurs fois à moi-même. Mais afin de te le marquer plus clairement, voici une nouvelle leçon que je vais te donner. Sache donc que le Soufre Philosophique n'est autre chose que le Feu très pur de la Nature, dispersé dans les Éléments, et renfermé par cette même Nature dans notre Sujet, et dans plusieurs autres, où il a déjà reçu quelque coction, par laquelle il est en partie congelé et fixé ; toutefois sa fixité n'est encore qu'une puissance, parce qu'il est enveloppé de beaucoup de vapeurs volatiles, qui sont cause qu'il s'envole aisément et s'évanouit dans les airs : Car lorsque dans un Sujet la partie vola-

tile surmonte la fixe, toutes deux deviennent volatiles, et cela est selon les règles, et la possibilité de la Nature. Cette Lumière ne se trouve donc point actuellement fixe sur la Terre, sans être surmontée des qualités contraires, hormis dans l'Or; ce qui fait que l'Or est le seul de tous les Corps où les Éléments sont dans une proportion égale, et par conséquent fixe et constant au feu. Mais lorsque cette vertu fixe est surmontée par une plus grande partie volatile de même nature qu'elle, et qu'elle se trouve jointe à des excréments vaporeux, alors elle perd cette fixité pour un temps, quoiqu'elle l'ait toujours en puissance. Notre Soufre, lequel est requis pour l'Œuvre, est la splendeur du Soleil et de la Lune, de la nature des Corps Célestes, et revêtu d'un semblable Corps. Ainsi il faut que tu cherches soigneusement en quel Sujet cette splendeur peut être et s'y peut conserver, et sache que là où est cette splendeur, là est la Pierre tant recherchée. Il est de la nature de la Lumière de ne pouvoir paraître à nos yeux sans être revêtue de quelque Corps, et il faut que ce Corps soit propre aussi à recevoir la Lumière: Là où est donc la Lumière, là doit aussi être nécessairement le véhicule de cette Lumière. Voilà le moyen le plus facile pour ne point errer. Cherche donc avec la lumière de ton esprit, la Lumière qui est enveloppée de Ténèbres, et apprends de là que le Sujet le plus vil de tous, selon les Ignorants, est le plus noble selon les Sages, puisqu'on lui seul la Lumière repose, et que c'est par lui seul qu'elle est retenue et conservée. Il n'y a aucune nature au monde, exceptée l'Âme raisonnable, qui soit si pure que la Lumière, ainsi le Sujet qui contient la Lumière doit être très pur, et le Vase qui doit servir à tous les deux ne doit pas non plus manquer de pureté. Voilà comment dans un Corps très abject est renfermée une chose très noble, et cela afin que toutes choses ne soient pas connues de tous.

Strophe VI

C'est cette Matière, si méprisée par les Ignorants, que les Doctes cherchent avec soin, puisqu'on elle est tout ce qu'ils peuvent désirer. En elle se trouvent conjoints le Soleil et la Lune, non les vulgaires, non ceux qui sont morts. En elle est renfermé le Feu, d'où ces Métaux tirent leur vie; c'est elle qui donne l'Eau ignée, qui donne aussi la Terre fixe; c'est elle enfin qui donne tout ce qui est nécessaire à un Esprit.

Chapitre VI

Notre Poète continue dans ce Chapitre d'enseigner à sa manière ordinaire, ce que nous avons déjà dit du Sujet de l'Art ; mais afin de ne pas ennuyer par des répétitions, nous dirons seulement ici que dans ce Sujet sont renfermés le Sel, le Soufre et le Mercure des Philosophes, lesquels doivent être extraits l'un après l'autre par une Sublimation Physique parfaite et accomplie : Car d'abord on doit tirer le Mercure en forme de vapeur ou de fumée blanche, et ensuite dissoudre l'Eau ignée, ou le Soufre par le moyen de leur Sel bien purifié, volatilissant le fixe, et conjoignant les deux ensemble dans une union parfaite. À l'égard de cette Terre fixe, dont notre Poète dit qu'elle est contenue dans notre Sujet, nous disons qu'en elle gît la perfection de la Pierre, le véritable Lieu de la Nature, et le Vaisseau où se reposent les Éléments. C'est une Terre fusible et ignée, très chaude et très pure, laquelle doit être dissoute et inhumée, pour être rendue plus pénétrante, et plus propre à l'usage des Philosophes, et pour être enfin le second Vaisseau de toute la perfection. Car, comme il est dit au sujet du Mercure que le Vaisseau des Philosophes est leur Eau, aussi peut-on dire à l'égard de cette Terre, que le Vaisseau des Philosophes est leur Terre. La Nature, comme une prudente Mère, t'a donné, mon cher Lecteur, dans ce seul sujet tout ce que tu peux désirer afin que tu en tires le noyau, et que tu le prépares pour ton usage.

Cette Terre, par sa Sécheresse ignée et innée, attire à soi son propre Humide, et le consume ; et à cause de cela elle est comparée au Dragon qui dévore sa queue. Au reste, elle n'attire et n'assimile à soi son Humide que parce qu'il est de sa même nature. Par où se découvre la sottise de ceux qui essaient vainement d'unir et de congeler par le moyen de leurs Eaux, des choses tout à fait opposées et aussi éloignées entre elles, que le Ciel l'est de la Terre, dans lesquelles il ne se fait pas la moindre attraction. La chaleur externe n'est pas capable de congeler l'Eau, à quelque degré que soit mise cette chaleur ; bien loin de cela, elle la dissout, et la raréfie en l'élevant dans les airs. Mais la chaleur interne de notre Terre Physique opère bien plus naturellement ; aussi en arrive-t-il une sûre et parfaite congélation.

Strophe VII

Mais au lieu de considérer qu'un seul Composé suffit au Philosophe, vous

vous amusez, Chimistes insensés, à mettre plusieurs Matières ensemble ; et au lieu que le Philosophe fait cuire a une chaleur douce et solaire, et dans un seul Vaisseau, une seule Vapeur qui s'épaissit peu à peu, vous mettez au feu mille ingrédients différents ; et au lieu que Dieu a fait toutes choses de rien, vous au contraire, vous réduisez, toutes choses, à rien.

Chapitre VII

Notre Auteur se moque en cet endroit de tous les vains travaux des Chimistes vulgaires, et surtout de ceux qui travaillent sur diverses Matières à la fois ; ce qui répugne entièrement à la vérité de la Science ; car ces Substances sont séparées ou par la Nature ou par l'Art : Si c'est par la Nature, quoi qu'ils fassent, ils ne pourront jamais conjoindre ce que la Nature a disjoint, et toujours la Substance aqueuse surnagera ; ce qu'il y a même à considérer, c'est qu'ils ne connaîtront jamais le juste poids, parce qu'ils n'ont pas en leur pouvoir la balance de la Nature, laquelle, par ses attractions, pèse les Essences des choses ; et ainsi il arrivera que ces Ignorants, bien loin de fortifier ces attractions, les détruiront, ne considérant pas que l'estomac de l'Animal attire seulement ce qui lui est nécessaire, et rejette le reste par les excréments. Il leur est donc impossible de connaître ce véritable poids et par conséquent leur erreur est sans remède ; car prenant des choses contraires et déjà séparées par la Nature, dans lesquelles il ne se peut faire d'attraction, jamais le poids ne se trouvera.

Que si ces Substances sont séparées par l'Art, le poids de la Nature ne s'y trouvera pas non plus, étant détruit et dissipé par la discontinuité des Éléments, et une partie demeurera toujours séparée de l'autre. Ainsi ceux-là n'errent pas moins qui, prenant deux Matières, prétendent les travailler, les purifier et les conjoindre par leurs sophistiques opérations, que ceux qui, ne prenant qu'un seul Sujet, le divisent en plusieurs parties, et par une vaine Dissolution, croient les réunir derechef. Notre Art ne consiste point en pluralité et quoiqu'il soit ordonné presque dans tous les Traités des Philosophes de prendre tantôt une chose et tantôt une autre, à savoir une partie fixe et une partie volatile, ou bien de prendre de l'Or ou quelque autre Corps, le purifier, le calciner et le sublimer, tout cela n'est que tromperie et qu'un pur mouvement d'envie pour abuser les Hommes ; mais quand ils auront reconnu leurs erreurs par leur propre expérience, alors ils verront que je n'ai enseigné que la vérité.

Strophe VIII

Ce n'est point avec les Gommès molles ni les durs Excréments, ce n'est point avec le Sang ou le Sperme humain, ce n'est point avec les Raisins verts ni les Quintessences herbales, avec les Eaux fortes, les Sels corrosifs, ni avec le Vitriol Romain, ce n'est pas non plus avec le Talc aride, ni l'Antimoine impur, ni avec le Soufre, ou le Mercure, ni enfin avec les Métaux même du vulgaire qu'un habile Artiste travaillera à notre grand Œuvre.

Chapitre VIII

Ceux qui travaillent sur les Animaux, les Végétaux, et sur tout ce qui en dépend, se trompent fort lourdement ; et quiconque peut s'imaginer de telles choses, n'est pas digne de porter le nom de Philosophe : Car, quelle convenance, je vous prie, y a-t-il entre les Animaux et les Métaux, soit matérielle, soit formelle ? Diront-ils, pour s'excuser, que les Animaux, les Végétaux, et les Minéraux ont un même Principe de Substance en général, étant tous sortis d'un seul et même Chaos ? De tels Ignorants ne connaissent guère la Nature, et n'ont jamais aperçu sa Lumière ; aussi serait ce du temps perdu que de s'amuser à réfuter une si vaine opinion, d'autant plus qu'on ne doit jamais disputer contre ceux qui nient les Principes. On se contente donc de leur dire qu'au lieu d'entreprendre tant de vaines Opérations sur des raisons aussi faibles, il leur serait encore plus pardonnable d'anatomiser les Éléments de l'Air ou de l'Eau commune, dans lesquels ils pourraient trouver ces mêmes Substances et moins souillées d'excréments. On peut dire la même chose à ceux qui s'amuse à travailler sur les Gommès et sur les Résines, qui ne sont proprement que des excréments de l'Humide radical des Végétaux, que la Nature a rejetée comme une superfluité : Ce n'est pas qu'il n'y ait eu quelque légère altération des Éléments, et qu'elles ne renferment quelque vertu spécifique, capable d'action ; mais que cela est bien éloigné de la Nature minérale, dans laquelle seule on doit chercher ce qu'il faut pour notre Œuvre.

Ceux-là se précipitent encore dans un abîme d'erreurs qui travaillent sur les Sels, et sur les Eaux fortes et corrosives ; car ces choses n'ont point en elles cet admirable Soufre Physique, la Nature n'étant jamais que dans sa propre nature ; et de plus, elles n'ont point cette splendeur métallique qu'il nous faut nécessairement trouver. Ces sortes d'Eaux ne sauraient jamais

nous être utiles, car ce sont des Humidités contre nature qui la dissipent et la détruisent par leurs impuretés, et leurs Esprits puants; et bien loin de nous servir de leur ministère pour notre Art, nous devons au contraire les éviter comme une peste.

Mais que dirons-nous de ceux qui travaillent sur le Vitriol? car il semble qu'ils ont touché droit au but, le Vitriol contenant en soi les Principes desquels se forme l'Essence Métallique: et ainsi, ayant le Principe, il n'est pas malaisé d'arriver à la Fin. Nous disons qu'ils se trompent comme les autres, parce que ce Principe est trop éloigné, et qu'il nous faut prendre une Matière prochaine et spécifiée, dans laquelle la Nature ait pesé ses Spermes et y ait renfermé une semence prolifique. Or, le Vitriol ne contenant point cette Semence métallique, laquelle, nous l'avons dit, ne se trouve pas dans le Sang encore cru, mais seulement dans un Corps amené à un certain terme de perfection, c'est à bon droit qu'il est rejeté et qu'il ne peut être pris pour notre Matière. Il en est de même du Soufre et de l'Argent vif vulgaires, en chacun desquels il manque quelque chose, à savoir en celui-ci l'Agent propre, et en l'autre la Matière due, ou le Patient; à cause de quoi ils sont rejetés de tous les Philosophes. Il faut dire encore la même chose des autres Minéraux, dans lesquels on ne saurait trouver cette splendeur et cette Essence métallique, dont nous avons parlé.

Mais pour ce qui regarde l'Antimoine, il semble qu'il soit en état de nous donner ce que nous cherchons; car il a une si grande affinité avec les Métaux, qu'on peut dire que c'est proprement un Métal cru: Cependant, si nous examinons sa composition intrinsèque, il est certain que nous trouverons qu'il a de très grandes superfluités, et entre autres une humidité grossière et indéfinie, qu'il est très difficile à l'Art de purifier, à cause que sa nature est trop déterminée au Saturne, étant proprement un Plomb ouvert et cru, transmué par l'opération de la Nature, ce qui a obligé les Philosophes de défendre qu'on s'y attachât, ni qu'on y travaillât sur lui.

Ceux qui travaillent sur les Métaux, errent encore beaucoup dans le choix de la Matière prochaine qu'il faut prendre; car étant unique, il n'est pas nécessaire de s'amuser par trop de raffinement à faire des amalgames, ni aucune autre vaine mixtion: Mais comme nous avons déjà traité de leur Génération et des Causes de leur imperfection, laquelle les empêche d'être propres pour notre Œuvre, nous renverrons le Lecteur à ce qui en a été dit.

Pour la conclusion de ce Chapitre, nous avertissons ici le Fils de la Science, qu'il doit profiter des expériences d'autrui, et se mettre en tête que puisque tant de Gens ont travaillé sur les Minéraux, par une infinité d'Opérations différentes, sans pourtant frapper au but, il faut nécessairement qu'ils aient erré à l'égard des Principes, et des Fondements de l'Art, comme le comte Bernard

le justifie par sa propre expérience, nous apprenant qu'il a voyagé presque par tout le monde sans jamais trouver que des Opérateurs sophistiques, lesquels ne travaillaient pas en Matière due, mais toujours sur de mauvaises Matières, toutes lesquelles il nomme et condamne en même temps comme inutiles pour l'Œuvre. Il faut donc qu'il y ait une autre Voie, et une autre Matière que les yeux du Vulgaire ne discernent point ; car si la Matière était, une fois connue, il est certain qu'après beaucoup d'erreurs, on trouverait enfin le secret de la bien travailler ; mais on voit qu'ils ne la connaissent pas, à cela particulièrement qu'ils se jettent d'erreur en erreur, sans pouvoir jamais s'en dépêtrer, ni discerner la moindre vérité : Ils ont toujours dans les mains des Métaux et des Minéraux, et ne savent point lesquels sont vifs, lesquels sont morts, lesquels sont sains, lesquels sont malades, et de cette ignorance naît encore une infinité d'autres erreurs, jusqu'à ce qu'après s'être longtemps flattés inutilement, perdant enfin tout espoir, ils ne songent plus qu'à tromper les autres.

Strophe IX

À quoi servent tous ces divers mélanges ? puisque notre Science renferme tout le Magistère dans une seule Racine, que je vous ai déjà assez fait connaître, et peut-être plus que je ne devais. Cette Racine contient en elle deux Substances qui n'ont pourtant qu'une seule Essence ; et ces Substances, qui ne sont d'abord Or et Argent qu'en puissance, deviennent enfin Or et Argent en acte, pourvu que nous sachions bien égaliser leurs poids.

Chapitre IX

Comme notre Auteur parle ici de l'égalité des poids, nous nous croyons obligé, nonobstant ce que nous en avons déjà dit, d'en instruire de nouveau le lecteur studieux.

C'est l'office de l'Art et non de la Nature d'observer exactement le poids en toutes choses. Mais quand la Nature a déjà ses propres poids, comme nous l'avons fait voir dans le Chapitre septième, la même Doctrine nous apprend à accommoder nos poids aux poids de la Nature, et d'y travailler comme elle le fait, par voie de purification et d'attraction ; c'est-à-dire que quand

nous avons bien purifié nos Substances, et que de la Nature terrestre nous les avons élevées à la dignité céleste, dans le même moment, et par la force de l'attraction nous pesons nos Éléments dans une si juste proportion qu'ils demeurent comme balancés, sans qu'une partie puisse surpasser l'autre, car lorsqu'un Élément égale l'autre en vertu, en sorte par exemple que le Fixe ne soit point surmonté par le Volatil, ni le Volatil par le Fixe, alors de cette harmonie naît un juste poids, et un mélange parfait. Cette égalité de poids se voit manifestement dans l'Or vulgaire, et c'est ce qui fait que les vertus des Éléments demeurent tranquilles en lui, sans qu'aucun domine sur l'autre; mais au contraire, leur force étant unie par ce moyen, il est capable de résister à toutes les qualités contraires des Éléments survenant du dehors. Dans notre Œuvre tout de même, lorsqu'un pareil mélange est achevé, nous pouvons dire que nous avons le véritable Or vif des Philosophes, parce que la vie est bien plus abondamment en lui que dans l'Or vulgaire, et qu'il est tout rempli d'Esprits, en sorte qu'on peut le regarder aussitôt comme un vrai Mercure, que comme un Soufre. Cela doit suffire au sujet des poids.

Strophe X

Oui, ces Substances se font Or et Argent actuellement, et par l'égalité de leurs poids, le volatil est fixé en Soufre d'or. O soufre lumineux! O véritable Or animé! j'adore en toi toutes les merveilles et toutes les vertus du Soleil. Car ton Soufre est un trésor, et le véritable fondement de l'Art, qui mûrit en Élixir ce que la Nature mène seulement à la perfection de l'Or.

Chapitre X

Les Philosophes ont écrit plusieurs choses touchant la vertu de leur Soufre ou Pierre cachée; et comme en cette occasion, ils n'ont point déguisé la vérité, mais au contraire l'ont éclaircie le plus qu'ils ont pu, le Lecteur pourra s'instruire suffisamment dans leurs Livres, où il trouvera que ce n'est autre chose que l'Humide radical de la Nature, revêtu et enrichi des qualités du Chaud inné, lequel a le pouvoir d'opérer des choses admirables, et même incroyables, démontrant puissamment ses vertus dans les trois Règnes. Nous

avons déjà fait voir ce qu'il peut opérer sur les Animaux : À l'égard des Végétaux, il est sans doute qu'il peut en étendre si fort la vertu, qu'un Arbre portera du fruit trois ou quatre fois l'année, et bien loin que ses forces en soient diminuées, elles en seront augmentées ; car c'est un Soleil terrestre qui épand sans cesse ses fertiles rayons du Centre à la circonférence, fortifiant si puissamment la Nature, qu'elle multiplie au centuple. On voit que les Jardiniers ont bien su trouver le secret d'avoir des Roses tous les mois, et de multiplier assez leur vertu pour la faire aller au-delà du terme ordinaire : Pourquoi donc, par une conformation encore plus grande, ne fera-t-on pas croître et multiplier les autres Végétaux ? Et pour ce qui est des Minéraux, ne doit-on pas croire qu'il fera encore sur eux de bien plus grands effets, puisqu'ils ont beaucoup plus de convenance avec sa nature fixe, et que ces effets-là seront mille fois plus admirables que ne disent les Auteurs, dont la plupart ne l'ont pas bien su, et les autres l'ont exprès enveloppé sous le silence ? Quoiqu'il en soit, nous soutenons que par le moyen de ce grand Secret, il sera possible à un habile Artiste d'étendre si loin la force et la vertu des choses, que ce qu'il opérera paraîtra miraculeux et surnaturel, surtout s'il sait bien se prévaloir de la connaissance qu'il aura des vertus sympathiques.

À l'égard de ce qu'on dit que par notre Pierre, le Verre est rendu malléable, la chose est fort incertaine, quoique par raison elle soit possible, puisque, la malléabilité ou l'extension provient d'une certaine oléaginité fixe et radicale, qui conglutine les choses, et les unit par leurs plus petites parties, en quoi notre Pierre abonde extrêmement. Le verre étant donc une très pure portion de terre et d'eau privée de son Humide radical, comme nous avons fait voir au Chapitre du Mercure, il ne serait pas surprenant qu'en lui redonnant un nouvel Humide radical, ses parties se conglutinaient, et fissent ensemble un certain Être homogène. Enfin, une infinité de miracles se peuvent faire par cette voie-là, lesquels ne feront pourtant que l'effet de la simple Magie naturelle, mais que les Ignorants croiront être des productions du Démon, ne faisant pas réflexion que c'est un sacrilège et une impiété que d'attribuer à ce malin Esprit ce qui est dû à la seule Nature, ou à l'Auteur de la Nature.

Au lieu d'Épilogue, nous avertissons seulement le Lecteur que s'il lit ces choses dans l'esprit d'une sage curiosité et avec le désir de s'instruire, nous voulons bien consacrer avec joie cet Écrit à son loisir, afin qu'il en puisse retirer le fruit qu'il souhaite, à proportion de l'étendue et de la capacité de son esprit, ce que nous prions Dieu de lui accorder. Mais il doit savoir aussi que tout Don parfait vient du Père des Lumières, et qu'il est écrit que la Sapience n'entrera jamais dans une Âme souillée, et qu'on aura beau avoir l'esprit subtil, ou une profonde érudition, si le Très-Haut ne daigne regarder en pitié ceux qui l'invoqueront en sincérité de cœur, et ne leur accorde gratuitement

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

ce grand Don. Quiconque donc s'approchera sans cette véritable disposition, s'en retournera sans aucun fruit. Nous protestons au reste que si nous avons avancé quelque chose contre la Foi Catholique et Chrétienne, directement ou indirectement, nous voulons que cela soit tenu pour non écrit, reconnaissant que le principal point du Philosophe est de marcher selon la règle de JÉSUS-CHRIST le Rédempteur, et de craindre sur toutes choses Dieu notre Souverain Juge.

FIN

Table des matières

LES DOUZE CLEFS DE PHILOSOPHIE
DE FRÈRE BASILE VALENTIN
RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT BENOÎT

PREMIER LIVRE DE LA CLAVICULE DE LA PIERRE PRÉCIEUSE DES ANCIENS PHILOSOPHES	6
Avant-propos.....	6
LIVRE II	17
Première clef de l'œuvre des philosophes : de la préparation de la première matière	17
Seconde clef de l'œuvre des philosophes	20
Troisième clef de l'œuvre des philosophes	23
Quatrième clef de l'œuvre des philosophes	26
Cinquième clef de l'œuvre des philosophes	29
Sixième clef de l'œuvre des philosophes	32
Septième clef de l'œuvre des philosophes	35
Huitième clef de l'œuvre des philosophes	38
Neuvième clef de l'œuvre des philosophes	43
Dixième clef de l'œuvre des philosophes	47
Onzième clef de l'œuvre des philosophes	50
Douzième clef de l'œuvre des philosophes	53
DE LA PREMIÈRE MATIÈRE DE LA PIERRE DES PHILOSOPHES	54
LIVRE III contenant en abrégé une répétition de tout ce qui est contenu dans les Traités des douze Clefs de la Pierre précieuse des Philosophes	55
DU MERCURE	
Premier principe de l'Œuvre des Philosophes	57
DU SOUFRE	
Second principe de l'Œuvre des Philosophes	58
DU SEL	
Troisième principe de l'œuvre des Philosophes	59
PREMIÈRE ADDITION	
Continuant les enseignements de l'Œuvre des Philosophes	61

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

SECONDE ADDITION

Pour les mêmes Opérations.....	63
--------------------------------	----

L'AZOTH
OU
LE MOYEN DE FAIRE L'OR CACHÉ
DES PHILOSOPHES
DE FRÈRE BASILE VALENTIN

PREMIÈRE PARTIE : LE VIEILLARD, ADOLPHE.....	65
--	----

SECONDE PARTIE :

Contenant la Pratique Générale de L'œuvre des anciens Sages	97
La table d'émeraude d'Hermès	
ou les paroles des secrets de ce philosophe.....	100
Les paroles d'Hermès dans son Pimandre.....	101
Le symbole de Frère Basile Valentin.....	101
Le symbole Nouveau.....	103
Matière première	106
Opération du mystère philosophique, première figure	108
Deuxième figure	110
Troisième figure	112
Quatrième figure.....	114
Cinquième figure	116
Sixième figure.....	118
L'œuvre universel des philosophes	120
Déclaration d'Adolphe.....	121
Le symbole de Saturne.....	124

L'ANCIENNE GUERRE DES CHEVALIERS
OU TRIOMPHE HERMÉTIQUE

ENTRETIEN DE LA PIERRE DES PHILOSOPHES

avec l'Or et le Mercure	126
Récit	127

ENTRETIEN D'EUDOXE ET DE PYROPHILE

sur l'ancienne guerre des chevaliers	137
--	-----

LETTRE AUX VRAIS DISCIPLES D'HERMÈS,

contenant six principales clefs de la Philosophie Secrète.....	178
Première clef.....	179

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

Seconde clef.....	180
Troisième clef.....	181
Quatrième clef.....	187
Cinquième clef.....	187
Sixième clef.....	188

LA LUMIÈRE SORTANT PAR SOI-MÊME
DES TÉNÈBRES

CHANT PREMIER.....	192
CHANT DEUXIÈME.....	194
CHANT TROISIÈME.....	196
AVANT-PROPOS.....	199
CHANT PREMIER.....	206
Chapitre premier.....	206
Strophe II.....	210
Chapitre II.....	210
Strophe III.....	218
Chapitre III.....	218
Strophe IV.....	220
Chapitre IV.....	220
Strophe V.....	222
Chapitre V.....	222
Strophe VI.....	227
Chapitre VI.....	227
Strophe VII.....	230
Chapitre VII.....	231
CHANT DEUXIÈME.....	236
Strophe I.....	236
Chapitre premier.....	236
Strophe II.....	240
Chapitre II.....	241
Strophe III.....	244
Chapitre III.....	244
Strophe IV.....	250
Chapitre IV.....	250
Strophe V.....	252
Chapitre V.....	252

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

Strophe VI.....	253
Chapitre VI.....	253
Strophe VII.....	255
Chapitre VII.....	255
Strophe VIII.....	261
Chapitre VIII.....	261
CHANT TROISIÈME.....	263
Strophe I.....	263
Chapitre premier.....	263
Strophe II.....	266
Chapitre II.....	266
Strophe III.....	266
Chapitre III.....	267
Strophe IV.....	270
Chapitre IV.....	270
Strophe V.....	271
Chapitre V.....	271
Strophe VI.....	273
Chapitre VI.....	274
Strophe VII.....	274
Chapitre VII.....	275
Strophe VIII.....	276
Chapitre VIII.....	276
Strophe IX.....	278
Chapitre IX.....	278
Strophe X.....	279
Chapitre X.....	279



© Arbre d'Or, Genève, décembre 2010

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Splendo Solis*.

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS

*Bibliothèque des
Philosophes
alchimiques
ou hermétiques*

TOME IV




Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES OU HERMÉTIQUES

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée et augmentée de plusieurs Philosophes,
avec des Figures et des Notes pour faciliter l'intelligence
de leur Doctrine, Par M. J. M. D. R.

1741

TOME QUATRIÈME



© Arbre d'Or, Genève, février 2011
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

L'ENTRÉE AU PALAIS FERMÉ DU ROI PAR LE PHILALÈTHE OU L'AMATEUR DE LA VÉRITÉ

Revu, corrigé et augmenté sur l'Original Anglais,
et sur la Traduction Latine

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Je suis un Philosophe adepte, qui ne me nommerai point autrement que PHILALÈTHE, nom anonyme, qui signifie Amateur de la Vérité. L'an de la rédemption du monde mil six cent quarante cinq, ayant à l'âge de trente-trois ans acquis la connaissance des secrets de la médecine, de l'alchimie et de la physique, j'ai résolu de faire ce petit traité pour rendre aux enfants de la science ce que je leur dois et pour tendre la main à ceux qui sont engagés dans le labyrinthe de l'erreur [afin de les en retirer]. Désirant, par même moyen, faire connaître aux Philosophes adeptes que je suis leur égal et leur confrère et donner une lumière, à ceux qui sont égarés par les impostures des sophistes, qui les puisse ramener dans le bon chemin, pourvu qu'ils la veuillent suivre. Car je prévois qu'il y en aura plusieurs qui seront éclairés par mon livre.

Ce ne sont point des fables, ce sont des expériences réelles et effectives, que j'ai vues et que je sais certainement, comme tout homme, qui sera Philosophe, le pourra aisément connaître par cet écrit. Et parce que je ne le fais que pour le bien du prochain, je puis dire hardiment, et l'on doit se contenter de l'aveu que j'en fais, que, de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, il n'y a personne qui en parle si clairement que moi et que j'ai été tenté plusieurs fois d'en abandonner le dessein, croyant que je ferais beaucoup mieux de déguiser la vérité sous le masque de l'envie. Mais Dieu, à qui je n'ai pu résister et qui seul connaît les cœurs, m'y a forcé. C'est ce qui me fait croire que, dans ce dernier âge du monde, il y en aura plusieurs qui auront le bonheur de posséder ce précieux trésor, parce que j'ai écrit sincèrement et que je ne laisse aucun doute, pour ceux qui commenceront à s'appliquer à l'étude de cette science, que je n'aie parfaitement éclairci.

Je connais même plusieurs personnes qui savent ce secret aussi bien que moi et je ne doute point qu'il n'y ait encore plusieurs autres Philosophes dont j'espère d'acquérir la connaissance de jour à autre et en peu de temps. Dieu

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

fasse par sa sainte volonté ce qu'il lui plaira. Je confesse que je suis indigne qu'il se serve de moi pour faire ces choses. Je ne laisse pas, en ces mêmes choses, d'adorer sa sainte volonté, à laquelle toutes les créatures doivent être soumises, puisque c'est pour lui seul qu'il les a créées et que c'est pour lui seul qu'il les conserve, comme étant leur centre et le point d'émanation et de retour de toutes les lignes de l'univers.

CHAPITRE PREMIER: DE LA NÉCESSITÉ DU MERCURE DES SAGES POUR FAIRE L'ŒUVRE DE L'ÉLIXIR

Qui voudra jouir de cette toison d'Or doit savoir que notre poudre aurifique, que nous appelons autrement notre pierre, n'est autre chose que l'Or vulgaire, qui a été porté par la digestion jusqu'au souverain degré de pureté et d'une subtile fixité, et que ce n'est que par la Nature et par un industrieux artifice de notre Mercure qu'il peut être poussé à cette dernière perfection. Et cet Or, qui, étant ainsi *essencifié*, est appelé lors notre Or ou l'Or des Philosophes et non plus l'Or du vulgaire, est le chef-d'œuvre de la Nature et de l'Art et tout ce qu'ils peuvent faire de plus parfait. Je pourrais sur ce sujet rapporter l'autorité de tous les Philosophes, mais je n'ai pas besoin de témoins, puisque je suis Philosophe moi-même et que j'en écris plus clairement que pas un n'a fait avant moi. Le croie, le désapprouve et le contredise qui voudra et qui pourra; je suis assuré que toute la récompense qu'il en aura, ce sera une profonde ignorance. Je sais bien que les esprits raffinés se forgent mille chimères (sur notre Ouvrage), mais celui qui sera bien avisé trouvera la vérité dans la voie simple de la nature.

Il faut donc poser pour un fondement assuré qu'il n'y a qu'un seul et véritable principe pour de l'Or vulgaire, en faire l'Or des Philosophes. Mais il faut remarquer que notre Or, qui est celui que nous demandons pour notre ouvrage, est de deux sortes. Car il y en a un qui est un Or mûr et fixe, que l'on appelle le Laton rouge, qui dans son intérieur et dans son centre est un pur feu. Il est notre Mercure, Or solaire, soufre et teinture du Soleil, Or philosophique et le germe de l'Or vulgaire. Voilà pourquoi il conserve son corps dans le feu et lui résiste, il s'y purifie (et s'y raffine), de sorte qu'il n'est point soumis à sa tyrannie ni à sa violence et n'en reçoit aucun dommage. C'est lui qui fait la fonction de mâle¹ dans notre Ouvrage et c'est pour cela qu'on le conjoint avec notre Or blanc, qui est plus cru et qui est la semence féminine dans laquelle il jette la sienne; et enfin, ils se joignent et s'unissent tous deux ensemble par un lien *indissoluble*. Et cet Or blanc est l'Or vulgaire, indigeste et qui veut être cuit, mûri et parfait par notre Or, son principe et feu de nature. C'est ainsi que se fait notre hermaphrodite, qui est mâle et femelle. L'Or corporel est donc mort avant qu'il soit conjoint à son mâle, avec lequel le soufre *coagulant* qui est dans l'Or est renversé et tourné du dedans en dehors [et, d'interne et de caché qu'il était, devient externe et apparent]. Ainsi, la

¹ Voyez la Note sur l'Art. XXIX de l'explication faite par Philalèthe, en la deuxième Conclusion de la Lettre de Georges Riplée à Édouard IV Roi d'Angleterre.

hauteur est cachée et la profondeur est rendue manifeste. Ainsi, le fixe est fait volatil pour un temps, afin de posséder après, par droit d'héritage, un état plus noble, dans lequel il acquiert une fixation très puissante.

Il est donc évident que tout le Secret ne consiste que dans le Mercure. Aussi le Philosophe, parlant de lui, a dit : *Tout ce que cherchent les Sages est dans le Mercure*. Et Geber : *Loué soit, dit-il, le Très-Haut qui a créé notre Mercure et qui lui a donné une nature qui surmonte tout. Car on peut bien dire que, sans ce Mercure, les alchimistes auraient beau se vanter, tout leur ouvrage ne serait rien*.

Il s'ensuit de là que ce Mercure n'est pas le Mercure vulgaire, mais celui des Philosophes. Car tout le Mercure du vulgaire est mâle, c'est-à-dire est corporel, *spécifié* et mort. Mais le nôtre est spirituel, femelle vivante et vivifiante, quoique, comme androgyne, il fasse fonction de mâle sur l'Or en son lien conjugal, comme l'âme sur l'esprit.

Remarque donc bien tout ce que je dirai du Mercure, parce que, comme dit le Philosophe : *notre Mercure est le sel des sages, sans lequel quiconque travaille ressemble à un homme qui voudrait tirer d'un arc sans corde*. Et si pourtant, il ne se trouve point en aucun lieu sur la terre. Mais ce Mercure est un enfant que nous avons formé, non pas en le créant, mais en le tirant hors des choses dans lesquelles il est, et cela se fait par la *coopération* de la nature, par un moyen admirable et par un industrieux artifice.

CHAPITRE II : DES PRINCIPES QUI COMPOSENT LE MERCURE DES SAGES

La plupart de ceux qui travaillent en cet art n'ont point d'autre intention que de purger le Mercure de diverses manières. Car il y en a qui le subliment par le moyen des sels qu'ils lui ajoutent. D'autres [le nettoient] de ses *fèces* et impuretés. Les autres le *vivifient* par lui-même et ils s'imaginent, après avoir réitéré leurs opérations, que, moyennant cela, le Mercure des Philosophes est fait. Et tous ceux-là se trompent, parce qu'ils ne travaillent pas dans la nature, qui seule s'amende dans sa nature.

Qu'ils sachent donc que notre eau est composée de plusieurs choses, ce qui n'empêche pourtant pas qu'elle ne soit qu'une seule et unique chose, faite de diverses substances incorporées et unies ensemble, qui sont toutes d'une même essence. Car il faut que, dans la façon de notre eau, il y ait premièrement un feu, qui est le feu de toutes choses et notre dragon igné ; secondement, que le suc ou la liqueur de la saturnie végétale y soit ; et en troisième lieu, le lien du Mercure.

Le feu qui s'y trouve, c'est le feu minéral du soufre, qui n'est pour-tant pas proprement minéral, tant s'en faut qu'il soit métallique. Mais c'est une chose qui tient le milieu entre la mine et le métal, qui n'est ni l'une ni l'autre et qui participe de tous les deux. C'est un Chaos ou un Esprit, parce que notre Dragon *igné*, quoiqu'il surmonte tout, est néanmoins pénétré par l'odeur de la saturnie végétale, par l'union qui se fait de son sang avec le suc de la saturnie, il se forme un corps admirable, qui n'est pourtant pas corps, parce qu'il est tout volatil, et n'est pas aussi esprit, parce qu'il ressemble à du métal fondu dans le feu. Il est donc effectivement un chaos, qui est à l'égard de tous les métaux comme leur mère, car je sais extraire et tirer toutes choses de lui et, même, je sais *transmuer* par lui le Soleil et la Lune sans l'Élixir, et qui l'a vu comme moi en peut rendre témoignage.

On appelle ce *Chaos* notre *Arsenic*, notre *Air*, notre *Lune*, notre *Aimant*, notre *Acier*; toutefois sous diverses considérations, parce que notre matière passe par divers états [et souffre divers changements], auparavant que le Diadème Royal soit tiré du Menstrue de notre Prostituée.

Apprends donc à connaître quels sont les Compagnons de Cadmus, quel est le Serpent qui les dévora, ce que c'est que le chêne creux,² contre lequel Cadmus perça le Serpent d'outre en outre. Apprends à connaître quelles sont les Colombes de Diane, qui vainquent le Lion en le flattant. Je veux dire le Lion vert, qui est en effet le Dragon Babylonien, qui tue tout avec son venin. Enfin, apprend à savoir ce que c'est que le Caducée de Mercure, avec lequel il fait des merveilles, et ce que c'est que ces Nymphes qu'il infecte par ses enchantements, si tu veux jouir de ce que tu souhaites.

CHAPITRE III : DE L'ACIER DES SAGES

Les Sages ont laissé à la postérité beaucoup de choses qu'ils ont dites de leur Acier et ils ne lui ont pas pu attribuer de vertu. De là vient cette grande dispute qui est entre les Alchimistes vulgaires, pour savoir ce qu'il faut entendre par ce nom d'Acier. Plusieurs l'ont expliqué diversement. L'auteur de la *Nouvelle Lumière Chimique* [qui est connu sous le nom de Cosmopolite] en parle ingénument, mais avec obscurité. Pour moi, qui ne veux rien celer par envie à ceux qui s'appliquent à cette science, je le décrirai sincèrement.

Notre Acier est la véritable clef de notre Œuvre, sans lequel le feu de la lampe ne peut être allumé, par quelque artifice que ce soit, car il n'y a point

² Expression de Flamel pour signifier les Cendres.

d'autre genre ou espèce de feu externe pour l'œuvre purement physique. Notre Acier est la Mine de l'Or, l'esprit très pur au-delà de toutes choses. C'est le feu infernal, secret, extrêmement volatil en son genre, le Miracle du Monde, le *Système* (ou la composition, l'assemblage et la concordance) des vertus supérieures dans les inférieures. C'est pourquoi le Tout-Puissant l'a marqué d'un signe remarquable, la naissance duquel est annoncée par l'orient philosophique dans l'horizon de sa sphère microcosmique. Les Sages l'ont vu dans leur terre de vie et de sagesse, laquelle est l'orient de tout être animé, et ils en ont été étonnés. Ils ont reconnu tout aussitôt qu'un Toi sérénissime était né dans le monde.

Toi, quand tu verras son étoile, suis-la jusqu'à son berceau. Là, tu verras un bel enfant. Fais en sorte qu'il soit dégagé des ordures et des fèces et rends honneur à cet Enfant Royal, ouvre le trésor, présente lui de l'Or. Ainsi enfin, après sa mort, il te donnera sa Chair et son Sang, qui est la souveraine Médecine dans les trois Monarchies de la terre (c'est-à-dire dans les trois règnes, minéral, végétal et animal).

CHAPITRE IV : DE L'AIMANT DES SAGES

Comme l'Acier est attiré vers l'Aimant et que, de lui-même, l'Aimant se tourne vers l'Acier, de même aussi, l'Aimant des Sages attire [à soi] leur Acier. Ainsi, comme j'ai dit que l'Acier [des Sages] était la mine de l'Or, de même aussi, notre Aimant est la véritable Mine de notre Acier.

Mais, outre cela, je dis que notre Aimant a un centre caché, qui est abondant en Sel, que ce Sel est le Menstrue dans la Sphère de la Lune et qu'il peut calciner l'Or. Ce centre, par une inclination qui lui vient de l'Archée, se tourne vers le Pôle, où la vertu de l'Acier est élevée en degrés. Dans le Pôle est le cœur de Mercure, qui est un véritable feu, où est le repos de son Seigneur. Celui qui ira sur cette grande Mer doit aborder à l'une et l'autre Inde [Orientale et Occidentale] et gouverner sa course par l'aspect de l'étoile du nord, que notre Aimant fera apparaître.

Le Sage s'en réjouira et, cependant, le fol n'en fera point d'état et il n'apprendra point la sagesse, encore qu'il voit le pôle central tourné du dedans en dehors, qui sera marqué du signe remarquable du Tout-Puissant. *Ils ont la tête si dure que, quelques signes et quelques miracles qu'ils puissent voir*, ils n'abandonneront point leurs sophistications et n'entreront point dans le droit chemin.

CHAPITRE V : LE CHAOS DES SAGES

Que le Fils des Philosophes écoute ici tous les Sages qui, d'un commun consentement, concluent que cet Ouvrage doit être comparé à la création de l'Univers. *Au commencement, donc, Dieu créa le Ciel et la Terre et il n'y avait rien sur la terre, qui était nue. Et l'Esprit de Dieu était porté sur la face des Eaux. Et Dieu dit: Que la Lumière soit, et la Lumière fut.*

Ces paroles suffiront au Fils de la Science, car il faut que le Ciel soit conjoint avec la Terre sur le lit d'amitié, par ce moyen, il régnera avec honneur pendant toute sa vie. La Terre est un corps pesant, qui est la matrice des Minéraux, parce qu'elle les garde dans son sein, quoiqu'elle fasse voir les arbres et les animaux (qu'elle produit sur sa surface). Le Ciel est le lieu où les grands luminaires font leurs révolutions avec les astres et il influe ses vertus dans les choses inférieures au travers de l'air: mais, au commencement, toutes choses, étant en confusion, firent le chaos.

Je proteste que je viens de découvrir sincèrement, ou saintement la vérité. Car notre chaos est comme une terre minérale, à cause de sa *coagulation*, et est pourtant un air volatil, au-dedans duquel est le ciel des Philosophes dans son centre. Et ce centre est véritablement astral, qui illumine la terre par sa splendeur jusque sur sa surface. Et qui sera l'homme assez prudent qui *infère*, de ce que je viens de dire, qu'il est né un nouveau Roi, qui a une domination absolue sur toutes choses, qui rachètera ses Frères, les Métaux imparfaits, de l'impureté originelle, Roi qui doit nécessairement mourir et être exalté, afin qu'il donne sa Chair et son Sang pour être la vie du monde ?

Ô Dieu de bonté, que ces Ouvrages que vous avez faits sont admirables ! Vous avez fait ces choses et elles paraissent un miracle à nos yeux. Je vous rends grâces, ô Père, Seigneur du Ciel et de la Terre, de ce que vous avez caché ces choses aux Sages et aux Prudents du siècle et que vous les avez révélées aux Petits, humbles de cœur, vos véritables Sages.

CHAPITRE VI : L'AIR DES SAGES

Le ciel étendu ou le Firmament est appelé air dans l'Écriture sainte. Notre Chaos est aussi appelé Air et en cela il y a un grand secret. Car, de même que l'Air du firmament est ce qui sépare les eaux, aussi fait notre Air et, par conséquent, notre œuvre est effectivement le système du grand monde.

Car, comme nous, qui vivons sur la terre, voyons les eaux qui sont au-dessous du Firmament et comme elles nous apparaissent, mais que celles qui sont au-dessus sont hors de notre vue, parce qu'elles sont trop éloignées de nous, aussi, dans notre microcosme [ou petit monde], il y a des eaux minérales excentrales [c'est-à-dire hors de leur centre] qui paraissent ; mais celles qui sont enfermées au-dedans, nous ne les voyons point, quoiqu'il y en ait effectivement.

Ce sont ces eaux dont l'auteur de *la nouvelle Lumière* dit qu'il y en a, mais qu'elles n'apparaissent pas jusqu'à ce qu'il plaise à l'Artiste. Tout ainsi, donc, que l'air fait une séparation entre les eaux, de même notre Air empêche que les eaux qui sont hors du centre ne puissent en aucune manière entrer avec celles qui sont dans le centre ; car, si elles y entraient et qu'elles vinssent à se mêler ensemble, elles se joindraient tout aussitôt d'une union *indissoluble*.

Je dirai donc que le soufre externe, vapoureux, comburant est opiniâtrement attaché à notre chaos, à la tyrannie duquel ne pouvant résister, il s'envole tout pur du feu, en façon d'une poudre sèche. Que si tu sais arroser cette terre aride et sèche de l'eau de son genre par une humectation naturelle, tu élargiras les pores de la terre et ce larron extérieur sera jeté dehors avec les Ouvriers de méchanceté ; l'eau, par *l'addition* du véritable soufre, sera nettoyée de l'ordure de la lèpre et de l'humeur superflue, qui la rend hydropique, et tu auras en ta puissance la *Fontaine du Comte Trévisan*, les eaux de laquelle sont proprement dédiées à la Vierge Diane.

Ce Larron est un méchant qui est armé d'une malignité arsenicale que Mercure, ce jeune homme qui a des ailes, a en horreur et fuit. Et quoique l'eau centrale soit l'épouse de ce jeune homme, il n'ose pas, toutefois, faire paraître le très ardent amour qu'il a pour elle, à cause des embûches que lui dresse ce Larron, qui a des ruses presque inévitables.

Tu as besoin ici que Diane te soit favorable, elle qui sait dompter les bêtes sauvages, qui a deux colombes, qui tempéreront avec leurs ailes la malignité de l'air, et ces deux colombes volant sans ailes se trouvent dans les forêts de la Nympe Vénus. Sache que ce jeune homme entre aisément par les pores, il ébranle d'abord les cataractes et les réservoirs qui sont dans l'air, il ouvre ces eaux qui n'ont point été surprises par les mauvaises odeurs et il forme une nuée déplaisante. Alors, fais venir les eaux par-dessus, jusqu'à ce que la blancheur de la Lune apparaisse. Et par ce moyen, *les ténèbres qui étaient sur la face de l'abîme* seront chassées par l'Esprit qui se meut dans les eaux.

Ainsi, par le commandement de Dieu, la Lumière apparaîtra. Sépare par sept fois la lumière d'avec les ténèbres et notre création philosophique du

Mercure sera accomplie. Et le septième jour sera pour toi un Sabbat et jour de repos. De sorte que, depuis ce temps-là jusqu'à ce qu'une année après soit parachevée et révolue, tu pourras attendre la génération du fils surnaturel du Soleil, qui viendra dans le monde vers la fin des siècles, c'est-à-dire des époques et Iliade philosophiques, pour délivrer ses frères de toute leur impureté originelle et les régénérer avec vertu prolifique.

CHAPITRE VII:
DE LA PREMIÈRE OPÉRATION DE LA PRÉPARATION DU
MERCURE PHILOSOPHIQUE, PAR LES AIGLES VOLANTES

Sois instruit, mon Frère, que l'exacte préparation des Aigles des Philosophes est estimée le premier degré de perfection et que, pour le connaître, il faut être habile et avoir bon esprit. Car ne t' imagine point que pas un de nous soit parvenu à cette science par hasard ou par une imagination fortuite, comme le vulgaire ignorant le croit sottement. Nous avons beaucoup et longtemps sué et travaillé, nous avons passé plusieurs nuits sans dormir et nous avons bien pris de la peine pour découvrir la vérité. Toi donc, studieux commençant, qui désires parvenir à cette Science, sois fortement persuadé que, si tu ne travailles beaucoup et si tu ne te donnes de la peine, tu ne feras jamais rien ; j'entends dans la première opération qui est épineuse ; car, dans la seconde, c'est la Nature toute seule qui fait tout l'ouvrage, sans qu'il soit besoin d'y mettre la main, si ce n'est pour entretenir seulement un feu modéré au-dehors.

Conçois donc bien, mon frère, ce que veulent dire les Philosophes, quand ils disent qu'il faut mener leurs Aigles pour dévorer le Lion et que, moins il y a d'Aigles, plus le combat est rude et qu'elles demeurent plus longtemps à le vaincre ; mais, lorsqu'il y a ou sept ou neuf Aigles, cette opération se fait parfaitement bien. Le Mercure philosophique est par exemple, l'Oiseau d'Hermès, qui est tantôt appelé Oie, tantôt Faisan, tantôt celui-ci et tantôt celui-là.

Mais, quand les Philosophes parlent de leurs Aigles, ils parlent en pluriel et en comptent depuis trois jusqu'à dix. Ce n'est pas qu'ils veuillent dire par là qu'il faille mettre autant de poids d'eau contre chaque poids de terre (comme ils disent qu'il faut d'Aigles). Car (par leurs Aigles) ils entendent parler du poids intérieur, c'est-à-dire qu'il faut faire rejoindre autant de fois à la terre l'eau qu'elle en aura été rendue aiguë [et rectifiée], qu'ils disent qu'il faut d'Aigles. Et cette acuité ou [rectification] se fait par la sublimation. De sorte que chaque sublimation du Mercure des Philosophes est prise pour une aigle et la septième sublimation exaltera tellement ton Mercure qu'il sera alors un

bain très propre pour ton Roi. Afin donc de t'expliquer bien cette difficulté [et que tu n'aies plus aucun doute là-dessus], écoute-moi bien attentivement et ne m'impute pas ton ignorance.

Il faut prendre de notre Dragon *igné*, qui cache dans son ventre l'Acier magique, quatre parties; de notre Aimant, neuf parties; mêle-les ensemble par un feu brûlant en forme d'eau minérale, au-dessus de laquelle il surnagera une écume à mettre à part. Laisse la coquille et prends le noyau, que tu mettras séparément; purge-le et le nettoie trois fois par le feu et le sel; et cela se fera aisément, si Saturne a vu et considéré sa beauté dans le miroir de Mars.

De là se fera le Caméléon ou notre Chaos, dans lequel sont cachés tous les secrets en puissance et vertu et non pas actuellement. C'est là l'enfant hermaphrodite qui, dès son berceau, a été infecté par la morsure du chien enragé de Corascène, ce qui fait que l'*hydrophobie* (c'est-à-dire la crainte continuelle qu'il a de l'eau) le rend fol et insensé, jusque là que, quoique l'eau lui soit plus proche qu'aucune autre chose naturelle, il en a pourtant horreur et la fuit: quels destins!

Il y a toutefois, deux Colombes dans la forêt de Diane, qui adoucissent sa rage furieuse, si l'on sait les y appliquer par l'art de la nymphe Vénus. Alors, de peur qu'il ne retombe dans l'*hydrophobie* (et afin qu'il n'ait plus aversion de l'eau), plonge-le et le submerge dans les eaux, en sorte qu'il y périsse. Ce chien, qui se noircit de plus en plus et toujours enragé, ne pouvant souffrir ces eaux, presque noyé et suffoqué, montera et s'élèvera sur la surface des eaux. Chasse-le en faisant pleuvoir sur lui; et en le battant, fais-le fuir bien loin. Ainsi, les ténèbres disparaîtront.

La Lune, étant pleine et resplendissante, donne lors des ailes à l'aigle et elle s'envolera, laissant mortes derrière elle les Colombes de Diane, lesquelles ne peuvent profiter de rien, si elles meurent à la première rencontre. Fais cela sept fois et lors, enfin, tu auras trouvé le repos, n'ayant plus rien à faire qu'à décuire simplement, ce qui est un très grand repos, un jeu d'enfants et un ouvrage de femmes.

CHAPITRE VIII: DU TRAVAIL ENNUYEUX DE LA PREMIÈRE PRÉPARATION OU OPÉRATION

Quelques ignorants, qui font les Chimistes, ont voulu s'imaginer que tout notre Ouvrage, depuis le commencement jusqu'à la fin, n'est qu'une récréation pleine de divertissements et qu'il n'est aucunement pénible; mais qu'ils

se repaissent à la bonne heure de leur imagination. Il est certain que, dans un ouvrage qu'ils se persuadent être aussi aisé, ils ne recueilleront que du vent de leur vaine imagination et de leur opération fainéante. Pour nous, nous sommes assurés qu'après la bénédiction de Dieu et une bonne racine, c'est le travail, l'industrie et le soin qui font le principal de notre affaire.

Certes, le travail qu'on emploie dans le tracas du ménage, qui doit plutôt passer pour un jeu et pour un divertissement que pour une peine, ne nous peut pas donner la satisfaction que nous souhaitons si passionnément. Au contraire, il ne faut pas, comme dit Hermès, prétendre épargner sa peine, quand on en devrait incommoder sa santé. Car, autrement, ce que le sage a prédit dans ses paraboles se trouvera véritable, c'est à savoir que *le désir du paresseux le tuera*. Et il ne faut pas s'étonner si tant de personnes qui travaillent à l'alchimie deviennent pauvres, parce qu'ils n'aiment pas le travail et n'épargnent pas toutes sortes de dépenses inutiles.

Mais nous, qui savons ce que c'est que l'œuvre et qui l'avons fait, nous avons trouvé par l'expérience qu'il n'y a point de travail plus ennuyeux qu'est notre première préparation. C'est pourquoi Morien exhorte sérieusement là-dessus le roi Calid, en lui disant : *Que plusieurs Philosophes s'étaient plaints de l'ennui que donne ce premier travail*. Et je ne crois pas que l'on doive entendre ceci métaphoriquement, parce que je ne regarde pas présentement les choses comme elles paraissent dans le commencement de l'œuvre surnaturel, mais de la manière et telles que nous les avons premièrement trouvées.

Le plus rude travail, la peine tout entière
Est à parfaitement préparer la matière.

Il ajoute :

Hercule te fait voir, par ses travaux si grands,
Combien pénible à faire est ce que tu prétends.
Que de rudes travaux, que de peine on endure
À préparer la masse et la matière impure.
Dit le poète Augurel, liv. 17 de la Chrysopée.

C'est ce qui a fait dire au fameux d'*Espagnet*, auteur du secret hermétique, que ce premier travail est un travail d'Hercule, parce qu'il y a dans nos principes beaucoup de superfluités *hétérogénées* (c'est-à-dire de différentes natures), qui ne peuvent jamais être rendues assez pures pour servir à notre ouvrage et qu'il faut, par conséquent, entièrement évacuer. Ce qu'il est impossible de pouvoir faire sans avoir la théorie et la connaissance de nos secrets, par laquelle nous enseignons un moyen par lequel on peut extraire le

Diadème royal du sang menstruel de notre prostituée. Et après que l'on aura connu ce moyen ou milieu, il faut encore un très grand travail, et si grand que le Philosophe a dit que plusieurs avaient abandonné l'art et l'œuvre sans l'achever, à cause des peines épouvantables qu'il y a à souffrir.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'une femme ne puisse être capable de faire ce travail, pourvu qu'elle en fasse sa tâche principale et non pas un jeu ni un divertissement. Mais quand, une fois, on a le Mercure tout préparé par la première opération, très longue, ennuyeuse et difficile, quoique naturelle, et que Bernard de Trévisan appelle *la Fontaine*, alors, on a trouvé le repos, *qui est plus à souhaiter qu'aucun travail*, comme dit le Philosophe.

CHAPITRE IX : DE LA VERTU DE NOTRE MERCURE SUR TOUS LES MÉTAUX

Notre Mercure est le Serpent qui dévora les Compagnons de Cadmus et il ne s'en faut pas étonner, puisqu'il avait déjà dévoré Cadmus lui-même, qui était beaucoup plus fort qu'eux. À la fin, pourtant, Cadmus percera ce Serpent d'outre en outre quand, par la vertu de son soufre, il l'aura coagulé.

Sache donc que ce Mercure (c'est-à-dire le nôtre) a la domination et la puissance sur tous les corps métalliques et qu'il les résout dans leur plus proche matière mercurielle, en séparant leurs soufres. Sache, de plus, que le Mercure d'un aigle ou de deux ou, au plus, de trois commande à Saturne, à Jupiter et à Vénus, c'est-à-dire au plomb, à l'étain et au cuivre. Il commande à la Lune, c'est-à-dire à l'argent, depuis trois aigles jusqu'à sept. Et enfin, quand il a jusqu'à dix aigles, il commande au Soleil, c'est-à-dire à l'or.

Partant, je déclare que ce mercure est plus proche du premier être (ou matière) des Métaux que pas un autre mercure. C'est pour cela qu'il pénètre *radicalement* les corps métalliques et qu'il rend manifestes et fait apparaître en dehors leurs profondeurs cachées.

CHAPITRE X : DU SOUFRE QUI EST DANS LE MERCURE PHILOSOPHIQUE

Il n'y a rien de si merveilleux que de ce que, dans notre Mercure, il y a un soufre non seulement actuel [c'est-à-dire qui y est réellement et effectivement], mais encore qui est actif (et agissant) et, cependant, qu'avec cela, il

garde et conserve toutes les proportions et la forme du mercure. Il faut donc nécessairement qu'une forme ait été mise et introduite dans le mercure par notre préparation ; et cette forme, c'est le soufre métallique ; et ce soufre, c'est un feu qui putréfie et pourrit l'or composé ou disposé pour s'unir à lui, comme étant l'âme générale du monde.

Ce feu *sulfureux*, c'est la semence spirituelle que notre vierge a contractée et reçue, ne laissant pas pour cela de demeurer toujours vierge, parce que la virginité peut bien souffrir un amour spirituel sans en être corrompue, comme le dit l'auteur du *Secret hermétique* et comme l'expérience le fait voir. Notre Mercure est hermaphrodite à cause de ce soufre, parce qu'il renferme et contient en lui, tout à la fois et en même temps, un principe qui est tout ensemble actif et passif et qui est rendu évident et apparent par le même degré de digestion. Car, étant joint avec l'or, il le ramollit, le liquéfie et le dissout par une chaleur accommodée et proportionnée à l'*exigence* du composé. Par le moyen de cette même chaleur, il se coagule soi-même et, en se coagulant, il donne et produit l'or et l'argent philosophique, selon le degré de la seconde opération et le désir de l'Artiste.

Ce que je vais dire te semblera peut-être incroyable, mais il est pourtant vrai, c'est à savoir que le mercure qui est homogène, pur et net, étant par notre artifice engrossé d'un soufre interne, se coagule soi-même, étant aidé seulement d'une chaleur convenable externe, et qu'il se coagule à la façon de fleur ou crème de lait ; sur la surface des eaux, ce mercure nage en forme d'une espèce de terre subtile ; mais, lorsqu'il est joint avec l'Or, non seulement il ne se coagule pas, mais, étant ainsi composé, il paraît de jour en jour plus mou, jusqu'à ce que, les corps étant presque dissous, les esprits aient commencé à se coaguler dans une couleur très noire et une odeur très puante.

Il est donc évident que ce soufre spirituel métallique est effectivement le premier mobile qui fait mouvoir la roue et qui fait tourner l'essieu en rond, mais c'est ce mercure qui est véritablement l'Or volatil, non pas encore assez cuit ni assez digéré, cependant assez pur. Aussi, par une simple digestion, il se change en Or ; il est vrai que, quand l'artiste en est à l'opération de joindre notre mercure à l'Or qui est déjà parfait, il ne se coagule pas tant, mais il dissout l'Or corporel et, l'ayant dissous, il demeure sous une même forme avec lui, quoiqu'il faille nécessairement que la mort précède cette parfaite union, afin qu'après cette mort, ils se puissent tous deux unir, non seulement dans une unité simplement parfaite, mais dans une perfection qui est parfaite plus qu'au millième degré.

CHAPITRE XI :
COMMENT ON A TROUVÉ LE PARFAIT MAGISTÈRE

Tous les Sages qui ont autrefois acquis la connaissance de cet Art, sans aucun Livre, ont été poussés, par l'inspiration de Dieu, à le rechercher et à l'acquérir de la manière que je vais dire. Car je ne saurais croire que personne l'ait jamais eu immédiatement par révélation, si ce n'est peut-être qu'on veuille dire que Salomon l'ait eu ainsi, ce que j'aime mieux laisser indécis que de me mêler de le vouloir décider. Mais, quand il serait vrai qu'il l'aurait eu, peut-on conclure de là qu'il ne l'ait pas acquis par la recherche et par l'étude, puisqu'il ne demanda à Dieu seulement que la Sagesse, qu'il lui donna de telle sorte qu'il eut, tout ensemble avec elle les richesses et la paix, puisque la sagesse les procure aisément ? Puisque, donc, il étudia et examina soigneusement la nature des Plantes et des Arbres, depuis le Cèdre qui est au Liban jusqu'à l'Hysope des murailles, qui sera l'homme de bon sens qui puisse nier qu'il ne se soit aussi appliqué à la connaissance de la nature des Minéraux, qui n'est pas moins agréable que l'autre, et qu'il n'en ait eu l'intelligence.

Mais reprenons notre discours. Nous disons qu'il y a bien de l'apparence que les premiers qui ont possédé ce Magistère, comme Hermès, qui n'avaient aucun livre d'où ils pussent apprendre, ont premièrement recherché, non pas à faire la perfection plus que parfaite, mais seulement à pousser et élever les métaux imparfaits jusqu'à la perfection et à la condition royale de l'Or. Et parce qu'ils s'aperçurent que tout ce qui est métallique est d'origine mercurielle et que le mercure était très semblable au plus parfait des métaux, qui est l'Or, en poids et en homogénéité, ils essayèrent de le pousser, par la cuisson, jusqu'à la maturité et à la perfection de l'Or ; mais ils n'en purent venir à bout, par quelque manière et degré de feu qu'ils pussent faire.

Ils s'avisèrent donc que, pour faire ce qu'ils prétendaient, outre la chaleur extérieure, il leur fallait encore, à tout le moins, un feu interne. Ils se mirent donc à chercher ce feu en plusieurs choses. Et premièrement, ils tirèrent des eaux extrêmement chaudes des moindres minéraux, avec quoi ils rongèrent le mercure (et le réduisirent en parties imperceptibles). Mais, quelques artifices qu'ils pussent y employer, ils ne purent, par cette voie-là faire que le mercure changeât ses propriétés intérieures, parce que toutes les eaux corrosives ne sont que des agents extérieurs et qui agissent seulement par dehors, comme fait le feu, quoique différemment, et que d'ailleurs ces eaux, qu'ils appelaient menstrues, ne demeuraient pas avec le corps dissous.

Étant confirmés par cette même raison, ils ont laissé toute sorte de sels, hormis un seul sel, qui est le premier être de tous les sels, qui dissout quelque

métal que ce soit et, par même moyen, coagule le mercure, ce qu'il ne fait pourtant que par une voie violente. Voilà pourquoi cet agent est derechef séparé des choses qu'il a dissoutes, sans qu'il y ait aucun déchet en son poids et qu'il se perde rien de sa vertu et de ses forces.

C'est pourquoi les Sages connurent, enfin, que ce qui empêchait la digestion et cuisson du mercure était qu'il avait des crudités aqueuses et des *fèces* terrestres, lesquelles, étant intimement enracinées dans lui, ne pouvaient en être chassées qu'en renversant tout le composé. Ils reconnurent, dis-je, que, si le mercure pouvait être dépouillé et purifié de ces deux choses, il serait tout aussitôt fixe, parce qu'il a en soi un soufre qui a une vertu fermentative et duquel le plus petit grain est capable de coaguler tout le corps du mercure, pourvu qu'on en pût ôter et séparer les *fèces* et les crudités. Ils essayèrent donc de le faire, en le purgeant diversement ; mais ce fut en vain, parce que, pour faire cette opération, il faut tout ensemble mortifier et revivifier ou réengendrer, ce qui ne se peut faire sans un agent.

Enfin, ils connurent que, dans les entrailles de la terre, le mercure avait été destiné pour être fait métal et que, pour y parvenir, il conservait un mouvement journalier, autant de temps que le lieu et les autres choses extérieures ont demeuré bien disposées ; mais que, ces choses ayant été corrompues par accident, cette production qui n'était pas mûre tombait d'elle-même et que c'est pour cela que (ce mercure) paraît en quelque façon privé de mouvement et de vie. Or il est impossible de pouvoir immédiatement retourner de la privation à l'habitude.

Ainsi, ce qui aurait dû être actif et agent dans le mercure est passif, de sorte qu'il faut introduire en lui une autre vie de même nature, qui, lorsqu'on la lui introduit, réveille et ressuscite la vie du mercure qui est cachée. Ainsi, la vie reçoit la vie et c'est alors, enfin, qu'il est changé entièrement et jusque dans le profond ; et les *fèces* ou ordures sont alors d'elles-mêmes jetées hors du centre, ainsi que nous avons dit bien au long dans les Chapitres précédents. Cette vie est dans le seul soufre métallique ; les Sages l'ont cherché dans Vénus et dans les substances semblables, mais inutilement.

Enfin, ils ont essayé sur l'enfant de Saturne, c'est-à-dire sur la saturnie végétale, et ils ont reconnu, par l'expérience, qu'il était la racine générative et l'épreuve de l'or. Et parce qu'il a le pouvoir de séparer les *fèces* de l'Or mûr, ils croyaient qu'à plus forte raison, il ferait la même chose sur le mercure, par un raisonnement et par une conséquence qu'ils tiraient du plus au moins. Mais l'expérience leur fit connaître que cet enfant de Saturne avait lui-même des impuretés qu'il gardait toujours et ils se souvinrent du proverbe commun qui dit : *Soyez purs vous-mêmes, vous qui voulez purifier les autres*. C'est

pourquoi, ayant entrepris de le vouloir purger, ils trouvèrent qu'il était absolument impossible de le faire, parce qu'il n'avait en soi aucun soufre métallique, quoiqu'il eût abondance d'un sel naturel très pur.

Comme ils remarquèrent que, dans le Mercure, il n'y avait que bien peu de soufre, et qui était seulement passif, ils n'en trouvèrent, dans cette race de Saturne, aucun qui y fût actuellement, mais seulement en puissance; c'est pourquoi elle a fait alliance avec le soufre arsenical brûlant et, étant folle quand elle est sans lui, elle ne peut subsister dans une forme coagulée; et cependant, elle est si stupide qu'elle aime mieux demeurer avec cet ennemi, qui la tient étroitement en prison, et commettre un concubinage que de le quitter et de paraître sous une forme mercurielle.

Les Mages, donc, cherchant plus à fond le soufre actif, ils l'ont enfin si bien recherché qu'ils l'ont trouvé, très profondément caché dans la maison d'Ariès³; ils reconnurent que la même race de Saturne avait alors, dans cette maison, reçu ce soufre avec grande avidité, parce qu'elle est une matière métallique très pure, fort tendre et très prochaine du premier être des métaux, qui n'a aucun soufre actuel, mais qui a la puissance de recevoir le soufre; c'est pourquoi elle l'attire à soi comme un Aimant et elle l'engloutit et le cache dans son ventre. Et le Tout-Puissant, pour embellir et orner parfaitement cet ouvrage, le marque de son sceau royal. Les Mages furent d'abord fort réjouis, voyant qu'ils n'avaient pas seulement trouvé le soufre, mais qu'il était même tout prêt.

Ayant, enfin, essayé de purger le mercure par ce soufre, ils n'en eurent pas l'issue qu'ils espéraient, parce qu'il y avait encore de la malignité arsenicale mêlée avec ce soufre, qui avait été engloutie dans la race de Saturne; et quoiqu'il y eût lors fort peu de cette malignité, à l'égard de la grande quantité qu'il y en avait, quand ce soufre était dans sa nature minérale, toutefois, ce peu qui y restait ne laissait pas d'empêcher que ce soufre ne pût avoir ingrés en aucune manière; c'est pourquoi ils œuvrèrent autrement ce soufre mercuriel saturnien et ils trouvèrent, par l'épreuve qu'ils en firent, que cette malignité de l'air était corrigée et tempérée par les colombes de Diane et cette expérience les rendit satisfaits. Alors, ils mêlèrent la vie avec la vie et ils humectèrent la sèche par la liquide et ils aiguisèrent la passive par l'active et par la vivante, ils vivifièrent la morte. Ainsi le Ciel, pour un temps, fut couvert de nuées et, après de longues pluies, il redevint clair et serein.

Lors, le Mercure sortit hermaphrodite. Ils le mirent donc dans le feu et ils

³ Cosmopolite dit dans le ventre d'Ariès, qui commence le dixième jour de l'Équinoxe de Mars, c'est-à-dire le 1^{er} Avril.

ne furent pas longtemps à le coaguler et, dans sa coagulation, ils trouvèrent le Soleil et la Lune très purs.

Enfin, rentrant en eux-mêmes, ils s'avisèrent que ce mercure, quoique épuré, n'étant pas encore coagulé, n'était pas encore métal, mais cependant assez volatil, jusqu'à ne laisser, dans sa distillation, aucunes *fèces* ni résidence dans le fond du vaisseau : ils l'appelèrent, pour ce sujet, un Soleil *indigeste* et qui n'était pas mûr et leur Lune vive.

Ils considérèrent de plus, parce qu'il était le véritable premier être de l'Or, étant encore volatil, que, par conséquent, il pouvait bien être le champ, dans lequel l'Or étant semé, il s'augmenterait et multiplierait en vertu.

Voilà pourquoi ils mirent l'Or dans ce mercure. Et (ce qui donne d'abord de l'admiration) dans ce même Mercure, le fixe fut fait volatil, le dur fut rendu mol et le coagulé fut dissous, au grand étonnement de la nature même. C'est pourquoi ils marièrent ces deux choses ensemble, les enfermèrent dans un vaisseau de verre, les mirent sur le feu et ils gouvernèrent l'ouvrage selon le besoin et l'exigence de la nature, durant longtemps. Ainsi, celui qui était mort fut vivifié et celui qui était vivant mourut. Le corps se pourrit et l'esprit ressuscita glorieux et l'âme fut exaltée jusqu'à une quintessence qui fut une médecine souveraine pour les animaux, les métaux et les végétaux.

CHAPITRE XII : LA MANIÈRE EN GÉNÉRAL DE FAIRE LE PARFAIT MAGISTÈRE

Nous devons à jamais rendre grâces à Dieu de ce qu'il lui a plu nous montrer ces secrets de la nature, qu'il a cachés aux yeux de plusieurs. C'est ce qui nous oblige de découvrir gratuitement et fidèlement, à ceux qui sont comme nous amateurs de cette Science, ce que nous avons reçu gratuitement de la libéralité de ce grand Bienfaiteur.

Sache donc que le plus grand secret de notre opération n'est autre chose qu'une cohobation des natures l'une sur l'autre, jusqu'à ce que la vertu parfaitement digérée et cuite soit extraite du digéré par le moyen du cru.

Pour cet effet, il faut premièrement avoir préparé et accommodé exactement toutes les choses qui entrent dans l'œuvre. Secondement, il faut bien disposer les choses du dehors. En troisième lieu, les choses étant ainsi prêtes et préparées, il faut un bon régime. Quatrièmement, il faut, avant de travailler, avoir la connaissance et savoir les couleurs qui apparaissent dans

l'œuvre, afin de ne pas travailler en aveugle. Cinquièmement et en dernier lieu, il faut de la patience, afin qu'on ne hâte pas l'ouvrage ou que l'on ne le gouverne et ne le pousse pas avec précipitation. Nous parlerons de toutes ces choses par ordre et l'une après l'autre. Et nous en dirons tout ce qu'un frère en peut dire à son frère.

CHAPITRE XIII DE L'USAGE DU SOUFRE MÛR DANS L'ŒUVRE DE L'ÉLIXIR

Nous avons parlé de la nécessité du mercure et nous en avons découvert beaucoup de secrets qui, avant nous, étaient assez rares et inconnus dans le monde, parce que presque tous les Livres de Chimie ne sont pleins que d'énigmes ou d'opérations sophistiquées ou, enfin, d'un entassement et d'une confusion de paroles insipides.⁴ Pour moi, je n'ai pas agi de la sorte, soumettant en cela une véritable volonté au bon plaisir de Dieu, qui doit, ce me semble, ouvrir et révéler ces trésors en ce dernier âge du monde.

Ainsi, je ne crains plus que cet art devienne vil et méprisable ; je souhaite que cela n'arrive pas et il ne se peut faire, parce que la véritable Sagesse se conserve d'elle-même et se maintient dans un honneur éternel. Mais plutôt à Dieu que l'Or et l'Argent, ces deux grandes idoles qui ont, jusqu'à présent, été adorées de tout le monde, devinssent aussi méprisables que la boue et le fumier. Car moi, qui sais l'art de les faire, je ne serais pas tant en peine de me cacher que je suis, de sorte qu'il semble que la malédiction de Caïn soit tombée sur moi (ce que je ne saurais penser sans verser des larmes et sans soupirer) et que je sois, comme lui, chassé de devant la face du Seigneur, me voyant privé de l'agréable compagnie de mes amis, avec qui j'avais autrefois conversé en toute liberté. Mais, à présent, il semble que je sois poursuivi par les furies et je ne puis demeurer longtemps en aucun lieu en assurance, ce qui m'oblige bien souvent de faire, en gémissant, la plainte que Caïn faisait à Dieu : *Voici que quiconque me trouvera me tuera.*

Je n'ose pas même prendre le soin de ma famille, étant vagabond et errant, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, sans avoir aucune demeure assurée ni arrêtée. Et quoique je possède toutes les richesses, je ne puis, néanmoins, m'en servir que de bien peu. En quoi est-ce donc que je suis heureux, si ce n'est dans la spéculation, dans laquelle j'avoue que j'ai une très grande satisfaction

⁴ Il y a dans le Latin *Verborum scabiosorum congerie*, c'est-à-dire, d'un entassement de parole galeuse.

d'esprit ? Il y en a plusieurs, qui n'ont pas la connaissance de cet art, qui s'imaginent que, s'ils en avaient la possession, ils feraient bien des choses. Je croyais bien autrefois de même, mais, les dangers que j'ai courus m'ayant rendu plus sage, j'ai choisi une méthode plus particulière et plus secrète ; car quiconque est une fois échappé d'un péril où il a couru risque de sa vie, il en est plus sage par la suite. On dit, en commun proverbe, que les femmes de ceux qui ne sont pas mariés et les enfants des pucelles sont bien vêtus et bien nourris.

J'ai trouvé le monde dans un état très corrompu et pervers et je n'ai vu presque personne, quelque apparence qu'il eût d'honnête homme et quelque affectionné qu'il parût pour le bien public, qui n'agit pour un intérêt sordide et indigne d'un homme d'honneur. On ne peut rien faire tout seul et sans se communiquer, surtout en ce qui regarde les œuvres de miséricorde [et la compassion pour le prochain]. Et cependant, si l'on le veut faire, on se met en danger de sa vie, comme je l'ai expérimenté en des pays étrangers où, ayant donné ma médecine à des moribonds et à d'autres malades, abandonnés ou qui avaient des maladies fâcheuses et fort difficiles, et les ayant guéris comme par miracle, on a commencé à dire que cela s'était fait par l'Élixir des Philosophes. De sorte que je me suis trouvé plusieurs fois bien en peine et j'ai été contraint de changer d'habits, de me raser, de prendre la perruque et, ayant changé de nom, de me sauver la nuit pour ne pas tomber entre les mains de très méchantes gens, qui m'en voulaient sur le seul soupçon qu'ils avaient que je possédais ce secret et par l'envie et l'avidité détestable d'avoir de l'Or.

Je pourrais raconter beaucoup de choses qui me sont arrivées sur ce sujet, qui paraîtraient incroyables et sembleraient ridicules à quelques-uns ; car il me semble que je leur entends dire : Si je savais ce secret, je me comporterais bien autrement ; mais ils doivent savoir que les personnes d'esprit ont bien de la peine à converser avec des gens stupides. Les spirituels, d'autre côté, sont adroits, subtils, pénétrants et clairvoyants comme des Argus. Il y en a même de curieux et d'autres qui suivent les maximes de Machiavel, qui s'informent très curieusement de la vie, des mœurs et des actions des personnes. Et il est bien malaisé de se pouvoir cacher à ceux-là, surtout si l'on a tant soit peu de familiarité avec eux.

Si je parlais à quelqu'un de ceux qui ont cette imagination que, s'ils avaient la pierre philosophale, ils feraient ceci ou cela et que je leur dise : Vous connaissez particulièrement une personne qui la sait faire, tout aussitôt faisant réflexion là-dessus, ils me répondraient : Cela ne peut être ; il se pourrait bien faire que je verrais une fois un Philosophe sans le connaître ; mais, si j'avais conversé familièrement avec lui, il est impossible que je ne m'en aperçusse. Toi donc, qui as cette opinion de toi-même, penses-tu que les autres n'aient

pas autant d'esprit et ne soient pas aussi clairvoyants que toi, pour te pouvoir découvrir? Car il faut nécessairement converser avec quelqu'un, autrement tu passerais pour un Cynique, comme un autre Diogène.

Tu ne peux pas, sans te faire mépriser, avoir familiarité avec des gens de la lie du peuple. Que si tu fais amitié avec des personnes prudentes, il faut que tu sois bien avisé et que tu prennes bien garde que les autres ne te puissent reconnaître aussi facilement que tu crois pouvoir découvrir un Philosophe et tirer son Secret de lui, pourvu seulement que tu eusses sa conversation. Encore aurais-tu bien de la peine à t'apercevoir qu'il eût ce soupçon de toi, sans que tu en reçusses bien de l'incommodité, outre qu'il suffit, pour te faire dresser des embûches, qu'on ait la moindre conjecture du monde de ton Secret. Les hommes sont si méchants que je sais qu'il y en a eu de pendus sur ce simple soupçon, qui pourtant ne savaient rien. Il suffisait que quelques gens désespérés eussent seulement ouï parler de cette science et que ceux qu'ils en soupçonnaient eussent la réputation de la savoir.

Je serais trop long et trop ennuyeux si je voulais raconter tout ce que j'ai expérimenté, vu et ouï dire sur cette affaire, et plus en ce temps ici qu'en aucun autre des siècles passés. Et de vrai, ne voit-on pas que l'Alchimie est un vrai prétexte dont tout le monde se sert, de sorte que, si tu fais la moindre chose en secret, à peine pourras-tu faire trois pas que tu ne sois trahi? La précaution que tu apporteras à te cacher fera naître l'envie aux curieux de t'observer de plus près. Ils feront courir le bruit que tu fais la fausse monnaie. Enfin, que ne diront-ils point? Que si tu veux agir plus ouvertement, les choses que tu feras seront surprenantes et extraordinaires, soit dans la Médecine, soit dans l'Alchimie; si tu as quelque gros lingot d'Or ou d'Argent que tu veuilles vendre, on s'étonnera de voir une si grande quantité d'Or fin et d'Argent si pur et on sera en peine d'où cela peut venir, d'autant qu'il ne vient point d'Or si fin d'aucun endroit, si ce n'est peut-être de la Barbarie et de la Guinée, qu'on en apporte de fort fin, qui est en menus grains comme du sable.⁵ Et celui que tu auras étant encore d'un plus haut carat et en lingot, cela donnera un grand sujet de murmurer.

Les marchands ne sont pas si niais, quoiqu'ils disent, comme les enfants qui jouent, nous avons les yeux fermés, venez, nous ne voyons goutte; si tu es assez facile pour y aller, d'un seul clin d'œil, ils en découvriront plus qu'il ne faut pour te faire bien du mal et de la peine. Pour l'Argent fin, il n'en vient point, d'aucun endroit, qui le soit tant que celui que nous faisons par notre Art. On en apporte de fort bon d'Espagne, qui n'est pourtant guère meilleur

⁵ On pêche cet Or dans le fleuve Niger.

que l'Argent Sterling d'Angleterre, et si la monnaie en est bien plus mal faite et on ne le peut transporter qu'en cachette, à cause qu'il est défendu par les lois du pays. Si tu vas donc vendre une grande quantité d'Argent fin, tu te découvriras par là et, si tu le veux allier, n'étant pas Orfèvre ni Monnayeur, tu mérites la mort par les lois de Hollande et d'Angleterre et de presque toutes les nations, qui défendent sur peine de la vie, à qui que ce soit qui n'est pas Maître Orfèvre ou Monnayeur, de faire aucun alliage à l'Or et à l'Argent, encore qu'il n'y en ait que le poids qu'il faut.

J'en puis bien parler avec certitude, parce qu'étant dans un pays étranger, déguisé en Marchand, et ayant voulu vendre un lingot d'argent très pur, d'environ 1200 marcs (parce que je n'avais pas osé y mettre de l'alliage, à cause que chaque pays a son Titre particulier pour l'Argent et son carat pour l'Or, que les Orfèvres et les Monnayeurs connaissent tout aussitôt, de manière que, si vous pensiez dire que cet Argent ou cet Or vint ou d'ici ou de là, le connaissant par la touche, ils vous arrêteraient; ceux à qui je le voulais vendre me dirent tout aussitôt que c'était de l'argent fait par artifice; et quand je leur demandais à quoi ils le connaissaient, ils ne me répondirent autre chose sinon qu'ils n'étaient pas apprentis et qu'ils connaissaient fort bien l'Argent qui venait d'Angleterre, d'Espagne, d'ailleurs et que celui-là n'était du titre de pas un de ces pays-là. Ce qu'ayant ouï, je m'évadai sans dire mot et je laissai là la Marchandise et l'argent que j'en devais retirer, sans que je l'aie jamais redemandé depuis.

Que si vous vouliez supposer qu'on eût apporté d'étrange pays un gros lingot d'Or ou, surtout, d'Argent, cela ne se peut pas faire sans que l'on en ait ouï parler. Le patron du Navire dira: Je n'ai point apporté tant d'argent que cela et on ne l'a point pu mettre dans mon Vaisseau, sans que quelqu'un en ait eu connaissance. Ce que entendant les autres Marchands qui vont en ces lieux-là pour trafiquer, ils s'en riront et diront: Quoi! Y a-t-il apparence que cet homme ait pu acheter tous ces lingots d'or et d'argent et les charger sur un navire, contre de si étroites défenses et contre la recherche si exacte qu'on en fait? Et ainsi, cette affaire se divulguera non seulement en ce pays-là, mais encore dans tous les pays circonvoisins. De sorte qu'étant devenu sage à mes dépens, j'ai résolu de me tenir caché et de te communiquer la science, à toi qui fais tant de belles résolutions là-dessus, pour voir ce que tu feras pour le bien public, quand tu en auras la possession.

Je dis donc qu'ayant ci-devant fait voir que le Mercure était nécessaire pour l'Œuvre, ayant même dit des particularités du Mercure, que pas un des Anciens n'avait déclarées avant moi, maintenant, je dis tout de même que le Soufre, d'autre côté, y est aussi fort nécessaire, parce que, sans lui, le Mer-

cure ne recevra jamais de congélation qui puisse être profitable à l'Œuvre surnaturelle.

Ce Soufre dans notre ouvrage fait la fonction de mâle et quiconque, sans le Soufre, entreprend de vouloir faire l'art de la Transmutation ne fera jamais rien. Car tous les Philosophes assurent, d'un commun accord, qu'il est impossible de faire aucune Teinture sans leur Laton ou Airain. Et leur Airain est l'Or vulgaire sans aucune ambiguïté, ils l'appellent de la sorte et il est la femelle. C'est ce qui a fait dire au fameux Sendivogius : *Que le Philosophe connaît notre Pierre jusque parmi les fumiers ; et l'ignorant ne peut pas comprendre ni croire qu'elle soit même dans l'Or.*

C'est donc dans l'Or, je veux dire dans l'Or des Philosophes, qui provient du Soufre Mercuriel des Sages et de l'Or vulgaire, décuits et recuits ensemble en un seul corps exalté, qu'est cachée la Teinture de l'Or. Et quoique l'Or soit un corps parfaitement digéré, il se *réincruste* néanmoins dans notre seul Mercure et c'est du Mercure qu'il reçoit la multiplication de sa semence, non pas tant en poids comme en vertu. Et quoiqu'il semble que plusieurs Philosophes veuillent dire que cet Or ne soit pas Philosophique, la chose est pourtant véritablement comme je la viens de dire, parce qu'ils disent que l'Or vulgaire est mort ; que leur Or, au contraire, est vif ; mais on peut dire aussi que le grain du Froment est mort, c'est-à-dire que l'action et l'activité de germer est supprimée et offusquée en lui. Et il demeurerait toujours de la sorte (sans germer ni produire) s'il était toujours gardé dans un lieu et dans un air sec. Mais, si on le sème et qu'on le jette en terre, ce grain reçoit tout aussitôt la vie fermentive. Il s'enfle, il mollit et il germe.

Voilà, proprement, ce qui se fait dans notre Or ; il est mort, c'est-à-dire que sa vertu vivifiante est scellée et cachée sous l'écorce corporelle, comme est celle du grain de froment, quoique différemment. Car il y a grande différence entre un grain qui est végétale et l'Or qui est un métal. Mais l'Or, de même que le grain de froment, demeure toujours sans être changé, s'il est tenu dans un air sec, et il est détruit dans le feu et ne peut être réduit (en sa semence) que dans notre eau seulement. Et alors, notre grain est vivant.

Tout ainsi que le froment, étant semé dans le champ, change de nom et s'appelle la Semence du Laboureur, qui, tandis qu'il était au grenier, n'était que Froment et était aussi propre à faire du pain ou quelque autre chose semblable qu'à être Semence, ainsi l'Or, tandis qu'il est sous la forme d'une bague ou d'un vase ou d'une pièce de Monnaie, alors, c'est l'Or vulgaire. Et considéré en cette première manière, on l'appelle mort, parce qu'il pourrait demeurer de la sorte sans être changé, jusqu'à la fin du monde. Mais, considéré en cette dernière et seconde manière (c'est-à-dire en tant qu'il est joint

avec le Mercure des Philosophes), on l'appelle Or vivant, parce qu'étant ainsi conjoint, il est en puissance (de recevoir la vie), laquelle puissance peut être réduite en acte, en fort peu de jours. Et lors, cet Or ne sera plus Or, mais ce sera le Chaos des Philosophes.

Les Philosophes ont donc raison de dire que l'Or Philosophique est différent de celui vulgaire ; et toute cette différence ne consiste qu'en la composition (de l'Or avec leur Mercure). Car, de même que l'on dit qu'un homme est mort, à qui on a prononcé l'arrêt de mort, ainsi, l'Or est appelé vif, lorsqu'il est mêlé par cette composition et qu'il est mis à un feu fait de telle manière qu'en fort peu de temps, il recevra nécessairement la vie germinative et que, même, il fera paraître dans peu de jours, par ses actions, qu'il commence d'avoir vie.

C'est pourquoi les mêmes Philosophes qui disent que leur Or est vif te commandent, à toi qui recherches cet Art, de revivifier le mort. Si tu sais faire cela et que tu aies préparé l'Argent (en sorte qu'il soit tout disposé et tout prêt) et si tu mêles ton Or comme il faut, il ne tardera guère à être fait vivant. Et dans cette vivification, ton Menstrue, qui est vif, mourra. C'est pour cela que les Philosophes commandent de vivifier le mort et de mortifier ou faire mourir le vivant. Et néanmoins, premièrement et tout d'abord, ils appellent leur eau vivante. Et ils disent que la mort de l'un des principes a la même durée et tout le même période que la vie de l'autre.

D'où il est évident que leur Or se prend mort et que l'eau se prend vivante. Mais, en composant et unissant ces deux choses ensemble, l'Or qui est mort se vivifie bientôt par la cuisson et le Mercure qui est vif meurt, c'est-à-dire que l'esprit est coagulé, le corps étant dissous ; et ainsi, ils pourrissent tous deux ensemble et deviennent comme du fumier ou de la boue, jusqu'à ce que tous les membres du composé soient séparés et détachés en atomes (et en parties presque imperceptibles). C'est là la nature et l'essence de notre Magistère.

Le mystère que nous cachons avec tant de soin, c'est la préparation du Mercure, duquel il est ici véritablement dit : *Qu'il ne se peut trouver sur la terre tout prêt et préparé pour notre Ouvrage*, et ce pour des raisons toutes particulières, qui sont connues aux Philosophes. Dans ce Mercure, nous amalgamons très bien de l'Or pur en limaille ou en lames et purifié jusqu'au souverain degré de pureté et, ayant mis cet amalgame dans un vaisseau de verre bien bouché, nous le cuisons continuellement. L'Or, par la vertu de notre eau, se dissout et est résous dans sa plus prochaine matière, dans laquelle la vie de l'Or, qui y est enfermée, est mise en liberté, et reçoit la vie du Mercure qui le dissout et qui est la même chose à l'égard de l'Or qu'est une bonne terre à l'égard du grain de Froment.

L'Or étant donc dissous dans ce Mercure, il s'y pourrit et il faut que, nécessairement, cela se fasse ainsi, par la nécessité de la Nature. C'est pourquoi, après la pourriture de la mort, un nouveau Corps ressuscite, qui est de même essence que le premier, mais qui est d'une substance plus noble, laquelle reçoit les degrés de vertu avec proportion, selon la différence qui se trouve entre les quatre qualités des Éléments. Voilà en quoi consiste tout notre Ouvrage. C'est là toute notre Philosophie.

J'ai donc eu raison de dire qu'il n'y a rien de caché dans notre Œuvre que le seul Mercure, le Magistère [ou Maîtrise] duquel consiste à le bien préparer et à le joindre et le marier ensuite, dans une juste et due proportion avec l'Or, et enfin à gouverner cette composition dans le feu, selon l'exigence du Mercure, parce que l'Or lui-même ne craint point le feu. Et partant, tout le travail et tout l'ouvrage n'est qu'à si bien proportionner les degrés de la chaleur que le Mercure la puisse souffrir.

Or celui qui n'aura pas bien préparé son Mercure par la première opération, quoiqu'il mêle de l'Or avec lui, son Or ne sera que de l'Or vulgaire, parce qu'il sera joint avec un Agent qui n'a aucune vertu ni efficace et dans lequel il demeure sans s'altérer ni se changer, non plus que s'il demeurerait dans le coffre. Et quelque régime et degré de feu qu'on lui puisse donner, il ne se dissoudra point, mais il demeurera toujours dans sa masse et dans sa nature corporelle, parce qu'il n'a point d'Agent vivant. Notre Mercure n'est pas de la sorte, il est une âme vivante et vivifiante ; voilà pourquoi notre Or est Spermatique, de même que le Froment, quand il est semé, est semence qui néanmoins, demeurant au grenier, ne servirait que pour la provision et demeurerait toujours Blé et mort, encore qu'on l'enterrât dans une boîte, comme font ceux des Indes Occidentales, qui, pour conserver leurs provisions, les mettent dans des fosses, qu'ils couvrent afin qu'il n'y entre point d'eau. Ce Froment, dis-je, demeure mort s'il ne rencontre une vapeur humide dans la terre, sans quoi il ne saurait produire de fruit et il ne végétera jamais.

Je sais bien qu'il y en a plusieurs qui reprendront ce que j'enseigne ici et qui s'étonneront de ce que j'assure que le sujet matériel (ou la matière) de la pierre est l'Or vulgaire et le Mercure coulant philosophique. Car, diront-ils, nous sommes assurés du contraire. Mais venez çà, Messieurs les Philosophes, consultez vos bourses et, puisque vous savez cela, je vous demande, avez-vous la pierre des Philosophes ? Pour moi, je déclare que je l'ai, non pas que je la tiens de personne que de Dieu seul ni que je l'ai dérobée. Je l'ai, dis-je, je l'ai faite et je l'ai tous les jours en ma possession.

Distillez et brouillez donc bien vos *Eaux de pluies*, vos *Rosées de Mai*, vos *Sels* : dites hardiment tout ce qu'il vous plaira de votre Sperme plus puissant

que le démon même, dites-moi bien des injures, croyez-vous que je me fâche pour toutes vos infâmes calomnies ? Oui, je le dis encore, que le seul Or et le Mercure sont nos matériaux et je n'écris rien que je ne sache fort bien ; et Dieu, qui est le Scrutateur des cœurs, sait que ce que je dis et ce que j'écris est véritable.

Personne ne me doit accuser d'envie, parce que j'écris hardiment et sans crainte, que j'écris des choses extraordinaires et qui n'ont jamais été écrites de la manière que je les écris ; et cela, je le fais pour rendre honneur à Dieu, pour l'avantage de mon prochain, pour le mépris du monde et des richesses. Car, déjà, *Élie l'Artiste est né*, et on commence à *dire des choses glorieuses de la Cité de Dieu*. Je puis assurer, avec vérité, que je possède plus de richesses que ne vaut toute la Terre connue, mais je ne puis m'en servir, à cause des embûches des méchants.

J'ai conçu avec raison un dédain et une horreur pour l'Or et l'Argent, que tout le monde idolâtre si passionnément, avec quoi il met le prix à toutes choses et qui sont les instruments de ses pompes et de ses vanités. Ah crime infâme ! Ah néant plus que néant ! Croit-on que ce soit par envie et par jalousie que je cèle cette science ? Non, non. Car je confesse hautement que je me plains, du plus profond de mon cœur, de me voir errant et vagabond sur la terre, comme si j'étais chassé de devant la face du Seigneur.

Mais, sans tant faire de discours inutiles, je déclare ce que j'ai vu, ce que j'ai touché, ce que j'ai fait et travaillé de mes mains, ce que j'ai, ce que je possède et ce que je sais. Je le déclare, dis-je, par la seule compassion que j'ai de ceux qui s'adonnent à cette Science et par l'indignation que j'ai conçue contre l'Or, l'Argent et les pierreries, non pas en tant que ce sont des créatures de Dieu. Non, car en cette manière je les honore et je crois qu'on les doit honorer ; mais le mal est que le peuple Israélite et tout le reste du monde les adorent également. Qu'il soit donc, par conséquent, réduit en poudre comme fut le serpent d'airain.⁶

J'espère (et j'espère de vivre assez pour le voir) que, dans peu d'années, le bestial servira d'Argent et de monnaie comme autrefois et que cet appui et ce soutien de cette bête de l'Antéchrist [parce qu'elle est opposée et contraire à l'esprit du Christianisme] tombera en ruine. Le Peuple est insensé, les Nations sont affolées et ne reconnaissent point d'autre Dieu que cette masse de métal pesant et inutile. Est-il possible que ces choses pussent accompagner notre rédemption, que nous attendons depuis si longtemps et qui doit bientôt arriver, quand *la Jérusalem nouvelle aura ses places pavées d'Or, que ses Portes*

⁶ Ce fut le Veau d'Or que Moïse réduisit en poudre par le moyen de son Art secret.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

seront faites toutes entières de Pierres précieuses d'une seule pièce et que l'Arbre de vie, au milieu du Paradis, donnera ses feuilles pour la santé des Nations.

Je sais, oui, je sais que cet écrit que je publie servira à plusieurs d'Or le plus fin et que, par ce même écrit, l'Or et l'Argent deviendront aussi méprisables que le fumier. Oui, croyez ce que je vous dis, vous jeunes Étudiants et apprentis de cette Science; croyez-le, vous Vieillards et Philosophes, que le temps est proche et qu'il ne s'en faut guère qu'il ne soit venu (je n'écris pas ceci par une vaine imagination, mais je le prévois en esprit et par révélation), que nous, qui savons et possédons cette science, reviendrons des quatre coins de la terre et que nous rendrons des actions de grâces et de louange au Seigneur notre Dieu. Mon cœur conçoit et dit en lui-même des choses qui n'ont point encore été entendues. Mon esprit s'élève et bat avec joie et allégresse dans ma poitrine, en l'honneur du Dieu de tout Israël.

J'annonce et je publie ces choses dans le monde comme un Avant-coureur et un Trompette, afin que je ne meure pas sans avoir rendu quelque service au monde. Mon livre servira de précurseur à *Élie*, qui préparera la voie Royale au Seigneur. Et plutôt à Dieu que tout ce qu'il y a de gens d'esprit dans le monde sussent cet Art. Alors, l'Or, l'Argent, les Perles étant si communes et en si grande abondance partout, personne n'en ferait état, sinon en tant qu'elles contiendraient la Science. Ce serait alors qu'enfin, la vertu toute nue, étant aimable d'elle-même, serait en honneur.

J'en connais plusieurs qui possèdent cet Art et qui en ont une véritable connaissance, qui tous souhaitent fort qu'on le tienne fort secret. Mais, pour moi, je ne suis pas dans ce sentiment et j'en juge autrement par la confiance que j'ai en mon Dieu. C'est ce qui m'a obligé à écrire ce Livre, dont pas un de mes confrères les Philosophes n'a connaissance, parce que je suis comme si j'étais dans le tombeau ou mort au monde.

Dieu, en qui j'ai mis une très ferme confiance, a donné du repos et de la tranquillité à mon cœur et je crois assurément que je rendrai service, par ce moyen et par l'usage que je fais du talent qui m'a été donné, et à Dieu de qui je l'ai reçu et à mon prochain, principalement à Israël; je suis assuré que personne ne saurait faire si bien profiter son talent que je fais le mien. Car je prévois qu'il y aura pour le moins cent personnes qui seront éclairées par cet Écrit.

Ainsi, je n'ai point consulté ni la chair ni le sang et je n'ai point recherché le consentement de mes confrères pour publier cet Ouvrage. Je prie Dieu qu'il lui plaise, pour la gloire de son saint nom, que je puisse arriver à la fin que je

prétends. Alors, du moins, tous les Philosophes qui me connaissent se réjouiront de ce que j'aurai mis ce Livre en lumière.

CHAPITRE XIV :
DES CIRCONSTANCES QUI ARRIVENT ET QUI SONT
REQUISES EN GÉNÉRAL POUR FAIRE L'ŒUVRE

J'ai retranché de l'Art d'Alchimie toutes les erreurs du vulgaire et, ayant renversé tous les sophismes, toutes les rêveries et les curiosités des imaginatifs, j'ai fait voir que l'art se devait faire de l'Or et du Mercure. J'ai montré que le Soleil était l'Or, sans aucune métaphore, et j'ai déclaré que le Mercure était, sans aucune ambiguïté, le Vif-argent, non pas le vulgaire.

J'ai dit que le premier, qui est l'Or, était parfait par la nature que c'était celui qui se vendait et qui s'achetait et que le dernier [c'est-à-dire le Mercure] devait être fait par l'Artiste: j'en ai apporté des raisons si claires et si évidentes qu'à moins que tu veuilles fermer les yeux, pour ne pas voir la lumière du soleil, il est impossible que tu n'en sois persuadé. J'ai déclaré et je déclare encore que j'ai avancé ce que j'ai dit non point sur la créance que j'ai aux Écrits des autres. J'ai vu et je sais ce que je déclare fidèlement. J'ai fait, j'ai vu et j'ai en ma possession la Pierre, qui est le grand Élixir, et je ne serais point fâché que tu en eusses la connaissance. Au contraire, je souhaite que tu l'apprennes de ces écrits que je te donne.

Au reste, j'ai déclaré que la préparation du véritable Mercure philosophique est difficile et qu'elle l'est tant que, sans une particulière grâce de Dieu, personne ne peut en avoir une parfaite connaissance. Le principal nœud consiste à trouver les Colombes de Diane, lesquelles sont enveloppées dans les continuel embrassements de Vénus et ne sont vues que du véritable Philosophe: cette seule Science de la théorie parfait l'Œuvre de la pratique, elle honore le Philosophe et lui découvre tous nos secrets; c'est le nœud gordien, qu'aucun commençant ne pourra jamais dénouer sans le secours du doigt de Dieu; il est si difficile à trouver qu'il faut une grâce particulière de Dieu à celui qui désirera en acquérir la parfaite connaissance.

Pour moi, j'ai dit tant de choses touchant sa composition et la manière de le faire que personne avant moi n'en avait tant dit. Et je ne saurais en dire davantage, si je ne voulais donner ce que j'ai reçu de Dieu, et encore l'ai-je fait, si ce n'est que je n'ai pas nommé les choses par leur propre nom. Il ne me reste plus qu'à en écrire l'usage et la pratique, par laquelle tu pourras aisément connaître la bonté ou le défaut du Mercure. Et par ce moyen, tu le

pourras corriger et l'amender pour le rendre propre à ton ouvrage. Quand tu auras donc le Mercure animé et l'Or, il n'y aura plus qu'à donner, tant au Mercure qu'à l'Or, une purgation accidentelle, puis à les marier ensemble et, en troisième lieu, à leur donner un bon régime.

CHAPITRE XV: DE LA PURGATION ACCIDENTELLE DU MERCURE ET DE L'OR

On trouve dans les entrailles de la terre de l'Or parfait et il s'en trouve parfois en petits morceaux et en grains comme du sable. Si tu en peux recouvrer de celui-là tel qu'il se trouve et sans être mélangé, il est assez pur : sinon, il le faudra purger et purifier, en le passant par l'Antimoine ou par la coupelle ou, après l'avoir mis en grenaille, le faisant bouillir et dissoudre dans l'eau forte ou régale. Après quoi, il le faudra fondre par un feu de fusion, puis le mettre en limaille et il sera prêt et bien préparé.

Notre Or, fait par la nature et que nous avons perfectionné, est un Or secret, que j'ai trouvé et dont j'ai fait usage avec succès. Il est inconnu de cent mille artistes, à moins d'une entière connaissance du règne minéral : d'ailleurs, il est dans un sujet présent à tout le monde, mais, comme il est mêlé avec beaucoup de superfluités, nous le mettons à beaucoup d'épreuves et de mélanges, jusqu'à ce que toutes ses *fèces* et saletés soient rejetées et qu'il reste pur ; cependant, cela ne se fait pas sans qu'il garde quelque hétérogénéité. Mais nous ne le faisons point fondre, parce qu'ainsi, le feu ferait périr son âme tendre et il deviendrait mort, aussi bien que l'Or vulgaire. Pourquoi il faut le laver dans une eau où il soit entièrement consumé, sans que notre matière jointe s'y consume : alors, par cette lotion et consommation de l'Or, notre corps ou composé devient noir comme le bec d'un corbeau.

Mais le Mercure a besoin d'une purgation interne et essentielle, qui est l'addition qu'on y doit faire du véritable soufre, par degrés, selon le nombre des aigles (qui y sont requises), et alors, il est purifié et nettoyé radicalement. Ce soufre n'est autre chose que notre Or ; si vous savez le séparer sans violence et exalter l'un et l'autre séparément, puis les rejoindre, vous aurez de leur union une conception qui vous donnera un fils plus noble qu'aucune substance sublunaire.

Diane sait achever cette Œuvre, si elle se trouve toujours enveloppée dans les embrassements inviolables de Vénus : priez le Tout-Puissant qu'il vous révèle ce mystère que j'ai déjà découvert et expliqué à la lettre dans mes Cha-

pitres précédents, où ce secret a été entièrement traité: il n'y a ici aucune parole ni aucun point superflu et rien ne manque pour l'instruction et la pratique.

Mais, outre cette purgation essentielle du Mercure et qui est requise, il lui faut encore donner une purgation accidentelle de ses impuretés extérieures et qui fasse passer et jeter du centre à la circonférence celles intérieures, pour les laver et purger par l'opération de notre vrai Soufre intrinsèque.

Ce n'est pas que ce travail soit absolument nécessaire; néanmoins, parce qu'il est cause que l'œuvre en est plus tôt faite, il est bon de le faire.

Prends donc de ton Mercure, que tu auras préparé par le nombre des aigles qui lui est nécessaire, et sublime-le trois fois avec le sel commun et les *Scories* de Mars, les broyant ensemble avec du Vinaigre et un peu de sel Ammoniac, jusqu'à ce qu'il ne paraisse plus de Mercure, puis, dessèche-le et le distille par une cornue de verre, augmentant le feu par degrés, jusqu'à ce que tout le Mercure soit monté. *Réitère* quatre fois cette opération: ensuite, fais bouillir le Mercure avec de l'esprit de Vinaigre, une heure durant, dans une cucurbite ou dans quelque autre vaisseau de verre, qui ait le fond large et le col étroit, et aie soin de le remuer fortement de fois à autre. Alors, verse le Vinaigre par *inclination*; et pour ôter toute l'acrimonie qu'il pourrait avoir laissée au Mercure, lave-le avec de l'eau de fontaine, que tu verseras à diverses fois. Après quoi, fais dessécher le Mercure et il sera si clair et si resplendissant que tu en seras surpris.

Tu pourras bien, si tu veux, pour t'épargner la peine de ses sublimations qui ne sont pas naturelles, laver ton Mercure avec de l'urine ou avec du vinaigre et du sel, incontinent après que tu l'auras préparé avec le nombre des aigles qui lui est convenable, et le distiller ensuite au moins quatre fois, sans lui rien ajouter, en lavant à chaque distillation la cornue, qui doit être d'acier, avec de la cendre et de l'eau. Enfin, il le faudra faire bouillir dans du vinaigre distillé durant une demi-journée (c'est-à-dire douze heures), le remuant fortement de fois à autre. Puis, tu verseras le vinaigre, qui sera noirâtre, et en remettras d'autre et, à la fin, lave-le avec de l'eau chaude. Tu peux, en redistillant l'esprit de vinaigre, le dépouiller de cette noirceur et il sera aussi bon qu'à la première fois.

Tout cela n'est que pour ôter au Mercure l'ordure et la crasse extérieure, qui n'est pas adhérente au dedans et au centre et qui, toutefois, s'attache opiniâtrement sur la superficie. Et voici comme tu le reconnaîtras. Fais l'amalgame de ton Mercure avec de l'Or très pur sur du papier bien blanc et bien net. Tu verras que l'amalgame aura taché le papier d'une noirceur brune et

obscur. On lui ôte ses *fèces* et ordures en le distillant, le faisant bouillir et le remuant comme il a été dit ; et cette préparation aide beaucoup à l'ouvrage, parce qu'elle est cause qu'il se fait plus tôt ; cependant, il ne faut pas prendre à la lettre ce que j'ai dit ici du Mercure à préparer.

CHAPITRE XVI :
DE L'AMALGAME DU MERCURE ET DE L'OR ET DU
POIDS REQUIS DE L'UN ET DE L'AUTRE

Quand tu auras ainsi bien préparé tes matières, tu prendras de l'Or bien purifié, qui soit en lames ou en limaille fort menue, une partie : de mercure deux parties ; mets-les dans un mortier de marbre, qui soit échauffé dans l'eau bouillante, de laquelle étant retiré, il se dessèche tout aussitôt et retient fort longtemps sa chaleur : broie-les ensemble avec un pilon d'ivoire, de verre, de pierre ou de fer (qui n'est pas si bon) ou de buis ; il vaut pourtant mieux de verre ou de pierre ; celui dont je me sers est de corail blanc.

Broie-les, dis-je, fortement, jusqu'à ce qu'ils deviennent impalpables, et broie-les aussi exactement que les peintres ont accoutumé de broyer leurs couleurs. Après cela, considère-en la consistance, qui sera bonne si ton amalgame est maniable et ployable comme du beurre qui n'est pas trop chaud ni, aussi, trop froid ; mais qu'il soit de telle manière qu'en le penchant, le Mercure ne s'en détache ni ne coule point, comme fait l'eau dans le ventre des hydro-piques, quand ils se retournent d'un côté sur l'autre ; la consistance, dis-je, en sera bonne de cette façon ; sinon, il faudra y ajouter de l'eau (c'est-à-dire du Mercure), autant qu'il sera nécessaire pour lui donner cette consistance.

La règle du mélange et de l'amalgame est qu'il faut qu'il soit d'abord bien ployable et bien mou et souple et que, néanmoins, on en puisse former comme de petites pelotes ou boulettes, comme l'on en fait de beurre qui, quoiqu'il cède et obéisse lorsqu'on ne fait seulement que le toucher du bout du doigt, néanmoins, les femmes qui le lavent en forment aisément de petites pelotes. Suis l'exemple que je te propose, parce que je ne t'en saurais donner de plus exact ni qui soit plus semblable ; car comme, en penchant le beurre, il n'en sort rien du côté qu'on l'incline qui soit plus liquide qu'est toute la masse, de même en doit-il être de notre mélange.

Pour ce qui est de la nature et composition interne du Mercure, voici la proportion qu'il faut garder : il faut qu'il y ait le double ou le triple de Mercure à l'égard du corps ou qu'il y ait trois parties de corps contre quatre parties d'esprit ou deux parties de corps contre trois d'esprit. Et selon la différence

de la proportion du Mercure, l'amalgame sera ou plus mou ou plus dur ; mais souviens-toi toujours qu'il faut qu'on en puisse former des boulettes et que, ces boulettes ou pelotes étant posées séparément, elles se soutiennent et aient une telle consistance que le Mercure n'apparaisse pas plus vif et plus coulant dans le fond que dans le haut ; car tu dois remarquer que, si on laisse reposer l'amalgame, il s'endurcit de lui-même ; c'est donc lorsqu'on le mêle et qu'on le broie qu'il faut juger de sa consistance.

Lorsque l'on verra qu'il sera ployable comme du beurre et qu'on en pourra faire des pelotes qui, étant posées sur du papier bien net, s'affermiront d'elles-mêmes, en les laissant reposer, de sorte que le bas et le fond de ces pelotes ne soit pas plus liquide que le haut : on peut dire alors que la proportion a été bien observée et qu'ainsi, l'amalgame est d'une bonne consistance.

Cela étant fait, prends de l'esprit de vinaigre (c'est-à-dire du vinaigre distillé) et dissous dans cet esprit la troisième partie de sel ammoniac ; lors, mets dans cette liqueur ton Or et ton Mercure, que tu auras auparavant amalgamés (de la façon que nous avons dite). Puis, mets le tout dans un vaisseau de verre, qui ait le col long, et les fais bouillir un quart d'heure à gros bouillons ; ensuite, retire cette composition du vaisseau et en sépare la liqueur ; fais chauffer un mortier et les broie fortement et soigneusement, comme tu as déjà fait ; puis, ôtes-en la noirceur en lavant avec de l'eau chaude.

Remets ton amalgame dans cette même liqueur dont tu l'as ôté et, dans le même vaisseau, fais-le bouillir derechef, puis, broie-le exactement et le lave une seconde fois ; réitère cette opération jusqu'à ce que l'amalgame ne laisse plus aucune tache ni noirceur, quelque chose que tu y puisses faire ; il sera alors clair et luisant, comme de l'argent très fin et bien poli, et d'une blancheur qui t'étonnera. Prends bien garde, derechef, à sa consistance et que l'amalgame soit exactement fait selon les règles que je t'ai prescrites ; que s'il ne l'était pas, il faut que tu en fasses la proportion juste et que tu procèdes ensuite comme il a été dit. Cette opération est pénible, mais tu seras bien récompensé de ta peine par les marques et les signes qui apparaîtront dans l'Œuvre.

Enfin, fais bouillir ton amalgame dans de l'eau toute pure, la versant ensuite par inclination, et réitère cette *ébullition* jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de salure ni d'acrimonie dans l'eau ; alors, verse-la et fais sécher ton amalgame qui sera bientôt sec.

Mais, afin que tu sois bien assuré de ton procédé (parce que, s'il y avait trop d'humidité, cela gâterait ton ouvrage et casserait ton vaisseau, quelque grand qu'il fût, à cause des vapeurs qui s'en élèveront), mets ton amalgame sur du

papier bien blanc et le remue d'un lieu à l'autre avec la pointe d'un couteau, jusqu'à ce qu'il soit bien sec. Et puis, tu procéderas comme je te le vais dire.

CHAPITRE XVII :
DE LA PROPORTION DU VAISSEAU, DE SA FORME, DE SA
MATIÈRE ET COMMENT ON LE DOIT BOUCHER

Tu auras un vaisseau de verre fait en ovale ou qui soit rond et assez grand pour contenir deux onces d'eau distillée dans toute la capacité de son rond (ou de sa panse) et pas moins, s'il se peut ; mais prends-le le plus approchant que tu pourras de cette grandeur. Il faut qu'il ait le col aussi long comme est la main, qu'il soit d'un verre clair et épais ; car il sera meilleur, plus il aura d'épaisseur, pourvu qu'on puisse remarquer toutes les opérations qui se feront au-dedans ; il ne faut pas qu'il soit plus épais dans un endroit que dans l'autre.

Tu mettras dans ce vaisseau une demi-once d'Or avec deux onces de Mercure et, si tu mets le triple de Mercure (c'est-à-dire une once et demie), toute la composition n'ira toujours qu'à deux onces ; c'est là l'exacte proportion qu'il faut garder. Au reste, je t'avertis que, si ton vaisseau n'est épais, il ne pourra pas durer ni résister au feu, parce que les vents qui se formeront de notre embryon le feront casser. Il le faut sceller par haut, avec cette précaution qu'il n'y ait ni fente ni aucun trou ; autrement, ton ouvrage serait perdu.

Par là, tu pourras juger que toute l'œuvre dans ses principes matériels ne coûte pas plus de trois écus d'or ; et même à l'égard de la composition de l'eau, on en peut faire une livre qui ne reviendra guère davantage qu'à deux écus ; il est vrai qu'outre cela, il faut quelques instruments, mais ils ne coûtent pas beaucoup. Et qui aurait un vaisseau à distiller comme j'en ai un n'aurait que faire d'en acheter de verre, qui est une matière fragile et sujette à se casser.

Il y en a pourtant qui s'imaginent que toute la dépense qu'il faut pour faire l'Œuvre ne va pas à plus d'un ducat ; mais je puis dire à ces gens-là que, par là, ils font bien voir qu'ils n'ont jamais fait notre Œuvre ; car il y a d'autres choses qui coûtent et qui sont pourtant nécessaires pour la faire ; mais ils me répliqueront que les Philosophes assurent que :

Tout ce qui coûte bien cher
Dans notre Œuvre est mensonger.

Je leur réponds en leur demandant, et qu'est-ce que notre Œuvre ? C'est, diront-ils, de faire la pierre. Il est vrai que c'est notre dernière Œuvre. Mais, pour la faire, il faut auparavant trouver une humidité ou liqueur, dans la-

quelle l'Or se fonde comme la glace dans l'eau tiède : pouvoir trouver cela, c'est notre Œuvre.

Il y en a plusieurs qui se tourmentent à trouver le Mercure de l'Or, d'autres, le Mercure de l'Argent, mais c'est toute peine perdue ; car dans cette première Œuvre (qui est de trouver cette liqueur), tout ce qui coûte beaucoup est mensonger et trompeur. Je proteste avec vérité que, pour un Florin, on peut avoir et acheter autant de matière, qui est le principe de cette eau, qu'il en faut pour animer deux livres entières de mercure, afin d'en faire le véritable Mercure des Philosophes, que l'on se donne tant de peine à chercher ; c'est de cette eau et de cet Or que nous opérons la confection solaire et aurifique qui, étant Or parfait, vaut plus pour l'artiste que s'il l'achetait au prix de l'Or le plus pur ; car notre Or résiste à toute épreuve et c'est le meilleur et le plus excellent pour notre Œuvre, puisque, alors, il est vivant, animant, spiritualisant, génératif, prolifique et multiplicatif.

Cependant, il y a quelque dépense à faire pour avoir des vaisseaux de verre et de terre, du charbon, un fourneau et quelques vaisseaux et instruments de fer (dont on ne saurait se passer). Que ces sophistes cessent donc leurs caquets et leurs mensonges impudents, avec quoi ils en séduisent tant. Sans le corps parfait, qui est notre airain, c'est-à-dire l'or, on ne saurait avoir de teinture ; et notre pierre est d'un côté vile, crue, volatile et n'est pas mûre et, d'autre côté, elle est parfaite, précieuse et fixe ; et ces deux espèces, ce sont le corps, ou l'or, et l'esprit, c'est-à-dire l'Argent vif philosophique.

CHAPITRE XVIII : DU FOURNEAU OU DE L'ATHANOR DES PHILOSOPHES

J'ai assez parlé du Mercure, de sa préparation, de sa proportion et de sa vertu. J'ai aussi assez discoursu du Soufre, de sa nécessité et de son usage en notre Œuvre. J'ai averti comme il les fallait préparer, j'ai montré comme il les fallait mêler et j'ai déclaré beaucoup de choses touchant le vaisseau dans lequel on les doit mettre et sceller. Mais je donne avis que tout ce que j'ai dit se doit entendre avec un grain de sel (et avec prudence et discrétion), de peur que, si l'on prétendait prendre les choses à la lettre et procéder mot à mot, comme je l'ai dit, on ne fit souvent des fautes.

J'avoue que c'est ainsi que j'ai tellement entremêlé les subtilités de la Philosophie avec une ingénuité toute extraordinaire que, si l'on ne s'avise d'expliquer et d'entendre métaphoriquement plusieurs choses que j'ai dites dans les Chapitres précédents ; on n'en recueillera point d'autre fruit que de la

perte et de la dépense inutile. Pour exemple, lorsque j'ai dit que, sans aucune ambiguïté, l'un des principes ou des matières était le Mercure et, l'autre, que c'était l'Or ; que l'un se vendait et que l'autre se devait faire par art, tu dois savoir que notre Mercure donne de l'Or de lui-même et, si tu ne sais pas que c'est le sujet de nos secrets, tu n'as qu'à le vendre pour l'Or vulgaire, étant véritable Or à toutes sortes d'épreuves ; ainsi, il est *vénal*, c'est-à-dire qu'on le peut vendre à qui que ce soit sans aucun scrupule. Et partant, notre Or se peut vendre publiquement s'il est réduit en métal, par la voie et l'effet de sa projection sur les métaux imparfaits, mais on ne le trouve pas communément à acheter, à tel prix d'argent que ce soit, quand bien même on en offrirait une Couronne ou un Royaume ; car c'est un don de Dieu. Notre Or perfectionné n'est pas le vulgaire et ne se peut trouver que par notre art ; tu pourrais aussi, cependant, par notre même art, le chercher et trouver dans l'Or et l'Argent vulgaire. Si tu les veux opérer méthodiquement avec notre eau, son principe, pourquoi notre Or est la matière prochaine de notre pierre, comme l'Or et l'Argent et les autres métaux en sont la matière éloignée, les autres choses non métalliques n'en sont que la matière très éloignée ou, plutôt, étrangère.

Moi-même, je l'y ai cherché et je l'ai trouvé dans l'or et l'argent ordinaire ; mais la pierre est plus aisée à faire par l'extraction de notre matière et de l'Or joint que par l'extraction de notre sujet véritable de tout métal vulgaire, parce que notre Or est le chaos, l'âme duquel n'a point été chassée par le feu. Et l'Or du vulgaire est celui de qui l'âme, pour se mettre en sûreté contre la tyrannie de Vulcain, s'est retirée dans une forteresse fermée. C'est ce qui a fait dire aux Philosophes que le feu est la cause de la mort artificielle des métaux, de sorte que, dès qu'ils ont été mis en fusion, ils sont privés de la vie. Si tu as l'esprit de t'appliquer à connaître ce que je te marque, alors, il ne t'est pas besoin d'autre clef que de l'Or vulgaire, qui est ton corps imparfait, et du dragon igné, qui est notre eau aculée, à laquelle cet Or se doit marier pour se spiritualiser et astraliser. Mais, si tu cherches notre Or, cherche-le dans une chose qui est *mitoyenne* et qui tient le milieu entre le parfait et l'imparfait et tu le trouveras ; sinon, ôte les barrières (et ouvre les serrures) de l'Or vulgaire, ce qui s'appelle la première préparation, par laquelle on délie le charme et l'enchantement de son corps, sans quoi il ne peut faire le devoir ni la fonction de mari, ce qui est dit travail d'Hercule.

Si tu prends la première voie, tu dois y procéder par un feu fort doux et tempéré, depuis le commencement jusqu'à la fin ; mais, si tu veux suivre la seconde, tu es obligé d'implorer l'assistance de Vulcain brûlant ; je veux dire que tu dois te servir d'un feu qui soit violent et au même degré que doit être celui dont nous nous servons pour faire la multiplication, lorsque l'on emploie le corps de l'Or et celui de l'Argent vulgaires pour servir de ferment,

afin de donner la dernière perfection à l'élixir. Tu trouveras ici un labyrinthe d'où tu ne sortiras pas aisément, si tu ne sais le moyen de t'en dégager.

Toutefois, laquelle des deux voies que tu veuilles suivre et lequel des deux procédés que tu veuilles faire en opérant, soit dans l'Or vulgaire, soit dans notre Or philosophique, tu as besoin d'une chaleur égale et continuelle et sache que, dans l'un et l'autre travail, quoique le Mercure soit radicalement unique, il diffère néanmoins en sa préparation, tu dois être assuré de deux choses: la première, que notre Or achèvera et parfera ton Œuvre deux ou trois mois plus tôt que notre matière première extraite de l'Or ou de l'Argent vulgaires; l'autre, que la vertu de l'Élixir qui se fera avec notre Or sera, dans son premier degré de perfection, d'une plus grande vertu que l'autre le serait à la troisième circulation. Outre cela, si tu fais l'Œuvre avec notre Or, il faudra que tu lui donnes à manger, que tu lui donnes à boire, que tu le fermentes etc. (et c'est ce qu'on appelle cibation, imbibition, fermentation) et, par ce moyen, sa vertu se multipliera à l'infini; mais, si tu fais l'œuvre avec l'Or vulgaire, il te faudra l'illuminer et l'insérer comme il est enseigné bien au long dans le grand Rosaire.

D'ailleurs, si tu travailles avec notre Or, tu pourras calciner, putréfier et blanchir par le moyen et par l'aide du feu intérieur de nature, qui est doux et bénin, en lui administrant au-dehors une chaleur de bain, imitant celle du fumier ou vaporeuse. Que si tu travailles avec le vulgaire, tu dois disposer tes matières par la sublimation et l'ébullition, afin qu'après cela, tu puisses les unir (et les conjoindre) avec le lait de la Vierge.

Mais, lequel des deux procédés que tu choisisses et que tu veuilles faire, tu ne peux rien faire pour tout sans le feu. C'est pourquoi ce n'est pas sans sujet que le *véridique* Hermès établit, pour tiers et gouverneur de l'ouvrage, le feu qui est le plus approchant du Soleil et de la Lune, l'un, père de l'Or, l'autre, mère de l'Argent. Mais je t'avertis que, par ce feu-là, il ne faut entendre autre chose que notre fourneau, qui est véritablement une chose secrète et que jamais l'œil corporel n'a vu.

Il y a néanmoins un autre fourneau, que nous appelons le fourneau commun et ordinaire, qui peut être fait ou de briques ou de terre à Potier, ou de *lames* de fer ou d'airain, qui seront bien jointes et enduites par-dessus avec du lut. Nous appelons ce fourneau-là *athanor*; je n'en trouve point de meilleur que celui qui est fait avec une tour et un nid.

Pour le bien faire, il faut faire une Tour qui ait environ deux pieds de haut et neuf doigts de large ou un empan ordinaire, l'épaisseur des murs, de tous côtés, doit être de deux doigts, de façon que l'élévation aille de bas en haut,

toujours en diminuant, se terminer à sept ou huit doigts d'ouverture de diamètre à la superficie. Au-dessus du sol ou plancher, il faut faire une porte ou ouverture, afin d'en pouvoir ôter les cendres, qui ait trois ou quatre pouces en carré, avec une pierre qu'on y ajustera. *Immédiatement* au-dessus de cette porte, on posera la grille et, un peu au-dessus de la grille, il faudra faire deux trous qui aient environ un doigt de, tout sens, par lesquels la chaleur puisse entrer et se communiquer à l'*athanor*, qui sera tout joignant et qui y tiendra; la capacité du nid ne doit pas être plus grande que pour contenir trois ou quatre neufs de verre. Au reste, il faut que cette Tour et ce nid n'ait pas la moindre petite fente ni crevasse et que la couverture du nid ne descende point en dehors des bords de son bassin, mais que la pointe de la langue de feu puisse frapper immédiatement le cul du nid et sortir par deux, trois ou quatre trous. Ce nid aura à son couvercle une fenêtre ou visière, à chacun des deux côtés d'opposite, et ce sera dans ce nid qu'on placera droit et à demeure le vaisseau de verre philosophique de près d'un pied de haut. Il faut qu'il y ait un vide entre la grille et le cul du bassin.

Tout étant ainsi disposé, le fourneau sera mis stablement dans un lieu clair; l'on mettra les charbons par le haut de la tour et, d'abord, il en faudra mettre qui soient allumés et tout rouges; puis, on en mettra d'autres sans être allumés et, ensuite, il faudra fermer bien exactement l'ouverture d'en haut, en la couvrant de son dôme adapté. Ayant un fourneau fait de cette manière, tu pourras accomplir l'œuvre selon ton intention.

Que si tu es curieux, tu pourras fort aisément trouver d'autres manières de faire le feu, tel qu'il est nécessaire, sans charbons. Il doit être humide, digérant, doux, subtil, renfermé, aérien, circulant, environnant, altérant et non brûlant, linéaire, égal et continu. Tu dois donc faire ton *athanor* de telle façon qu'après y avoir mis ta matière, tu puisses, sans bouger ton vaisseau, y faire tel *degré* de feu qu'il te plaira et selon que tu en auras besoin, depuis une *chaleur* semblable à celle de la fièvre jusqu'au feu du petit *réverbère* ou d'un rouge obscur, qu'il puisse durer de lui-même et sans qu'il y faille toucher dans sa plus forte chaleur pour le moins huit ou dix heures, c'est-à-dire sans qu'il soit nécessaire d'y admettre d'autre et nouveau feu; car, s'il durait moins, ce serait un travail bien fatigant à faire: pour lors, la porte de l'Œuvre t'est ouverte.

Mais, quand tu auras fait la pierre, tu pourras pour ta commodité faire un petit fourneau portatif, tel que j'en ai fait un moi-même, parce que les autres opérations ne seront point difficiles ni si laborieuses; car elles sont plus courtes et, par ces raisons, elles n'exigent point un si grand fourneau, qui serait bien plus difficile à transporter; alors, il faut et moins de temps et

un feu naturel bien plus doux pour multiplier la pierre, ce qui est l'ouvrage peut-être d'une semaine ou, tout au plus, de deux ou trois.

CHAPITRE XIX: DU PROGRÈS DE L'ŒUVRE DURANT LES PREMIERS QUARANTE JOURS

Quand tu auras préparé notre Mercure par la cuisson et notre Or par la purgation, enferme-les dans notre vaisseau et gouverne-les par notre feu. Dans quarante jours, tu verras que toute la matière sera changée en une *ombre*, c'est-à-dire en atomes (noirs), sans que l'on puisse remarquer qui fait cette action ni que l'on puisse apercevoir aucun mouvement sensible ni que l'on sente aucune chaleur en touchant le vaisseau, si ce n'est qu'on s'aperçoit seulement que la matière s'échauffe.

Mais, si tu ne sais pas encore le mystère de notre Or et de notre Mercure, ne travaille pas davantage, car il ne t'en resterait qu'une dépense inutile. Que si tu ne connais pas encore parfaitement le secret de notre Or dans toute son étendue, que tu aies néanmoins une parfaite connaissance de notre Mercure et comment l'Or dans sa préparation doit être uni au corps parfait, ce qui est un grand mystère, en ce cas-là, prends une partie de l'Or vulgaire, qui soit bien purifié, et trois parties de notre Mercure illuminé et préparé par la première opération, joins et amalgame ces deux matières ensemble, comme je t'ai enseigné ci-devant, et mets-les au feu avec un tel degré de chaleur qu'elles puissent bouillir, qu'elles suent, que leur sueur se *circule* sans intermission et que cette opération se fasse jour et nuit, par l'espace de quatre-vingt-dix jours et autant de nuits; tu verras que ce Mercure aura séparé tous les éléments de l'Or vulgaire et que, derechef, il les aura conjoints et réunis. Fais encore bouillir cette matière par cinquante autres jours et tu verras alors que notre Mercure aura converti l'Or vulgaire en notre Or philosophique, qui est une médecine du premier ordre.

C'est donc là alors notre soufre, mais il ne sera pas encore *tingent*; et je t'assure que plusieurs Philosophes ont suivi cette voie dans leur ouvrage, et ils ont trouvé la vérité, mais c'est une voie bien ennuyeuse et qui est bonne pour les grands Seigneurs. Car, quoiqu'on ait trouvé et fait ce soufre, il ne se faut pas imaginer pour cela que l'on ait la pierre, l'on ne possède seulement alors que la vraie matière de la pierre, qui en cet état est une chose imparfaite, avec laquelle cependant, en moins d'une semaine, tu peux chercher et trouver cette pierre, par une voie facile et rare, qui nous est propre et que

Dieu a réservée pour les pauvres qui sont méprisés des hommes et pour ses Saints qui sont rejetés de la société du monde.

Je veux maintenant en parler bien au long, quoique, en commençant ce livre, j'eusse résolu de n'en pas dire un seul mot; c'est un des plus grands Sophismes que fassent tous les Adeptes. Les uns parlent de l'Or et de l'Argent vulgaire et ils disent vrai. Les autres disent que ce n'est rien moins que cela et ils disent vrai tout de même. Pour moi, étant ému de charité, je m'en vais tendre la main aux Amateurs de la Science; j'appelle ici tous les adeptes et je soutiens qu'ils ont tous été envieux; je le voulais être aussi bien qu'eux, mais Dieu m'a changé et détourné contre la résolution que j'avais prise; qu'il en soit éternellement béni et sanctifié.

Je dis donc que ces deux voies sont vraies, parce qu'elles sont une suite l'une de l'autre et une seule voie pour la fin de l'Œuvre, quoiqu'elles n'aient point le même commencement; car tout notre secret consiste (et est) dans notre Mercure et dans notre Or. Notre Mercure est notre voie et, sans lui, l'on ne fera rien. Notre Or, de même, n'est pas l'Or du vulgaire et, néanmoins, il est dans l'Or du vulgaire; car, autrement, comment les métaux seront-ils homogènes et de même nature?

Si, donc, tu sais la méthode d'illuminer notre Mercure selon l'art requis, tu pourras, au lieu de notre Or, joindre notre Mercure avec l'Or vulgaire (quoique, à dire vrai, la préparation de notre Mercure doit être différente à l'égard des deux Ors), par un régime tel qu'il doit être, ils te donneront notre Or dans cent cinquante jours, parce que notre Or provient naturellement de notre Mercure.

Si l'Or du vulgaire est résous et divisé en ses éléments et, puis, remis et réuni en sa nature par notre Mercure, cette composition se convertira toute en notre Or par le moyen du feu. Et si cet Or est joint ensuite avec notre Mercure préparé, que nous appelons notre lait virginal, il donnera assurément toutes les marques et tous les signes qui ont été décrits par les Philosophes, pourvu que l'on lui donne le feu tel qu'ils l'ont dit.

Mais, si tu prétends à présent mettre notre même Mercure sur notre décoction de l'Or vulgaire, quelque pur qu'il soit et qui, selon notre usage, doit être mis sur notre Or philosophique, quoique, à généralement parler, ces deux Ors fluent de la même source, et que tu y administres le même régime de chaleur que les Sages en leur Livre ont appliqué à notre pierre, par ce procédé, tu es assurément dans la voie de l'erreur. Et c'est là le grand labyrinthe où presque tous ceux qui commencent à travailler sont arrêtés tout court, parce que les Philosophes parlent dans leurs Livres de l'une et de l'autre de

ces deux voies et manières, qui ne sont pourtant, en effet et fondamentalement, qu'une seule manière et une seule voie, si ce n'est qu'il y en a une qui est plus droite et plus courte que l'autre.

Ceux, donc, qui parlent de l'Or vulgaire (comme je fais dans ce petit traité et comme ont fait aussi Artéphius, Flamel, Riplée et beaucoup d'autres dans leurs Écrits) ne veulent dire autre chose, si ce n'est que l'Or philosophique est fait de l'Or vulgaire et de notre Mercure et que cet Or, étant ensuite et par répétition dissous et liquéfié, donnera le soufre et l'argent vif fixe, incombustible et tingent à toute sorte d'épreuve.

Semblablement et en ce sens, notre pierre est en chaque métal et minéral, parce que l'on peut, par exemple, tirer de chacun d'eux l'Or vulgaire duquel, ensuite, on peut avoir notre Or très prochain; je veux dire que notre Or est dans tous les métaux vulgaires, mais qu'il est plus près et plus proche dans l'Or et dans l'Argent affinés.

C'est ce qui a fait dire à Flamel que plusieurs ont travaillé sur Jupiter ou l'Étain, d'autres, sur Saturne ou le Plomb, *mais moi, dit-il, j'ai travaillé dans l'Or et j'ai trouvé l'Or philosophique.*

Il y a pourtant une chose unique dans le règne métallique, d'une admirable origine, dans laquelle notre Or est plus proche que dans l'Or et l'Argent vulgaires; si tu le cherches à l'heure de sa naissance, c'est un soufre solaire qui se liquéfie, se résout et se fond dans notre mercure son humide radical, comme fait la glace dans l'eau chaude; et cependant, ce soufre liquide est en quelque façon, semblable à l'Or. Tu ne trouveras pas cela immédiatement dans la manifestation de l'Or vulgaire, mais par la révélation du secret qui est en notre mercure; cette même chose, étant digérée, se peut trouver dans notre mercure par l'espace de cent cinquante jours en la première opération. C'est là notre Or solaire, qu'on acquiert par une plus longue voie; cependant, il ne sera pas encore aussi puissant que celui que la nature nous a laissé entre les mains.

Mais, en le circulant et tournant la roue pour la troisième fois, tu trouveras le même dans tous les deux; avec cette différence, toutefois, que tu le trouveras dans le premier en sept mois et qu'il te faudra un an et demi ou, peut-être, deux ans pour le trouver dans le dernier par la seconde opération. Je sais l'une et l'autre de ces deux voies, j'approuve néanmoins davantage celle qui est la plus aisée et je la recommande aux gens d'esprit, mais je n'ai décrit que la plus difficile, de peur d'attirer sur moi l'anathème et la malédiction de tous les Philosophes; cependant ces deux opérations se suivent et sont nécessaires, ainsi que la troisième.

Sache donc que l'on ne trouve que cette seule difficulté, en lisant les Livres

des Philosophes les plus sincères, qui est que tous, tant qu'ils sont, donnent le change dans le seul régime : et que, lorsqu'ils parlent d'un ouvrage, ils mettent le régime et la pratique de l'autre. J'ai été longtemps embarrassé dans ces filets (et dans ces difficultés), avant que d'avoir pu m'en délivrer. C'est pourquoi je déclare que la très bénigne chaleur de nature est celle convenable dans notre œuvre, si tu sais bien comprendre notre ouvrage.

Mais, si tu travailles dans l'Or vulgaire, cet ouvrage n'est pas proprement le nôtre, il te conduira pourtant tout droit à notre œuvre, en son temps déterminé. Or tu as besoin d'une coction ou cuisson forte dans celui-là et d'un feu qui soit proportionné. Puis, tu procéderas par un feu très doux, que tu feras dans notre *athanor* avec sa tour, que je trouve très propre pour nos opérations.

Ainsi, si tu as travaillé avec l'Or vulgaire, aie la précaution et le soin de faire les Noces de Diane et de Vénus, dans le commencement de celles de ton Mercure ; fais-le ensuite reposer en son nid et, par le moyen d'un feu, tel qu'il est nécessaire, tu verras l'emblème ou la figure du grand œuvre, savoir le Noir, la queue de Paon, le Blanc, l'Orangé et le Rouge. Après cela, recommence cet ouvrage avec le Mercure, que l'on appelle le *lait de la Vierge*, en lui donnant le feu du Bain de rosée et, pour le plus, le *feu de sable* tempéré avec les cendres ; et alors, tu verras non seulement le noir, mais le *noir plus noir que le noir et toute la noirceur*, et tout de même, *et le blanc et le rouge parfait* ; et cela se fait ainsi par un doux procédé et la volonté de Dieu ; car Dieu n'était point dans le feu et dans un vent fort, mais il appela *Élie* par une voix muette, c'est-à-dire que son souffle spirituel attira doucement à lui l'humide radical de nature.

C'est pourquoi, si tu sais l'art, tire notre Or de notre mercure, alors, tous les mystères cachés seront représentés en un seul personnage, et tu accompliras tout l'ouvrage d'une seule chose ; ce qui sera, je t'assure, plus parfait que tout ce qu'il y a de parfait dans le monde, comme le dit le Philosophe. *Si tu peux*, dit-il, *faire l'Œuvre du Mercure tout seul, tu auras assurément trouvé l'Œuvre le plus précieux de tous*. Dans cet ouvrage, il n'y a rien de superflu, mais je te jure par le Dieu vivant que tout est changé en pureté, parce que l'action se fait dans un seul sujet, qui est l'Or philosophique solaire. Mais, si tu commences ton travail sur l'ouvrage de l'Or vulgaire, lors il y a action et passion dans deux choses et, de ces deux choses-là, l'on n'en prend que la moyenne substance toute seule, parce que l'on en ôte les *fèces* et les impuretés. Pense bien et médite profondément sur ce que je viens de dire ici en peu de paroles ; car, si tu les entends, tu as la clef pour ouvrir et accorder toutes les contradictions qui paraissent être dans ce que les Philosophes ont écrit. Pourquoi Riplée enseigne, dans le chapitre de la calcination, *qu'il faut tourner la roue pour la troisième fois*, et en ce lieu-là il parle expressément de l'Or vulgaire et il le faut entendre ainsi.

Cet Auteur est fort mystique et obscur et sa triple doctrine des proportions s'accorde à ce qui est rapporté, parce que les trois proportions dont il parle servent pour trois ouvrages différents et méthodiques.

Des trois ouvrages, l'un est fort secret et purement naturel et celui-là se fait dans notre Mercure avec notre Or solaire. C'est à cet ouvrage qu'il faut attribuer tous les signes que les philosophes décrivent ; c'est un ouvrage qui ne se fait ni avec le feu ni avec les mains, mais par la chaleur intérieure toute seule et la chaleur du dehors ne fait autre chose que chasser et empêcher le froid et surmonter et corriger ses symptômes ou accidents.

L'autre et second ouvrage se fait dans l'Or vulgaire et notre mercure ; pour le faire, il faut se servir d'un feu doux et clair et il y faut beaucoup de temps, pendant lequel ces deux matières se cuisent, par l'entremise de Vénus, jusqu'à ce que la plus pure substance de l'une et de l'autre soit tirée et exprimée ; et c'est ce qu'on appelle le *suc de la Lunaire*. Ici lorsque par le travail naturel, les fèces et les ordures ont été jetées et qu'il n'en subsiste plus dans le compost, il faut prendre le suc ; car, en cet état, il n'est pas encore la pierre, mais il est pourtant notre véritable soufre : l'on doit alors le cuire avec notre mercure, qui est son sang approprié, et en faire une pierre de feu, qui sera extrêmement pénétrante et tingente.

Enfin, le troisième ouvrage est mixte ou mêlé. Il se fait en mêlant l'Or vulgaire avec notre mercure en poids convenable, à quoi l'on ajoute autant de ferment de notre soufre qu'il en est de besoin : *alors sont accomplis tous les miracles du monde* ; car il se fait un élixir qui peut donner et les richesses et la santé.

Emploie donc toutes tes forces et toute ton industrie à chercher notre soufre, que je t'assure que tu recueilleras dans notre mercure, *si les destins te sont favorables*. Que si tu ne l'y peux pas trouver, tu mettras notre Or et notre Argent philosophiques dans l'Or vulgaire, par une chaleur propre et avec le temps qui est nécessaire pour cela ; mais c'est une voie pleine d'épines (et un procédé où il y a mille difficultés). Et j'ai fait vœu et promis à Dieu et à l'équité de ne déclarer jamais, en propres termes, ni l'un ni l'autre des régimes, distinctement et séparément ; car je jure en bonne foi que j'ai découvert la vérité dans les autres choses décrites.

Prends donc ce mercure que je t'ai expliqué et le marie avec l'Or qui lui est fort ami ; et avec notre régime de chaleur, tu verras certainement ce que tu désires dans sept mois ou neuf ou dix au plus ; mais notre Lune paraîtra pleine dans l'espace de cinq mois. Ce sont là les véritables termes (et le temps préfix) pour parachever ces souffres ; mais, si tu crois qu'en cet état, ils soient nos pierres (au rouge ou au blanc), tu te trompes encore : mais, par une réi-

térée décoction de ces soufres, en réitérant et recommençant ton travail avec un feu qui soit du moins sensible, tu posséderas notre pierre et le véritable élixir des teintures, et tout cela dans un an et demi philosophiques, moyennant la grâce et l'aide de Dieu, à qui la gloire en soit rendue éternellement.

CHAPITRE XX:
DE L'ARRIVÉE DE LA NOIRCEUR DANS L'ŒUVRE DU SOLEIL
ET DE LA LUNE OU DE L'OR ET DE L'ARGENT

Si tu as travaillé dans l'Or et dans l'Argent, pour y chercher notre soufre à l'aide de notre Mercure, regarde si tu verras ta matière enflée comme de la pâte et bouillante comme de l'eau, ou pour mieux dire, comme de la poix fondue, parce que notre Or solaire, ainsi que notre mercure, a une représentation emblématique dans l'Œuvre de l'Or vulgaire avec notre mercure. Ton fourneau étant échauffé, attends dans la chaleur bouillante par l'espace de vingt jours, auquel temps tu remarqueras beaucoup de couleurs variées. Mais, vers la fin de la quatrième semaine (pourvu que la chaleur ait été continue), tu verras l'aimable verdure, qui durera sans disparaître dix jours ou environ.

Tu as lors sujet de te réjouir, car assurément, tu verras, bientôt après, toute ta matière aussi noire qu'un charbon et tous les membres (ou parties) de ta composition seront réduits en atomes. Car cette opération n'est autre chose que la résolution du fixe dans le non fixe, afin qu'étant ensuite unis et conjoints l'un avec l'autre, ils ne fassent qu'une même matière, qui soit en partie spirituelle et en partie corporelle. C'est pourquoi le Philosophe dit: *Prends le chien de Corascène et la chienne d'Arménie, joins-les ensemble et ils t'engendreront un fils de la couleur du Ciel*. Parce que ces natures, par la décoction, seront bientôt changées en un bouillon qui ressemblera à l'écume de la mer ou à un brouillard épais, qui se teindra d'une couleur livide et noirâtre; et je te jure en bonne foi que je ne t'ai rien caché que le régime et, si tu es prudent, tu pourras aisément le concevoir par ce que j'en ai dit.

Quand tu sauras le régime, prends la pierre qui t'a été montrée ci-dessus et gouverne-la comme tu sais et tu verras ensuite apparaître plusieurs choses fort remarquables que voici.

Premièrement, dès aussitôt que la pierre aura senti son feu, le soufre et le mercure se fondront et seront *fluents* (ou coulants) sur le feu comme de la cire, le soufre sera brûlé et il changera les couleurs de jour à autre et le mercure demeurera *incombustible*, si ce n'est que pour un temps, il sera teint des

couleurs du soufre, mais il n'en sera pas taché, ainsi, il lavera entièrement le laton et le nettoiera de ses ordures. Fais en sorte que le Ciel se joigne à la Terre et le fais tant de fois jusqu'à ce que la Terre ait conçu une nature céleste.

Ô sainte Nature! qui faites toute seule ce qui est absolument impossible à quelque homme que ce soit!

C'est pourquoi, quand tu auras vu, dans ton vaisseau de verre ou œuf philosophique, que les natures se mêlent ensemble, comme si c'était du sang caillé et brûlé, sois assuré que la femelle a souffert les embrassements du mâle. Et partant, dans dix-sept jours, après que ta matière aura commencé à se dessécher, tu dois t'attendre que les deux natures se changeront en une *bouillie grasse*, et se contourneront ensemble en façon d'un brouillard épais ou comme l'écume de la mer, ainsi qu'il a été dit, et cela sera d'une couleur fort obscure. Alors, crois fermement que l'enfant royal est conçu, parce que de là, en avant, tu verras des vapeurs verdoyantes, jaunes, noires et bleues, dans le feu et aux côtés du vaisseau. Ce sont là ces vents qui se font ordinairement lorsque notre *embryon* se forme, lesquels il faut retenir adroitement, de peur qu'ils ne fuient et que l'ouvrage ne soit anéanti.

Tu dois tout de même prendre garde que l'odeur ne s'exhale par quelque fente, parce que la force et la vertu de la pierre en souffrirait un dommage considérable. C'est pour cela que le Philosophe commande *de conserver soigneusement le vaisseau avec sa ligature*. Et je t'avertis de ne point cesser ton opération et de ne mouvoir ni ouvrir ton vaisseau ni d'interrompre un seul moment ta décoction, mais de continuer à toujours cuire jusqu'à ce que tu voies qu'il n'y ait plus d'humidité, ce qui arrivera dans trente jours. Voyant cela, réjouis-toi hardiment et sois assuré que tu es dans la droite voie.

Alors, sois assidu à ton ouvrage, parce que peut-être, dans deux semaines après ce temps-là, tu verras que toute la terre sera sèche et fort noire. C'est ici la mort du Composé, les vents ont cessé et tout est dans le calme et dans le repos. C'est là cette grande Éclipse du Soleil et de la Lune tout ensemble, c'est-à-dire de l'Or et de l'Argent, qui sont engendrés par ces deux Astres et qui tiennent de la nature de leurs Progéniteurs; pendant cette Éclipse, *on ne verra aucun luminaire sur la Terre et la Mer disparaîtra*. C'est alors que se fait notre chaos duquel, par le commandement de Dieu, tous les miracles du monde sortiront par ordre et l'un après l'autre; car c'est ici le labyrinthe qui a sept portes, l'hydre à sept têtes, le Chandelier à sept branches, le Ciel des sept Planètes, la Fontaine des sept Métaux, l'Éther des sept dons de sagesse et de lumière, le Globe des sept esprits influant vie, le Foyer des sept illuminations ou sublimations, la Lanterne magique des sept opérations naturelles, la Boîte

des sept fioles aurifiques de parfums odoriférants et salutaires et l'Habitacle de tous les trésors célestes dans notre Microcosme.

CHAPITRE XXI :
DE LA COMBUSTION DES FLEURS ET
COMMENT ON LA PEUT EMPÊCHER

Ce n'est pas un manquement de peu de conséquence, et qui se fait pourtant aisément, que la combustion ou brûlure des Fleurs, auparavant que les natures encore tendres soient bien extraites hors de leur profondeur et de leur centre. Il faut principalement prendre garde à ne pas faire cette faute après la troisième semaine. Car, au commencement, il y a une si grande abondance d'humeur que, si tu donnes le feu plus fort qu'il ne faut, ton vaisseau, qui est fragile, ne pourra pas résister à la quantité des vents qui s'y formeront et qui, d'abord, le feront éclater, si ce n'est qu'il soit plus grand qu'il ne faut. Et si cela arrivait, l'humidité sera tellement dispersée et répandue qu'elle ne retournera plus en son corps, du moins en telle quantité qu'elle puisse être suffisante pour lui donner des forces et de la vigueur.

Mais, quand la Terre aura commencé de retenir une partie de son eau, alors ne se faisant plus de vapeurs, on pourra bien augmenter le feu plus qu'il ne faut, sans crainte que le vaisseau en puisse être aucunement endommagé ; mais aussi cela sera cause que l'Œuvre en sera gâté, qu'il prendra la couleur de pavot sauvage et que toute la composition deviendra enfin une poudre sèche, qui se sera faite rouge inutilement. Cette marque te fera connaître que le feu aura été plus fort qu'il ne fallait, c'est-à-dire si fort qu'il aura empêché que la véritable conjonction ne se soit faite.

Tu dois donc savoir que notre œuvre demande un véritable changement des natures, ce qui ne se peut faire si la dernière union des deux natures ne se fait et elles ne se peuvent unir qu'en forme d'eau ; car il ne se fait point d'union des corps, mais c'est seulement une contusion ou *broiement*, tant s'en faut qu'il puisse y avoir d'union du corps avec l'esprit par le mélange qui se fait des atomes, c'est-à-dire des plus petites parties les unes avec les autres. Mais, pour ce qui est des esprits, ils se pourront bien aisément unir ensemble. C'est pourquoi (pour l'union des natures) il faut nécessairement une eau métallique homogénée, à laquelle on prépare la voie par la calcination qui la précède (et qui se fait auparavant).

Cette exsiccation ou dessèchement n'est donc pas véritablement une *exsiccation* ; mais c'est une réduction en atomes de l'eau avec la terre, par le crible

de la nature, et ces atomes sont plus déliés et plus subtils que l'eau ne requiert et qu'il est nécessaire, afin que la terre reçoive le ferment transmutatif de l'eau. Mais cette nature spirituelle, par un feu trop violent et plus fort qu'il n'est nécessaire, est comme si elle était frappée du marteau de la mort, et lors ce qui était *actif* devient *passif*, le spirituel est rendu corporel, c'est-à-dire qu'il s'en fait un précipité rouge, qui est inutile pour notre Œuvre, parce que la couleur noire du Corbeau ne se fait que dans une chaleur qui lui est propre et convenable; et quoiqu'elle soit noire, c'est pourtant une couleur que l'on doit beaucoup souhaiter.

Il est vrai, cependant, qu'au commencement du véritable Œuvre il apparaît une rougeur, et qui est même remarquable; mais il faut que pour cela, il y ait une suffisante quantité d'eau; c'est un témoignage que le Ciel a eu *copulation* et a couché avec la Terre et que le feu de la Nature a conçu; pour quoi Hermès dit, *que notre feu sulfureux uni à notre humide radical est ce Roi qui descend du Ciel, l'âme qu'il faut rendre à son corps et qui le doit ressusciter*, ce qui fera que tout le vaisseau sera teint au-dedans d'une couleur dorée; mais cette couleur ne durera pas et elle produira bientôt la couleur verte. Tu auras ensuite le noir, en peu de temps, et tu verras ce que tu désires, si tu as patience.

Surtout, *hâte-toi lentement*, continue pourtant ton feu assez bien et conduis ta barque en pilote bien expert entre les écueils de *Scylle* et *Charybde*, si tu veux gagner les richesses des deux Indes (Orientale et Occidentale). Cependant, tu verras parfois comme de petites Îles, des épics, et des bouquets en touffes et de petites ombres de diverses couleurs, qui s'élèveront dans les eaux et aux côtés (du vaisseau) et se dissiperont incontinent, pour faire place à d'autres qui naîtront et paraîtront ensuite. Cela vient de ce que la Terre, qui ne demande qu'à germer, produit toujours quelque chose, de sorte qu'il te semblera parfois de voir dans ton vaisseau des oiseaux, des bêtes, des serpents, des reptiles et d'autres couleurs agréables, mais qui ne sont pas considérables et disparaîtront bientôt.

Le principal est que tu continues incessamment le feu dans le degré qu'il doit être et tout cela se déterminera avant le cinquantième jour dans une couleur très noire et dans une poudre dont les parties n'auront aucune liaison ensemble. Que si cela n'arrive pas, tu t'en devras t'en prendre ou à ton mercure ou au régime (du feu) que tu donnes ou à la matière qui ne sera pas bien disposée, pourvu que tu n'aies point bougé ou remué ton vaisseau; car cela pourrait ou retarder ou ruiner absolument ton Ouvrage et notre Pierre se sublime, se dissout, s'engrossit, se coagule et se fixe d'elle-même, sans aucune interposition des mains.

CHAPITRE XXII :
LE RÉGIME DE SATURNE, CE QUE C'EST ET
POURQUOI ON L'APPELLE AINSI

Tous les Mages, c'est-à-dire les Sages, qui ont écrit de ce travail de la Sagesse ont parlé de l'Œuvre et du régime de Saturne, ce qui a été cause qu'il y en a eu plusieurs qui, ne les entendant pas bien ou les prenant dans un sens contraire à l'esprit occulte, se sont jetés dans beaucoup d'erreurs et se sont trompés dans leur opinion. Il y en a eu qui ainsi déviés pour s'être laissé surprendre par trop de confiance à la lettre des Écrits, ont travaillé sur le plomb avec espérance et sans fruit ni profit. Mais sache que notre plomb est plus précieux qu'aucun Or que ce soit ; car c'est la boue et le limon dans lequel l'âme de l'Or se joint avec le mercure, afin de produire ensuite le mâle et la femelle, Adam et Ève sa femme.

C'est pourquoi l'Or, qui était le plus haut et le plus élevé, s'est humilié ici pour être fait le plus bas, en attendant la rédemption de tous ses Frères les métaux dans son sang. Donc, ce que nous appelons Saturne dans notre ouvrage, c'est le tombeau où notre Roi, c'est-à-dire l'Or, est enseveli et c'est la clef du trésor de l'Art transmutatoire. Heureux celui qui peut saluer cette Planète qui va si lentement ! Prie Dieu, mon Frère, qu'il te fasse cette grâce, car c'est une bénédiction *qui ne dépend pas de celui qui court pour l'avoir ni de celui qui la souhaite, mais du seul Père des lumières.*

CHAPITRE XXIII :
DES DIFFÉRENTS RÉGIMES DE CETTE ŒUVRE

Studieux Tyron de notre Science, sois assuré que, dans tout l'ouvrage de la Pierre, il n'y a que le seul régime qui soit scellé. Ce qu'un Philosophe en a dit est très véritable, *que quiconque en aura la parfaite connaissance sera honoré des princes et des grands de la Terre.* Et je te jure sur ma foi que, si l'on disait seulement le régime ouvertement (et comme il se doit faire), il n'y aurait pas même jusqu'aux fous qui ne se moquassent de notre Art.

Car quiconque connaît une fois le régime, sait *que tout le reste n'est qu'un ouvrage de femmes et un jeu d'enfants*, n'y ayant plus autre chose à faire qu'à décuire et à cuire. Et c'est ce qui a obligé les Philosophes à cacher ce secret avec grand artifice. Et crois assurément que j'ai fait fondamentalement la même chose, quoique j'aie paru parler du degré de chaleur. Néanmoins, puisque je me suis proposé d'agir sincèrement et de bonne foi dans ce petit Traité et que je l'ai promis, je me trouve obligé à faire quelque chose de parti-

culier, pour ne pas tromper l'espérance et la peine des personnes d'esprit qui liront ce Livre.

Sache donc que, dans tout notre ouvrage, nous n'avons qu'un seul régime *linéaire*, qui n'est autre chose que de décuire et digérer. Et néanmoins, ce seul régime-là en comprend plusieurs autres en soi, que les envieux ont caché en leur donnant beaucoup de noms qui sont différents et en parlant comme si c'étaient différentes opérations. Pour moi, à cause que j'ai promis candeur et sincérité, j'en traiterai beaucoup plus ouvertement, de sorte que tu seras obligé d'avouer que je suis en cela plus ingénu que pas un; car ce n'est pas notre coutume de parler clairement d'une chose de cette importance.

CHAPITRE XXIV : DU PREMIER RÉGIME DE L'ŒUVRE, QUI EST CELUI DU MERCURE PHILOSOPHIQUE

Je commencerai par le Régime de Mercure, qui est un secret dont pas un des Philosophes n'a jamais parlé. Pense bien qu'ils ont tous commencé par le second ouvrage, c'est-à-dire par le régime de Saturne, et ils n'ont donné aucune lumière, à l'Artiste commençant, de ce qui se fait avant que la *noirceur* apparaisse, laquelle est un des principaux signes de l'Œuvre. Le bon Bernard, Comte de Trévisan, n'en a même rien dit; car il enseigne, dans sa parabole, que le Roi, lorsqu'il vient à la Fontaine, ayant laissé toutes les personnes étrangères, entre tout seul dans le Bain, ayant une Robe de drap d'Or, qu'il dépouille et la donne à Saturne, qui en échange le couvre d'un vêtement de velours noir. Mais il ne dit point en combien de temps le Roi quitte et dépouille cette Robe de drap d'Or et, ainsi, il passe sous silence tout un régime entier, qui peut être de quarante jours et, parfois, de cinquante. Durant ce temps-là, les pauvres apprentis se fondent sur des expériences qu'ils ne connaissent pas. Depuis qu'une fois la *noirceur* commence à paraître, jusqu'à la fin de l'œuvre, les nouveaux signes, qui paraissent tous les jours dans le vaisseau, donnent assez de satisfaction à l'Artiste; mais il faut avouer qu'il est ennuyeux d'être cinquante jours dans une telle incertitude, sans guide et sans aucune marque qui puisse assurer ceux qui travaillent.

Je dis donc que, depuis que le compost a commencé à sentir le feu (dans le fourneau), jusqu'à ce que la *noirceur* apparaisse, tout cet intervalle, c'est le régime du mercure, c'est-à-dire du mercure philosophique, qui travaille tout seul durant tout ce temps-là, son compagnon (l'Or vulgaire) demeurant mort un espace de temps convenable; et c'est ce que personne n'a encore découvert avant moi.

Quand tu auras donc conjoint ensemble les matières, qui sont l'Or et notre Mercure, ne t'imagines pas, comme font les vulgaires alchimistes, que l'Occident (ou dissolution) de l'Or doive arriver tout aussitôt après. Non, je t'assure que cela ne se fait pas ainsi. J'ai attendu longtemps avant que la paix et le calme fussent faits entre le feu et l'eau. Et de ceci, les envieux n'ont dit qu'un seul mot, lorsque, dans le premier ouvrage, ils ont appelé leur matière *Rebis*, c'est-à-dire une chose qui est faite de deux choses, ainsi que le poète l'a dit :

Rebis n'est qu'une chose, étant faite de deux ;
Toutes deux unies en une.
Il se dissout afin qu'en Soleil ou qu'en Lune
Les Spermes soient changés, qui sont principes d'eux.

Sache donc, certainement, qu'encore que notre mercure dévore l'or, néanmoins, cela ne se fait pas de la manière que le pensent les chimistes philosophes. Car, quoique tu aies conjoint l'Or avec notre mercure, tu retireras, un an après, le même Or tout entier, sans qu'il soit aucunement altéré, ni dans sa substance ni dans sa vertu, si tu ne lui donnes le feu au degré qu'il faut pour le décuire. Qui dira le contraire n'est pas Philosophe.

Ceux qui sont dans la voie de l'erreur s'imaginent que la dissolution des corps est si aisée à faire que, dès aussitôt que l'Or est jeté et submergé dans notre mercure, il est dévoré (et dissous) en un clin d'œil, se fondant sur ce passage de Bernard Comte de la Marche Trévisane, qu'ils expliquent mal, lorsqu'il parle de son *Livret d'Or*, qui étant tombé *dans la fontaine, se perdit*, et il ne put plus l'en retirer. Mais ceux qui ont eu la peine de travailler à la dissolution des corps peuvent rendre témoignage de la difficulté qu'il y a à la pouvoir faire. Moi-même qui en ai vu et fait l'expérience plusieurs fois, je proteste que c'est un travail qui requiert une grande industrie, de gouverner le feu si bien et avec une telle justesse, après que la matière est préparée, que, par sa chaleur il fasse dissoudre les corps sans qu'il brûle leurs teintures. Remarques donc bien ce que je te vais dire.

Prends le corps que je t'ai montré, c'est-à-dire l'Or vulgaire, et le mets dans l'eau de notre *Mer*, laquelle ne perde point la chaleur qu'elle a acquise auparavant pendant un grand nombre de mois qu'elle aura été travaillée et disposée : décuie continuellement cet Or avec un feu qui lui soit propre, de sorte que, dans ton vaisseau, tu vois monter une rosée et un brouillard, qui retomberont incessamment en gouttes, jour et nuit. Je t'apprends que, dans cette *circulation*, le mercure monte tout tel qu'il est en sa première nature, et que le corps demeure en bas (au fond du vaisseau), tout de même en sa première nature, jusqu'à ce que, par un assez long temps, le corps commence à retenir quelque peu de l'eau et, ainsi, le corps et l'eau sont faits l'un et

l'autre participants des degrés (et des qualités) qu'ils ont chacun séparément, (c'est-à-dire que le corps communique sa fixité à l'eau et l'eau fait part de sa volatilité au corps).

Mais parce que, dans la sublimation qui se fait alors, toute l'eau ne monte pas et qu'il en reste une partie avec le corps dans le fond du vaisseau, si tu considères souvent et attentivement cette opération, tu remarqueras que le corps bout et se crible dans l'eau qui demeure en bas et que, par le moyen de cette même eau, les gouttes qui retombent percent et ouvrent le reste du corps et que, l'eau par cette circulation continuelle devenant plus subtile, elle tire à la fin l'âme de l'Or doucement et sans violence.

Ainsi, par l'entremise de l'âme, l'esprit est réconcilié avec le corps et ils s'unissent tous deux dans la couleur noire et cela arrive dans cinquante jours au plus tard. Cette opération s'appelle le régime du mercure, parce qu'il se circule, étant élevé en haut, et que le corps de l'Or est bouilli en bas dans le fond du vaisseau en ce même mercure. Et dans cette opération, le corps est passif, jusqu'à ce que les couleurs apparaissent, qui commencent à se faire voir tant soit peu vers le vingtième jour, pourvu que l'*ébullition* se fasse bien et sans aucune interruption ni relâche. Ensuite, ces couleurs s'augmentent et se multiplient, se changent et se diversifient, jusqu'à ce qu'elles se terminent dans la noirceur très noire, qui arrivera au cinquantième jour, si les destins favorables t'appellent à ce bonheur.

CHAPITRE XXV : DU SECOND RÉGIME DE L'ŒUVRE, QUI EST CELUI DE SATURNE OU DU PLOMB

Le régime de Mercure étant achevé (ce que l'on reconnaît parce que son opération est de dépouiller le Roi, c'est-à-dire l'Or, de ses habits dorés, d'attaquer et lasser par divers combats le Lion, jusqu'à ce qu'il soit aux derniers abois), le Régime prochain de Saturne lui succède. Car c'est la volonté de Dieu que l'ouvrage qui est commencé soit parachevé de la manière qu'il le doit être et c'est la règle de cette Tragédie que, lorsque l'un des Personnages sort de dessus le Théâtre, l'autre y entre en même temps et que, l'un ayant joué son rôle, l'autre commence le sien aussitôt. La Loi de la nature, est que la mort physique d'un Être est la vie d'un autre, la fin et la corruption de celui-ci est l'origine et la génération de celui-là ; la vie se perpétue sous différentes formes successives l'une à l'autre, par une continuelle métamorphose. Ainsi, le Régime de Mercure n'est pas plutôt achevé que Saturne, qui est son suc-

cesseur et à qui le Royaume appartient par droit de succession, prend incontinent sa place. Par le Lion mourant naît le Corbeau de bon augure.

Et ce Régime est fort droit et linéaire à l'égard de la chaleur, parce qu'il n'y a qu'une couleur seule et unique, qui est le noir très noir, qui paraisse ; mais il n'y a ni fumée ni vent ni aucun symbole (ou indice) de vie et l'on n'y remarque autre chose si ce n'est que la Composition paraît quelquefois toute sèche et, parfois, on voit qu'elle bout en façon (et consistance) de poix fondue. O que c'est une chose affreuse à voir ! Aussi est-ce proprement une représentation de la mort éternelle et un deuil de la Léthargie physique : mais que c'est une chose qui doit causer de joie à l'Artiste qui en suit la conduite ! Car ce n'est pas une noirceur ordinaire qui paraît ici, mais c'est une noirceur si excessive qu'à force d'être noire, elle paraît luisante et resplendissante. Que si tu vois une fois la matière s'enfler comme de la pâte dans le fond du vaisseau, réjouis-toi, car tu dois savoir que cela te marque qu'il y a un esprit vivifiant, qui est renfermé au-dedans et qui redonnera la vie à ces Corps morts, dans le temps que le Tout-Puissant a prescrit pour cela.

Je t'avertis ici de prendre surtout bien garde à ton feu, que tu dois ménager et conduire bien judicieusement ; car je te jure en bonne foi, que si dans ce Régime-ci, tu fais sublimer quelque chose de tes Matières, pour avoir trop poussé le feu, tout ton Ouvrage sera perdu sans ressource. Contente-toi donc, comme le bon Trévisan, d'être détenu en prison quarante jours et quarante nuits et laisse demeurer la matière, qui est encore tendre, au fond du vaisseau, qui est le nid où se fait la conception ; et sois très assuré que, lorsque le temps sera échu, que le Tout-Puissant a limité pour l'accomplissement de cette opération, l'esprit ressuscitera glorieux et qu'il glorifiera son Corps, je veux dire qu'il montera et qu'il se circulera doucement et sans violence ; du Centre, il montera aux Cieux ; puis des Cieux, il descendra dans le Centre ; *et il prendra la force des choses supérieures et inférieures.*

L'Or vulgaire, s'exauçant et dignifiant par la vertu de notre Mercure, manifeste par ordre tous les degrés métalliques qu'il a en lui et devient ainsi l'Or philosophique animé et animant.

CHAPITRE XXVI : DU TROISIÈME RÉGIME, QUI EST CELUI DE JUPITER OU DE L'ÉTAIN

Au noir Saturne succède Jupiter, qui est d'une couleur différente. Car, après que la Matière a été dûment putréfiée et pourrie et que la conception

a été faite dans le fond du vaisseau, tu verras encore, par le bon plaisir de Dieu, des couleurs qui se changeront souvent et une autre sublimation qui circulera. Ce Régime n'est pas long, car il ne dure pas plus de trois semaines. Durant ce temps-là, toutes sortes de couleurs que l'on ne se saurait imaginer paraîtront et l'on n'en peut rendre aucune raison certaine. Les pluies seront alors plus abondantes de jour à autre et enfin, après toutes ces choses qui sont très agréables à voir, il paraît, au côté du vaisseau, une blancheur en façon de petits filaments ou comme des cheveux.⁷ Quand tu verras cela, réjouis-toi, car c'est une marque que tu as heureusement parachevé le Régime de Jupiter.

Dans ce régime, il y a plusieurs choses à quoi l'on doit prendre garde fort soigneusement. La première, c'est d'empêcher les petits des Corbeaux de retourner dans leur nid, quand ils en seront une fois sortis. La seconde est qu'il ne faut pas tellement épuiser l'eau que la terre, qui est affaissée, n'en ait point du tout et qu'elle demeure toute sèche et aride dans le fond, ce qui la rendrait inutile. La troisième, c'est que tu dois prendre garde à ne pas tant arroser ta terre qu'elle en soit tout à fait suffoquée et noyée. On évitera toutes ces erreurs et ces inconvénients par le secours du bon Régime de la chaleur extérieure.

CHAPITRE XXVII : DU QUATRIÈME RÉGIME, QUI EST CELUI DE LA LUNE OU DE L'ARGENT PHILOSOPHIQUE

Le Régime de Jupiter étant parachevé, sur la fin du quatrième mois, le signe du croissant de la Lune t'apparaîtra et tu dois savoir que tout le Régime de Jupiter a été employé à laver le Laton. L'esprit qui fait cette *lotion* [ou qui le lave] est fort blanc et pur en sa nature, mais le corps qui doit être lavé est d'un noir très noir, à cause de ses impuretés : dans le passage du noir au blanc paraissent toutes les couleurs intermédiaires qui disparaissent, font que tout devient blanc, non pas, pourtant, qu'il soit parfaitement blanc dès le premier jour, mais du blanc, il viendra au très blanc, peu à peu et par degrés.

Tu dois savoir que, dans ce Régime, tout le compost devient à la vue comme de l'Argent vif coulant et c'est ce qu'on appelle sceller la mère dans le ventre de son enfant, qu'elle a enfanté auparavant. Et dans ce Régime, on verra plusieurs belles couleurs variées, qui ne feront que se montrer et qui disparaîtront aussitôt, mais qui tiendront pourtant plus de la blancheur que de la noirceur ; de même que, dans le régime de Jupiter, elles s'approchaient plus

⁷ Flamel l'appelle blancheur capillaire.

du noir que du blanc, et sache qu'en trois semaines, le Régime de la Lune ou de l'Argent sera accompli.

Mais, avant que ce Régime soit achevé, le composé prendra mille formes différentes. Car, les Fleuves venant à se grossir avant toute sorte de coagulation, le composé se *liquéfiera* et se coagulera cent fois dans un jour. Parfois, il paraîtra comme des yeux de poissons. D'autres fois, on le verra en forme d'un arbre d'argent très fin et bien poli, avec de petites branches et des feuilles. En un mot, dans ce Régime-ci, tu seras surpris et ravi d'admiration de voir tant de diverses choses qui paraîtront à toute heure. À la fin, tu auras de petits grains très blancs, qui ressembleront aux atomes du Soleil, et d'ailleurs, si beaux que jamais homme n'en a vu de pareils.

Rendons des grâces immortelles à Dieu, qui a eu la bonté de conduire l'œuvre jusqu'à cette perfection. Car c'est alors la véritable teinture parfaite pour le blanc, quoiqu'elle ne soit encore que du premier ordre et, par conséquent, qu'elle n'ait que peu de vertu et d'efficacité, en comparaison de cette puissance admirable qu'elle acquerra si l'on réitère et refait sa préparation du second ordre.

CHAPITRE XXVIII : DU CINQUIÈME RÉGIME, QUI EST CELUI DE VÉNUS OU DU CUIVRE

C'est une chose la plus surprenante et admirable de toutes dans notre Pierre de ce qu'étant à présent entièrement parfaite et pouvant [dans l'état où elle est] communiquer une teinture parfaite pour le blanc, elle s'humilie encore d'elle-même et qu'une seconde fois, elle veuille devenir volatile, sans que l'on y touche ni que l'on y mette la main. Néanmoins, si tu pensais l'ôter de son vaisseau pour la remettre dans un autre, quand elle sera une fois refroidie, tu ne la saurais plus pousser à un plus haut degré de perfection, c'est-à-dire au rouge, quelque artifice que tu fasses. Et ni moi ni pas un des anciens Philosophes ne saurions donner une raison convaincante pourquoi cela se fait ainsi et nous ne pouvons dire autre chose si ce n'est que c'est le bon plaisir de Dieu que cela arrive de la sorte.

Ici, tu dois bien prendre garde à bien conduire ton feu. Car c'est une maxime indubitable que la pierre, pour être parfaite, doit être fusible. Ainsi, si tu lui donnes le feu plus fort qu'il ne faut, ta Matière se vitrifiera et, étant fondue, elle s'attachera aux côtés de ton vaisseau et tu n'en saurais rien faire de plus (ni lui donner davantage de perfection). Et c'est là cette vitrification

de la Matière que les Philosophes avertissent si souvent qu'il faut éviter et qui (si l'on n'y prend bien garde) a accoutumé d'arriver, devant que l'Œuvre soit au blanc parfait et lorsqu'elle y est. Et cela arrive depuis le milieu du Régime de la Lune jusqu'au septième ou dixième jour de celui de Vénus.

Il faut donc augmenter seulement un peu le feu, et de telle sorte que la chaleur ne puisse pas faire devenir la composition vitrifiée, c'est-à-dire coulante comme du verre fondu. Mais il faut que la chaleur soit douce, parce que, par ce moyen, la Matière se fondra et s'enflera d'elle-même et, avec l'aide de Dieu, elle recevra un esprit qui volera et montera en haut, portera et enlèvera la Pierre avec soi et il produira et fera naître de nouvelles couleurs. La première de toutes sera la verdeur de Vénus, qui durera longtemps, car elle ne disparaîtra point entièrement qu'après vingt jours. Ensuite viendra la couleur bleue, puis, la livide ou plombée et, sur la fin du régime de Vénus, la couleur de pourpre pâle et obscure.

Ce à quoi tu dois prendre garde dans cette opération, c'est de ne pas trop irriter ni pousser l'esprit : car lors il est plus corporel qu'il n'était auparavant, et si par le feu, tu le contrains de voler au haut du vaisseau, à peine le pourras-tu faire retourner de lui-même. Il faut avoir la même précaution dans le Régime de la Lune, lorsque l'esprit aura commencé à s'épaissir [et à se faire corps] car lors il faudra le traiter doucement et sans violence, de peur que, si on le faisait fuir au haut du vaisseau, tout ce qui est dans le fond ne soit brûlé ou, du moins, qu'il ne se vitrifiât, ce qui causerait la perte totale de ton ouvrage.

Quand, donc, tu verras la verdeur, sache qu'elle contient et enferme dans soi la vertu de germer. Ainsi, prends bien garde en cet endroit que cette agréable verdeur ne se change en vilain noir par la trop grande chaleur, mais gouverne ton feu avec prudence ; et par ce moyen, tout ce Régime sera fait dans quarante jours et tu y remarqueras toute la vertu amoureuse de la régénération et végétation.

CHAPITRE XXIX : DU SIXIÈME RÉGIME, QUI EST CELUI DE MARS OU DU FER

Lorsque le Régime de Vénus est parachevé, dont la principale couleur a été verte et tirant un peu sur le rouge obscur de pourpre et, parfois, sur le livide, dans le temps duquel l'Arbre Philosophique a fleuri et a paru avec des feuilles et des branches diversifiées de plusieurs couleurs, le Régime de Mars

prend sa place. La couleur dominante dans ce régime est une ébauche et un commencement d'orangé mêlé et lavé d'un jaune tirant sur le brun limoneux et, outre cela, il fait parade des couleurs de l'Iris et de celles de la queue de Paon ; mais elles ne font que passer.

Dans ce Régime, la consistance de la composition est plus sèche et il semble que la Matière prenne plaisir à se déguiser en prenant diverses formes. La couleur de l'Hyacinthe, mêlée avec tant soit peu d'Orangé, paraîtra fort souvent dans ces jours-là. C'est ici que la mère qui a été scellée dans le ventre de son enfant s'élève et s'épure, afin qu'il ne s'y trouve aucune pourriture, à cause de la trop grande pureté dans laquelle notre Composé se doit terminer. Mais, pendant tout ce Régime, l'on voit dans le fond du vaisseau des couleurs obscures, qui se promènent, et il se forme d'autres couleurs moyennes, qui paraissent fort calmes.

Sache que notre *Terre vierge* reçoit lors sa dernière façon, afin que le fruit du soleil, c'est-à-dire de l'Or y soit semé et qu'il mûrisse. Ainsi, tu dois continuer à entretenir toujours une bonne chaleur et assurément, vers le trentième jour de ce Régime, tu verras paraître la couleur orangée qui, dans deux semaines après qu'elle aura commencé de paraître, teindra toute la Matière de sa couleur.

CHAPITRE XXX : DU SEPTIÈME RÉGIME, QUI EST CELUI DU SOLEIL OU DE L'OR PHILOSOPHIQUE

Te voilà maintenant bien proche de la fin de ton Œuvre et tu l'as presque achevé. Tout paraît dans le vaisseau, comme si tout était de l'Or très fin, et le lait de la Vierge qui s'y circule, avec lequel tu fais imbibition et abreuves cette matière, devient fort orangé.

C'est ici que tu es obligé de rendre des grâces immortelles à Dieu, qui est le libéral dispensateur de tous les biens, de ce qu'il t'a fait la grâce de parvenir jusque-là. Prie-le bien humblement qu'il lui plaise de si bien conduire ton dessein pour ce qui te reste à faire que, pour vouloir hâter ton Ouvrage, qui est presque parachevé, tu ne le ruines entièrement.

Considères qu'il y a presque sept mois que tu attends et qu'il n'est pas à propos de détruire et de perdre tout en moins d'une heure. C'est pourquoi tu dois agir avec très grande précaution, d'autant plus que tu es plus proche de la fin et de la perfection de ton œuvre.

Si tu te comportes prudemment, voici ce qui arrivera de remarquable dans ton ouvrage. Premièrement, tu verras une certaine sueur citrine ou orangée dans ton corps et à la fin, le corps venant à s'affaïsser, tu remarqueras des vapeurs orangées, qui seront teintées de couleur de violette, et parfois de pourpre obscure.

Après avoir attendu douze ou quatorze jours, tu remarqueras, dans ce Régime du Soleil ou de l'Or Philosophique, que la plus grande partie de la Matière deviendra humide, même en quelque façon pesante; cependant, elle ne laissera pas d'être toute emportée *dans le ventre du vent*.

Enfin, vers le vingt-sixième jour de ce régime, elle commencera à se dessécher, puis elle se *liquéfiera*, deviendra coulante et se congèlera et, ensuite, elle se liquéfiera encore cent fois le jour, jusqu'à ce qu'elle commence à se granuler, en sorte que toute la matière paraîtra divisée en petits grains; après quoi, elle se réunira en une masse et, de jour à autre, elle prendra mille formes différentes et cela durera deux semaines ou environ.

Enfin, par l'ordre de Dieu, la lumière de ta matière jettera des rayons si vifs qu'à peine le pourrais-tu imaginer. Quand tu verras paraître cette lumière, tu dois attendre bientôt la fin de ton Œuvre, car tu verras cette fin désirée trois jours après, parce que la matière se mettra toute en grains, aussi menus que les atomes du soleil, et elle sera d'une couleur rouge si foncée qu'à force d'être rouge, elle paraîtra noire, comme est le sang d'un homme bien sain quand il est pris et caillé. Et tu n'aurais jamais pu croire que l'Art eût pu donner une telle teinture à l'Élixir, parce que c'est une créature admirable, qui n'a pas sa pareille dans toute l'étendue de la Nature, tant s'en faut qu'il se puisse rien trouver au monde qui lui soit parfaitement semblable.

CHAPITRE XXXI : LA FERMENTATION DE LA PIERRE

Enfin, souviens-toi bien que te voilà en possession du soufre rouge incombustible, qui par lui-même, quelque degré de feu que l'on puisse lui donner, ne pourrait être poussé plus loin par lui-même.

Mais j'avais oublié de t'avertir, dans le Chapitre précédent, que tu dois soigneusement prendre garde à une chose dans le régime du soleil orangé, c'est-à-dire de l'Or citrin philosophique, qui est qu'avant la naissance du fils surnaturel, qui est revêtu de la véritable pourpre de Tyr, tu ne fasses le feu si fort qu'il vitrifie ta matière; parce que, si elle était ainsi, elle ne se pourrait jamais plus dissoudre et, par conséquent, elle ne se congèlerait point en ces

très beaux atomes parfaitement rouges. Ménage donc bien ta chaleur et sois prudent et avisé pour ne te pas priver toi-même d'un si grand trésor.

Cependant, quand tu seras parvenu jusqu'ici, ne t'imagines pas que ce soit la fin de tes travaux et que tu n'aies plus rien à faire ; car tu dois encore passer outre, réitérer et faire une seconde fois la circulation de la roue (c'est-à-dire recommencer les opérations que tu viens de faire) afin que, de ce soufre incombustible, tu aies l'Élixir.

Pour cet effet, prends trois parties d'Or bien pur et une partie de ce soufre ignée ou, si tu veux, tu peux prendre quatre parties d'Or avec une cinquième partie de ton soufre (c'est-à-dire une partie de soufre contre quatre d'or), mais la première portion est la meilleure. Fais fondre l'Or dans un creuset bien net, et quand il sera en *fusion*, jette ton soufre dedans, mais avec précaution, de peur que la fumée des charbons ne le gâte.

Fais les fondre et *fluer* ensemble, puis jette-les dans un autre creuset et il s'en fera une masse qui se pourra aisément pulvériser et qui sera d'une couleur très belle et très rouge, mais qui ne sera presque pas transparente. Prends de cette masse, que tu auras broyée et mise en poudre, une partie et, de ton mercure des Philosophes, deux parties, mêle-les très bien ensemble et les mets dans un autre œuf Philosophique de verre, que tu boucheras exactement, gouverne-les comme tu as fait ci-devant et, dans deux mois, tu verras paraître et passer une seconde fois tous les régimes l'un après l'autre, selon l'ordre que je les ai décrits ci-dessus ; c'est là la véritable fermentation pour obtenir l'Élixir philosophique et on la peut encore réitérer si l'on veut.

CHAPITRE XXXII : L'IMBIBITION DE LA PIERRE

Je sais bien qu'il y a beaucoup d'Auteurs qui, dans cette œuvre, prennent la fermentation pour l'agent interne et invisible, parce qu'ils appellent ferment ce qui a la vertu d'épaissir naturellement les esprits volatils et subtils, sans qu'il soit besoin d'y toucher pour cela. Et ils disent que la manière de faire la fermentation dont je viens de parler se doit plutôt appeler *cibation* (ou nourriture), qui se fait avec le pain et le lait, c'est-à-dire avec le soufre parfait et le mercure, qui est le lait de la Vierge. Et c'est ainsi que Riplée en parle. Mais moi qui n'ai pas accoutumé de citer les autres ni de m'assujettir à leurs opinions, dans une chose que je sais aussi bien qu'eux, j'en ai parlé selon la connaissance et l'expérience que j'en ai.

Il y a donc une autre opération, par laquelle la pierre s'augmente plus en

poids qu'en vertu. La voici. Prends ton soufre lorsqu'il est parfait ou au *blanc* ou au *rouge* et, à trois parties de soufre, ajoutes-y une quatrième partie d'eau (qui est le mercure des Philosophes) et, après que cette composition aura porté tant soit peu de noirceur, par une cuisson de six ou sept jours dans un œuf philosophique en l'athanor, ton eau, que tu viens de mettre, deviendra aussi épaisse que ton soufre.

Alors, ajoutes-y encore une quatrième partie (d'eau). Or, quand je dis une quatrième partie, cela ne se doit pas entendre qu'il faille prendre une quatrième partie d'eau à l'égard de toute la composition que tu viens de faire, dans laquelle, contre trois parties de soufre, tu as déjà mis une partie d'eau, qui a été coagulée; mais on doit entendre cette quatrième partie d'eau à l'égard des trois parties de soufre (et de ce qu'elles pesaient), avant qu'il eût été abreuvé ou imbibé de cette quatrième partie d'eau, ce qui s'appelle la seconde imbibition.

Et quand cette seconde quatrième partie d'eau sera bue, ajoutes-y encore une semblable quatrième partie d'eau, que tu coaguleras encore de même par une chaleur convenable; ce sera la troisième imbibition.

Pour faire la quatrième imbibition, prends deux parties d'eau pour trois parties de soufre premier, que tu as employé avant la première imbibition, et selon le poids observé; c'est par cette proportion qu'on imbibe et congèle pour la quatrième, cinquième et sixième fois.

Quand tu auras fait six imbibitions et congélations de cette sorte, en observant toujours la proposition (que je t'ai dit qu'il faut garder de l'eau à l'égard du soufre). Enfin à la septième imbibition, tu mettras cinq parties d'eau, toujours à proportion des trois premières parties de ton soufre avant la première imbibition. Et quand tu auras fait ta composition de cette manière, tu la mettras dans ton vaisseau, que tu scelleras, et avec le même feu dont tu t'es servi dans ta première opération, tu la feras passer par tous les régimes de cette première opération, ce qui se fera dans un mois au plus. Tu as alors la véritable pierre du troisième ordre, dont une partie fait projection sur dix mille parties (des métaux imparfaits), qu'elle teindra parfaitement (en or).

CHAPITRE XXXIII : DE LA MULTIPLICATION DE LA PIERRE

Il n'y a point d'autre façon, pour faire la multiplication, que de prendre la pierre quand elle est parfaite et en mettre une partie avec trois ou, tout au plus, avec quatre parties de mercure de la première opération (c'est-à-dire du

mercure des Philosophes) et donner à cette composition un feu convenable sept jours durant, ayant auparavant scellé ton vaisseau bien exactement. Et tu auras un très grand plaisir à voir qu'elle passera par tous les régimes tout de suite; et le tout sera augmenté en vertu mille fois plus que la pierre ne l'était avant cette multiplication.

Si tu fais la même chose une seconde fois, elle passera par tous les régimes en trois jours et sa vertu *tingeante* de la médecine sera exaltée et augmentera encore de mille fois autant.

Et tu feras passer ton œuvre par tous les régimes et par toutes les couleurs dans l'espace d'un jour naturel, si tu réitères la même opération pour une troisième fois.

Enfin, tout cela se fera dans une heure si, pour la quatrième fois, tu fais la même chose, de sorte que tu ne pourras jamais trouver la fin de la vertu de ta pierre, qui sera si grande qu'elle sera infinie et, par conséquent, incompréhensible, si tu continues à la multiplier. Étant parvenu là, n'oublie pas de rendre des grâces immortelles à Dieu, car tu as en ta possession tout le trésor de la Nature.

CHAPITRE XXXIV : DE LA MANIÈRE DE FAIRE LA PROJECTION

Prends une partie de ta pierre lorsqu'elle sera parfaite de la manière qu'il a été dit, soit au blanc soit au rouge. Et selon la qualité (et le degré) de ta Médecine, prends de l'un ou de l'autre luminaire, c'est-à-dire ou de l'Or ou de l'Argent, quatre parties, que tu feras fondre dans un creuset bien net. Et lors, jette la partie de ta pierre blanche ou rouge, selon l'espèce du luminaire que tu auras fondu, ou blanc ou rouge. Et quand tout sera mêlé et incorporé, renverse le creuset et tu trouveras une masse qui se pourra pulvériser.

Prends de la poudre de cette composition une partie et du vif-argent bien lavé dix parties. Fais-le chauffer jusqu'à ce qu'il commence à pétiller et à frémir; jette lors ta poudre sur ce vif-argent ou mercure vulgaire et elle le pénétrera dans un clin d'œil. Fais fondre tout cela en augmentant le feu et le tout sera converti en une médecine *de l'ordre inférieur*.

Prends alors une partie de cette médecine et fais-en projection, sur autant de quelque métal que ce soit (quand il sera en fusion et qu'il aura été bien purgé) que ta pierre en pourra teindre, et tu auras un Or ou un Argent meilleur qu'aucun argent ni Or naturel.

Il est pourtant mieux de faire la projection peu à peu, jusqu'à ce que tu voies que ta pierre ne pourra plus teindre de métal imparfait ; car, de cette manière, elle s'étendra et elle en teindra davantage, parce que, quand on ne projette qu'un peu de la poudre sur beaucoup de métal imparfait, à moins que la projection se fasse sur le mercure vulgaire, il se fait une perte notable de la médecine, à cause des *scories* (et des crasses ou excréments) qui sont dans les métaux imparfaits. C'est pourquoi plus les métaux sont purifiés et nettoyés avant que de faire la projection sur eux, moins il y a de déchet dans leur transmutation.

CHAPITRE XXXV : DE DIVERS USAGES DE LA PIERRE

Je ne vois pas ce qu'un homme qui, par la bénédiction de Dieu, a une fois parfaitement accompli cet œuvre ait à souhaiter en ce monde après cela, si non qu'il puisse, en toute liberté et sans craindre les tromperies et les malices des méchants, servir et honorer son Dieu toute sa vie. Car ce serait une vanité tout à fait insupportable si une personne à qui Dieu aurait fait une si grande grâce avait l'ambition de paraître avec pompe et avec éclat dans le monde, pour se faire admirer et y aspirer à l'estime du vulgaire. Non, croyez-moi, ceux qui ont cette science sont bien éloignés d'avoir de telles pensées : au contraire, il n'y a rien qu'ils méprisent et fuient davantage.

Mais voici quel est le bonheur et la félicité de celui que Dieu a voulu gratifier de ce talent ; c'est un vaste champ ouvert pour lui à tels plaisirs, volupté et contentement qu'il est infiniment plus digne et précieux que toute l'admiration du peuple.

Premièrement, s'il vivait mille ans et qu'il eût tous les jours un millier de milliers d'hommes à nourrir et entretenir, il ne manquerait jamais de rien pour cela, parce qu'il peut à son gré multiplier sa pierre en poids et en vertu. De sorte que cet homme, s'il est adepte et s'il voulait, pourrait *transmuer* en Or ou en Argent véritables tout ce qui se peut trouver de métaux imparfaits dans tout le monde.

Secondement, par le moyen de cet art, il pourra faire des pierres précieuses et des perles incomparablement plus belles et plus grosses qu'aucunes que la nature ait jamais produites.

Et enfin, il a une Médecine universelle, tant pour prolonger la vie que pour guérir toutes sortes de maladies, de manière qu'un homme qui est véritable-

ment adepte est seul capable et en état de rendre la santé à tous les malades qui sont dans toute la terre habitable.

Rendons donc louanges et grâces à *jamais au Roi éternel, immortel et tout-puissant*, en reconnaissance de ses bienfaits infinis et de ses trésors inestimables, qu'il met en la main et au pouvoir des hommes sages.

Ainsi, j'exhorte celui qui a ce talent de s'en servir à l'honneur de Dieu et à l'utilité du prochain, afin qu'il ne soit pas convaincu d'ingratitude envers celui qui lui a confié ce bienheureux talent et qu'il ne soit pas trouvé coupable et condamné au dernier jour.

Cet ouvrage a été commencé et fini l'an 1645, par moi qui en ai professé et en professe l'art secret, sans chercher les applaudissements de qui que ce soit ; mais l'objet de mon Traité est d'aider ceux qui cherchent sincèrement la connaissance de cette Science cachée et de leur apprendre que je suis leur Ami et leur Frère, sous le nom soussigné D'ÉYRÉNÉ PHILALÈTHE, Anglais de naissance, habitant de l'univers.

GLOIRE À DIEU SEUL

FIN

EXPLICATION DE PHILALÈTHE SUR SON LIVRE INTITULÉ : L'ENTRÉE OUVERTE DU PALAIS FERMÉ DU ROI

Mars, en son intérieur, a un esprit et une vertu occulte, que personne ne connaît. Vénus, la déesse des Amours, a une beauté qui charme le Dieu des Armées. Elle contient un sel en son centre, qui pourra avoir ce sel central possède la clef pour trouver les secrets ; je n'en dis point davantage, personne devant moi n'a découvert ceci.

Entre tous les Dieux, il ne s'en trouve pas de si magnanime que Jupiter, mais, entre le commun et celui que nous nommons le nôtre, il y a grande différence ; le nôtre provient du vieux Saturne, ce Dieu mélancolique, ayant avalé une pierre, s'imagina avoir avalé ou englouti Jupiter en ses entrailles, mais se trouvant trompé, il devint mélancolique et triste et l'on ne le put consoler ; car, incontinent que cette pierre *abbadir* fut entrée en son ventre, le mangeur changea en apparence en une autre forme ; mais le vieux *Abbadir*, qui avait coutume de manger ses enfants, devint fils de cette pierre, dans l'estomac de son père, cela lui fit tant de mal qu'il en devint mélancolique et de ce fils est provenu le noble *Abbretano*.

La première matière du Mercure métallique est une humidité qui ne mouille pas les mains, toutefois fluide ; c'est pourquoi nous la nommons eau, si commune que tout le monde l'a et la peut avoir.

Mais ce n'est pas l'eau commune ou vulgaire que nous cherchons ; car en la nôtre est caché notre feu, il s'égale à tous métaux, puisque tous contiennent un Mercure en eux, son amitié est plus proche à l'or, puis à la Lune, puis à Jupiter et Saturne, mais moins à Vénus et encore moins à Mars.

Qui sait ôter la superfluité au Mercure et qui sait lui donner la vie par le véritable soufre (car il est mort, encore qu'il soit fluide), celui-là pourra dissoudre l'Or et le préparer à une matière spirituelle.

Le Mercure est véritablement Or, mais non pas pur, lequel, en cas que vous le sachiez préparer selon la science, donne une secrète source, mère de notre pierre ; c'est ici notre eau, notre feu, notre huile, notre onguent, notre marcassite, notre fontaine qui prend son cours des quatre mines ou sources, tombant par le fluide de l'air, et humecte notre Roi, ainsi, celui qui paraît être mort vient d'être vivifié et se voit dans la verdure.

Après Mercure, c'est le vieux Saturne, qui néanmoins, en apparence, est le fondement de toute notre œuvre, par ainsi, connaissez que le Mercure est véritablement Or, à le voir saturnien, humide et froid.

Le Mercure commun n'est aucunement nécessaire à notre œuvre ; la raison est qu'un corps mort ne peut vivifier un corps mort ni ce qui est en son impur ne peut purifier autrui, ainsi, tout ce qui est mort n'a point d'âme et ne peut rendre un corps fixe volatil, parce que nul ne peut donner ce qu'il n'a pas.

Comme donc en Saturne est cachée une âme immortelle, qui est prisonnière en son corps, déliez-lui ses liens, qui l'empêchent de paraître, alors vous verrez monter une vapeur en forme de perle orientale, ceci est notre Lune, notre Ciel, notre Air, notre Firmament.

À Saturne, Mars est lié d'amour fort étroitement, lequel se voit englouti par ce puissant esprit de Mars, qui sépare le corps de Saturne de son âme, ces deux unis donnent une source d'où provient une eau claire et admirable, dans laquelle le Soleil perd sa lueur.

Vénus est une très belle étoile, il la faut conjoindre à Mars et qu'il l'embrasse, leurs influences doivent être unies, car elle est seule la médiatrice entre le Soleil et notre Mercure, qui se joignent tellement ensemble qu'ils ne se peuvent jamais séparer.

Pour faire projection, si votre Mercure est au rouge sur le Soleil ou, au blanc sur la Lune, une part sur quatre ou cinq parties de métal, il devient cassant comme du verre, reluisant comme un rubis, mettez ceci sur dix parties de Mercure ; poursuivez jusqu'à ce qu'elle ait perdu sa force, l'issue en est Or ou Argent.

L'Auteur atteste avoir vu un petit grain de la poudre rouge, gros comme un grain de froment, un peu plus épais, lequel était porté en une si haute perfection qu'il est incroyable, transmutant une si grande partie de métal en Or : en premier lieu, on mit ceci sur une once de métal, qui devint toute teinture, laquelle l'on mit sur dix, ce que l'on fit jusqu'à la quatrième fois, puis, l'on en prit une partie, que l'on mit sur quatre-vingt-dix mille parties et devint très bon Or, *en un an on la peut mener à cette perfection.*

En cas que l'on emploie plus de cinquante livres, excepté le feu continu, l'on ne parviendra jamais à notre Œuvre, l'Or et le Mercure sont les espèces de cette pierre, si quelqu'un vient à manquer, l'Or et le Mercure demeureront comme ils étaient auparavant.

La véritable eau, c'est le grand secret de notre science, cette eau provient de quatre sources, lesquelles ne sont que trois, les trois que deux et les deux

qu'un ; c'est l'unique bain où se baigne notre Roi ; c'est notre Rosée de Mai ; c'est notre Oiseau d'Hermès, qui vole sur le sommet des montagnes sans voix ni ton.

C'est le descendant de Saturne, qui cache une source dans laquelle Mars se noie ; que Saturne contemple alors sa face à la source, lequel paraîtra jeune, frais et tendre, lorsque les âmes des deux seront unies ensemble, il faut qu'une âme améliore l'autre, pour lors, il tombera une étoile dans cette source et, par sa splendeur, la terre viendra à être éclairée. Permettez que Vénus y ait toute son influence, car elle est l'amour de notre pierre, le lien de tout Mercure cristallin, ceci est une source où notre Or meurt pour ressusciter plus glorieux.

Sachez que notre fils de Saturne doit être conjoint avec un Mercure métallique ; car le Mercure seul est agent dans notre ouvrage, non le commun, car il est mort, mais il doit être animé par le sel et le Soufre de nature, le sel se trouve dans le descendant de Saturne, dans son intérieur, il est pur, c'est lui seul qui peut pénétrer jusque dans le centre des métaux et entre si bien dans le Soleil qu'il fait séparation de ses éléments ; et ils demeurent ensemble dans la dissolution.

Le Soufre, cherchez-le dans la maison d'Ariès, c'est ici le feu des sages, duquel l'on échauffe le bain du Roi, ce qui peut être préparé en une semaine, ce feu est très difforme et, en une heure, on le fait sortir et lavez-le avec une petite pluie argentine.

C'est une chose surprenante de voir qu'un si fier métal, qui supporte si longtemps le feu et qui ne se laisse mêler en aucune fonte avec aucun autre métal, toutefois, il faut qu'il se plie sous la puissance de notre minéral et devient étoilé volatil et entièrement spirituel.

La raison est que chaque âme a la magnésie de l'autre âme, nous nommons ceci l'urine du vieux Saturne.

C'est ici notre Acier, notre véritable Aimant du Roi, notre Eau, que nous nommons ainsi à cause de sa grande splendeur, notre Or non fixe, un corps cassant, lequel on accommode par l'aide de Vulcain.

Si tu peux joindre son âme avec le Mercure, aucun secret ne te pourra être caché, ceci se rapporte au Mars épuré des Anciens, qui doit être immédiatement mêlé avec Saturne.

Olum ordonne dans la Tourbe que l'on joigne le combattant avec celui qui n'a point envie de combattre, le dieu des armées, Mars, joignez-le avec Saturne qui aime la paix.

Tous les métaux ont leur commencement en Mercure, en cas que, du Saturne, du Jupiter et du Vénus, on en fit un Mercure, de tous chacun en particulier, vous connaîtrez cette vérité déterminée.

Toute notre science pourrait être mue au Mercure des Philosophes, mais à quoi ceci est-il bon, puisque la nature nous donne une Eau que nous pouvons préparer à notre Mercure?

Remarquez donc que le Mercure a des défauts, comme il est différent du nôtre, car nous sommes d'accord qu'ils sont du même poids, couleur et fluidité, tous deux métalliques et volatils.

Mais nous cherchons dans le nôtre un soufre que le Vulgaire n'a point; ce soufre le purifie et l'anime, il demeure toutefois eau, car l'eau est la matrice de tous les êtres et, si elle n'a sa chaleur naturelle, elle est incapable de pouvoir engendrer; elle ne peut faire suer notre corps ni verser sa semence que dans un feu sulfureux contrempé avec le Mercure.

Ce feu doit avoir une vertu magnétique et doit être en substance Or, quoique non fixe, toutefois d'une même source, seulement, il y a cette différence que l'un est fixe et l'autre volatil, dissolvant le fixe.

Il n'y a rien dans ce monde si proche au Mercure que ceci et rien ne se peut préparer pour notre Œuvre que de cette substance, qui est le descendant de Saturne, aux Sages très bien connu et par moi déclaré.

Tous les Métaux peuvent être mêlés avec le Mercure, savoir extérieurement, mais ne se joignent pas radicalement; car par le feu, on les sépare fort facilement, par quoi l'on voit qu'il ne se mêle jamais au centre et que l'un n'améliore jamais l'autre.

La raison est que le soufre fixe des Métaux est trop compact et le non fixe trop terrestre et impur, le Mercure en a horreur et ne se mêle point avec eux; que si tu en sépares les fèces, tu trouveras un Mercure fluide et un Soufre cru, par lequel fut congelé son humidité, comme aussi un sel en forme d'Alun, toutefois, ceux-ci diffèrent en qualité beaucoup de l'Or.

Mais, notre Minéral tant estimé lui ayant ôté ses fèces crues, ce qui se fait facilement, il contient en soi un Mercure pur, lequel a la puissance de donner aux corps morts la vie, par laquelle ils seront capables de produire leur pareil; mais, en soi-même, il n'a point de soufre, toutefois congelé par un soufre brûlant, cassant et avec des veines reluisantes; son soufre, qui n'est nullement métallique, ne diffère point du soufre commun, si l'on le sépare bien selon la science et si l'on en ôte les fèces, il paraît comme un pépin d'un noyau et, à la vue, comme un métal, lequel l'on peut facilement réduire en poudre:

dans lui est une âme très tendre, montant comme fumée par un très petit feu (tel que le Mercure congelé) facilement, ceci donne pénétration à l'Eau, pénètre jusqu'à la racine des métaux et les rend en leurs premières matières ; toutefois, il lui manque le véritable soufre ; nous le trouvons dans la maison d'Ariès, Mars se rend, par l'assistance de ce minéral et le secours de Vulcain, en minéral, comme il m'est arrivé plusieurs fois.

C'est notre véritable Vénus, la concubine de Mars, la femme du boiteux Vulcain, qui châtie ces deux de cette action.

En premier lieu, faites que Mars embrasse le minéral et tous deux se distrairont de leur terrestréité et leur substance métallique paraîtra en peu de jours ; et ce sera la marque de notre succès que vous trouviez notre étoile empreinte là-dedans ; c'est le sceau que le Tout-Puissant a mis sur ce merveilleux sujet, c'est le feu du ciel lequel, étant une fois allumé dans les corps, y amène un si grand changement que le noir nous paraît comme un joyau très resplendissant et couronne notre jeune roi d'une couronne très agréable ; c'est la corruption qui nous annonce une génération prochaine et prouve que ce Roi ressuscitera.

Joignez à ceci Vénus en proportion convenable. Par sa beauté, elle surprend Mars ; elle est animée par lui, l'échauffe et l'anime, étant amie à l'Or, comme Mars l'est aussi à Diane : de ceci, Vulcain devient jaloux et les couvre tous deux de son rets pour les attraper dans leur union paillard.

Et afin que ceci ne vous paraisse pas une fable, remarquez comme Cadmus est dévoré par notre monstre ; car, à la fin, il le touche si bien qu'il en mérite le nom d'un grand Conquérant, car, d'un coup de lance, il l'attache à un chêne ; remarquez aussi l'Étoile qui est solaire, car l'Or se joint avec l'enfant de Saturne, l'ayant premièrement nettoyé de ses fèces, tout ce qui est pur se met au fond, étant versé, il paraît une étoile, comme il fait avec le Mars.

Mais Vénus donne une substance métallique en forme très prisable, conjointe avec Mars, elle est enfermée dans un rets, ce qui est curieux à contempler ; les Poètes subtils l'ont caché par des paroles poétiques, mais assez connues aux Sages.

L'âme de Saturne et de Mars se joignent ensemble par l'assistance de Vulcain, tous deux, également volatils, ne peuvent se séparer que l'âme ne devienne fixe, pour lors, il se défait de Saturne, et en l'épreuve est bon Or, laquelle teinture est réelle et parfaite.

Mais ceci se doit faire par la médiation de Vénus ; par son association, Diane les sépare, autrement, il serait impossible.

Quelques-uns se servent des colombes de Diane pour préparer leur eau, ce qui est un long travail, et une voie non sûre ; c'est pourquoi nous recommandons l'autre à tous amateurs de la science, laquelle est la plus secrète.

Laissez circuler cette eau, jusqu'à ce que les âmes laissent leur grossière substance en arrière, se faisant un et volant ensemble sur la montagne, mais ne les y laissez pas si longtemps qu'elles se congèlent, car vous ne parviendriez pas à votre Œuvre.

Prenez deux parties du fils du vieux Saturne, de Cadmus une partie. Purgez ceux-ci par Vulcain de leurs *fèces*, jusqu'à ce que la partie métallique soit pure ; ceci se fait en quatre réitérations, l'étoile vous en montrera le chemin ; faites qu'*Æneis* soit pareille, vous les purifierez bien jusqu'à ce que Vulcain les enferme tous deux ; humectez-les avec de l'eau et entretenez-les avec chaleur, jusqu'à ce que les âmes soient glorifiées.

C'est de la rosée du Ciel qu'il les faut nourrir et entretenir, ainsi que la Nature le requiert, trois fois pour le moins ou jusqu'à sept fois, par les barres de l'eau et les flammes du feu, selon la raison ; faites en sorte que la tendre nature ne s'envole, alors, vous aurez bien gouverné votre feu.

Sachez aussi que le Mercure qui doit commencer l'Œuvre doit être liquide et blanc, ne séchez pas trop l'humidité par un trop grand feu, afin qu'il ne vienne en poudre rouge, Car pour lors, vous auriez perdu la semence féminine.

Toutefois, ne faites pas en sorte que notre Mercure devienne en gomme transparente ni onguent ni huile ; car vous perdriez votre proportion et ne pourriez pas venir à la solution ; Mais tâchez d'augmenter une âme qui manque au Mercure vulgaire ; sublimez-le du grossier au Firmament, séparez les *fèces* selon la science et, quand les sept Saisons seront passées, joignez l'Or et faites en sorte que l'un ne délaisse pas l'autre.

Nous cherchons à multiplier en notre Mercure un soufre, qui est notre Or, en manière de liqueur, de laquelle est la lunaire, étant la seule plante que nous cherchons en notre Ciel terrestre ; et néanmoins, l'Or que la Nature a créé parfait peut, par la vertu du feu de notre Or, être remis en arrière, s'entend en Soufre et en Mercure, quoique, ci-devant, il ne se pouvait séparer par aucune flamme de feu.

Qui ne voit que le Mercure seul est indigne de notre Œuvre, puisque le soufre lui sert comme d'un habit, qui plaît fort à la nature métallique, car, sans cela, notre eau ne pourrait être nommée métal.

Ce soufre se trouve dans les matières métalliques, en quelques-unes pur et

mêlé d'impuretés, là où le feu le détruit seulement ; Or et Argent sont rendus si clos par un soufre fixe qu'ils peuvent résister à toutes les forces de Vulcain et, par aucune puissance d'homme, leur soufre ne peut être séparé de leur eau, excepté par notre liqueur, qui change la fixité du Soleil et de la Lune, les fait monter tous deux en haut, non pas seulement ceci, mais ce feu miraculeux sépare le soufre du Soleil dans son centre, lequel sert comme un vêtement au Mercure et demeure en une eau dorée ; par degré, il se fait reculer en arrière, selon que requiert la Nature.

Mais cette liqueur ne détruit pas l'homogénéité des Métaux en sa solution, ne permet pas, pourtant, qu'ils demeurent l'un avec l'autre et les met en désordre.

Car le Mercure central s'en va au fond, séparé de la liqueur teinte, de sorte que ce qui donnait ci-devant le poids à l'Or est plus léger que le Mercure, à le voir par dehors, comme une huile ou liqueur onctueuse ou sel très noble en toutes sortes de maladies ; finalement, s'il y a quelque chose qui soit métallique, qui se dissolvait dans cette liqueur, et l'y laisse autant qu'elle a de matière métallique, son soufre s'y fond, quoique difficilement, tant notre liqueur a une force merveilleuse : en ceci s'accordent tous les Philosophes, disant que notre Mercure ne prend rien que ce qui lui est allié métallique, c'est la mère de notre Pierre.

Ayant découvert le secret de notre Mercure animé du feu, nous passerons à la pratique sur laquelle vous songerez à réfléchir solidement et mûrement, avant de mettre la main à l'Œuvre.

Prenez de notre Mercure, lequel est notre Lune, joignez-y du Soleil terrestre ; ainsi, l'homme et la femme sont conjoints réellement ensemble ; mettez-y pour lors votre esprit qui donne la vie et, incontinent, ils agiront ensemble.

Prenez de l'Homme rouge une partie, de la Femme trois parties, mêlez-les ensemble. Pour lors, mettez quatre parties de votre eau, cette mixtion est notre plomb.

On le doit régir par un très petit feu et l'augmenter jusqu'à ce qu'il sue ; vous pourriez aussi suivre ici une partie de l'Or, deux de Lune, quatre d'eau, qui font ensemblement le nombre de sept, qui vous donnera un sabbat glorieux ; car le laiton est rouge, mais ne fait rien en notre Œuvre qu'il ne soit blanchi, encore qu'il ait un esprit dans son centre, il ne paraît jamais que le Mercure n'y soit joint ; ce Mercure est un corps alors délicat ; l'esprit de l'Or y est résolu incontinent.

Ainsi, notre Œuvre se commence par trois ; en premier lieu, le corps et l'âme se joignent ensemble ; on leur adjoint l'esprit, l'Or et la Lune ne sont qu'un en leur essence, en nombre réel que deux ; car le Soleil se cache et ne reluit plus ; deux corps mêlés ensemble, nous les nommons notre plomb, notre Mercure, notre Hermaphrodite, il est rouge par dedans, à le voir saturnien, volatil et blanc, cette nature différente ne se sépare point, mais se conjoint par notre art inséparablement.

Prenez une once d'Or, de la Magnésie trois onces, ce qui fait ensemble quatre onces ; il faut qu'il soit de la sorte que l'Or perde son habillement riche et soit blanchi par l'humidité de la Lune. Il doit être fait par un petit feu, cette masse paraît saturnienne, fusible dans la chaleur comme du plomb ; joignez-y le poids convenable de votre Mercure, pour lors, mettez-le dans un verre sphérique ou ovale, sigillé hermétiquement et assez grand pour qu'il en reste plus d'un tiers de vide.

Le quart d'une once suffit ou, même, vous le feriez d'une drachme, en cas que vous observiez bien votre poids ; l'Or est la huitième partie du tout, en cas que vous preniez trois parties de la Femme et une partie de l'Homme, vous mettrez autant pesant d'eau et, si vous prenez deux parties de la Femme et une d'Or, nous prenons pour lors une partie plus de l'esprit que de terre. Un Athanor est le meilleur fourneau pour cette Œuvre, il contient douze heures de feu, sans qu'il soit besoin d'y revoir, attendu sa construction clibanique.

Incontinent que votre composition sentira le feu, elle fondra comme plomb ; ce corps tendre et qui est l'âme de notre Acier fait voir une si puissante force que le Soleil devient bientôt blanc et est dévoré par lui.

Alors, il faut verser le suc de Midas sur eux deux et, en quarante jours, il devient noir comme un charbon brûlé, qui est une bonne marque ; continuez votre feu à même degré et il parviendra à la blancheur.

Mais surtout, que votre matière ne rougisse pas devant son temps, qui est près de dix mois philosophiques ; si elle rougit avant ce temps, c'est une marque évidente que vous avez donné trop de feu et avez brûlé ses fleurs et qu'il s'est fait une précipitée calcination.

Premièrement, l'eau se doit épaissir de jour en autre, finalement qu'elle ne monte plus, mais que le tout demeure au fond, ayant mauvaise odeur, noir et liquide comme de la poix.

Environ les cinquante jours, vous apercevrez plusieurs couleurs qui s'augmenteront de jour en autre, comme azur, vert, citrin, violet pâle, finalement noir parfait, il paraîtra comme s'il fluait et qu'il y eût des ailes.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

En cas que la sécheresse et couleur citrine apparaissent et se multiplient et que le vert et l'azur ne paraissent point, doutez de votre opération.

Mais, en cas que votre sueur circule doucement, vous n'avez rien à craindre et, quand vous aurez le noir en six semaines, la corruption et mortification sera comme les rayons du Soleil, non pas entièrement secs, reluisant comme un charbon, luisant comme du velours, vous continuerez à sublimer jusqu'à ce qu'il devienne poudre.

Alors, l'on n'augmente pas le feu et ladite poudre redevient en eau, jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse pour se coaguler de nouveau.

Calcination, solution, séparation, conjunction, résolution sont toutes les fonctions de l'esprit, mais en vérité ne sont qu'une même Œuvre, qui se fait toute par un même feu et requiert une même chaleur continue; ce n'est autre chose que la sublimation, pour rendre le corps fixe volatil.

Toute l'Œuvre n'est autre chose que de faire monter les vapeurs et les faire redescendre, que nous nommons séparation. C'est le commencement, le milieu et la fin de notre Œuvre, démêlant leurs espèces l'une de l'autre, aussi longtemps qu'elles soient immédiatement conjointes ensemble et que l'on ne les puisse plus séparer.

Alors, ils sont comme l'homme, esprit, âme et corps, lesquels trois ne sont qu'un: ainsi, notre Œuvre, encore que trois, par la continue opération du feu ne fait qu'un corps, dont on ne peut plus séparer les parties.

Encore que nous donnions différence à notre magistère, cependant, ce n'est qu'une seule opération; car qui achève une Œuvre peut achever l'autre quand il lui plaira, parce que tout dépend de savoir ouvrir et refermer les corps, les dissoudre et les recongeler, les volatiliser et figer, les putréfier et, derechef, les purifier, les faire mourir et, puis, les faire vivre, tout ceci n'est qu'une seule opération, comprise en plusieurs sens.

EXPÉRIENCES SUR LA PRÉPARATION DU MERCURE DES SAGES POUR LA PIERRE PAR LE RÉGULE DE MARS OU FER TENANT DE L'ANTIMOINE ET ÉTOILÉ ET PAR LA LUNE OU L'ARGENT

Tirées du manuscrit d'un philosophe américain
dit IRÉNÉE PHILALÈTHE
Anglais de naissance habitant de l'Univers

I. — SECRET DE L'ARSENIC PHILOSOPHIQUE

J'ai pris une partie du Dragon igné et deux parties du corps magnétique, je les ai préparées ensemble par un feu de roue, et par la cinquième préparation, huit onces environ de véritable arsenic philosophique ont été faites.

II. — SECRET POUR PRÉPARER LE MERCURE AVEC SON ARSENIC ET EN ÔTER LES FÈCES IMPURES

Ma méthode était de prendre une partie de très bon Arsenic philosophique, que j'ai mariée avec deux parties de la Vierge Diane et les ai unies en un seul corps, que j'ai trituré et réduit en menues particules; avec cela, j'ai préparé mon Mercure, en travaillant le tout ensemble à la chaleur requise, jusqu'à ce qu'ils fussent fort bien œuvrés; ensuite, j'ai purgé la composition par le sel d'urine pour en faire tomber les *fèces*, que j'ai recueillies séparément.

III. — DÉPURATION DU MERCURE DES SAGES

Distillez trois ou quatre fois le Mercure préparé et qui a encore quelque impureté externe, dans un alambic qui lui soit propre, avec une cucurbite calibrée, puis, lavez-le avec le sel d'urine, jusqu'à ce qu'il se clarifie et qu'il ne laisse aucune queue en courant.

IV. — AUTRE PURGATION FORT BONNE

Prenez dix onces de sel décrépit et autant des scories de Mars ou de fer, avec une once et demie de Mercure préparé; triturez dans un mortier de

marbre le sel et les scories, réduisez-les en très menues parties ; alors, mettez-y le Mercure ; broyez encore le tout avec du vinaigre, jusqu'à ce qu'ils soient si bien mêlés qu'on ne les distingue plus ; mettez le tout dans un vase philosophique de verre et le distillez dans un alambic aussi de verre, par la médiation du nid qui lui sert d'arène, jusqu'à ce que tout le Mercure monte en sublimation, pur, clair et resplendissant ; réitérez trois fois cette opération et vous aurez le Mercure très bien préparé pour le Magistère.

V. — SECRET DE LA JUSTE PRÉPARATION DU MERCURE DES SAGES

Chaque préparation du Mercure avec son arsenic est une aigle ; lorsque les plumes de l'aigle ont été purgées de la noirceur du corbeau, faites en sorte que l'aigle vole jusqu'à sept fois, c'est-à-dire que la sublimation se fasse autant de fois ; alors, l'aigle ou la sublimation est bien préparée et disposée pour s'élever jusqu'à la dixième fois, naturellement.

VI. — SECRET DU MERCURE DES SAGES

J'ai pris le Mercure requis et l'ai mêlé avec son vrai arsenic, la quantité du Mercure a été de quatre onces environ et j'ai rendu légère la consistance du mélange ; je l'ai purgé à la façon convenable, puis, je l'ai distillé et il m'a donné le corps de la Lune ; ce qui m'a fait connaître que j'avais fait ma préparation selon l'Art et fort bien.

Ensuite, j'ai ajouté et augmenté à son poids arsenical de l'ancien Mercure, autant pesant qu'il en a fallu pour que ce même Mercure rendît la composition fluide et légère, et je l'ai ainsi purgé jusqu'à ce que la noirceur et les ténèbres aient été dissipées, même jusqu'à ce que l'Œuvre eût presque acquis la blancheur de la Lune.

Alors, j'ai pris une demi-once d'arsenic, dont j'ai fait le mariage requis ; j'ai ajouté cela avec le Mercure, en l'y joignant, et il en a été fait une matière disposée en forme de terre à potier préparée, cependant un peu plus légère.

Je l'ai purgé derechef selon l'usage requis, cette purgation exigeait bien du travail, ce que j'ai fait avec un long temps par le sel d'urine, que j'ai trouvé très bon pour cet ouvrage.

VII. — AUTRE PURGATION TRÈS BONNE

La meilleure voie que j'ai trouvée pour purger la composition a été par le vinaigre et sel pur marin ; c'est ainsi qu'en douze heures, je pus préparer une aigle ou sublimation.

1° J'ai fait voler une aigle, Diane est restée au fond de l'œuf philosophique, avec un peu de cuivre.

2° J'ai entrepris de faire voler une autre aigle, et après avoir fait rejeter les superfluités, j'ai encore fait une sublimation et, de nouveau, les colombes de Diane sont restées avec une teinture de cuivre.

3° J'ai marié l'aigle en faisant joindre la sublimation avec le compost et j'ai encore purgé en écartant les superfluités, jusqu'à ce qu'il parût quelque blancheur : alors, j'ai fait voler une autre aigle ou sublimation et une grande partie de cuivre est restée avec les colombes de Diane, puis, j'ai fait voler l'aigle deux fois séparément pour opérer toute l'extraction du corps total.

4° J'ai marié l'aigle en faisant retomber la sublimation sur la confection et y ajoutant, de plus en plus et par degrés, de son humeur ou humidité radicale ; et par là la consistance a été faite en fort bon régime ; l'hydropisie, qui avait régné dans chacune des trois premières aigles ou sublimations, a cessé entièrement.

Telle a été la bonne voie que j'ai trouvée pour préparer le Mercure des Sages.

Ensuite, je mets dans un creuset et au fourneau en place la masse amalgamée et mariée selon l'art ; je fais en sorte, cependant, qu'il n'y ait point de sublimation pendant une demi-heure ; alors, je la retire du creuset et la triture habilement ; Puis, je la remets dans le creuset et au fourneau et, après un quart d'heure ou environ, je la retire encore et la triture et, alors, je me sers d'un mortier échauffé.

Dans cet ouvrage, l'amalgame commence à jeter beaucoup de poudre blanche, je le mets de nouveau dans le creuset et sur le feu, comme la première fois, et pendant un temps convenable, de façon qu'il ne se sublime point, mais plus fort est le feu, meilleur il est.

Je continue ce travail en échauffant et broyant ainsi la masse jusqu'à ce que, presque entière, elle paraisse en poudre ; puis, je la nettoie et ce qu'il y a de fèces se sépare facilement ; alors, l'amalgame se prend à part ; après quoi, je le lave et purifie encore par le sel, le remets sur le feu, le triture comme j'ai

fait auparavant, je répète ce procédé jusqu'à ce qu'il n'y subsiste plus de fèces et d'impuretés.

VIII. — TRIPLE ÉPREUVE DE LA BONTÉ DU MERCURE PRÉPARÉ

Prenez votre mercure préparé avec son arsenic par le travail de 7, 8, 9 ou 10 aigles ou sublimations; versez-le dans l'œuf philosophique, lutez-le bien avec le lut de Sapience et le placez dans le fourneau en son nid, qu'il y demeure dans une chaleur de sublimation, de façon qu'il monte et descende dans cet œuf de verre, jusqu'à ce qu'il se coagule un peu plus épais que du beurre; continuez ainsi jusqu'à une parfaite coagulation, jusqu'à, dis-je, la blancheur de la lune.

IX. — AUTRE ET SECONDE ÉPREUVE

Si le Mercure, en agitant le vase de verre qui le contient, se convertit naturellement avec le sel d'Urine en poudre blanche impalpable, de manière qu'il n'apparaisse plus sous la forme mercurielle et que derechef, aussi naturellement, il prenne consistance du sec et du chaud, comme un Mercure léger et volatil, cela suffit; il est cependant meilleur si on le fait passer en cet état en globules imperceptibles par l'eau de la fontaine des Philosophes: car, si le corps réside en grains, il ne sera pas ainsi converti et séparé en particules légères.

X. — AUTRE ET TROISIÈME ÉPREUVE

Distillez le Mercure dans un alambic de verre, par le moyen d'une cucurbite aussi de verre, s'il passe sans rien laisser après lui, alors l'eau Minérale est bonne.

XI. — EXTRACTION DU SOUFRE HORS LE MERCURE VIF PAR LE MOYEN DE LA SÉPARATION

Prenez tout votre composé d'âme, d'esprit et de corps mêlés ensemble, dont le corps a été coagulé par la voie de la digestion et la vertu de l'esprit volatil, et séparez le Mercure de son soufre par le moyen du distillatoire propre de verre; alors, vous aurez la Lune blanche fixe, qui résiste à l'eau forte, c'est-à-dire l'Argent philosophique, qui est plus pesant que l'Argent vulgaire.

XII. — SECRET POUR TIRER L'OR MAGIQUE DE CET ARGENT

Par la chaleur du feu, vous tirerez le Soufre jaune, qui est Or, de ce Soufre blanc, qui est Argent ; c'est une opération manuelle qui aide à la naturelle et cet Or est le plomb rouge des Philosophes.

XIII. — FAÇON DE TIRER L'OR POTABLE DE CE SOUFRE AURIFIQUE

Vous convertirez ce Soufre jaune en huile rouge comme du sang, en le faisant circuler selon l'Art, avec le menstrue volatil, qui est le Mercure philosophique ; c'est ainsi que vous aurez une panacée admirable.

XIV. — CONJONCTION GROSSIÈRE DU MENSTRUE AVEC SON SOUFRE POUR FORMER LA PRODUCTION DU FEU DE NATURE

Prenez du Mercure préparé, purgé et bien tiré par le travail de 7, 8, 9 ou 10 aigles au plus ; mêlez-le avec le soufre rouge, appelé Laton préparé, c'est-à-dire qu'il faut deux ou trois parties, au plus, d'eau philosophique pour une partie de soufre pur, purgé et broyé.

XV. — ÉLABORATION DU MÉLANGE PAR UN TRAVAIL MANUEL

Broyez et triturez ce mélange sur un marbre en parties très fines, déliées et subtiles ; ensuite, lavez-le avec le vinaigre et le sel Ammoniac, jusqu'à ce qu'il ait déposé toutes ses fèces noires ; alors, vous laverez toute sa piquante saline et son acrimonie dans l'eau de la fontaine philosophique ; Fontaine de Salmacis, fontaine de Jouvence, piscine probatique ; puis, vous le ferez sécher sur un carton propre, en l'y versant de place en place et l'agitant avec la pointe d'un couteau, jusqu'à parfaite siccité.

XVI. — IMPOSITION DU FÆTUS DANS L'ŒUF PHILOSOPHIQUE

Maintenant, vous mettrez votre mélange bien sec dans un œuf philosophique de verre, lequel sera fort blanc et transparent, de la grandeur d'un œuf de poule ; que votre matière n'excède pas plus de deux onces dans cet œuf, que vous scellerez hermétiquement ; pourquoi pesez-le avant d'y introduire la matière et repesez-le après l'y avoir mise, pour en connaître et régler

le poids. Sachez que notre mélange en son origine est une eau sèche qui ne mouille pas les mains ; en ceci est un grand secret.

XVII. — ET DERNIÈRE : RÉGIME DU FEU

Ayez un fourneau construit de façon que vous y puissiez conserver un feu immortel, c'est-à-dire une chaleur continuelle sans interruption, depuis le commencement de l'Œuvre jusqu'à la fin ; vous aurez soin d'y entretenir une chaleur du premier degré à l'endroit du nid ; dans ce fourneau, la rosée de notre composé doit s'élever et circuler de lui-même, c'est-à-dire par sa propre vertu, continuellement, jour et nuit, sans aucune intermission, et opérer naturellement toutes les merveilles de l'Œuvre : Dans ce feu, le corps mourra et l'esprit sera renouvelé : enfin, il en naîtra une âme nouvelle, qui sera glorifiée et unie à un corps immortel et incorruptible ; ainsi sera fait un nouveau Ciel.

XVIII. — NOTE EN FORME DE SUPPLÉMENT ET DE CONCLUSION

Remarquez bien que la 16^{ème} et 17^{ème} expérience de Philalèthe contiennent ingénument et sincèrement l'analyse explicative de toute la conduite de l'Œuvre hermétique, simple et naturelle ; les autres expériences de ce Philosophe renferment de grandes vérités et instructions, mais elles sont bien fines et captieuses : il semble avoir réservé à mettre sous un seul point de vue la description des deux articles principaux et essentiels, avec la vérité dont il se fait honneur et sans aucune obscurité, pour la bonne bouche et la fin de son traité, ce qui dans l'ordre naturel doit en faire le commencement ; en quoi il a suivi l'usage des anciens Hébreux, qui commençaient leurs livres par la fin du volume, en remontant par suite à son commencement, où ils le finissaient : cette révélation sera d'un grand secours pour les vrais Artistes.

EXPLICATION D'UNE LETTRE DE GEORGE RIPLÉE⁸ À ÉDOUARD IV,⁹ ROI D'ANGLETERRE

De l'explication d'IRÉNÉE PHILALÈTHE
et de la Traduction de l'Anglais en Français

I. Cette lettre, qui a été écrite immédiatement à un Roi sage et vaillant, contient tout le Secret de l'Œuvre hermétique, quoique décrit et scellé avec beaucoup d'art, comme l'Auteur même l'affirme, et qu'en cette Lettre il promette de dénouer entièrement le nœud le plus difficile : de mon côté, je rends témoignage avec lui que cette Lettre, quoique brève, contient ce qu'un Philosophe peut désirer, tant pour la théorie que pour la pratique de nos Mystères alchimiques.

II. Il est essentiel que cette Lettre soit la clef de tous les Écrits que j'ai mis au jour et j'assure que je ne me servirai d'aucun terme douteux ni allégorique, comme dans mes autres Traités, où il paraît que je prouve des choses qui se trouveraient fausses si l'on ne les prend figurément ; ce que j'ai fait afin de cacher cet Art, ainsi qu'il convient, mon intention n'étant pas que cette clef devienne vulgaire ; je prie fort ceux qui la posséderont de la tenir secrète et cachée et de ne la communiquer qu'à quelque Ami dont la fidélité lui soit éprouvée et connue et de la discrétion duquel il soit sûr.

III. Ce n'est pas sans raison que je fais cette exhortation ; car je suis certain que tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent n'est pas à comparer à ce que j'en vais expliquer, à cause des contradictions que j'ai entremêlées dans mes autres Ouvrages. C'est pourquoi je ne me servirai en cette Lettre que d'une méthode bien différente de celle que j'ai autrefois employée. Je commencerai par tirer la substance physique que renferme la Lettre de Riplée, puis, je la réduirai en plusieurs définitions et conclusions, que je promets d'éclaircir par la suite.

IV. Les huit premières Stances de cette lettre en vers n'étant que des assurances de respect, je prends la *première Conclusion*, à la neuvième Stance, savoir que tout se multiplie par sa propre espèce et que, par conséquent, les Métaux le peuvent être, puisqu'on peut les changer d'imparfaits en parfaits.

⁸ Chanoine régulier de Bridlington en Angleterre.

⁹ Ce prince commença son règne et mourut aux mêmes années que Louis XI, Roi de France ; c'est-à-dire qu'il régna vingt-deux ans, depuis l'an 1461 jusqu'en 1483. On peut donc juger du temps où vivait Riplée.

V. Dans la dixième Stance est renfermée la *seconde Conclusion*, qui est que le fondement le plus sûr pour pouvoir transmuier est de réduire tous les Métaux et Minéraux, qui sont issus de nature et principe métallique, en leur premier Mercure, en les rendant en leur matière première.

VI. La *troisième Conclusion*, contenue dans la onzième Stance, est que, parmi tous les Soufres minéraux et métalliques et tous les Mercures, il n'est que deux Soufres qui soient propres à notre Ouvrage, avec lesquels le Mercure est uni essentiellement et radicalement.

VII. La *quatrième Conclusion*, tirée de la même Stance, porte que celui qui comprend comme il faut ces deux Soufres et ces deux Mercures trouvera que l'un est le plus pur de l'Or, qui en son apparence est Soufre et en son occulte est Mercure, et que l'autre est le Mercure le plus pur et le plus blanc, qui est véritable Argent-vif dans son extérieur et Soufre en son intérieur ; et ce sont là les deux principes de notre Œuvre.

VIII. La *cinquième Conclusion*, qui se tire de la douzième Stance, est que, si les principes sur lesquels travaille un Philosophe sont vrais et les opérations exactes et régulières, l'effet en doit être sûr, lequel n'est autre chose que le Mystère véritable des Philosophes alchimiques.

Ces Conclusions ne sont pas en grand nombre, mais elles importent beaucoup, de sorte que leur extension, leur illustration et même leur éclaircissement doivent satisfaire un véritable fils de la Science.

Explication de la première Conclusion

IX. Comme notre dessein n'est pas d'engager personne dans l'entreprise de l'Œuvre et de l'Art hermétique, mais d'y conduire seulement les enfants de la Science, je ne m'arrêterai point à prouver la possibilité et la réalité de l'Alchimie (ou de la transmutation), puisque je l'ai fait dans un autre Traité bien suffisamment.

X. Que celui qui ne veut pas croire ne croie point ; que celui qui veut subtiliser subtilise ; mais celui dont l'esprit est persuadé de la vérité et de la dignité de cet Art, doit être attentif sur l'éclaircissement de ces *cinq Conclusions* et il ne manquera pas de sentir son cœur palpiter de joie.

XI. Dans ces Conclusions, je ne m'arrêterai particulièrement qu'à éclaircir les endroits où se trouvent les Secrets de l'Art hermétique.

XII. À l'égard de la *première Conclusion*, où il affirme la vérité et la possibilité de l'Œuvre et de l'Art, que ceux qui voudront satisfaire leur curiosité

plus amplement sur cet article lisent avec attention les témoignages des Philosophes ; mais que ceux qui sont incrédules restent dans leurs erreurs, dès que par la subtilité de leurs discours et de leurs arguments, ils veulent en éluder les preuves, et ne pas croire à tant de personnes, dont plusieurs, dans leur siècle même, se sont acquis une grande réputation.

XIII. Pour expliquer au net cette première clef, je ne m'arrêterai qu'au témoignage de Riplée, qui dans la quatrième Stance de la Lettre que j'explique, assure le Roi qu'étant à Louvain, il vit pour la première fois l'effet de ces grands et admirables Secrets des deux Élixirs, l'un blanc, l'autre rouge ; et dans les Vers suivants, il proteste qu'il a aussi trouvé la voie du Secret alchimique, dont il lui promet la découverte, à condition néanmoins de la tenir secrète et cachée : et quoique, dans la huitième Stance, il atteste qu'il ne confiera jamais ces Mystères au papier, il offre pourtant de montrer au Roi non seulement l'Élixir blanc et rouge, mais même la manière de le travailler et opérer en peu de temps et à peu de frais.

XIV. Ceux donc qui ne croient pas à cette Philosophie alchimique regarderaient ce fameux Auteur comme un imbécile ou un sophiste insensé, d'écrire de telles choses à son Prince, s'il n'avait pas été capable de les mettre au jour et de les effectuer ; mais son Histoire, ses sublimes Écrits en cet Art, sa réputation, sa gravité, enfin sa profession le justifient entièrement de cette téméraire calomnie.

Explication de la seconde Conclusion

XV. La *seconde Conclusion* renferme en substance que tous les Métaux et les corps des principes métalliques peuvent être réduits et réincrudés en leur première matière mercurielle, ce qui est le premier et le plus sûr fondement de la possibilité de la transmutation métallique ; c'est sur quoi nous nous étendrons le plus. On doit bien m'en croire et c'est ici le pivot sur lequel roulent tous nos Mystères hermétiques.

XVI. Sachez donc, principalement, que tous les Métaux et la plus grande partie des Minéraux ont pour prochaine matière un Mercure auquel adhère presque toujours un Soufre externe et non métallique, bien différent de la substance interne ou noyau du Mercure.

XVII. À ce Mercure, le Soufre ne manque pas et c'est par son moyen qu'il peut être précipité en une poudre sèche, par une liqueur qui nous est connue, mais qui ne sert point à l'Art de la transmutation. Ce Mercure peut être fixé au point qu'il endurera toutes sortes de feux, qu'il souffrira l'épreuve de la coupelle même, et cela sans aucune addition ni mélange que la liqueur qui

le fixe, laquelle ensuite en peut être séparée tout entière, sans perdre de son poids ni de sa vertu.

XVIII. Dans l'Or, le soufre est fort pur ; mais il l'est moins dans les autres Métaux, d'autant qu'il est fixe dans l'Or et dans l'Argent et qu'il est volatil dans les autres. Dans tous les Métaux, il est coagulé, mais il est coagulable dans le Mercure ou Argent vif. Ce soufre est si fortement uni dans l'Or, l'Argent et le Mercure que les Anciens ont toujours cru que le soufre et le Mercure n'étaient qu'une seule et même chose.

XIX. Il y a partout une liqueur dont nous devons, dans cette contrée, l'invention à Paracelse, quoiqu'elle ait été et qu'elle soit commune parmi les Maures, les Arabes et quelques-uns même des plus savants Alchimistes ; et c'est par le moyen de cette liqueur que nous savons séparer, en forme d'huile teinte et métallique, le soufre externe et coagulable du Mercure, mais qui est coagulé dans les autres Métaux. Pour lors, le Mercure restera dépouillé de son soufre, excepté de celui qu'on peut dire interne ou central, qui ne peut être coagulé que par notre Élixir ; car, de lui-même, il ne peut jamais être fixé ni précipité ni sublimé, mais il demeure sans altération en toutes les eaux corrosives et en toutes les digestions où on le peut mettre à l'épreuve.

XX. Il y a donc une voie particulière de réduire le Mercure en huile, aussi bien que tous les Minéraux et Métaux. C'est par la liqueur *Alkaest*, qui de tous les corps composés de Mercure, peut séparer un Mercure coulant ou Argent-vif, duquel tout le soufre est alors ainsi séparé, excepté son soufre interne et central, qu'aucun corrosif ne peut toucher ni dissoudre.

XXI. Outre cette voie universelle de faire la réduction, il s'en voit d'autres particulières, par lesquelles l'Artiste peut réduire le Plomb, l'Étain, l'Antimoine et même le Fer en Mercure coulant, et cela se fait par le moyen des sels, qui parce qu'ils sont corporels, ne sauraient pénétrer les corps des Métaux aussi radicalement que le fait la liqueur *Alkaest* ; et c'est pour cette raison qu'ils ne dépouillent pas entièrement le Mercure de son soufre, mais ils lui en laissent autant qu'on en trouve ordinairement dans le Mercure commun.

XXII. Mais observez que le Mercure des corps a quelques qualités particulières, selon la nature du métal ou du minéral dont il est extrait, pourquoi il est inutile à notre Œuvre de dissoudre en Mercure l'espèce des Métaux parfaits, il n'a pas plus de vertu que le Mercure commun et vulgaire. Il n'est qu'une seule humidité applicable à notre vrai Ouvrage, qui n'est assurément ni du plomb ni du cuivre ; elle n'est même tirée d'aucune chose que la Nature ait créée, mais d'une substance requise, composée par la nature et l'Art du Philosophe hermétique.

XXIII. Or, si le Mercure tiré des corps a une qualité aussi froide et les mêmes Fèces et superfluités que le Mercure vulgaire, jointes à une forme distincte et spécifique, c'est ce qui le rend encore plus éloigné de notre Mercure que n'est le Mercure commun.

XXIV. L'Art philosophique est d'œuvrer un composé de deux principes ; dans l'un se trouve le sel et dans l'autre, le soufre de la nature : cependant, n'étant l'un et l'autre entièrement parfaits ni imparfaits et pouvant être changés, exaltés et dignifiés par notre Art, on en vient à bout par le Mercure commun ; il tire non le poids, mais la vertu céleste et astrale du composé ; ce qui ne se pourrait faire si ses principes étaient sans défauts ou absolument imparfaits. Cette vertu, étant d'elle-même fermentative, produit dans le Mercure vulgaire une race bien plus noble que lui, qui est notre vrai Hermaphrodite, notre androgyne qui se congèle de soi-même, et dissout tous les corps.

XXV. Examinez avec attention un grain de semence, où le germe est presque invisible ; séparez ce germe du grain, il meurt aussitôt : mais, en laissant tout entier le grain avec son faible germe, il s'enfle, fermente et produit ; il n'y a donc que le germe qui produit la plante. De même, il en est de notre corps ; l'esprit fermentatif, vivifiant et générant, qui est en lui, est la moindre partie du composé et les parties impures et corporelles du corps se séparent avec la lie du Mercure.

XXVI. Outre cet exemple du grain, on peut encore observer que la vertu ignée et cachée de notre corps purge et purifie l'eau, qui est sa propre matrice, en laquelle il souffle, c'est-à-dire qu'il en expulse quantité de terre sale et une grande abondance d'humidité salée ; pour en avoir la preuve et en voir l'effet, faites ce que je vais dire.

XXVII. Faites vos lotions avec de l'eau de fontaine bien pure, pesez premièrement une pinte de cette eau avec exactitude et en lavez votre composé, en faisant la préparation des huit ou dix aigles ou sublimations et mettant à part toutes les fèces et scories ; ensuite, après les avoir bien séchées, distillez ou sublimez tout ce qui se pourra distiller ou sublimer et il en sortira une très petite quantité de Mercure ; mettez le reste de ces fèces dans un creuset, entre des charbons ardents, et toutes les matières féculentes du mercure se brûleront comme du charbon, mais sans produire de fumée.

XXVIII. Après que tout sera consommé, pesez le reste et vous ne trouverez que les deux tiers du poids de votre corps ; l'autre partie étant demeurée dans le Mercure ; pesez aussi le Mercure que vous avez distillé ou sublimé et celui que vous avez préparé, chacun séparément ; le poids de ces deux Mercures n'approchera pas à beaucoup près du Mercure que vous avez

pris d'abord ; faites aussi bouillir l'eau qui a servi à vos lotions et s'évaporer jusqu'à pellicule. Ensuite, mettez-la au froid, il en résultera des cristaux qui sont le sel du Mercure cru.

XXIX. Ces opérations ne sont, il est vrai, d'aucune utilité ; elles satisfont seulement beaucoup l'Artiste, en lui faisant voir les matières étrangères qui se trouvent dans le Mercure et qui ne se peuvent découvrir que par la liqueur *alkaest* ; mais néanmoins, elle ne le fait que d'une manière destructive et non pas générative, différente en cela de notre opération préparatoire et efficiente, qui se fait naturellement entre le feu et l'eau, la chaleur et l'humide, c'est-à-dire le mâle et la femelle,¹⁰ dans la propre espèce où se trouve le ferment analogue, qui opère les merveilles que toute autre chose ne peut faire.

XXX. Par conséquent, si vous faites fermenter votre corps imparfait et le Mercure séparément, vous tirerez de l'un du soufre très pur et de l'autre un Mercure noir et impur ; cependant, vous ne ferez jamais rien de ces deux matières, parce qu'il leur manque la vertu fermentative, qui est le chef-d'œuvre et le miracle du monde.

XXXI. C'est cette vertu qui fait que l'eau commune devient herbe, plante, arbre, fruit, sang, chair, pierre, minéraux ; enfin, c'est elle qui forme tout.

Cherchez-la donc seulement, elle le mérite ; quand vous la posséderez, elle mettra le comble à votre félicité, puisqu'elle est un trésor inestimable ; mais je dois vous instruire en même temps que la qualité fermentative ne travaille point hors de son espèce et que les sels n'ont point la puissance de faire fermenter les Métaux.

XXXII. Si vous voulez savoir pourquoi quelques alkalis séparent le Mercure des minéraux et des métaux les plus imparfaits ; considérez qu'en tous

¹⁰ Quelques Philosophes entendent aussi, par l'Or mâle, l'Or vulgaire qui, dans la seconde opération de l'OEuvre, fait fonction de mâle par son union avec le Mercure philosophique de la première opération, lequel Mercure est sa compagne, sa femelle, à laquelle il dépose sa teinture spermatique, sulfureuse et aurifiante, pour l'engrossir, la faire concevoir et enfanter l'Or philosophique dans la propre espèce, c'est-à-dire dans le Mercure philosophique même, qui est la mère propre, qui avait auparavant engendré cet Or vulgaire, considéré comme son enfant et de son espèce, parce que, dans le Mercure philosophique, il y a un soufre aurifique solaire et astral, principe de l'Or métallique, et c'est dans ce Mercure philosophique que se trouve ce Soufre ou Or solaire, moteur animant et vivifiant qui, comme ferment spirituel ou esprit fermentateur, est l'agent opérant toutes les merveilles de l'OEuvre. Quelquefois encore, les philosophes appellent mâle leur Mercure préparé par la première opération, pour être marié à l'Or cru vulgaire, comme sa femelle, pour la seconde opération ; la distinction de cette nominale application dépend de l'état et de la gradation actuelle où se trouvent le mercure philosophique et l'Or vulgaire dans l'OEuvre ; car ce qui est agent y devient patient et ce qui est patient y devient agent, chacun alternativement, jusqu'à ce qu'il en résulte la perfection, où le plus digne domine souverainement.

les corps, le soufre n'est point aussi radicalement mêlé et aussi intimement uni qu'il l'est avec l'Or et l'Argent et qu'il s'allie avec quelques alkalis qui sont extraordinairement dissous et fondus avec lui ; par ce moyen, les parties sont disjointes et le Mercure se sépare par le feu.

XXXIII. Le Mercure est donc séparé, par ce moyen, de son soufre, autant qu'il est nécessaire seulement, lorsqu'il ne s'agit que d'une dépuration du soufre par une séparation du pur d'avec l'impur ; mais ces alkalis, en séparant ce soufre, rendent le Mercure d'une qualité inférieure à sa première, parce qu'ils l'éloignent de la nature métallique.

XXXIV. Voici un exemple ; le soufre du plomb ne brûlera jamais ; quoique vous le sublimiez et le calcinez pour le convertir en sucre ou en verre, il reprendra toujours, par le flux et le feu, sa première forme ; mais le soufre en étant, comme j'ai dit, séparé, si vous le joignez au nitre, il prendra feu aussi facilement que le soufre commun, de sorte que les sels, agissant sur le soufre dont ils séparent le Mercure, manquent du ferment, qui ne se peut trouver que dans les substances de même nature.

XXXV. Par la même raison, le ferment du pain n'agira pas sur une pierre ni celui d'un animal ou d'un végétale, sur les métaux et les minéraux. Quoique vous puissiez tirer le Mercure de l'Or par le moyen du premier être du sel, ce Mercure, néanmoins, n'accomplira jamais notre Œuvre ; mais une part de Mercure, tirée de ce même principe, c'est-à-dire de l'Or, par trois parties de notre Mercure seulement, mettra l'ouvrage à son point de perfection par une digestion continuelle.

XXXVI. Pourquoi notre Mercure est-il supérieur en puissance à l'autre ? Ne vous en étonnez pas : c'est qu'il est préparé par le Mercure commun. Le ferment qui survient entre le corps préparé et l'eau cause la mort, puis la régénération, de là se fait une opération dont il est l'unique auteur, rien autre ne pourrait même le faire ; car outre qu'il sépare du Mercure ce qu'il a de terrestre et qui brûle comme du charbon et une humidité qui se dissout dans l'eau commune, il lui communique un esprit de vie, qui est le vrai soufre embryonné de notre eau invisible, mais dont le progrès du travail est sensible à la vue.

XXXVII. Nous concluons de là que toutes les opérations de notre Mercure, exceptée celle qui se fait par le Mercure commun et par notre corps selon les règles de l'art, sont fausses et qu'elles ne perfectionneront jamais notre Œuvre ; de quelques manières que soient travaillés ces Mercures, ils n'auront jamais la vertu du nôtre. C'est le sentiment de tous les Savants et de l'Auteur de la *nouvelle lumière alchimique*. Aucune eau dans toute l'Île des

Philosophes, dit-il, n'y est propre, sinon celle qui se tire des rayons du Soleil et de la Lune.

XXXVIII. Je vais vous expliquer le sens de ces paroles: le Mercure, en son poids, est incombustible; c'est un Or fugitif. Notre corps, en sa pureté, est appelé la Lune des Philosophes, étant bien plus pur que les métaux imparfaits, son soufre est aussi pur que le soufre de l'Or; ce n'est pas qu'il soit en effet la Lune, ne pouvant seulement demeurer au feu.

XXXIX. Maintenant, je viens à la composition de ces trois principes de notre composé, il intervient un ferment tiré de la Lune, hors de laquelle, quoique ce soit un corps, il sort néanmoins une odeur spécifique. Souvent, il arrive qu'elle perd de son poids, si le composé est trop lavé, après avoir été suffisamment purifié.

XL. Si le ferment du Soleil et de la Lune entre dans notre composition, quels avantages n'en résultent-ils pas? Il engendrera une race mille fois plus noble que lui, au lieu que, si vous travaillez sur notre corps composé par la voie violente des sels, vous aurez, à la vérité, du Mercure; mais il sera bien moins noble que le corps, parce qu'il sera séparé et non exalté par cette opération.

Explication de la troisième Conclusion

XLI. Cette *Conclusion* nous apprend qu'entre tous les soufres minéraux et métalliques, il n'y en a que deux à l'usage de notre Œuvre et qui sont unis essentiellement à leur propre Mercure. Ici se dévoile ce grand secret de notre Art, que nous avons toujours caché avec soin aux vulgaires imprudents, en leur donnant le change et leur insinuant deux voies différentes, comme a fait Riplée. Soyez certain que nous n'avons qu'un seul et vrai principe, qu'une seule manière et qu'une seule voie linéaire et uniforme pour nous conduire dans notre travail et que celui qui s'éloigne de ce principe n'atteindra jamais à la perfection de l'Œuvre.

XLII. Comme ces deux soufres sont les principes de notre Ouvrage, ils doivent être homogénéisés ou rendus de la même nature; c'est uniquement l'Or spirituel que nous cherchons à faire devenir blanc, puis rouge; et cet Or est l'Or vulgaire même, qu'on voit tous les jours, mais dont on n'aperçoit pas l'esprit, qui est caché dans son intérieur. Ce principe n'a besoin que de composition et cette composition doit indispensablement être faite avec notre soufre blanc et cru, qui n'est autre chose que le Mercure vulgaire préparé par de fréquentes cohobations sur notre corps hermaphrodite, jusqu'à ce qu'il se convertisse en eau *ignée* ou ardente.

XLIII. Le Mercure n'a en lui qu'un soufre passif; notre Art consiste à multiplier en lui un soufre actif et vivant, qui sort des reins de notre corps hermaphrodite, qui a pour père un métal et pour mère un minéral.

XLIV. Prenez, pour parvenir à votre but, la plus chérie des filles de Saturne, qui porte pour armes un cercle d'argent surmonté d'une croix de sable en champ noir, qui est l'emblème du grand monde¹¹; mariez-la au plus vaillant des dieux,¹² qui réside dans la maison d'*Ariès*, et vous y trouverez le sel de nature: acuez votre eau avec ce sel, du mieux qu'il vous sera possible. Il vous en résultera le bain lunaire, dans lequel l'Or veut être purifié et rectifié.

XLV. Je puis vous assurer en outre que, quand vous auriez notre corps réduit en Mercure, sans addition de Mercure commun, ou le Mercure de quelque autre corps métallique, fait par soi-même, c'est-à-dire sans addition de Mercure, il vous serait totalement inutile; car il n'y a que notre Mercure seul qui ait une forme et un pouvoir céleste, qu'il ne reçoit cependant pas tant de notre composé ou principe que de la vertu fermentative qui procède des deux, c'est-à-dire du corps et du Mercure: c'est de cette conjonction que sort une admirable et merveilleuse créature. Appliquez-vous donc à marier le soufre avec le Mercure; c'est-à-dire que notre Mercure, qui est empreint du soufre, doit être marié avec notre Or. Alors, vous aurez deux soufres mariés et deux Mercures d'une même extraction, dont les pères et mères sont l'Or et l'Argent.

Explication de la quatrième Conclusion

XLVI. Je vais à présent vous expliquer et vous rendre sensible tout ce que nous avons dit ci-devant. Cette *Conclusion* contient principalement que ces soufres sont l'un le plus pur soufre de l'Or et l'autre le plus pur soufre blanc du Mercure: ce sont là nos deux soufres; l'un, qui paraît un corps coagulé, porte néanmoins son Mercure dans son sein; l'autre est, en toute manière, vrai Mercure, mais Mercure très pur, qui porte son soufre au-dedans de lui-même, quoique caché sous la forme et la fluidité du Mercure.

XLVII. Ici, les Sophistes se trouvent dans un embarras extrême, causé par leur ignorance sur l'amour métallique. Ils travaillent sur des substances hétérogènes ou, s'ils s'exercent sur des corps métalliques, ils joignent mâle avec mâle ou femelle avec femelle. Quelquefois, ils travaillent sur un corps

¹¹ Toute cette allégorie n'est que pour expliquer l'Antimoine, que les Chimistes désignent par un globe, mais c'est l'Antimoine philosophique.

¹² C'est le Mars ou le Fer, dont se fait le régule étoilé avec l'Antimoine, mais il faut entendre le Mars philosophique.

seul ou, s'ils prennent les deux sexes, le mâle sera impuissant et la matrice de la femelle sera viciée; de sorte que, par leur inconsideration, ils ne remplissent jamais leurs espérances et ces ignares attribuent à l'art la faute qu'ils ne doivent justement imputer qu'à leur folie et qui est une suite de leur inintelligence des Philosophes.

XLVIII. Il est plusieurs de ces Sophistes que je sais qui rêvent sur plusieurs pierres végétales, minérales et animales; quelques-uns même y ajoutent l'*ignée*, l'Angélique et la pierre de Paradis. Ces opérations, quoique fort inconséquentes, puisqu'ils n'en tirent rien de bon pour la perfection de l'œuvre, n'ont rien qui vous doive surprendre; le but où ils tendent est trop haut pour que leur imagination bornée y atteigne; pour réparer ce défaut de capacité, ils inventent des manières nouvelles, qu'ils croient être convenables pour y arriver. Ils emploient pour cela deux voies, l'une qu'ils appellent voie humide, l'autre, voie sèche. Cette dernière, à ce qu'ils prétendent, est un labyrinthe qui n'est connu que des plus illustres philosophes; l'autre est le seul dédale, voie aisée, de peu de dépense et que les pauvres même pourraient entreprendre.

XLIX. Quoi que puissent dire ces Sophistes, je peux vous protester qu'il n'y a qu'une seule voie, qu'un seul régime dans la conduite de notre Ouvrage et qu'il n'est point d'autres couleurs que les nôtres. Ce que nous enseignons de contraire à ces principes uniques n'est que pour voiler, aux yeux du vulgaire et des impudents, le plus grand des secrets. Chaque chose doit avoir ses propres causes, donc, il n'y a point d'effet qui soit produit par deux voies sur des principes différents.

C'est pourquoi nous avertissons et assurons derechef les Lecteurs, que dans nos premiers écrits, nous avons caché beaucoup de choses sous prétexte de deux voies, que nous y avons insinuées et que nous allons toucher en peu de mots exactement.

L. L'un de nos Ouvrages est une minutie qu'un enfant pourrait faire, qu'une femme saurait aisément élaborer; ce n'est autre chose que la cuisson par le feu. Nous assurons que le plus bas degré de l'Œuvre est que la matière soit excitée, et puisse d'heure en heure circuler sans que le vaisseau qui la contient se brise; pour remédier à cet inconvénient, il faut qu'il soit très fort; mais notre cuisson linéaire ou uniforme est un ouvrage interne, qui avance de jour en jour et d'heure en heure, et bien différent de cette chaleur externe, car il est invisible et insensible.

LI. En cet Ouvrage, notre Diane est notre corps, lorsqu'il est mêlé avec l'eau, car, pour lors, le tout est appelé la Lune, parce que tout est blanchi et

la femme gouverne. Notre Diane a un bois, parce que, dans les premiers jours de la pierre que notre corps est blanchi, il pousse plusieurs végétations : dans la suite de l'Ouvrage, on trouve dans ce bois deux colombes ; car, après trois semaines, elles sont fortement unies dans les embrassements perpétuels de Vénus : en ce temps, la composition est entièrement teinte d'une pure verdure. Et ces colombes sont circulées sept fois, parce que dans le nombre de sept se trouve toute perfection. Elles meurent enfin, car elles ne s'élèvent plus et ne donnent plus aucun signe de mouvement : pour lors, notre corps est noir comme le bec d'un corbeau ; dans cette Opération, tout se change en poudre plus noire que le noir même.

LII. Nous usons souvent de ces allégories, lorsque nous parlons de la préparation de notre Mercure. C'est un trait de notre prudence, pour abuser les gens trop simples qui, ne prenant les choses qu'à la lettre, sont indignes de mettre la main à l'Œuvre ; nous le faisons aussi pour obscurcir et embarrasser un peu nos traités et nos procédés. Souvent, nous parlons de l'un lorsque nous devrions parler de l'autre ; si notre Art était dévoilé aux yeux de la multitude, tout au long et dans un ordre méthodique de procéder, le nombre d'ignorants qui se trouveraient parmi ceux qui l'exerceraient ferait passer nos Œuvres pour des folies et mépriser nos Ouvrages.

LIII. Ayez donc confiance en ce que je dis, que rien n'est plus naturel que nos Ouvrages ; et c'est cette naturalité qui nous enhardit à prendre la liberté de confondre le travail des Philosophes et de l'embarrasser avec ce qui n'est que l'effet de la simple nature ; c'est aussi pour maintenir les imbéciles dans l'ignorance de notre vrai vinaigre, sans le secours et la connaissance duquel tous leurs travaux deviennent inutiles. Pour finir cette *Conclusion*, souffrez que j'ajoute encore quelques paroles.

LIV. Prenez votre corps, qui est l'Or vulgaire, et notre Mercure, qui a été acué sept fois par son mariage avec notre corps hermaphrodite, qui est un chaos et l'éclat de l'âme du Dieu Mars dans la terre et l'eau de Saturne ; mêlez ces deux ensemble en tel poids que la nature le demande. Dans ce mélange, vous possédez nos feux invisibles ; car dans l'eau ou Mercure est un soufre actif ou feu minéral et, dans l'Or, il y a un soufre mort et passif, mais cependant actuel. Quand ce soufre de l'Or est excité et revivifié, il se forme, du feu de la nature qui est dans l'Or et du feu contre nature qui est dans le Mercure, un autre feu participant de l'un et de l'autre ; c'est l'union de ces deux feux en un seul qui cause la corruption qui est l'humiliation, d'où vient ensuite la génération qui est glorification et perfection du composé.

LV. Je crois devoir vous instruire maintenant que l'Or seul gouverne ce feu interne. L'homme en ignore entièrement le progrès ; tout ce qu'il peut

faire est d'être attentif dans le temps de son Opération et d'apercevoir seulement la chaleur : il remarquera que ce feu opère tous les degrés de chaleur nécessaires à la cuisson. Il n'y a point de sublimation dans ce feu-là, car la sublimation est une exaltation, sans lui, on ne peut espérer aucune réussite et tout le travail tombe dans l'inutilité.

LVI. Tout notre ouvrage ne consiste donc en autre chose qu'à multiplier ce feu ; c'est-à-dire circuler le corps, jusqu'à ce que la vertu du soufre soit augmentée. De plus, ce feu est invisible, et comme il n'a aucune dimension, soit en haut, soit en bas, il étend la sphère d'activité de notre matière dans l'œuf, de manière que sa substance, quoique matérielle et visible, se sublime et monte par l'action de la chaleur élémentaire. Cette vertu spirituelle est cependant toujours existante dans ce qui reste au fond du vaisseau, aussi bien que dans la matière plus élevée ; la raison est que cette vertu est comme la vie dans le corps de l'homme, laquelle l'âme en toutes ses parties, étant diffusée par toute la capacité et en tout le contenu de la machine en même temps, sans être attachée ni fixée à une localité particulière.

LVIII. Voilà le fondement de nos Sophismes et c'est, je crois, avec raison que nous assurons qu'il n'y a aucune sublimation dans le feu philosophique proprement dit. Le feu est vie ; c'est une âme qui n'est pas sujette aux dimensions des corps ; d'où il arrive que l'ouverture de l'œuf ou le refroidissement de la matière dans le travail tue cette vie ou ce feu qui réside dans le soufre secret. Rien de plus commun que de savoir allumer et gouverner le feu élémentaire, les enfants même n'en sont pas ignorants. Mais il n'y a que le vrai Sage qui puisse discerner, avec quelque justesse, le vrai feu interne ; en effet, c'est une chose surnaturelle qui agit dans le corps, quoiqu'elle n'en fasse point partie : c'est pourquoi nous disons que le feu est une partie céleste ; qu'il est toujours le même jusqu'au dernier période de son opération ; alors, étant à son point de perfection, il n'agit plus ; car tout agent se sépare, lorsque le terme de son Opération est arrivé.

LVIII. Ainsi, lorsque nous parlons de notre feu qui ne sublime point, n'allez pas vous méprendre et croire que l'humidité de notre composition, qui existe dans l'œuf, ne doive point se sublimer ; c'est, au contraire, ce qu'elle doit faire incessamment. Le feu qui ne sublime point est l'amour métallique, qui réside dans toute l'étendue de l'Univers, céleste et terrestre, et dans toute notre matière.

LIX. Maintenant, il ne me reste, pour conclure ce que je viens de vous expliquer, qu'à vous recommander l'attention la plus scrupuleuse sur la qualité de la matière dont vous ferez choix pour votre Œuvre : cette maxime est

certaine. Il ne résulte jamais rien de bon d'un mauvais principe : un méchant Corbeau pond un méchant œuf.

Que votre semence et votre matière soient pures, elles vous produiront une race noble.

Que le feu externe soit tel qu'en lui, votre confection puisse agir librement de tous côtés dans l'œuf ; par ce moyen et en peu de jours, il produira ce qui fait l'objet de votre attente, c'est-à-dire le bec du corbeau.

Continuez ensuite votre cuisson et, en 130 jours, vous verrez la blanche colombe ; 90 jours après paraîtra l'étincelant chérubin, d'une beauté surprenante.

Explication de la cinquième et dernière Conclusion

LX. Si les opérations d'un homme sont régulières et ses principes vrais, dit ici notre excellent Artiste, le chef-d'Œuvre qui en résultera doit couronner ses travaux et le Magistère sera assuré.

Hommes vulgaires, fous et aveugles, s'écrie le célèbre Riplée, qui, sans considérer que chaque chose dans le monde a sa propre cause et sa propre action, ne suivez que les conseils de vos stériles idées, croyez-vous qu'un pilote puisse voguer sur mer avec un carrosse, quelque beau qu'il soit ? L'essai qu'il en ferait serait sans doute une folie. Vous persuadez-vous qu'avec le plus brillant navire bien équipé, vous puissiez aller à la volée, sans boussole et sans voiles ? Jason eût-il abordé l'heureuse Colchide ? Loin d'arriver à la côte d'Or et d'être devenu le possesseur de la précieuse Toison, le premier rocher eût mis un obstacle invincible à son bonheur et son naufrage eût été certain. Ce sont cependant des insensés de cette trempe qui cherchent notre secret dans des matières triviales et qui, cependant, espèrent de trouver l'Or d'Ophir, l'Or de Corinthe ou celui du fleuve *Phison* ; mais leurs recherches sont vaines : ce bonheur est réservé pour peu de personnes, illuminées d'en haut : la voie en est droite et simple, quoique couverte d'écueils, mais elle n'est trouvée et frayée que par un très petit nombre d'Élus.

PRINCIPES DE PHILALÈTHE POUR DIRIGER LES OPÉRATIONS DANS L'ŒUVRE HERMÉTIQUE

Traduits de l'Anglais

1° Ne vous livrez jamais à l'entreprise du grand Œuvre sur les règles que des ignorants, où les Livres des Sophistes pourraient vous suggérer, et ne vous écartez point de ce principe : le but où vous aspirés est l'Or ou l'Argent, l'Or et l'Argent doivent être les uniques objets sur lesquels vous avez travaillé par le moyen de notre Fontaine mercurielle préparée pour les baigner, et cela demande toute votre application.

2° Ne vous rendez pas aux propos qu'on pourrait vous tenir, en vous disant que notre Or n'est pas l'Or vulgaire, mais l'Or physique : l'Or vulgaire est mort il est vrai, mais de la façon dont nous le préparons, il se revivifie de même qu'un grain de blé mort dans un grenier, se revivifie dans la terre. Après six semaines, l'Or qui était mort, devient dans notre Œuvre, vif, vivant et spermatique, parce qu'il est mis dans une terre qui lui est propre, je veux dire dans notre composé. Nous le pouvons doit appeler notre Or à juste titre, parce que nous le joignons avec un agent, qui certainement lui rendra la vie ; comme par une dénomination contraire, un homme condamné au supplice de la mort, est appelé un homme mort, parce qu'il mourra bientôt, quoiqu'il soit encore en vie.

3° Outre l'Or, qui est le corps, et qui tient lieu de mâle dans notre Œuvre, vous aurez encore besoin d'un autre sperme, qui est l'esprit, l'âme ou la femelle ; ce sperme est le Mercure fluide, semblable dans sa l'arme à l'Argent-vif commun, mais cependant plus net et plus pur. Plusieurs au lieu de Mercure se servent de toutes sortes d'eaux et de liqueurs, qu'ils appellent Mercure philosophique. Ne vous laissez pas séduire par leurs beaux discours, et n'entreprenez pas ce travail, car il est inutile ; on ne saurait recueillir ce qu'on n'a pas semé l'on moissonne le fruit du grain qu'on a semé ; ainsi si vous semez votre corps, qui est l'Or dans une terre, ou un Mercure, qui ne soit pas métallique et homogène aux métaux, au lieu d'un élixir métallique, vous ne retirerez de votre opération qu'une chaux inutile et sans vertu.

4° Notre Mercure n'est qu'une même chose en substance avec l'Argent-vif vulgaire ; mais il diffère dans sa forme, ayant une forme céleste et ignée, et une excellente vertu ; qualités qu'il reçoit de notre Art à sa préparation.

5° Le secret de cette préparation consiste à prendre un minéral qui ap-

proche du genre de l'Or et du Mercure. Il faut l'imprégner avec l'Or volatile, qui se trouve dans les reins de Mars, et c'est avec cela qu'il faut purifier le Mercure au moins sept fois. Cela fait, ce Mercure est préparé pour le Bain du Roi, c'est-à-dire de l'Or.

6° Depuis sept fois jusqu'à dix le Mercure se purifie de plus en plus, et devient aussi plus actif, étant acué dans chaque préparation par notre vrai soufre mais s'il excédait ce nombre de préparations ou sublimations, il deviendrait trop igné ; et loin de dissoudre le corps, il se coagulerait lui-même, et l'Or ne s'y fonderait ni dissoudrait point.

7° Ce Mercure ainsi acué ou animé, doit être encore distillé dans une retorte de verre deux ou trois fois, parce qu'il peut lui être resté quelques arômes du corps, à l'instant de la préparation : ensuite il faut le laver avec du vinaigre et du sel armoniac ; alors il est préparé pour notre Œuvre, ce qui doit ici s'entendre métaphoriquement.

8° Choisissez toujours pour cet Œuvre un Or pur et sans mélange : s'il n'est pas tel, lorsque vous l'achetés, purifiez-le vous-même par les voies ordinaires. Après cette opération mettez-le en poudre subtile, en le limant ou autrement, ou réduisez-le en feuilles ou si vous voulez, en le calcinant avec des corrosifs : n'importe de quel moyen vous vous serviez, pourvu qu'il soit très subtil.

9° Maintenant venons au mélange ; prenez une once ou deux de ce corps préparé, et deux ou trois onces au plus de Mercure animé, comme je viens de vous le dire ; mêlez-les dans un mortier de marbre chauffé, autant que l'eau bouillante le pourra faire ; broyez et triturez-les jusqu'à ce qu'ils soient incorporés ensemble, puis mettez-y du vinaigre et du sel jusqu'à la parfaite pureté, ensuite vous le dulcifierez avec de l'eau chaude, et le ficherez exactement.

10° Je puis vous assurer que, quoique ce qui précède soit énigmatique, je vous parle avec candeur, et que la voie que je vous enseigne ici est celle-là même dont nous nous servons ; et que tous les anciens Philosophes se sont servi de ce moyen qui est l'unique. Notre Sophisme gît seulement dans les deux sortes de feux employés à notre Ouvrage.

Le feu secret interne est l'instrument de Dieu, et ses qualités sont imperceptibles aux yeux des hommes. Nous parlerons souvent de ce feu, quoiqu'il paraisse que nous entendions la chaleur externe : c'est de-là que naissent les erreurs où se plongent les faux Philosophes et les imprudents. Ce feu est notre feu gradué, car la chaleur externe est presque linéaire, c'est-à-dire, égale et uniforme dans tout l'Ouvrage, si ce n'est que dans l'Œuvre au blanc elle est une sans aucune altération, excepté dans les sept premiers jours, où nous la

tenons plus faible pour la sureté de l'Œuvre ; mais le Philosophe expérimenté n'a pas besoin de cet avis.

À l'égard de la conduite du feu externe, elle est insensiblement graduée d'heure en heure, et comme il est journellement réveillé par la suite de la cuisson, les couleurs en sont altérées, et le composé meurt. Je viens de vous dénouer un nœud très difficile et embrassé, conservez-en la mémoire, et gardez-vous de vous laisser surprendre dorénavant.

11° Vous devez être pourvu d'un vaisseau, ou matras de verre, sans lequel vous ne pourriez achever votre Ouvrage : qu'il soit de figure ovale ou sphérique, et de contenance convenable à votre composé, c'est-à-dire qu'il soit de capacité à renfermer deux fois autant de matière que vous en mettrez : nous l'appelions œuf philosophal ; que le verre en soit épais, fort, transparent, sans aucun défaut ; son col doit être au plus d'un demi pied de longueur. Quand votre matière y sera mise, scellés le col de cet œuf hermétiquement, de sorte qu'il n'y ait aucune ouverture, car le plus petit évent laisserait évaporer l'esprit le plus subtil, et perdrait l'Ouvrage.

Pour vous rendre certain de l'exacte sigillation de votre vaisseau, faites l'épreuve suivante, elle est infaillible. Lorsqu'il sera froid, appliquez votre bouche à l'endroit du col où il est scellé, sucez avec force, et s'il y a la moindre ouverture, vous attirerez l'air qui est dans le matras, et lorsque vous retirerez de votre bouche le col du vaisseau, l'air rentrera par l'évent avec un sifflement, dont l'oreille entendra le bruit aisément ; jamais cette expérience ne s'est trouvée fausse.

12° Il vous faut aussi un fourneau, que les Sages appellent *athanor*, dans lequel vous puissiez accomplir tout votre Ouvrage. Dans le premier travail, celui dont vous avez besoin doit être disposé de façon qu'il fournisse une chaleur d'un rouge obscur, ou moindre, à votre volonté, et qu'il puisse se tenir au moins douze heures dans son plus haut degré de chaleur avec égalité ; si vous en avez un tel, observez cinq conditions.

La première, que la capacité de votre nid ne soit pas plus ample qu'il ne faut pour contenir votre bassin, avec environ un pouce de vide tout autour, afin que le feu qui vient du soupirail de la Tour puisse circuler autour du vaisseau.

La seconde est que, votre bassin doit contenir seulement un vaisseau, matras ou œuf, avec environ un pouce d'épaisseur de cendre entre le bassin, le fonds et les côtés du matras ; et souvenez-vous toujours des paroles du Philosophe : *un seul vaisseau, une seule matière, un seul fourneau.*

Ce bassin doit être placé de façon, qu'il soit précisément sur l'ouverture du soupirail, d'où vient le feu, et qui ne doit avoir qu'une seule ouverture d'environ deux pouces de diamètre, par où, en biaisant et montant se conduira une langue de feu, qui frappera toujours le haut du vaisseau, environnera le fonds, et le maintiendra continuellement dans une chaleur également brillante.

La troisième est que, si votre bassin était trop grand, comme la cavité de votre fourneau doit être trois ou quatre fois plus spacieuse que son diamètre, le vaisseau ne pourrait jamais être échauffé exactement ni continuellement, comme il est nécessaire qu'il le soit.

La quatrième est que, si votre tour n'est de six pouces ou environ à l'endroit du feu, vous n'êtes pas dans la proportion, et ne viendrez jamais au point juste de chaleur; et si vous excédez cette mesure, et faites trop flamber votre feu, il sera trop faible.

Enfin, la cinquième est que, le devant de votre fourneau doit de fermer exactement par un trou, qui ne doit être que de la grandeur nécessaire pour introduire le charbon philosophique, c'est-à-dire d'environ un pouce, afin qu'il puisse d'en bas répercuter la chaleur avec plus de force.

13° Les choses étant ainsi disposées, mettez l'œuf où est votre matière dans ce fourneau, et lui donnez la chaleur que demande la nature, c'est-à-dire faible et non trop violente, commençant où la nature a quitté.

Vous ne devez pas ignorer que la Nature a laissé votre matière dans le règne minéral, et quoique nous tirions nos comparaisons des végétaux et des animaux, il faut néanmoins que vous conceviez un rapport convenable au règne dans lequel est placée la matière que vous voulez travailler; si par exemple, je fais comparaison entre la génération d'un homme et la végétation d'une plante, ne croyez pas que ma pensée soit telle que la chaleur, qui est propre pour l'un, le soit aussi pour l'autre; car nous sommes certains que dans la terre, où les végétaux croissent, il y a de la chaleur que les plantes sentent, et même dès le commencement du printemps; mais un œuf ne pourrait pas éclore à cette chaleur, et un homme, loin d'en recevoir du sentiment, n'en ressentirait qu'un froid engourdissement. Certain que votre ouvrage gît totalement dans le règne minéral, vous devez connaître la chaleur qui lui est nécessaire et distinguer avec précision la petite ou la violente.

Considérez actuellement que, non seulement la Nature vous a laissé dans le règne minéral, mais encore que vous devez travailler sur l'Or et le Mercure, qui tous deux sont incombustibles; que le Mercure est tendre, et qu'il peut rompre les vaisseaux qui le contiennent, si le feu est trop violent. Qu'il est incombustible, et que le feu ne peut lui nuire; mais qu'il faut cependant

le retenir avec le sperme masculin en un même vaisseau de verre, ce qui ne pourrait se faire si le feu était trop vif, et vous seriez par conséquent dans l'impossibilité d'accomplir l'Œuvre.

Ainsi le degré de chaleur, qui pourra tenir du plomb ou de l'étain en fusion, même un peu plus forte, pas cependant plus que les vaisseaux ne peuvent la souffrir sans le rompre, doit être estimé le degré requis, ou la chaleur tempérée. Vous voyez par là qu'il est nécessaire de commencer votre degré de chaleur par celui qui est propre au règne où la Nature vous a laissé.

14° Tout le progrès de cet Ouvrage, qui est une cohobation de la Lune sur le sol, est de monter en nuées et de retomber en pluie ; c'est pourquoi je vous conseille de sublimer en vapeurs continuelles, afin que la Pierre prenne air et puisse vivre.

15° Mais pour obtenir notre teinture permanente, ce n'est pas encore assez ; il faut que l'eau de notre lac bouille avec les cendres de l'arbre d'Hermès. Je vous conseille de la faire bouillir nuit et jour continuellement, afin que dans les travaux de notre mer orageuse, la nature céleste puisse monter, la nature terrestre descendre. Il est certain que sans l'exactitude de cette opération, qui est de bouillir, nous ne pouvons jamais nommer notre Ouvrage une cuisson, une digestion ; parce que quand les esprits circulent seulement en silence, et que le composé, qui est en bas, ne se meut point par ébullition, cela se nomme proprement digestion.

16° Ne précipitez rien dans, l'espoir de recueillir avant la maturité de la moisson, je veux dire de l'Œuvre ; mais au contraire travaillez avec constance l'espace de cinquante jours au plus, et vous verrez le bec du corbeau de bon augure.

Plusieurs, dit le Philosophe, s'imaginent que notre solution est fort aisée, mais ceux qui l'ont essayée, ou qui en ont fait l'expérience, savent combien elle est difficile. Par exemple, si vous semez un grain de blé, trois jours après vous le trouverez enflé, mais si vous le retirez de la terre il se séchera et retournera dans son premier état. Cependant on l'a mis dans une matrice convenable, la terre est son propre élément ; mais il a manqué du temps nécessaire pour la végétation. Les semences les plus dures demandent un plus long séjour dans la terre pour y germer, telles sont les noix et les noyaux des prunes et des fruits ; chaque espèce a sa saison, et c'est une marque certaine d'une opération naturelle et fructueuse, lorsqu'elle attend le temps prescrit pour son action, sans précipitation prématurée.

Croyez-vous donc que l'Or, qui est le corps le plus solide qui soit au monde, puisse changer de forme en si peu de temps ? Il faut demeurer dans l'attente

jusque vers le quarantième jour que le commencement de la noirceur le fait voir. Quand vous l'apercevrez, concluez que votre corps est détruit; c'est-à-dire, qu'il est réduit en une âme vivante, et votre esprit est mort, c'est-à-dire, qu'il est coagulé avec le corps; mais jusqu'à cette noirceur, l'Or et le Mercure conservent chacun leur forme et leur nature.

17° Prenez garde que votre feu ne s'éteigne, pas même un moment; car si une fois la matière le refroidit, la perte de l'Ouvrage est certaine.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que tout notre Ouvrage consiste à faire bouillir notre composé au premier degré d'une liquéfiant chaleur, qui se trouve dans le règne métallique, où la vapeur interne circule autour de la Matière, et dans cette fumée l'une et l'autre mourront et ressusciteront.

18° Continuez alors votre feu jusqu'à l'apparition des couleurs, et vous verrez enfin la blancheur. Lorsqu'elle paraîtra, (ce qui arrivera vers la fin du cinquième mois) l'accomplissement de la Pierre blanche s'approche. Réjouissez-vous donc; car le Roi, vainqueur de la mort, paraît en Orient environné de gloire, annoncé par un cercle citrin, son avant-coureur, ou ambassadeur

19° Continuez avec courage votre feu jusqu'à ce que les couleurs paraissent de nouveau, et vous allez voir le beau vermillon et le pavot champêtre. Glorifiez en Dieu, et soyez reconnaissant.

20° Enfin, quoique votre Pierre soit parfaite, il la faut faire bouillir, ou plutôt cuire derechef dans la même eau, avec la même proportion et le même régime; que votre feu soit seulement un peu plus faible; et par ce moyen vous l'augmenterez en quantité et en vertu, selon que vous le désirerez, ce que vous pouvez à cet effet réitérer autant de fois que bon vous semblera.

Que Dieu, Père des lumières, Souverain Seigneur, Auteur de toute vie et de tout bien, vous fasse la grâce de vous montrer cette régénération de lumière, pour entrer en la terre de vie, terre promise à ses Fidèles, et participer un jour à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

TRAITÉ DU SECRET DE L'ART PHILOSOPHIQUE OU L'ARCHE OUVERTE AUTREMENT DIT LA CASSETTE DU PETIT PAYSAN

Commenté par Valachius, corrigé et élucidé par Ph... Ur...
Amateur de la Sagesse

PREMIÈRE PARTIE

Nous avons ici en Allemagne un commun et vieux proverbe, *après beaucoup de pleurs grande joie, après la pluie le beau temps*; il en est tout au contraire, ça a été à mon grand regret depuis peu d'années, mon sort fatal; la même chose est arrivée quelquefois à d'autres, qui ont commencé l'Ouvrage sans un fondement véritable, comme je le montrerai tout au long; car pensant tenir en mes mains tout le monde, je n'eus rien moins que cela, d'autant que mon vaisseau de verre sur lequel j'avais appuyé tout mon bonheur, vint à se casser avec grand bruit et toute la matière rejaillit sur mes minutes de Philosophie, qui en furent gâtées et salies, ce qui me causa beaucoup de perte, mais je passe cela sous silence; je dis seulement que je fus fort surpris d'étonnement par ce désastre inopiné, que je ne savais où j'en étais, ni ce que je faisais, tant j'étais devenu triste et affligé; car toute ma joie et mon espérance s'étaient tournés en venin et non pas en l'Or et en l'Argent que j'attendais.

Étant donc un peu revenu et rentré en moi-même, et ayant considéré attentivement la grande perte que j'avais faite, et l'incommodité que je recevais de cet accident; je commençai à deux genoux, les larmes aux yeux, et d'un cœur gémissant, de représenter mon malheur à celui qui de toute éternité voit toutes choses; car Dieu donne et ôte à qui lui plaît. Je lui fis une instante prière, afin qu'il eût pitié de moi, en m'inspirant la vraie voie pour arriver devant sa Divine Majesté par l'esprit de vérité et de sagesse; ce qui me donna aussi de la consolation, fut ce que dit Zachaire, que beaucoup de Philosophes ont failli au commencement qui néanmoins sont enfin parvenus au bout de leur Ouvrage. Comme donc j'étais presque accablé de diverses pensées pour le fâcheux accident qui m'était arrivé sur la rupture de mon vaisseau, il me vint en pensée une question qui tourmentait mon esprit, savoir si le Tout-Puissant voudrait bien permettre que nous autres pauvres pécheurs (venant en ce siècle si pervers et corrompu) puissions parvenir à la connaissance d'un si grand Secret, comme est la Pierre des Philosophes.

Après ces inquiétudes et mouvements, je pris enfin la résolution de ne plus m'inquiéter l'esprit, considérant que tous ceux qui nous ont précédé, et qui ont atteint à la parfaite connaissance de ce saint mystère, ne laissaient pas d'être pécheurs comme nous, et que ce don de Dieu ne se révèle pas à cause d'aucun mérite qui soit en l'homme ; mais c'est une grâce particulière de Dieu, puisque nous ne sommes que très inutiles et pleins d'erreur. Cette considération me fit prendre une ferme résolution de me convertir à Dieu, et de n'avoir plus que son honneur pour but, et le secours du prochain pour toutes mes entreprises. Étant en cette ferme volonté, je sentis une sainte extase et certaines émotions qui me donnèrent de la clarté parmi mes précédentes afflictions ; et me relevant de ma prière, je me trouvai incité à reprendre en mains mes Philosophes.

Mais il me sembla que je devais surtout préférer le Comte de Trévisan, lequel, quoique auparavant j'eusse bien feuilleté, je n'y découvrais rien néanmoins qui me donnât un fondement assuré, mais après cette illumination, comme je fus à l'endroit, où l'Auteur traite de la première matière, je me sentis intérieurement éclairé, reconnaissant en quoi consiste vraiment la vertu et puissance de l'Œuvre, et d'abord je tressaillis de joie, mais examinant continuellement cette science, je trouvai mon entendement tout à fait ouvert, où auparavant il avait été clos et resserré, et quoique avec tant d'étendue et de soins, je me fusse ci-devant occupé en beaucoup d'opérations, elles avaient toutefois été faites en vain, car j'étais mal fondé. Partout je louai Dieu, et invoquai avec joie son saint Nom ; je continuai à le prier humblement qu'il me donnât la perfection de ces bons et solides commencements, qui n'avaient en moi autre fin que sa gloire et mon salut.

À l'instant je continuai à bien comprendre cette matière, afin que je ne me méprisasse plus par les apparences, mais que je misse le doigt sur celle qui se peut dire et nommer matière prochaine et non éloignée ; car celle-là est plus riche et fertile que celle-ci, quoiqu'elles tendent toutes deux à même but, selon le bon Riplée, en ses axiomes des douze Portes, et selon Flamel, *fol. 120 Item fol. 180, ou 150*, où il dit que c'est surtout un très grand secret de pouvoir connaître de quelle chose minérale on doit prochainement faire l'Œuvre.

Or comme j'étais allé faire un voyage, je me trouvai entre deux montagnes, où j'admirai un homme des champs, grave et modeste en son maintien, vêtu d'un manteau gris, sur son chapeau un cordon noir, autour de lui une écharpe blanche ceint d'une courroie jaune, et botté de bottes rouges, lequel je saluai. M'étant approché, j'aperçus qu'il tenait en ses mains deux fleurs très éclatantes et étoilées à sept rayons ; l'une de ces fleurs était blanche, et l'autre rouge. Je les considérai bien, parce qu'elles étaient très belles, brillantes et de très belles couleurs, fort odoriférantes et agréables au goût ; de plus, l'une

tenait du féminin et l'autre du masculin, croissant néanmoins toutes deux d'une même racine et de l'influence de toutes les Planètes.

Je demandai à cet homme quel était son dessein sur ces deux fleurs, car j'en avais assez bonne connaissance, mais non pas qu'il y eût en elles une intention distincte, ni qu'elles fussent mâle et femelle, c'est-à-dire de deux différentes natures. Lors, m'envisageant fixement, il me demanda qui m'avait adressé en ce lieu inhabité; qu'il était, dit-il, recherché des plus grands de ce monde, mais rempli de beaucoup de périls, et presque inaccessible.

Comme je lui eus dépeint le cours de ma vie, mes aventures et emplois, il se sourit, n'en tenant pas grand compte; il me traita toutefois fort civilement, commençant à me tenir ce discours:

« Tu sauras que qui que ce soit n'arrive à la connaissance de ces deux fleurs, qu'il ne soit appelé de Dieu, guidé par la foi et par invocation; encore lui arrive-t-il en ses recherches de grandes peines, ennuis et afflictions, afin que cette haute science lui soit à grande vénération lorsqu'il la possédera comme un trésor cher acheté. »

« Mais puisque tu es parvenu jusqu'en ces lieux, tu verras que Dieu m'autorise à te dire, que de ces deux fleurs provient (après leur conjonction, et non point plus tôt) la première matière de tous les Métaux, ce qui t'est confirmé par Trévisan sur la fin de sa seconde partie, où il nomme ces deux fleurs, homme rouge et femme blanche; mais les Philosophes, pour beaucoup de raisons, ont dit plusieurs choses sur le sujet de cette première matière, pour la couvrir elle et sa racine comme d'un voile, et ils se sont aussi bien gardés de découvrir la seconde matière: quoiqu'il faille premièrement que tu traites cette seconde matière, qui est crue et indigeste, et qui est toutefois le sujet de la Pierre, il faut que tu la tires comme de l'homme et de la femme, qui après la conjonction devient la matière première que je te déclare ici avec sincérité. »

Je m'étonnais de ce discours, qui pourtant me donnait de la joie pour le contentement où je me trouvais d'être avec lui; sur ces choses, je ne pus me tenir de lui dire: Ami, ta simplicité m'eût bien empêché de chercher en toi des choses de si haute intelligence; il se mit à sourire et me dit: C'est en vérité cette simplicité qui met tout le monde en erreur, et qui fait que je suis négligé d'un chacun; car ma forme extérieure les trompe tous, voyant ma bassesse, et ce qui semble vil en moi; mais lorsqu'ils me prient courtoisement de quitter ma jaquette grise et mon manteau de bure, je les exauce, et leur fais voir là-dessous un habillement diamantin, et une fourrure de rubis, ou si tu veux, une chemise très précieuse; mais le Tout-Puissant les a presque tous aveuglés, afin qu'ils ne voient de quoi ces Métaux ont pris leur origine.

Je lui répartis, cher Ami, habitant des champs, ces fleurs ont un lustre et éclat très hauts, mais pourtant elles ont aussi propriété de Médecine. Il répondit, elles sont bien médicinales, mais leur plus grande propriété est cachée en elles, car lorsqu'elles sont sur leur propre racine, elles sont vénéneuses : c'est pourquoi il faut que leur racine soit bénignement et délicatement sublimée avec soin, comme je veux croire que tu sais ; ce que je juge par tes opérations ; quoiqu'elles t'aient mal réussi jusqu'à présent, je ne révoque point en doute que tu ne comprennes bien ce que veut dire ici cette sublimation, laquelle se fait sans qu'il y entre jamais rien de mordicant ni corrosif, qui détruirait la bonté de sa nature : et c'est de là que prennent leur naissance ces deux belles fleurs, sans addition d'autres choses, étrangères et différentes, tirées de cette montagne contagieuse ; et si je n'eusse su sous quelles Planètes l'on constelle les hommes des champs, je ne serais jamais arrivé, ni pu me rendre à ce lieu si remarquable.

Je lui dis, cher Ami, tes discours m'engagent à te supplier encore de me dire, si ces deux fleurs prennent naissance et croissent toutes deux à la fois, et ce qui est de leur production ; car je me propose qu'en cet éclaircissement sont révélés de grands secours de la science : je tiens à honneur et grand avantage d'en être éclairci, parce que les Philosophes en ont très peu parlé. À cela, au lieu de sourire, il fit quelques branlements de tête, et se tint en silence assez longtemps ; puis il me dit, tu me demandes la pierre d'achoppement, où plusieurs trébuchent ; car beaucoup connaissent la première matière, mais ils errent au fait de cette maîtrise ; pourtant, sois ici demain de retour à cette même heure (vingt-quatre heures après), tu m'y trouveras disposé à te donner intelligence de ces choses, tout autant qu'il m'est permis. Je le remerciai, me séparai joyeux et restai tout ce temps en grande inquiétude de l'heure à venir, que j'observai ponctuellement.

Je le vis donc arriver, tenant les deux fleurs en sa main, et le sommai de tenir sa favorable promesse, le suppliant de croire que je lui étais absolument acquis, quoique je reconnusse bien lui être fort inutile. À quoi il me dit ces mots : pourvu que tu sois bien à Dieu, je serai bien à toi, et toi à moi ; sinon je serai toujours éloigné de toi, si tu es éloigné de Dieu ; mais d'autant que je crois que tu es à Dieu, je te découvre ici tout le procédé, et te répéterai mes premières paroles, sur chacune desquelles tu dois avoir une particulière attention, avec prières continuelles à Dieu. Cette Science est un don spécial de la bonté suprême ; prends donc bien garde à toutes mes dites paroles, et examine les très exactement. Assis-toi avec moi sur cette verdure, car je suis vieux et d'un naturel froid, je n'ai pas de bonnes jambes, ni bien robustes, c'est pourquoi je ne puis pas me tenir longtemps debout, et de plus je me plais fort à me reposer sur la verdure.

Tu as sans doute lu que nos Mages, Philosophes et Rois, écrivent et disent à tous, suivez la Nature, suivez la Nature; et c'est de là que tu dois inférer que tous ceux qui veulent produire quelque chose d'avantageux et de grand en cette Science, doivent surtout avoir entière connaissance de l'origine et fondement de tous les Métaux, de leur naissance, production et différence, de leur sympathie et antipathie, c'est-à-dire amour et haine.

Sache de plus, que tous les Métaux sont provenus d'une même racine, la matière dont ils prennent leur origine n'étant qu'une et unique, et ils n'acquièrent leur différence que par la cuisson, c'est-à-dire, selon qu'ils sont plus ou moins cuits ou digérés. Les bons Auteurs te confirment cette vérité; mais ne te dégoûte point de leurs différentes façons; fuis seulement les donneurs de recettes et de procédés particuliers; sois donc infatigable à lire les bons Auteurs, et le retardement récompensera ta patience et ta peine.

Mais sache en peu de mots, que celui qui comprendra bien l'origine de nos Métaux, connaîtra que la matière des nôtres doit être métallique, née aussi de manière métallique sans métal; car il n'y a point de métal sans lumières métalliques, ni aussi de lumières métalliques sans métal; et ainsi conséquemment l'un se rapporte à l'autre; car leur être naturel et leur genre est un, qui se nomme électre minéral mineur non mûr, ou magnésie, ou autrement lunaire; et de là vient que les Philosophes parlent toujours au pluriel quand ils disent, par exemple, nos métaux.

Mais il faut que je t'en entretienne plus clairement, puisque tu as la véritable connaissance de la vraie matière, dont cette racine métallique doit être doucement séparée de ce qui lui est contraire, ou contre nature; je veux dire de ce qu'elle a acquis accidentellement des vapeurs vénéneuses.

Puis il faut en extraire cette blanche et mercurielle liqueur, qui est si délicate et fluide, laquelle il faut rechercher dans sa partie supérieure; et son nom est Azoth, ou glue de l'aigle; mais sa liqueur fixe sulfurée, rouge et incombustible, se doit chercher dans la partie inférieure la plus occulte, et s'appelle laiton, ou lion rouge; à bon entendeur suffit.

Mais s'il te manque quelque lumière, invoque le Nom du Seigneur des lumières, et l'Auteur de toute bonne donation; et remarque surtout avec admiration que ces deux fleurs jamais ne se séchent ni se flétrissent, que l'une se peut convertir en l'autre en toutes formes et figures, et qu'elle a de la pente et de l'inclination à toutes les sept Planètes, auxquelles si une fois elle se joint, elle ne s'en sépare plus: la vertu naturelle et la propriété de ces fleurs ne se peut assez doctement décrire par quelque Philosophe que ce soit.

Tu vois maintenant que ces deux fleurs proviennent d'une même tige, qui

est septuple et susceptible de toutes couleurs ; mais icelles fleurs sont assez éloignées l'une de l'autre, ce qui provient de leurs différentes natures, et partant il faut trouver le moyen de les joindre et unir, de les faire végéter et croître ; il faut que de ces deux se procrée un fruit excellent, indissoluble et perpétuel, ce qui n'arrive pas sans l'expresse permission du Souverain.

Au surplus, sache que le compte, où le nombre de la semence ou germe du lys blanc est différent de celle du lys rouge, et que ces deux fleurs n'opèrent pas en même temps ; ce que les anciens Sages ont tenu fort clos et couvert, et c'est ce qu'ils nomment leurs poids sans poids : ces deux lys ne s'unissent pas et ne se mêlent par menues parties. Les Anciens parmi les Arabes parlant de ces choses en ces termes, disent que *le poids du mâle est singulier, et celui de la femelle est toujours pluriel* ; ce qu'expose le Comte de Trévisan en cette sorte : *La puissance terrienne sur son résistant selon la résistance différée*, c'est l'action de l'agent en cette matière ; entends-tu cela ? Je répondis que ces termes sont obscurs ; à quoi il me répliqua que je ne m'en misse point en peine ; car, dit-il, si tu arrives à l'accroissement de ces deux fleurs de lys, lors tu connaîtras par leur propre essence propriété et nature, ce que tu auras à faire et non autrement ; je te donne avis d'avoir grand soin que la chaleur de ton feu soit *lente et bénigne* ; car autrement la semence du lys blanc s'évaporerait en fumée, et tout ton travail serait réduit au néant.

Puis je lui dis, tu as fait mention de deux lys, et toutefois les Philosophes disent quelquefois *qu'en une seule chose, ou un seul Mercure et Azoth, consiste tout ce que cherchent les Philosophes, ou Sages*, quelquefois ils parlent de trois choses, du Soufre, Mercure, et Sel, et le plus souvent d'âme, d'esprit et de corps ; cependant tu n'en fais aucune mention.

Il faut, dit-il, que je me rie de toi, de ce que tu n'entends pas encore les termes des Philosophes, et qu'ils te soient si peu connus, ou bien c'est que tu veux m'éprouver ; il faut donc que je te soulage en cela. Sache donc que les Philosophes entendent par une seule chose le sel des Métaux, ou Pierre Philosophale, et par deux, le corps et l'âme, dont le tiers est l'assemblage de ces deux ; à savoir l'esprit, lequel on ne peut apercevoir, d'autant qu'il est caché en ces deux ; et ainsi l'on peut dire que cet esprit surnage sur les eaux ; or tu le peux lire en Moïse : que cela te suffise.

Mais quant à moi je m'en tiens volontiers à ces deux ; c'est pourquoi prends ces deux lys très clairement polis, et les ayant renfermés en un cristal bien bouché, sans feu, mets les en une douce et légère chaleur d'athanor : lors le lys blanc s'épandra au large, embrassera et contiendra en soi le lys rouge, et d'autant que le lys rouge est d'une nature ignée, et qu'il reçoit aide de la chaleur externe, il communique et donne son odeur et haleine de baume chaleureux

dans la froideur du lys blanc, d'où naît une discorde, l'une ne voulant céder à l'autre, ce qui procède des qualités contraires qui sont en eux, comme tu sais, puis ils s'élèvent tous deux au Ciel, ou pour mieux dire, ils croissent tous deux au Ciel, mais ils sont par après repoussés par le vent, et ce par plusieurs et tant de fois qu'ils sont devenus las et fatigués du travail de monter et descendre ; ils sont contraints de se reposer en terre, et sache que si le bain n'est tellement régi et gouverné, à ce que leurs natures ne s'élèvent toutes deux à la fois, mais chacun à part, ou l'une après l'autre, tu ne jouiras jamais de leur odeur : partant prends bien garde à cette opération grandement remarquable.

Or d'autant qu'à cause de ces deux natures ou qualités ennemies, et contraires, l'un de ces deux lys ne peut se rendre prédominant sur l'autre, ils se rallient et s'unissent de telle amitié ensemble, qu'ils ne se veulent plus séparer ; puis après, en cette union ou ralliement, tout le Firmament s'émeut semblablement, et le Soleil et la Lune en deviennent ténébreux et obscurcis, autant qu'il plaît au Très Haut ; après quoi par l'amour du Tout-Puissant, l'Arc-en-Ciel de toutes couleurs se fait voir en l'air, pour marquer qu'alors tu ne peux plus douter que Dieu te soit propice, et que le déluge de ces deux fleurs de lys n'arrivera plus, de quoi tu te dois réjouir.

Tu apercevras aussi en peu de temps, que la Lune peu à peu se fera voir moins ténébreuse qu'auparavant, et finalement ornée d'une lueur, blancheur et clarté d'un très beau lustre, mais le Soleil est encore caché derrière la Lune, lequel à cause de l'interposition de la terre ne se peut encore voir ; que si tu as les yeux de l'entendement ouverts, tu apercevras quatre Planètes dans la Lune, lesquelles par l'éclat de sa lueur, tu convertiras et transformeras en sa permanente nature.

Mais quand la Lunaire ou l'Écrevisse s'approche du Soleil, et que la chaleur se multiplie et croît de plus en plus, lors la Lune est offusquée par les rayons et l'éclat lumineux du Soleil, jusqu'à ce qu'elle soit contrainte de se cacher derrière lui et dans ses rayons ; comme au contraire cet éclatant Soleil vient par la conspiration des autres Planètes à se revêtir d'une belle et agréable couleur, et se trouvant tout irrité par leur moyen, il commence à pâlir, puis à se couvrir, et devient rouge comme sang : mais d'autant que ces Planètes s'humilient devant lui, comme devant leur Seigneur, et bon Maître, Dieu l'ayant ainsi ordonné, il les reçoit finalement à grâce, et se les rend égales, en les associant à son règne par une étroite union et amitié. Étant donc ainsi unies et anoblies, elles louent Dieu d'un si grand et si merveilleux ornement, et de leur si excellente amélioration elles consacrent le tout à sa louange et gloire.

Vois maintenant que je t'ai tiré de ton doute et de ton incertitude, et sois

entièrement dans cette croyance, que tu as acquis l'entière intelligence de toute l'affaire ; mais il faut que tu gardes le silence, en priant Dieu qu'il te fasse la grâce d'en user droitement avec beaucoup de discrétion, car si tu fais autrement tu ne me reverras jamais.

Je restai à cela tellement étonné et interdit, que je n'avais point de paroles suffisantes pour lui rendre des actions de grâces, quoique je fusse porté et enclin à lui témoigner toutes sortes de reconnaissances, je ne laissai pas toutefois avec toute soumission de lui faire encore quelque demande, savoir si rien n'était plus à ajouter à la Science, et si elle avait là son terme et accomplissement ; à quoi il me répondit gracieusement : Tu sauras que la vertu et l'efficace de ces deux fleurs de lys s'amplifient et se renouvellent de trois jours en trois jours, qu'elles se multiplient et s'ensemencent à milliers ; ce qui advient lorsque la semence est jetée dans la première et précédente terre ; ainsi au premier jour les ténèbres paraissent ; au deuxième, une claire lueur de Lune se fait voir ; et au troisième un Soleil chasse les ténèbres venant de son couchant, et cette affaire se provigne autant que le Tout-Puissant le veut ou le permet.

De la nature de cette Pierre se forment d'autres pierres précieuses de toutes sortes ; mais son grand effet tend à la connaissance et au culte du Tout-Puissant, ainsi qu'à la longueur et prolongation de la vie ; et même si quelqu'un arrive à la possession de la moindre feuille de ces fleurs de lys, il aura des antidotes contre toutes infirmités et maladies ; comme aussi celui qui arrivera à la possession de la moindre fleur de lys, aura de quoi se rendre heureux.

Mais je te reviendrai voir dans neuf mois, et lors je t'exposerai plus au long les propriétés de ces fleurs, car il faut que je me retire ; j'aperçois toutefois que tu es en quelque trouble à cause de mon extérieur, d'autant que tu me vois couvert de cette enveloppe ou jaquette grise, de laquelle je me suis revêtu, afin de me voiler aux Puissances qui veulent me ravir et me tourmenter par leurs géhennes ; mais ne t'ai-je pas dit que je suis en mon intérieur et dedans revêtu et paré d'Or, de Diamants, d'Émeraudes et de Rubis.

À quoi je répartis en grande soumission, reconnaissance, et très humbles prières, qu'il me fût permis pour un plus grand éclaircissement, de faire encore cette demande ; je lui dis donc : tous les grands Auteurs nous représentent qu'il y a de grandes observations à faire au régime du feu, et que les grandes choses en dépendent, puisqu'il doit souvent être plus ou moins chaud en ses degrés ; de plus je souhaiterais fort connaître distinctement quelle est la matière la plus prochaine de la Pierre, de laquelle l'on doit extraire la forme spécifique, ou bien ces deux belles fleurs ; car encore que je sache la matière générale, je suis pourtant encore en doute en ce premier point touchant la

plus prochaine, et ce d'autant que *Clangor Buccinæ* nous dit, qu'à peine peut-on d'une livre de matière en tirer le poids d'une drachme, dont on puisse utilement opérer en l'Œuvre, et moi je me proposais que d'une livre on en pourrait préparer plusieurs onces, tant pour le rouge que pour le blanc.

Tu me presses de trop près, me répondit-il, et tout ce que tu tireras encore de moi aujourd'hui, c'est que tu prennes garde que sous cette mienne casaque ou jaquette grise, je porte une chemisette verte et rouge, que si tu la rends polie et perfectionnée avec les pierres ou cailloux à feu et philosophiques, y ajoutant de la limaille ou rouille de Mars, et de l'Aigle rouge fixe en l'Œuvre, alors cette chemisette se perfectionnera grandement, et puis quand tu l'auras plongée dans une luisante fontaine d'une très claire Lune, cette Lune l'enrichira de six autres Soleils, bons et valables, que tu retireras à chaque opération pour ton usage, et que tu pourras chaque semaine te procurer ce profit, dont tu vivras avec honneur et commodité, même jusqu'à très bons revenus annuels, en attendant la perfection de ton Œuvre.

C'est ce que l'ami peut ouvertement dire et déclarer à son ami, en gardant toujours le silence sur ce qui fait l'entière conduite du grand Œuvre, que Dieu distribue de lui-même ; il s'en est réservé à lui seul la dispensation.

À ces mots mon Docteur s'évanouit et entra dans le vaste et profond de la montagne, et les deux fleurs de lys demeurèrent au même endroit, auquel se glissa le dit *Agricola*, c'est-à-dire l'homme des champs ; je m'avançai pour cueillir ces fleurs, mais étant arrivé à l'endroit où je les avais vues, j'aperçus à leur place un gros tas, ou masse de matière crue, et la vraie Pierre dont le poids était de plusieurs livres, et tout proche était un Écriveau portant ces mots ; *Dieu vend ces biens par les travaux* ; ce qui fut la fin de mon entretien.

SECONDE PARTIE

Lorsque j'eus remercié de tout mon cœur, loué et exalté l'Éternel, seul Dieu Tout-Puissant, Créateur de toutes choses, pour la grâce qu'il m'avait faite de la révélation ci-dessus ; je pris ma seconde matière (la première matière suivra ci-après) ; je la baisai de joie comme une chose après laquelle j'avais languï et soupiré de tous mes sens, et au sujet de laquelle j'avais vécu tant d'années dans le doute, les misères, tristesses et anxiété ; je la considérai bien avec grand étonnement, surtout à cause qu'elle n'avait aucune apparence extérieure et néanmoins elle devait être capable d'accomplir et parfaire un si haut, important et surnaturel Ouvrage ; il me souvint en ce même moment de ce que le Paysan m'avait dit, que Dieu en avait ordonné ainsi pour

des raisons très importantes, afin que les pauvres pareillement, et aussi bien que les riches en pussent jouir, et qu'aucun n'eût sujet de se plaindre envers Dieu, qu'il ait en cela préféré les riches aux pauvres ; non véritablement, les riches ne s'en soucient point et encore moins croient-ils qu'une telle vertu se trouve cachée dans une si vile matière, comme on peut le lire au vingt-huitième feuillet du grand Rosaire ; *si nous nommions notre matière de son propre nom, les fous, les pauvres et les riches ne croiraient point que ce soit elle* ; ainsi les pauvres la rencontrent plutôt à la main que les riches.

Quand donc j'eus bien enveloppé et enclos ma matière, je retournai au logis avec joie, chantant le long du chemin le Cantique. Je ne fus pas longtemps au logis, que je commençais à me fournir : 1° d'une bonne partie des choses nécessaires au Particulier, que le bon Paysan m'avait enseigné, afin qu'avec plus de repos et de fermeté je pusse vaquer à préparer l'universel ; ainsi je commençai au Nom de Dieu, j'achetai une quantité considérable de charbon, car cela en consomme beaucoup ; je bâtis à même fin des fourneaux et fours, fort utiles, et en peu de temps j'eus une provision considérable de charbon ; mais le Démon, ennemi du Christianisme, ne put souffrir cela, il me causa plusieurs alarmes les unes sur les autres. Les voisins m'accusaient de mettre leurs maisons en flammes ; mes amis et autres personnes de connaissance me représentaient qu'il courait un bruit de fausses monnaies, et que je me départisse d'une entreprise si vaine, crainte de tomber dans le soupçon ; que je devais plutôt m'adonner à l'exercice de la Jurisprudence, me disant qu'avec plus de raison, j'y trouverais plus de succès et de profit, parce que j'étais Docteur en Droit, et qu'il n'y avait que cet exercice seul qui fût capable de me fournir amplement ma subsistance.

Mais quoi qu'en bonne conscience je ne pusse gagner mon pain par un tel moyen, je ne laissai pas de faire doubler grandement le prix du charbon, de sorte que les Forgerons et les Orfèvres m'accusèrent en Justice, comme étant la cause de sa cherté, se plaignant qu'ils ne pouvaient pas continuer leurs métiers, et avoir comme auparavant leur nourriture nécessaire, conséquemment qu'ils ne pouvaient à cause de cela continuer à la République le paiement des impôts et contributions, car je payais plus chèrement le charbon afin d'être préféré aux autres ; ils traitèrent ce sujet tout au long, si bien que le Conseil me fit faire la défense, et savoir en même temps que j'eusse à me désister de cet emploi du charbon, et vivre dans les Lois de ma vacation ; en somme le démêlé fut si ample, qu'il me fallut abattre mes fourneaux, partir de là, et chercher un bon ami qui m'avançât de l'argent, afin que je pusse vaquer avec plus de repos à l'universel.

Toutefois je ne déclarai à personne le dessein que j'avais ; les mêmes tribu-

lations et incommodités durèrent presque jusqu'à la troisième année; Dieu sait quelles peines cela me donnait au cœur d'entendre mal parler de moi, sans pouvoir avancer dans l'Œuvre; même je songeais que Dieu ne trouvât pas encore à propos de me le permettre: car il faut suivre le chemin où le destin nous mène et ramène. Le Comte Bernard de Trévisan témoigne semblablement avoir eu toute la science de l'universel parfaitement, deux ans auparavant qu'il l'eût pu mettre à effet à cause de plusieurs empêchements.

Durant mon voyage je conférai avec des gens doctes, j'en devins plus savant, et nous nous donnâmes de mutuelles assistance par science et conférence, ainsi qu'on a coutume de faire; je fis aussi amas de belle matière, de toutes sortes de mines et de pierres de travail; mais je trouvai fort peu, non pas même plus de trois personnes qui tinssent le droit sentier physique; ils voulaient tous se servir du Mercure vulgaire, de l'Or, de l'Antimoine, et de la mine de Cinabre; et même les choses plus simples et moindres, en quoi ils erraient tous tant qu'ils étaient, ne travaillant et ne suivant pas le naturel sentier de la nature; mais s'ils l'eussent suivi, ils n'eussent pas erré si misérablement, outre cela un don de si grande excellence ne s'accorde pas à tous; que chacun fasse son compte là-dessus, et s'éprouve bien avant que la perte et le dommage viennent à l'abattre et surprendre; remarque cela, celui qui en est capable.

Comme donc j'eus fini le cours de mes voyages, je revins joyeux ou logis, alors me vinrent bientôt revoir mes prétendus amis, voulant savoir où j'avais été si longtemps, ce que j'avais fait et ce que je voulais faire: je leur fis une brève réponse: le monde n'est-il pas assez grand, vous pensez peut-être que votre ville fait tout le monde; et que hors d'icelle on ne se puisse nourrir; mais si vous aviez tant soit peu essayé, vous en jugeriez tout autrement. Il y a, Dieu merci, assez de gens qui reçoivent et reconnaissent avec grand remerciement ce que vous méprisez et rejetez avec moquerie; et vous saurez en outre que dorénavant je ne vous causerai pas grande incommodité pour le charbon, car à présent je n'en ai pas besoin.

Ils s'étonnèrent fort de ces paroles, et secouaient la tête pour savoir où gisait le lièvre, mais je me privai tout à fait de leur compagnie; je louai une maison où je ne pris qu'un garçon avec moi. Après les grâces rendues à Dieu, par le grand désir que j'avais de l'Œuvre, je me résolus de l'accomplir. La patience et la persévérance étant la principale partie de l'Œuvre entier; car tous les Philosophes l'écrivent, et c'est la clef de l'Art; chacun peut facilement l'éprouver à sa confusion, en brûlant par le feu les fleurs, ou autrement brûlant la vertu croissante et la germinante nature; c'est pourquoi il me fal-

lait user de grande prudence. Je prenais bien garde aussi qu'il ne m'advînt quelque accident par la tardivité ou par manque de chaleur, comme en parle Théophraste en son Manuel, mais finalement par la bonté de Dieu, tout m'a bien réussi.

Or comme les vapeurs vénéneuses furent retirées de la Pierre, nos deux fleurs parurent, ainsi que notre Paysan l'avait dit, poussant belles, et doucement toutefois. J'aperçus plus tôt la blanche, la rouge n'étant pas encore parvenue à son degré. Je pris une petite feuille de la blanche, la goûtai et y trouvai véritablement un goût tout à fait doux, excellent et agréable, le semblable duquel je n'avais jamais éprouvé, et au sujet duquel je me réjouis lors grandement et de bon cœur. Le surplus de cette petite feuille, je le mis sur du fer rouge de feu, elle y coula subitement et tourna en fumée au même instant, à quoi je reconnus que c'était la femelle, attendu qu'elle était si volatile et légère, et par ainsi j'usai d'une grande prudence, si bien qu'avec celle-là je me rendis maître de la rouge, laquelle ne se souciait en façon quelconque d'aucun travail, ni ne fuyait point, mais demeura constante et maîtresse du feu.

Toutefois, avant que j'eusse recouvré ces deux lys, j'eus d'assez grandes traverses, dont je ne veux faire ici mention, mais cela fut bientôt oublié, quand j'eus recouvert ces deux lys ; je pensai au Paysan, et m'étonnai de son profond et sublime jugement ; je suivis toujours l'instruction qu'il m'avait donnée, et joignis les deux lys ensemble, et en cette jonction j'aperçus lors des choses remarquables, à cause de quoi je les enfermai ensuite toutes deux en un beau vaisseau de cristal, que je posai tout doucement en un lieu qui donnait une grande chaleur.

Or comme le Soleil commençait à luire, le lys blanc vint à s'étendre, comme s'il eût été tout eau, et tout ainsi qu'on voit la rosée du matin sur l'herbe ou comme une larme claire de Soleil reluisante comme la pure Lune, toutefois avec une certaine réflexion bleuâtre ; et y portant l'œil de plus près, je vis qu'elle avait consommé en eau et avalé la fleur rouge ; en sorte que je n'en pus pas voir la moindre feuille, elle ne pouvait pourtant pas cacher tout le rouge, le rouge est d'une complexion plus ardente et plus sèche, et la blanche plus froide et plus humide ; et comme la lueur du Soleil lui vint extérieurement en aide elle tâcha de se remonter, mais elle ne put à cause de la force de la blanche, le naturel de laquelle prédominait encore ; toutefois elles combattirent doucement, s'accordant toutes deux également dans le Ciel, ou vers le Ciel, mais elles en furent rabattues et repoussées par les tourbillons des vents ; cela dura jusqu'à ce que toutes deux liées ensemble, furent contraintes de demeurer en bas, car la racine qui les avait pu faire croître leur était re-tranchée.

Alors commence la première matière de la Pierre et des Métaux, après cela l'obscurité commença peu à peu à paraître, et le Soleil et la Lune furent de plus en plus couverts cela dura un bon espace de temps, ainsi qu'il se peut lire au Traité du Comte Bernard de Trévisan; cependant parut le signe pacifique et gracieux de l'Arc-en-Ciel, avec toutes sortes de couleurs admirables, dont le Paysan dit que ce serait un signe de réjouissance et une augure de bonne foi.

Or, comme la Lune vint à se faire entrevoir, toutefois pas bien claire, le Soleil commença de luire plus ardemment, jusqu'à ce que la Lune fût pleine, et que transparente elle portât une lueur claire, comme si c'eût été toutes perles, et des morceaux de diamants légèrement piles; de quoi se réjouirent quatre Planètes; car par ce moyen elles peuvent être muées de leur naturel imparfait en la splendeur de la Lune, et en sa nature, ce que ledit Comte Trévisan nomme en sa parabole, la chemise du Roi.

Donnant ensuite le troisième degré de feu, toutes sortes de fruits excellents vinrent à croître et pousser, comme des coings, des citrons et des oranges agréables à voir, sortant d'un terroir tout de hyacinthes, lesquelles se transmèrent en peu de temps en aimables pommes rouges, qu'on surnomme de Paradis, croissant d'une terre de rubis, et enfin elles se changèrent et congelèrent en un admirable, clair, pur, et toujours luisant Escarboucle, lequel rend par sa propre lueur, toutes les Planètes obscures, et de couleur sombre, et est luisant, éclatant et céleste, et cela en fort peu de temps.

Après cela, comme j'eus fait quelques projections sur quantité de livres de Métaux épurés et purgés, que je me réjouissais extrêmement, et m'émerveillais de ce que si peu de notre Pierre eût un si grand pouvoir de pénétrer et changer en un moment toutes sortes de Métaux, c'est à savoir une partie en mille autres, je me mis à bas, m'asseyant après ma Pierre faite; puis mes actions de grâces rendues à Dieu, j'eus la volonté de faire encore une projection, en intention et à dessein que je pusse approcher de plus près la connaissance du fondement de la projection.

Justement comme je venais de m'y mettre, voici que ce bon homme de Paysan arrive, il me salue aimablement d'abord; je fus fort surpris, parce que je ne le reconnus pas assez tôt, et qu'il entra subitement, vêtu pour lors d'une robe de diverses couleurs; je me laissai aller sur le banc, car les jambes me tremblaient. Il me dit d'une bouche riante, et avec des gestes agréables, ne crains point, mon cher frère, tu as un don gracieux et clément avec toi, et ce que ton cœur désire au monde. Je te reviens voir maintenant, comme je t'ai promis, pour t'informer davantage des secrets et d'autres choses plus relevées et sublimes; car ceci n'est que le commencement; et pour te les en-

seigner fondamentalement, entends, que faire la Pierre, c'est une chose de peu d'importance, simple et légère, ainsi que maintenant tu la dois avouer toi-même, et que Dieu éternel, pour des raisons très importantes, l'a ainsi disposé; mais pour ce qui est de comprendre bien et parfaitement; il faut que tous les Philosophes, Adam, Hermès, Moïse, Salomon et Théophraste se courbent et s'abaissent devant elle; reconnaissant publiquement et faisant connaître à tous leur impuissance en ce point. Comme aussi Zachaire (qui a souvent fait la Pierre) le témoigne ouvertement, fol. 39, disant: Notre Médecine est une Science autant divine que surnaturelle. En la seconde opération, ou conjonction, il est, a été, et sera toujours impossible à tous les hommes de la connaître et découvrir de soi-même, par telle étude ou industrie que ce soit, fussent-ils les plus grands et experts Philosophes qui jamais furent au monde, car toutes les raisons et expériences naturelles nous défont en cela.

Mais afin que, comme je t'ai promis, tu puisses être plus instruit et informé, autant qu'il est permis, et libre d'en révéler et découvrir le secret, je veux te faire entendre la chose fondamentalement.

Sois toujours assidu en prières ferventes auprès du Souverain; tu peux suivre la route que je t'ai montrée car de Dieu viennent tous les plus grands trésors de science; alors tu seras sans doute éclairé, illuminé et doué d'une grande intelligence, de toute science et connaissance, suivant le témoignage du très Sage Roi Salomon, au Livre de la Sapience, ch. 7, v. 8. *Car l'Éternel Dieu, et avec raison, demande d'en être prié, il la donne aussi volontiers qu'il a fait autrefois à d'autres, à ceux qui de cœur soupirent après, avec dessein d'user d'un si souverain don de Dieu, à son honneur, à leur salut, et au soulagement de leur prochain, et des pauvres nécessiteux.*

Or, parce que j'ai su que tu as déjà procédé un peu imprudemment à la projection et à l'établissement de la teinture; il faut que tu saches que tu dois bien purger et nettoyer les Métaux de leurs accidents adustibles, ou saletés sulfureuses, avant que tu fasses les projections, autrement cela te tournera à perte, et la manière en laquelle on fait ce nettoyage, est décrit aux Livres des Philosophes et se traite ainsi.

Comme il disait cela, il prit un morceau de cuivre, le mit dans un creuset, jeta une poudre purgative dessus pour le calciner, et avec un fil de fer courbé il en tira ce qu'il y avait de terre contraire, rouge, puante, qui ne se peut brûler, et empêche la teinture de pénétrer, et laquelle était en qualité comme fange, ou écume, tant et si longtemps, que la Vénus devint nette et pure et en fange blanche; et comme je versai alors ma teinture dessus, elle traversa et pénétra subitement jusqu'au dedans, et le corps de Vénus fut entièrement changé en un vrai Or excellent, et meilleur que l'Or naturel de Hongrie; sur quoi je me

réjouis lors de grand cœur, et je le remerciai humblement de l'avis si précieux qu'il m'avait donné, car l'orgueil ni l'amour-propre ne doivent jamais enfler de vanité le cœur d'un vrai Philosophe, qui en cette science universelle et immense, doit toujours se dire ignorant, malgré toutes les connaissances et découvertes qu'il peut y avoir faites.

Ensuite ce petit Paysan me fit récit pareillement des purifications et nettoiemens des autres Métaux, dont l'essai fut un agréable plaisir et divertissement ; il me dit encore : tu dois savoir qu'avec cette Pierre blanche, fixe, tu feras toutes sortes de pierres précieuses blanches, comme diamants, des saphirs blancs, des émeraudes, des perles semblables ; comme aussi avec la Pierre jaune, avant qu'elle soit en son haut rouge, tu peux faire toutes sortes de pierres jaunes, comme hyacinthes, diamants jaunes, topazes, et avec la rouge tu feras des escarboucles, rubis, grenats ; lorsque les pierres sont préparées et apprêtées, elles surpassent de beaucoup les Orientales en noblesse, vertu et magnificences. Je te veux moi-même dresser à cela et t'y donner la main, car on y peut aisément commettre quelque faute.

Mais maintenant je te veux faire voir un secret merveilleux et miraculeux ; il faut que tu fermes les fenêtres, et ne t'épouvante de rien, mais plutôt réjouis-toi des hautes merveilles que Dieu a mis dans la Nature.

Je répondis, mon ami et très cher frère, je désire de tout mon cœur, et veux volontiers apprendre cela et le voir, comme aussi en témoigner ma reconnaissance à mon Créateur ; car cela même me fortifiera d'autant plus dans ma foi, tout ignorant que je confesse être, je brûle d'ardeur d'être instruit et de voir la lumière : ses rayons ne m'éblouiront pas, parce que je suis certain de la vérité, et que ses Phénomènes excitent ma curiosité d'en apprendre les ressorts secrets et admirables ; j'ai pour maxime de me flatter de trouver toujours un plus savant que moi, et de m'humilier devant lui, en recevant ses instructions : plus je vis, plus j'apprends et connais que j'ai été ignorant, sans être assez présomptueux pour penser et pour dire que je sais tout, ce qui est l'usage assez ordinaire des ineptes, ignares et non lettrés, et s'appelle mentir contre l'Esprit Saint, dispensateur de toute science.

Assis-toi donc par terre, me dit le petit Paysan ; après cela il prit les sept Métaux, et les tablant et disposant selon le nombre des sept Planètes qui leur sont attribuées, il forma sur chaque table ou métal le caractère ou signe de la Planète qui lui est propre ; puis il les mit l'un après l'autre, ainsi que les choses le requièrent dans un creuset sur le feu, les fit fluer et couler ensemble : ensuite il y ajouta et fit dégoutter une agréable vapeur luisante : le feu flamboyant sortant du creuset me causa quelque épouvante et effroi, et je ne peux m'empêcher de dire que je vis véritablement pour lors des secrets

et arcanes très merveilleux et très curieux, avec l'apparition de toutes les Planètes et du Firmament, entre elles tournants et roulants à l'entour de lui, en la même façon qu'elles vont et roulent au-dessus de nous. Il ne m'est pas permis, en façon quelconque, de révéler ces choses : je n'aurais jamais cru que telles merveilles eussent été cachées en notre Pierre, si je ne les avais vu moi-même : l'homme peut néanmoins en acquérir l'intelligence céleste, puisque notre Pierre est capable de faire des effets si relevés en choses mortelles.

Mon petit Paysan me conta encore de grands mystères en me révélant plusieurs choses inouïes, m'enseigna comment je pourrais savoir combien il y avait de vrais Philosophes au monde, qui ont eu en ce temps-ci la Pierre : il me montra le moyen de les pouvoir tous connaître, et de me faire connaître d'eux tous, afin qu'ils fissent bientôt connaissance avec moi.

Il me dit encore que si pendant neuf jours consécutifs, j'usais de neuf gouttes, ou de neuf grains de la Pierre, je serais doué d'une intelligence Angélique, qu'il me semblerait être dans le Paradis ; comme en effet je l'ai entendu faire mention d'un nombre presque infini d'effets surprenants de ce mystère, et je ne les aurais jamais crû, s'il n'en eut expérimenté mille en ma présence.

Or quoiqu'il en soit, dit-il, je te veux encore montrer une chose merveilleuse, grande et surnaturelle, puis te raconter divers effets, opérations, vertus, et propriétés de notre bénite Pierre ; finalement je veux te dénouer, éclaircir et résoudre tout au long toutes les paroles douteuses, les énigmes et façons de parler équivoques, dont les Philosophes se servent, par lesquelles tant de personnes sont trompées, s'alambiquent la cervelle et l'esprit, et ne viennent qu'à la longue et à grande peine à la découverte et intelligence du sens des Philosophes.

Enfin j'y ajouterai aussi volontiers quelques procédures touchant le vrai fondement, afin que tu puisses voir que si tu avais bien premièrement entendu les Philosophes, et compris leurs feus, tu aurais pu en venir à bout en son temps bien plutôt, car le défaut n'est pas en la matière, mais en l'intelligence du déliement, de la solution, et même de la droite voie et composition, comme tu vas entendre : en effet quelques Philosophes en sont heureusement venus à bout, et ont parfait notre Pierre en trois cent soixante et dix-huit jours, et aussi en trente jours, mais ce qui doit s'entendre à certain égard ; car tout l'Œuvre demande une suite de temps plus long.

Lorsqu'il m'eut dit cela, il ajouta : aide-moi à assembler un grand tonneau de pluie ou eau céleste ; cela fait, nous la laissâmes putréfier le temps qu'il fallait. Ensuite nous séparâmes par cohobation l'eau claire bleuâtre d'avec les fèces, et nous la mîmes en un autre vaisseau rond de bois, ouvert, bien net,

exposé au Soleil ; et aussitôt y ayant fait députer une goutte de notre huile bénite et incombustible, alors survinrent successivement les ténèbres, qui couvrirent la surface de tout l'abîme, de même qu'il fut fait le premier jour de la création : ensuite il y jeta deux autres gouttes ; à l'instant les ténèbres se retirèrent, et la lumière parut : finalement nous y mîmes à loisir, et selon l'opportunité du temps, trois, quatre, cinq, six gouttes de notre même huile : après tout cela apparut en un agréable et merveilleux aspect, tout ce qui fut fait et mis en être dans les six jours de la création du monde, accompagné de toutes ses circonstances et magnificences incroyables, pour le récit desquelles le sens et l'entendement me manquent, et il ne m'appartient pas d'expliquer ces choses ; ce qui fait dire bien à propos au très sage Roi Hermès, en sa Table d'Émeraude : ainsi le, monde a été créé et placé en ordre. Ah ! Seigneur Dieu, dis-je, quels hauts mystères sont ceux-ci ; j'en soupirai profondément, louant celui qui est vivant ès siècles des siècles.

Il continua en disant : cher ami et cher frère, contente-toi maintenant de ceci ; car il m'est commandé de ne te découvrir de plus haute science, ni révéler bien d'autres sublimes secrets et arcanes aie bon cœur, et sois fervent en prières ; s'il m'est donné commandement de t'en révéler davantage, alors je t'éclaircirai et te rendrai intelligent de beaucoup d'autres choses.

Or, passons à présent aux choses que nous avons ci-dessus promises : assiste-toi et remarque bien, car celai t'importe beaucoup : mais je veux 1° parler un peu du fondement des trois principes. 2° Je passerai au capital de l'affaire ; partant prends-y garde en cette sorte.

Comme il y a un Dieu unique, éternel, seul tout-puissant, par lequel toutes choses ont été faites et subsistent ; il y a toutes fois dans cet unique trois personnes distinctes ; ainsi faut-il que tu saches qu'il s'est établi pour Patron et ressemblance, afin que toutes choses en l'Univers subsistent aussi dans l'unité. Or cependant en cette unique essence il y en a deux visibles, l'une volatile, l'autre fixe et constante ; l'une l'âme, et l'autre corps, ou l'une blanche et l'autre rouge mais la troisième est cachée.

D'où il s'ensuit que toutes choses qui sont de durée doivent être et demeurer quelque chose de bon ; il faut même que cela découle d'un seul être à son image et à sa ressemblance ; il faut, dis-je, que cet un se puisse être en trois, et que les trois puissent être derechef réunis pour en faire l'un dont ils ont été tirés : autrement c'est agir contre la signification du Souverain, et il n'en peut provenir quoique ce soit qui vaille : je vais t'expliquer le commencement de l'Œuvre, dont la voie est humide, car la fin en est la voie sèche.

Or ces trois sont célestes, aqueux et terrestres, ou bien Souffre, Mercure et

Sel ; tous trois ne laissent pas d'être un proprement ; après que l'un et l'autre seront réunis et joints ensemble, ils ne feront qu'une seule et même chose, et un seul sujet ; comme en l'homme, l'âme, l'esprit et le corps ne font qu'un individu ; et ainsi qu'en Dieu, Père, Fils, et Saint Esprit ne font qu'un : il en est tout de même aussi dans toutes les créatures : il y a père, mère, et enfants.

Pour confirmation de cela, Dieu juste et fidèle voulant montrer sa volonté, régler comment tout devoir être, et aller en ordre, a créé Adam son premier fils à son image et ressemblance, et Adam cet unique et seul homme a été le fils et l'image de Dieu en la nature humaine : le souffle animant du Très-Haut y a imprimé son unité ternaire, c'est-à-dire le sceau de la sacrée triade en Monade, avec le caractère des vertus opérantes et efficientes de son Esprit éternel : note bien qu'Adam a été fait mâle et femelle en un seul corps, de façon qu'à triple égard, il a été hypostatiquement divin, humain et terrestre. En son individu étaient tous ensemble l'Esprit de Dieu, Adam homme, et Ève sa femme ; son seul être était encore Adam, Ève, et toute la génération humaine, comme un gland de chêne est esprit mâle, esprit femelle, coopérants, et la production de chênes et de glands à l'infini, parce que le gland est chaleur, humide et terre. Ève a été tirée d'Adam ; et la génération humaine en la personne d'Ève, n'a eu pour principe que Dieu et Adam : ainsi de ce seul et unique Adam fils de Dieu, sont provenus et ont existés trois choses, père, mère et enfants : il en est ainsi de toutes les créatures.

Réfléchis donc que le principe séminale ou la semence première de l'être adamique a été le souffle spirituel, animant et vivifiant de Dieu, l'esprit humide virginal de la Nature, et le limon ou la terre substantielle des quatre Éléments, laquelle, comme la matrice, a reçu l'émission et infusion de l'âme et de l'esprit ; la terre a été la mère de tous les animaux à quatre pieds, des plantes, des arbres, des feuillages et de la verdure ; toutefois il y a eu au commencement une seule chose, à savoir, la semence en la terre ; ainsi Dieu fit la séparation d'un seul en trois, quand il dit que la terre produise toutes sortes de plantes, feuillages, légumes, et arbres portant fruits qui aient leurs, semences, et engendrent du fruit selon leur espèce, pour s'en accroître dans leur même espèce par la vertu solaire. Ainsi maintenant trois choses sont venues de la seule terre, savoir l'être, ou la terre, la semence et son fruit, lesquelles derechef portent semence, revenants ainsi toutes en un ; elles sont devenues trois différentes choses en une telle séparation, et elles retournent aussi ensemble, en un, duquel elles font issues ; car tous les fruits retournent en terre, et ainsi ils sont réunis en un seul ; comme aussi l'homme, qui selon le corps pris de la terre, doit retourner en terre, de l'expressif commandement de Dieu : tu es terre, et il faut que tu retournes en terre.

C'est ainsi que chaque chose ou créature renaît et retourne en ce dont elle est issue ; à savoir en sa première mère qui est la terre, et finalement selon l'opération et l'opportunité de son temps, à Dieu qui en est le premier Auteur par son souffle ou sa parole, c'est-à-dire que tout sort de ce grand mystère des secrets de la Nature, et que tout y rentre, afin que toutes choses demeurent dans l'unité, subsistent, et soient maintenues et conservées en l'Être unique, qui est Dieu..

Mais celui qui s'en sépare, et qui entreprend au-delà de cet ordre de Dieu, ou qui se détache de lui, est diabolique, ainsi que Lucifer par son orgueil. L'homme par la transgression du commandement de Dieu, et les créatures par la malédiction qui s'étendit sur elles, à cause de la chute de l'homme, sont devenus malheureux, corruptibles et mortels : mais l'homme est ramené, régénéré et rétabli un autre Dieu, et Dieu même par la grâce et la vertu de Dieu : et ainsi a été faite une teinture ou projection en Christ par l'effusion de son Sang précieux en la Nature humaine ; d'autant que cette effusion était de Nature divine, et que Dieu a été de son être et essence vivifique, soufflé comme âme vivante au premier Adam, que Satan a ainsi séduit par le venin mortel de son souffle impur et corruptif : mais, comme j'ai dit, cet Adam a été réparé par le moyen de Jésus-Christ, Dieu et Homme ; c'est-à-dire Fils de Dieu et Fils de l'Homme. Le même bonheur n'a pu arriver au Diable, parce qu'ayant péché volontairement contre Dieu, et trompé pareillement l'Image de Dieu, il est resté de sa nature esprit infernal, damné et maléficiant.

Tout cela a été ainsi permis de Dieu pour démontrer sa toute-puissance et sa miséricorde surabondante, en ce qu'il veut que tout subsiste en l'éternité suivant son ordination ; ce qui fait voir que ceux-là errent grossièrement, lesquels travaillent et entreprennent quelque chose en cette sainte science contre le cours de nature, et l'ordination de Dieu le Souverain.

Il me dit ensuite, comprend bien ce que je te dis ; la Nature peut être transmuée, en sorte que de la Lune, de l'Antimoine et autres Métaux, il en vienne et soit produit de l'Or ou de l'Argent ; mais il faut qu'il se fasse une séparation et un déject de ce qui ne doit pas entrer avec le résidu, parce qu'il y ferait obstacle. Il est donc nécessaire que ce qu'il y a d'immonde et d'empêchant en soit rejeté, afin que le bon qui y est puisse paraître ouvertement en sa lueur et clarté ; car à cause de la malédiction qui passa de la bouche de Dieu jusqu'à la nature, lorsque l'homme broncha et tomba dans le péché et la corruption par l'impureté qu'il contracta, la nature est devenue fort corrompue, fautive et défailante. Or celui-là est avec raison et à juste droit, un vrai Philosophe Expert, et Maître en l'Art, qui peut réparer et ôter ce défaut, et qui sait secourir à point la nature par ses propres moyens, convenables à sa Médecine, dont les Artistes tirent la plus grande perfection, cachée particulièrement dans les fèces.

En effet, chaque chose porte avec soi-même au col sa vie et sa mort, comme la santé et la maladie, et chaque chose est rendue saine ou malade par cela même qui est de l'espèce, nature et propriété de son semblable. En voici un exemple tiré de l'homme : Il est extrait, quant à son être extérieur, du limbe de la terre la plus subtile, et est un extrait de toutes les Créatures terrestres ; à cause de quoi aussi est-il nommé Microcosme ou le petit monde ; et c'est avec raison.

Or ce que l'homme mange et boit prend la forme de la terre, en plus grande partie : les fruits qu'elle engendre, produit et fournit pour sa nourriture, sont les principaux moyens de maladie ou de santé : plus sont nobles les fruits ou créatures de la terre dont l'homme prend sa nutrition, plus il en est sain. Au contraire, plus sont ignobles et de mauvaise qualité, les aliments dont il se nourrit, plus aussi il en est infirme et malsain : les premiers se rapportent à la santé et à la vie du corps, et les seconds s'entendent relativement à son indisposition et à sa mort.

Nous savons qu'il n'y a chose dans la nature plus approchante et qui ait plus de convenance au corps humain, que les métaux même, et principalement les très pures métaux, comme sont l'Or solaire, et la Lune argentine ; ce qui se voit par leur belle et brillante splendeur, et par la constance qu'ils ont à combattre contre le feu et dans le feu. Ce que les autres métaux ne font pas, car le fer se rouille, le cuivre se change en vert de gris, ou vitriol, le plomb et le vif-argent sont fuyants, et tous s'exhalent en fumée quand ils sont exposés au feu ; il n'y a donc parmi les métaux que l'Or et l'Argent qui se maintiennent, en résistant au feu.

Nous en pouvons conclure facilement que leur teinture, ou l'esprit enclos en eux a cette fermeté et vertu en soi-même, et l'opère dans les autres ; c'est pourquoi les deux nobles métaux qui de leur nature sont si égaux et semblables au corps, (je dis qui ont droit de convenance et d'analogie avec le corps humain) peuvent infuser un état si souverain de santé à qui saura bien s'en servir, et en préparer l'arcane, que rien ne le surpasse, sinon le seul point du sentier universel ; mais les herbages et les fleurs des plantes qui se corrompent aisément, et deviennent pourries et puantes, ne sont pas à mille degrés près à comparer aux métaux. Or tu dois savoir que tout ceci ne se doit pas entendre à la lettre, mais physiquement, ainsi que je t'ai informé et instruit au commencement.

Il s'enfuit donc conséquemment que ces deux nobles métaux, le Soleil et la Lune, ou l'Or et l'Argent, en cas qu'ils soient mis en bon état extérieurement et intérieurement par la préparation vraie, naturelle, convenable et physique, s'accommodent bien aux Astres célestes, tels que le Soleil et la Lune, qui par leur nette splendeur éclairent jour et nuit le Firmament supérieur et infé-

rieur, et toutes les Créatures, lesquelles perdraient leur lumière, toute leur apparence et splendeur, et même se corrompent et meurent, par la privation de la plus bénigne influence de ces deux grands luminaires; car elles ne peuvent nullement par le moyen des cinq autres Planètes, comme Mars, Mercure, Saturne, Jupiter, et Vénus, ni par les astres fixes ou non fixes, être conservés ni maintenus, quelque puissance qui leur soit attribuée.

De-là tu peux aisément juger, que ces cinq moindres métaux, comme le fer, le plomb, l'étain, le cuivre, et le vif-Argent, ni tous leurs suppôts, ou microcosmes, (excepté un, qui enclos en soi la propriété de toutes choses en espèce et génération) fussent même toutes les semences, les genres, les espèces, les formes et les vertus génératives, sous quelque nom que se puisse être, ou que l'invention la plus artificielle leur veuille donner, ne peuvent jamais rien opérer, ni faire quoi que ce soit qui approche de la puissance, de la force et de la vertu de l'Or et de l'Argent préparés hermétiquement, pour la santé des autres métaux, ou leur transmutation. L'on monte directement du plus bas degré au plus haut; c'est-à-dire que l'on passe de l'imperfection à la perfection et à la pureté; la mort ou le néant physique est le premier pas à la vie et à la régénération: le plus élevé est plus digne, puissant, fort, et vertueux que l'infime: il faut donc qu'en tout temps la Médecine dont on veut le servir contre la maladie soit meilleure et plus noble que le vice, ou l'infirmité, qui est la source et la cause de l'humeur peccante.

C'est pourquoi nécessairement, l'on ne doit chercher et trouver la cure ou transmutation des métaux imparfaits en aucun autre métal, que dans les deux luminaires qui sont l'homme rouge et la femme blanche, le Soufre solaire et l'humide lunaire, la terre rouge et la terre blanche; c'est-à-dire, l'Or rouge solaire, et l'Argent blanc lunaire, qui sont parfaits à certain égard, comme dit très bien l'excellent Roi Hermès: par exemple Adam, le premier homme, a été créé de Dieu seul, un homme exempt de tout péché ou maladie, et encore plus de la mort de l'âme et du corps; s'il eût persisté en l'ordination et au mandement de Dieu, il se serait perpétué en son état et qualité de pureté éminente, mais lorsqu'il les a transgressés, le péché qui y est survenu, est devenu une maladie du corps et de l'âme; de sorte que à présent nous sommes de pauvres et misérables hommes mortels, sujets à la mort, et inférieurs aux Créatures même, sur lesquelles auparavant nous avions pouvoir, et dont nous étions établis maîtres et seigneurs, en telle manière, que nous sommes tués, consommés, et finalement dévorés entièrement par notre propre mère la terre, et par ses enfants qui sont nos frères, d'une même nature, et d'un être tel que nous.

Or néanmoins, nous sommes hommes d'espèce, nature et propriété comme auparavant, et demeurons toujours hommes, mais sujets à l'indigence et à la

mort ; ayant perdu plusieurs mille parties de la perfection, nous ne ressemblons presque plus à l'homme avant sa chute, et à bien considérer l'état auquel vivait Adam avant sa dégradation, nous ne sommes presque plus lui, ou ses représentants ; c'est pourquoi nos premiers pères ou parents ont à force de prières, obtenu de Dieu très Souverain, cette haute Science de Médecine, comme la teinture des Philosophes, le Carholicon Viatique pour l'entretien d'une longue vie, et pour résister à toutes maladies.

Par le moyen de cette Médecine, l'on peut découvrir et faire de belles choses, et des secrets tels que ceux dont je t'ai déjà donné l'intelligence en partie, je suis obligé de t'en sceller et tenir cachée l'autre partie, jusqu'à se qu'il plaise au Souverain Seigneur de te les manifester, et faire connaître plus amplement.

Cependant quelque ignorant me pourrait, venir objecter, et dire d'où vient que les métaux auraient une telle sympathie correspondance, amour et amitié avec les hommes, les animaux et les plantes, d'autant que chair, Or, métaux et minéraux sont à ses yeux aussi éloignés les uns des autres, que le Ciel l'est de la terre ; mais cet argument est facile à refuser, si l'on considère par comparaison et manière de dire, la génération originelle de l'homme, avec celle des métaux.

L'homme n'a point été créé et fait de Dieu tout puissant, d'une simple et commune pâte de terre, comme s'imaginent ces ignorants et clabaudeurs Philosophes vulgaires, mais bien du meilleur et plus subtil extrait qui fut dans tout le centre de la terre ; et je crois que pour un tel ouvrage, dans lequel aussi Dieu avait mis, fouillé et planté une étincelle ou rayon de son essence éternelle et de son être, il n'a point pris de la terre commune, mais, comme j'ai dit, il a pris la substance exaltée et élevée, c'est-à-dire la quintessence ou l'extraction de tout le quadruple élément, et cela se trouve et vérifie ainsi ; lorsque l'homme est résout, il retourne en ces trois principes dont j'ai parlé, la terre ou l'essence adamique se manifeste en eux, d'autant qu'alors, sur la fin, une terre luisante, rouge et belle se fait voir dans l'a conjonction et assemblage de ces mêmes principes, par la raison naturelle que tout se résout, retourne et termine à ce dont il est créé et constitué.

Nota. Ici manque la troisième et dernière Partie, qui a été promise par l'Auteur, et est demeurée, ès mains du Possesseur de ce Traité ; il faudra s'en passer, jusqu'à ce que quelqu'un la mette en lumière ; elle doit mériter de voir le jour, car les deux premières Parties de cet excellent Philosophe sont d'un prix infini pour, les Savants en cet Art, et font conjecturer de la valeur de la dernière désirée.

FIN

ABRÉGÉ DU TRAITÉ DU GRAND ŒUVRE DES PHILOSOPHES

Par Philippe Rouillac, Piedmontais, Cordelier
Revu, et corrigé par Pb... Ur...

Au Nom de Dieu, nous commencerons le grand Œuvre, ainsi nommé d'autant que les hommes ne sauraient faire en nature chose plus grande que celle-ci, tant pour conserver leur santé, force, jeunesse, et la renouveler, retardant la vieillesse, se préserver et guérir de toute maladie, que pour chasser toute pauvreté ce qui n'est autre chose qu'un Élixir et Médecine universelle métallique, composée de Soufre et de Mercure, unis inséparablement par le moyen d'un feu proportionné : cette Médecine est tempérée au plus haut degré de nature, corrigeant toute superfluité des corps humains et métalliques, soit froide, soit chaude, sèche ou humide, gardant et restaurant l'humide radical et la chaleur naturelle en son égale et due proportion, et qui est puissante en la fusion des Métaux imparfaits pour en corriger et séparer tous les accidents superflus et corrompus, et y ajouter tout ce qui est requis à leur perfection.

Cet Œuvre se fait avec le Mercure vulgaire philosophique, qui est la matière de la Pierre ; cette voie semble la plus longue de toutes, à cause de la longue préparation qu'il y faut, pour en ôter (avant que d'en user) les accidents qui l'empêchent d'être préparée à cet œuvre ; c'est néanmoins la voie la plus courte de toutes ; il faut remarquer qu'il y a du Mercure philosophique vulgaire plus propre l'un que l'autre, attendu qu'il faut plus ou moins de coccion ou de préparation à chacun, selon qu'il est plus chaud ou plus froid, plus cru ou plus cuit, plus sec ou plus moite, et qu'il plus ou moins de soufre, bref qu'il est plus ou moins parfait ; et il y a tel Mercure, que si on le pouvait trouver aisément, l'Œuvre serait bientôt accomplie, à cause qu'il est tout préparé et prêt à mettre en œuvre. Ce Mercure se doit tirer du chef règne minéral, et il y a du Mercure plus propre l'un que l'autre pour ce grand Œuvre, dont l'un ne se peut fixer en Or ni en Argent, parce qu'il est trop imparfait, trop cru, et qui aussi n'est pas si bon pour l'élixir à cause de sa crudité, humidité et privation de soufre ; il est donc de la prudence de l'Artiste de choisir pour *son Œuvre un Mercure* bien préparé, et ici est le travail d'Hercule.

Je t'avertis que dans cet Œuvre, tu dois imiter en tout la nature, laquelle étant aidée de notre simple labeur, et en lui administrant dûment et proportionnellement les choses requises à la génération, fait ce que nous prétendons,

ou tu dois seulement observer les choses égales en vertu de la matière, propres et non pas étrangères, mêler l'espèce avec l'espèce, le genre avec le genre, et prendre les vaisseaux commodes pour l'enfermer jusqu'à la fin de l'Œuvre, sans l'en tirer ni laisser refroidir, non plus que l'enfant qui est au ventre de sa mère ; il faut user du degré de feu requis et proportionné à la tempérance du composé ; puis laisser faire à la Nature, le reste, laquelle nous produira ce que nous désirons ; et si nous faisons toutes ces choses elle engendrera quelque nouveauté selon la matière assemblée, selon le poids et le feu que nous administrerons ; car elle ne laisse rien subsister sans âme, et elle anime tout.

Saches donc que congeler et fixer ne sont pas des choses séparées de l'opération, et ne crois pas que cela se faire en deux fois de diverses drogues et de divers vaisseaux, tantôt les ôtant de dessus le feu, et les refroidissant, et tantôt les réchauffant.

Quand les Philosophes ont usé de ces trois mots congeler, fixer et teindre, ils n'ont pas voulu introduire trois degrés ni trois parties séparées, mais bien déclarer trois actions par eux ingénieusement faites en une pratique seule, à cause de trois divers effets qui en proviennent successivement en leur opération ; à savoir que le Mercure de sa nature coulant comme l'eau, est incompatible au feu, volatil sur la chaleur, et blanc en sa superficie ; par le moyen de cet Œuvre il est arrêté et teint en rouge ou en couleur blanche permanente, parce que le soufre blanc ou rouge mêlé et incorporé inséparablement avec lui en ses petites parties sur le feu proportionné, le dessèche entièrement, le fixe et le teint en blanc ou rouge selon son naturel ; ce qui est facile à entendre par la similitude du mortier des Maçons fait d'eau, chaux et ciment arrosé et abreuvé d'eau claire, s'éclaircissent, épaississent et qui restreignent son corps : et aussi l'on voit trois effets divers en une pratique, l'eau claire, diaphane et coulante ou blanche qui devient opaque, épaisse, arrêtée et teinte en rouge par le ciment ; aussi le Mercure marié avec son soufre sur le premier degré de feu, le dissout et se mêle avec lui jusqu'aux petites parties, et sur le second degré le soufre se desséchant dessèche avec lui le Mercure et le congèle ; et sur le troisième et sur le quatrième il le fixe et le teint ; ce que les Philosophes ont donné à entendre disant la congélation de l'un est la dissolution de l'autre et au contraire, car iceux joints ensemble inséparablement en leur profond, le soufre de sa nature ignée et permanente au feu, ne permet pas que le Mercure uni en lui s'en aille et s'envole, d'autant que les choses mêlées ensemble jusqu'à leur profond et en leurs petites parties, sont inséparables, tellement que si l'une s'en va, l'autre l'accompagne ; ainsi le soufre mêlé avec le Mercure l'arrête si bien qu'il endure le feu, il le digère tellement qu'il le soutient, parce qu'il le teint de sa couleur, et le fait métal de son espèce ; le Mercure donc qui était blanc auparavant, coulant et impatient de

chaleur, devient dur, arrêté, rouge et permanent sur le feu, et après la fusion en métal parfait ; ce qui se doit faire par une seule pratique et à une seule fois, sans lever la matière de dessus le feu avant sa perfection depuis qu'elle aura été assise, ni sans la refroidir aucunement ni l'ôter de son vaisseau ; que si une fois elle perd sa chaleur première qui réduit l'Or en sa première matière, le dissolvant radicalement sous la conservation de son espèce, l'esprit en l'Or se refroidissant, périt sans espérance de lui pouvoir jamais rendre ; et si l'Artiste refroidit la matière étant congelée après la dissolution, et desséchée avant sa perfection en si refroidissant, elle s'endurcit, restreint et resserre ses pores, tellement quelle éteint et dissipe les esprits ; et on ne peut à cause de sa dureté les lui restaurer, parce que la lenteur et douceur du degré de feu requise pour sa décoction, ne peut pénétrer jusqu'au fond de la masse de la matière, et échauffer également le dehors et le dedans, sans l'augmenter ; ce que faisant on brûle ou on contraint le Mercure de s'envoler, ne pouvant encore à cause de son immaturité soutenir le feu si âpre faute de décoction ; ainsi l'Œuvre périt aussi fait-il, s'il est ôté de son vaisseau avant qu'il soit cuit parfaitement, car l'air le corrompant le dissipe et fait évanouir les esprits, sans qu'il reste aucun moyen à l'Artiste de les y rappeler.

Il en est de même que de l'Or de Rivière qui étant emporté en grains en forme de sablon par quelque torrent passant par la minière et brisant les vaisseaux naturels avant sa parfaite coction, ne peut pas après par aucun feu artificiellement être partait, ni achever de cuire ; ce que la nature eût pu faire, s'il eût demeuré dans son vaisseau naturel, et fur la chaleur continuelle qu'elle lui administrait par les mouvements du premier mobile, et des autres Sphères et Globes ignés : ce que les ignorants n'entendant pas, ils veulent incontinent accomplir ce que la nature au ventre de la terre ne peut faire en moins de six ou sept cent ans mais les Sages y vont d'une autre manière, ils prennent les chose déjà cuites par la nature, et les assemblent par dose et poids proportionnés en vertu et qualité, les cuisant sur le feu aussi proportionné à la température de leur matière, en imitant la nature, réduisant ses ans en mois, les mois en semaines, et ses semaine en jours ; ainsi avec le temps ils jouissent de leurs désirs, et cueillent le fruit de leur œuvre, non pas cependant sitôt que pensent ceux qui n'y entendent rien : car quelque diligence que saurait employer l'Artiste pour observer, compasser et proportionner son feu à la qualité de la matière pour avoir plutôt fait, il ne peut pourtant accomplir son œuvre sans y employer quelques années, et ne peut l'avancer d'une seule heure ; d'autant qu'il faut si bien proportionner son feu, et compasser sa chaleur au tempérament de la matière soumise, que la qualité de l'un n'excède l'autre, autrement tout deviendrait à rien ; car si la chaleur du feu excédait la proportion de la ténuité et légèreté de sa matière, il la brûlerait, et la ferait évanouir ;

pareillement s'il était trop faible, il retarderait l'effet désiré en celui-ci, il n'y a point de danger hors l'ennui du retardement, mais en l'autre il y a perdition de tout l'œuvre : ce que les Philosophes experts crient sans cesse, disant que toute activité est mauvaise, vient de la part du diable et de l'ennemi, éteint l'espérance de la fin attendue ; et au contraire qu'il ne faut point se fâcher, ni s'ennuyer si l'œuvre s'avance peu, d'autant que ce retardement le rendra plus parfait, par ce qu'il sera moins hâté, et qu'il aura plus de temps à se cuire, à l'imitation de la nature qui ne peut rien engendrer soudainement, quoique soudainement elle détruise toutes choses ; ainsi la promptitude tend plutôt à la destruction qu'à la génération, mais la lenteur est la mine de notre pierre.

PREMIÈRE OPÉRATION

Mon fils, prends donc, pour bien commencer ton œuvre, un Mercure composé d'une eau plus parfaite, que celle qui, se trouve dans les Mercures des herbes, et des minéraux métalliques, et qui soit tiré d'une terre où le soufre soit plus cuit, et digéré par une grande longueur de temps compétente, dans les minières de la terre Vierge, au ventre des montagnes où s'engendrent les métaux fluides ; ce qui est cause qu'il approche bien près de leur naturel, et est semblable à celui du Levant, ou celui d'Espagne, qui le sont aux montagnes où sont les minières d'Or et d'Argent vulgaires ; partant il sera aisé d'en faire Or et Argent, tant par la voie du grand œuvre ; que par l'abréviation, pourvu qu'il soit bien choisi ; tu connaîtras s'il est bon, si tu en animes avec eau forte, une lamine d'argent, et la mers après sur le feu ardent pour faire évaporer le Mercure, lequel en s'envolant s'il ne laisse aucune apparence que l'on l'ait animé, et qu'elle demeure noirâtre, ce Mercure est de ceux qui ne sont guère bons pour l'œuvre ; mais si seulement il laisse la lamine jaune, il est fort propre et bon pour faire l'élixir et pour l'abréviation, pourvu qu'il soit bien conduit ; tout Mercure est la matière de la pierre, et pour bien entendre cela, il faut remarquer que l'imparfait en est le menstrue, et le parfait la forme ; il faut donc conclure nécessairement que pour faire la pierre il est absolument nécessaire qu'il y ait des deux ensemble, car l'imparfait est froid et humide, il ne saurait donc rien faire tout seul, puisqu'il attend à être parachevé ; et le parfait est chaud, sec, masculin, qui ne cherche que sa femelle pour engendrer le Soleil et la Lune ; il ne peut donc engendrer tout seul : en outre chacun de ces mercures ne participe que des deux éléments ; le premier, que de l'eau et de la terre ; le second, que de l'air et du feu, et il faut qu'en toutes générations les quatre éléments soient proportionnés à la qualité et matière du composé.

SECONDE OPÉRATION

Sois averti, mon fils que notre œuvre est un mariage philosophique, qui doit être composé de mâle et de femelle ; car si le mâle agent est seul, de quoi sera-t-il mâle ? Sur quoi aura-t-il son action ? Il lui faut donc donner une femelle sur laquelle il étende son action et avec laquelle il le conjoigne pour engendrer leur semblable : que si aussi la femelle était seule, que concevrait-elle, et de qui souffrirait-elle l'action ? Il faut donc lui donner un mâle, duquel elle reçoive l'action ; la semence de laquelle étant engrossée, elle produira un fruit agréable de son espèce ; surtout que le mâle et la femelle soient tous deux vigoureux : car s'ils sont tels ils produiront un enfant semblable à eux ; or maintenant quel mâle donnerons-nous à cette femelle ? et quelle femelle donnerons à ce mâle ? Tous deux sont d'une espèce, et non pas d'autre, autrement ils n'engendreraient que des monstres ; et parce qu'il n'y a point d'autre femelle de l'espèce du parfait que l'imparfait, nous le lui donnerons pour femme : et aussi de l'espèce de l'imparfait, il n'y a point d'autre mâle que le parfait, nous le lui donnerons pour mari, et les assemblerons tous deux en poids proportionnés en qualité et non en quantité ; et ainsi nous ferons un mariage qui nous engendrera et enfantera l'élixir des Philosophes.

Tout le secret de cet Art est de dissoudre, qui n'est autre chose que réduire en mercure, et c'est la première action de nos matières ; ceux-là se trompent grandement qui veulent réduire l'Or en mercure, avant que de le conjoindre en son menstrue : car si tu mets l'Or en mercure, il n'y aura point de coït, ni de dissolution ni d'imprégnation, et partant l'œuvre ne vaudrait rien.

Ton Or donc en le mariant sera sa forme, il suffit qu'il soit en chaud ; et tu verras que son menstrue le réduira en mercure ; il faut que le menstrue soit cru, autrement il ne pourrait dissoudre son soufre, car la seule crudité est cause de la dissolution ; c'est pourquoi tant plus un mercure est cuit, tant moins il dissout et tant plus il est cru, plutôt il dissout, mais il se congèle plus tard, à cause de sa froideur, et est plus longtemps à s'en aller : la congélation ne provient que de la chaleur radicale.

Il y a donc deux extrémités dans le mercure ; la première, quand il est trop cuit, et la seconde, quand il est trop cru, lesquels ne servent de rien pour menstrue ; ils sont utiles néanmoins, comme je vais dire : le trop cuit est celui de l'Or, et celui de la Lune, et pour cela il ne saurait servir de menstrue mais étant dissout par le menstrue, il lui donne forme parfaite avec le temps et le feu proportionné, et ainsi ils servent de soufre ; le trop cru qui est l'autre extrême est le Mercure vulgaire par sa crudité extrême il ne peut servir de menstrue ; c'est pourquoi le médiocre est bon ; il n'est ni trop cuit ni trop cru,

mais proportionné à la qualité de son soufre, qui est celui des Métaux imparfaits, et le Philosophique préparé qui est proportionné à celui des imparfaits et aux qualités de son soufre.

Parlons maintenant de la fixation qui se fait par le soufre, lequel seul peut fixer et arrêter le Mercure en Or et en Argent ; le soufre donc est chaud, sec, agent, et masculin de la nature du mercure ; et partant quand il est joint avec ce mercure qui est froid, humide, féminin et le patient de la nature des Métaux, et de leur soufre, désirant sa perfection, ils s'embrassent incontinent afin de parvenir à la perfection. Métallique ; et alors le soufre mêlé par ses petites parties à cause de sa grande chaleur, doit dessécher l'humidité de ce Mercure qui est de sa nature ; et selon la maxime des Philosophes, toute les choses sèches boivent subtilement l'humidité de leur espèce ; partant notre soufre qui est de nature sèche boit l'humidité de son Mercure, et le dessèche à cause de sa grande chaleur, il échauffe sa grande frigidité, et l'échauffant et desséchant il l'épaissit et appesantit ; l'épaississant et appesantissant, il le teint ; et en le teignant, il lui donne sa forme, le transmue, et arrête en métal de son espèce soutenant les essais et les jugements. Les Sages ont bien rencontré lorsqu'ils ont dit que l'Âme donne la forme, et le corps la matière, prenant le soufre pour l'Âme, et le Mercure pour la matière.

Congeler donc le Mercure et le fixer, n'est autre chose que le transmuier en un corps de l'espèce de la chose qui le congèle, teint et fixe par le mou du feu supposé avec proportion.

Ce que nous disons en une manière *signifiante ce que dessus, savoir que la teinture vraie*, n'est que le *soufre* des Métaux, qui donne sa forme à la matière, et la rend et fait de sa nature ; le soufre donc est la forme, et le Mercure est la matière, le recevant avidement pour le désir qu'elle a de sa perfection ; c'est pourquoi nous voyons qu'il faut qu'ils soient d'une même nature, et que le Mercure soit de l'espèce de la chose de quoi il est fixé, autrement rien ne se ferait.

MARIAGE DE LA SECONDE OPÉRATION

Pour donc en faire Or et Argent, et la grande pierre, il le faut fermenter d'Or pour le rouge, et d'Argent pour le blanc, et le faire cuire sur le degré de feu proportionné, qui les liera ensemble, et les rendra tels que nous les désirons.

Plusieurs croyant que cet Œuvre soit difficile, rare et de grands frais, mais ils se trompent bien fort, parce que c'est l'Œuvre de toutes les Œuvres la plus aisée, qui se peut commencer et achever en tous temps et saisons, en tous Pays et Nations, avec un petit vaisseau, un petit feu et une grande patience,

attendant que nature y ait mis fin, et ait parfait la chose tant désirée sans la hâter aucunement, car celui qui voudra la hâter d'une seule heure perdra tout.

Mais pour revenir à la matière, elle est de deux, simples, homogènes et de même nature, qui sont le soufre et le mercure, et ne diffèrent aucunement, sinon que l'un est masculin et l'autre féminin, lesquels assemblés selon l'intention des Philosophes, et gouvernés par proportion et poids de feu, ils engendrent un corps beaucoup plus parfait que celui duquel ils ont pris leur origine, tellement qu'ils peuvent départir aux imparfaits cette abondance de perfection, pour en faire autant de poids que leur vertu abondante surmonte la commune perfection.

Je veux déclarer ici ce que c'est que soufre et mercure ; le soufre donc parfait des Métaux désirés des Philosophes, et par lequel nature accomplit l'Or et l'Argent, est une vapeur métallique de la terre blanche, rouge en son profond, glutineuse et huileuse, sans, mauvaise odeur, aérée et ignée, active et masculine, chaude et sèche en son intérieur, permanente sur le feu sans brûler à cause, de sa parfaite coction, puissante d'y arrêter, et conserver les esprits volatils et fugitifs de son espèce ; notre soufre donc est fixe et permanent sur le feu, et parfait ; je n'entends pourtant parler que de celui que nature a enclos dans l'Or et l'Argent hermétiques, vrais spermes et matière de notre pierre, car notre mercure Philosophique est le germe métallique.

Mais le soufre des imparfaits est différent du premier, de coction, fixation et légèreté, en ce qu'il ne saurait arrêter sur le feu les esprits métalliques, et lui-même ne peut endurer le feu, lesquelles qualités sont requises en celui de notre Œuvre ; autrement nous ne ferions rien et nous travaillerons en vain ; c'est pourquoi ce second ne nous saurait servir de rien, car il faut que ce qui arrête une autre chose soit permanent et arrêté, d'autant que ce qui est fugitif emporte facilement avec soit ce qui lui est attaché, et que le pesant arrête le léger, si son poids proportionné en qualité et force surmonte le léger ; et le léger pareillement emporte le pesant qui lui est attaché, si la qualité en son poids et vertu excède celui du pesant ; ainsi ce qui est fixé sur le feu, et qui incombustible est attaché inséparablement et proportionnellement avec le volatil de son espèce, le contraint de demeurer sur le feu, l'arrête et le conserve.

Le soufre donc parfait et celui des imparfaits ne diffèrent que de la qualité accidentelle : à savoir de coction et non pas d'essence ; laquelle décoction par le moyen de la projection par la chaleur de la poudre de l'élixir, est incontinent accomplie sur le soufre des imparfaits ; et s'accomplissant ils prennent la couleur et autres qualités du parfait, duquel la Pierre est faite. Disons donc pour conclusion, que le parfait des parfaits est celui-là seul duquel nous pou-

vons faire le Soleil et la Lune et l'élixir, lequel à cause de ses effets admirables, a été caché par les Sages Philosophes, et cela pour allécher les enfants de doctrine à la recherche d'icelui et pour rebuter les ignorants.

Parlons donc maintenant de la teinture, ainsi dire, teindre n'est autre chose que transmuier la chose teinte en l'espèce de la teinture, par la vertu d'icelle, car la teinture n'est que l'Âme et la forme; de quoi il s'ensuit deux choses, l'une que la matière sur quoi elle est jetée doit être de son espèce, autrement, la forme ne pourrait se disposer et animer et la matière qui serait incapable ne la recevrait pas; ce que les Philosophes ne cessent de crier, disant qu'elle entre soudainement dans son corps, et n'approche jamais d'un étranger. Et en effet, nous ne saurions sitôt disposer une matière, que son âme ne soit prête d'y entrer incontinent, tant nature est prompte à la génération; et si nous nous efforçons d'y en faire entrer une d'autre espèce, nous travaillons en vain, d'autant que nature en infondra une autre propre, selon que la matière sera disposée, et non pas celle que nous eussions voulue, ce que tous les vrais Philosophes nous enseignent, nous disant que nature contient nature, nature surmonte nature, nature se jouit en sa nature; nulle nature n'est amendée, sinon en sa propre nature.

Il s'ensuit secondement que la forme ou âme transmue, en son espèce, la matière en laquelle elle entre et qui y est apte; car la nature sans forme est chose imparfaite; l'Âme et la forme donnent la perfection à toutes les choses; si donc la perfection parfait une matière imparfaite, la perfection la rendra en son espèce, et non pas en une autre, parce qu'elle ne saurait donner ce qu'elle n'a pas, et ne peut donner autre perfection que la sienne; de là les Philosophes ont conclu que la teinture qui peut donner perfection aux métaux imparfaits procède du Soleil et de la Lune.

Ceux qui ne sont pas expérimentés croient que blanchir une chose rouge, ou colorer en rouge une chose blanche, c'est lui donner une autre forme; mais ils se trompent grandement; car former c'est donner essence, animer, vivifier; c'est en un mot disposer une matière, qui sans forme ne pourrait être ni subsister en matière, tellement que la forme est la même essence de sa matière, de laquelle retirée, la matière périt, n'est plus ce qu'elle était, et ne peut rester sans reprendre encore sa forme. De manière qu'elle ne peut subsister sans sa forme en la nature, ni la forme, aussi ne peut nous apparaître sans matière; en sorte que les deux choses ne sont qu'une et cette une sont deux choses; à savoir la matière, qui est terrestre et corporelle, et la forme, qui est spirituelle; et quoique l'une ne peut paraître à nos yeux sans l'autre et l'autre subsister en la nature sans elle, ce n'est donc par là qu'une chose.

Voilà pourquoi les Philosophes ont appelé la matière de leur bénite pierre

Rebis, qui est un mot Latin composé de *Res* et de *Bis*, qui est autant à dire une chose deux, nous voulant induire à chercher deux choses, qui ne sont pas deux, mais une seule qu'ils ont nommées Soufre et Mercure.

De quoi il faut conclure qu'ils ont voulu que nous prissions un Soufre non étrange, mais de la nature de notre Mercure, autrement il ne lui pourrait donner sa forme; et pareillement, que le Mercure que nous prendrons soit de la nature du Soufre, duquel il désire la perfection et la forme; autrement ce serait peine et dépense perdue. Or, pour revenir à la vraie teinture blanche et rouge, elle donne forme parfaite aux imparfaites en la fusion, les pénétrant jusqu'en leur profond, s'entrembrassant inséparablement et leur donnant la forme de son espèce, à savoir de Soleil et de Lune; se quoi il s'ensuit, nécessairement, que le Soleil et la Lune sont le Mercure des Philosophes.

La première chose requise à notre Soufre, c'est la fixation qui provient d'une parfaite et mûre décoction, pour laquelle fixation faire, il n'est que d'arrêter le soufre sur le feu, ce qui ne se peut faire par une matière qui ne peut endurcir. La seconde qualité requise à notre Soufre est la pureté, netteté et mondcité; mais il faut prendre garde qu'il est impossible à la nature de fixer les esprits fugitifs des Métaux imparfaits, qu'avec les esprits fixes des parfaits.

Nous avons dit ci-dessus que la bénite Pierre était composée de Soufre et de Mercure; quant au premier j'ai déclaré suffisamment la forme en laquelle il le faut prendre: et pour le dernier il ne reste qu'à déclarer la première opération.

Fermentation de la Pierre parfaite sur Argent-vif vulgaire purifié

Pour donc commencer, tu prendras du Mercure vulgaire ou d'Espagne choisi, duquel la mortification consiste en trois choses; à savoir à le purger, animer et échauffer; lesquelles choses faisant et accomplissant, tu auras la vraie et parfaite mortification du Mercure vulgaire, et pour lors il perd le nom et la qualité d'eau vulgaire, en prenant celui et les qualités du Mercure des Philosophes, parce qu'il est fait apte pour le grand Œuvre et pour l'Élixir, facile à fixer en Soleil et en Lune, par l'abréviation de l'Œuvre et à cause que la mortification ou obstruction de la terre superflue, noire et corrompue, adhérente à la superficie, un peu mêlée avec son soufre pur et net, et que cette terre noire empêchait la perfection. Plusieurs considérant cela ils ont inventé trois manières de le purger, desquelles la première est de peu de conséquence, qui se fait en le mettant au sel et vinaigre.

Purgation de l'Argent-vif vulgaire

Il y a une manière de purger le Mercure, très excellente, qui se fait par amalgame, comme font les Orfèvres pour dorer; il faut prendre de l'Or très fin, purgé par le ciment royal ou passé par l'Antimoine, avec quinze fois son poids de Mercure vulgaire, du Levant ou d'Espagne, éprouvé sur la lamine d'Argent, puis lave ton amalgame avec eau chaude et vinaigre distillé tiède, et le lave tant de fois que ton amalgame soit clair et net, puis le sèche avec une éponge ou un gros linge blanc; puis mets-le à distiller, le Mercure montera pur et net et laissera au fond sa crasse avec l'Or, lequel tu refondras après, et amalgameras huit ou dix fois avec le Mercure qui aura monté, à chaque fois, tu laveras l'amalgame et distilleras le Mercure et refondras l'Or comme il a été dit ci-devant; alors donc, tu auras du Mercure bien purgé et propre pour animer.

Animer, est incorporer inséparablement avec un esprit métallique, qui le puisse rendre propre à recevoir l'âme et teinture du Soleil ou de la Lune, selon qu'il aura été préparé.

L'âme, entre les Philosophes, est un simple feu et une substance aérée, ou ignée, céleste et divine, éloignée des substances terrestres, desquelles elle est la forme; elle ne la pourrait donner sans un moyen qu'ils appellent esprit, participant de la matière terrestre et de la nature aérée et ignée ou divine.

Effet de la Fermentation

Le Mercure philosophique donc, est un corps féminin froid et humide, et le sperme du Soleil est un feu chaud et sec comparé au feu et âme divine, lequel est tout contraire au Mercure vulgaire, sa forme étant médecine moins parfaite sans un esprit participant de tous deux; lequel esprit n'est autre chose que l'Or subtilisé et dissous en Mercure coulant avec le Mercure vulgaire, en l'amalgame fait des deux cuits sur le feu continu et propre à la parfaite dissolution de l'Or lequel, alors, est esprit qui se conjoint, en faisant l'amalgame auparavant la dissolution en Mercure, parce qu'il est composé de Mercure; et après que par cette cuisson et continuelle chaleur de feu ce Mercure l'a dissous parfaitement, il est de la nature du Soufre d'Or et d'Argent, ainsi réduit et dissous en Mercure avec le vulgaire, et entrés l'un dans l'autre jusqu'à leur profondeur, se mêlant par leurs petites parties, et finalement ils s'embrassent inséparablement. Voilà comment des deux il se fait une matière et corps féminin, pour recevoir la forme masculine parfaite, qui n'est autre chose que l'Or plus que parfait que nous appelons Soufre, ferment, levain et teinture parfaite des Philosophes, sans laquelle il est impossible de faire les transmutations métalliques: autant s'en fait-il sur le blanc avec l'Argent.

Mais il ne faut pas s'émerveiller, si j'ai dit que l'esprit et l'âme n'est que l'Or réduit en Mercure, ce qu'il faut entendre en cette façon, qu'au commencement de la préparation du Mercure vulgaire purgé, tu l'amalgameras pour l'animer, n'y mettant guère d'Or, que si peu que tu en mettes ne le puisse congeler, que le feu aussi sur lequel le Mercure dissout l'Or en esprit, l'échauffe jusqu'au degré requis pour être menstrue de l'Élixir et puissant de l'aider à dissoudre, à l'échauffer un peu, et n'y être pas congelé. Étant ainsi manié, il est propre à recevoir la teinture et âme du grand Œuvre et le soufre d'Or et d'Argent ; et quant à l'amalgame pour la grande Pierre, après qu'elle est réchauffée et animée, on lui donne tant d'Or, qu'après qu'il est dissous, il se peut congeler et fixer ; et en cet état, il est le vrai soufre qui lui donne sa vraie forme, et celle de la Médecine parfaite, se cuisant tous deux à un plus haut degré de perfection que l'Or ; et pour mieux entendre que cette définition est véritable et, aussi, ce que j'ai dit de l'esprit en l'âme, s'ensuit la pratique.

Purification de l'Or pour le mariage et suite de la seconde Opération

Passe l'or par le ciment royal ou par l'Antimoine et le mets en limaille ou en feuilles subtiles, comme celles de quoi on dore sur le fer avec la Pierre sanguine, et le marmorise impalpablement avec du vinaigre distillé, puis le dessèche : mets, de cette poudre impalpable, le poids d'un denier pesant sur une once de Mercure philosophique, préparé comme son bain, et l'amalgame, ainsi que font les Orfèvres pour dorer, et surtout prends garde à cette proportion. Sur une livre de Mercure, il faut une once d'Or, mis en poudre impalpable comme dessus ; s'il y a moins de Mercure, mets moins d'Or, proportion gardée ; puis, lave ton amalgame tant que l'eau en sorte claire, c'est-à-dire qu'elle surnage sans autre lessive, le tout étant dans un matras à long col, que tu sigilleras du sceau d'Hermès, et de telle grandeur que ton amalgame ne passe pas la troisième partie de ton matras de verre bien renforcé, qui puisse soutenir le feu ; cela fait, tu le mettras dans son feu de digestion sur le feu d'Égypte, c'est-à-dire de corruption ; tu lui en donneras le premier degré un an, qui veut dire un mois, et le second degré un autre an, sans que le feu s'éteigne ou que la matière se refroidisse, sur peine de tout perdre : ainsi ta matière dissoudra en Mercure ton Or lequel, se mêlant avec lui, lui ôtera sa frigidité, l'échauffera et mortifiera, suivant l'instruction des Philosophes. Sois donc bien diligent à garder les choses susdites, d'autant que si tu mets plus d'un denier d'Or sur une once de Mercure, il congèlera le Mercure en son profond, avant qu'être échauffé, et ne vaudra rien pour ton Œuvre ; et si tu en mets moins, il y en aurait trop peu pour l'échauffer et ôter sa frigidité naturelle, laquelle perdue, il est tout semblable au Mercure tiré des corps imparfaits ; il faut savoir que quand il a été un an, c'est-à-dire un mois, sur le

premier degré du feu d'Égypte, et un autre sur le deuxième, il est égal à celui de Saturne ou plomb. Continue-lui encore le second degré du feu d'Égypte demi an ; ainsi au bout de deux ans et demi, ce sera le vrai Mercure de Jupiter, au moins il en aura toutes les qualités ; et si au bout de deux ans, tu lui donnes le troisième degré du feu d'Égypte, et lui continues encore un an au bout de ces trois ans, il sera tempéré et égal à celui de Vénus ; et si tu veux avoir égard à celui des parfaits, il faut y mettre plus d'Or et le faire cuire davantage : donc, pour la Lune et pour le Soleil tu mettras sur une once de Mercure philosophique, préparé comme nous avons dit, un denier et demi d'Or en poudre impalpable et, pour celui de la Lune, quatre deniers et demi d'Argent accoutré comme l'Or, puis tu le mettras sur le premier degré du feu d'Égypte, un autre an, et deux ans sur le troisième degré pour la Lune, et trois ans pour le Soleil ; tellement que pour le tout il faut cinq ans, pour le moins, sur le feu : mais ce sont ans philosophiques et non pas tels que le Lecteur entend un sur le premier, un sur le second, deux sur le tiers ; et en ce faisant, tu auras le Mercure de tous les corps, sans avoir la peine de les tirer.

Observe surtout le feu et ses degrés ; que le premier soit fébrile, c'est-à-dire à la température du feu du Soleil, au temps du mois de Février.

Que si tu manques au feu, tu perdras tout, parce que, si tu donnes à ton Mercure, en cuisant la chaleur du dernier degré, dès le commencement, il s'envolera et ne l'endurera pas, à cause de son humidité et froideur ; mais donne-lui, au commencement, le premier degré si petit, que les autres doublés et triplés ne le puissent faire évaporer ni dessécher si vite, pour qu'il soit conjoint à la forme du Mercure coulant, car il ne serait plus sperme ni semence féminine, et il ne vaudrait rien pour conjindre la grande Pierre s'il était sec et altéré, il ne pourrait fondre ni subtilier le premier degré ; donc, il sera si petit qu'il le puisse soutenir, et en le soutenant il l'échauffera et appesantira, en sorte qu'il endurera un plus grand feu ; et au bout de l'an tu lui doubleras et continueras encore un autre an. Ainsi petit à petit il s'accoutumera au feu et s'appesantira tellement qu'il endurera encore le troisième degré, même deux ou trois mois, sans s'envoler ni altérer ou perdre sa forme. Voilà ce qui touche la proportion du feu du Mercure des Métaux imparfaits et parfaits, requis pour être menstrue de la grande Pierre et la matière propre pour la multiplier en quantité : et tout cela se fait naturellement et par une conduite linéaire.

Mais s'il est question de la décoction de la grande Médecine, quoique le premier, second et troisième degré du feu d'icelle, et celui de l'animation et échauffement soient semblables et pareils en qualité, et proportionnés à notre Mercure qui s'altère en poudre noire, blanche et rouge, le fixe et fait

permanent sur le feu à cause de l'abondance du soufre, ce qui est défailant en celui qu'on anime pour servir au grand Œuvre; néanmoins il demeure, ainsi qu'il est nécessaire, en sa forme vulgaire de Mercure coulant, sans se fixer parfaitement; mais après la décoction du grand Œuvre, il s'échauffe, appesantit et fixe petit à petit, tant qu'il endure le feu excessif et ses jugements, car le feu éprouve et juge tout.

Enfin, les Philosophes nous avertissent d'user du feu d'Égypte, donnant à entendre par ce mot qu'il faut user d'un aussi petit feu que celui d'Égypte pour le commencement de notre Pierre, comme si nous voulions faire éclore des poulets, en la génération desquels si le feu était trop grand, il les cuirait, là où il faut qu'il les corrompe et putréfie sous la conservation de leur espèce, avant qu'ils s'animent, parce qu'il est impossible d'animer une matière sans la corrompre, et de la putréfier sans l'animer, car toute putréfaction tend à nouvelle génération.

La putréfaction donc pour la génération de notre Médecine parfaite, est requise en l'Œuvre de notre Pierre; cependant il faut user de ce petit feu comme celui des Égyptiens, en éclosant les poulets, afin de corrompre et putréfier nos matières sous la conservation de leur espèce, autrement il les corromprait radicalement, chassant et faisant évanouir le Mercure en fumée, ou en l'altérant avant le temps avec son soufre en une poudre inutile, ou les brûlant; mais, s'il est proportionné à la qualité de nos matières, il les putréfiera et, en cette putréfaction la femelle dissoudra le mâle en sperme, et semblable à elle; et la masculine l'animera de la forme et âme de son espèce; ainsi, il faut que toute putréfaction se fasse avec douce chaleur, lente, humide et requise aux corruptions et générations.

Nous avons assez amplement discoursu du feu, par le moyen duquel notre Pierre est faite, dont la pratique n'est que d'assembler et cuire notre Soufre et Mercure ensemble, lesquels les Philosophes ont appelés de divers noms; entre autres, ils ont appelé le *Soufre Roi*, pour ce qu'il est le plus excellent des Métaux, qu'il a une puissance occulte de les enrichir et orner comme lui, en donnant aide à la nature par notre Art; ils l'ont aussi appelé *Lion rougis-sant*, parce qu'il est le Roi des animaux, et qu'il a du rouge; et de plusieurs autres noms. Ils ont aussi appelé leur Mercure de divers et étranges noms pour obscurcir et déguiser leur Œuvre, le nommant *Dragon volant*, et toujours veillant, à cause qu'il a un venin mortel, et si fort qu'il peut tuer le plus noble métal en le mordant, c'est-à-dire l'Or en le dissolvant; *volant*, pour ce qu'il ne peut endure le feu, qu'il ne s'en aille et s'envole en l'air et en fumée; et *pugil*, parce qu'il est toujours flambant et éclairant, et toujours mouvant, sans aucun arrêt, et de divers autres noms. Quelques Philosophes, même les

ont alliés ensemble, appelant le Soufre *Gabricius*, et le Mercure *Beia*, le frère et la sœur, disant que pour venir à la Médecine parfaite, il fallait que la sœur tua son frère, et que le frère tua la sœur ; ce que vous verrez dans la dissolution, c'est-à-dire que la matière agente et patiente soient de même espèce, différente seulement de sexe, vu que le frère et la sœur sont tout d'un sang ; aussi sont le Soufre et le Mercure de notre Pierre : qui plus est ; cette consanguinité dénote que la semence féminine de notre Œuvre approche si près de la masculine, que peu s'en faut que ce ne soit une même chose, et la différence n'est sinon de la chaleur de l'un, et de la froideur de l'autre.

Préparation de l'Or pour le mariage en la seconde Opération

Prends donc, au Nom de Dieu, le Père Tout-Puissant, le Soleil bien purgé au ciment royal ou passé par l'Antimoine, tant qu'il soit bien pur, puis battu en feuille, comme celle dont on dore le fer avec la Pierre sanguine, et le marmorise avec du vinaigre distillé, puis le dessèche et remarmorise en poudre impalpable, lequel ainsi préparé, est le vrai et vieux Roi des Philosophes, dépouillé de ses habits et ornements royaux, dépecé par menues pièces, séant sur le bord de la fontaine pour être jeté dedans, afin de recouvrer la santé et de reprendre un nouveau corps, en couvrant la fleur de sa jeunesse, avec dix fois plus de force et de beauté qu'il n'avait, et se revêtissant de plus beaux et précieux ornements qu'il n'avait oncques portés, par la vertu de la fontaine son amoureuse, qui l'aura tiré à elle. Le Soleil donc, Roi des Métaux, pulvérisé, comme j'ai dit, c'est le Roi qui est dépouillé de sa forme, à cause qu'il est tranché et découpé, et est dit, pour ce sujet le Roi dépouillé de ses vêtements, et alors, il est prêt d'être amalgamé avec son Mercure ; ils disent qu'il s'assit sur le bord de fontaine, dans laquelle il se jette et se précipite, quand on amalgame avec son Mercure.

L'amalgame se fait ainsi : prends une demi-once de Soleil en poudre impalpable, accoutré comme dessus, et l'amalgame avec deux onces de Mercure, comme j'ai dit ci-dessus, d'un poids de Soleil sur quatre de Mercure, cuit deux ans par le feu d'Égypte, un an sur le premier degré et l'autre sur le second, puis, fais laver ton amalgame avec son eau nette, tant de fois, qu'elle en sorte claire sans aucune vilenie, et le dessèche ; il ne faut que deux onces de Mercure et une demie de ferment ; cet amalgame ainsi fait, les Philosophes l'appellent fermentation, parce que le Soleil est vrai levain de l'Élixir : tu prendras donc cet amalgame et tu le mettras dans un matras de verre, qui puisse soutenir le feu, et duquel l'amalgame n'occupera que la troisième partie ; la matière étant dedans, il faudra sigiller du sceau d'Hermès et note que s'il n'est bien fort, tu es en danger de tout perdre.

Les Philosophes l'ont figuré sous le nom d'une chambre claire et diaphane, disant que la fontaine dans laquelle le Roi s'était baigné, ou le lit où il était couché avec sa mie ou sa femme, était une chambre claire et transparente, entendant par la chambre le matras, lequel il faut mettre dans le four de digestion, pour le cuire à feu d'Égypte quatre mois ou plus, selon l'Almanach philosophique, pour le blanc et le rouge, c'est-à-dire autant de mois qu'il sera de besoin.

Ils ont caché le four sous le nom de muraille de pierre, laquelle avait la dite chambre si bien close et fermée, qu'il n'y avait qu'une seule porte, par laquelle un seul Valet de chambre, sans plus, entraînait et administrait au Roi ce qui lui était nécessaire; voulant par cela nous faire entendre que, depuis que la matière est dans le fourneau, il ne faut qu'un homme et qu'une porte pour gouverner et entretenir le feu, le continuer également à chacun des degrés sans refroidir, s'augmentant de Saison en Saison, en le continuant jusqu'à la fin de l'Œuvre, sans croître ou décroître la chaleur: et par ces degrés également proportionnés, tout notre Œuvre est parfait; à toutes ces choses, l'Artiste sera attentif et, ainsi, il n'aura pas grande peine.

Les Philosophes l'ont signifié, en disant que la pratique et façon de la Pierre des Philosophes est l'Œuvre des femmes, pour qui la première occupation, en leur ménage est d'attiser le feu, et de faire bouillir le pot; ce qui est plus difficile que d'entretenir notre feu, et le continuer proportionné par ses degrés; tu allumeras donc le premier degré du feu d'Égypte sous notre matière un an, qui veut dire quarante jours sans l'éteindre, croître, ni diminuer, ni sans ôter la matière de dessus le feu, en façon que ce soit, ni sans la refroidir pendant ce temps; à l'aide de ce feu linéaire la dissolution et putréfaction se font par une même action de feu intérieur, et de la matière féminine agente sur la masculine; il est ici requis de savoir ce que c'est que putréfaction.

Putréfaction est une action tempérée de la chaleur extérieure sur l'humidité de la matière, qui a pouvoir de corrompre et altérer sa forme, et lui induire une nouvelle; ce que nous voyons dans la première année par le premier degré de feu d'Égypte, qui aide à l'humidité du menstrue, et corrompt la grosse et solide forme du Mercure, comme lui qui est la vraie solution de la matière.

Cette solution est une réduction d'une matière, laquelle finit aussitôt que le Soleil est réduit en Mercure; ainsi elle n'est qu'une espèce de putréfaction, et quoiqu'il ne se fasse point de dissolution sans putréfaction, cependant la putréfaction peut se faire sans dissolution; la putréfaction donc dure jusqu'à ce que la matière soit devenue blanchâtre.

Quand les Philosophes ont dit que le fixe fût fait volatil, et le volatil fût fait fixe, et que ce qui était en bas était comme ce qui est en haut, et que le haut est comme le bas, ils n'ont pas voulu inférer autre chose, sinon qu'il fallait que le Soleil qui est fixe, et corps terrestre, lequel pour sa pesanteur tombe toujours en bas, fût dissous en Mercure, à cause qu'il est esprit volatil et léger, et s'envole en fumée, cherchant son élément, ainsi que font toutes les choses aérées et ignées qui montent sans cesse, pourvu qu'elles ne soient renfermées : et encore quand elles sont encloses, elles ne font que tourner et circuler dans leurs vaisseaux, cherchant leur issue pour monter à leur centre ; il faut donc fixer le volatil, c'est-à-dire faire en sorte que le Mercure soit fixé et arrêté de la nature du Soleil, ce qui se fait lorsque la dissolution se fait dûment, continuant le feu par les règles générales des Philosophes, qui disent que cette dissolution est le premier principe de la congélation, et que le ferment étant dissous, aussitôt il congèle son menstrue, ce qui se fait en cuisant continuellement notre matière par les règles du feu, tant qu'elle soit fixe et arrêtée sur les jugements et essais.

Notre Soleil donc subtilisé et réduit en sperme, est le vrai soufre et ferment de notre Pierre, lequel étant joint à notre Mercure, et ému par le feu extérieur, ils s'embrassent si amoureusement tous deux, qu'ils se mêlent jusqu'à leurs petites parties en se congelant, car le ferment chaud et sec en son intérieur boit incontinent l'humidité de son menstrue et le dessèche, parce qu'il est de son espèce, et le desséchant, il l'endurcit et appesantit, arrête, et fixe avec lui ; en telle sorte qu'ils sont faits tous deux d'une matière seule et parfaite.

Parlons maintenant de la conversion des éléments, fort nécessaire pour la confection de notre Œuvre, c'est-à-dire de leur séparation, ce qui est entendu de fort peu de personnes : mais les Philosophes par ce mot de séparation, ont voulu dénoter qu'il fallait que la matière de notre Pierre reçoive de degré en degré la qualité des éléments, avant que de venir à la maturité et perfection requise ; et quand ils ont dit qu'il fallait mettre l'eau à part et chacun des quatre éléments, ils ont voulu faire entendre que leur matière doit recevoir la qualité des quatre éléments l'un après l'autre, depuis la plus parfaite jusqu'à la plus imparfaite ; parce que l'on ne saurait passer d'une extrémité à l'autre sans un milieu et moyen ; la séparation donc des éléments faite selon les Philosophes, il faut retourner à notre solution de la matière, et déclarer ses effets et les énigmes des Philosophes, et, puis nous déclarerons le reste de la putréfaction.

Quand les Philosophes ont dit qu'il fallait que la sœur tuât son frère, parlant du Dragon volant, du Dragon sans ailes, et du Lion rugissant, ils ont voulu signifier que le menstrue, déguisée sous ces noms, dissolve son soufre

et ferment, qui est le Soleil, lequel ne saurait rien engendrer s'il n'est réduit en sperme, sa première matière ; cela arrivant en la dissolution, il est propre à multiplier son espèce, ce que les Philosophes entendent sous ces paroles obscures, appelant la dissolution coït, et assemblément naturel du mâle et de la femelle ; après lequel coït s'ensuit la conception, parce que les deux semences qui sont rencontrées demeurent enfermées dans le ventre de la femelle, c'est-à-dire dans le vaisseau propre du naturel, sur le feu proportionné, lequel par son acte achève de putréfier les matières ; et en les putréfiant la nature les anime ; c'est alors qu'elles perdent leur forme spermatique et qu'elles deviennent en boue et en fange noire, qui est le principe de la congélation laquelle se fait ainsi.

Congélation est la dessiccation d'une matière humide, et la restriction d'une matière coulante par la chaleur du feu extérieur et intérieur, desséchant l'humidité de la matière.

Au commencement de cette congélation, le frère tue la sœur, et la sœur tue le frère, et incontinent venant à putréfier, la nature convoiteuse de la génération les unit et anime ; ainsi, les deux morts pourrissent ensemble et reprennent une forme plus excellente que n'était leur première ; ce que les anciens Philosophes ont autrement figuré, disant le Roi être sorti de la fontaine dans laquelle il avait été noyé, et son corps coupé et desséché, être guéri et consolidé, ayant un corps plus jeune, plus beau, plus robuste, et plus excellent de la moitié que le premier.

Aussitôt que l'âme est infuse dans la matière, l'imprégnation se fait par l'âme qui entre dans icelle, et n'est autre chose que l'entrée du soufre dans le profond des petites parties de son menstrue, lesquelles il fait végéter et croître en son espèce, desséchant leur humidité petit à petit, selon la proportion du feu à ce requise ; que si la congélation se fait avant le temps et si la matière paraît rougeâtre ou d'autre couleur que noire, l'Artiste se doit déconforter ; car le feu, qui agit tempérament en la matière onctueuse, la fait premièrement noircir, de plus blanchir, et alors il peut se réjouir et s'assurer de la fin désirée ; et si au bout du temps compétent il voit que sa matière se congèle, et se congelant demeure noire, c'est signe de parfaite et mûre dissolution, et que la matière est animée, de quoi la couleur noire donne assurance certaine, et réjouit le Philosophe.

Les Philosophes ont appelé la tête du Corbeau cette bienheureuse noirceur, parce que, tout ainsi que les petits des Corbeaux, nouvellement nés, sont blancs huit ou dix jours et que leur père et mère les abandonnent jusqu'à ce qu'ils soient vêtus de plumages noirs comme eux, alors ils les reconnaissent pour leurs enfants et les nourrissent en leurs nids ; notre pierre aussi avant sa

dissolution est blanche, et quelque temps après : ce qui nous empêche de pouvoir juger si la dissolution requise est parfaite, jusqu'à ce qu'elle ait changé de couleur, laquelle si elle est autre que noire en son changement, elle n'engendrera rien au désir de l'espérance ; et pour cela l'opérant la doit abandonner comme font les Corbeaux envers leurs petits.

Mais, si elle est noire, c'est signe de parfaite dissolution physique, précédant l'imprégnation, avec assurance de la naissance de l'enfant désiré. Pourquoi l'Artiste doit prendre courage, reconnaître son œuvre légitime, et le noircir jusqu'à sa perfection, avec le feu d'Égypte, selon son exigence, lui allumant son second degré du feu d'Égypte pour lui ôter la noirceur ; et à l'heure que l'Artiste voit la couleur noire nager dessus la matière, qui est la grossière terre puante, sulfurée, infecte, corrompante et inutile, il la faut séparer d'avec le pur, en lavant et relavant tant de fois avec eau nouvelle, qu'elle en devienne blanche ; ce qui se fait par la nature aidée de l'Art, et est entendu de fort peu de gens, qui manquent en ce seul point de lavement de la noirceur de la Pierre, faute d'entendre les Philosophes, qui disent qu'il faut laver et relaver leur matière avec réitération d'eau nouvelle, tant que la noirceur s'en soit allée : toutefois, ils n'entendent pas, par ces lavements et relavements qu'il faille ôter la matière de dessus le feu et y ajouter nouvelle eau, ni essuyer la taie noire qui nage dessus ; mais qu'il faut continuer le feu, en l'augmentant par sa continuité, qui en accroît la force d'un degré, duquel la chaleur humide et tournoyante chauffe et dessèche la matière tellement qu'elle blanchisse.

Que s'ils entendaient bien que le feu purge et nettoie mieux que l'eau, et que par le moyen d'icelui les Philosophes ont signifié la clarté luisante, continue et mondificative des solutions et ordures de notre Pierre, ils ne tomberaient pas dans l'inconvénient comme ils font, et ils parviendraient à leur dessein ; en quoi manquant, ils tuent et privent leur matière de son esprit, en lui ajoutant de nouveau menstree, et en l'ôtant de dessus le feu, et de son vaisseau ; par là, ils la refroidissent, ce qu'on ne peut faire, sur peine de la rendre inutile ; ils ne s'y tromperaient point, s'ils entendaient ce que c'est que ablution.

Ablution n'est autre chose que l'abstraction de la noirceur, tache, souillure et immondicité, laquelle se fait par la continuation du second degré de feu d'Égypte qu'il faut allumer et doubler sous la matière aussitôt qu'on la voit noire, le continuer un an entier, sans l'augmenter ni diminuer, ni lever la matière de dessus le feu ni la refroidir ; et cette augmentation de feu procède en ce temps de sa continuité.

Le feu donc de notre Pierre par sa continuation et assiduité lavera, net-

toiera et purgera la noirceur, puanteur, venin et poison de notre matière, que la putréfaction a engendrés ; non pas en les séparant d'icelle, mais en les dévorant et attirant à lui invisiblement, à cause de la noirceur, dont il donne la marque pour signe de sa mondification, par les couleurs qui apparaissent sur la matière ; à savoir la grise, puis la noire, qui est le commencement de la dessiccation, dévorement et purgation de l'immondicité, et ensuite la blancheur, qui est la parfaite mondification ; puis, après elle apparaît la couleur plus rouge qu'un rubis, qui est l'extrême dessiccation, et la purgation la plus accomplie que l'on saurait trouver en ce monde. Lorsque la matière commence à perdre sa blancheur et à rougir, il apparaît un nuage de toutes les couleurs dans le ventre du matras, comme la couleur d'Iris en la Mer, laquelle s'engendre des rayons du Soleil, retenus et réfléchis dans la concavité de la nuée humide ; ainsi notre matière qui a un peu d'humidité, que le quatrième degré de feu élève dans le matras en blanc et diaphane, rend une vapeur rutilante brûlante, qui se réverbère dans le creux du vaisseau, parce qu'elle ne peut sortir, où par le moyen rayon du feu extérieur, elle reçoit diverses couleurs, changeant de tannée en jaune, rouge et verte, qui apparaissent dans le ventre et la concavité du matras, comme font les rayons du Soleil dans l'Arc-en-Ciel, que nous appelons Iris.

On voit donc en notre Pierre toutes les couleurs, desquelles la première est la noire, pendant laquelle il faut séparer le pur d'avec l'impur, le salubre d'avec le corruptible et venin mortel, que les Philosophes ont ainsi nommé à cause de la putréfaction qu'elle engendre et pour signifier l'action du Lion et du Dragon, et finalement à cause des matières qui étaient mortes ; ce qui n'arriverait point si la nature et l'imprégnation de notre Enfant Philosophique ou grand Élixir ne les eût animés, pour le produire et enfanter à nos yeux, à quoi nous ne pouvons parvenir sans le nourrir au ventre de sa mère, jusqu'au temps de son enfantement, qui n'est que le matras de verre clair et blanc comme la Lune : ils usent de ce nom, d'autant qu'il n'y a rien plus semblable à la Lune que le verre ; car il est clair et pâle comme elle, et reçoit les couleurs des vapeurs auprès du feu, comme elle fait celle du Soleil. Ils ont ainsi appelé ce verre ou matras le ventre de la mère, qui ne veut point d'autre matière pour nourrir son enfant, que le vrai soufre et ferment parfait inclus en icelui ; et il ne faut que deux onces de menstrue, sur une demi-once d'icelle, et toute la matière ne doit peser que deux onces et demie en tout ni plus ni moins selon le poids Philosophique, auquel il faut avoir recours ; et les Philosophes appellent le menstrue, la matière de leur Pierre, le Lion, l'Élément de l'eau, le Dragon igné, l'Élément terrestre imprégné d'un feu de nature.

Tout ce qui paraît à nos yeux est composé de forme et de matière, desquelles la première est l'air et le feu, l'esprit, la vie, l'Âme, l'essence, et la

disposition qui donnent à leurs sujets action et être ; la seconde est la terre et l'eau, la froideur, l'humidité, la matière morte, indisposée, sans mouvement, sans vie, vigueur, ou subsistance : et c'est celle qui est le menstrue de la Pierre ; c'est pourquoi elle retient le nom de matière ; au contraire le soufre retient le nom de forme, parce que sans lui le menstrue ne saurait pourvoir à la dignité de la Pierre.

Les Sages ont même dit comment le menstrue est la matière de la Pierre, savoir parce qu'elle représente les deux Éléments l'eau et la terre, patientes féminines, lesquelles ne peuvent rien produire, s'ils ne sont échauffés de l'air et du feu, masculins et agents, représentés en notre Pierre par le soufre et ferment Philosophal ; et à cette occasion, ils en retiennent le nom, à l'exemple des animaux, et ainsi ils les ont nommés semences masculines et féminines, desquelles la première est l'âme qui forme et dispose la féminine, qui est une matière homogène : cela se connaît aux animaux, vu qu'il n'y entre qu'un peu de semence solaire et ignée du mâle et à une fois, laquelle la femelle conçoit en son ventre où elle anime, foment et nourrit la semence par son sperme lunaire et humide : ainsi, en notre Œuvre, l'enfant est conçu par l'opération du soufre spirituel, et après est nourri de sa propre substance, humide, maternelle jusqu'à l'enfantement ; ainsi donc un peu de soufre est nourri d'une grande quantité de menstrue, tous deux enclos dans un petit vaisseau, comme un petit germe de coq dans un œuf, avec une grosse masse de matière et semence féminine, laquelle il digère et amène à sa perfection, par le moyen de la chaleur continuée, jusqu'à temps que le poulet soit éclos.

Il n'y a génération au monde qui approche tant de notre Pierre que celle des poulets, ce qui est cause que les Philosophes ont appelé leur matière enclose dans le matras sigillé du sceau d'hermès, l'œuf des Philosophes ; car si à l'un il n'y a qu'un peu de semence masculine sur une grosse masse féminine, ainsi est-il de l'autre ; s'il ne faut qu'un petit feu pour amener l'un à sa perfection, l'autre n'en veut point de grand ; et si le feu de l'un semble avoir de l'humidité avec sa sécheresse, celui de l'autre est fait des deux : de même, si le feu de l'un doit être continué sans que sa matière refroidisse, ou qu'il soit interrompu, ou sans qu'on la puisse cuire à deux fois, à peine de faire mourir le poulet sans jamais pouvoir ressusciter, aussi, si le feu de l'autre est éteint ou discontinué, ou que la matière refroidisse, l'Œuvre périra sans aucune espérance de lui pouvoir rendre les esprits vitaux. Ainsi, tout ainsi qu'un œuf a tout ce qui lui est nécessaire pour la génération du poulet, qu'il n'y faut rien ajouter, et qu'il n'y a rien de superflu qu'il faille ôter, de même aussi il faut enclore en notre œuf tout ce qui est nécessaire à la génération de la Pierre, tout cela est contraire aux lavements, dont usent plusieurs mal expérimentés pour ôter la noirceur de leur matière. Aussi, si l'on rompait les œufs avant le

temps que les poulets doivent sortir, ils mourraient et on ne pourrait trouver moyen de les achever de couvrir ni éclore, parce que l'esprit solaire séminal et agent, déconcerté en son ouvrage, se dissipant, tournerait à autre Iliade; d'ailleurs, l'eau élémentaire et extérieure les tuerait et humerait les esprits essentiels de vie, laquelle cesserait faute d'archée moteur; ce qu'aussi ferait notre matière si on débouchait le matras et si on en tirait la matière dehors; car on dissiperait et éteindrait les esprits de notre Pierre, lesquels en sont le mouvement et l'opération.

Pour conclusion, tu continueras ton feu jusqu'à la fin de l'Œuvre, lequel tu nourriras de chaleur graduée, de laquelle le second degré sera doublé de moitié, et continué depuis la noirceur jusqu'au commencement de la blancheur, ce qui doit être 40 jours pour le moins, autant que le premier degré. Après les 40 jours et les deux premiers degrés de feu finis, tu tripleras ton feu, et le continueras tant que la matière passe en blancheur toutes les neiges du monde; et pour le moins aussi longtemps qu'un chacun des premiers degrés. Maintenant, il faut noter que, si la matière est fermentée de Soleil pour le rouge, elle est parfaite pour le blanc sur le tiers degré du feu, à l'heure qu'elle est sur le plus haut point de sa blancheur, sans que tu la lui puisses cuire davantage sur le blanc, à peine de perdre et gâter le tout pendant sa couleur blanche, parce qu'elle rougira pour parvenir à sa perfection rouge par l'action du feu, qui achèvera de dessécher son soufre et lui ôter son humidité, causée de sa blancheur en laquelle notre Médecine n'est que le Soleil; ce que les Philosophes ont montré, disant, qu'on ne peut transmuter le Soleil en Lune que par la voie de la Pierre, en les cuisant, et que celui qui sait conduire jusqu'à ce point de parfaite blancheur, sait tout.

Mais si la Pierre est fermentée de Soleil et Lune après le troisième degré de feu d'Égypte, il lui faut encore donner un autre feu pour la fixer, non pas d'Égypte, car il finit en l'Œuvre à la fin du troisième degré; mais le quatrième degré de feu à la mode de Perse, que tu continueras pour le moins un an ou, même autant que chacun des autres: et finalement jusqu'à ce que la matière soit fixe sans s'envoler ni fumer sur la lamine de cuivre ardente; que si elle fumait, il la faudrait encore continuer sur le quatrième degré de feu de Perse, jusqu'à ce qu'elle ne fume plus, et en cet endroit il faut remarquer que ce quatrième degré de feu de Perse se doit donner et conduire aussi par degrés; le premier plus doux, le second plus fort, le troisième encore redoublé, et le quatrième renforcé de moitié. Toutefois, ces 4 degrés ne doivent non plus durer qu'un des autres degrés, qui est de 40 jours, à la fin duquel tu laisseras mourir ton feu et refroidir ta matière sur les cendres; ce qui étant fait, elle sera prête à recevoir l'incération, après laquelle elle sera parachevée: ainsi

est la Médecine rouge, après qu'elle a été fixée sur le dernier degré du feu de Perse.

Les trois premiers degrés de feu donc, cuisent la matière, la purgent de toutes mauvaises humeurs, et la mettent au plus haut degré de blancheur qui soit en la nature, par quoi elle est prête d'être tirée de son vaisseau ; ce qu'étant fait, elle peut vivre, c'est-à-dire porter son exubérance, et donner perfection aux imparfaits par sa perfection, et les parfaire comme une Lune fixe ; mais elle est parachevée de cuire et digérée par le cinquième degré de feu de Perse ; lorsque la Médecine ne fume plus et qu'elle prend la couleur rouge, tant qu'elle passe le rubis en beauté, et couleur rouge cramoisi, enfin, elle est permanente. Pour lors il est temps de l'ôter de dessus le feu, parce qu'elle est parfaite et vivra, c'est-à-dire qu'elle donnera la vie et transmuera les corps imparfaits en fin Soleil et, même guérira toutes les infirmités du corps humain par son extrême chaleur sans excès ; néanmoins elle a acquis une grande vertu et force céleste en son tempérament sur le cinquième et dernier degré de feu de Perse, que les Philosophes ont comparé aux Astres du cinquième Ciel, lesquels par leur chaleur dessèchent durant le cours de neuf mois, les humeurs nouvellement émues et amassées sur l'enfant par l'Étoile du huitième mois.

Lorsque ta matière est ainsi rouge, les Philosophes l'appellent chaux du Soleil calciné avec le mercure au four de réverbération, selon l'intention des Sages ; mais cette chaux Philosophique n'est pas encore fusible ; car elle est comme morte, c'est-à-dire sans assez de vigueur, si elle n'a point encore été incérée ; et l'incération est prise par les Philosophes pour la fixation : il est grandement requis, pour en faire la distinction, de savoir ce que c'est qu'incération.

L'Incération, donc, est une fixation molle, ou l'adoucissement d'une matière sèche, aride et sans fusion ni ingrès, qui la rend fusible comme cire, aiguë, permanente dans les corps avec lesquels elle est fondue. Il faut que cette Incération se fasse avec du mercure pareil et de même matière, que celui duquel la Pierre est faite, et non autrement, ce que tu feras ainsi.

Prends une Médecine fixée comme dessus sans s'envoler sur la lamine ardente ; tu la réduiras en poudre impalpable sur un porphyre ; puis, fais-en un amalgame, avec six fois son poids de mercure mortifié, comme j'ai dit ci-dessus, et animé, qui ait été deux ans sur le feu, un sur le premier degré et l'autre sur le deuxième ; et pour faire court, il faut qu'il soit de celui-là même de quoi la Pierre est faite, que tu incéreras et mollifieras. Sur quoi, tu dois noter que la Médecine blanche doit être nécessairement amollie, adoucie et

incérée avec du mercure animé de la Lune pour le blanc et du Soleil pour le rouge, autrement, tu ne feras rien qui vaille et perdras ta Médecine.

Ton amalgame étant fait, tu le feras laver et relaver avec son eau tiède et claire, tant de fois qu'elle en sorte claire et nette, puis tu le feras dessécher naturellement par le travail; il ne restera d'humide que ce qui suffira pour tenir la matière un peu plus molle en forme de pâte bien épaisse, laquelle restant dans son matras bien luté de bon lut par le col et scellé du sceau d'hermès, se parfera au four d'athanor, sur le feu Philosophique, que tu gouverneras par degrés; le premier sera petit et modéré, le second plus fort de moitié, et le troisième encore renforcé de moitié, et tu continueras chacun pour trois mois ou comme tu verras que les couleurs qui apparaîtront le requerront.

Si tu vois que ton mercure s'envole, et qu'il ne se puisse fixer sitôt, ne t'étonne pas pour cela, car il suffit que son odeur demeure et qu'il mollifie la matière sans qu'il la fixe; et s'il y demeure, c'est tout un: et si, pour une, deux ou trois fois, la matière n'est pas fusible comme cire, tu la repulvériseras et l'amalgameras avec six fois son poids du même mercure que tu as fait; et autant qu'il sera requis, fais encore laver ton amalgame, dessèche-le, et après fais cuire comme dessus: continue tant de fois cela que la matière soit fusible comme cire, et alors elle sera prête à être jetée en projection sur les imparfaits. Elle n'est plus en cet état une matière impuissante, mais elle méritera le nom de Roi devenu plus beau, plus fort, plus parfait et plus jeune qu'il n'était, avant que d'entrer en la fontaine, et enrichi d'une couronne, de vêtements et ornements plus précieux et plus riches qu'il n'avait jamais portés; par là seront aussi le frère et la sœur, le Lion et le Dragon, ressuscités plus jeunes et plus beaux qu'ils n'avaient été.

Il nous faut maintenant venir à la projection et enseigner le moyen de la faire sur les corps imparfaits ou sur le mercure mortifié ou animé, ce que nous enseignerons de degré en degré, suivant le discours de cette pratique sur le mercure vulgaire ou argent vif.

Projection est une fusion de la Médecine parfaite sur les corps imparfaits ou moyens minéraux, chauds et bouillants; ce qui se fait ainsi.

Fonds cent poids de lune pure, laisse-la bien bouillir, et lorsqu'elle sera bien bouillie, fais des petites pelotes d'un poids de la Médecine rouge et en jette une sur la lune fondue et bouillante, et quand elle sera consommée, jettes-y en une autre: ce que tu continueras tant que cent poids de ta lune aient consommé un poids de ta Médecine rouge: laisse le tout en bonne fonte, remuant depuis le commencement jusqu'à la fin, avec une verge de coudre ou autre bois; afin que tout se mêle bien ensemble l'espace d'une heure ou

de deux : puis, couvre le creuset de charbons, et étant refroidi, romps-le et en retire la matière, que tu referas fondre et jetteras en lingot, et tu auras Soleil à 24 carats, meilleur que celui de la minière terrestre.

Il ne faut pas s'étonner si j'ai dit qu'il faut jeter ta médecine rouge sur la Lune, parce que la Lune est plus parfaite que les autres imparfaits, ce qui est cause qu'elle se transmue plutôt, avec moins de peine et moins de médecine, et plus parfaitement que les imparfaits ; ce que tu peux reconnaître, parce qu'un poids de la médecine rouge ne tombe que sur dix des imparfaits, en ce qu'ils sont si crus, froids et pleins de vilenie, de terre et soufre noir et puant, qu'un si petit poids ne saurait teindre, échauffer, cuire et digérer un plus grand nombre, ni le purger de ses imperfections et infections, ce qu'il faut néanmoins que la médecine fasse, autrement elle ne transmuera pas en Soleil ; mais, en transmuant la Lune, elle n'a pas beaucoup de peine, car elle est pure et nette, presque assez cuite, et est rouge en son intérieur, tellement qu'il ne faut qu'un peu de médecine pour achever sa digestion, et pour parfaire sa teinture occulte.

Si tu veux faire fin Soleil et Lune des imparfaits, choisis celui qui d'entre eux est le plus parfait ; savoir le cuivre, et fais projection sur lui, blanche ou rouge, selon que tu voudras transmuier et en fondre, dix poids ; et quand il sera bien fondu, et si chaud qu'il commencera à tourner en fumée, jettes-y une dixième partie de notre médecine, trois fois mise en pelotes, et gouverne le feu comme j'ai dit de la Lune ; puis, jette ta matière en lingot, et tu auras Soleil ou Lune, selon que sera la médecine, meilleur que le naturel ; les autres imparfaits se transmuent aussi en Soleil et en Lune de cette façon, mais ils ne sont pas ni si clairs ni si beaux, que ceux qui sont faits de l'imparfait ci-dessus, parce qu'il est plus beau, plus clair, et plus net que les autres imparfaits, et approche plus de la perfection.

Or, si tu veux faire projection de cette médecine sur le mercure vulgaire, tu le peux faire, comme aussi sur le Mercure des corps imparfaits, moyens et minéraux, sans aucune préparation, pourvu qu'en les transmuant, ils aient été bien séparés et purgés de leur grosse terre, puante et infectée ; car autrement la terre empêcherait la perfection et ne ferait rien qui vaille.

Note en cet endroit, que le Mercure vulgaire, animé et réchauffé, se peut convertir en Soleil, quoiqu'il soit fermenté de Soleil ou de Lune, et non au contraire ; car le Mercure vulgaire qui est seulement fermenté de l'Or, comme par exemple d'un poids et demi d'Or sur vingt-quatre poids dudit Mercure qui, par ce moyen, est vrai Mercure d'Or, puisqu'il en a toutes les qualités, ne peut se transmuier en Lune par la médecine blanche, parce qu'il est trop parfait et qu'en se congelant et fixant avec elle, il tire toujours sur sa couleur

d'Or, ou de Mercure; et partant il faut conserver ce Mercure pour la multiplication ou pour faire l'Or avec la médecine rouge ou soufre du Soleil pour l'abréviation.

Mais les autres Mercures que l'on peut tirer des imparfaits et moyens minéraux et tous autres Mercures vulgaires préparés, comme nous avons enseigné, excepté celui du Soleil, reçoivent la forme parfaite de la Lune par la médecine blanche, si tu les gouvernes comme s'ensuit.

Mets, dans un creuset, six poids de Mercure vulgaire, ou de quelque autre des imparfaits, sur le feu de charbons ardents, et l'y laisse tant qu'il commence à pétiller et s'envoler; puis, jette sur icelui un autre poids de médecine, qui fondra incontinent, et en fondant elle congèlera le Mercure: tous les deux se congèleront et fixeront en une poudre grisâtre, qui ne fera aucun signe de s'en aller ou s'envoler; lorsque tu verras cela, tu approcheras et accroîtras le feu autour du creuset et le souffleras doucement, puis continueras, tant que la matière commence à devenir fort blanche, ou très rouge; ensuite, couvre tout ton creuset de charbons, et laisse mourir le feu, et refroidir ta matière; après quoi fonds-la, et tu auras bon Or ou Argent, selon la nature de ta médecine.

Cette projection a été figurée par les Philosophes, disant que le Roi à l'issue de la fontaine, amende tous ses sujets, et les a fait Rois; les a couronnés de riches couronnes, voulant signifier par les sujets ces corps imparfaits, qui reçoivent la perfection par la projection de la médecine; ils ont aussi figuré la fixation de tous les Mercures en Or ou Lune, disant que les Oiseaux qui passaient par-dessus la chambre où était le Roi, s'arrêtaient et perdaient leurs ailes, appelant ainsi le Mercure du nom des Oiseaux; ils ont même signifié cette projection par les dents des Dragons ressuscités, qu'ils disaient avoir tant de force, que leurs dents jetées et semées en terre produisaient des hommes, tant ils étaient vertueux; signifiant par les dents la poudre de la médecine, et par les hommes, les Métaux imparfaits fondus en toutes sortes de Mercures; ils ont aussi signifié la projection, disant que leur Œuvre était un jeu de petits enfants, qui se réjouissent ensemble à faire de petites choses émerveillables, et qui sont bien aisées: voulant dire qu'après que la médecine est faite, ce n'est qu'un petit passe-temps pour faire la projection, transmuier les corps imparfaits, et les rendre parfaits.

Il est temps maintenant de venir à la multiplication de la Pierre, qui est de deux espèces, l'une en vertu ou qualité et l'autre en quantité.

La multiplication en qualité est une augmentation de vertu, tellement que la médecine qui n'a de vertu que sur dix poids, se multipliera en telle sorte

qu'elle aura force et puissance sur cent, et celle de cent étant multipliée ira sur mille et ainsi de suite jusqu'à l'infini ; si pourtant tu veux que ta médecine tombe un poids sur cent des Métaux imparfaits fondus et sur autant de Mercure animé et échauffé, et sur dix poids de Mercure vulgaire cru, et sans être mortifié ni préparé, il faut commencer ton Œuvre tout de nouveau, en cette façon.

Fais un Amalgame de quatre onces de ta Médecine parfaite après la première préparation ou façon, avec dix onces de Mercure animé et cuit deux ans, pareil à celui de quoi elle est faite, et te donne de garde de prendre du Mercure animé de Lune, pour amalgamer la Médecine rouge, autrement tu gâteras tout ton Amalgame : cela fait, lave et relave-la dans son eau, tiède et nette, en l'œuf philosophique, tant qu'elle soit claire ; la matière ne doit pas passer la moitié dudit matras, lequel tu sigilleras du sceau d'hermès et le mettras dans le fourneau sur le Feu philosophal.

Ce qu'étant fait, tu lui donneras le premier degré du Feu d'Égypte, jusqu'à ce que la matière soit dissoute, qu'elle commence à s'épaissir et qu'elle soit noire ; puis tu lui augmenteras le Feu d'Égypte d'un degré, et lui continueras tant qu'elle soit plus blanche que neige ; et si c'est la Médecine blanche, pour lors le Feu d'Égypte est fini, il faudra pourtant rallumer le Feu de Perse pour le quatrième degré, lequel tu lui donneras par quatre degrés entiers, lesquels tu compasseras en longueur de temps seulement dans un des degrés du Feu d'Égypte, et les départiras en quatre, donnant à chacun degré d'icelui Feu de Perse, une quatrième partie du temps du Feu d'Égypte ; un de sept degrés, comme j'ai dit, lui augmentant de moitié, et changeant l'un après l'autre, tellement qu'au dernier, le feu soit bien fort et bien grand ; puis laisse-le mourir et refroidir la matière sur les cendres. Mais, si la matière est fermentée de rouge, il faut que, lorsqu'elle aura acquis une couleur très blanche, tu lui donnes après les trois degrés encore un degré de Feu d'Égypte, qui sera quadruple, et le continueras autant que l'un des autres, ou jusqu'à ce que la matière soit bien rouge ; lequel finit, le Feu d'Égypte finit pour la Médecine rouge ; et alors il lui faut donner le Feu de Perse par quatre degrés, ainsi que j'ai dit de la Lune ; lequel étant fini, la matière sera rouge comme un rubis, et fixe : tu la prendras et inséreras avec du Mercure, pareil à celui duquel elle a été faite, et la gouverneras ainsi que j'ai dit en l'incération ; et tu réitéreras tant de fois qu'elle fonde comme cire, et alors elle aura dix fois plus de force et vertu qu'elle n'avait ; un poids tombera sur cent des imparfaits, moyens et minéraux.

Si tu veux qu'un poids tombe sur mille, recommence l'œuvre tout de nouveau, prenant toujours la dernière Médecine. Fais donc ton Amalgame de deux onces avec dix onces de Mercure animé et cuis ton ouvre tout du long, comme

dessus ; puis la commence encore, prenant de cette dernière Médecine, et fais l'amalgame d'une once d'icelle, avec cent de Mercure, augmentant toujours le poids du Mercure ou Menstrue dix fois autant que de la Médecine ; c'est ainsi que la Médecine est multipliée en vertu.

Il faut ici noter un très grand secret tenu fort caché par les Philosophes, afin d'obscurcir la multiplication en quantité ; car si tu ne mets guère de Mercure, sa froideur n'excéderait pas l'extrême chaleur de la Pierre, pour quoi il ne la pourrait dissoudre ; car elle se congèlerait en Soleil ou Lune incontinent, et cela avant qu'il eût le loisir de la réduire en Mercure comme lui ; ce que ne faisant point, la vertu de la Pierre ne pourrait pas croître, ne pouvant recevoir de nouvelles décoctions.

Car tout ainsi que le Soleil n'engendre rien, s'il n'est réduit en Mercure et subtilisé en sperme et semence de son espèce, ainsi ne fera la Pierre, si elle n'est mise en la première semence et sperme du Mercure, ce qu'une petite quantité de Mercure ne saurait faire ; car elle se congèlerait en Or, avant qu'il eût dissous la Médecine. Par là, il est évident qu'il faut tant mettre de Mercure qu'il surmonte la chaleur de la Médecine, et ainsi il se dissoudra ; puis elle se congèlera ; et se congelant se fixera par la force et continuité du feu, qui la décuira de nouveau ; et par ce moyen la vertu se décuplera autant de fois que la multiplication sera réitérée.

Nous avons assez parlé de la multiplication de qualité, il est temps maintenant de parler de celle de quantité, qui est autant éloignée de l'instruction des Sophistes que la précédente, tant en substance de matière, que quantité et façon de faire ; lesquelles les Sages ont inventées, afin que la poudre de projection ne leur manquât, pendant qu'ils refont l'ouvre de nouveau, pour multiplier la vertu de la Médecine ; et aussi, parce que plusieurs ayant fait une fois la Pierre, s'en contentent sans la refaire ; et même, parce que quelques autres l'ayant réitérée deux ou trois fois, ne voulant plus s'y amuser, désirent toutefois que la matière et poudre ne leur manquent. C'est, donc, pour ce sujet qu'ils se sont imaginé, par raisons naturelles et véritables, d'augmenter leur poudre de projection.

La multiplication donc en quantité est une augmentation d'un poids d'icelle, jusqu'à un poids infini, sans refaire de nouveau toute l'ouvre, et sans diminuer toutes les forces, vertus et qualités d'icelle ; mais en la conduisant en toutes les proportions de sa perfection, et en convertissant la matière, c'est-à-dire, en l'augmentant et transmuant promptement en Médecine, telle qu'est celle à laquelle elle est jointe, selon la vraie méthode de notre Art.

Cette augmentation se peut faire avec le Mercure vulgaire du Soleil ou de

la Lune, ou bien ainsi qu'est mon intention avec le Mercure vulgaire proportionné en toutes ses qualités à celle du Soleil et de la Lune, ce que je t'ai enseigné ci-dessus ; mais il faut bien prendre garde de multiplier la Pierre blanche avec du Mercure animé du Soleil, ni la rouge avec celui qui est animé de Lune, car nous gâterions tout ; et au lieu de multiplier ta matière, tu la perdrais et éteindrais sa force et vertu.

Pour donc multiplier la Médecine rouge, prends deux onces de Mercure vulgaire, animé d'un denier et demi sur une once, et cuis le temps requis ; puis le fais chauffer en un creuset ; lorsqu'il commencera à bouillir, jette sur ce Mercure quatre onces de ta Médecine fusible sans l'ôter de dessus le feu, jusqu'à ce qu'elle ait congelé ledit Mercure en poudre, ce qu'elle fera bientôt ; puis, tu l'ôteras et mettras dans un matras bien luté que tu boucheras bien ; après cela tu le laisseras sur un feu de charbon assez modéré et tempéré, et l'y tiendras quatre jours entiers, comme si tu voulais distiller ; puis, augmente-lui le feu de moitié, et lui continue quatre jours entiers naturels ; finalement tu lui donneras encore huit jours entiers, beaucoup plus fort que les premiers.

À la fin desquels, tu prendras ta matière et la mettras entre deux creusets lutés l'un sur l'autre, et la tiendras au feu de réverbère par vingt-quatre heures pour l'achever de fixer, lesquelles passées, tu laisseras refroidir la matière, diminuant le feu de six en six heures ; et au bout de dix-huit heures, ta matière n'étant pas refroidie, tu entoureras le creuset de charbons ardents et lui entretiendras encore six heures ; puis, tu laisseras entièrement mourir le feu, et refroidir la matière ; lors tu auras deux onces d'augmentation de Médecine, qui aura autant de pouvoir que la première, et tu la pourras après multiplier avec deux onces dudit Mercure, tu ne la gouverneras ni plus ni moins que j'ai dit, et tu auras quatre onces d'augmentation ; puis recommence le tout avec quatre onces de ton Mercure, réitérant toujours avec nouveau Mercure, et tu multiplieras ta Médecine tant que tu voudras, selon la projection requise, et tu auras de meilleur Or que le naturel.

Et si tu veux multiplier ta Médecine en poudre blanche, tu prendras deux onces de Mercure animé et fermenté de Lune, cuit le temps requis, et quatre onces de Médecine blanche, et en fais comme de la rouge ; ainsi tu la pourras multiplier jusqu'à l'infini, aussi bien que la rouge ; partant, si tu désires avoir grande quantité de poudre de projection, il te faut animer beaucoup de Mercure vulgaire, avec Or ou Argent, et les cuire comme il a été dit ; et quand il te manquera, tu en animeras derechef d'autre, et recuiras dans un ou plusieurs fourneaux, comme tu voudras ; En faisant ton ouvre, tu la multiplieras en vertu, afin que, quand elle sera faite, la matière ne te manque point pour la multiplier en quantité.

Ces multiplications sont bien différentes de celles des Abuseurs et Sophistes, qui déshonorent la Science, laquelle les gens de bien, les Sages, Philosophes et Savants, honorent et reconnaissent véritable, confessant qu'un tel bien, ne vient point de nous, mais de la seule bonté de Dieu, pour en faire des aumônes, nourrir, entretenir, et revêtir les pauvres, femmes veuves, pupilles et orphelins, marier les pauvres filles délaissées, et nous entretenir à servir le souverain Dieu le reste de notre vie. Ainsi soit-il à sa plus grande gloire et à celle de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de notre divin Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Fils de Dieu.

L'ÉLUCIDATION OU L'ÉCLAIRCISSEMENT DU TESTAMENT DE RAYMOND LULLE

Par lui-même

Quoique nous ayons composé plusieurs Livres des diverses opérations de notre Art philosophique, toutefois ce petit Traité, qui est notre dernier, est celui que nous préférons à tous les autres, parce qu'il mérite bien d'être intitulé de nous *l'Élucidation de notre Testament*; d'autant que ce que nous avons véritablement caché en notre Testament, et en notre codicille, par de longs discours touchant les Écrits des Philosophes, nous les éclaircissons ici fort nettement en très peu de paroles: mais afin que je n'aie pas besoin de composer d'autres Livres, puisque la composition n'est rien autre chose, et ne consiste qu'en la subtilité d'un bel esprit à bien couvrir et cacher notre Art, ce qui a été démontré abondamment en nos Livres sort maintenant de son obscurité, et est conduit en une agréable lumière; d'autant que pas un des Philosophes n'a jamais osé faire cette entreprise.

Cependant nous divisons ce Livre en six Chapitres, dans lesquels tout le mystère de cet Art est éclairci par des paroles très claires, desquels Chapitres

- Le premier traite de la matière de la Pierre,
- Le second traite de Vaisseau,
- Le troisième du Fourneau,
- Le quatrième du Feu,
- Le cinquième de la Décoction.
- Et le sixième de la Teinture, et de la multiplication de la Pierre.

CHAPITRE PREMIER: DE LA MATIÈRE DE LA PIERRE

Commençons donc premièrement à faire connaître la matière de notre Pierre; car nous avons appliqué des choses étrangères à notre Magistère par leurs similitudes; toutefois notre Pierre est composée d'une seule chose, triple par rapport à son essence et à son principe, à laquelle nous n'ajoutons aucune chose étrange, ni ne la diminuons pas; nous avons décrit aussi trois Pierres; à savoir, la minérale, l'animale et la végétale, quoiqu'il n'y ait seulement qu'une pierre en notre Art; nous voulons, ô enfants de doctrine, vous signifier que ce composé contient trois choses, à savoir âme, esprit et corps. Il est appelé minéral, parce qu'il est une minière; animal, parce qu'il a une âme; végétal, parce qu'il croît et est multipliée, en quoi est caché tout le secret de

notre Magistère, qui est le Soleil, la Lune, et l'Eau-de-vie ; et cette Eau-de-vie est l'âme et la vie des corps, par laquelle notre Pierre est vivifiée ; pour cette raison nous la nommons Ciel, quintessence incombustible, et autres noms infinis ; d'autant qu'elle est presque incorruptible, comme est le Ciel dans la circulation continuelle de son mouvement ; ainsi par cette claire démonstration vous avez la matière de notre Pierre en toute son étendue.

CHAPITRE II : DU VAISSEAU

Nous avons résolu de parler à présent de notre Vaisseau ; ô vous, enfants de doctrine, prêtez bien ici vos oreilles, afin que vous entendiez notre sentiment et notre esprit ; quoique nous vous ayons découverts plusieurs genres de Vaisseaux qui sont énigmatiquement décrits en nos Livres, toutefois notre opinion n'est pas de se servir de divers Vaisseaux, mais seulement d'un seul, lequel nous montrerons ici par des démonstrations visibles et sensibles, dans lequel Vaisseau notre Œuvre est accomplie depuis le commencement jusqu'à la fin de tout le Magistère ; cependant, notre Vaisseau est composé ainsi ; il y a deux vaisseaux attachés à leurs alambics, de même grandeur, quantité et forme en haut, où le nez de l'un entre dans le ventre de l'autre, afin que par l'action de la chaleur, ce qui est en l'une et autre partie montre dans la tête du vaisseau, et après par l'action de la froideur, qu'il descende dans le ventre. O enfants de doctrine, vous avez la connaissance de notre vaisseau, si vous n'êtes pas gens de dure cervelle.

CHAPITRE III : DU FOURNEAU

Nous parlerons maintenant de notre Fourneau, mais il nous sera fort fâcheux de rapporter ici le secret de notre Fourneau, que les anciens Philosophes ont tant caché ; car nous avons dépeint en nos Livres divers Fourneaux : néanmoins je vous déclare sincèrement que nous ne nous servons que d'un seul Fourneau, qui est appelé Athanor, duquel la signification est d'être un feu immortel, parce qu'il donne toujours le feu également et continu dans un même degré, en vivifiant et nourrissant notre composé depuis le commencement jusqu'à la fin de notre Pierre. O enfants de doctrine, écoutez nos paroles, et entendez ; notre Fourneau est composé de deux parties, il doit être bien bouché en toutes les jointures de son enclos ; voilà comme est la nature de ce Fourneau ; que le fourneau soit fait grand ou petit, suivant la quantité de matière demande un grand Fourneau, la petite un petit ; faut qu'il soit fait à la manière d'un Fourneau à distiller avec son couvercle, qu'il

soit bien clos et fermé ; ainsi quand le Fourneau aura été composé avec son couvercle, faites en sorte qu'il y ait un soupirail au fond, afin que la chaleur du feu allumé y puisse respirer ; pour Fourneau cette nature de feu requiert et demande ce seul Fourneau, et non pas un autre ; et la clôture des jointures de notre Fourneau est appelé le sceau d'Hermès, d'autant qu'il n'a été connu seulement que des Sages, et n'est en aucun lieu exprimé par aucun des Philosophes ; car il est réservé en la Sapience, d'autant qu'elle le garde par une puissance commune.

CHAPITRE I : DU FEU

Encore que nous ayons traité parfaitement en nos Livres de trois sortes de feu, à savoir du naturel, du connaturel, et du contre nature, et de diverses autres manières de notre feu, néanmoins nous voulons par-là vous signifier un feu composé de plusieurs choses, et c'est un très grand secret que de parvenir à la connaissance de ce feu, parce qu'il n'est pas humain, mais angélique ; il faut vous révéler ce don céleste, mais de peur que la malédiction et exécration des Philosophes, qu'ils ont laissé à ceux qui viendront après eux, ne soit jetée sur nous ; prions Dieu, afin que le trésor de notre Feu secret ne puisse passer et parvenir qu'entre les mains des Sages, et non pas en d'autres ? O enfants de sagesse, prêtez vos oreilles pour bien entendre et apercevoir notre Feu composé, qui sera de deux choses ; apprenez que le Créateur de toutes choses a créé deux choses propres entre les autres pour ce Feu, à savoir le fient de Cheval et la chaux vive, la composition desquels cause notre Feu, duquel la nature est telle : prenez le ventre du Cheval, c'est-à-dire du fumier de Cheval bien digéré une partie, de la chaux vive pure une partie ; ces choses étant composées, pétries ensemble et mises en notre Fourneau, et notre Vaisseau étant placé dans le milieu contenant la matière de notre Pierre, puis le Fourneau étant bien fermé de toute parts ; vous aurez alors le feu divin sans lumière et sans charbon, qui est placé dans son Fourneau, et ne peut pas être autrement, ayant tout ce qui lui est nécessaire : mais ce fumier et cette chaux sont philosophiques, et s'entendant de notre matière, qui a son feu interne et Divin ; car notre feu artificiel est la faible chaleur que produit le feu de lampe.

CHAPITRE V : DE LA DÉCOCTION

Il y a aussi plusieurs manières de préparations de notre Pierre en notre Testament, qui sont déclarées en nos autres Traités ; à savoir la solution, la coagulation, la sublimation, la distillation, la calcination, la séparation, la

fusion, l'incération, l'imbibition et la fixation, etc. La signification de toutes ces opérations n'est que la seule décoction; cependant en notre seule décoction, toutes ces manières d'opérer sont accomplies, mais la nature de notre décoction est de mettre la matière du composé selon la mesure, dans son vaisseau, son fourneau, et son feu, en décuissant continuellement; c'est en quoi consiste tout notre Œuvre, selon les Philosophes; par le moyen de cette cuisson linéaire, douce dans l'abord, et onctueuse, la matière parvient à sa parfaite maturité; ce qui s'accomplira en dix mois philosophiques, depuis le commencement jusqu'à la fin de tout le Magistère, sans aucun travail de main; mais nous voulons par ces manières et ces opérations ainsi décrites, vous faire connaître l'excellence et la sublimité de notre Art, et comment l'esprit des Sages l'ont environné d'un voile ténébreux, de peur que celui qui est indigne de cet Art, n'atteigne jusqu'à la pointe de la montagne de notre secret, mais plutôt qu'il persiste dans son erreur, jusqu'à ce que le Soleil et la Lune soient assemblés en un globe, ce qui lui est impossible de faire sinon par le commandement de Dieu.

CHAPITRE VI: DE LA TEINTURE ET DE LA MULTIPLICATION DE NOTRE PIERRE

Nous parlerons en dernier lieu de la teinture et de la multiplication, qui est la fin et l'accomplissement de tout le Magistère; car nous avons montré en nos autres Livres plusieurs sortes et manières de la projection de notre teinture; toutefois puisque notre teinture n'est pas différente de la multiplication, et que ni l'une ni l'autre d'icelles ne se peut faire sans l'autre, cependant il faut que notre Pierre soit auparavant teinte. O enfants de sagesse, repoussez les ténèbres et les obscurités de votre esprit, pour entendre le secret des secrets, qui est caché en nos Livres par une admirable industrie, lequel secret sort ici d'un abîme et apparaît au jour. Oyez et entendez, d'autant que notre multiplication n'est autre chose que la réitération du composé de notre Œuvre primordiale composée; car en la première réitération une partie de notre Pierre teint trois parties du corps imparfait, et en autant de parties il est multiplié et croît en quantité; en la seconde réitération une partie en teint sept parties; en la troisième une partie teint quinze; en la quatrième réitération une partie en teint trente une; en la cinquième réitération une partie en teint soixante-trois; en la sixième réitération une partie en teint cent vingt-sept, et toujours elle est multipliée et augmentée en autant de parties, en procédant ainsi jusqu'à l'infini.

Voilà, ô enfants de doctrine, comme nos Écrits qui avaient été cachés

jusqu'à présent sous des paraboles, sont découverts ; et nous les éclaircissons contre le précepte des Philosophes ; mais nous voulons bien nous excuser de leurs réprimandes et de leurs reproches, de peur que nous ne tombions par la permission divine dans leur exécution et leur malédiction ; cependant nous mettons pour cela les paroles de ce petit Traité en la garde de Dieu Tout-puissant, lui qui donne toute science, et tout don parfait à qui il veut, et l'ôte à qui il lui plaît, afin qu'elles soient remises en la puissance de sa divinité ; et aussi, afin qu'il ne permette pas qu'elles soient trouvées des impies et des méchants. O enfants de doctrine, rendez maintenant grâce à Dieu, de ce que par sa divine illustration, il ouvre et ferme l'entendement humain ; et que le saint Nom de Dieu soit béni en tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

ÉNIGMES ET HIÉROGLYPHES PHYSIQUES QUI SONT AU GRAND PORTAIL DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE ET MÉTROPOLITAINE DE NOTRE-DAME DE PARIS

Avec une instruction très curieuse sur l'antique situation
et fondation de cette Église et sur l'état primitif de la Cité

Le tout recueilli des Ouvrages d'Esprit Gobineau de Montluisant,
Gentilhomme Chartrain, Ami de la Philosophie naturelle et Alchimique,
et d'autres Philosophes très anciens.

Par un amateur des Vérités Hermétiques,
dont le nom est ici en Anagramme.

Philovita, o Uraniscus.

*Dimitte Corticem, et recipe nucem; tunc tibi sic revelatur mysterium Sopho-
rum, et intelligitur omnis Sapientis.*

PRÉFACE PARABOLIQUE

Je dis, en vérité et équité, les vertus de l'Esprit Éternel de Vie, lesquelles
Dieu a mises en ses Œuvres dès le commencement du monde, et j'annonce sa
Science. *Ecclésiastique, c. 16. v. 25.*

Le Sage qui écouterait, en sera plus sage, il entendrait la Parabole et l'inter-
prétation du sens caché: il comprendrait les paroles des Sages, leurs Énigmes
et leurs dits obscurs: parce que celui qui est instruit en la parole et en la
connaissance du souffle animant et spirituel de Vie, trouverait les biens, et le
souverain bonheur. *Prov. C. I. v. 5, 6, 33 et c. 16. v. 20.*

Car ceux qui trouvent ces choses et leur révélation, ont la vie et la santé de
toute chair, les maladies fuient loin d'eux. *Prov. c. 4. v. 22.*

Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. *Apocalypse.*

La lettre tue, le sens caché et spirituel vivifie. *S. Paul, Ep. 2 Corr. c. 3. v. 6.*

L'homme a sous ses yeux, et en sa disposition, la vie et la mort, le bien et
le mal; lui sera donné l'un des deux opposés, qu'il lui plaira choisir. *Ecclésias-
tique, c. 15. V. 17, 18 et Prov. c. 4. v. 5, 6, 13. v. 14.*

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

Le bien est dans le monde contre le mal, et la vie contre la mort : l'un est le remède de l'autre. *Ecclésiastique*, c. 33. v. 15; *Prov.* c. 3. v. 16. c. 12. v. 28. *Ecclésiastes*, c. 3. v. 22 et c. 6. v. 8.

En effet, Dieu a fait toutes les Nations du Globe terrestre, capables de se guérir de leurs infirmités, et de se rendre la santé. *Sapience*, c. I. v. 14. *Ézéchiel* c. 18. v. 23, 32.

Dieu a créé de la terre une Médecine souveraine, que l'homme sage, sensé et prudent ne méprisera point pour la santé et la conservation de ses jours. *Ecclésiastique*, c. 38, v. 4.

Quiconque en possède la science a en main une source certaine de vie et de santé. *Prov.* c. 3, v. 22.

La vie est dans l'unique voie et l'usage de la sagesse. *Prov.* c. 3, v. 22.

La sapience est la vie de l'âme. *Proverbes* c. 12, v. 28.

Qui conserve son âme conserve sa vie. *Prov.* c. 16, v. 17.

La loi du sage est une fontaine de vie, pour éviter l'écueil et la ruine de la mort. *Prov.* c. 13, c. 14.

La sagesse est la vie des chairs du corps, et la santé du cœur. *Prov.* c. 14, v. 30.

Celui qui la trouvera, trouvera la vie, et il boira la potion salutaire, envoyée du Seigneur. *Prov.* c. 8, v. 35.

Ceux qui la posséderont auront le bois de vie, et seront heureux. *Prov.* c. 3, v. 18.

La sagesse augmentera les forces du corps, et les grâces du visage, donnera au front une couronne brillante : son fruit préservera le sage de toutes maladies, et multipliera les années de sa vie, parce qu'elle est sa propre vie. *Prov.* c. 4, v. 9, 10, 11, 13.

INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE TRÈS CURIEUSE SUR L'ANTIQUE SITUATION ET FONDATION DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME, ET SUR L'ÉTAT PRIMITIF DE LA CITÉ DE PARIS

L'église de Notre-Dame de Paris est située, placée et fondée à la pointe de l'Île, où la Rivière de Seine, se partageant et divisant en deux parties, semble embrasser le continent insulaire, et l'arroser de la fécondité vivifiante de ses eaux, causée par l'immersion, en son sein, des rayons vivifiques du Soleil ve-

nant de l'Orient ; ce qui rendait le terroir gras et très fertile, et faisait regarder la Seine comme la mère Nourrice de tous les Habitants de cette Île, et le Soleil comme leur père ; c'était à cette idée que la Religion naturelle des premiers Citoyens devait son origine et sa naissance ; et comme elle intéressait essentiellement leur vie, ils n'avaient rien de plus précieux, pourquoi elle s'est longtemps perpétuée chez eux avec opiniâtreté.

L'on ne doit point s'étonner de l'étude profonde que leurs Philosophes faisaient de la Nature, pour découvrir ses causes occultes, et en acquérir la connaissance et l'usage ; puisque c'était pour leur propre utilité et le bonheur de leur vie. Ce désir et cette occupation sont naturels à l'homme, aussi faisaient-ils la mesure de toutes les actions de ces Habitants : L'art de se faire du bien était donc un motif légitime que la nature leur inspirait, qu'elle leur dictait, et gravait dans leurs cœurs. Ignorant alors la vraie Divinité et les préceptes de la Loi de grâce, apportée au monde par Jésus-Christ longtemps après, pouvaient-ils suivre un meilleur guide que celui de la nature, qui leur prescrivait les devoirs importants de leur conservation personnelle ? Le moyen artificiel de se faire et conserver la vie heureuse a été, de tout temps l'objet premier et principal que les hommes raisonnables et sensés de toutes les Nations du monde, ont eu naturellement à cœur par-dessus tous leurs autres devoirs humains ; ils y ont toujours dirigé leurs vœux, leurs intentions, leurs recherches, leurs peines, leurs travaux ; la plupart, même, en ont fait l'objet, le sujet et l'acte de leur Religion ; ce qu'ils trouvaient de plus parfait et vertueux dans la nature pour leur existence et félicité, était ce qu'ils divinisait ; ceux même qui, par leurs contemplations ou par révélation, ont été illuminés d'en haut, vénéraient les vertus Divines infuses en la nature, sous l'idée d'une première cause, présidant à tout, pour faire leur bonheur ; cela ét de cette source qu'est sortie la Loi naturelle qui a fait la règle du Paganisme.

Selon l'opinion des anciens Philosophes naturalistes, qui avaient communiqué leurs sentiments au Peuple de la Cité insulaire de Paris, la Seine était la cause féconde de tous les bénéfices de la vie des Citoyens, en ce qu'elle leur tenait lieu, et qu'elle faisait l'office de la nature même, libérale pourvoyeuse à leurs besoins ; ils feignaient qu'elle les alimentait d'un lait succulent, vital et nourricier, représentant un humide radical de vie, imprégné d'un feu ou d'une chaleur céleste, sortant du sein des eaux et du giron de l'humide radical universel et invisible, parce qu'il est spirituel, et produit par l'infusion amoureuse de l'Esprit universel de vie dans le plus pur et candide de la nature sublunaire, de laquelle il est le Moteur, le premier Agent et l'Artiste ; Ils en inféraient que cet humide était la figure de la vraie mère Nourrice des Habitants, c'est-à-dire, de leur première essence vitale, à laquelle il se communiquait

par analogie : suivant, eux cet humide y est aussi attiré par l'Aimant secret de leurs mixtes, qui se le corporifient et identifient pour leur substance nourricière, leur accroissement, perfection et conservation : cette action réciproque, dite vertu magnétique, a fait appeler, par les Sages, le sujet vis duplex, rebis, *Virbia*, c'est-à-dire double force, substance mâle et femelle, vertu d'en haut et vertu d'en bas unies, et sympathiques l'une de l'autre, pour opérer toutes les productions, selon le genre, l'espèce et la forme des semences où elles s'insinuent et particularisent, en y donnant le mouvement et la vie.

Les lumières de la Religion Chrétienne ont évacué tous les fantômes ou les prestiges de celle naturelle, en nous révélant la vérité de Dieu, comme le seul Auteur et Conservateur de la Nature, et de toutes les Créatures qui sortent de son sein ; elles nous apprennent que ce même humide radical de vie, dans le sens mystique, représente symboliquement la Vierge sainte, Mère de Jésus-Christ, notre divin Sauveur, Réparateur et Conservateur, lequel a daigné habiter en elle et se donner au monde pour son salut : elle est la voie par laquelle Dieu vient à nous, et par laquelle nous allons à lui ; en effet, par le Verbe incarné dans ses flancs, il habite aussi en nous, en fit son séjour de délices et de plaisance pour notre conservation, tant que nous savons y maintenir son règne par la pureté qu'il aime ; car il est la pureté même et il fuit et abhorre toute impureté. C'est ainsi que les cœurs des fidèles Chrétiens sont les autels de la majesté Divine, et les habitacles des trésors et des grâces, que le Seigneur Dieu, en bon Père, répand en eux, comme ses enfants chéris.

L'Incarnation du Verbe divin a été faite la voie de notre vie, et le moyen de notre salut ; elle nous a ouvert les portes du Ciel, et fermé celles de l'Enfer : notre âme et notre esprit y trouvent des armes victorieuses pour triompher de la mort par notre sanctification : le feu, la lumière et la chaleur de vie qui nous animent, et qui soutiennent notre faible et corruptible nature humaine, n'ont point d'autre principe ; nous en avons l'obligation à cette Épouse de Dieu, à cette Vierge sans tache, qui intercède entre lui et nous, et auprès de lui en notre faveur, qui est encore notre Médiatrice, la Cité, la Maison de Dieu et la Porte du Ciel ; enfin notre véritable Patronne, laquelle nous traduit tous les bénéfices célestes, et nous fait enfants de Dieu et d'elle.

Comme cette Vierge, Immaculée et incorruptible par l'opération de l'Esprit Saint en elle, a beaucoup d'amour pour Dieu, le Verbe sacré est aussi rempli d'amour et de grâce pour elle ; pourquoi il l'a choisie pour être son saint Tabernacle, et le canal des grâces célestes sur tous les humains, qui conservent le culte de son essence spirituelle par la pureté de leurs cœurs ; ces grâces les assistent et les soutiennent, tant que l'offense et le péché n'irritent point sa bonté dans le séjour où il préside, et les protègent contre l'ennemi

destructeur : et cette Vierge sainte qui nous communique ses faveurs, et ces bienfaits divins, s'y rend notre secours merveilleux ; par-là, elle fait notre vie, notre salut, notre âme et notre esprit agréables à Dieu, pour notre propre bien et bonheur : ce double amour d'union, qu'elle transmet en nous, pour nous attacher à notre Créateur et Conservateur, et qui rend notre nature si honorée et avantagée, a été dit, par saint Jean, grâce pour grâce, que nous recevons du Tout-puissant et d'elle ; et il n'a point fait les mêmes dons à toutes les Nations de la terre, autres familles de la Nature universelle ; car selon Salomon, *il a préféré notre soufre à tout autre*, par excellence ; de tant et de si grands avantages nous devons rendre à jamais les plus parfaites actions de grâces à Notre-Dame, Mère et Tutrice.

Ces saintes vérités de notre Religion avaient été entrevues et même reconnues dans la Physique de la Nature, laquelle est le Livre de Dieu, et celui de sa connaissance et de sa science, par certains Mages, Aréopagites et Philosophes plus illuminés que les premiers, avant que la lumière de l'Évangile vînt éclairer les esprits ; ils y avaient lu et trouvé par leurs contemplations élevées, l'unique et véritable Divinité suprême, et sa vertu éternelle, comme la source et la pierre ferme triangulaire de la vie et du salut ; ils en avaient même répandu dans les Gaules des idées mystiques, que les Peuples grossiers de ces Contrées attribuèrent du pur Naturalisme, où ils puisaient toute leur Mythologie, quoique tous leurs anciens Symboles donnent bien à connaître le sens spirituel de la foi de nos Mystères, et d'un Souverain être Créateur et Conservateur, auquel, en la personne de ses créatures, et en ses propriétés Divines, ils adressaient leur culte, sans connaître sa Divinité, parce que leurs cœurs et l'intelligence de leurs esprits étaient trop aveuglés sur les enseignements qu'on leur en avait donnés ; et les Insulaires Parisiens, qui faisaient la plus petite partie des Gaules, eurent le malheur d'errer comme les autres dans cette ignorance, jusqu'à la révélation manifeste, qui leur fut apportée, de la parole Évangélique.

« Dieu s'est communiqué particulièrement, dit l'Historien de l'église de Chartres, à trois sortes de Devins, avant l'Incarnation de son Verbe ; » et l'on pourrait admettre une autre espèce de Prophètes plus anciens, qui en ont eu et donné des notions claires et positives avant tous les autres ; ce sont, comme les premiers, Hermès, dit Mercure Trismégiste, et tous les Sages instruits de sa doctrine, lesquels avaient acquis, dans l'étude de la Nature, et nous ont laissé par tradition la connaissance de nos Mystères ; les autres auxquels la révélation en a été accordée sont les Mages, les Sibylles et les Druides ; les Mages, très savants dans l'Astrologie, qui enseignent toutes les opérations et les événements de ce bas monde, dont les Astres sont les Tisserands, les Gouverneurs et Annonceurs par les vertus de leurs influences, ayant prévu

que le Dieu du Ciel devait naître un jour sur la terre, en attendaient l'avènement avec une extrême impatience, et Dieu le leur manifesta, tant par une révélation particulière, que par l'apparition d'un signe de sa sagesse, c'est-à-dire d'une étoile extraordinaire qui, du Firmament, s'était frayé une voie lactée, blanche et splendide jusqu'au berceau de l'Enfant Divin nouveau-né, à Bethléem en Judée. Les Sibylles ont reçu le don de prophétie en récompense de leur virginité, comme étant le symbole de la pureté, où réside et opère l'amour de Dieu; elles ont été par lui inspirées et ont aussi pénétré dans les plus grands Mystères de la Religion Chrétienne; et les Druides, qui avaient eu communication avec les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, et les Juifs instruits du sens spirituel de notre Religion, et qui même possédaient leurs livres et leur cabale mystérieuse, connurent, par un esprit prophétique, plutôt que par une prédiction fortuite, qu'une Vierge enfanterait un jour pour le salut et la félicité de l'Univers; pourquoi ils lui élevèrent des Autels en plusieurs endroits, avec cette inscription, *Virgini pariturae*, à la Vierge qui doit enfanter; mais, par un esprit d'aveuglement ou d'égarement, pervertissant le sens mystique, et prenant le signe pour la chose signifiée, ils inventèrent à son sujet mille imaginations d'attributs naturels, quoique infiniment merveilleux, qu'ils donnèrent à une Idole par eux fabriquée, et qu'ils répandirent dans les esprits des Parisiens, lorsqu'ils vinrent introduire leur Religion chez eux, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Les Peuples des Gaules avaient leur origine plus ancienne que celle des Latins; l'établissement de ces derniers dans le Pays nommé *Latium*, était aussi beaucoup postérieur à celui des Gaulois dans le leur. Lorsque Romulus commença à fonder Rome et son Empire, la Cité de Paris, dont le lieu était enclavé dans les Gaules, n'existait pas encore et ce lieu ne formait qu'une Île marécageuse presque inhabitée, mais qui, par sa situation se défendait naturellement contre l'incursion d'ennemis, comme retranchée par les bras de la Seine, lesquels l'environnaient en servant de Remparts et de Fortifications au peuple qui vint l'habiter.

Les premiers et très anciens Habitants de cette Île s'appelaient Lutéciens et le nom leur en fut donné du mot *Lutum*, à *Luto*, puisé chez les Latins, qui s'étaient répandus dans les Gaules et en ce lieu: ce mot signifie boue, et leur fut appliqué à cause que le lieu de leur Île et Habitation était tout boueux; c'est-à-dire, que leur terrain détrempé et liquéfié par le mélange de l'eau ruisselante à travers ses pores abondamment, et venant par la communication des deux bras de la Seine, formait un limon de boue; relativement à quoi ils prirent, pour armes de leur Cité, les crapauds, dont le marécage de leur Île fourmillait: il reste même encore quelques vestiges de ces Armoiries, sur cer-

taines portes antiques de Villes qu'ils bâtirent ou soumirent à leur obéissance dans la suite.

Dans ces temps de ténèbres et d'ignorance, ce peuple ne connaissait et n'adorait encore que des Divinités du Paganisme, auxquelles il avait érigé plusieurs Chapelles dans cette Île ; et comme l'écrivit César : « Mercure était le principal Dieu que les Gaulois avaient en vénération très mystérieuse, et ils lui rendaient plus d'honneurs qu'à tous les autres Dieux : pourquoi ils avaient fabriqué beaucoup de ses Simulacres et Statues, à côté desquels était la figure du Coq, son attribut très honoré » : la raison de cette prédilection était prise dans l'opinion qu'ils avaient, que ce Mercure leur apportait tous les biens du Ciel, avec lequel il entretenait leur commerce et leur union ; qu'il présidait incessamment à leur conservation et qu'il était l'Inventeur de tous les Arts utiles à leur Patrie et à leur vie, dont il leur procurait tous les moyens, ce qui avait aussi allusion au Mercure philosophique et à ses grands talents, car ils le prétendaient distributeur de tous biens, dans le sens hermétique : le Coq, dans leur façon de penser, était le signe de la vigilance et du soin qu'avec chaleur ils devaient apporter leur étude et au travail pour leur avantage, comme condition nécessaire au Culte de Mercure, pour se le rendre favorable et obtenir à leurs fins ; ils sentaient le besoin qu'ils en avaient alors pour se polir, et rendre leur vie plus gracieuse ; car, quoique assez bons à guerre, ils étaient fort rustiques, peu endoctrinés et expérimentés dans les Arts : leurs habitations même étaient si grossièrement bâties, qu'elles avaient la forme ronde et rustique d'une glacière, couverte de chaume en pointe de clocher.

Le nom de Gaulois, qui fut originairement donné à la Nation formée de divers Peuples rassemblés, n'avait son Étymologie allégorique qu'à ce Coq, comme consacré au Soleil et à Mercure, Divinité favorite : les Lutéciens, ainsi que tout le général de la Contrée, vénéraient très particulièrement le Coq, en signe et figure de la chaleur naturelle, que, par l'entremise de Mercure, messager céleste, il semblait tenir du Soleil Levant, qu'il annonçait, par son chant matinal venir par ses bénignes influences revivifier la Nature, comme père et auteur de toute vie et production. La Philosophie naturelle de ces Gaulois leur enseignait que la lumière et la chaleur du feu Solaire, sous la substance d'un humide radical qu'ils appelaient Mercure, se traduisant sur leur Hémisphère, faisaient en cette union, par le séjour, la vie, la santé, la réparation et conservation de leurs Êtres : pourquoi ils témoignaient de si grandes reconnaissances au Coq, en latin dit *Gallus*, qu'ils prirent et portèrent son nom ; et sous son Hiéroglyphe ils déifièrent ces vertus et propriétés vitales, qu'ils jugeaient si nécessaires et bienfaisantes ; ils en ornaient même le faite extérieur de leurs Temples, et les pointes d'élévation en dehors de leurs Chaumières ; car selon eux, le Coq, le Pigeon, l'Aigle, la Salamandre, ou l'Oiseau du Para-

dis, étaient les symboles de cette chaleur naturelle et de cet humide radical unis ensemble, le premier pour la terre, le second pour l'air, le troisième pour le Ciel solaire et astral, et le quatrième pour le Ciel archétype.

Les anciens Gaulois, comme le Peuple Latin à Rome, dont ils furent longtemps les redoutables Émules, tantôt même les Conquérants et Dominateurs, tantôt aussi les Vassaux et les Sujets, étaient dans l'usage de faire des Sacrifices, des Libations et autres Cérémonies superstitieuses : ils pratiquaient l'aspersion de l'Eau lustrale sur les biens de la terre en une procession qu'ils faisaient dans les champs au mois de Mai, pour obtenir du Ciel la prospérité et l'abondance des fruits nécessaires à la subsistance de leur vie ; plusieurs autres exercices de leur Religion étaient observés fidèlement chez eux par des Cultes ou Fêtes solennelles ; ils avaient des Fêtes publiques qu'ils célébraient avec beaucoup de pompe, souvent mêlées d'extravagances et de ridicule ; les plus recommandables parmi eux, étaient celles en l'honneur de Bacchus et de Cérès, qui n'allaient point l'un sans l'autre, et souvent, en la compagnie de Vénus : ils les appelaient les petites et les grandes Orgies, suivies des Bacchanales ; elles avaient leurs temps marqués, pendant lesquels les Arts et Métiers et tout autre exercice ou service cessaient, pour s'y livrer librement : les petites Orgies commençaient le onze Novembre, que la moisson faite, les grains engrangés et battus, étaient bons à servir d'aliments ; et que la vendange aussi faite, le vin cuvé et entonné commençait se faire goûter, et devenir potable : ces réjouissances duraient plusieurs jours, souvent avec beaucoup de scandale.

Les grandes Orgies étaient le comble de tous les plaisirs, et commençaient à la fin Décembre : elles avaient plus longue durée que les premières, et tenaient jusqu'à la Fête inclusivement du Roi en chaque famille, tiré au sort de la fève dans un gâteau ; car ils usaient beaucoup de pâtisseries, de galettes, de fouées, de flans, et autres friandises : ces Fêtes étaient tant en l'honneur de Bacchus, que de son père Liber pour montrer qu'ils avaient liberté entière pour célébrer la Fête de celui qu'ils imaginaient l'inventeur de l'usage du vin, qu'ils trouvaient en ce temps très fait, de bon goût et bien plus gracieux, les repas, les danses, et les voluptés occupaient tous leurs loisirs ; l'on peut bien juger des autres excès et inconvénients que cela produisait. Il ne faut point omettre que les Druides en leur particulier célébraient religieusement la Fête du Gui de Chêne le premier Mars ; ils allaient en procession en chercher dans les bois et forêts, prétendant que ce Gui avait beaucoup de propriété pour servir de remède à leurs maladies ; le signal de leurs processions était de grands cris et des acclamations qu'ils faisaient, en disant : *au Gui, l'an neuf* ; Et en tenant une branche à la main, ils buvaient en saluant la santé les uns des autres.

Survenaient les Fêtes des bacchanales, qui commençaient à la fin de Février, et duraient pendant les premiers jours de Mars ; c'était là le temps des plus grandes joies, des banquets, des festins, de la bonne chère, des jeux, des farces, des mascarades et des extravagances de toutes sortes, qui couronnaient les débordements des précédentes ; toutes les folies y étaient permises, et ces jours étaient ouverts à une entière licence, à beaucoup de dissolution et de désordre : c'était ainsi que se passaient les grandes Fêtes de Bacchus, et les superstitions de toute espèce, ce qui a régné longtemps : et il a été bien difficile de réformer ces abus chez ce peuple, qui s'en était fait une pratique et observation scrupuleuse pour servir et honorer ses faux Dieux, et leur témoigner ses reconnaissances des bienfaits utiles à sa subsistance, qu'il croirait tenir d'eux : l'habitude en matière de Religion est d'une force invincible et passe au fanatisme.

Cependant survint la Secte des Druides, peuple le plus fameux des Gaules, et dont la réputation faisait très grand bruit dans toutes les parties du monde ; ils sacrifiaient à Teutatès, Hésus, Bélénus et Taramis et, principalement, à Isis et à Osiris, peu près dans le même sens de Religion Lutécienne : les principaux Druides passaient pour de grands Philosophes, Théologiens, et Astrologues ; leurs Prêtres, qui avaient un Grand Prêtre et Sacrificateur à leur tête, observaient beaucoup de pureté dans leurs mœurs, et de gravité respectable dans leurs offices ; au point qu'on les tenait pour les ministres des Dieux, et en si grande vénération, qu'ils étaient consultés par le gouvernement temporel, pour tout ce qui intéressait les affaires de la Nation ; rien ne se faisait à cet égard sans leurs avis qu'on trouvait toujours très judicieux : ils étaient aussi consultés par les autres Puissances et Peuples de toute la terre, chez lesquels la renommée avait vanté leur ministère recommandable ; les Oracles qu'ils rendaient étaient réputés de la bouche des Dieux, et avaient autant de force et d'effet que si le Ciel, et tout le Conseil de l'Olympe eût parlé et prononcé des Décrets ; ils tiraient leur science, leurs Idoles et leur Religion, comme j'en ai touché quelque chose, des anciens Grecs, Juifs, Phéniciens, et Égyptiens, et en tenaient des Écoles publiques, où ils professaient gratuitement ; souvent même en place publique ils en haranguaient le peuple : cela a été longtemps en usage et à la mode. Le Savant Naturaliste Albert le Grand haranguait à la place Maubert, dite de son nom. De là est venue la coutume des Opérateurs, qui vont dans les Places prôner la bonté de leurs remèdes sophistiques.

La croyance et le culte Religieux propres aux Druides, causaient chez les Étrangers et partout, trop d'admiration et d'estime pour ne pas faire d'impression sur les insulaires Lutéciens, leurs voisins ; ils s'étendirent et répandirent chez eux de bouche en bouche, et sans contrainte ; et comme ils avaient beaucoup de conformité à la Religion de la Cité, ils y furent reçus et adoptés avec

confiance, et y prirent aisément racine et empire : on y fonda des Temples à l'honneur des deux Divinités Païennes les plus accréditées ; et les Chapelles déjà bâties sous la Dédicace d'autres Dèités, furent changées sous l'Invocation d'Isis et d'Osiris son mari, qu'on y substitua en observant les formalités de leur Culte.

Ce fut à cette occasion que les habitants de cette Île, qui formait la Cité des Lutéciens, comme qui dirait des Boueux, changèrent aussi de nom ; et que de l'avis de certains Philosophes Druides et Païens, ils en prirent un moins sale, et plus relevé dans l'idée de leur Paganisme, comme propre et spécial à la Divinité principale qu'ils adoraient, en s'appelant Parisiens, du mot *Para-Isis*, qui veut dire selon Isis ou semblables à elle ; pour faire entendre que cette Ville suivait son Culte et que cette Idole était leur Divinité tutélaire.

La Déesse Isis était lors, fort en vogue dans les Gaules, et les Parisiens agrandissant leur Cité au-delà de leur Île, sur les territoires adjacents et limitrophes, lui avaient édifié des Temples et dressé des Autels en divers lieux, et villages ; entre autres au lieu dit aujourd'hui l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, attendant l'Église : l'on prétend même que sa Chapelle subsiste encore, et a été conservée sous une autre Dédicace qui lui a été donnée depuis : ils avaient semblable Temple au village d'Issy près Paris, et qui porte encore le nom de l'Idole qui y régnait ; ce Temple était succursale de celui de Saint-Germain-des-Prés, beaucoup plus fréquenté et comme fondé sur son Territoire. Ils en avaient établi plusieurs autres au même titre en divers endroits, dont on peut voir la Relation dans les Antiquités de la Ville de Paris.

Il n'est pas indifférent, pour les Curieux, de savoir que les Gaulois avaient bâti et dédié en l'honneur du dieu Mars, un Temple magnifique sur la plus haute montagne des environs de Paris, et qui commandait à la Cité ; cette montagne s'appelait le mont de Mars, aujourd'hui dite Montmartre. La raison de cet Édifice en ce lieu, était, suivant l'esprit des Fondateurs naturalistes, que ce Mont fort élevé était le premier susceptible de l'influence céleste qui descend sur la terre revivifier la nature et les corps, à l'Équinoxe du mois de Mars, sous le signe du Bélier, où commence la conception de la Sève de tous les Minéraux, les Végétaux, et Animaux, pour produire leurs fruits, et qui est un temps fort précieux et recommandable pour les vrais Philosophes Hermétiques : le secret de la Nature avait grande allusion, même, un rapport particulier à tous les Hiéroglyphes Physiques qu'on a attribués à Isis ; et ce Temple était une espèce d'hommage que les Gaulois rendaient à cette influence, et au prétendu dieu Mars en même temps car non seulement ils adoraient les Planètes, mais encore leurs vertus et propriétés nominales ou configuratives dans les différents Êtres naturels, comme émanés d'une Divinité suprême.

Suivant leur Mythologie et la Doctrine des Druides, la Déesse Isis était

encore ce même humide radical universel, influé de la Lune qu'ils regardaient comme la mère originelle de toute génération et conservation : Le dieu Osiris, époux d'Isis, était la chaleur naturelle, influée du Soleil en cet humide Lunaire, et opérante en lui, comme prétendant le Soleil le père et l'Auteur de tout mouvement et de toute vie, par conséquent de toute création et production, pourquoi Osiris était souvent pris pour le Soleil même, ou l'esprit de son soufre igné : comme Isis était aussi prise pour la Lune même, ou l'esprit de son humide radical : l'opinion qu'ils formaient et concevaient de leur Philosophie était fondée sur un principe de la nature, reconnu par tous les Physiciens ; ils l'expliquaient en disant que la chaleur naturelle et l'humide radical sa matrice, son enveloppe et son véhicule, appelés par d'autres soufre et mercure, feu et eau, faisaient une substance de matière première et hyléale, comme décoction des quatre Éléments, dans laquelle étaient encloses toutes les vertus et propriétés du Ciel et de la terre, non seulement virtuellement, mais encore activement : que cette substance se filtrant et insinuant dans les semences et les mixtes, plus ou moins rectifiée, y introduisait la chaleur et l'humidité naturelles, qui par leur union, séjour et coopération, étaient la vie et la santé de tous les corps ; et que ces corps tiraient de ce canal l'origine de l'esprit animé, ou de l'âme spirituelle qui les faisait agir et subsister, qui même par art pouvait les réparer, régénérer et conserver.

Ce peuple avait pour système un antique axiome des Sages de la Grèce, que l'eau était la matrice, la pépinière, et la mère de laquelle toutes choses dérivent, et par laquelle elles se font ce qu'elles sont : *aqua est ea, àquâ omnia fiunt* ; et sous l'idée d'eau, il entendait un certain humide Lunaire qui en émane sous la forme d'une essence remplie du feu Solaire, donnant l'être, la vie, l'action et la conservation à toutes les générations ; et c'était cette même essence qu'il entendait représenter sous l'emblème d'Isis, et l'idée allégorique qu'il s'en faisait ; pour expliquer l'Énigme en un seul mot, Isis figurait l'assemblage de toutes les vertus supérieures et inférieures en unité dans un seul sujet essentiel et primordial : enfin cette Idole était l'image de toute la nature en abrégé, le symbole de l'Épitome et du Thélème de tout ; c'était sous cette allégorie que les Philosophes avaient donné leur science à la Nation, et qu'ils avaient dépeint et assorti la nature même, ou la matière première qui la contient, comme mère de tout ce qui existe, et qui donne la vie à tout. Telle était la raison pour laquelle ils attribuaient tant de merveilles à la nature, en la personne de la fausse Divinité d'Isis ; mais en ce sens ils n'entendaient diviniser et n'adorer que la Nature, et ses propriétés insignes : ils n'étaient point assez stupides et insensés pour adresser leur Culte à des figures inanimées, d'or, d'argent, de pierres, de bois ou d'autre matière, impuissantes et incapables par elles-mêmes d'aucun effet ; les grandes connaissances qu'ils avaient fon-

cièrement acquises dans la nature, leur présument trop de lumières sublimes, pour avoir donné dans cette grossière absurdité, très éloignée du sens commun et de la raison départis à tous les hommes dès la création du monde.

L'on peut même observer à la louange des Philosophes Païens, que s'ils n'ont pas eu le bonheur de révéler et connaître le véritable et unique Dieu de l'Univers, l'Être suprême dont l'Esprit éternel gouverne le Ciel, les Astres, la Terre et toutes les Créatures, au moins, ils présumaient la nécessité de son existence et de sa vérité immortelle; et que leurs cœurs et leurs esprits étaient portés en contemplation vers lui: la plupart, en leur vie et à la mort, en ont confessé la foi par des actes certains, dignes de mémoire; les Fables mêmes ingénieuses qu'ils ont inventées pour caractériser les vertus Divines de la nature, et l'art secret de ses opérations, sont des fictions sous lesquelles ils ont caché ses mystères, comme ayant leur source dans la sagesse d'un premier Moteur, dont la Majesté respectable exigeait cette discrétion à l'égard du peuple grossier et profane, qui tourne à mépris et à mal les choses les plus sacrées; et c'était l'effet de leur prudence.

L'on doit donc fixer son attention à considérer que les Parisiens, en adorant Isis, à laquelle ils attribuaient principalement les propriétés de la Lune, et celles du Soleil unies à elle, adoraient précisément la Nature et ses vertus Divines; par là ils se faisaient une Divinité de laquelle ils se disaient issus, et qu'ils vénéraient religieusement comme leur principe, pour leur conservation; nous découvrons l'explication de cette Divinité mystérieuse, dans les traditions mêmes des Auteurs de l'Antiquité: le monument d'Arius Balbinus portait cette Inscription: *Déesse Isis, qui est une et toutes choses*; Plutarque parlant d'Isis, dit qu'à Saïs, dans le Temple de Minerve, qu'il croit être la même qu'Isis, on lisait: *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera: nul d'entre les Mortels n'a encore levé mon voile parfaitement*. Apulée, Métamorphoses, fait parler Isis en ces termes remarquables: *Je suis la Nature, Mère de toutes choses, Maîtresse des Éléments, le commencement des Siècles, la Souveraine des Dieux, la Reine des Mânes... Ma Divinité, uniforme en elle-même, est honorée sous différents noms et par différentes Cérémonies: les Phrygiens me nomment Pessimextienne, Mère des Dieux; les Athéniens, Minerva Cécropienne; ceux de Chypre, Vénus; ceux de Crète, Diane Dictinne; les Siciliens, Proserpine; les Éleusiens, l'ancienne Cérès; d'autres Junon, Bellone, Hécate, Rhamnusie; enfin, les Égyptiens et leurs voisins, Isis, qui est mon véritable nom*.

Il faut donc maintenant se départir de tous préjugés vulgaires sur le compte des Païens, et ne plus s'imaginer qu'ils aient supposé Divinités les Statues matérielles qu'ils vénéraient, comme étant la représentation seulement des vertus Divines, qui faisaient l'objet de leur Culte dans la nature. Il

faut aussi se rendre à la preuve évidente que la Nature, servante de la Divinité, industrieuse et habile Artiste de sa propre matière, a été, sous le personnage d'Isis, le sujet essentiel de la Religion des Peuples anciens qui ont passé pour les plus sensés; et que la Statue matérielle n'était aussi que l'image des attributs célestes, et des propriétés merveilleuses de la même nature; mais il convient encore de réfléchir sur l'esprit dans lequel ils concevaient la Nature, ou sa matière sommaire: ils ne la regardaient point comme opérante par elle-même, sans Moteur, Adjuteur et Agent ou Archée, car ils étaient trop instruits des secrets de la Physique, qui établit la Loi certaine, que nul corps ne peut échauffer, mouvoir, animer et vivifier, sa propre matière: ils savaient parfaitement que la Lune ne saurait engendrer et produire ses influences humides ignées, si le Soleil n'influe, n'agit, et n'opère en elle, pour la faire concevoir et enfanter ses productions bénéfiques à la température des corps sublunaires; par la même raison, ils n'ignoraient pas que l'esprit ne peut rien si l'âme ne le meut, ne le gouverne et ne le fait opérer; de la même façon que le corps ne peut agir, si l'esprit animé ne l'actionne, vivifie, et gouverne: ils étaient plus versés dans la connaissance de ces principes naturels qu'on ne l'est de nos jours, où tout est pris au superficiel, à la lettre de la Fable, et dans le goût de l'insipide folie, toujours aveugle.

Or, considérant la nature et sa matière en raccourci, par elles-mêmes inanimées et non mues, ils étaient persuadés qu'elles ne pouvaient agir aux effets destinés que par le moyen de l'animation, action, coopération et vivification d'un premier Moteur, qu'ils réputaient être un esprit de feu invisible infus en elles, et procédant de la racine solaire: selon leur interprétation, cet esprit de feu était une certaine émanation vertueuse d'un premier et souverain Être, régissant le Soleil lui-même, et toutes les Créatures; et ils croyaient adorer cet Être suprême sans le connaître, en rendant leurs hommages à la Nature, et à sa matière principale en abrégé, lesquelles le contenaient en leur sein, pour le traduire et transmettre au monde: car ils tenaient pour maxime et point de doctrine, que tout ce qui avait vie ne la possédait que comme *origine céleste*: Ovide lui-même en a témoigné son sentiment, en disant que *Dieu est en nous*; Cicéron et tous les grands personnages de l'Antiquité ont parlé et pensé de même; donc ils reconnaissaient un Dieu, Auteur de la Nature, et de toutes choses, comme infus par son Esprit éternel opérant en elle, et leur conservateur.

Socrate et Platon, auxquels l'on n'a pu refuser le nom de divins, ont attesté à l'Univers entier la vérité du seul Dieu qui le gouverne; eux et les grands hommes de l'Antiquité profane, ont toujours entendu sous le nom de Jupiter, «ce Dieu, Roi et Seigneur du monde, en la puissance duquel tout était»: ce sont les termes de leurs expressions; ils s'en sont expliqués clairement, «en

le nommant aussi très bon, très grand, la source d'où vient la vie de toutes choses, l'âme générale et universelle de tous les corps et de toutes les créatures, l'Esprit divin qui produit et gouverne l'Univers; et communément ils l'appellent Dieu»; le Philosophe Sénèque, aux questions naturelles écrit, «Que les plus Sages anciens n'ont pas cru que Jupiter, ou le Dieu du Ciel et de la terre, fût tel qu'on le voyait au Capitole, et ès autres Temples avec la foudre à la main; mais que par lui ils ont entendu une suprême intelligence, un esprit gardien et recteur de l'immense Univers, un parfait Architecte qui a fait cette grande machine du monde, et qui la gouverne à sa volonté, ainsi que toutes les créatures qui en sont engendrées et régénérées, comme étant l'Ouvrage de la Vertu et de la Science de son Esprit éternel de vie: de sorte qu'on le pouvait appeler Destin, Providence, Nature, Monde, Univers et tout.» Ce qui est assez conforme aux idées qu'en ont conçues S. Basile, S. Thomas, S. Antoine et S. Augustin, qui disent: *Qu'est-ce que la Nature sinon Dieu!* Les sentiments des autres Pères de l'Église s'y rapportent aussi.

Le même Sénèque a fort bien expliqué le sens dans lequel il comprenait Dieu comme la Nature même; «La pure Nature, dit-il, n'est autre chose que Dieu, Sagesse; nous l'appelons Destin, parce que de lui toutes choses dépendent, ainsi que l'ordre des causes qui sont l'une par-dessus l'autre, c'est-à-dire subordonnées harmonieusement, et tout procède de lui: nous le nommons Providence, parce qu'il pourvoit à ce que le monde aille continuellement et perpétuellement à son cours déterminé et ordonné; nous le disons Nature, parce que de lui naissent toutes choses et par lui est, vit, agit et se soutient ce qui a vie: nous l'appelons encore Monde, parce qu'il est tout ce qu'on voit; il se soutient de sa propre vertu: ainsi nous le croyons être en tous lieux, et remplir de soi toutes choses;» ce qu'a aussi exprimé Virgile, «L'univers est rempli du souverain Jupiter, qu'en plus d'un endroit, il explique être Dieu; Orphée disait qu'il est le premier et le dernier de toutes choses, *Alpha* et *Oméga*, qu'il fut devant tous les temps, qui à jamais ont été et seront après tous ceux qui viendront; qu'il tient la plus haute partie du monde, et touche aussi la plus basse; enfin, qu'il est tout en tous lieux.» Ces autorités, de la bouche des Païens mêmes, ne nous laissent point douter des notions qu'ils avaient de la Divinité suprême: s'ils ont abusé de leurs connaissances, il faut l'imputer à la dépravation de l'esprit humain, qui se laisse aisément séduire par l'illusion des apparences trompeuses: Salomon lui-même, que Dieu avait comblé des dons de sa Sagesse, n'a-t-il pas eu la faiblesse de donner dans cet égarement, par son culte envers les Idoles? Il est vrai qu'il eut le bonheur de reconnaître et de détester son erreur.

L'on remarque que toutes les idées de Religion des Païens avaient leur source et leurs principes en la Région céleste; car, selon certaine Tradition,

Horus, qu'ils faisaient le Dieu des heures du jour et de la vie, était par eux réputé l'enfant d'Isis et d'Osiris, c'est-à-dire de la nature et de la chaleur du feu Solaire, que nous appelons humide radical et chaleur naturelle, qui nous sont envoyés du plus haut des Cieux par l'Esprit éternel de vie : on a même vu, il y a peu d'années, quelques antiques Statues placées sur d'anciens Temples, lesquelles représentaient Isis, tenant entre ses bras Horus ayant une longue barbe au menton, pour montrer sa vieillesse, quoiqu'il parût renouvelé, jeune et merveilleux chaque jour de l'année, pourquoi on lui faisait la face blanche, et les joues dorées. Son visage était plus carré que rond, pour marquer que les heures étaient prescrites aux quatre Éléments et aux corps, pour les travaux de leurs Sphères, et qu'il les y circulait incessamment avec le jour, selon l'ordre établi dans la Monarchie universelle ; comme Horus passait même pour la lumière, et le Dieu du jour, en qualité de fils d'Osiris représentant le Soleil, il portait quelques attributs d'Apollon, aussi fils du Soleil et le Dieu de la lumière, suivant la Fable ; pourquoi étaient portrairisés, à ses côtés, derrière lui et à sa suite, vingt-quatre petits vieillards, qui signifiaient les vingt-quatre heures, lesquelles d'origine ancienne divisaient le jour et la nuit en vingt-quatre parties ; tout cela formait bien la description des opérations de la Nature, produites par celles du Ciel, en supposant que tout ce qu'ils ont de vertueux était passé en la personne d'Horus, sans en souffrir altération.

Les Statues d'Isis avaient tous les symboles de la Lune, même ceux du Ciel astral, et de la Région terrestre, à laquelle elle était sensée faire tant de bien ; on a trouvé plusieurs idoles de cette Divinité du Paganisme, sur lesquelles l'on voyait les marques de ses dignités et propriétés, comme si l'on eût voulu personnifier en elle la Nature universelle, mère de toutes productions, laquelle les païens concevaient pour objet de la figure représentative : tantôt, elle était vêtue de noir, pour marquer la voie de la corruption et de la mort, commencement de toute génération naturelle, comme elles en sont le terme et la fin, où tendent toutes les créatures vivantes dans la roue de la Nature, pour se régénérer, et renouveler, ainsi qu'il plaît au Créateur : la robe noire, qu'on donnait à Isis, montre encore que la Lune ou la Nature ou bien encore le Mercure philosophique qui est leur diminutif, et leur substance opérative de toutes les générations, n'a point de lumière de soi, étant un corps opaque ; mais que ce corps essentiel la reçoit d'autrui, c'est-à-dire du Soleil et de son esprit vivifiant, qui y est infus et en est l'agent : tantôt, elle avait une robe noire, blanche, jaune, et rouge, pour signifier les quatre principales couleurs, ou les degrés pour la perfection de la génération ou de l'œuvre secret des Sages, dont elle était aussi le sujet, l'objet, et l'image.

Les autres hiéroglyphes qu'on lui donnait, ne sont pas moins curieux et ils contiennent des sens cachés fort ingénieux, encore pris dans la nature ; on lui

mettait sur la tête un chapeau d'auronne, ou cyprès sauvage, pour désigner le deuil de la mort physique, d'où elle sortait, et faisait sortir tous les êtres mortels, pour revenir à la vie naturelle et nouvelle, par le changement de forme, et les gradations à la perfection des composés naturels. Son front était orné d'une Couronne d'or, ou guirlande d'olivier, comme marques insignes de sa souveraineté, en qualité de Reine du grand monde, et de tous les petits mondes, pour signifier l'onctuosité aurifique ou sulfureuse du feu solaire et vital qu'elle portait et répandait dans tous les individus par une circulation universelle; et en même temps, pour montrer qu'elle avait la vertu de pacifier les qualités contraires des Éléments qui faisaient leurs constitutions et tempéraments, en leur rendant et entretenant ainsi la santé. La figure d'un Serpent, entrelacé dans cette Couronne, et dévorant sa queue, lui environnait la tête pour noter que cette oléaginosité n'était point sans un venin de la corruption terrestre, qui l'enveloppait et l'entourait orbiculairement et qui devait être mortifiée et purifiée par sept circulations planétaires, ou aigles volantes, pour la santé des corps; de cette Couronne, sortaient trois cornes d'abondance, pour annoncer sa fécondité de tous biens, sortant de trois principes posés sur son chef, comme procédant d'une seule et même racine, qui n'avait que les Cieux pour origine.

Il semble que les Naturalistes Païens aient pris plaisir à rassembler, en cette Idole toutes les vertus vitales des trois règnes et familles de la Nature sublunaire, laquelle ils entendaient encore représenter, comme étant leur mère originelle, le sujet essentiel, et en même temps l'Artiste; l'on remarquait, à son oreille droite, l'image du Croissant de la Lune, et à sa gauche la figure du Soleil, pour enseigner qu'ils étaient les père et mère, les Seigneur et Dame de tous les êtres naturels, et qu'elle avait en elle ces deux flambeaux ou luminaires, pour communiquer leurs vertus, donner la lumière et l'intelligence au monde, et commander à tout l'empire des animaux, végétaux et minéraux: sur le haut du col au derrière de la tête, étaient marqués les caractères des Planètes, et les signes du Zodiaque qui les assistaient en leurs offices et fonctions, pour faire connaître qu'elle les portait et distribuait aux principes et semences des choses, comme étant par leurs influences et propriétés les gouverneurs de tous les corps de l'univers, desquels corps elle faisait ainsi des petits mondes.

Cette Déesse profane, ou plutôt, cette Statue de la nature idéale et imaginaire, tenait en sa main droite un petit Navire, ayant pour mât un fuseau, et duquel sortait une aiguère dont l'anse figurait un serpent enflé de venin, pour faire comprendre qu'elle conduisait la barque de la vie sur la Saturnie, c'est-à-dire sur la Mer orageuse du temps; qu'elle filait les jours et en ourdissait la trame: elle démontrait encore par là, qu'elle abondait en humide

sortant du sein des eaux, pour allaiter, nourrir et tempérer les corps, même pour les préserver et garantir de la trop grande adustion du feu solaire, en leur versant copieusement de son giron l'humidité nourricière, qui était la cause de végétation, et à laquelle adhérait toujours quelque venin de la corruption terrestre, que le feu de nature devait encore mortifier, cuire, diriger, mûrir, astraliser, et perfectionner, pour servir de remède universel à toutes maladies, et renouveler les corps ; d'autant que le Serpent, se dépouillant de sa vieille peau, se renouvelle, et est le signe de la guérison et de la santé : ce qu'il ne fait au Printemps, au retour de l'esprit vivifiant du Soleil, qu'après avoir passé par la mortification et corruption hivernale de la nature : cette Statue avait en sa main gauche une cymbale et une branche d'aurogne, pour marquer l'harmonie qu'elle entretenait ainsi dans le monde, et en ses générations et régénérations, par la voie de la mort et de la corruption, qui faisaient la vie d'autres êtres sous diverses formes, par une vicissitude perpétuelle : cette cymbale était à quatre faces, pour signifier que toutes choses, ainsi que le Mercure philosophique, changent et se transmuent selon le mouvement harmonieux des quatre Éléments, causé par la motion et opération perpétuelle de l'esprit fermentateur, qui les convertit l'un et l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient acquis sa perfection.

De la mamelle droite du sein de cette Déesse imaginaire ou nature universelle simulée, sortait une grappe de raisin, et de la mamelle gauche naissait un épi de blé, dont le haut était d'or et reluisant, pour montrer qu'elle les engendrait, produisait et nourrissait de son lait, pour servir de principaux aliments à la vie des hommes, et leur réparer par la nutrition les sucs et principes animaux et spiritaux de leur existence ; la couleur aurifique qui dominait sur la tête de l'épi, faisait entendre que l'or même y avait sa semence première, régénérative, prolifique et multiplicative et que cette semence cachée portait la livrée de sa teinture, extraite du mélange de celles du Soleil et de la Lune, qui y avaient influé leurs qualités et propriétés.

La ceinture, qui entourait le corps de la Statue, semblait toute merveilleuse, et couverte de Mystères profanes ; elle était attachée par quatre agrafes posées en forme de quadrangle, pour faire voir qu'Isis ou la Nature, ou bien encore sa matière première, était la quintessence des quatre Éléments qui se croisaient par leurs contraires, en formant les corps ; qu'ainsi, la chose signifiée et entendue était une, et tout, c'est-à-dire un abrégé du grand monde, que l'on appelle un petit monde : un très grand nombre d'étoiles était parsemé en cette ceinture, pour dire que ces flambeaux de la nuit l'environnaient pour éclairer au défaut de la lumière du jour, et que ces Éléments n'étaient point sans leurs luminaires, non plus que les corps élémentés, qui tous les

tenaient d'elle : plusieurs autres particularités curieuses y étaient marquées, certaines, même sont à taire.

L'on voyait sous les pieds de cette Idole une multitude de serpents, et d'autres bêtes venimeuses qu'elle terrassait, pour indiquer que la Nature avait la vertu de vaincre et surmonter les esprits impurs de la malignité terrestre et corruptrice, d'exterminer leurs forces, et évacuer, jusqu'au fond de l'abîme leurs scories et terre damnée; ce qui exprimait par conséquent que sa même vertu en cela était de faire du bien, et d'écarter le mal; de guérir les maladies, et rendre la santé; de conserver la vie, et de préserver d'infirmités mortifères; enfin d'entretenir les corps en vigueur et bon état, et d'éviter l'écueil et la ruine de la mort, en renvoyant les impuretés des qualités grossièrement élémentées et corruptibles, ou corrompues dans les bas lieux de leur sphère, pour les empêcher de nuire aux êtres qu'elle conservait sur la surface de la terre. En ce sens est bien vérifié l'Axiome des Sages: *nature contient nature; nature s'éjouit en nature; nature surmonte nature; nulle nature n'est amendée, sinon en sa propre nature*: pourquoi en envisageant la Statue, il ne faut pas perdre de vue le sens caché de l'allégorie, qu'elle présentait à l'esprit, pour pouvoir être comprise; car, sans cela elle était un Sphinx, dont l'énigme était inexplicable, et un nœud gordien impossible résoudre.

L'on observait encore un petit cordon descendant du bras gauche de la Statue, auquel était attachée et suspendue jusqu'à l'endroit du pied du même côté, une boîte oblongue, ayant son couvercle, et entrouverte, de laquelle sortaient des langues de feu représentées; ce qui démontrait qu'Isis ou la Nature personnifiée portait le Feu sacré et inextinguible, gardé religieusement à Rome par les Vestales, lequel était le vrai feu de nature, éthéré, essentiel et de vie, ou l'huile incombustible si vantée par les Sages, c'est-à-dire, selon eux, le Nectar ou l'Ambrosie céleste, le baume vital radical, et l'Antidote souverain de toutes infirmités naturelles; l'extrémité du lieu où se portait la boîte, faisait entendre que les humeurs peccantes de la terrestrité, par la force et la vertu du Catholicon philosophique, se précipitaient jusqu'en terre, pour le fuir et s'en éloigner: la boîte figurait la fiole, le vase ou l'ampoule contenant ce Baume aromatique, ou onguent de parfums très odoriférants, exquis et salutaires; le cordon de couleur aurée, en forme de filet d'or, faisait connaître que ce précieux Restaurant tirait son origine, du côté d'Aquilon, de cette Déesse fictive. Je ne parlerai point d'un petit ruban rouge en feston, qui ornait le cordon, parce qu'il est hors d'œuvre, et seulement pour enseigner que la Nature n'a pas simplement ses fleurs, mais aussi l'ornement de sa parure, et de ses fruits, qui étant mûris par l'ardeur du Soleil, et ayant acquis sa couleur de feu, n'ont plus besoin de culture.

Du bras droit d'Isis descendait aussi le cordonnet de fil d'or d'une balance marquée, pour symbole de la Justice que la Nature observait, et des poids, nombre et mesure qu'elle mettait en tout ; la qualité et la couleur du fil disent assez ce qui lui est propre, ou plus prochain, semblable, analogue ou homogène ; quant à son poids ordinaire et strictement nécessaire, je ne l'ai pu apprendre que dans le Colloque, où l'esprit le déclare à Albert ; par rapport au poids de l'anneau conjugal à elle destiné, et qu'on voyait dans la balance, je n'en saurais rien, si Morien ne me l'eût dit l'oreille secrètement.

Au surplus, cette Dèité païenne, ou la Nature, signifiée sous son personnage, avait la figure humaine, la forme du corps, et les traits d'une femme en embonpoint, et d'une bonne nourrice ; comme si l'on eût voulu manifester qu'elle était corporifiée personnellement en cette nature, et famille privilégiée des trois règnes, en faveur de laquelle elle disposait le plus abondamment de toutes ses grandes propriétés, fécondes et souveraines pour l'allaiter, nourrir et entretenir. Quelques Historiens d'antiquaires et d'images des faux Dieux ont ajouté que la couleur naturelle de son teint était d'un jaune brun, diaphane et brillant ; que son visage semblait se découvrir d'un voile de drap écarlate tirant sur le noir ; que ses cheveux étaient teints d'un soufre aurifique ; que ses yeux paraissaient âcres et étincelants d'une couleur olivâtre ; et qu'elle avait plusieurs autres signes, mystérieux dans le Paganisme ; tout cela en effet annonce bien de l'extraordinaire et du merveilleux, dont les Savants de notre siècle ne sont point en état d'expliquer le sens spirituel, parce qu'ils ne veulent point lever le bandeau qui leur couvre les yeux de l'esprit, ni faire tomber les écailles qui les offusquent.

Certains Naturalistes ont prétendu donner l'explication Physique de ces Énigmes, en disant que la couleur du teint de la Nature figurée par cette Idole, la faisait reconnaître aisément dans la Physique de la Nature par les véritables Philosophes ; elle levait, ajoutent-ils, son voile pour se montrer naturellement aux vrais Sages investigateurs, tandis qu'elle était masquée et cachée pour les insensés et le vulgaire, sous les yeux desquels elle était sans être reconnue ; la teinture de ses cheveux aurifiques découvrait, que toute lunaire qu'elle était, sa cime et son élévation étaient arborées des rayons solaires, qui faisaient sa motion et sa perfection, aussi bien que son précieux vermeil ; la couleur aurée qu'elle portait ainsi sur sa tête, apprenait que la nature la produisait, parce qu'elle avait en elle-même le germe, la semence, et le soufre de l'Or, qui étant exalté par son propre principe, donnait sa teinture végétale et multiplicative à l'infini ; ses yeux dépeints ainsi qu'il est dit, prouvaient ses qualités, ses caractères, son état naturel, et manifestaient que malgré le brillant de sa lumière, elle avait quelque crudité, âcre et indigeste des bas éléments, et qui demandait à être purifiée et perfectionnée, pour voir en elle

la pureté du lumineux blanc, et successivement celle du lumineux rouge, qui sont en elle virtuellement et en acte.

Enfin, continuaient ces Interprètes de la Nature, il en est ainsi des autres Hiéroglyphes qu'on lui donnait, lesquels avaient rapport au secret de la Nature et de la Science; car toutes les fictions à elle allégoriques, ne faisaient sous-entendre figurativement d'autres sens, que celui de l'art de ses opérations en l'Ouvrage économique et universel du grand monde, et en l'œuvre secret du petit monde des Sages, lequel se fait à l'instar, par le même sujet et les mêmes ressorts: Apulée dit que «dormant, lui sembla voir la Déesse Isis, laquelle avec un visage vénérable, sortait de la Mer»; sa vision donne encore à entendre l'antique opinion que les anciens Naturalistes, et les premiers Lutéciens en conformité, avaient de la Nature ou de sa première semence virginale de chaleur naturelle et d'humide radical unis, comme principes de leurs êtres; leur sentiment était que cette semence universelle procédait d'une candide vapeur humide ignée ou Isienne et philosophique, sortant de la Mer, ou des Eaux; parce que le Soleil, la Lune et les Étoiles, s'y plongeant par leurs influences immersives, en faisaient exhaler cette bénite vapeur, qui se filtrait dans tous les corps, en quantité de matière première, de sève vierge, et de substance nourricière: raison pour laquelle elle était dite et réputée vénérable, d'autant qu'elle est respectée et prisee par les Sages, et qu'il n'y a que le vulgaire insensé qui la méprise et la dissipe imprudemment à son Damne.

Souvent Isis était accompagnée d'un grand bœuf noir et blanc, pour marquer le travail assidu, avec lequel son culte philosophique doit être observé et suivi dans l'opération du noir et du blanc parfait, qui en est engendré pour la Médecine universelle Lunaire hermétique. Harpocrates, Dieu du Silence, mettant les doigts sur sa bouche, côtoyait toujours Isis, pour apprendre qu'il fallait taire les mystères philosophiques du sujet, pourquoi souvent cette Déesse Énigmatique était estimée être le Sphinx «pour montrer, suivant l'expression même des Anciens, que les choses de la Religion doivent demeurer cachées sous les Mystères sacrés; en sorte qu'elles ne soient entendues par le commun Peuple, non plus que furent entendues les Énigmes du sphinx».

Suivant Apulée, Isis parle ainsi de sa fête: «Ma religion commencera demain, pour durer après éternellement». C'est-à-dire que la Science religieuse de la Nature et l'Œuvre de sa semence première, origine de toute production et des merveilles du monde, est d'autant de durée que l'Univers et s'y observe et pratique chaque jour. Il ajoute que «lorsque les tempêtes de l'Hiver seront apaisées, que la Mer émue, troublée et tempétueuse sera faite calme, paisible et navigable, mes Prêtres m'offriront une nacelle, en démonstration de mon passage par Mer en Égypte, sous la conduite de Mercure, commandé par

Jupiter». Ceci est la clef du grand Secret philosophique pour l'extraction de la matière des Sages et l'œuf dans lequel ils la doivent enclore et œuvrer en l'Athanor à tour, en commençant le Régime de la Saturnie Égyptienne, qui est la corruption de bon augure pour la génération de l'Enfant royal philosophique, qui en doit naître la fin des siècles ou circulations requises. Peu de personnes en feront la découverte, parce que les gens du monde sont trop présomptueux de leur ignorance, qu'ils croient science, pour se dépouiller de leurs vains préjugés, et s'attacher à scruter la science véritable de la Nature universelle.

Les Druides étaient fort initiés et doctes dans ces connaissances ; mais dans l'opinion qu'ils avaient pour objet de leur Religion d'une Divinité à eux prédite, comblée de perfections et de vertus, c'est-à-dire d'une *Vierge qui devait enfanter* miraculeusement, à eux jusqu'alors inconnue, ils puisèrent à la source de la Nature pour la trouver, et reconnaissant tout ce qu'elle cachait de plus puissant, parfait et merveilleux, ils s'imaginèrent avoir découvert cette Divinité en la personne même de la Nature, que par cette raison et erreur, ils prirent pour elle. Ce fut pour l'honorer par un culte dirigé vers elle, qu'ils la représentèrent en Statues, suivant les idées avantageuses qu'ils s'en étaient formées, en leur appliquant et cumulant tous les Symboles des vertus et propriétés qu'ils attribuaient à la Nature même ; en effet, ils lui ont départi toutes celles merveilleuses que l'esprit humain pouvait s'efforcer d'imaginer dans le monde : et il faut confesser qu'ils connaissaient bien parfaitement la Nature, pour la dépeindre et signaler aussi expressément ; mais en lui adressant leurs vœux et leurs prières, ils entendaient aussi les faire à l'Être des êtres, qu'ils en croyaient l'Auteur, y présider et opérer nécessairement, en le regardant comme cause première, et la Nature comme cause seconde, pour tous les bénéfices de la vie : ce fut donc ainsi qu'ils personnalisèrent la Nature en une Idole pour inspirer sa vénération, conformément à l'idée des plus anciens Païens, qui l'avaient nommée Isis.

Comme la Religion d'Isis avait en quelque façon le même fondement que la première introduite dans les Gaules, et chez les Lutéciens, elle y eut grand crédit, et y fut pratiquée dévotieusement pendant grand nombre de siècles. Dans la suite leurs cérémonies reçurent des réformes, des extensions et des modes de toutes les espèces, suivant les idées spirituelles ou les systèmes que la piété faisait inventer ; chacun successivement à sa dévotion, et dans sa façon de penser dogmatisant, y mit du sien ; et les Prêtres d'Isis profitant de la crédulité du Peuple, par des vues particulières à leur Juridiction religieuse, et à leurs propres intérêts, lui imposèrent différentes formes scrupuleuses et de rigueur, sous des peines effrayantes qu'ils lui inspiraient ; de sorte qu'on crut avoir beaucoup raffiné le culte, et que la Religion Isienne dégénérant de

la primitive Loi naturelle, devint enfin chargée de pratiques superstitieuses, très onéreuses pour ceux de sa Secte : l'on perdit même l'esprit du sens Secret philosophique qu'elle renfermait pour l'œuvre de la Médecine salutaire des corps, laquelle en était la principale intention mystérieuse, à peine resta-t-il quelque Sage qui en conservât le précieux dépôt.

Cependant les Parisiens se polirent beaucoup et devinrent fort civilisés et policés : ils faisaient même de grands progrès dans les Arts et Métiers ; leur Cité, purgée de crapauds, et quittant son antique rudesse, s'embellissait ; enfin le bon ordre en fit le Gouvernement : de façon qu'ils se fortifièrent, étendirent leur puissance sur leurs voisins, rendirent leur ville la Capitale des Gaules, et s'affranchirent des dominations étrangères : ce qui leur fit donner le surnom de *Crapauds Francos*, c'est-à-dire Francs, libres de leurs anciens assujettissements ; et dans la suite, on leur substitua simplement celui de Francs ; puis celui de *Français*, aujourd'hui d'usage commun et qui en dérive, comme signifiant Peuple libre.

Plusieurs siècles après la manifestation du Verbe divin, incarné, pour la bienheureuse rédemption du genre humain ; c'est-à-dire après la naissance de Jésus-Christ, Fils unique de Dieu et de la Vierge Marie, lequel a apporté au monde la Loi de grâce et de salut, les Disciples de ses Apôtres, suivant leurs Missions évangéliques, venus de la Judée, ayant percé dans les Gaules, y semèrent les principes, et établirent les fondements de la seule vraie Religion Chrétienne ; et comme dit fort bien l'Historien de l'Église de Chartres, Ville qui, après celle de Dreux, était le principal Siègne de la religion des Druides : « Ceux qui furent envoyés dans ce pays pour y annoncer l'Évangile, y firent beaucoup de progrès, parce qu'ils y trouvèrent des dispositions merveilleuses pour la conversion des Peuples, par le rapport des Cérémonies des Druides à nos Mystères ».

Cependant, la persécution des tyrans Romains s'éleva, et déploya sa rage et ses barbares cruautés sur les Chrétiens : ces Apôtres des Gaules, fermes et courageux dans le ministère de leur vocation, après avoir essuyé bien des travaux et des martyres pour l'établissement et la propagation de la Foi Catholique et du Culte divin, poussèrent et étendirent le progrès de la Parole évangélique jusque dans le cœur des Gaules, c'est-à-dire en la Ville de Paris, devenue leur Capitale : ce ne fut qu'au prix de l'effusion de leur sang qu'ils détruisirent les Temples et les Autels qu'ils purent trouver, consacrés au Culte des faux Dieux ; ils renversèrent en leur passage le Temple fameux de Mars, érigé sur la Montagne dite Montmartre, près Paris, celui célèbre d'Isis et d'Osiris, établi à Issy, qui est un Village aussi proche Paris ; peu à peu gagnant du terrain, et de l'empire sur les esprits, ils vinrent en Circuit au lieu

dit S. Germain-des-Prés, qui était alors un terrain planté en Bois, du surplus Marais et Prairie assez vague, ayant aussi un Temple voué aux fausses Divinités, et entre autres à Isis, qu'ils renversèrent aussi, et dont il n'est resté que peu de vestiges : enfin, s'étant introduits dans la Cité ou l'Île des Parisiens, ville Capitale des Français, et déjà renommée, ils détruisirent encore toutes les Chapelles qui y étaient dédiées aux Dieux et Déesses du Paganisme, telles que celles où sont aujourd'hui les Églises de S. Denis-de-la-Charte, Sainte Marine et quelques autres, qu'ils mirent sous d'autres invocations Divines, en donnant à quelques-unes le titre et le nom de leur pieux Réparateur et Instituteur.

Ce fut ainsi que ces zélés Missionnaires parvinrent à ruiner et abolir tous les Temples et toutes les fausses Divinités du vil Paganisme, qui régnaient dans les Gaules, et à y substituer l'adoration du vrai Dieu ; toutes les Idoles furent brisées, le véritable Culte divin établi, cimenté et pratiqué : il ne subsista plus chez les Parisiens, que quelques anciennes Fêtes et Cérémonies superstitieuses, qu'on fut obligé de tolérer, en les convertissant dans la suite autant que l'on put, au sens et au rite Catholique. Comme presque toute Religion a ses Fanatiques, quelques-uns enfouirent dans le Territoire de S. Germain-des-Prés une Statue d'or massif, Image d'Isis, de grandeur humaine, pour la préserver et garantir de sa destruction dans le désastre général du Paganisme, et que l'on prétend n'avoir jamais été retrouvée.

Alors, la ville de Paris, auparavant si superstitieuse, et même toute la France commencèrent à voir clairement la lumière de la vérité ; si le Peuple ne se défit pas entièrement de ses préjugés de Religion, au moins fut-il obligé de les cacher et tenir secrets, ce qui avec le temps en fit perdre l'idée et le souvenir : le général, la plus forte et saine partie embrassa uniformément le Christianisme, et y entraîna par son exemple, les adversaires les plus entêtés et opiniâtres dans leurs sentiments erronés : quelques hérésies causées par des façons diverses de penser, qui n'effleuraient point le fond de la Doctrine, furent étouffées aussitôt qu'enfantées ; les mœurs devinrent meilleures ; les beaux Arts et les Sciences accrurent ; enfin les Dogmes de notre Foi, enseignés charitablement par de grands Docteurs de notre sainte Religion, furent des armes plus puissantes et victorieuses, que ne l'auraient été celles de la guerre, pour gagner les cœurs et les esprits, généralement, et les tirer de l'esclavage de l'idolâtrie.

Cependant il restait encore à ces religieux Missionnaires et à leurs Successeurs, à couronner leurs travaux Apostoliques par l'érection d'une Église Cathédrale et Métropolitaine, où la Fille de Dieu, Mère de Jésus-Christ, son Fils unique, et la Patronne des Chrétiens, fût reconnue et invoquée suivant

le rite du Culte Catholique ; au dixième siècle ou environ, la foi du Peuple, son amour, son attachement pour la Religion, s'augmentant, leur en fournirent heureusement les moyens ; il fut élu un Évêque de la Ville, chargé de l'administration spirituelle, et qui tenait même beaucoup du gouvernement temporel, et de la distribution de la justice : son zèle lui inspira l'entreprise, et le porta à élever ce magnifique Monument de l'Église de Notre-Dame, en le fondant et consacrant sous sa dédicace, comme Mère de la Ville et la principale des autres Églises ou Chapelles édifiées dans la Cité.

Cet Évêque, qui avait été choisi pour remplir cette Dignité, à cause de sa profonde connaissance dans la Philosophie naturelle, et en la Théologie, jugea ne point trouver de place plus convenable pour la fondation et l'érection de cette Église, à l'honneur de la Mère de Jésus-Christ, et des fidèles Chrétiens, que le lieu situé à la tête du continent Insulaire et de la Cité, c'est-à-dire à l'ouverture du giron de la Seine, qui se séparant en deux bras, semble prendre tous les Habitants sous sa protection, et les favoriser des rayons du Soleil levant, que l'Esprit éternel du Soleil de Justice leur traduit et communique : le sens spirituel est très mystique et le naturel fort ingénieux.

L'on institua et régla les Cérémonies propres au Culte de la Vierge sainte, nouvellement établi ; mais il fallut encore accorder quelque chose à cet égard au génie du Peuple, qui conservait quelque reste de superstition touchant les formalités de la Religion d'Isis, ou de la Nature entendue par elle ; cette Indulgence parut nécessaire quant à la forme, puisqu'elle ne changeait point et ne faisait pas varier la vérité foncière, qui est une, inaltérable et immuable ; il aurait été même dangereux de prétendre supprimer tout à coup tout le cérémonial populaire, dont la fausse Religion d'Isis avait depuis nombre de siècles jeté des impressions et des racines si profondes dans les esprits scrupuleux, qui exigeaient quelque ménagement et douceur, pour être rappelés avec succès à la droite et pure voie : on eut besoin de beaucoup de prudence en cette occasion, et cette politique sut parvenir à ses fins, mieux et plus sûrement, que ne l'aurait fait la force ouverte, pour la réforme générale ; pour-quoi certaines anciennes Cérémonies tolérées par nécessité, eurent encore lieu longtemps avant de pouvoir être abolies entièrement : il en était resté une pratiquée jusqu'à notre siècle, et qui a été retranchée il y a quelques années ; c'était la figure d'un Dragon ailé, qu'on portait tous les ans dans une Procession à l'Église de Montmartre : ce Dragon était un ancien Symbole mystérieux de la Philosophie naturelle, et de la Religion des Druides, des Gymnosophistes et des Mages Égyptiens, quoiqu'on l'ait attribué à un autre événement, suivant la chronique vulgaire.

Le sens Physique que les Parisiens avaient conçu de la Nature représentée

par Isis, était, selon eux, assez allégorique au sens mystique qu'ils reçurent de la Mère de Dieu, et de leur propre Mère Chrétienne; car ils feignaient trouver quelque idée de rapport de l'une à l'autre; ce fut un grand moyen d'opérer leur conversion et d'achever l'œuvre de leur sanctification: En effet, la révélation qu'on leur annonça de la véritable Vierge Mère prédite, qui avait enfanté le Sauveur du monde, et leur bienfaitrice à eux inconnue jusqu'alors, fut un argument très puissant pour leur persuader les vérités de la Foi, et les faire aisément revenir de leur erreur, ignorance et méprise; pourquoi ils eurent moins de peine à répudier leur Idole, abjurer son culte, et professer celui du Christianisme; dans cet esprit ils reconnurent et vénérèrent par des honneurs légitimes, leur Dame et la nôtre, Mère de Jésus-Christ, comme l'accomplissement des prédictions faites aux Druides et à eux.

Cependant il ne fut pas possible de les obliger à changer le nom de leur Cité; et quoique l'idée et l'esprit du Paganisme en soient l'étymologie, ils l'ont conservé jusqu'à présent, comme si l'illusion d'Isis, ou la Nature vénérée comme Divinité, ou bien aussi sa semence première, universelle, philosophique, si vantée, avaient encore place à la tête d'une Ville éclairée de la Vérité divine et où règne la Mère de Dieu et des Chrétiens, de laquelle les Habitants de Paris, devraient porter le Nom saint et respectable, en abandonnant jusqu'au souvenir de l'idolâtrie; et cet abus vient encore de ce qu'il a fallu s'accommoder, et sympathiser en quelque façon aux idées et aux mœurs anciennes de la Nation, sans cependant perdre de vue le sens sacré de la vraie Religion, devenue dominante, et qui s'est soutenue par elle-même, depuis, avec honneur et admiration, à la gloire de Dieu, un en trois Personnes, et de la bienheureuse Vierge Marie.

Le superbe Temple de Notre-Dame est aujourd'hui le Chef-d'œuvre de l'Art, le séjour de la sainteté et de la grâce à la vénération des Peuples Chrétiens, la terreur et le fléau de l'idolâtrie; nos Rois Très Chrétiens, nos Reines, nos Princes et nos Princesses, dans le même esprit, y ont toujours voué et signalé admirablement leur piété et leurs actions de grâces. Les Évêques et Archevêques, qui en ont rempli la Chaire, avec toute la dignité du ministère et de la charité Apostolique, ont aussi toujours été des exemples édifiants pour la dévotion des Fidèles; et tous les Ecclésiastiques, attachés à son Culte, par leur saints Offices et la pureté de leurs cœurs à louer Dieu et honorer la Sainte Vierge, y attirent la bénédiction du Ciel sur tous les Citoyens, que leur dévotion fait accourir en foule à ce saint Lieu, avec le respect qui lui est dû, adorer le Souverain Créateur et Conservateur, et lui adresser leurs hommages et leurs prières par l'intercession de leur bonne Mère et Patronne, invoquée par eux avec la plus pieuse et fervente vénération.

Lors de la fondation de cette Église, tous les Officiers occupés à son Culte, qu'on appelle aujourd'hui Chanoines, étaient les seuls Médecins de profession et d'effet dans leur Ville; et ils tenaient cet Office de charité et d'humanité, par Tradition des Philosophes et des Prêtres Druides, qui à l'exemple des Égyptiens, des Prêtres et des Lévites chez les Juifs, l'avaient enseigné, exercé et professé dans les Gaules; et l'usage s'en était fort fidèlement conservé chez les Lutéciens ou Parisiens, qui s'en faisaient même un devoir principal de Religion, ayant rapport à la Divinité et à leur prochain, et étant la base de la Loi naturelle; parce que Dieu, Auteur de la nature, donnant et conservant la vie à tout, était le premier et le seul souverain Médecin, dont ils jugeaient devoir suivre l'exemple, en faisant part de ses bienfaits à leurs semblables, pour les soulager en leurs afflictions et les guérir de leurs maladies.

L'origine de la profession et administration de la Médecine en la personne de ces Officiers Ecclésiastiques, avait encore pour fondement la charge et commission Apostolique, c'est-à-dire la vocation expresse des Apôtres, qui tous, suivant leurs Actes, étaient Médecins des âmes et des corps, à l'imitation de Jésus-Christ leur Chef, qui avait opéré toutes sortes de guérisons miraculeuses; leurs Disciples même, en établissant la Religion Chrétienne dans la Cité des Parisiens, en avaient eux-mêmes aussi donné l'exemple et fort recommandé le Service, en prenant occasion d'en montrer le devoir d'humanité, par l'exercice que les Druides Païens mêmes en avaient fait.

Ces Chanoines furent dits de ce nom, à cause qu'ils récitaient en chantant les points et articles fondamentaux prescrits dans leur Rituel, qui enseignaient l'esprit de la Religion et les devoirs de son Culte; ces articles ou versets chantés étaient nommés Canons, du mot latin *Cano*, je chante, d'où est tiré celui de Chanoine et de Chantre: ils en suivaient la règle prescrite, en soignant les malades et les traitant avec beaucoup de charité; ce qui est admirable, c'est qu'ils les guérissaient de toutes leurs maladies et infirmités, (si la volonté de Dieu n'en avait autrement ordonné) par de vrais remèdes naturels, dont ils acquéraient la connaissance et l'usage dans l'étude de la nature, qui les fournit, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à des moyens étrangers, impuissants, ou destructeurs; pourquoi ils avaient leur École de Médecine tout attenant la rive du bras de rivière, où est aujourd'hui l'École fameuse des Docteurs de cette Faculté, rue du Fouar et de la Bacherie, et ils y communiquaient par un petit Pont de bois, qu'ils avaient fait jeter sur le bras de rivière et qui a encore le nom de petit Pont.

Cette digne occupation, et ce service édifiant et charitable pour des ministres de la mère et fille de Dieu, mère spirituelle des habitants, n'eut plus d'autre objet de leur piété: et dans leurs bonnes œuvres, l'amour de Dieu et

du prochain faisait tout leur devoir et leur mérite ; ce qui leur fit obtenir la construction près d'eux, attendant l'Église, d'un Hôpital ou Hôtel de Charité, où l'on apportait, recevait et traitait les infirmes et malades avec tous les soins et les secours, dont par esprit d'institution et d'état ils étaient capables, et se faisaient un point essentiel de Religion : ils étaient devenus de grands Médecins pour le spirituel et le temporel ; par la grâce de Jésus-Christ Fils de Dieu, et de la Vierge Marie, qui les assistaient, ils opéraient des cures et guérisons miraculeuses, si surprenantes que cet Hôpital d'infirmerie fut alors appelé Hôtel-de-Dieu.

Les remèdes dont ils faisaient usage n'étaient puisés qu'en la nature, et leur vertu et efficacité sanative et salutaire procédait de la bénédiction que Dieu y répandait ; mais il ne faut pas s'imaginer que ce fussent des remèdes vulgaires, ni des composés de la main des hommes, tirés de choses inanimées et sans vie ; ils trouvaient la réparation de la vie et de la santé par leur propre principe, dans une quintessence de la nature, exaltée et astralisée, qui contenait et réintroduisait aux corps l'âme, l'esprit et la vie, dont ils souffraient altération, et qui les leur réparait en qualité de Médecine universelle, en détruisant tout levain ou ferment d'impureté, de corruption et d'humeur peccante. L'œuvre secrète de la confection ne leur était point inconnue, et les opérations leur étaient familières, parce qu'ils connaissaient la science de Dieu et de la nature, et les vertus de l'Esprit éternel de vie, lesquelles le même Dieu de bonté a mises en ses œuvres, dès le commencement du monde, pour la santé des peuples de la terre, ses créatures. Ils possédaient parfaitement l'art de l'usage de ce médicament divin et de sagesse, souverainement salutaire pour remédier à toutes maladies ; et ils l'appliquaient toujours, avec succès et efficacement à l'honneur du Très-Haut, qui en est l'auteur et dispensateur.

Le Fondateur de cette Église leur en avait laissé la tradition secrète : mais depuis ces hautes et sublimes connaissances des vertus occultes de la nature, en laquelle l'Esprit universel de vie est infus et opérant, se sont perdues faute d'esprit intelligent en l'art de la vraie Médecine, et capable du secret important qui lui est dû ; il prévint même bien ce malheur dans l'avenir, et pour en laisser des monuments de vérité dans la postérité, pour les Savants et véritables Médecins, il avait fait faire, aux portails de cette Église, toutes les figures hiéroglyphiques de cette science, et de l'œuvre de cette bénite Médecine, lesquelles l'on voit encore aujourd'hui, et que tout homme sage et intelligent, ne doit jamais révéler vulgairement, si Dieu lui fait la grâce d'illuminer son esprit du don de ce merveilleux arcane céleste : Gobineau de Montluisant a expliqué plusieurs de ces Hiéroglyphes, mais il en a omis beaucoup, à cause du silence hippocratique et recommandé et imposé au secret.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

L'on voit encore, à l'entrée de l'Église, la figure hiéroglyphique du bienheureux Christophe, *Christum ferens*, très significative, curieuse et instructive pour les vrais enfants de cette Science divine.

Les sages investigateurs remarqueront aussi, sur le colosse, nombre de symboles, habitations, tours et autres enseignements philosophiques, importants et nécessaires, autant que mystérieux, pour les conduire heureusement dans la voie étroite et escarpée de la sagesse, et les faire arriver à sa possession, qui est le comble de toute félicité sur terre, et seule capable de remplir dignement et souverainement le cœur de l'homme sage et sensé, pour sa santé, son salut, et la vie éternelle au sein de la Divinité.

Dieu soit loué éternellement au très saint Sacrement de l'Autel et que sa Cité chez tous les Fidèles retentisse à jamais d'actions de grâces de ses bienfaits. Ainsi soit-il.

EXPLICATION TRÈS CURIEUSE DES ÉNIGMES ET FIGURES HIÉROGLYPHIQUES, PHYSIQUES

qui sont au grand Portail de l'Église Cathédrale
et Métropolitaine de Notre-Dame de Paris

Par le Sieur Esprit Gobineau de Montluisant,
Gentilhomme Chartrain, Ami de la Philosophie naturelle et Alchimique

Le mercredi 20 de mai 1640, veille de la glorieuse Ascension de notre Sauveur Jésus-Christ, après avoir prié Dieu et sa très Sainte Mère Vierge en l'Église Cathédrale et Métropolitaine de Notre-Dame de Paris, je sortis de cette belle et grande Église, et considérant attentivement son riche et magnifique Portail, dont la structure est très exquise, depuis le fondement jusqu'à la sommité de ses deux hautes et admirables Tours, je fis les remarques que je vais expliquer.

Je commence par observer que ce Portail est triple, pour former trois principales entrées dans ce superbe Temple, seul corps de bâtiment, et annoncer la Trinité de Personnes en un seul Dieu, sous lesquelles, par l'opération de son Esprit Saint, son Verbe s'est incarné pour le salut du monde dans les flancs de la Vierge sainte ; Symbole des trois principes célestes en unité, qui sont les trois principales clefs ouvrant les principes, et toutes les portes, les avenues, et les entrées de la nature sublunaire ; c'est-à-dire de la sève universelle, et de tous les corps qu'elle forme et produit, conserve ou régénère.

1^o La figure posée au premier cercle du Portail, vis-à-vis l'Hôtel-Dieu, représente au plus haut, Dieu le Père, Créateur de l'Univers, étendant ses bras, et tenant en chacune de ses mains, une figure d'homme en forme d'Ange.

Cela représente, que Dieu Tout-puissant, au moment de la création de toutes choses qu'il fit de rien, séparant la lumière des ténèbres, en fit ces nobles Créatures, que les Sages appellent Âme Catholique, Esprit universel ou Soufre vital incombustible, et Mercure de vie ; c'est-à-dire, l'humide radical général, lesquels deux principes sont figurés par ces deux Anges.

Dieu le Père les tient en ses deux mains, pour faire la distinction du soufre vital, ou huile de vie, qu'on appelle Âme, et du Mercure de vie, ou humide premier né, qu'on nomme Esprit, quoique ce soient termes synonymes, mais seulement pour faire concevoir que cette Âme et cet Esprit tirent leur principe et leur origine du monde sur-céleste, et Archétypique, où est le Siège

et le Trône plein de gloire du Très-haut, d'où il émane surnaturellement et imperceptiblement pour se communiquer, comme la première racine, la première Âme mouvante, et la source de vie de tous les Êtres en général, et de toutes les créatures sublunaires, dont l'homme est le chef de prédilection.

2° Dans le cercle au-dessous du monde sur-céleste, et Archétypique, est le Ciel firmamental ou astral, dans lequel paraissent deux Anges la tête penchée, mais couverte et enveloppée.

L'inclination de ces deux Anges, la tête en bas, nous donne entendre que l'Âme universelle ou l'Esprit Catholique ou, pour mieux dire le souffle de la vertu de Dieu, c'est-à-dire les influences spirituelles du Ciel archétypique, descendent de lui, au Ciel astral, qui est le second monde, également céleste, dit étylique, où habitent et règnent les planètes et les étoiles, qui ont leur cours, leurs forces et vertus, pour l'accomplissement de leur destination et de leurs devoirs, selon les décrets de la Providence, qui les a ainsi ordonnés et subordonnés, afin d'opérer par leur ministère et leurs influences, la naissance et génération de tous les Êtres spirituels et de toutes choses sublunaires, participant de l'Âme et de l'Esprit universel ; et par les deux Anges la tête en bas, et qui sont vêtus, nous est désigné, que la semence universelle et spirituelle Catholique ne monte point, mais descend toujours ; et l'enveloppe dont elle est voilée dans les corps, nous enseigne, que cette semence céleste est couverte, qu'elle ne se montre point nue, mais qu'elle se cache avec soin aux yeux des ignorants et des Sophistes ; et n'est point connue du vulgaire.

3° Au-dessous du Firmament est le troisième Ciel, ou l'élément de l'air, dans lequel paraissent trois enfants environnés de nuages.

Ces trois enfants signifient les trois premiers principes de toutes choses, appelés par les sages principes principiants, dont les trois principes inférieurs, sel, soufre et mercure, tirent leur origine et qu'on nomme principes principiés, pour les distinguer des premiers, quoique, tous ensemble ils descendent du Ciel archétypique et partent des mains de Dieu qui, de sa fécondité, remplit toute la nature ; mais toutes les influences spirituelles et célestes semblent être émanées des deux premiers Cieux, avant de s'unir à aucun corps sensible ; ce qui fait que toute émanation spirituelle du premier Ciel ou de l'Archétypique, est appelée Âme, et celle du second Ciel, ou Firmament est nommée Esprit.

Ce sont donc cette Âme et cet Esprit, invisibles et purement spirituels, qui remplissent de leurs vertus actives et vivantes, le troisième Ciel, appelé Élémentaire ou le Ciel typique, parce que c'est le séjour des Éléments, qui mus, ordonnés, et subordonnés par les deux mondes supérieurs, agissent à leur

tour, par commotion et mouvement descendant, ascendant, progrédiant, et circulaire, sur tous les Êtres inférieurs et sur toutes les Créatures sublunaires, composés de leurs qualités mixtes, qu'on nomme les quatre tempéraments.

Or cette Âme émanée dans le monde Élémentaire, qu'elle remplit de sa lumière vivifiante, est appelée soufre; et l'esprit émané du monde ou Ciel firmamental, qui est en principe l'humide radical de toutes choses, auquel ce soufre ou la chaleur lumineuse est attaché et adhérent, comme à son premier et dernier aliment, est appelé Mercure ou l'humide premier né, qui est l'humide radical de toutes choses, et par conséquent indivisible du soufre ou âme éthérée, laquelle étant un feu céleste lumineux et chaud, ne peut subsister sans son union intime et indissoluble avec cet esprit, son humide radical; mais cela est au-dessus de la portée des insensés.

Cette Âme et cet Esprit, unis comme une seule et même essence, partant du même principe, et ne faisant pour ainsi dire qu'une même chose, puisqu'ils ne sont divisibles que par l'esprit, ne peuvent être vus ni touchés, mais seulement conçus et compris par les sages Investigateurs de la Science de Dieu et de la Nature; cette Âme et cet Esprit ne nous deviennent sensibles, que par le lien indivisible qui les attache l'un à l'autre: or ce lien, qu'on nomme sel, est l'effet de leur union et amour mutuel et un corps spirituel qui nous les cache, et les enveloppe dans son sein, comme ne faisant qu'une seule et même chose de trois; ce que les gens pétris de préjugés n'entendront et comprendront point.

Ce sel est celui de la Sapience, c'est-à-dire la copule, et le ligament du feu et de l'eau, du chaud et de l'humide, en parfaite Homogénéité, et qui est le troisième principe; il ne se rend point visible ni tangible dans l'air que nous respirons, où il est subtil et fluide; et il ne manifeste son corps visible, que par son séjour et dépôt en résidu dans les mixtes, ou composés d'éléments, qu'il fixe et encloue, en se mêlant intimement au soufre, Mercure, et Sel, qui sont des principes naturels, à lui fort analogues et Constituteurs des Créatures sublunaires.

Le Sel céleste est le principe principiant, qui procède de l'Âme et de l'Esprit, c'est-à-dire de leur action, ou pour mieux dire, du soufre et du Mercure éthérés; il est le moyen et le milieu, qui les unit dans leur action, pour se traduire en fluide dans le soufre, le Mercure et le Sel de nature sous un corps visible et tangible, lors appelé par les Sages de toutes sortes de noms, tantôt Sel Alkali, Sel Armoniac, Salpêtre des Philosophes, et tantôt de mille autres surnoms symboliques, ou à son origine, ou à sa descension, ou bien à son essence corporelle, pour prouver qu'étant l'Âme, l'Esprit et le Corps universel de la Nature, il est susceptible de toutes sortes de détermination, qu'il plaira à la Nature ou à l'Artiste de lui donner, selon l'Art de la Sagesse.

Mais il ne faut point perdre de vue, que c'est du monde sur-céleste, que la source de la vie de toutes choses tire son origine, et que cette vie est appelée Âme, ou Soufre ; que du monde céleste ou firmamental procède la lumière, qu'on appelle Esprit, autrement humide, ou Mercure ; et que, cette Âme et cet Esprit remplissant de leur fécondité vivifique le troisième monde, appelé Élémentaire, leur action énergique et élastique perpétuellement circulaire, y porte et produit le Feu tout divin, analogique de chaleur et d'humide radicaux, mais qui est imperceptible et invisible, non vulgaire ni grossier ; et par lequel, comme Feu de vie par essence nourrissant, Réparateur, Conservateur et non Destructeur, les choses deviennent palpables et de solidité corporelle. D'où il faut conclure que ces trois substances, Soufre, Mercure et Sel universel, célestes, sont les vrais principes principiants de la génération de toutes choses, et que ces trois substances naturelles et sublunaires, dans lesquelles les trois premières se rendent infuses et corporifiées, sont les véritables principes principiés, constituteurs de la génération des Corps, par l'enclouement et la fixation qu'ils font des qualités élémentées propres à la température des individus, selon les Décrets de la Providence.

C'est ce qui a fait dire aux Sages que le Sel spirituel, qui sert d'enveloppe et de lien au Soufre et au Mercure célestes, était la seule et unique matière dont se fait la Pierre des Philosophes ; et que comme ces trois substances, identifiées par leur union, n'en faisaient qu'une, la Pierre n'était point faite de plusieurs choses, mais d'une seule chose composée, trine en essence, unique de principe et quadrangulaire de quatre qualités élémentées ; cependant cela se doit entendre à certains égards, qui puissent tomber sous l'intelligence de l'esprit, et des sens en même temps ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas s'imaginer que la matière de la Pierre triangulaire et quadrangulaire des Sages se doive ni puisse se prendre en son état de fluide aérien invisible ; mais il faut entendre qu'il est nécessaire de chercher et trouver cette même matière de fluide aérien, infuse et corporifiée en une terre Vierge des enfants de la Nature, qui en sont les mieux partagés, les plus hautement et copieusement favorisés, et en qui les premiers et les seconds Agents unis, ont plus de dignité, d'excellence et de vertu. Car la racine du Soufre des Sages, de leur Mercure et de leur Sel, est un Esprit céleste, spirituel et surnaturel, qui par le véhicule de l'air subtil se porte et se condense en air, ou vapeur épaissie, et fait une matière universelle, et l'unique de toute procréation.

4° Au-dessous de ces trois enfants placés dans l'élément de l'Air, est le Globe de l'Eau et de la Terre, sur laquelle paissent des animaux, comme un mouton, un taureau etc.

Le Globe de l'Eau et de la Terre nous désignent les Éléments inférieurs, tels

que l'Eau et la Terre, dans lesquels le Feu céleste et l'humide radical très subtil, par le moyen de l'air, s'insinuent jusqu'au profond, et y circulent incessamment par leur propre vertu, sous la forme invisible d'un Esprit sur-céleste et de vie qui, selon David, Psaumes 18, v. 6, 7, 8, a son Tabernacle dans le Soleil, d'où par sa vertu énergétique, comme un Époux, qui se lève de sa couche nuptiale, il s'élance pour parcourir la voie des Éléments, ainsi qu'un superbe Géant qui mesure son élan et ses forces dans la vaste étendue de l'air; sa sortie est du plus profond des Cieux; de-là il procède, pénètre partout, et ne laisse rien privé de la chaleur de sa présence vivifiante, de l'expression même de Salomon en son Ecclésiaste c. I, v. 5, 6. C'est ce même Esprit divin qui éclaire l'immensité de l'Univers, qui se poussant et repoussant par vertu énergétique et élastique en circuit du centre à l'excentre et en la capacité de tout, retourne sans cesse et perpétuellement dans les cercles qu'il décrit par son mouvement et son cours éternels et universels.

C'est ainsi que cet Esprit universel, par le feu et l'humide, nourrit les poissons dans l'eau, les animaux sur la terre, et les insectes en terre, qu'il fait végéter les plantes et produit les Minéraux et Métaux au centre, et dans les entrailles de la Terre; pourquoi son influence circulante, comme Feu vital uni à l'humide radical par le Sel de Sapience, est la semence universelle, qui se congèle, et dont la vapeur s'épaissit au centre de toutes choses: cette semence spirituelle opère dans les différentes matrices, selon leurs dispositions, leur nature, leur genre, leur espèce et leur forme particulière, pour produire toutes les générations, en y mettant le mouvement et la vie.

Quant aux deux animaux paissant, qui sont le mouton et le taureau, c'est pour nous dire qu'au retour du Printemps et dans les deux premiers mois qui sont Mars et Avril, auxquels ces deux animaux dominant en qualité de Signes du Zodiaque, la matière universelle, créative et récréative, étant plus amoureuse de la Vertu céleste qui y infuse ses propriétés vitales copieusement, est plus abondante, vertueuse et exaltée, par conséquent aussi, plus qualifiée qu'en un autre temps.

5° Au-dessous de ces deux animaux, on voit un corps comme endormi et couché sur son dos, sur lequel descendent de l'air deux ampoules, le col en bas, l'une adressant vers le cerveau et l'autre, vers le cœur de cet homme endormi.

Ce corps ainsi figuré, n'est autre chose que le sel radical et séminal de toutes choses, lequel par sa vertu magnétique attire soi l'âme et l'esprit Catholiques, qui lui sont homogènes, et qui sans cesse s'insinuent et se corporifient dans le sel, ce qui est représenté par les deux ampoules, ou fioles, contenant la chaleur, et l'humidité naturelle et radicale; et ce sel ayant ainsi attiré

et corporifié ces deux substances en lui, leur union spirituelle lui ayant acquis de prodigieux degrés de force, il se pousse et pénètre dans le point central des individus ; et d'universel, que ce sel était, il se particularise, se corporifie, se détermine et devient rose dans le rosier, or dans l'argent vif minéral, or dans l'or, plante dans le végétal, rosée dans la rosée, homme dans l'homme, dont le cerveau représente l'humide radical lunaire, et le cœur signifie la chaleur naturelle solaire, véhiculée dans le premier, comme sa matrice.

6° Au côté droit des mêmes trois enfants, un peu plus bas que l'air, est un escalier, par lequel monte à genoux un homme ayant les mains jointes, et élevées en l'air, duquel élément il descend une ampoule ou fiole ; et au haut de l'escalier, il y a une table couverte d'un tapis, avec une coupe dessus.

L'escalier nous apprend qu'il faut s'élever à Dieu, le prier genoux, de cœur, d'esprit et d'âme, pour avoir ce don, qui est le Magistère des Sages, et vraiment un très grand don de Dieu, une grâce singulière de sa bonté ; et qu'il ne faut pas être en des lieux bas, pour prendre la première matière universelle, qui contient la forme végétale et générale du monde ; l'ampoule qui descend de l'air signifie la liqueur ou rosée céleste, qui découle premièrement de l'influence sur-céleste, se mêle ensuite avec la propriété des astres, et d'icelles mêlées ensemble, il se forme comme un tiers entre terrestre et céleste ; voilà comme se forme la semence et le principe de toutes choses.

Pour la coupe, qui est sur la table, elle représente le vase, avec lequel on doit recevoir la liqueur céleste.

7° Au côté gauche de cette même Porte de ce grand Portail, sont quatre grandes figures de grandeur humaine, qui chacune ont un symbole sous leurs pieds.

La première, la plus proche de la porte, a sous ses pieds, un dragon volant, qui dévore sa queue.

La deuxième, a sous ses pieds un lion, dont la tête est contournée vers le Ciel, ce qui lui fait faire un effort de contorsion de col.

La troisième, a sous ses pieds la figure d'un ridicule, qui se rit et se moque des figures qu'il regarde, et qui semblent se présenter lui.

Et la quatrième foule aux pieds un chien, et une chienne qui, tous, s'entremordent vigoureusement, et semblent vouloir se dévorer l'un et l'autre.

Par le dragon volant, qui dévore sa queue est représentée la Pierre des Philosophes, composée de deux substances, ou mercure d'une même racine, et extraite d'une même matière ; l'une desquelles substances est l'esprit éthéré,

humide et volatil et l'autre est le soufre, ou sel de nature, corporel, sec et fixe, lequel par sa nature, et siccité interne, dévore sa queue glissante de dragon, c'est-à-dire dessèche l'humidité et la convertit en Pierre, aidé par le feu constant dans la concavité de l'esprit éthéré humide, siège de l'âme Catholique.

Le lion courbé qui regarde vers le Ciel dénote le corps, ou sel animé, qui désire reprendre avec avidité son âme et son esprit.

La figure du ridicule représente les faux Philosophes et Sophistes ignorants, qui s'amusent à travailler sur des matières hétérogènes et ne rencontrent rien de bon, se moquent de la Science hermétique et disent qu'elle n'est pas vraie, mais purement illusoire, en quoi ils offensent la vérité Divine, qui a mis ses plus riches trésors dans le sujet.

Le chien et la chienne qui s'entre dévorent, que les Sages appellent chien d'Arménie et chienne de Corascène, ne signifient que le combat des deux substances de la pierre, d'une seule racine; car l'humide, agissant contre le sec, se dissout, et ensuite le sec, agissant contre l'humide, qui auparavant avait dévoré le sec, est englouti par le même sec, et réduit en eau sèche; et cela s'appelle prendre dissolution de corps, et congélation de l'esprit; ce qui est tout le travail de l'Œuvre hermétique.

8° Au-dessous de ces grandes figures, dans un pilier proche le portail, est la figure d'un Évêque, chargé de sa Mitre, et de sa Crosse, en posture méditative.

Cet évêque représente *Guillelmus Parisiensis*, ou bien celui qui a fait construire ce magnifique Portail et qui y a fait mettre les Énigmes.

9° Au pilier qui est au milieu et qui sépare les deux portes de ce portail, est encore la figure d'un Évêque, lequel met sa Crosse dans la gueule d'un dragon, qui est sous ses pieds, et qui semble sortir d'un bain ondoyant, dans lesquelles ondes paraît la tête d'un Roi à triple Couronne, qui semble se noyer dans les ondes, puis en sortir derechef.

Cet Évêque représente le sage Artiste Chimique, lequel fait par son art congeler la substance volatile du dragon mercuriel, qui veut s'élancer et sortir du vase qui le contient, sous la forme d'eau ondoyante, c'est-à-dire qu'il est excité à ce mouvement interne par une douce chaleur externe: et ce Roi couronné est le soufre de nature, qui est fait par l'union physique et excentrique des trois substances homogènes, mais séparées par l'Artiste de la première matière Catholique, lesquelles trois substances sont l'esprit éthéré mercuriel, le sel sulfureux, ou nitreux et le sel alkali, ou fixe, et qui conserve son nom

de sel entre les trois principes principiants et les trois principes principiés, qui tous trois étaient contenus dans le chaos humide, dans lequel ce Roi se noie, et semble demander du secours, qu'il n'obtient de l'Artiste alchimique qu'après s'être dissous dans le dissolvant de sa propre substance, qui lui est semblable, après quoi il aura mérité d'être satisfait en sa demande, c'est-à-dire qu'après qu'il a été englouti, et fait eau par son eau, il se congèle par sa chaleur interne, excitée par son sel ou sa propre terre ; par laquelle opération simple, naturelle, et sans mélange se fait le Magistère des Sages, qui n'est autre chose que dissoudre le corps, et congeler l'esprit, après avoir mis dans l'œuf cristallin le poids convenable de l'une et l'autre substance, qui sont triple et une ; car tout le travail de l'Œuvre est de monter et descendre successivement, qu'on appelle ascension et descension, jusqu'à ce que, de quatre qualités élémentées contraires, homogénéisées, l'on fasse trois principes constitutifs et ordonnateurs ; que, des trois, l'on fasse apparaître le feu et l'eau, le sec et l'humide, que de ces deux l'on fasse un seul parfait, pétrifié en sel, qui contient tout ; le Ciel et la terre, en épuration et cuisson des hétérogènes.

10° Au Portail à main droite, l'on voit les douze signes du Zodiaque, divisés en deux parties, en ordre, selon la science de Dieu et de la nature.

En la première partie, du côté droit, sont les signes du Verseur d'eau, et des Poissons, qui sont hors d'œuvre ; ce qu'il faut remarquer et noter.

Puis, en œuvre sont le Bélier, le Taureau et les Jumeaux, au-dessus l'un de l'autre.

Et au-dessus des Jumeaux est le signe du Lion, quoique ce ne soit pas son rang, car il appartient à l'Écrevisse, mais il faut considérer cela comme mystérieux.

Les signes du Verseau et des Poissons sont mis hors d'œuvre ; c'est expressément pour faire connaître qu'aux deux mois de Janvier et Février, on ne peut avoir ni recueillir la matière universelle.

Pour le Bélier et le Taureau, ainsi que les Jumeaux, qui sont en œuvre, l'un au-dessus de l'autre, et qui règnent au mois de Mars, d'avril et de Mai, ils apprennent que c'est dans ce temps-là, que le sage Alchimique, doit aller au-devant de la matière et la prendre à l'instant qu'elle descend du Ciel, et du fluide aérien, où elle ne fait que baiser les lèvres des mixtes, et passer par-dessus le ventre des Bourgeons et des feuilles Végétales qui lui sont sujettes, pour entrer triomphante sous ses trois principes universels dans les corps, par leurs portes dorées, et y devenir la semence de la rose céleste ; ce qui s'entend par symbole.

Alors son amour lui fait jeter des larmes, qui ne sont rien plus que lumière, de laquelle le Soleil est le père, revêtu d'une humidité de laquelle la Lune est la mère, et que le vent de l'Orient apporte dans son ventre ; dans cet état vous l'avez universelle et non déterminée, d'autant que vous l'aurez prise auparavant qu'elle soit attirée par les aimants des individus spécifiques, et qu'elle soit spécifiée en iceux.

Au regard du signe du Lion, qui est posé au-dessus des Jumeaux, où devrait être placée l'Écrevisse, c'est pour faire entendre qu'il y a quelque changement et une altération des Saisons, contenue dans le travail manuel et physique de la Pierre, et qui n'est pas si propre pour recevoir et prendre la matière qu'au temps où règnent le Bélier, le Taureau et les Jumeaux ; car en Été pendant les grandes chaleurs, par l'ardeur et la pompe du Soleil qui exhaurie beaucoup d'humide radical pour sa substance, son entretien et sa nourriture, il se fait une grande dissipation et déperdition des esprits, et la plus grande partie de la matière incrémentale et nourricière des corps est convertie dans la spiritualité aérienne, dont on ne peut la retirer que par le moyen de l'aimant physique et philosophique qui lui est homogène, c'est-à-dire par une température assaisonnée d'humide, qui est son aimant et son enveloppe.

11° Au bas, un peu au-dessus du Verseau et vis-à-vis des Poissons, l'on voit un Dragon volant, qui semble regarder seulement et fixement *Ariès, Taurus et Gemini*, c'est-à-dire les trois signes du printemps, qui sont le Bélier, le Taureau et les Jumeaux.

Ce Dragon volant qui représente l'esprit universel, et qui regarde fixement les trois figures, semble nous dire affirmativement que ces trois mois sont les seuls dans le cours desquels l'on peut recueillir fructueusement cette matière céleste, que l'on appelle lumière de vie, laquelle se tire des rayons du Soleil et de la Lune, par la coopération de la nature, un moyen admirable et un art industriel, mais simple et naturel.

12° Proche et derrière ce Dragon volant est figuré un Ridicule ; et derrière ce Ridicule est un chien assis sur le dos, sur lequel chien est posé un oiseau.

Ce Ridicule est un moqueur de la science hermétique en question, un rieur méprisant des opérations des vrais Sages et Philosophes et de tous leurs Partisans, qu'il estime insensés, tout aveuglé qu'il est dans l'erreur vulgaire.

La figure de ce Chien posé sur le dos, sur lequel est un oiseau, nous fait entendre que ce chien est le corps, ou le sol de la matière universelle, fidèle à l'Artiste qui sait la travailler, et l'oiseau représente l'esprit de la même matière, lequel y est posé ; cette matière est connue communément sous les

noms de soufre et de mercure, le sel pour tiers et copule ou liaison y étant compris, comme indivisible des deux qui sont le corps et l'esprit.

13° En la seconde partie de ce Portail, au côté gauche et tout en haut, est le signe de l'Écrevisse, à la place du Lion, qui est de l'autre côté du même Portail.

Sur la même ligne de l'Écrevisse sont la Vierge, la Balance et le Scorpion, tous quatre en œuvre.

Et ensuite, le Sagittaire et le Capricorne, qui sont hors d'œuvre.

Par l'Écrevisse ainsi placée en haut est témoigné que la matière Lunaire a été bien abondante, mais que l'abondance n'en est plus si grande, à cause que les Pléiades, qui sont des constellations humides, s'en retournent.

La Vierge, la Balance et le Scorpion sont les derniers degrés de chaleur pour la coction de l'Œuvre Philosophique ; car en ce temps Automnal, la maturité des fruits se parfait par le Sagittaire et le Scorpion, qui sont hors d'œuvre, ce qui démontre leur frigidité et siccité, et que ces qualités, conçues par l'esprit intelligent, sont néanmoins invisibles extérieurement en la matière de notre Magistère.

14° À droite et à gauche de ces douze Signes du Zodiaque, qui représente le cours de l'année, sont quatre figures représentant les quatre Saisons, qui sont l'Hiver, le Printemps, l'Été et l'Automne.

Par ces quatre Saisons, il est donné à entendre que le Composé philosophique doit être entretenu en l'athanor, ou fourneau de cuisson pendant un an et plus, ce qui fait dix mois hermétiques, par les degrés d'une chaleur qui soit douce et proportionnée au commencement, et puis un peu plus forte sur la fin, et cependant linéaire, comme pour faire colorer et mûrir les fruits qui se recueillent pendant trois de ces Saisons, à savoir le Printemps, l'Été, l'Automne ; moyennant quoi l'Artiste acquiert la Médecine au blanc, Symbole de la Vierge Mère et Pascale, qu'il peut arrêter et prendre au cercle citrin, comme Médecine lunaire universelle parfaite, ou bien continuer sans interruption de travail, et pousser jusqu'au rouge parfait, qui en est produit comme Médecine solaire, universelle et souveraine, accomplie au temps de sa naissance, marquée solennellement par les Sages.

15° Au-dessous de huit grandes Figures du même portail, dont il y en a quatre de chaque côté, et tout en bas, sont démontrées les vraies opérations, pour faire et parfaire la Médecine universelle, que le curieux Apprentif de cette Œuvre divine pourra expliquer, ou se les faire expliquer, mais jamais ne les expliquer par écrit.

PORTAIL DU MILIEU

16° L'on voit six Figures au Portail du milieu, au côté droit.

La première est un Aigle, la seconde un Caducée entortillé de deux serpents, la troisième un Phénix qui se brûle, la quatrième un Bélier, la cinquième un Homme qui tient un Calice, dans lequel il reçoit quelque chose de l'air ; et la sixième est une Croix où trait carré, où il se voit d'un côté sur la ligne transversale une larme, et sur la même ligne, de l'autre côté, un calice en cette forme.



Salomon, Prov. c. 20, v 21.

Ces six Figures ne sont, pour ainsi dire, que la répétition de ce qui a déjà été dit tant de fois sous différentes figures et différents termes, qui sont inépuisables, par le peu de travail et la simplicité de la matière, qui ne se fait néanmoins connaître qu'aux vrais Philosophes et non pas aux Sophistes ignorants, quelques recherches qu'ils en fassent, parce que leur intention est mauvaise et orgueilleuse, et que ce Don divin n'est accordé qu'aux simples et humbles de cœur, méprisés du reste du monde insensé, et assez malheureux en son aveuglement pour ne se repaître que de fables transitoires.

1° L'Aigle, par exemple, ne signifie autre chose que l'Esprit universel du monde ; et c'est l'Oiseau d'Hermès et le mouvement perpétuel des Sages.

2° Le Caducée entortillé de deux serpents, enseigne que la Pierre est composée de deux substances, quoique tirée du même corps et extraite de la même racine ; ces deux substances, néanmoins semblent être contraires en apparence, l'une étant humide et l'autre sèche, l'une volatile et l'autre fixe ; mais elles sont semblables en essence et en effet, parce qu'elles sont deux de nature, venant d'un seul principe, quoiqu'elles ne soient réellement qu'une.

3° Le Phénix qui se brûle et renaît de ses propres cendres, nous apprend que ces deux substances, une, après avoir été mises dans l'œuf philosophique en l'Athanor, agissent longtemps et naturellement l'une contre l'autre, qu'elles se livrent de furieux combats avant de s'embrasser et de s'unir ; que la guerre est longue avant de recevoir le baiser de paix ; que les flots de la Mer philosophique sont longuement agités par le flux et reflux, avant que la bonace et le calme puissent succéder et régner ; enfin que les travaux sont bien grands auparavant que ces deux substances se réduisent finalement en

poudre, ou soufre incombustible : car cela ne se peut faire qu'après que l'humide Mercuriel a été consommé, ou, plutôt, desséché par la grande activité du chaud et sec interne de la substance corporelle du Sel de nature, et que tout le compost est fait semblable.

C'est après ces brûlements ou calcinations philosophiques, que cette poudre, le vrai Phénix des Sages, car il n'y a point dans le monde d'autre Phénix que celui-là, étant dissous derechef dans son lait virginal, retourne à reprendre naissance par soi-même, et de ses propres cendres, et continue ainsi à renaître et mourir, tout autant de fois qu'il plaît à l'artiste bien expérimenté.

4° Le Bélier signifie toujours le commencement de la Saison, en laquelle il faut prendre la matière, d'autant qu'en ce temps d'effervescence l'humide igné de l'Esprit universel commence monter de la Terre au Ciel, et à descendre du Ciel en terre, bien plus copieusement qu'en toute autre Saison, et avec plus de vertu ; surtout dans les minières où le Soleil a fait au moins trente révolutions et non plus de trente-cinq, où la Nature minérale commence à rétrograder, pour tendre à sa dépravation et à son déclin.

5° L'homme qui tient un Calice, dans lequel il reçoit quelque chose de l'air, nous démontre qu'il faut savoir ce que c'est que l'Aimant fait par l'homme, qui a la puissance d'attirer du Ciel, du Soleil et de la Lune, par sa vertu magnétique, l'Esprit Catholique invisible, revêtu de la pure substance humide éthérée, influence quintessenciée, pour de ces deux en faire une troisième substance participante des deux autres individuellement, et qui chacune, contienne en soi indivisiblement le Sel, le Soufre et le Mercure universels lesquels, tous trois, se congèlent et s'unissent au centre de toutes choses.

6° Quant à la Croix où, sur les lignes transversales, par les côtés d'icelle, sont posés une larme et un Calice, c'est pour nous faire entendre que ce n'est que la Nature élémentaire, c'est-à-dire les quatre Éléments croisés, figurés par les quatre lignes de la Croix : en effet, c'est par le moyen des quatre Éléments que les vertus et les énergies célestes descendent et s'insinuent incessamment sur tous les Corps visibles et sublunaires.

Les deux lignes, haute et basse, représentent le Feu céleste, et les deux autres lignes transversantes, signifient l'air et l'eau.

La larme, qui signifie l'humide de l'air, pleine de feu vital, et posée sur la ligne de l'air et de l'eau, doit être reçue dans le Calice, qui signifie le récipient, et non pas dans les basses vallées, quoiqu'elle soit partout, mais sur des lieux

qui s'avancent dans l'air, où elle ne sera pas prise en quantité par ceux qui n'ont pas la connaissance de l'aimant Physique et Philosophique.

7° Proche de la Porte à droite, il y a d'un côté, cinq Vierges sages, qui tendent leur Calice, ou coupe vers le Ciel, et reçoivent ce qui leur est versé d'en haut par une main qui sort d'une nuée; et au-dessous s'y voient et s'y remarquent les vraies opérations Alchimiques et Philosophiques.

Ces cinq Vierges représentent les vrais Philosophes Hermétiques amis de la nature, et qui, ayant connaissance de l'unique matière, dont elle se sert, pour travailler dans la magnésie des trois règnes, animal, minéral, végétal, reçoivent du Ciel cette même et unique matière dans des vases convenables; et suivant les opérations de la même nature, ils travaillent physiquement, et après avoir fait le Mercure ou dissolvant Catholique, ou le Sel de nature, qui contient son Soufre, les unissent au poids requis, les cuisent en l'Athanor, et finalement en font l'Élixir Arabe.

8° De l'autre côté dudit Portail gauche, on voit cinq autres Vierges, mais folles, en ce qu'elles tiennent leur Coupe renversée contre terre, ainsi elles ne peuvent ni ne veulent y recevoir la lunaire que la nature leur présente, et qui est si copieuse, qu'après avoir largement satisfait à tout l'Univers, il y en a encore plus de reste que d'employé: et cela se fait en tout et se distribue en tous temps, et incessamment, parce qu'ainsi l'a ordonné, l'a voulu et le veut le Très-Haut, auquel gloire immortelle, ineffable soit rendue sur la terre et aux Cieux.

Par les Vierges folles, la Coupe renversée sont représentées une infinité, et presque innombrables d'opérations fausses des sophistes, des Chimistes, des ignorants et désespérés, ainsi que des impitoyables Souffleurs et Charlatans.

Ces cinq Vierges folles signifient ces faux Philosophes, qui ne demandent que hercelets Sophistiques, comme rubifications, déalbations, cohobations, amalgamations etc., qui méprisent la lecture des bons Auteurs, et qui par cette raison ne peuvent avoir connaissance de la vraie matière, quoiqu'il est vrai de dire qu'ils la portent toujours avec eux jusque dans leur sein, sur eux, alentour d'eux, sous leurs pieds et qu'ils la respirent continuellement; mais leur orgueil trop présomptueux leur fait en mépriser la méditation et la recherche, s'imaginant stupidement dans leurs grossières Sophistications et leurs faux préjugés, la trouver sans la connaissance de la belle et pure nature interprète des Mystères divins.

En effet, cette matière est si commune, et d'un si vil prix que le plus pauvre en a autant que le riche, et elle est néanmoins si précieuse que chacun en a besoin et ne peut s'en passer; car l'on ne peut être, vivre et agir sans elle.

Tout ce que j'ai remarqué en ce triple Portail est à la vérité, beau et ravissant, mais ce sont lettres closes, Énigmes et Hiéroglyphes pleins de mystères pour les ignorants, et choses mystiques pour les Savants, pour lesquels j'ai donné cette Explication, qu'ils doivent comme Curieux considérer exactement, en levant les voiles qui leur cachent l'entrée aux secrets Cabinets de la chaste Diane Hermétique.

Je n'ai point lu dans les Cartes antiques de Paris, ni de cette Cathédrale pour savoir le nom de celui qui a été le Fondateur de ce Portail merveilleux; mais je crois néanmoins, que celui qui a fourni ces Énigmes Hermétiques, ces Symboles et ces Hiéroglyphes mystiques de notre Religion, a été ce grand Docte et pieux Personnage Guillaume Évêque de Paris, la profonde Science duquel a toujours été admirée avec raison des plus Savants Philosophes Hermétiques de l'Antiquité, et particulièrement, du bon Bernard Comte de Trévisan, Savant adepte, Philosophe Hermétique, car il est certain que cet Évêque a fait et parfait le magistère des Sages.

Or, comme il a plu à la divine Providence de me faire la grâce de me donner quelque lumière et connaissance de la Philosophie, Physique et Hermétique, j'y ai tellement travaillé qu'après un long temps, beaucoup de soins, de lecture des bons Livres et avoir fait quantité de belles et bonnes opérations, j'ai enfin trouvé la triple clef par son essence, pour ouvrir le sanctuaire des Sages, ou plutôt, de la sage nature; de sorte que je peux fidèlement expliquer les écrits paraboliques et énigmatiques des Philosophes anciens et modernes, ainsi que j'ai expliqué assez clairement les Énigmes, Paraboles et Hiéroglyphes de ce triple Portail; ce que je fais très volontiers, pour donner contentement aux Savants amateurs de cet Art divin, et exciter la curiosité des nouveaux Candidats qui aspirent à la connaissance de la science naturelle et hermétique; dont Dieu soit loué et exalté à jamais. Ainsi soit-il.

LE PSAUTIER D'HERMOPHILE

Envoyé à Philalèthe

I. Tous les Philosophes sont d'accord, que l'Œuvre des Sages qui est la composition de la Pierre, peut être comparée à la création de l'Univers; en effet, cet Ouvrage de l'esprit et de la sagesse humaine, représente fort bien l'Ouvrage de l'Esprit et de la Sagesse divine, qui a créé le monde; mais il y a cette différence, que Dieu créa toutes choses, sans avoir besoin d'aucun sujet, qui servit de matière ou d'instruments à son opération, au lieu que le Philosophe a besoin d'une matière sur laquelle il travaille, et du feu comme l'instrument et le conducteur de son Ouvrage.

II. L'art, qui est le Singe de la nature, comme la nature est le Singe du Créateur, travaille sur un certain chaos, ou corps ténébreux, et sépare d'abord la lumière des ténèbres; et comme il ne peut pas créer cette matière, il la reçoit des mains de la nature et de son Auteur, et de cette matière, il en compose son grand Ouvrage; dès le commencement le Sage Artiste n'a d'autre soin que de la préparer avec industrie, de séparer le subtil de l'épais, et le feu de la terre, et de tirer de ce chaos, une certaine humidité mercurielle, brillante et lumineuse, qui contient tout ce qu'il cherche.

III. Les éléments de la Pierre qui sont l'eau et le feu, sont contenus dans ce chaos; le feu et cette eau sont le Soufre et le Mercure, qui sont les deux pièces et matériaux nécessaires, pour composer la Pierre Physique. Ces deux matières sont toutes choses, sont partout et en tout temps; mais il ne faut pas les chercher indifféremment partout, même en toute sorte de sujet, à cause que la nature les a merveilleusement enveloppés. Ce qui a obligé tous les Philosophes à dire et enseigner, qu'il faut quitter toute sorte de nature étrangère, et prendre la nature métallique minérale, et ce au mâle et à la femelle.

IV. Ce mâle et cette femelle sont le Soufre et le Mercure, l'Agent et le Patient, le Soleil et la Lune, le fixe et le volatil, la terre et l'eau; ou le Ciel et la terre, contenus dans le chaos des Sages, qui est leur sujet primitif, et dans lequel ils sont conjoints ensemble naturellement, avant que l'Artiste y ait mis les mains; mais s'il en veut faire quelque chose, il est nécessaire qu'il les sépare, qu'il les purifie; et qu'ensuite, il les réunisse d'un lien plus fort, que celui que la nature leur avait donné; et ainsi d'un, il fait deux, et de deux un; et par ce moyen, il est composé un chaos artificiel, d'où sortent de suite les miracles du monde ou de l'art.

V. Du premier chaos, ou sujet primitif, créé des mains de la nature, l'art sépare et purifie la matière, et ôte par ce moyen toutes les impuretés qui sont les obstacles ténébreux, opposés aux opérations lumineuses de la nature, ainsi il engendre et fait sortir de ce chaos, Diane et Apollon, ou bien la Lune et le Soleil qui naissent de Délos, c'est-à-dire, par la manifestation des choses cachées; c'est la première opération, où l'Artiste compose l'Or vif, ou le Soufre des Sages, et leur Mercure et leur Argent-vif: et les ayant unis tous deux, il en fait le Mercure des Sages, dont le père et la mère sont le Soleil et la Lune.

VI. Le Mercure des Philosophes, est l'enfant du Soufre et de l'Argent-vif, suivant la doctrine du Cosmopolite, et de tous les Sages: c'est ce Mercure, ou Argent-vif des Philosophes, qui suffit à l'Artiste avec le feu, et de ce Mercure seul, on peut faire un Or véritable, et bon à toute épreuve; cet Or tout de feu, et plein de vie, le faisant rentrer par une solution nouvelle dans son chaos, et l'en faisant sortir derechef, on en compose un Agent qui triomphe de toutes les impuretés métalliques: et l'on peut le multiplier à l'infini, disent les Sages.

VII. Les Philosophes parlent souvent de leur chaos, auquel ils donnent divers noms, suivant leur dessein, qui est de cacher leurs grands mystères, à ceux qui en sont indignes; on appelle ce chaos, dit Philalèthe, notre Arsenic, notre Air, notre Lune, notre Aimant, notre Acier, sous diverses considérations; il dit aussi que c'est un esprit volatil, et un corps admirable, formé du sang du Dragon Igné, et du suc de la Saturnie végétale, et ce Chaos est comme la mère des Métaux, et un principe fécond, dont on peut tirer tout ce que les Sages recherchent, et même le Soleil et la Lune sans élixir.

VIII. Le Chaos est le composé des Sages, Philalèthe l'appelle Eau, Air et Feu et Terre minérale, car il contient en soi tous les Éléments qui en doivent sortir à leur rang, quoiqu'on en voit que deux, à savoir la Terre et l'eau, dit le Cosmopolite; et que tous enfin se doivent terminer en terre, dit Hermès: c'est cet admirable composé dont parle Arnaud de Villeneuve dans sa Lettre au Roi de Naples, et qu'il appelle le Feu et l'Air des Philosophes, ou plutôt de la Pierre, qui est la matière prochaine de cet air et ce feu, et qui contient une humidité, qui court dans le feu, et qui est pierre et non pierre.

IX. Ce composé selon Artéphijs, et dans la vérité, est corporel et spirituel, à cause qu'il participe du corps et de l'esprit, c'est-à-dire de la portion la plus subtile et la plus moelleuse du corps et de l'esprit, ou de l'eau; dit cet Auteur et Flamel après lui, appelle ce composé, Corsuffle, Cambar, Due-nech; mais Artéphijs ajoute, que son propre nom, est Eau permanente, à cause qu'elle ne fuit point dans le feu, et ne se sépare point des corps qu'elle embrasse, et demeure inséparable avec eux; et ces corps, dit-il, sont le Soleil et la Lune qui sont changés en une quintessence spirituelle.

X. Les Philosophes parlent diversement de ce composé : les uns disent qu'il est fait de deux choses, comme Basile Valentin ; les autres veulent qu'il soit fait de trois, comme Philalèthe, qui enseigne que c'est un assemblage de trois natures différentes, mais d'une même origine : d'autres écrivent que le Chaos dont nous parlons, est semblable à l'ancien Chaos, qui est composé de quatre Éléments qui commencent, dit Flamel, à déposer l'inimitié de l'ancien Chaos, pour faire leur paix et leur réconciliation ; c'est la pensée d'Artéphilus, et tous ont dit la vérité sur cela.

XI. Le terme de chaos, est fort équivoque, du moins il se peut prendre en divers sens ; car il y a un chaos général, créé de Dieu, et dont il a tiré toutes les créatures, c'est-à-dire, les trois règnes de la nature, animal, végétal, minéral ; et chaque règne a son chaos particulier et naturel, qui est le sperme de chaque chose : ainsi nous avons un chaos minéral produit des mains de la nature, qui contient les deux spermés masculin et féminin, Soufre et Mercure, lesquels, unis dans un même sujet, sont la première matière sur laquelle l'artiste doit travailler.

XII. Les Sages ont un autre Chaos, qu'ils tirent dès le commencement, et qu'ils composent d'un sujet que la nature leur présente, disent tous les Philosophes, après Morien ; ne pouvant rien par delà, dès le commencement du Magistère, dit Basile Valentin ; ils ont appelé cette substance sensible, mercurelle, sulfureuse et saline, faite de l'union des trois principes, lesquels on a mis proportionnellement, en dissolvant et coagulant, selon les diverses opérations de la nature, que l'art doit imiter, et selon la disposition de la semence ordonnée de Dieu.

XIII. Paracelse s'accorde avec tous les Philosophes sur ce sujet, qui est la matière de l'art, et leur fameux Chaos, lorsqu'il dit que la matière de la teinture Physique, est une certaine chose, qui se compose de trois substances, par le ministère de Vulcain ; et il ajoute à cela fort à propos, que ce composé peut être transmué en Aigle blanc, par le secours de la nature et par l'aide de l'art : Raimond Lulle, parle dans ce sens, lorsqu'il dit, que l'herbe blanche assemblait deux fumées, et croissait au milieu des deux.

XIV. L'abbé Synésius, le Cosmopolite et Philalèthe s'accordent avec tous les autres au sujet de cette matière, lorsqu'ils la placent au milieu du Métal et du Mercure ; car elle n'est en effet ni l'un ni l'autre et participe de tous les deux, c'est un chaos, ou un composé fixe et volatil tout ensemble, c'est ce que les Philosophes appellent Hylé, ou la première eau, et la première humidité radicale qu'ils tirent et composent du premier Hylé naturel et minéral, que la nature avait composé des éléments.

XV. Un Anonyme suivant cette pensée, qui est celle de tous les Philosophes, dit fort à propos que cet admirable composé se fait par la destruction des corps, ce qu'Artéphius avait dit longtemps auparavant : et l'Anonyme fort éclairé dans la doctrine de cet ancien Philosophe, remarque que comme ce composé se fait par la destruction des corps, de même l'eau qui est l'âme, l'esprit, l'essence du composé, ne se peut se faire que par la destruction du composé, dans lequel les âmes du corps sont liées, dit Artéphius.

XVI. Nous n'avons besoin, dit Artéphius, que de cette âme, ou moyenne substance des corps dissous, qui est subtile et délicate, et qui est le commencement, le milieu et la fin de l'œuvre, de laquelle notre Or et sa femme sont produits ; c'est un subtil et pénétrant esprit, une âme délicate, nette et pure, un sel et baume des Astres, dit Basile Valentin ; c'est dit le même, une substance métallique et minérale, provenant du sel et du soufre, et deux fois née du Mercure ; c'est le haut et le bas, qui ne sont qu'une même chose, comme enseigne Hermès, c'est là tout dans toutes choses, dit Basile Valentin ; c'est enfin l'air de l'air d'Aristée.

XVII. Notre chaos est encore appelé Magnésie, par le Cosmopolite, après Artéphius, qui est composé disent les Philosophes, de corps, d'âme et d'esprit ; son corps est une terre fixe et très subtile, son âme est la teinture du Soleil et de la Lune, et l'esprit est la vertu minérale des deux corps ; et cet esprit mercuriel, est le lien de l'Âme solaire, et le Corps solaire est ce qui donne la fixité, qui avec la Lune retient l'âme et l'esprit ; et de ces trois bien unis, c'est-à-dire du Soleil et de la Lune, et du Mercure, se fait notre Pierre ; mais auparavant ce composé doit être purifié dans notre eau.

XVIII. La purification de ce Chaos est très nécessaire, dit Artéphius, elle se doit faire dans notre Feu humide, par le moyen duquel on ouvre les Portes de la Justice et d'où l'on tire le Mercure des Philosophes de ses cavernes vitrioliques, comme parle Artéphius ; ou bien l'on en tire cette vapeur mercurielle très subtile et très spirituelle, qui se revêt de la forme d'eau, pour pénétrer les Corps terrestres et les empêcher de combustion ; c'est le dissolvant de la nature qui réveille un feu interne assoupi, menstrue très acide, fort propre à dissoudre le Corps, d'où lui-même a été tiré, avec la doctrine de tous les Sages.

XIX. Tous les Philosophes disent que leur Mercure est enfermé et emprisonné dans le chaos du premier Chaos minéral que la nature leur présente, et qu'il est tiré et mis en liberté par le secours de l'art, qui vient aider la nature, et qui commence où elle a fini ; elle-même lui donne la main, et l'accompagne partout à mesure que les esprits se tirent de l'esclavage du corps, et se séparent des parties les plus grossières de la matière, qui demeurent au fond du

vaisseau, comme dit Artéphius, et qui sont incapables de solution, et tout à fait inutiles, dit ce même Philosophe.

XX. Ce mercure ainsi dégagé des liens de sa première coagulation, contient en soi une double nature, savoir une ignée et fixe, et l'autre humide et volatile ; la première qui lui est intérieure, est le cœur fixe de toutes choses, permanent au feu et très pur fils du Soleil ; lui-même feu essentiel, feu de la nature, véritable véhicule de la lumière, et le vrai soufre des Philosophes ; la seconde nature qui lui est antérieure, est le plus pur et le plus subtil de tous les esprits ; la quintessence de tous les Éléments, la première matière de toutes choses métalliques, et le véritable Mercure des Sages.

XXI. On peut distinguer quatre Mercures différents, contenus dans notre Chaos ; le premier peut être appelé Mercure des Corps, c'est le plus noble et le plus actif de tous, c'est la semence précieuse dont se fait la teinture des Philosophes, et sans ce Mercure que Dieu a créé, notre science et toute philosophie, selon le Cosmopolite, sont vaines ; le second est le Bain et le Mercure de la nature, le vase des Philosophes, l'Eau philosophique, le sperme des Métaux, dans lequel réside le point séminal ; le troisième est le Mercure des Philosophes, qui se fait des deux précédents, c'est Diane et le sel des Métaux ; Le quatrième est le Mercure commun, non vulgaire, l'air d'Aristée, ce feu secret, moyenne substance de l'Eau commune à toutes les minières.

XXII. Dans notre chaos tiré de la nature, et composé des choses naturelles, ce Philosophe remarque un point fixe, duquel par dilatation se font toutes choses, et puis par concentration, il ramène toutes ces lignes à leur centre, où toutes choses trouvent leur repos, et une fixité permanente ; c'est ce qui est arrivé dans le premier Chaos du monde, dont le verbe de Dieu a été la base, et comme le point fixe et indivisible, dont toutes les créatures sont sorties, et où elles doivent retourner, comme à leur centre : il y a aussi un point fixe dans le Chaos minéral, créé par la nature, et dans celui que l'art compose.

XXIII. C'est de ce point fixe, d'où sont sortis tous les Métaux, leur éclat, et une émanation ou écoulement visible de cette lumière qui demeure cachée sous l'écorce de leur corps terrestre, qui fait ombre à la nature, dit le Cosmopolite ; ce point fixe reste toujours dans le centre de leur semence, qui est la même pour tous, comme l'enseigne Philalèthe, après le Cosmopolite ; mais il est invisible, à cause que c'est un pur esprit engagé dans l'obscur prison des Métaux, et que dans un corps métallique congelé, les esprits ne paraissent point et n'opèrent point que le corps ne soit ouvert.

XXIV. Les semences de toutes choses étaient contenues dans l'ancien

chaos que Dieu a créé, mais elles étaient en confusion, en repos et sans mouvement : et quoique les contraires fussent ensemble, ils ne se faisaient point la guerre ; les semences métalliques qui sont dans notre chaos y sont confuses à la vérité, mais elles sont en paix, et attendent les ordres d'un Artiste habile, qui dise fiat lux, et qui séparant la lumière des ténèbres, fasse paraître la profondeur cachée, et développant le point fixe séminal, réduise les semences métalliques de puissance en acte, et rende l'invisible visible, dit Basile Valentin.

XXV. L'ancien chaos était toutes choses, et n'était rien du tout en particulier ; le chaos métallique produit des mains de la Nature, contient en soi tous les Métaux, et n'est point métal ; il contient l'Or, l'Argent et le Mercure ; il n'est pourtant ni Or, ni Argent, ni Mercure ; la Nature a commencé ses opérations en lui, la fin a été d'en faire un métal, mais elle en a été empêchée en son cours, comme parfois elle s'arrête en chemin, lorsque tâchant de faire un métal parfait, elle en fait un imparfait, aussi souvent elle n'en fait point du tout, et se contente de nous donner un chaos.

XXVI. Dans ce chaos métallique naturel, sont contenus le Ciel et la Terre des Philosophes, mais ils n'y sont point distingués ni séparés ; le haut y est comme le bas, et le bas comme le haut, afin que l'Artiste fasse les miracles d'une seule chose, dit Hermès, les Éléments se trouvant tous ensemble et confus, sans distinction, sans action et sans ordre, tout y est dans un profond silence, et dans certaines ténèbres qui règnent dans le limbe des Sages, et qui forment une véritable image de la mort, sans aucune marque de vie et de fécondité ; ce qui n'empêche pas que cette terre catholique soit animée, et qu'elle ait une vie cachée, dit Basile Valentin.

XXVII. Le chaos général de la Nature était un corps humide, obscur et ténébreux, le chaos minéral, qui contient les semences métalliques, est un corps opaque, terrestre et ténébreux, plein de feu, duquel le Philosophe par une due séparation et purification, tire les matériaux dont il compose un chaos artificiel, duquel il tire toutes choses, et même la lumière et les luminaires métalliques ; et d'iceux dissous par leur propre menstrue, il fait un autre composé, séparant toujours la lumière des ténèbres par l'esprit dissous du Ciel, dit Basile Valentin ; il accomplit la création philosophique du Mercure et de la Pierre des Sages, dit Philalèthe.

XXVIII. Le chaos minéral étant ouvert, le Philosophe ayant séparé les Éléments, les ayant purifiés, et réunis ensuite en forme d'une eau visqueuse, qui est le chaos, ou composé philosophique, il a le bonheur de voir naître le Soleil sortant du sein de Thétis, de le toucher, de le laver, le nourrir, le mener à un âge de maturité ; le Sage voit des ténèbres avant la lumière, il en voit après la lumière, il en découvre encore qui sont avec la lumière ; il marie dans

cette opération, dit Philalèthe, le Ciel et la Terre et unit les eaux supérieures aux inférieures.

XXIX. De ce chaos, qui est notre première matière, le Sage sait bien tirer un esprit visible, qui soit néanmoins incompréhensible, dit Basile Valentin; cet esprit est la racine de vie de nos corps, et le Mercure des Philosophes, duquel on prépare industrieusement la liqueur par notre Art, qu'on doit rendre derechef matérielle, la conduire par certains moyens d'un degré très bas, à un degré de souveraine et parfaite médecine; car dit cet Auteur, d'un corps bien lié et solide au commencement, on en fait un esprit fuyant, et de cet esprit fuyant à la fin une médecine fixe.

XXX. Le corps dont nous parlons, et dont on tire cet esprit, que Basile Valentin appelle une Eau d'or sans corrosion, est si informe, qu'il ressemble à un véritable chaos, un avorton et un ouvrage du hasard; en lui est marquée et gravée l'essence de l'esprit dont il s'agit, quoique les traits en soient méprisables, ce qui fait que cette matière catholique est méprisée et payée à vil prix par ceux qui n'en connaissent pas la valeur; mais si les ignorants la regardent avec mépris, les Sages et les Savants l'estiment uniquement, et la considèrent comme le berceau et le tombeau de leur Roi, dit Philalèthe.

XXXI. L'esprit ou Mercure des Philosophes qui se tire du corps dont il s'agit, se trouve dans le Mercure vulgaire et dans tous les autres Métaux; mais, c'est un égarement de l'y chercher, puisqu'il est plus proche et plus facile dans notre sujet, où le Mercure et le Soufre se trouvent avec le feu et leur poids, et dans lesquels deux serpents ne s'embrassent que très faiblement; mais on ne peut rien faire sans un agent, capable de dissoudre et vivifier le corps, manifester la profondeur cachée, débrouiller le premier chaos, faire sortir la lumière.

XXXII. Cette lumière sort du chaos avec le feu dont elle est revêtue; ce feu extrêmement subtil s'attache à l'air dont il se nourrit: cet air embrasse l'eau, l'eau s'unit à la terre, et tout cela donne un nouveau composé, lequel étant corrompu de nouveau dans la seconde opération, l'eau sort de la terre, l'air sort de l'eau, et le feu ou le soufre des Philosophes sort de l'air: et ce feu fixe, qui paraît en forme de terre, étant purifié sept fois, devient un être qui a plus de force que la Nature même n'en a; cet esprit est l'air de l'air d'Aristée, c'est l'eau, le feu et la terre du chaos des vrais Philosophes.

XXXIII. Ces quatre natures élémentaires ne sont qu'une même chose tirée du premier composé où elles étaient dans la confusion; elles ne sont après cette extraction, qu'un être tiré des rayons subtils du Soleil et de la Lune; et c'est là le second composé, dont la fécondité dépend des deux principes actifs,

savoir le chaud et l'humide ; ce composé est appelé air, à cause qu'il est tout volatil, et c'est le vrai Mercure des Sages ; c'est un feu dévorant, et le plus actif de tous les agents ; c'est un air épaissi, dont non seulement tous les Métaux, mais tous les Mercures des Métaux sont engendrés.

XXXIV. Cet être unique composé de quatre substances, de trois ou de deux, en lesquels la troisième est cachée, dit Basile Valentin, est le vaisseau d'Hermès, du Cosmopolite, ou les colombes de Diane de Philalèthe ; c'est l'air qu'il faut pêcher, selon Aristée, qu'il faut ensuite cuire, dit le Cosmopolite ; c'est une seule essence qui accomplit d'elle-même le grand Œuvre, par l'aide du feu gradué, qui en est la nourriture, et un composé qui tient le milieu entre le Métal et le Mercure, dit Philalèthe ; c'est l'enfant philosophique, né de l'accouplement du mâle vif et de la femelle Vive, qui doit être nourri d'un lait propre.

XXXV. Cet enfant des Philosophes est au commencement plein de flegme, dont il doit être purifié, comme dit Flamel, après la Tourbe ; il doit être ramené à sept diverses fois à sa mère, qui est la Lune blanche, dit Hermès ; il doit être lavé, nourri et allaité du lait de ses mamelles, et recevoir son accroissement et sa force par les imbibitions, dit Flamel, et être perfectionné par les aigles volantes de Philalèthe ; ces aigles, comme il dit lui-même, se font par la sublimation et par l'addition du véritable soufre qui aiguise cet enfant, ou Mercure, d'un degré de vertu à chaque sublimation.

XXXVI. Cette sublimation philosophique que renferme toutes les opérations des Sages, et cette sublimation, dans le sentiment de Geber, d'Artéphijs, de Flamel et de Philalèthe, n'est autre chose que l'exaltation ou la dignification d'une substance, ce qui se fait, lorsque d'un état vif et abject elle est élevée à l'état d'une plus haute perfection ; ce qui n'empêche pas qu'on ne reconnaisse en notre Mercure un mouvement d'ascension dans le premier Ouvrage, qui est la préparation du Mercure, en quoi gît toute la difficulté, le reste étant un jeu d'enfant, et œuvre de femme.

XXXVII. La sublimation est, selon Geber, l'élévation d'une chose sèche, avec adhérence au vaisseau par le moyen du feu : peu de gens ont compris cette définition, parce qu'il faut connaître la chose sèche, le vaisseau et le feu ; l'Auteur du Commentaire des Vers Italiens de Francmarc Antonio Chinois, paraît embarrassé sur ce sujet, voici quel est le vrai sentiment de tout les Philosophes : la chose sèche est notre aimant, qui attire naturellement son vaisseau, qui est l'humide, car le sec attire l'humide, et l'humide tempère le sec et s'unit à lui par le moyen du feu, qui participe de la nature de l'un et de l'autre.

XXXVIII. Le vase et la chose sèche s'embrassent avec adhérence, parce

que nature embrasse nature, comme il est dit dans la Tourbe et chez Artéphijs, et parce que le vaisseau tient lieu de femelle, et la chose sèche lieu de mâle; l'un est le Soleil, et l'autre est la Lune, l'un est l'Or vif des Sages, et l'Argent-vif des Sages, qui sont unis par le feu, qui leur est propre, qui est de leur nature, et qui est tiré d'ailleurs que de notre matière; ce feu, ce vase et cette chose sèche sont trois, et ne font qu'un, ils sont tous trois Mercure, Soufre et Sel, et sont tous trois dans un même sujet métallique.

XXXIX. Ce Sel, ce Soufre, ce Mercure qui sont le corps, l'âme et l'esprit, sortent tous les trois du chaos, d'où ils étaient en confusion, ou plutôt de la mer des philosophes; c'est là le trident de Neptune, qui ne sortirait pourtant point de ses profondes abysses, si Éole ne faisait par ses vents exciter des tempêtes sur la mer; c'est par le moyen de ces vents mercuriels, sulfureux et salins, qu'on émeut la mer des Philosophes jusque dans le centre, et qu'enfin, après que les parties sont d'accord, on marie Éole à la belle Déjopée.

XL. Neptune n'est pas plutôt sorti du centre de la mer, qu'il apaise tous les vents, et fait un calme général avec son trident, et puis rentre dans ses abîmes humides; c'est ce que Flamel a voulu dire dans sa sixième Figure, où il dit que dans cette occasion notre Pierre est si triomphante en Siccité, que d'abord que le Mercure la touche, nature se jouissant de sa nature se joint à elle, et attire son humide pour le joindre à soi, par l'apposition du lait virginal, dont il parle dans la quatrième Figure.

XLI. Ce Trident neptunien ne saurait jamais sortir de la Mer philosophique, si un trident venteux et vaporeux n'avait pénétré la Mer pour tirer ce Roi à triple couronne, nageant dans les eaux; c'est dans cette occasion que le Philosophe aiguise et excite le passif par l'actif; que par les principes vivants, il ressuscite les morts, comme dit Philalèthe, et qu'un principe donne la main à l'autre, comme le dit le Cosmopolite, après quoi, les principes mariés et élevés sont nourris de leur chair, et sang propre, dit Basile Valentin.

XLII. Le sec embrassant le vaisseau qui le contient, étant monté au Ciel par la sublimation philosophique, et le sel terrestre étant devenu céleste, le céleste descend en terre pour aller sucer le lait de sa mère, qui est la terre, ou de sa nourrice, qui est une terre, qui prend soin de nourrir l'enfant philosophique, lequel ayant pris sa nourriture, et engraisé de ce lait succulent, remonte au Ciel, et par un moyen montant à diverses reprises, et descendant, il prend la vertu des choses supérieures et inférieures.

XLIII. C'est ici le Ciel terrestre de Lavinius qui se perfectionne par ses ascensions et descensions; c'est le mariage du Ciel et de la terre, sur le lit d'amitié, selon Philalèthe; c'est là ce Palais Royal, qu'on bâtit et qu'on enri-

chit par le flux et le reflux de la mer de verre, pour y loger le Roi, comme parle Basile Valentin ; et sont les imbibitions de Flamel, le sceau de l'enfant dans le ventre de sa mère, et de la mère dans le ventre de l'enfant, selon Démogoras, Senior et Haly ; La mère nourrit son enfant, et l'enfant nourrit sa mère., ainsi ils s'aident l'un l'autre, s'augmentent et se multiplient comme dit Parménide.

XLIV. Cette mère est la Lune ; l'enfant est le Mercure des Sages, que l'on appelle crachat de la Lune en la Tourbe ; c'est cette Lune, qu'il faut faire descendre du Ciel en terre, comme dit Paracelse : cette Lune étant pleine ressemble au Soleil, et porte le Soleil dans son sein ; ce Mercure se charge de porter la teinture de son père et de sa mère, et lors ayant perdu toutes ses plumes, il tombe dans la Mer, et puis les eaux se retirant, dit Basile Valentin, il se change en terre, où sa force est entière, dit Hermès ; ce qui comprend trois tours de roue, dit Riplée, et les tours de mains de Basile Valentin dans le premier et le deuxième ouvrage de tout le Magistère.

XLV. Ce Mercure philosophique n'est autre chose que les dents du Serpent, que le vaillant Thésée, dit Flamel sèmera dans la même terre d'où naîtront des Soldats, qui se détruisent enfin. Eux-mêmes se faisant par apposition résoudre en la même terre, et laisseront emporter les conquêtes méritées. Cette apposition enferme toutes les opérations, que les Philosophes renommement en tant de sortes, et l'on voit dans cette occasion la vérité de ce qu'enseigne Flamel, que notre Pierre se dissout, se congèle, se pourrit, se blanchit, se tue et se vivifie soi-même ; c'est le sang du Lion et la glue de l'Aigle de Paracelse.

XLVI. Ce sang du Lion se trouve avec la glue de l'Aigle, profondément cachés dans notre sujet, qui est l'Île de Colcos ; ils y sont naturellement comme dans leur propre sel, qui leur sert de matrice, et de minière, comme dit le Cosmopolite ; ils sont la véritable toison d'or gardée par des taureaux, jetant feu et flammes par les narines, sur lesquels la belle Médée doit verser sa précieuse liqueur, qui les abreuve et les endort ; et par cette précieuse liqueur, les taureaux sont assoupis, la toison est enlevée par Jason ; ou plutôt par ce menstrue philosophique, le corps est dissous, et l'âme délivrée des liens du corps, et elle est changée en quintessence.

XLVII. Cette Toison est la semence métallique, que Dieu a créée, et que l'homme ne doit pas présumer de faire, mais qu'il doit tirer du sujet où elle est ; Basile Valentin la décrit en ses termes : premièrement, dit-il, l'influence céleste, par la volonté et le commandement de Dieu, descend d'en haut, et se mêle avec les vertus et propriétés des Astres ; d'icelles mêlées ensemble, il se forme comme un tiers, entre terrestre et céleste : ainsi se fait le principe de notre semence ; de ces trois se font l'eau, l'air, la terre, lesquels par le moyen

du feu bien appliqué, engendrent une essence de moyenne nature, un esprit incompréhensible, et un corps visible ; dit Basile Valentin.

XLVIII. Cette semence métallique est le grain qui nous est nécessaire, et qu'il faut chercher dans un sujet, où la nature l'a mise fort près de nous ; ce sujet, dans le sentiment de tous les Philosophes, est notre airain, notre or, notre pierre, dont parlent Sendivogius, Philalèthe, Pythagore ; et nous obtiendrons cette précieuse semence, dit Basile Valentin, si nous rectifions tellement le Mercure, le soufre et le sel, que l'âme, l'esprit, et le corps soient unis inséparablement ; tout cela n'est autre chose que la clef de la vraie Philosophie, et l'eau sèche conjointe avec une substance terrestre, faite de trois, de deux, et d'un.

XLIX. Cette semence ou ce grain, ne se tire pas d'aucun autre sujet, que de celui que nous venons de nommer notre or, sans hyperbole : et de ce même sujet, on ne peut le tirer que par dissolution, et cette dissolution se fait de soi-même, ou par le sujet qui lui est semblable, ou plus proche ; la nature l'a aussi pourvu d'une aide, qui est de sa chair et de son sang ; ainsi que nous l'enseignons que le sperme masculin mis dans sa matrice, y trouve un dissolvant de sa nature qui à la façon d'un Aimant, attire la semence du sperme, qui est de sa nature et de essence.

L. La dissolution, qui nous est nécessaire pour avoir ce bon grain, ou semence, est très difficile à faire ; car elle ne peut se faire, que par le moyen d'une liqueur précieuse qui est une Eau d'or, et un menstrue philosophique ; et cette liqueur n'est pas facile à trouver, ou à tirer du sujet où elle est ; il faut un Aimant philosophique, qui est de la nature du grain qu'on veut tirer de notre sujet par ce dissolvant, et de la nature même du dissolvant qu'on demande, et qu'on veut acquérir pour tirer ce grain, où l'on peut voir comment notre art fait, et imite la nature.

LI. On peut remarquer que dans notre Ouvrage il n'y entre rien d'étranger, car ce grain ou semence métallique, est de la nature du dissolvant qu'un Anonyme appelle essentiel, et ce dissolvant essentiel, est de la nature de cet aimant métallique, qu'un Anonyme appelle menstrue minéral, uni au végétal, et tiré par lui comme Ganymède par Jupiter ; et ces deux unis à celui qu'il appelle essentiel, servent pour dissoudre radicalement un corps qui est l'or, sans ambiguïté, et d'icelui dissout il apparaît qu'on tire un esprit mûr, par un esprit cru.

LII. Ce sujet, où nous cherchons la semence, est un Or philosophique, et non pas l'Or vulgaire, et cela pour deux raisons ; la première est que l'Or vulgaire n'a point besoin d'ordure qu'il soit besoin d'ôter, pour trouver ce grain

ou cette semence métallique : puisqu'il est tout pur et sans aucun mélange d'impuretés ; la seconde raison est que l'Or vulgaire est tout semence, et si on se servait de lui, il n'y aurait qu'à le réincruder, volatiliser et spiritualiser, de manière qu'il put pénétrer les corps et se joindre à eux par ses moindres parties : si l'Or avait cela, il ferait la Pierre.

LIII. Ceux qui ont dit qu'il fallait chercher la semence métallique, ou le grain fixe dans l'Or vulgaire, ne sont pourtant pas éloignés de la vérité, pourvu qu'on les entende avec un grain de sel, puisqu'il y est effectivement et qu'on peut l'y trouver par le moyen d'une eau philosophique, dans laquelle il se fond comme la glace dans l'eau chaude, et dans laquelle il perd sa forme naturelle, pour en prendre une nouvelle, plus noble et plus excellente ; et c'est alors que le trésor caché, est découvert, c'est le centre révélé.

LIV. La semence métallique que nous cherchons dans l'Or des Sages, est un esprit subtil et pénétrant, c'est une âme pure, nette, et délicate, réduite en eau et en un sel et ce baume des Astres, lesquels étant unis ne font qu'une eau mercurielle : or, cette eau doit être amenée au Dieu Mercure qui est son père, pour être examinée, et alors le père épouse sa fille ; et par ce mariage, ils ne sont plus deux mais une seule chose, qu'on appelle huile vitale, ou incombustible, et à la fin Mercure jette ses ailes d'Aigle et déclare la guerre au Dieu Mars.

LV. Le Mercure, qui est le père de cette eau, qu'on lui amène pour être son épouse, l'embrasse dans cette qualité, à cause que cette eau est encore un Mercure, et de cette manière il paraît qu'on amène Mercure à Mercure avec cette différence, que le Mercure qui est amené comme épouse, est le Mercure des Sages qui est la mère du tout le Thélème ; et celui à qui on l'amène est le Mercure des corps, père du tout, le Thélème, père, enfant, frère, épouse, du Mercure des Sages : ainsi les natures se poursuivent et les parents se marient ensemble.

LVI. Dans ce mariage philosophique, on conjoint Mercure à Mercure et on amène ainsi le feu au feu, aussi bien que Mercure à Mercure ; on marie le feu au feu, car le Mercure des Sages porte ce feu, ou le soufre dans son sein : et le Mercure des corps est encore tout plein de ce feu sulfureux, qui brûle dans l'eau ; et dans cette rencontre, une nature apprend à l'autre à ne point craindre le feu, et à se familiariser avec lui ; ainsi l'eau qui craignait le feu, apprend à rester avec lui, et le Mercure qui le fuyait devient son ami.

LVII. L'eau dont nous parlons ici est l'Azoth, qui sert à laver le laiton, et le laiton que nous devons laver est notre sujet, ou notre airain, ou Or rouge, qu'il faut blanchir, en rompant les livres ; cette eau céleste est tirée des montagnes

du Mercure, et de Vénus, par adhérence du sec à l'humide, par le moyen de la chaleur, et la chaleur unie à l'humide fait couler un ruisseau d'eau chaude sèche et humide ; et cette eau est la grande ouvrière en notre art, elle dissout les corps durs, subtilise l'épais, et purifie les impurs comme la terre.

LVIII. J'ai dit Laton ou laiton, car les Philosophes ont leur Latone aussi bien que leur laton ; l'un dit qu'il faut blanchir le laton qui est immonde, l'autre dit qu'il faut laver Latone qui est obscure, et ceux qui ont confondu ces deux choses, contenues en *Rebis*, n'ont pas moins erré, que ceux qui ont cru que c'étaient deux choses, qui étaient d'une nature différente ; car quoiqu'elles se trouvent dans le sujet, qui est le chaos de l'art, et qu'ils y soient comme mâle et femelle, et que de leur semence doive sortir le fils du Soleil et de la Lune, par leur union parfaite, ils ne sont qu'un en Essence.

LIX. Ce *Rebis*, ou chaos de l'Art, ou Ciel terrifié, ne peut servir de rien, sans le secours du feu et de l'Azot, mais ces deux là qui composent la liqueur de notre Art, et qui sont l'huile vitale, lui suffisent tant pour le laver et le purifier, que pour le rendre fécond par la séparation des deux sexes, et par leur réunion entière ; car il en sort un fort bel enfant, après avoir ôté les ordures, et cet enfant doit être nourri du sang de son père, et du lait de sa mère, et lors ce sang et ce lait mêlés ensemble, prendront la couleur d'une quintessence dorée.

LX. Nous avons, dit un Philosophe, dans ce Laton, deux natures mariées ensemble, dont l'une a conçu l'autre, et par cette conception, elle s'est convertie en corps de mâle, et l'autre en corps de femelle ; de sorte que l'on ne saurait distinguer l'une de l'autre, par leurs vêtements extérieurs, quoiqu'on doive les séparer, pour les reconnaître, et les réunir, pour n'être plus qu'un inséparable, après les avoir dépouillés de tous leurs vêtements, et les avoir réduits à la nudité naturelle : c'était auparavant deux corps en un, ou l'Androgyne des Sages, et après c'est Diane toute nue.

LXI. Lorsque Diane est toute nue, et Apollon de même, on les distingue facilement, et rien n'empêche leur légitime conjonction pour la procréation du Soleil, qui est leur enfant ; mais pour réveiller leur fécondité et les rendre propres à la génération, il a fallu les animer en les purifiant avec l'huile vitale qui est l'eau de la Pierre, dit un Philosophe ; il a fallu diviser le corps coagulé en deux parties pour en tirer cette huile vitale, ou ce lait destiné à la nourriture de l'enfant nouveau-né qui contient en soi les deux sexes, et les assemble en unité de nature et d'essence.

LXII. Notre Laton est rouge dans son commencement, mais il nous est inutile si la rougeur ne se change pas pour faire place à la blancheur : mais si

une fois il en blanchit, et il est très grand prix, enseigne d'Astin : mais comme dit ce Philosophe, avec tous les autres, la première couleur qui paraît dans notre sujet est la noirceur, après laquelle vient la blancheur, et ensuite se fait voir la rougeur claire et brillante, et pour lors, dit la savante Marie, son obscurité s'étant retirée, ce laton se change en pur or, et ce qui lui procure cette blancheur, et splendeur, est notre azot.

LXIII. L'azot qui a été formé du limon resté après la retraite des eaux du déluge, comme le Serpent Python, est vaincu par les flèches d'Apollon, qui sont les rayons de notre Soleil, ou par la force de notre airain, qui enfin devient le maître, et se faisant justice, rend le sec de première couleur orangée rouge ; il ôte même la robe blanche à l'Azot, qui en devient si changé qu'il prend la couleur et la nature de notre airain, et tout se fait rouge, dit le docte Parménide ; et c'est signe que le Seigneur a fait son temps, et qu'après le temps se fait l'éternité fixe et incorruptible.

LXIV. Apprenons ici de Morien, qu'il faut bien laver ce corps immonde, qui est le Laton, qui doit être desséché et blanchi parfaitement, et l'on doit lui infuser une âme, et lui ôter toute son ordure, afin qu'après la mondification, la teinture blanche entre en lui ; car un corps étant bien purifié l'âme entre d'abord dans ce corps, et il ne s'unit jamais à un corps étranger, ni même au sien propre s'il n'est pur et net ; car les superfluités, qui se trouvent dans nos corps, quoiqu'elles ne soient pas en grande quantité, empêchent leur union parfaite.

LXV. On ne lave le Laton, que pour le rendre propre d'embrasser sa Latone, et s'unir avec elle d'une union indissoluble ; mais comme l'un porte le feu, et l'autre contient l'eau, on doit bien purifier l'un et l'autre de leurs immondices naturels ; il est vrai qu'ils se trouvent tous dans notre androgyne, mais comme c'est un chaos où les éléments sont plutôt confondus, qu'ils ne sont unis, on ne saurait les unir fortement sans les purifier, ni les purifier sans les séparer, ni les séparer sans détruire le composé ; il faut les diviser en partie et séparer ainsi les éléments.

LXVI. Comme notre Pierre doit naître de ce chaos, ou masse confuse, dans laquelle tous les éléments sont confus, il est nécessaire de séparer la terre du feu, et le subtil de l'épais, comme dit notre père Hermès, le subtil monte en haut avec l'air, et l'épais demeure au fond avec le sel ; mais la terre contient le feu avec le sel de gloire, et l'air se trouve avec l'eau ; on ne voit pourtant que la terre et l'eau ; ôtez donc le flegme de l'eau et la pesanteur de la terre, et les éléments seront purs et bien unis.

LXVII. Cette union, ou conjonction des éléments purifiés, est la seconde

opération de la Pierre, qui se trouve après la mondification, et la Pierre se trouve parfaite, si l'âme est fixée dans le corps; mais comme ce n'est que le terme du premier Ouvrage, la matière est bien parfaite, et on a l'Or vif, et le soufre incombustible; mais il n'est pas teignant, et l'on doit tourner la roue pour la seconde et troisième fois, avec le même soufre qui sert de ferment, mais le premier Ouvrage fini, commence le second où la sublimation philosophique est nécessaire, afin que le fixe soit fait volatil, et le corps esprit.

LXVIII. Dans le premier Ouvrage qui comprend plusieurs opérations, on ne travaille qu'à volatiliser le fixe, et à fixer le volatil, ressusciter le mort, et tuer le vif, et son terme est lorsque le tout est réduit en poudre fixe, qui est Or pur, meilleur que celui des minières; sans lui, on ne saurait avoir la Pierre, quoiqu'il ne soit pas la Pierre; La Pierre est pourtant en lui comme dans son berceau: Il n'est pas l'Or vulgaire; car il est plus pur, et n'est qu'un pur feu en Mercure; on peut néanmoins le fondre et le débiter pour Or vulgaire, car il est Or à toute épreuve.

LXIX. Dans le second Ouvrage qui est la multiplication de cet Or, l'Or est augmenté en quantité par l'addition de nouvelle matière; et l'Or sert de levain à sa propre multiplication, par une simple digestion de ce levain avec la farine et l'eau métallique, on fait de l'Or, et le levain sert toujours de minière; les Philosophes procèdent encore autrement; ils élèvent leur Or ou levain en degrés, et l'augmentent si bien en qualité, qu'il surpasse l'Or, et devient teignant et fondant; c'est ce qu'on appelle Pierre, qui se multiplie à l'infini.

LXX. L'eau métallique, qui revivifie l'Or fixé, à la fin du premier ouvrage, est cette huile vitale, dont parle un Anonyme, et qui est unie à l'essentiel, au minéral et eau végétale; pour être comme elle est, le dissolvant radical de l'Or; c'est cette huile dont les Philosophes font bonne provision, afin qu'elle ne leur manque pas au besoin; comme elle fit aux Vierges folles; cette huile est l'eau de la Pierre, tirée d'elle en la première opération, dit le Sage Jardinier: dans cette eau rien ne se fait dans le second Ouvrage, et le premier ne se fait pas sans elle; cette eau est un feu, car elle le porte, et sur elle est porté l'esprit du Seigneur.

LXXI. En cette eau consiste le plus grand secret des Sages, nous avons dit que c'était l'eau de la Pierre, quoiqu'il soit vrai, qu'elle n'est pas dans un sens l'eau de la Pierre, c'est une eau mercurielle: mais ce n'est pas le Mercure des Philosophes; c'est plutôt le Mercure du Mercure de la nature, le bain-marie des Sages, le feu humide et secret d'Artéphijs, le vase des Philosophes, auquel la chose sèche adhère dans la sublimation; c'est le sperme des Métaux, l'humide radical, l'Eau philosophique d'Hermès, qui suffit avec une seule chose; cette eau lave le laiton, et dissout l'Or parfaitement.

LXXII. La chose unique qui suffit à notre eau hermétique est la terre vierge qui contient les quatre Éléments, c'est notre première matière ; savoir un Corps solide, et le commencement de l'Œuvre, comme dit Basile Valentin ; c'est cette chose si cachée et si précieuse, dont se fait uniquement tout notre ouvrage, et laquelle se perfectionne en elle-même ; n'ayant besoin que de la dissolution, sans addition d'aucune chose étrangère : cette chose est notre pierre, qui n'a besoin que du secours de l'Artiste ; c'est cet airain, que Dieu nous a créé, qu'on peut aider, en détruisant son corps cru, et tirant le bon noyau.

LXXIII. Si la dissolution de notre corps, qui est l'airain susdit est nécessaire, la congélation de l'eau mercurielle resserrée dans les liens de la pierre Saturnienne, ne l'est pas moins, et pour toutes les différentes opérations, la putréfaction est absolument nécessaire ; cette putréfaction se fait par le moyen d'une petite chaleur, afin que la pierre se putréfie en soi-même, et se résolve en sa première humidité ; que son esprit invisible et teingeant, où l'esprit de l'Or, est enclos dans le profond d'un sel congelé, soit mis au-dehors, et que son corps grossier étant subtilisé, soit ainsi uni indivisiblement avec son esprit.

LXXIV. Il n'y a aucune autre eau sous le Ciel qui soit capable de dissoudre notre airain, exceptée une eau très pure et très claire, laquelle dissout sans corrosion ; cette eau s'échauffe elle-même à la rencontre du feu, qui lui est homogène ; c'est l'eau dissolutive et permanente, et la fontaine du rocher, dont les Philosophes ont parlé diversement ; il ne faut pas s'étonner si cette eau dissout l'airain, à cause qu'elle est de sa nature : car l'airain est l'Or sans ambiguïté, et cette eau est une eau d'Or, laquelle transmue le corps en soi ; en sorte que tout devient eau, et puis transmuée en corps, est corps.

LXXV. Il sort une eau de notre airain, qu'Aristée appelle eau permanente ; c'est elle qui gouverne le corps, et qui pourtant est gouvernée par lui ; car elle le rompt, elle le brise, et le corps la tue et la fait mourir ; elle le réduit en eau, et lui la réduit en terre ; mais il faut qu'ils soient mêlés ensemble par le feu d'amitié. Il faut continuer ce procédé jusqu'à ce que tout soit fait rouge ; c'est ici l'airain brûlé et la fleur, ou levain de l'Or ; et par un prodige étonnant, cet airain est brûlé par l'eau et lavé par le feu, et on voit en tout cela, l'accord des Éléments et l'accord de tous les Philosophes.

LXXVI. Les Philosophes ont appelé l'eau, dont nous venons de parler, un serpent qui mord sa queue ; mais les envieux, dit Parménide, ont parlé de plusieurs sortes de manières d'eau, de bouillons, de pierres et de Métaux, pour détourner les ignorants, quoiqu'il soit vrai, dans un sens, qu'en tout ceci, il y a eau, bouillon gras, pierre et Métaux ; et qui entend cette doctrine, entend ce

qu'il y a de plus fin dans notre art ; et de plus difficile dans notre ouvrage et dans nos matières ; mais laissez tout cela, et prenez l'eau vive, puis la congeler dans son corps et son soufre qui ne brûle point, et tout sera blanc.

LXXVII. Tout sera blanc dit Parménide, et vous ferez nature blanche ; sachez, dit Aristeus, que tout le secret est l'art de blanchir ; or ce blanchissement est un pas fort difficile, dit Flamel, il ne peut se faire sans eau, dit Artéphijs : car c'est elle qui lave le laton, c'est cette eau qui fut montrée à Sietus, et que ce Philosophe assure être pur vinaigre, très aigre, qui a le pouvoir de donner la couleur blanche et rouge au corps noir, et le revêt de toutes les couleurs qu'on peut imaginer, qui convertit le corps en esprit ; c'est le vinaigre des Montagnes, qui défend le corps de combustion, car sur le feu il se brûle sans ce vinaigre.

LXXVIII. Ce vinaigre très aigre est notre eau première, et le vinaigre des Montagnes, du Soleil et de la Lune, ou plutôt de Mercure et de Vénus ; c'est une eau permanente, à cause qu'elle demeure constamment unie à notre corps, ou à nos corps de Soleil et Lune, lorsqu'elle les a dissous radicalement ; et notre corps reçoit de cette eau, une teinture de blancheur si spéciale et si éclatante, qu'elle jette ceux qui la contemplent en admiration : cette eau si blanche tient du Mercure et du Soufre ; elle est Soleil et Lune en dedans, comme le corps est en dehors, elle blanchit notre airain et dissout le corps amiablement.

LXXIX. L'eau qui dissout notre corps si amiablement, est une eau qu'on peut appeler la première, quoiqu'il y en ait de plusieurs sortes qui l'aient précédée, mais elles sont hétérogènes, et ne sont point comptées dans notre ouvrage ; elles ne sont pas du nombre de nos menstrues homogènes, comme est notre eau blanche première, dissolutive qui est Métallique, Mercurielle, Saturnienne, Antimoniale, ainsi qu'en parle Artéphijs : cette eau blanchit l'Or, c'est-à-dire notre laiton, et le réduit en sa première matière, qui est le Soufre et le Mercure, qui brillent comme un miroir.

LXXX. Ce Soufre et ce Mercure qui restent après la dissolution du corps cru, et qui brillent comme une Glace de Cristal bien polie, sont tirés de ce corps cru, par le moyen d'une eau, ou fumée blanche, intérieurement, mais qui est dans le commencement couverte des ténèbres de l'abîme ; et ces ténèbres sont chassées par l'Esprit du Seigneur, qui se meut sur les eaux, qui ont été créées avant l'arrangement des parties du Chaos, lorsque le Ciel et la terre furent faits ; cette eau première dissolutive du corps, est une eau claire et sèche, c'est un Mercure de la nature, qui en dissolvant, tire le Mercure du corps.

LXXXI. Ce Mercure tiré du corps cru, est grossier ; mêlé avec ce mercure ou eau dissolvante et première, il compose et fait le double Mercure, du Trévisan, l'Or composé de Philalèthe, ou le rebis des Philosophes, ou le poulet d'Hermogène, ou le Mercure des corps, qui se dispose par degré à devenir le Mercure des Philosophes, par le moyen du feu, ou du Mercure commun à toutes les minières : or ce Mercure double blanc, d'une blancheur étincelante, tiré par l'eau première, devient rouge, s'il est simplement avec l'eau seconde, qui est fort blanche au-dehors et rouge au-dedans.

LXXXII. Cette eau seconde était ci-devant dans la première, mais elle n'était pas imprégnée d'un feu céleste, comme elle l'est dans la suite ; ainsi ces deux eaux ne diffèrent qu'autant que la première dissout le corps cru, lave le laton, et volatilise une masse pesante de sa nature ; et qui mêlée à la première eau, ou feu humide devient volatile ; et l'eau première mêlée avec une eau sèche, se réduit en fumée, en eau limpide et en chaux vive, laquelle chaux vive est pleine d'un feu et d'un soufre philosophique, et ainsi c'est cette eau seconde tirée de la première par le moyen du feu.

LXXXIII. Ce feu fait, que dans la sublimation philosophique, le sec monte et se perfectionne par son adhérence au vase ; cette adhérence rend le sec inséparable de l'humide, et le feu inséparable de l'eau ; ainsi se forme notre eau seconde des vertus supérieures et inférieures ; et c'est cette eau qui est le Mercure des Sages, le Mercure animé, que l'Artiste peut élever en degrés, et le pousser jusqu'à la plus haute perfection ; et pour cet effet, on n'a qu'à le nourrir du lait des mamelles de la terre, qui est sa mère, et faire téter souvent ce fils d'Hermogène, le ramenant à sa mère.

LXXXIV. On ramène aussi la mère à l'enfant, lorsque le corps composé du Soleil et de la Lune, du père et de la mère, du coq et de la poule, du soufre et du Mercure, par notre eau première, est amené au Mercure des Philosophes, qui est l'œuf de ce coq et de cette poule, le fils du Soleil et de cette Lune, et le Mercure de ce Soufre et de ce Mercure ; car dans leur intime communication, le père et la mère sont élevés et sublimés en gloire, par la vertu de leur enfant, le laton est blanchi, fixé, et rendu fusible ; en sorte que l'enfant engendre son père et sa mère, et il est plus vieux qu'eux.

LXXXV. Le Mercure des Philosophes a engendré son père et sa mère, et lui est engendré et tiré des choses où il est par le moyen d'un autre Mercure élevé en degrés, et d'une eau qui est pur vinaigre, lequel communique sa qualité acéteuse à son enfant ; et son enfant rentrant dans le ventre de sa mère, lui déchire les entrailles, comme un vipéreau ; et enfin, après avoir sucé de son lait virginal, il l'adoucit, comme nous voyons que le vinaigre commun

distillé, dissout l'acier et le plomb ; et par ce mélange du vinaigre il devient si doux, qu'on l'appelle lait virginal.

LXXXVI. Tout le secret de ce vinaigre, qu'Artéphius appelle Antimonial, et que l'on peut appeler Saturnien à raison de son origine, ou Mercuriel à cause de son esprit congelé, plus précieux que tout l'Or du monde, dit le Cosmopolite, consiste à savoir tirer par son moyen, l'Argent-vif, doux et incombustible du corps de la Magnésie, c'est-à-dire par cette eau première, une eau seconde, eau vive et incombustible, et savoir la congeler ensuite avec le corps parfait du Soleil, qui se dissout dans cette eau seconde, en la façon d'une substance blanche et épaisse, et congelée comme de la crème du lait.

LXXXVII. Ce Mercure philosophique, ou eau seconde blanche et congelée, comme la crème du lait, est tiré par le moyen d'une eau première, ou vinaigre âcre, et par le moyen d'une eau douce, ou vinaigre doux ; la première est mâle, et tient du feu qui domine l'eau, le second est femelle et passif, et tient de l'eau opprimée du feu étranger ; ce mâle est actif, cette femelle est passive, ils se joignent et s'embrassent tous deux pour produire l'eau seconde, qui dissout l'Or composé, qui a été produit par l'union des deux ; c'est-à-dire, par notre double eau première, au sens d'Artéphius.

LXXXVIII. Ce corps qui a été produit, ou composé par notre eau première, doit être résous, ou dissous dans l'eau seconde, composée de ces deux, aussi bien que le corps susdit, qui ne s'y résoudrait point, s'il n'était de la nature du dissolvant ; mais si au lieu du composé, on ne met dans notre eau dissolutive seconde, que le corps de l'Or simple, elle le réduit bien en état d'améliorer les Métaux, en quelque manière, comme dit Sendivogius, après l'auteur du duel Chimique ; mais si on joint le mâle et la femelle, et que notre eau soit le Dieu aidant, on trouve tout le secret des Sages.

LXXXIX. Tout le secret des Sages consiste en cet Ouvrage, qu'Artéphius appelle blanchir le laton, ou l'Or des Philosophes, et le réduire en sa première matière, c'est-à-dire en soufre blanc et incombustible et en Argent-vif fixe ; c'est ainsi que l'humide se termine (c'est-à-dire, notre corps qui est l'Or, se change) dans cette eau première dissolvante, ou Soufre et Argent-vif fixe, de sorte que cet Or qui est un corps parfait, se change en réitérant cette liquéfaction, et se réduit en Soufre et Argent-vif fixe, reçoit la vie, et se multiplie en son espèce, comme il arrive dans les autres choses.

XC. Cet Or se multiplie donc par le moyen de notre eau ; car le corps, qui est composé de deux corps, qui sont le Soleil et la Lune, ou Apollon et Diane, s'enfle dans cette eau, grossit, s'élève, croît et reçoit de cette eau première, sa teinture d'une blancheur surprenante ; et celui qui connaît notre eau Her-

métique, et la source d'où elle sort, connaît la fontaine du Trévisan, et la Pierre d'où Moïse tira l'eau, qui suivait le Peuple; il sait changer le corps en Argent blanc Médicinal, qui peut perfectionner les autres Métaux imparfaits, car notre eau porte une grande teinture.

XCI. La teinture qui est cachée dans notre eau, est blanche et rouge, quoiqu'elle ne donne d'abord qu'une teinture de blancheur; mais comme eau qui dissout et rompt le corps, la première qui paraît dans cette dissolution est la noirceur, signe de putréfaction; en effet il faut que le corps se pourrisse dans notre Eau, qu'ayant passé par toutes les couleurs, qui marquent son infirmité, elle prenne la couleur blanche fixe, et puis la rouge de pourpre, qui sont les marques essentielles d'une véritable résurrection, dans laquelle triomphent la vertu et le germe de notre levain.

XCII. Notre levain contient un esprit igné, comme la chaux vive, d'où vient qu'il pénètre le corps par sa subtilité, qu'il chauffe par sa chaleur, et qu'il fait lever le germe, qui n'était dans le corps qu'en puissance, et ne serait jamais passé en acte sans l'addition de notre levain, dont la vertu peut se multiplier à l'infini, en lui apposant une nouvelle matière, qui prend la vertu du levain et devient aussi aigre que lui, et encore davantage: et à la fin, il s'en fait une puissante Médecine, qui tombe sur les imparfaits, qui sont de sa nature, et les délivre de toutes leurs impuretés.

XCIII. La pureté de notre levain l'empêche de se mêler à aucune chose, qui ne soit pure et qui ne soit de sa nature mercurielle, et sa subtilité lui donne la clef pour entrer dans l'obscur prison des Métaux, et la force de retirer ses frères de l'obscurité et de l'esclavage; pour cet effet, il se transforme auparavant en plusieurs différentes manières, comme un Protée, il monte au Ciel, comme s'il voulait l'escalader, comme une nouvelle Escalade; il descend en terre, comme s'il voulait pénétrer les abîmes, et enlever Proserpine sur son chariot de feu, et s'enrichir des richesses de Pluton.

XCIV. On pourrait dire que ce levain est semblable à Vulcain, qui ayant épousé Vénus, s'était embrasé du feu de son amour, et ne respirait que ses embrassements; mais, Jupiter, le trouvant trop imparfait, lui donna un coup de pied, et le jeta du Ciel en terre; en tombant, il se cassa une jambe, et il est demeuré boiteux depuis cette chute; c'est lui qui a composé ce rôt admirable, par lequel Mars et Vénus furent attrapés et surpris sur le lit d'amitié; c'est ce Vulcain que Philalèthe appelle brûlant, sans lequel le Dragon igné et notre Aimant ne peuvent jamais être bien unis ensemble.

XCV. Le feu dont notre Vulcain est embrasé fut autrefois dérobé par Prométhée, et porté sur la terre, ce qui fut cause que pour punition de ce vol,

Prométhée fut enchaîné par Vulcain même sur le Mont Caucase, et Jupiter a ordonné à un Vautour de lui ronger le foie et le cœur, qui renaissent toujours et pullulent par la vertu du Vautour même, qui leur laisse la facilité de germer et renaître après leur mort, pour vivre d'une nouvelle vie; de manière que le vautour qui se repaît du foie et du cœur de Prométhée, ne le dévore que pour le multiplier incessamment.

XCVI. Cette renaissance ou revivification, nous représente celle du Phœnix, qui trouve la vie dans sa mort, se vivifie par soi-même, et sort plus glorieux de ses cendres: l'Agent dont il est ici question, et qui est d'une merveilleuse origine dans le règne Métallique, suivant la pensée de Philalèthe, porte et allume le feu sur le bûcher, semblable à celui duquel il est sorti ci-devant; ce bûcher et le phœnix s'embrasent ensemble, se réduisent en cendres, desquelles sort un oiseau, semblable au premier, de même nature, mais plus noble que lui, et qui croît de jour en jour en vertu, jusqu'à ce qu'il soit devenu immortel.

XCVII. Ce Phœnix, qui renaît de ses cendres, est le sel des Sages, et par ce moyen leur Mercure, dit Philalèthe; c'est le sel de gloire de Basile Valentin, le sel albrot d'Artéphijs, le Mercure double du Trévisan, lequel est cet embryon philosophique, et l'oiseau né d'Hermogène; c'est l'eau sèche, l'eau ignée, et le Menstrue universel, ou l'esprit de l'Univers; la Pierre des Sages est rassasiée de cette eau, qui ne mouille point; elle en est formée, afin de produire le lait de la Vierge, qui sort de son sein; elle-même est le suc de la Lunaire, c'est l'esprit et l'âme du Soleil, le bain marie où le Roi et la Reine doivent se baigner.

XCVIII. Ce sel est l'agent de la nature, qui renverse le composé, le détruit, le mortifie et le réengendre souventes fois: il contient en soi un feu contre nature, le feu humide, le feu secret, occulte et invisible; il est le principe du mouvement: et cause de putréfaction; c'est par ce dissolvant qu'on réduit l'Or à sa première matière; et tous les Philosophes sont d'accord, que le Menstrue qui dissout radicalement le Soleil et la Lune, doit conserver leur espèce, et rester avec eux après la dissolution, et par conséquent être de leur nature, et se coaguler soi-même avec les corps qui ont été dissous et par leur vertu.

XCIX. Dans cette dissolution du corps par l'esprit, se fait la congélation de l'esprit par le corps, et l'esprit et le corps s'aident l'un et l'autre, dit Lucas, dans cette Tourbe; l'esprit, dit-il, rompt premièrement le corps, afin qu'il l'aide après; quand le corps est mort, abreuvez-le de son lait, et vous verrez que le corps congèlera l'esprit, et qu'il se fera un de deux, de trois et de quatre; c'est alors que le mort est vivifié, que le vif meurt dans cette solution

et congélation : ainsi les Philosophes commandent de tuer le vivant et de vivifier le mort, et avant cela, le corps et l'esprit se pourrissent et se corrompent ensemble.

C. Il n'y a point de parfait levain, où l'esprit et le corps ne se fermentent, ne s'aigrissent et ne s'échauffent, ensemble par le moyen du feu interne, et corrompant, et d'une eau chaude, qui aide et anime la chaleur du levain ; c'est ce qui arrive au sujet de notre levain, de notre eau, de notre corps et de notre esprit ; l'eau dont il est question est la première, et même la seconde ; Artéphius dit, le levain est tiré de l'Or, qui est le corps, et le levain porte l'esprit, corrompant ; ainsi l'eau, l'esprit et le corps composent, ou fournissent la matière du levain.

CI. Comme nous avons plusieurs levains, suivant les degrés de perfection, où ils sont élevés par notre art, car la nature ne nous en donne point d'elle-même, aussi avons-nous plusieurs eaux, plusieurs corps et plusieurs Mercures ; il n'y a pourtant qu'un levain parfait, qu'un seul corps et qu'une seule eau véritable, qui est le Mercure des Sages Philosophes, qui est un vrai feu, selon Artéphius ; ce feu est un soufre, et le Mercure est le soufre, l'eau, et le feu ; ce Mercure est donc l'eau tirée des rayons du Soleil et de la Lune, dit Sendivogius.

CII. Ce mercure ne saurait être tiré des rayons du Soleil et de la Lune qu'il ne soit double : et il ne saurait être tiré de ses cavernes vitrioliques, sans tenir lieu de levain ; il ne saurait tenir du feu et de l'eau, du Soleil et de la Lune, du corps et de l'esprit, sans être l'âme qui joint le corps et l'esprit, le médiateur du feu et de l'eau ; et ce serait à tort que les Philosophes lui donneraient tant de louanges, si ce Mercure n'était l'agent dans notre Art, et le dissolvant universel des corps.

CIII. Nous avons besoin de ce Levain, ou Mercure, pour les trois dissolutions nécessaires à l'Œuvre des Philosophes ; la première regarde le corps cru, pour en tirer l'esprit séparé de son corps, qui nous est nécessaire pour donner la vie aux morts, et pour guérir les maladies ; la seconde est la solution de l'Or et de l'Argent, qui composent par leur union la terre minérale ; la troisième dissolution est ce qu'on appelle emploi pour la multiplication : la première qui est spirituelle sert, pour la fermentation du corps impur, la deuxième radicale du pur, et la troisième multiplicative du très pur.

CIV. On dissout le corps impur pour avoir l'esprit caché en lui, et le Mercure qui le dissout, est la première clef qui ouvre la porte à la Pierre ; c'est ce Mercure, qui est préparé par notre Art, et qui est composé de matière vile, et de peu de prix : elle est sulfureuse et mercurielle, chaude et froide, sèche et

humide, elle contient la vertu styptique et astringente des métaux, dont parle Basile Valentin, deux fois née du Mercure; ce Mercure contient un grand trésor, à savoir l'esprit du Mercure, et du Soufre: la fleur, et l'esprit de l'Or; il ouvre la porte de la maison de son père et de sa mère, et ouvre l'entrée du Palais du Roi.

CV. De la matière de cette première clef, l'art en forme une seconde par adaptation; la première est de toutes les couleurs, mais la seconde est blanche, comme la Lune, et se pèse beaucoup plus que la première: c'est elle qui ouvre la seconde porte, et dissout la terre minérale, dans laquelle est caché l'Or des Philosophes, le véritable Soleil; elle le fait paraître au jour sous plusieurs formes différentes, tantôt en terre, tantôt en eau, et ouvre si bien toutes les serrures de ce Palais Royal, qu'après l'avoir ouvert et fermé à diverses reprises, elle rencontre la Pierre et l'Élixir des Philosophes.

CVI. La troisième clef se forme de la matière de la première, et de la seconde; c'est elle qui est la clef d'Or qui ouvre non seulement le Cabinet où se trouve la Pierre, mais encore la Cassette de la Pierre, et la Pierre même, afin qu'elle croisse et se multiplie en qualité et en quantité; mais à chaque fois que la Pierre est ouverte par cette clef rouge, il s'y fait une nouvelle dissolution; et la terre devient eau, ou bouillon gras, et poreux, et l'eau devient terre; il se fait corruption, et à chaque fois une nouvelle génération; et la Pierre multiplie de dix degrés de qualité à chaque fois, et cela jusqu'à sept fois.

CVII. Cette multiplication est la dernière parole des Sages, comme la dissolution est la première, dit Flamel. La dissolution est le premier fondement ou le premier pas de la Philosophie, et la multiplication en est la fin: si on excepte la projection, dans laquelle il se fait encore une dissolution radicale, par la séparation et exclusion de l'impur, et par la congélation du grain pur; ainsi la dissolution est nécessaire au commencement de l'Œuvre, au milieu et à la fin et après l'accomplissement de l'Œuvre, par la première, les corps durs deviennent mous, comme de la crème ou comme de la gomme pesante, dit Morien.

CVIII. Les autres disent que par la dissolution les corps secs sont réduits en eau sèche, qui ne mouille point les mains, c'est-à-dire en Mercure, puis en semence, ensuite en esprit fixe, et enfin en terre; laquelle est souvent réduite en eau mais par dissolution, et retourne en terre par congélation: monte et descend; et de clarté en clarté, est élevée à la dernière période de fixité, et de fusibilité; et comme il faut pour toutes les opérations avoir une eau sèche et dissolvante, comme la clef nécessaire présentée et préparée des mains de Nature à l'Artiste, plusieurs ont cru que ce dissolvant, ou cette clef était le mercure vulgaire.

CIX. Tous les Auteurs s'accordent en ce point, que le Mercure vulgaire n'est point notre eau dissolvante, ni notre véritable Mercure ; la raison en est prise du côté de son impureté, qui ne lui permet pas de se mêler intimement et par les plus petites parties avec les corps purs, qui doivent être dissous, ni par conséquent de demeurer avec eux inséparablement : après leur dissolution cette même impureté, qui lui est naturelle, ne lui donne pas le pouvoir de purifier les impurs, que nous devons purifier dans leur dissolution, car celui qui doit purifier les autres, doit être pur dit Philalèthe.

CX. Outre la pureté qui manque au Mercure, il lui manque une chaleur naturelle, qu'il n'a pas pour être le Mercure des Philosophes, qui dissout radicalement l'Or, qui se change en Or, après avoir changé l'Or en soi par la dissolution : ce défaut de chaleur vient, de ce que c'est un fruit cru, tombé de son arbre avant le temps, et auquel la Nature n'a pas adjoint son propre agent ; mais comme il est demeuré impur, froid et indigeste, il a besoin d'un soufre lavé et incomburant, que l'Art lui ajoute pour le mûrir, l'échauffer et le purger ; et sans ce soufre, l'art ne saurait perfectionner le Mercure.

CXI. Ce Soufre pur et fixe qui perfectionne le mercure vulgaire, dans la projection où il est transmué en Or, doit être tiré des choses qui sont de la nature du Mercure ; autrement, il n'aurait pas le pouvoir de le pénétrer, et de s'unir à lui intimement ; car la Nature ne s'unit qu'à sa Nature, et repousse tout ce qui lui est étranger : or le Mercure des Philosophes contient ce soufre lavé et incomburant, par lequel il est peu à peu digéré, et changé en Or ; et puis par une nouvelle régénération, changé et élevé en Pierre fixe fondante, qui change le Mercure vulgaire en Or dans un moment.

CXII. On peut voir de ce que nous venons de dire, que Philalèthe a dit la vérité, lorsqu'il nous assure dans sa métamorphose, que le Mercure vulgaire et celui des Sages, ne sont point différents matériellement et fondamentalement l'un de l'autre ; car l'un et l'autre sont une eau sèche et minérale. Que les enfants de la science sachent donc, dit ce Philosophe, que la matière ou Mercure vulgaire peut et doit entrer en partie dans la matière du Mercure des Philosophes ; de sorte que leur matière est homogène : et qu'elles ne diffèrent ensemble, que selon le plus ou moins de degrés de chaleur.

CXIII. Il est donc certain, pour parler de bonne foi, et selon la doctrine de ce grand Philosophe, que si l'on pouvait ôter au Mercure vulgaire ce qu'il a de superfluités sulfureuses, adustibles, d'aquosités, de terrestrités corrompantes, et si on pouvait lui donner la chaleur du Soufre incomburant, c'est-à-dire une vertu spirituelle et ignée, les ténèbres de Saturne étant dissipées, on verrait sortir le Mercure tout brillant de lumière, et ce Mercure ne serait plus

vulgaire, ce serait celui des Philosophes, qui disent tous qu'étant déterminé, comme il est, il ne peut être notre Mercure sans perdre sa forme.

CXIV. Le Mercure vulgaire est un corps, celui des Philosophes est un esprit ; du moins le Mercure vulgaire est corporel et mort, et celui des Sages est spirituel et vivant ; le vulgaire est mâle, et le nôtre est femelle, ou du moins hermaphrodite ; c'est une eau, le Mercure vulgaire la contient, mais elle est trop enveloppée dans son corps ; le Mercure des Philosophes est notre bénite semence, le vulgaire n'en est que le sperme qui la contient, mais on ne l'en peut tirer que par la dissolution, qui se fait par notre Mercure, et dans lequel il perd sa première forme, pour reprendre une forme plus noble et plus excellente.

CXV. Je sais bien que le Mercure vulgaire, conservant sa forme dont il est spécifié, n'est pas la matière immédiate de la Pierre ; et quand même il serait dépouillé de sa forme, il ne peut être changé en Pierre qu'il ne soit fait Mercure des Sages, ni Mercure des Sages sans avoir été mortifié et revivifié, ou engendré ; il n'est pas aussi le dissolvant de l'Or et des autres Métaux, qu'il n'ait été dépouillé de tout ce qu'il a étranger, non métallique et corporel ; mais on peut dire dans la vérité, qu'il est la plus aisée et la plus prochaine matière ou le sujet le plus propre à la projection philosophique.

CXVI. On peut dire aussi en faveur du Mercure vulgaire qu'il est la molle montagne dont parle Sendivogius, dans laquelle on peut fouir facilement avec l'Agent des Philosophes et y trouver l'eau vive et ignée ou le feu humide que nous cherchons, et l'ayant trouvé, en faire des merveilles ; on peut dire encore en sa faveur qu'il peut être utile à l'Œuvre, si on peut lui ôter ce qu'il a d'impuretés, et suppléer à ce qui lui manque de vertu ignée ; il dit de lui-même dans un Dialogue qu'il est Mercure, mais qu'il y en a un autre qui ouvre les portes de la justice, dont il est Précurseur symbole admirable d'un grand Mystère.

CXVII. C'est un grand avantage du Mercure vulgaire d'être la voie de son Maître, et le Précurseur du Mercure des Sages, qui d'après le grand Philalèthe, vient délivrer ses frères les minéraux, métaux, végétaux, animaux, et tous les corps naturels, de toutes leurs souillures originelles ; nous parlons toujours par paraboles et comparaisons, parce que la Nature et sa science sont le pentacle de tous les Mystères, et le symbole des plus hautes vérités : par elles, on trouve l'explication, la prédiction et les manifestations de tout ce qui est occulte : tel est l'effet de la savante Sagesse, artiste de toutes choses, et qui enseigne parfaitement la racine secrète des opérations merveilleuses, selon l'expression du roi Salomon ; lui-même, ainsi qu'il le dit, a décrit la Sa-

gesse triplement, car elle reçoit trois sens mutuellement et également représentatifs l'un de l'autre, et nous écrivons comme ce Sage a écrit.

CXVIII. Les Philosophes ont sans doute été dans cette pensée, lors-qu'ils ont dit qu'on doit tirer un air par un autre air, un esprit par un esprit, prendre ou attraper un oiseau par un oiseau, comme parle Aristée : les autres ont dit que par un esprit cru, on doit en extraire un qui fut digeste et cuit ; les autres ont dit qu'un menstrue végétal uni au minéral, et à un troisième menstrue essentiel, étaient nécessaires pour avoir le dissolvant universel, ou Mercure des Philosophes, c'est-à-dire que ce fameux Mercure a besoin d'un Précurseur comme un Élie.

CXIX. Ce fameux Mercure, auquel les Philosophes ont donné tant de louanges, mérite d'avoir symboliquement un Précurseur qui ait l'esprit d'Élie, et qui prépare les voies de son Seigneur ; le Précurseur est de même nature que le Seigneur, mais celui-ci est infiniment plus noble, car il est né d'une terre Vierge, et conçu d'un Esprit céleste, au lieu que le Précurseur a été conçu en iniquité comme les autres corps métalliques, quoiqu'il ait été purifié dans la suite, et lavé dans le centre de sa mère pour être rendu digne de préparer les voies du Roi philosophique.

CXX. Ce discours allégorique est tiré de la doctrine du savant Philalèthe, notre Contemporain, et du fameux Sendivogius qui enseignent que tous les corps métalliques sont tous conçus en iniquité et malédiction dans le sein d'une terre corrompue, et que l'Or même tout pur qu'il est, aussi bien que le Précurseur dont nous parlons, ont besoin du Mercure des Philosophes, qui est conçu d'une terre Vierge, et formé de son sang très pur par un esprit céleste ; source de beauté, de pureté et de lumière ; et aussi, quoiqu'il soit selon la nature corporelle de la nature des autres, il les purifie par sa vertu.

CXXI. Le Mercure des Sages est, à la vérité, composé du corps, d'âme et d'esprit ; mais son corps, après avoir passé par toutes les opérations de l'Art, comme par des tortures et des souffrances, son corps, dis-je, matériel est tout spiritualisé, et ayant été élevé en gloire, il est d'une si grande vertu, sublimité, lumière et fixité, qu'il peut être tout, fixe, et illumine tout, et triomphe de tout ce qui est dans le règne métallique, il sépare la lumière des ténèbres, qui obscurcissent ses frères, esclaves de l'impureté ; et enfin, c'est un pur esprit, qui attire à soi tout ce qui est pur.

CXXII. Quelque noblesse que nous trouvions dans notre Mercure, la semence dont il est fait et composé par notre Art, n'est pas différente de celle dont tous les Métaux sont composés : et les corps métalliques ne diffèrent l'un de l'autre que par le plus ou le moins de décoction et de pureté, car la semence

est la même, et ces superfluités introduites ou restées dans leur congélation, ne sont pas naturelles aux Métaux, et n'ont pas corrompu leur semence, qui est une portion de lumière céleste et incorruptible, qui luit dans les ténèbres, et qui est pure dans les ordures.

CXXIII. L'Or a l'éclat, il a la semence, et même il est toute semence métallique; mais il n'est ni le Mercure des Sages, ni la Pierre; car quoiqu'il soit aussi pur que l'un ou l'autre, il n'a pas la subtilité de l'un, ni la subtilité de l'autre; l'Or est mort, mais il ne peut ressusciter que par la vertu du Mercure des Sages, qui est son propre dissolvant, et l'auteur de sa mort et de sa vie, qui le fait descendre dans les enfers, et qui l'en retire, pour le faire monter jusqu'aux Cieux, et lui procurer cette subtile fixité, qu'il n'a pas de sa propre nature.

CXXIV. Il y a cette différence entre l'Or et le Mercure des Sages, que le premier est un ouvrage de la Nature, qui le fait dans les mines sans le secours de l'Art; et le second est l'ouvrage de l'Art et de la Nature; car il ne se trouve ni sur la terre, ni dessous; c'est un enfant que nous pouvons produire par extraction, c'est-à-dire en le tirant des choses où il est; or il se tire par artifice du Soufre et du Mercure de la Nature, conjoints ensemble par l'entremise d'un tiers de même nature, et étant tiré il est matière prochaine de notre Pierre.

CXXV. Dans une semaine, dit Philalèthe, ce Mercure par simple digestion devient Or philosophique, qui est la matière la plus proche de la Pierre; c'est ce Mercure qui suffit tout seul avec le feu; voire, il est le feu lui-même: s'il y a quelqu'un dit-il, dans son Dialogue, qui ait vu le feu caché dans mon cœur, il a connu que le feu est ma véritable nourriture, et plus l'esprit de mon cœur mange longtemps du feu, plus il devient gras; ainsi, le Serpent dévore sa queue et se mange lui-même; et le feu et lui sont deux et un seul.

CXXVI. La manière de notre Mercure n'est pas autre chose que le Soufre et le Mercure joints ensemble, dit le Cosmopolite; car de deux se fait un, qui est le lait virginal, dit Arnaud de Villeneuve; ce lait est notre Mercure ou Aigle blanc, composé du composé, l'air de l'air, l'Argent-vif de l'Argent-vif, l'eau tirée d'une roche, où l'on voit une mine d'Or et d'Acier; l'on remarque donc ici les deux principes du Mercure des Philosophes; son père est le Soleil, élevé en degrés par notre Art, et sa mère la Lune blanche, qui s'éclipse avec le Soleil, à la conception de ce fils.

CXXVII. L'Or et le Mercure coulant sont la matière de notre Œuvre, dit Philalèthe; si ce philosophe parlait autrement, il trahirait sa pensée et son nom; mais on peut ajouter à sa pensée que la matière de l'Œuvre est le Mer-

cure seul, et qu'on fait ce grand Chef-d'Œuvre de la Nature et de l'Art, et tous les miracles qui l'accompagnent, d'une seule chose, comme dit Hermès, c'est-à-dire du Mercure des Philosophes qui est l'Or vif ou l'Or embryonné et volatil qui se change en Or par une petite chaleur, mais non pas en pierre immédiatement; mais enfin tout ce qui la compose tire son origine de notre Mercure.

CXXVIII. L'Or sortant de notre Mercure, comme le Soleil du sein de Thétis, tout éclatant de lumière, est appelé Or vif, autant du temps qu'il n'a pas passé par le feu de fusion, qui est la mort de nos Métaux, dit Basile Valentin: cet Or vif est tout feu, ou le vrai feu de l'Or très fixe et très pur, Or balsamique, ennemi de corruption; il contient en soi le Sel, le Soufre et le Mercure; ou plutôt, il est tout sel, tout soufre, tout Mercure, mais en ces trois principes il est tellement en unité et homogénéité, qu'il est inaltérable et incorruptible, et ne peut être décomposé que par les rayons du Soleil, qui est son père.

CXXIX. L'Or vif est souvent appelé Soufre vif; c'est ce soufre, dit Sendivogius, à qui les Philosophes ont donné le premier rang, comme au principal des principes; c'est ce premier agent qui est tenu fort caché; il est pourtant fort commun; il est partout, disent-ils, et en toutes choses; il est végétal, animal et minéral; il est la vie de toutes choses, et une portion de cette lumière, qui fut faite commencement du monde; il est le principe de toutes les couleurs, de toutes les congélations, et de toute maturité; et sans ce soufre vif l'humide radical dans les végétaux, serait tout à fait inutile.

CXXX. Ce Soufre, ou Or vif peut être considéré en trois états; dans le premier, c'est un pur esprit qui se trouve en toutes choses, qui est leur âme, leur vie et leur lumière; il est comme un Ciel terrifié et enveloppé dans tous les corps; dans le second état il est minéral, par conséquent spécifié dans les minéraux, et enclos dans leur humide radical; et parce que c'est un feu, il agit sans cesse sur cet humide quand il est en liberté d'agir; et comme cet humide est un air, ce feu s'en nourrit; dans le troisième état il est foudroyant, victorieux, et triomphant de tout ce qui lui résiste.

CXXXI. On peut encore, en accordant les Philosophes, dire que l'Or vif des Sages peut être considéré comme agent et comme patient; comme agent, c'est un esprit qui est toujours en action, qui donne le mouvement à toutes choses, et qui est le principe et promoteur de la corruption et génération des composés; c'est un esprit de lumière, toujours occupé à chasser les ténèbres, et à séparer le pur de l'impur; dans cet état il est le Mercure des Sages, comme dans le lieu de sa domination, où il commence à exercer les actes de Roi.

CXXXII. Ce feu, ou ce Soufre cesse d'agir, quand il a consommé son

propre humide, si on ne lui en fournit point de nouveau, mais si on lui en donne, il recommence son mouvement, et convertit encore cet humide en sa substance, tout autant qu'il le peut ; en achevant son mouvement dans l'œuf, et sur l'œuf des Sages, il convertit tout son humide radical en pur Or, qui est Or vif, mais patient ; ainsi l'agent devient patient, la première matière devient la deuxième, mais la seconde devient la première ; ce Mercure qui était patient devient agent, et redonne leur mouvement à notre Or vif.

CXXXIII. Si l'Or vif recommence son mouvement, il travaille avec plus de vigueur que la première fois, son terme se trouve plus noble, car à cette seconde fois, l'ouvrage se termine à un Or plus excellent que n'est son grand-père, et qui n'est pas son père et sa mère ; car l'Élixir, qui est le Ciel et la Terre, et le Soufre incombustible et teignant à tout épreuve, se trouve parfait à la fin de ce mouvement ; ainsi, l'Or produit l'Or du Mercure ; et l'Or et le Mercure, le Soleil et la Lune, produisent la Pierre, et en sont faits : et l'on voit que les choses finissent par où elles ont commencé.

CXXXIV. Les Philosophes, d'un commun accord, ont dit avec raison, que leur Or vif n'est autre chose que le pur feu du Mercure, c'est-à-dire la plus parfaite portion de la noble et pure vapeur des Éléments, ou bien ce feu inné et intrinsèque au Mercure ; savoir passivement et en puissance dans le Mercure vulgaire, activement et en acte dans le Mercure des Sages ; cet Or vif est comme une exhalaison, et le Mercure est comme la vapeur qui contient cette exhalaison. Or, la vapeur étant consumée par la chaleur de l'exhalaison, se change en une poudre qui imite la foudre tombant sur les Métaux imparfaits.

CXXXV. Cette noble vapeur des Éléments est l'humide radical de la Nature, qui est partout et en toutes choses, et qui se trouve spécifié en chacune, et particulièrement dans le Mercure vulgaire, où cet humide radical spécifié et déterminé à la nature métallique en sort fort abondant ; et sans doute que si la Nature toute seule, ou aidée de l'Art, lui avait adjoint le feu inné, ou agent intrinsèque, ou cette exhalaison qui tient lieu de mâle, le Mercure vulgaire serait le Mercure des Philosophes, et ainsi pourrait devenir Or, et par degrés médecine aurifique.

CXXXVI. Ce Soufre fixe ou feu métallique, qui est en puissance dans le Mercure vulgaire, est bien actuellement dans l'Or, mais il n'y est pas en actes ou en actions, à cause qu'il est placé sous de fortes barrières qui le mettent à couvert de la violence du feu élémentaire, et rien ne peut rompre ces barrières que notre feu humide ; mais pour trouver cet Or vif, il faut le trouver dans sa propre maison, qui est le ventre d'Ariès ; ce Soufre ou Or vif est le seul

agent capable de dépouiller le Mercure vulgaire de toutes ses impuretés, et de digérer ce qui est indigeste, et unir à soi ce qu'il a de pur.

CXXXVII. Lorsque le Mercure, c'est-à-dire l'humide et la froideur dominant à la chaleur et à la sécheresse qui sont le soufre, c'est ce qu'on appelle le Mercure des Sages, qui est froid et humide au dehors, et qui porte le chaud et le sec, c'est-à-dire le soufre dans son ventre; et lorsque le chaud et le sec dominant le froid et l'humide, c'est l'Or qui tient le Mercure dans ces liens sous la domination du soufre, lequel ayant consumé tout son humide radical le change en soi, savoir en Or; ainsi l'Or est tout soufre et tout esprit; il est aussi tout corps et tout mercure.

CXXXVIII. Les Philosophes ont tous reconnu deux sortes de soufres ou d'agents naturels, l'un est extrême et sert de cause efficiente et mouvante au dehors; l'autre est cause interne, et comme forme informante; la première ayant fait son opération se retire, disent Bonus et Zachaire, et pour lors c'est la perfection du métal; le second est une portion ineffable de cet esprit lumineux contenu dans la semence, qui est l'humide radical métallique, et ce soufre est inséparable de son sujet, qui est cette même semence ou humide radical qui a le sperme pour enveloppe.

CXXXIX. Cet esprit lumineux contenu dans la semence métallique, qui est l'humide radical des métaux, n'est autre que ce qu'on appelle la nouvelle lumière, l'air des Philosophes; c'est ce même air dont parle Aristée, écrivant à son fils; cet air, dit-il, est le principe de chaque chose en son règne; et pour cette raison, cet air est la vie et la nourriture des choses, dont il est le principe; ce qui a fait dire à tous les Philosophes que l'air nourrit le feu inné; ainsi l'air métallique inspire la vie au feu métallique, et lui fournit l'aliment, à cause qu'il en est le principe.

CXL. L'air des Sages, n'est pas l'air commun, qui est la nourriture du feu inné dans toutes choses et sortes d'êtres; mais c'est un air métallique qui est la nourriture du feu, ou soufre minéral, lequel feu, ou soufre est contenu dans le Mercure des Sages; cet air métallique est une essence très subtile, qui prend le corps d'une vapeur, et se condense avec l'humide radical métallique, pour servir de nourriture au feu minéral, contenu dans cette vapeur grasse, qui est une essence aérienne qu'on peut appeler esprit ou air, et qui est la vie de chaque chose, et nécessaire pour l'Œuvre.

CXLI. Cette vapeur nécessaire à l'Œuvre des Sages, doit se chercher dans les corps métalliques, mais il faut une clef d'or, dit Aristée, pour ouvrir les portes de la Justice; cet air dont nous avons besoin est enfermé, on ne peut le tirer de sa prison que par le moyen d'un autre air homogène qui sert de clef;

sur quoi on peut dire avec Philalèthe, que cette clef dorée qui ouvre la porte du Palais fermé du Roi, est notre acier, qui est, dit ce Philosophe, la véritable clef de l'Œuvre, sans laquelle le feu de la lampe ne peut être allumé.

CXLII. Notre acier est la minière de l'Or, un esprit très pur, un feu infernal et secret, et le miracle du monde; le système des Vertus supérieures dans les inférieures, dit Philalèthe; cet Acier est la lumière de l'Or, et l'aimant d'où il vient est la lumière de l'Acier: mais il est certain, dit le Cosmopolite, que notre air engendre notre Aimant, ou du moins contribue à sa génération, et que notre Aimant engendre, ou fait paraître notre Acier, ou disons avec moins d'envie, que notre air et notre Aimant sont les deux principes de notre Acier, de notre minière, de l'or, et de leur lumière.

CXLIII. Cet Aimant et cet air, sont les deux premiers Agents, et les deux dragons dont parle Flamel, qui gardent la Toison d'Or, et l'entrée du jardin des Vierges Hespérides; il les appelle Soleil et Lune, de source mercurielle et d'origine sulfureuse: lesquels par feu continuél s'ornent d'habillements Royaux, pour vaincre toutes choses métalliques, solides, compactes, dures et fortes, lorsqu'ils seront unis ensemble, et puis changés en quintessence, qui est un extrait de l'eau de la terre et du feu; et c'est notre Acier, ou notre Mercure double du bon Trévisan.

CXLIV. Cette Quintessence est avec le feu du soufre minéral, le suc de la saturnie, et le lien du Mercure; et pour la faire, il faut, dès le commencement prendre deux Serpents, et les tuer; les corrompre, et engendrer, dit Flamel; elle est l'eau sèche qui ne mouille point les mains; ou bien c'est ce lait virginal d'Arnaud de Villeneuve, qui contient en soi les deux Spermes masculin et féminin, préparés dans les reins de nos éléments; c'est l'humide radical des métaux, le soufre et l'argent-vif des Philosophes, le double Mercure, tiré de la corruption du Soleil, et de la Lune.

CXLV. Cet admirable Composé renferme en soi l'eau, et le Mercure des Philosophes, c'est-à-dire les quatre éléments: il n'est même lait, ni Mercure, dit l'abbé Synésius; c'est une chose imparfaite, dit Philalèthe; c'est le Soleil et la Lune des Sages, dit le Cosmopolite; le fils de notre aimant et du Dragon igné, qui a dévoré le Serpent; feu secret, fourneau invisible, première humidité des Sages, qui résulte de la destruction des corps: car en effet l'eau seconde et dorée d'Artéphijs se fait de la destruction du composé, comme le composé se fait de la destruction des corps très chers.

CXLVI. La destruction de ce composé, dit l'Anonyme, est la seconde clef de l'Œuvre, le mystère des mystères, et le point essentiel de notre Science; c'est ce qui ouvre les portes de la Justice, et les Prisons de l'Enfer, dit le Cos-

mopolite ; c'est alors qu'on voit couler au pied du Rosier fleuri, cette eau si fameuse chez les Philosophes, laquelle se fait, dit Basile Valentin, par le combat de deux Champions, qui se donnent le défi ; car l'Aigle seul ne doit pas faire son nid au sommet des Alpes, mais on doit lui joindre un Dragon froid, dont l'esprit volatil brûle les ailes de l'Aigle.

CXLVII. La chaleur ignée de l'esprit du Dragon, faisant fondre la neige des montagnes, nous donne l'eau céleste dont il s'agit, et dans laquelle le Roi et la Reine vont se baigner, dit Artéphiüs ; mais il faut que la terre reçoive son humidité perdue dont elle se nourrit ; il est donc nécessaire de réitérer ces préparations d'eau par plusieurs distillations, afin que la terre soit souvent imbibue de son humeur, et cette humeur autant de fois tirée, à l'imitation de l'Euripe, par un flux et un reflux admirable ; mais sans feu, il ne se fait aucune eau.

CXLVIII. Comme on ne saurait tirer notre eau aérienne, ou air aquatique sans feu, aussi ne saurait-on la digérer ou la perfectionner sans feu ; ce qui fait dire à Hermès, que le feu est le pilote du grand Œuvre ; et à Artéphiüs que le feu est nécessaire au commencement, au milieu, et à la fin de notre Ouvrage : ce qui doit s'entendre du feu de putréfaction, qui est nécessaire pour la génération, comme dit Morien ; c'est ce feu putréfiant, que le Comte Bernard appelle chaleur du fumier : et qui connaît bien ce feu, dit-il, il a la conclusion de notre Saturne, qui est la blancheur.

CXLIX. Cette conclusion de notre Saturne, qui se fait par degrés est la lumière sortant des ténèbres ; et cette lumière, ou blancheur, ne sort que par ce feu, qui cause sa putréfaction, et qui est le feu contre nature, comme l'enseigne Artéphiüs, si nécessaire à la composition du Magistère, dit Parménide, à cause qu'il faut rompre, et corrompre ce corps pour en tirer l'âme et l'esprit : et de cette manière, la mondification et ablution de la matière se fait par le feu, dit Calid ; par ce même feu se fait l'éjection des ordures du composé.

CL. Le Magistère des Sages commence par le feu, et s'achève par le feu ; ce feu est quelquefois humide, et c'est le feu du bain, ou du fumier chaud ; quelquefois, c'est un feu chaud, humide, et froid, et c'est le feu de lampe ; enfin, il est sec, chaud, et humide, et c'est le feu des cendres blanches, ou de sable rouge ; notre feu chauffe la Fontaine des Sages : pour conclusion, ce feu est chaud, froid, humide, et sec ou plutôt, c'est un esprit, ou une quintessence, qui n'est ni chaude, ni sèche, ni froide, ni humide en soi : Dieu la donne aux Sages ; qu'il en soit loué à jamais.

FIN

TRAITÉ D'UN PHILOSOPHE INCONNU SUR L'ŒUVRE HERMÉTIQUE

Revu et élucidé par le Disciple Sophisée,
sous les auspices des Coherméites, Philovites et Chrisophiles

Tous les Philosophes ont écrit fort obscurément ; et quoique les Modernes doivent avoir écrit plus clairement que les Anciens, puisqu'ils n'ont fait ou que dire les mêmes choses en d'autres termes, ce qui les doit rendre plus connues, ou expliquer ce qui leur a paru plus obscur dans les Anciens, ou enfin dire ce que les autres avaient scellé ; cependant, on trouve encore tant d'obscurités dans les Livres de ces Écrivains énigmatiques, qu'il y a moins de sujet de s'étonner que personne n'en pénètre le vrai sens, que de ce que quelqu'un l'a pu faire. Néanmoins la vérité et l'erreur ont leurs caractères qui les distinguent, et quelque confondus qu'ils puissent être, un esprit attentif est capable de les débrouiller. On ne voit pas que, pour faire cela, on puisse se servir d'un moyen plus commode et plus général, que de la voie analytique, ou plutôt c'est la seule voie par laquelle nous devons espérer de résoudre une infinité de questions embrouillées, et dans lesquelles, comme dans cette Philosophie, la vérité est cachée sous mille autres choses inconnues, sous un amas de paroles inutiles, et quelquefois même sous des contradictions apparentes.

Tous ceux qui ont quelque connaissance de l'Analyse, savent le secours que l'on en peut tirer pour la découverte de ces vérités. L'usage de cette méthode est extrêmement vaste, et elle conduit à la connaissance des vérités par différentes voies ; mais quoiqu'on puisse bien assurer, sans se tromper, que les Philosophes des siècles précédant l'aient ignorée, quelques-uns d'entre eux, comme Arnaud, le Trévisan et Zachaire nous ont cependant laissé comme des essais de cette recherche, qui imitent en quelque chose une des manières de la voie analytique. Ils nous assurent qu'il faut expliquer les Philosophes par l'œuvre ou le procédé, et le procédé par les Philosophes ; qu'il faut faire une telle conciliation de tous les Passages, que non seulement on accorde un Philosophe avec lui-même, mais encore avec tous les autres, que l'on ne voie plus rien d'obscur dans leurs Écrits ; que toutes leurs équivoques soient levées et leurs énigmes expliquées. Mais avec cette précaution, que le système qu'on se formera sur leurs Écrits s'accorde avec les opérations ordinaires de la Nature.

Lorsqu'on a découvert cela, on peut probablement assurer qu'on a découvert leur secret. Car, si on regarde tous ces Auteurs comme l'on fait une lettre

chiffrée, on pourrait vraisemblablement assurer qu'un alphabet qu'on aurait trouvé serait le véritable dont on se serait servi pour chiffrer cette lettre, si avec cet alphabet, on n'omettait pas un mot de cette lettre sans le lire, et donner un sens raisonnable à toute la lettre; de même on pourra penser qu'un système qu'on se sera formé sur quelques Passages des Philosophes, sera celui dont ils auront voulu parler, si par ce système on explique les Philosophes. Mais si avec l'alphabet de cette lettre chiffrée, l'on n'en pouvait lire que quelques mots, ou que la lettre ne fit pas un sens raisonnable, il y aurait grand sujet de penser que cet Alphabet ne serait pas le véritable, ou comme on appelle ne serait pas la clef; de même aussi on pourrait bien se former un système, comme plusieurs font tous les jours, par lequel on expliquera quantité de Passages de quelques Philosophes, mais cela n'est pas suffisant, il les faut expliquer tous, au moins ceux qui paraissent essentiels, et qui se trouvent dans les véritables Philosophes.

Il ne faut que faire l'application de cette règle à toutes les opinions qu'on propose, pour en faire voir le peu de solidité; mais parce que dans cette recherche par la voie analytique, il est permis de faire des suppositions comme véritables, quoique après on puisse les rejeter ou les changer, alors la suite du raisonnement en démontre ou la fausseté ou la vérité. Nous supposerons donc le procédé que vous demandez comme véritable dans l'essence, et ensuite nous essayerons d'en prouver chaque partie par l'autorité des Philosophes; et puis, de descendre au détail du même procédé, supposé que nous n'y trouvions pas de contradiction dans l'examen que nous en ferons. Mais comme pour concilier seulement les Philosophes sur ce procédé, il faudrait plus de loisir que je n'en ai, de même que pour faire voir la manière de faire cette recherche par la voie dont je me sers, je me contenterai de vous exposer simplement comme je crois que la chose va, et de l'affermir de quelques autorités; voici l'une des manières de faire la Pierre.

Prenez une partie d'Or vulgaire, amalgamez-le avec trois parties de Mercure philosophique; mettez-le dans un matras dont les deux tiers soient vides, et les mettez au bain de cendres avec un feu modéré, et environ en six mois de temps le tout se coagulera en une poudre rouge-brune. Premièrement, l'Or se dissoudra et volatiliserà, puis, commençant à se coaguler, toute la dissolution deviendra noire, et peu à peu elle blanchira, et enfin elle rougira; alors, le second Œuvre est fait, mais on n'a pas encore la Pierre; on a l'Or ou le Soufre des Philosophes.

Il faut donc prendre cet Or, le mêler avec du Mercure philosophique, selon la proportion de neuf à un, ou de dix à un, ou de sept à deux, comme on voudra, l'enfermer dans le matras, et le mettre sur les cendres à un feu très doux,

et en dix mois le tout se coagulera en une poudre rouge impalpable, qui est la Pierre. Premièrement, l'Or des Philosophes se dissoudra, et toute la composition deviendra noire au bout de quarante jours ou environ, et parfaitement blanche, après cinq mois ; et cuisant toujours elle rougira comme du sang, et alors la Pierre est faite, que l'on peut fermenter et multiplier en vertu et en quantité.

Voilà tout le mystère, ou proprement, il n'y en a point, car tout le mystère est dans la composition du Mercure philosophique ; il faut donc maintenant prouver par l'autorité chaque partie de ce procédé.

Mais, auparavant, il faut remarquer que la Pierre ne se fait pas immédiatement de l'Or philosophique et du Mercure. Le premier œuvre, ou la première opération sert à faire l'Or philosophique, que l'on appelle encore soufre philosophique ; le second œuvre, ou la seconde opération sert à faire la Pierre avec cet Or philosophique et le vulgaire.

Ces deux opérations paraissent à peu près semblables, cependant elles sont bien différentes, car elles se font avec différents degrés de feu ; les trois couleurs essentielles de la Pierre paraissent dans ces deux Œuvres, qui sont le noir, le blanc et le rouge, néanmoins dans le second Œuvre ces couleurs sont parfaites, c'est-à-dire un noir très noir, un blanc très blanc, et un rouge très rouge ; au lieu que dans le premier Œuvre c'est seulement un noir commencé, un blanc sale, et un rouge obscur.

Voilà la manière que les Philosophes enseignent de faire leur Pierre, et quoique ce ne soit pas là un secret, ils ont pourtant embrouillé et mêlé ces deux opérations, et n'ont pas voulu distinctement marquer les régimes de l'un et de l'autre.

Mais il y a encore une autre voie, extrêmement secrète, et dont les Philosophes n'ont parlé qu'avec bien de la retenue, laquelle se peut faire avec le seul Mercure des Philosophes, sans y ajouter de l'Or vulgaire. Il y a en celle-là deux opérations comme dans l'autre ; la première est pour faire le Soufre ou l'Or des Philosophes, et la seconde pour faire leur Pierre ; car comme j'ai dit, la Pierre ne se fait immédiatement que de l'Or philosophique et du Mercure mêlés ensemble. La première opération, qui est pour faire le Soufre philosophique, se fait avec le seul Mercure philosophique, sans y ajouter aucune chose, ce qui se fait en seize mois philosophiques ; et la seconde opération, qui est avec cet Or ou Soufre, et l'Or vulgaire, d'en faire la Pierre, elle se fait en dix mois ou environ, comme nous avons dit ci-devant.

Ce procédé avec le seul Mercure est le plus rare, le plus excellent et le plus court. Celui avec l'Or vulgaire est plus long, plus pénible et moins excellent ;

ces deux procédés pour le temps ne diffèrent point dans le second Œuvre, pour les signes qui s'y voient également, mais ils sont extrêmement différents dans le premier Œuvre. À l'égard de l'excellence, l'on peut, en réitérant toute son opération, rendre la Pierre produite par l'Or vulgaire, aussi excellente que celle produite du seul Mercure ; ce qui se fait en prenant la Pierre et la mêlant avec trois ou quatre parties de Mercure philosophique, et la faisant cuire à petit et lent feu, et en trois mois ou environ elle sera parfaite, passant dans l'espace de ce temps par toutes les couleurs, comme au premier et second Œuvre : et c'est là ce qu'on appelle la multiplication que l'on peut réitérer tant de fois qu'on voudra, et à chaque multiplication la Pierre s'augmente de dix, à la seconde, de cent, à la troisième, de mille etc., outre que les dernières multiplications se font toujours en moins de temps que les premières.

Il y a encore la fermentation de la Pierre, qui se fait avant que de la multiplier, et qui se réitère aussi si on veut, elle peut être faite en diverses manières, en voici une. On prend quatre parties d'Or vulgaire, une partie de la Pierre ; on fait fondre ces deux en une masse friable, dont il faut prendre une partie et trois parties de Mercure philosophique, et cuire le tout pendant le temps nécessaire, pour coaguler la Pierre en une poudre rouge, propre alors à faire projection sur tous les Métaux ; cette coction ne durera que deux mois.

Si on ne veut faire que de l'Argent, il ne faut pas faire rougir l'Élixir par la coction, mais quand on voit sa matière blanche, il la faut alors tirer du feu et la fermenter avec de l'Argent.

Tous les Philosophes ont assez clairement parlé de ces opérations, mais ils ont merveilleusement enveloppé de figures leur Mercure, qui est la clef de l'Œuvre ; et pour commencer à donner les preuves de ce petit système, et l'examiner par la règle même que je me suis prescrite, je dirai que les Philosophes nous ont décrit leur Mercure, en sorte que nous pouvons juger qu'il est à peu près pour sa forme extérieure comme le Mercure vulgaire ; ainsi, il faut rejeter d'abord toutes les eaux transparentes, les rosées de Mai, les esprits acides etc.

Notre eau ne mouille point les mains, c'est ce que dit le Cosmopolite, chap. X, Épilogue, parabole etc.

Elle ne mouille et ne s'attache qu'à ce qui est de sa nature, cela ne convient qu'au Mercure selon le même.

Dans la différence que le Cosmopolite¹³ fait du Mercure philosophique d'avec le Mercure vulgaire, il ne les distingue point par des qualités sensibles

¹³ Chap. VI, des trois principes.

et apparentes, comme de la pesanteur, de la diaphanéité, de la blancheur et autres, mais il s'arrête seulement à les distinguer par certaines qualités intérieures et insensibles, ce qu'assurément il n'aurait pas fait si le Mercure philosophique, ne ressemblait au Mercure vulgaire; quoique cette preuve soit négative, elle ne laisse pas d'être concluante; il ne faut que lire le Passage cité de Philalèthe, chap. II., le Mercure des Philosophes ressemble à du métal fondu dans le feu; donc il est semblable au Mercure vulgaire.

Le Mercure philosophique¹⁴ garde et conserve toutes les proportions et les formes du Mercure.

Le sujet matériel¹⁵ de la Pierre est l'Or vulgaire et le Mercure coulant. Dans les Chapitres XV et XVIII de Philalèthe, on peut voir que ce Mercure doit être semblable extérieurement au Mercure vulgaire, puisqu'on peut comme le Mercure vulgaire l'amalgamer avec l'Or; qu'on peut laver cet amalgame, qu'on peut même sublimer et revivifier ce Mercure, comme le vulgaire. Je m'imagine que cela suffit, sans en chercher des preuves ailleurs, comme je le pourrais faire; mais, si ce Mercure est semblable au vulgaire extérieurement, il est bien différent intérieurement: on en peut voir les différences dans le Cosmopolite, Chap. VI, des trois principes, et dans Artéphijs, qui appelle inique le Mercure vulgaire.

Si je m'arrêtais à prouver tout, il me faudrait plus de temps que je n'ai résolu d'y en employer, il m'ennuie même déjà d'en tant écrire et peut-être me suis-je arrêté sur des choses qui ne le méritent pas. Je choisirai seulement quelques endroits que je crois qui sont les plus difficiles à entendre, et s'il me reste du loisir j'achèverai d'autoriser les autres, qui peut-être n'en ont pas besoin, comme par exemple que ce soit l'Or et le Mercure qui soient les principes de la Pierre et autres semblables.

J'ai dit que la Pierre se faisait par deux diverses voies, l'une avec le Mercure seul, qui est la voie la plus excellente et la plus courte; et qu'elle se faisait encore avec l'Or et le Mercure philosophique et que cette voie est plus longue et moins excellente; que la différence qui se trouve en ces deux voies est dans leur première opération, c'est-à-dire dans la production du Soufre ou de l'Or philosophique avec lequel on fait immédiatement la Pierre en le mêlant avec le Mercure: voici sur quelles autorités je me fonde, pour faire voir que la Pierre, ou le Soufre ou Or philosophique se produit du seul Mercure. Geber, livre II, Chap. 9, Philalèthe, chap. 19, disent: *Si vous pouvez le*

¹⁴ Philalèthe, chap. X.

¹⁵ Philalèthe, chap. XIII et XVII.

faire avec du Mercure seul, vous ferez une belle découverte du très grand Œuvre, et un ouvrage plus admirable que celui que produit la Nature.

Geber, livre II, Chap. 24, *de la Médecine, qui coagule le vif-Argent*, dit parlant de cette Médecine (qui est ce soufre philosophique) *on le tire tant des corps que du vif-Argent même, parce qu'on les trouve de même nature, mais on le tire plus difficilement des corps, et plus facilement du vif-Argent; de quelque espèce que soit la Médecine, tant dans les corps que dans la substance du Mercure même, vous ferez une découverte.*

Geber Livre I, Chap. 52, dit: *La Médecine qui coagule le vif-Argent peut être tirée des corps métalliques, mais on la tire plus facilement et prochainement du vif-Argent seul.* Le même, chap. 54, dit: *L'humidité céreative se trouve plus facilement, mieux et plus prochainement dans le Mercure que dans les autres.* Le même Geber, livre II, chap. XXIV, dit: *La Médecine qui coagule le Mercure y est renfermée etc., c'est le régime etc.*

Arisléus en la Tourbe, dit que Gabertin ou l'Or des Philosophes est de même matière substantielle que Beia ou que le Mercure.

Cosmopolite, au Dialogue du Soufre, dit: le Soufre des Philosophes est très parfait en l'Or et en l'Argent, mais il est très facile en l'Argent vif.

Cosmopolite, au Chapitre 5, des trois principes, dit: l'Art n'est qu'une conjonction de l'humide radical des Métaux et du feu, c'est-à-dire d'une femelle et d'un mâle, lequel cette femelle a engendré; car le Mercure philosophe a un soufre; c'est l'Or philosophique, qui est d'autant meilleur, parce que la Nature l'a digéré, et on peut tout faire du Mercure seul; il a une vertu si efficace qu'il suffit et pour toi et pour lui, c'est-à-dire que tu n'as besoin que de lui seul sans addition, tu pourras parfaire toutes choses du Mercure: Hermès dit: *Dans le Mercure est tout ce que cherchent les Sages.*

Au Traité du Sel, Chap. 2, il dit, le Mercure philosophique est un Or en puissance, et peut être digéré en Or philosophique ou en rougeur et il se coagule ainsi; et si cet Or est de nouveau dissous par un nouveau menstrue, il s'en fera la Pierre etc. Il n'est pas de besoin, donc, de réduire le corps parfait, parce que nous ne trouverions que le même sperme que la Nature nous offre, et auquel elle a donné une forme de métal, mais elle l'a laissé cru et imparfait, mais nous le pouvons cuire et digérer et le mener à maturité.

Philalèthe, Chap. 18, dit: notre Mercure donne de l'Or de lui-même, qui est le principe de nos secrets.

Philalèthe, Chap. 18 et 19 dit, on trouve notre Soleil dans le Soleil et la Lune vulgaire, mais il y a plus de peine à trouver dans l'Or vulgaire la matière

la plus proche de la Pierre, qu'à faire la Pierre. L'Or vulgaire est la matière prochaine de la Pierre ; l'Or philosophique en est la matière la plus prochaine.

L'Or vulgaire mêlé avec notre Mercure, et cuit, se convertira tout en notre Soleil, mais ce n'est pas encore la Pierre ; mais, si cet Or est cuit une seconde fois avec notre Mercure, il donnera la Pierre, cela est clair.

Notre Or est de notre Mercure et il est aussi dans l'Or vulgaire.

Enfin, pour connaître que le Mercure seul peut donner l'Or philosophique, en peu de temps, et pour voir aussi que le Mercure et l'Or vulgaire mêlés donnent ce même Or philosophique, mais avec plus de peine ; et pour voir encore que cet Or n'est pas la Pierre, mais qu'il n'en est qu'un des principes immédiats avec le Mercure, il ne faut que lire Philalèthe, chap. X, XI, XVIII, XIX et XX ; car il faudrait tout copier, tant il y parle expressément, et lire aussi le Traité du Sel, chap. 2, etc.

Et pour connaître encore que l'Or vulgaire doit, avec le Mercure se convertir en Or ou Soufre philosophique, et que ce soufre étant dans la seconde opération mêlé avec notre Mercure, donnera la Pierre, ce qui fait les deux opérations, je vais en rapporter quelques autorités.

Premièrement, Philalèthe, chap. XIX et XX, dit que ces deux Œuvres ont une représentation emblématique l'une de l'autre, savoir que dans la première du seul Mercure, qui est pour faire dans la seconde l'Or philosophique avec l'Or vulgaire, on voit une noirceur, une blancheur et une rougeur ; mais que dans la seconde Œuvre on voit une noirceur parfaite, une blancheur parfaite et une rougeur parfaite.

Le Cosmopolite, chap. XI, dit que le feu du second Œuvre n'est pas tel que celui du premier.

Pour le temps de ces deux œuvres, Philalèthe les marque aux Chapitres XVIII, XIX et XXXI, le Cosmopolite, au Chap. X, en sa Parabole. le Traité du Sel, au Chap. VI, que je ne rapporte point, parce qu'il me faudrait trop écrire ; D'Espagnet, Canon 137, dit que le premier Œuvre pour le rouge est fait dans la seconde maison de Mercure ; et que le second Œuvre se fait dans la seconde maison de Jupiter ; ce qui convient pour les temps avec ceux ci-dessus : et parce qu'il faut savoir quelques principes d'Astrologie pour expliquer cela, je dirai que les Astronomes commencent leur année par le signe du Bélier, c'est-à-dire quand le Soleil y entre, qui est environ le 21 Mars. La seconde maison de Mercure est la Vierge, qui comprend le mois de Septembre ou environ, quand le Soleil y est ; la seconde maison de Jupiter c'est les Poissons, qui comprend une partie de Février, lorsque le Soleil est dans ce Signe ; commençant

donc par Mars, le premier Œuvre doit durer six mois, c'est-à-dire finir en Septembre.

Ces deux Œuvres se voient absolument requis dans ce dernier Auteur.

Canon 121: *La pratique de notre Pierre se parfait par deux opérations; la première en créant le Soufre, l'autre en faisant l'Élixir.*

Canon 123: *Que ceux qui s'appliquent à la Philosophie, sachent que du premier Soufre, on peut en tirer un second et le multiplier. Le Soufre se multiplie de la même matière, dont il est engendré, en ajoutant une petite portion du premier.*

Canon 124: *Car l'Élixir est composé d'une eau métallique, ou du Mercure, de ce second soufre et ferment.*

Mais, quand on ajoute le ferment, la Pierre est faite, si on ajoute le ferment à ce second soufre; on ajoute le ferment à la Pierre, donc ce second soufre est la Pierre produite par le second soufre: or suivant cet Auteur, ce premier soufre a été fait du Mercure et de l'Or vulgaire; il restait à faire voir que le ferment ne se doit ajouter que quand la Pierre est faite; ce qu'on pourra voir au Traité du Sel, chap. 8, Philalèthe, chap. 19 et 31, Cosmopolite, au Traité du Soufre, pour faire voir encore par le Cosmopolite la nécessité et ressemblance des deux opérations, en travaillant avec le mercure conjoint avec l'Or vulgaire, et passant sur ce que Morien en dit qui est assez remarquable, nous considérerons quelques passages de ce philosophe, que l'on verra être la même chose exprimée diversement.

Le chapitre 9, dit¹⁶: il y a un métal qui est un Acier philosophique, qui se joint avec le vulgaire; l'Acier conçoit et engendre un fils plus clair que son père; puis si la semence de ce fils qui vient de naître est mise en sa matrice, elle la purge, et la rend mille fois plus propre à porter de très bons fruits. Voilà un abrégé du premier et second Œuvre, ce qui va encore mieux paraître par la conformité des autres passages suivants.

Le chap. 10, dit: il faut que les pores du corps s'ouvrent en notre eau, que sa semence soit poussée dehors cuite et digeste; et puis qu'elle soit mise en sa matrice; le corps c'est l'Or, notre eau ne mouille point les mains et est liquide; la matrice c'est notre Lune et non l'Argent vulgaire, et ainsi est engendré l'Enfant de la seconde génération; voilà encore les deux procédés; ce qui est assez désigné par cet Enfant de la seconde génération, car il y en doit avoir un de la première, qui est l'Or des Philosophes, qui est la semence cuite de cet Enfant de la première génération, qui est plus claire que son père.

¹⁶ Le Cosmopolite.

Chapitre 11 : La terre se doit résoudre en une eau qui est le Mercure des Philosophes, et cette eau résout le Soleil et la Lune, en sorte qu'il n'en demeure que la dixième partie avec une partie, et on appelle cela humide radical des métaux : puis, prends de l'eau de notre terre, qui soit claire, et dans cette eau mets-y cet humide radical métallique, et gouverne tout par un feu non tel qu'en la première opération, alors tu verras toutes les vraies couleurs etc. Je t'ai tout révélé au premier et second Œuvre.

En l'Épilogue, il dit : dissous l'Air congelé, ou cuis-le de manière qu'il devienne eau. Dans cet Air, tu dissoudras la dixième partie d'Or, scelle cela, et cuis jusqu'à ce que l'Air se change en poudre, qui est l'Or Philosophique ; puis après ayant le Sel du monde, les diverses couleurs apparaîtront.

Les diverses couleurs n'apparaissent ainsi que j'ai dit, que dans le second Œuvre. Le Sel du monde, ou le Sel simplement est le nom que donne le Cosmopolite au Mercure des Philosophes ; cela se peut prouver par les chap. 3, 10, et à la fin de l'Épilogue. Philalèthe aussi l'appelle Sel chap. I, Le Traité du Sel ne l'appelle jamais presque autrement.

La Parabole dit, L'Arbre Solaire, c'est l'Or vulgaire ; le fruit de l'Arbre Solaire, c'est l'Or Philosophique, que l'on doit mettre dans notre Mercure, d'où se doit former la Pierre. Ce qui se peut prouver par ce qui est dit à la fin de cette Parabole. Une seule chose mêlée avec une eau philosophique etc., où, par cette chose il entend l'Or philosophique, comme on peut faire voir qu'est expliqué ce passage au Traité du Sel, chap. 6.

Ce serait trop entreprendre que de vouloir prouver tout, faites-moi seulement savoir ce que vous trouverez ici à redire, et je tâcherai de vous satisfaire, de même qu'à vous expliquer tous les passages que vous désirerez dans le sens que je les entends ; mais, pour répondre en peu de mots à ce que vous dites, savoir si (comme estiment quelques-uns) le Salpêtre, l'Antimoine et le Fer peuvent être la première matière des Philosophes, je vous dirai que je ne crois pas que cette opinion puisse raisonnablement se soutenir, soit qu'on prenne séparément ces trois matières, soit conjointement. Premièrement, à l'égard du Salpêtre, il n'y a pas d'apparence en ce que ce n'est pas une chose minérale ; or tous les Philosophes tombent d'accord que la minière d'où ils tirent leur Mercure est une chose minérale. Secondement ces mêmes Auteurs disent que le sujet des Philosophes est le même que celui dont la Nature se sert pour former l'Or et l'Argent et les autres Métaux dans les mines, comme assurent le Trévisan, Zachaire, le Traité du Sel, le Cosmopolite etc. Or jamais aucun Philosophe n'a dit que les métaux fussent formés de Sel nitre, à moins que de prendre ce mot en un sens figuré. En troisième lieu l'eau que l'on peut faire du Sel nitre, est comme l'eau commune, et l'eau des Philosophes

ne mouille point. En quatrième lieu, le Traité du Sel, au Dialogue qui est à la fin, traite de vision cette opinion, et traite de ridicule un Alchimiste qui se persuadait que ce Sel était le sujet des Philosophes.

Quant à ce que vous dites que l'Antimoine et le Fer sont la matière du Mercure, et du Soufre des Philosophes, j'aurais souhaité deux choses ; l'une que vous vous fussiez plus expliqué, savoir si vous entendez que l'Antimoine soit la matière d'où on doit extraire le Mercure des Philosophes et le Fer, celle où l'on doit extraire leur Soufre, pour le mêler avec ce Mercure ; ou si vous estimez que l'Antimoine avec le Fer doivent ensemble composer la minière d'où, avec artifice, on doit extraire ce Mercure philosophique. L'autre chose que j'aurais souhaitée est que vous m'eussiez voulu citer quelques principales autorités, sur lesquelles vous vous fondez ; car, en tous ces cas il me semble qu'il ne me serait pas difficile de les expliquer en leur vrai sens, et montrer ce qui peut être la cause que toutes ces suppositions ne s'accordent, ni avec la Nature, ni avec les Philosophes. Au lieu que dans l'état où je suis, il faut deviner votre supposition et la preuve que vous en avez.

Le nombre des Métaux n'est pas le même chez tous les Auteurs ; cela dépend de la définition que l'on voudra donner au métal ; ainsi ce n'est plus qu'une question de nom. Chez Geber, il n'y a que six métaux : il n'y comprend pas le Mercure ; Paracelse et Glauber en comptent neuf ou dix, ils comprennent le Mercure, l'Antimoine et le Bismuth ; mais, sans nous embarrasser dans cette chicane, nous pouvons assurer avec Richard Anglais dont il est tant fait mention dans le grand Rosaire, que les Minéraux tels que l'Antimoine, le Zinc, le Bismuth et les autres Métaux sont composés des mêmes principes, savoir de Soufre, et de Mercure ; c'est aussi ce qu'assurent le Trévisan et Zachaire.

Mais les Philosophes nous assurent encore que leur sujet est celui dont la Nature se sert pour la production des Métaux vulgaires ; et par conséquent ce ne peut être un métal, ni une chose composée de ces principes, et altérée en une forme métallique. De sorte que le sujet des Philosophes doit être la chose dont l'Antimoine même a été formé, et qui est encore plus crue que ce minéral, et plus proche du principe de la Nature.

Il n'y a pas de raison pour laquelle on voulût que le Mercure de l'Antimoine fût plutôt le Mercure philosophique que le Mercure du plomb ou de l'étain. Car, quand le Mercure pourrait être tiré de l'Antimoine, ce que je n'accorderais pas volontiers, quoiqu'on fasse bien des histoires pour le prouver, il ne différerait que très peu du Mercure du plomb ; et selon Geber et tous les Philosophes, le Mercure de l'étain serait encore plus pur. Aussi, le Traité du Sel au chap. 2, faisant une énumération des diverses teintures particulières que l'on peut faire à l'imitation de la Pierre des Philosophes, qui est la racine

de ces teintures, dit, que la teinture de l'Antimoine, du Fer, du Soleil, de la Lune, du Vitriol, du Mercure, du Vénus etc. ne teignent point universellement comme fait la Pierre des Philosophes, qui est le principe par lequel on tire toutes ces autres teintures particulières ; que cette Pierre des Philosophes est la première de toutes : qu'il faut s'appliquer à ce premier sujet métallique. Ce qu'il emprunte de Basile Valentin, et ce qui est conforme à ce que dit le Cosmopolite sur la fin du sixième chap., des trois Principes, qu'après qu'on a l'arbre qui est l'Œuvre universelle, on peut faire venir les rameaux, qui sont ces teintures particulières. Philalèthe, chap. 13 et 17, désigne assez que ce n'est point un Mercure Extraît des Métaux et Minéraux, et ce qu'il dit en ces deux chapitres suffit à faire voir que le Mercure des Philosophes est le Mercure non vulgaire, qu'il faut animer, ou lui donner un certain Soufre métallique qu'il n'a pas ; et que leur Soufre, c'est l'Or sans équivoque, comme j'ai dit ci-dessus, et auquel a été marié le mercure philosophique.

Laissez tous Minéraux et laissez tous Métaux seuls, Trévisan, pag. 177 ; Zachaire confirme cette opinion en plusieurs endroits.

Suite du précédent Traité

Ce que vous demandez à présent de moi, après que vous m'avez un peu plus particulièrement exposé votre sentiment, ne m'embarrasse pas moins que quand je l'ignorais davantage. Car vous m'en dites peu ; je ne saurais encore apercevoir sur quels passages plus formels, et sur quelles autorités vous fondez vos conjectures ; il s'agit de savoir quel est le sujet, ou quels sont les sujets (si on veut) dont les Philosophes composent leur Œuvre, pour éviter les équivoques, il faut un peu s'expliquer ; l'Œuvre des Philosophes est de faire la Pierre avec le Mercure seul, ou avec le Mercure et l'Or vulgaire ; on fait par l'une ou l'autre de ces deux voies, premièrement, l'Or des Philosophes : puis de cet Or avec le Mercure, on en compose la Pierre, dont on trouve le procédé dans Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve etc., et il est indubitable que les principes immédiats de la Pierre sont le Mercure des Philosophes et l'Or des mêmes Philosophes ; il est encore très clair ce me semble, chez tous les Auteurs, que l'Or des Philosophes est produit de l'Or vulgaire et du Mercure mêlés ensemble. J'en ai rapporté assez d'autorités, il n'est pas besoin de les répéter ; et cet Or philosophique peut être aussi produit du Mercure philosophique tout seul, comme l'assurent Geber, le Cosmopolite, Philalèthe etc., tout cela doit passer sans contestation, et il me serait très facile de le prouver par les autorités. Mais la principale difficulté dans l'œuvre philosophique, est d'avoir le Mercure ou cette liqueur dont parle le Cosmopolite, qui dissout l'Or

comme l'eau chaude fond la glace ; et trouver cette liqueur est tout l'œuvre, dit Philalèthe, chap. 17.

Mais, parce que ce Mercure, selon Geber, Philalèthe et le Cosmopolite, ne se trouve pas sur la terre, il faut selon eux le faire ; non pas en le créant, mais en le tirant des choses où il est enfermé : ce Mercure a donc une minière, soit que le Philosophe la doive composer, soit que la Nature lui offre toute prête, d'où l'industrie de l'Artiste doit le tirer, en l'extrayant du corps minéral.

Mais, comme tous les Livres des Philosophes sont pleins de recettes énigmatiques, et qu'ils déclarent ailleurs assez clairement tout le procédé, on a raison de croire que tous ces recettes ne regardent que la composition du Mercure des Philosophes. Ainsi, le Cosmopolite, chap. 11, l'enseigne en ces termes que j'écris, parce qu'il n'y a que deux mots : Prenez de notre terre, par onze degrés, onze grains ; de notre Or un grain ; de notre Lune deux grains, mettez tout cela dans notre feu, et il s'en fera une liqueur sèche. Premièrement, la terre se résoudra en une eau, qui est le Mercure des Philosophes, et voilà tout ce qu'il en dit, qu'il répète à la fin de ce chapitre sous une énigme, disant, cela se fera, si tu donnes à dévorer à notre vieillard l'Or et l'Argent, afin qu'il les consume etc.

Philalèthe, chap. 7, l'enseigne de même : Prenez de notre Dragon igné, qui recèle en soi l'Acier mystérieux, quatre parties : de notre Aimant neuf parties : mêlez cela par un feu brûlant etc. Geber, en cent endroits, cache sous des procédés sophistiqués toute la composition du Mercure, et le procédé de l'Œuvre, comme il en avertit. On a donc quelque raison de penser qu'il faut plusieurs matières pour composer cette minière ; je ne cherche pas si ces matières entrent essentiellement dans la composition du Mercure, ou si elles ne servent qu'à sa purification, je les envisage seulement comme absolument requises pour faire ce Mercure Philosophique.

Mais je trouve dans d'Espagnet, Canon 46, que le mercure a un soufre, qui a été multiplié par artifice ; Canon 30, que le mercure doit être imprégné d'un soufre invisible, pour devenir mercure philosophique ; et au Canon 51, chap. 11, Philalèthe, que ce n'est pas assez d'ôter au mercure toutes ses impuretés, mais qu'il lui faut ajouter un soufre naturel qu'il n'a point, et dont il n'a que le ferment. Et au Canon 58, qu'il faut que la Vierge mercurielle ailée soit imprégnée de la semence invisible du premier mâle.

Je trouve encore dans le Cosmopolite, chap. 6, des trois principes, que le mercure est une quintessence créée du soufre et du mercure, que le mercure se tire du soufre et du mercure conjoints. Enfin, je trouve en Philalèthe, chap. 21, qu'il faut introduire un soufre dans le mercure, qui le rend philo-

sophique ; au chapitre 10, que, dans notre mercure il y a un soufre actuel et actif, qui par la préparation y a été ajouté. Au chapitre 2, qu'en notre eau il y a un feu du feu du soufre, et une autre matière. Au chapitre 14, que cette addition du véritable soufre se fait par degrés, selon le nombre des aigles ou des sublimations philosophiques ; au chapitre 17, que notre eau se compose, et que notre mercure se doit animer d'un soufre qui se trouve en une matière vile, non pas en elle-même, mais aux yeux du vulgaire, outre une infinité d'autorités que je pourrais rapporter. Je suis porté à croire qu'il faut, pour composer la minière du mercure mêler plusieurs choses, dont la principale chose qui s'y trouve est un mercure et un soufre. Tout cela étant donc entendu, je dis que le fer commun n'est point le sujet d'où on doit tirer le soufre ou l'or philosophique, qui se doit mêler avec le mercure philosophique, pour faire la Pierre immédiatement ; et qu'il n'est point non plus le sujet qui fournit au mercure le soufre invisible et intérieur, dont il a besoin pour devenir mercure philosophique ; ou ce qui est la même chose, qu'il n'entre point en la composition de la minière des Philosophes ; et j'ajoute que l'antimoine n'est pas non plus la matière d'où le mercure philosophique s'extrait ; car *il se tire d'un minéral quasi métallique, impératif à tous minéraux, métaux, végétaux et animaux.*

Comme il semble que l'on ne va qu'à tâtons en l'étude de cette Science, on y reçoit aussi toutes sortes de preuves ; elle n'est pas du nombre de celles qui se démontrent métaphysiquement, elle n'établit pas ses principes pour en tirer des conclusions par ordre, il faut deviner tout cela ; mais, quoiqu'il y ait à deviner, on ne doit rien supposer qu'on ne trouve chez quelque Auteur ; or je ne pense pas, qu'il y en ait un seul qui ait parlé du fer et de l'antimoine pour les principes matériels de l'Œuvre ; je sais que cette preuve est négative et qu'on n'a pas droit d'en rien conclure en rigueur, mais, si on se donne la peine de l'examiner, elle ne laissera pas d'avoir quelque poids, en considérant que les Philosophes n'ont écrit que pour enseigner leur Science. Il y aurait aussi quelque sujet de s'étonner que les Philosophes n'eussent pas écrit plus clairement de ces deux matières ; il est vrai qu'ils tiennent leur Science secrète, mais elle n'aurait pas couru de risque, parce que je ne crois pas, nonobstant tout ce qu'on dit, qu'on puisse tirer ni soufre du fer, ni mercure de l'antimoine ; et je peux assurer que la Pierre est plus aisée à faire que cela, après les Auteurs qui en ont parlé.

Ils nous disent enfin que qui connaît la matière peut aisément venir à bout de tout le reste ; et ils nous avertissent que ce premier travail, qui est de produire le mercure, est si simple, si aisé et si naturel que c'est pour cela qu'ils en parlent avec tant de retenue, parce qu'ils n'en pourraient rien dire qui ne le fit connaître : d'où vient que le Cosmopolite prend pour devise : *La simpli-*

cité est le sceau de la Vérité, et qu'il dit partout que la Pierre est très facile. Les travaux d'une infinité de personnes qui se tuent dans ces extractions de soufre et de mercure, tant de l'antimoine que du fer, et des autres métaux et minéraux, et qui n'y ont jamais pu réussir, sembleraient justifier que ce n'est pas une chose si facile, si un enfant de l'Art s'arrêtait à toutes leurs opérations sophistiquées.

Mais laissons ces conjectures et vraisemblances, auxquelles les pâles Chimistes, au mépris de l'art hermétique, ont donné lieu, par leur opiniâtreté à contredire la Nature, dont les opérations sont si simples; et voyons si, dans les Auteurs approuvés et qui ont le caractère de Philosophes, nous pourrions rencontrer quelque chose qui exclue de leur Œuvre le fer et l'antimoine.

Premièrement le fer ne peut fournir l'Or philosophique, ou le soufre des Sages, qui est une des matières immédiates dont, avec le mercure philosophique, on compose la Pierre: je le prouve par la seule autorité de Philalèthe et de Flamel, en son Poème philosophique, et par la Fontaine des Amoureux de philosophie. Flamel, en son poème, et la Fontaine des Philosophes disent que plusieurs cherchent ce soufre dans les minéraux etc., dans le Saturne, Jupiter et Mars, inutilement, et il ajoute ensuite:

Mais moi, je l'ai trouvé
Au soleil et l'ai labouré.

Philalèthe, au chapitre 19, dit en termes exprès, que le Soleil philosophique se tire du Mercure seul, et plus facilement et plus promptement que de l'Or vulgaire; ainsi, dit-il, notre Soleil est la matière très proche de notre Pierre, l'Or vulgaire en est la matière prochaine, parce qu'on en tire notre Soleil par l'aide de notre Mercure, et les autres métaux et minéraux en sont une matière étrangère, où on peut dire que les métaux contiennent notre Soleil, en tant que d'iceux on peut tirer l'Or vulgaire. Voilà ce que dit Philalèthe; Mais on pourrait assurer qu'il y aurait plus de peine à faire, que le fer devînt Or, qu'à tirer de l'Or le soufre philosophique, parce que, selon que le disent les Philosophes, et particulièrement Geber et Zachaire, il n'y a point de métal qui ait moins de disposition pour la perfection ou la conversion en Or, qu'en a le Fer. Je m'imagine que cette preuve est positive et suffisante, mais elle se confirme encore par le sentiment universel des Philosophes, qui demandent l'Or pour leur ouvrage; Philalèthe y est formel aux chap. 13, 10, 11, 14, 15, 16 etc., et il le répète en une infinité d'endroits; le Cosmopolite, au chapitre 10 et à la fin du chapitre 16 du Traité du Soufre; d'Espagnet, canon 18, 19, 20, 24, 28, 29 etc., et tous ces philosophes veulent prouver par raisons que c'est l'Or vulgaire qui donne l'Or des Philosophes; mais cet Or vulgaire doit auparavant

avoir bu l'eau de la Fontaine de Jouvence et s'y être noyé, car il se convertit en elle et elle en lui.

Geber à la fin de l'investigation, quoique ailleurs assez obscur, en parle fort nettement. Je crois que cela suffit pour faire voir que l'Or des Philosophes ne se tire point du fer ; et on en demeurera convaincu, si on prend la peine d'examiner les lieux que je cite, et si on veut faire quelque réflexion sur ce que dit Philalèthe dans le passage du Chapitre dix neuvième, que je viens de citer ; car on en doit conclure qu'avant qu'on pût extraire ce soufre philosophique du fer, il faudrait que ce fer devînt or.

Il semble aussi que la raison s'accorde avec cela, car les Métaux sont doués d'une semence, comme votre ami l'a fort bien remarqué ; et on prétend qu'ils ont été compris dans cette générale bénédiction que le Créateur donna aux créatures (*croissez et multipliez*). La semence qu'ils ont, c'est une eau, selon le Cosmopolite, c'est un Mercure ; et cette semence doit être double, il faut qu'il y en ait du mâle et de la femelle ; la semence masculine est le Soufre, et la féminine c'est le Mercure ; l'une sans l'autre ne peut de rien servir, telle est donc la pureté de la semence, telle sera la pureté du métal. Mais, puisqu'il se présente occasion de parler de la génération des Métaux, pour faire comprendre le raisonnement que je prétends en tirer, je m'en vais l'expliquer, comme ont fait quelques Philosophes, et je n'établirai ce système que sur l'autorité de Geber, du Cosmopolite, Trévisan, Zachaire et Arnaud, sans rapporter leurs autorités ; comme ces Philosophes vivaient en des siècles, où l'on avait grande vénération pour Aristote, ils ont raisonné suivant les principes de sa Physique.

Le Trévisan, Zachaire et Arnaud le citent à tout moment ; pour Geber il n'en parle pas, mais l'on voit assez qu'il suit ses sentiments, et qu'il eût même cru faire une faute considérable contre la raison que de s'en éloigner : lui qui était Arabe, a suivi en cela le sentiment des plus habiles de sa Nation,¹⁷ qui ont pris bien de la peine à commenter ce Philosophe ; ce qui montre l'estime qu'ils faisaient de sa doctrine : il ne faut que voir les louanges exorbitantes, et contre le bon sens que lui donnent tous les Arabes, particulièrement Averroès et Avicenne ; on peut donc dire avec ces Philosophes, que les quatre Éléments produisent vers le centre de la terre une certaine liqueur, qui est le Mercure et la semence féminine ; et que ces mêmes Éléments produisent aussi une autre substance sèche, qui est le soufre ; dans la première dominant l'eau et l'air, dans la seconde dominant la terre et le feu. D'autres ont expliqué cela autrement et prétendent que le Mercure est fait seulement d'eau et de terre,

¹⁷ Il est bon d'observer que ce pays est celui du monde le plus fréquenté par les vrais philosophes.

et le Soufre d'air et de feu ; et d'autres ont dit que le Mercure est d'air et d'eau, et le Soufre de terre et de feu. Mais, quoi qu'il en soit, il y a toujours deux matières, deux semences, une masculine et une féminine ; et comme les Philosophes semblent se contredire sur ces principes, il est difficile, à un Inquisiteur de la Science et qui n'est pas encore bien assuré, de rien statuer de certain ; cependant il ne doit pas balancer à les suivre, parce qu'ils s'accordent tous dans les effets des principes qu'ils supposent diversement. Le sentiment plus général qu'ils ont sur la formation des Métaux, est que le Mercure contient tout ce qui est nécessaire pour produire un métal ; il est comme un œuf d'une poule qui n'avait pas souffert le coq, ou, encore comme un œuf parfait et qui contiendrait la semence du coq, mais qui ne donnera jamais de mouvement à la matière de l'œuf, si cette semence intérieure n'est excitée par un Agent extérieur. De même, disent Zachaire et le Trévisan, la nature, après avoir fait le Mercure, lui joint un Soufre qui est son Agent, et qui n'entre pas essentiellement dans la composition du Métal ; mais cet Agent en est peu à peu séparé par la seule coction, et moins il reste de cet Agent, plus le Métal est parfait. Le Mercure est donc à l'égard du Métal comme la matière, et la vertu du Soufre en est comme la forme. Quand la nature a joint ces deux, elle ne fait que les cuire, et par cette cuisson le soufre se sépare, et sa vertu agit sur ce Mercure, et reste en lui ; or si ce Soufre est entièrement séparé, le Métal sera très parfait, et ce sera de l'Or qui n'est qu'un pur feu dans le Mercure ; ce qui se voit en ce que l'Or s'imbibe plus facilement de Mercure que tout autre Métal, parce que ce n'est qu'un Argent-vif cuit par son propre soufre. Les autres métaux participent donc plus de ce soufre qu'ils peuvent moins s'imbiber d'Argent vif. Il est donc évident que ce qui fait la perfection dans les Métaux est le Mercure et ce qui cause leur imperfection est le mélange de ce Soufre terrestre.

Cela est tant rebattu par Geber et Arnaud, qu'il n'en faut point douter, si on ne veut renoncer à leur doctrine. Je me suis insensiblement engagé plus avant que je ne voulais, j'abandonne donc la poursuite de cette explication, parce que cela me mènerait trop loin, et je conclurai que si le fer, comme il est véritable, abonde en un soufre impur, livide, terrestre, fixe et non fusible (qui sont les qualités que lui attribue Geber au Chap. 8 du Livre second) il est absolument inutile de le prendre pour l'Or des Philosophes, puisqu'il causerait plutôt de l'imperfection que de la perfection, et l'on ne peut pas dire qu'on peut de ce soufre, en séparer l'impureté, après que Geber assure que cela est impossible, aux Chap. 9, 14, Livre 2, où il en donne la raison.

Mais, si la Pierre n'est autre chose que l'Or extrêmement digeste, comme nous en assurent le Cosmopolite, Chap. 10, au Traité du Sel, chap. 2, 8, le Trévisan et Zachaire, pourquoi ne pas prendre de l'Or pour tâcher de le cuire

plus que la nature n'a fait, et lui rendre la vie qu'il avait perdue par l'extraction de sa mine et le martyre du feu, et, ainsi lui donner plus de perfection ? Car les autres Métaux, et le fer moins qu'aucun, n'ont pas tant de coction que l'Or. Il faudrait donc, en prenant le fer, ou si vous voulez son soufre, qu'on le fit passer par le degré de coction ou métallisation qui répond à l'Or, avant qu'il pût devenir la Pierre, qui est encore plus parfaite que l'Or, ce qui est un travail d'Hercule, et d'ailleurs superflu, dès qu'on peut avoir de l'Or vulgaire sans cela.

Puisque les Métaux ont leur semence en laquelle ils se multiplient, il semble que la semence de l'Or doit donner de l'Or, qui est l'intention des Philosophes. Mais, dira-t-on, cette semence se trouve dans les autres Métaux; cela est vrai, mais elle n'y est pas si pure, les Métaux sont infectés de lèpre ou de mauvais soufres. Le Traité du Sel dit, il n'y a que l'Or qui soit pur. Or pour suivre notre comparaison, une semence impure provenant d'un corps impur, n'engendrera qu'un fruit impur, et si l'on dit qu'il est possible de purifier cette semence, et de la tirer (ce que, toutefois, les Philosophes nient) ne vaudrait-il pas mieux prendre cette semence dans l'Or, où il n'y a pas d'impureté, que d'avoir la peine de la purifier, après l'avoir extraite d'un corps imparfait ?

Si le Fer n'est pas l'Or des Philosophes, ni le sujet d'où ils le doivent extraire pour le conjoindre avec leur Mercure, et en faire immédiatement leur Pierre, il n'est pas aussi le sujet qui donne au Mercure le Soufre qu'il n'a point, ou qu'il paraît ne pas avoir, afin qu'il devienne le Mercure des Philosophes; mais il me semble que je n'ai pas de besoin de prouver cela, parce que vous supposez que le Mercure extrait de l'Antimoine soit celui qui dissout radicalement tous les Métaux, ce qui ne convient qu'au Mercure des Philosophes.

Mais les Philosophes assurent qu'on peut faire l'œuvre entier du seul Mercure, sans aucune addition, et que c'est même la voie la plus courte, la plus facile et la plus excellente, mais non pas encore la Pierre transmutatoire. Il ne faudra donc point y mêler ni le Fer, ni l'Or, quoiqu'on puisse y mêler l'Or, pour le rendre transmutatoire, quand on ne sait pas encore le mystère de tirer notre Or, et de notre Mercure, comme parle Philalèthe, Chap. 19. Si on peut tout faire du Mercure, il contient donc dans ses entrailles son propre soufre; c'est en effet ce dont universellement tous les Philosophes nous assurent, et c'est pour ce sujet qu'ils l'appellent Androgyne, comme qui dirait qu'il est la semence et masculine et féminine; ils l'appellent aussi Hermaphrodite, ce qui a donné lieu à bien des gens qui philosophent sur les mots, de travailler sur le Mercure et sur le Vénus, que ce terme signifie.

Peut-être pourrais-je m'être trompé ci-devant dans tous ces raisonnements, et je viens de m'apercevoir que faute de faire un peu de réflexion,

j'allais me tromper encore plus grossièrement. Je demeure d'accord que si non seulement de l'Antimoine, mais de quelque Métal que ce soit, on pouvait extraire un Mercure pur, ce serait un Mercure des Philosophes, supposé qu'il fût imprégné de la vertu du soufre ; parce que tous les Métaux sont fondés de ce Mercure ; les Philosophes nous avertissent bien que nous devons prendre une matière dont sont formés les Métaux, mais ils ne disent pas qu'il faut tirer cette matière des Métaux ; au contraire, ils le défendent, comme je vais le faire voir après quelques expositions.

Nous devons considérer le Mercure et le Soufre, comme la semence masculine et féminine, comme la matière et la forme. Mais par le Mercure et par le Soufre, je n'entends pas les vulgaires, mais les deux principes des Métaux ; car le Mercure vulgaire est fait de ces deux, ces principes étant séparés contiennent chacun deux Éléments, et sont la première et vraie matière métallique, dont l'un sans l'autre ne produira jamais un métal ; témoins le Cosmopolite, Chap. 3, Geber, Chap. 25, Livre premier, le Trévisan, Zachaire, Flamel.

Ces deux principes sont la première matière, qui est inutile à l'artiste, selon le Cosmopolite, Chap. 4, 7, 12. Et la raison pour laquelle ces deux principes nous sont inutiles, c'est que nous ignorons non seulement la proportion du mélange de ces deux principes, mais nous en ignorons aussi la manière du mélange ; et quand nous les aurions tous deux dans leur entière pureté, ils nous seraient inutiles pour cette raison. Il n'y a que la nature qui puisse faire ce mélange, et le faire dans la proportion qu'il faut pour produire un Métal ; le Cosmopolite nous en assure, Chap. 4, 6, 12, etc. ; Geber, Chap. 9, 10, 11, Livre premier ; et Zachaire dit que la Nature fait cette composition d'une manière indicible.

Lorsque la Nature a mêlé ces deux semences, c'est alors la seconde matière ou la matière prochaine des Métaux ; c'est la semence métallique : et comme de chacune de ces deux matières séparées, elle en a pu produire autre chose qu'un métal, quand elle les a mêlées et altérées en certaine substance terrestre, elle n'en fait jamais qu'un métal. C'est là ce que le Philosophe doit prendre, et c'est de ce sujet terrestre qu'il doit tirer son Mercure, disent le Cosmopolite, Chap. 4, où il est formel, Chap. 3, 6, 12, Geber, Chap. 26, Livre premier, le Trévisan, partie 2, 3, Zachaire, p. 203 de l'édition de Paris, 1672, où il appelle cette matière Mercure animé, Traité du Sel, Chap. 2, 8.

La Nature, agissant sur cette matière, par la seule coction en fait tous les Métaux et Métallions par ordre. Le premier degré d'altération est le Plomb, le second l'Étain etc. Mais, s'il y a une trop grande quantité de terrestréité, elle n'en produit que des Marcassites et Métallines, comme du Zinc ou

du Bismuth, qui sont de l'Étain imparfait, de l'Antimoine, qui est un Plomb impur, suivant Zachaire, le Trévisan, le Cosmopolite. Si nous voulons donc faire la semence métallique, ou pour parler plus proprement, si nous voulons l'extraire, il nous faut connaître ce sujet qui la contient, et lequel si on avait laissé dans la terre, et qu'il y eût assez de chaleur en ce lieu, serait devenu un métal, selon la pureté du lieu où elle s'est trouvée. Mais pour cela il ne faut pas imiter les vulgaires Opérateurs, qui prennent les corps Métalliques, soit Or, soit Mercure, soit Plomb etc. Qui veut faire quelque chose de bon, doit prendre la semence, et non pas les corps entiers, dit le Cosmopolite, chap. 6.

1. La première matière est le Mercure et le Soufre à part, selon le même, chap. 3.

2. La seconde, c'est la semence Métallique ou le Mercure philosophique, dont s'engendrent les Métaux, chap. 4, 6, et 7.

3. La troisième matière, c'est le Métal, en l'Épilogue.

La première matière, c'est-à-dire, ces deux principes sont inutiles ; la seconde matière qui est la semence, ou les principes joints par la Nature, est la seule utile ; la troisième, qui est le corps produit par cette semence, est inutile.

Que la première matière soit inutile, cela a été prouvé ; que la seconde soit utile, cela paraît par les chapitres 4, 6, 7, 8, 10, 12, et que la troisième soit inutile, cela paraît encore par l'Épilogue : si tu travailles, dit-il, en la troisième matière tu n'en feras rien, et ceux-là y travaillent, qui laissant notre matière, s'amuse à travailler sur les herbes, pierres et minières, tous êtres déterminés et inanimés, et par conséquent, incapables de donner la vie.

Et au chap. 6 : ceux qui travaillent sur le Mercure, et sur les autres Métaux, prennent les corps au lieu de la semence, lesquels sont la troisième matière qui est inutile.

Au Traité du Sel, chap. 2 : il faut que vous ayez une semence d'un sujet de même nature que celui que vous voulez produire. Il faut donc prendre l'unique Mercure métallique en forme du Sperme cru et non mûr, qui est Hermaphrodite, qui ressemble à une pierre, à cause de sa puissance à passer en acte, et qui comme telle se peut broyer et dont la forme extérieure est un soufre puant, qui est le premier sujet métallique que la nature a laissé cru et imparfait. Et au chap. 8, il faut tirer le Mercure du même sujet dont sont produits les corps Métalliques vulgaires que nous voyons.

Zachaire dit, la matière dont nous nous servons, n'est qu'une seule, semblable à celle dont la Nature se sert sous terre en la production des Métaux ;

tant s'en faut donc que toutes les matières que nous pourrions prendre et mêler, fussent métalliques ou non, soient la matière de notre science.

Les Philosophes ne disent autre chose, et ne répètent rien tant que cela ; si l'on doit donc prendre la matière d'où se forment les Métaux, il ne faut pas prendre l'Antimoine, ni le Mercure, ni le Fer ; mais il faut prendre une matière dont le Fer, le Mercure vulgaire et l'Antimoine ont été formés, aussi bien que les autres Métaux. Dès que la Nature a joint et uni les deux principes métalliques, il ne s'en fait pas un Antimoine ; l'Antimoine est une production même de ces deux principes altérés et cuits par la Nature : de même dès que la poule a fait son œuf qui contient, comme le Mercure des Philosophes, un principe actif et passif, qui renferme en lui les deux semences, la matière et la forme ; dès qu'elle a fait, dis-je, cet œuf, ce n'est pas un poulet en acte, mais en vertu. La comparaison du poulet au métal, et de l'œuf à la matière des Philosophes, n'est pas nouvelle, Hermès l'a faite le premier, et assure que l'on trouve une grande analogie entre l'œuf et l'œuvre ; Flamel l'a faite aussi ; et il y en a des Livres entiers ; ainsi, l'Antimoine et les Métaux produits du sujet des Philosophes sont comme autant de poulets produits d'un ou de plusieurs œufs. S'il était possible qu'un poulet pût naître d'un œuf qui contiendrait de l'impureté, il serait impur, infirme et languissant. De même, quand le sujet philosophique contient de l'impureté, ou qu'il se rencontre dans un lieu impur, comme l'Antimoine, le Plomb, le Bismuth etc., selon la qualité ou le degré d'impureté. Mais, si un œuf est bien conditionné, il produit un poulet parfait, de même que notre matière, étant pure, produit un métal parfait ; car dit le Cosmopolite, un méchant Corbeau pond un mauvais œuf.

Si on voulait donc faire éclore un poulet parfait, on ne prendrait pas un peu de ces poulets impurs à demi formés dans l'œuf ; mais on prendrait un œuf bien conditionné, on en ôterait, s'il était possible, le superflu, et ce qui en naîtrait serait parfait. Il en va de même en l'œuvre philosophique ; on veut faire éclore ce poulet philosophique d'Hermogène, il ne le faut pas prendre déjà formé et impur, parce que ces impuretés ne peuvent plus s'ôter, c'est-à-dire qu'il ne faut pas prendre aucun métal ni métalline, dont les impuretés ne se peuvent séparer, comme le dit Geber ; il ne faut pas prendre non plus aucun métal si pur qu'il puisse être, parce qu'il a des impuretés, selon le Cosmopolite, chap. 3. Mais il faut prendre cet œuf philosophique, cette semence métallique qui est dans un certain sujet terrestre, et qui n'a pas encore été altéré en aucune espèce métallique ; c'est-à-dire non spécifié ni déterminé : nous en séparerons les impuretés par la préparation et nous cuirons et ferons ainsi éclore ce poulet parfait.

Je répète donc qu'il faut prendre une matière laquelle étant une fois

conçue, ne peut jamais changer de forme, selon le Cosmopolite, chap. 4. De même que l'œuf ne peut jamais devenir que poulet.

Or l'Antimoine que nous prendrions a déjà la forme métallique; mais quoique le sujet que les Philosophes doivent prendre ne change pas de forme, c'est-à-dire, selon le Cosmopolite, qu'il soit déterminé à devenir un métal, il ne s'ensuit pas qu'il doive être métal, quand on le prend.

Je crois que l'on peut aisément penser que du premier mélange que la nature fait des principes, quoiqu'elle agisse dessus pour les mêler *per minima* et les déterminer à devenir un métal, il ne s'en fait pas immédiatement de l'Antimoine; de même, comme j'ai dit, que dès que le coq et la poule s'étaient accouplés et qu'elle avait pondu son œuf, il ne s'en faisait pas un poulet, mais seulement un œuf, l'on peut donc inférer que le sujet philosophique est quelque chose plus cru que l'Antimoine; que c'est le sujet d'où l'Antimoine et les Métaux sont formés.

Je pense que cela est suffisant, mais voici encore d'autres autorités; car je n'ai cité que quelques auteurs du premier Volume de la Bibliothèque alchimique, et Geber, d'Espagnet, le Cosmopolite, Lulle et Arnaud, qui n'y sont pas; je n'ai rien rapporté de ceux du second Volume, qui ne comprend qu'Artéphijs et la Somme de Geber, parce que le traducteur a misérablement tronqué et estropié ce dernier Auteur, on le méconnaît dans cette Traduction; de sorte que, comme il en a changé l'ordre, il ne s'y faut pas arrêter pour trouver les lieux que je cite, mais seulement sur l'édition Latine. Je reprends donc la suite de ces autorités.

Le Cosmopolite, chap. 3, dit, il y en a qui prennent le corps pour leur matière, c'est-à-dire pour leur semence; les autres n'en prennent qu'une partie; tous ceux-là sont dans l'erreur, de même que ceux qui essayent de réduire le grain ou le corps en semence, et qui s'amuse à de vaines dissolutions de Métaux, s'efforçant de leur mélange d'en créer un nouveau.

Tiens pour assuré qu'il ne faut pas chercher ce point ou cette semence dans les Métaux vulgaires, parce qu'il n'y est pas et qu'ils sont morts.

Le Cosmopolite, chap. 6, dit, le Mercure vulgaire aussi bien que les autres Métaux ont leur semence comme les animaux; le corps de l'animal est comparé au mercure ou à quelque autre métal. Qui voudrait donc engendrer un autre homme, il ne faudrait pas prendre un homme; de même qui veut engendrer l'homme métallique, il ne doit pas prendre le corps du mercure ou d'autre métal; moins encore ne pourrait-on de leur différent mélange en produire un, ni après les avoir dissous et divisés en parties; car cette division et dissolution les tue.

Le Cosmopolite, en sa Préface, dit que toutes les extractions d'âme ou de soufre des métaux n'est qu'une vaine persuasion et une pure fantaisie. Geber dit de même, chap. 21, Livre premier.

Le Cosmopolite, chap. 11, de la Nature, et chap. 6, du soufre dit, il faut à l'imitation de la Nature, cuire la première matière des Philosophes ou leur Mercure. Or, si ce Mercure se tirait de l'Antimoine, il faudrait donc que la nature, pour produire les métaux, prît ce mercure de l'Antimoine, parce qu'elle ne les produit qu'avec ce mercure; je ne crois pas que personne doute que l'Antimoine soit lui-même composé de ce même mercure. Le Cosmopolite, chap. 6, du Soufre, dit, le mercure des Philosophes est en tout sujet, mais il est en l'un plus proche qu'en l'autre, et la vie de l'homme ne serait pas assez longue pour l'extraire; il n'y a qu'un seul Être au monde où on le trouve aisément: puisque cela est, je m'étonne que vous n'ayez pas dit que ce mercure se doit extraire de l'étain; car ce mercure y est plus pur que dans l'Antimoine, et en plus grande abondance, selon Geber, puisque, après le Soleil et la Lune, il n'y en a point de plus parfait, ni qui contienne tant de Mercure que l'Étain; je dirais de même que je m'étonne que vous n'ayez pris le Cuivre au lieu du Fer; car le Cuivre est plus parfait, selon Geber, et son Soufre est plus pur que celui du Fer, et il en abonde aussi bien que le Fer, et en a davantage de bon que n'en a le Fer. Pour la facilité ou difficulté de l'extraction du Mercure de l'Antimoine ou de l'Étain et du Soufre du Fer et du Cuivre, je pense que n'en ayant expérience ni de l'un ni de l'autre, il valait autant prendre Jupiter ou Vénus, qui sont plus purs, que de choisir Mars ou l'Antimoine, qui ont tant d'impureté; mais, comme on ne trouve, selon le Cosmopolite, qu'une seule matière au monde en quoi consiste l'Art, et de laquelle on puisse avoir ce qui est nécessaire, on ne peut pas dire que la Pierre ou Mercure, qui en est le principe, se peut extraire de tous les Métaux, il en faut déterminer un ou une autre matière minérale.

Pour montrer que les Métaux imparfaits et autres Métallions, soit qu'on les prenne entièrement, soit qu'on ait l'adresse de les séparer en diverses substances, qui est d'en extraire leur Mercure et leur Soufre, ne peuvent de rien servir, il faudrait copier tout le Chap. 14 du Livre 2 de la Somme de Geber. J'aime mieux que vous ayez le plaisir de le lire; c'est le 13, de la nouvelle édition Française, lisez encore le chap. 9 du même Livre, qui est le 8 de la nouvelle; sur la fin Philalèthe, chap. 17, plusieurs se tourmentent pour tirer le Mercure de l'Or, le Mercure de la Lune, mais c'est peine perdue.

Trévisan, dernière édition: Laissez tous Métaux.

Zachaire, parlant de ceux qui sont dans l'erreur, y compte ceux qui conver-

tissent les Métaux ou Minéraux en Mercure coulant ou en Argent-vif ; ce serait assez pour prouver que l'on ne doit pas faire cela de l'Antimoine.

Vous ajouterez, s'il vous plaît, à cela ce que je vous en avais écrit la première fois ; mais, comme je ne me persuade pas que je vous satisfasse plutôt cette fois que l'autre ; faites-moi la grâce de me marquer ce que vous trouvez à reprendre ; bien loin de me chagriner, vous m'obligerez sensiblement et je ne crois pas qu'on me puisse plus obliger que de me désabuser et me faire voir que je me trompe. Mais je vous avoue franchement ici que je ne crois pas qu'on le puisse faire ; car j'ai fait tout ce que j'ai pu, pour me détromper moi-même : j'ai feint cent fois que tous mes principes étaient faux, je les ai examinés par ordre, plus les dernières fois que lorsque je les ai reçus. Et enfin, plus je tâchais de me désabuser, plus je voyais clair dans ce que je cherchais ; et en effet à celui qui connaît ce que le Cosmopolite en son Épilogue appelle le point de la Magnésie, toutes les difficultés sont levées, tous les nuages se dissipent, et toutes ces choses lui sont claires et manifestes. Que si vous avez quelques expériences ou quelques raisons, ou quelques autorités pour fonder votre opinion, et que vous me les vouliez dire, j'essayerai de les détruire ou d'expliquer par les Philosophes mêmes que vous me citerez, les passages que vous croirez faire parler en faveur de votre opinion.

Il faut que l'Art commence où la nature finit les corps métalliques parfaits, dit le Cosmopolite, chap. 4. C'est lorsqu'on prend l'Or ou l'Argent pour les mêler avec le Mercure philosophique, qui est la terre et le champ, dans lequel l'Or étant semé, il se multipliera, selon Philalèthe ; ce n'est pas donc le Fer. Mais, s'il fallait apporter des preuves positives que c'est l'Or qui doit donner ce Soufre philosophique, que c'est, dis-je, l'Or ou l'Argent qui se doivent mêler avec le Mercure, il faudrait copier tous ces Auteurs, et principalement Artéphijs.

Richard Anglais dans son Traité, qui est dans le Théâtre Chimique et dont il y en a quelque chose d'inséré dans le grand Rosaire, rejette absolument tous les Métaux et Minéraux Métalliques ou qui ont la forme de quelque Métal, comme l'Antimoine etc., pour la composition ou l'extraction du Mercure philosophique. Vous suivrez leur conseil, si vous m'en croyez. Leur expérience et leur sentiment univoque sur cette première matière doit vous suffire.

J'y ajouterai encore une réflexion, pour détruire votre sentiment. Les Philosophes disent sans énigmes que leur matière première est une substance mercurielle, qui renferme en elle un esprit de Feu céleste, actif, vivifiant, et non corrosif dont elle est imprégnée ; l'Art a bien peu de chose à faire pour extraire cette même substance de sa minière, elle paraît d'abord aux yeux revêtue d'un Soufre terrestre et impur, que bientôt après, sans le secours

de l'Art, elle abandonne d'elle-même, pour s'offrir à l'habile Artiste, qui la reconnaissant, la recueille avec précaution, mais que le vulgaire aveugle sur lui-même, foule aux pieds. Ceci doit vous convaincre, en pesant bien tous les mots ; car je vous défie de pouvoir, ainsi que vous le croyez, tirer du Fer, de l'Antimoine ou autres Métaux vulgaires, cette Saturnie végétale, cet Esprit universel et onctueux, qui se répand dans tout, anime tout, détermine tout et informe tout, sans user d'une force étrangère à la Nature. Cette Ouvrière, cette Mère industrieuse n'a pas besoin du secours de l'Art pour nous donner son Fils premier-né. Nous la laissons agir, elle nous le donne prêt à être opéré, tous les Philosophes sont d'accord de ce que je vous dis. Au lieu que vous, vous forcez la nature. Quand vous aurez trouvé une Mine d'où sorte naturellement et sans le secours d'aucun Art, ce Mercure généralissime déterminant et non déterminé, spécifiant et non spécifié, alors vous serez dans le bon chemin, vous reconnaîtrez votre erreur. Et par les Écrits des Philosophes vous sentirez vous-même que vous pouvez travailler avec sûreté, et que vous avez trouvé cette Eau cahodique, qui digérée par une coction bien conduite, vous donnera au temps prescrit, le Chef-d'œuvre de la Nature et de l'Art, qui est la source de la santé des corps, et du contentement du cœur et de l'esprit.

Ainsi soit-il. Fin



L'UNITÉ TERNAIRE DE LA VERTU CÉLESTE

infuse dans les principes principiés
du quadruple élément, est l'unique et véritable Médecine.

PARACELSE

Credo videre bona in terra viventium. Psaumes 26, 13.

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas. Virgile.

Arcanos mihi crede sensus.

Ne fidos inter amicos sit qui dicta foras eliminat.

Est et fideli tuta silentio merces.

Vetabo, qui Cereris sacrum vulgarit arcana.

HORACE, L. 2, ODE 3.

LETTRE PHILOSOPHIQUE

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE AU LECTEUR

Est-ce folie, témérité, et imprudence ou bien sagesse, charité et humanité de mettre au jour une Lettre philosophique, cachetée du sceau d'Hermès, qui m'est tombée entre les mains par occasion fortuite !

Un Philosophe inconnu, sans doute de ces Phénix errant dans ce vaste Univers, desquels les Romains nous vantent le phénomène, l'a adressée, sous un nom Cabalistique, à un de ses amis, qu'il semble vouloir angarier et initier à son occulte sagesse, non pas comme un plat de la Philosophie vulgaire, mais comme un mets exquis de la table des Dieux ; et je n'en sais point savourer les délices, n'osant pas même y porter la main profane ; (j'ai cela de commun avec bien d'autres). Il y a quelques sentiments partagés sur le pour et le contre, le oui ou le non de la réalité de cette Science, parmi certains Connaisseurs ; mais le reste du monde, le plus nombreux avis, et l'opinion la plus commune, presque générale, logent un Philosophe de cet acabit aux Petites Maisons, et sa Lettre au Magasin des Contes des Fées, comme illusion de belles et flatteuses chimères.

Pour moi, j'opine du bonnet, car je ne suis point du tout endoctriné des secrets de la Cabale Judaïque, pour pouvoir juger par moi-même, en connaissance de cause, de la vérité ou de l'erreur de cette Philosophie naturelle, énigmatique et obscure.

Je connais la sagesse, et sa pratique envers notre souverain Créateur et conservateur, et pour la conduite morale à l'égard de notre prochain et de nous-même, j'en fais mon devoir et mon observance d'honnête homme et de Chrétien, et n'en sais point d'autre que celle qui y a rapport.

Si la Nature et l'Art ont quelque individu, ou partie secrète de cette Sagesse en leur département, dans la main et au pouvoir de l'homme, enfin, une Science cachée sous des énigmes pour les effets merveilleux que l'Auteur nous annonce, c'est ce que j'ignore absolument, et j'en remets l'épilogue aux vrais connaisseurs, curieux et censeurs.

Le sujet m'a paru si intéressant, et la nouveauté de cette Philosophie, par elle-même si curieuse et savante, que j'ai cru pouvoir en faire part au Public, avec quelques autres Ouvrages sur le même sujet, pour les soumettre à toutes ses épreuves et à son jugement.

Si cette matière ne satisfait point sa curiosité, son intelligence et son désir, au moins, elle remplira son esprit d'étonnement de la profonde folie qu'il y trouvera doctement enluminé.

Mais si, par hasard, quelque Partisan de cette secrète Sagesse reconnaît dans les ténèbres la lumière véritable, qu'il sache cueillir des roses dans les épines, et en faire son profit, il m'en saura bon gré et m'aura obligation de ses découvertes.

À ce double motif, je joins celui d'en attendre la décision impartiale et équitable ; et ce sera ma Pierre de touche et celle des gens sensés.

LETTRE PHILOSOPHIQUE, PHILOVITE À HÉLIODORE

SALUT

Studieux investigateur, Disciple d'Hermès, enfant de la Science philosophique, ne t'imaginer point qu'il soit aisé de monter aux échelons de l'échelle de la Sapience, et d'atteindre au sommet, pour remporter la palme de victoire sur les infirmités terrestres, qui est attachée à sa hauteur. Le chemin du Ciel est étroit, épineux, rude et escarpé ; il en est de même de celui de la sagesse ; l'on n'y parvient pas et l'on n'y entre point sans des ailes du génie, c'est-à-dire sans s'élever par le moyen d'un esprit supérieur, très pénétrant, droit et simple, au-dessus du fou vulgaire, et des doctes insensés de la terre ; car cette science est fine et passe les forces ordinaires de l'esprit.

Le caractère d'un véritable et parfait Philosophe ne consiste pas à posséder la pratique de l'Œuvre hermétique, et son objet désiré, sans la théorie, la science et la connaissance des vertus et propriétés que Dieu y a répandues, ni à réputer leur souveraine excellence et leurs merveilles, comme un secret indifférent à sa toute-puissance, et à la grâce qu'il veut bien accorder au salut des âmes et des corps ; car la dignité d'un si grand don de sa grâce, constitue en la personne du sage et de l'adepte, un vrai caractère d'illuminé du Père des lumières, d'interprète de ses oracles, de ministre de ses merveilles, de connaisseur de la Nature, et de ses principes invisibles et visibles. Un aussi heureux mortel doit donc, par état, reconnaître la Divinité même dans son ouvrage et dans ses effets, comme la source de toute sagesse et perfection, puisque, selon S. Paul rien n'est privé, rien n'est dépourvu de la parole spirituelle salutaire, cachée au fond de l'essence de tous les êtres, et qui fait leur lumière et leur vie.

Il n'appartient qu'aux vrais Sages, ces Astres de la terre, par leurs pro-

fondes méditations et pénétrations des choses faites et visibles de la Nature, de passer conséquemment à comprendre des oreilles de l'intelligence, et à voir des yeux de l'esprit, les choses invisibles, et en puissance opérante, et à contempler la vertu éternelle et la divinité, qui en sont nécessairement et absolument les agents secrets. C'est ainsi qu'ils lisent aisément, dans le grand Livre de vie, cette parole divine, qui fait tous les miracles du monde ; car l'âme est dans l'esprit de l'homme ce que l'œil est dans son corps ; tous les deux voient, l'une les choses intelligibles et compréhensibles, l'autre les choses sensibles, et la raison le veut sans contradiction.

Fils de la Science, puisque la curiosité de tes pénétrations, par une heureuse disposition et une naturelle émulation, qui semblent venir du fond de ton âme, te porte à approfondir les hauts secrets et les sublimes mystères des Sages, nous serions ravis de joie de voir, en ta personne, accroître le petit nombre des Élus de la Philosophie naturelle ; d'autant plus, comme le dit fort bien notre cher frère, le docte Cosmopolite, que la compagnie des Sages ne doit pas être bornée par un lieu, ni par le nombre des enfants de la Science, lorsqu'il est possible de trouver et former de vrais Prosélytes et Sectateurs, puisqu'il est à souhaiter que cette noble Compagnie pût se répandre par toute la terre habitable, et principalement où Jésus-Christ est adoré, où règne sa Loi, où la vertu est connue, et où la raison est suivie ; enfin partout où il se rencontre des sujets propres à recevoir la saine doctrine sans indiscretion, et sous la fidélité du secret harpocratique de leur part, si fort recommandé par Salomon, Prov. XX, v. 19, lequel prononce l'anathème, et lance la foudre de la voûte céleste contre celui qui par une conduite frauduleuse, révélera vulgairement les arcanes mystérieux de la sagesse, et de la science qui doit être dissimulée ; et suivant les termes de ce grand Sage, la multitude des possesseurs de cette sapience est le salut et la santé du monde entier ; Sapience, Ch. VI, v. 26 et Proverbes Ch. X, v. 14, Ch. XII, v. 23, Ch. XIV, v. 8 et 33, Ch. XV, v. 2 et 7, Ch. XX, v. 15 et 19, Ch. XXV, v. 2 et 9.

Tu dois donc, par la force de ton intelligence, fouiller et pénétrer dans les plus secrets ressorts spirituels de la Nature, pour y pouvoir découvrir et trouver les vertus des influences célestes et sur-célestes, que le Très-Haut a infus en tous ses Ouvrages, et en toute chair dès le commencement ; elles y sont l'assemblage des propriétés et puissances supérieures dans les choses inférieures ; car il y réside une double force, qui fait la sagesse et l'admirable économie de cet immense Univers, avec l'harmonie que tu vois distribuée, et régner dans toutes ses parties.

Dieu a créé la matière unique de la Sapience avec un esprit de vie vivifique qu'il y a répandu, et toute vertu sanative et médicinale qu'il lui a donnée ; il

a voulu joindre à ces propriétés et puissances, celles d'avoir les instruments propres à son œuvre pour toutes les générations, qu'il a considérées dans ses idées éternelles; et il l'a mise et répandue en toute la Nature, comme son principe d'animation et de salut des âmes et des corps.

Le Verbe divin, au plus haut des Cieux, est la source de la Sagesse, qui, par la vertu énergique et universelle de son influence se pousse et porte à tous les êtres, qu'elle remplit de sa fécondité vivifiante et de l'esprit salutaire dont elle est douée; pourquoi Salomon en sa Sapience CH. VII, v. 25, 26, l'atteste une vapeur de la vertu de Dieu, une candeur de la lumière éternelle, un miroir sans tache de la Majesté du Tout-puissant et l'image de sa bonté.

De cette pure émanation de la clarté du Très-Haut, venant de l'empirée, son trône sur-céleste, dans les éléments et dans tous les mixtes, il se forme un fluide spirituel de quatre parties élémentées, sous trois principes célestes, et trois principes sublunaires, que les Sages appellent; savoir les premiers, principes principiants et premiers agents, triple ou trine vertu de l'archée en unité; et les seconds, principes principiés, et seconds agents, soufre, mercure et sel, aussi en unité, mais non pas les vulgaires terrestres; et ce qu'il y a d'admirable, en quoi l'on ne doit cesser d'adorer la Divinité, c'est que par un amour et une grâce du Dieu des vertus pour ses créatures, les premiers agents sont infus et incorporés dans les seconds, avec une mutuelle magnésie et sympathie, qu'il leur a donnée de s'adhérer pour la composition, constitution, et ordination de tous les corps.

L'union harmonieuse de ces substances initiales et incrémentales fait notre naissance, notre vie et notre conservation; car leur mission et séjour en la matière corporelle, sous la forme d'une essence centralissime, crée toutes choses, les forme, les meut, les anime, les spiritualise et conserve; voilà notre feu de vie par essence, non spécifiée ni déterminée, quoique propre et personnelle au sujet dans lequel elle habite; car elle est l'âme générale du grand monde, comme du microcosme et de tous les êtres vivants, plus ou moins ordonnée et dignifiée dans chaque individu, où elle pénètre et passe en toute la circonférence et en la capacité du tout, ainsi qu'en ses portioncules les plus fines et déliées, par un travail circulaire de la puissance motrice de l'Esprit éternel *archectypimotivivitectonique*; et c'est aussi notre nourriture quotidienne, qui nous vient de sa bouche, et nous est gratifiée de son règne pour notre santé, et l'extermination des esprits impurs de la corruption terrestre, ennemie de notre chair et ouvrière de destruction; car cet Esprit de sagesse a la vertu et la puissance de les renvoyer dans les bas lieux assignés à leur demeure, et de les empêcher de nous nuire par les maux et les fléaux mortifères, qui d'inclination, font tout leur apanage et leur milice continuelle.

Dans le fluide spirituel nous reconnaissons un Esprit moteur et de vie, et une terre vierge spirituelle en laquelle il se corporifie par amour : ce qui est pur esprit ne se corrompt point, et ne se porte à aucune macule ; pourquoi de l'expression de Salomon, Sapience Chap. VII, v. 22, 23, 24, 25, rien de souillé n'entre dans cette divine essence.

Nous y voyons, par les yeux de l'esprit, la vertu du Ciel, le mouvement perpétuel et circulaire dans tout, et dans ses plus modiques particules ; et la vertu sublunaire qui retient en soi la force ignée du Ciel, et en est le tabernacle, laquelle les Philosophes ont appelée magnésie, comme étant remplie de sympathie à s'unir pour opérer toutes les productions et générations et les conserver.

Cette double force, que nous nommons spirituelle, est corporelle et moyenne nature, animée et animante, parce qu'elle est un minéral spirituel, qui a vie, et donne vie, un être vivant et salutaire : elle aime la pureté, parce que de soi elle est pure ; et quoiqu'elle s'offense de l'impureté, elle est incorruptible : elle se plaît avec toutes les créatures et séjourne en elles, tant qu'elles peuvent la préserver des impressions de la corruption, son ennemie incompatible, et la rendre intacte des accès et des assauts des qualités peccantes, vénéneuses et meurtrières du démon infernal, et des légions de ses esprits impurs, qui cherchent sans cesse à ravager et détruire son séjour, en désordonnant l'harmonie et l'homogénéité des qualités élémentées, et des principes constitutifs.

Elle fait ses délices, ainsi qu'il est dit aux Proverbes, Chap. VIII, v. 31, d'habiter et de s'enraciner avec les enfants des hommes, comme le sujet, suivant l'Ecclésiastique Chap. XXIV, v. 16, 18, 19 et 25, le plus honoré et dignifié de la Nature, et le plus capable d'en conserver la grâce et le dépôt : celui qui péchera contre elle, ajoute Salomon en ses Proverbes Ch. VIII, v. 36, blessera son âme vitale, et tous ceux qui la haïssent, la négligent ou la méprisent, aiment la mort. Pourquoi l'Ecclésiastique nous assure Ch. IV, v. 12, 13, 14, que celui qui aime la Sagesse aime la vie, et Salomon en ses Proverbes Cl. IV, v. 10, 13, 22, en donne la raison, en disant que c'est parce que la Sagesse est sa propre vie ; l'homme a le choix du bien ou du mal, de la vie ou de la mort, qui sont à son libre arbitre, en son pouvoir, et devant lui, et il aura en partage ce qu'il lui plaira opter ; l'Ecclésiastique nous en avertit encore Ch. XV, v. 17 et 18 et Ch. XXXIII, v. 15, la seule intelligence de l'esprit nous fait concevoir ces vérités, car elles sont trop éloignées des sens vulgaires.

Tout est d'un, par un, et en un seul, principe sans principe, animateur et conservateur de toutes choses : tous les êtres, tant physiques que métaphysiques ne peuvent subsister sans leur principe, et tombent en décomposition

et résolution de leurs éléments ; parce que leurs principes naturels qui étaient animés, vivifiés, et ordonnés en homogénéité, avec les qualités élémentées par le premier agent, tombent aussi en confusion, et cessent d'enclouer et fixer le quadruple élément, de le spiritualiser, ignifier et harmoniser en corps individuel : la vertu de Dieu est cet unique instrument, principe ou agent, opérant l'union et incorporation des parties spirituelles et matérielles, c'est-à-dire des trois principes naturels et des quatre qualités élémentées individuellement, lesquels constituent et organisent avec harmonie, relative à celle des Cieux, tous les corps terrestres plus ou moins parfaitement, selon la force et la dignité que la Sagesse éternelle y a partagées.

L'effusion de l'influence sur-céleste du souffle divin est une puissance active, vivifiante et invisible, qui par la volonté et l'amour de Dieu pour ses créatures, descend d'en haut, et se mêle, selon Basile Valentin, avec les vertus et propriétés des Astres, et d'icelles mêlées ensemble il se forme un tiers entre terrestre et céleste, qui est la première production que l'air et les éléments traduisent à tous les individus, dont ils ne sont que les tisserands ; car les principes agents, fondamentaux et constitutifs administrent l'œuvre et le travail, en portant avec eux l'âme et l'esprit moteurs, dont le Très-Haut les a vivifiés, sous la forme d'un sel liquide de sagesse, que les Sages appellent sel de nitre vital, essence catholique, esprit universel, vital, nutritif, mercure de vie et pierre triangulaire, donnée par la libéralité du souverain Dieu.

Le principe spirituel de vie est donc dans la nature de chaque être, pour son existence et sa conservation, mais il y est aussi pour sa réparation ; heureux passage de la Mer Rouge, pour quiconque la sait passer ou traverser et franchir à pied sec : voilà le Livre, le flambeau, le miroir, le précepteur et le guide de la Philosophie naturelle, la connaissance de la Nature entière, de notre Auteur et de nous-même, où nous apprenons le moyen de saupoudrer comme de sel céleste, tous les malheurs de ce bas monde.

Dans les feuilles et les pages de ce grand Livre de vie, nous voyons le signe de l'alliance de Dieu avec les hommes, et l'objet adorable de la rédemption de notre salut, qu'il a bien voulu nous envoyer et accorder pour laver nos offenses dans le mérite du Sang précieux de notre divin Sauveur, lumière du monde et qui donne toute vie ; effet de la bonté de sa sagesse infinie, qui est le siège de l'âme catholique, et la piscine probatique, comme l'esprit en l'homme est le chariot de son âme et le réservoir de la vie, roulant les eaux de la rosée salubre et de régénération dans tous les couloirs des corps.

Le défaut de connaissance des premiers principes et agents de la Nature, est cause de toutes les ignorances qui sont dans le monde, et cela ne provient que d'inapplication à l'étude de la même Nature ; car elle contient tout, et

rien des propriétés célestes ne lui manque : cette science est la seule qui n'emprunte rien des autres, car elle est supérieure à toutes, qui pour être vraies et solides, ne peuvent dériver que d'elle, puisqu'elle fait le fondement et la règle de tout. L'homme insensé, dit David, Psaumes XCI, v. 5 et 7, ne connaîtra ni ne comprendra point ces merveilles de Dieu : la Sagesse enseigne les choses et non pas les paroles ; c'est à l'enfant de la Science qu'il appartient de comprendre les unes, et d'obtenir la révélation des autres cachées, aux méchants et indignes sous des paraboles, par des raisons divines, dont il ne faut point demander compte à la sainte Providence, qui gouverne tout, en mesure, en nombre et en poids, et n'ouvre ses trésors qu'où, à qui, et quand il lui plaît ; pourquoi les réprouvés en voyant, ne verront point, et en entendant, ne comprendront point les mystérieux arcanes de la Sagesse.

Les insignes attributs, qualités et propriétés que les Sages ont reconnus dans la matière de la Sagesse, la leur ont fait appeler, selon Chopinel, la fontaine vivificative, le fleuve de tout remède, l'eau régénérative, qui purge et purifie de tout vieux ferment immonde, et renouvelle la vie ; ils l'ont encore dite, eau qui donne vie à sa manière, eau végétale, eau-de-vie spirituelle, terre des vivants, terre philosophable, terre adamique, parce qu'elle est aussitôt faite que l'homme, qu'il n'est que par elle, et ne vit point sans elle ; ce qu'il a de commun, sous quelques caractères et distinction, avec tous les êtres animés qui en sont constitués, et s'en nourrissent, plus ou moins parfaitement, selon la dignification qu'il a plu au Souverain Créateur de leur distribuer et partager ; car elle n'est qu'une à tous les règnes, à toutes les familles de la Nature, et à la composition de tous les mixtes, où sous la forme d'une vapeur candide, spirituelle et invisible, elle découle et circule par divers canaux, selon la forme, l'espèce et le genre de leurs semences particulières.

Dans le centre de l'intérieur de la double Force céleste et sublunaire, les Sages savent extraire, préparer, et opérer par la vertu de leur acier magique, et l'épée ardente de Pythagoras, les principes instrumentaux de la sagesse hermétique, faire saillir de son giron virginal, et de son œuvre exalté en perfection, le fruit de vie ou la vie active, vivifiant tout individu, parce qu'elle en est le fondement universel ; et comme cette sagesse a l'infusion du don des sept Esprits de Dieu, et des sept vertus, Salomon a qualifié sa science, de science des Saints ; pourquoi les Philosophes y ont trouvé les symboles des plus adorables Mystères de la Religion chrétienne, seule, unique et vraie, puisqu'elle est fondée sur la Divinité même, et sur les principes spirituels de vie des âmes et des corps.

Il est vrai que lorsque nous avons tiré la matière philosophique de sa manière, pour en faire les confections de l'Art, la quintessence élémentaire re-

pose comme dans son sabbat, ou en léthargie, sans développer ni exercer sa vertu vivifique et ouvrière, jusqu'à ce que, l'Artiste l'ayant convenablement employée en la matrice vitrée des Philosophes, qu'ils nomment la coiffe du fœtus, l'habitable du poulet, ou le nid de l'oiseau d'Hermès, il ait excité et mis en mouvement son agent qui, quoique se véhiculant en repos sur le suc de l'eau marine et pontique, a âme et esprit, lesquels, après la grande éclipse du Soleil et de la Lune, doivent faire sortir la lumière des ténèbres, par la volonté de Dieu qui le permet et le veut ainsi.

Notre extraction spirituelle, corporelle, et moyenne nature, en cet état est dite chaos, matière première, chaotique, hyléale, hylé primordial, et saturnie végétale, parce que sa confusion du liquide avec le solide, ressemble à l'image de l'ancien chaos, et en représente toutes les opérations et les événements : elle a vie, parce qu'elle est véritablement chose vive ; elle donne, conserve et fortifie la vie, parce qu'elle est le principe prolifique de vie, c'est-à-dire qu'il est inclus en elle, comme la chaleur naturelle animale est insite dans l'œuf d'où sort le poulet ; car, si cette chaleur était une fois éteinte, suffoquée, ou dissipée, pour retourner à nouvelle iliade dans l'immensité universelle, il n'y aurait plus de végétation, de production et génération dans l'œuf.

Cependant, la vie de notre Embryon philosophique a les limbes à subir ; et si elle ne semble mourir, elle ne renaîtra point à une vie plus glorieuse, et ne produira point de fruit ; ainsi il est expédient nécessairement que cette vie paraisse se perdre et s'éteindre dans les ténèbres, pour ressusciter plus triomphante, et communiquer ses vertus mondifiées et parfaites, aux corps qui en ont souffert altération ; l'on ne peut dissimuler qu'il faut bien aimer son âme, avoir un grand amour pour la vie, bien du courage, de la foi, de la patience, pour une régénération plus excellente, de faire un semblable sacrifice à l'image de la Mort, dans la quadrature élémentaire du cercle du Serpent Égyptien dévorant sa queue ; cependant sans corruption, il n'y a point de génération à espérer, parce que c'est son commencement, et la destruction d'une forme est la naissance d'une autre, par une vicissitude du Cercle, de la Sphère et de l'ordre de la Nature, qui n'est jamais oisive, et dans ses opérations continues tend toujours au plus parfait.

Notre divine matière donne une quintessence et un Élixir de vie, qui ont le pouvoir et la vertu admirable, invisibles, de croître et de multiplier visiblement l'être où elle agit, parce que le principe de mouvement, qui fait et constitue la vie est son agent moteur, le seul ordonnateur de son Œuvre et de ses travaux : il est parfaitement uni à une nature vierge, sa matrice dans laquelle et avec laquelle il opère ; l'Artiste n'y fait, manipule, ni laboure rien en manière quelconque ; il lui suffit d'employer son industrie à l'extraction,

préparation, clôture et simple administration par l'agent externe excitant, à l'imitation d'une poule, qui couvant ses œufs y met et introduit par les pores sa propre chaleur naturelle, laquelle réveille, excite et meut le principe de vie génératif, endormi dans la masse compacte de chaque ouf: cette industrie n'est pas petite, l'on en convient; elle est même essentielle et le succès de l'Œuvre en dépend; mais un habile Philosophe connaissant les instruments de la Nature, s'aide aisément du filet d'Ariane pour trouver l'issue de ce dédale, ou labyrinthe.

Ne crois pas cependant, que la connaissance de cette quintessence, ainsi que l'acquisition de son Œuvre divine, soient données aux impies, aux ignorants, aux insipides, aux méchants, ni aux indignes et profanes; Dieu ne le permet point, et le défend même très expressément; les Sages qui n'en parlent qu'avec crainte, pour en éviter la profanation et l'abus, les leur ont cachées sous des énigmes et paraboles, qu'ils n'ont souvent expliquées que par d'autres énigmes cabalistiques, et qui ne peuvent être comprises que par le studieux Méditateur; il est en effet de la dernière importance, que cette Science ne soit jamais entendue, ni sue ouvertement des ineptes et ignorants, non plus que du vulgaire; et il est du devoir du Sage de la tenir secrète, sans jamais la révéler indiscretement; car si ce malheur arrivait au monde, tout périrait, tout serait renversé et confondu: et les précautions que les Philosophes ont prises et soigneusement apportées, pour ne confier leur secret qu'au silence d'Harpocrates, ou pour le subtiliser par des hiéroglyphes, sont une prudence très louable, et une fidèle obéissance aux ordres de la volonté suprême.

La connaissance d'une si haute Science, n'est que le partage des âmes favorites du Ciel, des génies transcendants, des personnes laborieuses et patientes, des esprits raffinés, séquestrés du bourbier du siècle, et nettoyés de l'immondicité du terrestre fangeux, qui est l'avarice, par laquelle les ignorants sont attachés, le nez vers la terre, en ce monde, domicile de toute pauvreté, folie ou aveuglement; pourquoi dit fort à propos Philalèthe, les fous et les ignorants sont si obstinés en leur erreur, et d'une cervelle si dure à pouvoir comprendre, que quand même ils verraient des signes marqués et des miracles, ils n'abandonneraient pas leurs faux raisonnements et leurs sophismes, pour entrer dans le droit chemin de la vérité.

Salomon de son temps, déplorait ce malheur, en disant, Ecclésiaste ch. 7, v. 30, avec l'auteur de l'Ecclésiastique, ch. I, v. 6, qu'il y a bien peu d'Élus de Dieu qui aient la révélation de la racine de la Sagesse, et qui connaissent ses astuces et ses subtilités: heureux celui qui la trouve, car elle est sa propre vie et la santé de toute chair, ajoute le même en ses Proverbes Ch. 3, v. 2, 8, 13,

14, 15, 16, 18, 22, 35, et ch. 8, v. 10, 11, 17, 18, 19, 20, 34, 35, et ch. 14, v. 6, 12, 30 et l'Ecclésiastique Ch. 25, v. 13.

Si tu es une fois assez heureux de posséder ce précieux dépôt des vertus divines, tu posséderas tout : car Salomon te proteste en sa Sapience Ch. 7, v. 8, 9, 11, 12, 14, 27, et ch. 8, v. 4, 5, 6, 7, 8, 13, 17, que c'est un trésor infini, et sans prix pour les hommes ; qu'il n'y a rien au monde de plus riche, opulent et abondant, puisque la Sagesse seule opère et procure toutes choses : le reste des Sciences, des félicités humaines et terrestres, ne sont plus après cela que des fables transitoires, dont le monde, hôpital de malades d'esprit et d'insensés moribonds, se repaît avidement, avec ridicule vanité en son ignorance, soit dit sans être cynique. Le genre humain a cette perversité, qu'il donne tête baissée, et se perd dans la dépravation et dans les choses qui lui sont contraires : l'on ne désire point en effet ce que l'on ignore ; l'insipidité fait l'inconnaissance, et l'inconnaissance la raison négative. Le vulgaire endurci de ses préjugés, ne veut point croire qu'il y a dans la Nature un moyen occulte de remédier à tous ses maux et à tous ses malheurs, et que le seul Sage en a la clef qu'il se réserve. Un fou, dit Salomon, estime, répute et appelle fous tous les autres hommes : tel est un homme ivre, de qui la raison égarée du cerveau, n'est plus connue, lequel croit voir la terre et les objets tourner, et ne trouve personne plus raisonnable que lui.

L'Univers est inondé d'erreurs, et une infinité d'ignorants ont avili notre divine Philosophie ; c'est pourquoi un investigateur prudent doit toujours veiller, et être sur ses gardes pour éviter et fuir les gens pétris de préjugés mondains, les Sophistes du temps, les infâmes Chimistes, les Charlatans et les faux Philosophes, ainsi que leurs trompeuses recettes, qui déshonorent et rendent même honteuse et méprisante la sainte Science de l'Alchimie, par leurs procédés contraires au sujet et à la voie de la belle et simple Nature ; car tous leurs travaux, dans l'Océan de la Science superficielle du siècle où ils nagent, les y noient et submergent, en les précipitant à la perdition et à la mort, puisque sur la foi de Salomon en ses Proverbes Ch. 12, v. 28 et ch. 13, v. 14, la vie n'est que dans la Sagesse et en son Œuvre : toute autre voie, toute autre ressource, tout autre sujet conduisent infailliblement l'homme à sa perte ; et il ne la peut éviter, ni réparer sa ruine sans le secours de cette source de Vie : celui qui aime le péril y périra.

Sache donc, Enfant d'adoption et de prédilection, que les Philosophes, envieux et jaloux d'une Science si relevée et importante, en ont voilé le sujet, la théorie, et la pratique sous différents noms allégoriques, soit à l'origine et à l'influence, soit à la résidence et aux opérations, soit enfin aux vertus et propriétés pour embarrasser les cervelles sans jugement, et n'être entendus

que des Studieux de la Nature, en ne s'ouvrant qu'aux personnes capables; ils disent communément le composé, une liqueur divine, une Eau pesante, visqueuse, lustrale, et le grand dissolvant universel, l'esprit et l'âme du Soleil et de la Lune, l'Essence, la Fontaine, la Citerne, le Puits, l'Eau Pontique, l'Eau du Paradis terrestre, le Bain-marie, l'Arbre et le Bois de Vie; le Feu contre nature, le Feu humide secret, occulte, invisible; le vinaigre très fort des Montagnes du Soleil et de la Lune; le crachat de ces deux grands lumineux, la cinquième Essence, l'Antimoine Saturnial réincrudant tous corps, avec la conservation de leur espèce en forme et en génération plus noble et meilleure; et tous ont raison à leur sens et dans la subtile signification qu'ils l'entendent; car toutes ces qualifications et bien d'autres, y conviennent ou y sont analogues.

Le terme plus usité est le double Mercure, distingué sous trois qualités: la première, la plus infirme, est aux Minéraux et Métaux, dont l'Or et l'Argent vulgaires sont les plus exaltés; la seconde, assez dignifiée et vertueuse, est aux végétaux, qui regardent particulièrement la Vigne et le Blé, sang et graisse de la terre, comme étant les plus avantagés de la rosée vivifique du Ciel pour la nourriture de l'homme: la troisième, infiniment plus noble, puissante et divine, est aux animaux, chez lesquels la rosée du souffle de vie, beaucoup plus triturée, poussée et rectifiée, c'est-à-dire dégagée des crasses enveloppées qu'elle a contractées dans l'air, et la commotion des Éléments, opère plus merveilleusement; ce qui doit s'entendre surtout du chef, qui domine sur tous les autres des trois règnes, où la substance mercurielle et ignée est très puissante, puisque le sujet porte le caractère et le Sceau royal que le Tout-puissant a imprimé à son plus bel ouvrage, fait à son image et ressemblance, et qui même a son Diadème, en signe de souveraineté sur tous les Êtres premiers créés.

Ainsi, dans l'animal parfait les principes essentiels sont aussi plus parfaits, parce qu'il rassemble, se compose, rectifie et dignifie les qualités du minéral métallique, et du végétal vineux et fromental; il est même un extrait de toutes les Créatures célestes et terrestres, dont la création a précédé la sienne; il les suce encore et se les corporifie journellement; ce qui s'engendre au foie principalement, d'où la décoction dérive, en se parfaissant dans les Cavernes à ce destinées.

Apprends donc, Amateur des vérités hermétiques, apprends à pénétrer la vérité des natures dans l'intérieur; tu trouveras que la nature des Minéraux terrestres participe le plus de la qualité de la terre; et comme la terre d'elle-même n'engendre point une autre terre, semblable à elle, pareillement les corps Minéraux et Métalliques, après qu'ils sont tirés de leurs minières, ne

croissent plus, et ne peuvent plus d'eux-mêmes engendrer leurs semblables ; d'autant moins qu'ils perdent la vie minérale par la fusion dans la géhenne et le martyre du feu.

Cette incapacité et impuissance n'advient point aux Plantes, qui ont la nature plus pure et parfaite, participant le plus de la qualité de l'Eau ; par conséquent, par leurs racines et semences, elles peuvent d'elles-mêmes, sans autres artifices humains, procréer, engendrer et pulluler leurs semblables.

Il en est de même et plus supérieurement des animaux, qui ont leur semence première et spécifiée en eux-mêmes, non enracinée ni attachée à la terre ; leur soufre est plus spiritualisé et subtil que celui des Plantes même, et leur mercure plus pur et parfait : leur sel est aussi plus spiritueux et dignifié, et leur terre minérale porte plus de vertu et propriété, que celle des végétaux : mais parmi les animaux, la famille privilégiée a encore ces attributs beaucoup en supériorité, dignité, commandement et empire sur toutes les autres familles de ce règne, lesquelles lui sont subordonnées de l'ordre de Dieu, ainsi qu'il est dit en la Genèse, selon la naturelle propriété des Éléments de la Nature, dont chaque être participe plus ou moins.

La raison de ces différences est bien simple, et je t'en vais donner un autre exemple, qui te doit ouvrir les yeux, et te convaincre de la vérité.

Les minéraux, ainsi que les métaux qui sont leur production, ou plutôt qui sont minéraux perfectionnés, tiennent le plus de la nature et qualité de la terre, laquelle est la base infime, et comme la lie des autres Éléments, Eau, Air et Feu ; par conséquent, les Minéraux et les Métaux sont un composé terrestre, et ainsi les moindres en dignité, en vertu et en propriété ; donc ils sont impropres à servir de principes à la génération, à moins qu'ils ne soient réincrudés, réanimés et spiritualisés par leur premier et souverain principe ; ce que la nature, dans les entrailles de la Terre, ne saurait faire, et dont l'Artiste vient à bout, par sa Science ; en cela il peut, et fait plus que toute la force de la nature minérale : cependant il n'opère point une si haute merveille, sans les premiers et seconds Agents bien disposés ; car l'Œuvre est un merveilleux concours de la Nature animée et animante et de l'Art ; l'une ne le peut achever sans l'autre, et celui-ci ne l'ose entreprendre sans elle ; ainsi, c'est un chef-d'œuvre qui borne la puissance des deux ; pourquoi l'on a raison de dire que le grand Œuvre des sages tient le premier rang entre les plus belles choses, les plus sublimes et relevées ; aussi est-ce le plus haut point, où la force du génie humain ait jamais pu pénétrer.

Les Végétaux, de la nature et qualité de l'Eau, sont plus purs, moins imparfaits que les minéraux, mais ils n'ont point le degré d'exaltation et de per-

fection impérative, et absolue, ils ne les peuvent acquérir que par le même moyen, et le principe universel de toute la nature en souveraine puissance.

Les animaux, qui tiennent le plus de la nature et qualité de l'Air, qui est l'enveloppe et le véhicule du feu, sont beaucoup plus purs, parfaits et subtils que l'Eau, ou que les corps qui en sont principalement et copieusement composés; et par la même raison, ils sont infiniment plus ignifiés, spiritualisés, vertueux et accomplis que les Plantes.

L'on pourrait dire que les Habitants des Airs, les Corps aériens, Célestes, l'Aigle, la Salamandre, l'Oiseau du Paradis, qui participent le plus de la nature et qualité du feu céleste, auquel ils sont plus proximes, et qui portent en eux une ignition plus dégagée des levains des Éléments subordonnés, sont aussi plus purs, plus spirituels, parfaits, puissants et vertueux que les Êtres de l'infériorité de l'Air, et ce n'est pas sans sujet que les Sages les ont nommés des Esprits aériens, des Génies célestes, dont les principes essentiels sont extrêmement spiritualisés, raréfiés, potentiels, volatils et actifs; aussi ont-ils rapport à notre Œuvre.

Il faut donc réputer et juger les minéraux métalliques et terrestres, comme imparfaits, n'ayant que l'être, et non la faculté de croître et multiplier par eux-mêmes, c'est-à-dire étant privés de la vertu prolifique, générative et multiplicative; car s'ils l'avaient, toute la terre serait couverte de Minéraux et de Métaux parfaits et imparfaits, ainsi que de pierres, qui n'ont pareillement que l'être; c'est pourquoi l'œuvre de la formation du minéral en terre, quoiqu'elle soit comme la source et l'origine de l'œuvre de la production du végétal, et de l'œuvre de la génération de l'animal sur terre, leur est toutefois beaucoup inférieure; d'autant que les corps qui approchent le plus de la privation et du non-être, ont moins de perfection que les autres plus éloignés de ce néant; parce que ceux qui tiennent le plus à l'existence et au principe vital et animant, ou à leur proximité, sont par conséquent, plus avantagés de la vertu prolifique, spermatique et séminale; car les minéraux sont comme l'apprentissage, pour ainsi dire, de la Nature ouvrière, et comme le composé des grosses et impures matières, qu'elle dignifie il est vrai, mais sans y admettre une âme et un esprit de vie de soi prolifique: les végétaux et les animaux sont comme le chef-d'œuvre de cette même nature, engendrés de la plus pure et parfaite substance des minéraux, par résolution naturelle, quoique invisible, conjointe à la nature et qualités des Éléments plus spiritualisés, desquels ils participent plus qu'eux.

La vertu minérale, par une fusion universelle dans l'immensité des Globes, et qui nous est invisible, mais que nous concevons, se joint volontiers à la vertu séminale des Plantes; et l'une et l'autre, par divers Iliades se joignent aussi

magnétiquement à la vertu animale, qui les pousse, exalte, perfectionne et virtualise, en se les corporifiant : leur liaison en unité et homogénéité, fait que le corps animal spirituel participe de la lumière des minéraux, et la contient plus parfaitement qu'elle n'est contenue en eux : parce que, par résolution, la plus subtile partie du minéral a été transmuée au corps spirituel, avec le mélange de l'Eau ; ainsi, l'animal contient en soi la vertu minérale et la vertu végétale très éminemment, avec puissance virtuelle de les amener, réduire et convertir despotiquement à sa qualité d'homogénéité vivante et de perfection animée, en les faisant passer en acte effectif identifiement à sa substance, par les triturations et coctions naturelles, ou fonctions de la nature.

Ces effets merveilleux et admirables s'opèrent par l'action de la circulation universelle, qui en est l'instrument principal, dans les quatre Éléments et les quatre qualités élémentées, ou tempérament de la nature, où ces mêmes Éléments, agissant les uns sur les autres, par l'action des contraires, sont souvent transmués, par la force du supérieur dominant, en sa qualité ; car tout le travail de la nature roule sur quatre pivots perpétuels, que le Créateur lui a assignés, comme ses quatre termes, à savoir le descendant, l'ascendant, le progrédient et le circulaire ; mais ces mêmes quatre termes, et l'action des contraires, n'ont leur motion que par la vertu pulsive et répulsive de l'Esprit Éternel, qui selon Salomon, *Ecclésiaste*, c. I, n. 5 et 6. Éclairant toute l'immensité en circuit, se pousse dans tout, et perpétuellement retourne dans les cercles qu'il parcourt.

Fils de la Science, tu dois bien reconnaître, par les Arcanes que je t'ai révélés, que le mercure sulfureux des minéraux et des végétaux, n'est qu'un avec le soufre mercuriel des animaux, et qu'il y est minéral ; les principes de ces trois règnes y étant enchaînés et incorporés par un chaînon merveilleux de la toute-puissance adorable de Dieu : infère de-là et conclus combien plus grandes sont la vertu et la puissance des Esprits célestes et ignés, et combien plus merveilleux sont leurs effets : ainsi, sois attentif à trouver un Or Solaire et Lunaire, dans un Fleuve que Moïse appelle *Phison*, et qui circule dans le Jardin délicieux de toute la Terre, qu'il nomme *Hevilath*, en arrosant et environnant tout le continent ; l'Or y naît et l'Or de cette terre est très bon ; mais c'est un Or minéral spirituel, en puissance virtuelle seulement, et qui n'est point le vulgaire, c'est-à-dire qu'il est un feu de nature, caché dans la moelle du mercure, et que le Vent a porté dans son ventre pour être la vraie Magnésie des corps et l'Orient philosophique.

Dans le choix que tu feras des principes essentiels qui doivent composer ta matière, unique par l'homogénéité des différentes qualités des éléments et des règnes de la nature, il faut t'appliquer à les trouver dans une parfaite sé-

réinité, pour en faire ton admirable quintessence, que la nature t'administrera en sa plus favorable effervescence, moyennant ton industrie ; car un méchant Corbeau, dit le Cosmopolite, pond un mauvais œuf.

Pour plus de précaution à la préparation de ta Confection philosophique, considère bien, et sois en état de juger, si elle est amenée aux degrés de sa coction, aux dispositions et qualités requises par les Philosophes ; tu le reconnaîtras par les symboles et caractères qu'ils lui ont donnés lors de son élaboration, en la disant Eau mercurielle, Eau sulfureuse, Feu et Eau, sèche et humide, chaude et froide, Feu végétal, animal et minéral, l'âme du monde, l'élément froid, feu, lumière et chaleur, mouvement et principe de vie, Eau bénite, Eau des Sages, Eau minérale, Eau de céleste grâce, Lait virginal, Eau vive, Puits des Eaux vivantes et végétales, Mercure philosophique, minéral corporel, minière de l'Or et de l'Argent, le Mercure généralissime, la vertu, le ferment, le corps vivant, la Médecine parfaite en spiritualité, qui ne se trouve et ne se prend que dans la Citerne de Salomon, selon ses Proverbes ch. 5, v. 15 et Cantique des Cantiques, et dans le Puits de Démocrite, d'où on la tire sans corde et sans poulie, enfin, une substance de genre minéral.

Ce compost Hermétique doit être Amalgamé d'un Sperme élémentaire, que les Adeptes ont nommé *Rebis*, Hermaphrodite, Agent et patient ; car si la matière n'avait une cause instrumentale en elle, il n'y aurait point de mouvement, d'action, d'opération et de génération, l'instrument étant l'Agent de la conception et végétation ; pourquoi les Sages ajoutent que, dans leur matière, ils ont le secret de trouver Feu solaire et Eau lunaire, âme, esprit et corps ; et qu'entre eux est désir, amitié et société sympathique, magnésie, concupiscence spirituelle, amour comme entre mâle et femelle, à cause de la proximité de leur semblable nature ; et dans ce sens, l'Eau est dite le vaisseau de Feu, le ventre, la matrice, le réceptacle de la teinture ignée solaire, la terre Vierge, la Nourrice, la Fontaine de l'ignition céleste, qui la virtualise et fait concevoir, et par lequel la nature a en soi un mouvement inhérent certain, et selon la vraie voie, meilleur qu'aucun ordre qui puisse être imaginé par l'homme.

Prends donc garde dorénavant de t'égarer en tes recherches et en tes procédés, que Flamel t'explique fort bien sous le mot de processions de l'Œuvre Hermétique ; profite de ces éclaircissements ; lis, relis et médite souvent les Auteurs de bonne note, surtout ne t'éloigne jamais du sujet que tu veux traiter ; voilà l'unique point nécessaire ; Philalèthe te recommande un seul vaisseau, une seule matière et un seul fourneau ; il dit vrai et jamais Philosophe tel jaloux qu'il soit, n'en impose : il peut être fin, rusé et subtil, mais non pas menteur ; car il est Partisan juré et fidèle de la vérité ; s'il semble avoir des contradictions, la raison est qu'on ne peut démêler et comprendre aisément

ses énigmes obscures; et lorsque l'on est parvenu à en avoir la clef, par la concordance et la conciliation avec ce que d'autres ont dit, car un Livre s'explique par un autre, l'on trouve et l'on reconnaît qu'il ne s'est point impliqué, et qu'il a parlé avec justesse, d'accord avec lui-même, et avec tous les Sages unanimement et d'une commune voix, ingénieuse à chacun selon sa façon; c'est la méthode que Philalèthe a suivie; mais il n'explique point clairement toutes les autres conditions que l'art requiert, et que l'industrie te doit fournir; ainsi tu peux l'apprendre, ou y suppléer par ton génie et ta prudence.

Réfléchis bien au but que tu te proposes; tu désires acquérir la Médecine de vie et de santé, le Catholicon souverain, le Baume de vie pour remédier efficacement à toutes maladies, infirmités et à la vieillesse même; tu ne pourras recueillir que ce que tu auras semé; si tu as semé la vie, tu moissonneras la vie, et l'on ne répare la santé des individus de la nature, que par son propre principe universel, dans les différents remèdes qu'on y apporte: la sagesse est ton objet, et le fruit de son ventre est la Médecine universelle, qui seul a, et produit toutes les vertus des autres Médecines, par un effet bien plus supérieur, puissant et prompt, radicalement: car la Sapience seule, selon les termes de Salomon, peut tout, et a un pouvoir infini pour guérir de tous maux; ouvre donc le Livre de vie, et souviens-toi de la maxime des Sages, que nature contient nature, nature s'éjouit en nature, nature surmonte nature, nulle nature n'est amendée sinon en sa propre nature; mais n'y prends point l'action pour la cause, ni l'effet pour le principe, comme l'ont fait tous les grands Philosophes du temps.

Cependant, par pure bonté, je t'avertis donc de ne pas prendre à la lettre absolument, ce que je t'ai dit sous l'enveloppe de quelques subtilités philosophiques, dont j'ai été obligé de me servir, pour ne pas encourir la malédiction de Dieu, et l'anathème des Sages; la lettre tue; le sens caché vivifie; c'est-à-dire qu'il ouvre et enseigne un moyen de conserver et prolonger la vie par la vie au-delà des bornes ordinaires, et tu dois bien me comprendre, car jamais Sage, depuis le vénérable Hermès, n'a parlé et écrit de sa science aussi clairement et sincèrement que je le fais en ta faveur, par un pur mouvement de charité et de pitié, qui part du profond des entrailles de mon humanité pour mon prochain; mon langage et mon style sont peu communs, et au-dessus de la Sphère du vulgaire: l'amour-propre, ni le désir d'avoir l'approbation des demi-Savants, des insipides, des ignorants et incrédules, ne me donnent point d'aiguillon flatteur, pour être connu, ni me faire valoir en ce que je sais, et que je ne tiens que de la grâce Divine, à qui j'en rends l'hommage et le tribut: cette Science se soutiendra toujours par elle-même, les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre la vérité Évangélique, non plus que contre celle de la Sagesse; qui attaque l'une attaque l'autre, car elles se défendent mutuel-

lement, et en corps, comme étant toutes deux filles du même Père, qui les tient en sa main et en sa garde, et dont elles soutiennent les droits, et manifestent la puissance et les vertus à sa gloire. Au surplus, mon intention n'est point d'attirer personne à mon parti, s'il ne le mérite et n'en est capable, car il y a trop de disproportion entre le génie du Siècle et les merveilles que je t'annonce, et confie à ta prudente discrétion sur la doctrine d'Hermès et le Magistère des Sages si vanté par les Sibylles.

Les travaux d'Hercule que tu as à essayer, les difficultés à surmonter, et les écueils à éviter dans les trajets de cette Mer philosophique, couverte de naufrages, méritent toute ton attention ; c'est pourquoi avant d'entreprendre et de mettre la main à l'œuvre, que tes idées soient bien digérées, et ta conduite parfaite dans l'esprit, comme un habile Architecte a dans la tête un Édifice immense, qu'il n'a pas encore commencé de fonder et d'élever : depuis l'exca-vation, dont les matériaux doivent soutenir sept colonnes de ton bâtiment, jusqu'au faite qui doit couronner l'œuvre, souviens-toi qu'il faut être vigilant à soigner aux travaux, pour l'ordre régulier de leur Géométrie Astronomique ; car il y entre plus d'esprit que de matière.

Lorsque par illustration Divine, car c'est un don de l'Esprit Saint, tes méditations t'auront acquis la connaissance de ces sublimes Arcanes, profite de la grâce de Dieu ; et muni de l'instrument de sa Sapience, œuvre en sa crainte et en son amour, à l'imitation de l'ordre et du simple travail de la nature, dont un Sage doit être le Singe, puisque tout ce qui se fait au contraire, n'est jamais rectement fait : et n'oublie pas qu'incrédulité et impatience sont ennemis de la Science.

Si tu ne parviens à la perfection, comment voudrais-tu commander à une puissance terrestre, faite et constituée pour dominer les autres : car les règnes et les familles inférieures de la nature ne peuvent rien, ou peu, sur le règne et la famille supérieure : ainsi il est essentiel de trouver la double clef de la source de vie, et des richesses tout ensemble, laquelle ouvrira et fermera toutes les portes de la nature, dont elle est l'abrégé, le Thélème, l'építome, et l'arc-boutant ; mais ne mets point tout ton cœur dans l'Or, au détriment de ton âme et de ton salut.

C'est ainsi que l'Arbre de vie, selon Philalèthe, au milieu du Paradis terrestre, donnera des feuilles et des fruits pour la santé des Nations de la Terre ; car suivant Salomon, en sa Sapience, Ch. I, v. 7, 13 et 14, Dieu les a rendues toutes capables de se procurer la santé, par la Médecine que, de l'expression de l'Ecclésiastique, Ch. 38, v. 4, il a mise sur terre, et que l'homme sage ne méprisera point pour la conservation et prolongation de ses jours, jusqu'au terme le plus reculé, assigné par la volonté du Très-Haut.

En effet, par ce seul moyen tu acquerras la sagesse, plus précieuse que tous les biens du monde entier, qui ne lui sont point comparables, et un trésor qui te fera mépriser toutes les vanités du monde, objets de la convoitise et des passions du commun des hommes ; car tu n'as rien de plus désirable sur terre et de bonheur plus grand, qu'une très longue vie en parfaite santé : elles sont en ton pouvoir et en ta main par cette sapience, promises et assurées par Salomon, en son *Ecclésiaste* Chap. 7, v. 13, en ses *Proverbes*, c. 3, v. 2 et 18 ; c. 4, v. 5, 9 et 10, c. 5, v. 15, c. 8, v. 35, c. 9, v. 11, c. 12, v. 28, c. 13, v. 14, c. 14, v. 30, c. 28, v. 2 ; et en sa *Sapience* c. 8, v. 5, c. 10, v. 9, c. 14, v. 4, c. 16, v. 7, 8, 12 et 13. David son père, en rend le même témoignage, *Psaumes* 90, v. 16. Ses autres psaumes en retentissent, ainsi que toutes les *Prophéties*.

Lorsque, au terme philosophique, tu tireras le sang de ton Pélican, tu auras la bienheureuse possession de la seule et vraie Médecine salubre, efficace et universelle ; et par son usage selon l'art et la prudence, le pouvoir merveilleux de restaurer et rétablir la chaleur naturelle débilitée et dissipée, ou éteinte et de réparer l'humide radical épuisé par le cours de la nature, ou bien par accident ; tu éloigneras la caduque vieillesse et rappelleras la fleurissante jeunesse, enfin tu régénéreras toute nature et tout tempérament, en les mettant en état parfait, en vigueur et en fonctions bien ordonnées.

Admire en cela la Providence, qui a bien voulu départir, aux simples et aux humbles méprisés du monde, un si grand don de sa vertu toute-puissante ; car ce remède souverain à toutes maladies, conservateur de nos vies et de nos santés, contient toute propriété Médicinale exubérée en parfaite salubrité, puissance et acte, par excellence infiniment supérieure à toutes les Médecines vulgaires, qui pèchent toujours contre le tempérament par quelque défaut d'homogénéité et d'exaltation, lesquelles se trouvent dans celle-ci parfaitement.

C'est par cette raison, que ce Catholicon cabalistique réintroduit aux corps un baume analogique de vie, qui fait la juste homogénéité des Éléments de nos constitutions, en virtualise et exalte les principes, et les entretient en incolumité, dans un bon régime.

Il tempère tellement les qualités, qu'il n'y en a aucune qui puisse prédominer sur les autres ; la colère devient sans violence, et la mélancolie, sans malignité ; il corrobore toutes les parties intérieures et extérieures du corps, expulse toutes mauvaises humeurs peccantes, toute lèpre extérieure, toute corruption centrale et excentrale, extirpe tout mauvais levain, venin, et poison, guérit radicalement toutes maladies et infirmités, telles chroniques, invétérées et désespérées de secours, qu'elles puissent être, et cela sans aucune

violence, ni perturbation de la Nature, parce qu'il lui est aimable, onctueux et balsamique et la régénère entièrement.

Dans tout paroxysme dangereux, incurable à tous les remèdes vulgaires, cette divine Médecine opère promptement et parfaitement la guérison et la santé, si l'Arrêt n'est prononcé d'en haut.

C'est un excellent et singulier préservatif de la malignité des vapeurs de la terre et de l'air, de l'impureté et pourriture, de toute peste, contagion, et corruption; et le Démon, non plus que ses esprits malins, ne pourront avoir aucun accès sur ceux qui auront le bonheur de s'en servir.

C'est ici le triomphe de l'humanité, par le culte, la possession et la portion vivifique et salutaire de la Sagesse.

Maintenant, bénis le Seigneur notre Dieu, et le remercie à chaque instant de ta vie, d'un talent si précieux, qu'il te fait la faveur de t'accorder, par la voie de mes ouvertures et révélations de sa bonté signalée.

Consacre le fruit de ton travail à sa gloire, et à l'utilité et soulagement de ton prochain, des infirmes nécessiteux, des pauvres de la république Chrétienne, et de tous les affligés du genre humain, par de bonnes œuvres qui répandront sur toi la bénédiction de Dieu; afin qu'au dernier jour, tu ne sois pas trouvé ingrat de tant de bienfaits, qu'il t'a donnés par prédilection à une infinité de Sages de la terre, auxquels il n'a point fait la même grâce; et que tu ne sois point réprouvé au Tribunal de ce souverain Juge équitable, auquel soient éternellement rendus gloire, honneur et louange dans les Cieux et sur la terre.

C'est ce que je souhaite, en finissant ma Lettre et mes réflexions symboliquement à quelques Textes, qui concluront l'attestation de la vérité, que je t'écris pour ta félicité.

Sapiens exultat in factura. Salomon, Sapience.

In manu artificum opera laudabuntur. Ecclésiastique. Ch. 9, v. 24.

Execratio autem peccatoribus cultura Dei. Idem, Ch. I, v. 32.

Nihil melius est, quam loetari hominem in opere suo, ut pergat illuc ubi est vita. Ecclésiaste, Ch. 3, v. 22 et ch. 6, v. 8.

Quia delectasti me, Domine, in factura tua et in operibus manuum tuarum exaltabo. Psaumes 91, v. 5.

Qui operatur terram suam, satiabitur partibus. Proverbes Ch. 28, v. 19.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

Quærit derisor sapientiam et non inveniet; perverso huic ex templo veniet perditio sua et subito conteretur nec habebit ultra medicinam. Proverbes Ch. 6, v. 15.

Viro, qui corripientem durâ cervice contemnit, repentinus ei superveniet interitus et eum sanitas non sequetur. Proverbes Ch. 29, v. 1.

Altissimus crævit de terrâ medicinam, et vir prudens non abhorrebit eam. Ecclésiastique Ch. 38, v. 4.

PHILOVITA, ô, Uraniscus
COSMOCOLA, 1751

PRÉCEPTES ET INSTRUCTIONS DU PÈRE ABRAHAM À SON FILS

Contenant la vraie Sagesse hermétique, traduits de l'arabe
Omnia mecum ;
Nosce te ipsum.

Mon cher fils, comme le dernier sort de la vie militante de tous les hommes est la mort, dans l'espérance que leurs corps réduits en pourriture et en cendres, doivent un jour reprendre une nouvelle vie glorieuse et immortelle ; je te veux renouveler cette idée, et te convaincre de la vérité, que notre grand Dieu nous a transmise par notre grand Législateur, pour trouver sur terre l'anticipation de cette vie triomphante : cette anticipation se trouve dans la sagesse : qui l'aime, aime la vie.

II. Il faut donc que tu te mettes dans la voie du Seigneur, si tu veux comprendre ses merveilles, et attirer sur toi la rosée de ses grâces, plus précieuses que l'Or et l'Argent, selon notre grand Roi Prophète.

III. Élève donc ton cœur au Créateur de toutes choses, et conçois, par le discours que je te fais, sa puissance, sa bonté, et sa sagesse infinie, laquelle éclate dans la moindre de ses créatures ; mais surtout dans les pierres précieuses et les métaux philosophiques qui sont au-dessus du Soleil et de la Lune, lesquels tout parfaits qu'ils sont, ne peuvent être sans tache, comme le sont nos admirables Pierres et Métaux, auxquels Dieu compare sa parole sacrée ; ce qui nous les doit faire estimer infiniment plus que tous les Astres célestes.

IV. T'ayant donc initié, mon cher fils, dans la plus saine Philosophie, qui est de connaître Dieu, son Verbe et Saint-Esprit, qui ne sont qu'une même Essence, je veux te faire adorer sa bonté, d'avoir donné à l'homme les plus vives lumières de son Créateur dans un Art mystérieux qu'il a révélé à ses vrais adorateurs, qu'on appelle Mages, c'est-à-dire parfaits Philosophes en tout genre.

V. Mais garde-toi des opinions erronées de ces faux Rabbins et vains Philosophes, selon la science et les éléments ou principes mondains et vulgaires, lesquelles, d'une science divine, en ont fait une diabolique, condamnée partout dans nos Livres sacrés, et par le grand Dieu humanisé, mort et ressuscité, auquel tu dois être attaché jusqu'au dernier moment de ta respiration.

VI. Ce que je t'enseigne te sera clairement intelligible, pour avoir foi à

tous les miracles décrits par les Sages : apprends à révéler ce Mystère profond, de trois, un, qui doit être pour toi plus véritable que ce que l'art et la nature te feront connaître par expérience.

VII. Tu trouveras, mon cher enfant, des milliers d'écrits de Philosophes, de tout temps, de tout âge, de différents pays ; mais ne t'arrête qu'à ce que je te dirai : profite-en pour la gloire du Très-Haut, et l'utilité du Prochain ; je serai le plus bref qu'il me sera possible, pour ne point t'embarrasser l'esprit.

VIII. Apprends que tous les corps sont composés de quatre Éléments, Feu, Air, Eau et Terre ; ils sont toujours mêlés dans eux-mêmes, et dans les corps qu'ils constituent ; selon qu'ils dominent plus ou moins dans ces corps, leur espèce est différente, ce qui va à l'infini.

IX. L'Eau est proprement le premier Éléments, qui donne la naissance à tous corps créés à produire ou à être produits ; l'Art avec la Nature peut aider à la production : ce qui fait que les Philosophes en produisent un, qui peut parfaire un métal imparfait en un parfait. Si la Nature n'a pas fait Or, ce qu'on appelle Saturne, l'Art le peut faire ; il faut pour cela composer un sel qui ait cette qualité et cette vertu ; ce sel se fait de l'Or ou de l'Argent conjoints à l'eau argentine ; il faut tirer cette eau primitive et céleste du corps où elle est, et qui s'exprime par sept lettres selon nous,¹⁸ signifiant la semence première de tous les êtres et non spécifiée ni déterminée, dans la maison d'Ariès, pour engendrer son fils.

X. C'est à cette eau que les Philosophes ont donné tant de noms, l'appelant premièrement Essence divine, puis Esprit de vie, Vinaigre, Huile, Feu, Soufre, Terre, Sel, Mercure, Argent vif ; c'est le dissolvant universel, la vie et la santé de toute chair.

XI. Les Philosophes disent que c'est dans cette Eau que le Soleil et la Lune se baignent et qu'ils se résolvent eux-mêmes en eau, leur première origine ; c'est par cette résolution qu'il est dit qu'ils meurent, mais leurs esprits sont portés sur les eaux de cette mer, où ils étaient ensevelis.

XII. Cet esprit, comme un Phénix renaissant de ses cendres, se revêt d'un corps noir, blanc et rouge, à l'aide du feu élémentaire qui agit continuellement, mais par degrés sur cette première matière, laquelle voulant se dégager de la corruption se réunit au plus haut de la Sphère cristalline, d'où elle est obligée de descendre par les vapeurs des corps putréfiés, qui lui ôtent peu à peu sa volatilité, et la forcent de prendre corps avec eux ; les Philosophes

¹⁸ Nota : En Grec, on l'exprime par sept lettres, en Latin, par cinq, qui sont propres à sa nomination et à sa qualité.

appellent cela sublimation, trituration, ascension, distillation, imbibition, incération ; cette rosée arrose la terre, pour qu'elle produise un fruit précieux dans son temps.

XIII. Cette rosée circulante dans le vaisseau philosophique, démontre les agréables couleurs de l'Iris, par les différentes réfractions de la lumière sur les nuages vaporeux, qui s'élèvent de la terre : l'œil et les sens sont ravis d'admiration de ces Phénomènes.

XIV. L'Or et l'Argent n'ont point, à proprement parler, de semences ; et lorsque ces Philosophes disent qu'il faut extraire la semence de leur Or et de leur Argent, on ne doit entendre autre chose, que de les réduire dans la même forme que se réduisent les végétaux qui portent une semence, laquelle se résout dans la terre en espèce d'eau gluante, ce qui arrive à leur Soleil et Lune, semés dans notre eau, qui est comme leur terre et leur matrice.

XV. L'on dit alors que ces corps sont pourris et réduits dans leur première nature, tels qu'ils étaient d'abord dans le sein de la mine, où par composition homogène, imprégnée de certains sels et soufres, ils deviennent corps solides, doux et dociles sous la main de l'homme, incapables d'être détruits que par l'eau argentine, qui ne mouille point, et que la Nature produit dans le sein de la mère universelle des végétaux et minéraux, dont l'Artiste toutefois la tire par l'Acier magique.

XVI. Quoiqu'on dise, mon fils, qu'il y a d'autres manières de résoudre ces corps en leur première matière, tiens-toi à celle que je te déclare, comme je l'ai connue par expérience, et selon que nos Anciens nous l'ont transmis ; car je ne suis point du tout du sentiment de ces prétendus illuminés, qui veulent que toutes les Sentences des Sages se rapportent à leurs matières chimériques, ne concevant point que la Parabole peut s'expliquer à l'infini, quoiqu'elle n'ait qu'un sens véritable, qui renferme en secret un trésor intarissable.

XVII. Tu dois donc concevoir que les corps peuvent être détruits, c'est-à-dire changés de forme, sans cesser de subsister ; et que leurs parties peuvent se rejoindre à d'autres corps, pour les rendre plus parfaits ; de-là vient qu'un corps opaque peut devenir transparent, comme tu sais que le verre se fait de la Pierre, qui est un corps au travers duquel on ne peut voir la lumière, et qu'un corps transparent et frangible peut être rendu solide, résistant au marteau sans se briser, et même devenir ductile, comme nos ancêtres nous l'ont appris dans l'exemple du verre rendu malléable.

XVIII. Il est certain qu'on ne peut nier, selon le raisonnement de la bonne Physique que l'art ne puisse rendre un métal plus parfait qu'il ne l'a été par la

Nature, d'autant mieux que l'expérience le confirme depuis plusieurs siècles ; mais laissant ces habiles raisonneurs errer dans leurs sentiments, contente-toi, mon fils, d'exercer ton admiration sur ce que la pratique te démontrera ; il faut que tu sois constant, doux et patient, en suivant la Nature.

XIX. Lorsque tu commenceras d'opérer, souviens-toi que la chaleur du ventre du Bélier chauffe doucement le Roi et la Reine dans leur lit nuptial, où ils dormiront paisiblement pendant quarante jours au moins et quelquefois cinquante ; au bout de ce temps il sortira de leurs corps une vapeur sulfureuse, qui couvrira la surface de la terre, ce soufre s'épaississant de jour en jour formera un nuage, qui n'est autre chose que la résolution des corps royaux dans leur premier être. L'esprit de la terre s'en voyant offusqué, et voulant triompher de la défaite de ceux qui l'avaient engendré dans le sein de Cybèle, s'élèvera jusqu'aux voûtes du Palais, qu'il parcourra jusqu'à ce qu'il soit forcé lui-même de descendre sur les précieuses cendres des corps détruits, qui par les vapeurs piquantes qu'ils exhalent, attirent avec eux le pur sang de leur vainqueur.

XX. Il tâchera plusieurs fois de se relever, mais enfin il sera contraint d'expirer avec eux, ils ne feront plus qu'une substance putride, noirâtre et fétide ; c'est là que les Anciens ont donné sujet à exercer la subtilité des esprits curieux, qui ne peuvent comprendre le sens de leurs allusions énigmatiques : ce qui les fait errer est le défaut d'application à la connaissance de la riche Nature.

XXI. Nos Mages appellent notre Eau, Dragon, Lion, Crapaud, Serpent, Python ; et ils disent que c'est le venin qu'il porte qui tue le Roi, et qu'ensuite le corps mort, semblable à Apollon, tue de ses flèches le Serpent Python ; ils nomment cette putréfaction des trois corps, la tête du Corbeau.

XXII. Voilà donc la couleur noire, par où doit passer la Pierre, et cela arrive au commencement du quatrième Signe. Laisse agir la chaleur qui ayant réduit tout le Composé en cendre, la calcinera peu à peu : continue le feu ajoutant un troisième fil à ta mèche, jusqu'à ce que tout devienne blanc ; ce qui sera au bout de trois autres Signes, et cette matière effacera la neige par son éclat : tu peux alors t'en servir pour rendre tous les corps des métaux semblables à l'Argent.

XXIII. Alors si tu veux parvenir au rouge, qui arrivera au bout de trois autres signes, il faut que tu augmentes un quatrième fil pour acquérir le Rubis céleste ; observe que ces fils d'augmentation sont ceux de la tempérie de la cuisson continuée, qui acquiert des forces et des degrés par addition journa-

lière et future à ceux du passé : il en est ainsi des Saisons et Quatre Temps de l'année ; mais surtout souviens-toi d'avoir la patience en partage.

XXIV. Lorsque tu posséderas cette Pierre empourprée, tu pourras par elle, si tu es prudent, prolonger et conserver tes jours en parfaite santé, même transmuier tous ces vils métaux en Or très pur ; enfin, tu auras en ta main les clefs de la Nature, ses plus riches et vertueux trésors : par leur moyen, tu pourras tout délier et ouvrir, tout lier et fermer.

XXV. Si ton sel blanc, ou rouge n'est pas fusible, ajoutes-y de ton essence, et que le tout soit mou comme la première masse, la passant par tous les degrés de chaleur, comme tu as fait dans l'opération précédente ; et réitère jusqu'à ce que ton sel soit devenu comme cire ; loue Dieu dans ton cœur, le priant instamment de te donner les lumières nécessaires pour en user avec prudence.

XXXVI. Mon fils, comprenant ce petit abrégé, tu pourras aisément concilier les Philosophes, qui en effet ont possédé la même Sagesse ; il n'y a qu'une vérité, mais ses vêtements sont divers : si l'un nous la présente pompeusement parée de fines pierreries et de l'Or le plus pur, l'autre aussi véridique, la couvre de la fange et du fumier pourri ; un troisième s'écrie : ô heureux Savants, dont la Science divine trouve dans l'invisible un point indivisible, qui peut seul composer le miracle de l'art.

XXVII. Ces trois, bien entendus te déchirent le voile, et te découvrent à la vue l'aimable vérité ; il ne tiendra qu'à toi de suivre ses préceptes, et par elle aisément, tu développeras les hiéroglyphiques et toutes les fictions ; tu verras, non sans étonnement, cette Mer rouge agitée, retourner en arrière, te frayant un passage pour la terre promise ; tu contempleras ses Serpents, qui s'engloutissant, se détruiront à tes regards effrayés ; et Mercure arrosant cette arène engrossée, les fera reproduire pour en parer sa verge, de laquelle frappant la salade qui lui couvre la tête, tout se confondra dans la première terre.

XXVIII. Dans l'Œuf philosophique, tu pourras découvrir ces deux Dragons antiques de la race des Dieux ; le feu secret sera manifesté à tes yeux et la mer glaciale soudain t'apparaîtra : le rameau d'Or sera en ta puissance ; les Lys et les Roses tu cueilleras de tes mains : du fruit des Hespérides tranquille possesseur, tu pourras partager le bonheur des Dieux, et boire dans leur coupe à longs traits leur nectar, ou leur ambroisie.

XXIX. Vois, sans étonnement, cet horrible Dragon, qui n'a d'autre pâture que celle de lui-même, ce Phénix renaissant de ses cendres, et ce Pélican charitable envers ses petits ; dans un même tableau te seront représentées les montagnes fameuses du Vulcain, ainsi que les divers Ouvrages des Cyclopes ;

tu y verras aussi les impuissants Titans vaincus par Apollon, Fils luminifère du Soleil.

XXX. Pénétrant le chaos ténébreux, qui forma l'Univers, vois d'un Déluge affreux la terre submergée, renaître en peu de temps lucide et purifiée. La vérité toujours terrassa le mensonge : souviens-toi qu'elle est nue et une, et qu'elle ne peut apparaître qu'aux regards du Sage, car le vulgaire y est aveugle.

XXXI. Réfléchis sur l'Histoire de Jason et celle de Cadmus ; considère Énée dans les Enfers, le beau Ganymède transporté jusqu'aux Cieux : vois la Mer agitée du Père de nos Dieux, qui d'une bouillante écume, enfante à tes regards la Déesse Vénus, mère des Amours à sa suite.

XXXII. Ha ! souviens-toi, cher enfant, de nos Lettres sacrées : pénètre-en le sens, tu trouveras la vie : oui, tu pourras t'expliquer, avec un contentement indicible, les ravissants tableaux du génie des humains ; prends ton crayon en main, pour former un point ; lui seul peut t'instruire, puisqu'il renferme tout.

XXXIII. Extasié d'admiration surnaturelle, considère ce point, conçois son centre, vois sa circonférence, juge de l'étendue, qui joint l'un avec l'autre ; heureux, mon fils, si le Père des lumières, par un rayon de son Esprit divin, et un feu radieux d'intelligence, embrasant ton cœur, te révèle en secret la multiplication de ce point par son centre.

XXXIV. Ce Trine inséparable, qui a tout procréé, fondement éternel, se découvre en toi, Image de ton Dieu ; médite ses Ouvrages, et suivant la Nature, vois son commencement, son progrès, et sa fin ; là ravi d'admiration, adore le Tout-puissant.

XXXV. Repasse en ta mémoire cette simple opération, que tu fis sous mes yeux, cueillant une plante garnie de ses racines ainsi que de sa graine, que tu putréfias pour en tirer un sel volatil ; puis consommant le reste par l'ardeur des flammes, il te resta une cendre précieuse, qui te rendit un sel fixe cristallin ; par un moyen unissant les deux, ils ne firent plus qu'un, que tu fis jouer avec Vulcain ; et retirant ce sel embrasé, tu vis, ô prodige étonnant ! que la pesanteur d'un grain de millet dans la terre semé, te reproduisit un grand nombre de plantes, surpassant de beaucoup en beauté, la première détruite : cette palingénésie ne te prouva-t-elle point la résurrection des végétaux ?

XXXVI. Tu admiras avec moi dans le jeu de la Nature, le germe indestructible à chaque créature : en voyant le miracle de la végétation, tu compris qu'il pourrait conséquemment arriver dans les deux autres règnes et tu compris aussi le mystère de la résurrection universelle, tu t'écrias soudain, ha ! si

la vile Créature accomplit ce prodige, notre foi pourrait-elle refuser au Créateur suprême la puissance et la vertu souveraine de nous régénérer en des corps plus parfaits, pour jouir à jamais d'une vie éternelle ? Nous, dis-je, âme de son âme, esprit de son esprit, que son amour paternel a créés ses enfants privilégiés les plus puissants et vertueux, à son image et à sa ressemblance.

XXXVII. Sois donc persuadé que le sel de tous les individus renferme en lui ce vrai germe, propre et vivace, qui peut régénérer et multiplier à l'infini ; ce sel est la boîte qui renferme le baume du soufre, et la liqueur mercurielle, que nous appelons *Phison* ou fleuve des eaux vives, circulant dans toute la terre de vie, où naît l'Or de nature ; et de l'expression de notre Savant Législateur, l'Or de cette terre est très bon, vrai, parfait et exquis : le soufre est un feu plus puissant que le feu élémentaire, ce qui fait que la forme qu'il renferme ne peut être détruite par lui ; le mercure est le bon compagnon qui fournit tout ce qui est nécessaire à la multiplication.

XXXVIII. Oui, cette porte ouverte te présente un heureux passage pour arriver au sanctuaire de la Nature, fermé par trois clefs différentes ; la première est de fer, la seconde d'argent très pur, et la troisième est d'or éblouissant ; mais, surtout, souviens-toi de joindre chaque clef à sa propre serrure, pour pouvoir trouver la clef universelle des merveilles du monde.

XXXIX. Si l'Esprit divin t'en procure l'entrée, fléchissant le genou, adore l'Éternel Immortel et Tout-Puissant ; reçois des mains de la Sagesse, cette Ampoule sacrée, qui rappelle les morts du fond de leurs tombeaux, et dont l'huile empourprée terrasse le Démon jusqu'au profond des Enfers, et confond, en un moment, l'ignorance aveugle qui périt les humains.

XL. Cher enfant, souviens-toi des leçons de ton père ; sois sobre et tempéré au milieu des richesses, en soulageant tes frères nécessiteux de cet Esprit de vie : conçois qu'il en faut peu pour conserver les corps, et qu'ils n'ont âme vivante que par lui ; en te donnant la connaissance de cette vérité, j'obéis au Commandement que le Seigneur Dieu nous fait par la bouche de son prophète Isaïe, c. 38, v. 19.

Unicuique Deus mandavit de proximo suo.

TRAITÉ DU CIEL TERRESTRE DE VINCESLAS LAVINIUS DE MORAVIE

Il y a un seul Esprit corporel, que la Nature a premièrement créé, qui est commun et caché, et qui est le Baume précieux de la vie, qui conserve ce qui est pur et bon, et détruit ce qui impur et mauvais. Cet Esprit est la fin et le commencement toute Créature, triple en substance ; car il est fait de Sel, Soufre et de Mercure, ou d'Eau pure, qui d'en haut coagule, unit, assemble et arrose tous les bas lieux, par un suc onctueux et humide.

Il est propre et disposé à recevoir quelque forme et figure que ce soit ; il n'y a que l'Art, qui, par l'aide et par l'entremise de la Nature, le rende visible à nos yeux. Il cèle et cache dans son ventre, une force et une vertu infinie : car c'est une chose qui est pleine et remplie des propriétés du Ciel et de la Terre. Elle est Hermaphrodite, et elle donne l'accroissement à toutes choses, se mêlant indifféremment avec elles ; parce qu'elle tient renfermée en soi, toutes les semences du Globe *Éthéré*. Car elle est pleine d'un feu subtil et puissant ; et en descendant du Ciel, elle influe et imprime sa force sur les Corps de la terre, et son ventre qui est poreux est tout plein d'ardeur, et il est le père de toutes choses. Alors ce ventre se remplit d'un autre Feu vaporeux, et sans cesse il reçoit son aliment de l'humeur radicale, qui dans ce vaste corps, se revêt du corps de l'Eau minérale, ce qu'il fait par la concoction de son Feu chaud.

Cette Eau, qui peut être coagulée, et qui engendre toutes choses, devient une terre pure, qui, par une forte union, tient vertu des plus hauts Cieux renfermée en soi ; et parce que cette même terre elle est unie et conjointe avec le Ciel, c'est pour cela que je lui donne ce beau nom, le *Ciel terrestre*.

De même qu'au commencement, la première Nature se servit de la séparation, pour orner et arranger la masse, qui était en désordre et en confusion : Ainsi l'Art qui aime la perfection, doit imiter la Nature. La Nature ôte l'excrément substantiel, ou par un limon terrestre qu'elle convertit en Eau, ou par adustion. L'Art se sert de lotion et de digestion, soit par l'Eau, soit par le Feu, et sépare l'ordure et l'impureté en purifiant et nettoyant l'âme de tout vice. Celui donc qui sait la manière de se servir de l'Eau, et du Feu, sait le véritable chemin qui le conduit aux plus hauts secrets de la Nature.

L'Eau, ce grand Corps, cette première créature de Dieu, fut remplie d'Esprit dès le commencement, ayant toutes sortes de formes en semence ; et en vivifiant par le mouvement, elle anime tout, et elle produit toutes choses dans la lumière du Ciel et de la Terre. L'Eau est la nourrice de tout ce qui vit dans

ces deux lieux : dans la Terre, c'est une vapeur ; dans les Cieux, c'est proprement un Feu, triple en sa substance et première matière ; parce que de trois, et en trois, tous les corps procèdent, et s'éloignent de la Nature : elle contient un Baume, qui a pour son père le Soleil et pour sa mère la Lune. Par l'Air, elle germe dans les lieux bas, et elle cherche les lieux hauts et élevés ; la Terre la nourrit dans son ventre chaud, et elle est la cause de toute la perfection.

Le grand Dieu, qui donne la vie à tout, a établi deux remèdes pour les Esprits et pour les Corps, c'est-à-dire, deux choses qui les nettoient et les purifient de leurs impuretés, et c'est la cause pourquoi la corruption dispose et tend à une nouvelle vie. Les Métaux ont ces deux choses en eux ; et ces deux choses sont cause de la réparation, et elles participent de la Terre et du Ciel, afin qu'elles unissent et lient ensemble les deux autres extrémités. C'est pourquoi ces deux choses sont descendues du Ciel en terre ; et ensuite elles retournent au Ciel, afin qu'elles fassent paraître leur puissance dans la terre. De même que le Soleil dissipe les nuages, et illumine la terre, ainsi cet Esprit étant préparé de cette sorte, et séparé de ses nuages, il illumine tout ce qui est obscur. Dans cet Esprit, il faut considérer deux formes dans son suc et dans son venin ; son suc est double qui conserve tous les Corps, par un Sel amer : son venin qui est pareillement double, les consomme et les détruits.

Ce sont les facultés qui sont renfermées dans le limbe et dans le chaos, qui a les mêmes effets, lors que l'on tire de la terre ; mais lorsqu'il est préparé, par la séparation du bon d'avec le mauvais, il fait paraître sa force et sa puissance, sur les parfaits et sur les imparfaits.

J'habite dans les Montagnes et dans la Plaine ; je suis père avant que d'être fils : j'ai engendré ma mère, et ma mère, ou mon père, m'a porté dans sa matrice, en m'engendrant sans avoir besoin de nourrice. Je suis *Hermaphrodite*, et j'ai les deux natures ; je suis victorieux sur tous les forts ; et je suis vaincu par le plus faible et petit, il ne se trouve rien sous le Ciel de si beau, ni qui ait une figure si parfaite.

Il naît de *moi* un *Oiseau* admirable, qui de ses os, qui sont mes os, se fait un petit nid, où volant sans ailes, il se revivifie en mourant, et l'Art surpassant les lois de la Nature, il est à la fin changé en un roi, qui surpasse infiniment en vertu les six autres.

Voilà le vrai Miracle du *Ciel terrestre*, par l'Art du Sage.

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES TERMES DE L'ART ET DES ANCIENS MOTS

Qui ont rapport au Traité de Philalèthe, et
aux autres Philosophes contenus dans la Bibliothèque Alchimique

ACIER des Philosophes, c'est un des Termes mystérieux de l'Art. Philalèthe l'appelle autrement, *Chaos*, le Cosmopolite, dans son Énigme dit, *qu'il se trouve dans le ventre d'Ariès, et dans son Épilogue, que l'Eau pontique qui se congèle dans le Soleil et la Lune, se tire du Soleil et de la Lune, par le moyen de l'Acier des Philosophes*, qui est un amour mutuel de la chaleur et de l'humide à s'unir, et à attirer à eux leurs semblables.

Accointer, ancien mot, qui signifie hanter et se familiariser avec... d'où vient *Accointance*, familiarité; on le fait venir du Grec ACOITES, mari; ou du mot poétique ACOTIS, femme.

Accordance, conformité, accord.

ACTIF, agissant, mouvant, opérant.

ADAM, terre rouge, Mercure des Sages, soufre, âme, feu de nature.

Adapter, accommoder; du latin *Adaptare*.

Administrer, donner, fournir; du Latin *Administro*, je traduis secours.

Adduire, produire, alléguer; du Latin *Adducere*.

AIGLE, sublimation naturelle.

Affermer, affirmations.

Afflamber et **Enflamber**, inciter, enflammer, brûler les fleurs. Il vient de *Flambe*, pour *Flamme*, on dit encore *Flamber*; du latin *Flamma*.

AIRAIN des philosophes, Terme de l'Art; qui signifie la même chose que l'Or vulgaire devenu, par leur Art, l'Or des Sages, qu'ils appellent autrement Laton.

Albification, blanchissement ou blanchissage, action de blanchir la Médecine au blanc.

ALCHIMIE, mot composé de l'Article Arabe, *Al* et *Chimie*; *Al* signifie divin; et *Chimie*, œuvre, opération, facture, faction.

Allégorie, mot grec, qui signifie que les paroles doivent être expliquées autrement que dans leur sens naturel ; lorsque l'on dit une chose et que l'on en entend une autre.

ALMAGRA, c'est le Laton.

AMALGAME, d'où vient *Amalgamation*, est une corrosion du métal par le mélange de l'Argent-vif, que l'on met avec lui ; c'est encore une union de différents Corps.

ÂME, les philosophes appellent ainsi ce qui de soi est volatil sur le feu, autrement le feu de nature ou la chaleur naturelle.

Amener, produire raisons amenées, produites, alléguées, il vient de mener ; qui vient du verbe latin *Mino*.

Appareiller, apprêter, Appareillé, apprêté ; il vient d'*Appareil*.

ARCHÉE, esprit moteur, fermentateur.

ARGENT des Philosophes, c'est comme la matrice propre à recevoir le Sperme et la Teinture de l'Or, *Hortulain*, chap. 4. *Philalèthe* l'appelle l'Or blanc, qui est plus cru, et qui est la semence féminine, dans laquelle l'Or meurt, autrement appelé le Laton rouge, jette la sienne pour produire l'Hermaphrodite des Philosophes, *chap. I.* En un mot, c'est le Mercure des Philosophes.

ARGENT-VIF, est l'Argent vif, ou le Mercure commun et vulgaire.

Arguer, argumenter, raisonner, prouver ; du latin *Arguere*.

Arse, brûlé, il vient du latin *Arsus*.

ARIÈS, est l'un des douze signes du Zodiaque, que nous appelons le *Bélier* ou *Mouton*. Le Soleil, entrant dans ce signe le 20 du mois de Mars, fait l'Équinoxe du Printemps, si fort recommandable pour l'œuvre Hermétique, et que les Philosophes ont déguisé sous tant de figures. *Ventre* ou *Maison d'Ariès* est un des termes mystérieux de l'Art. *Philalèthe* dit dans le Chap. 2, que les premiers Philosophes ont cherché et trouvé le Soufre actif caché dans la maison d'Ariès. Le Cosmopolite, dans son Énigme, dit que l'*Acier* des Philosophes se trouve dans le ventre d'Ariès, comme il a été remarqué dans l'explication de ce mot Acier. Fabri, dans *les Notes* qu'il a faites sur le Traité de l'huile d'Antimoine de Roger Bacon, dit que l'Antimoine est appelé Ariès, parce qu'il est attribué à ce signe ; et que l'Eau qui est cachée dans le ventre d'Ariès étant l'Eau qui dissout l'Or d'une véritable dissolution ; le Mercure d'Antimoine est

par conséquent le vrai dissolvant de l'Or ; parce que c'est l'Eau, qui est cachée dans le ventre d'Ariès. Ce qui fait évidemment voir que Fabri n'a jamais rien su dans la Philosophie et qu'il entend et explique mal Roger Bacon vrai Philosophe Hermétique ; ainsi font plusieurs Traducteurs, qui ignorent la science Théorique et Pratique de la Philosophie naturelle, et ne comprennent point l'esprit et le sens occulte des termes qui y sont consacrés. L'Auteur du Traité qui a pour titre *Rares Expériences sur l'Esprit Minéral*, s'est avisé d'expliquer à la lettre le ventre d'Ariès, la *peau de Chamois ou de Mouton*, par laquelle on passe le Mercure pour le nettoyer, ce qui n'est pas assurément d'un homme aussi habile et fin qu'il le veut paraître.

ATHANOR, mot de l'Art, signifiant un vase oblong, ayant son couvercle, lequel on met dans un fourneau en forme de tour, et sous lequel l'on entretient un feu continu dans ce fourneau où il est joint, il vient du mot grec *Athanatos*, immortel, parce que le Feu y doit être immortel et perpétuel.

À tant, ancien mot, qui veut dire *de sorte que*.

Augment, augmentation ; du latin *Augmentum*, multiplication.

Aubins, blancs d'œuf, servant à certain lut ; du latin *Album*.

AIMANT, est un terme mystérieux de l'Art, dont se sont servis le Cosmopolite dans son Énigme, et Philalèthe dans le Chap. 4. C'est la sympathie qu'a naturellement chaque Élément à se joindre et adhérer à ce qui est de lui, enfin à ce qui lui est semblable, homogène ou analogue, vertu que les Physiciens et les Naturalistes non Hermétiques n'ont jamais connue jusqu'à présent.

Bailler, donner, livrer, traduire.

BAIN MARIN, ainsi appelé parce que le Vaisseau que l'on met dedans y baigne comme dans une Mer. Ce Vaisseau est d'ordinaire un Œuf, Cucurbite ou Courge de Verre, de Terre ou de Cuivre, où l'on met le compost pour digérer et distiller. Dans la Chimie vulgaire, pour circuler, il faut une autre manière de Vaisseau, ou du moins ajouter à la Cucurbite une chape aveugle, c'est-à-dire qui soit bouchée. On l'appelle le Bain Marin, *le vicaire du ventre du cheval*, ou fumier de cheval entassé et échauffé de lui-même, où l'on met des vaisseaux en digestion, ou pour faire la circulation. Ce Bain se fait dans un chaudron, ou autre Vaisseau, où l'on met la Cucurbite que l'on affermit avec du foin, puis on remplit le chaudron d'eau que l'on fait chauffer ou bouillir, selon que le requiert

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

l'opération, et l'on remplit l'eau qui s'exhale par d'autre eau chaude. Quelques-uns l'appellent Bain-Marie, voulant dire qu'il a été inventé par Marie la Prophétesse que l'on croit sœur de Moïse, sous le nom de laquelle nous avons un traité de Philosophie. Dans l'Alchimie, le mot *Marie*, est pris pour l'humide des Eaux marines, ou l'écume superflue de la Mer philosophique, de laquelle écume Marine vient le mot de Bain Marin, parce que l'humide Marin se baigne en elle.

Besogner, travailler, besogne, travail, opération.

BETHEL, MAISON du Pain, loge de Cérès.

CABALE, tradition secrète de la Sagesse, ou Philosophie naturelle, de la Science de Dieu et de la Nature.

Caille, présure, ce qui fait cailler, épaissir, coaguler.

CALCINER, c'est rendre une chose solide, comme est une pierre ou un métal, en poudre et en menues parties, qui se désunissent par la privation de l'humidité qui unit ces parties, et n'en fait qu'un corps. Et cette privation se fait par l'action du feu, ou des Eaux fortes.

Calidité, chaleur; du latin *caliditas*.

CAPRICORNE, est l'un des douze Signes du Zodiaque, dans lequel le Soleil entrant le 22 Décembre fait le solstice d'Hiver, qui est le plus court jour de l'année.

Capillaire, ressemblant à des cheveux; du latin *capillaris*; cercle capillaire dans Flamel.

CATHOLICON, Médecine des Sages, imprégnée du souffle et de la vertu céleste.

CERCLE ou roue de la Nature, circulation orbiculaire de l'Esprit invisible universel dans tous les Globes et les Créatures, par conséquent, travail continuel, mouvement perpétuel de l'Esprit vivifiant dans les quatre Éléments, que les Sages ont dit la quadrature du cercle.

Chaleur naturelle, matière des Sages.

CHIEN d'Arménie, Soufre que l'on appelle autrement Lion, Dragon sans aile, Sperme masculin, mâle.

CHIENNE de Corascène, Mercure, Dragon ailé, Sperme féminin, femelle.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Circuiant, environnant ; du latin *circueo*, ou *circumeo*.

Clerc, savant, bon Praticien d'une Science.

CLABANIQUEMENT, c'est-à-dire, selon la proportion du Fourneau, du mot Grec CLIBANOS, qui signifie un Four.

Circuler, tourner en cercle ou en rond, du latin *circuleo*.

CIRCULATION, c'est une opération, par laquelle on fait circuler une liqueur ou essence dans un vaisseau bien bouché, ou dans deux vaisseaux qui se tiennent ou qui entrent l'un dans l'autre, ce qui se fait par le moyen de la chaleur ou dans le fumier de cheval échauffé de lui-même, ou dans le bain marin.

Cloue, afin que je leur cloue la bouche, *Trévisan*, que je leur ferme ; il vient de *clore*.

COAGULATION, c'est la réduction que l'on fait d'une chose coulante et fluide, dans une substance solide, par la privation de son eau, ainsi que l'a défini Geber, *ch. 52 du liv. I*, de sa Somme. Telle est la coagulation du lait.

Coagule, présure, ce qui fait cailler le lait ; du latin *coagulum*.

Coaguler, cailler, du latin *coagulare*.

COQ. Le coq pris pour le Symbole de la Chaleur naturelle, attaché à Mercure, qui la lui traduit du Ciel Astral, dès la pointe Crépusculaire de l'Aurore matinale.

Colliger, recueillir, ramasser ; du latin *colligere*.

Combustion, brûlement, action du feu qui brûle ; du latin *combustio*.

Compiler, ramasser, amasser dans un tas, entasser, piler ; du latin *compilare*.

Concaves, concavités.

Concéder, accorder ; du latin *concedere*.

Confection, composition, compost, ou cuisson parfaite de la matière des Sages ; du latin *confectio*.

Congrégation, assemblée, société ; du latin *congregatio*.

Coopérer, travailler conjointement avec quelqu'un ; du latin *cooperari*.

COOPÉRATION, travail qui se fait conjointement avec un autre ; du latin *cooperatio*.

CORPS, les Philosophes appellent Corps, non seulement ce qui a les trois dimensions, largeur, longueur et profondeur ; mais tout ce qui peut soutenir le feu, ce qu'ils appellent autrement fixe, comme ils appellent Âme tout ce qui de soi est volatil sur le feu ; et Esprit ce qui retient le Corps et l'Âme, et les conjoint et unit ensemble ; en sorte qu'ils ne peuvent plus être séparés.

COPULATION, c'est l'action par laquelle le mâle s'accouple avec la femelle.

Coutumiers, qui ont accoutumé.

Crusol, creuset ; du latin *Crucibulum*.

Cuider : penser, estimer, avoir opinion de quelque chose que ce soit.

Débouter, c'est bouter ou mettre hors, exclure, renvoyer rudement, chasser.

Déceptes, tromperies ; du latin *deceptio*. Il vient de décevoir, tromper, abuser.
Déceveurs, trompeurs, affronteurs.

Décorer, orner, embellir ; du latin *decorare*.

Décoction, chose décuite, quelquefois pris pour cuisson ; du Latin *decoctio*.

Décuire, signifie proprement perdre sa cuisson, réincruder, liquéfier, résoudre. Ainsi l'on dit qu'un sirop s'est décuit lorsqu'il a perdu une partie de sa cuisson, et qu'il est devenu plus liquide ; du latin *Decoquere*.

Désespérations, désespoir.

Due, matière due, requise, nécessaire.

Dévoier, ôter du chemin, détourner ; du mot voie, chemin, faire fourvoyer.

Double, copie, doubler, copier.

Doublets, affligés ; du latin *dolens*.

EAU pontique, terme de l'Art, qui signifie le Mercure des Philosophes, qu'ils appellent autrement Vinaigre très aigre, Feu aqueux, Eau ignée, Esprit igné et humide ; union de la chaleur naturelle et de l'humide radical, liés par un Sel marin.

Ébullition, action de bouillir.

Éléments, le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre, que par leur mixtion dans tous les

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Corps, les Anciens ont appelés le quadrangle, ou la quadrature ; parce que les Éléments se croisent dans leur cercle ou la circulation universelle.

Élixir, l'un des noms de la Pierre Philosophale, après sa perfection, ou Pierre humifiée.

Emblème, pour figure, représentation.

Emblématique, pour Énigmatique. Alciat s'est servi de ce mot en ce sens.

Embryon, mot Grec, qui signifie l'Enfant, qui est dans le ventre de la Mère, que les Latins appellent *Fœtus*.

Émender, pour amender ; du Latin *Emendare*.

Enflamber, voyez *Afflamber*.

Enfer, selon les Philosophes, est le fond ou les bas lieux du vase, la terre où se déposent les cadavres, les fèces, les immondices, le terrestre, la terre damnée, rejetée, réprouvée.

Engin, Esprit, industrie ; du latin *Ingenium*, il signifie aussi instrument.

Enquis, d'enquérir, rechercher ; du Latin *Inquirere*.

Ententif, pour attentif ; d'entendre.

ENTRANT, terme de l'Art, qui signifie pénétrant, ayant ingrés. Les Philosophes disent que leur Magistère est parfait lorsqu'il est fondant, entrant et tinguant.

Envie, envieux, jaloux, réservé. Les Philosophes sont envieux, c'est-à-dire, sont jaloux de leur Science, la cachent, la tiennent secrète, et ne la veulent pas faire connaître ; comme, au contraire, ils disent qu'ils ne sont pas envieux, et qu'ils parlent sans envie, quand ils parlent ingénument et sincèrement.

Errer, manquer, faillir ; du latin, *Errare*. Erratiques, qui font errer.

Errants, erreux, qui font errer, qui trompent.

Esprit, est dit l'humide radical.

Esprit fétide, c'est le Soufre.

Essence, voyez *Quintessence*.

Essencifié, rendu ou fait essence.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Eudica, c'est-à-dire, les fèces ou l'immondice du verre.

Exsiccation, Dessèchement ; du Latin *Exsiccatio*.

Extrinsèque, extérieur, du Latin *Extrinsecum*.

Ève, terre blanche, terre de vie ou des vivants, Mercure philosophique, humide radical, esprit.

FÈCES, c'est un terme de l'Art, qui est un mot Latin, qui signifie crasse, lie, impureté, limon, ordures, l'excrément et les parties les plus grossières, impures et étrangères, qui s'affaissent et demeurent au fond, que l'on appelle autrement résidence, principalement d'une liqueur quand elle s'est purifiée, comme la lie à l'égard du vin, terre damnée.

Faction, action de faire, faction de notre divine Œuvre, Zachaire, c'est-à-dire accomplissement, parachèvement, pour faire ; du Latin *Factio*, ou opération.

Féaux, fidèles, il vient de *féal*, qui garde la foi, le secret.

FERMENT, terme de l'Art du Latin *Fermentum*, qui signifie Levain. On appelle ainsi la partie fixe de la Pierre, et ainsi Fermenter est donner le Ferment ou Levain ; et Fermentation est l'action par laquelle on fermente.

FIXER, Fixation, terme de l'Art, qui veut dire rendre fixe ; c'est-à-dire, rendre une chose qui est volatile, et qui s'enfuit du feu, en état de le pouvoir souffrir sans s'évaporer, ni sublimer ; Geber en sa Somme, *chap. 53*.

FONDANT, fusible, qui se peut fondre, et réduire en liqueur ; c'est un terme de l'Art. Voyez Entrant.

Fors, hormis, excepté ; du Latin *foris*, ou *foras*.

Fréquence, abondance ; du Latin *frequentia*, assemblée de plusieurs qui se trouvent souvent au même lieu.

Frigidité, froideur ; du Latin *frigiditas*, privation du feu, de la lumière et de la chaleur.

Germinatif, la vie *Germinative*, Philalèthe, la vie qui germe ou végète, la vie végétative.

GRAND ŒUVRE, l'un des noms de la Pierre Philosophale.

HERMÈS *Trismégiste* ; sont deux mots Grecs, qui signifient Mercure trois fois très grand, ou substance régie par trois principes célestes, et trois principes sublunaires unis.

HERMÉTIQUEMENT, sceller hermétiquement ; c'est-à-dire, sceller du sceau des Philosophes. Quand l'on fait rougir le bout d'un vaisseau de verre, comme est un Matras, et que l'on le tord avec des pincettes, ou qu'on l'aplatit et joint si bien qu'il n'y ait point d'ouverture ; cependant, il y a encore le sceau d'Hermès par Hermès, pour lequel savoir il faut connaître les Agents. Les Philosophes se servent encore d'un autre sceau ou lut propre au vase.

HERMAPHRODITE, mot Grec composé d'HERMÈS, qui signifie Mercure, et APHRODITE, qui veut dire Vénus ; comme qui dirait composé de Mercure et de Vénus. La fable dit que ce fut le Fils de Mercure et de Vénus, qui avait les membres des deux sexes, et était mâle et femelle : Voilà pourquoi on appelle ainsi ce qui a les deux sexes et qui est tout ensemble mâle et femelle. On l'appelle autrement Androgyne, du mot Grec ANDROGUNOS, qui signifie homme et femme, ce qui est attribué au Mercure philosophique, parce qu'il est mâle et femelle, feu et eau, sec et humide.

HÉTÉROGÈNE ou Hétérogéné, mot Grec, qui signifie une chose dont les parties sont de différentes natures, comme sont les parties qui composent le Corps des végétaux, qui sont l'écorce, le bois, les feuilles etc. Et celles des animaux, la chair, les os etc., ou la contrariété régnante des quatre éléments, ou qualités élémentées.

HEVILATH, terre de vie, où naît l'Or magique très bon, très fin.

Homogène, mot Grec, qui signifie une chose de laquelle toutes les parties sont de même nature et espèce, comme toutes les parties de l'Eau sont eau et semblables.

HORUS, fils d'Isis et d'Osiris.

HUMIDE radical, matière des Sages.

JA pour *déjà*, *Trévisan*.

IGNÉE, terme de l'Art, qui signifie qui est de Feu ; du Latin *igneus*.

INCOMBUSTILE, qui ne se consume point.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

Incombustible, qui ne peut être brûlé ni consommé par le feu, ainsi les Philosophes appellent leur Soufre incombustible, parce que le feu ne peut agir sur lui.

Indissoluble, qui ne peut être désuni ni séparé ; du Latin *Indissolubile*.

Inférer, du Latin *Infero*. Juger, de tirer conséquence de.

Innomérable, du Latin *Innumerable*. Innombrable, sans nombre.

Inquisiteurs, chercheurs ; du Latin *Inquisitor*.

Insculpé, gravé ; du Latin *Insculptum*.

Intrinsèque, intérieur, qui est au-dedans ; du Latin *Intrinsecum*.

Investigateurs, chercheurs, ceux qui cherchent ; du Latin *investigator*.

Iscarifier, couper, trancher, ouvrir.

Isis, figure de la nature essentielle, mère de tout ce qui existe, ou l'humide radical universel imprégné de chaleur céleste, son principe moteur, Mercure philosophique.

Labeur, travail ; du Latin *labor*, Labourer : travailler ; Labourant : travaillant.

LAIT de la Vierge, le Mercure philosophique.

Lamines, petites lames ; du Latin *Lamina*.

Lapils, pierres ; du Latin *Lapis*.

Lai, laïque, qui n'a aucun titre dans les Ordres Ecclésiastiques, et qui n'est pas Religieux ; du Grec LAOS peuple.

LIBRA, le Signe des Balances, l'un des douze Signes du Zodiaque, dans lequel le Soleil entrant le 22 Septembre fait l'Équinoxe d'Automne.

Ligature, conserver le Vaisseau avec sa ligature, c'est-à-dire le conserver bien bouché, en le scellant du sceau d'Hermès, c'est-à-dire, en enfermant Hermès par Hermès, ce qu'on ne pourra comprendre sans connaître le sujet.

Linéaire, du Latin *Lineare*, c'est-à-dire qui va tout droit, uniment, également, depuis le commencement jusques à la fin : la principale qualité de la ligne, étant d'être partout unie et droite.

Liquéfaction, l'opération par laquelle on réduit en liqueur une chose solide ; du Latin *Liquefactio*.

LUNE, terme de l'Art, qui signifie l'Argent, et se marque par un Croissant tourné de droite à gauche. Voyez Argent, humide radical.

LUNAIRE, suc de la Lunaire, terme mystérieux des Philosophes. Philalèthe dit, dans le ch. 19, que c'est la plus pure substance du Soleil purifié et joint avec le Mercure des Philosophes.

LUT, mot de l'Art ; du Latin *Lutum*, c'est le mortier que font les philosophes pour luter et enduire ou encroûter leurs Vaisseaux de verre, afin qu'ils résistent mieux au feu.

MAGISTÈRE, terme de l'Art, qui signifie le grand Œuvre ; du Latin *Magisterium*, c'est-à-dire sujet trois fois plus vertueux qu'il n'était en son premier état. Magistère est aussi une opération chimique, par laquelle un Corps mixte ou composé est tellement préparé par l'Art Chimique, sans que l'on en fasse aucune extraction, que toutes ses parties homogénées sont conservées et réduites dans un degré de substance ou de qualité plus noble, par la séparation que l'on fait seulement de ses impuretés extérieures. Beguin, lib. 2, chap. 19, ainsi qu'est le Magistère des Perles, de Coral etc., si bien que toutes les préparations des Métaux, ne sont que des Magistères, ou atténuations de leurs corps subtilisés.

Maintes, plusieurs.

Mais que, pourvu que.

Male volonté, mauvaise volonté, comme male grâce, *Trévisan*.

Marchier, pour marché, *Zachaire*.

MÉDECINE, c'est-à-dire force universelle, améliorant et perfectionnant les Corps malades ou imparfaits.

MER, les Philosophes appellent leur Mercure Mer, parce qu'il est une Eau marine ayant un Selpêtre, c'est-à-dire une Eau qui se pétrifie.

Mercure, l'une des sept Planètes, qui se marque avec un rond qui a un Croissant au-dessus avec une Croix au-dessous du rond. Il se prend pour l'Argent vif, tant le commun que celui des Philosophes, c'est-à-dire que les Philosophes tirent et font, et pour cet effet Philalèthe dit au Chap. I, que c'est un Enfant qu'ils forment, non pas en le créant, mais en le tirant des choses où il est enfermé, par la coopération de la Nature et

par un merveilleux artifice, de sorte qu'il ne se trouve point sur la terre tout prêt et préparé pour l'Œuvre, comme il est dit dans le chapitre 13, du même Auteur. Ils l'appellent autrement leur Sel, leur Lune, leur Or blanc, la Femelle, leur Eau pontique, leur Vinaigre très aigre, qui a la vertu de dissoudre l'Argent et l'Or communs et de les résoudre en leur Mercure, qui est leur semence. Les Philosophes disent qu'il est Hermaphrodite, c'est-à-dire mâle et femelle, et qu'il est volatil, c'est pourquoi ils l'appellent le Dragon ailé; mais il devient fixe par le moyen du Soufre des Philosophes, qui est en lui-même, et qu'il revivifie en mourant, et ainsi devient leur Salamandre qui vit dans le feu.

MYSTÈRE, secret, énigme, parabole, ignorance d'une chose, sens caché, esprit occulte.

MINE, ou minière, d'où s'extrait le Mercure des Sages.

Mondifier, mondification, nettoyer; du Latin *Mundificatio*.

Moult, beaucoup; du Latin *Multum*, prononçant u comme ou, ainsi que faisaient les Latins.

Mosle, pour moule, *Zachaire*.

MOSZHACUMIA, c'est-à-dire les fèces ou immondices du verre.

Muer, changer, du Latin *Muto*, d'où vient transmuier. On dit que les Oiseaux muent quand ils changent de plumes, ainsi fait le mercure philosophique à chaque aigle.

Narrer, raconter; du Latin *Narrare*.

Nully, aucune personne. *Trévisan*.

Obliques, de travers; du Latin *Obliquum*.

Occises, tuées; du Latin *Occisum*.

OISEAU D'HERMÈS, l'Esprit du feu de nature, enclos dans l'humide du Mercure hermétique, Pigeon ou la chaleur naturelle unie à l'humide radical.

OR, est le plus parfait de tous les Métaux, que les Philosophes appellent Soleil, ils le marquent par un cercle, et un point au milieu pour montrer qu'il est entièrement fixe et parfait. Ils ont leur Or philosophique, qu'ils appellent vif. Ils en ont un Rouge, qu'ils appellent leur Laton rouge, Mâle, Soufre, Dragon sans aile. Et un Or blanc, qui est la Femelle, le Dragon ailé, leur mercure. Voyez *Argent* et *Mercury*.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

OS D'Adam, Mercure philosophique, Soufre igné.

OSIRIS: pris pour la chaleur naturelle, jointe à l'humide radical figuré par Isis.

Parabole, mot Grec, qui signifie comparaison, énigme, figure, allégorie, symbole.

Paraboliquement, par comparaison.

Part, la part où, le lieu, l'endroit où, là où, Zachaire.

Passif, patient, ce qui reçoit l'action de la chose qui agit.

Pécunes, argent; du latin *pecunia*. Trévisan.

PHILOSOPHE, sage, mage, adepte, amateur de Sagesse. C'est le nom de ceux qui savent la Science de Dieu et de la Nature.

PHILOSOPHIE, amour de Sagesse; nom que l'on donne à la Science ou Art qui enseigne à faire la Pierre Philosophale.

PLANÈTES, les sept Planètes ont chacune leur couleur, par toutes lesquelles successivement passe l'Œuvre des Sages.

PHISON, fleuve dont les eaux, composées des quatre Éléments liquides, circulent dans toute la terre de vie.

Posé, qu'ils le montrent, encore qu'ils le montrent.

Pratique, action; du mot grec PRATTEIN, qui veut dire faire, opérer, œuvrer, pratiquer.

Probateur, éprouveur, qui éprouve; du latin *probator*.

Putréfaction, pourriture; du latin *putrefactio*.

Putréfier, pourrir; du latin *putrefacere*.

Quant et lui: avec lui.

Quérons, cherchons; du latin *Quero*; Trévisan.

QUINTESSENCE, comme qui dirait cinquième Essence, ou cinquième Être d'une chose mixte. C'est comme l'âme très subtile, tirée de son corps et de la crasse et superfluité des quatre Éléments, par une très subtile et très parfaite distillation, *Ulstadius, Cœl. Philos., ch. 2*, et qui par ce

moyen, est spiritualisée, c'est-à-dire rendue très spirituelle, très subtile et très pure, et comme incorruptible, ou astralisée et célestifiée.

Ramentevoir, remettre en mémoire, faire ressouvenir.

Recettes, procédés ou mémoires pour faire le grand Œuvre, ainsi appelés parce qu'ils commencent comme les ordonnances des Médecins, par le mot latin *Recipe*, c'est-à-dire *prends*.

Régir, gouverner, du latin *regere*, de là vient *régime*; du latin *regimen*, gouvernement. Ainsi l'on dit le régime du feu, c'est-à-dire la manière de faire et de conduire le feu.

Regard, au regard d'elle, en comparaison d'elle, *Trévisan*.

Réincruder, redevenir cru ou faire redevenir cru; du mot latin barbare *reincrudare*, réincruder, c'est-à-dire faire rétrograder la matière, jusqu'à l'état de son origine et de la naissance qu'elle reçoit en sortant du ventre des quatre Éléments, ses père et mère.

RÉVERBÈRE, Feu de réverbère, c'est-à-dire où la flamme circule et retourne d'en haut sur la matière, comme fait la flamme dans un four, c'est un réverbère entier, quand le feu n'a point de passage par haut, et demi quand le milieu du fourneau est ouvert, et qu'il n'y a que les côtés qui sont fermés, de sorte que la circulation du feu ne se fait qu'à demi.

ROSÉE, Eau lustrale des Anciens, Rosée céleste, Mercure philosophique, enfant de Bacchus et de Cérès.

ROUGE, terme de l'Art, par lequel les Philosophes appellent la teinture de leur Élixir, lorsqu'elle est dans sa perfection pour donner la véritable couleur de l'Or au Mercure des métaux imparfaits.

Rubéfaction, rougissement, action par laquelle on rougit quelque chose, ou que l'on la fait devenir rouge; du Latin *Rubificatio*.

Rubéfier, faire rouge: parfaire la Médecine au rouge.

SAGESSE, la Nature essentielle douée de la vertu divine, matière des Philosophes.

SATURNE, l'une des sept Planètes. Les Philosophes appellent de ce nom le plomb. Néanmoins, ils ont leur plomb particulier, qu'ils disent qui est plus précieux que l'Or, et que quelques auteurs ont appelé le Plomb

sacré ou le Plomb des Sages et ont cru que c'était l'Antimoine : mais les Philosophes appellent leur Plomb leur Matière lorsqu'elle se putréfie ; ce qui se connaît par la couleur noire du noir très noir, dans laquelle se fait l'Éclipse du Soleil et de la Lune, qu'ils appellent boue ou limon, dans lequel l'âme de l'Or (qui est appelée la fleur de l'Or en la Tourbe) se joint avec le Mercure : de sorte que les Philosophes appellent Saturne ou Plomb le tombeau où le Roi est enseveli ; Philalèthe, *Chap. 22*.

SATURNIE, végétale : c'est un des termes mystérieux de l'Art dont se sert Philalèthe, chap. II, qu'il a pris de Flamel, lequel dans son Sommaire ou Poème philosophique, en parle en cette sorte :

L'herbe triomphante royale,
Laquelle ont nommée minérale
Anciens Philosophes, et herbale,
Appelée est saturniale.

Cette Saturnie n'est autre chose que la décoction des quatre qualités élémentées, et le Mercure philosophique, où tout est aqueux et léthargique pour venir à végétation.

Sacrements, serments. *Trévisan* : du Latin *Sacramentum*.

Sapience, sagesse, perfection et vertu divine dans la Nature, salut, santé, incolumité, sainteté d'âme, d'esprit et de corps.

Sauve, sauf, sans. *Sauve aucune superfluité*, Trévisan. Il vient du Latin *Salvus*, qui signifie santé.

Seine, se ne ressentira. Trévisan, pour s'en ressentira.

Sermonner, dire, prêcher, discourir. Il vient de *Sermon*, et celui du Latin *Sermo*, parole, souffle.

Serpentine, couleur serpentine, dans la Tourbe, c'est-à-dire couleur de Serpent, couleur verte, qui est signe de la végétation. Philalèthe l'appelle la verdure désirée, la Fontaine des Amoureux, parlant de cette couleur, dit :

Au fond d'ell' gît le vert Serpent.

Serpent, venin de la corruption terrestre, qui paraît en l'Œuvre, bien figuré, avant le commencement de la noirceur.

Siccité, sécheresse : du Latin *Siccitas*.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Simples, Zachaire se sert de ce mot pour ce que l'on appelle drogues ou matières. Il signifie proprement les Herbes ou Plantes.

Symptôme, symbole, marque, pronostic, figure, image, représentation, indice.

Singulier, particulier : du Latin *Singularis*. De là vient *Singularité*, ce qui est particulier

SOLEIL, est le Roi des Planètes, qui leur donne la lumière : les Philosophes appellent l'Or Soleil. Voyez Or.

SOLUTION, est une opération de l'Art, par laquelle on réduit une chose solide et sèche en essence d'eau, où l'on la fait liquide ; Geber, Liv. I, Part. IV, Ch. LI.

Solutions, réponses aux raisons, résolutions d'arguments. Il vient de *Soudre*, dont Zachaire se sert pour résoudre.

Soufre, premier et principal des trois premiers principes, qui tient de la nature du feu, et moteur animant ; le second est le Mercure, qui est l'humide, et le troisième est le sel, qui est le corps et le lien des deux autres.

Souffreté, disette, pauvreté ; il vient de souffrir.

Sophistique, du Grec SOPHISTET, imposteur, charlatan.

Sophistications, impostures, tromperies. On appelle ainsi les ouvrages des affronteurs Chimistes, qui prétendent, par des voies indirectes, blanchir le cuivre ou graduer l'Argent et lui donner des teintures superficielles, faire des augmentations d'Or par divers mélanges et diverses opérations bizarres qu'ils inventent pour couper la bourse à ceux qui les croient.

Sperme. Sophisme, mot Grec, qui veut dire semence.

SUBLIMATION, est l'élévation faite par la chaleur d'un corps sec en atomes ou parties très subtiles, qui s'attachent au vaisseau.

Surdomine, prédomine, est plus fort et puissant.

Supernaturelle, surnaturelle, au-dessus du pouvoir de la Nature, Zachaire.

Sustentation, soutien, vigueur, force.

Sibylles, Prophétesses, Mages, Philosophes hermétiques très savantes et adeptes dans la Science de la Philosophie naturelle.

Taxer, reprendre, blâmer ; du Latin *Taxare*. Zach.

THÉLÈME, fin, du mot Grec TELOS ; dans la Table d'émeraude.

TERRE ROUGE, c'est le Laiton.

TERRE FÉTIDE, c'est le Soufre de mauvaise odeur.

TINGENT, terme de l'Art qui marque une des perfections de l'Élixir des Philosophes qui, pour être accompli, doit être en poudre fondante, pénétrante et teingente au blanc et au rouge. Il vient du Latin *Tingens*.

Théorique, mot Grec, qui signifie spéculation, contemplation.

Trafique, pour trafic, Zachaire.

Transfigurer, faire changer de figure.

TRANSMUER, d'où vient transmutation, terme fort usité dans l'Art pour signifier le changement des Métaux imparfaits en Or, par le moyen de l'Élixir, qu'on devrait plutôt appeler perfection des Métaux imparfaits, puisqu'ils ont été faits par la Nature pour parvenir à cette perfection, étant tous composés de même matière : mais l'impureté de leur matrice, c'est-à-dire du lieu où ils sont formés, les en empêche.

Transverses, voies transverses, qui vont de travers, qui ne vont droit. *Trévisan*, du Latin *transversus*.

TRITURATION, comme qui dirait broiement, action par laquelle on broie et réduit quelque corps solide en menues parties par la contusion ; du mot Latin *triturare*, ce qui produit l'extraction de la quintessence ignée et humide.

Trouffe, moquerie, dérision, tromperie ; de l'Espagnol et de l'Italien, *truffa*.

TYRIENNE, couleur Tyrienne, c'est-à-dire couleur de la véritable pourpre, qui est le sang d'un poisson qui se péchait dans la Mer du Levant, aux environs de la Ville de Tyr ; et nom qu'on donne à la Pierre parfaite au rouge.

VENTRE d'Ariès. Voyez Ariès, Bélier.

VÉNUS, est l'une des sept Planètes, que les Philosophes prennent pour le cuivre, lorsque leur matière est au degré de cette Planète ; elle se marque par un cercle avec une croix au-dessous.

Véridique, qui dit vrai ; du Latin *veridicus*.

Vergogne, honte.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

Viatique des Sages: la Médecine universelle dorée, ou l'Élixir au rouge, opérant cures merveilleuses dans les maladies extrêmes et désespérées, celle au blanc et qu'ils appellent la lunaire, ayant moins de force et de vertu, s'applique dans les maladies moins dangereuses.

Vilipender, mépriser ; du Latin *vilipendo*.

VINAIGRE très aigre, c'est un des noms que les Philosophes donnent à leur Mercure, parce qu'il dissout l'Or sans violence. Voyez Mercure.

Vivifier, donner la vie ; du Latin *vivificare*.

Voirre, ancien mot pour verre.

VOLATIL, qui vole, c'est-à-dire, ce qui par la chaleur, s'élève en haut ; c'est une ressemblance prise des Oiseaux. Les Philosophes disent qu'au commencement, leur Mercure est volatil, c'est pourquoi ils l'appellent Dragon volant, parce qu'il se sublime par la chaleur, et emporte avec soi la partie fixe ou le Soufre.

Volatilisation, sublimation, élévation qui se fait d'une matière au haut du vaisseau par la chaleur.

Voulesist, l'ancien mot pour voulût. Zachaire.

UNITÉ, un, union indissoluble des principes inséparables et impartibles.

URINAL, vaisseau de verre, où l'on urine, pour moyenner artistement la putréfaction et les opérations nécessaires ; Flamel l'emploie touchant le vase requis ; il s'entend encore de l'œuf philosophique, dit fiole, ampoule, amphore, qui reçoit et contient l'essence catholique de l'œuvre de la Médecine hermétique ; le mot est tiré du Latin *urina*.

VULGAIRE, mot de l'Art, qui signifie commun, vulgaire ; du latin *Vulgare*.

FIN

Table des matières

L'ENTRÉE AU PALAIS FERMÉ DU ROI PAR LE PHILALÈTHE OU L'AMATEUR DE LA VÉRITÉ	4
Préface de l'auteur	4
CHAPITRE PREMIER: De la nécessité du Mercure des Sages pour faire l'œuvre de l'Élixir	6
CHAPITRE II: Des principes qui composent le Mercure des Sages	7
CHAPITRE III: De l'Acier des Sages	8
CHAPITRE IV: De l'Aimant des Sages	9
CHAPITRE V: Le Chaos des Sages	10
CHAPITRE VI: L'air des sages	10
CHAPITRE VII: De la première Opération de la préparation du Mercure philosophique, par les Aigles volantes	12
CHAPITRE VIII: Du travail ennuyeux de la première préparation ou opération	13
CHAPITRE IX: De la vertu de notre Mercure sur tous les Métaux	15
CHAPITRE X: Du Soufre qui est dans le Mercure Philosophique	15
CHAPITRE XI: Comment on a trouvé le parfait Magistère	17
CHAPITRE XII: La manière en général de faire le parfait Magistère ..	20
CHAPITRE XIII De l'usage du Soufre mûr dans l'œuvre de l'Élixir	21
CHAPITRE XIV: Des circonstances qui arrivent et qui sont requis en général pour faire l'Œuvre	30
CHAPITRE XV: De la purgation accidentelle du Mercure et de l'Or ...	31
CHAPITRE XVI: De l'Amalgame du Mercure et de l'Or et du poids requis de l'un et de l'autre	33
CHAPITRE XVII: De la proportion du Vaisseau, de sa forme, de sa matière et comment on le doit boucher	35
CHAPITRE XVIII: Du Fourneau ou de l'Athanor des Philosophes	36
CHAPITRE XIX: Du progrès de l'Œuvre durant les premiers quarante jours	40
CHAPITRE XX: De l'arrivée de la noirceur dans l'œuvre du Soleil et de la Lune ou de l'Or et de l'Argent	45
CHAPITRE XXI: De la combustion des Fleurs et comment on la peut empêcher	47
CHAPITRE XXII: Le Régime de Saturne, ce que c'est et pourquoi on l'appelle ainsi	49
CHAPITRE XXIII: Des différents régimes de cette Œuvre	49

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHEMIQUES

CHAPITRE XXIV: Du premier Régime de l'Œuvre, qui est celui du Mercure philosophique.....	50
CHAPITRE XXV: Du second Régime de l'Œuvre, qui est celui de Saturne ou du Plomb	52
CHAPITRE XXVI: Du troisième Régime, qui est celui de Jupiter ou de l'Étain.....	53
CHAPITRE XXVII: Du quatrième Régime, qui est celui de la Lune ou de l'Argent philosophique	54
CHAPITRE XXVIII: Du cinquième Régime, qui est celui de Vénus ou du Cuivre	55
CHAPITRE XXIX: Du sixième Régime, qui est celui de Mars ou du Fer	56
CHAPITRE XXX: Du septième Régime, qui est celui du Soleil ou de l'Or philosophique.....	57
CHAPITRE XXXI: La Fermentation de la Pierre	58
CHAPITRE XXXII: L'Imbibition de la Pierre.....	59
CHAPITRE XXXIII: De la multiplication de la Pierre	60
CHAPITRE XXXIV: De la manière de faire la Projection.....	61
CHAPITRE XXXV: De divers usages de la Pierre	62
EXPLICATION DE PHILALÈTHE Sur son Livre intitulé: L'entrée ouverte du palais fermé du roi.....	64
EXPÉRIENCES Sur la préparation du Mercure des Sages pour la Pierre par le régime de Mars ou fer tenant de l'Antimoine et étoilé et par la Lune ou l'Argent.....	73
I. — Secret de l'Arsenic philosophique.....	73
II. — Secret pour préparer le Mercure avec son Arsenic et en ôter les fèces impures	73
III. — Dépuration du Mercure des Sages	73
IV. — Autre purgation fort bonne	73
V. — Secret de la juste préparation du Mercure des Sages.....	74
VI. — Secret du Mercure des Sages.....	74
VII. — Autre purgation très bonne	75
VIII. — Triple épreuve de la bonté du Mercure préparé	76
IX. — Autre et seconde épreuve	76
X. — Autre et troisième épreuve.....	76
XI. — Extraction du Soufre hors le Mercure vif par le moyen de la séparation	76
XII. — Secret pour tirer l'Or magique de cet Argent	77
XIII. — Façon de tirer l'Or potable de ce Soufre aurifique.....	77

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

XIV. — Conjonction grossière du menstrue avec son Soufre pour former la production du feu de nature.....	77
XV. — Élaboration du mélange par un travail manuel	77
XVI. — Imposition du fœtus dans l'œuf Philosophique.....	77
XVII. — Et dernière: Régime du feu	78
XVIII. — Note en forme de supplément et de conclusion.....	78
EXPLICATION D'UNE LETTRE DE GEORGE RIPLÉE À ÉDOUARD IV, ROI D'ANGLETERRE	79
Explication de la première Conclusion	80
Explication de la seconde Conclusion	81
Explication de la troisième Conclusion.....	86
Explication de la quatrième Conclusion	87
PRINCIPES DE PHILALÈTHE Pour diriger les Opérations dans l'Œuvre hermétique	92
TRAITÉ DU SECRET DE L'ART PHILOSOPHIQUE Ou l'Arche ouverte autrement dit la Cassette du petit Paysan	98
Première partie.....	98
Seconde partie.....	106
ABRÉGÉ DU TRAITÉ DU GRAND ŒUVRE DES PHILOSOPHES	120
Première opération.....	123
Seconde opération.....	124
Mariage de la seconde opération	125
Fermentation de la Pierre parfaite sur Argent-vif vulgaire purifié ..	128
Purgation de l'Argent-vif vulgaire	128
Effet de la Fermentation	129
Purification de l'Or pour le mariage et suite de la seconde Opération.....	130
Préparation de l'Or pour le mariage en la seconde Opération	133
L'ÉLUCIDATION OU L'ÉCLAIRCISSEMENT DU TESTAMENT DE RAYMOND LULLE	149
CHAPITRE PREMIER: De la matière de la pierre.....	149
CHAPITRE II: Du Vaisseau.....	150
CHAPITRE III: Du Fourneau.....	150
CHAPITRE I: Du Feu	151
CHAPITRE V: De la Décoction	151
CHAPITRE VI: De la Teinture et de la multiplication de notre Pierre ..	152

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCIMIQUES

ÉNIGMES ET HIÉROGLYPHES PHYSIQUES QUI SONT AU GRAND PORTAIL DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE ET MÉTROPOLITAINE DE NOTRE-DAME DE PARIS	154
Préface parabolique	154
Instruction préliminaire très curieuse sur l'antique situation et fondation de l'église de Notre-Dame, et sur l'état primitif de la cité de Paris	155
EXPLICATION TRÈS CURIEUSE Des Énigmes et Figures Hiéroglyphiques, Physiques	182
Portail du milieu	192
LE PSAUTIER D'HERMOPHILE	196
TRAITÉ D'UN PHILOSOPHE INCONNU SUR L'ŒUVRE HERMÉTIQUE	228
Suite du précédent Traité	238
L'UNITÉ TERNAIRE DE LA VERTU CÉLESTE.....	252
LETTRE PHILOSOPHIQUE	253
Avertissement du libraire au lecteur	253
Lettre philosophique, Philovite à Héliodore	254
PRÉCEPTES ET INSTRUCTIONS DU PÈRE ABRAHAM À SON FILS.....	273
TRAITÉ DU CIEL TERRESTRE DE VINCESLAS LAVINIUS DE MORAVIE.....	280
DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES TERMES DE L'ART ET DES ANCIENS MOTS	282



© Arbre d'Or, Genève, février 2011
<http://www.arbredor.com>
 Illustration de couverture : *Splendo Solis*.
 Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/PP